

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/lemuson20soci>

230 6

LE MUSÉON

REVUE D'ÉTUDES ORIENTALES

FONDÉ EN 1881 PAR CH. DE HARLEZ

SUBVENTIONNÉ PAR LE GOUVERNEMENT ET PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

XX-21

LOUVAIN

1901-62

LE MUSÉON

LE MUSÉON

ÉTUDES

PHILOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUSES

publié par PH. COLINET et L. DE LA VALLÉE POUSSIN

Fondé en 1881 par Ch. de HARLEZ.

NOUVELLE SÉRIE.

VOL. II.

LOUVAIN

J.-B. ISTAS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

90, rue de Bruxelles, 90

1901



DS
1
A8
L. 50-61

LES MYSTÈRES

DES

LETTRES GRECQUES

d'après un manuscrit copte-arabe

DE LA BIBLIOTHÈQUE BODLÉIENNE D'OXFORD.

(Suite.)

схελων εχουοο χε ηθε ηοτεμασια ητε οτοειη εφò
ηφτοοτ ηςμοτ' ε ηοτοειη ηιοτεηη ηρω ηε' ειχωμμοο
τεποτ ενεμανψα ρη ταρχη ηπεροοτ μη ηεμορτ μη
ηηης· ηαι ετεψηηψ ηατ ηβι ηοτοειη ηηηαψε ηπεροοτ

Je veux parler des quatre directions de cette même lumière (1) : l'orient est caractérisé par le lever du jour ; le septentrion et le midi correspondent respectivement à la partie froide et la partie chaude du jour (2). Le maxi-

(1) Litt. « A peu près pour dire : il en est comme d'une signification de la lumière étant de quatre manières, chaque lumière étant la même (en substance ?) ». Nous négligeons à dessein les locutions explétives dont l'auteur se plaît à allonger ses phrases. Nous sommes obligés d'autre part de recourir ici à une traduction plus libre pour rendre, d'une manière intelligible, la pensée de notre mystique.

(2) Litt. « le septentrion et le midi dont le partage est la lumière de la moitié du jour selon le froid et le chaud ».

κατα οὐρανον μη οὐρανῶν * ἐμψοσθι μεν ρι πικα ητι
 προτο μηρομομ ετε ηρησ ηε' ἐμψοσθι δε ρωωϋ οη ρι
 ηεισα ετε ηεμοριτ ηε ητι ηεροτο μηεχιων'

καίτοι γε (*sic*) προτοσθι ηοτοωτ ηε ρμ ηεϋτοοτ μηεροσ
 και ημϋε ηεμαηρωτη ροοτ (*sic*) εμψοσθι ηασ ητι
 οτλιαφορα ετβε ηεδρομοσ μηρη' ηταϋηωρ εροοτ
 καλωσ ρμημερϋτοοτ μηεροσ μηεροοτ ετε ηηη αηη
 ψιτε μηεροοτ ηε'

μηησα ταηαλταμϋε εαρ μηεχ^εσ αϋϋοοτ ενεσιτ
 μηηη^α ετοσταλ^β μηαρακλ^ητοι (-^εζ^ε) ⁽¹⁾ ατω αϋεροτ-
 οσθι ηρομοσ τηρϋ ρη οϋ ηωη εβ^ολ ριτεη ηκτρ^ημα
 ηηεταρ^ελιον' ετβε ηαι ρη οτωηρ εβ^ολ εϋταμο μμοη
 ηε ημσοη ηεμμαη ηυα τερητελ^ηα μηαι αιωη' μηεϋ-
 καλλαατ ηλιαροηη' ετε ηαι ηε ηεωλ^η εβ^ολ' η ηηωη
 ητε ηε εραη ρη ταητε ηηη μη ω'

(a) En tête de la page (*r* : $\bar{\xi}$ $\bar{\iota}\epsilon$ $\bar{\chi}\epsilon$ $\bar{\epsilon}$.
 60 Jésus-Christ 6

mun de chaleur est du côté du sud ; tandis que de l'autre
 côté, qui est le nord, se trouve l'abondance des neiges.

Cependant la lumière est la même (en substance) dans
 les quatre parties, bien que pour les régions occidentales
 également, il se produise une différence à raison du cours
 du soleil qui arrive jusqu'à elles dans la quatrième partie
 du jour, c'est-à-dire, depuis la neuvième heure du jour.

Or, le Christ, après son ascension, envoya sur la terre
 l'Esprit Saint, Paracète, et éclaira en perfection le monde
 entier, par la prédication des évangiles. Pour nous ensei-
 gner qu'Il demeure avec nous jusqu'à la consommation
 de ce siècle, Il n'a pas voulu laisser de séparation ni
 d'interruption ni autre lettre complémentaire entre le
chi et l'*oméga* (1).

(1) Allusion au ψ introduit par les Grecs et placé entre ζ et ω ; cf. p. 28
 et 38 ; voir aussi le passage qui va suivre.

παι ερε πεϋχαρaκτιρ ταμο μμοη ετcτητελια
 μηκοcμοc' χενac ερε τκτηcic τηρε ειμε χε πεcηaοτ-
 ωcϋ aη ηβι τπictic μπεχc οτδε πεcηaοτωcϋ (-ζα-) (a)
 aη ηβι ται ητεμiηe ψa τcτητελια μπαιωη' πεcηa-
 ομβομ εpοc aη ηβι κε πictic ηϋμμο' οτδε κε cτοι-
 χιον οτδε ριτεη ηρεθηοc οτδε ριτεη κε ζωηη' οτδε
 ταϋεοειϋ ηβρε κατa θε ηταιϋερηχοοc'

χε μποτ κα ψι ρη τμητε ηχι μεη ω ρη ηειcραι παι
 ητα πηοττε ττποc εpοοτ aτω aϋεραicoτ ηαι' aλλα
 ημτcτηριον παι μποτηοι μμοϋ οτδε μποτχιοτοειη
 ηρητϋ ηβι πεcοφictηc ηεηρηλληη ηατεβω' aτηω
 μπεψι ρη τμητε ηχι μη πεcραι παι ηραε' ειϋαχε εω'

ω * οτπερ (sic) ητριοc aϋχοοc ρεη οτ με aϋ-
 χοοc ηβι ηαζαcεκαλωc ετε πεϋτcεω πε'
 χε ερε πεcηημα μπειcραι παι cτμαηε μη-

(a) En tête de la page (r) : ζ πc οc ζα.
 7 fils de Dieu 61

Le caractère de cette lettre (*oméga*) nous enseigne la consommation du monde, afin que toute création sache que la foi du Christ ne périra pas, et cela, jusqu'à la consommation du siècle ; que rien ne prévaudra contre elle, ni une foi étrangère, ni une puissance des gentils ou d'autres vivants, ni une prédication nouvelle, conformément à ce que j'ai dit.

C'est pourquoi le *psi* ne figure pas entre le *chi* et l'*oméga* dont Dieu nous a tracé le type. Mais les sophistes grecs, dans leur ignorance, ne comprenant ce mystère et n'y trouvant pas la lumière, ont placé le *psi* entre le *chi* et cette dernière lettre *oméga*.

Le Seigneur, qui est le Docteur et le Maître, a dit en vérité que la figure de cette lettre représente, par ses

χωρ μπαίων μη ταρχη μπαίων ετηντ̄ ριτεν πμερος
 снат нтѣκλος̄ ποτα мен ѡαѣтано пнеота де ммн-
 тѣχωн ммат̄

οθεν οτδε ησепорχ ενετερητ̄ ητ̄ι ηκτκλος̄ снат
 етκωте еротн ите псєраг̄ οτδε οη ηсетн̄с ан еротн
 ενετερηт̄ ρως δε εχοος χε ите пснат ηκτκλος̄
 ер οтκτκλος̄ ποτωт̄ περοот̄ тар ρωωѣ ηραе ите
 пнеер̄ тепоτ̄ аτκααѣ ηѡорп ηροот̄ * μπαίων ετηнτ̄

ετ̄βε παг̄ οη ѡακβентѣ ρм пμερѡμοτн η̄αρ̄ιѡмос̄
 тоτ̄тестн̄ пμερѡμοτн иѡе̄ ете ω ηε̄ παг̄ ηтаτ̄κω
 ηρηтѣ мнχωн ηнестοιχιοη тнροτ̄̄ επεγдн меннса
 пμερсаѡѣ παίων ите παг̄ βιος̄ παг̄ сєχω.ммос̄ етєтн-
 тєλια ηнестοιχιοη ите ηκосмос̄ ρη ηετ̄ραφн тнροτ̄
 ηпоτ̄те̄ χε пμερѡμοτн η̄αίων̄

ρм пμερєоот̄ тар мψαλмос̄ μη пμερμααδ̄ саѡѣ

deux arcs de cercle, la consommation du siècle et le commencement du siècle à venir, l'un devant périr, l'autre étant sans fin.

C'est pourquoi les deux cercles de cette lettre ne sont ni séparés l'un de l'autre, ni superposés de manière à ne former qu'un seul cercle (complet). Car le dernier jour du siècle actuel est le premier jour du siècle à venir.

Ce n'est pas sans raison qu'on la trouve (cette lettre) dans le nombre huit ou la huitième centaine (1), je veux parler de la lettre *ο*, la dernière de l'alphabet (2). En effet, d'après toutes les Écritures divines, la consommation de tous les éléments de ce monde doit arriver après le septième âge de cette vie, c'est-à-dire, au huitième âge.

C'est ainsi que le 6^e et le 57^e psaumes, dans lesquels le

(1) $\overline{\omega}$ = 800 dans la numération.

(2) Litt. « celle dans laquelle on a placé la consommation de tous les éléments (de l'alphabet) ».

εψυαχε κρητοϋ κσι δατειδ κενροφητης· ετβε κρολα-
 cis ετηαυωνε ψαψοραι εχωοϋ κνεςκαϋ κτειρε εψα-
 χε ενψαλμος σναϋ κταν (-ζβ-) †ραν εροοϋ· χε κεν-
 ψαλμος κδατειδ ετβε κμερϋμοτη· οθεν σολομων
 χωμμος χε †οτο κμερσαυϋ κε οτει κνεϋμοτη
 κεταϋτα κπε κνωττε κωρϋ εβολ κτεϋκταζικ κνεςραι
 ψαντεφονος ^(a) κπαριϋμος κωϋϋο· αλλα αϋχονοϋ
 εβολοκ κμερϋμοτη κψε ετε και κε ωκτανος

ετβε και ρω οη ρικεν κρεβρεος κη κερρος †ακολοϋ-
 οια κωτωτ τεϋϋοοη καϋ ρεν κετσοραι ρεν κεϋπροστ-
 τορια καρ κηαι κε κχωκ κνεϋσοραι και ετοϋμοϋτε
 εροϋ χε ω· οπερ εϋψακροερμνηερε * κηαι κατα τεϋασ-
 κε· ψαψωϋ εβολ ριτοοϋ χε εϋκτελια·

(a) Le Ms. porte fautivelement ψαντεφονος·

prophète David annonce le châtimeut à venir, sont intitulés tous deux : *psaume de David, pour la huitième* (1). De là, Salomon a dit : « Donnez une partie au septième (*sic*) et une autre également au huit. (*sic*) (2) ». En disposant la série des lettres, Dieu n'a pas voulu la prolonger jusqu'au nombre mille, mais jusqu'au nombre huit cent seulement.

A cause de cela, on trouve chez les Hébreux et les Syriens une série unique de lettres. En effet, d'après la dénomination qu'ils leur donnent, la fin de leurs lettres est celle qu'on appelle *ô* ; cette lettre *ô* ayant le sens de consommation, selon la manière dont ils l'interprètent dans leur langue.

(1) Le 37^e psaume ne porte pas cette inscription, qu'on le compte d'après la recension grecque ou d'après la recension hébraïque.

Sur le sens des mots *pro octava*, placés en tête de plusieurs psaumes, voir les commentateurs. L'auteur adopte ici le sentiment de Théodoret qui entend par ces mots : la fin des temps, placée en dehors de la semaine (de siècles) de la vie présente.

(2) *Eccl.* XI, 2 : τοῖς ἑπτὰ... τοῖς ὀκτώ.

αὐτῷ ὅτ' ἄλλοι μὲν ὡς ματὰ αὐτῶν πεπερασμένον ἐροῦν καὶ
 τελετήλια· ὅμως περὶ χαρακτήρα μὲν περὶ ἑσπερίαν μὲν ὅτι
 προσετορία καὶ τὰς ἐπιπέτασιν μὴ προεβρεῖται· κατὰ ἕνα
 ἡτανύσηρος· ἀλλὰ ὅτι καὶ ὅτι αὐτῶν μὴ ἐπιπέτασιν
 καὶ μὴ ἐπιπέτασιν καὶ ἐπιπέτασιν μὴ περὶ αὐτῶν μὴ
 μὴ ἐπιπέτασιν ὅτι αὐτῶν μὴ ἐπιπέτασιν μὴ ἐπιπέτασιν
 ἐπιπέτασιν· αὐτῷ ἐπὶ ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν
 ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν
 ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν
 ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν

αὐτῷ τελετήλια τὰ καὶ ἑσπερίαν καὶ ἐπιπέτασιν
 ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν
 ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν
 ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν
 ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν
 ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν ἐπιπέτασιν

(1) Sic, pour περὶ ἑσπερίαν ou περὶ ἑσπερίαν· Plus haut, on lit ἑσπερίαν :
 remarquer aussi la forme ἐπιπέτασιν ayant pour sujet τελετήλια, tous
 indices du peu de soin apporté à ce passage.

Or, non seulement à la lettre ô, à raison de son caractère, de sa figure et de sa dénomination rappelle l'idée de consommation (1) dans la langue des Syriens et des Hébreux, comme nous l'avons dit ; mais le pi également et le nom même de cette lettre ont la propriété d'être le type de l'Église Sainte (2) ; de même le ro a un nom véridique (3) et figure la descente du ciel de Dieu le Verbe, comme aussi le summa est le symbole du monde et de la lumière qui l'éclaire.

Cette concordance de ces deux langues, celle des Hébreux et des Syriens, est en harmonie parfaite avec les lettres grecques, comme nous l'avons démontré.

(1) Litt. « Et non seulement à ô ... convient la consommation ».

(2) Il est regrettable que l'auteur ne nous ait pas expliqué comment, d'après les Hébreux et les Syriens, la lettre ô (qui, à proprement parler, ne faisait pas partie de leur alphabet) renferme l'idée de consommation et comment le pi, par son nom, rappelle l'Église Sainte.

(3) ἐπιπέτασιν véridique, cf. ἑσπερίαν, dire la vérité.

ατω ποτωνη εβολ ετρεν και μη πсолσελ етмете
 (sic) ^(a) етенрнтот' тенпаваау ерраи каλωс нцан-
 мооше еон' ное ρωωу он тепоу итаѳ' ете несроаи не
 етннѳ менпса каг' же цтащевеиу мпепѳ мпечс ρм
 пецраи ката не (sic) ρεβραιос' саади тар не пецраи *
 еиша же етаѳ' ατω етцанрерминпете ммоу шачмот-
 те таχн же тме ми пагасмос' εβολ тар ρитен пецѳ
 мпечс пенноуте аиχι мпѳѳо ми петмаеио'

οθεν несоот ρωωу итацшаатц нѳи абрарам ецмир
 рен пецтап мпцни етоѳмоте ероу же сабек' пец-
 цоон он не итѳнос мпе ѳ мпечс' нцанрерминпете
 тар неабек же нкω εβολ ми тме'

(a) Cet endroit paraît avoir subi des altérations : je serais porté à croire qu'on lisait primitivement *птмите*, locution qui revient peu à près, au commencement du tome troisième, avec un sens assez difficile à préciser : *пшаже птмите* ; peut-être est-ce un hellénisme : ἐν μέσφ, au milieu, à portée, *in medio, in promptu*.

L'enseignement et l'encouragement que renferment ces choses nous les exposerons clairement, quand nous avancerons dans la suite ; de même le *tau*, la lettre qui vient après celles-là (1) annonce la croix du Christ, par son nom hébreu. Car son nom, celui de *tau*, est *saddi* et, dans son interprétation, ils le nomment la vérité de la sanctification. C'est, en effet, par la croix du Christ, notre Dieu, que nous avons reçu la sainteté et la justification.

Une autre figure de la croix du Christ se trouve dans le bélier immolé par Abraham, et qui était resté attaché par les cornes à l'arbre appelé *sabek* : car nous entendons par *sabek* la « rémission et la vérité » (2).

(1) Après *pi, ro* et *summa*.

(2) Cf. *Gen.* XXII, 13 A rapprocher de ce passage, le commentaire de Don Calmet : « Les Septante, Philon, Théodotion, Saint Eucler et Diodore,

ραπαζ ραπλωσ νεσραϊ ητε τοινονομια μηεχ̄ς πεν-
 ποττε· μη ημ̄στηριον ετο ηνοσ̄ ετε ηρητοσ̄· ειψαχε
 ηρελληνικον· σεψ̄ματε οη ηβ̄ι ηαι ητειμ̄ιηε ρη νεσραϊ
 η (*sic*) (-ζ̄Δ-) ητε τασπε σεητε εοσθεωρια η̄οτωτ̄ τετ-
 ηρητοσ̄ μη οθηνομα η̄οτωτ̄· μη οθρηρμηηια η̄οτωτ̄.
 ημερ̄τ̄ ητομοσ̄·

επειδ̄η οτη οσ̄αηησ̄τετε εροϋ ηε ηψαχε ητμητε
 (*sic*) ^(a) ατω σεψ̄οσ̄ηηϋ ρητεη η̄οτ̄Δαι μη ηβαρη̄βαροσ̄·
 ατω ρητη τεηνωμη ηνεσκητ̄ ηηοτ̄χ· ατω ψ̄σοοτη χε

(a) Voir note précédente et, plus loin, μαρενημε ητμητε, *profec-
 ramus in medio*, montrons.

En un mot, ces lettres de l'économie du Christ et le grand mystère qu'elles contiennent — j'entends les lettres grecques — s'accordent avec les lettres de ces deux langues (1) dans une même doctrine qu'elles renferment, dans une même pensée et une même explication.

TROISIÈME TOME.

Puisqu'on refuse donc de croire à notre enseignement (2) et qu'il est contredit par les juifs et les barbares et par l'opinion (3) des frères égarés (4) ; sachant que notre parole

dans les *Chaines grecques*, ont pris *sabec* pour un nom propre d'arbrisseau ; les Hébreux cités dans les mêmes *Chaines* le traduisent par *remission*, *renvoi*, *pardon*. Mais Bochart a fort bien prouvé que ce terme marque les branches entrelacées des épines et des buissons ». Cf. Gesenius, *Thesaurus* ad h. v.

(1) Des Hébreux et des Syriens.

(2) On dirait que ce tome troisième est une réponse aux critiques soulevées par les parties qui précèdent. A cet égard, il pourrait être d'une rédaction postérieure. Il est à remarquer toutefois que l'auteur de la réponse donne comme sienne l'explication qui vient d'être terminée.

(3) γνώμη.

(4) Litt. « menteurs ».

σεο καττοτ ρητ· ατω σεαηϙλεγει ενετηεχωμμοοτ
 ηβι ηυηρε ηιοτδαη ηρατβηνοττε· και ητατυωπε ηειωτ
 μπεφθοοηο ρηη εϑορη· ατω σεϑεμϑε ηαϑ ρη οηηοτ
 ητολμερη· * ατω σεηαμееεε ενημτστηρηον ητατταατ
 εβολ ρηηη ηηοττε ρη ηεσραη ητε αλφαβηηα· ηεοσο-
 φηηοη· ρε ρηηυβω ηρλληω ηεηηχωμμοοτ· ατω εηϙτο-
 οηη ρηηη ηεηεργηα μπεϑϑε ται ετο ηυβρ ρρωβ ημ-
 μαη· ητοϑ ρω οη ηεηταϑβελη ηαι ηαι εβολ· μαρε-
 ηεηε ηημηηε ηημηηαηεσοοηη ηηαη· ατω ηηεηϙηηε
 ηηεητλοηηεμοο· ατω ηηεηηατο εηεσηη ηεοοηη ηημ ηη
 μεεεη ηημ εητωοηη εοραη οηβε ηεηηωεηε ται ηηεηεϑϑε·
 ηαι εηχωμμοο ρε αηοη ηε αλφα ατω ω· τοηηεηηη
 ηαρηη ηη ηχωη ηηε ηεη (*sic*) ηηεηηρηοηη εηρη (-ϑε-)
 ηηηηοο ηηηεραη και·

ραοη μεη ηρωβ ηημ ηεσϑοοη ηβηηασηε ηεηεηροο
 ηη ηεηεραη· εηε ται ηε ηασηε εηηηηη ηηεηχαλδαηοο·

est rejetée et contestée par les enfants de Juda, les déicides, ceux qui appartinrent au père de l'envie dès le commencement et le servirent avec audace, et qu'à propos de ces mystères placés par Dieu dans les lettres de l'alphabet, les théosophes estimeront que nous rapportons des contes de vieilles femmes ; soutenus par la force auxiliatrice du Christ qui nous a manifesté ces choses, montrons leur ignorance, faisons honte à leurs raisonnements et jetons à bas toute science et toute opinion qui ose s'insurger contre la sagesse du Christ qui a dit : Je suis l'*alpha* et l'*oméga*, c'est-à-dire le commencement et la fin des mystères figurés par ces lettres.

Avant toutes choses existaient la langue et les lettres des Syriens, c'est-à-dire la langue profonde (*sic*) (1) des

(1) Cette mention est à remarquer.

απειμε οη ενισραϊ και ρη ττενεα ηενωχ κατα θε
 ητατριστωριζε και· ξε ατω και μεν ατθεντϚ ριτεν
 οτ[ηι] ^(a) ηε ητεηνοττε· εϋσοοη ρμ πμακαριος ενωχ
 ραθη ετρετποοηϚ εβολ·

ηθε ετεεχωμμος ησι τετραφι ηοτωτ ξε ηυηρε
 ηαζαμ ατω εραϊ ρωοτ ητμητ σεβηητ (sic)· μη
 τβηηρωη ενβαρωτ· μη προμνος μψαλλει (sic)· μη πε
 (sic) εβολ ρητηθαρα· ^(b)

* τειασπε οηη ητε ηετρος μη ηιχοττεκοοτε ηεραϊ
 ετηη ερος ηετσοοη πε ρη ηρωμε τηροτ ηεραμματικος
 ετραηεηητ ητηε ψα ηεοτοειϋ μηπτρος μη τβηηρωϋ
 εβολ ηηασπε· μεηησα ^(c) ηεραϊ λοηηη ητε ηετρος

(a) Le texte porte ριτεν οτθε : dans l'arabe on lit clairement « par l'esprit de Dieu » ηι aura été omis après οτ qui termine la ligne.

(b) Sic. La version arabe fait défaut en cet endroit. Le traducteur se sera trouvé arrêté par les nombreuses incorrections du texte. L'auteur fait évidemment allusion à l'invention des arts mentionnée dans *Gen. IV*, 20 suiv., mais la négligence du scribe ne nous a pas permis de donner le sens intégral de ce passage.

(c) L'emploi insolite de μεηησα, à l'état absolu, de même que la con-

Chaldéens. On connut ces lettres dans la génération d'Énoch, selon ce qui nous a été rapporté : et cela fut trouvé par un esprit de Dieu qui était dans le bienheureux Enoch avant qu'il fut transporté.

C'est ainsi que l'Écriture nous rapporte que les enfants d'Adam introduisirent également ... et la fabrication de l'airain, et le jeu de la lyre et de la cithare.

Donc, quant à cette langue des Syriens, les vingt-deux lettres qu'elle compte, étaient du domaine de tous les grammairiens (1) vivant sous le ciel, jusqu'au temps de la tour (de Babel) et de la dispersion des langues. Au reste,

(1) Litt. « étaient chez tous les hommes grammairiens ».

εβολ ρη ρωμε αν· αλλα ριτη ετβιχ μη πτηνβε μπνε
αυπωτρ ηοτηπλαζ ηωνε ηθενηππλαζ μπνομος ηνηχα-
|ρακ] τηρ ^(a) και ητε ηε τενοτ ηνεραι·

ατω τεηπλαζ ται ατρε ερος μνεσα ηκατακλτςμοσ
ριτην καζμοσ προελλιη μφιλοσοφοσ· ατω εβολ (-ξ̄ε̄)
ηρητε ασοτωνη εβολ ηωρη ησι τεσβω ηπλαδαστνε
μη τεφοηνηη·

οθεν ηροζοτοσ ρωωυ ησοφιςτησ ητε τεφοηνηη
ητου ηωρη ηε ηταυτταν ενει ητερε χε γραμματα
ατω ροτει μεη χε ηηοττε ηεταυττποσ εροοτ ατω

struction elleptique de la phrase, nous porteraient à croire que le texte a été également altéré en cet endroit.

A noter aussi les variations dans l'orthographe du mot *μνεσα*·

(a) Le Ms. porte fautivement *χατηρ*.

ces lettres des Syriens ne furent pas (des signes émanés) des hommes, mais (tracés) par la main et le droigt de Dieu, qui grava les caractères de ces lettres dans une table de pierre, à l'instar des tables de la loi.

Cette table fut trouvée, après le cataclysme, par Cadmus le philosophe grec, et c'est par elle qu'apparut d'abord la science de la Palestine et de la Phénicie (1).

De même, Hérodote, lui aussi, le sophiste phénicien, fut le premier qui donna à ces lettres le nom de *grammata* (2). Or, donc, puisque c'est Dieu qui a donné la

(1) Voici quelle paraît être, en résumé, la pensée de l'auteur : Au temps d'Enoch, à l'époque de l'invention des arts, les hommes reçurent de Dieu la révélation de l'écriture : c'était l'ancienne écriture des Syriens et des Chaldéens. Cette révélation, Dieu la fit en gravant les lettres sur une table de pierre qui fut retrouvée, après le déluge, par Cadmus, appelé ici « le philosophe grec ».

(2) A remarquer des épithètes données à Cadmus et à Herodote. — On sait que, d'après la tradition grecque, l'alphabet avait été apporté aux Pelasges par des navigateurs phéniciens conduits par Cadmus. L'auteur n'explique pas comment Herodote fut le premier à appeler les lettres *grammata*.

мне ота еволон прومه н енефiлософос тирот птац-
щопне ещзмсом еѣсмот енаи нтеимине' сѡтм етапо-
дезис есо прот аѡ ммe'

мѡтене пномоѡнтис мпнотте пай птацнѡ ерраи
пщорп * нѣтетрафн (*sic*) мпнотѡнѡ евол мпбнщопне
мпкосмос' ми нестоиχιον ете нрнтѣ' ми ѡе птацеине
нищуре минл еволри ннме' етеи ^(a) еѡ пщирешнм'
сѡ ѡар ммос нѣ тетрафн' же аѡпаидете ммѡт-
сис рн софiа ннм премнннме' аѡ пай аѡеиме ероот
ми петтаχρο еволрити несраи нте алфавнта' нисраи
пай патре не не сраи ммоот нѣ прм' нннме'

ннм прومه птацщопне рнхм пнаѡ аѡзмсом рѡн
ммѡтене ееиме еѣтетрафн еѣе пбнтамио мпкосмос
аѡ же пепна (-зз-) мпнотте еѣннѡ рнхм пмоот

(a) *Sic.*, sans doute pour ετι.

forme de ces lettres et que pas un homme ni un philo-
sophe n'eût été capable de les tracer, écoutez la fidèle et
la vraie doctrine.

Moïse, le législateur divin qui proposa tout d'abord la
description et la révélation des origines du monde et
de ses éléments, et la manière dont il conduisit hors de
l'Égypte les enfants d'Israël, Moïse, au témoignage de
l'Écriture, fut instruit dès son enfance, dans toute la
science des Égyptiens ; et il connut toutes ces choses et
leur fondement, par ces lettres de l'alphabet, qu'écrivaient
aussi les Égyptiens (1).

Qui donc, d'entre les hommes qui furent sur la terre,
fut capable, avant Moïse, de connaître l'histoire de la
création, et de l'esprit de Dieu qui allait sur l'eau, au com-

(1) Litt. « étant encore enfant, l'Écriture, en effet, nous le dit, ils
instruisirent Moïse dans toute sagesse des Égyptiens, et ces choses il les
connut avec leur fondement par les lettres de l'alphabet, ces lettres-là les
écrivaient aussi les Égyptiens ».

χιη ψωρη ηεψωοη ηβι ηρομοο· χεηαο εφερομοο
 ηεψ †ττποο εηεραι ηαι ηαηα ηεχημα ηηαηοτω
 ηηααυ εραι ρμ ηττποο ηαλφαβηηα ηαηα ηηττποο
 ηαι·



ρωμοο (*sic*) ηηε σεμοττε εροο χε εφηρα ηβι
 ηροφοο ηεηροελλιη· ηεηραφη ηε ηποο ηηε
 ηροφηα ηηηοττε εσοτωηο μμοο εβολ· χε οτ
 μηε ηεφηρα ηε ρηηεη ηττποο ηηαηηααυ
 εραι ρηηεη δελτα·



οηεη ηαηα ηεχημα ηηδελτα ερε ηεηηηη
 ηηε ηηρε ρηημ ηηαο * εηεαηεηηη ηηηοηη ετοτω
 ωηο (*sic*) ^(a) εβολ ηηαο ηηηεηοηη ρη οτσοη· ε-

(a) Probablement pour ηετοτωωηο·

mencement du monde ; tout cela afin d'être en mesure de donner le type de ces lettres, conformément à l'explication de l'alphabet que nous avons fini de proposer, d'après ce type (1) ?

Ainsi, les sages de la Grèce, appellent le ciel une sphère, tandis que l'Écriture de la sagesse divine nous le représente comme une hémisphère, selon le type que nous avons proposé dans l'explication du delta (2).

D'après la figure du *delta*, la création entière repose sur la terre inférieure au *noun* ; ce qui apparaît au dehors, aussi bien que les choses cachées, conformément à ce que

(1) Litt « afin de se tenir à donner le type de ces lettres, d'après la forme que nous avons fini de proposer dans le type de l'alphabet, selon ce type ».

L'auteur va reprendre en partie sa première démonstration, en y mêlant quelques idées nouvelles et cela, d'une manière de plus en plus obscure. Il commence par insister sur le désaccord entre les doctrines cosmologiques des Grecs et les données de la Bible contenues aussi dans le Mystère de l'alphabet.

(2) Voir *Muséon* 1900, p. 114 suiv.

προς (sic) πενταεραϊσού ρμ πύορη πτομος εανκαατ
σαροτη μηδελατ.

οτι ταρ χε μνουεοτη ημτετιριον ετροη ησι πε-
φιλοσοφος ηεοτ ητε ηρελλιη ηαηιοττε ητατσωπε
ραθη μμωτσηε και οτωηρ εβδλ ρμ ηφοτ ηχαρ-
τηρ ητατκαατ ερραι ατω ατφττηνοσ εροοτ και ετεο-
ορε μμοοτ ρη οτσημ εσχοσε ετε ημεροοοτ πε μη
ημερσε μη ηεσταιοτ μη ηηαροσ ετε ψηε ηψη πε ατω
εισοηητε μη οτοη ρην και εηηε εταηητε ηοτορηωη η
οτσημοτ (-ξη-) ητε λαατ εητηρυ εβδλη τεκηηεησ μηηοτ-
τε ηεε οη ηηηχαρκτηρ μη ηεσχημα ητε ηεσραη
ηαμητριον ετε και ηε μητοτηηηε μματ πε και ετατ-
φττηνοσ εροοτ ησι οφρηαηνοσ (sic) μεη εηηομημοσ ρην
ηετμηοη ητατκαατ ερραι μη ηεφρηωηοη.

εητε εψωηε ηεψαχε οτ τολ ηε ειεχοοσ και οη
ατσηψημοτ εηεημε ραθη ητετυραφη μμωτσηε χε

nous avons écrit dans le premier tome, en plaçant tout cela à l'intérieur du *delta*.

Que les philosophes insensés et impies de la Grèce, antérieurs à Moïse, ne connaissaient pas le mystère caché, cela apparaît dans les cinq (sic) caractères qu'ils ont proposés et dont ils ont donné le type ; ces caractères les accusent bien haut, à savoir, ceux qui répondent aux nombres six, soixante, quatre-vingt-dix et neuf cents ou neuf centaines. Voici, que pas une seule de ces formes, ne donne la figure ou l'image, d'une créature de Dieu ; il en est de même pour les lettres qui n'ont pas de valeur numérique, et dont le type nous a été donné par Africain, et Eunomimos, dans les signes proposés avec les Phrygiens (?).

Si cette parole est un mensonge, je dirai donc qu'il était en état de connaître ces choses avant le récit de

ερε πικσμος κηπε ρα οτ κανε ρη τεροθετε ητ α ηνοτ-
 τε ταμιοϋ ατω αϋχοοσ κε μαρε οτοειν ψωπε' ατω
 αϋψωπε' κατα πτηποσ μη ηχαραντηρ ηει'

Ε *ητροχοσ ετηωτε εροτη ητε ει παι πε ητηποσ
 (sic) ηικσμος' ηψωλωρ δε ρωωϋ ετηη τμητε παι
 πε ηπωρξ εβολ ετηη τμητε μηκανε μη ηοτοειν'
 κατα ηεντανυρη†μαειν εροοτ ρι ηαροτ' ατω ηενασ
 ειενα παι ηηροτ ηεωι' τατεμχοοτ οτα οτα'

αψ ηνοτс ηρωμε αχη τεγραφη ηηοττε ητε μωτ-
 сηс αϋεψωμτομ εχοοσ' κε ρμ ηψορη μεη ηροοτ
 οτρωδ ηοτωτ ητε ηηοττε ματααϋ' ηηροσταρτηκοη
 αϋταμειοϋ ετε παι πε ηοτοειν' ετβε παι οη οτεραη
 ηοτωτ ετο ητηποσ μηε (-ζθ-) ροοτ ετμματ ατω
 εϋψοοη ηαϋ ηρικωη ετε παι πε ει'

Moïse : (1) « Le monde était caché dans des ténèbres, au commencement, quand Dieu le créa. Et Il dit que la lumière soit et la lumière fut. » C'est ce qu'exprime la figure de la lettre *ei*.

La ligne courbe de *ei* est la figure du monde ; le trait du milieu représente la séparation des ténèbres et de la lumière, comme nous l'avons déjà exposé dans la dernière partie. Je laisse donc ces choses de côté, sans le reprendre une à une (2).

Quelle intelligence humaine, sans l'Écriture divine de Moïse, était en état d'apprendre qu'au premier jour, une seule œuvre fut créée sur l'ordre de Dieu, à savoir la lumière ? C'est pour cela qu'une seule lettre sert de figure et d'image à ce jour, à savoir *ei*.

(1) La forme paraît ironique : Si un philosophe païen antérieur à Moïse avait, contrairement à mon assertion, connu le mystère des lettres, il aurait donc connu le récit de la création avant la révélation de Moïse. »

(2) Litt. « et afin que je laisse toutes ces choses de côté, que je ne les dise pas une à une ». Remarquer la forme conjonctive *τατεμ* pour *ητατεμ*.

ἀλφα γαρ νε πύορη νεράι· ἀλλὰ ενεφο δι ηοικων
 μηύορη ηροογ· ετβε γε μηατε ροογ ηύοηε· αγω οη
 γε ητογ μη βήτα· μεη (sic) γαμμα· εγύοοη ηοικων
 ηνεστοιχιοη μαγααυ ετρομ ηνοομοο ραοη ετρε ηνογ-
 τε σωητ ητεκηοιο· ετε ηαι ηε· ρμ ηύορη νεράι ετε
 ηαι ηε ἀλφα· ημοογ μη ηηα (sic) ηαερηκοη ητε ηιογτε
 εηηα εηηηγ ρηχωογ· ρμ ηεηαορσηαυ ηεράι οη ετε ηαι
 ηε βήτα· ηιογη μεη ηηαβε ετροχη ηιογη· ρμ ηηαορ-
 ηομηη γε ρωωγ ηεράι ετε ηαι ηε γαμμα· ηηαο ετε
 ηεφογωηο εβδλ δι ηε αγω ηατεβήτωγ εγρωβς μμογ
 ησι μμοογ εγαηε ηοητογ· ηοε ηιογβαο εγαηε ηεα
 ηε ογα·

Alpha, en effet, est la première des lettres, mais n'est pas la figure du premier jour, puisqu'il n'y avait pas de jour (1). Il en est de même pour *bêta* et *gamma*, qui sont la figure des éléments existant dans le monde avant que Dieu fit l'œuvre de la création (2). En d'autres termes, dans la première des lettres, l'*alpha*, sont figurés l'eau et l'esprit aérien de Dieu qui allait et venait sur elles ; dans la seconde lettre, qui est *bêta*, les *noun* et les ténèbres qui sont au-dessus des *noun* ; enfin, dans la troisième, qui est *gamma*, la terre invisible et informe, couverte par les eaux, dans lesquelles elle est suspendue comme une terre suspendue à un autre (3).

1. Tout au commencement de la création.

(2) On serait tenté de voir ici une allusion à la doctrine de la préexistence de la matière ; mais de l'ensemble du système de l'auteur, il résulte qu'il entend ici par « l'œuvre de la création » la *creatio secunda*, la formation des divers êtres, dont les premiers éléments avaient été créés au commencement.

(3) Énoncé très obscur : à une autre terre ou à un autre corps solide ? Voir l'explication du *delta* et des lettres α, β et γ *Muséon* 1900, pp. 45 suiv., 60 suiv. Les figures ci dessus (p. 17) paraissent se rapporter à ce passage.

ατω και τηροτ ετσαροτη ενμερϋτοοτ ηεραι ετε και
 πε δελτα· κατα πεντανυερηχοοτ ρμ πυορη ητομοσ·
 ειςρηντε γαρ ανχοοσ χε ερε ηδελτα ο ηοικωη ηηηε
 ετσαπυωι †(sic) ατηατ εροσ ετε ται τε ηηε ηεμνητε·

ατω πυωλω ετσαπεσнт ηδελτα εϋδ ηοικωη επραο
 ηατηατ εροϋ ατω ετραπεснт μηηοτη· ατω εηηε
 ηεμνητε ετμματ· †ατχω μηεσμοτ· εснт εοραι
 ρη (-δ-) ^(a) ηεσακροη κατα ηεμψα μεη μμαηρωτη·
 ψαητεσπωρ εϋωκρ ηημ ηατψαχε εροϋ ατω ηεσμοτρ
 εροτη επραο ετραπεснт ηεηηοτη (sic)· κατα οτμητεη-
 ροη ετχοσε· ηθε ρωωϋ ηδελτα ρεη τεϋοηκοηοτρα-
 φια·

(a) En tête de la page (c) : $\bar{\delta}$ $\bar{\iota}\epsilon$ $\bar{\chi}\epsilon$ ζ
 70 Jésus-Christ 7

Et toutes ces choses sont contenues dans la quatrième lettre, le *delta*, comme nous l'avons déjà dit dans le premier tome. Voilà que nous avons dit, en effet, que le delta est l'image du ciel supérieur, l'invisible, le ciel des cieux.

Et la ligne inférieure du delta est l'image de la terre invisible qui est au dessous du noun. Et le ciel des cieux, dont la figure est indescriptible, descend par ses extrémités, à l'orient et à l'occident, pour se perdre dans toutes les profondeurs indicibles et se reliait à la terre inférieure aux *noun* (1), selon un mystère élevé; et cela conformément à l'image du delta (2).

(1) Litt. « jusqu'à ce qu'il arrive à toute profondeur indicible et il était relié à la lettre qui est au dessous des *noun* ».

(2) Voir le passage parallèle dans l'explication du *delta* p. 20. Ces deux endroits fort obscurs en eux-mêmes s'éclaircissent l'un l'autre. Il s'agit bien d'un ciel partant des sommets, passant par delà les extrémités de l'univers visible et finissant par rejoindre les profondeurs des abîmes inférieurs.

αυω τότε λοιπον μενισα δελλα ψαζει ετμιντε
 ησι ει' εγδ ηττιος μιυορι ηροου' πατα θε ρω ηταν-
 ουενθ και εβοδ χηι ετε(sic)ροτετε'

ειτε ωσαυτος sic οη ημερσναυ ηροου' σναυ ηρωδ
 μιροσταυτικον ητε ηνουτε ετε ηρητυ' τουτεστι ηε-
 στερεωμα (-δα-) ⁽¹⁾ μη ηνωρχ εβοδ ημμοου' και ετερε
 ηεττιος οτωηθ ρει σναυ ηεραι' ζητα μη ητα ετε και
 ηε'

Ζ Η ρομοιος ημερσηομητ ηροου' ηομητ
 ηρωδ ητε ηνουτε ατυωηε ηρητυ'
 εησαχε ησωδη εβοδ μηραρ' μη η-
 ηρε εβοδ ηηβοταηη μη ηηηηη ηρεψταρηος (sic) και
 ηειου ετουδ ηαυ ηηηιος (sic) ησι ηηηομητ ηεραι ετε
 και ηε' οητα' ημη ιωτα' μη βαηηα'

* ηει τροηος δε οη ηουωτ ετρομ-
 ημερσητοου ηροου' εοηηταψ μμαυ
 ηητοου ηεραι μη ητοου ηρωδ ητε
 ηηουτε ητατυωηε ηρητυ' ετε και
 ηε ηρεψροουειη' μη ηνωρχ εβοδ ερη ταμητε μηροου'

(a) En tête de la page (r) : η ηε δε δα

8 fils de Dieu 71

Vient ensuite, après le delta, la lettre *ci*, symbole du premier jour, tout comme nous l'avons exposé, dès le commencement.

De même, le second jour comprend deux œuvres produites sur l'ordre de Dieu, le firmament et la séparation des eaux, œuvres symbolisées par deux lettres, *zêta* et *hêta*.

De même, au troisième jour, il y eut trois œuvres de Dieu, à savoir : l'apparition de la terre, la germination des plantes et la production des arbres fruitiers, représentées par les trois lettres, *thêta*, *iota* et *kappa*.

Il en est ainsi du quatrième jour, représenté par quatre lettres et comprenant quatre œuvres de Dieu : ce sont les luminaires, la séparation du jour et de la nuit, la création

μη τετρηνη μη τριπταμιο μηρη μη ποροη μη τριπκααυ
 ρμ πεστερεωμα ηυτροου δε ρωου ηεραη ηαι ηε
 λαυλα με ηε ου



μη δε οη ηχπο ηεριμε
 αυτωμωμ εχω ηηαι αχη
 τε * εω ηαυ εροου εβωλιτη
 ηηουτε ετε τηηε δε ηηεροου

ετο ηουτοσ (sic) μεη ηερωηηε μηηουτε ηταυηωηε
 ηηηοτ η ητου εχοου χε ρη εου ηροου α ηηουτε
 ταμειο ητεκηηεσ ηηρε

μηε οτα γαρ χηη εηερ ρηη ηεφιλοσοφοσ ηηροτ μεη
 ηρελλιη εηυτωμωμ εμειτε ηηαι ηημεηε ραοη εηρεσ
 ηωηε ηβη τετραφη ηηουτε ητε μωτσηε ρωε δε λοι
 ηοη ηητωηοσ ητε ηεηεηοτ (sic) ηηεραη ρμ ηευτηηηε
 μμη μμου (a).

(a) Le texte paraît de nouveau fortement altéré en cet endroit.

du soleil et de la lune et leur placement au firmament. Ces quatre lettres sont : *laula, me, ne, ou*.

Qui donc, de nouveau, parmi les enfants de la femme fut capable de dire ces choses, sans en avoir été instruit par Dieu, à savoir, le nombre des jours correspondant aux œuvres divines qui y furent produites, ou bien de dire qu'en six jours, Dieu fit la création entière.

Car jamais personne parmi les philosophes ni les grecs ne fut capable de se représenter ces choses de cette manière, avant l'existence de l'écriture divine de Moïse, étant donné du reste que les figures de nos lettres (ont été tracées) par le doigt (de Dieu) lui-même (1).

(1) Sens conjectural tiré du contexte et de la version arabe : « avec cela que la figure de nos lettres (a été) tracée (?) par le doigt de Dieu ». Traduction de M. Forget.

εὐθε καὶ μπερτεὺφαντασιασθαὶ μμοου η(-ὀβ-)σι
 ицире ииотъди ρως χε αγχι ρωου ииенлазъ етμμαγ
 ита ииотте ραисου' καιοи ита τουωχ ииραε' ειρηните
 ραρ ηοε ετουρμιτρε ησι ηερβηγε' χε ραοи ετρεψиоиη
 иси ииомос' ηρεпромне ετοиη ετοτб сиаγ ηиηο ηρο-
 мие' α ииотте ρμοτ итеκίλεια ηεηρεθιος итеиλαзъ
 ατουωσι ите τεθεосоφια ετηη ηεραὶ και' εαψεραὶ
 иси ииотте ρм ηεψтиниѳе мμн μμοу' ατω ημγстирион
 етиρηтоу ογιος ηе ηοεοσεια' таи ете мие ογα
 εβδλ * ρи ηαρχωи ετηηη ηεφιλοσοφος ετηем και
 αиωи και сотωиη η ηεψре еρос' еиентаγсотωиη ραρ
 ηе' ηαντωс сенаеиμε χε ογμγстирион ηετουταηеο-
 еиη μμοу μηροсμοс ηси ηεραὶ και ρи οτωиη εβδλ'.

ἀλλὰ ἀπερθε ηρηέλλε ησι και ηπειμне' ειψαχε

C'est pourquoi, ne laissez pas les enfants des juifs se glorifier, en tant qu'ils ont reçu eux aussi les tables écrites par Dieu, celles qui ont été brisées ensuite. Il est prouvé, en effet, qu'avant la loi, pendant le long espace de plus de deux mille ans, Dieu a gratifié la réunion des gentils de la table indestructible de la *théosophie* contenue dans ces lettres que Dieu a tracées de sa propre main (1). Or le mystère qu'elles contiennent est une grande *théosébie*, qu'aucun des anciens parmi les philosophes de ce siècle n'a connu ni découvert ; car s'ils l'avaient connu, ils aurait su assurément que ces lettres annonçaient manifestement au monde un mystère.

Mais ils sont semblables à des aveugles, ces hommes

(1) Litt. « car voici de quelle façon rendent témoignage les choses, à savoir : avant que fut la loi, pendant des années nombreuses dépassant deux mille ans, Dieu gratifia la réunion des Gentils de la table indestructible de la divine sagesse qui est dans ces lettres, Dieu ayant écrit de son propre doigt ».

πρεψτεβω μη μαασημα ηρελληνηκου· ογερ ηεερα
 μεη ετογεραι μαουου μητυηος ηηεραη ηαι· ογερ ηετ
 ογτεβω δε ου ηρητογ· εγμδνε ρη ρεημβω εβδλ ρμ
 ηεγρηη μαμη μαουου·

ηαι δε ητοου εμδνε εηεετογχιου ητε (-ου-) ηεραη
 ηαι αγηοτρου ριτη ηχ γμιογρως·

αγω εοτμ ετβε ηαι ηεφρηη βαλλωε· δεεας εβεεμα
 ταμητατεβω ηεηρβληη· ειερηητε εαρ βατα οε ητανεμα
 ρη ηαι· χηη τερογεητε· δε εητε μαηε μαγαδγ α ηηογτε
 ταμειουου· ηταγρηχει ηταμιο ηφρηηεηε τηρε· χωρη
 τηε ετοδαδβ αγω ηατηαγ ερεε αγω ηατφτυηος ετεε-
 ζημωηε· ται ετεγμοτη ηρητε ηπ ηηετογαδβ ητε
 ηετογαδβ· αγω· χηη ηρη ραση ετρεγταμιο ητερη-
 ειε·

là, je veux dire les maîtres de la Grèce avec leurs ensei-
 gnements. Autres sont les lettres qu'ils ont écrites d'après
 le type de ces lettres (1), autres les choses qu'ils ont
 enseignées par elles, en racontant des fables tirées de leur
 propre fonds.

Ces lettres elles-mêmes, c'est-à-dire leurs caractères,
 ont été sculptées par le Demiourge.

Écoute donc ceci très attentivement, afin de connaître
 l'ignorance des Grecs. Conformément, en effet, à ce que
 nous savons par ces choses, depuis l'origine, lorsque Dieu
 commença l'œuvre de la création entière (2), il fit seule-
 ment deux cieux, à part le ciel saint, invisible, dont
 l'existence ne saurait être représentée en figure, celui
 dans lequel se repose le Saint des Saints, et cela, dès le
 commencement, avant l'œuvre de la création (3).

(1) C'est-à-dire en imitant les lettres tracées par le doigt de Dieu.

(2) L'auteur désigne ici apparemment l'œuvre des six jours, la *creatio secunda*, comme nous l'avons remarqué plus haut.

(3) Cf. *Muscon* 1900 pp. 113 et 120.

πεψῆω δε ρωοτ ηη * ρελληη σεχωμμοσ χε οτη
 ρηη μιηηε μηε ψοοη·

ηαληη οη δε οη εηατ ηκαρ σεψεβω ηαη εροοτ
 μημα ρηη τετραφη ητοτααβ ητε ηεραη ηαη ηρελληη
 δε ητοοτ σεχωμμοσ χε οτκαρ ηοτωτ ηεψοοη·

ετῆε μμοοτ δε οη ρομοιοσ· σεχωμμοσ χε θαλασσα
 ηε ημα ηεωοτηρ ημμοοτ· ηαη ητα ηηοττε χοοσ ετ-
 βηηητχ χε μαροτσωοτ ηβη μμοοτ ετραηεηη ηηηε
 ετσωοτρε ηοτωτ ατω μαροτοτωηη (sic) εβδλ ηβη
 ηεψοτωοτ· ημα ηεωοτχ δε ηψμηη ητε η(sic) μμοοτ
 ηε ηηοτ· ηοκίανοσ ηαη ετ (-οδ-) κωτε ηροσμοσ ηηρχ·
 ατω εψεβω ηαη εηαη ηβη ηηοττε ρηηη ηεραη ητε
 οηηα· καηα ηεηηαηηεηηεραηεοτ·

Au contraire, les fables des Grecs enseignent qu'il y a une multitude de cieux.

De nouveau, en cet endroit de l'Écriture sainte relatif à ces lettres, on nous enseigne qu'il y a deux terres (1), tandis que les Grecs prétendent qu'il existe une terre unique.

De même, au sujet des eaux, ils désignent sous le nom de mer (*θζλχσσζ*) le lieu de rassemblement des eaux dont Dieu a dit : que les eaux inférieures au ciel se rassemblent en un seul lieu et que la terre sèche apparaisse. Or ce lieu de rassemblement des eaux est le grand rassemblement, l'océan (*ώκεανός*), celui qui entoure le monde entier. C'est ce que Dieu nous enseigne au moyen de la lettre *thêta*, conformément à ce que nous avons déjà écrit.

(1) Litt. : - deux terres on nous les enseigne en cet endroit, dans l'Écriture sainte de ces lettres - ; c'est-à-dire, l'endroit de l'Écriture sainte où sont décrites les œuvres symbolisées par ces lettres.

Π Ρ Σ Τ
 V Φ Χ Ω

(-οε-) οὐταί μμαυ ριτη ετδωμ
 μηεχ^ε· και ηταϋτελι και εβολ
 ηηαι ρη ηωμιτε μεη ρτο ηδην-
 σοορε· ετψοοη και οτβε και
 ητμεηε ατω σεηαπορει ρη
 τευμιτατσοοτη μεη τεγαητιλοια· ατω ηηαχι και
 ηοτροηδον τααρ ερατ οτβε και ητμηνε· ειμψη εοραι
 εχμ πεχ^ε μη τετεηιληια· ατω ειθαρι (sic) ρμ ηηηα
 εηρηερ και εηεσητ ριτηη * ηεηιωμμοοτ τεηοτ ετε
 και ηε·

ειρηηητε ρη οτωηο εβολ· ω ηιοττα (sic)· μεη ηβαρ-
 βαροσ· μη ηρελλιη· αηεμε ρη οτταχρο ριτηη ηερ-
 βηηγε ετηη εοραι· χε ηεοραι μη ηεηετοηχιον οηητατ
 μμαυ μηττηοσ ηηετοηχιον μηκοσμοσ· ατω χε
 σεηηη εβολ ετο ηρτεοσ (1) μη ηεηερηη ρη τακολλοτ-
 οια (sic) ητε ησοοτ ηροοτ ητβηηταμειω μηκοσμ[οσ]·
 ατω χε σεηηη εβολ κατα ηεηηαηρηηχοοτ·

(1) Sic pour *σοσ* ; à noter l'esprit *doux* rendu ici par *ρ*

Par la force du Christ qui m'a révélé ces choses, j'ai trois et quatre arguments contre ceux-là ; et ils seront embarrassés dans leur ignorance et leur contradiction. Je m'en servirai comme d'un bouclier à leur opposer, combattant pour le Christ et son Église (1), confiant dans l'esprit, pour les renverser par ce que je vais dire, à savoir ce qui suit.

Voici qu'en toute évidence, o Juifs, barbares et Grecs, nous savons avec certitude, par les explications proposées, que les lettres et leurs éléments sont la figure des éléments du monde ; et que les unes et les autres viennent dans le même ordre, se présentant comme nous l'avons dit, dans l'ordre des six jours de la création du monde (2).

(1) Litt. : « sur le Christ et son Église ».

(2) Litt. : « et qu'ils se présentent (viennent dehors) étant en égalité entre

ΠΕΤΧΩΜΜΟΣ ΟΥΝ ΛΟΓΗΟΝ ΧΕ ΗΜΕΤΗΡΙΟΝ ΜΗΕΧΕ
 ΔΗ ΠΕΤΟΥΕΡΑΙ ΜΜΟΣΥ ΝΑΗ ΗΣΙ ΨΜΟΥΗ (-ΘΕ-) ΠΕΡΑΙ ΠΡΑΕ
 ΗΤΕ ΑΛΦΑΒΗΤΑ: ΡΩΣ ΕΥΑΗΦΛΕΕΙ ΟΥΕΝΗ ΗΣΙ ΠΑΘΗΤ' ΝΑΗ
 ΗΤΙΜΕΝΕ ΜΑΡΟΥΧΟΣ ΝΑΗ ΧΕ ΔΨ ΗΣΩΗΤ ΙΕ ΔΨ ΠΕΤΟΙ-
 ΧΙΟΝ ΠΕΤΕΥΟ ΝΑΥ ΗΤΥΝΟΣ ΗΣΙ ΠΙΚΑΤΑΔΑΖΙΕ (sic) ΗΤΕΜ-
 ΠΗ ΠΕΡΑΙ ΕΤΕΔΟΗ' ΔΥΩ ΧΕ ΨΟ ΗΤΥΝΟΣ ΕΟΥ ΗΣΙ ΠΡΩ'
 ΔΥΩ ΧΕ ΨΟ ΗΤΥΝΟΣ Ε ΔΨ ΗΣΤΟΙΧΙΟΝ ΗΣΙ ΕΥΜΜΑ' ΔΥΩ
 ΠΑΔΗ ΟΗ ΧΕ ΟΥ ΠΕ ΗΤΥΝΟΣ ΗΤΑΔΥ (sic): ΔΥΩ ΧΕ ΟΥ
 ΡΩΩΥ ΠΕ ΗΤΥΝΟΣ ΠΡΕ⁶⁰ ΜΗ ΦΙ' ΔΥΩ ΧΕ ΟΥ ΠΕ ΠΕΧΑ-
 ΡΑΚΤΗΡ ΗΧΥ' ΔΥΩ ΧΕ ΟΥ ΗΣΤΟΙΧΙΟΝ ΗΩ'

ΑΛΛΑ ΜΗ ΨΩΜ ΜΜΟΣΥ ' ΕΠΗΡΑ ΕΨΑΝΟΧΕΖΙΕ ΝΑΗ
 ΕΟΥΑ ΕΒΟΛΟΗ ΗΣΤΟΙΧΙΟΝ ΙΕ ΗΤΟΥ ΗΣΩΗΤ ΜΗΟΥΤΕ ΟΥΧΕ
 ΟΗ ΝΑ ΤΗΕ (sic): ΟΥΧΕ ΠΕΤ ΡΙΧΜ ΠΡΑΡ' ΟΥΧΕ ΠΕΤ ΕΑΠΕ-
 ΕΠΤ ΜΗΡΑΡ' ΔΥΩ ΝΑΨ ΗΡΕ ΕΕΝΑΨΨΜΩΜ ΕΨΕΜΟΤ ΝΑΗ
 ΕΠΕΡΑΙ ΝΑΗ (sic) ΗΤΕΜΜΕ' ΝΑΨ ΧΕ ΟΗ ΗΡΕ ΗΤΟΥΨΜ-

α) ρε, alias χε répondant à l'epsilon.

Que ceux donc qui prétendent que le mystère du Christ ne nous est pas décrit par les huit dernières lettres de l'alphabet, comme l'opposent les impies, qu'ils nous disent ceux-là, quelle créature ou quel élément est représenté par la figure de ces quinze lettres qui précèdent, et ce que signifie le *ro*, et quel élément est représenté par *summa*, et quelle est la signification de *tau*, la signification de *he* et de *phi*, et ce qu'est le caractère de *chi*, et l'élément de *o*.

Mais il ne leur est aucunement possible de nous désigner un des éléments ou une des créatures de Dieu, soit dans le ciel, soit sur la terre, soit au dessous de la terre. Et comment pourront-ils nous interpréter de cette façon ces dernières lettres, et comment pourront-ils en

eux, dans la suite des jours de la création du monde et ils se présentent selon ce que nous avons dit ».

τομ επιτηρῦ εταρο ερατῦ ηρητοῦ ετδαζις· μη παρι-
 ομος πτακολοτοια ιτεζανμερας (sic) ιτανψρηραις·
 μη νεσραι ετηρητε μη νετστοιςχιον 'ηαι ετο ητῆπος
 ενερωβητε μηποττε ρη οτ ρυσοσ·

ατω οη χερασ ηνετμεετε ησι ηιοτχαι (-οῖ-) χε ρη
 οτμεετε εηαποτῦ αη ειχω ηηαι· ατω ψψε ηαι εψωη
 εηαι ιτεμινε· ετε νερωβητε μηηε νε· μη νεσραι ιτε

quelque manière justifier (1), par elles, l'exposé et l'ordre (2) de la succession de l'hexaéméron que nous avons déjà d'écrit et les lettres qui y correspondent (3) et leurs éléments qui sont respectivement figuratifs des œuvres de Dieu (4).

Et pour que les Juifs ne prétendent pas que je dise cela à tort (5), il nous faut faire la récapitulation de ces choses, à savoir des œuvres de Dieu et des lettres représentant

(1) Litt. « établir ».

(2) Litt. « le nombre ».

(3) Litt. « qui sont en lui ».

(4) Tout cet exposé est fort diffus. Le génie de la langue copte ne se prêtant guère au style périodique, l'auteur, qui est d'ailleurs naturellement prolix, s'est trouvé manifestement embarrassé lorsqu'il a voulu faire la synthèse de ses idées. Il paraît s'adresser à une catégorie d'adversaires qui, dans sa pensée, admettent le sens symbolique des lettres en tant qu'il s'applique aux œuvres de la création, mais ne veulent pas l'étendre à l'œuvre du Christ. Il leur demande comment ils agenceront l'explication des quatorze premières lettres, de manière à réserver encore quelques œuvres qui soient symbolisées par les huit derniers signes. Comme il croit avoir suffisamment démontré, tant par la figure des lettres que par leur nombre et leur succession, que toutes les œuvres de la création sont symbolisées par les quatorze premiers caractères, il ne reste plus à ces adversaires qu'à avouer leur impuissance et à reconnaître que les huit derniers s'appliquent à la venue du Christ. Il éprouve toutefois le besoin de revenir sur la preuve tirée du nombre et de la suite des lettres, et de leur concordance avec l'apparition successive des créations, dans l'œuvre des six jours.

(5) Litt. « dans une pensée qui n'est pas bonne ».

τεζανμερας χιν αλφα εγραγ' ενειρε κτειρε τenna†
 ψιπε πατ' ατω ετβε και †ακολοτεια ται ητε τβινωπ'
 πμα ετοτωψυ μαροταρχει εροφ' και ατψαπαρχει
 χιηε αλφα κατα ηεντατχοοτ' σεναρε εβδλ μη
 πετνοσμοσ'

τοττεστιν ηεραι μεν βαρ χοττεςκοοτс ηε' ηεσοοτ
 δε ηροοτ ητε τβινεωητ ηεσεωοτρ ηρητοτ αν * ρη
 ηερβητε ηταφαατ ηβι ηηοττε σαηψωι ηχοττοτε'
 χοττοτε βαρ ηρωβ αφαατ ηβι ηηοττε ρμ ηεησοοτ
 ηροοτ' ετε και ηε' ρμ ηψορη ηροοτ οτρωβ ηοτωτ
 αφαατ ρμ ημερεπατ ηροοτ οτ ρωβ επατ αφαατ'
 ρμ ημερψομητ ηροοτ ψομητ ηρωβ αφαατ' ρμ ημερζ
 ηροοτ ψτοοτ ηρωβ αφαατ' ρμ ημερ†τοτ ηροοτ ε ηρωβ
 αφαατ' ρμ ημερ ε ηροοτ σοοτ ηρωβ αφαατ' και τηροτ

l'hexaéméron, à commencer par l'*alpha* ; de cette manière nous allons les couvrir de confusion. Donc quant à cette suite de l'énumération, qu'ils commencent où ils voudront, qu'ils commencent par *alpha*, comme on l'a dit (1), ils seront réduits à néant ainsi que leur monde (2).

En effet, ces lettres sont au nombre de vingt-deux ; tandis que les œuvres de Dieux comprises dans les six jours de la création ne dépassent pas vingt et un (3). Car Dieu a fait vingt et une œuvres dans ces six jours, à savoir : le premier jour, une œuvre unique ; le second jour, deux œuvres ; le troisième jour, trois œuvres ; le quatrième jour, quatre œuvres ; le cinquième jour, cinq œuvres ; le sixième jour, six œuvres ; ce qui fait ensem-

(1) Ailleurs (*Muséon* 1900, p. 26), l'auteur commence son explication par le *delta*. Voir aussi p. 125 suiv.

(2) C'est-à-dire leur explication du monde.

(3) Litt. « or les six jours de la création, ils ne réunissent pas en eux dans les œuvres que Dieu a faites, au dessus de vingt et un ».

αὐτῶν ποτὸς ποτε πρῶτῃ πταυραῶν· αὐτῶ κατὰ τὰ κολλο-
 λοῦσθαι ἢ νεοῦντε πταυρῶνε ρμ περσοῦ πε(-ὄν-)ροοῦ·
 †ρε οἱ δε ἢ νεκροῦαι·

αὐτῶ καὶ μεν ἢ μινε ἀνερχορπ ἢ κω κατ' εἰρα
 πρῶτῃ εἰαυ εἰναυτ αὐτῶ πορον (sic)· ἢ μεντοῦταρο
 καὶ ερατῆ μιναπον μιοτα ποτα ἢ νεκροῦαι· ἢ δε μὴ γε
 ἢ νεοῦντε εἰαωῦ καὶ· αὐτῶ ἢ ποτ' αὐτοῦ ἢ μεντοῦταρο
 μινεχ'ε ἢ ποτ' αὐτοῦ μμοῦ εἰβ'ολ· εἰβε καὶ ρω αὐτοῦ
 ἢ ἀνοκ ἀλφα αὐτῶ ω· καὶ τῶς δε οἱ ἢ ποτ' πε πτω-
 χῃ ἢ νεκροῦαι ἢ δε ἀλφαῖτα· αὐτῶ ἢ νε εἰνε εἰρα

ble vingt et une œuvres qu'Il a créées (1). Il en est ainsi également de nos lettres, selon la suite des œuvres produites chaque jour (2).

A ceux-là donc (les impies) nous leur avons proposé deux choses inéluctables (3) et ... (4), ou bien ils sont incapables de nous dresser la liste (5) de chacune des lettres, ou bien ils doivent s'humilier devant nous et reconnaître la révélation du mystère du Christ (6). C'est pour cela qu'Il a dit : Je suis l'alpha et l'oméga. Or Il se retrouve de toute manière dans le reste (7) des lettres de l'alphabet.

(1) Voir l'énumération détaillée de ces œuvres p. 126 suiv.

(2) Litt. « et selon la suite des œuvres qui furent dans les six jours, est de nouveau également la manière de nos lettres ».

(3) Litt. « solides, dures »

(4) πορον ? — L'arabe traduit : « Nous leur avons proposé deux choses difficile-, non réjouissantes ». — Nous sommes portés à croire que cet énoncé obscur se rapporte aux deux termes du dilemme proposé aux adversaires : deux choses solides, bien établies, ou, selon le texte arabe, dures pour l'adversaire, difficiles et peu réjouissantes pour lui.

(5) Litt. « non habent statuere nobis canonem ».

(6) Litt. « sinon qu'ils s'humilient devant nous et qu'ils disent que le mystère du Christ a été révélé. »

(7) Litt. « de toute manière c'est Lui qui est le reste aussi des lettres »,

μπα ρη ρεμνιше нсмот ката * ѿе теноѿ етеунарω
ερραг ηтег αποδεγic'

ρωβ γαρ ημ ατщωпе евол ριτοоту ατω εροτη еροу
ептнрү: ατω сапщωг мен сапеснт' пецмѣстнрюи
етотаав етотωηρ μμοу етектнсис тнрс'

пωу пе пеооѿ нау ми памарте' щаенер ненер'
рамнн'

Elles l'introduisent sous une multitude de figures, comme
Il nous le montrera.

Car toute chose est par Lui et en Lui, dans l'univers,
soit au dessus, soit en dessous. Son mystère saint se
manifeste dans la création entière.

A Lui la gloire, à Lui aussi la puissance dans les siècles
des siècles. Amen.

(A continuer.)

A. ПЕВВЕЛЫНСК.

A première vue, il semblerait qu'il s'agisse ici des dernières lettres qui, d'après l'explication donnée plus haut, étaient spécialement figuratives du Christ. Mais le passage suivant, où l'auteur annonce une nouvelle révélation et où il parle du mystère contenu dans la création entière, nous fait croire qu'il a déjà en vue l'explication qu'il va entreprendre dans la quatrième partie et qui porte sur le mystère du Christ renfermé dans le nom même des lettres de l'alphabet. Par le reste des lettres il faudrait donc entendre ici les lettres autres que l'*alpha* et l'*omega*.

LA TRIBU DES ŞOLEÏB

PAR

LE R. P. ANASTASE MARIE DE SAINT ELIE,

de la mission des Carmes de Bagdag.

TRADUIT DE L'ARABE PAR

ETIENNE SOUBRE

Vice-Consul de Belgique.

Cette étude a paru dans la revue « Al-Machriq » (1), éditée par les RR. PP. Jésuites de Beyrouth, et peut prendre place parmi les plus remarquables des travaux que cette intéressante publication a soumis à l'attention des arabisants. Les Şoleïb forment en effet une tribu presque inconnue ; les relations des voyageurs en font à peine mention, et, comme semble probable l'extinction prochaine de leur race, le silence menace de se faire autour du problème passionnant de leur origine. Faut-il vraiment voir d'anciens chrétiens, des descendants des croisés, en ces nomades étranges, au teint pâle, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, qui gardent un vague culte d'ancêtres d'une haute race et qui inspirent encore aux Bédouins du désert de Syrie un respect qui leur permet

(1) « Al-Machriq », revue catholique orientale bi-mensuelle. 1^e année, n^o 15 (1 août 1898) p. 673-681.

de maintenir intact leur farouche isolement..... ? Cette seule hypothèse suffirait à justifier l'intérêt qui s'attache à la connaissance exacte des mœurs et coutumes des Şoleïb. Le R. P. Anastase de S^t Elie a le mérite incontestable d'avoir, le premier, réuni sur cette matière des renseignements exacts et nombreux (1). Il nous les a présentés sous une forme dont une traduction ne peut rendre que bien imparfaitement l'élégance, mais à laquelle nous nous sommes efforcés de laisser, au moins, son pittoresque et sa clarté. Nos remerciements vont au R. P. H. Lammens qui a bien voulu nous fournir d'utiles indications et à Monsieur J. Harfouche dont l'expérience et les conseils nous ont été précieux, dans l'accomplissement de ce travail.

LE TRADUCTEUR.

(1) On parle des şoleïb, mais avec très peu de commentaires, dans les ouvrages suivants :

D^r G. Jacob : « Altbeduinen Leben » p. 114-115.

Palgrave « Une année dans l'Arabie centrale » (tr. fr.) I, 150.

E. Sachau « Reise in Syrien und Mesopotanien » p. 30.

Burckhardt « Reisen in Syrien, Palestina, etc. » III, 11.

Ch. Huber « Journal d'un voyage en Arabie » p. 3 et 13.

Wetzstein « Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft » XI, 492.

D^r William Wright « An account of Palmyra and Zenobia » p. 48 et 52-53. Lady Anne Blunt : « Tribes of the Euphrates » II, 109.

LES ŞOLEİB.

Leur définition (1).

Le mot « Şoleïb » est mù : primo, par un đamma ; secundo, par un fatha, et le ia est quiescent (comme dans le mot « oukaïl »). Les Şoleïb, eux, font le şad quiescent et prononcent « Ş'leïb ». Cette peuplade, mi-sédentaire, mi-nomade, est dispersée en « Syrie » ou « Terre de Syrie » et fréquente Mossoul, Bagdad, El-Deir, et leurs environs. Elle se divise en tribus, de quinze à vingt-cinq tentes, qui se transportent d'un lieu à l'autre pour faire le commerce des ânes, du sel, etc.

Leur origine.

Les savants ont exprimé des opinions divergentes sur leur origine. Il en est qui disent : « Ils descendent de quelques croisés (2) qui se sont disséminés et éparpillés, après un séjour temporaire dans les villes de Syrie. On leur a infligé des persécutions plus violentes que celles qui frappaient les autres chrétiens, parce que leurs ennemis voyaient dans leur nom le prétexte de leur colère (5) ». On invoque leur nom à l'appui de cette thèse. De fait, la

(1) Ce paragraphe est précédé, dans le texte original, d'un préambule qui ne contient que des considérations générales et que nous avons cru ne pas devoir reproduire pour ne pas donner à ce travail une inutile extension.

(2) Croisé, en arabe = şalibî.

(3) Les Musulmans frappent de réprobation, pour un motif analogue, les « Yézidîs » qu'ils prétendent sectateurs du khalife « Yezid », le second des Omniades, auquel ils reprochent le meurtre de Hussein, fils d'Ali.

différence entre les deux mots « Şalibii » et Şolaibii est si légère qu'on ne peut s'empêcher de la remarquer. Mais on avance encore une autre preuve : « Les Bédouins n'entreprennent jamais rien contre ces tribus et regardent quiconque leur est hostile comme coupable du plus grand des crimes et susceptible du plus sévère des châtimens. Ils les considèrent avec le respect qu'ils auraient pour une chose sacrée, symbolisée par la croix. Ils ne leur causent ni un dommage, ni même le moindre ennui. Il n'y a pas de fusion entre eux et les Bédouins ». — Enfin, un troisième argument corrobore cette opinion : « Quelques uns d'entre eux tiennent le même langage, disent qu'ils sont issus des croisés mais que les ravages du temps ont passé sur eux et qu'ils en ont été réduits à leur état actuel. » On pourrait dire d'eux :

« Le temps s'acharne contre moi comme si j'étais son ennemi »

« Chaque jour, il m'oppose l'adversité »

« Si je désire une chose heureuse, le temps m'amène la chose contraire »

« Si mon ciel est sans nuages un jour, il se brouille le lendemain. »

D'autres, qui cherchent aussi dans leur nom l'indication de leur origine, disent : « Şoleib est dérivé de « Şoulb » qui signifie « ferme ». On dit : şoulb dans sa foi, c'est-à-dire ferme, tenace en elle. Ils appartenaient à la religion chrétienne. La main du temps les a conduit dans les déserts et ils restèrent d'abord fidèles à leur croyance, puis leurs mœurs se relâchèrent, et ils devinrent ce qu'ils sont aujourd'hui ». Ou bien « leur nom serait dérivé de « Şalouba », signifiant « qui n'est pas souple ». Ils comptaient parmi les Arabes chrétiens. Leur vie, alors, était âpre et rude, et leur caractère ne s'était pas amolli ».

J'ai entendu d'autres personnes prétendre que leur origine remontait aux Romains ou aux Grecs anciens et

que leur nom dérivait de « Souleïb » ou « Souleïv » (Sulèves), divinités champêtres figurées trois à trois sur les marbres antiques. Elles étaient juchées sur des piédestaux et tenaient dans leurs mains des fruits et des épis. Puis, quand les adorateurs de ces idoles eurent des rapports plus fréquents avec les Chrétiens et les Musulmans, ils délaissèrent leur foi et adoptèrent une religion qui n'était ni celle des Chrétiens, ni celle des Musulmans. Ainsi, il en fut d'eux comme du corbeau, dont on dit :

- « Le corbeau — avait une démarche à lui — lors des siècles passés : »
 « Il envia la perdrix — et désira marcher comme elle »
 « Alors une sorte de claudication l'atteignit »
 « Il perdit sa démarche à lui — et n'arriva point à sa démarche à elle. »
 « C'est pourquoi on l'a nommé le père de la chamelle » (1)

D'autres encore disent : Ils viennent de Soulib ou Soulaïb, village proche de Donkila, dans le bassin d'irrigation du Nil. Et ils ont pris le nom de leur pays.

Quant au Soleïb eux-mêmes, ils ne savent rien de leur origine, ou, ce qu'ils savent, ils l'imaginent ou l'inventent. Cependant, ils croient à l'ancienneté de leur race.

Je me souviens avoir interrogé, il y a quinze ans, un des Soleïb qui étaient venus à Bagdad cette année-là et j'ai transcrit ses paroles. Je lui avais dit : « Quelle est ton origine ? » — Il répondit : « Alors que je ne sais pas d'où

(1) Plus littéralement le père « rapide à la course ». — « Les Arabes ont la manie de fabriquer des sobriquets composés avec le mot Abou (par abréviation bou) père, possesseur. Voient-ils un homme amplement pourvu de poils ou de ventre, ils le surnomment « bou daqn » ou « bou kirch », le père de la barbe ou de la panse. En Egypte, ils appelaient Bonaparte « bou farwa » à cause de sa houppelande. Le général Caffarelli, avec sa jambe de bois, était « bou khachab » le père du bois. Un savant, porteur de grandes besicles : « bou qazaz » le père du verre. Le riche patriarche Cyrille : « Abou Zahab », le père de l'or. » (R. P. H. Lammens. La question gréco arabe, p. 27).

vient ma nourriture, comment saurais-je d'où vient mon peuple ! » —

Je posai à un autre de leurs chefs la même question. Il toussota, rélléçhit, rappela ses souvenirs, et dit (1) : « Ecoute, ô brave homme (2) ! Nous sommes des plus nobles des hommes, de leur élite, des plus illustres des Arabes, de leur crème (3) ! Notre aïeul fut un arabe pur (c'est-à-dire de pur lignage) nommé Dab'ân, mais les vicissitudes du temps l'ont abaissé. Voici dans quelles circonstances : Dieu qui est grand (louons-le ! le puissant et l'illustre !) créa l'aïeul de notre aïeul Dab'ân dans un endroit pittoresque d'un pays proche des villes d'Arabie, où croissaient toutes sortes d'arbres. Mais, comme les hommes se multipliaient et que se succédaient les familles, notre aïeul Dab'ân se proposa de quitter un pays où l'espace devenait restreint. Dieu, qui est grand, voulut à ce moment distribuer ses biens à son peuple et à ses créatures. Notre aïeul eut le meilleur lot, ce dont il se réjouit, et il se livra aux divertissements. Dieu le choisit pour commander au reste des hommes, mais il ne tarda pas à commettre une action qui fut jugée être le crime des crimes, et que voici : L'Éternel, Seigneur des choses créées, en étant arrivé à la détermination des rations des

(1) Tout l'original du discours est en bouts rimés. Le Şoleïb a voulu suivre la coutume des Arabes qui parlent ainsi en chaque occasion un peu solennelle, mais il a malheureusement sacrifié souvent le sens à la rime.

(2) « Ibn-al-ḥalâl » signifie littéralement « fils légitime ». Mais cette expression est très employée dans le langage vulgaire avec le sens de « brave homme ». On dit, par exemple, proverbiallement : « ibn-al-ḥalâl, 'ind ḍikrihi, iabân ». « Le brave homme, quand on mentionne son nom, se montre ».

(3) Il est curieux que le mot « zoubda » « crème » ait pris en arabe, comme en français, le sens de « meilleure partie d'une chose ».

animaux, fit la part du chien d'un morceau de pain qu'il lui jeta. Or, notre aïeul Dab'an s'en empara promptement avant que l'animal ait pu le saisir. Dieu s'indigna de son avidité et de sa convoitise ; il lui enleva sa dignité de premier des nobles et le fit descendre à un rang inférieur. Puis il lui parla avec cette voix devant laquelle s'affaissent les montagnes et s'ébranlent les forces célestes avec tout ce qu'elles renferment de signes de perfection et de beauté. Et il lui dit : « Va-t-en de devant moi ! Fuis, homme bas et vil, dépourvu des qualités de l'homme noble ! Alors que je t'avais élevé au dessus des autres hommes, que, même, je t'avais fait leur maître, malgré la diversité de leurs races, voilà que tu t'es emparé de la ration du chien et que tu lui as disputé ce qui lui revenait de droit ! Eloigne-toi de moi ! Dès ce jour, tu passeras sur les cordages des tentes (c'est-à-dire : tu passeras devant les tentes pour mendier) et les chiens aboieront après toi. Les femmes nobles des tribus te feront l'aumône, les femmes de basse classe te poursuivront. Tu prendras ton sac et tu mendieras auprès de tes parents. Tu ne cesseras de vivre ainsi et tu resteras dans cet état, jusqu'à ce que tu aies expié ton avidité et rendu compte à Dieu de ta convoitise, aussi longtemps qu'Il le voudra. Alors Il te fera remise de cette peine ».

J'en interrogeai un autre qui me tint un langage analogue au précédent, si ce n'est qu'il remplaça le mot « chien » par le mot « gazelle ».

J'en interrogeai un quatrième et ce qu'il me dit se rapprochait, comme sens, des propos cités. Voici ses paroles : « Celui qui est le Roi des peuples et le plus grand de leurs Empereurs, après avoir élevé la coupole des cieux sur les piliers de l'air et posé la terre à la surface de l'eau dis-

persa les hommes dans les différentes contrées de l'Univers et il assigna à chaque collectivité une part dans les moyens de vivre que lui, le Très Haut, avait prémédités. Le lot des laboureurs fut le labour, le lot des marins, la navigation ; aux habitants des villes échut le commerce ; la part des Bédouins fut de monter les coursiers robustes, bons voyageurs, de manier l'épée et la lance avec un rare courage et d'affronter les abîmes de la mort avec une audace étonnante. Le lot des Européens fut de s'adonner aux arts, d'exceller dans les sciences, et l'habileté dans les travaux. Quant à notre aïeul Şoleïb, et à Charâr, aïeul des Charâres, et à Hazan, aïeul des Hazams, connu par ses razzias, tous trois s'étaient expatriés. Quand ils revinrent en leur pays, ils revendiquèrent leur part et le Grand Roi s'irrita contre eux. Alors ils demandèrent pardon, mais leur excuse fut plus mauvaise qu'une faute grave. Ainsi Şoleïb dit « Moi, je poursuivais un chevreuil ! » Et le Grand Seigneur dit : « Que Dieu donne la pluie à tes champs et la pâture à tes troupeaux (1) ! Puisque tu t'es épris de la chasse à la gazelle et de la vie de mendiant, pars avec les jeunes gens. L'arc t'affolera et les chiens aboieront après toi ! »

En résumé, quiconque examinera attentivement ce qui précède se convaincra d'une chose, c'est que l'avis des savants ne concorde pas avec le dire des Şoleïb, et qu'il y a entre les deux opinions une grande différence ; mais ce dont peut être certain tout homme raisonnable, c'est que les Şoleïb ne sont pas des Arabes. Nous avons, à l'appui, des arguments décisifs, des preuves évidentes et claires, parmi lesquelles :

(1) « Şakîân laka wa ra'îan ». Cette expression, habituellement bienveillante, est, naturellement, employée ici de façon ironique.

Les traits et la stature des Soleïb sont autres que les traits et la stature des Bédouins. Les Soleïb se distinguent le plus souvent par la petitesse de la tête, la hauteur du front et sa largeur, le bleu des yeux, ou leur pâleur, la finesse des sourcils et leur séparation, la forme régulière du nez, la blancheur du teint, l'ovalité du visage, la couleur blonde des cheveux, la minceur des lèvres, la douceur de la peau, la finesse de la taille, l'élégance du port, la blancheur immaculée des dents, la bonne santé du corps, et autres attributs qui ne concordent pas, si ce n'est rarement, avec ceux qui particularisent les Bédouins ou Arabes. Entre autres choses notoires, les Soleïb sont caractérisés par une maigreur si excessive qu'ils en sont devenus célèbres et qu'on leur applique un proverbe. On dit : « Plus maigre que les Soleïb » ou, « maigre comme les Soleïb, comme s'il était Soleïb ».

On peut citer aussi comme preuve que leur idiome n'est ni de l'arabe littéral, ni de l'arabe du désert, mais un langage entre les deux. Ils ont un jargon dont ils se servent pour leurs conversations particulières, sauf quelques uns d'entre eux qui parlent l'arabe du pays où ils séjournent. Quelques uns aussi, principalement parmi leurs chefs, ont appris des membres de phrase rimés, comme nous l'avons vu.

Et aussi : leurs coutumes. Ce que j'en ai vu n'est pas habituel aux races nomades ni à celles qui leur sont analogues.

Enfin : les Arabes et les Bédouins considèrent les Soleïb comme une tribu non arabe et indépendante d'eux. Ils la respectent, exaltent sa valeur, et regardent qui leur est hostile comme un coupable parmi les plus grands des coupables.

Leur religion.

Les Soleïb n'ont pas de religion qui leur soit propre. Déjà, nous les avons interrogés à ce sujet et ils disent : « Nous adorons le créateur de la gazelle, Celui qui nous l'a soumise. Mais, à cause de nos rapports avec les Musulmans et les habitants du désert, et de notre ignorance de la religion de nos ancêtres, nous leur avons emprunté des coutumes qui n'ont pénétré chez nous que malgré nous ». Du reste, ils ne connaissent ni jeûne, ni prière, ni sentiment religieux, ni rien d'analogue, sauf la circoncision qu'ils pratiquent

Leur nourriture et leurs vêtements.

Leur nourriture est la chair de la gazelle. Cet animal abonde dans le désert de Syrie où ils séjournent. Ils sont les plus habiles parmi les créatures de Dieu, dans les ruses à déployer pour cette chasse. Ils ne cessent de poursuivre la gazelle jusqu'à ce qu'elle soit harassée, et s'arrête comme quelqu'un de réfléchi qui perdrait subitement la raison ; alors, ils font feu et se précipitent sur elle. Ils relancent la gazelle, tantôt à la course, tantôt montés sur leurs ânes blancs. Lorsqu'ils s'en approchent, ils parlent à leur âne à voix basse ; il comprend ce signal et s'accroupit comme un chameau. Alors ils font feu de derrière l'animal qu'ils prennent en quelque sorte comme affût. C'est ainsi qu'ils chassent.

Ils se nourrissent de différentes espèces d'orge et de maïs, et de labân (1). Leur boisson est l'eau pure. Quand

(1) Le « laban », dans l'arabe littéral, n'est autre que le lait, mais un peu aigri : le « laban-el-ḥalib, » c'est le lait frais. Actuellement, on appelle « laban » du lait coagulé que l'on a fait cailler avec un ferment lacté.

ils ne peuvent s'en procurer, comme aux saisons d'été et d'automne, ils la remplacent par le laban ou par le lait frais. Lorsqu'ils vont dans une ville, ils s'approvisionnent de farine, et de divers mets desséchés, parce qu'ils se conservent longtemps sans se corrompre.

Tous leurs vêtements sont de peau de gazelle, et ils en confectionnent aussi leurs gants et leurs guêtres (1). L'habillement de l'homme ne se distingue pas de l'habillement de la femme, si ce n'est en un point : la femme se ceint la tête d'un bandeau rouge de la couleur du henné, dont les extrémités pendent sur la nuque comme les fanons d'une mitre. L'homme, lui, replie ce bandeau rouge sur lui-même sans que les bouts pendent ni se balancent. Les hommes tressent leurs cheveux comme les femmes et ont, le plus souvent, la barbe peu fournie, peu de poils aux joues. Pour ces motifs, les hommes, vus de loin, ne se distinguent guère des femmes, surtout quand il s'agit d'un jeune homme au visage imberbe. Ils portent une ceinture qu'ils confectionnent avec la peau de l'agneau ou toute matière analogue. Elle est frottée ou tannée avec les feuilles du « Salam » ou de l'« Aâ ». Alors, avec trois tresses, ils forment une tresse large. Ils y suspendent des petits objets d'os qu'ils trouvent à cet effet. La ceinture ainsi préparée, ils la mettent, et la nomment la « Sabla » (avec un fatha et un soukoïn). Je pense que ce mot vient de l'arabe littéral ; ce serait un morceau de « sibt » (avec un kesra et un soukoïn) qui signifie : toute peau tannée.

(1) Ces guêtres sont des espèces de chaussettes qui entourent le bas de la jambe et le dessus du pied afin que les pieds ne soient pas blessés par les épines ou par quelque autre objet pointu (Note de l'auteur).

Leurs armes.

Parmi les armes qu'on leur connaît, il y a : le Miķiar (quelques uns prononcent le *ķ*af comme un *Ĝim* doux ou un *Ĝim* guttural et disent *mijiar* ou *migiar*). Il consiste en un bâton à l'extrémité duquel se trouve un bloc arrondi de poix qui s'endurcit en se desséchant et devient d'une dureté de pierre. Ils ont aussi le fusil *chichhân* ; arme qui tient le milieu entre la carabine et le fusil ordinaire, avec un canon d'une largeur inusitée et six rayures, ou angles, à l'intérieur. De là son nom persan composé de « *chich* » (six) et de « *hân* » ou « *hâna* ». (maison, demeure, raie) L'introduction de ce fusil date du temps du fameux sirdar 'Omar Pacha. Citons aussi le *ķourt*, analogue au *miķiar*, si ce n'est qu'il est tout en fer et que sa surface est gravée, ou ciselée de dessins bizarres ; on le fait venir d'El-Ĥasa ou El *Ķatîf*, villes d'Arabie.

Leurs mœurs et leurs habitudes.

Ils ont, dans leurs habitudes, une absolue répugnance du vol, de la tromperie, de la ruse, de la fraude, de la dissimulation, de l'hypocrisie, et des subterfuges usités dans les ventes ou le commerce. Il n'est pas de chose sacrée pour eux comme une dette. Ils ont aussi la manie du parasitisme, par laquelle ils sont notoires. En effet, on ne cesse de les voir manger aux dépens d'autrui, de quelque religion ou de quelque secte que l'on soit, sans avoir été invités au repas. Ils ne dédaignent aucune espèce de nourriture, ne refusent rien qui en soit. Quand ils apprennent qu'on prépare des aliments quelque part, ils y courent au plus vite comme s'ils étaient des amis de la maison.

Ils ont des mœurs décentes et chastes, ne connaissent ni l'adultère, ni le libertinage, à si peu de cas près, que c'en est insignifiant. Les femmes portent très haut la pudeur et la modestie. Quand une femme accompagne son mari à la ville, elle le tient par les franges de son habit, s'y cramponne, et garde cette attitude où qu'elle aille, de jour et de nuit, ainsi qu'un petit enfant à côté de son père.

Leurs demeures.

Les Soleïb habitent sous des tentes qu'ils confectionnent avec la peau de la gazelle ou avec ses poils. Ils recherchent les endroits pluvieux au printemps et en hiver, le voisinage des villes et des villages en été et en automne. Leurs tentes sont en nombre supérieur à sept cent.

Leurs métiers.

Ils n'ont pas de métier qui leur soit spécial, sauf l'élevage des ânes blancs. Quant à cela, leurs ânes sont supérieurs pour leur beauté, leur force, leur faculté de faire des trajets ininterrompus sans se fatiguer vite. Aussi, l'on voit beaucoup de marchands nouer des relations avec eux. Le prix des ânes qu'on leur achète atteint souvent le chiffre de trois cents francs, s'il ne le dépasse. Ils s'occupent aussi de l'élevage des diverses espèces de bétail. Leurs moutons, dans les années de fertilité, mettent bas deux fois par an.

Cérémonial des mariages, chez eux.

Quand l'un d'eux veut se marier, un messager sort de la maison de l'homme. Il tient la queue d'un âne blanc qu'il fait courir devant les habitations du campement.

C'est le signe d'une invitation au mariage. Cela, à l'instar du messenger arabe qui vient annoncer à la tribu la fertilité du sol ou tout autre motif de joie. Il arrive en agitant son habit ou son épée et il proclame de loin l'événement afin que l'on se réjouisse et que l'on fête la bonne nouvelle. El-Houđali a dit (1) :

« J'ai mal dormi à cause de lui, comme si était apparu le
« messenger qui tient à la main un léger bâton. »

On voit alors, de chaque habitation où va le messenger, les femmes sortir en chantant des épithalames (2). Tout maître de maison se dépêche de préparer de la nourriture qu'il envoie au domicile du fiancé. Les invités se réunissent d'après leur rang et chaque clan mange les mets fournis par un autre clan. Quand ils ont fini le banquet, les hommes et les femmes se séparent, puis ils commencent la danse et le pas du sabre. Leur danse est extrêmement simple. Jamais on n'y voit un mouvement qui blesse les convenances ni un geste qui induise l'esprit en pensée mauvaise ou honteuse. Elle consiste en bonds et en sauts. Ils ont aussi une espèce de danse appelée « dastaband » pour laquelle ils se prennent les mains et tournent.

Ils pratiquent également, en des jours semblables, une coutume qu'ils appellent « Higala ». Voici en quoi elle consiste : le fiancé monte sur un âne, entouré de compagnons et passe devant les habitations. Les femmes s'approchent pour le jeter à bas de l'âne et ses compagnons l'en empêchent. Elles continuent leurs efforts jusqu'à ce

(1) El-Houđali est un nom commun à plusieurs poètes de la tribu de Houđail.

(2) « Halhala ». Se dit de l'homme qui répète un cri. Le halâhal est ce que les gens de Syrie nomment « zalâğit » (Note de l'auteur).

que, arrivé à sa demeure, il donne un repas qu'ils nomment « repas du commencement ». Mais quand les femmes réussissent à renverser le fiancé de dessus son âne, malgré la résistance des compagnons, ce sont elles, et elles seulement, qui ont droit au repas et les jeunes gens reviennent les mains vides.

Quant à la célébration du mariage, elle revêt cette forme : le fiancé se présente en tenant par la main le père de sa fiancée, ou son frère, ou son tuteur, ou son mandataire, devant un tiers qui s'adresse au représentant de la jeune fille, disant : « Est-ce que tu donnes en mariage une telle, fille d'un tel, à un tel, fils d'un tel ? » Et le père de la jeune fille dit : « Oui, je donne en mariage un tel, fils d'un tel, à cette fille. » — Puis le tiers les congédie, après avoir rempli auprès des fiancés les fonctions de témoin légal. Et il dit : « Allez sous la garde de Dieu qui vous voit, vous et vos actions. Il est celui qui vit éternellement ! »

La répudiation.

Le mari et la femme ont chacun le droit de répudier leur conjoint quand l'un des deux a trompé l'autre, c'est-à-dire, quand il est prouvé qu'il a aimé une autre personne. Quand la femme veut le divorce, elle sort de sa tente et se met à crier : « Soyez témoins que je quitte mon mari parce qu'il est attaché ou fiancé à une autre ! » (Il est défendu en effet à l'un des deux époux de se remarier sans le consentement de l'autre). Quand se répand la nouvelle et que tout le monde est convaincu de sa sincérité, la femme ne retourne plus auprès de son mari, cherchât-il à la gagner par toutes les richesses de

Karoun (1), par la puissance d'Haroun (2), ou à l'ensorceler par la magie d'Harout et Mârout (3). Mais si la nouvelle est démentie, la femme apporte à son mari un chaudron (chaudière ou casserole), sur lequel elle lui fait prêter serment à trois reprises pour qu'il se prononce sur la véracité du fait. Il tourne le chaudron à l'envers et jure par lui en disant trois fois : « Par le chaudron et par le mets qui y est cuit, je n'ai aimé ni recherché en mariage aucune autre personne que toi, ni publiquement, ni clandestinement, ni secrètement, ni ouvertement. » Quand le mari prête ce serment solennel, la femme rentre chez lui.

Quand le mari répudie sa femme et qu'elle se trouve enceinte après le divorce, elle s'abstient de se remarier, jusqu'à ce qu'elle ait eu son enfant. Si elle a une fille, il lui est permis de contracter un nouveau mariage ; si c'est un garçon, elle reste dans le célibat pendant trois ans, jusqu'à ce que l'enfant soit sevré.

Leur médication.

Ils ne connaissent, en fait de médecine, que le traitement par la cautérisation ou par la moelle des os du chameau. Ils se servent de cette moelle en guise de pom-

(1) « Karoun » est le « Coré » de la Bible, contemporain de Moïse. Ses richesses, son orgueil et son endurcissement ont passé en proverbe (Diction. fr. arabe de Kazimierski).

(2) « Haroun » n'est autre que le célèbre Haroun el-Rachid.

(3) « Harout » et « Marout » sont, d'après les croyances musulmanes, deux anges qui se sont moqués d'Adam, lors de sa sortie du paradis. Dieu, voulant les punir, leur donna à choisir entre les peines éternelles et celles de ce monde. Ils préférèrent les châtimens terrestres, vu qu'ils ont une fin. Dieu les transporta alors à Babel où ils doivent rester enchaînés jusqu'à la fin du monde et où, malgré leurs entraves, ils ont accompli des actes merveilleux, tenant de la sorcellerie.

made, d'onguent, d'emplâtre, pour toute espèce de maladie externe ou de maladie interne provoquant des affections externes, comme les rhumatismes, les douleurs dans les articulations, la goutte, etc. Tout ce qui n'est pas traité par la moelle est soigné par la cautérisation. Cette médication se fait de la manière suivante : on prend un petit morceau d'un habit bleu teint à l'indigo ; (et on ne prend jamais d'étoffe d'un bleu autre que l'indigo) on roule alors ce morceau sur lui-même en replis multiples jusqu'à ce qu'il soit comme un tube à tête mince. On en allume l'extrémité et le malade est cautérisé avec ce morceau d'étoffe en différents endroits du corps qu'ils déterminent d'après la nature de la maladie et sa localisation. Pour telle maladie, par exemple, le malade est cautérisé à l'épaule, au bras et au dos ; pour telle autre, à la jambe, au dessus du pied, sur la poitrine, etc., selon les règles que le cautérisateur connaît. Cette cautérisation peut s'appliquer à une partie plus grande du corps et elle tient lieu alors de vésicatoire, d'emplâtre, de cataplasme, et autres remèdes analogues en usage dans la médecine moderne.

Il se forme, à la suite de cette blessure, de petites ampoules remplies d'eau. Quand elles mûrissent et que le contenu s'écoule, le malade est guéri. On remplace aussi la pièce d'indigo par un fer brûlant et le cautérisateur le manie comme il a manié le chiffon bleu. Au lieu du fer, on emploie aussi l'amadou. Quiconque observe les traces laissées par le fer, la pièce d'étoffe, ou l'amadou, constate que les marques des brûlures sont variées de forme, d'apparence et de grandeur. Il en est de rondes, de longues, de larges, etc.

Sépulture des morts.

Quand meurt l'un des Soleïb, ses amis se hâtent de laver le corps, de l'ensevelir, et de le confier au tombeau. Deux nuits après la mort, on invite les parents, les voisins, et les amis à s'assembler pour rendre leurs devoirs au défunt en prenant part aux repas funèbres donnés sur son tombeau. Tous les pauvres et besoigneux se mêlent à ces invités, et, après avoir mangé, bu, et pris avec eux ce qui reste de nourriture, ils se retirent en célébrant le souvenir des bonnes actions de l'absent, de ses mérites, appelant sur lui le torrent de la miséricorde de Dieu. Quand le propriétaire de la maison compte parmi les riches ou parmi ceux à qui leur situation permet l'holocauste d'une victime, ils vont prendre un chameau, le chargent d'un habit, d'un manteau, et, enfin, de tout ce qui se rapporte au vêtement de l'homme, y compris la chaussure, et ils emportent avec eux de la farine, du beurre et de l'eau. Alors ils adressent la parole au mort, lui disant : « Prends ta victime, à titre de don gratuit, pour un jour dans ce monde et pour un jour dans l'autre. » Ensuite, ils égorgent le pièce de bétail, s'emparent des vivres et des effets qui avaient été posés sur le chameau sacrifié et se retirent en louant et en remerciant.

Le Bouddhisme d'après les sources brahmaniques.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

La lecture des beaux articles de M. K. B. Pathak sur les relations de controverse entre les Jainas, les Naiyāyikas et les Bouddhistes, l'étude des nombreuses références collectionnées par Satiç Candra Vidyābhūṣan dans ses travaux sur l'école Mādhyamika, m'avaient confirmé dans la pensée qu'avait d'abord fait naître la rencontre dans le commentaire du Bodhicaryāvatāra de plusieurs stances bien connues du Sarvadarçanasamgraha (1) : Il serait, pensions-nous, intéressant d'examiner les sources brahmaniques de l'histoire et de la philosophie bouddhiques, sources trop négligées depuis de nombreuses années. *A priori*, il est probable que les Uddyotakara, les Udayana et les Vācaspatiṃra en savaient aussi long que nous en savons aujourd'hui, sinon sur les Suttantas, du moins sur les écoles savantes du Bouddhisme du Nord.

Je fis part de cette impression au Professeur Satiç Candra qui voulut bien me remettre, il y a quelques mois, un volumineux manuscrit contenant le dépouillement sommaire, à ce point de vue spécial, de presque toutes les sources abordables. Parmi un grand nombre d'observations curieuses, deux surtout me paraissent dignes de remarque et, quoiqu'il adienne du travail que nous avons l'intention de poursuivre en commun, paient suffisamment M. S. Candra de la peine qu'il a prise. Voici ces deux trouvailles : La Bhāmatī reproduit textuellement, avec une grande fidélité et presque *in extenso*, l'exégèse du Pratīyasamutpāda telle que la fournit le Ālīstambhasūtra (2), telle que Candrakīrti, Āntideva et après lui Prajñākaramati nous la font connaître : seul le nom du sūtra

(1) *Bodhic.* f. p. 321, 5, 306, 12.

(2) Cf. ci-dessous n. 133.

n'est pas cité. — Uddyotakara, dans l'introduction au troisième livre des Nyāyasūtras, discute la thèse de la négation de l'ātman, et il se sert comme d'une arme décisive du célèbre sūtra sur le fardeau et le porteur du fardeau : Prajñākaramati dans son commentaire du Bodhicaryāvatāra, Minayef d'après l'Abhidharmakośavyākhyā et Wassilief d'après une source tibétaine, nous ont appris l'importance que les puḍgalavādins attachaient à ce sūtra (1).

Des découvertes de cette nature encouragent la recherche : nombreuses et coordonnées, elles formeraient une contribution vraiment utile à l'histoire de la scolastique indienne. Les deux points que nous avons signalés établissent en effet que les docteurs des Darṇanas connaissaient avec quelque précision les doctrines et la littérature de leurs adversaires. Le malheur est que la controverse porte sur des questions obscures ou du moins très complexes : il faut être un peu *paṇḍit* pour s'orienter dans le Nyāya. D'ailleurs les textes classiques ne sont pas tous édités ; les textes jainas ne sont connus que par des fragments, et quant à la logique bouddhique, si on excepte la Nyāyabinduṭīkā, elle n'existe plus qu'en tibétain (2).

Ces circonstances fixent le cadre et le but de notre enquête : écartant, pour le moment du moins, toute pensée de grouper historiquement ou logiquement les observations que nous pourrions faire, nous n'avons en vue que d'exhumer les matériaux ou, pour parler plus modestement, d'attirer l'attention sur des textes dont l'étude ne peut manquer d'être fructueuse.

Nous nous sommes d'abord attaqués à la compilation de Mādhavācārya, parce que seule — avec l'Advaitabrahmasiddhi (3)

(1) *Nyāyavārt.* (Bibl. Ind.) p. 342, 3 ; Minayef, *Recherches* p. 225, n. : Wass. *Buddh.* p. 269 (et 235) ; *Bodhic. t.* 307, 3 ; *Saṅgyuktanīkāya*, XXII, 22 (Warren, p. 159) [Voyez J. R. A. S. 1901, 2]. Ćaṅkara (II, 2, 24, p. 542, 13) fait appel à un sūtra connu (voyez *Madh. vṛtti* ad VII, 25) : « Sur quoi repose la terre..... : le vent repose sur l'espace ». — Il est difficile d'identifier le sūtra allégué ad *Ćlokarārtika*, p. 534, s.

(2) Nyāyabinduḥprakaraṇa du Mahācārya Dharmakīrti, Tandjour, mdo XCV, fol. 317. — Nyāyabinduṭīkā de Dharmottara, vol. CXI, foll. 43-106.

(3) Bibl. Ind. — pp. 65-106. — Voyez Barth, Bulletin 1889, p. 30.

— elle affecte des allures encyclopédiques, et aussi pour cette raison toute extérieure qu'elle a été fort bien traduite : faut-il le dire ? nous puisons à pleines mains dans le livre de M. Gough, et visant moins à établir une traduction qu'à grouper les références et les passages parallèles, nous ne nous sommes pas fait scrupule de reproduire dans notre traduction les termes techniques, et avons admis, sans honte, des équivalents suspects quand ils étaient commodes.

Les remarques étaient trop nombreuses pour qu'une traduction ne fût pas indispensable à leur intelligence : Nous croyons d'ailleurs avoir amélioré l'œuvre de M. Gough dans quelques passages : il n'y a pas grand mérite à cela puisque venant après lui nous avons pu mettre en œuvre des documents restés longtemps inédits.

Mādhyama a beaucoup pillé ses devanciers. En plusieurs rencontres nous avons déterminé avec précision les sources brahmaniques dont il a tiré profit, et un dépouillement plus complet de la littérature permettra sans doute d'achever ce travail préliminaire. Si le présent essai est accueilli avec quelque sympathie, nous nous efforcerons, M. Satiç Candra et moi, d'établir une interprétation suffisante des autres livres qui traitent du Bouddhisme. Le jour où les renseignements épars seront inventoriés, il faudra les rattacher aux sources originales. La connaissance plus intense tous les jours des grandes écoles du Nord rendra l'entreprise, sinon facile, du moins possible. Nous ne nous ferons pas faute d'indiquer au fur et à mesure les rapprochements dont nous aurons connaissance et sollicitons, pour cette tâche, la bienveillante collaboration du lecteur. A vrai dire, ces rapprochements seuls donneront à ces notes leur valeur, si elles en ont une, car, je veux le répéter, nos traductions fragmentaires ou intégrales n'ont d'utilité qu'au point de vue de la méthode.

Je veux espérer que ces recherches porteront quelque fruit en ce qui regarde les documents si précieux, aujourd'hui perdus en sausscrit, où le Nyāya bouddhique trouvait les armes forgées par Dignāga ou Dharmakīrti : n'est-il pas hautement probable, pour ne citer que cet exemple, que les nombreuses stances attribuées à ces deux docteurs par le commentateur du Çlokavārtika et par

Vācaspatimiçra, se retrouveront dans les traductions tibétaines ? et de quel secours ne seront-elles pas pour l'intelligence des traités dont elles furent extraites ? (1)

Provisoirement nos recherches ont pour but la constitution d'un index qui facilitera les enquêtes ultérieures.

L. V. P.

(1) M. F. W. Thomas vient de découvrir dans le Tadjour, Rgyud XXXIII une série de traductions et commentaires du *Bodhicittarivaraṇa*, œuvre de Nāgārjuna. Il lit fol. 45^b les deux stances citées *Sarvadaraç.* 23. 7.

Quant à la stance célèbre dont la bibliographie figure ci-dessous à la note 3, elle est bien de Dharmakīrti, *Pramāṇavārtikakārikā*, Tadjour, mdo, XCV, fol. 196a₃ :

rgyu dan lbras-bui dños-po am |
 ran-bzin ñes-par-byed-pa-las
 med-na mi-lbyuñ ñes-pa ste |
 ma-mthoñ-las min mthoñ-las mun.

I. *Sarvadarśanasamgraha* ¹.

CHAPITRE II.

Mais les bouddhistes soutiennent :

Ce qu'affirment [les Cārvākas], qu'il est impossible de connaître s'il y a concomitance invariable ², est inexact ; car on arrive à la certitude de l'« avinābhāva » en raison du *tādātmya* et de la *tadutpatti*, de la relation d'identité et de la relation d'effet à cause. — C'est ce qu'a dit [Dharmakīrti] :

« Il y a certitude de concomitance invariable par la détermination [du sādhyā dans le sādhana], soit en raison de [leur] qualité respective de cause et d'effet, soit en raison de [ce que le sādhyā fait partie] de la nature propre [du sādhana] ; et non par la [seule] constatation ou non-constatation [de concomitance] ³. »

(1) Le *Sarvadarś.* est cité d'après l'édition de 1858 (Bibl. Ind.) : Ćaṅkara, ad Brah Sūtras, et Anandagiri, Anandāgrama S. S. ; Bhāmatī (*Bhām.*), Calcutta 1891, Jibānanda vidyāsāgara ; Nyāyavārtika. Bibl. Ind. ; Nyāyavārtikatātparyaṭikā (*Tātp.*), Vizian S. S. ; Vivaraṇaprameyasamgraha, *ibid* ; Mīmāṃsāślokaivārtika (Chowkhambā S. S.) et le comm. Nyāyaratnākara (*Ćlokarart.*) ; Praçastapāda bhāṣya et Nyāyakandalī de Ćrīdhara (*Kandalī*), Vizian, S. S. ; les textes Sāṅkhyas d'après Garbe. — *M. Vyut.* = Mahāvvyutpatti ; *Ćikṣas.* = Ćikṣāsamuccaya (Bibl. Buddh., Bendall) ; Wass. = Wassilief, Bouddhisme.

Bodhic. I = Bodhicaryāvatāraṭikā, Chap. IX (dans Bouddh. Études et matériaux).

(2) Cf. p. 4, 11, 5, 11 : avinābhāvadurbodhatayā. — avinābhāvasambandha, *M. Vyut.* 199, 71.

(3) Je n'ai pas cru pouvoir maintenir la leçon de notre texte : « avinābhāvaniyamo darśanaṅtar adarśanat », (= en raison de la non perception [d'un objet qui est] dans le domaine de la perception) bien qu'elle paraisse

En effet, si l'« anvaya » et le « vyatireka »⁴ devaient nous donner la connaissance scientifique de l'avinābhāva, il serait bien difficile d'établir l'impossibilité de la disjonction du sādhya et du sādhana. Car comment écarter la supposition que, soit dans l'avenir, soit dans le passé, soit dans le présent en dehors du champ de l'observation, il y ait, il y ait eu, ou il doive y avoir disjonction entre les deux termes? Que si l'on objecte : même dans votre système vous aurez bien du mal, pour les cas dont vous parlez, à écarter la supposition que le vyabhiçāra est possible? Nous répondons : non pas ; car l'« qu'un effet se produise sans cause », c'est une supposition inadmissible parce qu'elle franchit la limite de la contradiction ;

confirmée par ce que nous savons du triple hetu des bouddhistes : cp. not. *Nyayabindu* 101, 3 « trīṇy eva ca hīṅṅāni : anupalabdhīḥ svabhāvakārye ca », et Sureçvara (*Bhādarāçaka*, VI, 39) cité et traduit par K. B. Pathak, J. Bombay B. XLVIII, 91 et LI, 51 « avinābhāvasiddhyarthān many idānī varjyate trayān ... »).

Gough préfère la leçon : 'darçanān na na darçanāt « not through the mere observation of the desired result in similar case, nor through the non-observation of it in dissimilar case » ; et renvoie au *Benares Pandit* I, 89. Je n'ai pas vu le commentaire qui s'y trouve cité ; mais cette lecture est reproduite *Tatp.* 105, 13 où notre stance (yad āha Dharmakīrtiḥ |) est expliquée de manière à supprimer toute hésitation : il y a darçana et adarçana dans l'exemple connu : « sa çyāmo maitratana-ya-tvāt ... » ; mais il n'y a ni avinābhāva, ni par conséquent anumāna [cf. *Tatp.* 466, 27]. La stance est citée *Kandali*, p. 207 avec la lecture : « niyamo 'darçanān na tu darçanāt » et la tika : « na sapakṣe darçanāt vipakṣe cādarçanād iti ».

Le darçana ne comporte pas l'anvaya, l'adarçana ne comporte pas le vyatireka, quand il n'y a pas contradiction. Voyez *Nyayabindu* 112, 16 — 113, 12. — *Çlokarart.* p. 350.

Sur toute cette question, *Tatp.* 105, 3 — 109, 12, les sources citées par Pathak (not. XLIX, p. 232, notes 62, 63), *Kandali*, 206. — *M. Vyat.* 199, 53, 54, 56 ; 77, 78, 79.

(4) Les termes anvaya et vyatireka ont ici une valeur diminuée (= concomitance, non concomitance).

on ne peut faire de supposition qui entraîne contradiction ou autre [défaut essentiel] ⁵. Il a été dit :

« La supposition a pour limite la contradiction » ⁶. Par conséquent l'avinābhāva est établi scientifiquement quand la *tadutpatti* est établie scientifiquement ; ce qui a lieu par cinq actes de perception et de non-perception de la cause et de l'effet visibles ⁷ :

1) Non-perception de l'effet avant la production,

2 et 5) perception de la cause ; laquelle étant, perception [de l'effet],

4 et 3) ensuite, par suite de la non-perception de la cause, non-perception de [l'effet] qui a été perçu.

C'est par cette quintuple opération que nous connaissons la relation d'effet à cause de la fumée et du feu.

2° De même, quand le *tādātmya* est établi ⁸, l'avinābhāva

(5) Presque textuellement *Nyāyakusumāñjali* p. 385.

(6) *Kusumāñjali*, III, 7 (vyāghātāvadhīr āṣāṅkā tarkaḥ ṣāṅkāvadhir mataḥ) identifié par M. Gough. — Cp. *Nyāyakusumāñjali* I, 380 : « kutaḥ kāryātmānau kāranam ātmānau ca na vyabhicūrata iti ... ». I, 423 : « yadi kāryātmānau kāranam ātmānau cātipatetām, tadā tayas tayas tattvañ vyābhanyeta.

(7) *tadutpatti* = kāryakāraṇabhāva.

Presque textuellement *Kandālī* p. 206 : « tadutpattiviniṣayo 'pi kārya-hetuḥ pañcapratyakṣopalambhānupalambhasādhanāḥ : « kāryasyotpatteh anupalambha » iti kāryasya dvāv anupalambhāv eka upalambhaḥ, kāraṇasya copalambhānupalambhāv iti.

Cp. *Nyāyakusumāñj* II, 85, 5 « pratyakṣānupalambhābhyāñ tadutpattiviniṣayo dṛṣṭayor eva na tv adṛṣṭayor ». — Je crois bien que dans notre texte. *pratyakṣa* = *upalabdhi*lakṣaṇaprāpta = *dṛṣṭya*.

Cp. *Nyāyabindu*., 28, 13 : kāryakāraṇabhāvo loke pratyakṣānupalambhanibandhanāḥ pratīta iti

(8) Cf. *Nyāyabindu*, p. 104, 14, 27, 19 ; 108, 7, 49, 16.

« svabhāvaḥ svasattāmātrabhāvini sādhyadharṇe hetuḥ/ yathā vṛkṣo 'yañ giñcapātvāt » — tīkā : « kīdṛṣo hetuḥ sādhyasyaiva svabhāva ity āha/ svasyātmanāḥ sattā saiva kevalā svasattāmātram/ tasmin sati bhāvītūñ ḡilañ yasyeti' yo hetor ātmanāḥ sattām apekṣya vidyamāno bhavati, na tu hetusattāyā vyatiriktañ kañ cid hetum apekṣate, sa svasattā-

est établi : « si une çinçapā sortait de l'arboréité, elle s'abandonnerait elle-même » ; il y a donc contradiction à la placer dans la non-arboréité. Mais quand il n'y a pas contradiction, on aura beau constater mille fois la concomitance, qui écartera la supposition que la disjonction est possible ?

La certitude relative à la relation de nature de l'arbre et de la çinçapā résulte de ce que les deux [noms] sont applicables à un même objet : « cet arbre est une çinçapā ». Ce qui n'est pas possible quand il y a identité parfaite, car il ne convient pas d'employer en même temps des termes qui seraient synonymes⁹ ; ni quand il y a absolue différence, car nous ne voyons pas que les noms de vache et de cheval [soient appliqués au même objet].

On peut donc conclure de A (sādhana) à B (sādhyā) quand A est effet de B cause, quand A a pour nature B.

Si quelqu'un refuse d'admettre que l'anumāna est un moyen de connaissance scientifique, on lui dira : Vous nous dites tout court : « l'anumāna n'est pas pramāṇa » ; comptez-vous, oui ou non, le démontrer ? Si non, votre opinion croule, car on dit dans l'École :

« Affirmation seule ne fait pas preuve » ; si oui, prenez garde : en soutenant que l'anumāna n'est pas pramāṇa, vous ne pourrez que tenir des discours d'idiot et choir dans l'absurde, comme quelqu'un qui soutiendrait que sa mère est stérile¹⁰.

mātrabhāvi sādhyah/ tasmin sādhye yo hetuḥ, sa svabhāvaḥ/ tasya svabhāvasya nānyaḥ/ udāharaṇam yathā

(9) Cf. *Sarvadārç.* 143. 19.

(10) Cf. *Nyāyakoça* s. voc. vyāghāta (asaṁbaddhārthakaṁ vākyaṁ), et la stance citée : « yāvajjīvam ahaṁ maunī brahmacarī ca me pitā,

D'ailleurs, quand vous établissez comme *pramāṇa* le *pramāṇa* apparent, « en raison de leur communauté de nature », vous employez vous-même le raisonnement par le *svabhāva* ¹¹.

Quant au dissentiment d'autrui avec vous, vous serez forcé d'avouer que vous le connaissez puisque vous argumentez, et que vous le connaissez par sa parole, preuve de ce dissentiment : c'est bien l'*anumāna* par causalité.

Enfin, quand vous niez quelque chose, ce ne peut être par « *pratyakṣa* », mais seulement en raison de non-

nūñā tu māna bandhyāsīd apuṭraḥ ca pātūmadah. » Cf. *Ālokavart.*, p. 366.

Comparez la discussion *Nyāyabandh.* I, 63, 1 : « ... svavacanavyākṛto yathā nānumānaṁ pramāṇam » : *pakṣābhāsa*.

11) Toute la discussion qui suit paraît être, ou bien extraite de la *Nyāyabandh.* p. 255, 5-22, ou dérivée d'une source commune. Le bouddhiste établit que son adversaire admet et pratique les trois *anumānas* par *svabhāva*, par *śabdapatti*, par *anupalabdhi*.

Le premier point seul — *pramāṇatadābhāsavyavasthāpanaṁ tatsamāna-pātyatyāh itī vadatī* — présente de réelles difficultés : il faut noter que cet argument est reproduit dans la stance que nous lirons avec *Āridhara* :

pramāṇetarasāmānyasthiter anyadhīyo gateḥ
pramāṇāntarasadbhāvāḥ pratiśedhāe ca kasya cid

et comprendrons comme lui : * *pramāṇatadābhāvasāmānyavyavasthāpanāt*, par *buddher adhigamāt*, *kasya cid m thasya pratiśedhāe ca*, *pratyakṣāt* *pramāṇāntarasya svabhāvākāryānupalabdihiliṅgasyānumānasya* *sadbhāvācīti vārtikārtha itī* *.

Quant à la valeur des termes « *pramāṇa-tadābhāva (ābhāsa)* » *Āridhara* fournit l'explication suivante : * *ye tu pratyakṣam evaikam pramāṇam icchanto nānumānaṁ pramāṇam itī vadanti, te idam praṣṭavyāḥ* : *kim ekam eva pratyakṣasvalakṣaṇaṁ pramāṇaṁ yat svarūpaṁ pratīyate, kūḍvā sarvam eva ? na tāvad ekam eva pramāṇam, aparasya tattulyas-magrikasyāpāmānyak' rāṇābhāvāt* : *athātītam anāgataṁ ca puruṣāntaravypti sarvam eva pratyakṣasvalakṣaṇaṁ pramāṇam* : *katham idam ngeiyate ?* *pratyānumānapramāṇavyaktisajātīyatvād itī cet*, *aṅgiketaṁ svabhāvānumānasya pramāṇyam* *.

Sur le *pratyakṣābhāsa*, voyez *Ālokavart.*, 395, 1.

L'*anumāna* est défendu *Nyāyasūtras*, II, 1, 12, 27-28 ; *Saṅkhyas.* V, 1, 18, pr. bh. ; *Āṅkara*, II, 1, 11 (Thibaut, I, 315 ; *Bloom.*, 293, 22, 56), 10 (III, 3, 53). — Voyez aussi *Nyāyavart.*, 190, 2, 192, 8.

perception : et c'est bien l'anumāna qui a pour hetu la non-perception ¹². C'est ce que disent les bouddhistes ¹³.

« Du fait que vous établissez une communauté de nature entre pramāṇa et non-pramāṇa, que vous connaissez la pensée d'autrui, que vous niez n'importe quoi, résulte l'existence d'un [triple] pramāṇa différent [du pratyakṣa]. »

Ce sujet a été traité par des hommes très compétents : n'insistons pas pour ne pas allonger ce livre.

Les bouddhistes font résider la suprême utilité de l'homme ¹⁴ dans une quadruple méditation.

Connus sous les noms de Mādhyamikas, de Yogācāras, de Sautrāntikas et de Vaibhāṣikas, les bouddhistes soutiennent respectivement les doctrines du vide complet, du vide externe, de la perception indirecte des choses extérieures et de leur apereception immédiate ¹⁵.

(12) « Kaç ca pratyakṣam pramāṇam pratipādyate ? na tīvat svātmaiva, pratipādakatvat ; paraç cet, sa kiṃ pratipannam pratipādyate, vipratipanno vā ? na pratipannam, pratipannasya pratipādanavaiyarthyaāt ; vipratipannaç cet, puruṣantaragatī vipratipattī ; ca na pratyakṣeṇa ganyate ; vacanādīgenūnumiyate cet, siddham kīryānumānasya prāmāṇyam. »

« Anumānam na pramāṇam iti kena pramāṇena sādhyate ? pratyakṣam vidhivīṣayam na kasya cit pratishedhe prabhavati ; anupalabdhyā ganyate cet, tarhy anupalabdhlilūgakan anumānam syāt. » (*Kandakī*).

Cf. *Nyāyabīndū*, 104, 16 ; ekaḥ pratishedhadetuh.

(13) D'après *Kandakī* : « tathā cektīm saugataḥ » (Voyez aussi : iti vārtikārthaḥ) ; mais p. 231, une stance dont le caractère technique est très accusé est attribuée aux Tathāgatas. — On peut proposer la correction : tātthāgata.

(14) paramapuruṣārtha, « the highest end of man ». Cf. *Nyāyabīndū*, 6, 2 ; et *Bodhicaryāvatara* I, 1 Bibl. Ind. 9, 10 : puruṣasyārtho bhūdaya-nibhūreyasadakṣaṇaḥ.

Bhāṣā 361 : « mārgūḥ kṣaṇikanairūmyabhēvanāḥ ».

(15) « The Vaibhāṣikas acknowledge the direct perception of exterior objects ; the Sautrāntikas hold that exterior objects merely exist as images and thus are indirectly apprehended » — Kern, *Manual*, p. 126.

Bien que le bienheureux Bouddha soit l'unique Maître, il y a néanmoins quatre [enseignements], en raison de la diversité intellectuelle de ceux qui doivent être enseignés ¹⁶ ; de même, quand il est dit : « Le soleil est couché », l'amant, le voleur, le néophyte, d'après la pente de de leurs désirs, pensent que c'est le moment du rendez-vous, du vol, des exercices religieux.

« Tout est momentané, momentané, douleur, douleur, individuel, individuel, vide, vide ». C'est cette quadruple méditation qui a été enseignée [par le Maître] ¹⁷.

I. La momentanéité des objets (kṣaṇa) ¹⁸, bleu etc., résulte par raisonnement de leur existence :

« Ce qui existe, est momentané, — comme un banc de nuages ; — et ces choses existent ¹⁹. »

Et ne dites pas que cet argument (à savoir *sattva*) est « asiddha » ; car l'existence, qui a pour définition *artha-*

(16) La théorie de la diversité de l'enseignement est bien connue par les sources bouddhiques ; voyez infra note 154.

(17) A une syllabe près (iti bhāvanācatuṣṭayam), — et des « licences » de ce genre sont à la rigueur admissibles dans des « versus memoriales » — nous avons ici un śloka correct — A noter que si « sarvam » est répété ad 13, ²², il ne l'est pas 14, ³.

Sur les quatre bhāvanās, *Vivaraṇapr.* 79, ¹⁶.

(18) Cp. la glose du *Brahmavidyabh.*, citée par Thibaut, *Ved. sūtras*, I, p. 407 : « bauddhānāṁ kṣaṇapadena ghaṭādir eva padārtho vyavahriyate, na tu tadatiriktaḥ kaç eit kṣaṇo nāma kālo'sti » (= Voyez infra note 50).

(19) Répété ci-dessous (notes 36-37). — Ceci est le type du svabhāvahetu, cp. *Nyāyabindu*, 108, ⁸ : tathā svabhāvahetoḥ prayogaḥ | yat sat, tat sarvam anityam, yathā ghaṭādir iti. (109, ⁷ asaty anityatve nāsti sattvam). — Cp. *Atmatattvarīveka*, cité infra, n. 33 : *Bham.* 368. ⁹⁻²⁵ ; *Tātp.* 105. ²⁴ et 380. ¹ : « yat sat, tat sarvam kṣaṇikam, yathā çarīram, tathā ca sphatika, iti jaranto bauddhāḥ » et *Kandalī*, texte plus ancien et très précieux pour toute cette discussion, 73 ¹⁸ — 74. ²⁶. Voyez aussi *Nyāyabhāṣya* ad V, 1, 24 : *Vivaraṇapr.* 78. ¹⁹, *Kalpataru* 233, ⁸, et surtout *Ślokaṅkārt.* 736 et 839.

kriyākāritva ²⁰, est établie par perception des objets, bleu, etc. ; et il est démontré qu'il y a incompatibilité de l'existence et du non-momentané, par le fait qu'il y a incompatibilité [du non-momentané et] de [l'activité] successive ou non-successive, [laquelle est] vyāpaka [de l'existence]: de l'incompatibilité avec le vyāpaka [kramākrama] résulte l'incompatibilité avec le vyāpya [sattva]. — Cette activité ²¹ d'après une loi invariable [se manifeste] soit successive,

(20) « practical efficiency », Gough et Garbe ; « causal efficiency », Thibaut, *Ved sūtras*, I, 410, n. 3. — Je traduis ci-dessous approximativement : « activité - « acte », cp. les indices de Garbe ad *Saṅkh. s. vṛtti. S. pr. bh* ; et aussi *S. tattvakaumudī* ad. 9, pp. 563-4 : « praktische verwendbarkeit » — *Bodhic. t.* 270 ⁵. — Cf. *Nyāyab. t.* 4. 21, 5, 18, 9, 21, 16. 22 — 17, ₂ — dont la doctrine doit être comparée à celle des Sautrāntikas : Wass. 293, « don-byed-nus-pa (= artha-kriyā-samartha) = paramārthasat. (Voyez *ibid.* 272 : don-byed-pa = denkbar). — Réfutation de cette définition, *Sarvadarṣ.* 25, ₂₁ ; *Kāṇḍalī.* 12. ₂₃. — Cf. *Tatp.* 12. 20, 23. 3. — *Bhām.* 9. 2. — *Vivaraṇaprameyas.* p. 78 et suiv. — *Atmatattvaviveka* passim. — *Nyāyavart.* 323 et suiv.

Gough admet la lecture : pratyakṣasiddha°, je ne peux que le suivre (= pratyakṣeṇa s°). Voir note 40.

(21) Cp. Aniruddha, *Saṅkhyas. v.* I, 34 : « . . . sthīrakāryāsiddheḥ kṣaṇīkatvam // sattvam arthakriyākāritvam, tac ca kramākramābhyāṃ vyāptāṃ, tau cākṣaṇike na saṃbhavataḥ / atas tau kṣaṇīkatvam āpādayataḥ ». — Voyez Garbe *in. loc.* et préface.

Tatp. 105. ₂₃ : « yathā sattvasya kṣaṇīkatayā saha tādātmyaṃ vipakṣe 'kṣaṇike kramākramayor vyāpakayor anupalambhān niṣeṣyate . . . » : et la discussion depuis 387. ₅ (III, 2, 10) : « katham . . . sattvātmātrānubandhasiddhiḥ kṣaṇīkatāyā ? ucyate : sattvaṃ nāmārthakriyākāritvaṃ, nānyat. » — notamment 388. ₁₀ : « . . . bhāvānām arthakriyā kramākramābhyāṃ vyāptā, tau ca sthīrān nivartamānāv arthakriyām api vyāvartayataḥ . . . » et 389, 17-18 (cité note 35).

Voyez *Kāṇḍalī* : « anekārthakriyāṇām anekakālatā hi kramaḥ » (73, ₂₀) *M. Vyut.* 199. ₁₁₁ : kramayaugapadya.

Comparez la *Kṣaṇabhāṅgasiddhi* de Dharmottara (Tand. mdo CXII, fol. 281^a₆) : de-ltar-yin dañ rim dañ rim-ma-yin-pa dag-gis don-bya-ba-byed-pa-ñid-la khyab-pa grub-pao = evaṃ sati ca kramākramābhyāṃ arthakriyākāritvavyāptir siddhā ... — (fol. 281^b₃) de-ltar-yin dañ skad-cig-ma-ma-yin-pa-la rim-pa mi hthad-do = evaṃ cākṣaṇike kramo nopadyate.

soit non-successive ; et il n'y a pas de troisième mode sous peine d'absurdité manifeste ; on connaît la loi :

« En cas de contradiction entre deux termes, il n'est pas de troisième alternative ; et vous ne pouvez admettre que les deux contradictoires sont conciliables, car le fait de la contradiction est directement posé » ²².

Or ces deux modes d'activité sont incompatibles avec le permanent, donc l'activité est incompatible avec le permanent et l'existence n'appartient qu'au seul momentané.

A. Objection : Pourquoi refuser l'activité [successive au non-momentané] ? Nous répondons : En vertu du dilemme : le permanent possède-t-il oui ou non, au moment où il accomplit son acte présent, la puissance de ses actes passés et futurs ? S'il la possède, il s'ensuit qu'il ne manquera pas d'accomplir maintenant ces deux catégories d'actes, car il ne convient pas que celui qui est capable d'un acte le diffère ²³ ; et en raison du *prasaṅgānumāna* ²⁴ que voici : « Ce qui a un moment donné est

22) *Kusumojjālī* III, 8 (cf. *Nyayakus*, I, 421), traduite d'après Cowell.

(23) Voyez infra *ad* note 33.

(24) Réfute *Vīcaranūpt*, 80, 17.

samarthasya kṣepāyogāt. — « because we cannot deny that he has power ». — Mais cp. infra B), 20 et *Atmatattvarīcika* 3, 8 : yo 'yañ sahakārumadhyamadyāsno 'kṣepakaraṅgasvabhāvo bhūvaḥ, sa ... » : 3, 18 : « vilambakārtity asya yāvat sahakāryasānumidhānañ tāvan na karotity arthaḥ ... » : I, 13 ; etc. *Talp.* 388-18, 27, 389, 8.

(25) Le *prasaṅgānumāna* cf. Wass., p. 317. *M. Vajr.* 119, 116 s'oppose au *svatantrānumāna* ; voyez *Atmatattvar.* 83, 20 : « api ca svatantrasādhanam idam prasaṅgo vā ... ». *Kaivalya* P. 7, 12 et suiv., *Nyayabh.* II, 2, 1 : *Talp.* 107, 27 C'est, à peu de chose près, ce que nous appelons raisonnement par l'absurde. — Cp. *Madhyamakarṣṭī*, Chap. I, fol. 6^b, p. 6¹⁰. — La proposition du *prasaṅgaviparyaya* est « contraposée » à la première : tout S est P, nul non P n'est S. — Cp. *Talp.* 260, 20.

capable de faire telle chose, fait à ce moment-là cette chose, — comme le complexe des causes son effet ; — et cet être [permanent] est capable. »

Sil ne la possède pas, jamais il n'accomplira ces actes ; car l'activité dépend uniquement de la puissance ; et en raison du raisonnement (*prasaṅgaviparyaya*) que voici : « Ce qui à un moment donné ne fait pas telle chose, est à ce moment-là impuissant de cette chose, — comme un morceau de pierre du bourgeon ; — et cet être, au moment où il accomplit son acte présent, n'accomplit pas ses actes passés et futurs ²⁶. »

Objection : Mais ne peut-on pas dire que l'être permanent, possédant successivement des co-facteurs (*sahakārin*), accomplit ²⁷ successivement les actes antérieurs et futurs ?

Réponse : Nous demandons (et vous devez vous expliquer) : les co-facteurs assistent-ils l'être, oui ou non ? Si non, l'être ne dépend pas d'eux ; car, puisqu'ils ne font rien, peut-on admettre qu'ils soient utiles ? ²⁸ si vous admettez qu'ils l'assistent, la question se pose : l'auxiliaire est-il, oui ou non, distinct de l'être ?

1) S'il en est distinct, c'est cet élément adventice qui est cause, et non pas l'être permanent ; car, suivant

(26) Cp. infra n. 34 et *Atmatattvarīcika* cité *in loc.*

Cf. *Pramaṇavart.* (Tand. Mdo XCV, 236, 6) : gal-te lga thse nus-med-pa, de ni kun thse nus-med hgyur.

(27) Sans doute : *kramaṇa karaṇam* ... et non *kramaṇam*. — Cf. *Aniruddha ad Śāṃ.* s. I, 35 ; *sahakārin*, voyez Garbe, indices *S. s. v.* et *S. pr. bh.* ; — *M. Vyut.* 199. 76, *sahabhūhetu*, 114. 2.

(28) « ... *akīñcit kurvatāñ teṣāñ tādātmyāyogāt* », — *tādarthyā* ? Cp. *Bodhic. l.* ad IX, 124 : « *yad akīñcitkarañ vastu kiñ kena cid apekṣyate* », et la discussion de l'ġvaratva.

atiçaya, Gough : supplementation ; Garbe (*Śāṃ. s. v.* I, 42, p. 23, 13 ; trad. p. 25, 5) : additional property ; cf. *Çāñkara*, II, I, 18 (451. 7).

qu'existe ou que n'existe pas la qualité additionnelle adventice [produite par le co-facteur], l'effet est produit ou n'est pas produit. Il est dit :

« Que font à l'espace la pluie ou le soleil ? leur effet se manifeste dans le cuir. S'il est semblable au cuir, [l'être] est momentané : s'il est semblable à l'espace, il est comme n'existant pas ²⁹ ».

Que si vous dites : « [Les co-facteurs ne sont pas « upakāraśas », mais l'être ne produit l'effet qu'en compagnie des co-facteurs » : nous objectons :] Si c'est sa nature propre ³⁰, qu'il prenne garde de lâcher ses co-facteurs !

29 Cité *Nyāyārśol.* (II, 1, 5, : 38, avec la lecture : « tayor bhayam » ; introduit par la formule : « asya cārthasya jñāpikām kārikām udāharanti ».

Cité *Talp.* 164, 1, [yathāhuḥ] (discussion du mokṣa) et *Bham.* 368, 22, avec la lecture de notre texte : « ... Khatulyaś ced asatphalaḥ » [Gough : « there could be no effect produced upon it »] ; mais *Nyāyārśol.* ad *Ślokaśśol.* 159 : « ... Khatulyaś ced asatsamaḥ » [yathāha : « buddhijaṃmani puṃśaś ca vikṣīr yady anūtyatā | athāvikṣīr ātmā 'yaṃ pramāteṭi na yujyate » ; tathā « varṣātapābhyaṃ ... »].

Cp. Bodhic. VI, 29.

30) Gough ne traduit pas « iti svabhāva » garanti par le contexte. Le passage est dur et je ne me flatte pas de l'avoir compris. — Cp. *Ātmatalācar.* 9, 3 : « Atha vā kṣtam aṅkuragraheṇa bījasvabhāvatvam ... » 10, 1 : « tattatsahakārisāhitye satī tattatkāryaprayojakasya bījasvabhāvasya ... »

Talp. (388, 3) : « anupakāraśatve vā saha kāriṇo na bhāvenāpekṣyerann, ity utpannamātra eva bhāvaḥ kāryam utpādayet ; samarthasya kṣepāyogāt : kṣepe vā na paścād api kuryād, avigeṣāt, yadi manyeta : « anupakāraśā api bhavanti saha kāriṇo, yatas tair saha bhāvaḥ kāryam karoti ; na ca bhāvena nāpekṣyaute, tair vinā kāryasyānutpatter iti » nānu svarūpeṇa cet kāryajanako bhāvaḥ (na) kasmān nemān antareṇa janayati, tebhyaḥ prāg api svarūpasadbhāvāt ? saha kārirūpeṇa vā janakāśve, saha kāriṇa eva janakā, na janako bhāvaḥ ... »

Les saha kāriṇas ne sont pas upakāraśas, mais n'en sont pas moins saha kāriṇas ; non pas parce qu'ils agissent avec l'être, mais parce que l'être agit quand ils sont présents, et seulement quand ils sont présents (saha eva kāryam karoti).

Que bien plutôt, s'ils voulaient se sauver, il les tienne la corde au cou pour produire l'effet qu'il doit produire ! — car le « svabhāva » n'est pas une chose à perdre !

Autre point : la qualité additionnelle que doit produire le co-facteur, produit-elle, oui ou non, une nouvelle qualité additionnelle ? Les deux alternatives vous feront lapider par les objections déjà exposées.

Dans la première, il y a, et c'est bien pénible pour vous, *progressus ad infinitum* à plusieurs faces ³¹ :

Si la production de la qualité additionnelle dépend d'un autre co-facteur, il nous en faut une série infinie — et d'une.

En effet, il faut l'admettre : c'est quand une qualité additionnelle est donnée à la semence par ses co-facteurs, à savoir les nombreux éléments, eau, feu, etc., que la semence est productive ; autrement, même en l'absence de ces [co-facteurs], la qualité additionnelle apparaîtrait ; — et d'autre part, quand la semence prend cette qualité additionnelle, c'est en fonction des co-facteurs ; autrement, comme par conclusion logique l'auxiliaire ne fera jamais défaut, la naissance du bourgeon aura toujours lieu. — Par conséquent, puisqu'ils sont nécessaires en vue de la qualité additionnelle, il faut qu'une nouvelle qualité additionnelle soit donnée à la semence par les co-facteurs ; et, bien que cette [qualité] soit auxiliaire,

(31) Il a été établi que si le sahakārin est upakāraka, l'upakāra, et non pas le bhāva, est kāraṇa Vācaspatimiçra poursuit (*Tatp.* 388, 22) : « na copakārasahakāri bhāva eva kāryasya janako nopakāramātram iti vācyam. upakārasyopakārāntarajanane, 'navasthānāt : ajanane tu, sahakāribhāvābhāvāt. » Suit l'examen de l'hypothèse de l'abhinopakārādhāna.

Kandali 74. 1 : « Sahakārikṛtātiçayasahitasya tasya janakatvam iti cet, atiçasyātiçayāntarānārambhe kīḍḍi sahāyatā, ārambhe cānavasthāyāḥ kā praktikriyā ... »

comme en vue de sa productivité la semence dépend des co-facteurs — ainsi qu'il a été exposé plus haut — un premier *progressus ad infinitum* est établi, à savoir des qualités additionnelles ayant pour siège la semence et à produire par les co-facteurs.

D'autre part, l'auxiliaire, indispensable — c'est entendu — en vue de l'effet, produit l'effet indépendamment de la semence (etc.), ou dépendamment de la semence. Dans le premier cas, la semence (etc.) n'est pas cause ; dans le second, il faut que la semence (etc.), qui est nécessaire, donne à l'auxiliaire une qualité additionnelle ; et ainsi de suite. Ainsi se trouve établie un second *progressus ad infinitum*, à savoir des qualités additionnelles ayant pour siège la qualité additionnelle et à produire par la semence, etc.

De même, l'auxiliaire, qui est indispensable, doit donner un nouvel auxiliaire au « dharmin » (semence, etc.) ; d'où nécessité d'une série de qualités additionnelles ayant pour siège la qualité additionnelle de la semence et données par l'auxiliaire. C'est un troisième *progressus ad infinitum*, bien pénible pour vous.

2) Que si vous admettez ceci : « La qualité additionnelle que les co-facteurs donnent à l'être n'est pas distincte de l'être », — l'être primitif, auquel manquait la qualité additionnelle, n'existe plus ; un nouvel être, qui possède cette qualité, prend naissance, et nous l'appelons, parmi d'autres noms, « kurvadrūpa »³². L'arbre de mes désirs a fleuri.

(32) Kurvadrūpa, Gough : effect-producing object ; Cowell (ad *Kusumāñjali* I, 16, q. v.) : elicitor form. — Voyez *Nyāyakośa* s. voc. (kurvat phalānmukhañ rūpañ yasya).

Comp. *Sarvadāra*, p. 26. 2.

Il est donc bien difficile d'attribuer au non-momentané l'activité |successive|.

B. — Vent-on que son activité se manifeste toute à la fois ? ³³ C'est impossible, en raison du dilemme : cet être capable d'accomplir tous ses effets en même temps, survit-il à leur accomplissement, oui ou non ? Si oui, comme en ce moment là, à tout autre moment se produira la réalisation de ses effets. Si non, il y a autant de chance qu'il soit permanent, qu'il y en a de voir une semence mangée des rats pousser un bourgeon !

« Ce en quoi se trouvent des qualités contradictoires est divers, — comme le froid et le chaud ; — or en ceci se trouvent des qualités contradictoires » : La *vyāpti* [de l'existence et de la momentanéité] est de la sorte [par la démonstration du *nānātva*] établie pour le nuage.

Et cet argument (— *viruddhadharmādhyāsa*) n'est pas « *asiddha* », car il est établi par un double raisonnement (*prasaṅga* — *tadviparyaya*) que [votre] permanent est, d'après le moment, capable et incapable [de ses effets] ³⁴.

Les deux raisonnements établissant qu'il est incapable

(33) Cf. supra n. 23. — Voyez *Tatp.* 389. ₁₂ : « *tasmān na krameṇārthakriyā bhāvānān. nāpi yaugapadyena : yasmād (a) yāvat kāryān tenākṣaṇikena prathamē kṣaṇe saṃpāditān. tāvat sarvān dvitīyādīkṣaṇeṣu saṃpādayet* ».

(34) Il est intéressant de comparer l'*Atmatattvarivēka* (I. ₁₃) : « *tatra na prathamāḥ (Kṣaṇabhāṅgaḥ) pramāṇābhāvāt || yat sat tat kṣaṇikān, yathā ghaṭaḥ : saṃc ca vivādādhyāsitaḥ ṣabdādīr iti cen | na, pratibandhāsiddheḥ || sāmāthyāsāmāthyalakṣaṇaviruddhadharmasānsargeṇa bhedasiddhau tatsiddhīr iti cen | na, viruddhadharmasānsargāsiddheḥ || prasaṅgaviparyayābhyān tatsiddhīr iti cen | na ...* »

p. 15. ₁₂ : « *nanu yad yadā yat karotī, tad yāvatsattvaṃ tat karotī, yathā kaṣ cic chabdalḥ ṣabdāntaram iti prasaṅgo 'stu | viparyayas tu : yad yadā yan na karotī, tat sarvadaiva tan na karotī, yathā ṣilāgākalam aṅkuram | na karotī caikadā kusūlasthān bījam aṅkuram iti cet ...* ».

(a) Ex conj. ; le texte a : *tasmād*.

[actuellement des actes passés et futurs] ont été dits plus haut.

Voici les deux raisonnements qui établissent son « sāmārthya ».

« Ce qui, à un moment donné, est incapable de produire tel effet, ne produit pas à ce moment-là cet effet, — comme un morceau de pierre le bourgeon ; — et cet être permanent est incapable, au moment où il accomplit ses actes présents, de ses actes passés et futurs. » Voilà le *prasaṅga*. — « Ce qui, à un moment donné, produit un effet, est, en ce moment, capable de cet effet, — comme le complexe des causes de son effet ; — et cet être accompli, dans le passé et l'avenir, les actes du passé et de l'avenir ». Voilà le *viparyaya* ou inversion du *prasaṅga*.

Par conséquent, comme nous ne constatons pas dans le *vipakṣa* [non-momentané], par suite de son incompatibilité avec les deux modes d'activité [successive ou non-successive], [l'activité qui est] *vyāpaka* de l'existence, il y a *vyatireka* du non-momentané et de l'existence ; d'autre part, par suite d'un double raisonnement, il y a *anvaya* du momentané et de l'existence ; et de cette double *vyāpti*, il résulte que l'existence appartient au momentané seul ³⁵.

Il a été dit par Jñānaçrī ³⁶ :

« Ce qui existe est momentané, — comme le nuage ;

(35) *Tatp.* 389₁₈ : « tasmād akṣaṇike sattve vyāpakayoḥ kramākramayoḥ anupalambhād vyāpakānupalabdhyā nivartamānaṁ sattvam akṣaṇikāt kṣaṇikatvena vyāpyata iti pratibandhasiddhiḥ ». — Cf. note 21.

(36) Tīranātha connaît un Jñānaçrīmitra [auteur de la *Karyakaraṇa-sūtrī*, Mdo CXII foll. 413-18].

Kandali 74. ₂₆ : « ... sulabhān kṣaṇikatvānumānaḥ : yat sat tat kṣaṇikaṁ, santi ca dvādaçyatanānīti ». — Le raisonnement est mauvais car il n'y a pas de *vipakṣa*.

— et ces êtres existent. L'existence, c'est la puissance présente de l'action ³⁷, et le raisonnement prouve que cette puissance manque aux êtres permanents ³⁸ :

[La sattā] n'est pas « uniforme » ; — au quel cas même par l'acte d'autrui il y aurait action, etc. Et si elle est multiple, le « kṣaṇabhaṅga » s'ensuit ; — donc [la sattā] réside dans le [kṣaṇika,] sādhyā ³⁹ ».

Et nous n'irons pas, adoptant les vues des Vaiṣeṣikas et des Naiyāyikas, définir l'existence (sattva) comme la participation au *sāmānya* ⁴⁰ Existence ; parce qu'il en résulterait l'inexistence des *sāmānyas*, des *viṣeṣas* et des *samavāyas* ⁴¹. Et ceux-ci ne sont pas tenus pour existants en raison d'une Existence substantielle ⁴², 1° parce que ce serait multiplier inutilement les postulatas, et 2° parce

(37) Cp. *Bodhic. !.*, p. 270, 16 : « ... çaktir bhāvalakṣaṇam, — Cf. le demi-çloka cité *Upadeśasahasri* (1886) p. 309 et *Bhum.* 361. 3 (= *Bodhic. !.*, 251. 28).

(38) Siddha : unveränderlich.

Une autre explication est possible : miteḥ siddha — établi par inférence. Seul le pratyakṣa est arthakriyākārin.

(39) Cp. *viçrāmyati, Atmatattvar.* 9, 7 : « seyam [āhkurajāti]nimittavattā vipakṣād vyāvartamānā svavyāpyam ādāya bījaprayojakatāyām eva viçrāmyatīti pratibandhasiddhiḥ ».

(40) Voyez *Nyāyabindu !.* 115, 10 ; 86, 3 : « iha sāmānyam kaṇḍama-harṣiṇā nihkriyam dṛṣyam ekam cōktam | yugapac ca sarvaiḥ svaiḥ sambandhibhiḥ samavāyena sambaddham | tatra pailukena kaṇḍaḍi-ṣyeṇa ... — La thèse védantique, not. *Bhum.* 9, 1. — Voyez sur le sattāsāmānya, le sattāsambandha, *Kandali*, 12, 1, 17, 10.

(41) Cf. *Tatp.* 387, 9 : « na ca sattāsāmānyam nāsti [sic] kiṁ ca na, nāpi samavāyo yataḥ sann ity ucyeta. tatsadbhāve vā na bhavatāṁ sāmānya-viṣeṣasamavāyāḥ santo bhavyuḥ, teṣāṁ sāmānyādhāvatvānabhyupagamāt. iti siddham arthakriyākāritvam eva sattvam iti .tac ca kramā-kramābhyūḥ vyāptam ».

(42) ... svarūpasattānibandhanaḥ ... Voyez *Praçastapādabhāṣya* 16, 1 : « sāmānyādināṁ trayāṇāṁ svātmasattvam... » *Kandali* : « svātmaiva sattvam, svarūpaṁ yat sāmānyādināṁ tad eva teṣāṁ sattvam, na sattāyo-gaḥ sattvam ».

que le dilemme : « y a-t-il, n'y a-t-il pas anugatatva ? » est irréfutable, et 5^e parce que nous ne voyons aucune forme parcourant les objets momentanés, distincts de caractère, depuis le grain de moutarde jusqu'à la montagne, comme le fil des gemmes, comme le « guṇa » les « bhūtakaṇas » ⁴³.

Pensez-y : l'universel sera omni-présent ou présent dans tous ses subordonnés.

Dans le premier cas, toutes les choses vont se mêler ; et c'est d'ailleurs en contradiction avec la doctrine, car Praçastapāda a dit : « [Le sāmānya] est svaviṣayasarvagata » ⁴⁴.

Dans le second, nous raisonnerons comme il suit : L'universel qui réside dans une cruche existante, entrant en relation [d'inhérence] avec une cruche produite ailleurs, vient-il ou ne vient-il pas de la première cruche ? Dans le premier cas, l'universel est substance (dravya) ; dans le second, il n'y aura pas relation [avec la seconde cruche]. Et quand une cruche disparaît, l'universel demeure-t-il, périt-il, ou s'en va-t-il ailleurs ? Dans le premier cas, il n'a pas de réceptacle ; dans le second, il

(43) bhūtakaṇeṣu guṇavae ca. — Phrase omise par Gough et pour le moins obscure. *Çlokarart.* 621, 14 : « kiñ kārtsnyena saikaikatra vartate [jātir] bhūtakaṇṭhaguṇavat sraksūtravad vā 'vayavaça iti ».

La première comparaison est citée *Kandali* 317, 24 : « atrāhul sauga tīh : pratryamāneṣu bhedeṣu magisatracad ekasyākarasyānupalambhāt sāmānyam nāsty eva. » — Voyez aussi 12, 11 : « yathā dṛṣṭaikaḡopiṇḡasya piṇḡāntare pūrvarūpāmkāriṇ buddhir udeti. naivam mahadhuraṇ upalabhya sarṣapam upalabhamānasya pūrvākārāvabhāso 'stīti kuto 'tra sāmānyakalpanā ? »

(44) svaviṣayasarvagata, *Bhaṣya* 311. — Voyez aussi *Nyayakoça*, s. voc. anugama. — Défini *Nyayabindu* : « yat sarvasmīn deçe 'vasthitaiḡ svasambandhibhir yugapad abhisambadhyate . » (p. 85, 22). Cp. *Vaiç.* s. *vicṛti* ad 1, 2, 3 l'énumération des « jatibādhakas », saṅkara, anavasthiti, etc.

n'y a pas lieu de parler de son éternité ; dans le troisième, on concluera qu'il est substance.

On peut faire valoir encore d'autres objections contre l'universel : rien ne garantit cette notion.

Il a été dit :

« Résidant ici, naître ailleurs sans quitter sa première place : bien subtile sa manière !

Où que se trouve l'être nouveau, il lui est inhérent ; et ne cesse pas, pour cela, d'occuper l'objet qui est ici ⁴⁵ ; ceci aussi est bien étrange !

Il ne s'en va pas [d'ici], il n'était pas là, il n'est pas multiple après [sa seconde manifestation], il ne quitte pas son premier réceptacle ... Ah ! tout cela est bien dur ! »

Si vous demandez : « sur quoi repose la notion d'anuvṛtta ⁴⁶ » ? [Nous répondrons] et contentez vous de ce mot d'explication, car c'en est assez là-dessus : « Mais sur la non-compatibilité avec ce qui est autre » ⁴⁷.

(A continuer.)

L. DE LA VALLÉE POUSSIN.

(45) Je crois qu'il faut lire : « . . . na tu taddeśinauḥ na vyāpnoti . . . » — . . . Asau bhāvaḥ = this entity (universality) . . . (Gough) ; mais cf. infra : . . . aṅgavat.

(46) = anugatatpratyaya (S. pr. bh. 138, 2) : die durchgehende Vorstellung (Garbe). — anuvṛttatva = anekadeśavṛttitva (Vivṛtti ad Vaiç. s. 1, 2, 3, p. 25, 2, edid. Gough, Bénarès 1873).

(47) Gough : on difference from that which is different (or exclusion of the heterogeneity) — Cf. *Nyayakoça* s. voc. apoha = atad-vyāvṛtitiḥ (yathā vijñānavādibauddhamate nilatvādir dharmo 'nilavāyāvṛttirūpaḥ (Dinakarī. — Voyez Garbe ad S. pr. bh. V. 92 : « . . . Ausschlussung [alles] dessen, was [das betreffende Ding] nicht ist ; und das Wort « genus » könnte diese [Ausschlussung] bezeichnen sollen ? » — Cette question, inséparable de la thèse du svalakṣaṇa, est discutée *in extenso* dans *Ālokarart.* p. 566-614, où sont nombreuses les citations de sources bouddhiques ; — cf. *Kandak.* p. 317-320 (citations, *Atmatattvarīcika.* pp. 35, 48, 51-48, 8 : « . . . yac c'tyantavilakṣaṇāṅmū sūlakṣaṇayavyavahārahetus tad anyavyāvṛttirūpam » . . .) *Talp.* II, 2, ⁶³ 340 et suiv.). — Voyez *Nyayabinduḥ.*, sur le parasparaparibhāra, 74, 1. — Plusieurs traités du Tandjour (Mdo CXII) sont consacrés à l'apoha, notamment un *Apoha-prakarāṇa* de Dharmottara.

LE LATIN D'ESPAGNE

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

ÉTUDE PHONÉTIQUE ET MORPHOLOGIQUE.

INTRODUCTION.

Les particularités qui distinguent entre elles les langues romanes correspondent-elles à des variétés dialectales existant déjà en latin vulgaire ?

Cette question, d'une importance capitale en philologie romane, préoccupe sérieusement depuis quelques années les latinistes aussi bien que les romanistes.

M. Gröber (*ALLG.* 1, fasc. 2.) a émis l'hypothèse que, suivant l'antiquité de la romanisation des provinces, les dialectes romans qu'on y parle remonteraient à une phase plus ou moins ancienne du latin vulgaire. Ce système, qui a rencontré beaucoup de contradicteurs, a été repris avec de nombreuses modifications et de grands développements par M. G. Mohl dans son *Introduction à la chronologie du latin vulgaire*. 1899.

Il est impossible de suivre cet auteur dans toutes ses théories souvent plus ingénieuses que fondées. Il n'en a pas moins posé des problèmes intéressants qu'il importe de résoudre ; seulement, on n'y arrivera qu'en évitant les

défauts de sa méthode. Avant de faire des synthèses, il faudra dépouiller patiemment les sources du latin vulgaire, afin de recueillir un grand nombre de faits positifs sur lesquels on pourra baser de solides conclusions. Parmi ces sources, il n'y en a certes pas de plus anciennes ni de plus précieuses que les inscriptions. Les textes épigraphiques des provinces n'ont encore été que très imparfaitement exploités à ce point de vue. Les inscriptions d'Afrique ont fait l'objet des courtes études de M. Hoffmann (*Index grammaticus ad Africae provinciarum Tripolitanæ Byzacenæ proconsularis titulos latinos*, Diss. Strassbourg, 1878.) et de M. Kübler (ALLG. VIII, p. 161). Sur les inscriptions des Gaules, on a une petite brochure de M. Neumann (*Programm des Gymnasiums in Pola*, 1897-1898) sur quelques points particuliers de la phonétique dans les inscriptions de la Narbonnaise, et un travail très méritant dû à notre compatriote M. J. Pirson (*La langue des inscriptions latines de la Gaule*, Bruxelles, 1901). Ce dernier ouvrage, est la première étude complète sur la langue d'une province d'après les inscriptions. Il est bien à regretter pour moi qu'il n'ait paru que lorsque le présent travail était déjà presque terminé. On peut encore citer, sur des points particuliers, la dissertation de M. Hammer (*Die lokale Verbreitung frühester romanischer Lautwandlungen im alten Italien*, Halle, 1894), et l'enquête approfondie de M. Diehl sur l'm finale (*De m finali epigraphica*, Leipzig 1899).

Il n'a encore paru aucun ouvrage de ce genre sur l'Espagne.

M. Sittl a consacré à ce pays trois pages de ses *Lokale Verschiedenheiten der lateinischen Sprache*, mais on ne peut en tenir aucun compte, car il ne cite que quelques faits

sans suite. Encore, si ces derniers étaient sûrs, mais il me paraît s'être trompé dans le classement de ses fiches ; car il cite des numéros qui ne se trouvent pas dans le *Cit. II*, p. ex. : *marmuris* 7647, *ispiretus* 7418, ou bien des formes qui ne peuvent se découvrir à l'inscription indiquée : *lature* 5418, *Muntane* 5808, etc., etc. M. Mohl se contente de quelques affirmations sur la nature du latin qu'on parlait en Espagne. Les colons auraient apporté, dans ce pays, une langue mixte remplie d'italismes. Cela résulterait d'un texte d'Artémidore d'Ephèse (Schuehardt I, 93) *γραιματικῆ δὲ γὰρ ὄντα τῆ τῶν Ἰταλῶν, οἱ παρὰ θάλασσαν οἰκοῦντες τῶν Ἰβήρων*. M. Mohl, en effet, ne craint pas d'admettre que la *γραιματικῆ τῶν Ἰταλῶν* désigne précisément la *κοινή* latino-italique qu'il met à la base des langues romanes (Mohl. *Chron.* p. 148). A côté de cela (p. 174), l'idiome officiel, parlé par les fonctionnaires et les magistrats, aurait été propagé en Espagne, notamment grâce aux écoles d'Osea, Séville, Cordoue, fondées par Sertorius ; mais il n'aurait pu triompher (p. 175) des habitudes déjà trop profondément ancrées dans le vieux latin vulgaire. Parmi celles-ci (p. 205), se trouverait l'emploi au nominatif comme à l'accusatif des formes *domno*, *domnos*, *filu*, *filias*, *forte*, *fortes*.

Il y avait donc intérêt à faire une enquête méthodique sur le latin d'Espagne tel qu'il apparaît dans les inscriptions. Il fallait, en effet, vérifier si l'on y retrouve des archaïsmes, et si cette langue remonte réellement, comme le suppose M. Gröber, à un état ancien, préclassique même du latin. Peut-on y découvrir des traces de l'influence des dialectes osco-ombriens comme le veut M. Mohl ? Peut-on appuyer par des faits les hypothèses hardies que formule ce dernier sur l'origine antique de plusieurs

traits de la grammaire espagnole tels que la disparition du nominatif? Si, au contraire, l'Espagne a reçu un latin assez pur et semblable essentiellement à celui qui fut apporté dans les autres provinces, ce latin ne subit-il pas dans la péninsule des modifications particulières? Quand apparaissent les premières traces des divers processus par lesquels le latin est devenu l'espagnol? Les évolutions communes à toute la Romania s'opèrent-elles plus tôt ou plus tard dans cette province que dans les autres? Jusqu'à quel point les particularités du latin en Espagne expliquent-elles les caractères propres à la langue moderne de ce pays? Voilà autant de points sur lesquels les inscriptions peuvent jeter un certain jour. Il faudra confronter leur témoignage avec celui qu'on tirera des glossaires, des auteurs chrétiens et des vieilles chartes de l'Espagne pour arriver à résoudre ces questions aussi définitivement que possible. Je me suis restreint aux inscriptions qui constituent par elles-mêmes une matière bien déterminée et déjà considérable.

- Les inscriptions d'Espagne sont, en effet, au nombre de 7500 environ réparties en plusieurs recueils, savoir :
- 1^o Le 2^d volume du *Corpus Inscriptionum Latinarum* (5100 inser.) ed. Hübner, 1869.
 - 2^o Le supplément à ce tome. (1200 inser.) ed. Hübner, 1892.
 - 3^o Le supplément aux inser. d'Espagne publié par Hübner (1896) dans le vol. VIII. de l'*Ephemeris epigraphica* p. 551 sqq. (450 inser.).
 - 4^o Les *Inscriptiones Hispaniae christianae* ed. Hübner, 1871 (295 inser.).
 - 5^o Le supplément aux inser. chrét. ed. Hübner, 1900 (255 inser.).

Dans ces deux derniers volumes, je me suis arrêté au 8^e siècle.

Il faut y joindre les revues qui publient les inscriptions découvertes depuis la publication de ces grands ouvrages. Parmi celles-ci, j'ai pu me procurer :

le *Boletín de la real academia de la historia* de Madrid ;

le *Bulletin hispanique* de Bordeaux ;

la *Revue archéologique* de Paris reproduisant quelques inscriptions de l'*Archeologo portugues* et des autres revues de l'Espagne et du Portugal.

Tous ces textes ont été trouvés sur le sol même de la péninsule ibérique. Il convient d'y ajouter les courtes inscriptions des amphores du *Monte Testaccio* à Rome. Celles-ci, en effet, sont presque toutes originaires de la Bétique et des autres régions fertiles de l'Espagne qui fournissaient à Rome de nombreuses denrées alimentaires. Elles sont recueillies dans *Cl. XV, fasc. 2*. Je les ai aussi parcourues. Elles renferment peu de formes dignes de remarque.

Ce matériel paraît considérable et, de fait, il est assez long à dépouiller ; quant à son importance linguistique, elle est, en somme, plutôt médiocre. On ne trouve, en effet, presque rien d'intéressant sur les inscriptions officielles, les formules honorifiques toujours banales, les inscriptions militaires stéréotypées. Les épitaphes, en général très brèves, se composent presque exclusivement de noms propres et d'épithètes toujours les mêmes. Dans certaines régions, comme la Bétique et le long de la côte méditerranéenne, les inscriptions sont presque toujours exécutées avec soin dans une langue correcte. D'ailleurs, ces villes importantes avaient de nombreuses relations avec Rome et les différentes parties de l'empire, de telle

sorte qu'on ne peut regarder comme appartenant à la langue de l'Espagne tous les vulgarismes qu'on y rencontre. Ce n'est, qu'en Lusitanie et dans la partie centrale du pays, que l'on récolte un certain nombre de textes exécutés par des gens peu instruits qui laissent échapper des fautes trahissant souvent des traits curieux de leur parler journalier. Mais, si ces inscriptions sont rares, elles sont bien précieuses ; car, avec Pétrone et l'Appendix Probi, ce sont les seules sources directes que nous ayons du latin vulgaire des premiers siècles de l'empire. Ces documents épigraphiques ont d'ailleurs l'avantage d'être des autographes à l'abri des modifications dues aux copistes. Elles sont toujours localisées et souvent datées : aussi leur témoignage *positif* a-t-il une grande valeur pourvu que l'on ait un certain nombre d'exemples pour chaque phénomène, ou du moins, si l'on en a peu, que ces cas soient décisifs. Il est vrai que cela arrive rarement et, en général, on n'a que quelques formes sur lesquelles il est impossible de baser une induction sérieuse. Quant à leur témoignage *négatif*, que l'on ne doit certes pas négliger, il est à mon avis très faible. En effet, surtout si l'on défalque les catégories d'inscriptions sans valeur pour les études linguistiques, le nombre des textes épigraphiques est très petit. La probabilité qu'un vulgarisme apparaisse sur les inscriptions est assez minime, car il n'y a pas un graveur qui n'ait en l'intention d'écrire correctement et, comme l'état de lapicide constituait un métier, il est fort peu probable que quelqu'un l'ait exercé sans avoir une certaine instruction. Comme on constate que divers procédés, des règles et des formules reparaissent sur les inscriptions même les plus barbares, il y a lieu de croire que ce métier avait ses traditions, qu'il s'apprenait. Par conséquent l'orthographe se

transmettait aussi traditionnellement. En réalité, il y a beaucoup de faits romans d'origine ancienne dont on ne trouve pas trace dans les inscriptions, et, pour d'autres phénomènes, on n'a que quelques cas dus chaque fois à un simple hasard, à un accident quelconque qui a causé une méprise de graveur. Un rien aurait suffi pour que cette faute ne fût pas commise ou que cette inscription eût disparu avec tant d'autres. Il est donc très raisonnable d'admettre que, si nous avions conservé tous les textes épigraphiques, bien des faits qui ne se présentent pas dans ceux que nous possédons y eussent été constatés et, quand même nous aurions toutes les inscriptions, il n'y aurait pas encore contradiction à admettre qu'un *processus* linguistique de quelque importance ne s'y fût point trahi.

D'autre part, il convient d'user de certaines précautions, quand on étudie les inscriptions au point de vue de la langue. J'ai cru devoir leur appliquer une méthode critique fort élémentaire, mais qu'on a peut être un peu trop négligée jusqu'ici. Avant de porter un jugement sur les formes, j'ai considéré la nature de l'inscription où elles se rencontrent : texte public ou privé, d'exécution soignée ou négligée, langue correcte ou non, nature des fautes (vulgarismes, barbarismes, simples distractions), condition des personnes qui y sont nommées (citoyens, barbares, de rang élevé ou de classe inférieure), ainsi que le lieu de provenance (ports, colonies romaines, localités indigènes éloignées des côtes, campagnes, séjours des légions). A l'occasion j'ai tenu compte du caractère général de la langue dans les autres inscriptions de la même contrée ou, pour certains faits, de la nationalité des habitants romanisés (celtes ou ibères). J'ai indiqué ces circonstances à côté du numéro de l'inscription, quand cela offrait quelque

intérêt. J'ai fait ressortir la distribution d'un phénomène sur le territoire hispanique, chaque fois que ce détail était instructif pour juger de la marche de son évolution. J'ai eu soin aussi d'indiquer la date de l'inscription toutes les fois que cela était possible. Toutes ces circonstances sont, en effet, d'une importance capitale pour l'interprétation d'une graphie dont la signification, selon les cas, peut varier du tout au tout. J'ai fait aussi une distinction entre les inscriptions au point de vue de la conservation de leur texte, car la valeur des leçons peut différer considérablement sous ce rapport. Quatre cas principaux se présentent :

1° La pierre existe encore et les lettres en sont bien lisibles ;

2° La pierre existe, mais les mots sont difficiles à déchiffrer ;

3° L'inscription n'existe plus que dans les recueils anciens, mais ceux-ci sont assez nombreux et leurs auteurs dignes de foi ;

4° Le texte n'a été conservé que par un seul auteur, ou ne se trouve que dans des recueils sans valeur.

Lorsqu'une leçon importante appartient aux catégories 2 et 4, j'ai tenu à le faire remarquer. Dans les textes qu'on n'a plus que de seconde main, il y a presque toujours danger que la copie n'ait été mal exécutée. Il est, en effet, arrivé souvent à Hübner, quand il retrouvait une pierre que l'on avait perdue, de constater que les copies contenaient des erreurs. Parmi celles-ci, il en est qui sont dangereuses au point de vue phonétique et se reproduisent très souvent ; c'est TI pour CI, I pour E, LI pour LL, et même en Espagne B pour V, ES pour S initial devant consonne. La ressemblance des caractères, l'identité de leur valeur dans le latin, tel qu'on le prononce en Espa-

gne à l'époque moderne, sont les causes de ces erreurs.

Quand un texte dont l'archétype est perdu se trouve consigné dans plusieurs recueils, il y a souvent des leçons divergentes qu'Hübner signale au bas du texte qu'il a adopté. Si bien faite que soit l'édition de ce savant philologue, il est évident qu'il s'est parfois trompé et que sa leçon n'est pas toujours la bonne ; mais on comprend que pour faire une vérification à ce sujet, il eût fallu recommencer tout son travail en s'enquérant de la valeur respective des recueils où il a rencontré les inscriptions. Aussi, pratiquement, m'en suis-je tenu, par principe, à la leçon de Hübner. Cependant, il m'est arrivé de consigner certaines leçons divergentes, quand elles étaient d'un grand intérêt linguistique et qu'elles avaient quelques chances d'authenticité, par exemple, quand elles étaient fournies par toute la tradition et rejetées par Hübner seulement à cause de leur invraisemblance ; car, en somme, si un homme d'une érudition aussi vaste et d'une pratique aussi éprouvée pouvait se permettre cette liberté, ce procédé n'en offre pas moins des dangers.

Mon travail a donc consisté tout d'abord dans une double révision du matériel que j'ai détaillé ci-dessus. Étant donné le grand nombre des inscriptions et la multiplicité des points de vue auxquels je m'attachais, je ne puis me flatter de n'avoir laissé échapper aucun fait, mais j'ai pu recueillir un nombre considérable de graphies qui avaient été oubliées par ceux qui composèrent l'*Index grammaticus* du Cu. II, et par tous ceux qui ont fait des études linguistiques sur les inscriptions. J'ai rencontré quelques difficultés à propos des noms propres de forme rare. Pour constater les fautes qui pourraient s'y trouver, force m'a été de rechercher leur orthographe primitive.

A cet effet, j'ai parcouru les divers indices du *CIL*, l'*Index nominum gentiliciorum* de Conway (*Ital. dialects*, 556 sqq.), l'*Alt-keltischer Sprachschatz* de Holder. Quand je ne pouvais retrouver nulle part un nom propre, je l'ai comparé aux divers noms de forme voisine, afin qu'on puisse induire avec probabilité quelle était son orthographe primitive. On comprend que, pour ne pas me laisser entraîner à des recherches interminables et peu fructueuses, j'ai dû m'en tenir à ceux des *nomina* et *cognomina* de l'*Index* du *CIL*, II, où j'avais lieu de soupçonner une faute importante au point de vue de l'histoire du langage.

Une fois les faits rassemblés et classés, j'ai placé, en tête de chaque chapitre, la liste des formes qu'on y étudie avec les notes qui les concernent chacun en particulier. On pourra de cette manière se rendre compte de la valeur du matériel, indépendamment de la façon dont je le dispose et l'interprète. Pour expliquer les faits espagnols, j'ai dû souvent envisager les questions à un point de vue général. Plus d'une fois même il m'a fallu formuler des hypothèses nouvelles. Celles-ci auraient besoin, en plus d'un cas, d'être vérifiées par des recherches plus approfondies portant sur chaque phénomène en particulier, considéré dans tout l'ensemble de la latinité. Je ne les donne donc qu'à titre provisoire, comme des aperçus propres à éclairer des points obscurs et à faire naître des idées.

ABRÉVIATIONS.

- CIL. Corpus inscriptionum latinarum. — Les numéros d'inscriptions sans indication de volume se rapportent au CIL II.
- IHC. Inscriptiones Hispaniae christianae.
- EE. 8. Ephemeris epigraphica VIII. — Les chiffres se rapportent aux numéros des inscriptions du *suppl. ad CIL. II*, par Hübner (p. 351).
- BAH. Boletin de la real academia de la historia.
- ALLG. Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik.
- K. Keil. Grammatici latini.
- MLI. Hübner. Monumenta linguae ibericae.
- CGL. Corpus Glossariorum latinorum.
- Grund. Rom. Ph. Grundriss der romanische Philologie.
- Rom. Romania.
- Rev. hisp. Revue hispanique.
- Bul. hisp. Bulletin hispanique.
- Rev. lus. Revista lusitana.
- Rev. arch. Revue archéologique.
- Mém. Soc. Ling. Mémoires de la société de linguistique.
- Bez. Beit. Bezzenbergers Beiträge.
- Kuhns Zeit. Kuhns Zeitschrift.
- Mon. Ak. Berl. Monatsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin.
- Stzsb. Ak. Wien. Sitzungsberichte der Akademie zu Wien.
- Mohl. Chron. G. Mohl. Introduction à la chronologie du Latin vulgaire.
- Mohl Lexiq. G. Mohl. Études sur le lexique du Latin vulgaire.

PREMIÈRE PARTIE : PHONÉTIQUE.

1^e SECTION : LE VOCALISME.§ 1. — *La voyelle a.*

La voyelle *a* est très bien conservée dans les inscriptions d'Espagne. Nous ne trouvons que deux fois *e* au lieu d'*a* du latin classique.

Tout d'abord dans *hileru* 5684 (Baléares). La langue vulgaire a souvent modifié l'*a* posttonique en *e* devant *r*. M. Schuchardt, *Vok.* I. 195 cite les formes : *Caeseris*, *compera*, *incomperabilis*, *seperat*, *seperatim*. Les langues romanes confirment *seperare* par le fr. *secerer* et *comperare* par l'esp. *comprar*, it. *comperare*. Cette altération de l'*a* se constate tout particulièrement dans les mots empruntés au grec à une date ancienne : *tessera* (τέσσερα) *camera* (καμάρα) *Aleriu* (Αλιρίζ) (Lindsay, p. 197). L'Append. Prob. 197. 26. K. condamne *citera* pour *cithara*, forme confirmée par l'it. *cetera*, prov. *citra*. — Par ce dernier mot, nous voyons que les emprunts grecs qui avaient subi ce traitement étaient plus nombreux dans l'idiome populaire que dans la langue écrite. Notre *hilerus* vient confirmer cette conclusion. C'est une de ces nombreuses formes populaires des emprunts grecs, qui, exclues de la langue classique au profit de graphies plus savantes calquées scrupuleusement sur le mot grec, se sont conservées longtemps dans le latin d'Espagne.

Nous trouvons encore *e* pour *a* dans *Palentina* 6115.

(= *Pallantina*, dérivé de *Pallantia*, ville des Vaccæi). Cette forme est intéressante parce que, dans le nom moderne de la cité (*Palencia*), on a précisément changé l'a en e. La graphie *Palentina* montre donc que c'est là une modification très ancienne. Il n'est pas facile de l'expliquer. Peut-être a-t-on simplement substitué au suffixe *antia*, la finale *cutia* que l'on a dans *Pollentia* des Baléares. En considérant que l'a s'est altéré devant *nt* précisément comme dans *Alexenter*, *Tarentum* (Τάρωντων) *Agri-gentum* (Αγρογέντων) *Casenter* (Κασσάντων), on serait tenté de songer à une transformation phonétique d'origine latine ; mais cette explication n'est pas sans rencontrer quelques difficultés.

§ 2. — i, ÷, ae finals.

Les langues romanes nous apprennent qu'en latin vulgaire *ae*, *÷*, *ï* se sont fondus à la finale en un seul son, une sorte d'*è* ouvert (Meyer-Lübke I. § 501). La finale *it* aboutit à *et*. Les terminaisons *es*, *is* obéissent en Italien à des règles spéciales. La voyelle tend plutôt à y prendre un son fermé.

En Espagne, la séparation entre les finales en *t* et celles en *s* ne se retrouve pas, car on rencontre dans les inscriptions aussi souvent *es* pour *is* que *et* pour *it*. Le nombre d'exemples anciens des deux catégories est assez considérable pour confirmer l'opinion de M. Meyer-Lübke (Grund. Rom. Ph. I. 561) qui, en se basant sur les faits romans, admet que *e* et *i* finals se confondirent en Espagne *devant toutes les consonnes*, dès une époque ancienne.

On a et pour it dans
posuet 2918 (Ins. vulg. postér. au 3^e s.)
fecet 2997 (Ins. très vulg.)

fecet 5393 (= IHC 533 a. — 6^e s.)

ficet 6180 (Début du 3^e s.)

recesset IHC. 136 (a. 484)

vivet ib. 95 (b^e s.)

quiescet ib. 101 (a. 662), 312 (449)

fuet ib. 137 (8^e s.)

offeret ib. 146, 159, 160, 161, 162, 163.

— Dans ce dernier exemple, on voit que *offert* a subi l'analogie des autres 3^{es} personnes du singulier de la 3^e conjugaison et a pris la finale *et* (= *it*). C'est ainsi que *suffert* est devenu l'*it. soffre*.

— On a es pour is dans

leges 2262

juventutes 4789 (a. 217) (Leç. trad. rejetée par Hübner)

omnes 4512 (3^e siècle)

orbes ? 6212 (a. 275)

fêlices (gen) 1082

tenetes 1088 (3^e s.) — Certains éditeurs interprètent *tene(n)tes*

cives 5729 (1^{er} ou 2^d s.) — Insc. très vulg. des Asturies

id. 6149 ?

lebes (= *levis*) 5742 (Très vulg. Asturies)

potestates 4756. — Leçon rejetée par Hübner

dulces IHC. 46 (a. 485)

fideles IHC. 182. (6^e s.)

aediles 1963. I. 45. (Aes salpens. Ins. offic. de la fin du 1^{er} s.)

condiciones 1964. I. 15. (Offic. Malaga. Même époque). Ces deux derniers cas sont fort anciens et précisément dans des textes officiels, ce qui les rend un peu suspects. Ce sont peut-être de simples lapsus du lapicide qui a commis assez bien de méprises dans ces inscript. *aediles* est peut-être un nominatif archaïque. On lit *aediles* CIL. I. 31, mais ce n'est, il est vrai, qu'une forme de valeur discutable (Lindsay 376). L'inscription 1964 qui est un texte juridique, contient d'autres archaïsmes, p. ex. deux fois *suffragio ferre* (= *suffragium ferre*). — Il se peut aussi que le graveur ait écrit le pluriel *aediles* au lieu du singulier, car dans 1964, nous trouvons de même *municipes* pour *municeps*.

caeleste sacerdos ! IHC 142. (a. 630). J'interprète : *caeleste(s) sacerdos*, l's final ayant été fondu dans l's initial suivant (cf. *caru suis* 1876). Cela vaut mieux, je crois, que de faire de *caeleste* le vocatif d'une forme vulgaire *caelestus*, qui aurait existé à côté de *caelestis*, comme *tristus* à côté de *tristis* (App. Probi. 198. 3 K.)

On a au contraire *is*, et *pour es*, et dans :

lugit IHC. 123. (a. 642)

jacis 3453

On aura simplement substitué, par épel inverse, les finales communes *is*, et aux terminaisons *es*, *et*, plus rares. Ce barbarisme est fréquent. On a p. ex. *jacit* CHL. XII. 481, 592, 2116, 2126, 5404. — Au reste, *jacis* n'est pas une leçon bien sûre. Les traits horizontaux des lettres sont mal dessinés sur la pierre de sorte qu'on a AVCIA pour AVCTA. Il faut donc peut-être lire IACES.

Quant à :

antestis IHC 165

milis EE. 8. 15. (On a *miles* sur la même inscr.)

ce sont, sans doute, des nominatifs formés sur *panis*, *civis*, *fortis*. L. App. Probi 198. K condamne plusieurs cas de cette espèce : *famus*, *cladis*, *ardis*, *prolis*.

§ 5. i pour ē, e pour i.

A. A LA TONIQUE (dans les « tituli ethnici »).

i pour *ē* *fiect* 6180. (3^e siècle). — Très nombreux exemples dans Schuchardt. I. 311.

flir 869. Leg. dout.

mi 2846. Insc. fragm. récente. — C'est peut-être le datif *mī*, usité au lieu de l'accusatif.

e pour *i* *Bercius* 1489. On a, en Italie, le nom prop. *Bircius*.

Vecius 2584. — Cet exemple doit être rejeté. Je ne crois pas, en effet, qu'il faille l'identifier avec *Vicius*. C'est plutôt un nom barbare comme celui du père de cet individu (*Clutamus*). On trouve en effet *Vicius* 5670.

Cessa 816. Leç. dout. On rencontre d'ailleurs parfois
Cessia à côté de *Cissia*.

Avellius } 855. — Je ne crois pas que ce soit le nom
Avellius } 5350. italique *Avillius*. Ce sont plutôt des
} 5857. noms de *gentes* indigènes, auxquels il
faut comparer *Avellium Abliq(um)*,
et le nom de ville *Avelia*.

tellum 5627. L'insc. est difficile à déchiffrer.

clares EE. 8. 316. Insc. privée vulg. de Saragosse. Exem-
ple très intéressant du 1^{er} siècle.

karessemo }
merentessemo } 2997. — Autre exemple remarquable, pro-
venant aussi de Saragosse.

seta (= *sita*) 3684. Insc. vulg. des Baléares.

municepii 1964. III. 2. Insc. offic. du 1^{er} s. — Peut-être
simple lapsus du graveur.

merentissimo 2211. Le texte de l'insc. est très maltraité.

Dans les divers suffixes de noms propres :

Aufellius 4975. 10. — *Aufellius* et *Aufillius* se rencontrent
également Kubns Zeits. XX. 102).

elius }
ilius } *Pupelia* 705. — On ne trouve dans les indices du CIL que
} *Pupilia*.

Famelius 614. Cf. *Familia* n. p. Ins. reg. neap. 167. On a
familia CIL. I. 166. (a 218 av. J. C.), *Famelia* et
Pupelia sont sans doute des formes archaïques
analogues à *Camelia* (CIL. I. 74) dérivées des
diminutifs en *-elos* > classiq. *-ŭlus*. Cf. osq.
famel = *famulus*. (J. Müller. De litt. *i* et *u* latinis
quom. a Graecis expres. sint. p. 13). — Ces deux
noms se trouvent dans des endroits peu distants
(à Norba et à Metellinum). Il est curieux de con-
stater la survivance de ces anciennes graphies dans
un coin de la Lusitanie orientale.

Cornilius 3091. (Leç. dout.)

Aurilius IHC. 27. — Ces deux formes sont assez fréquen-
tes sur les insc. (Schuchardt. I. 289 — Lindsay 22).

inius }
enius } *Misinius* 97. Cf. CIL. VIII. 8229. — On a aussi *Missina*.
} VIII. 8292. — *Messenius* est plus fréquent.

idius | *Parridia* 3309. (Lect. dout.). En Italie, nous ne trouvons
edius | que *Parredia*.

Agedius 5747, 6257. 9. — On ne lit dans les autres provinces que *Agidiu*, *Agidillus*.

erius | *Gulirio* 2081. Le texte de l'insc. est maltraité. Cet exem-
irius | ple ne mérite aucune confiance.

ellus | *Flacella* 3622. On trouve plus généralement *Flacilla*.

illus | *Lepicello* 574. (Lect. douteuse).

En revanche on a *castillum* XV. 4161.

istus | *Antestius* 599, 1023, 2840, 3922, 3672, 3673, 3674, 5454.

estus | — La forme la plus répandue de ce nom est *Antis-
 tius*. Toutefois *Antestius* est fréquent (CIL. XII.
 4712, 1830, 2492). C'est même la graphie normale
 jusqu'à l'époque impériale (Müller. op. cit. p. 14).

Dans le suffixe-*ensis(esis)* :

Vadinieinsi(i) 5722. (= *Vadiniensi*). Insc. barbare des
 Asturies.

puëinsi 517. Lecture très douteuse.

Lionisi 2791, 2802. (= *Legionensi* ?) Cf. esp. *Leonese*.

Norisi 3680 (= *Norensis*).

B. A LA PROTONIQUE.

2) *Syllabe ouverte* :

e pour *i* *Lepicello* ? 574.

Perccatus 764 Lect. dout. Cf. le nom *Piricatus*.

Secenus 5333. — On a en Italie *Sicaenus*, *Sicinius*. On a
 aussi *Secia* CIL. I. 1333. *Seccius*. Il me semble
 naturel de rattacher *Secenus* à *Sicaenus*. — Au
 reste, c'est une lect. douteuse.

Trebecianus XV. 3204. Cf. *Trebici* XV. 3206.

presedente 5728. (3^e s. — Asturies). Influence du simple :
sedre ?

lebiens, *levens* 5728 (= 2705).

aedelicius 3424. — Dans *presedente* et *aedelicius*, l'ë(=ae)
 contretonique a pu assimiler l'i suivant.

relegione 138 (cf. p. XXXIX).

pectenarius 5812 (a. 239). Influence de *pecten* ou cas analogue à *adulcius* ?

Segedenses 988 (= *Segidenses*).

i pour *ë* *Vicellioni* 246. Leç. dout. Il y avait peut-être *Nigellioni*.

Vicilius existe d'ailleurs à côté de *Vecilus*.

Comp. « *Iovis Vicilini templo* » T. L. XXIV. 44.

Virinus EE. 8. 76 (Ce nom peut se rattacher à *Venus*, mais aussi

Virinius 1251 (à *Virius*).

3) Syllabe fermée :

Crespina 1692. Leç. tradit. rejetée par Hübner.

Semperusa 1329 (= Σορπερυσσα).

Lemmucius 3597, 5970 (= Λεμμυζιζς).

C. A LA POSTTONIQUE.

domeno 5552 (= 2375) Insc. barbare du 2^d s. (cf. Rev. lusit. I. 235).

gullecar 2103.

flameni 1534 (Leç. très douteuse).

id. XV. 4352. (a. 161).

princep(i) 4832

principis 4816. — Dans *flameni* et *princepi*, on doit peut-être reconnaître l'influence du nominatif *flumen*, *princeps*. En tous cas, l'analogie des cas obliques sur le nominatif est évidente dans *principis*, puisque l'*i* remplace ici *ë*. Mais ce sont des leçons douteuses.

D. DANS LES MOTS GRECS.

Sotiridi 317. (Σοτιριδις).

Irinicus EE. 8. 70. (= Ειρινικος).

Practicini 3929. Datif de Πρακτικις.

Alciste 4368. Αλκιστις. — Substitution de la finale commune *istus* à la terminaison rare *estes*.

Quinigiu. IHC. 31 (a. 662) = Κορινγιζ.

baselica IHC. 99, 100, 181, 293 ? 406, 407.

Lemnaeus (cf. supra).

Semperusa (id.)

Philosetus 4970. 391. d. = Φιλοσιτος ?

Culethyce 1094. Aurait-on décomposé Καλλιτύχη en καλή, τυχή ?

Alepius IHC. 136.

marteris IHC. 157 (6^e s.).

Ceprianus IHC. 109 (6^e s.).

Mertilliane IHC. 304 (a. 525).

E. DANS LES NOMS BARBARES.

En diverses positions, *i* et *e* s'échangent dans les noms de lieux, les ethniques, les noms de personnes indigènes.

Avellicu(m) 5350

Avellicus 5875

Avelensis 3050

Bastetanus 3423, 5941

Le suffixe *-etanus*, très fréquent provient parfois de finales ibériques et romaines en *-etum* (*Ovetum* : *Ovetanus*)

Celaenicus, Celeni cf Ind Xs.v.

Vesci, port cantabre.

Lamenus 934.

Doidena EE. 8. 172.

Neconi 5718.

Vesuclō BAH. 37. p. 517.

Verrore 2576, 2577.

Veronigoru 5714.

Le suffixe *-eco*, *ego* se rencontre dans de nombreux ethniques sur le inscr. les plus bar-

Avila CIL. II. p. 942.

Bastitanus 3424.

Le suffixe *-itanus* non moins fréquent s'applique plutôt aux noms de villes turdétains en *i* (*Astigi* : *Astigitanus*).

Cilenu 2649.

Visucnos, n d'homme 2809, 2810.

Laminium, n de ville.

Doidina EE. 8. 159.

Nico, Nicon, 512, 5357.

Visaeglensis 2981.

Visaligorum, etc. cf. I nd. X.

Virrovaecus 2575.

Virono 5713.

Viromenicorum 5741.

Le suff. *-icus* est beaucoup plus commun encore dans les noms des peuples et de divinités

bares. Il forme aussi des noms de divinités lusitaniennes. En certains cas *-eco* peut sortir d'*-aeco*, suffixe fréquent aussi dans les noms barbares.

Endovelco 5201, 6330.

Indovelec 6269. b.

de toute la péninsule et dans les gentilices lusitaniens. Il se peut, qu'en bien des cas, *-icus* soit une latinisation d'*-eco*.

Endovellicus, très fréq.

F. DANS LES INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES.

redemit IHC. 125.

Tonique. baselica IHC. 99. (a. 662) 100 (a. 630).

" 293 ? 406, 407, 181 (6^e siècle).

hecce " 195 (= *hicce*).

lemina " 336 (7^e s.).

Salvianella " 105, (suffixe *-ellus* substitué à *-illus*).

filex " 295 (6^e s.).

aeclisia " 304 (525), 360. Peut-être l'*i* rend-il une prononciation du grec populaire.

quinquagis [*ima*] BAH. 28 p. 269.

trisis (= *tres* ?) IHC. 304 (a. 525).

simis " 527 (6^e s.) *simi* pour *semi* est attesté par Varron L. L. V, 106. (Mohl. *lexiq.* p. 115).

antestis " 165 (a. 680). L'échange entre *antistes* et *antestis*, *antestius* et *antistius* est continué dans les inscr. chrét. de tous pays.

Posttonique femena IHC. 84 (a. 545).

genetor " 76 (a. 573).

nomene " 136 (a. 484).

soledos " 396 (a. 579).

tegetur " 165 (a. 680).

credetur " 165 (a. 680).

Intertonique incolometate " 5.

Protonique enperio " 24 (7^e s.)

e(mperio) " 432.

<i>Protonique</i>	<i>Emeretenses</i>	BAH. 32. p. 191 (7 ^e s.).
<i>interne</i>	<i>Belesarius</i>	I H C. 99. (a. 662).
	<i>indectione</i>	" 394. (a. 471).
	ἰνδεκτιώνος	" 346. Cette forme est très fré-
	"	" quente surtout dans CIL. XII.
	"	" Y aurait-il eu influence d' <i>index</i> ?
		(On trouve en Gaule : <i>indexione</i>).

On a pu voir, par les diverses notes dont j'ai accompagné les exemples de cette liste, que la valeur probante de ces formes est très souvent sujette à caution. Indépendamment de l'incertitude qui règne sur beaucoup de leçons et des raisons spéciales qu'on a de suspecter certaines graphies, il existe différents motifs d'ordre plus général qui doivent nous mettre en défiance vis-à-vis de ces nombreux cas de confusion entre *ī* et *ē*.

Dans les *noms propres*, l'hésitation entre les suffixes *-edius* et *-idius*, *-ellius* et *-illius*, *-enius* et *-inius* est souvent indépendante de la phonétique. Les suffixes passent aisément d'un nom à l'autre. Ainsi, par exemple, dans *Flucella*, *Salvianella*, on a substitué à *-illus*, la finale *-ellus* que la langue populaire n'a cessé de favoriser de plus en plus aux dépens d' *-illus*, *-ulus* (cf. Niedermann, *e und i in Lateinischen* p. 61). D'un même nom propre, il peut aussi avoir existé en Italie simultanément plusieurs formes. Chacune d'elles fut répandue dans l'empire par les colons. On n'a qu'à parcourir l'*Index nominum gentiliciorum* de Conway (*Ital. Dial.* 556 sqq.) pour constater que les noms propres conservaient la trace de la multiplicité des anciens dialectes de l'Italie. Chaque terminaison est sortie d'une région particulière. Ainsi *-enius*, *-enus* est originaire du Picenum ; *-onius* est commun en Ombrie ; *-inius* dans le Latium (Mowat. *Noms famil. chez les Romains* Mem. Soc. Ling. I. 293). Si l'on a en latin *-elius* > *-illius*, d'autres

dialectes conservent *-elius*, *-ellius*, comme nous l'avons vu pour *Aufellius*, *Famelius*, *Pupellius*.

Les variantes des *noms barbares* et des *dénominations locales* nous transportent sur un terrain moins sûr encore. Nous ne connaissons presque rien des langues de l'antique Ibérie. D'un même nom de peuple ou de divinité, il peut avoir existé des variétés dialectales. En outre les Romains peuvent avoir rendu de manières diverses des sons étrangers à leur langue. Il y a souvent une distance considérable entre la forme ibérique d'un nom propre et sa transcription latine. Comparons par exemple *Eoatia* à *Viatia*, *Hotzom* à *Uxama*, *Oaqitz* à *Vaccaci*, *Ootot* à *Autetani*, *Qonoorib* à *Contrebia*, etc. (Philipps. Stzbr. Ak. Wien 65, p. 176). De plus, il y a beaucoup de noms celtiques parmi les noms propres de l'Espagne. Or l'*ĩ* celtique avait un son voisin de l'*e*, de façon que *e* et *i* s'échangent fréquemment dans les mots gaulois (Windisch. Grund. Rom. Ph. p. 304). Quant aux *mots grecs*, les Romains n'y retrouvaient pas non plus les groupes de sons auxquels ils étaient accoutumés. Ils étaient donc portés à les défigurer de diverses manières, par exemple, par *volkssetymologie*. — *i* pour *ι*, pourrait bien d'ailleurs en plus d'un cas remonter à la prononciation populaire du Grec à la basse époque.

D'ailleurs, comme l'*ĩ* et l'*ē* étaient des sons très voisins en latin, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait écrit tantôt *e*, tantôt *i* dans ces noms étrangers dont l'orthographe était mal établie ou imparfaitement connue du lapicide.

Dans plusieurs cas, il est difficile de se refuser à admettre la possibilité d'une *assimilation vocalique*, d'autant plus naturelle que l'*ĩ* était fort proche de l'*e*. Ainsi dans *Semperusa*, *Lemnaeus*, *emperio*, l'*ĩ* entravé pourrait bien avoir reçu le timbre de l'*ē* tonique suivant. De même

dans *Segedenses*, l'*i* intertonique a été sollicité par les deux *e* qui l'entouraient.

Parmi les cas d'*i* pour *ē*, beaucoup plus rares que ceux d'*e* pour *i*, on ne trouve que des mots grecs où *i* remplace *e*, le pronom *mi* pour *mē* qui pourrait être un datif, le verbe *ficet*, quelques finales en *-isi* pour *-ensi* et des noms propres en *-ilius*, *-inius*. Et, chose remarquable, sauf dans les noms grecs et le pronom *mi*, l'*ē* se trouve chaque fois dans les conditions où se produit l'*umlaut*. Le parfait *ficet* a de nombreux analogues dans les inscriptions et les manuscrits. M. Schuchardt I, 509, sqq. cite plus de 50 exemples de *cipi*, une centaine de *fici*, un grand nombre de *ligi*, *sidi*, *vini*. Or, dans les langues de l'Espagne et de la Gaule, l'*ē* du parfait a fait place à *ī* sous l'action de l'*i* final. *ficet* montre donc l'existence de ce phénomène en Espagne dès le troisième siècle.

Dans *Norisi*, *Paciusi*, *Lionisi*, l'*i* final du datif a pu exercer la même action sur l'*ē* tonique. De *Norisi* on aurait pu refaire le nominatif *Norisis*, acc. *Norisem*, ce qui expliquerait pourquoi *-isis* pour *-ensis* est fréquent dans les mss. et inscr. Toutefois les langues romanes ne confirment point ce *processus*, car elles ont unanimement *-ese*. L'*i* d'*eclisia* s'expliquerait aussi par l'action du *i* qui détermine l'*umlaut* en espagnol. Malheureusement on trouve aussi *eclisia* en d'autres pays où cet *umlaut* n'existe pas (1).

Aurilius, *Cornilius* se rapportent à un antique *umlaut* qui s'est produit dans divers dialectes du latin d'Italie (Lindsay, 22, 225 - Mohl, Lexiq. 114, 124, 125).

Malgré tous ces motifs d'exclusion et l'action possible

(1) Notamment en Gaule cf. Pirson, p. 3.

en plus d'un cas de lois particulières, deux faits restent acquis.

1° Si beaucoup d'exemples pris en particulier sont sujets à caution, il n'en reste pas moins un ensemble assez imposant.

2° En excluant tous les cas douteux, on conserve encore un certain nombre d'exemples assez sérieux.

Ce sont surtout : *municipi* (1^{er} s.), *karssemo*, *merentesemo*, *clares*, (exemples anciens de Saragosse) *lebiens*, *levens* (cas asturien du 5^e s.), *Secenus*, *flameni* (2^d s.), *pectenarius*, *domeno* (2^d ou 3^e s.), *tellum*, *seta*, *galleca*, *Crespina*, *princepi*, *Endoveleco*, sans parler des exemples chrétiens.

Dans tous ces mots, *ī* est remplacé par *e*.

On ne trouve aucun cas ancien d'*ī* pour *ē* qui puisse être considéré avec certitude comme une confusion entre *ī* et *ē*.

Ce qui frappe donc le plus, quand on considère cette liste, c'est la grande prédominance des cas d'*e* pour *ī* sur ceux où l'on a *i* pour *ē*.

Cela peut tenir, en partie, à ce qu'il y a plus d'*ī* que d'*ē* dans les mots latins, mais cette considération n'est pas suffisante. Voici comment je crois pouvoir expliquer le fait. M. Meyer-Lübke I, § 656 admet qu'entre *ē* et *ī* la différence de quantité se maintint jusqu'à une époque assez tardive.

S'il en est ainsi, on comprend :

1° que le lapicide ait très rarement écrit *i* pour *ē*.

En effet, *ē* n'a cessé durant toute la période latine de conserver le même timbre. Or, quand la prononciation ne vient pas contrarier l'orthographe, la tradition a grande

chance de se maintenir. Ajoutons qu'*ē*, en sa qualité de voyelle longue, était moins exposé que *ī* à être mal perçu. D'ailleurs, on ne pouvait guère être tenté de graver *ī* pour *e* dans une syllabe longue par nature puisque, dans ces syllabes, *ī* se prononçait très fermé et avait donc un timbre bien distant de celui de l'*ē*.

2^e Que, par contre, on ait souvent écrit *e* pour *ī*.

L'*ī* latin avait un timbre indécis entre *ī* et *e* (Seelmann, 196) et se prononçait lâchement. On peut se le figurer comme une voyelle analogue à l'*ī* néerlandais dans le mot *zitten*, dont l'articulation est intermédiaire entre le *front high wide* et le *front mid wide*. Du reste, l'*ī* ne cessa de se rapprocher toujours davantage de *e*, et devint même franchement un *e* fermé dès une époque qui peut être fort ancienne, surtout dans certaines régions. On comprend que le lapicide ait souvent hésité à rendre par *ī* un son de cette nature. D'ailleurs, *ī* étant une voyelle brève avait nécessairement un son plus fugitif que *e* et, par cela seul, devait occasionner plus de méprises.

Remarquons, en outre, que lorsque les lettres *ī* et *e* représentaient des voyelles longues, elles étaient prononcées *ī̇* et *ė* (1). Or les longues marquent plus dans le discours que les brèves. Le graveur était donc instinctivement porté à regarder comme valeur fondamentale de *ī*, *ī̇*, et comme celle de *e*, *ė*. Par conséquent, il écrivait volontiers *e* pour *ī*.

En somme, le lapicide avait de très bonnes raisons de ne pas écrire *ī* pour *ē* et, au contraire, tout l'engageait à

(1) Comme j'use de l'accent aigu pour marquer la voyelle tonique, j'ai dû, pour éviter les confusions, recourir à la notation des voyelles fermées par un point d'après la coutume reçue dans de nombreux ouvrages de philologie romane, notamment dans la grammaire de M. Meyer-Lübke.

graver *e* pour *i*. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que nous trouvions infiniment plus souvent le second cas que le premier.

Remarquons que l'absence complète de cas certains d'*i* pour *ē* en Espagne pourrait confirmer l'opinion de M. Mohl qui admet que l'*ē*, dans cette province, était plus ouvert que partout ailleurs. Il est vrai qu'en revanche, le manque absolu de cas d'*ae* pour *ē* n'est pas favorable à cette même opinion.

Quant à la répartition de ces exemples dans le temps et dans l'espace, nous remarquons que les plus probants et les plus anciens sont à Saragosse, aux Asturies et aux Baléares, que leur nombre augmente de siècle en siècle, et qu'ils se multiplient considérablement à l'époque chrétienne.

D'après ces diverses constatations, voici les conclusions que l'on peut tirer sur le rapport entre *ī* et *ē* dans le latin d'Espagne.

Dans les trois premiers siècles, l'on a, somme toute, assez rarement écrit *e* pour *i*. Or l'*ī*, comme nous venons de le dire, se rapprochait fortement de l'*e*, tandis que de son côté *ē* était un *e* bien fermé, tendant plutôt vers l'*i*, de telle sorte que les deux voyelles étaient très voisines de timbre. Je viens de montrer que dans ces conditions tout portait le lapicide distrait ou ignorant à écrire *e* pour *ī*. Cela pouvait se produire même si l'*ī* se distinguait encore un tant soit peu de l'*e* fermé. Il est donc difficile d'établir quand *ē* et *ī* arrivèrent à se confondre absolument en qualité. On peut seulement arriver à des inductions probables d'après le nombre de méprises. Quand elles sont aussi nombreuses que chez Grégoire de Tours, par exemple, il est assez raisonnable d'admettre, comme

le fait M. Max Bonnet (Lat. Greg. Tours. p. 122), que \tilde{i} était devenu un e fermé bien net.

En Espagne, il me paraît raisonnable de laisser la question indécise. Quelle que soit l'époque que l'on assigne au changement d' \tilde{i} en e fermé, les inscriptions de ce pays n'y contrediront pas. Si l'on recule cette évolution jusqu'au haut empire, sous prétexte que toutes les langues romanes sauf le sarde confondent \tilde{i} et \tilde{e} , les textes épigraphiques de l'Espagne contiennent assez de fautes pour qu'il ne soit pas invraisemblable que, dans le latin de cette province, i ait la valeur d'un e fermé. On pourra toujours expliquer la pénurie d'exemples par le petit nombre d'inscriptions vulgaires. Si, d'autre part, on jugeait probant le témoignage des langues brittoniques qui distinguent exactement \tilde{e} et i latins dans leurs emprunts du 2^e au 5^e siècle, les quelques cas d' e pour \tilde{i} , récoltés dans la péninsule ibérique, ne suffiraient pas à l'ébranler.

§ 4. — i pour e .

A. A LA TONIQUE, EN DIVERSES CONDITIONS.

Les langues romanes, qui confondent \tilde{e} et \tilde{i} , distinguent universellement i de e , au moins à la tonique. L'espagnol établit même entre eux une distance considérable en diphtonguant \tilde{e} en ie , même à l'entrave. Il faut donc, a priori, montrer une certaine défiance à l'égard des graphies où l'on trouve i écrit pour \tilde{e} . Il importe cependant d'éviter le parti pris. Voici donc la liste de ces quelques formes :

respieto 3557. Leç. trad. rejetée par Hübner.

dir[t]er, milior 4118. Leç. suspecte, car ce n'est pas seulement E mais aussi F et T qui ont l'air d'un I sur cette pierre. (RVIVS, DIXIER).

Modistus 868. On n'a qu'une seule copie de l'inscr.

Modisto 397. Leg. douteuse.

Arilli 4970. 44. Leg. incertaine.

Mittius 1726.

Gillius 4989. Hübner corrige en *Gellius*, mais *Gillius* figure sur les deux ectypa.

Gillius se rencontre encore dans CHL. XII. 3691.

Dillia 287.

Tibiri 6254. 40.

Niri 4970. 349. Ce serait peut-être Νῆριος ou Νηριος au lieu de *Nërius*.

Joignons-y deux cas analogues d'*i* pour *ë* à la contretonique.

Tibirianus 349. On n'a qu'une seule copie de l'inscr.

Nigillioni 246. Leçon douteuse.

Enfin on a encore *i* pour *e* dans *scutintiam*, 1963. II. 7. (Aes salpens, 1^{er} s.).

Dans le chapitre précédent, l'on avait presque toujours affaire à *e* pour *i* ; c'était beaucoup plus sûr. En effet, innombrables sont les pierres où les caractères T, F, E, L mal formés ont fait aux copistes modernes l'effet d'un I. Impossible de compter les inscr. où LL a été rendu par LI dans les apoglyphes. Soyons donc déliants à l'égard de ces graphies, surtout de celles qui ne se rencontrent que sur de mauvaises copies, comme c'est le cas de la plupart d'entre elles.

L'i de plusieurs de ces formes pourrait s'expliquer phonétiquement ; *scutintiam* est à rapprocher de nombreuses graphies comme *frumintum*, *parintes*, *violintia*, *mirinti* (Seelmann 185, Schuchardt t. 551). Il est probable qu'*ë* entravé devant nasale aura subi dans certains dialectes un sort parallèle à celui d'*o* qui, dans cette position, devint *u* ou du moins *o* fermé (Lindsay, 25).

Il est curieux de constater une forme de ce genre dans une inscr. officielle de la fin du I^{er} siècle. Ce serait pour-

tant aller vite en besogne que d'en faire un simple lapsus.

Quant aux autres exemples, n'est-il pas remarquable que l'ĕ qu'on a rendu par *i* se trouve presque toujours devant consonne + *i*.

C'est une coïncidence qui n'est pas à négliger. Il est possible que cette palatale à une époque ancienne, ait contribué à la fermeture de l'ĕ, comme cela s'est produit universellement dans l'évolution du latin à l'espagnol. Nous avons constaté que dans plusieurs mots latins le *i* agit de la même façon sur *ĕ* pour le transformer en *ī*, phénomène qui, lui aussi, s'est opéré régulièrement en Espagne, d'après ce que nous voyons dans les langues romanes de ce pays.

Il y a donc un parallélisme complet entre les faits recueillis sur les inscriptions et ceux qu'on peut induire de l'étude des dialectes modernes. Il n'est cependant pas sûr que la fermeture de l'ĕ dans *Dillius*, *Gillius*, etc., phénomène fort ancien, puisse être identifiée avec la transformation régulière de l'e ouvert en e fermé dans les mots *tebio* (= *tĕpidum*) *precio* (= *pretium*) *uocio* (= *uocius*), etc.

B. ĕ > ī DEVANT X.

Sixtus EE. 8. 141, CIL. II. 548 (Leg. dout.).

dix[t]er 4118. Leg. fort douteuse.

issihaustum IHC. 108 (5^e ou 6^e s.) (cf. supp. p. 54) = *exhaustum*
(Lecture incertaine).

sissdenis BAH. 32 p. 8 (7^e s.)

sisscensquattus IHC. 22. a. (a. 566).

Les trois derniers exemples sont assez récents pour qu'il soit naturel de voir dans l'emploi de l'*i* un indice de la fermeture de l'ĕ entravé devant une palatale, pro-

cessus qui s'est opéré régulièrement en espagnol. Les autres exemples sont peut-être un peu trop anciens. *Sirtus* se retrouve de temps à autre dans diverses provinces (Schuchardt I. 575 — Mohl. Lexiq. 109). Il est difficile de nier que l'*r* ait eu de l'influence sur la modification de *Sextus* en *Sirtus*, mais ce phénomène est-il le même que celui que nous constatons dans *sissdentis*? Assurément cela n'est pas certain, mais je n'y vois pas d'objection sérieuse.

C. *i* POUR *ë* DEVANT *r*.

tirra 1126. (Assez récente) — (Italice).

virna 5697. (Legio VII).

Sirvando 4406. (Tarraco).

pir IHC. 182. (6^e s.).

pir tabellam 1305. Inscr. offic. correcte assez ancienne.

Hirmias 563. Leç. trad. rejetée par Hübner.

iroz EF. 8. 262. 46. (Saguntum). — Ces deux derniers exemples dans les emprunts grecs sont d'une valeur douteuse.

Le nombre des cas où *e* est rendu par *i* devant *r* est assez considérable pour qu'il y ait lieu d'assigner à ce fait une raison spéciale.

On doit, je pense, rapprocher ce phénomène de la transformation de l'*ò* en *ï* devant *r* dans le latin d'Italie (Mohl. chron. 195). Le traitement de l'*e* est si souvent parallèle à celui de l'*ò* que ce rapprochement acquiert une grande importance.

D'ailleurs, ce fut une tendance générale des dialectes italiques de fermer l'*ë* devant *r*. C'est ainsi que dans la prononciation rustique du Latium *è* = *r* devant *r* + *cons.*, comme l'attestent *Mircurios* CIL. I. 1500 *stircus* CIL. IX. 782. *commircium* mentionné par Velevius Longus 77. 12. k. ainsi que *hirsutus*, *hirtus* où l'*i* remonte à un *ë* ind-eur.

(\sqrt{gher} en *ablaut* avec \sqrt{ghor} dans *horreo*, *hordeum*). On trouve l'osque : *amiricutud* (= *mercato*). On a aussi *i* pour *è* dans le sabin *hivetum* (= *decretuum*). En ombrien *è* > *i* dans *vasirclom* (= *vaserkelom* = *vacuum locum*), en néo-ombrien la finale *ër* tend fortement à devenir *ir* (Nazari, *Dial. Ital.* 22).

Il se pourrait donc que le changement d'*è* en *ï* devant *r* surtout à l'entrave et à la finale soit dû à une influence dialectale sur le latin d'Italie. Ces formes auraient ensuite circulé dans l'empire. La forme *pir* que nous trouvons dans une inscription officielle ancienne pourrait même s'expliquer par la phonétique latine. Ce serait un simple doublet syntactique de *per*. M. Max Niedermann (e und i in *Lateinischen*, p. 25) a démontré que *er* passe à *ir* devant certains groupes consonantiques. D'après l'initiale du mot suivant *pir* et *per* auraient donc dû s'échanger dans la phrase, mais la forme *per* plus fréquente aurait chassé l'autre. Cette dernière a pu se maintenir dans quelque prononciation locale.

D. *i* POUR *e* A L'ATONE INITIALE LIBRE.

mimoran 6302. Pallantia. - - Insc. très vulg. cf. *mimoria* Leblant 16. 479. CIL. VI 2785.

misolio 5144 = *mésolium* < *maesoleum* < *mausoleum*.

Pilignus 3609.

Sinicioni 3338.

Lionisi 2791, 2802 = *Leyionesi* < *Légiouensi* ?

Biduniensis EE. 8. 131, BAH. 37. p. 432 = habitant de Baetunia (Galice). On a aussi les formes *Bedoniensis*, *Betunus*, etc.

Miloni 873. On a ici le nom lusitanien *Muelo* et non pas le cogn. latin : *Milo*.

Bigastrensis IHC 406. Dérivé de *Bëgastrum*.

Biterra IHC. 227. = *Bacterrae* (Gall. narb.).

Didali 4970. 146. Si c'était le génitif de *Daedalus*, on aurait *i* pour *ae*, ce qui ne se rencontre jamais en Espagne. Je crois donc que *Daedali* est le génitif de *Daedalius*, les dérivés en *ius* de noms grecs étant fréquents.

Ces graphies nous montrent que dès une époque ancienne l'è libre initial atone avait pris un son fermé tendant vers l'i. Les textes des grammairiens sont, en ce point, conformes aux données des inscriptions. Ce n'est guère qu'en cette position que ceux-ci condamnent l'emploi d'*i* pour *e*. Ils repoussent *pinaria*, *pidato* (Lindsay. 19). On lit dans l'App. Probi : « senatus non sinatus ». Cette dernière forme se trouve dans CH. 8. 10525 et Cgl. IV. 572.

Les inscriptions de toutes les provinces offrent des cas analogues, p. ex., en Narbonnaise *mimoria* XII. 1725, *risurgo* XII. 2118, *fibruarias* XII. 2064, *Virecundi* XII. 152.

Cette fermeture de l'è atone libre se constate dans la généralité des langues romanes. En certains dialectes même, l'e a pris le son de l'i. C'est le cas en wallon et, ce qui nous intéresse davantage, en asturien.

E. È ET Ì A LA POSTTONIQUE.

è > ì à la posttonique est un fait très ancien. C'est un cas particulier de l'altération générale des voyelles latines après l'accent.

Senica 1315, 1370, 3479.

Senicio 1696, 3338, BAH. 37. p. 511,

se rattachent à ce phénomène. *Senica* est conforme à la phonétique latine, c'est plutôt *Seneca* qui doit étonner. La coexistence de *Seneca* et de *Senica* est sans doute un

cas analogue à *competum* : *compitum*, *neglego* : *negligo* (Lindsay. 194).

Le latin d'Espagne a conservé, au contraire, è du vieux latin au lieu d'ï classique dans : *Competalis* 5810, qu'on lit aussi dans une insc. de Grüter 106. 15. Varron L. L. 6. 25 cite *competum*.

§ 5. — ï et è en hiatus.

A. ï POUR È EN HIATUS.

muesolium 214. (Olisipo).

misolio 5144. (Ossonoba).

Conductia 104. (Pax Julia) = *collactea* Cf. Esp. *collazo*.

Aurius 6257. 30.

valiam 1210. (Hispalis). Leg. dout.

liciat 6327 a. Insc. très négligée.

Diodatus 5331. (Caesarobriga).

bia[t]issimo EE. 8. 223. a. (a. 355).

o[l]ium 1180. L'apographe a *otium* qu'Hübner corrige en *oleum*.

La pierre portait OLIVM ?

Piducius 4118. (= *Peduceus*). Cas douteux car, sur cette copie,

T, F, E, L apparaissent comme I.

Liuvigildus IHC. 76.

Baliarum 3695. an 6 ap J. C. Insc. offic. de l'île Majorque.

calciamentum 5181 (Metallum Vipascense).

Labio 4970, ²⁵⁷. 6257, ¹⁰³. Cf. *Labco* 713, 3541, 3708, 4924, 4925.

La graphie *Baliures* que nous rencontrons déjà à l'époque d'Auguste se trouve dans les meilleurs mss. de Pline, dans CHL. I. 655, dans Cicéron et Tite Live (Georges 88). *Calciamentum* est préféré à *calceamentum* dans les meilleures éditions. — *Labio* peut être la forme primitive de ce nom obscur, aussi bien que *Labco*.

Dans les autres exemples, nous constatons un phéno-

mène bien connu du latin vulgaire Cf. App. Probi. 198. *K. vinia, cavia, bruttia, lancua, solia, calcius, tinia, lintium, baltius.*

C'est la première étape vers la réduction de l'*ĕ* + voyelle à une spirante palatale : *y*. La mutation d'*ĕ* en *i* n'indique pas encore nécessairement la formation de cette consonne, car l'*i* venant d'*ĕ* a pu conserver un certain temps sa valeur vocalique. Il la possède même encore dans le provençal *ordi* < *hordeum*.

B. e POUR ï EN HIATUS.

Deanae 3025. (Complutum).

Terteolu 5893. (Valeria près de Complutum).

scaureis 5181. Metal. Vipascense (Lusit. mérid.) Fin du 1^{er} s.

= *scoriis* (σχορίξ). — On a *scauria* sur la même iuscript.

terteo IHC. 304. (a. 525. Lusit. mérid.).

noxsea ib. 12. (a. 593. Lusit. mérid.).

Adulteus ib. 299. (a. 729. Lusit. mérid.).

reqeivit IHC. 35. (Emerita).

practereens 3256. (Baesucci).

Frontoneo 6275. a. (Conimbriga). Lecture très douteuse.

Vereus 2410. (Conv. bracaraugustanus).

Doveus BAH. 37 p. 363.

Pintameus 551. (Emerita).

Triteus 2445. 5272 *Tritius* 666, 767, 5304 : *Trites* 5556.

Tureus 745, 788, 744. (Norba, Caurium).

Culcei 5593. (Citania in conv. bracar.).

Cilea 757, 372, 426, 5563. (Norba, Conimbriga, Viseu, Bracara).

Caselea 5248. (Scallabis).

Alleieca 5241. (Conimbriga). *Alicie* 2569.

Denea 1042 (Ugultuniacum) Cf. Denia, ville d'Espagne.

Pictelancea 2488. (Conv. bracaraug). « Pictelancea Pictelanci filia. »

Pinarca 2445. (Bracara) « Pinarea Tritei fl. »

Bouteu 2380. (Conv. bracaraug). *Boutius* est très fréquent.

- Bolosea* 881, 834, 440. (Lusitanie). On ne trouve pas *Bolosia* ; serait-ce *Volusia* ?
- Loqtea* 628. (Turgalium) Leç. douteuse.
- Corollea* 2376. (Conv. bracaraug.).
- Ponceia* 620. (Turgalium). Serait-ce *Poncia* pour *Pontia* ?
- Arcea* 2860. (Lara).
- Coemea* 2788, 2866, 2867, 2589. (Lara, Clunia, Citania).
- Quemea* 5799. (Lara) Cf. *Quemia* 6298 et *Coemea*.
- Meomea* 2881. (Lara) Leç. douteuse.
- Aletca* 2272 (Corduba) Insc. soignée. Cf. *Aletius*, nom celtibère et vénète.
- Borea* (datif) 6246. I. (Olbia) Nom d'homme. Serait-ce le datif Βορῆξ ? Cf. *Boria* 3013, nom de femme.
- Tea* ? 5742. (Astur. transmont.).
- Sagineesi* 5726. (Astur. transmont.) = Saginiensi.

Il faut faire un départ parmi ces exemples ; quelques-uns doivent être rejetés, d'autres demandent une explication spéciale.

praetereens n'est sans doute qu'une simple distraction du graveur. Nous lisons *praeteriens* quelques lignes plus haut dans la même inscription. Peut-être cette faute a-t-elle été commise grâce à une réaction, sur le nominatif, du génitif *praetereuntis*. Je ne puis admettre en tous cas comme Seelmann que *praetereens* soit un intermédiaire entre *praeteriens* et une ancienne forme hypothétique : *praetereuns*.

Culcei pourrait être simplement le génitif d'une forme pleine *Culceius* qui a pu exister à côté de *Culcius* comme *Clodeius*, *Publeius*, *Vareius* vis-à-vis de *Clodius*, etc. (Lindsay 520). Cependant comme il est dans un pays où il y a beaucoup d'-eus, -eu pour -ius, -iu, il se pourrait que ce soit bien le génitif de *Culceus* pour *Culceius*, comme *Tritei* 2445 est le génitif de *Triteus* pour *Tritius* -

requeriv̄it se rapporte à un phénomène spécial : la chute d'*ī* devant *ē*, qu'on constate dans *requerit*, *quetus* et autres formes épigraphiques et paléographiques. Le lapicide, qui n'entendait qu'un *ē*, mais savait qu'il fallait écrire un *i* et un *e*, aura transposé les caractères.

Deana est fréquent dans toutes les provinces (CIL. XIV. 2212, XII. 1278, 1812, IX. 6514, 4179, 5514. — Schuchardt II. 59). Il est assez naturel de songer à une contamination avec *dea*.

Terteola s'explique fort bien par une confusion entre *-eolus* et *-iolus*, comme il s'en est produit souvent en latin. La langue classique a même conservé *mateola* pour *matiola* (Lindsay 24). — Le voisinage avec *Deana* (ces deux mots se rencontrent aux environs de Complutum) pourrait être un indice de communauté d'origine. Serait-ce un débris de la prononciation rustique du Latium et de Préneste (Sittl. Lok. Versch. 10, Lindsay 24), dont parle Varron RR. I. 2. 14, « rustici viam veham appellant » ? Cela n'est pas impossible. L'introduction de cette particularité dialectale à Complutum serait d'autant plus naturelle que cette ville fut un séjour de légion à une date ancienne.

Ces divers cas écartés, il nous reste deux séries de formes.

1° *Scaureis*, *terteo*, *noxsea*, *Adulteus*, exemples rencontrés dans la Lusitanie méridionale. Sauf *scaureis*, ils sont très tardifs.

2° Une longue série de noms propres presque tous d'origine barbare et provenant pour les 5/6 du nord de la Lusitanie et du pays de Braga. Ils se rencontrent sur des inscriptions assez anciennes.

Comme ces deux séries sont dans des régions fort rapprochées, elles pourraient bien s'expliquer par une même

cause. Cependant leur aire de distribution est bien distincte. On ne trouve pas un nom propre barbare au sud (1), pas un mot latin au nord. Les deux phénomènes sont d'ailleurs d'un caractère bien différent ; donc il n'est pas du tout nécessaire d'expliquer les deux séries de faits par une même hypothèse, bien qu'une théorie qui s'appliquerait aux deux à la fois mériterait la préférence.

Ce qui se présente tout d'abord à l'esprit, c'est de faire de ces formes de simples graphies inverses, se rattachant à la mutation d'*e* en *i* devant voyelle. Cette hypothèse convient assurément aux diverses fautes de ce genre que M. Schuchardt (H. 57 sqq.) a recueillies dans les papiers diplomatiques de Marini et autres documents tardifs, ainsi qu'à l'une ou l'autre graphie des inscriptions, peut-être même en Espagne : mais il me paraît que, dans son ensemble, le phénomène lusitanien est entouré de circonstances qui, sans exclure l'explication par épel inverse, lui sont plutôt défavorables. En effet les cas d'*e* pour *i* dépassent de beaucoup en nombre ceux d'*i* pour *e* ; ils se trouvent, en général, dans des noms propres presque toujours barbares, bien localisés en Lusitanie, où ils se rencontrent en revanche avec abondance. De plus, la supériorité numérique des cas d'*ea* pour *ia* sur ceux d'*eus* pour *ius* est évidente. Cela apparaît surtout clairement dans le nom *Cilius* qu'on trouve treize fois au masculin, invariablement avec la finale *-ius*, alors que sur six fois qu'il apparaît au féminin, on a quatre fois la finale *-ea*. Sur une même inser. on lit *Cilea Cili filia* et sur une autre pierre : *Pictelanca Pictelauci filia*. Les pères

(1) Il est vrai que le sud de la Lusitanie fut très profondément romanisé, si bien que l'on ne trouve que des noms romains sur les inscriptions de cette région.

étaient donc *Pictelancius*, *Cilius*, les filles *Pictelancea*, *Cilea*. On lit *Boutea*, jamais *Boutius* alors que cependant le masculin est infiniment plus commun. Contre cinq ou six cas en *eus*, on en a une bonne quinzaine en *ea*.

Il paraîtrait donc que la qualité de la voyelle suivant l'*i* en hiatus n'était pas indifférente, et dès lors il convient d'attribuer à une cause phonétique la substitution de l'*e* à l'*i* (1).

Aussi, subsidiairement à l'épel inverse, je crois bien faire de proposer, sous toutes réserves, un essai d'explication que je donne sans me dissimuler évidemment que d'autres hypothèses offrent d'aussi sérieuses probabilités.

Ce serait dans le timbre de l'*i* en hiatus que l'on devrait chercher la solution du problème.

En latin, *i* en cette position ne tarda pas à devenir *i*, puis *y*. Il semble donc, et c'est ce qu'on admet généralement (2), que dès une époque ancienne, contrairement à l'*i*, en toute autre position, il avait le timbre d'*i* fermé. En Lusitanie, *i* et *e* paraissent s'échanger aussi aisément en hiatus que devant les consonnes. C'est tout naturel, si nous admettons que, contrairement à ce qui existait généralement, *i* + voyelle avait dans le latin de cette contrée un son tendant vers l'*e*, comme l'était celui de l'*i* + consonne. Mais peut-on trouver une raison pour qu'il en soit ainsi ?

Je crois que oui, et l'on pourrait chercher l'origine de

(1) On pourrait cependant expliquer que l'on ait plus souvent écrit par épel inverse *ea* que *eus*, par le fait que *ius*, dans les noms propres, se prononçait *is* (*declinatio reconditior*). Dès lors, ou bien le lapicide savait l'orthographe et écrivait *-ius*, ou bien il l'ignorait et gravait *-is*. Il n'y aurait donc pas eu place pour une graphie *eus*. Comme la *declinatio reconditior* était fort répandue en Espagne, cette explication n'a rien de trop forcé bien qu'évidemment, elle ne soit guère satisfaisante.

(2) Mohl. Lexiq. 125, Meyer-Lübke, Kuhns Zeits, 30 p. 341.

cette particularité dans une influence des idiomes indigènes. C'est, en effet, presque exclusivement dans les nouns propres barbares, qu'on a *e* pour *i* et les quelques cas latins pourraient s'expliquer fort bien par la même cause. La prononciation ouverte de l'*i* a très bien pu s'imposer, en effet, aux mots latins de cette région, dans une certaine mesure, de la même manière, par exemple, que l'*i* gaulois s'imposa au latin des régions celtiques (Seelmann, 195).

Or, tout nous porte à croire que cette prononciation a réellement existé pour l'*i* en hiatus dans le nord de la Lusitanie.

Il est certain tout d'abord que l'*i* celtique avait ce son intermédiaire (Windisch, Grund. Rom. Ph. I. 504.), et cela, même devant voyelle, car les Gaulois ont souvent rendu par *eos*, *ens* la finale *ius* des nouns romains. On trouve sur les inscript. latines des Gaules *Cocideus*, *Senoneus* (Kuhns Beitr. 5, p. 187), et nous lisons fréquemment *eos* pour *ios*, *ius* sur les inscriptions en langue gauloise : *Iiaccos*, *Condilleos*, *Andarerisseos*, *Litumareos*, *Tasgiteos*, *Villoneos* (= Villonius) (Whitley Stokes, Bezz. Beit. XI. 152.) Cet *i* devient *e* en vieil irlandais devant *a* et *o* (Zeuss, Gram. celt. p. 12).

Il est possible que ce dernier *processus* soit le résultat d'antiques tendances inhérentes au phonétisme celtique en général. Il n'y aurait donc rien de si facile que d'expliquer *eus* pour *ius* et la prédominance des cas en *ea* sur ceux en *eus*, si l'on se basait sur le vocalisme celtique. Malheureusement la Lusitanie septentrionale est une région ibérique. On ne peut cependant repousser absolument la possibilité d'une influence celtique. Le fait est que le sud de la Lusitanie était peuplé de Celtes et

que ces derniers ont laissé aussi de nombreuses traces dans le nord de cette province et dans le *conventus bracaraugustanus* (Kiepert. Mon. Ak. Berl. 1864 p. 144, Garofalo. BAH. 54. p. 99) (1). Beaucoup de noms en *eus*, *ea* paraissent bien être d'origine celtique. Tels sont *Pintameus* (2) *Boutea* (3) *Tureus* (4) *Casilea* (5) *Doveus* (6).

Pictelancea (7), *Aleicea* (8), *Cilea* (9), *Triteus* (10), *Arcea* (11), *Denea* (12) sont plutôt ibères. Le suffixe *ius*, *eus* qu'on ne rencontre guère dans la péninsule ibérique que dans le nord de la Lusitanie, a tout à fait l'apparence du suffixe des patronymiques celtiques en *ios*, *eos* (13).

(1) Par exemple la peuplade des *Nemetati* près de Bracara et divers noms de localités en *-briga* : *Conimbriga*, *Longobriga*, *Talabriga*, *Volobriga*, *Coeliobriga*.

(2) = *quintus*, *-tamus*, suff. des superlatifs et des nombres ordinaux dans les langues celtiques.

(3) Cf. *Boudius*. Tac. Ann. 14, 31, 35, 37. *Bodecus*, *Boudicca* et autres noms dérivés de l'ind.-eur. *bhoudi-* (= utilitas) Cf. bret. *bud* (victoire), germ. *beute*.

(4) Origine douteuse. On trouve *Turavus* 572, *Turaius* 2633 avec les suff. celtiq. *avus* et *aius*. Plusieurs *Turius* sont fils ou pères d'individus à noms celtiques. (*Tureus Bouti*. 744, *Turaius Clouti* 2633, *Camalus Turei*. 745.)

(5) Cf. *Casillus* CIL. 3. 4743. Il y a plusieurs *Casiliacum* en Gaule.

(6) *Doveus* est douteux. *Doveccus* est un nom très commun en Gaule et en Bretagne, mais *Doveus* est parent de *Doveccus*, *Doverus*, *Dovile*, *Dovide* et autres noms hispaniques.

(7) Cf. *Pictones*, *Pictavi* de $\sqrt{\text{kwik}}$.

(8) Cf. *Aluquius*, *Allucius*, *Aleicius*.

(9) *Cilius* est très fréquent en Lusitanie. Cf. aussi *Citeni*, *Cilicus*, *Cilonus* et autres noms hispaniques.

(10) C'est encore un nom foncièrement espagnol. On le rencontre sous les formes *Trites*, *Tritaius*, *Tritus*.

(11) Cf. *Arquius*, *Arcobriga*.

(12) D'après Holder, nom ibère ou ligure.

(13) Il y a beaucoup de noms celtiques dans tout le centre et l'Ouest de l'Espagne, notamment dans les Asturies. Je me demande si les *Celtici* et autres peuplades de même race n'auraient pas formé pour une bonne part le contingent des cohortes. Romanisés par le service militaire,

Si, malgré tout, l'hypothèse d'une influence celtique paraissait trop hardie aux spécialistes des antiquités préhistoriques de l'Espagne, on pourrait entrevoir dans le vocalisme ibérique des indices qui seraient de nature à rendre compte d'*eo*, *ea* pour *io*, *iu*. — Les groupes de sons *ea*, *cai*, *eio*, *eas*, *aeu* sont fréquents sur les inscriptions ibériques de Lusitanie en caractères latins (CIL. II. 416, 738, 759, 2565 — Rev. arch. XVII, p. 56), et dans les textes en caractères indigènes comme celui de Castellon (Rev. ling. 1894. p. 247). Il semblerait donc que *ea*, *eo* conviendrait mieux au phonétisme de ces idiomes que *ia*, *io*. Peut-être le suffixe de ces noms propres était-il *eo* que les Romains auraient rendu par *ius*, *ia* en l'assimilant au suffixe des gentilices en *-ius* (1).

Devant *a*, par un phénomène commun à beaucoup de langues, l'*e* fermé se serait ouvert. C'est ainsi qu'on aurait plus souvent *ea* que *eo* (2).

ils auraient reçu ensuite des concessions de vétérans et, naturellement, ce seraient plutôt eux qui auraient laissé des épitaphes latines que les autres habitants imparfaitement romanisés. Il est certain que deux villes lusitaniennes : Emerita et Pax Julia sont des colonies de vétérans. Il y eut probablement une légion à Bracara au 1^{er} siècle (Hübner. CIL. II, supp. XC). La Lusitanie était un grand pays de recrutement. On trouve de nombreuses épitaphes de soldats lusitaniens dans l'Illyricum et à partir d'Auguste les légions de séjour en Espagne furent recrutées dans la péninsule, spécialement en Lusitanie. Il y eut des colonies de Celtici fondées dans les parties ibériques de l'Espagne notamment *Celticostavia* et peut-être *Forum Gallorum* (Garofalo. BAH. 34 p. 120).

(1) En certains cas *eas*, *ea* peut être simplement le résultat de l'adjonction de la terminaison latine *us*, *a* à la finale *e* des noms propres ibériques (*ilkastue*, *Dolice*, *Atue* BAH. 25 p. 270, *Dunedo* (= *Dovide*) BAH. 30 p. 230. Sur une inscription des Asturies, on lit : *uluie Cehce* qu'Hübner traduit par : *Atto C'hacei fil.* BAH. 30 p. 230 sqq.

(2) Dans les diphtongues ibériques *ea*, *aeu*, *eas*, *cai*, l'*e* paraît avoir été ouvert puisque l'on écrit tantôt *aeu*, tantôt *ea* : p. ex. *reum*, *vacarum*. Rev. Arch. XVII, p. 36.

D'ailleurs sans préciser, s'il s'agit du celtique ou de l'ibère, c'est un fait certain que, dans les noms barbares d'Espagne, *i* et *e* s'échangent fréquemment, notamment dans les suffixes *ico*, *igo*, : *eco*, *ego* qui sont très communs en Lusitanie. On prononçait donc *ïco*, *ÿgo* avec un *i* ouvert ou un *e* (1). Il en était de même, sans doute, dans le suffixe *io* rendu généralement en latin par *ius*, parfois par *eus*. D'ailleurs, on pourrait peut-être conclure de graphies comme *Ponceia* 620, *Pollicio* 5316 *Longeia* 417 que cet *ï* ne tendait pas à se changer en *î* comme l'*i* + voyelle latin, mais qu'au contraire il se prononçait assez fortement (2).

Cette hypothèse rend donc suffisamment compte des exemples trouvés dans le nord de la Lusitanie. Elle ne s'applique pas aussi bien aux quelques formes trouvées dans le sud de cette province. Il n'est certes pas impossible que, dans ce pays celtique, la prononciation ouverte de l'*i* en hiatus se soit introduite, même dans les mots essentiellement latins et d'usage courant comme *terteo*, *noxea*, *scaureis*, puisque en Gaule, tous les *î* latins semblent bien s'être prononcés longtemps ouverts comme l'*ï* celtique. Dans ce cas, *misolio*, *mesolium*, *collactia*, qu'on rencontre dans la même région, seraient des épels inverses. Mais cette explication ne s'impose pas et, comme nous l'avons déjà dit, rien ne nous force à interpréter ces derniers cas de la même manière que les autres. On peut aussi bien admettre que nous avons ici un simple vul-

(1) Le nom de ville : *Segia* est rendu par *Segea* sur les monnaies ibériques.

(2) Dans certains cas, *eus* pourrait bien même n'être qu'un succédané des suffixes *aius*, *aeus*, *eius*. C'est même assez probable pour *Triteus*, *Doveus* vis-à-vis de *Dovaius* 6336. e, *Tritaius* 2814.

garisme latin, comme il y en a tant dans cette région qui fut peuplée de vétérans. Il est probable que, dans cette partie de l'Espagne, *i* + *voyelle* et *e* + *voyelle* se confondirent très tôt, puisque c'est là que nous trouvons les cas les plus convaincants de *i* pour *e* en hiatus (*misolio*, *conlactia*, *mesolium*). Il est donc très naturel de regarder *scaureis* comme une graphie inverse.

C. CHUTE D'Ï EN HIATUS DEVANT Ē.

requivit IHC. 35. (a. 518).

requēbit ib. 22.

requivit ib. 44. Cet exemple doit probablement être rejeté car d'après la dernière révision du texte, il faudrait lire *requiēvit*. (Cf. supp. p. 19).

Ces formes épigraphiques et un grand nombre d'autres que M. Schuchardt II 444 a recueillies en diverses provinces, jointes au témoignage des langues romanes, affirment la disparition de l'ï devant ē dans quelques mots en *ēs* gen. *ētis* ou *ētis*. (*requēvit* est d'après *quetus*, qui est lui-même d'après *quetem*).

On a par exemple :

quetem > esp. port. *quedo* fr. *coi*, *coite*.

paretem > esp. *parcal* fr. *paroi*.

abetem > esp. *abeto* et *abete*.

Varron nous apprend qu'on disait *ares* pour *aries* « *ares veteres pro aries dixisse*. » La raison d'être de cette réduction n'est pas encore bien connue.

(A continuer.)

A. CARNOY.

MÉLANGES.

Le Premier Livre imprimé dans l'Inde.

Une revue indienne (*The Argus*) a publié sur cette question intéressante l'entrefilet que voici :

« In 1577 the Society of Jesus published at Cochin the first book printed in India. » This statement appears in Sir William Hunter's *Imperial Gazetteer of India* (Vol. IV., p. 12) and in Lieutenant H. S. Brown's *Handbook of the Ports of India and Ceylon* (p. 129). Further particulars of the *incunabula* of the Press in India are given in an old Latin record which tells us that « *Flos Sanctorum* » *typis Tamulicis editus fuit, characteres Tamulicos curante et scalpente R. P. Joanne Faria, S. J., in ora Piscaria Missionario anno 1578. Anno praecedente (1577) Joannes Gonsalves, Hispanus laicus S. J., jam alios Indicos characteres scalpserat, quibus prima Christiani catechesis in India vulgata fuit.* This John Gonsalves was the one *che formò il primo i caratteri Tamulesi.* The type was wooden — *characteres in lignum incisi.* From this it appears that the date of the printing of the first book is pretty certain, but Mr. Alfred G. Gover, Barrister-at-law, Cochin, informed a writer in *The Mangalore Magazine* that the place is not so certain. In a letter of September 6 he says : « I have been looking for the reference as to the place where the first book in India was printed, but cannot find it either in Day or Whitehouse. My impression is still very firm that it was in the now deserted station some miles east of Pallipuram in the jungle, but I cannot remember the name. I know that the late Mr. Sealy made a pilgrimage to the place and gave me afterwards a description of it. »

En commentant ces observations, Mgr Medlycott, ancien vicaire-

apostolique de Trichur, pour les Syriens du Malabar, a écrit comme suit :

SIR, — In your issue of March 9, among Notes, you have a paragraph bearing on this subject quoting from Sir William Hunter and giving an extract from a letter of Mr. Alfred Gover of Cochin, who says he is unable to trace a reference he had seen on the subject. The quotation he wanted is to be found in the Rev. Thomas Whitehouse's *Lingerings of Light*, p. 153-4. I have traced the source whence the information was obtained by the author and find it incompletely reproduced. So with your kind permission I will give you a translation from the Latin of the original passage in *India Orientalis* of Paulinus a S. Bartholomæo, the Carmelite missionary of Malabar, page 181 : « In the year 1577 the Spanish lay brother, John Gonsalvez, S. J., was the first to engrave, at Cochin, Malayalim-Tamil type with which the Rudiments of Catholic Faith were published in India. In 1578, Father John de Faria, S. J., at Punicail, engraved and cast type of Tamil letters, common to the Fishery and Coromandel coast, in which he published the book *Flos Martyrum*. In 1679, in the village Ambalacata, other Tamil type were engraved in wood by Ignatius Aichamoni, a native Malabaresse, and with these was published the *Vocabulario Tamulico com a significação Portugueza composto pello P. Anthem de Proença da Comp. de Jesu, Miss. de Maduré* », and Paulinus adds, « the work is to be found in the library of the S. Cong. de Prop. Fide ».

I take it the wooden type were not moveable but block-type of wood. I have seen a dictionary in Malabar so printed — perhaps this identical one — moveable metal-type being used for the words of the counterpart European language. In this case I should add that having consulted *O Oriente Conquistado* of Father Francis de Souza (Part II., *Conq. I.*, div. ii, paragraph 69) to verify what he might say, I found that he says they were cast — *fundendo os caracteres da lingua Tamil*. Yet Paulinus may be right, for he inspected the book, as I had done in the above case.

The above wood-type blocks were most certainly prepared for the Jesuit College of St. Paul, the preparatory school for the initiation of new missionaries coming out for the Madura mission,

situated in that village on the western banks of the Shalacoody River, a few miles distant from the former College of the Society at Vaipicota, which the Jesuits abandoned after the Dutch had captured Cranganor in 1662, and had levelled the town and fortifications, except one tower, remains of which yet stand. Blessed John de Britto, the Martyr of Madura, passed through the second College, made his month's retreat there and his solemn profession at the hands of the Father Provincial, in March 1650. The place was within the limits of my vicariate apostolic, when in Malabar, and I visited the site to see what, if any, remains of its former importance yet existed, and to take steps to preserve them. But to my regret there did not exist "a stone upon a stone" of the former College; it must have been abandoned after the suppression of the Order and gradually fallen into some decay, when Hyder and Tippoo's invasions of Malabar caused the local Rajahs to use the debris in the formation of the "Travancore Lines", which align the site. The spot where Tippoo's battery shattered the parapet and wall still remains, about a mile to the west, in much the same state as when his victorious army marched through to burn and sack the houses and churches of the Christian villages around. Fortunately the advance of the British Army, a second time, against Siringapatam compelled Tippoo to withdraw at once and hasten to defend his Capital, where he met a soldier's death, sword in hand.

† H. E. MEDLYCOTT, Bishop of Tricomia.

CHRONIQUE.

The American Journal of Philology. Vol. XXI. 2. 1900 :

1° *Horace. Serm. I. 4. A Protest and a Program*, by HENDRICKSON.

L'auteur propose une nouvelle interprétation de cette satire. Elle serait non pas une justification du poète contre les attaques soulevées par les satires précédentes, mais plutôt la critique d'une théorie littéraire, exposée sous forme concrète. M. Hendrickson confronte ensuite l'opinion exprimée par Horace sur la satire dans le Serm. I. 4. avec la théorie de Perse sur ce même genre littéraire.

2° *Tennyson and Homer*, by WILFRID P. MUSTARD.

Recueil d'expressions de Tennyson, mises en regard des vers homériques auxquels elles font allusion ou dont elles sont d'évidentes réminiscences.

3° *Prohibitives in Silver Latin*, by WILLARD CLEMENT.

L'étude de Bennett sur les prohibitifs latins a amené M. W. Clement à faire à ce point de vue une revue générale des auteurs de l'âge d'argent. Il s'agit de l'emploi du prés. et du parf. du subjonctif, de l'infinitif et de l'impératif après *ne, cave, vide ne, noli*, etc.

4° *Some notes on Servius Commentator*, by R. B. STEELE.

5° *Etymological miscellany*, by FRANCIS WOOD.

Etudes sur une vingtaine de mots latins, grecs et sanscrits : *crapula, forma, jūbīlum, lūrōr, oblivio, nimbus, ζόφος, κλοῖός, κύκνος, μάργος, σίνουμι, τίλος, σμίλι, σπεύδω, ὕμνος, ὕλι, ὕλιζω, klidyati, klība, bhrēsha, garat.*

6° *Some Lucretian emendations* of W. A. MERRILL.

7° *Some Celtic traces in the glosses*, by OTTO B. SCHLUTTER.

Dans plusieurs glosses on trouve orge = occide. Ce mot est rap-

proché de divers vocables celtiques et comparé au zend : arezar. L'auteur interprète aussi netcos = murus, cloes = pluvia, ainsi que plusieurs mots insérés en des textes vieil anglais et des mots celtiques latinisés comme beta, gunna, gergenna, ogastrum, etc., la plupart de ces derniers extraits aussi du Corpus Glossariorum latinorum.

8° *The source of the so-called Achaean-doric* *χοιρί*, by CARL DARLING BUCK.

Il s'agit de l'idiome écrit dans la partie Nord Ouest de la Grèce vers le 3^e siècle, et qui, en ces contrées, disputa quelque temps le terrain à la *χοιρί* proprement dite.

M. Buck ne croit pas qu'elle représente aucun dialecte ancien dans sa pureté. Il insiste surtout sur l'influence exercée sur elle par l'attique. La *χοιρί* achéo-dorique ne serait d'ailleurs pas bien uniforme sur tout le territoire où elle s'étendait. On distinguerait surtout une *χοιρί* étolienne à côté d'une *χοιρί* achéenne.

9° *Etymology and Slang*, by EDW. W. FAY.

M. Fay nous donne des aperçus très neufs et très ingénieux sur l'histoire des impersonnels latins. La clef de leur étymologie se trouverait dans des métaphores populaires analogues à celles qui se produisent dans nos argots modernes.

— Dans la *Revue des livres* nous remarquons une longue, savante et minutieuse analyse par M. Paul Shorey de l'ouvrage : « *Parmenides im Kampfe gegen Heraklit* » von Prof. Dr. A. Patin.

The American Journal of Philology. Vol. XXI. 3. 1900 :

1° *The Chthonic gods of Greek religion*, by ARTHUR FAIRBANKS.

L'auteur rappelle d'abord brièvement les théories de Preller, Müller, Stengel, Diels et examine ensuite comment le terme « chthonique » est usité dans la littérature, détermine le caractère des *χθόνιοι θεοί*, leur rapport avec les autres dieux de la mythologie, ainsi que la nature de leur culte.

2° *Notes on Cicero's Use of the Imperfect and Pluperfect Subjunctive in si-clauses*, by H. C. NUTTING.

3° *Apám Napát again*. By L. H. MILLS.

Considérations intéressantes et neuves de M. Magoun sur la

nature originelle du dieu indo-iranien *Apām napāt*. M. Gray est persuadé qu'il s'agit d'une divinité des eaux. M. Magoun a soutenu déjà, au contraire, que l'*Apām napāt* est originairement un dieu de la lumière. Il maintient son avis, mais il ne croit pas que les deux opinions soient absolument irréconciliables.

Apām napāt c'est l'éclair en zigzag ou en chaîne comme on le voit dans les grands orages des contrées chaudes et humides. On l'a appelé « fils des eaux » parce qu'il est toujours accompagné de grande pluie et que ces orages suivent en général les cours d'eaux. Plus tard la divinité avestique *Apām napāt* dont le caractère originel s'était effacé fut considérée plus proprement comme un dieu des eaux.

4° *Items from the Gâthic Pahlavi*, by L. H. MILLS.

M. Mills parle des commentaires et traductions pehlvies des Gâthas et montre qu'on a exagéré leurs défauts. Avec de la patience, il y a moyen d'y trouver des perles.

5° *Notes on the Modern Minsi-Delaware Dialect*, by DINELEY PRINCE.

— Notice sur le parler moderne de tribus Minsi-Delaware de l'Ontario, suivie de quelques textes avec traduction.

6° *De quoque adverbio*. Scripsit GUILIELMUS HAMILTON KIRK.

Etude sur le sens et l'emploi de l'adverbe « quoque ».

7° *A Papyrus fragment of the Iliad*, by EDGAR GOODSPED.

Ce fragment contient les vers 824 à 841 du 5° livre de l'Iliade. M. Goodsped en compare les leçons avec celles des éditeurs modernes.

8° M. MELVILLE BOLLING propose une nouvelle étymologie de *σθένος* qu'il rattache à $\sqrt{\text{segh}}$.

La Revue des Religions Tome XL, n° 3, XLI, n° 1, 2, 3
contient :

1° *Notes sur l'Islam Maghribin* par EDMOND DOUTTÉ.

Le mahométisme n'est pas une religion si simple qu'on veut bien le dire. Il reconnaît notamment l'existence d'êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme. Ce sont par exemple les Marabouts. M. Doutté laisse de côté la question dogmatique qui s'y rapporte

et ne s'occupe que du maraboutisme du Maghrib. Ce dernier a un caractère local et constitue une véritable anthropolatrie de la part des indigènes. Quant à son étymologie, le mot : « marabout » semble se rattacher à *ribā* (fort, puis couvent). Les marabouts se forgent des généalogies fantaisistes. Ils sont souvent pauvres. Quelques-uns plus riches ont la vie douce. On cite sur leur compte plus d'un accroc à la sobriété et la continence. En général ils jouissent partout d'une vénération profonde, qui est méritée pour les services rendus aux populations. Ils leur servent de juges, protègent les caravanes, instruisent le peuple.

2° *Nebo, Hadaran et Serapi dans l'apologie du Pseudo-Melithon*, par ISIDORE LÉVY.

L'apologiste prétend que *Nebo* n'est autre qu'Orphée et qu'*Hadaran* représente Zoroastre. La raison de ces surprenantes identifications se trouverait dans une fausse étymologie. *Hadaran* a été rapproché d'*atharvan*, *Nebo* a été identifié au mot hébreu *nabi* (prophète). Or Orphée est le plus vénéré des 4 μύηται grecs.

3° *Un essai de philosophie de l'histoire religieuse.*

— Résumé des conférences faites à Edimbourg, par C.-P. Tiele, professeur à l'Université de Leyde.

4° *Le douzième congrès international des Orientalistes.*

— Rapide aperçu des travaux du congrès qui touchent à l'histoire des religions, par JEAN RÉVILLE.

5° *Sur le prétendu monothéisme des anciens Chinois*, par MAURICE COURONT.

6° *La déesse Aruru* par C. FOSSEY.

M. Fossey regarde comme dénuée de fondement l'identification de la déesse assyrienne Aruru avec Ishtar d'Erech. Il y aurait plus de raisons, pense-t-il, d'identifier la prétendue Aruru avec Sarpant.

7° *Etudes de Mythologie slave*, par L. LÉGER.

L'auteur publie la suite des articles parus dans les tomes XXVIII et XXIX de la revue. Il donne diverses considérations sur le dieu *Zernoboch*, les déesses, les pénates et fait la synthèse des allusions qu'il a faites en maint endroit au culte païen des Slaves.

8° *Bulletin des religions de l'Inde*, par A. BARTH.

M. Barth tout en continuant à traiter séparément du Bouddhisme

du Nord et de celui du Sud, montre que cette division est inexacte en ce qui concerne les temps anciens. Il fait ressortir l'importance du manuscrit de Khotan, de la colonne d'Açoka et du pilier de Paderia au point de vue de l'histoire du Bouddhisme.

L'inscription d'Açoka a suscité aussi des controverses sur l'origine de l'écriture dans l'Inde. M. Barth repousse les vues intransigeantes de M. Halevy. Il admet comme Bühler que la *karoshti* est d'origine araméenne. La *brahmi* remonte aussi aux alphabets sémitiques mais c'est tout ce qu'on peut dire et la date de l'introduction ne peut encore être fixée même approximativement. M. Barth parle ensuite de diverses autres questions d'archéologie et d'art hindous.

Revue des Livres. — Parmi les comptes rendus, nous remarquons l'étude approfondie que M. Nathan Söderblom, a consacrée au livre de notre collaborateur : A. V. Williams Jackson : *Zoroaster, the prophet of ancient Iran*.

L'auteur du compte-rendu ne marchand pas ses éloges pour « ce splendide volume qui fait honneur à l'Université de Columbia et au distingué « Avesta scholar » qui a inauguré avec tant de zèle et de compétence les études iraniennes dans le nouveau monde ».

M. Söderblom conclut l'examen de la 1^o partie du livre en disant que M. Jackson a excellemment rempli la première tâche qu'il s'impose, à savoir : « réunir autant de documents que possible pour illustrer la vie et la légende de Zoroastre ».

A propos de la 2^de partie, où M. Jackson reconstitue la légende de Zarathushtra, M. Söderblom aurait désiré une « critique historique d'une tout autre méthode, plus conséquente et moins « arbitraire en admettant même que telle tâche puisse être utilement accomplie ».

Quant aux appendices qui forment la 2^de moitié du livre de M. Jackson, ils sont d'après M. Söderblom « les parties les plus importantes de son ouvrage et celles qui ont la plus grande valeur scientifique ».

* * *

M. Xénopol répond dans une brochure intitulée « *Magyars et Roumains devant l'histoire* » à la thèse défendue par M. de Bertha

dans son livre récent qui porte le même titre. M. de Bertha, aurait, selon M. Xénopol, fait œuvre de polémiste plutôt que d'historien. S'il veut prouver que les Roumains n'occupent pas leur pays depuis la formation de la province de Dacie, ce serait afin d'enlever un argument aux Transylvains désireux de se réunir à leurs frères d'au-delà des Carpathes. Or les arguments de M. de Bertha n'auraient pas de force et son procédé serait tendancieux. De plus il serait faux d'attribuer aux Roumains l'intention de se réunir en un seul état.

— M. Lefèvre-Pontalis publie dans les Annales du Musée Guimet XXVI, 4^e part. un recueil de talismans en usage parmi les tribus laotiennes du bassin du Mekhong, qui lui fut communiqué par un bonze de Luang-Prabang. Il en donne une reproduction ainsi que la transcription des caractères qui y sont gravés. L'introduction est précédée de détails intéressants sur les superstitions qui, sous le vernis du bouddhisme, continuent à subsister au Laos.

— M. Paul Tannery et l'abbé Clerval publient une *correspondance d'écolâtres du XI^e siècle* (62 p.) qui offrent de l'intérêt au point de vue de l'histoire des Mathématiques. Elles montrent qu'à cette époque les écolâtres n'avaient pas réussi encore à créer un enseignement de la géométrie. D'autre part cette correspondance jette un jour nouveau sur les questions concernant la date et la composition des géométries attribuées à Boèce et à Gerbert.

— *Shaddarçaneshu, en religions studie. Prolegomena till den indiskt ortodora filosofien of OSCAR VALENTIN missionär i Indiens centralprovinser. Stockholm Fosterlands Stiftelsens förlags-expedition. 18 opp.*

L'ouvrage comprend un exposé succinct des principes de chacun des six systèmes orthodoxes de la philosophie indienne, suivi d'un parallèle entre « la philosophie orthodoxe de l'Inde et la religion biblique ». L'auteur a voulu faire une introduction succincte à la philosophie indienne pour ceux qui veulent en faire ensuite une étude approfondie, fournir aux missionnaires un moyen facile de s'initier aux idées des peuples qu'ils vont convertir et donner aux amis des missions une idée des difficultés auxquelles se heurtent les propagateurs de la foi.

— *Étude critique de quelques documents angevins de l'époque*

carolingienne. I. *Diplômes de Charles le Chauve en faveur de St Aubin d'Angers*. II. *Diplômes faux de l'abbaye de St Florent* par M. A. GIRY. Extrait des mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles Lettres, Tome XXXVI, 2^e partie. Paris. Imprimerie nationale, 72 pp., in-4° avec reproduction phototypique des deux documents discutés.

— L'Institut Lazareff des langues orientales à Moscou annonce la publication d'un *manuscrit arménien des quatre Evangiles*. Ce Ms. de l'année 887 après J. C., est le plus ancien de ceux qu'on connaisse jusqu'aujourd'hui. Il est d'une grande importance au point de vue de la paléographie arménienne et surtout pour l'étude critique du texte du N. T., à cause des variantes qui s'y trouvent en grand nombre.

— *Bulletin de la société Neufchâteloise de Géographie* Tome XII, 1900, 356 pp. in-8°. Recueil d'études intéressantes et variées. Signalons *Les Yézidi ou les adorateurs du diable*, par J. Spiro, et *A propos de la polyandrie chez les Thibétains* par E. Picard.

ERRATUM.

M. O. Pautz nous prie de corriger les fautes suivantes, qui se sont glissées dans sa réponse à M. Forget. Voir *Le Muséon*, 1900, n° 1, p. 103.

Ligne 5, au lieu de *Sinnlichkeit*, lire *Simtlichkeit*; ligne 7, au lieu de *ignoriert*, lire *ignoriert*; ligne 29, au lieu de *Buss*, lire *Busse*.



LE LATIN D'ESPAGNE

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

ÉTUDE PHONÉTIQUE ET MORPHOLOGIQUE.

(Suite.)

§ 6. — *e* pour *i*.

L'*i* est de toutes les voyelles latines celle que les langues romanes ont le mieux respectée. En latin, on constate pourtant, dans certains mots, une hésitation entre *i* et *e*. Ainsi Varron nous dit que *spīca* se prononçait *spēca* dans les campagnes. Toutefois il est probable que cela ne se produisait qu'au cas où *i* remontait à *ei* (Lindsay, p. 50). La diphtongue *ei* se serait monophthonguée en *i* ou en *e*, suivant les dialectes. On constate un fait analogue pour *ou* qui, en quelques mots, se résoud en *o* au lieu de *u*. En Espagne, les exemples d'*e* pour *i* tonique sont en petit nombre.

On a tout d'abord à l'époque chrétienne : *edus, edebus* IHC. 299, 101. — Si tardives que soient ces inscriptions, on ne peut séparer ces formes des nombreux cas de *edus* qu'on constate dans CIL. I. 854, 845, 883, 914, 946, 971, 978. La forme *edus* réapparaît d'ailleurs à la basse époque. Schuchardt (II, p. 77) en cite cinq ou six exemples du 6^e s. (Cf. aussi Seelmann, p. 166). Cette réapparition peut être due, soit à une affectation d'archaïsme, soit à la conser-

vation de la vieille forme *edus* dans certains parlers latins. Le dualisme *edus* : *idus* s'explique par le fait que le mot contenait primitivement la diptongue *ei*. On trouve en certaines inscriptions la vieille forme *eidus* qui est *eidús* (= *idibus*) dans les langues italiques. Il n'y a pas à douter que ce mot n'ait contenu primitivement une diptongue, s'il faut le rattacher à $\alpha\dot{\epsilon}\omega$, *aestus* d'après Conway, II. 615.

L'hésitation entre les suffixes *-ēnus* et *-īnus* a traversé toute la latinité impériale. (Mohl, Lexiq. III.) Elle se constate surtout dans les noms propres parmi lesquels la substitution des suffixes est assez fréquente : *-enus* vis-à-vis d'*-īnus* peut aussi parfois tenir à une variété dialectale. Mowat (Mem. Soc. Ling. Paris I 514) remarque que les noms en *-enus* proviennent en général du Picenum et du pays de Naples. On trouve un certain nombre de noms propres en *-enus* pour *-īnus* dans les inscriptions (Schuchardt II 70). En Espagne nous avons :

Sabena 133. Leçon traditionnelle rejetée par Hübner.

Valirene (= *Valerinae*) 6338. i. Inscription tout à fait barbare.

Ce n'est peut-être qu'une méprise grossière

Aneni 5763. *Aninius* est la forme habituelle. On a *Anenus* dans CIL. VI. 11694

Flareni 2854.

Accleus 2215. (1^{er} siècle). Ce nom se rencontre aussi en Italie.

En revanche on a *Acculinus* VIII. 7973.

Rigeni, *Riceni*, *Regeni* 4970. 421. *Reginus*, *Reginius* sont les formes normales. On a *Regenus* dans Fröhner a. a. o. 1762. —

Dans une inscription des *Marucci* (Conway 243. 10) nous trouvons le datif *regeni* = *reginae*.

Rasenius 4970. 421. On trouve généralement *Rasinus*.

On a plus souvent *ē* pour *ī* final.

Anatclonte 568 (datif).

luce 676 (datif).

Obione 5808. A moins que ce ne soit pour *Obionae*, datif d'*Obionamerente* BAH. 31. p. 393 (3^e siècle).

uxore 3214.

Lacone 761.

venante 6338. n. (datif).

Peculiare 816. Leçon pas très sûre.

tale (ablatif) BAH. 34, p. 417.

plure 6278. (Ins. off. a. 176. ablat.).

Cela se présente donc surtout au datif et à l'ablatif des thèmes consonantiques et des thèmes en *i*.

Il y a lieu de croire que des actions morphologiques ont eu part à ce phénomène. L'ablatif en *i* était beaucoup plus rare que celui en *e*. Les datifs en *e* sont très fréquents dans les vieilles inscriptions latines (Lindsay 587) (1) et Lindsay y voit une simple variante orthographique de la flexion en *i*, *ei*, comme *plorume* CHL I. 152, qui n'est qu'une variété graphique de *plorumi*. Au reste, la prononciation de l'*i* final n'était peut-être pas aussi franche que celle de l'*i* médial. Toutes les langues romanes sauf l'italien l'ont rendu par *e*. Seehmann compare la prononciation de cet *i* à celle de l'*y* anglais dans *baby* (2). Dans les mss. et les inscr., la substitution de l'*e* à l'*i* final est très fréquente, surtout en Gaule où Max Bonnet en a trouvé 74 exemples dans Grégoire de Tours (p. 126).

En dehors de ces quelques cas de datif et ablatif en *e*, on ne trouve *e* pour *i* final en Espagne que dans *debere* (= *deberi*) 5181, ce qui n'est très probablement qu'une erreur du lapicide en face de laquelle, on a *jocari* 2262

(1) Quintilien I. 4. 17. « Quid, non *e* quoque *i* loco fuit ... et Diove, Victore » (Mohl. Lexiq. 120).

(2) Notons cependant que cet *i* n'a donné lieu à de nombreux phénomènes d'*umlaut* qui ne pourraient guère se comprendre si l'articulation de l'*i* final avait été fort différente de l'*i* normal.

(= *jocare*), qui n'est peut-être qu'une simple confusion entre les verbes déponents et les verbes actifs.

À partir du 8^{me} siècle, on commence à trouver assez fréquemment *e* pour *i* final au génitif singulier. On a, par exemple, *Petre* IHC 551. Il en est de même à la 1^{re} personne du parfait : *erue* IHC 554. Faut-il voir dans cette orthographe la preuve du changement d'*i* final en *e*, en toute position, phénomène qui s'est produit certainement dans la préhistoire de l'espagnol ?

Nous pouvons enfin constater *e* pour *i* en syllabe finale dans :

felix IHC. 331 (a. 381).

filex ib 295 (6^e s.).

On dit de même *infilex* dans Grégoire de Tours (Bonnet 125). Cette graphie est des plus étranges.

L'espagnol et l'italien ont gardé l'*i* à l'accusatif *felice(m)* > it. *felice* esp. *feliz*. Il est vrai que le nominatif était plus exposé à laisser dégrader son *i*. Celui-ci était, en effet, en syllabe finale et, par suite de la chute de la gutturale dans le groupe *x*, cette syllabe *-is* devait se confondre avec la finale *-is* > *-es*, si fréquente. On peut d'ailleurs encore songer à une assimilation de l'*i* final à l'*e* tonique précédent.

Au reste, la finale *-ix* était très rare, tandis que beaucoup de mots se terminaient par *-ex*.

§ 7. — *û, ū, ò, ô finals.*

Il existe un parallélisme remarquable entre le sort des voyelles *è, ē, ì, î*, d'une part et celui d'*û, ū, ò, ô* de l'autre.

Une différence entre les deux catégories vocaliques existe toutefois à l'atone finale.

Tandis que, d'une part, \hat{e} , \hat{i} , $ae > \hat{e}$, de l'autre, \hat{u} et $\hat{u} > u$, \hat{o} et $\hat{o} > o$. La confusion entre ces deux phonèmes o et u quoique très ancienne est relativement tardive, car la distinction semble subsister encore en sarde et en asturien.

Voici les différents cas où u et o finals sont échangés sur les inscriptions d'Espagne.

2) *A une époque ancienne :*

annoro 3679. (Palma).

feto (= *foetum*) BAH. 34. p. 417 (fin du 2^d siècle) (en Estrémadoure) Inscr. vulg.

misolio (= *mausoleum*) 5144 (à Ossonoba).

voto 6288 (conv. *bracarangustanus*). Ce pourrait être un ablatif :
« *voto Nymphis posuit* ».

vero (= *verus*) 4858. (Inscr. milliaire de Braga — a. 238). Cette graphie n'est, je crois, qu'une distraction du lapicide qui aura mis le datif pour le nominatif, car les lapsus de cet ordre sont assez fréquents dans les inscriptions milliaires. Je reviendrai sur cette forme quand je traiterai la question de l's finale.

suffragio ferre 1964. I. 49, II. 22. (1^{er} siècle). Je crois comme Mommsen que c'est une forme archaïque en o pour um conservée par tradition dans une formule juridique.

votu (= *voto*) 5136, BAH. 37. 165₁ — Ces deux ablatifs sont antérieurs et situés dans la même région. Je pense qu'ils n'intéressent nullement la phonétique. Les mots *votum* et *responsum* auront été déclinés sur la 4^{me} déclinaison comme les substantifs verbaux en *-tus, -sus*.

locus (= *locos*) 5439. III. 17. (Inscr. officielle de l'an 42). Étant données la date et la nature de l'inscription, il ne faut voir dans cette graphie qu'un lapsus de ce lapicide qui en a commis bien d'autres.

porto XV. 3094. a-1. C'est un ablatif de la 2^{me} déclinaison. On a de même le génitif *porti* (Georges 542).

β) *A l'époque chrétienne :*

isto monumento. IHC. 403 (= *istud monumentum*). C'est déjà la finale *o* des substantifs espagnols.

arcos. IHC. 23, 176.

porticos. IHC. 176. (Emerita) (= CIL. 2. 3420).

C'est le résultat d'une analogie bien naturelle exercée par les thèmes en *o* sur ceux en *u* beaucoup moins nombreux.

anus. IHC. 327 (a. 541 à Conimbriga).

Cet accusatif en *us* est extrêmement répandu surtout en Gaule (Bonnet p. 131, 337). On n'a que ce seul exemple en Espagne. Le succès de cette forme dépend sans doute de la phonétique, en ce que *ō* et *ū* finals se confondirent et de la morphologie, en ce qu'elle est le résultat d'une analogie. On aura fait la proportion :

$$\frac{\textit{rosa(m)}}{\textit{rosas}} = \frac{\textit{annu(m)}}{\textit{annus.}}$$

anu. IHC. 175 (a. 655 à Guadix).

Veremundu IHC. 135 (s. 485). Ces deux derniers exemples peuvent être aussi bien des accusatifs sans *m* finale que des ablatifs en *u* pour *o*.

herus (= *heros*) IHC. 128 (a. 762).

Nomin. $\left\{ \begin{array}{l} \textit{Visunos. 2809, 2810 (Clunia).} \\ \textit{Secovesos. 2871 (Lara près Numantia).} \\ \textit{Caisaros. 5762 (Pallantia).} \end{array} \right.$

gen. plur. ? *Argailo. 5762 (Pallantia)*.

Ces noms se trouvent précisément à Clunia et dans le pays de Numance, c'est-à-dire, en pleine région celtibère. (L'on a trouvé à Clunia des traces de culte celtique, p. ex. une dédicace aux *matres*.) Il est vrai que l'inscription 5762 provient de Pallantia chez les *Vaccaei*, mais cette ville est fort rapprochée des pays celtibères et le nom *Caisaros* était certainement porté par un Celte. (La tribu des *Argaeli* faisait partie des *Arevaci*, peuplade celtique). Il est donc admissible que ces nominatifs en *os* et ce génitif en *o* soient des flexions celtiques. Les nominatifs en *os* sont fréquents dans les inscr.

en langue gauloise ainsi que les génitifs en *om*. (Cf. Whitley-Stokes. *Decl. Celt.* Bezz. Beitr. XI p. 162 sqq.).

Nous concluerons donc, que les exemples que nous venons d'énumérer, sont loin d'avoir tous grand poids pour prouver la confusion d'*u* et *o* finals. Malgré cela, un certain nombre de ces graphies pourraient avoir une certaine valeur à ce point de vue. Il est donc intéressant de les grouper d'après leurs lieux de provenance. Les plus probants *feto*, *misolio* sont dans la Lusitanie orientale. Non loin de là, à Merida, se trouve *arcos*. C'est aussi dans cette province qu'on lit *anus*, *votu*, *responso* ; *vero* est dans le nord du Portugal, *porticos* est à Carthagène, *herus* près de Cordoue, *anu* à Guadix, *annoro* aux Baléares. Tout le nord et le centre de l'Espagne restent donc en dehors de cette répartition, bien que les inscriptions vulgaires n'y manquent pas. Cette circonstance est à rapprocher du fait que les parlers asturiens semblent distinguer encore *u* et *o* à la finale (Meyer-Lübke, I. § 508, Gorra, Ling. Lett. Spagn. p. 41). Comparez p. ex. l'astur. *kouuo*, *kresicudo*, *sedo*, *algunos* à *algunu*, *queremus*, etc.

Quant à la date à laquelle les voyelles vélaires finales se réunirent en Espagne dans le son unique *o*, on ne peut l'établir avec le matériel épigraphique dont nous disposons. On n'a comme exemples anciens que *misolio* et *feto* qui aient une certaine autorité. Or, c'est trop peu, quand il s'agit de sons aussi voisins que *ũ* et *õ*, et qu'on se trouve à la finale où les sons sont moins bien accusés qu'à la tonique, et où les influences morphologiques exercent souvent leur action. Sauf ces restrictions, ces deux exemples tendraient à reculer jusqu'au 2^e siècle le passage d'*u* final à *o* en Lusitanie.

§ 8. — *La graphie uo pour uu.*

Jusqu'à la fin de la république et même jusqu'à Quintilien, la finale du nominatif et de l'accusatif singuliers des thèmes en *o* était orthographiée *os, om* « more antiquo » chaque fois qu'elle était précédée de *u*. Il n'est pas sûr du tout que cela correspondit à la prononciation. Un grammairien du 1^{er} siècle, Velleius Longus (Lindsay 267) dit expressément : « a plerisque superiorum, primitivus et adoptivus et nominativus, per *u* et *o* scripta sunt, scilicet quia sciebant vocales inter se ita confundi non posse ut unam syllabam non faciant, apparetque eos hoc genus nominum aliter scripsisse, aliter enuntiassse. Nam cum per *o* scriberent per *u* tamen enuntiabant ». Il s'agissait simplement d'éviter la confusion de *uu* (= *ū*) *ūu* et *uu*. Un coup d'œil sur les différents exemples de la graphie *uo* pour *uu* en Espagne ne peut que nous confirmer dans l'opinion qu'elle n'a rien à voir avec la prononciation.

En effet 1^o Dans le texte des mêmes inscriptions, *uo* et *uu* s'échangent *antiquom* : *perpetuum* 2655, *mortuom*, *triduom* : *mortuus* 5459 (Lex ursonensis, a — 42). Cette dernière inscription nous montre donc *uu* dès une époque très ancienne. Beaucoup d'inscriptions du 1^{er} siècle ont d'ailleurs *uu*.

2^o L'inscr. 5928 (= 5479) contient la graphie *volt* à côté de *iventus* (= *juventus*) : ce qui témoigne chez le lapicide d'un grand soin à éviter *uu*. Il s'en tire en écrivant *uo* pour *uu*, *u* pour *uu*. Dans l'inscription officielle de Malaga 1965 (1^{er} siècle) on trouve de même *dium* (L. 50) à côté de *dicom* (H. 1).

3^o La graphie *uo*, comme nous venons de le voir pour le mot *volt*, n'est pas restreinte à la finale. On la trouve à

l'initiale dans

volnera 5478 (Gades. Fin du 1^{er} s. ap. J. C.).

voltis 1425 (inscr. officielle — Laberia. a. 78)

et à l'intérieur du mot dans *avonculus* 4278, 900, 1282, 1696, 3697, 2150, 1425.

Or il ressort clairement d'un texte de Varron que déjà à l'époque républicaine, on prononçait *u* dans le mot *vulnus*. En effet, cet auteur veut donner des exemples de *u* initial devant toutes les voyelles de l'alphabet et choisit *uifer*, *velum*, *vinum*, *vomis*, *vulnus* (Lindsay. 256). Donc, bien qu'on écrivit *volnus*, on prononçait *vulnus*.

uo nous apparaît ainsi de toutes façons comme un simple artifice graphique.

— Cette orthographe se rencontre souvent en Espagne.

On a au 1^{er} siècle :

conditivom 3444 (Carthago nova) — Époque d'Auguste.

suos 5730 (Asturies) 1^{er} s.

volnera 5478 (Gades.) Fin du 1^{er} s.

clavom 5181 (Met. Vipasc). — Fin du 1^{er} s.

Au 2^d siècle :

antiquom 2633 (Asturies) a. 152

cervom 2660 (Legio VII) Époque de Trajan.

avonculus 1282 (Salpensa) a. 147.

Enfin *parvolo* 1088 (Ilipa) est du 3^e siècle mais dans une inscription assez vulgaire. C'est peut-être *-olo* pour *-ulo* comme dans *auncolo*, *tomolo*, *vernolos*, et autres exemples que nous allons étudier ci-dessous.

Par conséquent, la graphie *uo* s'est maintenue assez longtemps en Espagne. Il en fut de même en Narbonnaise.

Quant à la répartition des exemples dans le pays, il y a peu à remarquer. Notons qu'on n'en a que deux en Lusi-

tanie : *clarom* 5181 (Met. Vipascense) et *primitivos* 491 (Emerita).

Déjà en l'an 57, on a *divus* dans une inscription officielle de cette province (172).

Naturellement, c'est en Bétique et dans les ports de Carthagène et de Tarragone, qu'on trouve le plus souvent *uo*, parce que ce sont les parties les plus anciennement romanisées et celles où le latin littéraire était le mieux connu. Mais on en trouve aussi dans le pays de Léon et les Asturies, parties récemment soumises et bien moins romanisées que la Lusitanie. J'attribue cette circonstance à ce que de nombreuses légions séjournèrent dans ce pays au 1^{er} siècle, alors que la Lusitanie était dépourvue de troupes romaines (1).

(1) On trouve dans le N.-O. de l'Espagne :

<i>antiquom</i> 2633 (Asturica, a. 152)	<i>Naeros</i> 2808 (Clunia)
<i>cerrom</i> 2660 (Legio VII a, 100)	<i>serros</i> 2936 (Cantabres)
<i>Aestivos</i> 2963 (Carenos)	<i>suos</i> 5730 (Asturies 1 ^{er} s.)
<i>serros</i> 5815 (Iruña)	<i>Ausiros</i> 5817 (Iruña)
<i>Flavos</i> 2914 (Cantabres)	<i>Flavos</i> 2502 (Bragança).

Quant aux autres exemples, il y en a dans les ports de la Tarraco-naise.

à Carthagène : <i>conditivom</i> 3144	à Tarragone : <i>avoncuto</i> 4278
<i>voll</i> 5928	<i>Nicolauos</i> 6117
<i>sulros</i> 3495	<i>parvom</i> 4137
à Barcelone <i>duomviro</i> 1530 (offic.)	<i>viros</i> 4321
aux Baléares <i>avoncuto</i> 3697.	

Dans les pays de l'Ebre : *Tempestivos* 5840 (1^{er} s. à Labitolosa) et surtout en Bétique : *mortuom* et *triduom* 5439 (a. 42) dans la lex ursonensis, *divom*, *reliquom*, *ruvom*, *serrom*, *quom* dans la loi de Malaga 1964, 1963 (1^{er} s.).

<i>Menelucos</i> 2155 à Obulco	<i>Duomviratus</i> 1256 à Osseta
<i>Nativos</i> 1678 à Tucci	<i>parvom</i> 1235 à Hispalis
<i>arunculus</i> 1696 id.	<i>vallis</i> 1423 à Laberia
<i>viros</i> 2051 à Anticaria	<i>colneru</i> 5478 à Gades
<i>avonculus</i> 1282 à Salpensa	<i>parvoto</i> 1088 à Ilija.

§ 9. — *ù, ò, ô protoniques en syllabe ouverte.*

A l'atone initiale en syllabe ouverte, ces trois sons se sont confondus dans les langues romanes dans le son *o* (En asturien, on a *u*).

Nous sommes en Espagne fort dépourvus d'exemples se rapportant à cette évolution.

On peut citer :

Frotonius 1199. Je crois qu'il faut identifier ce nom avec *Frontonius* qui affecte la forme *Frotonius* sur diverses inscr. p. ex. IV. 2257, III. 2981.

Cusidius 5203. Il faut le rapprocher des noms propres *Cosidius*, *Cosius*.

Cusucciu 1235. On peut y comparer le nom *Cossutius*, mais le rapprochement est très douteux. *Cusuccia* est peut-être un nom barbare. Au reste, remarquons que *Cūsius* a existé à côté de *Cossius*, comme l'indique le nom de lieu *Cuisy* porté par cinq ou six villages français.

Susulla 2984. (Épithape de légionnaires thraces). C'est un nom d'origine étrangère à l'Espagne. Il faut le rapprocher de *Sossulena*, *Sossius*.

Ulisiponensis 124 (= *Olisipensis*). — Peut-être cette graphie est-elle le 1^{er} exemple de la graphie *Ulyssipo*, due à ce qu'on regardait Ulysse comme fondateur de Lisbonne. On lit déjà *Ulisipo* dans Pomponius Mela 3. 8 (2^e s.). Cette déformation intentionnelle est à rapprocher de celle qu'a subie le nom de Sagonte dans XV. 2632 où on lit *Sacynto*, par influence de *Ζύξυβοζ*.

munimentum 5718, 6338, 266, (1^{er} s.) 900. *munimentum* est fréquent dans toutes les provinces. (Georges s. v.) Il est donc probable qu'une cause particulière est ici en jeu. Je suis enclin à penser à une contamination avec *mūnimentum* (1). — Cette forme paraît surtout fréquente en

(1) Cette contamination est assez bien attestée par un texte d'Albin t. VII. 304. 31 « munimentum a muniendo, monumentum ad sepulcrum pertinet » (Seelmann, p. 206).

Lusitanie où elle a été apportée par les vétérans. Le plus ancien exemple est dans l'épithaphe d'un vétéran de la legio II qui quitta l'Espagne sous Tibère.

suporans IHC. 34 (8^e siècle). Un peu tardif (= *söporans*).

§ 10. — ù et õ.

α) A LA TONIQUE.

a) Pendant les trois premiers siècles.

Excluons tout d'abord :

voltis 1423 (a. 78), *volt* 5928, *volnera* 5478, *avonculus* 900, etc. L'*o* est primitif dans ces mots. Il est devenu *u* aux débuts de la période littéraire. L'ancienne orthographe, comme nous l'avons vu ci-dessus, a été conservée longtemps pour éviter d'écrire deux *u* de suite. *F'olvi(os)* 3302, est aussi une forme archaïque, qu'on lit dans CIL. I 554, 555 VI. 1307, EE. 8. p. 476. L'exemple espagnol est dans une inscription très ancienne et bilingue, trouvée à Cazlona (Castulo).

Dans d'autres mots encore, où l'orthographe varie entre *u* et *o*, cette hésitation n'a aucun rapport avec la confusion qualitative d'*ù* et *õ*.

C'est le cas de *Verotus* 2519, et de *Talotius* 5232 vis-à-vis de *Verutus* et *Tallutius* dans d'autres inscript. (CIL. XII. 277); car les formes en *-otus* sont aussi répandues que les autres. On a, par exemple, *Verotu* VIII. 2170 et le suffixe *-otus* est fréquent dans les noms propres celtiques (Holder II. 889).

De même, on pourrait être tenté d'identifier *Cuccio* 2238 avec *Coccius*, mais il est certain qu'il a existé un nom propre *Cūcius* à côté de *Coccius* puisqu'on a en France le nom de lieu *Cussey* = *Cūciacum*. D'ailleurs, *Cucci*, *Cucalus*, *Cucullo* sont fréquents dans les inscriptions. On lit *Cucillus* III 6010, 12014, VII. 1336, 379, 380, *Cucius* III. 4936.

Duccius 5306 vis-à-vis de *Doccius* 6257. ⁶⁸ est un cas analogue.

Les noms *Monneius*, 4161, *Monisius* 6036, *Moniana* 4970. ³³¹, 4975. ²³ ne prouvent pas non plus qu'*ù* = *o* fermé. Il est vrai

que les inscr. d'Italie offrent plutôt les graphies *Munisius*, *Mun-
nia*, *Munniana*, mais les formes en *o* sont fréquentes en diverses
provinces. On a p. ex. *Monnius* VIII. 6449, IX. 759. *Monianus*
V. 7118. *Monina* est assez commun dans CIL. V.

Segolia 2902 (= 5667) est probablement le même nom que celui
des *Segulenses*, peuplade celtibère, mais *Segolia* pourrait être la
forme primitive puisqu'on trouve le nom propre *Segolatus* XV.
3993 sur une amphore espagnole. *Segulenses* est sans doute une
forme latinisée.

D'autres exemples sont plus sérieux sans exclure un doute prudent.

Tolia 349 représente peut-être bien *Tullia* mais l'inscr. ne nous
est conservée que par une seule copie peu sûre. Hübner
pense qu'on pourrait lire *Folia*

Lovatus 777 paraît bien être le même nom que *Lupatus* dont on
a plusieurs exemples en Espagne.

Eurodice EE. 8. 269 semble remonter à la vieille transcription
Eurudice (Ennius Ann. 28). *o* pour *y* est toutefois un
cas un peu spécial (cf. Lindsay 36, 37 ; Schuchardt. II.
256. sqq.).

ex vuto 2577 est intéressant, mais l'inscription est d'une lecture
difficile.

b) Du 4^{me} au 8^{me} siècle.

o pour *u*. *Cesaracosta* (= *Caesaraugusta*) IHC 108 (cf. suppl. p. 54)
(6^e ou 7^e s. à Tucci — Inscr. très vulgaire).

Colomba IHC. 108, 133 — *colomba* pour *columba* dont on
a deux exemples est peut-être un cas analogue
à *colonna* pour *columna* condamné par l'App.
Probi. Ces deux mots sont, en effet, bien voi-
sins de forme.

orna IHC. 142 (cf. suppl. p. 68) (a. 630).

sobitus ib. 398 (= 165) (a. 680. Inscr. très vulgaire).

tomolo ib. 165 (a. 680), graphie très fréquente dans les
inscriptions chrétiennes tardives de la Gaule et de
l'Italie.

u pour o *Muses* IHC. 152 (5^e ou 6^e s.).

Victuria ib. 527 (6^e siècle) — Peut-être un cas d'umlaut hispanique.

β) AUX ATONES INTERNES.

Inscr. des trois premiers siècles *auncolo* 6302. Inscr. très vulgaire du pays de Palantia.

parvolo 1088 (3^e siècle) — L'inscr. est un peu trop tardive et un peu trop vulgaire pour qu'on puisse regarder *parvolo* comme une graphie de la même nature qu'*avonculo*, *voltis*.

coiogi 2997. (Saragosse).

subule 6253. 1 (1). Inscript. chrétienne.

Colobraria BAH 34. p. 492. (au Monte Testaccio à Rome). Ce mot est un dérivé de *colober* pour *coluber*. L'ü a été remplacé ici par un ö (Cf. esp. *culebra*). Il est donc évident qu'il y a eu assimilation de l'ü atone à l'ö tonique.

Après le 4^e siècle *vernolos* IHC. 115 (a. 594) = *vernulos* pour *vernulas*.

tomolo ib. 165 (a. 680).

Cordoba ib. 363 (a. 622) — Graphie très fréquente sur les monnaies gothiques. Cf. *España sagrada* X. p. 132.

famola ib. 294 (5^e siècle).

insola ib. 409 (a. 546 — Dans une authol. du 8^e s.).

lemorum ib. 10 (8^e siècle) — *lemores* est une forme archaïque de *lemures* (Georges 385) mais comme l'inscr. est très récente, je crois qu'on a simplement, dans ce mot, remplacé la finale *-urum* très rare par *-orum*, qui est beaucoup plus fréquent. — Ce n'est en tous cas pas un mot populaire.

(1) L'Index du CIL 2 renseigne à tort 6263.

incolometate IHC. 5 (Probab. du 8^e s.) Cf. *incolomis* dans Grégoire de Tours. Bonnet p. 134.
Obolconenge ib. 376 (6^e siècle) = *Obulconensem*.
Toringus ib. 379. Forme assez commune à cette époque. Cf. Bonnet p. 133.

Au premier coup d'œil, on constate que le nombre des *o* pour *ũ* est bien inférieur à celui des *e* pour *ĩ*. A la tonique, c'est à peine si nous avons dans les trois premiers siècles deux ou trois exemples un peu sérieux, et encore ces graphies demandent-elles des réserves. C'est bien peu de chose que ces quelques exemples pour prouver que *ũ* = *o* fermé, puisque, le timbre de l'*ũ* étant très voisin de celui de l'*o*, il était normal qu'un lapicide écrivit de temps à autre *o* pour *ũ*, même si *ũ* et *õ* se distinguaient encore quantitativement.

Aux atones, on trouve un peu plus souvent *o* pour *ũ*, mais on est en droit de se demander si c'est l'effet d'un simple hasard que, précisément chaque fois que l'on trouve *o* pour *u* à l'époque païenne, on ait un *o* dans la syllabe adjacente tonique ou finale. De même, dans les inscriptions chrétiennes, *vernolos*, *tomolo*, *incolomis*, *obolconenge* sont dans ces conditions. *Cordoba* est presque certainement une assimilation. *Colobrarria* en est évidemment une. Il ne reste plus alors que *famola* et *insola* dont le premier seulement nous est transmis directement et, dans ces deux mots, on a affaire au suffixe *-olus* pour *-ũlus* comme dans la plupart des graphies précédentes. Nous constaterons dans un chapitre suivant que des voyelles de timbres fort éloignés se sont assimilées. Ce phénomène ne devait-il pas se produire à plus forte raison entre voyelles de son aussi voisin que *ũ* et *õ* ? Un bon argument d'analogie qui nous engage à admettre

l'action assimilatrice des finales sur la pénultième des proparoxytons, tels que les diminutifs en *-ulus*, c'est le rapprochement avec les nombreux dialectes italiens où la posttonique est, soit *i*, soit *e*, suivant la qualité de la voyelle finale. Le singulier est *laudabele*, *mirabele*, *fragel*, le pluriel *laudabili*, *mirabili*, *fragili*.

L'assimilation de l'atone posttonique à l'atone finale est très fréquente dans les parlers romans ; par exemple, en arétin (*annomo* : *annama*, *alkomodo*, *alkomidi*). Il en est de même en Sicile et à Brindisi (Meyer-Lübke I § 550). Or il s'agit souvent de voyelles dont le timbre est bien distinct, tandis qu'entre *u* et *o* la distance est presque imperceptible. Or si *-ulo* est devenu *-olo* par cette voie, il est aisé d'expliquer *-ola* par une extension analogique des cas en *o* sur ceux en *a* (1). Malgré tout, il est évident que si ces exemples peuvent s'expliquer par assimilation vocalique, il ne s'en suit pas pour cela qu'ils doivent être interprétés de cette façon, mais cela suffit pour que leur valeur démonstrative dans la question qui nous occupe en soit rendue fort précaire. Nous concluerons donc pour *û* comme pour *î* : Les inscriptions d'Espagne ne nous donnent aucune raison convaincante pour placer à une époque ancienne la transformation de *û* en *o*. Il est clair qu'elles ne prouvent pas non plus péremptoirement que *û* et *o* restèrent distincts. Il faut, en effet, tenir compte de la correction relative des textes épigraphiques de cette

(1) Les suffixes *-ulus* et *-olus* ont toujours coexisté. Il semblerait que *-ulus* du vieux latin ne disparut jamais complètement de la langue populaire. Mohl prétend même que le latin vulgaire ne connut jamais *-ulus*. Ce qui est certain c'est que *o* pour *u* ne se rencontre jamais aussi fréquemment que dans cette finale (M. Bonnet p. 135). Cela doit être dû à un motif spécial, soit le maintien de l'ancien *-olus*, soit une confusion avec *-olus*, soit une action assimilatrice.

province. Notons de plus que s'il y a beaucoup moins de cas d'*o* pour *u* que d'*e* pour *i*, cela peut venir en grande partie de ce que le nombre des *ũ* latins est inférieur de beaucoup à celui des *ĩ*. — Il est assez intéressant de constater que l'exemple le plus sérieux et le plus ancien d'*o* pour *u* : *coiogi* se trouve précisément à Saragosse comme les premiers cas probants d'*e* pour *i*.

§ II. — *Cas particuliers d'échanges entre o et u.*

1. *u* POUR *õ* DANS LES NOMS GRECS.

episcupo IHC. 109.

diacunus IHC. 120.

On trouve souvent *u* pour *õ* dans les mots grecs. C'est ainsi que Schuchardt II. 153 donne une longue liste de *diabulus* pour *diabolus*. On peut y voir un moyen de rendre le son fermé de l'omícron. L'*õ* en syllabe ouverte atone était d'ailleurs enclin à se fermer comme *ẽ* dans cette position.

2. *eu* > *eo*.

Eotali BAH. XXX p. 497.

L'inscription est du 7^{me} siècle. A cette époque, on constate de nombreux exemples de *seo* = *seu* (Schuchardt II 163) ce qui montre que l'*ũ* de la diphtongue *eu* se prononçait *o*. On ne constate presque jamais *ao* pour *au*. Cette différence entre les deux diphtongues peut s'expliquer sans difficulté. *au* était un phonème populaire persistant dans la langue vivante, tandis qu'*eu* n'apparaissait guère que dans les mots grecs. Il est probable qu'*eu* grec

n'ayant pas son équivalent en latin était décomposé en $e + u > e + o$ (1).

5. *u* POUR *o* DEVANT *r* ET *n* + CONSONNE.

Montanus 3876 (Saguntum).

Punponius 2850 Leçon tradit. rejetée par Hübner.

Cursicanus 4063 (2^e siècle. — Dertosa).

Fartuna BAH. X. p. 400. Très fréquent dans les documents d'Espagne jusqu'au X^{me} siècle. Esp. Sagr. XXXIV. 461, 464.

L'*o* devant *r* + consonne passe à *ü* ou plutôt à *o* (Meyer-Lübke, *Kuhns Zeit* 30 p. 556) sous l'influence des dialectes du Nord de l'Italie. C'est de cette région, semble-t-il, que se répandirent dans l'empire des formes comme *fartuna*, *qarpus*, *Carsi* qui sont attestées par diverses inscriptions (Mohl. Chron. p. 194), ainsi que le *furnica* de l'App. Probi K. 197.27. Cette dernière forme se transmet même en roman : franç. *fourni*, *fournie* < *fornica* car *fornica* eût donné *formie*.

L'*o* devant *n* + consonne devient aussi *ü* (ou du moins *o*) dès une époque très ancienne, dans le latin d'Italie (Mohl. Chron. 190). Cf. Priscien I. 26. II : « Futes pro fontes, frundes pro frondes..... quae tamen à junioribus repudiata sunt quasi rustico more dicta ». Les mots italiens *risponde*, *fonte* remontent à des formes en *ü* ou en *o*. L'espagnol a participé moins largement à cette évolution. Il a *o* devant *nd* (*escorde*, *responde*, *fronda*), mais il a *ue* < *ö* devant *nt* (*puente*, *fuenta*, *cuentra*, *frente*), sauf dans *monte*. Du reste, la fermeture de l'*o* devant *nd* date d'une

(1) Cf. Schwan-Behrens, Gram. des Altfranz, 3^e éd., p. 28; Pirson, p. 21, 25.

époque plus ancienne, puisqu'elle s'est produite dans toute la Romania, même en sarde (*respundit, tundit*). Nous n'avons en Espagne que deux exemples d'*ũ* pour *o* devant *n* + consonne et l'un d'eux (*Punponius*) est absolument incertain. L'autre *Muntanus* est un nom propre qui se trouve dans une ville où l'immigration devait être assez forte. Rien ne s'opposerait cependant à ce qu'il appartint réellement à la langue populaire de la péninsule puisque c'est précisément dans *munte* que l'espagnol a un *o* fermé devant *nt*.

§ 12. — Variations entre *ò* et *ũ*, *õ* et *ũ*.

ũ comme *ĩ* s'est admirablement conservé dans les langues romanes. Les quelques cas d'*o* pour *ũ* qu'on rencontre dans les inscriptions s'expliquent par des causes particulières.

Nous avons tout d'abord :

Poblicius 2009.

Poplicius 3433.

Pobl. 4970. 393.

Malgré leur parenté de sens et de forme, *publicus* et *populus* sont d'origine différente (Wharton. Et. lat. 82, Lindsay 287). *Publicus* remontrait à un hypothétique *pubdis, poubdi-*, de la même famille que l'ombrien *puplike*. *Populus* au contraire serait issu de *quoclus*, de la même racine que *κόκλος*. Toutefois entre ces deux séries de mots la contamination était fatale. Elle fournit une explication toute naturelle à l'*o* pour *u* de *Poblicius, poblicus*. (Lindsay. 242). Quant au gentilice *Poplicius* qui se trouve dans une inscription républicaine très ancienne de Carthagène, il est tiré de l'adjectif *poplicus* dérivé de *populus*.

Comme les variantes entre \bar{e} et \bar{i} , celles entre \bar{o} et \bar{u} n'ont souvent d'autre origine qu'une certaine diversité peut-être dialectale, dans le traitement d'une ancienne diphtongue. On remarque, en effet, que si *ou* aboutit régulièrement en latin classique à \bar{u} , on trouve parfois \bar{o} comme succédané de cette diphtongue (Lindsay p. 248). Les variantes *rubiġo* : *robigo*, *rodus* : *rudus* sont de cette nature. Aussi n'y a-t-il pas trop de difficulté à faire un dérivé d'*urere* ($\sqrt{\text{eus}} > \text{lat. } \sqrt{\text{ous}}$), de l'adjectif *ostilis*, $\xi\pi\alpha\zeta \epsilon\iota\sigma\tau\eta\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\nu$ du *Metallum Vipascense* (5181). Il dériverait de *urere* comme *fictilis* de *fi(n)ġere*. (Cf. Hübner et Bücheler. CHL. 2. Supp. p. 796).

La diphtongue celtique *ou*, tout comme la diphtongue latine se réduit tantôt à \bar{u} , tantôt à \bar{o} (Holder, II. 860-892.) C'est ainsi que parmi les noms propres de l'Espagne, on constate :

Betounia 2861 : *Bedonicsis* 6246. 1 : *Bedunus* 2507.
Cloutius (très fréq.) : *Clutamus* (superlatif) 2633 etc.
Lougus 5797 : *Lugovibus* 2818.
Boutius (très fréq.) : *Botilla* EE. 8. p. 70.

On pourrait facilement allonger cette liste.

— Signalons enfin qu'une inscription de l'an 419 à Pampelune (2959) porte *octuber* pour *october* et que cette forme se retrouve dans IHC. 123 (a. 642), 272 (a. 965). Cette graphie n'est pas inconnue dans d'autres provinces (CHL IX 1069, 12 exemples dans Schuchardt II. p. 411. — Voyez aussi ALLG., VII. 67) mais aucun de ces exemples n'atteint l'âge de l'*octuber* du 2959. La présence de cette forme dans les inscriptions d'Espagne, aux deux extrémités de l'époque romaine, est d'autant plus remarquable que le portugais : *outubre*, anc. esp. *otubre* (mo-

derne *octubre*) remontent précisément à *octūber*. Il est donc certain que dans le latin d'Espagne et, sans doute, dans celui de quelques autres régions de l'empire, on prononçait *octūber*. D'où vient cet *ū* ? L'existence en patois napolitain du mot *attufre* (Mohl. Chron. p. 117) remontant apparemment à une forme osque *ohtūfri* avec *ū* fait songer à une influence du vocalisme de l'Italie méridionale (En osque $\bar{o} > \bar{u}$). Sans aller si loin de Rome les dialectes sabins et peligniens font aussi $\bar{o} > \bar{u}$ (Mohl. Chron. p. 132), et cet *ū* a pénétré dans plusieurs mots du latin vulgaire phonétiquement semblables à *octōber*. C'est ainsi que l'app. Probi dit « sobrius, non suber » et M. Schuchardt (II 107 et 15,) cite beaucoup d'exemples de *consubrina*, *subrius*. *October* ne répugne pas non plus essentiellement à la phonétique latine. Le nombre huit avait deux formes en indo-européen : *oktō* et *oktōu*. *octo* et *ὄκτώ* remontent à la première. La seconde est conservée dans le sanscrit : *uṣṭāu*, gothique : *ahtau* et par le latin : *octavus* (Lindsay 255). On pourrait donc supposer qu'il exista dans certains dialectes du Latium une forme *octouber* d'où dériverait directement *octuber*. L'existence de formes en *ou* $> \bar{u}$ à côté de celles en *o* se constate encore dans d'autres mots latins. Nous reviendrons sur cette particularité quand nous parlerons des diphtongues *ou* et *au*.

§ 15. — *i* et *u* devant les labiales.

C'est une particularité bien connue de l'orthographe latine que l'hésitation entre *i* et *u* pour représenter la voyelle atone des mots tels que *maxumus*, *pontufex*, *quodlibet* etc. S'appuyant sur de nombreux textes de grammairiens, MM. Seelmann et Lindsay admettent, que l'on avait

en cette position une voyelle arrondie dont le son tiendrait à la fois de l'*i* et de l'*u* et se rapprocherait de celui de l'upsilon. M. Parodi (*Studi italiani di filologia classica* 1895) prétend que le son intermédiaire n'a existé devant *m* que pour la voyelle issue d'un *a* primitif (1). Quoiqu'il en soit, en roman, cette voyelle est représentée par *e* comme l'*i* ordinaire et dès une époque ancienne, elle est rendue par *e* sur les inscriptions vulgaires. Notamment dans les Asturies, au 5^e siècle, nous lisons *lebiens*, *levens* = *libens* < *libens*, et dans une épitaphe de Saragosse (païenne) *karessemo*, *merentessemo*. Sous la république et dans les premiers temps de l'empire, on trouve généralement *u*, mais l'*i* se rencontre déjà à une époque très ancienne et devient de jour en jour plus fréquent, bien que l'*u* ne disparaisse pas complètement et se rencontre encore au 4^e siècle. Toutes ces variations n'ont guère de portée pour l'histoire des langues romanes. Comme elles peuvent offrir un certain intérêt au point de vue de l'orthographe latine, je donnerai un aperçu de la répartition d'*u* et d'*i* dans les inscriptions d'Espagne, en m'attachant surtout aux inscriptions datées.

A l'époque républicaine dans l'inscription 5439 (Lex Ursonensis) de l'an 42 av. J. C., on trouve déjà les mêmes mots orthographiés tantôt avec *u*, tantôt avec *i* : *optuma* : *optima*, *recuperator* : *recuperatores*. On y trouve de même : *decumanis*, *proxumis* : *monumentum*, *pontifices*.

Au premier siècle nous avons *u* dans

maxumus. 6240, 4673 (a. 98), 4935 (a. 32), 4721 (a. 90).

Maxumillae 5891.

(1) Il est certain d'ailleurs que ce n'était pas exactement le son *ü* de l'upsilon, comme M. Parodi le démontre très bien.

pluruma 2282 (aev. August).

proxuma, legitumis 1963 (Aes salpens. Fin du 1^{er} s.)

pontufex 3361, 2107 (a. 6), 4712 (a. 35). 4931 (a. — 8), 2040 (a. 14).

Mais on trouve déjà souvent *i* :

optimus 3437 (1^{re} moit. du 1^{er} s.).

maximus 4868 (a. 11), 4724 (a. 97), 4749 (a. 42), 6324 (a. 44),
4922 (a. — 8), 4929 (a. 48).

proximus }
tricensimus. } 5181 (Metallum Vipascense — Fin du 1^{er} s.).

pontifex 4922 (a. — 8), 4937 (a. — 7), 4929 (a. 44), 6324 (a. 44),
6208 (a. 98), 4875 (a. 44).

pontifex : maximus { 4935 (a. 32), 4722 (a. 90), 4721 (a. 90), 4725
{ a. 97), 4933 (a. 98).

clipeis 2079 (fin du 1^{er} s.). On a *clupeum* 1263 sans date.

Ainsi donc on voit que l'*i* se rencontre déjà très tôt, même dans les textes officiels, et qu'on trouve *i* à côté de *u* dans les mêmes inscriptions, et cela tout spécialement dans cinq textes où on lit *pontifex* à côté de *marumus*. On peut conclure de là que l'*u* dans *pontufex* a un caractère plus archaïque que dans la finale *-umus* du superlatif.

Au second siècle dans le sen. cons. italicense (6278) de l'an 176 on lit *maxumorum*, mais trois fois *maximi* (1). *u* est encore assez commun par exemple dans

maxuma BAH. 33. p. 412, EF. 8. 82.

optumae 1172.

maxumo 2010 (a. 109) 2054.

On ne rencontre plus *pontufex* ni *maritumus* (au contraire *pontifex* 4860 (a. 134) 4735, 4736, 4738 — *Maritimae* 6128).

On a encore *u* au 3^e siècle dans les inscriptions milliaires, p. ex. *maxumus, Maxuminus* 4788 (a. 238). L'inscr. 4816 de la même année offre *maxumus : Maximinus* (2).

(1) Il est assez probable que l'*i* parut tout d'abord devant les finales en *i*. C'est un cas tout naturel d'assimilation de la posttonique à la finale.

(2) Même remarque que ci-dessus.

On a *i* partout dans 4731 (a. 237), 4727 (a. 214).

Les mots où l'on constate la graphie *u* peuvent se distinguer en diverses catégories dont la plus nombreuse est celle des *superlatifs*.

Si nous tenons compte des inscr. datées et non datées, nous trouvons

Maximus dans plus de 40 inscriptions : 62, 119, 5932, 151, 156, 2581, 281, 292, 2894, 2054, 5740, 6240, 313, 389, 2518, 318, 320, 323, 335, 360, 3514, 4673, 4991, 5100, 4721, 4722, 4788, 4816, 5891, 5220, 5289, 6277, 5622, 6278 etc. etc.

optumus 28, 4199, 5042, 261, 170, 501, 1324, 1728, 1733, 1963, 2010, 2030, 2054, 2056, 5406, 5439, 6015 etc. etc.

piissumus 389, 2345, 925, 1172, 1317, 1678, 2188 etc.

sapientissumus 597.

picntissumus 2102, 2828.

praestantissumus 1179.

indulgentissumus 2188.

pluruma BAH. 23 p. 269.

proxuma 1963, 5439.

On trouve aussi *-imo* : *-umo* sur la même pierre par exemple dans *Jovi optimo maxumo* 5565.

2° Noms de nombres en *-imus* ou leurs dérivés.

Decumus 1232, 1618, XV. 4397.

decumanis 5439.

septumus 1621.

Septumius 4984, 6182, 537, 657, 1080, 2008, 5816, 5871.

Septumina 2020, XV 3976.

vicensumus 3871.

3° Adjectifs en *-imus*.

maritumus 3311, 6005, 4239, 4138, 4224, 4266, 1970.

legitumus 4223, 1963.

4° On trouve :

monumentum BAH. 30 p. 359, 30 p. 497, etc. à côté de

monimentum } 1542, 3944, 5919, 2435, 4315, 5493, 6297, 6298,
} 5718, IHC. 153.

— Dans tous ces cas *u* se trouve devant *m*. On le rencontre parfois devant d'autres labiales mais beaucoup plus rarement.

On l'a devant *f* dans

pontufex 2038, 2039, 2107, 3361, 4712, 4931, 1555, 2040.

pontuficiensis 5055.

devant *p* dans

clupeus 1286.

commanupulare 4063.

recuperatores 5439 : *reciperatores* (Même inscr.).

On ne trouve pas en Espagne *lubens* mais toujours *libens* (p. ex. 135) et même *lebens*, *levens* 5728 (= 2705).

— Je ne sais trop s'il faut ranger ici la forme *Tuberianus* 820. On ne trouve dans les inscr. que *Tiberianus*. — *Tuberianus* ne serait-il pas plutôt le résultat d'une contamination entre *Tiberianus* et *Tubero*, *Tubertus*? Dans l'inscr. chrétienne IHC, 314 (a. 566) on lit *Tyberius*, ce qui pourrait faire penser que l'*i* de *Tiberius* avait précisément ce son vague intermédiaire entre l'*i* et l'*u* mais je n'en crois rien. Je rapproche *Tyberius* de *Tyberis* CIL XIV. 3902. 6, qui n'est qu'une confusion entre *Tiberis* et Θῦβρις ou Θῦβρις, lequel apparaît sous la forme *Thybris* en beaucoup d'auteurs latins (Georges 688).

M. Stolz (p. 181) admet que le son intermédiaire entre *i* et *u* existait aussi en certains mots devant *l*, ce qui expliquerait diverses variantes orthographiques telles que *singuli* : *singillatim*. Nous trouvons précisément en Espagne (inscr. 6278. a. 176 sen. cons. italic.) la graphie : *singulatim* alors que d'après Fleckeisen (cf. Stolz loc. cit.) *singillatim* serait la forme correcte.

Quant à *versuculos* 391.

cornicularius 3323, 5906

vis-à-vis des formes classiques : *versiculi*, *cornicularius*, ils nous représentent les thèmes en *u* munis directement du suffixe *-culus*, tandis que *cornicularius*, *versiculus* ont rejeté la finale *-uculus* pour *-iculus*, soit par analogie avec les nombreux diminutifs en *-iculus*, soit par l'affaiblissement de l'*u* atone libre tel qu'il s'est produit dans un certain nombre de mots, p. ex. *includus* : *inclitus*,

defrutum : *defritum*, *satura* : *satira* (Lindsay 197). Ce sont donc deux archaïsmes intéressants de la même nature que *commanupulare* 4063.

— A côté des finales : *-imus*, *-umus*, il existe une terminaison dialectale : *-omus* (Cf. falisq. *maxomo*. Zvetaiev. 60, ombr. *hondomu*. Conway. 365). On pourrait se demander si l'on n'a pas une forme de ce genre dans *optomo* 4291. Je suis persuadé qu'il n'en est rien. En effet, cette inscription bien qu'assez ancienne n'est pas d'une très haute antiquité. Les autres inscr. de Tarragone conçues dans le même style et apparemment contemporaines, portent toutes *optimo*, *maximo*. J'attribue la présence de l'*o* post-tonique à l'*o* final qui aura exercé sur lui une action assimilatrice. C'est là un fait des plus ordinaires.

— Jusqu'à présent, nous avons toujours vu un *i* sortir d'un *u*. Le cas inverse s'est produit dans

Sosumus = Ζώσιμος 425, 5856 ; XV. 3189, 3608.

Onesumus = Ονήσιμος 445.

Cresumo = Χρῆσιμος 6272.

Un grand nombre de ces noms sont dans la Lusitanie septentrionale. Ce sont ou bien des graphies inverses ou bien des noms dont la finale *-imus* a été entraînée par les terminaisons des superlatifs et des adjectifs en *-umus*.

Serait-ce aussi un cas d'introduction de l'*u* que l'on aurait dans la forme *Gemuniana* 1639 ? Il serait difficile d'en rendre compte. En effet, peut-on raisonnablement admettre que l'*m* précédent aurait eu quelque influence ? Notons, au reste, que cette leçon n'est pas absolument certaine. Le plus simple serait, je crois, d'y voir un lapsus du graveur.

§ 14. — La diphtongue *ae*.

Les langues romanes nous montrent universellement la confusion d'*ae* et d'*ë* dans un même son *e*.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les inscriptions et les documents de la décadence pour se convaincre que

cette confusion phonétique date d'une époque ancienne. Les grammairiens du bas empire ne voient plus entre *ae* et *ē* qu'une différence de quantité. Suggestif à cet égard est un texte de Pompeius (K. V. 285) « Plerumque male pronuntiamus et facimus vitium ut brevis syllaba longo tractu sonet.... si quis velit dicere aequus pro eo quod est equus, in pronuntiatione hoc fit. »

Dans la longue liste d'exemples d'*e* pour *ae* recueillis dans les inscriptions d'Espagne, je distingue les cas datés de ceux qui ne le sont pas. Les premiers sont, en effet, de loin les plus importants puisqu'on ne peut mettre en question que le plus ou moins d'ancienneté du phénomène. J'ai aussi séparé les toniques, les atones finales et les atones initiales. Il faut remarquer, en outre, que je n'ai noté ici que les graphies antérieures au 5^e siècle. Les inscriptions chrétiennes fourmillent d'exemples d'*e* pour *ae*, qui n'ont plus aucun intérêt.

1. CAS DATÉS.

Tonique *Naervae* 5546 (96 à 98). (Azuaga en Bétique — Inscr. correcte).

Neviae 5426 (2^d siècle). (Carmo en Bétique — Inscr. correcte).

Celius 5356 (2^d siècle). (Ceret en Bétique).

Idae 179 (a. 108 à Olisipa) = *Idacae*.

Gallecia 3271 (1^e moit. du 2^d s. à Castulo).

Galleco 2555 (fin du 2^d s.), 2553 (a. 167 — Conv. lucensis).

Calleci 2551 (a. 167 — Conv. lucensis).

Seculum EE. 8. p. 198 (2^d s. à Tarraco).

questus 6278 (a. 176 — Sen. cons. italicense).

Grecus 2236 (3^e s. à Corduba).

Bebia 5812 (a. 239). (Segisamo).

Beticae XV. 4128 (a. 230).

- Finale *Caledige Annae matertere piae piētissime* 6299. (Inscr. barbare prob. du 2^d siècle).
tribunicie 4841 (a. 134).
Eutychie 6167 (2^d s. — Barcino).
Annie Celtibere 6168 (fin du 2^d s. — Barcino).
verne 6071 (2^d s. — Tarraco).
Feste BAH. 29. p. 436 (2^d siècle).
materne, paterne, carissime EE. 8. 121 (2^d s. — Braga. Inscr. vulg.).
Serve Thracie 3354 (Assez ancienne — Conv. carthagin.).
sanctae (= sancte) } 6278 (a. 176 — Offic. Sen. cons. italic).
promisque }
tribunicie 4880, 4638 (a. 275).
Nerve 4740 (a. 214).
ambe 1088 (1^{er} moit. 3^e s. à Ilipa).
Valerie patronne 5812 (a. 239). Madrid.
Baetice XV. 4127 XV. 4129 (a. 230).
- Atone *Emilianus* 6259 (2^d s. à Emporiae).
- Initiale *Cecilianus* 6180 (Début du 3^e s. à Gerunda — Inscr. vulg.).
presedente 5728 (Déb. du 3^e s. — Astures. — Inscr. très vulg.).
Cesari 4763 (a. 292).
- Relatifs *que* 6278. 51 (a. 176 — sen. cons. italic).
- atones *que* 59 (fin du 1^{er} s. ou début du 2^d s. à Pax Julia).
que 6299 (2^d s. à Pallantia. — Inscr. vulgaire).

2. CAS NON DATÉS (antérieurs au 5^{ème} siècle).

- Tonique *Venecius* 2103.
Cesia 1012.
cimera 6338 p.
Idea 179.
cincde 11 (Faro).
Grecus 2236. Leç. douteuse (Corduba).
Grecus 4443 (Tarraco).
celo 2394 (Bracara).

Mesto 2882, 4970. 323.

Sevius 2972.

predium 3015.

Pederos 2925 (Cantabri).

Phileterus 4122 (Építaphe d'un sénatorien à Tarraco).

Bebia 1743 (Gades).

Elius 5173, 5143.

Celicus EE. 116 = CIL. II. 2419 (Bracara. Inscr. vulg.).

Atheneus 6163.

Inversément *Maestria* 3501.

trabaeclis 2083, 2084.

Naervae 5546.

aeius 205.

Atone *carissime* 1453, 2839.

finale *Minerve* 1724. Inscr. vulgaire.

medicine 4513.

Camilie, patrone, merentissime 4346.

Minerve 5812, 5811.

sue fate (= *fatae* pour *fata*) 89. Inscr. vulg.

pietissime 105.

Licinie Atte 2683. Très vulg.

Minicie 2684.

sue 2714, 4579 (vulg.) 5732 (vulg.).

Anne 2710.

Rufine 2724.

Optime EE. 8. 5 (Caetobriga).

pietissime EE. 8. 134 (Pallantia).

Terentie 2828.

Sempronie 2867, 2918.

dive Diane 3076.

innocentissime 3780.

Gemelle 4344. Inscr. vulg.

Jucunde 4373.

Karissime 4577.

posite 4587.

candide, carissime 5689. Inscr. vulgaire.

Helene filie 5691.

Severille 5743 vulg.

Albine 5793 vulg.

Electre BAH. 26 p. 66 (bis).

Anicie ib. 26 p. 62.

Paterne ib. 21 p. 529.

Bandue ib. 21 p. 146.

Graphies inverses *Aloisae* 4976. 39. Inscr. chrétienne (= vocatif : *Aloiose*).

sanctae 6278 (a. 176). Sen. cons. itaic (= *sancte*).

optimae 4405 = *optime*. Simple erreur de lapicide.

asiduae 2295 = *assiduē*.

publicae 5439. (Lex ursonensis, au 42 av. J. C.).

Ce n'est sans doute qu'un lapsus.

Protonique *Cecilius* 2436. 1260. 4153. 1484. 6180.

Equalis 40. 4008.

Emiliana 2755.

Emilianus 6259. 2.

Levinus 5080.

Prepostus 4118. 4.

Cecili 4150.

prestantissimus 5812.

presente 2480.

coherentes 4332.

Igeditani 435.

Preteritus 4970. 7.

pedagogus 1482.

maeoleus 4174 (= *maesoleum* < *mausoleum*).

misolio 5144 (= id.).

Graphies inverses *Paedania* 4325.

paedatura 2651.

Laconicae 36.

Aevaristus 5812.

Faestiva 4034.

Praepusae 376 (= Πρέπουσα ?)

maerentissimae 1618.

piaentissime 6299 (vulg.) EE. VIII. 162.

haeredes 2342. Leçon douteuse rejetée par Hùner.

Monosyllabes *que* 20 (auxquels il faut ajouter 3 cas datés).
hec 1067.

On peut faire diverses observations sur cette liste de formes.

1° Dans un certain nombre de ces exemples, *e* remplace *ae* latin, rendant l'*z* grec : *Idea*, *cimera*, *cinedus*, *Pederos*, *Phileterus*, *pedagogus*, *Atheneus*. Or, dans ce cas, il y a toujours lieu de se demander si *e* ne rend pas directement la prononciation grecque de l'époque. Dès le 2^d siècle, en effet, on trouve *ε* pour *z* sur les inscriptions helléniques (G. Meyer. Griech. Gram. p. 178) :

2° Les datifs féminins en *e* de certains noms propres romains pourraient, en plus d'un cas, être des datifs grécisants en *ē*. On rencontre, en effet, une vingtaine de fois ce datif dans des noms propres d'origine grecque. *Acte* 5771, *Alciste* 4568, *Antigone* 2978, *Calliste* 4418, etc., etc., conditions où l'on ne peut évidemment douter que l'on n'ait affaire à une transcription de la flexion grecque. Or il est possible que ce datif ait été étendu à des noms purement romains puisque nous trouvons bien le nominatif en *e* dans un grand nombre de noms propres d'origine latine, tels que *Mariane* 22, *Germane* 2621, *Maure* 5942, etc.

3° A l'atone initiale libre, on trouve parfois *i* pour *ae* *misolio* 5144, *Pilignus* 5609. *Biduniensis* BAH. 56, p. 452, EE. 8. 151. (= *Baetuniensis*) *Miloni* 875 (= *Maeloni*) *Didali* 4970. 146 (= gen. de *Daedatius* ?) (Cf. § 4. D).

Cela nous montre que l'*ē* issu de *ae* s'est confondu en syllabe atone avec *ē* primitif au point de passer comme lui à *ē* en syllabe ouverte.

4° Les graphies inverses nous montrent à l'évidence que l'*ē* issu de *ae* avait un son ouvert comme l'*ē*, tandis que l'*ē* primitif avait le timbre d'*ē*.

En effet, c'est toujours un *ē* qui est remplacé par *ae* : *Naervae* (au 1^{er} siècle), *Paedania* (2^e s.), *paedatura*, *Maestria*, *maerentissima*, *trabuaculæ*, *Faestiva*, *piaentissima*, *Aloiosæ* (vocatif).

En certains mots, *ae* remplace *ε* dont le son était fermé en grec ; mais il est probable que, dans la prononciation populaire des Romains, cet *ē* issu d'*ε* avait généralement le son d'*ē* latin (*Laconicus*, *Aeraristus*, *Praepusa*).

On ne trouve *ae* pour *ē* qu'à la finale (adverbes : *adsiduæ*, *sanctæ*, *publicæ*, *optimæ*) ; mais ces exemples sont précisément parmi les moins sûrs. D'ailleurs, à la finale, à l'ouest de la Romania *ε* et *ε̄* (cf. Meyer-Lübke I. § 306, 507) se confondirent et, en tous cas, la distinction entre le timbre de l'*ε̄* et celui de l'*ε* était moins sensible à l'atone finale qu'à la tonique. Déjà l'Appendix Probi K. 205. 14 témoigne de l'identité phonétique de *sobriæ* et *sobriē* : « Inter *sobriæ* et *sobriē* hoc interest quod *sobriæ* nomen designat, *sobriē* autem adverbium esse designat ».

On trouve encore *ae* pour *ē* dans *haeres* ; mais il semble que cette graphie, qui n'est pas accidentelle puisqu'elle se rencontre assez fréquemment (CIL XIV. 2286, Ins. Reg. Neap. 2825, Georges 518), soit due à quelque cause particulière, peut-être à une contamination avec *haerere*. Au reste, l'exemple que nous en avons en Espagne est une lecture fort douteuse.

Quant à *aeius* vis-à-vis du classique *ēius*, il se rencontre sur beaucoup d'inscriptions (V. 4444, 8525. VI. 9201, 41951. VIII. 164, 4625, 5856. IX. 365, 6967, 5805, etc.), et il semble bien que dans la langue du peuple, on ait

réellement articulé *ÿyus*. L'abrègement des voyelles devant *i* est assez fréquent en latin vulgaire. Cf. l'Italien *peggiore* < *pĕiorem* pour le classique *pĕiorem*. (Lindsay. 55).

Chose remarquable, même à l'époque chrétienne, on ne rencontre *ae* que pour *ĕ* : *aeclesia* 5, 504, *aepiscopus* 155^a, *praesbiter* 69, *praetiosus* 144, *quaeritur* 598, sauf à la finale dans les adverbes *pridiae* 516, *religiosae* 415 et à l'ablatif *diae* 45, 516, 550.

Cette distinction soigneuse entre l'*e* et l'*ĕ* est loin d'être observée dans toutes les provinces. On trouve, dans Schuchardt I. p. 225 à 460, un grand nombre de formes où *ae* est écrit pour *ĕ*, et M. Pirson (p. 19) en a constaté assez bien en Gaule. C'est donc une particularité très intéressante des inscriptions de l'Espagne que cette barrière infranchissable entre l'*e* ouvert et l'*e* fermé. Nous pouvons en inférer que le vocalisme latin a été scrupuleusement respecté en ce point particulier dans notre péninsule. Aucune évolution populaire, aucune réaction de la langue livresque ne sont venus troubler ici l'état primitif contrairement à ce qui semble s'être passé dans l'Italie du Sud et les deux Gaules (Mohl. Lexiq 110).

Parlons du traitement général d'*ae* en Espagne.

Si nous cherchons à établir approximativement la date où *ae* cessa d'être une diphtongue, nous constatons que le plus ancien exemple daté de l'Espagne est la graphie inverse *Naerva* de la fin du 1^{er} siècle. C'est de cette époque aussi que semble dater un exemple de *que* pour *quae*.

Au second siècle les cas d'*e* pour *ae* commencent à devenir assez nombreux. Dans la première moitié du siècle, on a *Gallecia* à Castulo, *Idea* à Lisbonne, *tribunicie* sur une inscription milliaire de l'an 154. A la fin du siècle, on a *Gallecu*, *Galleci*, *questus* et, au second siècle,

en général : *Emilianus, Feste, verne, seculum, Celius*. Au troisième siècle, on a autant d'exemples, spécialement dans les inscriptions milliaires. Cela nous permet d'affirmer que, dès le second siècle, au plus tard, *e* pour *ae* était fréquent dans la prononciation du latin de la péninsule.

Quant à la *localisation* du phénomène, on constate que les cas datés les plus anciens se trouvent dans les parties le plus profondément et le plus rapidement romanisées de la péninsule, dans la Bétique, dans les colonies et les principaux ports. Il n'est donc pas impossible que *e* pour *ae* ait été amené d'Italie tout d'abord dans les parties les plus en rapport avec Rome comme la Bétique, d'où Rome tirait une grande partie de ses denrées alimentaires. C'est de là que *e* pour *ae* aurait rayonné ensuite dans les campagnes. Toutefois, on ne peut tirer là dessus de conclusions bien certaines; car, parmi les exemples non datés, il y en a beaucoup qui viennent de régions assez écartées et, parmi eux, il en est comme ceux du n° 6199 qui datent probablement du second siècle. Il est à noter que les inscriptions datées sont en général des textes publics qui se rencontrent plutôt dans les villes.

Quoiqu'il en soit, nous pouvons considérer comme établi qu'au 2^e siècle, *ae* = *e* en Espagne dans les parties les plus soumises à l'influence romaine. Confrontons cette situation avec l'histoire générale de *ae*.

Grâce à l'étude de M. Hammer (*Die Verbreitung frühesten romanischer Lautwandlungen im alten Italien* p. 10 sqq).

Nous savons que, si au 1^{er} siècle, on trouve souvent *e* pour *ae* à Rome et à Pompéi, ce n'est qu'au 2^e siècle qu'on peut en récolter des exemples dans les autres cités italiennes, encore n'est-ce guère qu'à Ostie et à Tusculum.

Avant le 1^{er} siècle, on n'en trouve qu'en Ombrie. C'est pour cela que Sittl et Mohl. (Chron. 110) s'entendent à dire que la réduction de *ae* en *e* est un trait des dialectes ombriens, transmis au latin vulgaire de cette région et répandu de là successivement sur l'Italie.

Lindsay 241 et Seelmann (p. 225) prétendent que *ae* et *e* ne commencent à s'échanger régulièrement dans les inscriptions, qu'à partir du 4^e siècle, si l'on fait abstraction de quelques inscriptions plébéiennes et dialectales.

Dans ces conditions, il faudrait reconnaître que *e* pour *ae* se serait répandu beaucoup plus tôt en Espagne qu'en Italie, puisque nous l'y constatons dès la fin du premier siècle dans des inscriptions correctes et même officielles. On devrait en conclure que cette prononciation aurait été apportée directement de Rome, alors que l'Italie serait restée relativement fidèle à la diphtongue. Mais je dois avouer que je suis un peu sceptique par rapport aux conclusions de M. Hammer. Le fait qu'on trouve infiniment plus d'exemples d'*e* pour *ae* à Rome et à Pompéi que partout ailleurs peut être dû au hasard, qui a voulu que nous ayons conservé beaucoup plus d'inscriptions de ces localités que des autres villes de l'Italie. De plus, au premier siècle de l'empire, les inscriptions latines de l'Italie sont presque exclusivement écrites dans la pure langue classique, et ce n'est guère qu'à Rome ou dans les *graffiti* de Pompéi qu'on trouve des formes vulgaires, si bien qu'il en est pour la plupart des traits de la langue du peuple comme pour *e* < *ae* ; ils ne se rencontrent au 1^{er} siècle que dans ces deux villes. C'est le cas pour la chute de l'*m* finale, de l'*s* finale, du *t* final, etc. Il est donc possible que la langue du peuple renfermât sur une large étendue des barbarismes qui n'apparaissaient que de loin

en loin sur un mur de Pompéï, ou dans une épitaphe plébéienne de Rome.

D'autre part, la substitution d'*e* à *ae* comme celle d'*e* à *ĩ*, d'*o* à *ũ* ne prouve pas nécessairement l'identité des deux sons mais seulement leur ressemblance. Cette identité ne se produit même jamais aux premiers siècles de l'empire, puisqu'entre *ē* et *ae*, il y avait une différence de timbre, entre *ẽ* et *ae* une différence de quantité. Or, si, malgré cette différence, *e* et *ae* sont constamment échangés à partir du second siècle, il n'est pas impossible que l'on ait déjà écrit *e* pour *ae* à l'époque où *ae* était encore une diphtongue. Il est certain, en effet, que très anciennement on transcrivait τ par *ae* (Lindsay p. 42). C'est ainsi que naquirent les graphies *scaena*, *proscænium*, *scaeptrum*. Varron (LL. VII 969) remarque que *ae* rend dans ces mots la prononciation d' τ . Il est donc probable que la diphtongue *ae* avait, même avant sa réduction complète, un son voisin de l'*e* long ouvert. C'était quelque chose comme *āē* qui pouvait servir de graphie approximative pour rendre l'*e* long ouvert grec et qui, conséquemment, pouvait être orthographié accidentellement *e* par un scribe distrait.

En outre, la transformation d'*āē* en *ē* a pu s'opérer sporadiquement, d'une manière irrégulière et inconstante dans le parler local ou individuel. Il est donc possible qu'à une époque où l'on trouvait déjà *e* çà et là dans les inscriptions, la diphtongue ait encore subsisté assez généralement dans la langue. La réduction d'*ae* à *e* ne s'est pas faite en une fois. Varron (LL. VII. 96) nous apprend que déjà, en son temps, on entendait *Mesius*, *edus* dans les campagnes. Lucilius parle d'un préteur qui affectait de s'appeler *Cecilius*. Il y a même certains mots latins où l'*ē* s'est introduit

à la place de l'ancienne orthographe *ae*. Toutefois, contrairement à l'opinion de Hammer (op. cit. p. 10) et de Lindsay (p. 42), je crois que l'*ē* pour *ae* remontant à cette époque avait non pas le timbre de l'*ē* mais celui de l'*ē* latin ; car les langues romanes rendent cet *ē* par *e* dans des mots dont le rapport avec les choses de la campagne dénote avec évidence l'origine rustique ; p. ex. esp. *seto*, port. *sebe* de *sēptum*, *sēpem* pour *saeptum*, *saepem* (= *saequēs* de *saike*. Wharton 89.) qui eussent donné *sieto*, *siebe*. De même, toutes les langues romanes ont *e* dans *fēnum* (fr. *foin*, prov. *fen*, esp. *heno*, port. *feno*) sauf l'italien qui a *ficno* remontant à *fuenum* (1).

L'orthographe latine flotta toujours entre *ae* et *e* dans un certain nombre de mots (*paetex*, *pedicare*, *guerum*, *maeno*, etc. Cf. Georges. s. v.).

Il résulte de ces diverses considérations que l'histoire de la réduction de la diphtongue *ae* est assez compliquée. Elle mériterait donc des recherches plus systématiques. Comme il n'entre pas dans mon rôle de traiter cette question dans l'ensemble du domaine romain, je me contenterai de l'expression de ces quelques réserves.

TRANSCRIPTIONS D'Œ PAR *ae*.

Aesiona = Ἡσιόνη 2223.

Aerotice 2996.

scaenicis 1663. Inscr. offic. de l'époque des Antonins.

proscænium 181.

zesaes = ζήσης. IHC. 39.

Nominatif *Crysidæ* 1993. (Inscr. négligée).

Trophimæ 1017.

Génitif *Staias Ampliatues*. 4975. 60.

(1) On hésite de même dans les manuscrits entre *caepa* et *cepa*. Les langues romanes remontent toutes à *cepa*, et nous avons *cepa* en Espagne dans *Cepariæ* XV. 2564, 2568.

Comme je l'ai dit ci-dessus, le principal intérêt de ce genre de transcription consiste en ce qu'il remonte à l'époque républicaine, ce qui est très instructif au point de vue de la prononciation d'*ae*. Il est, en effet, impossible qu'on ait rendu ζ par une diphtongue qui aurait eu le son de l'*ai*, *ei* allemand. Il faut que *ae* ait eu un son assez voisin de l'*e* long ouvert ; mais comme je viens de le faire remarquer, il n'est pas nécessaire pour cela que *ae* = \bar{e} . Il suffit que *ae* ait été plus proche de l' \bar{e} que ne l'était l' \bar{e} latin, car ces transcriptions ne sont évidemment que des graphies approximatives. Cette transcription est aussi intéressante pour la prononciation de ζ . Nous voyons avec évidence que vers le début de notre ère, ζ avait encore un son ouvert bien caractérisé. Il est curieux de constater encore la transcription *ae* pour ζ à l'époque chrétienne, sans qu'il faille cependant attacher à ce fait trop d'importance, car la prononciation d' \bar{e} pour ζ a pu se maintenir assez longtemps dans le grec soigné, alors que le peuple prononçait déjà *i*.

ai POUR *ae*.

Naivi 4970. 342 (Tarraco).

Aimilius 4963. 9 (Corduba).

Maicia 6257. 4, 3439 (Carthago nova).

Cinnai 1343 (an. p. C. 5) (Lacilbula).

Flavinai 399. Exemple fort douteux.

Sergiai Caesulai 3688 (Peut-être I est-il un E mal dessiné).

Corsyaninai 3903 (Saguntum).

Heraï 4970, 224 (Tarraco).

Furiai, Secundai 3468 (Carthago nova).

Mailo 402, *Mueilo* 453, *Melo, Melia* 169, 878, 2496, 3766, 3013. (Probablement nom barbare lusitanien).

Juliai, Marcellai 5251. Cas douteux parce que le lapicide a mal tracé l'E et le T (VIGHVS = Vegetus).

ai est l'ancienne forme d'*ae*. Elle a été en usage dans les inscriptions jusqu'au milieu du 2^e siècle avant notre ère, et par une affectation d'archaïsme, elle a reparu dans des textes du bas empire.

En Espagne, on constate cette orthographe dans les villes les plus anciennement romanisées : Tarragone, Carthagène, Sagonte, Cordoue, et, somme toute, elle s'est maintenue plus tardivement en Espagne qu'en Italie puisqu'on la trouve encore en l'an 5 de notre ère à Lacilbula en Bétique. Ce serait là un archaïsme de la langue d'Espagne. Quant aux exemples d'*ai* à une époque plus récente, ils sont fort rares et n'ont rien de commun avec la manie archaïsante qui se produisit en Italie, sous l'empire. Ce sont des *ae* dont l'*e* a été mal formé. Aussi Hübner corrige-t-il souvent avec raison AI en AE.

LA GRAPHIE *aei*.

Cette orthographe, qui pourrait bien marquer l'étape intermédiaire entre *ai* et *ae* ou quelque prononciation dialectale de la diphtongue *ai*, se rencontre dans quelques inscriptions du pays marse et de la campagne latine (Mohl. Chron. 115 : *conquaesivi, Caecilio, queistores*, etc.). Elle a été en usage à la fin du second siècle avant J.-C. Nous la trouvons en Espagne dans deux inscriptions archaïques appartenant environ à cette époque. L'une est à Carthagène (5455) datant de l'an 100 avant J.-C. : « *Marcus Caecius Numerii Gaii libertus* », inscription qui renferme encore une autre graphie éphémère de la langue

du Latium : C'est le nominatif pluriel *magistris* pour *magistri*.

L'autre exemple d'*aei* est aux Baléares : *Caecilius* 5676 (= CIL I. 547).

Je signale encore que, sur un vase d'Emporiae, 6257. 217, il semble qu'on doive lire *Volasennaei* bien que Hübner lise *Volasennae*.

Dans les noms propres de Lusitanie, on trouve aussi, d'aventure, la graphie *aei*, peut-être pour rendre un son indigène. On a p. ex. *Maeilo* 455 et *Caecilobrigenses* 416.

DIPHONGOUES *ai*, *aei* BARBARES.

Dans les noms des indigènes, on rencontre diverses diphtongues et triphthongues qui étaient exposées à venir se confondre avec l'*ae* latin. C'est tout d'abord *ai*, diphtongue fréquente dans les noms celtes, plus commune encore dans ceux de la Lusitanie (455, 454, 652, 660, 847, 912, 2545, 2567 etc., etc.) et qui d'ailleurs, appartient également aux idiomes pyrénéens où elle alterne avec *ei* et *ae* sur les inscriptions latines (Holder I. 63). Dans les inscriptions lusitaniennes composées dans le dialecte indigène, on trouve *ai* (*Praison*) *ae* (*Teucae*) *eai* (*Crougeai*, *magreaico*, *Caecilobrico*). *eai*, *aie* se rencontre aussi dans le texte en caractères ibériques de Castellon : *aurinkiceai*, *arthiceaie*, *ilcepurais*, etc.

Les Romains rendirent toutes ces diphtongues par *ae* comme ils l'ont fait pour *ai* celtique (Cf. Windisch, Grund. Rom. Ph. I. p. 502, 505). Cet *ae* d'origine barbare passe comme *ae* latin à *e*, au second siècle. C'est ainsi que le nom des *Callaici* latinisé en *Callaeci*, *Gallaeci* apparaît sous les formes *Galleco* 2555, *Calcei* 2551, *Gallecorum* 2552.

Cette assimilation complète de l'*ai* des idiomes barbares à l'*ae* latin tend à prouver qu'aux premiers temps de la romanisation, *ae* avait encore la valeur d'une diphtongue, puisque le premier phonème s'est si naturellement confondu avec le second.

On rencontre assez souvent dans les noms barbares des génitifs en *ai* : *Cloutai* 2345, 2657, *Agenai* 822, *Carai* 5052, *Corai* 861 etc. Il n'y a pas là de diphtongue. Cet *-ai* (= a + i en 2 syllabes) est le génitif d'*-aius*, suffixe fréquent dans les noms hispaniques. (*Tritaius*, *Turaius*, *Dutaius*, *Pintaius*, *Mantaius*, *Dumaius*, etc.) Ce suffixe ne peut guère être séparé du suffixe celtique *-aius*, formant des noms familiers (Holder. I. 72) et des noms de divinité (*Annaios*, *Bedaios* en Pannonie). Ce génitif en *-ai* dans les thèmes en *-aio* est tout à fait analogue au génitif en *-ei* des thèmes latins et celtiques en *-eio* (p. ex. *Segei* de *Segeius*).

§ 15. — La diphtongue *oe*.

oe, comme nous l'enseignent toutes les langues romanes est devenu *e* comme l'*ō*. Le nombre des mots où se trouve cette diphtongue, étant très restreint, il n'y a rien d'étonnant à ce que nous n'ayons que peu d'exemples d'*e* pour *oe*. Nous en avons un très ancien. Il est de la 2^{de} moitié du 1^{er} siècle *ceperint* 1964. IV. 27, *cepissent* 1964. I. 26, sur la loi de Malaga et de Salpensa, à moins qu'on n'ait là qu'une simple distraction de lapicide.

On trouve encore *amena* 5570.

A l'époque chrétienne, on a un peu plus d'exemples mais, évidemment, ils n'offrent que bien peu d'intérêt.

ceptum IHC. 1.

cetibus ib. 158.

cenobium ib. 86. 156.

fedus ib. 385.

obedi ib. 169

A cette époque, on hésitait aussi dans l'orthographe entre *oe* et *ae*. On trouve *oe* pour *ae* dans

coelum IHC. 125.

poenitentia IHC. 33, 43.

Au lieu de *oe* rendant l'*oi* grec, on a *i* dans *Pimenius* (= Ποιμήνιος) IHC. 80, 85, 88, 89, 111, graphie que la forme ποιμήν IHC. 370 explique assez bien (Cf. Blass. p. 70).

(*A continuer.*)

A. CARNOY.

Le Bouddhisme d'après les sources brahmaniques.

I. *Sarvadarçanasamgraha* (Suite).

Toute existence est douloureuse : les Tīrthakaras⁴⁸ en 15. 20 sont unanimement convaincus puisqu'ils cherchent à mettre fin à la transmigration, puisqu'ils s'appliquent aux moyens qui peuvent y mettre fin.

Il faut donc méditer : « Tout est douloureux, douloureux ! »

Si vous pensez : « pour répondre à la question : comme quoi?, il faut indiquer un exemple. » — Nous répondrons : non, parce qu'il est impossible d'indiquer [un exemple] ; car « ceci n'est pas semblable à cela⁴⁹ », par suite de

(48) A proprement parler, les « Sauveurs » ; ceux qui trouvent un gué pour aller de l'autre côté de l'océan des existences. — Voyez la définition du mokṣa attribuée aux Mādhyamikas, *Sarvadarç.* 116. 15. Cf. *S. pr. bh.* ad I. 7, *Sāṃkhyas.* v. V, 77, 78 — et *Madh. vṛtti*, chap. xxiv.

Cf. *Nyāyavart.* (87, 10) : « sarvaṃ svarūpato duḥkham iti ke cit... »

(49) Cette phrase n'est pas sans obscurité. — « It is impossible to say that this is like that » (Gough) ; mais nous avons : « *naitena sadṛṣam aparam iti vaktum aḥakyatvāt* ». — Le mot *dr̥ṣṭāntasya*, que nous suppléons, est trop nécessaire [tasya a pu choir devant *svalakṣaṇānām* ou devant *vaktum* ? ?], et il faut peut-être entendre : « il est impossible de dire que ceci n'est pas semblable à cela ». [Les bouddhistes admettent le *sādṛṣya* et nient le *sāmānya*, *Sāṃkhyas.* V. 94, 95., *Bodhic.* IX. 68 ; mais cf. *ibid* 369, 4] ; mais ceci entraîne la correction : *sālakṣaṇyābhāvāt* : autant vaut suivre M. Gough : « *abhāvād etena...* » — Voyez *Atma-attvav.* cité note 47.

Aussi bien est-il plus simple d'admettre qu'une glose marginale (« na,

l'absence de communauté de nature, en tant que momentanés, des « individus » [*svalakṣaṇas*], des *kṣaṇas*⁵⁰ ».

Il faut donc méditer : « Individuel, individuel ! »

De même il faut méditer : « Vide, vide ! ». — Car une négation déterminée⁵¹ nous est acquise : « l'argent, etc., qui est vu par moi, soit en rêve, soit à l'état de veille⁵², comme existant devant moi, n'existe pas⁵³ » ; | — et de cette négation restreinte nous passerons logiquement à la

tena... aḥakyatvāt) a été interpolée dans notre texte — (*Advaitasiddhi*, 85, 15). »

Kṣaṇikatayā = being momentary, « parce qu'ils sont momentanés » ou : « en tant que momentanés ». — Voyez *Nyāyabindu*, 74, 16.

(50) Cf. note 20. — *Nyāyabindu*, 103, 10 : « tasya [pratyakṣasya] viśayaḥ *svalakṣaṇam* ; yasyārthasya samiddhānāsamiddhānābhyāñ jñānapratibhāsabhedas, tat svalakṣaṇam ; tad eva paramārthasat, arthakriyāsāmānyalakṣaṇatvād vastuṇaḥ ; anyat sāmānyalakṣaṇam ». — *Tikā* (15, 19) : « svam asādhāraṇaṃ lakṣaṇaṃ tattvañ svalakṣaṇam ; ... pratyakṣasya hi kṣaṇa eko grāhyaḥ ; adhyavaseyas tu pratyakṣabalotpanna niḥcayena samitāna eva. »

Concluons : *kṣaṇānām* = *svalakṣaṇānām*. Cf. *Tatp.* IV, 1, 33 : « ayam apy anya ekānto bauddhānām : sarvañ pṛthak ; kasmāt, bhāvalakṣaṇapṛthaktvāt ».

(51) ...iti viśiṣṭaṇiṣedhasya... Cf. *Nyāyavart.* 341, 10. viṣeṣa°, sāmānya-pratiśedha.

(52) Pendant le rêve, il n'y a pas d'objet ; à l'état de veille, on prend du naere pour de l'argent.

(53) C'est l'exemple classique d'*adhyasa*. Voyez Çāṅkara p. 9. *Bhām.* 13, 6-18, 21, *Tatp.* 54, 410. 9. — Le raisonnement des vijñānavādins se développe avec beaucoup de netteté : la négation, dans la phrase « nedauñ rajatam » ne porte que sur l'idantā : « rajatasya dharmīño bādhe hi, rajatam tasya ca dharmo idantā bādhte bhavetām : tad varam idamtāivāsyā dharmo bādhyatām, na punā rajatam apī dharmi... iti jñānākārasya bahiradhyāsaḥ sidhyati (*Bhām.* 13, 17) — La troisième définition de Çāṅkara est, d'après Anandagiri, celle des mādhyaṃikas et d'une branche des anyathākhyātivādins. (*An.giri*, 9, 11-14) ; elle est discutée *Bhām* 15, 21-18, 10.

idantāyā adhiṣṭhāna, cf. *An.giri* 554,4 : « idantāspadam .. bāhyañ vastu ... » *Bhām.* 13, 26 : idantāspadam rajatam āvedayati na tv āntaram ». Cf. *Kalpataru* (ad *Bhām.*) ; *Vivaraṇap.* 41, 12 ; 31, 34 — *Atmatattvac.* 85, 15, 90. — *Saṅkhyas.* V, 52.

négation générale ou absolue]. Si ce qui est vu existait, existeraient et l'acte de vision caractérisé par le *dr̥ṣṭa*, et le fondement objectif de l'idée de « *idam* », et la qualité d'être argent attribuée à cet objet, et le rapport d'inhérence, etc., entre l'objet et la qualité : or personne, [parmi nous, bouddhistes], ne le soutient, et l'on ne peut admettre un diagnostic mal digéré⁵⁴ (« faites cuire une demi-poule : l'autre moitié vous pondra des œufs ! » : c'est pur non-sens). Par conséquent, si un ou plusieurs de ces termes : ce qui est attribué à l'objet, l'objet, leur rapport, l'acte et l'agent de la perception visuelle, est ou sont inexistant, le tout tombant dans le domaine de la négation est nécessairement inexistant.

Les *Mādhyamikas*, d'éminente sagesse, expliquent ainsi que l'enseignement de *Bhagavat* a pour point d'aboutissement la *sarvaçūnyatā*⁵⁵, et cela par une méthode qui progresse à la manière d'un mendiant, en mettant successivement terme aux erreurs de la permanence, de la non-douleur, de l'universel⁵⁶, de la réalité, au moyen de l'exposition 1° du *kṣaṇabhaṅga*, [2° du *duḥkha*, 3° du *svalakṣaṇa*, 4° du *çūnyatva*]⁵⁷.

(54) *na cārdhajaratīyam ucitam* Gough : « nor is a semi-effete existence admissible », P. W. (K. F.) : *Inconsequenz in der Argumentation*. — *Çamk.* 117, 11, 173, 13 (*An.giri* I. 11); *Banerjea* ad I, 1, 19; *Deussen, Vedānta*, notes 26, 72 (*Govinda*), « als wenn man sein Futter nur halb verdaute ».

Cf. Col. Jacob, *Laukikanyaya* p. 6 (Communiqué par M. Bendall.).

(55) Absolue vacuité : néant du moi et du non-moi.

(56) Ex conj. : *anugata[tva]-sarvasatyatva°*; ce dernier terme s'opposant à *sarvaçūnyatā*, le précédent à *svalakṣaṇa*....

Cf. *Advaitabr.* 68, 8 et 69, 11 et suiv.

(57) «. *iti bhagavatopadiṣṭe.... sarvaçūnyatāyām eva paryavaśānam* ». Il est difficile d'admettre avec M. Gough que *Bhagavat* ait, d'après notre auteur, exposé l'argumentation : « *adhyasta°.... balād āpatel itī* ». Le mot « *tasmāt* » s'y oppose.

Avouons que tout ce passage serait plus net si la phrase : « *iti bha-*

14. 14 Par conséquent : « La nature des choses [tat-tva], c'est le vide, dépouillé des quatre alternatives, être, non-être, être et non-être, ni être ni non-être ⁵⁸ ». — En effet : « si la nature propre de la cruche est l'existence ⁵⁹, à quoi bon l'activité du potier ? » ; même objection, si sa nature propre est la non-existence. Il est dit :

« Ce qui existe, l'éther, etc., n'a que faire d'une cause ⁶⁰ ; et la cause d'une chose qui n'existe pas, fleur du ciel, etc., est impossible ».

Quant aux deux autres hypothèses, étant contradictoires, elles ne tiennent pas. Ceci a été dit par Bhagavat dans le Lañkāvatāra ⁶¹ :

gavatopadiṣṭe... » suivait immédiatement le : « Ḣūnyañ ḡūnyam ity api bhāvañyam ». La discussion de l'*adhyāsa* se placerait très bien après paryavasānam, avant : « atas tattvam.... »

Sarvaḡūnyatā = parinirvāṇa, cf. n. 65.

(58) Voyez *Sāṃkhyas.* I. 44 : ḡūnyañ tattvam, la stance *S. pr. bh.* 17, 11 et 127, 29, et *Bodhic. t.* 243, 1 :

na san nāsan na sadasan na cāpy anubhayātmakam /
catuḡkoṭivinirmuktañ tattvañ mādhyaṃikā viduḡ //

stance attribuée à Saraha dans *Subhāṣitasamgraha* (Ms. de M. Bendall, 17, 2), et reproduite avec variante dans *Sarvasiddhāntasamgraha*, III, 7, (Ms. India Office 2242. — Communiqué par M. F. W. Thomas). — Voyez *Mād. sūtras* I. 7, et *Brahmajālas.* II, 27.

Cp. *Advaitabr.* 102-106.

(59) Cp. *Tātp.* IV, 1, 37 : « svabhāvo dharmo dravyādīnāñ sadādīḡ ; atha vā svabhāvaḡ svarūpañ bhāvānām... » ; *Sāṃkhyas.* v., I, 114 : asadekasvabhāva.

On sait que l'école attribue souvent aux bouddhistes la théorie : « asataḡ saj jāyate ». Cette théorie est réfutée, *Sarvadārḡ.* 149, 19, au moyen de l'argument même des Mādhyamikas.

(60) Cf. *Mād. vṛtti*, chap. VIII. — vyoman = ākāḡa, voyez Wass. *Buddh.* 293, note (vyoman = nam-mkha).

(61) Edit. de la *Buddh. T. S.*, 116, 10 ; cp. l'explication p. 115 : « yasmāñ mahāmate svabuddhyā vicāryamāṇāḡ svasāmānyalakṡaṇā bhāvā nāvadhāryante, tena ucyante niḡsvabhāvā sarvadharmā ». — Cf. p. 130.

La citation du Lañkāvatāra, *Mād. vṛtti* p. 185, 7 (ad XXIV, 18) n'est

« Si on analyse rationnellement les choses, on reconnaît qu'elles n'ont pas de nature propre : c'est pour cela qu'elles sont déclarées inexprimables et sans nature propre ».

Et encore :

« Cette vérité s'impose que proclament les sages : de quelque manière que les choses soient conçues, [existantes, non-existantes, etc.], elles apparaissent comme impossibles ». ⁶²

En d'autres termes : aucune des [quatre] alternatives ne convient aux choses.

Il n'en est pas de l'ensemble des choses comme des visions d'un rêve : le *dṛṣṭārthavyavahāra* est admissible au point de vue de la vérité relative ⁶³.

Aussi est-il dit :

« Un religieux, un amoureux, un chien ont trois idées

pas sans intérêt : « svabhāvānutpattiḥ saṁdhāya mahāmate sarvadharmāḥ cūnyā iti mayā deçitā iti ». Et ailleurs (94, 8) la même formule avec la variante : « anutpannā ity uktā iti ».

(62) Stance citée *Bhām.* II, 2, 31 (p. 383, 7), avec variante :

... tasmād vicārāsahatvam evāstu tattvaṁ vastūnām. — yathāhuh (a) :

idaṁ vastu. ...

yathā yathārthāç cintyante *vivicyante* tathā tathā // iti.

na kvacid api pakṣe vyavatiṣṭhanta, ity arthaḥ.

(63) Ex. conj. : dṛṣṭārthavyavahāraç ca na svapnavyavahāravat [na] saṁvṛtyā saṁgacchate ..

La double négation est justifiée par *Bodhic. t.* IX, 26 (p. 267 *ad finem*). Cp. d'ailleurs *Bhām.* (p. 383, 17) : « yady ucyeta : tāttvikaiḥ prāmāṇyaṁ pramāṇānām anena vicāreṇa vyudasyate, na sāmivyavahārikaiḥ ; tathā ca bhinnaviṣayativān na sarvapramāṇapratīṣedha » iti...

Pārthasārathimiçra ad *Çlokarvart.* (p. 218) cite la stance *Mādḥ. sūtras.* XXIV, 8 : « çākyaḥ prāhuh : dve satye samupāçṛitya buddhānāḥ dharmadeçanā / loke [sic] saṁvṛtisatyaiḥ ca satyaiḥ ca paramārthataḥ ». — Voyez *Bodhic. t.* 243, 27.

(a) La demie stance citée *Bhamati*, 361, 3, avec cette mention : āhuh, est mise dans la bouche de Bhāgavat, *Bodhic. t.* 251, 28.

différentes d'un même corps de femme : c'est une carcasse, c'est une amante, c'est une proie ⁽⁶⁴⁾ ».

— Quand par la force de la quadruple méditation toutes les impressions seront détruites, le nirvāṇa complet, qui est le vide, sera institué : notre but est atteint et le maître n'a plus rien à nous enseigner ⁽⁶⁵⁾ ».

15. 10 Mais les disciples ont un double devoir : le *yoga* ou

(64) Cité *Subhasītav.* 3391 (... māṁsam iti tisro viḍambanāḥ), et *Sarvasiddhantas.* IV (Yogācārapakṣa), 7 (... bhakṣyam...).

Il résulte aussi du *Ālokavart.* p. 330 que cet exemple est allégué par les Vijñānavādins : or ce sont les Mādhyamikas qui ont ici la parole.

Notre stance vise peut être une doctrine importante résumée par Āntideva (*Bodhic.* IX, 6, 7, 8) et plus nettement exposée par son commentateur Prajñākaramati.

Au point de vue de la vérité vraie (tattva, paramārthasatya), la femme n'existe pas. Pour le yogin (yogivyavahārasatya), elle est un objet d'horreur (« aṣṭei » iti striyāḥ kāmīnyā nirūpape.. p. 253, 9) ; pour le monde (lokavyavahāra), elle est « aṣṭei » « kamanīya » ; [pour le chien elle est « bhakṣya »].

De même que l'opinion du yogin n'est pas infirmée par celle du monde (lokapratītibādhita), de même que le yogin est « tattvadarṣin » si on le compare à l'homme vulgaire, — de même celui qui possède la vérité vraie et n'admet pas même le « kṣaṇikatvādi » des saṁskāras (c'est-à-dire le mādhyaṁika) ne peut être « bādhita » par l'opinion du yogin.

Inversement, « Bouddha n'est pas en contradiction avec le monde », le yogin a raison de considérer la femme comme « anitya » et « aṣṭei » ; l'amoureux n'a pas tort (les tantras le prouvent, hélas, suffisamment !) et le chien non plus.

Il en est autrement quand on prend le mirage pour de l'eau, etc. : car le mirage (comme la corne du lièvre etc., etc.) est dépouillé de tout « arthakriyāsāmarthya » ; il n'existe ni paramārthataḥ, ni vyavahārataḥ.

L'exemple des pretas, (pour qui l'eau est du sang), familier aux Vijñānavādins (Wass, p. 308), donne lieu à de curieuses observations, voyez *Tatp.* (IV, 2, 35) 468. 3.

(65) Cp. *Advaitabr.* 68, 10 : « ye tu prakṛṣṭamatayas, tebhyaḥ sākṣāḍ eva ṣṅnyatātattvān pratipādyate, iti kim anupapannam. »

parinirvāṇa ! — Cf. *Ātmataṭṭrac.* 61, 11 : « astu tarhi ṣṅnyataiva paramān nirvāṇam iti ceu, na.... » Voyez le curieux passage *Sarvadārṣ.* 116, 13 : ātmocchedo mokṣa iti mādhyaṁikamate... — Cf. *Sāṁkhyas.* v. V, 77-78 ; S. pr. bh. ad I, 7.

recherche critique ⁶⁶ en vue de connaître le sens qu'on ne connaît pas, et l'*ācāra* ou adhésion au sens enseigné par le maître ⁶⁷. Supérieurs par l'adhésion à la parole du maître, inférieurs parce qu'ils s'abstiennent de recherche critique, les philosophes [dont il a été parlé] sont connus sous le nom de « Mādhyamikas ⁶⁸ ».

La deuxième école est celle des « Yogācāras ». Ils adhèrent à la quadruple méditation enseignée par le maître et à la vacuité des [phénomènes] externes, mais ils pratiquent la recherche critique et se demandent : « Dans quel sens la vacuité des [phénomènes] internes a-t-elle été admise [par Bhagavat] ? » ⁶⁹ — Et voici leur argumentation.

Il faut tout d'abord admettre le *svasaṃvedana* (conscience de soi) ⁷⁰, — ou conclure à l'universelle cécité ⁷¹. Dharmakīrti a dit :

« Si l'aperception n'est pas évidente, elle ne peut pas rendre visibles les choses extérieures ⁷² ».

(66) paryanuyoga ; cf. *Nyāyakośa* : dūṣaṃjārtham jijñāsā.

(67) Définition reproduite dans *Nyāyāk.*

(68) Cp. *Brahmavidyābh.* cité par Thibaut, *Ved. Sūtras*, I, 401. — Cette étymologie n'a, à ma connaissance, aucun fondement dans les sources bouddhiques. — Les yogācāras prétendent, comme les mādhyamikas, suivre la « madhyamā pratipad ».

(69) La réponse est évidemment : « au point de vue de la vérité relative ». La discussion porte sur l'intention du maître, voyez Āmīkara (II, 2, 28) ; *Bhāmātī*, 370, 7 : « bāhyārthavādibhyo vijñānamātravādinām sugatābhipreyatayā viṣeṣam āha... » — Voyez, note 157, la stance extraite du *Bodhicittavivaraṇa*.

(70) = *svasaṃvedana* = *svasaṃvitti*. Cf. *Madh. vṛtti* (fol. 17^b, in fine, p. 16, 25), *Bodhic.* IX, 15 et suiv.

(71) Voyez *Brahmavidyābh.* loc. cit. — cp. *S. pr. bh.*, 62, 22.

(72) Cité *Bhāmātī*, 379, 12, avec la mention : « yathāhuh ». — (Cp. *Tātp.* 466, 22 : yadi vaiṣā na prakāṣeta, nārthā api prakāṣeran ; tatprakāṣādhiprakāṣā hi te ... ; jñānaprakāṣādhiprakāṣā ca viṣayāḥ ...) ; visé dans *Atmatattvav.* 86, 20 : ... svapratyakṣasyopalambhasya cārthadṛṣṭiḥ prasidhyati.

15. 19 L'objet de la connaissance ne peut être externe, en vertu du dilemme : la chose [extérieure] qui est, [dites-vous], objet de la connaissance, est produite ou non-produite ⁷³ ; la première hypothèse tombe, car ce qui est produit ne demeure pas ; la seconde aussi, car ce qui n'est pas produit n'existe pas.

Direz-vous : « C'est quand elle est passée que la chose devient objet de la connaissance ; — parce qu'elle engendre la connaissance » ? C'est parler comme un enfant, car 1^o cette explication est contredite par le fait que nous avons conscience de l'actualité [de l'objet de la connaissance], et 2^o elle entraîne la perceptibilité des sens et [des autres facteurs de la connaissance] ⁷⁴.

Autre objection : la chose [extérieure], objet de la connaissance, est-elle « atome » ou « unité formée de parties » ? La seconde hypothèse ne tient pas, car on réfutera la notion d'« avayavin » par le dilemme : kṛtsnaikadeṣa... ⁷⁵,

Cité *Ālokavārt.* 276. 4 : « na hy agṛhītaṁ prakācakaṁ prakācyaṁ prakācayati dīpaprabhāvad iti. — tad āhuḥ ... »

Kalpataru 296. 5 : « yady apratyakṣa u[pa]lambhaḥ syāt tarhi cakṣuṣa iva tasyārthadṛṣṭir ajanyaḥ syāt sā ca na sidhyati.... » — « jñānapratyākṣataiva arthapratyākṣatā » (*Bham.*).

(73) artho jñānagrāhyo.... Presque textuellement *Kandalī*, 122, 23 : « tathā hy artho jñānagrāhyo bhavann utpanno.... »

(74) Voyez *Tatp.* 462. 23 (IV, 2, 33) : « na cidvyatirekiṇo viṣayāḥ, grāhyatvād, vedanāvat;... ata eva na kāraṇatvena viṣayabhāvaḥ : api ca cakṣurādayo 'pi vijñānasya kāraṇam iti viṣayā ... prasajyeran ; vartamānābhāsi ca vijñānaḥ na bhavet ».

Nous ne connaissons que par le titre les traités vijñānavādins où cette doctrine est défendue, par exemple la *Vijñānamātratāsiddhi* (Tandjour Mdo CXI, foll. 335-8).

(75) Cp. *Bodhic.t.* IX, 81, 82 : « sarvāvayaveṣu vartamāno'yam [avayavi] ekadeṣena vartate yugapat sarvātmanā vā ».

Voyez aussi *Atmatattvav.* 77. 12 : « ... saṁsṛjyamānaḥ paramāṇuḥ pratyekam kim ekadeṣena saṁyujyate kūrtsnyena vā. » ; 78. 6.. « kutaḥ kṛtsnaikadeṣavikalpotthāpanam ? » ; *Bodhic.t.*, IX, 87, 95 ; et la note 77.

Voyez *Nyāyas.* IV, 2, 6 et suiv., II, 1, 30 et suiv., et les comm.

et [par d'autres arguments] ; la première ne tient pas, car 1^o l'atome est suprasensible, et 2^o il y a contradiction dans la supposition du contact simultané [d'une unité] avec une sextuplicité ⁷⁶ ; — comme il est dit :

« L'atome est composé de six parties s'il est uni en même temps avec une sextuplicité ; si ces [six parties] sont en un même lieu, le corps étendu n'a que la dimension d'un atome ⁷⁷ ».

(*Vārt.* 216. 1 : « nāvayavina upalabdhir yuktā : kasmāt ? vikalpānupapatteḥ.... » ; *Çaṅkara* ad II, 2, 28 (p. 550, 1 : « nāpi tat[= paramāṇu]samūhāḥ stambhādayaḥ ; teṣūṅ paramāṇubhyo 'nyatvānanyatvābhyāṅ nirūpayitum ačakya tvāt ») ; *An.giri*, in loc ; *Bhōm.* 371. 11-373, 2 ; *Sāṅkhyas.* v. (I, 42) : « nanu nāsty eva bāhyo 'rthaḥ, avayavātirikṭasyāvayavino 'bhāvāt.. » ; *S. pr. bh.*, 35, 26, 58, 20. — *Advaitabr.* 100, 10

(*Ālokavart.* p. 221 : « ... avayavino 'vayavavyātirekeṣūṅupalabdeḥ paramāṇūnāṅ cātindriyatvān na bāhyaṅ vastu saṁbhavati ». — L'atindriyatva des atomes, *ibid.* 402 et suiv..

(76) En d'autres termes : « le concept d'atome est absurde » Cf. *Bodhic.* IX, 87).

(77) Cette stance, attribuée à l'ācārya [Nāgārjuna ?] est citée *Bodhic.* 324. 25, avec la variante : « ṣaṅṅūṅ samānadeçatvāt », de même *Ngayavārt.* IV, 2, 24 : *Tatp.* 459. 28.

Plus notables les lectures du *Sarvasiddhāntas.* III, 12-13 : « saṅkoṅyagapadyogāt..... / »deçatve kiṅ na syād aṅumātrakam. — Cf. *ibid.* V, 4, VI, 2 et suiv.

D'après les explications de la *Bodhic.*, il faut traduire : « il y a contradiction dans le contact simultané [d'un atome] avec six [atomes] : il a été dit : L'atome est composé de six parties s'il entre en contact avec six atomes ». De même *Kandālī* 43. 13 où l'objection est réfutée.

Mais Wass. p. 303 : (d'après le « *Siddhānta* ») : « Wenn man (wie die Sautrāntikas) die monade als eine verbindung von sechs (seiten) betrachtet, dies bei alle denn bedeutet das sie aus Theilen besteht [cf. p. 269] ; wenn man aber alle sechs als etwas einiges nimmt (wie die Vaibhāṣikas), dann muss man auch eine Kugel als Monade betrachten. »

Voyez *Atmatatṭvar* 78. 21, où est discutée la formule « saṅkena yugapadyogād » [digdeçabheda = digvibhāga de *Bodhic.* IX, 87] ; Garbe, *S. ph.* 238, n. = référence à *Çaṅkara*, ad II, 2, 12 : « saṅyogaç cāṅor aṅvantareṇa sarvātmanā vā syād ekaदेçena vā :... ekaदेçena cet, sāvayavatvaprasaṅgaḥ » (516. 11) ; cf. *Tatp.* 460. 17 (vise les Çūnyatāvādins) : « tena yad ucyate prasaṅgasādhanāṅ paraṅḥ : yan niravayavaṅ. tan na saṅkena saṅyuktam, — yathā vijñānaṅ, — tathā ca paramāṅur itī. »

Par conséquent : l'intelligence, en l'absence de tout objet de connaissance distinct d'elle-même, étant elle-même son objet, par elle-même s'éclaire elle-même, comme une lampe ⁷⁸.

La démonstration est faite. Il a été dit [par Dharmakīrti] :

« Le perceptible n'est pas autre chose que l'intelligence ⁷⁹, la perception n'est pas autre chose que l'intelligence ; il n'y a ni objet, ni sujet de la connaissance : il n'y a que l'intelligence qui brille par elle-même ».

16. 11 Mais s'il nous faut établir par un raisonnement direct l'identité de l'objet et du sujet, nous dirons : « Ce qui est perçu par une perception ⁸⁰ n'est pas distinct de cette

(78) Ex conj. : pradīpavat.

La comparaison de la lampe est bien connue : Voyez *Çaiikara*, 556, 5 : « prakāṣātmakatvāt pradīpavat svayam evānubhūyate » : *Bodhic.* IX, 17 et suiv. (not. 18 citation de l'*Aryaratnakūṭa*, cf. *Madh. vṛtti*) ; *Wass.* 332 ; — L'argumentation des Mādhyamikas contre cette thèse du svasaivvedana (svātmani vṛttivirodhāt... .. le doigt ne se touche pas lui-même., l'épée ne se coupe pas elle-même.) est pour l'essentiel reproduite *Tātp.* IV, 2, 35 (466. 19) : « yathāṅgulyagrahī na tenaivāṅgulyagreṇa sprēyate (cp. *Bodhic.* loc. cit.), evaṃ jñānaṃ na tenaiva jñānena grahitūṃ śakyate » ; et *Bham.* 379, 3 : « no khalu chidā chidyate, kiṃ tu dāru.. ».

(79) = Pramāṇavinīcaya, (Tandjour, Mdo, XCV) fol. 272^b 5 :

Blo-yis ṅams-myoñ-bya gzan med,
de-yi myoñ-ba gzan yod min ;
gzuñ dañ hdzin-pa med-pai-phyir, (= °abhāvāt)
de ni de-ltar rañ-ñid bsal.

Le traité le plus complet sur les Vijñānavādins paraît être le *Nyāyaraśnāhara* ad *Çlokarart*, qui cite notre stance [tathāhuḥ] p. 275 Les chapitres intitulés « nirālanbanavāda » (p. 217-267) « ṣūnyavāda » p. 268 311) sont consacrés au « bāhyaṣūnyavāda » ; voyez p. 344.

Autre avec l'instr. (cf. P. W. s. voc.) ; on peut admettre le sañdhi : buddhyā asti = buddhyāsti [d'après une communication de M. Speyer].

Gough : « there being no distinction between percept and percipient » (°vaidhuryāt).

(80) Comparez *Kandaḥ* 126. 9 : « yad vedyate yena vedanena tat tato

perception, — comme l'âtman [perçu] par la connaissance [n'est pas distinct de la connaissance] ⁸¹; — or le bleu et [les autres objets soi-disant externes] sont perçus par ces [perceptions] ». S'il y avait non-identité en effet, la chose ne serait pas en relation avec la [perception] ⁸², car il n'y aurait pas *tādātmya*, cause qui établit la relation constante, [et] la *tadutpatti* ne peut déterminer cette relation.

Et quant à cette apparition [devant la conscience] — comme distincts — de l'objet, du sujet et de la connaissance [pṛthag-avabhāsa qui vous sert de preuve], c'est [simplement] une illusion comme l'apparition d'une dualité [de lunes] là où il n'y a qu'une lune ⁸³.

La cause de cette erreur, c'est la trace laissée par cette distinction qui n'a pas eu de commencement et se développe dans une série ininterrompue ⁸⁴.

Comme le dit [Dharmakīrti].

« Du fait de leur constante co-aperception, il résulte que le bleu et l'idée de bleu sont identiques. La multiplicité, comme dans la lune qui est une, n'est aper-

na bhidyate, *yathātma jñānasya*, vedyante ca nīlādayaḥ; bhede hi *jñānasya vedyatvam* na syāt, *tādātmyasya* niyamahetor abhāvāt, *tadutpatter* aniyāmakatvāt, *anyenānyasyāsañbaddhasya* vedyatve cātiprasaṅgāt: iti bhede niyamahetoḥ sañbandhasya vyāpakasyānupalabdhyā, *bhedād* vipakṣād vyāvartamānānān vedyatvam abhedena vyāpyate: iti hetoḥ pratibandhasiddhir iti. etenāhamityākārasyāpi jñānād abhedaḥ samarthitaḥ. yaç cāyam..... bhramaḥ; tatrāpy anādir.....; yathoktam: « *bhedaç cābhrāntivijñāne (!) dṛçyetendāv* iva dvaye » iti.

(81) *S. pr. bh.* 64. 33: « *jñānasvarūpa evātmā* ».

(82) *bhede hi saty adhunā anenārthasya*.....

(83) La valeur de cet exemple est niée par les Mādhyamikas; Wass. *Buddh.* 323: « Es is wahr, der Begriff von zwei Monden ist trügerisch..; sondern dies alles is auf einem Monde basirt ». — Cf. *Bham.* 373. 7 cité note 85.

(84) Il semble que ce passage était rythmé dans l'original.

que que par des actes de connaissance erronée » ; ⁸⁵
et :

« Bien que le moi intellectuel soit exempt de division,
il se présente à ceux dont la vue est troublée avec le
caractère de multiplicité : objet, sujet, connaissance » ⁸⁶.

(85) Les deux premiers pādas = *Pramāṇaviniṣaya*, 274^a 7 : g'zan yan :

Lhan-cig dmigs-pa űes-pai-phyir
sūo dañ de-blo g'zan ma yin.

Pour les deux derniers, cp. *Pramāṇavārtika*, 239^b 1.

Rnam-ces lkhurul-bas zla-ba-gñyis
med-par tha-dad mthoñ-ba b'zin.

Cité Anandagiri, 551. 13, *Bhāmātī* 373. 14, *Tātp.* 467. 12, *Ālokavārt.* 290, *Kandālī* 126. 15, *Advaitabr.* 98. 12.

Cp. *Vivaraṇāprameyas.* (Viz S. S.) p. 75. 7 : « sahopalambhaniyamād abhedo nīlataddhiyoḥ / anyac cet sañivido nīlāñ na tad bhāseta sañividi // bhāseta cet kutaḥ sarvañ na bhāsetaikasañividi / niyāmakāñ na sañibandhañ paçyāmo nīlataddhiyoḥ ». (Introduit par la formule : « nanv itthañ vijñānavādī manute. — Voyez Āñkara ad II, 2, 28 (pp. 551, 7 et 554, 5). — *Madh. v'rtī* XXII, 11 (160, 26). Cf. *Atmatattvav.* 55, 3 et suiv. — *Bhām.* 373, 7 : « yad yena saha niyatasahopalambhanañ. tat tato na bhidyate : yathaikasmāc candramaso dvitīyaç candramāḥ ; niyatasahopalambhaç cārtho jñāneneti vyāpakaviruddhopalabdhiḥ. Niṣedhyo hi bhedaḥ sahopalambhāñiyamena vyāpto. yathā bhinnāv açvini nāvāçyañ sahopalabhete..... »

Sur la nature de ce « sahatva », cf. note 99.

(86) = *Pramāṇavī* 273^b 6 :

Blo-bdag rnam-par-dbyer med kyañ
mthoñ-ba phyin ci-log rñams-kyis
gzuñ-ba hdzin-pa rig-pa rñams
thams cad dañ beas b'zin rtogs-lygur.

= ... kalpyate ; — lire : tha-dad dañ... = bhedavāñ

Voyez *Ālokavārt.* 272 (= jñānātmā) ; *S. pr. bh.* (I, 20), où notre stance est attribuée aux kṣaṇikavijñānātmavādins et citée avec les variantes : « abhinno' pi hi buddhyātmā viparyāsanidarçanañ... » (mais cf. trad. p. 35, n. 2) ; *Upadeçasahasri* (et comm. p. 309) ; *Sarvasiddh.* IV, 4 ; — *Bṛhadāraṇyakavārt.* : « viparyāsabuddhibhiḥ » [glose d'Anandajñāna : kīrtivākyam udāharati] ; enfin l'ouvrage jaina *Aṣṭasahasri* (mêmes lectures que *Sarvadarç.*). Ces dernières autorités d'après K. B. Pathak, dans l'élégant article : Dharmakīrti and Āñkarācārya (J. Bom-

Et n'allez pas objecter : « Le goût, le « vīrya », la 16. 22 digestion de ceux qui prennent des pilules imaginaires et des pilules réelles seraient identiques »⁸⁷ : la buddhi est en vérité exempte des modes de connaissable et de connaissant⁸⁸ ; il se fait néanmoins qu'elle se polymorphise comme objet et comme sujet, — et cela en conformité de la connaissance imparfaite de l'agent⁸⁹ ; — (de la même manière se produit chez les hommes malades des yeux la distinction entre le réseau des cheveux, etc., [qu'ils

bay B. 48, 34 ; cf 49, 229). Cp. Tār. p. 200 sur l'importance des écrits de Dharmakīrti.

buddhyātmā = das intellektuelle Selbst = the soul or intellect.

Cf. *Bodhic.*, 316, 12, ... ātmaviparyāśadarśanāt ; viparyāśa = sañ, 1, ti, avidyā, moha (ibid. 239, 13). — Voyez *Nyāyaratnākāra* ad *Ālokavārt.* (p. 159) : « yogācārās tu bāhyārtham apalapanto jñānasyaivānādivāsanopaplāvito nilapitūdiviṣayākāraḥ prameyain, svākāraḥ pramāyain, svasañvittih phalam iti manyante ; yathābhūḥ ; « yadābbhāsain prameyain tat pramāṇaphalate punaḥ / grāhakākārasañvittiyos trayain nātaḥ pṛthak kṛtam ».

Voyez *Ālokavārt.* 258 (Pathak, 49, 230) la citation de Dignāga : « sarva evāyam anumānānumeyavyavahāro buddhyārūḍhena dharmadharmīnyāyena, na bahiḥsattām apekṣate » ; cf. *Ānākarā* 550, 5 ; *Tāt.* 39, 13.

(87) C'est l'objection de la *Kandālī* p. 130 : « yathoktañ gurubhiḥ : ācāmodakatpṛtā ye ye copārjitamodakāḥ / rasavīryavipākādi teṣūñ tulyain prasajyate ». — modaka = sweet meat (Gough, Childers) ; mais voyez *Suḥruta*, I, 1 et 40 (Hoernle, *Bibl. Indic.*, trad. p. 12) la valeur des termes rasa, vīrya (sensific powers), vipāka (digestibility).

Kalpātara 298, 21.

Cp. l'expression : « manomodakopabhogamātra » (*Nyāyavārt.* 43, 8) et *Sī-do-in-dzou* (Bibl. Etudes Musée Guimet, VIII) p. 127 à propos du « manāḥśaiñcetanāhāra » : ... « en pensant à un fruit acide, on donne dans la bouche une sensation d'acidité ».

(88) Ici, comme ci-dessous, j'adopte l'interprétation de M. Gough. On peut entendre : 1° l'objet, 2° le sujet, 3° les formes intellectuelles (cp. *supra* sañvitti) qui n'existent que par *bhrānti*, l'intelligence étant pure (cuddha, vyavadāta) de sa nature propre, mais voyez, *infra* 17, 8.

(89) Vyavahartparijñānānurodhena. — Garbe traduit très bien : « mensch der practischen Leben » (*S. tattvak.* ad 23 *init.*) — parijñāna est suspect ; on peut expliquer : « en conformité de l'état intellectuel... »

croient percevoir comme extérieurs] et la connaissance [de ces cheveux]⁹¹ ; — [cette diathèse de la buddhi étant produite] par la vertu des impressions qui obscurcissent [la buddhi] depuis toujours. Il n'y a donc pas lieu de mettre en doute cette *vyavasthā* (diathèse) : comme le dit [Dharmakīrti] :⁹¹

« [Réellement] exempte des modes de connaissable et de connaissant, quand la [buddhi] se trouve disposée ainsi qu'elle est conçue par ceux qui sont illusionnés, c'est-à-dire comme de caractère multiple et présentant l'opposition des modes d'objet et de sujet, —⁹² de même qu'a lieu la distinction entre les cheveux et [autres objets irréels] et la connaissance [de ces cheveux]⁹², — alors on ne peut contester que la [buddhi] possède les caractères d'objet et de sujet ».

(90) Le texte est suspect : Keçondranāḍījñānabhedavat — « just as to those whose eyes are dim with some morbid affection a hair and another minute object may appear either diverse or identical. » La comparaison porte sans doute sur les lignes obscures que les malades extériorisent (Keça, Keçoṇḍuka) — cp. *Bodhic-*! 215, 5 ; *M. Vyul.* 139. 25 ; *Madh. vṛtti*, cité note 92 ; — P. W. s. *voc.* Keçoṇḍraka (?) : « ringförmige Lichterer-scheinungen vor geschlossenen Augen ».

Nous ne voyons pas que ces Keças soient réellement des nāḍīs, des vaisseaux congestionnés. Sueruta paraît muet sur ce point. — Je crois qu'il faut lire : Keçoṇḍukāḍījñāna°.

(91) = *Pramāṇavī.* 273a 1.

Rig-bya rig-byed rnam-pa med,
 skra-sogs ces-par tha-dad bzin, (= 92-92)
 gañ-thse gzuñ ldzin rnam-phye-bai
 mthsan-ñid rnam-par bsad-pa can
 ji-ltar hklhrul-bas mthoñ-gyur-pa
 de-ltar ldi ni gzag-byas-pa
 de-thse gzuñ dañ ldzin-pa-yi
 mthsan-ñid-can-la rtsod-bya min.

Zes-bya-ba ni bar-skabs-kyi thsigs-su bead-pao.

(92) Keçādi ; cp. *Madh. vṛtti* ad XVIII, 9 (p. 133, 5) : « yathā hi taimirikā vitathain keçamaçakamakşikādirūpani paçyanto.... »

Vivaraṇapr. 41, 14.

La démonstration est donc faite : la buddhi apparaît sous des formes multiples par la force d'impressions qui n'ont pas eu de commencement ⁹³.

Aussi, lorsque par la force des quatre méditations accumulées toutes les impressions seront interrompues ; lorsque les obscurcissements, qui consistent dans les différentes formes d'objets prises par l'intelligence, se seront écoulés, — l'intelligence (vijñāna) surgira pure : c'est le « mahodaya » ⁹⁴.

D'autres [bouddhistes] soutiennent : Ce que disent [les 17. 2
Vijñānavādins] : « la chose extérieure n'existe pas », est inadmissible, faute de preuve ⁹⁵.

Et ne dites pas : « la simultanéité constante de l'aperception [du bleu et de l'idée du bleu] est une preuve » ; car cette simultanéité, qui d'après vous établit l'identité du connaissable et du connaissant, n'est pas une preuve ⁹⁶ parce qu'est douteuse sa non-existence dans le cas de

(93) Traces de rythme ?

(94) Voyez *Kāṇḍalī* 3. 21, très voisine de notre texte. — Cf. note 145 : 117, 3 (Cowell, p. 168) : the *summum bonum* is the rising of pure intelligence on the cessation of the conscious subject.

Ceci est la thèse bien connue du *samkleṣa* et du *vyavadāna*. Voyez not. Wass., 314-5 ; *Bodhic-ī*, IX, 28-30, exposé et réfutation de la doctrine : « samkleṣasyāpi prahyatayā vastutvam uktam » (270, 21), et *Bṛhadāraṇ. vārt.* cité par Pathak, J. Bombay B. XLVIII, 94. — *Sāṅkhyas. v.*, V, 77-78, (uparāga, svacchasaṅvitpravāha) ; *S. pr. bh.*, V, 77 : tasya viṣayākāratā bandhaḥ.

Comment l'*anādiviparyayaśāsanā* peut être interrompue, la chose est expliquée d'après une source bouddhique, *Bhām.* 25 ; *Tūtp.* 60, 27 ; *Kalpataru*, 21 ; *Sāṅkhyat.k.* ad 64 (Garbe, trad. p. 621 ; il faut lire : ayatnavattve'pi ; voyez Pathak, L, 343).

(95) La remarque de la *Bhām.*, 370, 22 est précieuse « bāhyavādinor api vaibhāṣikasautrāntikayoḥ kālpanika eva pramāṇaphalavyavahāro 'bhīmata..... » ; cf. 13, 11 : « sautrāntikanaye tāvad bāhyam asti vastusat tatra jñānākārasyāropah. »

(96) Voyez Çāṅkara 554, 7, Anandagiri, *in loc.* ; *Bhām.*, 377, 19.

non-identité ⁹⁷ — « Comment ! n'est-il pas certain que, dans le cas de non-identité, cette preuve, à savoir la constance de la co-aperception, n'existe pas ? ⁹⁸ » — Non, répliquons nous, car le [vi]jñāna apparaît déchu de l'unité par le fait qu'il se tourne vers lui-même ; — et parce que cette concomitance constante — définie comme unité de lieu et unité de temps — n'est pas possible : car si la chose [extérieure], bleu, etc., était une forme de la connaissance, elle apparaîtrait à la conscience comme : « moi », et non comme « cela », le sujet n'étant pas distinct de l'idée ⁹⁹.

Mais on nous répond : « Bien qu'étant de sa nature *jñāna*, l'image intellectuelle bleue apparaît, par illusion, comme séparée, comme extérieure » ; « et [c'est pour cela que] dans ce [nīlākāra] la notion de moi n'est pas imprimée » ; — comme il est dit :

« Cette partie de l'indivisible intellect qui est posée comme si elle était extérieure à l'autre partie, apparaît certes comme distincte [du moi] : mais [c'est uniquement par] un effet d'imagination ». ¹⁰⁰

(97) *saṁdigdha-vipakṣavyāvṛttikatvāt*. — Gough : « ... being found in dubious and in contrary instances » = *saṁdigdhavipakṣa-avyā°*.

(98) *Bheda = vipakṣa* — Mieux : « cette co-aperception qui nous sert de preuve ». — Gough : « Let there be a proof of this identity and let this proof be..... » = « *nany abhede.... °sādhanam syāt* ».

(99) Lire : « *pratipattuḥ* » avec *Bhāmātī*, 14, 1 : « *aham iti hi tadā syāt, pratipattuḥ pratyayād avyatikāt* », et *Tātp.* 51, 7. — Cp. *Sāṁkhyas.* v. 1. 42 : « *tathā saty aham ghaṭa iti pratyayaḥ syāt, na tv ayaṁ ghaṭa iti.* » — *Ātmattvac.* 55, 13. : « *na hi bhedaṅprathane saḥārtham tadvyāpyatām ca paçyāmas..* »

(100) Cité *Çlokar̥t.* p. 272 avec les lectures : « *paricchedāntarāc cāyam bhāvo bahir avasthitaḥ ..* » et la glose : « *upaplavād bhrāntyākārasamāropād ity arthaḥ* ».

jñānasvarūpo 'pi nīlākāro... Dans un sens différent *Sāṁkhyas.* v. V, 77 « *sa kim ākāro jñānasvarūpaḥ?... atha dharmāḥ?..* » — Voyez la note, trad. p. 226.

Et encore :

« L'objet qui est interne apparaît comme externe. » ¹⁰¹

Cela est inadmissible, car 1° étant posé qu'il n'y a pas de choses externes puisqu'elles ne peuvent prendre naissance ¹⁰², il est absurde d'établir la comparaison « comme externe » : quelle personne sensée dira jamais : « Vasumitra à l'apparence d'un fils de femme stérile ¹⁰³ » ; 2° il y a cercle vicieux, car vous vous servez de l'identité ¹⁰⁴ comme preuve de la fausseté (bhrāntatva) de l'apparence de non-identité et vous démontrez l'identité par la fausseté de l'apparence de non-identité ; 3° on constate que les hommes sont d'accord dans le diagnostic des images qu'ils aperçoivent, s'attachant à ce qui est externe, négligeant ce qui est interne ¹⁰⁵. — Cette preuve qui doit établir l'identité n'est qu'une « apparence de preuve », d'après la loi du « gomayapāyasiya » ¹⁰⁶ : celui qui dit

(101) Cité par Ćaṅkara 553, 7 avec la variante : jñeyarūpam. Thibaut : « what is an internal object of cognition appears like something external ». Gough : « the principle to be known as internal also manifests itself as if it were external ».

Cité *Atvaitabr.* 9^o, 9 - jñeyam rūpam...

Il y a deux « bhedas » que les Cittamātravādins sont très empêchés d'expliquer : le grāhyagrāhaka^o, et le nīlādigrāhyabheda dont il est parlé plus loin.

(102) tadutpattirahitatayā (cf. 15, 20 et suiv.) = tadasambhavāt (Ćaṅkara. p. 550, 3).

(103) De même Ćaṅkara, p. 553. avec la lecture : viṣṇumitra. L'auteur conteste le : « atyantāsato dīṣṭāntatva » (An.giri).

Advaitabr. (99, 1) : « tad uktam : abādhāt svapnavaiṣamyād bāhyārthas tūpalabhyate / bahirvad iti te 'py uktir nāto dhīr artharūpabhāḥ. »

(104) *Ex con.* ; le texte : « abhedapratibhāsasya prāmāṇyam » : les Vijñānavādins ne vont pas jusqu'à affirmer l'abhedapratibhāsa.

(105) « ... bāhyam evopādadate jagaty upekṣante' vāntaram... » ; Gough : « ... and we see that men in their everyday life overlook their internal states ». — Voyez *Bham.* 16, 25 et suiv.

(106) « ... like milky food made of cow-dung (Gough) ; mais P. W. (Kurz. fass) : « in der art dieser beiden, d. i. desselben Ursprung und

« bahirvat » doit nécessairement admettre l'extériorité de l'objet ; votre propre trait vous achève !

18. 12 Que si vous argumentez : « l'extériorité d'une chose simultanée à la connaissance [de cette chose] est impossible ¹⁰⁷ ; n'en tombez-vous pas d'accord ? » — Nous tenons l'objection pour mauvaise : l'objet ¹⁰⁸, mis en contact avec l'organe, possède la qualité d'imprimer sa forme à la connaissance qui va être produite ; et il s'en ensuit que cet objet ¹⁰⁸ possède la qualité de pouvoir être connu par raisonnement (*anumāna*), en raison de la forme [qu'il a] imprimée [à la connaissance]. — L'objection et la réponse ont été résumées comme il suit :

« Si on [leur] demande comment le non-simultané peut être objet, [les Sautrāntikas] soutiennent que la qualité d'être objet [du jñāna] se confond avec la qualité d'être cause [du jñāna] : est objet ce qui est capable d'imprimer sa forme au jñāna » ¹⁰⁹.

doch ganz verschieden » ; le gomayaṇāyāsiya est absurde, de même le raisonnement qui nie le bāhya et introduit l'exemple « bahirvat ».

(107) Faut-il reconstruire la forme rythmée qui paraît se dissimuler ici ? .. na jñānābhinnakālārthabāhyatvam upapadyate...

(108) viśaya, artha.

(109) grāhyatvaṁ viduḥ hetutvam eva tad vyakter jñāna°. .. Gough : ... « they recognize perceptibility, And a competent inferribility of the individual thing is its imposition of its form » ; je préférerais : « et que ce hetutva (lequel consiste dans la capacité...) appartient à la vyakti ».

Cité (yathāhuḥ, yathāha) avec la variante : « hetutvam eva tad yuktaṁ jñāna°. » *Ālokavart* p. 283 (... yad eva cākārasamarpaṇakṣamaṁ hetutvaṁ tad evārthasya grāhya[tvam] iti na grāhyalakṣaṇāyogaḥ...) et *Tātp.* 101, 11 (discussion du pratyakṣa) : « yato bhavati jñānaṁ, sa grāhyo 'rthaḥ kārṇaṁ ; grāhakaṁ ca jñānaṁ kāryaṁ, tayoḥ ayugapadbhāvāt ... kṣaṇikatvād tathāpi kārṇasya grāhyatā, bhinnakāla syāpi svasadṛṣajñānajananaṁ eva hi tasya tajjñānaṁ prati grāhyatvaṁ, nānyat yathāha : - bhinna°. » ; na caitāvatā mithyātvam arthāhitasya nilākārasya jñānavartino vartamānatvād iti bhāvaḥ .. » — Réfutation *ibid* : « ... na cārthāhītākāravedanaṁ arthavedanaṁ.... ».

De même on conclut de l'embonpoint à la nourriture ¹¹⁰, du langage au pays, de l'agitation à l'amour ; de même l'objet de la connaissance peut être connu par la forme qu'il impose à la connaissance. Il est dit ¹¹¹ :

« [La forme de l'objet] met la [connaissance] en relation avec l'objet sans cesser d'être forme de l'objet ; par conséquent [le jñāna] en tant qu'il a reçu la forme du *meya*, est le *pramāṇa* de l'aperception du dit *meya* ¹¹².

Et encore :

« La connaissance de l' [objet] ne se peut en effet

Sarvasiddh. V, 7 : « Viṣayatvavirodhas tu kṣaṇikatve 'pi nāsti naḥ / viṣayatvaṁ hi hetutvaṁ jñānākārārpaṇakṣaṇi ».

Cp. Wass. 285 : « ... die Sautrāntikas vergleichen die Verschiedenheit der Zeit in den Ursachen und Folgen mit den Beziehungen zwischen dem Begriffenwerdenden und dem Begriff (gzuñ hdzin) ; das erstere nennen sie die Ursache, von welcher die Form des zweiten abhängt, und da sie der Zeit nach verschieden sind, so ist demnach die Ursache der Ort (yul) und die Folge das Oertliche (yul-can) ». — Ces derniers termes correspondent à « viṣaya », « viṣayin » ; gzuñ hdzin est traduit par Wass. : « grahiaguhya » ; et la correction s'impose

(110) Exemples classiques : « pīno devadatto divā... », etc. ».

(111) Stance citée *Kandali* 123, 22, avec les lectures : arthana artha°, qui sont confirmées par la glose : « sa ca asūdhāraṇo [viṣayākāraḥ] jñānam arthaviṣeṣeṇa saha ghaṭayati, na sādharmaṇam indriyādikam » ; et *Ālokavart.* 279, 3. — Mais cf. Wass. p. 274-5 sur les trois théories des Sautrāntikas (moitié de l'œuf).

(112) Voyez *Nyāyaratnākāra* ad *Ālokavart.* (p. 153) : « yad āhuḥ : viṣayākāra evāsya pramāṇaṁ tena mīyate / svasauvittiḥ phalaṁ cāsya tadvaye hy arthaviṣeṣaḥ ».

Cp. An. giri (550, 11) : « [jñānam] arthasārūpyātmanā mānam » ; et *Bhām.* (cf. 13, 11) 371, 7-10 : « evaṁ sautrāntikasamaye 'pi : jñānasyārthasārūpyam anilākāravāpyāpṭyā kalpitanilākāratvaṁ pramāṇaṁ, vyavasthāpanahetuvāt ; ajñānavyāpṭtikalpitam ca jñānatvaṁ phalaṁ, vyavasthāpyatvāt ; tathā cāhuḥ : na hi vitti° ». — Voyez *Nyāyabinduḥ*, p. 19 (ad : « jñānaṁ pramāṇaphalam, arthapratītirūpatvāt ; arthasārūpyam asya pramāṇaṁ, tadvaçād arthapratītisiddher iti »). Le « vyavasthāpya-vyavasthāpaka-bhāva » diffère du janya-jaṅaka° ; parce que, dans l'espèce, pramāṇa = pramāṇaphala : « ekasmin vastuni virodhaḥ syāt ». L'identité du pramāṇa et du phala est combattue *Ālokavart.* 361 (cf. 157) ; *Vivaraṇapr.* 56, 1.

expliquer par la seule [sain]vitti, car celle-ci est absolument non différenciée ; mais la ressemblance [de l'objet], pénétrant dans [la connaissance], se la rend conforme et par là met en relation [avec la connaissance, en qualité d'objet], la [chose extérieure] ¹¹³.

19. 2 Et voici le mode d'argumentation en faveur de l'existence des choses extérieures ¹¹⁴ :

(113) Voyez *Ālokarārt.* 274, 3 : « na hi sainvittisattayaiva tatvedanā yuktā... »

Cité *Bhām.* 371, 10 (cf. n 112) : tathā cāhuḥ : « na hi vittisattaiva tatvedanā yuktā, tasyāḥ sarvatrāviṣeṣāt, tām tu sārūpyam āviṣat sarūpayat tad ghaṭayet », et *Kāṇḍalī*, 123, 24 (aparatra cōktam) où les Mss. divergent : sarūpayitum, «yat tad. — Cf. *Bhām.* 373, 2 : « tac cānākāraṇaḥ sad, ajānato bhedābhāvāt, katham arthabhedanā vyavasthāpayed iti ; tadbhedavyavasthāpanāyā 'kārabhedo 'syaiṣitavyaḥ . yad uktam : « na hi vittisattaiva tatvedanā yuktā tasyāḥ..... iti », ekaḥ cāyam ākāro 'nubhūyate saced, vijñānasya nārthasadbhāve kiñ cana pramāṇam astīty āha : api cānubhavaḥ ». (Çaṅkara, p 551, 2). — Cf. *Kalpataru* 286, 5.

(114) C'est l'argument du « pratyayavaicitrya », auquel on répond par le « vāsānāvaicitrya » (Çaṅkara 552, 1).

Il faut comparer les deux commentaires de Vācaspatiṃṣra, la *Bhāmali* et la *Tatp.*

Bhāmali, 373, 21 : « atrāntare sautrāntikaḥ codayati : katham punar asati bāhyārthe nīlam idam pītam idam ityādipratyayavaicitryam upadyeta ? [Çaṅkara 552, 1] sa hi mene : ye yasmin saty api kādācitkās, te sarve tadatiriktahetusāpekṣāḥ ; yathā 'vivakṣaty ajigamiṣati mayi vacanagamanapratibhāsāḥ pratyayāḥ cetanasamītanāntarasāpekṣās, tathā ca vivādādhyāsītāḥ saty apy ālayavijñānasamītanāne ṣaḍ api pravṛttipratyayā iti svabhāvahetuḥ ; yaḥ cāsāv ālayavijñānasamītanāntirīktaḥ kādācitkapravṛttijñānabhedahetuḥ sa bāhyo 'rtha iti — vāsānāparipākapratyayakādācitkatvāt kadā cid utpāda iti cet..... (le reste comme dans *Tatp.* cité ci-dessous et corrigé d'après *Bhām*)

Tatp (IV, 2, 35 ; p. 464, 3) : namu nīlādyākārasya kādācitkatvam eva pramāṇam ? tathāpi yad, yasmin saty api, kadā cid bhavet, tat taditarāpekṣam ; yathā saty api sopāne vicchinānagamanavacanapratibhāsāḥ ¹ pratyayāḥ samītanāntarasāpekṣās, tathā ca saty apy ālayasamītanāne ṣaḍ api pravṛttipratyayā iti svabhāvahetuḥ. — vāsānāparipākapratyayakādācitkatvāt kadā cid utpāda iti cet, — namv ekasamītatipatitānām ālaya[vi]jñānānām tattatpravṛttivijñānajananaçaktir ² vāsānā ; tasyāḥ ca kāryajananaḥ praty ābhimukhya[m] paripākaḥ : tasya ca pratyayaḥ svasamī-

« Si, A étant posé, B, B', B''... [apparaissent] occasionnellement, B, B', B''... dépendent d'une cause distincte de A ; de même, si des apparences de parole et de mouvement se produisent alors que je ne désire ni parler, ni marcher, ces apparences dépendent de séries [étrangères], d'hommes, distincts de moi, qui veulent parler ou se mouvoir ; de même les *pravṛttipratyayas*, sur lesquels porte la discussion, et qui prennent occasionnellement la forme de bleu, etc., bien que l'*ālayavijñāna* reste posé ».

Par *ālayavijñāna*, on entend l'objet [de l'idée] de moi ; par *pravṛtтивijñāna*, le vijñāna qui prend la forme de bleu, etc. Ainsi qu'il est dit :

« Est nommé *ālayavijñāna* ce qui est l'objet [de l'idée]

tānavartī pūrvakṣaṇo hetuḥ ³ sañtānāntarāpekṣānabhyupagamāt : tathā ca sarve [py] ālayasañtāne patitāḥ paripākahetavo, na vā kaç cid api, aviçṣāt ⁴.

kṣaṇabhedāc chaktibhedas, tasya kādācitkatvāt kāryakādācitkatvam iti cet, — nañv [evam] ekasyaiva nīlavijñānanajananasāmartyaṃ ⁵ tatprabodhajananasāmartyaṃ ceti ⁶ kṣaṇāntarasya ⁷ tan na syāt ? ; sattve vā kathauñ kṣaṇabhedāt sāmartyabheda ? ity ālayasañtānavartinaḥ sarve samarthā iti samarthahetusadbhāve kāryakṣepānupapatitīḥ ⁸.

Vācaspatimiçra poursuit la discussion qui désormais n'intéresse plus le texte du *Sarvadarç.* ; notons cependant *Tātṭp.* l. 25. « tad idam anu-mānañ sautrāntikānāñ bāhyābhyupagama iti... » et *Bhām.* l. 16 (cf. *Tātṭp.* l. 22) : « na ca sañtānāntaranibandhanatvañ sarveṣāñ iṣyate pravṛtтивijñānānāñ vijñānavādibhir, api tu kasya cid eva vicchinna-ga-manavacanapratibhāsasya pravṛtтивijñānasya ».

¹ Texte : 'racana°

² *Bhāmātī* : tatpravṛti° et °janaçaktir.

³ hetuḥ manque dans *Bhāmātī*, plus correcte sans doute. *Sarvadarç.* : kāraṇam.

⁴ *Bhāmātī* : ālayasañtānapatitvāviçṣāt.

⁵ *Ibid.* °janas°. — *Tātṭp.* °sāmartyam çakti[h] prabodha°.

⁶ *Tātṭp.* : ca.

⁷ *Bhāmātī* : °syaitan....

⁸ *Ibid.* °patteh.

de moi ; est nommé pravṛttivijñāna¹¹⁵ ce qui prend la forme de bleu, etc. »

Par conséquent existe, indépendante de la série de l'ālayavijñāna¹¹⁶, une cause occasionnelle des pravṛttivijñānas, à savoir la chose extérieure, qui est l'objet. — Et on ne peut pas objecter : « Il y a occasionnelle production [des pravṛttivijñānas], en raison de l'occasionnalité de la cause¹¹⁷ de la maturité des impressions [vāsanā] ». —

[Expliquons ces termes :] dans le système des Vijñānavādins, on entend par vāsanā¹¹⁸ le pouvoir que possèdent les ālayavijñānas qui résident dans une même série, de produire tel ou tel pravṛtti|vijñāna| ; la vāsanā est « mère »

(115) Le *Mahāvīmaṣradhōtpada* d'Acvaghōṣa [trad. Suzuki] est précieux pour l'ālaya^o et le pravṛttivijñāna.

Voyez *Laṅkāvatara*, 2, n. 2 (Buddh. T. Soc.) une bonne définition de ces deux termes importants. (cf. *ibid.* 49, 17, 50). — *Nyōyakoṣa* (s. voc. vijñāna) : . . . tatrādyam : « ayam ghata » ityākārikam ; dvitīyam ca : « alam jñāmi » ityākārikam, tad evātmā ity ucyate . . . ity [vijñānavādino] vadanti » — Wass. 161 : « nur die Ketzer annehmen das der ālaya das Ich sei » (d'après *Gaṇḍarvāha*). *Bham.* 353, 16 : « yady ucyeta : asty ālayavijñānam alaukārāspadam... » — Cf. An giri 531, 1 — idamkāra^o, *Bham.* 13, 26 : alaukārāspadam, *Tatp.* 101, 19 : etc.

Tatp. 145, 11 et suiv.

M. Vyūh. § 105 : ālayavijñānam, ādānavijñānam, kliṣṭamanah, cakṣurvijñānam. . . manovijñānam.

Saṅkhyas. v. 1, 89^o tadākārollekhi = saṁbaddhavastvākāradhāri. — *Sarvadārṣ.* 27, 2. — *Atmatattv.* 56, 17 : « ullekhō' yam vijñānasya yad anekatvaṁ, na tu pūnas tattvāntaram iti cet... » ; 77, 22 : « ... na hi kṛtsnam eva vijñānam nilollekhi pitādyanullekhitvaprasaṅgāt... »

(116) ou : ... des ālayavijñānas.

(117) Texte : «pratyayaḥ kādācitkatvāt... : mais voyez *Bham* et *Tatp.* cités n. 114.

(118) La traduction de M. Gough suppose la lecture : vāsanā nāmaika^o, confirmée par *Bham.* et *Tatp.* — Cf. *Bham.* 375, 23 : « tathā caikālaya-saṁtānapatiteṣu kasya cid eva jñānakṣaṇasya sa tūlpaḥ samurthyati-ḡayo rasana^oparanāmā svapratyayāsādito yato nilākāram pravṛtti|vijñānam jāyate, na pitākāram . » — et 376, 3 : « ālayavijñānasamantānapatitam evāsamviditam jñānam rasana, tadvaicitryam nilādyanubhavavai-citryam... ». — (cf. An.giri [ad Śaṅkara 552, 2] qui vise la stance citée *Sarvadārṣ.* 25, 13.

Voyez *Ḣlokavart*, p. 260 et suiv

quand elle est prête à produire son effet ; et la cause de cette maturité, c'est un moment (kṣaṇa) antécédent et faisant partie de la même série : car on n'admet pas que cette maturité puisse dépendre [d'un moment] d'une autre série ¹¹⁹.

Nous concluons que la puissance de porter à maturité, en vue de la production des pravṛtti[vi]jñānas, les impressions qui résident dans l'ālayavijñāna, appartient à tous les moments qui résident dans l'ālayavijñāna ; ou bien qu'elle n'appartient à aucun, car tous résident également dans la série de l'ālayavijñāna. — Mais si tous possèdent cette puissance, il n'est pas admissible que la production de l'effet soit différée : d'où il s'ensuit que pour rendre compte de l'occasionnalité [des pravṛttivijñānas], l'homme habile et de bonne foi ¹²⁰, qui ne se cache pas sa propre expérience, est forcé, même malgré lui, de conclure : « Les six connaissances qui ont pour objet, d'une part le son, le contact, la couleur, la saveur, l'odeur, d'autre part le plaisir, etc., ¹²¹ se produisent en raison de quatre *pratyayas*. »

Les quatre *pratyayas* sont bien connus, à savoir l'ālam- 20. 2
bana (fondement objectif), le samanantara (antécédent), le sahakārin (auxiliaire) et l'adhipati (régent) ¹²².

(119) Cp. note 114, *in fine*. — Sur le yogijñāna, voyez not. *Nyayabindu!* 13, 10, 14, 19.

(120) Je suis la traduction de M. Gough : « catureṇānicchatāpy acchamatinā svānubhavam anāchādyā.. » ; mais j'entretiens quelque doute sur son exactitude.

(121) Correspond à la distinction des cittas et des caittas (cf. *Nyayab.!*, 14, 4) ; Āṅkara (II, 2, 21 ; p. 539, 6) : « caturvidhān hetūn pratitya citta-caittā utpadyanta iti pratijñā » ; Cp. la définition des caittas dans An.giri, *Bhām.* et *Katpataru* 278, 20. — Cf. *infra* note 130.

(122) Les 4 *pratyayas* *M. Vyut.* § 115 (hetu°, samanantara°, ālambana°, adhipatipratyaya), *Mādhyamikasūtras*, I, 2, *Laṅkā.* 86, ne sont pas en cause ici. Pour le « *pratyayataḥ* » du *Dh. saṅgraha* § 118, cf. *infra* *Sarvadurç.* 20, 22.

Soit, désignée par le mot « jñāna », une pensée qui est une représentation de bleu : cette pensée, en tant qu'image bleue, résulte du bleu, cause en qualité de fondement objectif ¹²³ ; en tant que notion intellectuelle, elle résulte d'une connaissance antérieure, cause en qualité d'antécédent immédiat ¹²⁴ ; l'appréhension de l'objet est délimitée par la lumière, cause en qualité d'auxiliaire, [et] par l'œil, cause en qualité de régent ¹²⁵ ; la connaissance produite [par les deux premiers pratyayas] comporte l'appréhension de tous les caractères de l'objet, saveur, etc. ¹²⁶ ; l'œil la détermine et doit être nommé régent, car dans le monde on appelle « régent » celui qui détermine.

Il faut admettre les quatre mêmes causes des caittas ¹²⁷, c'est à dire de la joie, etc.

Notre théorie des 4 pratyayas, Čaṅkara (II, 2, 21, 26), *Bhāmali*, An.giri *in loc.* ; — *Vivaraṅgapr.* 34, 1

(123) *Bhām.* (et An.giri) : « tatra nīlābhāsasya cittasya nīlād ālambana-pratyayān nīlākaratā. » ābhāsa — ākāra, *Nyāyab.!* 18₁₈, *Tatp.* 175, 11, 387. s. *Nyāyab.!* 13, 10. — Cf. Kern, *Manual*, 57, n. 2 (ārambana, ālambana).

(124) *Bhām.* et *Advaitabh.* (80, 18) : « samanantarapratyayāt pūrvavijñānād bodharūpatā ». Cf. n. 114 p. 191 l. 6) ; *Nyāyab.!* 13, 1.

(125) La comparaison des sources montre que le texte est altéré : l'*adhīpati* doit précéder le *sahakārin* ; le rôle du *sahakārin* n'est pas fixe, et la lecture *viśayagrahana* est moins justifiée que *rūpa*, *Bhām.* : « cakṣuṣo 'dhīpatipratyayād rūpagrahanapratīnyamaḥ ; ālokāt sahakāripatyayād dhetoḥ spaṣṭārthatā. »

(126) « The eye, as determinant of one particular cognition (form) where taste, etc., might have been equally cognised, is able to become dominant. »

Kalpatarā 202, 22 : « aditasya jñānasya rasādisādīhāraṇye prāpte rūpaniyāmakaṁ cakṣur adhipatir, loke niyāmakasyādhipatitvād iti. »

L'ālambana possède *rūpa*, *rasa*, etc. ; l'esprit contient des *pūrvajñānas* de toute nature. La connaissance, *a priori*, n'est pas spécifique

(127) Je n'hésite à supprimer *citta* d'après *Bhām.* : « evaṁ sukhādīnām apī caittānaṁ cittaḥlambhetojñānāṁ catvāry etāny eva kāraṇāni » ; cf. An.giri *in loc.*

Les citta-caittas sont constitués par cinq skandhas, dénommés rūpa°, vijñāna°, vedanā°, sauijñā° et vijñāna-skandha ¹²⁸.

Les sens avec leurs objets forment le rūpaskandha, en raison des deux étymologies : « les objets sont perçus par eux », « les objets sont perçus » ¹²⁹.

Le vijñānaskandha = le courant des pravṛttivijñānas et des ālayavijñānas ¹³⁰.

(128) Le texte : « evaṁ cittacaitṭyātmacakandhāḥ pañcavidhāḥ rūpa°... °saṁskārasaijñākāḥ, se prête à la traduction de M. Gough : « So also this universe, which consists of mind and its modifications, is of five kinds, entitled.... ». — Çaṅkara (II, 2, 18 : p. 532, 10) : « tathā rūpa°.... °saṁskārasaijñākāḥ pañca-skandhāḥ. » Et les commentateurs (An.giri, *Bham.*) : « bhūtabhautikān uktvā cittacaitṭān [cāittikān] āha : tathā... ».

Skandha, synonyme de *raçī* (d'après *Abhidh. koça*, Burn. *Intr.* p. 512), a la valeur de samudāya, par exemple dans la formule « mahādulḥkha-skandhasya nirōdhaḥ » (cf. Kern, *Manual*, 47, n. 5 : tad asya mahato dulḥkhasamudāyasya prabhavabijam avidyā. — Comm. ad Yogas, II, 15) : de sorte que l'expression : « [ayaṁ] cittacaitṭānkaḥ skandhāḥ » couvrirait presque celle de Çaṅkara (533, 3) : « yo 'yam... ubhaya-prakārah samudāyah... skandhahetukaḥ ca pañcaskandhurūpaḥ... ».

L'ordre des skandhas, (qui est celui d'Uddyotakara (*Nyāgar.* 352, 5), de Çaṅkara, etc.), diffère de l'ordre traditionnel : « a circumstance connected with the variance in the definition of the terms » (Kern, *Manual*, 51 n. 2 ; où la réf. au *Dharma-S.* § 22 doit suivre celle à Burn. 511. — Voyez note 166.

(129) Même lecture *Bham.*, où le mot « viṣayā » est omis. An.giri s'exprime dans d'autres termes : « karmakaraṇayutpattibhyāṁ saviṣayāṁi.... » ; rūpa marquant l'objet ou l'instrument du nirūpaṇa. — *Bham.* ajoute : « yady api rūpyamāṇāḥ pṛthivyādayo bāhyās, tathāpi kāya-sthātṛvād vā, indriyasambandhād vā, bhavanti ādhyātmiķāḥ. cf. An.giri). — A l'exception de l'avijñāpti, les termes classés comme rūpa dans *Abhidh. koça* (cf. *Dharma-S.* p. 69)

(130) An.giri : « aham iti pratyayo vijñānaskandhāḥ » ; *Bham.* : « vijñānaskandho'ham ityākāro rūpādiviṣaya indriyajanyo vā daṇḍāyamānaḥ. » ; — expliqué *Kalpataru* 172, 23.

Cp. An.giri (p. 533, 4) : « tatra vijñānaskandhaç cittaṁ, itare caitṭāḥ » ; *Abhidh. koça*. (cité *Dharma-S.* p. 69) : « yac cittaṁ tad eva manas tad eva vijñānam ity eko 'rthaḥ ».

Kern, *Manual*, 51, 28 : (d'après *Sarvadare.*) : « V. is clear consciousness of what is going on in our interior ».

Produit par le rapport du rūpa° et du vijñānaskandha, le vedanāskandha = le courant des impressions de plaisir, de déplaisir et [d'indifférence] ¹³¹.

Le sañjñāskandha = le courant des [pravṛtti]vijñānas exprimés par les mots vache, etc. ¹³².

Le sañkāraskandha = dépendant du vedanāskandha, les passions (désir, haine, etc.), les *upakleças* (ivresse, orgueil, etc.), le dharma et l'adharmā ¹³³.

Quand il médite : « tout cela est douleur, réceptacle de douleur ¹³⁴, cause de douleur », [le fidèle] produit en

(131) An.giri : « sukhādipratyaayo vedanā° » : *Bhām.* : ... « yā priyā-priyānubhayaviṣaya-sparṣe sukhadulḥkhatadralitaviṣeṣāvasthā cittasya sa vedānaskandhaḥ. » — Cf. *Dharma-S.* § 28 (lire *M. Vyut.* 102) ; *Çūlīstambas.* (*Çikṣās.* 222, 8) : « pañcavijñānakāyasamprayuktam aṣṭānubhavanānī dulḥkham. »

(132) Le texte « ullekhisavijñāna° » est altéré : ullekhitasavikalpa° ??

Advaitabr. 88, 14 : « atah çabdollekhitasavikalpapratyayasya na svalakṣaṇaviṣayatvam ».

An.giri : « gaur aṣya ityādicabdasañjñāpitapratyayaḥ s° » : *Bhām.* : « s° savikalpapratyayaḥ sañjñāsamisargayogyapratibhāso, yathā dīttlaḥ kuṇḍalī gauro brāhmaṇo gacchaty evaṇijātīyakaḥ ». — *Kalpataru* : « savikalpapratyaya ity anena vijñānaskandho nirvikalpa iti bhedaḥ skandhayor dhvanitaḥ. » Cp. *Tātp.* 88, 1 : na vyavasāyātmakānī pratyakṣānī bhavitum arhati : abhilāpasāmsargāyogyapratibhāsaṇī hi tat. ... » ; — *Atmatattvar* 46, 6 : — *Nyoyabīndu* (103, 3) : « abhilāpasāmsargayogyapratibhāsapratītiḥ kalpanā.... » (cf. *ṭīkā.* p. 10, et *Tātp.* 342, 9). — Voyez *Dharma-S.* XXVIII et *Abhidh. koçav.*, cité p. 41.

(133) Sur la valeur du terme « upakleça », voyez Bendall, *Çikṣās.* 222, n. 13 : « The Tibetan and the explanation of upāyāsa by Buddhaghosa in *Vis.-M* XVII (Warren, *Buddh.* 191) suggest nearness and intensity as the force of *upa*. » — Kern, *Man.* 52, 3 : kleça : defiling passion (*Dharma-S.* § 53), dharmādharmāu = piety and impiety. — Voyez *Madh. vṛtti* ad XXIV, 5 (p. 176). D'après l'*Abhidh. koça* (cité *Dharma-S.* p. 69) rāga et māna sont aniyatabhūmika, mada est « upakleçabh° » ; D'après *Dharma-S.* § 67, kleças = rāga, pratigha [=dveṣa], māna... ; upakleças = ... mada... An.giri : rāgādi dharmadharmāu ca ; *Bhām.* (352, 10) : rāgādayaḥ... ; le reste comme *Sarvadurç.*

(134) Voyez note 164. — Cf. *Samkhyas.v.* II, 1. (87, 9) : « .. çarīraṇī

lui-même la connaissance de la vérité qui est le moyen de la destruction de la [douleur]. Aussi est-il dit : « La douleur, la production [de la douleur], la destruction [de la douleur], le chemin, voilà les quatre nobles vérités proclamées par Bouddha ¹³⁵. »

Il n'y a pas de doute possible sur la douleur.

20. 21

Par *samudaya*, on entend la cause de la douleur ¹³⁶ ; le *samudaya* est double, par combinaison de *pratyayas* et de causes ¹³⁷. Pour le *pratyayopanibandha*, un sūtra le résume : [idam pratyayatvamātraphalam] ¹³⁸ ; « Idam = l'effet. Des causes autres vont (ayanti = gacchanti) vers [des causes autres] ; la nature de ces causes en mouvement est dite : *pratyayatva* = concours de causes. De cela seul [l'effet est] le fruit, et non d'un être intelligent quelconque ». Tel est le sens du sūtra ¹³⁹.

¹⁴⁰ « De même que le bourgeon qui a pour cause la semence naît par le concours de six *dhātus* : l'élément

duḥkhāyatanatvād duḥkham, indriyāṇi viṣayā buddhayaḥ ca tatsādhanabhāvāt,... »

(135) Ce passage présente diverses difficultés. — Comparez *Vivekavilāsa*, infra note 164 et suiv. La valeur du terme *samudāya* est certaine : il faut lire, ou du moins comprendre, *samudaya*. — L'expression *tattvajñāna* est fréquente dans nos textes (*Bodhic.* 251, 17, *Madh. vṛtti* XVIII, 3 ; etc) ; — *saṃpādayet* = *utp* ; cf. *cittotpāda*, *bodhicitta*. — *tattva* = *satya*. — *buddha* donne une fin régulière d'āryā.

(136) *Madh. vṛtti*, ad XXIV, 1 (p. 175, 9) : « yato hi hetor duḥkham samudeti... sa hetuḥ... samudaya ity ucyate. » Cf. *Vivekavilāsa*, infra note 168.

(137) Lire : *opanibandhato hetūpanibandhataḥ ca. tatra pratyayopanibandhasya...* (Voir p. 21, 20 et App.) — M. Bendall (*Çikṣās.*, 220, n. 1) entend : the attachment of cause to cause (in the chain). — Voyez *Mhv.* III, 314, 4.

(138) Cp. *Bham.* 354. 7 et *Kalpataru* 273. 17.

Pour l'explication du *pratityasamutpāda* = *samudaya*, voyez l'appendice.

(139) D'après le *Kalpataru*.

(140) Fragment du Sūtra cité App.

terre produit la dureté et l'odeur du bourgeon ; l'élément eau, l'humidité et la sève ; l'élément feu, la couleur et la chaleur ; l'élément vent, le contact et le mouvement ; l'élément éther, l'espace et le son ; l'élément saison dispose, comme il convient, la terre et les autres [dhātus]. »

Le sūtra qui résume le *hetūpanibandha* : « Qu'il y ait, ou non, production de Tathāgatas, demeure immodifiée cette constitution essentielle des phénomènes, limitation et détermination des phénomènes, procession normale de leur production en raison de causes », [c'est-à-dire] : « dans la pensée des Tathāgatas ¹⁴¹ (= Bouddhas), ce qui constitue la dharmatā des dharmas qui sont effets et causes, à savoir leur nature d'effet et de cause, est fixée par la production ou la non production ¹⁴¹ : A étant, B est produit, B est effet de A, cause : c'est la dharmatā. Pour plus de clarté : « 1° il y a limitation du dharma, en tant que, effet, il ne dépasse pas la cause (soit *dharmasthiti*) ; le suffixe *tal* (= -ta) ne modifie pas le sens ; 2° il y a qualité de déterminant du dharma, en tant que, cause, il détermine l'effet. » — « Mais cette relation de cause à effet est-elle possible sans l'intervention d'un être intelligent ? » Pour répondre à cette objection, il est dit : « 3° il y a marche conforme, procession normale du pratītyasamutpāda (c'est-à-dire production en raison, en considération d'une cause posée) ; et cette [procession normale de leur production nécessité] est la *dharmatā* immuable des dharmas, — qu'il y ait, ou non, production [de Tathāgatas ¹⁴¹ —, sans qu'on y aperçoive une intelligence directrice quelconque ». — Tel est le sens du sūtra.

21. 19 De même qu'il y a *hetūpanibandha* du pratītyasamutpāda externe, à savoir : de la graine, le germe ; du

141 La glose, comme nous le prouverons dans l'appendice, est inexacte.

germe, la tige ; de la tige, la tige creuse ; de la tige creuse, l'ovaire ; de celui-ci, le bouton ; de celui-ci, la fleur ; de celle-ci, le fruit ; et dans ce complexe des choses externes ¹⁴², la cause (graine, etc.) ne pense pas : « Je produis la pousse [etc.] », et l'effet (pousse, etc.) ne pense pas : « Je suis produit par la graine [etc.].. » ; de même dans les choses internes ¹⁴³, il faut reconnaître cette double combinaison de causes [hetu°, pratyayopani-bandha] ».

Il nous reste encore beaucoup à dire là-dessus ; nous nous arrêtons craignant d'être trop long.

La destruction de ces deux données [la douleur, la cause de la douleur] ¹⁴⁴, ou la surrection de l'intelligence pure qui en résulte immédiatement ¹⁴⁵, c'est la délivrance. 22. 3

Le moyen de la destruction de [la douleur], c'est le chemin ; ce chemin, c'est la connaissance exacte : celle-ci est produite par la force des méditations dont il a été parlé.

C'est dans ce sens que répondit Bhagavat aux disciples qui demandaient à connaître le sens suprême et mystérieux du sūtra ¹⁴⁶ ; et ils reçurent le nom de Sautrāntikas parce que Bhagavat a dit : « et comme vous avez demandé

(142) ... bāhye samudāye.

(143) L'élément terre en tant qu'il concourt à la formation du corps est interne (ādhyātmika).

(144) Gough : « Emancipation is the suppression of the two causal aggregates.. »

(145) Cf. note 94.

(146) Gough : « ... Such is the highest mystery. The name Sautrāntika arose from the fact... » — D'après Satie Candra (J. Buddh. Text, III, 2. 4) : « ... asked him what was the final purport (anta) of the aphorism (sūtra) of the universal baselessness. » — Sūtrānta, d'après M. Kern, est apparenté à siddhānta, rāddhānta.

quel était le sens du sūtra, soyez des Sautrāntikas ». Telle [est la doctrine et la tradition de la troisième école].

22. 7 Certains bouddhistes expliquent : « A une première catégorie de disciples, Bhagavat a enseigné : « tout est vide », — bien qu'existent les choses externes (odeur, etc.) et internes (rūpaskandha, etc.), — et cela en vue de produire l'indifférence vis-à-vis de ces choses ¹⁴⁷ ; aux deuxièmes, qui ne veulent admettre que le vijñāna, [il a enseigné] : « le vijñāna seul existe » ; aux troisièmes, qui tiennent à la réalité de l'externe et de l'interne, [il a enseigné] « l'objet [externe] de la connaissance est connaissable par raisonnement » ; cette dernière explication est contradictoire ». [De ces derniers mots : ... viruddhā bhāṣā] vient leur nom de Vaibhāṣikas ¹⁴⁸.

Voici en substance leur système.

Si le connaissable ne peut être connu que par raisonnement, il n'existe aucune chose qui soit évidente ; donc il n'est pas de point d'appui pour la connaissance de concomitance invariable ; donc il est impossible que le raisonnement entre en jeu ¹⁴⁹. — Ajoutez que l'expérience universelle vous contredit.

(147) anāsthā, voyez *Bodhic!* 283, ₁₀ ; *M. Vyut.* 110, ₃₀. — Sur la diversité de l'enseignement, voyez la note 157 ; la division des écoles au point de vue des Vijñānavādins, Ānūkara. II, 2, 28 (550, ₁₋₇), au point de vue des Mādhyamikas, Ānūkara. II, 2, 18 (532, ₃ ; vineyabhedāt), *Bhām.* 351, ₉₋₂₅. D'après ces derniers l'enseignement donné aux Vijñānavādins a été inspiré par la pitié (*Madh. vṛtti*, ad XV, 15 (p. 99, 5), comme celui des Saṃmitīyas (ibid. XVIII, 8 ; 132, ₁₃). — Sur le danger du cūnyatābhiniveṣa, sur le cūnyatābhaya, cf. not. *Bodhic!* p. 242, ₁₃, IX, 33, 53, 56 ; -- vaineya... anurodhena, cf. not. *Dīcya* : vaineyāpekṣayā (49, ₃, 330, 7).

(148) On connaît l'étymologie de l'*Abhidh. koṣa*, Burn. *Intr.* p. 448. Voyez aussi Wass. 266. — Vātsīputrā vaibhāṣikāḥ, *Tātp.* 350, ₁₈ ; cf. Wass. 262.

(149) Lire : °anupapattiḥ. — Comp. l'argumentation de Kumāriḥa (*Ālo-*

Par conséquent [nous dirons] : L'objet est ou bien intuitif (« perceptible » : *grāhya*) ou bien concevable (« aperceptible » : *adhyavaseya*)¹⁵⁰ ; l'intuition, de sa nature exempte de réflexion (*nirvikalpaka*), est « moyen de connaissance », parce qu'elle est exempte de réflexion ; la conception (*adhyavasāya*), réfléchie (*survikalpaka*) de sa nature, n'est pas « moyen de connaissance », parce qu'elle est connaissance de réflexion (*kalpanājnāna*)¹⁵¹. — Comme il est dit :

« La sensation (*pratyakṣa*) est [la connaissance] exempte de réflexion, non sujette à erreur¹⁵² ; exempte de réflexion :

kavart. 394) : « Si le *sāmānya* n'est pas *pratyakṣa*, l'anumāna est impossible. »

(150) « ... *grāhyo' dhyavaseyaḥ ca.* » Cp. *Nyāyabindu!* 15, 21-16, 7 : « *dvidvidho hi pramāṇasya viśayo, grāhyaḥ ca yadākāram utpadyate, prāpañīyaḥ ca yam adhyavaseyati . anyo hi grahyo 'nyaḥ cādhyavaseyaḥ ...* ». Voyez *ibid.* 9, 15, 21, 17, 778 ; et sources citées n. 132. — *Ibid.* 16, 3 : « *anarthas tu grāhyah* », il s'agit du *grāhya* de l'anumāna, cf. 16, 1, cité note 153.

Voyez *Tatp.* 339, 9 : « *atha ko' yam adhyavasāyaḥ ? kiñ grahaṇam aho svit karaṇam uta yojanā atha samāropaḥ ?...* »

(151) *Kalpanājnāna*... ; cf. *vikalpajnāna* opposé à *indriyavijnāna* (*Nyāyab!* 10, 18, 15, 8, 17, 12, 11, 5¹).

(152) Voyez (ap. Pathak, *On the authorship of the Nyāyabindu*, J. Bomb. Br. 51, 56) *Paṭtraparīkṣa* de l'auteur jaina Vidyānanda :

pratyakṣaṁ kalpanāpoḥham abhūntam iti kīrtivāk.

c'est-à-dire Dharmakīrti : le *Nyāyabindu* dit textuellement : « *pratyakṣaṁ kalpanāpoḥham abhūntam* » (p. 103, 3, cf. la *ṭīkā*, p. 8, 20, et suiv.). [Notons que tout ce paragraphe du *Nyāyabindu* (les quatre *pratyakṣa*) est reproduit par Pārthasārathimītra ad *Ālokavart.* p. 160].

Dignāga, *Pratīyānusamuccaya*, I 3 (Mdo XCV, fol. 29) : « *mñon-sum rtoḡ-pa dañ libral ba* » *pratyakṣaṁ kalpanāpoḥham*.

Tatp. 102, 10 : « *pratyakṣaṁ kalpanāpoḥham pratyakṣeṇaiva sidhyati* » = *Pramāṇavart.* fol. 228^a 3.

Ce point a été l'objet de longues discussions : il est clairement exposé dans le *Tarkasaṁgraha* (Bombay S S, LV), p. 217, qui renvoie au *Vaiṣeṣikasūtra-upaskāra* (Calc. 1861) p. 358. — Voyez *Nyāyakoṣa* s. voc. *nirvikalpaka* ; *Ālokavart.* loc. cit. : *Sāṅkhyas.v.* I, 89-90 (p. 48, 173) : où

la réflexion, [procédant] de l'image du réel ¹⁵³, ne révélant pas à l'esprit le réel, est erronée. »

Et encore :

« L'objet de l'intuition est le réel ; l'intuition est pramāṇa ; que l'objet ou le mode de connaissance soit d'autorité, de raisonnement ou bien sensible, ce qui n'est pas intuitif n'est pas réel ¹⁵¹, ce qui n'est pas intuition n'est pas [pra]māṇa ».

Mais si le savikalpaka [jñāna] n'est pas pramāṇa, comment se fait-il que, dans la pratique, il donne l'artha-

la définition de Dharmakīrti est reproduite ; *Nyāyav.* (39, 19) la définition de Dignāga : « pratyakṣaṁ kalpanāpoḍham iti » ; *Tātṭp.* 102, 1, 18 : « na hi yathā samyagjñānam adhikṛtya pratyakṣādilakṣaṇaṁ kṛtaṁ kīrtinā tathā dignāgena, yenādhikārāj jñāne vyavatiṣṭheta kalpanāpoḍham iti... » (Cf. *Nyāyab. f.* 9, 3).

(153) Ces deux pādas sont cités *Kandalī* 190, 18, avec la variante : visainvādād, au cours d'une intéressante discussion sur le nirvikalpa. La réponse est : « na, pravṛttau sainvādāt ».

Comparez *Nyāyab. f.* 5, 17 (cité n. 155) et *Kandalī* 190, 23 : « atha pratyakṣapṛṣṭhabhāvī vikalpaḥ karaṇavyāpāram upādadaṅo 'rthakriyāsamarthāṁ vastu sūksātkaroti. »

L'accord de *Kand.* et de notre texte rend peu probable la correction qui s'impose à première vue : vikalpo 'vastunirbhāsād....

Le vikalpa est « anarthajapratibhāsa », mais « anubhavajanmā » (*Kand.* 190, 17, 19).

Voyez *Kusumāñjali* (16, 15) : « nirvikalpakasyaiva tanmate viṣayajanyatayā prāmāṇyam ». — Le pratyakṣa est « viṣayasvarūpānuvidhāyi » (*Nyāyav.* 44, 3) et se confond avec le vastunirbhāsa. Le jñāna savikalpaka est « asaṁnilūta viṣaya, arthanirapekṣa, aniyatapratibhāsa », car il repose sur le pūrvadṛṣṭa (*Nyāyab. f.* 11, 3, 10, 20), sur le vastupratibhāsa. — Cf. *ibid.* 9, 15 et 16, 4 : « anumānam apī svapratibhāse 'nartharthā-dhyavasāyena pravṛtter anarthagrāhi ». Voyez les citations de Dharmottara *Tātṭp.* 339 et *Pramāṇaviniṣcaya*, 276^b. — Cf. n. 155. — Cf. sainvādaka, *Nyāyab. f.* 3, 15¹⁷ (cité n. 155) et 9, 5, 16.

(154) *Na tad vastu*, cf. *ibid.* 10, 19 : « vikalpavijñānaṁ tv arthān notpodyate » ; 9, 15 : « bhīrāntam hy anumānam » ; 16, 4 (cité n. 153). — *na tan mānam* : cf. *Kusumāñj* 16, 15, *Nyāyab. f.* 20, 13 : « yatrārthe pratyakṣapūrvako 'dhyavasāyas tatra pratyakṣaṁ kevalam eva pramāṇam ». — Le véritable māna est viṣayaja, non pas indriyaja.

prāpti et le *samvāda* ¹⁵⁵ ? L'objection ne porte pas : il en est ainsi parce que l'appréhension médiate de la chose est possible : par exemple, l'idée de pierre précieuse a pour objet l'éclat de la pierre précieuse, [atteint la réalité (*svalakṣaṇa*)] ¹⁵⁶.

Le reste a été expliqué dans le paragraphe relatif aux Sautrāntikas : nous n'y reviendrons pas.

Et l'on ne peut contester que cette diversité de l'enseignement, en conformité avec les dispositions des disciples, soit traditionnelle : [Nāgarjuna] dit dans le Bodhicittavi-
varaṇa ¹⁵⁷ :

(155) Cp. *Tatp.* 90, ₃ et suiv., 339, ₂₆, 342, ₁₀.

Voyez *Nyayaśoḍu*, s. voc. = aviruddhārthajñānam — Cf. *Nyayab.†* 3, ₁₅. « avisamvādakaṁ jñānaṁ samyagjñānam : loka ca pūrvam upadarśitārthaṁ prāpayan samvādaka ucyate : tadvaj jñānam api svayaṁ pradarśitam arthaṁ prāpayat samvādakam ucyate : pradarśite cārthe pravartakatvam eva prāpakatvam, nānyat..... : [jñānam] arthe puruṣaṁ pravartayat prāpayaty artham, pravartakatvam api pravṛtti-
viṣayapradarśakatvam. . » et 5, ₁₇ : « dvidivhaṁ ca samyagjñānam, arthakriyānirbhāsam, arthakriyāsamārthe ca pravartakam ».

(156) Cp. *Nyayab.†* 5, ₅ : « ... kumbikāvivaradeṣasthāyāṁ maṇiprabhāyāṁ maṇigṛāhi jñānaṁ nāpavarakadeṣasthe maṇau [pramāṇam] ».

Plus utile *Kānd.* 190, ₁₉ : « Athānubhavajanmā vikalpo 'rthātmatayā-ropitasvapratibhāsaḥ svalakṣaṇasvapratibhāsayor bhedaṁ tirodhāya svalakṣaṇadeṣe puruṣaṁ pravartayati samvādayati ca, maṇiprabhāyāṁ maṇibuddhivat, pāramparyeṇārthapratibandhād arthapṛāpter iti cet .. » « ... yathāha : tato 'pi vikalpād vastuny eva pravṛttir iti ».

Nyayavart. 198, ₇ « maṇiḥ prabhāyā ācṛayaḥ. »

(157) = Tandjour, Rgyud XXXIII, fol. 45^b. — (identifié par M. F. W. Thomas).

Texte : *Bodhicitta*^o les deux stances sont citées *Bhām.* (II, 2, ₁₈ ; 351, ₁₉₋₂₃), qui lit : *Bodhi*^o, et fournit les variantes : punaḥ au lieu de kila, 'lakṣaṇā au lieu de 'ṇāḥ, bhinnāpi deṣaṇā 'bhinnā... [= ... stoṁ daṁ gñis-med tha-dad min] au lieu de : bhinnā hi deṣaṇā bh^o. — Le comm. (*Kalpataru*, 272, ₁₇) mérite d'être lu.

La première ligne est citée par An.giri. p. 550, ₅ ad II, 2, ₂₈.

Cf. n. 147 et 63, in fine. — *Lakṣar.* 54, ₁ : « deṣaṇā hi yad anyasya tad anyasyāpy adeṣaṇā..... »

« Les enseignements des protecteurs du monde sont subordonnés aux dispositions des créatures ; ils sont dans ce monde multiples en raison des multiples moyens [employés par les Bouddhas].

Tantôt profond, tantôt superficiel ¹⁵⁸, tantôt l'un et l'autre à la fois, l'enseignement est divers : diverse n'est pas la *Cūnyatā* ¹⁵⁹ qui a pour marque la non dualité ».

25. 11 « Le culte des douze āyatanas ¹⁶⁰ produit la félicité

(158) Gambhīrōttānabhedenā... « as deep and superficial ». — uttāna, tib. (*Mudh. c'elli*, st. d'introd. 4) sla-ba, = rgya che — Les deux termes ont une valeur technique. Voyez Wass, 327 : « Remarquons que les Tibétains appellent les livres du sens exact ou des Mādhyamikas, les livres « profonds » zab-mo, ceux des Yogācāras les livres développés (rgyas-pa, vaipulya ? mais ici dans le sens d'analytiques (legs-phye) comme il a été dit plus haut) » Zab-mo = gambhīra, rgyas-pa = ausgedehnt = uttāna — *Mhr.* III, 498, 18 : uttānkaroti suit immédiatement vibhajati (cf. legs-phye) : — prakācayati *Bodhic-p.* (Bibl. Ind. 59, 11.

(159) bāhya, sarvācūnyatā etc. : cf. *Dharma-S.* § 41, et *Mudh. c'elli* XXII, 11 p. 160, 25) XXV, 5 (191, 15) cūnyatā du passé etc.

(160) Voyez la curieuse citation, *Saṅkhyatattvakaumudī* ad 41 (réf. communiquée par M. Garbe, et *Saṅkhyas.c.* III, 54 :

daca manyantarāpiha tiṣṭhantindriyacintakāḥ /
 bhautikāḥ tu catanī pūrṇāni sahasrāni tv ābhīmānikāḥ //
 bauddhā daca sahasrāpi tiṣṭhanti vigatajvarāḥ /
 pūrṇāni catasahasrāni tu tiṣṭhanty avyaktacintakāḥ /
 nirṅṇāni puruṣāni prāpya kālasaṅkhyā na vidyate //

Même citation d'après la *Suṣṭī, Bhām* (507) ad III, 3, 11 : *Kalpataru*, 69, 17-20, et Čaikara *in loc.* qui commente *Kaḥlopaniṣad* (voir aussi I, 4, 1) I, 3, 10-11 : « indriyebhyaḥ parā hy arthā... ».

Kalpataru : antaḥkaragadhyāyino bauddhāḥ — *Sarvasiddhāntas.* IV, 9 : « kṣaṇikā buddhīr.... mummukṣubhīr upāsyate ».

Un texte publié par M. Weber (*Ramatapaniya Up.* p. 336, 1) :... kuṇḍīntī yogibhiḥ, praktir itī sāmukhyaiḥ... buddhīr itī bauddhaiḥ... ».

Bauddha, dit M. Garbe (trad. p. 141, note) est employé ici dans le sens de *buddhy upasaka*, et non point dans celui de bouddhiste — Nous avons : « those whose meditation is devoted to the senses..., the worshippers of the elements... those of the egotising-organ... those of the judging organ... ». En combinant l'énumération des āyatanas *Sarvad.*

suprême » : c'est une thèse bien connue dans le système des bouddhistes :

« Il faut acquérir de nombreuses richesses, et pratiquer parfaitement le culte des douze āyatanas. A quoi bon cultiver ici-bas toute autre chose ?

Les cinq organes de connaissance, les cinq organes d'action, le manas et la buddhi : tels sont d'après les savants les douze āyatanas ¹⁶¹. »

Le système des bouddhistes est exposé comme il suit 23. 20 [par Jinadatta] dans le Vivekavilāsa : ¹⁶².

« Le Sugata est l'īṣṭa]devatā des bouddhistes, [qui affirme] aussi l'universelle momentanéité ¹⁶³. Voici,

23, 14 et 24, 1 (cf. note suivante), on obtient ou peu s'en faut abhīmāna — ahañkāra, et non pas manas) la liste de la *Kāraṇī* et d'Aniruddha.

Sans doute aucun, Mādhyava exagère quand il déclare « prasiddha » dans le Bouddhisme la vertu du culte des āyatanas. Mais s'il faut — je crois que c'est provisoirement raisonnable — accorder crédit à notre auteur, on pourra peut-être faire quelques trouvailles dans le tantrisme bouddhique ou hindou. On connaît l'indriyasevana du Pañcarātra, I, 1, 5. (d'après P. W.) ; le culte du liṅga n'est que trop « prasiddha » dans nos tantras bouddhiques ; la gurupūjā dans le *Pañcakrama* comporte l'offrande des makāras, des cinq jouissances ; la pūjā du kāya des tatthāgatas, et du « svakāya » qui lui est identifié, est peut-être en cause (ātmabhāvapūjā, etc.).

Enfin, la phrase : « arthān upāñjya bahucaḥ... » soutient dans une certaine mesure cette tentative d'interprétation.

(161) Cette liste extraordinaire des āyatanas — la liste des onze indriyas de Manu II 90 92), plus la buddhi (laquelle, d'après d'autres sources, constitue avec le manas, l'ahañkāra et le citta le groupe des antarindriya). — Nous lisons ci-dessous la liste bouddhique des āyatanas (voir note 167).

(162) Publié en partie (ṣaḍdarçanavieākrama) par R. G. Bhandarkar, *Report on the Search for Sanskrit Mss., Bombay* 1887, pp. 158-63. Voyez p. 460. Les variantes sont : st. 4 : ... dharmāyatanañāmāni ; st. 10 : °vāsanocheda°.

Voyez aussi le *ṣaḍdarçanasamuccayasūtra*, édité par M. le C^{te} F. L. Pullé dans J. Société Italienne I, où est esquissée la théorie des pramāṇas [Ces deux références indiquées par M. Bendall].

(163) Kṣaṇabhañgura. Il faut distinguer le kṣaṇa° et le sañtānabhañga.

dans l'ordre, les quatre vérités qui portent le nom d'āryasatya :

La douleur, et l'āyatana ¹⁶⁴, ensuite ¹⁶⁵ se place l'origine, puis le chemin. De cette quadruple vérité écoutez dans l'ordre l'explication.

La douleur = les skandhas de l'être qui transmigre ; ils sont au nombre de cinq : le vijñāna, la vedanā, la saijñā, le[s] saiskāra[s] et le rūpa ¹⁶⁶.

Les cinq sens, les cinq objets des sens, (son etc.), le mānasa° et le dharmāyatana ; voilà les douze āyatanas ¹⁶⁷.

[La source] d'où procède dans le cœur des hommes la troupe du désir et des autres [āvaraṇas], (lesquels consistent par définition dans [l'attachement au] moi et au mien), c'est le samudaya ¹⁶⁸.

Tous les saiskāras sont momentanés » : cette idée fixée [dans l'esprit] constitue le chemin et est aussi appelée délivrance ¹⁶⁹.

Il y a deux moyens de connaissance : pratyakṣa et anumāna. Or les bouddhistes se divisent en quatre écoles, Vaibhāṣikas, etc. :

Les Vaibhāṣikas soutiennent que l'objet [même] est atteint par la connaissance ; les Sautrāntikas ne veulent pas que l'objet du pratyakṣa soit extérieur ;

(164) Le mārga se confond avec le duḥkhanirodha (mokṣa) ; force a été de trouver une quatrième vérité : cf. note 134.

(165) tataḥ.. ; Gough : « from them ». Cette stance est d'une assez pauvre écriture !

(166) Voyez note 128 *in fine*. — Cp. *Sarvasiddhantas*. VI, 8 et suiv.

(167) Voyez note 161. — Cf. *Dharma-S.* 22 ; Wass. 240 ; Candradās, *Dict. Tib.*, s. voc. skye mched.

(168) Lire avec Bhandarkar : rāgādīnām gaṇo yasmāt samudeti... Pullé : « samudeti yato loka rāgādīnām gaṇo 'khilaḥ..... samudayaḥ sa udāhṛtaḥ ».

La croyance au moi (satkāyadṛṣṭi) est la racine de tous les kleṣas.

(169) Pullé : « ... nirodho mokṣa ucyate ».

les Yogācāras n'admettent que l'intelligence et les formes intellectuelles ; tandis que les Madhyamas ne reconnaissent que la conscience (sainvid) seule, résidant en elle-même ¹⁷⁰.

Mais les quatre écoles s'entendent sur la délivrance qui résulte de l'interruption des impressions qui constituent la trame des connaissances et [des passions], (désir, etc.)

La peau [pour servir de natte], le pot à eau, la tonsure, le vêtement fait de morceaux, le repas avant midi, la communauté, la couleur rouge du vêtement, voilà le refuge des mendiants bouddhistes ».

(A continuer.)

L. DE LA VALLÉE POUSSIN.



(170) Faut-il remarquer que cette définition est inexacte ? on pourrait l'appliquer à ceux des Vijñānavādins qui nient la réalité des ākāras de la buddhi. Décidément l'auteur du *Vivekavilāsa* n'était pas très bien informé. — Cp. *Ālokavārt.*, nirālambanavāda, 14 (p. 220) : « tatrārthaçunyanī vijñānanī yogācārāḥ samāçritāḥ, tasyāpy abhāvam icchanti ye mādhyaṃikavādinaḥ. »

S. JÉRÔME

ET LA

VIE DU MOINE MALCHUS LE CAPTIF

(Suite et fin) (1).

II.

LA BIOGRAPHIE ORIGINALE.

Dans le manuscrit de Berlin, Sachau 502, la recension syriaque de la Vie de Malchus est précédée d'une partie des œuvres, traduites en syriaque, d'un écrivain ascétique très connu, Marc l'Ermite (IV^e-V^e siècle) (2), et elle porte un titre bien fait pour attirer l'attention : ܣܘܕܟܝܘܢܝܘܢ . ܟܝܘܢܝܘܢ ܘܥܘܪܝܘܢ ܟܝܘܢܝܘܢ ܡܠܟܘܢ ܟܘܨܘܥܝܘܢ ܘܥܘܪܝܘܢ ܟܘܨܘܥܝܘܢ, c'est-à-dire : *Ensuite l'histoire de lui, saint Marc l'Ermite, qui était appelé Malchus* (3). M. Balthgen, qui a consacré au manuscrit une étude spéciale, crut ce titre mutilé et le restitua ainsi : *Ensuite l'histoire du même saint ermite Marc [concernant un ermite] du nom de Malchus* (4). C'était, en une ligne, attribuer à Marc l'Ermite

(1) Voir *le Muséon*, nouvelle série, t. I (1900), p. 413-455.

(2) Voir J. Kütze, *Marcus Eremita*, Leipzig, 1895.

(3) SACHAU, *Verzeichniß der syrischen Handschriften*, p. 102-103.

(4) *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XI, p. 444.

la paternité du récit. M. Balthgen ignorait d'ailleurs l'existence des autres exemplaires de la Vie syriaque, comme celle des textes grec et latin. M. Sachau, en publiant le texte du manuscrit de Berlin, accepta de confiance (1) ces maigres données (2), tandis que d'autre part, elles fournissaient à M. Zöckler (3) tous les éléments de sa réponse à M. Israël, qui avait dénié toute valeur historique à la Vie de Malchus écrite par S. Jérôme (4). « Ni dans la biographie de Paul de Thèbes, disait M. Zöckler au sujet des écrits hagiographiques de Jérôme, ni dans l'histoire de Malchus et de sa compagne de voyage échappés miraculeusement de la grotte aux lions, il ne manque d'indices montrant qu'on se trouve en présence d'une tradition plus ancienne, ingénieusement façonnée par le narrateur. L'histoire de Malchus existe même encore en syriaque, dans une rédaction différente de celle de S. Jérôme et le manuscrit qui la renferme lui donne Marc l'Ermite... pour auteur. Depuis que la relation de Marc a été signalée dans un ancien manuscrit syriaque de la bibliothèque royale de Berlin, il serait difficile de contester que Jérôme a fait un emprunt ou bien à son contemporain ou bien à une tradition répandue au nord de la Syrie, dans laquelle Marc puisait également ». Cette question que M. Zöckler ne faisait qu'effleurer, M. Kunze la soumit à un examen moins superficiel (5). Il n'eut pas de peine à démontrer

(1) Comme le prouve le titre qu'il donne à la pièce, *l. c.*, p. 103 : *Geschichte des Marcus Eremita von einem alten Mönche Malchus und dessen Erleben*.

(2) Ce que fit aussi M. Loofs dans son compte-rendu du *Marcus Eremita* de M. Kunze : la Vie syriaque de Malchus, dont M. Balthgen avait cité les premiers mots, lui parut une source précieuse pour la biographie, encore peu connue, de Marc l'Ermite (*Deutsche Literaturzeitung*, 1895, col. 1580).

(3) *Neue Jahrbücher für deutsche Theologie*, t. III, p. 172.

(4) *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, t. XXIII, p. 151-152.

(5) *Theologisches Literaturblatt*, t. XIX (1898), col. 393-398.

que l'attribution de la Vie de Malchus à Marc l'Ermitte n'était pas fondée, et qu'elle reposait sur une simple conjecture de copiste, séduit par la ressemblance des noms propres **ܡܪܝܢ** et **ܡܪܫܘܢ** qu'il lisait dans son modèle (1). Puis, étudiant de plus près les rapports qu'ont entre elles les recensions syriaque, grecque et latine, il aboutit sans connaître, semble-t-il, les observations de M. Zöckler, à une conclusion toute semblable à la sienne (2), et lui donna une portée à laquelle, sans doute, M. Zöckler n'avait pas songé. « La Vie de Malchus, dit le professeur de Leipzig, se présente, avec les derniers raffinements de la part de S. Jérôme, comme une rapine littéraire. Tout en croyant peut-être ne se livrer qu'à un exercice de rédaction, il ne sut pas résister à la tentation de se vanter d'une aventure prétendument personnelle. D'autre part, cette biographie acquiert ainsi une valeur plus considérable, puisqu'elle n'est pas un produit du cerveau de l'écrivain latin, mais qu'elle dérive d'une source anonyme un peu plus ancienne, évidemment écrite en grec.... En ce qui concerne le caractère littéraire de S. Jérôme, notre conclusion renverse bien des préjugés. Elle n'en fait pas moins pour l'histoire du monachisme et la critique des autres travaux hagiographiques de Jérôme. Car si dans la Vie de Malchus, il se montre traducteur si fidèle de ses devanciers, on se tiendra désormais en garde contre la thèse de ceux qui veulent que dans la Vie de S. Hilarion il ait donné libre cours aux fantaisies de son imagination inventive » (3).

(1) Aux arguments de M. Kunze, il est aisé d'en ajouter un nouveau : le titre donné par le ms. Sachau est unique dans la tradition manuscrite tant grecque que syriaque (voir ci-dessous, p. 214 sq.).

(2) Voir plus haut, p. 414.

(3) *Art. cité*, col. 398.

Voilà où en est restée la question. Reprenons-en l'étude dans les détails, afin de voir si les conclusions qu'on a émises répondent bien à la réalité.

Et tout d'abord, il est certain que les recensions latine (= H), grecque (= G) et syriaque (= S) ont entre elles les rapports les plus intimes, tant pour le fond que pour la forme (1). Les mêmes faits se retrouvent à la même place dans les trois textes, exprimés souvent de la même manière. Évidemment, deux de ces recensions sont des versions plus ou moins libres de la troisième. Quelques rapprochements feront saisir d'un coup d'œil cette parenté (2).

H	G	S
<p>N. 1-2 : Qua cupiditate illectus, adorsus suum hominem et curiosius seiscitans rerum fidem, haec ab eo accipit : Ego, inquit, mi nate, Nisibeni agelli colonus, solus parentibus fui. Qui cum me quasi stirpem generis sui et haeredem familiae ad nuptias cogere, monachum potius me velle esse respondi. Quantis pater minis, quantis mater blanditiis persecuti sint, ut pudicitiam proderem, haec res sola indicio est, quod et do-</p>	<p>P. 434, 7 : Ἀκούσας δὲ περὶ τοῦ ἀγίου Μάλχου, ἐπεθύμησα ἰδεῖν αὐτὸν καὶ ἐπορεύθην πρὸς αὐτόν. . . . Καὶ ταῦτα εἰπόν ἠρέξατο διαγέσθαι με λέγων Ἐγὼ ἐγενόμην ἐν κώμῃ λεγομένῃ Νισιβηνίᾳ, μονογενὴς τῶν γονέστων ὑπάρχων, οἷσιν ἐώσπερ κλάδον ἐξ ἑαυτῶν μόσῳ με ἔχοντες ἐδορούροσαν καὶ προσβάλλοντάς μου τῆ ἡλικίᾳ ἑσπούδαζόν με ζεῦξά γοναί. Ἐμοῦ δὲ ἀντιέγοντος καὶ εἰπόντος δεῖ με μονάζοντα γενέσθαι καὶ δοῦν ἕξει τῷ Θεῷ ἀκούσαστας ταῦ-</p>	<p>SACHAU, p. 105 b, 6 : J'entendis donc au sujet de ce saint Male et je brûlai du désir de le voir et d'être béni par lui, et j'allai vers lui.... Et lorsqu'il eut dit ces choses, il commença à me raconter disant : Je suis né dans un village appelé Hisebiné (ܒܝܫܒܝܢܐ), et j'étais unique à mes parents. Ceux-ci, parce que je leur étais comme un unique rejeton, m'enorgueillissaient et comme j'avancéais en âge, ils</p>

(1) Voir l'analyse donnée plus haut, p. 415. Les traits qui la composent sont communs aux trois recensions.

(2) Nous citons H d'après l'édition des *Acta SS.*, Octobris t. IX, p. 64-69, G d'après le texte publié ci-dessus, p. 431-450. Quant à S, les renvois sont faits à l'édition de M. SACHAU, *op. cit.*, p. 103-109, et pour le passage qui lui manque, au fragment reproduit plus haut, p. 450-455. Nous traduisons le texte syriaque aussi littéralement que le permet la construction.

mum et parentes fugi. Et qui ad Orientem ire non poteram, propter vicinam Persidem et Romanorum militum custodiam, ad Occidentem verti pedes, pauxillulum nescio quid portans viatici, quod me ab inopia tantum defensaret.

τα ἐκεῖνοι ἠγανάκτουν κατ' ἐμοῦ, καὶ ὁ μὲν πατήρ ἠγάπησεν ἀπειλῶν, ἡ δὲ μήτηρ κολακεύουσα τοῦτο συνεβούλευεν. Ἰδὼν δὲ τὴν τοιαύτην ἐκείνων προαίρεσιν ἔνεδραν καὶ ἐμπόδιον τῆς ἐμῆς πρὸς τὸν Θεὸν ὁμολογίας γενομένην, καταλείψας αὐτούς καὶ παντός τοῦ πατρικοῦ ὄγκου καταφρονήσας, ὀλίγας ὀαπάνας εἰς τὴν ὁδὸν βασιτάσας, ἐβουλόμην εἰς τὰ τῆς ἀνατολῆς μοναστήρια ἀπελθεῖν. Διὰ δὲ τὸ κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν τοὺς Ῥωμαίους ἐκεῖθεν τοὺς Ἠέροσας ἐπικαιμένους παρατάσσειν, ἀνατραπίεις τῆς τοιαύτης ὁδοῦ εἰς τὴν ὁδὸν ἐνεθυμήθην εἰς τὴν δύσιν ἀπελθεῖν.

s'occupaient de m'unir à une femme. Et comme je leur disais : il faut que je sois moine et que je serve le Seigneur, ceux-là entendirent et ils se fâchaient contre moi. Et mon père pressait en menaçant, et ma mère me flattait en conseillant que je fisse cela. Lorsque je vis leur volonté fixée de telle manière qu'elle était devenue un obstacle à ma foi envers Dieu, je les abandonnai et je méprisai toute la richesse paternelle et je pris seulement un peu de vivres pour la route et je voulais aller vers les monastères de l'Orient. Et parce que à ce moment les Romains étaient placés pour combattre avec les Perses, je changeai ainsi de direction et je songeai à aller vers l'Occident.

N. 8 : Post grande intervallum dum solus in eremo sedeo, et praeter caelum terraque nihil video, coepi mecum tacitus volvere, et inter multa contubernii quoque monachorum recordari, maximeque vultum patris mei, qui me erudierat, tenuerat, perdideratque. Sicque cogitans, adspicio formicarum gregem angusto calle ferrere.

P. 442, 2 : Ἐν μὲν οὖν ἡμέρᾳ κατὰ τὸ εἰωθὸς καθεζόμενος ἐν τῇ ἐρήμῳ ἠρξάμην ἐνθυμεῖσθαι τὴν ἐν τῷ μοναστηρίῳ εἰρηναίην διαγωγὴν τῶν ἀδελφῶν καὶ τὸ πρόσωπον τοῦ ἀγίου μου πατρὸς ἐνεικονίζεσθαι, καὶ τὴν εὐστολαγγλον αὐτοῦ καὶ τελείαν ἀγάπην ἐν Χριστῷ περὶ ἐμέ, πῶς παντὶ τρόπῳ ἐσπούδαζεν μὴ χωρισθῆναι με ἀπ' αὐτοῦ, μὴ πειθομένου δὲ μου θεῖα ἀποκαλύψει τὰ μέλ-

P. 454, 23 : Un jour donc, étant assis selon l'habitude dans le désert, je commençai à méditer le genre de vie pacifique des frères dans le monastère, et je voyais comme en image le visage de notre père saint et son affection parfaite et grande envers moi, comment en toutes manières il prenait grandement soin que je ne me sépare pas de lui, et comme je ne

<p> λοντά μοι συμβαίνειν προεμαρτύρατο. Ταῦτα δὲ λογιζόμενος καὶ σφό- δρα λυπούμενος, ὁρῶ μυρμηκῶν φωλίδων καὶ τούτων πλῆθος διαφόρως μετὰ πολλῆς σπουδῆς ἐργαζόμενον. . . </p>	<p> me laissais pas persua- der, par une révélation divine il attestait à l'avance ce qui allait m'arriver. Pendant que je pensais cela et que j'étais très attristé, je vois un nid de fourmis et la multitude de cel- les-ci qui travaillait di- versement avec grande ardeur. </p>
--	--

Le texte latin doit-il être considéré comme la rédaction originale, dont le grec et le syriaque ne seraient que de verbeuses traductions ? Ou bien, ainsi que le soupçonnent MM. Kunze et Zöckler, l'un ou l'autre de ces deux derniers représente-t-il l'œuvre primitive, que S. Jérôme tout en se donnant pour témoin oculaire (1), se serait contenté de

(1) Il n'est pas superflu d'insister, après M. Kunze, sur ce point. Si H est un dérivé, personne n'admettra qu'on puisse l'appeler un simple remaniement ou une traduction pareille à celle que fit Evagrius de la Vie de S. Antoine attribuée à S. Athanase, ou Jérôme lui-même des règles de Pakhôme. Dans la Vie de Malchus, S. Jérôme n'a pas suivi le procédé qu'il met en œuvre dans d'autres écrits, où il ne prend pas la peine d'indiquer les sources auxquelles il a puisé ; ici, il se met lui-même en scène, il se pose en témoin oculaire, donnant même dès le début du récit, des détails tout personnels sur les circonstances qui l'ont conduit auprès du vieux moine. Or, ces détails personnels, on les trouve exprimés dans G et dans S d'une façon identique ; tout au plus peut-on dire que çà et là ces derniers ont parlé d'eux-mêmes avec un peu plus de réserve. Si donc l'auteur latin n'avait fait que traduire leur œuvre, l'expression de « rapine littéraire » qu'on a employée à son égard serait parfaitement justifiée. Pour avoir, sans le moindre avertissement préalable, reproduit *et même amplifié* (voir p. 221 sq.) ces données autobiographiques de l'auteur anonyme, données qui convenaient si bien à sa propre personne, le traducteur latin serait coupable d'avoir donné le change sur son véritable rôle, en se disant auditeur et spectateur de choses qu'en réalité il n'avait jamais ni vues ni entendues. Assurément, S. Jérôme écrivain se présenterait ainsi sous un aspect que l'histoire de ses œuvres n'a pas encore fait connaître, si l'on en excepte peut-être un passage de l'épître 18, où, sans doute par distraction, il donne comme un renseignement venant du Juif qui l'a instruit dans la langue hébraïque, ce qu'il emprunte mot pour mot à Origène (voir G. GRÜTZMACHER, *Hieronymus*, Erste Hälfte, Leipzig, 1901, p. 189).

faire passer en latin pour l'édification des chrétiens occidentaux ? Bien que le grand Docteur soit connu par de nombreuses traductions du grec et qu'il ait fréquemment emprunté sans les citer, aux écrivains antérieurs (1), nous ne pouvons nous rallier à la seconde hypothèse, car non seulement elle ne paraît démontrée par aucun des arguments qui ont été allégués pour sa défense, mais de plus, les probabilités et les raisons que peut fournir l'examen attentif des textes sont toutes en faveur de l'ouvrage latin.

M. Kunze observe d'abord que ni G ni S ne nomment S. Jérôme comme auteur de la pièce. Le manuscrit syriaque de la collection Sachau attribue, bien à tort, le morceau à Marc l'Érmite (2), et la traduction de G publiée par Lipomani porte : *Historia Malchi monachi viri sancti et captivi a quodam alio monacho scripta* (3). A ces détails donnés par M. Kunze, nous ajouterons que dans le ms. 1605 de Paris, le titre est : *Διήγησις μοναχοῦ τινος περὶ τοῦ ἀββᾶ Μάλχου τοῦ ἀρχιμαλώτου*. Voici celui des manuscrits de Moscou et de Jérusalem : *Διήγησις πάνου ὠφελιμοῦ Μάλχου μοναχοῦ ἀρχιμαλωτισθέντος* (4). Dans les manuscrits 825 (5) et 1660 du Vatican, il y a : *Διήγησις Μάλχου μοναχοῦ τοῦ ἐν ἀρχαῖς ἀρχιμαλώτου γεγονότος*. Le manuscrit syriaque de Londres Add. 12175 porte comme titre : *ܘܢܟܘܢܐ ܕܡܠܟܐ ܕܡܘܢܚܐ ܕܡܠܟܐ ܕܡܘܢܚܐ ܕܡܠܟܐ*, c'est-à-dire « Ensuite l'histoire concernant un moine captif du nom de Malca » (6).

(1) Cfr. GRÜTZMACHER, *op. cit.*, p. 181-196, 212-225.

(2) Voir plus haut, p. 208-210.

(3) Les mots *a quodam alio monacho scripta* sont une ajoute de Sirleto, car ils ne figurent pas dans le Cod. Vatic. 1660, le seul utilisé par lui (voir ci-dessus, p. 422 sqq.).

(4) Sur ces deux manuscrits, voir les remarques de la page 430.

(5) On sait que cet exemplaire est une copie du Vaticanus 1660 (cf. p. 427-429).

(6) WRIGHT, *Catal. of the syr. mss. in the Brit. Mus.*, p. 1100.

Dans l'autre manuscrit (Add. 12174), on lit: $\kappa\theta\alpha\lambda\upsilon\sigma\tau\eta\ \sigma\alpha\sigma\theta$
 $\kappa\epsilon\tau\epsilon\sigma\iota\ \omega\sigma\alpha\lambda\tau\alpha\ \kappa\epsilon\sigma\alpha\lambda\tau\iota$ « Ensuite l'histoire du bienheu-
 reux Malchus le solitaire » (1). Le ms. de Paris syr. 517
 a une rubrique encore plus simple : $\omega\sigma\alpha\lambda\tau\alpha\ \kappa\theta\alpha\lambda\upsilon\sigma\tau\eta$
 $\kappa\epsilon\tau\epsilon\sigma\iota$ « Histoire de Malchus le solitaire » (2).

A notre avis, le silence des textes grec et syriaque sur l'auteur de la Vie de Malchus ne prouve pas par lui-même. Il n'est pas rare, en effet, de trouver dans les manuscrits et dans les versions le titre seul d'une Passion ou d'une Vie de Saint, sans nom d'auteur, lors même que ce nom est bien connu. Ainsi, la Vie de S. Hilarion écrite par S. Jérôme ne porte pas de nom dans vingt-et-un des vingt-quatre manuscrits conservés aux Bibliothèques nationale de Paris et royale de Bruxelles (3) ; une traduction grecque en a été faite, qui est pareillement anonyme dans le manuscrit d'où l'éditeur l'a tirée (4), et les manuscrits de Paris et du Vatican qu'il n'a pas consultés (5), sont aussi pauvres de renseignements sur ce point que les deux autres versions grecques de la même pièce (6). Rien ne nous porte à croire qu'il en a été autrement de la *Vita Malchi* et de ses traductions, car bon nombre de manus-

(1) *Ibid.*, p. 1127.

(2) BEDJAN, *Acta martyrum et sanctorum*, t. VII, p. 236.

(3) Cfr. le *Catal. codd. hag. lat. bibl. nat. Paris.* et le *Catal. codd. hag. bibl. reg. Bruxell.* (Part I, Codices latini membranei).

(4) PAPAPOULOS-KERAMEUS, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, t. V, p. 82.

(5) Cfr. *Catal. codd. hag. graec. bibl. nat. Paris.*, p. 240 ; *Catal. codd. hag. graec. bibl. Vatic.*, p. 131.

(6) C'est-à-dire 1^o la *Vita Hilarionis* num. 2 de FABRICIUS-HARLES, *Bibliotheca graeca*, X, 235 (= ms. Coisl. n. 110 ; cfr. *Catal. codd. hag. graec. bibl. nat. Paris.*, p. 292) ; 2^o le texte num. 3 du même répertoire, en traduction latine dans LIPOMANI, VI, p. 360, et dont les exemplaires, tous anonymes, sont très nombreux (voyez par exemple les catalogues de mss. hagiographiques grecs de Paris et du Vatican), parce que ce texte fait partie du recueil de Siméon Métaphraste (cf. *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 319).

crits, tant anciens que modernes, nous ont transmis l'ouvrage latin sans mettre en tête le nom de S. Jérôme. Sur les dix exemplaires de la Bibliothèque royale de Bruxelles, six ne citent pas le nom de l'auteur (1). Cette proportion est encore plus forte à la Bibliothèque nationale de Paris ; on y possède dix-huit fois le texte latin et douze fois le récit est présenté comme anonyme (2). Le silence unanime de la tradition manuscrite de G et S sur l'auteur de la Vie de Malchus, prouverait un seul fait, savoir que l'omission du nom de l'auteur remonte aux hagiographes grec et syrien eux-mêmes, et non à de simples copistes, comme c'est le cas pour les exemplaires du texte latin. Or, ce fait est susceptible d'une explication tout autre que celle de M. Kunze, explication au moins aussi acceptable, puisqu'elle a pour elle l'exemple des traductions grecques de la Vie de S. Hilarion. En égard, en effet, au nombre considérable des manuscrits latins d'où le nom de S. Jérôme est absent, on croira volontiers que si les traducteurs n'ont pas mis ce nom en tête de leur œuvre, c'est pour la raison bien simple qu'ils ne le lisaient pas dans leur modèle, l'exemplaire qu'ils avaient sous les yeux étant de la catégorie des manuscrits anonymes.

On allègue ensuite que l'auteur du récit ne se désigne que par le pronom de la première personne, sans qu'il soit jamais question de Jérôme. Mais cette observation nous semble vraiment sans importance, car à ce compte, il serait aisé de contester l'authenticité de la plupart des

(1) Cfr. *Catal. codd. hag. bibl. reg. Bruxell.*. Pars I, Cod. lat. membr., t. I, pp. 267, 268, 465 ; t. II, pp. 128, 198, 337. L'exemplaire le plus ancien, le n° 8216-18, écrit en 819, est du nombre des anonymes

(2) Cfr. *Catal. codd. hag. lat. bibl. nat. Paris.*, t. I, pp. 95, 169, 277 ; t. II, pp. 87, 239, 486 ; t. III, pp. 7, 122, 403, 419, 474, 515.

œuvres de S. Jérôme, comme d'un grand nombre des monuments littéraires que nous ont légués le moyen âge et l'antiquité.

Un autre argument de M. Kunze fait valoir ce fait que ni G ni S ne contiennent le prologue où S. Jérôme développe, en termes très ornés, le plan qu'il a conçu d'une histoire de l'Église. Le récit débute sans aucun préambule dans ces deux rédactions.

La suppression du prologue en grec et en syriaque n'a pas, croyons-nous, la portée qu'y attache le professeur de Leipzig. On serait bien plutôt tenté d'y voir une preuve que le grec et le syriaque sont une version. Dans cette hypothèse, en effet, on s'explique très naturellement que les traducteurs aient retranché une introduction qui n'offrait, ni pour eux, ni pour leurs lecteurs, aucune sorte d'intérêt. De plus, le style assez pompeux et compliqué de ce prologue, les pensées élevées qui en constituent la substance, étaient bien propres à rebuter des étrangers peu accoutumés, sans doute, à la rhétorique et aux subtilités de langage, où se complut toujours l'illustre disciple du grammairien Donat (1). Mais, encore une fois, le procédé de suppression est d'usage courant, non seulement de la part de traducteurs (2), mais aussi de simples copistes, et il ne saurait constituer un argument sérieux en faveur de l'originalité des textes grec et syriaque.

(1) Nous ne pouvons songer à transcrire tout le prologue ; en le lisant dans les *Acta Sanctorum*, Octobr. t. IX, p. 64, ou dans MIGNE, *P. L.*, t. XXIII, col. 53 B, on vérifiera aisément les caractères indiqués ici

(2) Ainsi, une des traductions grecques de la Vie de S. Hilarion, celle qui fait partie de la collection de Métaphraste, supprime le prologue qui se trouve dans le texte latin (MIGNE, *P. L.*, t. XXIII, col. 29, § 1) ; de même, la solennelle peroration de la Vie de Paul de Thèbes, due également à S. Jérôme (*P. L.*, t. XXIII, col. 28, § 17) a disparu des six recensions qui dérivent de cette biographie (cfr. J. BIDEZ, *Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes*, p. 32 et 33).

Tout au début du récit, après la première phrase, l'auteur de G, tout comme celui de S, rapporte qu'il avait quitté ses parents. Rien de pareil dans H. Aussi bien S. Jérôme n'aurait pu de pareille façon caractériser son voyage de Rome à Antioche. Voilà donc, d'après M. Kunze, un détail bien typique supprimé par S. Jérôme, qui s'accuse ainsi comme traducteur ou compilateur.

De nouveau, nous ne voyons pas comment ce passage prouve ce qu'on prétend en tirer. L'expression *Tempore illo ego a parentibus meis secesseram*, qu'invoque le professeur de Leipzig d'après la traduction de Sirloto, en grec Ἦμαρτιν δὲ ἐγὼ ἐν τῷ καιρῷ ἐκείνῳ ἀναχωρήσας ἐκ τῶν γονέων μου (p. 454, δ), en syriaque ܕܘܠܘܬܐ ܕܡܘܬܝܩܪܘܢ ܕܘܠܘܬܐ ܕܡܘܬܝܩܪܘܢ ܕܡܘܬܝܩܪܘܢ ܕܡܘܬܝܩܪܘܢ (Sachau, p. 105 b, 4) diffère, il est vrai, assez notablement du latin *dum ego adolescentulus morarer in Syria*, auquel elle paraît correspondre. Mais il serait difficile de voir dans cette divergence une modification intentionnelle de la part de l'auteur latin, car la formule de G et de S est loin d'être aussi inconciliable que le croit M. Kunze avec ce que nous savons de la vie de S. Jérôme. Celui-ci, dans la lettre qu'il écrivait à Eustochium en 384 (1), s'exprimait en des termes absolument analogues : *cum ante annos plurimos domo, parentibus, sorore, cognatis.... propter caelorum me regna castrassem et Ierosolymum militaturus pergerem, bibliotheca quam mihi... confeceram, carere omnino non poteram* (2). Ce passage désigne précisément le voyage en Orient que rappelle S. Jérôme au début de la Vie latine de Malchus (5) ; la divergence incriminée

(1) La date est probable. Voir *Acta Sanctorum*, Septembris t. VIII, p. 469 F-470 A ; GRÜTZMACHER, *op. cit.*, p. 58.

(2) *Epist. XXII*, 30. MIGNÉ, *P. L.*, t. XXII, col. 416.

(3) Cfr. *Acta Sanctorum*, Septembr. t. VIII, p. 438 F ; GRÜTZMACHER, *op. cit.*, p. 147. On sait que S. Jérôme parvint à Antioche vers la fin de l'année

est donc un fait purement accidentel et, dans aucun sens, la critique n'en peut tirer parti. Encore semble-t-il plutôt qu'ici nous soyons en présence d'un véritable contresens de la part des traducteurs de H, contresens qui a rendu presque méconnaissables les mots *post multos dominos vel patronos* qu'on lit dans le latin au sujet du village de Maronia qu'habitait S. Malchus. Voici comment. La seconde phrase de H, après le prologue, est ainsi conçue : *Hic* (1) *post multos vel dominos vel patronos, dum ego adolescentulus morarer in Syria, ad papae Evagrii necessariū mei possessionem devolutus est, quem idcirco nunc nominavi ut ostenderem unde nossem quod scripturus sum.* Or, le lecteur qui ne porte pas sur ce texte toute son attention sera forcément tenté de faire du pronom démonstratif *hic* un adverbe de lieu désignant Maronia, et, comme conséquence naturelle de cette première méprise, il donnera pour sujet à la proposition principale le pronom *ego*, sujet de la proposition incidente qui précède le verbe principal. Pareille erreur ne rencontre aucun obstacle jusqu'au verbe *devolutus est*, qui évidemment ne peut s'accorder avec *ego* ; mais les petits mots tels que *est* passent aisément inaperçus et, dans la phrase que nous étudions, *est* disparaît presque, au milieu de détails concernant l'écrivain et de propositions subordonnées qui ont toutes *ego* pour sujet (2). Enfin, pour compléter l'illusion, les traits qui dans la phrase latine concernent Maronia : *post multos*

373 et qu'après un an de séjour dans cette ville, il se rendit, non pas à Jérusalem « qui était primitivement le but final du voyage » mais au désert de Chalcis où il demeura jusqu'en 379 environ (BARDENHEWER, *Patrologie*, p. 427 ; pour plus de détails, voir GRÜTZMACHER, *op. cit.*, Kap. IV. Das Eremitenleben).

(1) Pronom démonstratif pour *Maronia viculus* de la phrase précédente.

(2) Cela est si vrai que, pour revenir à ce qui intéresse Maronia, S. Jérôme commence la phrase suivante par la particule *igitur*.

dominos vel patronos....ad papae Evagrii possessionem devolutus est, peuvent presque aussi bien, du moins sans bizarrerie, être rapportés à *ego*. Trouverait-on étonnant qu'une confusion de ce genre ait été commise par un traducteur inhabile, alors qu'un érudit tel que le P. De Buck s'est laissé prendre au piège (1) ? Nous concluons donc que le grec Ἡμεν δὲ ἐγὼ ἐν τῷ καιρῷ ἐκείνῳ ἀναχωρήσας ἐκ τῶν γονέων μου καὶ ἀπελθὼν πρὸς τινα Εὐάγγριον πρεσβύτερον et le syriaque ܕܠܝܟܐ ܘܡܢ ܥܘܪܝܢܘܢ ܥܘܪܝܢܘܢ ܕܘܡܝܢܐ ܕܡܘܢܐ ܥܘܪܝܢܘܢ ܘܡܢ ܥܘܪܝܢܘܢ ܘܡܢ ܥܘܪܝܢܘܢ ܘܡܢ ܥܘܪܝܢܘܢ ܘܡܢ ܥܘܪܝܢܘܢ sont la traduction fautive du latin *Hic* (2) *post multos dominos vel patronos...ad papae Evagrii.... possessionem devolutus est (sum)*, sauf une modification inspirée des termes du latin et nécessité par la singularité qu'il y avait à faire passer l'écrivain pour un homme ayant eu successivement plusieurs maîtres ou patrons.

Ce premier point admis, la différence que l'on remarque de H à G et S dans la disposition des trois phrases du début, s'explique parfaitement (3). De l'interprétation

(1) « Initio ejusdem Vitae, écrit le Bollandiste, manifestum facit sanctus biographus unde comperta habuerit S. Malchi gesta. Dum adolescentulus moraretur in Syria, *ad papae Evagrii, necessarij sui, possessionem devolutus erat*, quae jacebat Maroniae, triginta fere millibus ab Antiochia ad Orientem. Erat illie quidam senex etc. » *Acta Sanctorum*, Octobr. t. IX, p. 60 F.

(2) Une circonstance de temps a remplacé cette particule de lieu, dont le contexte de G et de S n'eut pas permis l'emploi.

(3) La deuxième et la troisième phrases de H correspondent respectivement à la troisième et à la deuxième de G S ; il faut citer ici les textes.

H	G	S
<p>N. 1: <i>Maronia triginta ferme millibus ab Antiochia urbe Syriae, haud grandis ad Orientem distat viculus. Hic post multos vel dominos, vel patronos, dum ego adolescentulus morarer in</i></p>	<p>P. 431, 3: Ἀπὸ τριάντων τε μιλίων Ἀντιοχείας τῆς Συρίας χωρίον ἐστὶν καλεόμενον Μαρόνιας. Ἐν τούτῳ ἦν τις γέροντος ὀνόματι Μάλχος ἀνὴρ θαυμαστός καὶ ἄγιος.</p> <p>Ἡμεν δὲ ἐγὼ ἐν τῷ και-</p>	<p>SACHAU, p. 105 b, 1: <i>A trente milles d'Antioche de Syrie, il y a un rittage appelé Mâroniâ. Dans celui-ci, il y avait un moine âgé du nom de Malchus, homme admirable et saint. Moi à</i></p>

erronée du passage en question résultait un certain désordre, du plus fâcheux effet sur l'entrée en matière. L'auteur interrompait la description de Maronia (première phrase de H G S) pour donner sur sa propre personne quelques détails tout à fait indépendants du contexte (seconde phrase de H, mal comprise par G et S), et revenant ensuite aux habitants du village syrien (troisième phrase de H) il finissait par dire les motifs qui l'amènèrent à le visiter. Aussi, les auteurs de G et de S ont-ils cru nécessaire de grouper ces éléments qui leur apparaissaient épars dans H, car, dans leur ouvrage, on trouve réunis d'un côté les détails relatifs à Maronia et au moine qui l'illustra par ses austérités (première et seconde phrases de G et S), de l'autre les traits les dépeignant eux-mêmes, leur situation antérieure, leurs relations avec Evagrius (troisième phrase de G et S), leur désir de voir l'ascète, enfin leur voyage à Maronia (quatrième phrase de G et S).

M. Kunze insiste sur le même passage et fait remarquer que la rédaction syriaque porte **ܘܪ ܕܘܠ ܕܠܝܟܘ ܕܘܠܘܘ ܘܝܘܪ** « Et je m'étais rendu auprès d'un certain Evagrius, prêtre » ; en grec : *καὶ (ἡμεῖς) ἀπελθὼν πρὸς τινὰ Εὐάγριον πρεσβύτερον*. Ni en grec, ni en syriaque, il n'y a de traces des détails personnels que S. Jérôme développe à cet endroit (1).

Syria, ad papae Evagrii ὅτ' ἐκεῖνον ἀναχωρήσας *cette époque j'avais quitté*
necessarii mei possessionem ἐκ τῶν γονέων μου καὶ *mes parents et j'étais*
devolutus est, quem ἀπελθὼν πρὸς τινὰ Εὐ- *allé chez un certain*
idcirco nunc nominavi, άγριον πρεσβύτερον. *Evagrius, prêtre.*
ut ostenderem unde nos-
sem quod scripturus sum.

Erat igitur illic quidam
senex nomine Malchus,
quem nos latine regem
possumus dicere.

(1) « Hic [viculus]... ad papae Evagrii *necessarii mei* possessionem devo

Au rebours de M. Kunze, nous croyons que le texte mis en cause démontre à lui seul l'antériorité de la recension H, car un détail tout personnel à Jérôme subsiste dans G et S : c'est la mention du prêtre antiochéen Evagrius. Il importe peu que cette donnée soit suivie, dans H, d'explications que le grec et le syriaque, à vrai dire, ne fournissent pas, mais qu'ils supposent certainement (1). On sait depuis toujours, par d'autres documents encore (2) que la *Vita Malchi*, que S. Jérôme se rendit à Antioche auprès d'Evagrius, auquel l'unissaient les plus intimes relations d'amitié, et qu'ensuite il séjourna, plusieurs années durant, dans le désert de Chalcis où était situé le village de Maronia ; les rapports qu'entretenait le grand Docteur avec Evagrius ne furent pas interrompus par cette retraite dans les solitudes de Syrie. Si les auteurs de G et de S ne sont pas des traducteurs, on s'explique malaisément l'allusion à une visite faite au personnage en question, à moins de recourir à des coïncidences fortuites, c'est-à-dire à de pures hypothèses (3). De plus, la mention d'Evagrius, avec la nuance de réserve qu'elle revêt dans les rédactions grecque et syriaque, constitue à nos yeux une preuve formelle que celles-ci

lulus est, quem idcirco nunc nominavi, ut ostenderem unde nossem quod scripturus sum ».

(1) Pourquoi, en effet, G et S commencent-ils par citer Evagrius, si celui-ci n'a rien à faire avec ce qui suit ?

(2) Cfr. *Acta Sanctorum*, Septembr. t. VIII, pp. 437 CDEF, 439 AB, 443 A, 448, 453 E ; GRÜTZMACHER, *op. cit.*, pp. 142, 148, 149, 165 et § 12, Hieronymus als Eremit in der Wüste Chalcis.

(3) M. Kunze soupçonne lui-même la difficulté, quand il dit « Zwar wird anzunehmen sein dass auch syr. und graec. demselben berühmten Evagrius presbyter von Antiochien meinen. der der Freund des Hieronymus und nachmals Bischof war ». Ajoutons que de cette conjecture en découle nécessairement une autre qui est, on l'avouera, assez invraisemblable ; c'est la complicité de l'évêque d'Antioche avec S. Jérôme dans cette appropriation frauduleuse du travail d'autrui.

dérivent du latin. Nous-mêmes, ne disons-nous pas « un certain » (τις) pour désigner les personnes qui nous sont peu connues (1) ?

Le professeur de Leipzig constate ensuite qu'il y a entre les trois recensions de la Vie de Malchus un rapport identique. Le grec et le syriaque s'écartent simultanément du texte de S. Jérôme en tout ce que celui-ci offre de personnel, tandis que, pour les autres détails, les trois textes concordent. C'est là, pour M. Kunze, un indice certain que S. Jérôme ne saurait être le rédacteur primitif. Comment en effet, dit-il, les traducteurs grec et syriaque eussent-ils, d'une façon si constante, effacé tous les traits par lesquels Jérôme se déclare auteur et témoin oculaire ? Même au cas où les deux traducteurs se réduiraient à un seul, comment admettre que ce traducteur ait généralisé de si étrange manière les données concrètes de S. Jérôme ?

Cette argumentation, nous le reconnaissons volontiers, compromettrait gravement l'originalité de la Vie H, si les inexactitudes qu'elle contient ne lui ôtaient malheureusement toute valeur. Et d'abord, quant à la prétendue absence, dans les textes G et S, du cachet personnel propre à la rédaction hiéronymienne, il serait oiseux d'en discuter davantage la portée. Qu'il nous suffise de rappeler que, des trois passages pouvant donner prise à la critique (2), il n'en est pas un seul dont l'examen soit de nature à troubler, pour ne rien dire de plus, quiconque

(1) Car, il importe de le faire remarquer, G et S ne sont pas des traductions littérales ; ceux qui en sont les auteurs ont, dans une certaine mesure, accommodé leur modèle latin à leur propre personnalité. Voir ci-dessous.

(2) Voir p. 217-223. Notons qu'il ne s'en rencontre pas d'autre, car dans tout le reste de l'opuscule Malchus a la parole, et l'épilogue, où réapparaît enfin le biographe, n'offre aucune particularité remarquable à ce point de vue.

admet la priorité du latin. D'autre part, que les recensions H, G et S concordent dans tous les détails où n'apparaît point la personnalité de S. Jérôme, c'est là une affirmation aussi peu conforme à la vérité que possible. On peut, en effet, signaler des divergences pour des passages d'une tout autre espèce. Peu fidèles en général au texte H, les rédacteurs de G et de S ont, de-ci de-là, ou amplifié ou abrégé l'œuvre de S. Jérôme ; on en verra bientôt de nombreux exemples (1).

Voici le sixième argument de M. Kunze. Le but littéraire que S. Jérôme signale dans son introduction plaide contre lui. En réalité, il veut, déclare-t-il à la fin de son récit, recommander la pureté (2), tandis qu'au début il prend la plume pour s'exercer à l'art de l'écrivain et dépouiller la rudesse de son langage (3). Pour M. Kunze, ces deux desseins diamétralement opposés ne se concilient pas : les textes G et S où seul le premier figure, sont donc l'original. Tout est clair, si l'on admet que l'auteur latin a remanié ici son modèle, dans l'intention de faire passer l'œuvre d'autrui pour la sienne propre.

Il n'y a, croyons-nous, aucune difficulté à concilier le double but énoncé par S. Jérôme. L'un concerne le fond de l'ouvrage, l'autre n'en atteint que la forme. Si l'auteur latin songe au prochain en lui proposant un récit édifiant,

(1) M. Kunze s'en débarrasse trop facilement, lorsqu'il écrit « syr. und graec. stimmen gegen Hieronymus zusammen, bezw. dieser differirt von ihnen, wo er Persönliches berichtet ; wo nicht, da stimmt er, von Kleinigkeiten abgesehen, mit beiden überein ». Voir ci-dessous.

(2) N° 13 : *castis historiam castitatis expono. Virgines castitatem custodire exhortor. Vos nunciate posteris, ut sciant inter gladios et inter deserta et bestias, pudicitium nunquam esse captivam.*

(3) Prol. : *ego, qui dñi tacui... prius exerceri cupio in parvo opere et veluti quandam rubiginem linguae abstergere, ut venire possim ad latiorum historiam.*

on ne peut lui adresser le reproche de viser en même temps à l'élégance du langage.

M. Kunze ajoute encore que seul S. Jérôme relève l'interprétation philologique du nom de Malchus : *quem nos latine regem possumus dicere, Syrus natione et lingua* (1). C'est là, selon le critique allemand, une de ces additions personnelles qui trahissent le traducteur ajoutant à son original.

La suppression de ce détail par les textes G et S s'explique d'une autre façon également plausible. Pour le traducteur syriaque, la remarque eût été banale ; quant au rédacteur grec, il aura pensé seulement qu'il n'était pas Latin, et que, par conséquent, il ne pouvait pas dire *nos latine*, sans songer davantage qu'il était possible de donner un équivalent.

Un autre argument qu'on apporte contre le latin, c'est qu'en syriaque et en grec la narration a un caractère manifestement plus primitif. Ainsi, par exemple, quand Malchus veut fuir et expose son plan à sa compagne de captivité, le syriaque et le grec s'accordent à dire que celle-ci pria Malchus de l'emmener avec lui et de la conduire dans un monastère. On s'explique de cette façon pourquoi Malchus ne fuit pas seul. Or, remarque M. Kunze, à l'endroit correspondant du texte de S. Jérôme (n° 8), le fait est noyé dans un flot de rhétorique.

L'exemple nous paraît mal choisi. Il suffit de rapprocher les deux passages pour s'en convaincre. L'auteur grec s'exprime comme suit, p. 444, 5 : *Τούτοις τοῖς λογισμοῖς συντρέψας μου τὴν καρδίαν δι' ἡμερῶν πολλῶν, παρεγενόμην πρὸς τὴν γυναῖκα. Ἰδοῦσα δὲ μου οὕτως τὸ πρόσωπον κατηρέε, τὴν αἰτίαν μαθεῖν παρεκάλει. Ὁμολογήσαντος δὲ μου ὅτι ὑπομνησθεὶς τῆς τῶν*

(1) Voir les textes parallèles cités plus haut, p. 220, note 3.

ἀδελφῶν εὐταξίας φυγεῖν προσήρημαι, καὶ εἰς τὸ μοναστήριον ὄθην ἐξέβλαλὲν με ὁ ἐχθρὸς ἐπανέλθειν, καὶ αὐτὴ, τοῦτο συμβουλεύουσα μοι παρεκάλει παραλαβεῖν καὶ αὐτὴν καὶ ὁδοῦναι εἰς μοναστήριον. Συνθέμενοι δὲ ἀλλήλοις τὸν σκοπὸν τοῦτον, χλαίοντες ἐδεόμεθα τοῦ Θεοῦ συνεργήσαι εἰς τὸ προκείμενον ἡμῶν καὶ βύσασθαι ἡμᾶς ἐκ τοῦ ἀπεβουδῆ ἔθνους ἐκείνου. Ἐγὼ δὲ εἰς τὸν Θεὸν ἀντιλήψαι τῆς ἐλπίδας ἐπιβήψας λοιπὸν τῆς ἐπανόδου ἐφρόντιζον. Le texte syriaque (Sachau, p. 107 b, 18) dit de même : *Lorsque par ces pensées j'eus broyé mon cœur, après beaucoup de jours j'allai près de la femme ; quand elle vit mon visage ainsi altéré, elle me persuada de lui en apprendre la cause, etc.* Dans le latin (n° 9) on lit : *Regresso ad cubile occurrit mulier ; tristitiam animi vultu dissimulare non potui. Rogat cur ita exanimatus sim. Audit causas, hortatur fugam. Peto silentii fidem, non aspernatur, et jugi susurro inter spem et metum mediū fluctuamus.* Nous avouons bien humblement ne rien trouver d'oratoire en ce passage, qui, pour être gracieusement exprimé, est infiniment plus simple d'idée et de forme que les textes grec et syriaque qui lui correspondent (1). Le lecteur s'explique aisément, d'autre part, sans que le narrateur doive l'en avertir, pourquoi la vertueuse captive accompagne Malchus dans sa fuite à travers le désert. L'absence de ces motifs dans H n'est donc pas nécessairement une suppression de la part de S. Jérôme. A notre avis, les traducteurs grec et syriaque, peu satisfaits du laconisme qu'observait à cet égard le latin, auront comblé ce qui leur paraissait une lacune, à l'aide des réflexions qui leur venaient les premières à l'esprit (2).

(1) Par contre, il serait très facile de montrer que les additions banales et les phrases de rhétorique creuse, foisonnent dans G et S. Nous aurons ci-après l'occasion d'en signaler plusieurs.

(2) On peut faire la même remarque au sujet des raisons qu'expose Malchus à sa compagne pour justifier son projet d'évasion. Ces raisons sont tenues cachées par l'auteur latin (*audit causas*), mais rien n'était plus facile que de

Enfin, objecte-t-on, S. Jérôme n'a pas pu le premier rédiger la Vie de Malchus, car l'auteur se donne pour un vieillard rapportant ses souvenirs de jeunesse. Or, quand S. Jérôme se rendit à Maronia, il avait au moins quarante-deux ou quarante-trois ans ; ce n'était donc plus un tout jeune homme, *adolescens*. Cette question de chronologie s'embrouille d'autant plus que S. Jérôme se prétend vieux, *senex*, lorsque quinze ou seize ans après avoir entendu le récit de Malchus, il le met par écrit.

A première vue, la difficulté chronologique que soulève M. Kunze peut paraître sérieuse ; pour celui qui connaît les habitudes littéraires de S. Jérôme, elle ne tarde pas à céder complètement. Il est bien vrai que l'écrivain latin se qualifie d'*adolescens* à l'âge de quarante-deux ans, et de *senex* alors qu'il n'a guère plus de cinquante-sept ans (1). Mais remarquons d'abord que l'argument tiré de cette anomalie par M. Kunze prouve trop et tend, ce qu'il n'admet point, à attribuer la rédaction du texte II à quelque faussaire, peu familiarisé avec les données chronologiques de l'existence de S. Jérôme. Cette solution inattendue s'imposerait d'autant plus que c'est à deux endroits différents que l'auteur latin se dit *adolescens* (2), tandis

les deviner. C'est ce que font G et S en lieu et place de leurs lecteurs (Ὁμολογήσαντος δὲ μου ὅτι ὑπομνηθεὶς κτλ). Pareil procédé est mis en œuvre d'un bout à l'autre du récit : les rédacteurs grec et syriaque n'ont rien laissé à l'esprit du lecteur ; dans leur œuvre, tous les faits sont reliés entre eux et abondamment expliqués.

(1) Encore ces données supposent-elles que S. Jérôme est né peu après 330, ce qui n'est nullement démontré. A la suite de TILLEMONT (*Mémoires*, t. XII, p. 618) et d'autres, O. ZÜCKLER (*Hieronymus*, p. 23) et GRÜTZMACHER (*op. cit.*, p. 48 sqq.) font naître Jérôme après 340 ; BARDENHEWER (*Patrologie*, p. 426) ne se prononce pas. Au reste, comme les deux opinions ne rendent pas moins frappante la bizarrerie des expressions qu'on a relevées, il est inutile de les discuter ici. Nous supposons donc établie la chronologie adoptée par M. Kunze.

(2) Nos 1 et 13. Le premier passage a été étudié ci-dessus, p. 218-221. Voici

que, chose capitale, le grec et le syriaque n'ont qu'une fois l'appellation similaire : en outre, l'auteur de H seul prend le qualificatif de *senex* (1). Si la difficulté est réelle, elle subsiste donc au cas où la rédaction latine ne serait qu'un plagiat. Mais cette prétendue contradiction est des plus aisées à expliquer. Comme le remarque fort justement le P. De Buck, qui l'a déjà rencontrée et à peu près résolue dans son Commentaire sur la Vie de S. Malchus (2), ces termes d'*adolescentulus* et de *senex* sont tout relatifs et n'ont point toujours, dans l'emploi qu'on en fait, la rigueur de leur sens précis. Le savant Bollandiste cite, d'après Facciolati (3), de curieux spécimens de gens qui à trente, trente-cinq et quarante ans, se qualifiaient d'*adolescentuli*. Il eût pu emprunter, ainsi que le lexicographe latin, une remarquable série d'exemples nouveaux aux œuvres de S. Jérôme lui-même. En voici quelques-uns. En 374, précisément à l'époque, peut-être même l'année où, âgé de quarante-deux ans, il eut un entretien avec le moine Malchus, l'illustre écrivain est encore *adolescens, immo paene puer* (4). Dix ans plus tard, il a dépassé la cinquantaine ; pourtant, même appellation : *adolescens* (5). Mais, déjà en 386, une transformation

le second : *Haec mihi senex Malchus adolescentulo retulit ; haec ego vobis narravi senex*. En grec, p. 149, 8, on lit : Τῶν αὐτῶν ἐπιπέσει τῶν ἡλικίαν ὄντι ὁ ἄνωγος τῶν Μάλχου ἐξῆς ἡλικίαν ἀπὲρ καὶ ὄντι... ἐξῆς ἡλικίαν. Le syriaque (SACHAU, p. 109 b, 7) ne diffère pas du grec.

(1) Comme on voit par le même passage.

(2) *Acta Sanctorum*, Octobr. t. IX, p. 67 B.

(3) *Lexicon totius latinitatis*, s. v. *adolescens*.

(4) *Epist. LII ad Nepotianum*, l. P. L., t. XXII, col. 527. S. Jérôme parle de l'époque où il écrivit sa lettre à Héliodore. Celle-ci date de 374 ou 375. Cfr. STULTING, *Acta Sanctorum*, Septembr. t. VIII, p. 447 E. GRÜTZMACHER, *op. cit.*, p. 54, la place entre 373 et 379.

(5) *Comment. in Ezechielem*, lib. XIII, 44. P. L., t. XXV, col. 449. La remarque y est faite à propos du *Liber adversus Helvidium*, écrit vers l'année 384. Cfr. STULTING, l. c., p. 468 E F ; GRÜTZMACHER, *op. cit.*, p. 59.

s'opère dans sa personne : *jam canis spargebatur caput*, écrit-il à Pammachius au sujet du voyage qu'il fit à Alexandrie cette année-là, *et magistrum potius quam discipulum decebat* (1). Voici qu'en 394, trois ou quatre ans après avoir écrit la Vie de Malchus, S. Jérôme déclare avoir atteint la vieillesse, *senium* (2) ; en 404, il se dit parvenu à l'âge le plus avancé et presque décrépît (3). En un mot, il est peu d'écrivains qui aient donné une signification plus étendue aux termes désignant l'âge que le célèbre Docteur de l'Église latine (4), et assez mal inspirés ont été les érudits qui ont voulu mettre en œuvre les données de ce genre pour fixer approximativement la date de sa naissance (5).

(1) *Epist. LXXXIV ad Pammachium et Oceanum*, 3. *P. L.*, t. XXII, col. 745. Sur la date de ce voyage, voir STILTING, *l. c.*, p. 484 F-485 A ; GRÜTZMACHER, p. 51.

(2) *Epist. LII, 4. P. L.*, t. XXII, col. 530. Cfr. STILTING, *l. c.*, p. 526 CD ; GRÜTZMACHER, p. 65 sq.

(3) *Epist. CXII ad Augustinum*, 18. *P. L.*, t. XXII, col. 928. Cf. STILTING, *l. c.*, p. 593 B ; GRÜTZMACHER, p. 84.

(4) Notons l'explication qu'en propose FESSLER JUNGMASS, *Institutiones patrologiae*, t. II, 1 (1892), p. 132, note 1 : « Adverte porro, Hieronymum passim dum meminit suae infantiae vel adolescentiae, designare tempus quo adhuc inexpertus et imperitus erat in exponendis sacris Scripturis ». De même, le P. STILTING, *l. c.*, p. 431 C. « Ein solcher Sanguiniker wie Hieronymus, dit M. GRÜTZMACHER, *op. cit.*, p. 16, empfindet auch in verschiedenen Lebenslagen sein Alter verschieden. Als er im Alter auf ein langes Leben zurückschaut, datiert er manches Ereignis unbewusst in seine Jugend hinauf, was er vielleicht an der Schwelle des Mannesalters erlebt hat. Und im besten Mannesalter stehend, aber die Gebrechlichkeit eines zarten Körpers empfindend, der durch sitzende Lebensweise und eifriges Studium mitgenommen war, nennt er sich plötzlich senex, mit seinem Alter kokettierend ». On tiendra compte aussi de la remarque de TILLEMONT, *Mémoires*, t. XII, p. 639 : « S. Jérôme n'est pas exact dans ses contes ». Cette observation du clairvoyant historien est confirmée en tout point par les conclusions auxquelles sont arrivés ceux qui se sont récemment occupés des sources du *De Viris illustribus*. S. Jérôme ne cachait pas d'ailleurs son dédain pour les questions de chronologie (voir GRÜTZMACHER, *op. cit.*, p. 41).

(5) Tout récemment encore, M. Grützmaier (p. 48-50) s'est donné beaucoup de peine pour démontrer, d'après ces données, que S. Jérôme est né

Telles sont les raisons que produit M. Kunze contre la priorité de la recension H. Pour réunir en un faisceau tous les éléments qui favorisent le jugement du critique allemand, joignons aux observations qu'il a fait valoir la curieuse particularité que voici. Le manuscrit 164 de la bibliothèque de Chartres, du XII^e siècle, contient, fol. 39^v à 41^v, le texte latin sous le titre suivant : *Actus Malchi monachi captivi a beato Hieronymo de syro sermone in latinum translati* (1), titre presque identique à celui que fournit un manuscrit provenant également du Nord de la France, le ms. 208 de la bibliothèque de Charleville, du XII^e siècle, dans lequel la Vie de Malchus (fol. I^v) est précédée de la formule : *Incipit vita Malchi captivi de syro sermone in latinum a beato Ieronimo translata* (2). Ce titre, qui constitue d'ailleurs une exception dans la tradition manuscrite (3), est d'attestation trop récente pour qu'on puisse y voir autre chose que la fantaisie de quelque scribe entreprenant et raisonneur,

entre 340 et 350, et non pas en 331 comme le veut S. Prosper. Les termes *puer*, *adolescens* employés par S. Jérôme encore après 380 ne peuvent pas convenir, selon lui, à un homme âgé de 50 ans. Il sera toujours aisé, croyons-nous, de retourner l'argument, si l'on se base sur ce fait que peu après 390 S. Jérôme se qualifie déjà de *senex*, et ce, à plusieurs reprises. M. Grütz-macher écarte les témoignages de cette nature par une exegèse trop subtile.

(1) *Catal. cod. hagiogr. bibl. civitatis Carnotensis*, ANALECTA BOLLANDIANA, t. VIII (1889), p. 141.

(2) Nous devons la connaissance de ce manuscrit à M. NAU, *Analecta Bollandiana*, t. XX (1901), p. 141, n. 3. Voir *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, t. V, 1879, p. 643. — Évidemment, les titres cités ne sont pas indépendants l'un de l'autre. Les deux manuscrits proviennent, du reste, de localités relativement peu éloignées : le ms. de Charleville appartenait autrefois à l'abbaye de Signy et celui de Chartres au chapitre de la même ville.

(3) Ainsi que nous avons pu nous en convaincre, en examinant le titre d'une soixantaine d'exemplaires, décrits dans les Catalogues de mss. hagiographiques publiés par les Bollandistes et dans le *Catalogue des mss. des bibl. publiques des départements*.

inspiré sans doute par le caractère général de cette histoire, dont le théâtre et les personnages sont tout orientaux.

Des considérations qui précèdent, il ressort clairement, semble-t-il, que la manière de voir de M. Kunze n'est pas appuyée d'une démonstration assez décisive pour réussir à déposséder S. Jérôme de la paternité de la Vie originale de S. Malchus. Au lecteur qui garderait quelque doute ou qui désirerait, vu l'importance de la question, des preuves positives de l'antériorité du latin, peut-être serons-nous également en mesure de donner satisfaction. Malgré le peu de prise que laissent à la critique des textes aussi parallèles que H d'une part, G et S de l'autre, les divergences significatives sont assez nombreuses et, surtout, constamment favorables à la rédaction hiéronymienne.

Et tout d'abord, la supériorité littéraire de celle-ci est incontestable. Le grec et le syriaque effacent ou atténuent les traits ingénieux du latin (1), en les noyant souvent

(1) Ainsi p. 435, 13, *eorum me magisterio tradidi*, ἔμεινα παρ' αὐτοῖς. 435, 21 *solarer viduitatem eius*, ἀνάκυστον αὐτήν. 437, 4 *prosecutus ergo me de monasterio quasi funus efferret*, προπέμπων δέ με ὡς περ εἰς ἀπόλειαν : les trois derniers mots du latin n'ont pas été compris. 437, 16 *longo postliminio haereditarius possessor*, οὗτός ἐστιν ὁ μέγας πλοῦτος ὃν ἐξήλθεσ κληρονομήσται. 438, 19 *monachum quem in patria suam perditurus in eremo inveneram*. ἀναπόδοσις τῆς παρικοῆς μου ἢ ἀρχιμαλωσία μου γέγονεν. 439, 13 *tunc vere sensi captivitatem meam*, τότε γινώσκων ἀληθῶς τὴν τῆς ψυχῆς μου ἀρχιμαλωσίαν : τῆς ψυχῆς est de trop et détruit tout l'effet de l'expression. 439, 14 *monachum coepi plangere quem perdebam*, τὸν θάνατον ἐπένοσον τῆς παρκοῆς μου. 441, 5 *et magis animae capulam amato quam corporis*, καὶ πνευματικῆ διαθέσει ἀγαπήσωμεν ἀλλήλους. 441, 6 *sperent domini maritum*, *Christus noverit fratrem*, τοῦτον τῷ τρόπῳ συζευχθῶμεν ἀλλήλοις, ἵνα ἰδόντες οἱ κύριοι ἡμῶν σαρκικὸν νομίωσι γάμον ὃ δὲ καρδιασυνώστεις Χριστὸς τῶν ἑαυτοῦ δούλων τὴν πνευματικὴν γινώσκει. ἀδελφότητα. 446, 3 *Si jurat Dominus misericors, habemus salutem* ; *si despicit peccatores, habennus sepulcrum*, ἐὰν βροθήσῃ τῆ ταπεινώσει ἡμῶν ὁ κύριος, ἐγένετο ἡμῶν τὸ σπήλαιον σωτηρίας : ἐὰν δὲ ὡς ἀγαρτωλὸς καταλέψῃ ἡμᾶς, ἐγένετο ἡμῶν τάφος : l'harmonie de la phrase latine a disparu. 446, 9 *o multo*

dans de banals développements, introduisent, pour ainsi dire à chaque ligne, des transitions, inutiles au sens, qui ne font qu'alourdir la marche du récit, forment fréquemment une phrase entière d'une proposition incidente de H, et amplifient comme à plaisir ce dernier, vrai modèle de concision, sans rien ajouter d'ailleurs aux faits qu'il exprime (1). Bref, à lire sans préjugé les trois recensions, pour ce qui est du naturel, de la simplicité, du pittoresque et des autres qualités du style, le grec et le syriaque ont tout l'air de se trainer péniblement à la suite du latin. Celui-ci conserve d'un bout à l'autre une allure primesautière qui impressionne en sa faveur. Mais, il faut bien le dire, dans le cas présent cette considération n'a que peu de poids dans la balance : avec tout le talent qu'on lui connaît, S. Jérôme a pu en effet retravailler à loisir l'œuvre de ses obscurs prédécesseurs (2), et peut-être voudra-t-on voir un indice favorable à cette hypothèse dans ce passage du prologue latin, absent des recensions G et S, où S. Jérôme présente d'avance son opuscule comme un exercice de composition littéraire (3). Pourtant, au point de vue de la forme, une particularité

gravior expectata quam illata mors! πρὸ τῆς τοῦ ζήζουος πληγῆς τῆ τοῦ φόβου ὑπερβολῆ, νεκροὶ γερύουσαν. Etc. Dans tous ces passages, le syriaque suit fidèlement le grec.

(1) Voir, par exemple, les textes cités p. 225-226. Qu'on veuille encore comparer à H les passages suivants de G : 434, 8-18 ; 435, 16-20 ; 436, 4-7 ; 436, 17-137, 5 ; 411, 10-13 ; 443, 2-32 ; 415, 1-7 ; 447, 12-20 ; 448, 12-14 ; 418, 18-450, 7 ; etc., etc. Sur les quelques passages où G et S paraissent plus simples que H, voir ci-dessous, p. 236-238.

(2) S. Jérôme a procédé ainsi maintes fois. « Er besass eine ausserordentliche Fähigkeit, die Gedanken anderer nachzudenken und mit der ihm eigenen Gewandtheit in gefälliger Form den Lateinern zu übermitteln ». GRÜTZMACHER, *op. cit.*, p. 181. Voir *ibid.*, pp. 17 sqq., 181 sqq., 212 sqq.

(3) *Ita et ego qui diu tavi ... prius exerceri cupio in parvo opere, et veluti quendam cobagiam limpae abstergere, ut venire possim ad latorem historiam.* Prol.

mérite d'être relevée ; c'est la substitution, faite par G et S, du discours direct au discours indirect du latin. Ce procédé trahit, chez leurs auteurs, la préoccupation d'animer davantage l'exposé des faits ; il paraît peu vraisemblable que S. Jérôme ait pris si souvent le parti opposé. Ainsi, au n° 5 de H, on lit : *incidit mihi cogitatio ut ad patriam pergerem, et dum adhuc viveret mater (jam enim patrem mortuum audieram) solarer viduitatem ejus, et exinde venundata possessiuncula partem erogarem pauperibus, ex parte monasterium construerem ; (quid erubesco confiteri infidelitatem meam ?) partem in sumptuum meorum solatia reservarem.* Tout ce passage devient en grec, p. 455, 18 : ὁ πονηρὸς καὶ βλάσκακος διάβολος ὑπέβηλάν μοι ὡς εὐλογον λογισμὸν, φάσκων· Τοῦ πατρός σου τελευτήσαντος, ὑπόσρεψον εἰς τὸν οἶκόν σου καὶ ἕως ζῆ ἡ μήτηρ σου, ἀνάπαυσον αὐτήν, καὶ μετὰ τὴν τελευτήν αὐτῆς πώλησον τὰ ὑπάρχοντά σου καὶ τὰ μὲν ὀδὸ πτωχοῖς, τὰ δὲ φύλαξον καὶ οἰκοδόμησον ἐξ αὐτῶν μοναστήριον, καὶ γενού καὶ σὺ πατήρ μοναχῶν. Καὶ ἵνα σοι τὴν ἀλήθειαν διαγγήσωμαι, τέκνον, φιλαργυρίας λογισμὸν ὑπετίθετό μοι λέγων· Τήρησον ἐξ αὐτῶν εἰς τὸ γῆρας σου, ἵνα ἔρχῃς ἀνάπαυσιν, καὶ εἰς τὴν ἀπόκρισιν τῆς μονῆς σου. Le syriaque (Sachau, p. 106 a, 52) est absolument parallèle au texte grec. — Au même paragraphe, le latin poursuit : *Clamare coepit abbas meus diaboli esse tentationem et sub honestae rei occasione latere antiqui hostis insidias etc.* ; le grec, auquel le syriaque (Sachau, p. 106 b, 8) correspond mot pour mot, dit avec plus de vivacité, p. 456, 6 : Ἀκούσας δὲ ὁ ἅγιος ἀββᾶς ἡμῶν λέγει μοι· Τέκνον, μὴ ἀκούσης μηδὲ θελήσης τοῦτο πράξει· αὐτὴ διαβολικῆς κακοτεργείας ἐστὶν παγίς κτλ., et le discours direct continue. — Au n° 4, le latin s'exprime ainsi : *Ego interim longo postliminio haereditarius possessor, et sero mei consilii poenitens....* En grec, p. 457, 14, on a : Τότε οὖν ἐγὼ εἰς ἔννοιαν τῆς τοῦ ἁγίου πατρὸς

μου νουθεσίας λαβών, ἔλεγον πρὸς ἑμαυτὸν· Οὗτός ἐστιν ὁ μέγας πλούτος ὃν ἐξήλθες κληρονομήσαι, ταλαίπωρε, αὐταί εἰσιν αἱ τοῦ ἐγγυροῦ ἀπατηλαὶ καὶ ψυχροφθόροι ὑποσχέσεις. Et le syriaque, p. 451, 9, ne dit pas autrement. Onze fois, les auteurs de G et S se séparent ainsi de H pour faire parler leurs personnages sous la forme directe ; jamais, au contraire, ils ne touchent, sinon pour l'amplifier, au discours direct que renferment certains passages du latin.

Toujours au point de vue de la composition, on remarquera que, çà et là, les recensions G et S aiment à rapprocher les traits relatifs au même ordre d'idées, traits qui sont dispersés en latin. Pour quel motif S. Jérôme eût-il disjoint ce qui se trouvait naturellement uni dans sa source ? Par exemple, lorsque Malchus, inspiré du démon, veut quitter son monastère pour aller vivre auprès de sa mère devenue veuve et recueillir, après sa mort, l'héritage paternel, l'abbé, par de bonnes paroles, essaie de le détourner de ce coupable projet. *Proponebat mihi*, lit-on dans H, n° 5, *exemplu de Scripturis plurima : inter quae illud, quod initio Adam quoque et Evam spe divinitatis supplantaverit. Et cum persuadere non posset, prorolutus genibus, obsecrabat ne se desererem, ne me perderem, nec aratrum tenens, post tergum respicerem.* L'auteur grec, p. 456, H, rassemble les arguments empruntés à l'Écriture de la façon que voici : καὶ γὰρ τὸν Ἀδάμ εἰς ὑψος θεότητος διὰ τῆς ἀπάτης ἐπάρας, εἰς πωθμένα ἔδου κατήγαγεν· καὶ ὁ Κύριος τὸν τὴν χεῖρα αὐτοῦ ἐπιβαλόντα εἰς ἄροτρον παραγγέλλει μὴ στραφῆναι εἰς τὰ ὀπίσω. Ὡς δὲ ἐπὶ πολὺ τὰς τοιαύτας ἐκ τῶν θείων Γραφῶν παράγων μαρτυρίας οὐκ ἔγχεσέν με πείσαι, κατὰ τοῦ Κυρίου λοιπὸν προσπεσὼν μοι ὠρμιζέν με ἵνα μὴ αὐτὸν καταλείψω. Comme toujours, le texte syriaque (Sachan, p. 106 b, 15) suit pas à pas la recension grecque : *Et Adam, en effet,*

l'ayant élevé par l'erreur à une telle hauteur, il l'a fait descendre au fond de l'enfer ; et Notre Seigneur, celui qui met la main sur le soc de la charrue, il lui communde de ne pas se tourner pour regarder en arrière etc. (1). — Plus loin, on lit que la caravane dont Malchus faisait partie, tombe dans une embuscade ; avec une de ses compagnes de voyage, le moine fugitif devient la propriété d'un des Sarrasins vainqueurs, et peu après son maître veut le contraindre à épouser la captive. Pour échapper à cette union criminelle, Malchus va se donner la mort, mais l'épouse qu'on lui a imposée l'arrête par ces mots (n° 7) : *Precor te, inquit, per Jesum Christum, et per huius horae necessitatem adjuro, ne effundas sanguinem tuum in crimen meum. Vel si mori placet, in me primum verte mucronem. Sic nobis potius conjungamur. Etiamsi vir meus ad me rediret, servarem castitatem, quam me captivitas docuit : vel interirem potius, quam perderem. Cur moreris ? ne mihi jungaris.* L'auteur de G, p. 440, 12, suivi par celui de S, trouve bon de réunir la première phrase et la troisième, c'est-à-dire celles qui visent directement le projet de Malchus : Ὁραζῶ σε Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν Κύριον τῆς ὁδοῦς ἵνα μὴ δι' ἐμὲ σφάξῃς ἑαυτὸν· εἰ δὲ τοῦτο ποιεῖν προήρησαι, πρῶτον εἰς ἐμὲ σπρέψον τὴν μάχλητον. Διὰ τί δὲ ἑαυτὸν ἀναίρειν προήρησαι : φράσον,

(1) Il est impossible de conserver dans notre traduction l'ordre des mots de la phrase syriaque. Celle-ci est un décalque parfait de la phrase grecque. — Ce passage prouve doublement contre G et S. Dans le latin, le supérieur du monastère, en exhortant Malchus à repousser les tentations de l'esprit malin, ne puise dans la Bible qu'un seul exemple, celui d'Adam, pour appuyer ses conseils, et cette citation est tout-à-fait appropriée à la circonstance. Le second texte biblique n'est pas un exemple, mais une simple tournure de phrase empruntée à la Sainte Écriture, comme on en rencontre à chaque page dans les œuvres de S. Jérôme. G et S l'ont transformée en citation destinée, elle aussi, à fortifier la thèse de l'abbé, mais ne se sont pas aperçus qu'elle n'avait aucun rapport avec ce discours, qui traite uniquement des maux causes par le démon (p. 436, 7-12). Ils ont ainsi brisé l'harmonie de ce passage.

φρυσίν. Ἴνα μὴ ἐμὲ λάβρης γυναιῖκα ; Γίνωσκε ἐμὲ μᾶλλον σου τὴν σωφροσύνην σπουδάζειν τήρειν τῷ Χριστῷ. Οὐ μόνον ἀπὸ σοῦ, ἀλλ' εἰ καὶ ὁ νόμιμός μου ἀνήρ ἦλθεν πρὸς μέ κτλ. — La description du travail des fourmis qui se lit dans H n° 8, paraît avoir subi un remaniement du même genre ; G, p. 442, 8-20 et S (Sachau, p. 107 a, 6-23) ont rapproché les traits qui présentaient quelque affinité : les indications générales sur l'activité de ces animaux, le butin dont ils se chargent pour le transporter dans leur nid, les soins qu'ils prennent de leurs congénères fatigués ou blessés sur le chemin.

Ainsi, par l'emploi de ces deux artifices, le discours direct et le groupement des traits similaires, les recensions G et S, si prolixes et si banales souvent en regard de l'ingénieuse concision du latin, doivent tout au moins nous inspirer la défiance, car elles usent des procédés qui caractérisent d'ordinaire celui qui transcrit et remanie un texte, non pas celui qui l'écrit pour la première fois. Si, cependant, on conçoit jusqu'à un certain point qu'un écrivain lettré tel que S. Jérôme ait pu trouver monotone l'usage trop fréquent du style direct et çà et là défaire avec art ce que ses prédécesseurs avaient symétriquement assemblé, il est peu probable qu'on accorde la priorité à celle d'entre deux rédactions qui simplifie ou supprime certains passages de l'autre, passages d'interprétation difficile pour qui ne connaît pas exactement la langue latine et en particulier la langue de S. Jérôme, si pleine d'images et de peintures brillantes. Les phrases de H qui n'ont pas leur équivalent dans G et S appartiennent précisément à cette catégorie (1).

(1) Voir plus haut, p. 217, ce qui a été dit de l'absence, dans G et S, du prologue latin. L'omission d'une partie du n° 1 de H tient apparemment à une autre raison (cfr. p. 239).

Citons quelques exemples.

H

N. 3 : Prosecutus ergo me de monasterio quasi fumus efferret, et ad extremum valedicens : Video, ait, te, fili, satanae cauterio notatum : non quaero causas, excusationes non recipio.

N. 4 : Et ecce subito equorum camelorumque sessores Ismaëlitae irruunt, crinitis vittatisque capitibus, ac seminudo corpore, pallia et latas calliculas trahentes : pendebant ex humero pharetrae ; laxos arcus vibrantes, hastilia longa portabant. Non enim ad purgandum, sed ad praedam venerant. Rapi-mur, dispergimur. in diversa trahimur.

N. 6 : Jam igitur venerat tenebrosior solito, et mihi nimium matura nox. Duceo in speluncam semirutam, novam conjugem : et pronubante nobis moestitia, uterque detestamur alterum, nec fatemur.

N. 9 : Inflatibus consensisque utribus, aquis nos credimus, paulatim pedibus subremigantes, ut deorsum nos flumine deferente, et multo longius quam conscende-

G

P. 437, 4 : Προπέμπων δέ με ὡσπερ εἰς ἀπόλειπτον ἔδειξεν ὁ πατήρ· βλέπεις, τέκνον, ὑπὸ τοῦ στή-
ματός σου διαβόλου καυ-
τηριασθέντα·

P. 437, 13 : Ἐξαίφνης ἐπελθόντες ἡμεῖν Σαρα-
κηνοί·

διήρπασαν πάντας ἡμεῖς.

P. 439, 12 : Ἐξόξας οὖν με αὐτῆς, εἰσήμεγαλέν με εἰς σπήλαιον μετ' αὐτῆς.

P. 441, 19 : Φυσήσας οὖν τοὺς ἀσκούς, ἔδωκα τὸν ἕνα ἐκείνη, καὶ οὕτως κρατούντες αὐτοὺς ταῖς χερσὶν καὶ τοῖς ποσὶν κολληματοῦντες διήλθομεν τὸν ποταμόν.

S

P. 450, 4 : Me conduisant donc comme à la perte, l'abbé me disait : Mon fils, je te vois stigmatisé de l'amour de l'argent du calomnia-
teur.

P. 451, 7 : Soudain les perturbateurs tombèrent sur nous

et nous enlevèrent tous.

P. 452, 22 : Lorsque donc il m'eut uni à elle, il m'introduisit dans une caverne avec elle.

SACHAU, *p. 108 a, 1* : Je gonflai donc ces outres et je donnai l'une à cette femme, et ainsi en tenant les outres des mains et en nous servant des pieds comme

ramus, in alteram nos
exponente ripam, ves-
tigium sequentes per-
derent. Sed inter haec
mactatae carnes, et
ex parte lapsae, vix tri-
dum cibum polliceban-
tur.

de rames, nous traver-
sâmes le fleuve.

Celui qui parcourt d'un bout à l'autre les trois recen-
sions objectera peut-être que le latin supprime et simpli-
fie tout comme le grec et le syriaque, et que par suite, la
question demeure en suspens. Mais qui ne voit que le
genre d'omissions est tout différent ? Les passages de H
que G et S ne contiennent pas, sont peu nombreux, d'une
sobriété de bon aloi, et ne révèlent pas la moindre inten-
tion suspecte. Seulement, la concision, les mots un peu
spéciaux ou la construction en faisaient un obstacle difficile
à franchir pour des traducteurs inhabiles. Par contre, de
tous les détails, peu importants d'ailleurs, que le grec et
le syriaque ont en plus du latin, les uns sont de verbeux
développements ou d'inutiles explications, les autres tra-
hissent une véritable tendance, la tendance, bien compré-
hensible du reste, à proposer aux lecteurs pieux un
modèle plus édifiant encore que le Malchus de S. Jérôme.
La plupart des hagiographes qui remanient un texte
se comportent, on le sait, de la même façon. « Que le
fond d'une légende soit ou non authentique, la marche
régulière de son développement n'est jamais du merveil-
leux au naturel, de la recherche à la simplicité ; elle tend
à s'amplifier plutôt qu'à se restreindre » (1). Il eût été
difficile ici d'exploiter le merveilleux : le sujet ne com-

(1) A. AMIAD, *La légende syriaque de saint Alexis, l'Homme de Dieu*,
Paris, 1889, p. XLIV.

portait guère de développements de ce genre, et surtout pareil travail eût dépassé le but modeste que les traducteurs s'étaient assigné. C'est d'une autre idée qu'ils se sont inspirés. La Vie de Malchus est l'histoire d'un moine entré tout jeune dans un monastère et sévèrement châtié par la Providence pour en être sorti malgré les sages conseils de son supérieur. N'était-ce pas l'occasion pour les hagiographes grec et syrien, qui vraisemblablement sont des moines et qui écrivent pour un public de moines, de s'étendre avec complaisance sur les devoirs et les avantages de la vie monastique ? Aussi n'y ont-ils pas manqué. Malheureusement pour eux, tout au début (n° I), le texte latin offrait un détail peu en harmonie avec l'idéal des moines orientaux, auxquels des instructions aussi réputées que celles de S. Basile interdisaient d'une manière presque absolue les rapports avec l'autre sexe (1). D'après le récit de S. Jérôme, Malchus habitait à Maronia sous le même toit qu'une femme de l'âge le plus avancé, guettée déjà par la mort. Ce que voyant, le biographe demande aux habitants de la localité si le lien qui unit les deux vieillards est le mariage, la parenté ou la communauté d'esprit. Et les villageois se contentent de répondre qu'ils sont saints et agréables à Dieu. Cette cohabitation de Malchus avec une femme, G et S ne l'ont pas trouvée à l'honneur de l'ascète et l'ont simplement passée sous silence. Il n'y a pas l'ombre d'une raison pour que

(1) Voir E. MARIN, *Les moines de Constantinople*, 1897, p. 123 ; J. M. BESSE, *Les moines d'Orient*, 1900, p. 60 sq. Encore S. Basile a-t-il tempéré la rigueur de la règle en usage chez les ermites et les cénobites des IV^e et V^e siècles, laquelle excluait toute relation quelconque avec l'autre sexe (cf. O. ZÖCKLER, *Askese und Mönchtum*, 1897, pp. 234, 238 sq., 289). Ainsi, d'après la règle pakhômienne, « les cénobites devaient éviter tout rapport avec les femmes ». P. LADEUZE, *Étude sur le cénobitisme pakhômien*, 1898, p. 283, 316.

S. Jérôme introduise à plaisir un semblable détail, puisqu'il accuse le même but que les rédacteurs grec et syrien, c'est-à-dire la glorification de la chasteté (1).

Cet obstacle renversé, G et S accommodent à leur tendance tous les passages auxquels il est possible de donner une couleur monastique. Aux premiers mots déjà, on s'en aperçoit : pour H (n° 1), le héros de l'histoire est seulement un vieillard du nom de Malchus ; pour G (454, 4) et S (Sachau, 105 b, 5), c'est aussi un moine, *μοναχός*, *κλίσσ*. — Voici que le biographe aborde le saint homme et lui demande son histoire. Dans H (n° 1), Malchus, sans se faire prier, commence *ex abrupto* l'exposé de ses aventures. Dans G (454, 9-17) et S (Sachau, 105 b, 9-106 a, 1), il parle tout d'abord de la vie des moines et de la manière de servir Dieu ; puis, en guise d'avant-propos, il annonce à son interlocuteur qu'il va lui faire connaître les dangers, que par sa faute, il a traversés ; ils serviront, dit-il, de leçon à un grand nombre, afin qu'ils apprennent à ne pas mépriser les avertissements de leur père spirituel. — Plus loin, lorsque Malchus déclare que, fuyant la maison paternelle, il est entré dans un monastère, il n'a, d'après H (n° 2), que quelques mots sur sa conduite à cette époque : *reperitis monuchis, eorum me magisterio tradidi, manuum labore victum quaeritans, lasciviamque*

(1) Voir plus haut, p. 224. S. Jérôme a traité maintes fois de la virginité, particulièrement dans ses lettres, par ex. dans l'*ep. 22 ad Eustochium de custodia virginitatis*. Au sujet de cette épître, M. GRÜTZMACHER, *Hieronymus*, p. 253, remarque avec raison que « la virginité est pour Jérôme l'Évangile dans l'Évangile ». Il est donc peu vraisemblable que traduisant G ou S, Jérôme eût imaginé le détail dont nous parlons, fut-ce même pour ajouter à l'intérêt du récit, lui qui écrivait à Népotien, engagé dans la cléricature : *Hospitalium tuum aut raro, aut numquam mulierum pedes terant. Omnes puellas et virgines Christi, aut aequaliter ignora, aut aequaliter dilige : Ne sub eodem tecto mansites : nec in praeterita castitate confidas* (P. L., t. XXII, col. 531).

carnis refrenans jejuniis. G (455, 15) suivi par S (Sachau, 106 a, 25), accentue fortement la note : ἔμεινα παρ' αὐτοῖς, πάσῃ ἀγωγῇ τῆς σεμνῆς τοῦ μονήρους βίου κατὰ τὴν ἐνθεον ἐκείνων πολιτείαν ἀγωνιζόμενος καὶ προκόπτων ἐν Κυρίῳ καλῶς. Ἐν ἱκανοῖς δὲ ἔτεσιν τῇ τοιαύτῃ ἀρετῇ ἀνεπιλήπτως ἐγκαρτερήσαντός μου ἐν τῷ μοναστηρίῳ, καὶ τῶν ἀδελφῶν πάντων χαιρόντων ἐπὶ τῇ προκοπῇ τῆς σεμνῆς μου πολιτείας....

On sait quel rôle important joue le démon dans l'enseignement ascétique et la vie spirituelle des moines d'Orient (1). A cet égard aussi, G et S décèlent les préoccupations qui animent leurs auteurs. Après de longues années de vie religieuse, dit le texte latin (n° 5), Malchus se sent pris du désir de retourner dans sa patrie et de revoir sa mère, pour la consoler dans son veuvage et recueillir, après sa mort, l'héritage paternel. D'après G (455, 18-456, 5) et S (Sachau, 106 a, 51-106 b, 5), ces pensées lui sont suggérées par le démon, qui est mis directement en scène. — Πολιορκούμενος δὲ τούτοις τοῖς λογισμοῖς καθ' ἑκάστην ἡμέραν, poursuit G d'accord avec S, ἰναγαχάσθην τῷ πνευματικῷ πατρὶ τὴν τοιαύτην τῆς ψυχῆς μου νόσον ἀποκαλύψαι. Aucune trace de ce détail dans H. — Selon l'expression de G (456, 18-457, 4) et S (450, 1-4), c'est également le démon qui triomphe dans le cœur du moine (2) et le fait sortir du monastère, en le décidant par ces paroles à l'adresse de l'abbé : Οὐ σοῦ κηρόμενος ταῦτα ποιεῖ, ἀλλὰ τῷ πλῆθει τῶν ἀδελφῶν ἑαυτὸν καὶ τὴν μονὴν αὐτοῦ ὀδοῦσαι βουλόμενος. D'après le récit plus simple de H (n° 5), c'est Malchus qui

(1) Ces expressions sont empruntées en partie à D. BESSE, *Les moines d'Orient*, Paris, 1900, p. 521. Voir *ibid.*, p. 521 sqq.

(2) Fait que G rappelle encore plus loin, p. 443, 6-10, alors que le latin (n° 8) n'en dit pas un mot : πειθεῖν ἑαυτὸν ἡρξάμην ὅτι... τῆς... εὐταξίας τῶν ἀδελφῶν νόθοις λογισμοῖς ὡς νῆπιον θωπεύσας με ὁ διάβολος καὶ ἐν ταύτῃ τῇ ἀίχμαλωσίᾳ καταστήσας εἰς τοσοῦτους πειρασμούς εἰσήνεγκέν με (= S, SACHAU, p. 107 a, 32-107 b, 1).

remporte sur son supérieur une coupable victoire, *putans illum non meam utilitatem, sed suum solatium quaerere*.

Le moine indocile eut bientôt à se repentir de sa détermination. Devenu prisonnier des Sarrasins, ceux-ci le font monter sur un chameau qui le transporte à leur campement, après une course rapide à travers le désert. Pendant le voyage, dit le texte latin sans faire aucune réflexion (n° 4), Malchus recevait pour nourriture des viandes à demi crues, pour boisson du lait de chameau ; arrivé à destination, on lui ordonne de saluer l'épouse du maître et ses enfants ; enfin la chaleur l'oblige à quitter la plupart de ses vêtements. Tous ces détails sont exposés par S. Jérôme sans le moindre commentaire. *Carnes semicrudae, cibus ; et lac camelorum potus erat. Tandem... pervenimus ad interiorem solitudinem, ubi dominam liberosque ex more gentis adorare jussi, cervices flectimus. Hic quasi clausus carcere, mutato habitu, id est nudus ambulare disco. Nam aeris quoque intemperies nihil aliud praeter pudenda velari putiebatur.* Dans la pensée des auteurs grec (458, 5-9) et syrien (451, 16-25), ces faits constituent autant de souillures infligées au moine Malchus en punition de sa désobéissance : καὶ οὐ τοῦτο (1) μόνον πρὸς ἀσχηρύνειν τῆς ἀπειθοῦς μου γυνώμενης συνέβη, μοι, ἀλλὰ καὶ φαρμακῶν ἔδωκάν μοι κρέα καὶ καμύλλειον ἔπινον γάλα (2), καὶ ἀπειρέγκτας με εἰς τὴν σκιαν αὐτοῦ

(1) Voir plus bas, p. 248-249, ce que nous dirons du fait désigné par τοῦτο.

(2) Les moines orientaux s'abstenaient généralement de viande. Le concile de Chalcédoine (451) punit de l'anathème les moines qui mangent de la chair et qui vivent avec une femme. Voir E. MARX, *op. cit.*, p. 121, 126 ; D. BESSK, *op. cit.*, p. 303 sqq. La règle de Pakhôme et celle de Shenoudi interdisaient également la viande ; voir P. LADELZE, *op. cit.*, p. 299, 325. « Le moine oriental, dit M. Zockler, à quelque région qu'il appartienne (Égypte, Palestine, Asie Mineure, Syrie, Mésopotamie), s'interdit d'une manière absolue l'usage de viande », *Askese und Mönchtum*, p. 234 ; cfr. *ibid.*, p. 237. On comprend donc aisément que G et S donnent une signification spéciale au fait simplement indiqué par S. Jérôme. Si celui-ci dépendait de ceux-là, il n'eût pas

ἐκέλευσέν μοι κύψαντα προσκυνῆσαι τῇ γυναικί αὐτοῦ, λέγων Ἄυτη ἔστιν ἡ δέσποινα ὑμῶν (1). Καὶ πρὸς τούτοις ἐδιδασκόμεν ὁ εὐλαβῆς μοναχὸς τὸ σχῆμα τῆς γυμνότητος ἐκείνων πρὸς ἀξίαν ἀναπόδοσιν τοῦ φιλαργύρου μου τρόπου περιβάλλεσθαι. — Caractéristique aussi est la réponse de Malchus, d'après G (459, 7) et S (452, 18), au maître qui veut lui faire épouser une esclave : ἀντιλέγοντος δὲ μου αὐτῷ ὅτι μονάζων εἶμι..., comme je lui disais que je suis moine..., en regard du latin (n° 5) : *et cum ego refutarem diceremque me christianum...*

D'autres passages encore révèlent d'une manière non moins significative la tendance générale des auteurs grec et syrien. Ainsi, à un moment donné, Malchus seul dans le désert, donne libre cours à ses pensées. *Coepi mecum tacitus volvere*, lui fait dire S. Jérôme (n° 8, *et inter multa, contubernii quoque monachorum recordari maximeque vultum patris mei qui me erudierat, tenuerat, perdideratque*. Le ton de G (p. 442, 2-7) et de S (p. 454, 24-455, 6) est bien différent ; l'expression *inter multa... quoque* a disparu en laissant toute la place aux souvenirs du monastère, et ceux-ci sont plus détaillés : ἡρεῖσθαι ἐνθυμεῖσθαι τὴν ἐν τῷ μοναστηρίῳ εἰρηναίην διαγωγὴν τῶν ἀδελφῶν καὶ τὸ πρόσωπον τοῦ ἀγίου μου πατρὸς ἐνεκαινῆζεσθαι, καὶ τὴν εὐσπλαγγίαν αὐτοῦ καὶ τελείαν ἀγάπην ἐν Χριστῷ περὶ ἐμέ, πῶς παντὶ τρόπῳ ἐσπούδαζεν μὴ χωρισθῆναι με ἀπὸ αὐτοῦ, μὴ παιθομένου δὲ μου θεῖα ἀποκαλύψει τὰ μέλλοντά μοι συμβαίνειν προεμαρτύρατο.

A la fin du n° 8, après avoir rappelé le travail de la fourmi, S. Jérôme le compare avec la vie du moine d'une

omis, sans doute, de reproduire ici les termes de l'original, puisque lui-même écrit : *Si vis perfectus esse, bonum est vinum non bibere et carnem non manducare (Adversus Jovinianum, I, 6. Migne, P. L., t. XXIII, col. 294)*, conseil qu'il donne encore dans sa lettre à Laeta (*P. L., t. XXII, col. 374*).

(1) Voir ci-dessus, p. 239, ce qui a été dit des rapports des moines avec les femmes. Les arguments que nous tirons des deux passages se corroborent l'un l'autre.

façon discrète et mesurée. Au contraire, les rédacteurs grec et syrien (1) que cette comparaison a mis en verve, intercalent à cet endroit une longue paraphrase, très inattendue, sur les devoirs de la vie commune dans les monastères, qui interrompt net la narration et ainsi trahit assez clairement la main d'un remanieur. La pauvreté individuelle et la communauté des biens, sur lesquelles nos traducteurs insistent particulièrement, tandis que S. Jérôme y fait à peine allusion, est un des thèmes les plus familiers aux écrivains ascétiques (2), depuis le grand législateur monastique, S. Basile (3).

Nous signalerions encore, si ce n'était superflu, plusieurs textes de la fin du récit, qui appartiennent à la même catégorie que les passages déjà cités. Par exemple, Malchus et sa compagne appellent la bénédiction divine sur leur projet d'évasion (4) ; H dit seulement qu'ils flottaient entre l'espérance et la crainte (n° 9). Par trois fois, les fugitifs rendent grâce à Dieu d'un bienfait qu'ils en ont reçu ou de la disparition d'un danger qui les menaçait (5) ; le latin (n° 11) n'a rien de pareil : le sentiment qui s'y manifeste est, au contraire, la crainte du péril. Enfin, dans un épilogue bien moins sobre que celui de H (n° 12 *fin.*), les auteurs grec et syrien reprennent et développent les considérations qu'ils ont énoncées tout

(1) G : p. 443,6-444,4 ; S : SACHAU, p. 107 a, 31-107 b, 18.

(2) Voir D. BESSE, *op. cit.*, p. 154 sqq. ; E. MARIN, *op. cit.*, p. 120 sqq., p. 127.

(3) *Regulae brevius tractatae*, Ἐρωτήσεις πρὸς. Εἰ γὰρ ἔχεν τι ἴδιον ἐν ἀδελφότητι. P. G., t. XXXI, col. 1143 A. La réponse débute ainsi : Τοῦτο ἐναντίον ἐστὶ τῆς ἐν ταῖς Ἠράξεσι περὶ τῶν πιστευσάντων μαρτυρίας, ἐν αἷς γέγραπται· καὶ ὁδοὶς τι τῶν ὑπαρχόντων ἀπὸ ἑλευεν ἴδιον εἶναι. Voir encore les *Constitutiones monasticæ* attribuées à S. Basile, P. G., t. XXXI, col. 1384 AB, 1423-1426.

(4) G p. 441, 12-14 ; S, SACHAU, p. 107 b, 27-31.

(5) G p. 447, 6-7, 12-15, 17-20. S, SACHAU, p. 108 b, 25, 33-109 a, 2 ; 109 a, 4-8.

au début sur la nécessité pour les moines de l'obéissance parfaite envers leurs supérieurs (1).

Personne n'ignore que S. Jérôme, au commencement de sa carrière, se retira dans le désert de Chalcis pour y vivre de la vie érémitique et s'adonner aux plus terribles austérités. Plus tard, et jusqu'à sa mort, il gouverna le monastère de Bethléhem, qu'il avait fondé avec S^{te} Paule ; et c'est même pendant cette période de sa vie qu'il livra l'histoire de Malchus à la publicité. On compte parmi ses œuvres une traduction latine des règles de Pakhôme, et « une série de lettres qui ont pour but d'encourager et d'instruire dans la vie ascétique » (2). S'il écrivit quelques Vies de saints, ce fut uniquement pour glorifier l'ascétisme dans la personne de moines célèbres de son temps. Au sujet des Vies de S. Paul l'ermite et de S. Hilarion, on ne pourrait contester que « son imagination lui a fourni des couleurs sur lesquelles son héros se détache fortement et se trouve poétiquement grandi » (3). Est-il concevable qu'avec de telles inclinations, le saint Docteur ait effacé, de propos délibéré, un si grand nombre de traits tout à la louange du moine syrien ou destinés à mettre en lumière les vertus et les obligations (4) monastiques ?

(1) G p. 448, 19-449, 7 ; S, SACHAU, p. 109 a, 30-109 b, 7.

(2) BARDENHEWER, *Patrologie*, 1894, p. 436. Pour plus de détails, voir O. ZÖCKLER, *Hieronymus*, Gotha, 1865, passim et surtout le chap. V de la 2^e partie, *Hieronymus als Asket und praktischer Theologe*.

(3) *Analecta Bollandiana*, t. XIV (1895), p. 121 (à propos de la Vie d'Hilarion).

(4) D'autre part, on conçoit aisément que les hagiographes grec et syrien aient insisté sur l'obligation de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance chez les moines. Elle était, dès les premiers siècles, à la base des institutions cénobitiques de l'Orient. Voir D. BESSE, *op. cit.*, chap. VII, VIII et IX ; E. MARIN, *op. cit.*, livre II, ch. IV et V ; P. LADEUZE, *op. cit.*, p. 282-285, 315-316. De la prédilection du traducteur pour les considérations de ce genre, on peut conclure, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il appartenait lui-même au monachisme.

L'examen de quelques singularités qui se rencontrent dans les recensions grecque et syriaque, achèvera notre démonstration. Ça et là, en effet, G et S offrent des défauts de composition, des expressions bizarres ou même des passages peu intelligibles, dont la présence se comprend de la manière la plus claire, quand on les rapproche du texte latin. Tantôt les traducteurs se trahissent par quelque inconséquence ; tantôt, des deux sens que peut avoir un terme latin un peu ambigu, ils choisissent celui qui s'harmonise le moins avec le contexte ; tantôt même, ils tombent dans l'erreur la plus complète ; et toujours, le latin vient à propos pour expliquer leurs défaillances. Étudions les particularités les plus frappantes à cet égard.

Le récit de la Vie de Malchus débute par quelques mots sur ses premières années. Ἐγὼ ἐγεννήθην ἐν κώμῃ λεγομένῃ Σεβενίῃ, lit-on dans le ms. Vatic. 1660 (1). Le nom propre est Ἐπιμενίῃ dans le *Parisinus* 1605 (2), **ܩܫܘܒܢܐ** dans tous les exemplaires de la recension syriaque (3). Ni les inscriptions, ni les lexiques, ni les auteurs qui, comme Ramsay (4), ont étudié la géographie historique de l'Asie Mineure, ne font mention, à notre connaissance, d'une localité qui porterait l'un de ces noms, ou un autre s'en rapprochant tant soit peu. G et S seraient-ils les seuls documents qui nous en apprennent l'existence ? Il est évident que la chose est parfaitement possible en soi, comme il est également vrai que la géographie historique de l'Asie Mineure est encore peu connue. Mais le texte

(1) Voir p. 434, apparat critique.

(2) *Ibid.*

(3) C'est-à-dire le ms. de Berlin Sachau 302 (SACHAU, *op. cit.*, p. 106 a, 3), le Paris. syr. 317 (BEDJAN, *Acta martyrum*, p. 237), les mss. du British Museum 12174 (*ibid.*) et 12175.

(4) *The historical geography of Asia Minor*, Londres, 1890.

latin (n° 2) apporte une solution plus naturelle et plus plausible. Si les manuscrits qui le contiennent offrent à cet endroit un grand nombre de variantes, toutes se ramènent facilement à la leçon *Ego, inquit, mi nate, Nisibeni agelli colonus*, adoptée par tous les éditeurs (1). Il n'est donc pas douteux, nous semble-t-il, que $\Sigma\epsilon\beta\epsilon\nu\acute{\iota}\alpha$ et $\text{E}\sigma\iota\beta\epsilon\nu\acute{\iota}\alpha$ (source de $\text{E}\sigma\iota\mu\epsilon\nu\acute{\iota}\alpha$) sont des formes écourtées (2) de $\text{N}\iota\sigma\iota\beta\epsilon\nu\acute{\iota}\alpha$, que nous croyons être le nom grec primitif (5). Les copistes l'auront involontairement raccourci, à cause de la similitude de la première syllabe avec la

(1) Plusieurs copistes n'ont fait qu'estropier plus ou moins le nom propr. On trouve ainsi à la bibliothèque royale de Bruxelles (= B), dans le ms. 8216, de l'année 819, *nisiuelli*; ms. 8623, XII^e s., *muzibeni*; ms. 9398, XII^e s., *nisili*; à la bibliothèque nationale de Paris, fonds latin (= P), dans le ms. 5324, X^e s., *nisiuini* (*u* in *b* corr. m²); ms. 12596, XI^e s., *nisiuini*; mss. 11748, X^e s., et 3784, XI^e s., *nisibini*; ms. N. A. 2261, XII^e s., *ni//bini* (prim. *i* supra lin. m¹!; *mi nate* om); ms. 2669, XIII^e s., *nisiben*. D'autres, arrêtés par ce nom inconnu, lui ont fait subir des métamorphoses parfois bien singulières, en séparant les quatre syllabes dont il est composé. Ainsi : B 7462, XIII^e s., *mi nate nisibeni*] *matheni sybeni*; B II. 1181, XII^e s., *ego, inquit, mi nate, nisibeni* | *ego quidem nisi boni*; P. N. A. 2178, XI^e s., *nisibeni agelli*] *nisibe nigelli*; P 5314, XII^e s., *nisi bini*; P 12597, XII^e s., *mi nate nisibeni agelli*] *in athenis bene*; B 565, XIV^e s., *Ego, ait, in athenis ibi in agello colonis*; B 582, XIII^e s., *in athenis ivi in agello*; B 4815, XII^e s., *in athenis ib eni agello*. Quelques manuscrits modernes portent, à la place de *nisibeni*, une leçon toute différente, qui est évidemment une conjecture faite d'après les premiers mots du récit *Maronia triginta ferme millibus* etc. : P 2968, an. 1439, *maronian*; P 1795, XV^e s., *maroniani*; P 5597, XV^e s., *maromati* (exponctué); P 5578, XV^e s., *maroniaci*; P 8429 A, XV^e s., *maroniati*. B 7797, XIII^e s., et P 17632, XV^e s., ont esquivé la difficulté en omettant ce mot embarrassant. Seuls, les mss. suivants ont conservé la forme correcte ou à peu près : B 638, XIV^e s., et P 1878, XIII^e s., *nizibeni*; P 5386, XIII^e s., et P 17623, XIII^e s., *nisibeni*. Voir encore, avec d'autres variantes, les remarques de ROSWEYDE, *Vitae Patrum*, Anvers 1615, p. 97; *Acta SS.*, Octobr. t. IX, p. 67 E; *P. L.*, t. XXIII, col. 54, note f.

(2) Et dont l'i initial s'est affaibli en ϵ , car la chute de $\nu\iota$ et celle de ν (pour le copiste qui a lu $\lambda\epsilon\gamma\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\eta\nu$) amènent les formes $\Sigma\iota\beta\epsilon\nu\acute{\iota}\alpha$, $\text{I}\sigma\iota\beta\epsilon\nu\acute{\iota}\alpha$. Voir K. DIETTERICH, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache*, Leipzig, 1898, pp. 11 sqq., 272 sq.

(3) On n'oubliera pas que la tradition manuscrite se réduit ici au Vatic. 1660 et au Paris. 1605; ni l'un ni l'autre ne manquent de fautes de tous genres, et spécialement d'omissions.

syllabe finale de *λεγομένης*, qui précède immédiatement. Dès lors, l'erreur du traducteur est visible : il a pris l'adjectif *Nisibeni* pour un substantif, et l'a simplement transcrit en caractères grecs (1).

P. 455, 11, on lit : ἔμαθον... μοναστήριον εἶναι, καὶ παρωσάμενος τῆς προλαβούσας γνώμας ἀπὸ τῶν ἐκεῖ, καὶ προσελθὼν αὐτοῖς ἔμεινα παρ' αὐτοῖς... κατὰ τὴν ἐνθεον ἐκείνων πολιτείαν ἀγωνιζόμενος... En syriaque : *j'appris que... il y avait un monastère qui était dans la tranquillité, et j'abandonnai les projets antérieurs et j'allai là, et je les suppliai et je restai près d'eux... combattant selon leur pratique divine...* (Sachau, 106 a, 22). Le lecteur est quelque peu embarrassé par ces pronoms αὐτοῖς, ἐκείνων, αὐτ, αὐτ, αὐτ, qui n'ont pas d'antécédent, à moins de deviner comme Sirleto « ad eos monachos profectus, apud illos mansi... » (2). Le texte latin porte : *reperitis monachis, eorum me magisterio tradidi*. Tandis qu'ils développent cet ablatif absolu, les traducteurs substituent le terme « monastère » à celui de « moines », mais ils oublient de faire dans ce qui suit les retouches que requérait le premier remaniement.

Au n° 4 du latin, on remarque avec surprise l'absence d'un trait assez curieux, soigneusement noté par S, p. 451, 12 et par G, p. 457, 18 : Ἐμὲ τόνον καὶ μίαν γυναῖκα λαβὼν εἰς εἷς αὐτῶν ἐπέβιβασεν ἡμᾶς εἰς μίαν κάμηλον, καὶ ὄξυτάτω ὁρῶμῳ διὰ τῆς πρόβρας ἐρήμου πορευομένων ἡμῶν, πρόβηθέντες μὴ πέσωμεν ἀπὸ τῆς καμήλου ἠναγκάσθημεν περιπλέκεσθαι ἀλλήλοις, καὶ οὐ τοῦτο μόνον πρὸς ἀίσχύνην τῆς ἀπειθοῦς μου γνώμας συνέβη μοι... Une mesure

(1) Ceci n'explique la leçon syriaque, que si l'on admet que S est une traduction de G. Voir ci-dessous, p. 257. — Le α de *Nisibeni* ne proviendrait-il pas de ce que le traducteur a lu *NISIBENIA GELLI*? On comprendrait ainsi que *agelli* n'a pas d'équivalent dans le grec et le syriaque : *gelli* étant inintelligible ou bien le traducteur ne connaissant pas le sens d'*agelli*, κώμη était une conjecture facile à faire.

(2) Voir ci-dessus, p. 427, en note.

de précaution aussi condamnable était-elle bien nécessaire pour empêcher toute chute ? Il fallait plutôt et il suffisait que cette étreinte portât sur l'animal qui servait de véhicule aux voyageurs. De la lecture du texte latin (n° 4) : *cum alteru muliercula in unius heri serritutum sortitus venio. Ducimur, immo portamur sublimes in camelis ; et per vastam eremum semper ruinam timentes, haeremus potius quam sedemus*, il ressort que c'est, en effet, du chameau qu'a voulu parler S. Jérôme, mais la concision de la phrase et l'ambiguïté de *haeremus* ont induit les traducteurs en erreur. Naturellement, cette méprise les a contraint de faire monter Malchus et sa compagne sur un seul chameau, alors que le latin emploie le pluriel (1).

Le texte grec qu'on vient de lire, se continue comme suit, p. 458, 4 : ἀλλὰ καὶ φαγεῖν ἔδωκάν μοι κρέα καὶ καμήλειον ἔπινον γάλα, καὶ ἀπενέγκας με εἰς τὴν σκητὴν αὐτοῦ ἐκέλευσεν μο. κύψαντα προσκυνῆσαι τῇ γυναικὶ αὐτοῦ. Et l'auteur syriaque, p. 451, 17, s'exprime de la même façon. Quel est le sujet d'ἀπενέγκας et d'ἐκέλευσεν ? Quel est l'antécédent d'αὐτοῦ ? Si le lecteur devine que c'est εἰς εἰς αὐτῶν placé cinq lignes plus haut dans G et S, il estimera que le sujet et le verbe, le pronom et l'antécédent sont bien loin l'un de l'autre. Ce défaut s'explique par le latin (n° 4) : *pervenimus ad interiorum solitudinem, ubi dominum liberosque adorare jussi cervicem flectimus*. En remplaçant *pervenimus* et *jussi* par des verbes transitifs, les traducteurs ont oublié de pourvoir ceux-ci d'un sujet.

Plus décisif encore est ce passage (p. 458, 20) où G cite l'Écriture : Μεμνημένος δὲ τοῦ Ἀποστόλου λέγοντος ὅτι οἱ οἰκέται τοῖς ἰδίῳ κυρίῳ τὴν εὐνοίαν φυλάττετε, οὐ μόνον τοῖς ἀγαθοῖς, ἀλλὰ

(1) Au reste, ce contresens servait très bien la tendance habituelle de G et S. Voir ci-dessus, p. 242.

καὶ τοῖς σχολαῖς... (— S, p. 452, 10). On nous annonce une citation de l'apôtre S. Paul (τοῦ Ἀποστόλου) (1), et voici qu'on reproduit presque textuellement les paroles de S. Pierre : Οἱ οὐκέτι ὑποτασσόμενοι ἐν παντί φόβῳ τοῖς δεσπόταις, ὡς μόνον τοῖς ἀγαθοῖς καὶ ἐπιεικέσιν ἄλλὰ καὶ τοῖς σχολαῖς (*1 Petri*, II, 18 ! En latin, il y a : *sciebam enim Apostolum praecepisse dominis sic quasi Deo fideliter serviendum*. A ce texte librement cité de l'épître aux Éphésiens (VI, 5-7), G et S ont substitué de mémoire un passage analogue de la première épître de S. Pierre (2), mais inconséquents avec eux-mêmes, ils ont gardé le terme *apostolum* de II.

Pendant que Malchus pleure la perte prochaine de la vertu à laquelle il s'était voué, il prononce quelques paroles, dont l'une est bien obscure, pour ne pas dire incohérente, en grec et en syriaque. G, p. 439, 19 : Τί ποιήσεις, ψυχή; Ἀπόδου εἰ γὰρ ἐνίκησας διὰ τῆς ὑπομονῆς, τὴν χεῖρα τοῦ Θεοῦ εἰς ἀντίληψιν ἀναμείνας ἂν ἔσῃες, ἢ πολιορκεῖσθαι μέλλεις ὑπὸ τῆς ἡμαρτίας, σπρέψον κατὰ τοῦ σώματος σου τὴν μάχην. S, p. 455, 7 : *Que feras-tu, âme perdue ? Car si tu avais vaincu par la patience dans la grâce de Dieu tu aurais pu attendre le secours, ou bien [si] maintenant tu dois soutenir le siège du péché, tourne le glaive contre ton corps*. Les copistes grecs ont chacun tenté, sans grand succès d'ailleurs, de corriger ce passage, et le *Parisinus* 1605 a même poussé l'arbitraire jusqu'à le transformer complètement. Le latin, pourtant, est des plus clairs : *Quid*

(1) Employé dans le sens d'apôtre du Christ, ἀπόστολος accompagné de l'article désigne toujours l'apôtre S. Paul. Cfr. E. A. SOPHOCLES, *Greek Lexicon of the roman and byzantine periods*, 1888, s. v.

(2) Fait bien significatif aussi, leur citation est mêlée de deux mots qui se retrouvent dans le passage de S. Paul auquel le latin fait allusion. Ce passage, en effet, est conçu comme suit : Οἱ δοῦλοι, ὑπακούετε τοῖς κατὰ σάρκα κυρίοις... μετ' εὐνοίας δουλεύοντες (Éph VI, 5, 7). Il serait difficile d'expliquer ce mélange autrement que par l'influence du latin sur les deux traductions.

agimus, anīna? perimus, an vincimus? Expectamus manum Domini, an proprio mucrone confodimur? Verte in te gladium (n° 6). Les traducteurs, ignorants ou distraits, ont pris *an* pour *ἄν*, d'où la construction conditionnelle et l'obscurité de leur phrase.

Combien bizarre aussi est l'expression de G, p. 440, 5 : *ἔχει ἡ σωφροσύνη τὸ μαρτύριον ἀπότῆς περιετημένον*, et de S, p. 455, 12 : *qu'il soit conservé à toi le témoignage de la chasteté*. Le participe devrait s'accorder avec *σωφροσύνη* plutôt qu'avec *μαρτύριον*, comme dans le latin *habet et serrata pudicitia suum martyrium* (n° 6). Les traducteurs ont lu *habet et serrat* (1).

Plus loin, décrivant l'activité des fourmis, G débute ainsi, p. 442, 8 : *ὄρω μυρμηκῶν προλεόν καὶ τούτων πλήθος διαφύρωσ μετὰ πολλῆς σπουδῆς ἐργαζόμενον, καὶ διὰ τοιαύτης στενῆς ὁδοῦ πάντας εἰσιόντας καὶ ἐξιόντας καὶ μὴ ἐμποδίζοντας ἀλλήλους*. Le texte syriaque, p. 455, 7, est complètement d'accord avec la recension grecque. Et pourtant, *τοιαύτης* ne laisse pas que d'être assez encombrant, car il n'a ni correspondant ni conséquence dans ce passage. Le latin (n° 8) n'offre aucune difficulté de ce genre. *Aspicio formicarum gregem angusto calle fervere..... in tanto agmine egrediens non obstat intranti*. G et S, que préoccupe la réunion de ces deux traits (2), assez éloignés l'un de l'autre en latin, ont fondu *angusto calle* et *tanto agmine*, sans remarquer que si le corrélatif s'expliquait dans H par le tableau qui précède, il ne venait plus à propos, une fois transporté au début de la description.

Lorsque Malchus raconte à son auditeur comment il

(1) Ils ont, il est vrai, conservé la forme du participe. S'il n'y a pas coïncidence, on pourrait encore admettre qu'ils ont confondu *serrata* et *servatum*.

(2) Voir plus haut, p. 236.

faillit retomber, avec sa compagne, aux mains des Sarrasins qui s'apercevant de leur disparition, s'étaient lancés sur leurs traces, G et S lui font dire qu'ils découvrirent pour refuge une grotte ἐν ᾗ πάντα τὰ ἐρπετὰ καὶ θηρία τῶν τόπων ἐκείνων, ἀσπίδες καὶ ἔγχιδνα καὶ ὄφεις καὶ σκορπίοι διὰ τὴν τοῦ ἡλίου θερμότητα συνήγοντο. Τρέμοντες οὖν εἰσιέλθομεν εἰς αὐτό... (1). Ils pénètrent donc dans cet antre, infesté des animaux les plus venimeux. Puis, chose curieuse, il n'est plus question de ces terribles bêtes : ce n'est pas la morsure d'une vipère ou d'un aspie, c'est la griffe d'une lionne qui débarrasse les fugitifs de leurs poursuivants, imprudemment entrés après eux dans la caverne. Est-il croyable que des animaux d'espèces aussi différentes puissent vivre côte à côte ? Après le départ de la lionne et de ses petits, les fugitifs, qui craignent leur retour, seraient-ils demeurés une journée entière dans la grotte, malgré la présence de tous ces reptiles dont nous parlent G et S ? Pourquoi, du moins, cette cruelle alternative n'est-elle pas indiquée par nos textes, si attentifs toujours à décrire les angoisses de leurs personnages ? Cette contradiction s'explique en présence du latin (n° 10) : *igitur timentes venenata animalia (nam solent viperæ, reguli et scorpiones, cæteraque hujusmodi fervorem solis declinantia umbras petere) intravimus quidem speluncam*. La crainte exprimée dans H est purement subjective, comme on le voit par le contexte ; les fugitifs redoutent qu'il n'y ait des animaux venimeux. Mais l'équivoque du verbe *timere* et la brièveté du latin ont donné aux traducteurs l'occasion de commettre un nouveau contresens.

Enfin, dans G et S, les aventures des deux personnages

(1) G p. 445, 18-446, 2 ; S, SACHAU, p. 108 a, 27-30.

se terminent par le retour de Malchus dans son couvent et l'entrée de sa courageuse compagne dans un monastère de vierges. Πρὸς δὲ τῆς ἐπανόδου ἡμῶν συνέβη τὸν ἄγιον ἀββᾶν ἡμῶν κοιμηθῆναι· ταύτην οὖν ὡς συνεργὸν καὶ σύμβουλον ἀγαθῶν πράξεων γενομένην μοι εἰς μοναστήριον παρθένων ὁδωκα, καὶ γὰρ εἰς τὸ μοναστήριον πρὸς τοὺς πνευματικούς μου ἀδελφούς... ἐπανήλθον, πάντα τὰ συμβάντα μοι τῇ ἀδελφότητι ἐξαγορεύσας... (1). On se demande quelle relation peut exister entre οὖν (Δαδδ dans S) et la phrase qui précède, phrase que rien d'ailleurs ne lie au contexte. Fait surprenant, le début de G (n° 1) et de S, où l'écrivain nous apprend dans quelles circonstances il alla visiter le moine Malchus à Maronia, ne dit mot de cette communauté dans laquelle, d'après ces deux rédactions, Malchus est rentré d'une manière définitive sans doute. De plus, si à Maronia, Malchus habite le monastère où il passa ses premières années de vie religieuse, se servirait-il pour le désigner de termes comme ceux-ci : ἔμαθον εἰς τὴν μέσον Χαλκίδος καὶ Βεροίας ἔργιμον μοναστήριον εἶναι, καὶ... ἀπήλθον ἐκεῖ... ? (2). Mieux encore, pour celui qui ne fait que comparer les renseignements fournis par G et S, il est impossible que le monastère où serait prétendument retourné notre moine soit situé à Maronia, car ce village est à trente milles d'Antioche (3), tandis que le couvent où s'écoula la jeunesse de Malchus est placé par G et S (4) entre Chalcis et Bérée (5), c'est-à-

(1) G p. 448, 15-20 ; S, SACHAU, p. 109 a, 25-30.

(2) G p. 435, 11-13 ; S, SACHAU, p. 106 a, 22-24.

(3) G p. 434, 3 ; S, SACHAU, p. 105 b, 1.

(4) Dans le passage que nous venons de citer.

(5) A en croire G et S, ce couvent devait être très peu éloigné de Bérée, car ils font dire à Malchus au sujet de son départ de cette maison : Ταῦτα οὖν λέγοντα χυτὸν (ἀββᾶν) καταλείψας ἀπὸ Βεροίας εἰς Ἐδεσσαν διὰ τῆς βασιλικῆς ὁδοῦ ἀπερχόμενος (var. ἀπερχόμενος). G p. 437, 8 ; S p. 450, 8-451, 1.

dire à une distance double de la capitale de la Syrie (1). Pour harmoniser des données aussi disparates, on peut recourir, il est vrai, à une explication désespérée : Malchus aurait quitté une seconde fois ses frères et le récit ne ferait aucune allusion à cette période de sa vie. Mais, franchement, un personnage d'humeur aussi instable ne méritait pas les honneurs d'une biographie. A la lecture du latin : *Et quia jam abbas ille meus dormierat in Domino, ad haec delatus loca me monachis reddo, hanc trado virginibus, diligens eam ut sororem, non tamen ei me credens ut sorori*, qui n'admettra plutôt que cette expression recherchée a été mal comprise par les traducteurs, comme elle le fut plus tard par Baillet et les Centuriateurs de Magdebourg (2) ?

(1) Voir les calculs du P. De Buck dans les *Acta Sanctorum*, Octobris t. IX, p. 62 C et 63 A. En se basant sur les indications du latin *pervenit tandem ad eremum Chalcidos quae inter Immam et Beroam magis ad austrum sita est* (n° 2), le P. De Buck démontre *ibid.*, p. 63 A, que le monastère où habita Malchus ne pouvait pas être situé à Maronia, puisque ces données le placent à 40 ou 45 milles d'Antioche. G et S le placent plus loin encore, car ils ont écrit Chalcis pour Imma : ἔμαθον εἰς τὴν μέσον Χαλκίδος καὶ Βεροίας ἔρημον μοναστήριον εἶναι, et si Imma est distant d'Antioche de 33 milles, Chalcis est à 20 milles d'Imma à peu près dans la même direction (cf. *Acta SS.*, t. c., p. 62 C).

(2) Cfr. *Acta SS.*, Octobr. t. IX, p. 69 E. Les Centuriateurs, paraphrasant la Vie latine, écrivent à ce sujet : « Ad postremum autem sic ereptum miraculose, in monasterium ex quo prius exierat, rediisse : in eoque reliquae vitae spacium, uxore virgine, in eo quidem quod cum illa inierat matrimonio, mulierum contubernio tradita, solitarium exegisse. Haec in vita Malchi monachi Hieronymus » *Centuria IV*, Basileae, 1562, col. 1304. La même erreur a été commise par M. ZÖCKLER, *Hieronymus*, p. 178, et par M. GRÜTZMACHER, *Hieronymus*, p. 156. Pourtant, le sens de la phrase latine est bien clair. Quoiqu'ils habitent tous deux sous le même toit, veut dire S. Jérôme, Malchus mène la vie d'un moine et sa compagne celle d'une vierge. L'incidente *quia jam abbas...*, les verbes *reddo* et *trado* au présent, les mots *diligens eam...*, le portrait des deux vieillards tracé au début du récit, tout cela rend toute autre interprétation inadmissible. — Il convient aussi de remarquer que la manière dont G et S ont traduit ce passage, est en corrélation avec la suppression, au début du récit, du détail relatif à la vieille femme

Avant de terminer cette longue et fastidieuse comparaison entre les diverses recensions de la Vie de Malchus, qu'il nous soit permis de signaler un passage de Virgile, auquel elles paraissent être toutes trois assez intimement apparentées. Il y a longtemps que Luebeck (1) a mis en lumière les points de contact qui existent entre la description d'une fourmilière qui se lit dans H au n° 8, et les vers 402 à 407 du IV^e livre de l'Énéide. Il y a réminiscence, emprunt de mémoire, non emprunt direct, mais la réminiscence est remarquable, car outre la similitude de la construction, certaines expressions de Virgile ont passé textuellement dans le latin de S. Jérôme (2). Il nous semble que le même rapprochement peut se faire avec G et S :

H n° 8.

Énéide, IV, 402.

G p. 442, 8.

aspicio formicarum grem- gem angusto calle fer- vere, ferre onera majo- ra quam corpora. Aliae herbarum quaedem se- mina forcipe oris tra-	ac velut ingentem for- micae farris acervum cum populant hiemis memores tectoque re- ponunt : ut nigrum campis agmen prae-	ὄρω μυρμηκῶν φωλεὸν καὶ τούτων πλῆθος διαφό- ρως μετὰ πολλῆς σπου- δῆς ἐργαζόμενον, καὶ διὰ τοιαύτης στενῆς ὁδοῦ πάν- τας εἰσιόντας καὶ ἐξιόντας
---	---	---

qui habitait dans la demeure de Malchus, et avec cette addition des traducteurs au n° IX : ἀτὴ... παρεκάλει παραλαβεῖν καὶ αὐτὴν καὶ δοῦναι εἰς μοναστήριον (p. 444, 10). C'est un procédé spécial à G et S que le groupement des traits similaires (cf. plus haut, p. 234-236) et la mise en œuvre d'un même détail en plusieurs endroits du récit (comparer par ex. p. 434, 15-17 à p. 448, 20 — 449, 1 ; p. 447, 4-5 à p. 448, 2 ; p. 445, 11 à p. 446, 13).

(1) *Hieronymus quos noverit scriptores et ex quibus hauserit*, Leipzig, 1872, p. 183.

(2) Inutile de rappeler la vision dans laquelle le Souverain Juge interdit à Jérôme la lecture des auteurs païens. Voir aussi ZÖCKLER, *Hieronymus*, p. 45 sqq., 325 sqq. Quant à Virgile en particulier, citons les paroles de Luebeck, qui a réuni tous les emprunts faits par S. Jérôme aux écrivains profanes : « Nullum autem e poetis Romanorum omnibus Vergilio accuratius novit (Hieronymus), cuius carmina iam illo tempore quo grammaticis studiis operam navavit insigni studio pertractabat et partem memoria videtur tenuisse » *Op. cit.*, p. 5. Cfr. *ibid.*, p. 4 sqq.

lobant, aliae egerebant
humum de foveis et
aquarum meatus agge-
ribus excludebant. Illae
venturae hiemis memo-
res, ne madefacta hu-
mus in herbam horrea
verteret, illata semina
praecidebant, hae luctu
celebri corpora defun-
cta deportabant. Quod-
que magis mirum est, in
tanto agmine egrediens
non obstabat intranti :
quin potius si quam vi-
dissent sub lasce et
onere concidisse, sup-
positis humeris adjuva-
bant.

danque per herbas |
convectant calle an-
gusto. pars grandia
trudunt | obmixtae fru-
menta umeris, pars
agmina cogunt | casti-
gantque moras, opere
omnis semita fervet.

καὶ μὴ ἐμπροδίζοντες ἄλ-
λῆλους. Οἱ γὰρ ἄνθρωποι
σπέρματα πρὸς τὴν χειμέ-
ριον αὐτῶν ἀπέθραξεν, τρω-
φῆν ἐκόμιζον, ἄλλοι ἄλλα
τῶν τοιαῦτα μεζῶνα τῶν
οὐκείων σωματίων φορτία
ἐκόμιζον, ἄλλοι τοὺς μετὰ
καρῶν φέρουσαν ἐπαμβύ-
νοντες ἑαυτοὺς ὑποσθέντες
ἐβάσταζον, ἄλλοι τοὺς πλη-
γέντας ὀρουφοροῦντες εἰς
τὸν φολέον εἰσέφερον, ἕτε-
ροι δὲ ἐνδοθεν τὰ ἀποσθέν-
τα αὐτῶν ἐκκομίζοντες
λεπτοτάτοις ὁδοῦσι διέκο-
πτων μῆπως τῶ χειμῶνι
καθόγγραυνθέντα καὶ εἰς
χλόην μεταβλήθῆντα λιμῶ
τούτους διαφραγεῖναι ποι-
ήσῃ, ἄλλοι γὰρ κομίζοντες
διὰ τὰς χειμερινὰς τῶν
ὀδῶν ἐφόδους τὰς εἰσό-
δους τῆς φολέας αὐτῶν
περιέφραστον ἀσφαλῶς.

Est-il croyable que les hagiographes grec et syrien aient connu l'Énéide, nous ne disons pas pour la transcrire, mais au point d'en être imprégnés ? Le fait serait unique dans l'histoire littéraire. Il y a plus. Certaines expressions employées par S. Jérôme sont nettement virgiliennes. Or, elles sont non pas supprimées — cela pourrait paraître suspect, — elles sont au contraire amplifiées par les auteurs de G et de S. Ceux-ci ne peuvent donc dépendre de Virgile que par l'intermédiaire du rédacteur latin.

Il est suffisamment établi, pensons-nous, que S. Jérôme écrivit le premier la Vie de Malchus. C'est bien le grand Docteur qui pendant un séjour de cinq années en Syrie,

entre 374 et 379, visita le vieil ascète dont lui avait parlé son ami Evagrius, et qui mit brièvement par écrit, quelques années plus tard (1), le curieux récit qu'il tenait de sa bouche. La question se pose maintenant de savoir en quelle langue fut traduite d'abord la rédaction latine. Est-ce en grec ou en syriaque ?

Évidemment, G et S ne sont pas des traductions indépendantes l'une de l'autre. Comme on l'a vu, toujours et dans les moindres détails, elles s'écartent simultanément du texte latin. A priori, il est extrêmement probable que S dérive non pas directement du latin, mais de G. On en acquiert la certitude, lorsqu'on compare entre elles ces deux versions. S a traduit G presque mot pour mot, conservant la construction et parfois même reproduisant les termes de son modèle (2). Ça et là aussi, S est moins fidèle à H que la recension grecque (5). Celle-ci

(1) En 390 ou 391 (voir ci-dessus, p. 416). Nous ne savons pourquoi M. Grütz-macher (*Hieronymus*, p. 63 sq.) qualifie de tout-à-fait arbitraire l'opinion de Vallarsi, qui s'était prononcé pour 391, ni pourquoi il se contente (p. 101) de dater la biographie de la période 386-391. Il est certain qu'elle n'a pas été écrite avant 388 ou 389, puisqu'il est question, au n° 1, de l'évêque Evagrius (*papa Evagrius*) et que celui-ci reçut l'épiscopat à la fin de l'année 388 au plus tôt. Voir TILLEMONT, *Mémoires*, t. X, 1705, p. 234.

(2) Ainsi p. 105 b, 1 Sachau, **ܡܬܠܡ** = *μίλιον* ; 106 a, 7, **ܡܠܘܡ** = *ξεῦσαι* ; 106 b, 21, **ܡܡܡ** = *πέσαι* ; 108 a, 28, **ܟܬܝܟܟܐ ܡܡܡܟ** = *ἀσπίδες καὶ ἔχιδναί*. Ci-dessus, p. 451, 21, **ܟܡܡܟ** = *σχιμα* ; p. 455, 1, **ܟܡܡܟܐ** = *πρόσωπον*. Etc.

(3) On en a un exemple dans les deux premiers des textes cités plus haut, p. 237. Voici encore un passage du même genre.

H	G	S
N 10 : <i>aspicimus duos camelis insidentes venire concitos.</i>	P. 445, 10 : ὁρῶμεν τὸν δεσπότην ἡμῶν μετὰ ἐνόου συνδοῦλου ἡμῶν καθήμενους εἰς ὄρομα ραίνας καμαήλους, γυμνά τὰ ξίφη κρατούντας...	SACHAU, p. 108 a, 17 : <i>et nous voyons notre maître avec un de nos compagnons d'esclavage assis sur des montures et tenant leurs épées nues...</i>
N. 12 : <i>vidimusque camelos, quos... dromedarios vocant...</i>		

est, par conséquent, la première traduction qui fut faite du texte original (1).

III.

L'AUTEUR DE LA VERSION GRECQUE.

Tandis que les Latins prenaient aux Grecs une grande partie de leur littérature chrétienne et se la rendaient familière par des traductions, les Grecs étaient assez riches pour pouvoir se passer de la littérature latine chrétienne, qui n'a commencé qu'avec la fin du deuxième siècle. La réflexion est de M. Harnack (2). Si elle vise surtout la période antérieure à Constantin, elle peut s'appliquer encore, dans une très grande mesure, aux

On remarquera qu'ici encore G et S montrent leur dépendance vis-à-vis de H : ils ont réuni quatre détails (S en a effacé un) relatifs aux poursuivants, qui étaient très éloignés l'un de l'autre en latin ; le premier et le dernier, que nous n'avons pas cités, sont perdus dans des propositions incidentes au n° 10 : *Quid potes fuisse nobis animi, quid terroris, cum ante speluncam nec longe starent dominus et conservus... evaginato gladio, nostrum expectat adventum.*

(1) Rappelons que les copies de la version syriaque se divisent en deux classes, dont l'une formée par le ms. de Berlin, Sachau 302 et le ms. du British Museum, Add. 12175, nous a donné le texte dont nous nous sommes servi précédemment. Comme on l'a déjà fait remarquer ci-dessus, p. 433, les leçons divergentes, peu importantes mais assez nombreuses, que présente ce texte, comparé avec les manuscrits plus récents employés par le P. Bedjan, Paris, syr. 317 et British Museum Add. 12171, concordent toujours avec la version grecque et indiquent par conséquent que la première famille a mieux conservé que la seconde le texte syriaque primitif. Au reste, pour établir une classification rigoureuse des manuscrits de la version syriaque, il serait peut-être nécessaire de posséder une collation nouvelle des copies sur lesquelles est basée l'édition du P. Bedjan. On peut se demander, en effet, si les variantes que fournit la publication du savant orientaliste, ne proviennent pas, au moins partiellement, de l'éditeur lui-même plutôt que des manuscrits qu'il a utilisés. — Notons également que l'auteur de la version syriaque a eu sous les yeux un manuscrit grec qui devait contenir plusieurs des leçons et des fautes propres au *Parisinus gr.* 1605. Voir ci-dessous, p. 269.

(2) *Die griechische Uebersetzung des Apologeticus Tertullian's*, TEXTE UND UNTERSUCHUNGEN, t. VIII, 4, 1892, p. 2.

siècles qui suivirent. Le fait qu'elle constate n'est d'ailleurs pas propre à la littérature ecclésiastique seule, il caractérise aussi la littérature profane des deux nations (1). Cette richesse des Grecs en fait de littérature chrétienne, qui tient elle-même au caractère profondément hellénique de l'Église pendant les premiers siècles de son existence et, plus généralement, à l'ancienneté, à la supériorité et à l'immense extension de leur langue et de leur civilisation (2), rend donc parfaitement compte de deux particularités qui ne laissent pas que de surprendre à première vue, lorsqu'on songe que le latin était la langue des Romains devenus les maîtres du monde et que ceux-ci, jusqu'à Justinien, s'employèrent par tous les moyens à l'imposer aux Grecs vaincus (3). Elle explique d'une part pourquoi les écrivains latins les plus considérables, comme S. Jérôme et S. Ambroise, se sont imprégnés des œuvres grecques, S. Jérôme traduisant même plusieurs d'entre elles (4), et pourquoi l'on trouve dans la littérature latine une série ininterrompue de traductions du

(1) Voir, par exemple, L. LAFOSCADE, *Influence du latin sur le grec*, dans les *Études de philologie néo-grecque publiées par Jean Psychari*, BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, fasc. 92, 1892, chap. VI, Causes de la résistance du grec.

(2) Civilisation adoptée par les Romains eux-mêmes. Car « Rome n'avait guère à son acquit que les triomphes de la force, la Grèce avait remporté ceux du génie. La nation conquérante n'avait pas d'artiste à opposer à Phidias ou à Praxitèle, et sa littérature tard venue n'était souvent qu'un reflet des chefs d'œuvre de l'esprit grec... Triomphant en Occident grâce aux qualités qui les protégeaient chez eux, les Grecs assuraient le maintien de leur langue par l'extension même qu'ils lui donnaient. Le prestige que la Grèce exerça sur l'imagination romaine fut de bonne heure énorme. Ce prestige eut sur l'extension du grec une influence positive. Tous les Romains surent cette langue ou prétendirent la savoir ». LAFOSCADE, *op. cit.*, pp. 146 et 151.

(3) Cfr. *ibid.*, p. 83-131.

(4) Voir O. BARDENHEWER, *Patrologie*, 1891, pp. 401, 405, 407, 426, 427-28, 431-32, 435, 437, et GRÜTZMACHER, *Hieronymus*, § 16 et 18.

grec, depuis les anciennes versions de l'Écriture et des écrits des Pères apostoliques jusqu'à celles que nous devons à Denys le Petit, à Anastase le Bibliothécaire et à bien d'autres encore après eux (1). La richesse de la littérature chrétienne de langue grecque explique d'autre part l'exiguïté du nombre d'ouvrages qui ont passé anciennement du latin en grec et justifie l'intérêt que l'on attache aujourd'hui à ces rares manifestations de l'influence du latin — influence peu profonde, mais réelle cependant — sur la langue et la littérature helléniques.

Quelques productions de la littérature ecclésiastique d'Occident, échappant à la loi commune, ont eu en effet dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les honneurs d'une traduction en langue grecque. Sauf peut-être l'*Apologeticus* de Tertullien que M. Harnack conjecture avoir été traduit avant le milieu du troisième siècle (2), aucune de ces versions ne paraît être antérieure à l'avènement de Constantin. C'est que « l'influence du christianisme dans l'extension du latin s'est exercée en deux sens directement opposés, suivant l'époque où on la considère. Beaucoup plus grec que romain dans ses origines, il ne pouvait lors de son éclosion contribuer à latiniser les peuples. Bien qu'il eût son siège dans la capitale de l'empire, il restait profondément hellénique, isolé qu'il était par les persécutions des empereurs. Avec Constantin et l'édit de Milan (515), la situation se retourne : le culte persécuté se change en religion officielle ; l'église de Rome devient romaine, sa langue reconnue est désormais

(1) Sur les traductions d'écrits de la littérature chrétienne grecque antérieurs à Constantin, voir M. SCHANZ, *Geschichte der römischen Literatur*, 2^e Hälfte, 3^{er} Theil : *Die Zeit von Hadrian bis auf Constantin*, München, 1896, pp. 394-408.

(2) *Op. cit.*, p. 31-32.

la langue latine. Dès lors surgit une nouvelle classe d'hommes qui doivent la comprendre et la traduire » (1), classe n'ayant jamais constitué d'ailleurs qu'une infime minorité au milieu de la foule considérable des Latins qui connaissaient la langue grecque et en traduisirent, souvent fort bien, les principaux monuments (2).

C'est au début de cette période d'extension de la langue des Romains comme langue de l'Église et des écrivains ecclésiastiques, qu'apparaissent les premiers écrits hagiographiques en latin (5). Ici comme dans la plupart des autres genres, les commencements de la littérature chrétienne d'Occident ont été marqués par une version du grec : la plus ancienne Vie de Saint en latin est une traduction de la célèbre et si populaire biographie de S. Antoine par Athanase d'Alexandrie. Mais déjà, les biographies qui suivent ne sont plus empruntées à une

(1) LAFOSCADE, *op. cit.*, p. 127.

(2) Les traductions de latin en grec à toutes les époques et dans tous les genres sont étudiées en détail par C. F. WEBER, *Dissertatio de latine scriptis quae Graeci veteres in linguam suam transtulerunt*, Cassel, 1852. Des travaux récents permettent d'allonger notablement la liste qu'a dressée cet auteur. Voir, entre autres, les articles de M. BONNET dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. III (1891), p. 458-469 et les *Analecta Bollandiana*, t. XIV (1895), p. 353-366.

(3) Évidemment, ceci n'est exact que si l'on met à part les écrits de provenance africaine. Depuis la fin du second siècle, l'Église d'Afrique était latinisée : de cette époque datent, comme on sait, les Actes des martyrs Scillitains, ceux des S^{cs} Perpétue et Félicité, et la biographie de S. Cyprien composée par son diacre Pontien (Cfr. G. KRÜGER, *Geschichte der altchristlichen Litteratur*, 1898, p. 175, 239, 241). En outre, il convient de remarquer qu'en ce qui concerne les Vies de Saints proprement dites, les plus anciennes, tant grecques que latines, sont postérieures à la paix de l'Église (313). La littérature hagiographique antérieure ne comprend que les Actes des martyrs, ce qui s'explique sans peine par les circonstances du temps. Or, sauf les œuvres que nous venons de citer, ces *Acta martyrum* sont d'original grec et à l'époque où la langue latine s'efforce d'avoir le dessus, la première Vie de saint qu'on puisse appeler de ce nom, la biographie de S. Antoine par Athanase, est encore écrite en langue grecque.

littérature étrangère ; elles représentent des travaux originaux, et le premier de la série n'est autre que la Vie de Paul de Thèbes qu'écrivit S. Jérôme, imitant encore çà et là l'œuvre de l'évêque d'Alexandrie, et incité sans doute par l'exemple et le succès de son illustre devancier. Quelques quinze ans plus tard, le même auteur rédige la Vie de Malchus et peu après celle de saint Hilarion. Consacrées à raconter certains épisodes édifiants de l'existence des saints moines, ou à célébrer avec enthousiasme leurs victoires spirituelles, leurs austérités et leurs vertus, ces pieux récits ne devaient pas être moins propres à exciter l'intérêt du public hellénique que la Vie de S. Antoine celui des chrétiens occidentaux. Et si, en effet, cet écrit rencontra de bonne heure un traducteur latin dans la personne d'Evagrius d'Antioche (avant 575), les Vies d'ascètes composées par Jérôme firent tout autant fortune en Orient. Chose bien rare, l'esprit d'indépendance des Grecs vis-à-vis de la littérature latine céda devant leur curiosité, avide de connaître tout ce qui touchait à ces institutions monastiques, si florissantes dans toutes les contrées où l'on parlait leur langue. Chacune des trois biographies eut les honneurs d'une ou même de plusieurs traductions plus ou moins libres, et celles qui sont écrites en syriaque ou en copte remontent indubitablement à une version grecque que nous possédons encore. Ces versions grecques elles-mêmes ne furent pas faites toutes directement sur l'original latin. Tel fut le succès de ces récits que non seulement on les traduisit, mais qu'il se trouva des écrivains qui remanièrent la traduction primitive, sans doute pour l'harmoniser davantage avec leurs goûts personnels ou avec l'esprit et les tendances de leurs contemporains.

Quel est le lettré qui mit en grec la Vie du moine Malchus et les biographies de Paul et d'Hilarion ? A quelle époque appartient-il ? Il nous est malheureusement impossible de répondre d'une manière tout-à-fait satisfaisante à cette question. Tandis que la version latine de la Vie de S. Antoine nous est parvenue sous le nom de son auteur, Evagrius d'Antioche († 595), les traductions grecques des écrits hagiographiques de S. Jérôme sont restées anonymes et leur date approximative nous est également inconnue. Cependant, le grand Docteur a laissé lui-même une notice bien précieuse à cet égard, puisqu'elle constitue le seul témoignage précis que nous ayons sur le traducteur et sur son œuvre. *Sophronius vir adprime eruditus, Laudes Bethlehem adhuc puer et nuper De subversione Serapis insignem librum composuit, « De virginitate » quoque « ad Eustochium » et « Vitam Hilarionis monachi », opuscula mea, in Graeciam sermonem elegantissime transtulit, Psalterium quoque et Prophetas, quos nos de Hebraeo in Latinum vertimus* (1). Si ce texte pose un problème plein d'intérêt à divers points de vue, il ne peut guère servir à nous en donner la solution. Non seulement la plupart des traductions qu'il signale n'ont pas été retrouvées jusqu'ici, mais de plus, les versions conservées appartiennent à une série toute différente, à part une seule d'entre elles, la Vie d'Hilarion. Ces versions conservées seraient-elles d'un autre auteur que Sophronius ? Ou bien, faut-il regarder comme incomplète la liste dressée dans le *De Viris* ? Ou encore, certaines des traductions exécutées par Sophronius seraient-elles postérieures à la composition de cet ouvrage ? Et la

(1) *De viris illustribus*, cap. CXXXIV, ed. Richardson p. 55.

Vie grecque d'Hilarion que nous lisons aujourd'hui, est-elle bien celle que S. Jérôme qualifiait de traduction élégante au plus haut point ? Bref, toute la question est de savoir si les traductions qui nous sont parvenues sont l'œuvre du contemporain de S. Jérôme, ou si les versions dont il est l'auteur ont disparu comme tant d'autres écrits des premiers siècles. Sans apporter d'autre preuve que le texte cité plus haut, M. Papadopoulos-Kerameus estime que la recension grecque de la Vie d'Hilarion publiée par lui, est sortie de la plume de Sophronius (1). Rosweyde (2) et le P. De Buck (3), qui ne connaissaient pas ce texte, attribuaient à Sophronius la rédaction de la Vie d'Hilarion qui fait partie du recueil de Syméon Métaphraste (4). Par contre, M. von Gebhardt refuse à cet énigmatique personnage la paternité de la version grecque du *De Viris illustribus* qu'il a rééditée après Érasme, et les arguments philologiques qu'il fait valoir à l'appui de son opinion paraissent devoir être pris en sérieuse considération (5). En ce qui concerne la traduction de la Vie de Paul de Thèbes, M. Bidez, qui l'a publiée récemment, se borne à poser la question (6). Malheureu-

(1) Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σπυρολογίας, t. V, 1898, p. 82, note 1. Il est clair que la notice du *De Viris* n'est pas assez explicite pour trancher à elle seule la question : la traduction de Sophronius peut s'être perdue et celle que nous possédons l'avoir remplacée plus tard. Un cas analogue se présente dans l'histoire des versions latines de la Bible.

(2) *Vitae Patrum*, Anvers 1615, p. 86.

(3) *Acta SS.*, Octobris t. IX, p. 17 B.

(4) Voir ci-dessous, Appendice II. La meilleure preuve qu'ils avaient tort, c'est que la recension de Métaphraste n'est qu'un remaniement de la traduction proprement dite.

(5) VON GEBHARDT, *Der sogenannte Sophronius*, TEXTE UND UNTERSUCHUNGEN, t. XIV. 1, 1896, p. VIII. Cette opinion est déjà celle de Weber et de quelques auteurs plus anciens, qui jugeaient la traduction du *De Viris* indigne de la réputation d'élégance que fait S. Jérôme au travail de Sophronius. Voir WEBER, *op. cit.*, II, p. 15.

(6) *Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes*, Gand, 1900, p. VIII et XLIII.

sement, tout indice externe fait défaut pour délimiter avec certitude la propriété littéraire de Sophronius, la tradition manuscrite est muette, aucun témoignage de valeur ne se présente, à notre connaissance, dans les textes anciens. Quant à la critique interne, elle n'a guère de prise sur des écrits où le rôle de l'auteur consiste à reproduire, le plus fidèlement possible, la pensée d'autrui. La seule ressource serait de les rapprocher des ouvrages originaux de Sophronius, que S. Jérôme intitule *Laudes Bethlehem* et *De subversione Serapis*, si par une autre fatalité ces écrits ne paraissaient perdus à jamais.

Cependant, le problème intéresse suffisamment l'histoire littéraire et l'étude des traductions du latin en grec pour que nous tâchions, non pas de le résoudre d'une façon complète — on voit qu'avec les ressources actuelles c'est chose impossible — mais de déterminer tout d'abord un de ses éléments les plus importants, sur lequel personne n'a porté l'attention jusqu'ici. Peut-on assigner un auteur commun aux diverses traductions qui sont arrivées jusqu'à nous ? De cette question dépendent évidemment toutes les autres. La méthode pour parvenir ici à quelque résultat est tout indiquée : c'est de comparer l'une à l'autre les quatre versions dans leur manière de rendre l'original hiéronymien.

Voici tout d'abord quelques indications préliminaires sur les écrits qu'il nous faudra étudier (1).

(1) Force nous est de borner notre examen aux versions du *De Viris* et des Vies de Paul, Malchus et Hilarion, bien que, selon toute apparence, ce ne soient pas les seuls écrits de S. Jérôme qui aient été mis en grec. Voir, en effet, WEBER, *op. cit.*, IV, p. 62 sq., et D. G. MORIN, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. I (1896), p. 429, note 1. C'est seulement lorsqu'elles auront été publiées qu'on pourra étudier les traductions que signalent vaguement ces travaux, et d'autres que le dépouillement des catalogues de manuscrits mettrait peut-être au jour.

1° La traduction grecque du *De Viris illustribus* a été publiée pour la première fois par Erasme, d'après un manuscrit qui a été récemment retrouvé, le Codex C. II de la bibliothèque de la ville de Zürich, datant du XIII-XIV^e siècle. L'archétype de ce manuscrit était certainement écrit en onciale, car plusieurs fautes ne s'expliquent que par la confusion entre des lettres de cette forme. L'ouvrage ne saurait donc être postérieur au VIII^e siècle. Un second *terminus ad quem* est fourni par l'*Epitome* de l'Ὁνομαζτολόγος d'Hésychius, composé entre 829 et 857 et dont l'auteur a sûrement connu le texte grec du *De Viris*. Quant à l'attribution à Sophronius, elle ne repose que sur une conjecture d'Erasme, inspirée par la lecture du chapitre CXXXIV ; car le manuscrit ne cite pas le nom de l'auteur (1). Selon M. von Gebhardt qui a donné récemment une édition critique du « pseudo-Sophronius », la langue de notre auteur ne peut pas être celle d'un contemporain de S. Jérôme, ni même d'un écrivain du V^e ou du VI^e siècle ; elle ne permettrait pas de remonter au delà du VII^e siècle. On peut se demander, croyons-nous, si dans l'état actuel de nos connaissances en fait d'histoire de la langue grecque, il est possible de tirer de constatations de ce genre un critère assuré pour dater à deux siècles près la traduction d'un texte latin.

2° La Vie de Paul de Thèbes a été traduite en grec à une époque certainement peu éloignée de la publication du texte original. Cette version a subi en effet un remaniement cité déjà par un auteur de la fin du VI^e siècle,

(1) Voir VON GEBHARDT, *op. cit.*, p. III-VIII. Les rapports de la traduction du *De Viris* avec l'*Epitome* de l'Ὁνομαζτολόγος d'Hésychius ont été spécialement étudiés par G. WENZEL, *Die griechische Uebersetzung der viri illustres des Hieronymus*, *TEXTS UND UNTERSUCHUNGEN*, t. XIII, 3, 1895.

et qui dérive néanmoins d'une copie très défectueuse de la traduction primitive. De plus, ce remaniement a passé de très bonne heure en syriaque, puisque nous avons conservé de la version syriaque un manuscrit qui a été exécuté au VI-VII^e siècle (1). Toutes ces données justifient la conclusion de M. Bidez, l'éditeur des deux textes grecs, sur la date de composition du plus ancien d'entre eux : « c'est peut-être du vivant de saint Jérôme déjà qu'un traducteur (Sophronios ?) mit le récit en grec » (2). En tout cas, il serait malaisé de le faire descendre plus bas que la fin du V^e siècle (5).

(1) Voir J. BIDEZ, *op. cit.*, Introduction. M. NAU a signalé, de la version syriaque, un nouveau manuscrit qui daterait du VI^e siècle (*Analecta Bollandiana*, t. XX (1901), p. 123).

(2) *Op. cit.*, p. XLIII.

(3) La classification des différentes versions de la Vie de Paul de Thèbes, telle que nous venons de l'esquisser à grands traits, a été établie d'une façon détaillée par M. Bidez dans l'Introduction à l'opuscule cité. Dans le dernier fascicule des *Analecta Bollandiana* (t. XX, 1901, p. 121-157), M. NAU défend longuement une théorie tout opposée, d'après laquelle le texte latin de S. Jérôme serait traduit librement d'une Vie grecque (*b*) écrite en Égypte par un contemporain de S. Athanase, tandis que *a* serait une révision de *b* faite plus tard sur le texte latin par un moine helléniste. Des recherches indépendantes de celles de ces deux savants nous avaient amené au même résultat que M. Bidez, et l'article de M. Nau n'est pas de nature à modifier l'opinion que nous émettions déjà au début de la présente étude (p. 414, note 4 ; voir aussi *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. II, 1901, p. 108-110). Il démontre, au contraire, qu'il n'y a aucune bonne raison de contester la priorité de la recension latine. Quoiqu'en pense M. Nau, les analogies, fort peu importantes du reste, qu'on peut signaler entre certains passages de la Vie d'Antoine et *b*, ainsi qu'entre celui-ci et la Bible, ne prouvent rien, sinon que le rédacteur de *b* connaissait la Vie d'Antoine et le texte grec de l'Écriture ; M. N. a exagéré outre mesure la portée de ces quelques réminiscences : elles n'ont rien qui doivent étonner, quand on songe à l'énorme succès de l'écrit de S. Athanase dans les milieux monastiques, succès qu'atteste à lui seul le nombre des copies de la Vie d'Antoine qui nous sont parvenues. Non moins illusoire est le second argument qu'on apporte contre le latin : « Les passages du texte latin personnels à S. Jérôme ne figurent pas dans *b*, tandis que les passages personnels à l'auteur de *b* figurent modifiés dans le latin ». Il serait plus exact de dire que *b* a supprimé ou abrégé tous les détails qui ne se rapportaient pas directement au sujet principal ; ces détails n'ont

5° L'époque où fut traduite la Vie de Malchus reste plus indéterminée. Deux manuscrits de la version syria-

rien de bien personnel à S. Jérôme, et le seul trait qui le soit vraiment a été conservé par *b* : c'est la prière finale avec le nom de l'auteur : *Obsecro, quicumque hanc legis, ut Hieronymi peccatoris memineris, etc.* M. N. ne réussit pas à faire disparaître cette difficulté, qui est capitale contre sa théorie. En réalité, il y a, dans le passage en question, accord presque parfait entre toutes les recensions (latine, grecques *a* et *b*, copte, syriaque), et il n'est pas du tout légitime de conclure, comme M. N., que les finales des mss. et des versions sont indépendantes l'une de l'autre et ont dû, par conséquent, être ajoutées après coup. En outre, il est certain que *b* présente plusieurs défauts, notamment des contresens, qui ne peuvent s'expliquer que par une interprétation fautive du texte *a* : ainsi, p. 15, 19 Bidez, ἐγὼ περὶ τῆς εἰρη et surtout p. 19, 3-8, passage incohérent où l'auteur de *b* s'est complètement fourvoyé. Nous ne pouvons admettre l'explication, fort risquée, que donne M. N. de ces paroles de S. Jérôme : *Igitur quia de Antonio tam graeco quam romano stylo diligenter memoriae traditum est, pauca de Pauli principio et fine scribere disposui : magis quia res omissa erat quam pretus ingenio.* Il est évident que S. Jérôme témoigne par là qu'avant lui on n'a pas encore pris soin d'écrire la Vie de Paul. Ce n'est pas ici le lieu de relever les inexactitudes et les contradictions dont fourmille l'article de M. N. L'auteur a tort, par exemple, de diminuer l'importance du *codex Taurinensis*, en considérant le texte qu'il contient comme un remaniement du XVI^e siècle. Le *Vaticanus* 1638, du XI^e siècle, est, en effet, très voisin de cette copie et on y trouve également l'importante leçon ἄρα τοῦ γράφοντος καὶ οὐ γὰρ ἀλλοῦ γράφοντος Ἀγιογράφου (p. 2, l. 15 Bidez ; voir Bidez, *op. cit.*, p. XII). La difficulté qu'éprouve M. N. à admettre les intermédiaires *g* et *c* — intermédiaires qu'il appelle à tort remaniements — nous paraît provenir de ce fait qu'il ne possède le pas une notion bien claire du *stemma codicum* qu'ont l'habitude de dresser dans une édition critique les philologues de profession : nous le renvoyons au *stemma* des manuscrits de la Vie de S. Théodose établi par M. Krumbacher (*Sitzungsber. der phil. und hist. Classe der k. b. Akad. der Wiss. zu München*, 1892, Heft II, p. 250). Bref, les combinaisons compliquées imaginées par M. N. pour expliquer les rapports des recensions entre elles, exigeraient une démonstration sérieuse qu'on regrette de ne rencontrer nulle part au cours de son étude. Un point, cependant, sur lequel nous nous rallions volontiers aux vues de l'auteur, c'est l'origine égyptienne de *b* : en 1899 déjà, nous avions communiqué à M. Bidez quelques observations dans le même sens. Il serait temps de donner une édition critique du texte latin de S. Jérôme, basée sur un solide classement des manuscrits qui le reproduisent. Un des résultats de ce travail serait de nous faire connaître exactement le caractère de la copie dont s'est servi le traducteur grec : ainsi, celui-ci (p. 28, l. 19 Bidez) a certainement lu *et ego*, au lieu de *ego* (Migne, *P. L.*, t. XXIII, col. 27, note e) qui, d'après le contexte, est très probablement la bonne leçon (c'est aussi la leçon du *cod. Bruxellensis* 8216, de l'année 819, tandis que *ego* n'est qu'une erreur de substitution qu'on ren-

que appartenant au VII-VIII^e siècle (1), tout le monde admettra que la recension grecque ne peut guère être postérieure au VI^e siècle. De plus, l'exemplaire grec dont s'est servi le traducteur syrien contenait déjà quelques-unes des fautes qui déparent le manuscrit B (cod. Paris. 1605) (2). Ainsi, tout au début (Sachau, p. 105 b, 7), le texte syriaque porte : **ܘܢܝܢܐ ܘܡܠܟܐ ܕܢܝܢܐ ܡܠܟܐ**, c'est-à-dire : *je brûlai du désir de le voir et d'être béni par lui*, tout comme B (p. 454, 7) : ἐπεθύμησα ἰδεῖν καὶ εὐλόγησθαι παρ' αὐτοῦ. V (Vatic. 1660) dit plus brièvement : ἐπεθύμησα ἰδεῖν αὐτόν, et c'est la leçon que paraît autoriser le latin : *qua cupiditate illectus* (n° 1). De même, on trouve **ܠܒܘܒܐ** (Sachau, p. 106 a, 5) = Ἐπιβ(μ)ενία B p. 454, 19, au lieu de Σεβενία V ou de *Nisibeni* lat. (n° 2) (5) ; **ܠܝܕܐܘܐ**, *richesse* (Sachau, p. 106 a, 16) = πλούσιος B p. 455, 6, pour *οἶκος* P(aris. 1598) V = *domum* lat. (n° 2) ; **ܡܫܐܒܠܐ ܠܡܠܟܐ**, *dans la grâce de Dieu* p. 455, 8 = τὴν χεῖρα τοῦ Θεοῦ B p. 440, 1, pour τὴν χεῖρὰ τοῦ Θεοῦ PV = *manum Domini* lat. (n° 6) ; **ܠܠܝܢ ܡܝܢܐ**, *son corps nu* p. 454, 14 = τὸ ἐκείνῃς σῶμα γυμνόν B p. 441, 15, pour ἐκείνῃς γυμνόν τὸ σῶμα PV = *illius nudum corpus* lat. (n° 7). De l'existence de ces quelques erreurs communes au texte syriaque et à l'archétype de B, on peut inférer avec beaucoup de vraisemblance qu'il s'est écoulé un laps de temps assez considérable entre l'apparition du manuscrit grec original et celle de la copie fautive dont dérive la version syriaque. Par conséquent, la version grecque aura vu le jour encore avant le VI^e siècle.

contre fréquemment. Or, cette erreur, reprise dans la traduction grecque, a passé de là dans la recension *b* (αἰγῶ, p. 29, l. 16 Bidez).

(1) Voir plus haut, p. 416-417.

(2) Voir p. 420 et 431.

(3) Sur les différentes formes de ce nom propre, cfr. ci-dessus, p. 246-248.

4° La version grecque de la Vie d'Hilarion a été publiée en 1898 par M. Papadopoulo-s-Keramens (1), d'après le manuscrit 27 de Saint-Sabas de Jérusalem, du XI^e siècle. L'éditeur nous apprend (2) qu'il existe encore, à la bibliothèque du monastère τοῦ Διονυσίου au mont Athos, liasse 582, un feuillet contenant un fragment de la même recension grecque, écrit en petites capitales du VIII^e ou du VII^e siècle (3). Mais les citations qu'ont produites de cette version divers écrivains anciens nous autorisent à la faire remonter, avec une pleine certitude, beaucoup plus haut encore. Et tout d'abord, le passage où est racontée la mort d'Hilarion (4) est reproduit en partie, d'une manière assez libre, dans la Vie de S. Jean l'Aumônier (5), composée par Léonce de Naplouse vers le milieu du VII^e siècle (6) ; les paroles d'Hilarion sont mises dans la bouche du patriarche d'Alexandrie (610-619). Le parallèle suivant montrera à l'évidence que l'auteur les a empruntées non pas au texte latin, mais à la traduction grecque, et à la traduction grecque que nous avons sous les yeux.

(1) Ἀνάλεκτα ἱεροσολιμιτικῆς παρχολογίας, t. V, p. 82-136.

(2) *Ibid.*, p. 83, en note.

(3) Les quelques variantes sans importance que contre cet antique feuillet sont notées, *ibid.*, p. 100-102, dans l'apparat critique. M. Papadopoulo-s signale encore, p. 82, note 1, un manuscrit sur papier appartenant au monastère de Sainte-Croix à Samos. On peut y ajouter le *Parisinus* 1540 et le *Vaticanus* 1589, tous deux du XI^e siècle. Sans doute serait-il aisé d'allonger cette liste.

(4) Texte latin dans Migne, *P. L.*, t. XXIII, col. 52 c. (n^o 45) ; texte grec dans PAPADPOULOS, *op. cit.*, p. 135, l. 8-11. Nous avons collationné avec le ms. 1540 de Paris tous les passages cités ici de la vie grecque d'Hilarion publiée par M. Papadopoulo-s : les variantes que présente cette copie seront indiquées en note, chaque fois qu'elles offriront quelque intérêt. Sur le début de la pièce dans ce manuscrit, voir ci-dessous, Appendice I.

(5) H. GELZER, *Leontios' von Neapolis Leben des Heiligen Johannes des Barmherzigen Erzbischofs von Alexandria*, 1893, p. 82, l. 14-17.

(6) Après 612 et peut-être avant 648. Voir H. GELZER, *ibid.*, p. X et, du même auteur, *Ein griechischer Volkschriftsteller des 7. Jahrhunderts*, HISTORISCHE ZEITSCHRIFT, Neue Folge, t. XXV (1889), p. 2.

S. Jérôme, n° 45

Jamque modicus calor tepebat in pectore, nec præter sensum quidquam vivi hominis supererat, et tamen apertis oculis loquebatur: Egredere, quid times? egredere, anima mea, quid dubitas? Septuaginta prope annis servisti Christo, et mortem times?

Vie grecque

Μέλλων δὲ ἐκλείπειν ὁ μακάριος (1), νήφων ἐν σεμνῇ καταστάσει: ἔλεγεν Ἐκπορεύου, ψυχῆ· τί φοβῆ; Ἐξέλιθε· τί διστάσεις: Εἰδομένηγοντα ἔτι ἐδούλευσας τῷ Χριστῷ καὶ θάνατον φοβῆ; Χριστός σε καλεῖ· πορεύου· χαίρουσα πρὸς αὐτόν.

Léonce

... τὸ τοῦ ἀγίου Ἠλαρίωνος λόγιον, ὅτι περὶ μέλλων τοῦ βίου ἐξέειπεν· ἔλεγει· ἔθελον εἰσελθεῖν καὶ ἔλεγεν τῇ ἐαυτοῦ ψυχῇ· Ὁ γδομήγοντα (2) ἔτι, ὡς ταπεινῇ ψυχῇ, ἔχεις δουλεύουσα τῷ Χριστῷ καὶ φοβῆ ἐξέλιθαι; ἐξέλιθε, φιλήνω θρωπός ἐστί· καὶ ἔλεγεν ἑαυτῷ ὁ πατριάρχης· Ἐὰν ὀγδομήγοντα ἔτι, δουλεύσας τῷ Χριστῷ ...

Un premier résultat est donc acquis : notre traduction de la Vie d'Hilarion se lisait déjà au début du VII^e siècle. On peut reculer la date de sa composition de deux siècles encore et affirmer, sans crainte de se tromper, qu'elle est antérieure à l'année 444, c'est-à-dire à l'achèvement de l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène (5). En voici la preuve.

C'est un fait admis par tous les critiques (4) que

(1) *Parisinus* 1540: ἄγιος.

(2) M. GELZER, *Leben des Heiligen Johannes*, p. 148, fait au sujet de ce chiffre la remarque suivante : « Da er [Hilarion] im vorangehenden Capitel [de la Vie écrite par S. Jérôme] ein 80 jähriger Greis genannt wird, haben die Erklärer sehr künstlich die 70 Jahre von dem Eintritt in den Mönchsstand oder vom Tage der Taufe an gezählt. AA. SS. m. Oct. T. IX S. 30. Indessen aus dem Paralleltext des Leontios ergibt es sich, dass in den Worten des Hieronymus ein alter Fehler steckt ». Puisque la Vie grecque d'Hilarion est d'accord avec le texte latin, l'explication des Bollandistes nous paraît préférable à la conjecture de M. Gelzer. Léonce n'ayant pas cité textuellement, on peut croire qu'il a aussi il s'est écarté de la biographie ou plutôt qu'il a voulu harmoniser le détail en question avec le début du chapitre précédent : Ἦν δὲ τότε ὁ ἄγιος ὀγδομήγοντα ἔτων.

(3) Voir P. BATIFFOL, *Anciennes littératures chrétiennes, La littérature grecque*, 1897, p. 218. L'ouvrage de Sozomène s'arrête à 439; c'est pourquoi M. HARNACK le date plutôt de l'année 439 environ (*Real-Encyklopädie für protest. Theol. und Kirche*, 2^e éd., p. 415).

(4) M. ISRAËL croit, à tort d'ailleurs, que Sozomène a emprunté tout ce qu'il dit d'Hilarion à l'écrit de S. Jérôme, en ajoutant seulement quelques

Sozomène a mis à contribution la Vie d'Hilarion écrite par S. Jérôme, pour rédiger la double notice dans laquelle il a retracé brièvement la carrière du célèbre fondateur du monachisme palestinien (*Hist. eccl.*, III, 14 et V, 10). En même temps, on émettait l'hypothèse — le manque de matériaux interdisait de s'avancer davantage — que l'historien avait emprunté à l'hagiographe par l'intermédiaire de la traduction de Sophronius (1). Que Sozomène n'ait connu que la Vie grecque anonyme, c'est ce qui, en tout cas, paraît indubitable. Le lecteur en jugera s'il compare attentivement les trois textes en question. Nous nous contenterons de lui citer les passages les plus probants.

<i>Jérôme, n° 2</i>	<i>Vie grecque, n° 2</i>	<i>Sozomène, III, 14</i>
Hilarion ortus vico Tabatha, qui circiter quinque millia a Gaza urbe Palaestinae ad Austrum situs est ...	Ἡλιάρων ἐγγυσιθῆ ἐν κώρυθι θαρραθία. ἦτις περίπου πέντε μίλια ἀπὸ τῆς Γαζῆων πόλεως τῆς Ἡλιουστῆρας περὶς νότον καίταυτο...	Τούτου δὲ πατρὸς μὲν ἦν θαρραθία κώρυθι περὶς νότον δὲ Γαζῆς καί- μύθη...
<i>n° 3</i>	<i>n° 3</i>	<i>Ibid.</i>
Andriens autem tunc celebre nomen Antonii, quod per omnes Aegy- pti populos ferebatur, Incensus visendi eius studio, perrexit ad ere-	Ἀνδρίων δὲ τότε συν- εφῶς τὸ ὄνομα τοῦ ἀ- γίου Ἀντωνίου, ὅπερ διὰ πάντων τῶν ἡγίων τῆς Ἀγίωπτος διεψυμάζετο, ἀ- ναρθεὶς τῆς συνοδῆς περὶς	

details imaginés par lui (*Zeitschr. f. miss. Theol.*, t. XXIII, p. 132-137). M. ZÖCKLER a réfuté cette opinion, sans contester que l'historien grec ait connu le travail de son prédécesseur : « Wir halten es zwar für möglich, ja für wahrscheinlich, dass Sozomenos die Vita Hilarionis des Hieronymus bereits gekannt und benutzt hat, denn die von Sophronius gefertigte griechische Uebersetzung, deren er sich bedient haben wird, war der Abfassung des lateinischen Originals auf dem Fusse nachgefolgt und scheint viel gelesen worden zu sein ». *Neue Jahrb. für deutsche Theologie*, t. III, p. 157. La même remarque est formulée déjà par TILLEMONT, *Mémoires*, t. VII, p. 260.

(1) TILLEMONT et ZÖCKLER, *loc. cit.*

mum. Et statim ut eum vidit, mutato pristino habitu, duobus fere mensibus juxta eum mansit ...

τὸ θείατασθα: ἀβτόν, ... κατὰ θείαν ἄντων-
παρῆθεν εἰς τὴν ἔρη-
μον, καὶ ἰδὼν ἀβτόν, ...
εὐθέως ἀλλήλας τὸ συζη-
μα τὸ πρότερον, δύο μῆ-
νας πλησίον ἀβτόν ἔμει-
νεν...

... κατὰ θείαν ἄντων-
νίου τοῦ μεγάλου μο-
ναχοῦ εἰς τὴν ἔρημον
ἦλθε· καὶ συγγενόμε-
νος ἀβτόν παραπλησί-
ως ἐλόσοφειν ἔγνω.

et parentibus jam defunctis, partem substantiae fratribus, partem pauperibus largitus est, nihil sibi omnino reservans ...

καὶ τῶν γονέων ἀβτοῦ
τελευτησάντων, με-
ρος μὲν τῆς οὐσίας τοῦ
ἀδελφοῦ δίδωσιν, μέρος
δὲ τοῦ πτωχοῦ διανεί-
μας, οὐδὲν ἑαυτῷ τὸ
σύνολον ὑπολείπεται...

καταλαβὼν δὲ τελευ-
τήσαντας τοὺς πατέρας,
εἰς τοὺς ἀδελφοὺς καὶ τοὺς
θεομένους τὴν οὐσίαν
διένειμεν· οὐδὲν δὲ παν-
τάπεινα καταλείπων ἑαυ-
τῷ ...

En ce qui concerne le passage qui suit, il est utile de rappeler que si Sozomène a emprunté à la biographie, il l'a d'autre part enrichie à l'aide de ses informations personnelles ; au besoin même, il l'a rectifiée (1). Habitué à combiner habilement des relations diverses (2); il a corrigé ici sa source, tout en ne laissant pas que d'en conserver çà et là les termes et l'ordonnance. Les termes et l'ordonnance du latin ? Non pas, car la construction latine diffère notablement de celle de Sozomène ; la disposition de la phrase dans la Vie grecque lui est, au contraire, tout-à-fait parallèle.

Jérôme, n° 9

Vie grecque, n° 9

Sozomène, III, 14

Exstructa deinceps brevi cellula, quae usque hodie permanet, altitudine pedum quinque, hoc est statura sua

ἑποίτησεν ἑαυτῷ
σκελετὸν πλῆθος πο-
δῶν τεσσάρων καὶ ὕψους
πεντῶν τριῶν (3), τῆς ἴλι-
κίας ἀβτοῦ χαμηλοτέ-

Θέκησις δὲ ἦν ἀβτοῦ
δομάτιον μικρὸν ... εὐ-
ρους τε καὶ ὕψους καὶ
μῆκους τοσοῦτον ὅσον
ἑστῶτα μὲν κεκοφέναι

(1) ZÖCKLER, *art. cité*, p. 157-162.

(2) Voir P. BATIFFOL, *Sozomène et Sabinos*, BYZANTINISCHE ZEITSCHRIFT, t. VII (1898), p. 265 sqq.; HARNACK, *Real-Encyclopädie für prot. Theol.* 2, p. 415 sqq.

(3) *Parisinus* 1540 : ποδῶν πέντε, au lieu de πεντῶν τριῶν.

humiliore, porro longitudine paulo ampliore, quam ejus corpusculum patiebatur ...

n° 10

Scripturas quoque sanctas memoriter tenens ...

n° 16

Hesychius ... corpus ejus furatus est, Quod Majumam deferens ...

n° 37

ibique in quodam deserto agello, lignorum quotidie fascem alligans, imponebat dorso discipuli. Quo in proxima villa venundato, et sibi alimoniam, et his qui forte ad eos veniebant, pauxillum panis emebant.

n° 39

(Hesychius) duxit itaque eum ad Epidaurum Dalmatiae oppidum.

n° 10

καὶ τῶν ἁγίων Γραφῶν ἐμνηστρόνησεν ...

n° 16

Ἡπόχριος ... ἐδουλήθη ... καὶ ἐψῆαῖ τὸ λεῖψῆσόν τῶν ἁγίων καὶ ἀπειρέγκαι, εἰς δόξαν τῆς Παλαίστινης εἰς τὸν Μαϊουμῶν ...

n° 37

καὶ καθ' ἑκάστην ἡμέραν συλλέγει τὸν ξύλα ἐπὶ φερότων καὶ ἀποφερότων ὁ μαθητὴς αὐτοῦ ἐπὶ ὧλεῖ αὐτό εἰς τὰ πλησίον κείθεν χωρία, καὶ κείθεν εἶχον τὸν ἄρτον αὐτοῦ τε καὶ οἱ πρὸς αὐτοῦ παραχρῆνονοι. Τούτω μὲν ὅν τῶ τρόπῳ κρούπτειν ἑαυτὸν ... ἤθελεν ...

n° 39

(Ἰλαρίων) ἀπὸ τῆς ἐπὶ (2) τῆς Ἐπίδαυρον πόλεως τῆς Δαλματίας.

τὴν κεφαλήν, κείμενον δὲ τοῦς πόδας συλλέγειν ἐπιάνγκας εἶναι.

καὶ μνήμων καὶ ἐπιήβητος ἀκριβοῦς τῶν ἱερῶν Γραφῶν ...

V, 10

Ἐνθα δὴ ξύλα συλλέγει τὸν ἐκ τῶν ἐρήμων ὄρων, καὶ ἐπὶ τῶν ὄρων φερότων, ἐν τῇ πόλει διεπίῳλεῖ καὶ ὅσον ἀποζῆν τούτω τῶ τρόπῳ τῆν καθεμέριαν τροφήν ἐπορίζετο.

(Ἰλαρίων) ἤλθεν εἰς Δαλματίαν.

Ces rapprochements démontrent suffisamment que Sozomène a connu et utilisé la version grecque de la Vie d'Hilarion qui nous est parvenue. Cette version est donc

(1) *Parisinus* 1540 : τὸ δὲ μήκος.

(2) *Parisinus* 1540 : εἰς.

antérieure à la seconde moitié du V^e siècle. D'autre part, on sait déjà que la traduction du *De Viris* n'a pas été faite après le VII^e siècle, et que les Vies de Paul et de Malchus ont passé du latin en grec antérieurement au VI^e siècle. La haute antiquité de ces diverses traductions nous autorise à poser la question de l'identité d'auteur. Comparons successivement la Vie grecque de Malchus à chacune des trois autres versions.

1. *La Vie d'Hilarion.*

Si nous nous sommes attaché à déterminer aussi exactement que possible l'époque où fut traduite la Vie d'Hilarion, c'est parce que cette question de date est d'une grande importance pour l'étude de la version grecque de la Vie de Malchus. On ne peut douter, en effet, que les deux traductions aient un auteur commun. Il est relativement facile de fournir la preuve de cette assertion.

On a vu précédemment que le traducteur de la *Vita Malchi* s'est permis des libertés excessives vis-à-vis de l'original. Tantôt il supprime, plus souvent il amplifie, ne se souciant guère de rendre le mot latin par le mot grec équivalent, encore moins de conserver la construction latine. Le caractère saillant de son travail, c'est l'inexactitude. Ce défaut se retrouve à un degré égal dans la Vie grecque d'Hilarion. A part les cinq premiers numéros, sur lesquels nous reviendrons, le texte grec est en désaccord perpétuel, au point de vue de la forme surtout, avec le texte latin. Or, en s'écartant ainsi de son modèle, le traducteur de la Vie de S. Hilarion s'est servi de tous les procédés qu'emploie le traducteur, non moins infidèle, de la Vie de S. Malchus.

1° Les phrases du texte latin devaient paraître souvent décousues aux yeux du rédacteur de la traduction grecque de la Vie de Malehus (que nous appellerons désormais M), puisqu'il les a reliées entre elles, ainsi que les propositions qui les composent, par le moyen d'une incidente ou même d'une phrase entière. Ainsi, p. 458, 10 *hoc fruor solatio quod dominos meos et conservos rarius video. Videbar mihi aliquid habere sancti Jacob* : πρὸς παρακρυβίαν... εἶχον ὅτι τῆς δουστεβοῦς τῶν δεσποτῶν μου καὶ τῶν συνδούλων ὄψεως πρὸς ὀλίγας ἡμέρας ἀπηλλασσόμην. Οὐ μόνον δὲ τοῦτο τὸ μέρος πρὸς παράκλησιν εἶχον, ἀλλὰ καὶ τὸν ἄγιον Ἄβελ καὶ τὸν πατριάρχην Ἰακώβ κατλ. — 445, 1 *Pulchrum mihi spectaculum dies illa praebebat. Unde recordatus Salomonis...* : ἦν θέαμα θαύματος ἄξιον εὐτάκτως παρὰ τῶν βραχυτάτων γινόμενον. Δι' ὄλης οὖν τῆς ἡμέρας θεωρῶν τοῦτους καὶ τερπόμενος ἐκ τῶν ἀναγκῶν μου ἔλεγον· Καλῶς ὁ Σολομῶν κατλ. — 444, 18 *cumque perrenissemus ad fluvium...* : Δι' ὄλης δὲ τῆς νυκτὸς ὁδεύσαντες, ἦλθομεν ἐπὶ ποταμὸν — 445, 5 *Currimus* : καὶ ἀναστάντες ἐκεῖθεν ἐτρέχομεν — 445, 15 *offertur... specus* : ἀπορροῦντες ποῦ φύγωμεν ... περιβλεψάμενοι ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ εὔρομεν σπηλαίον — 446, 19 *Vox per antrum sonat* : μὴ θυνάμενος οὖν ἰδεῖν ἡμᾶς, ἤρξατο φωνᾷς καταπλήσσειν ἡμᾶς λέγων — 447, 11 *a fera tenetur* : Ταῦτα δὲ αὐτοῦ λέγοντος, ἀναπηδήσασα ἡ λέαινα καὶ τοῦτον λαλοῦντα διεσπάραξεν — 448, 5 *Sub tali ergo terrore et illa transacta die* : Ἐξεληούσης δὲ τῆς λεαίνης, ἔτι τῷ φόβῳ κρατούμενοι ἐμείναμεν τὴν ἡμέραν ἐκείνην ἐν τῷ σπηλαίῳ — 448, 11 *Inde transmissi ad Sabinianum Mesopotamiae ducem camelorum pretium accepimus* : Ἀπέστειλεν δὲ ἡμᾶς ὁ τριβοῦνος πρὸς Σαβινιανὸν τὸν τότε δοῦκα τῆς Μεσοποταμίας. Κάκεῖνος ὁμοίως μαθὼν τὰ καθ' ἡμᾶς ἔλαβεν παρ' ἡμῶν τὰς καμήλους θεδωκῶς ἡμῖν τὰς τιμὰς αὐτῶν καὶ ἀπέλυσεν ἡμᾶς

ἀπελθεῖν εἰς τὰ ἴδια μετ' εἰρήνης. Il suffit de parcourir la traduction grecque de la Vie d'Hilarion (que nous désignerons par le sigle H), même d'une façon très superficielle, pour se convaincre que son auteur a relié de la même manière, surtout par des participes, les faits exprimés avec plus de concision par le texte latin. Quelques exemples, entre mille, suffiront à caractériser la méthode du traducteur. P. 91, 16 (1) *Flebant cuncti*: Λεγούσῃς ὁὖ ἀυτῆς ταυτα, ἔκλαιον πάντες — 93, 17 *Cui sanctus.. inquit*: Ἰδῶν ὁὖ ἀυτὰ ὁ μακάριος εἶπεν ἀυτῶ — 97, 9 *Rogatus ergo a fratribus*: Ἀκούσας ὁὖ ταυτα ὁ ἄγιος καὶ πολλὰ παρὰ τῶν ἀδελφῶν παρακληθεῖς — 99, 27 *Non solum autem in Palaestina...*: Ταυτα ὁὖ ποιούντος καὶ διδάσκοντος τοῦ δούλου τοῦ Θεοῦ, οὐ μόνον ἐν τῇ Παλαιστίνῃ κτλ. — 113, 29 *Porro suscepti ab alio monacho, cui Sabas vocabulum est*: Μείνας οὖν παρ' ἀυτῶ τὴν ἡμέραν ἐκεῖνιν, τῇ ἕωθεν ἐξελθὼν ἐπορεύετο εἰς τὸ μοναστήριον τοῦ ἀδελφοῦ Σιβά — 116, 8 *Et sanctus.. ait*: ἀκούσας ὁὖ ταυτα ὁ ἄγιος εἶπεν ἀυτοῖς — 131, 28 *fugit*: ἀπάρας ἐκεῖθεν.. ἦλθεν — 154, 55 *quos omnes adjuravit*: Ἰδῶν ὁὖ ἐαυτὸν ὁ ἄγιος καλοῦμενον ὑπὸ τοῦ Κυρίου, ἤξιωσεν ἀυτοῦς. On remarquera la similitude qui existe entre certaines des locutions employées par les deux traducteurs.

2° M a une tendance marquée à donner l'explication des faits simplement énoncés par le latin. Ainsi qu'on l'a déjà fait observer plus haut (2), l'explication est souvent inutile, parce qu'elle se présente d'elle-même à l'esprit du lecteur. C'est ainsi que le traducteur rend l'incidente *et per*

(1) Ces chiffres indiquent la page et la ligne de l'édition de M. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, p. 82 sqq. Nous citons la Vie latine d'Hilarion d'après MIGNÉ, *P. L.*, t. XXIII, col. 29 54.

(2) Page 226.

rustam eremum semper ruinum timentes par καὶ δέξυτάτω ὀρθόμω διὰ τῆς φοβερῆς ἐρήμου πορευομένων ἡμῶν, φοβηθέντες μὴ πέσωμεν ἀπὸ τῆς καμύλου (458, 1), pour expliquer la crainte des fugitifs. C'est ainsi encore qu'à ces mots : *habeto me martyrem potius quam maritum*, ἔγε με μάρτυρα μᾶλλον ἢ ἄνδρα, le traducteur ajoute : Ἔνα γὰρ μὴ συζευχθῶ γυναικί, τοὺς γονεῖς μου φυγῶν ἐγκατέλειπον (440, 9). La même tendance lui fait dire : *συνεργῶς εἰς τὸ ὀπίσω ἀποστρεφόμενοι διὰ τὴν τῶν διοκόντων ἡμᾶς ἐμφοβὸν προσδοκίαν ἢ τὸ μὴ ἐξ ἐκείνων βυθιθέντας τοῖς ἁμαρτίαις κακοῖς που περιπεσεῖν* (443, 5), alors que le latin porte simplement : *post tergum semper aspiciamus*. Pareillement, on lit, p. 446, 15 : ἔσπιχεν ἐκδεγόμενος ἡμᾶς ἕνα αὐτόχειρ καὶ ἡμῶν γενόμενος τὴν θηριώδη μακίαν αὐτοῦ ἀναπαύσει, pour *nostrum exspectat adventum* ; p. 447, 1 : ὀρώμεν λέαιναν.. αὐτὴν... ἀποπνίξασαν ἀπενεγκεῖν εἰς τὸν φωλεὸν αὐτῆς ἣν γὰρ ἔργουσα σκύρονον ἐκεῖ, ce dernier membre de phrase n'ayant pas d'équivalent en latin. Un procédé du même genre, familier à M, c'est d'exprimer les moindres circonstances de l'action, circonstances que S. Jérôme passe sous silence pour se borner aux traits principaux. Au n° 5 par exemple, on lit : *incidit mihi cogitatio ut ad patriam pergerem... Clamare coepit abbas meus diaboli esse tentationem*. Le rédacteur grec, après avoir traduit la première phrase, continue comme suit : Πολιορκούμενος δὲ τούτοις τοῖς λογισμοῖς καὶ ἑκάστην ἡμέραν, ἰναγκάσθη τῷ πνευματικῷ πατρὶ τὴν τοιαύτην τῆς ψυχῆς μου νόσον ἀποκαλύψαι. Ἀκούσας δὲ ὁ ἄγιος ἀββᾶς ἡμῶν λέγει μοι : Τέκνον, μὴ ἀκούσης μηδὲ θελήσης τούτο πράξει. αὕτη διαβολικὴς κακοτεχνία ἐστὶν παγίς (p. 456, 3).

Il amplifie par des moyens identiques la biographie originale d'Hilarion. Il explique : ainsi, lorsqu'une femme stérile court implorer le saint, le texte latin rapporte qu'elle lui crie : *Quid avertis oculos ? quid rogantem fugis ?*,

tandis que le texte grec, p. 89, 29, fait précéder ces mots de la remarque suivante : ὁ δὲ ἰδὼν αὐτὴν ἐφύργεν ἀπὸ αὐτῆς· οὐδέπω γὰρ, ἀφ' οὗ ἀπετάξατο, ἐλαλήκει γυναικί, ἢ ὁλως ἐλιγύθει πρὸς αὐτὸν γυνή. Plus loin, S. Jérôme raconte que les moines palestiniens suivaient en foule Hilarion et visitaient avec lui les monastères, *habentes viaticum suum* ; la raison pour laquelle ils se munissent de vivres est facile à deviner, aussi est-elle indiquée en toutes lettres par le texte grec, p. 115, 20 : ἵνα μὴ κόπον παρέχωσι πρὸς σὺς παραγίνονται ἀδελφούς, τὰς γρείας αὐτῶν ἀπὸ τῶν μοναστηρίων ἀπεκομίζοντο. Au n° 46, il est question de la tentative hardie du disciple d'Hilarion, Hésychius, pour transporter le corps saint de Chypre en Palestine. Hésychius est forcé tout d'abord de dissimuler ses projets, *ut diligentis custodiae suspicionem accolis tolleret*. Seul, le texte grec indique explicitement, p. 155, 19, ce qui devait inspirer de la défiance aux habitants de l'île : τὸ δὲ λείψανον ... οἱ Κύπριοι ἐφύλασσαν, δεδιότες μήπως κλέψωσιν αὐτὸν οἱ ἀπὸ τῆς Παλαιστίνης παραγινόμενοι μαθηταὶ αὐτοῦ.

Il complète l'original : les passages où il supplée au silence de son modèle, sont innombrables. Nous avons étudié une quarantaine d'additions de ce genre, qui toutes sont dans le ton des développements qu'introduit le traducteur grec de la Vie de Malchus. Pour ne pas trop allonger, nous nous contenterons de citer un seul exemple. Il est emprunté à cette histoire de la femme stérile dont il vient d'être question : le saint promet la guérison et le texte latin ajoute : *euntemque (mulierem) lacrymis prosecutus, exacto anno vidit cum filio*. Cette phrase devient en grec, p. 90, 9 : Ὑπέστρεψεν οὖν ἡ γυνὴ χάρισσα πρὸς τὸν ἄνδρα αὐτῆς, καὶ ἐν γαστρὶ λαβούσα ἔτεκεν υἱόν, καὶ πληρωθέντος τοῦ ἐνιαυτοῦ ἤγαγεν αὐτὸν πρὸς τὸν ἅγιον εὐχαριστούσα τῷ Κυρίῳ. Ἰδὼν δὲ τὸ παιδίον ὁ ἅγιος εὐλόγησεν αὐτὸ καὶ τὸν πατέρα αὐτοῦ καὶ τὴν μητέρα,

καὶ ὑπέστρεψαν εἰς τὸν οἶκον αὐτῶν, εὐλόγοντες τὸν Θεόν (1). Toutes les autres ajoutées sont faites sur le même plan.

5° Dans une autre série, non moins considérable, d'additions, l'auteur de la Vie grecque d'Hilarion s'est proposé de faire mieux ressortir que le texte latin, l'importance du rôle d'Hilarion (2), son enseignement ascétique, son influence sur le peuple et les moines, son crédit auprès de Dieu. L'histoire de l'ascète palestinien a donc été développée par le traducteur dans le même sens que la Vie de Malchus (3) : on constate à la première lecture que les deux versions visent à glorifier le héros en même temps qu'à édifier le lecteur, dans une plus large mesure que le texte original. Ainsi, d'après le texte grec, Malchus et sa compagne implorent la bénédiction divine, rendent plusieurs fois grâces à Dieu pour un bienfait qu'ils en ont reçu (4) ; dans II, tantôt c'est Hilarion lui-même, tantôt ce sont les malheureux secourus ou les malades guéris par son intercession qui prient, qui remercient et qui louent le Seigneur (5). Là, ce sont les moines qui se réjouissent du progrès de Malchus dans la vie ascétique (6), ici c'est Hilarion qui éprouve le même sentiment à l'égard de ses disciples (7). M met en relief les obligations monastiques de pauvreté, d'obéissance et de chasteté (8), II contient un interminable discours d'Hilarion

(1) Le *Parisinus* 1540 porte : ... εὐλόγησεν αὐτὸ καὶ τὴν μητέρα αὐτοῦ καὶ ὑπέστρεψεν εἰς τὸν οἶκον αὐτῆς εὐλογοῦσα τὸν Κύριον.

(2) On remarquera spécialement les passages suivants : p. 113, 11-17 ; 127, 14-19 ; 128, 10-12 ; 129, 19-33 ; 130, 16-131. 6.

(3) Voir ci-dessus, p. 238-245.

(4) Voir p. 244.

(5) Cfr. H, p. 87, 10 ; 90, 8, 11, 14 ; 92, 1, 26-28 ; 94, 1-12 ; 95, 9-13, 15-16 ; 96, 10-13 ; 97, 26-28 ; 101, 16-20 ; 119, 30-32 ; 120, 7 ; 123, 9-14 ; 131, 10-17 ; 134, 7-9 ; 135, 12 ; 136, 5-6, etc.

(6) Voir plus haut, p. 241.

(7) H. p. 103, 9-10.

(8) Voir p. 239-245.

à ses moines sur les mêmes vertus (1), discours émaillé de nombreux passages de l'Écriture, dont trois sont précisément cités par M à l'appui d'une thèse identique (2). D'après M, les maux qu'a soufferts Malchus ont été permis par Dieu (3); selon H, le démon s'efforce de nuire à l'homme dans sa personne et ses biens, et jusque dans ses troupeaux « si le Seigneur le lui permet; car sans la permission du Seigneur, le démon n'a aucun pouvoir sur l'animal privé de raison » (4). Et ce rôle du démon, H l'a grossi en maint endroit (5), comme nous avons vu qu'il a été grossi par l'auteur de la Vie grecque de Malchus (6).

4° Il a été constaté plus haut (7) que M substitue fréquemment le discours direct au discours indirect du texte latin, ou qu'il l'introduit là où aucun discours ne se lisait dans l'original. Ce procédé est si cher au rédacteur de H qu'il ne l'emploie pas moins de quarante fois. Particularité non moins frappante, l'auteur de H, tout comme celui de M (8), groupe volontiers les traits similaires qui sont éloignés l'un de l'autre en latin (9), et à l'imitation de M (10), il aime à rappeler au moment qui lui paraît opportun, de menus faits énoncés antérieurement (11).

(1) H, p. 103, 12-113, 7. Ce discours est certainement du même auteur que le reste de la traduction; voir ci-dessous, p. 286, note 1.

(2) M, p. 436, 12-14; 449, 6-7; 450, 2-5; H, p. 101, 23-24; 111, 19; 111, 24-29.

(3) M, p. 434, 15; 448, 21-449, 1.

(4) H, p. 102, 19-23. Cfr. aussi H, p. 99, 18-19.

(5) H, p. 94, 3-4; 94, 32-95, 3; 96, 27; 98, 6-7; 99, 17-26; 101, 26-28; 105, 2-7; 114, 22-23; 132, 24-28; 133, 5-12.

(6) Voir ci-dessus, p. 241.

(7) Pages 233-234.

(8) Voir p. 234-236.

(9) H, p. 88, 19-23; 92, 15-19; 134, 12-17.

(10) Voir p. 254, note 2.

(11) Nous ne pouvons citer tous ces textes; que l'on veuille bien comparer

5° Les deux traducteurs sont d'égale force dans la connaissance de la langue latine. Si M a omis quelques passages dont la traduction lui était malaisée (1), H a supprimé deux ou trois phrases d'interprétation difficile pour tout autre qu'un Latin. Voici, par exemple, une allusion aux usages romains qui n'a pas d'équivalent en grec : *Hoc [Circenses equos nutrire] siquidem in Romanis urbibus jam inde servabatur a Romulo, ut propter felicem Sabinarum raptum, Conso, quasi consiliorum Deo, quadrigae septeno currant circumitu* (n° 20) (2). Quant aux contresens, ils sont également nombreux dans les deux versions ; parfois même, ils sont de même nature. Ainsi, lorsque M traduit *Nisibeni agelli* par κώμη λεγομένη, Νισιβενίχ (3), il prend un adjectif pour un substantif ; H commet une erreur semblable en rendant *Bactrum camelum* par κάμηλον λεγομένην βάκτρονα (p. 101, 28) (4). Lorsque M considère *an* comme une particule conditionnelle (5), il ignore la signification d'un mot ; H fait preuve de la même ignorance, quand il voit des noms propres

H, p. 88, 12-13 à 85, 26 ; 88, 19-23 à 85, 29 et 86, 17 ; 89, 10-11 à 85, 27-28 ; 113, 9-11 à 103, 7-10 ; 117, 31 à 118, 30 ; 122, 20 à 120, 14 ; 124, 14-16 au n° 30 ; 130, 27-28 à 131, 20-21, etc.

(1) Voir p. 236-238.

(2) Sont encore omis : au n° 19, *Etenim littus — aspectum* ; au n° 21, *Noluit autem sanctus — fidem* ; au n° 22, *rutilus coma — Francia vocatur* ; au n° 43, *Nihil aequè per circumitum — desiderabat* ; au n° 45, *jamque modicus — oculis*.

(3) Voir ci-dessus, p. 246-248.

(4) Dans le *Parisinus* 1540, il y a : κάμηλον τῶν λεγομένων βάκτρον.

(5) Voir p. 250-251. La conjonction *an* se rencontre trois fois dans la Vie d'Hilarion (nos 8, 28 et 40). Chose curieuse, H ne l'a traduite qu'une seule fois (p. 117, 11) et par εἰ, dans une interrogation indirecte où la langue grecque admet l'emploi de cette particule. L'un des deux autres cas est une interrogation disjonctive : *Quid enim interest utrum... an* (n° 40), où *an* ne pouvait se traduire par un simple εἰ. Tout comme M, H paraît considérer *an* comme une particule qui équivaudrait exactement à εἰ. Par contre, on ne peut contester, comme nous l'avons fait plus haut, p. 248, note 1, que le traducteur connaissait le sens d'*agellus*, qu'il traduit par κῆπος (H, p. 117, 8) et par ἀγρός (H, p. 129, 7).

dans les termes *classsem* (Κλάσσαν 126, 7) (1), *brevi lembo* (Βρεβλιμβον 151, 29) (2) et *schedula* (Σκινδοσολῆ 115, 10).

6° Le vocabulaire des deux versions n'est pas d'une richesse extrême. Dans une seule phrase (442, 12-19), M va jusqu'à répéter quatre fois le verbe κομίζω, pour traduire les mots latins *trahebant*, *egerebant*, *illata* ; dans une seule phrase aussi (121, 17-20), H emploie quatre fois le substantif τόπος comme équivalent de *stratu*, *cubile* et *cellula*. Les mêmes expressions reviennent fréquemment sous la plume des traducteurs, et c'est même cette ressemblance entre les deux versions au point de vue du style, qui nous fournira le plus sûr critère dans la question que nous examinons. Voici en effet une série de rapprochements qui ne laissera, croyons-nous, aucun doute sur l'identité d'auteur :

H p. 86, 22 τῆ ὑπερβολῆ τῶν νηστειῶν ; 89, 52 δι' ὑπερβολὴν θλιψέως ; 90, 25 τὴν ὑπερβολὴν τῆς.. συμφορᾶς ; 98, 8 τῆ ὑπερβολῆ τῆς.. συμμαχίας ; 124, 2 καθ' ὑπερβολὴν τιμῶντας ; 127, 52 καθ' ὑπερβολὴν ὄγκωμένος ; 128, 51 καθ' ὑπερβολὴν.. κλαίοντα ; 129, 15 καθ' ὑπερβολὴν μέγας ; M p. 445, 2 ἀνυδρός.. καθ' ὑπερβολὴν ; 445, 12 τῆς ὑπερβολῆς τοῦ φόβου ; 446, 10 τῆ τοῦ φόβου ὑπερβολῆ — H p. 86, 29 τῶν δαιμόνων εἰσὶν αἱ μεθοδεῖαι (*daemonum ludibria*) ; 87, 14 ὁ ἐχθρὸς.. ἐτέραις μεθοδεῖαις πειράζειν αὐτὸν ἐπεχείρει ; 88, 1 ταύταις ταῖς μεθοδεῖαις τοῦ ἐχθροῦ ; 105, 11 τὰς.. τοῦ ἐχθροῦ μεθοδεῖαις, même expression encore

(1) L'édition de M. Papadopoulos porte Βλάσσαν, mais la confusion entre β et λ est, comme on sait, des plus faciles et des plus fréquentes dans les manuscrits en minuscule. La version slave (voir PAPADOPOULOS, *op. cit.*, p. 422) et les recensions grecques dérivées ont d'ailleurs Κλάσσαν ou Κλάσαν (qui est la leçon du *Coislinianus* 110, f. 102v) Dans le *Parisinus* 1540 il y a aussi : Κλάσσαν.

(2) *Parisinus* 1540 : Βεβλίμβον. La recension de Métaphraste porte *Berblimnon*, le panégyrique de Néophyte le Reclus : Βεββήλιμβον, le *Coislinianus* 110 : Βεββήλιμβον. Voir *Acta SS.*, Octobris t. IX, p. 59 A, 53 E.

p. 107, 28 et 112, 29 : M p. 456, 8 ταύτη τῆ μεθοδεία.. ἀπώ-
 λησεν ὁ ἐχθρός ; 450, 5 κατὰ πασῶν τῶν τοῦ διαβόλου μεθοδειῶν —
 II p. 94, 29 τῆ τοῦ Κυρίου δυνάμει ; de même p. 150, 18 ;
 151, 6 et 27 ; 155, 9 : M p. 449, 15 τῆ τοῦ Κυρίου δυνάμει
 φυλασσόμενος — II p. 87, 8 Κύριε βοήθει μοι ; 112, 50 διὰ τῆς
 τοῦ Κυρίου βοήθειας ; trois fois on rencontre l'expression
 ἡ βοήθεια τοῦ Θεοῦ et une fois ἡ βοήθεια τοῦ Χριστοῦ : M p. 445,
 15 κατὰ πρόνοιαν τοῦ.. τῶν ἀβοηθήτων βοήθειας Κυρίου ; 446, 5 ἐάν
 βοήθισῃ τῆ ταπεινώσει ἡμῶν ὁ Κύριος (*si jurat Dominus miseros*)
 — II emploie très fréquemment la locution δοξάζειν τὸν
 Θεὸν ou Κύριον ; notons spécialement 92, 1 χαίροντες ἐδοξάζον
 τὸν Κύριον καὶ εὐχαριστοῦντες τῷ ἀγίῳ ; 95, 15 εὐχαρην καὶ ἐδοξάζε
 τὸν Κύριον ; 96, 11 ἐδοξάζον τὸν Θεὸν ἐπὶ τοῖς γινομένοις θαυμα-
 σίοις : à rapprocher de M p. 447, 6 μετὰ χαρᾶς πολλῆς τὸν
 Κύριον ἐδοξάσαμεν ; 447, 20 δοξάζομεν τὸν Θεὸν ἡμῶν εὐχαριστοῦν-
 τες αὐτῷ ; 447, 12 ἐπὶ τούτοις τοῖς.. τοῦ Κυρίου θαυμασίοις ὑμνοῦν-
 τες τὴν δόξαν αὐτοῦ — II p. 89, 25 ἡ ἐν Θεῷ αὐτοῦ πολιτεία ;
 104, 5 ἡ δὲ τῶν μοναχῶν πολιτεία ; 108, 5 τούτων σὺν τὴν πολι-
 τείαν μιμήσασθαι ἀρείλομεν : M p. 455, 14 κατὰ τὴν ἔνθεον ἐκείνων
 πολιτείαν ; p. 454, 9 περὶ τῆς πολιτείας τῶν μοναχῶν ; 445, 17
 ἵνα τὴν ἐν ταῖς πράξεσι τῶν ἀγίων μιμήσωνται πολιτείαν — II p.
 90, 15 ὑπέστρεψαν εἰς τὸν οἶκον αὐτῶν ; 94, 5 ὑπέστρεψεν εἰς τὸν
 οἶκον αὐτοῦ ; 90, 9 ὑπέστρεψεν σὺν ἡ γυνὴ χαίρουσα : M p. 455,
 20 ὑπόστρεψον εἰς τὸν οἶκόν σου (*ut ad patriam pergerem*) ; 442, 1
 χαίρων ὑπέστρεψεν — II p. 91, 2 ἰδοῦσα δὲ αὐτὸν ἔπεσε πρὸς τοὺς
 πόδας αὐτοῦ κλαίουσα καὶ λέγουσα : Ὁρκίζω σε τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰη-
 σοῦν Χριστὸν καὶ τὸν τίμιον καὶ ἑνδοξόν σταυρὸν αὐτοῦ ὥστε... ἵνα...
 (*Ad quem cum pervenisset : Precor te, aūt, per Jesum ele-
 mentissimum Deum nostrum : obtestor per crucem eius et
 sanguinem ut...*) : M p. 440, 11 Ἰδοῦσα δὲ ἡ γυνὴ ἐν τῆ σκοτίᾳ
 τὴν μάχαραν λάμπουσαν προσέπεσεν εἰς τοὺς πόδας μου λέγουσα·
 Ὁρκίζω σε Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν Κύριον τῆς δόξης ἵνα... (*Tunc illa*

pedibus meis provoluta : Precor te, inquit, per Jesum Christum et per huius horae necessitatem adjuro ne... — H p. 93, 4 *μόνον κινουμένης τῆς γλώσσης αὐτοῦ (cum solam linguam moveret ad preces)* ; 125, 4 *μήτε τὰς γλώσσας αὐτῶν ἰσχυρόντες κινῆσαι : M p. 446, 8 τοιούτῳ φόβῳ συνεσχηθήμεν ὡς μή ἰσχυρεῖν τὰς γλώσσας ἡμῶν εἰς λαλιὰν κινῆσαι. (mutire non audeo)* — H p. 100, 11 *ὑπήντησαν δὲ αὐτῷ.. μετὰ πάσης σπουδῆς (cum ingenti honore et comitatu)* ; 114, 3 *μετὰ πολλῆς σπουδῆς.. παρεγίνετο (quantum autem fuerit in eo studii..)* ; 118, 24 *μετὰ πολλῆς σπουδῆς παρεγίνοντο* ; 122, 12 *μετὰ πολλῆς σπουδῆς διερευνῶν : M p. 459, 2 μετὰ πάσης σπουδῆς ἐφύλαττον τὰ πρόβατα* ; 442, 9 *μετὰ πολλῆς σπουδῆς ἐργαζόμενον (fervere)* — H p. 103, 9 *ἔχαιρον ἐπὶ τῇ ἐν Χριστῷ προκοπῇ αὐτῶν* ; 115, 19 *πάντες οὖν οἱ ἀδελφοὶ χαίροντες : M p. 455, 17 τῶν ἀδελφῶν πάντων χαίρόντων ἐπὶ τῇ προκοπῇ τῆς σεμνῆς μου πολιτείας* — H p. 105, 5 *καρτέρισον διὰ τῆς ὑπομονῆς, τὴν τοῦ Χριστοῦ βοήθειαν ἀναμένων* ; 112, 16 *τὴν ἐπιθυμίαν σου διὰ τῆς ὑπομονῆς νίκησον : M p. 440, 1 εἰ γὰρ ἐνίκησας διὰ τῆς ὑπομονῆς, τὴν χεῖρα τοῦ Θεοῦ εἰς ἀντίληψιν ἀναμείνας ἂν ἔσγες (le sens du latin a été détourné ; voir ci-dessus p. 250-251)* — H p. 107, 9 *ἀδελφοὶ διὰ τῶν ἀγαθῶν πράξεων γίνεσθε : M p. 448, 16 σύμβουλον ἀγαθῶν πράξεων γενομένην* — H p. 107, 10 *τὴν σάρκα ὑμῶν παρθένον, ἀγνήν τῷ.. Χριστῷ φυλάσσοντες* ; 111, 24 *ταξάμενος τὴν ἑαυτοῦ σάρκα παρθένον ἀγνήν τηρεῖν τῷ Κυρίῳ* ; 112, 22 *ὁ καθαρὸν καὶ ἀμόλυτον χιτῶνα τῆς παρθενείας τῷ Χριστῷ φυλάξας : M p. 440, 16 τὴν σωφροσύνην σπουδάζειν τηρεῖν τῷ Χριστῷ* ; 449, 12 *ὁ τὴν σωφροσύνην τῆς παρθενείας ἀγνήν καὶ ἄχραντον τῷ Χριστῷ ἕως τέλους φυλάξας* — H p. 107, 28 *σπουδάσατε... τελειῶσαι ἀμέμπτως τὴν εἰς τὸν Θεὸν ὁμολογίαν* ; 115, 5 *οἱ κατὰ τὰς ἐντολάς τοῦ Θεοῦ σπουδάζοντες ἀμέμπτως . ἀρέσκουσι τῷ Θεῷ ἑαυτοὺς φυλάσσειν : M p. 445, 15 τρόπον.. φυλάσσειν ἀμέμπτως σπουδάζουσιν* ; on rencontre p. 449, 5 l'expression τῶν ἐντολῶν τοῦ Θεοῦ si fréquente dans H — H p. 113, 7

τούτοις οὖν τοῖς λόγοις τὸ πλῆθος τῶν ἀδελφῶν στηρίζας ὁ ἅγιος κατέπαυσε τὸν λόγον ; 115, 24 τῷ λόγῳ τῆς διδασκαλίας αὐτοῦ τρεφόμενοι : M p. 454, 10 πάντο δέ μου ἐπὶ τοῖς ὁσίοις λόγοις τῆς διδασκαλίας αὐτοῦ χαίροντος, ἡξίουσιν αὐτὸν τούτοις τοῖς λόγοις ἐπιπλεῖσθαι στηρίζαι με — H p. 119, 8 συντρίβεται μου τὴν καρδίαν : M p. 444, 5 συντρίβεται μου τὴν καρδίαν — H p. 150, 20 ἴσμεν τὴν φιλόκνηρον τοῦ Θεοῦ χάριν ἐνταῦθα σε ὀδηγήσασαν : M p. 454, 15 διηγῆσομαι τὴν φιλόκνηρον χάριν τοῦ Θεοῦ — H p. 155, 29 μετὰ ἀγῶνος καὶ φόβου πολλοῦ : M p. 445, 8 φόβῳ δὲ πολλῷ καὶ ἀγῶνι. Il serait aisé d'allonger considérablement cette série de rapprochements.

De tout ce qui précède, il résulte à l'évidence que les traductions grecques des Vies de Malchus et d'Hilarion remontent à un seul et même auteur, qui leur a imprimé un cachet tout particulier. Les traits caractéristiques qui leur sont communs ont été relevés dans toutes les parties des deux versions (1), si l'on en excepte toutefois, avon-nous dit déjà, le début de la Vie d'Hilarion, où le texte grec suit de très près le texte latin. Pour ne pas embarrasser l'exposition par des questions secondaires, nous réserverons à un appendice l'étude des problèmes assez obscurs que soulève l'examen de cette portion de la biographie (2).

2. La Vie de Paul de Thèbes.

On est tout naturellement tenté d'attribuer la si ancienne version grecque de la Vie de Paul de Thèbes (5) au même

(1) Y compris le long discours qui se lit dans H, p. 103-113. En appréciant la publication de H par M. Papadopoulos, les Bollandistes ont émis l'opinion que ce hors-d'œuvre ne se trouvait pas dans l'original de la version grecque, mais avait été ajouté par quelque transcritteur (*Anal. Boll.*, t. XVIII (1899), p. 179). Nous croyons qu'il offre trop d'analogies avec le reste de l'ouvrage pour qu'on puisse y voir une interpolation.

(2) Voir Appendice I.

(3) Éditée par J. Bidez, *Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes*, p. 1-32.

auteur que les traductions des Vies de Malchus et d'Hilarion. L'hypothèse serait séduisante, mais une étude quelque peu attentive des particularités philologiques de ces divers textes ne permet pas de songer un seul instant à semblable trilogie. Certes, il ne faudrait pas, en guise de démonstration, s'appuyer sur ce fait que la traduction de la Vie de Paul suit le texte latin de beaucoup plus près que les deux autres versions, car le début de la Vie grecque d'Hilarion est traduit littéralement du latin (1). Mais un point important, qui fournit un argument négatif, c'est que l'auteur de la Vie grecque de Paul de Thèbes, dans les passages assez peu nombreux où il s'écarte de l'original, n'emploie aucun des procédés, aucune des locutions caractéristiques dont fait usage le traducteur des biographies de Malchus et d'Hilarion. Lorsqu'il s'éloigne du texte latin, « c'est par ignorance, par négligence, ou par maladresse » (2), jamais par tendance ou par esprit de liberté. Et de fait, il devait avoir, de la langue latine, une connaissance beaucoup plus superficielle encore que son confrère (3), car les moindres difficultés l'arrêtent : « quand la traduction demanderait, pour rester exacte, quelque effort ou quelque habileté, elle devient fautive et s'écarte du texte » (4). Tantôt, en effet, son auteur commet un contresens — et les erreurs de cette nature sont beaucoup plus nombreuses et moins excusables encore que dans les deux autres versions, — tantôt il omet simplement l'expression ou le passage difficile, et ces suppressions sont également beaucoup plus fréquentes et

(1) Cfr. ci-dessous, Appendice I.

(2) BIDEZ, *op. cit.*, p. VII.

(3) Voir plus haut, p. 236-238, 246-254, 282-283.

(4) BIDEZ, *loc. cit.*

moins justifiables que dans les Vies grecques de Malehus et d'Hilarion. Le passage où S. Jérôme a dépeint la caverne qu'habitait Paul de Thèbes fournit, de ces omissions, un exemple intéressant et d'autant plus instructif, qu'une description analogue a été tracée par l'auteur latin dans la Vie d'Hilarion :

Vie de Paul, n° 5 (1)

reperit saxeam montem, ad cuius radices haud grandis spelunca lapide claudabatur. Quo remoto ut est cupiditas hominum occulta cognoscere), avidius explorans, animadvertit intus grande vestibulum, quod aperto desuper coelo, patulis diffusa ramis vetus palma contexerat, fontem lucidissimum ostendens : cuius rivum tantummodo foras erumpentem, statim modico foramine, eadem quae genuerat, aquas terra sorbebat.

ὄρος ἐν πετρῶδες ὄρος, ἐν ᾧ σπήλαιον ἦν βραχυτάτω (1) λίθου περιχλειόμενον ὃν ἀποκαλύπτει κατὰ τὸ περιέτριον τῶν ἀθρόπων ἀγορέστων τὰ ἐνδοτάτω περιειρηχέετο. καὶ δι' ἧς ὄρα ἔσθαι πηγὴν καθαρωτάτην τρυβρία.

Vie d'Hilarion, n° 31 (2).

Saxeus et sublimis mons per mille circiter passus, ad radices suas aquas exprimit, quarum alias arenae ebibunt, aliae ad inferiora delapsae, paulatim rivum efficiunt ; super quem ex utraque ripa palmae innumerabiles multum loco et amoenitatis et commodi tribuunt.

ὄρος ἦν ὑψηλὸν καὶ πᾶν τραχύ, ἐπὶ μύσειον ἐν ἔργον τὸ μῆκος ὑποκάτω (3) δὲ τοῦ ὄρους ἐν τῷ τόπῳ ἐν ᾧ τὸ μοναστήριον εἶχεν, ἀναβρύει ὕδατα καθαρά, ἃ μὲν αὐτῶν εἰς ἄρμον λήγοντα, ἃ δὲ προβάλλοντα κατὰ βραχὺ εἰς γῆν χωροῦσιν· ἡ δὲ τῶν λοιπῶν ὑδάτων ἕκρεια ποιεῖ χειμάρρους, καὶ εἰς ἀμφοτέρων τῶν μερῶν εἰς τὰς ὄχθας τοῦ χειμάρρου στήκουσι φούσκες πολλαί, καρπὸν καλὸν καὶ πολλὸν φέροντες, καὶ πανταχόθεν κατακλιζόντες πᾶν τρυπὸν τῶν τόπων ποιοῦσι.

(1) MIGNÉ, *P. L.*, t. XXIII, col. 21 ; texte grec dans BIDEZ, *op. cit.*, p. 8, l. 15.

(2) MIGNÉ, *P. L.*, t. XXIII, col. 45 ; texte grec dans ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ, Ἀνάγλ. ἱεροσ. σταχυολογίας, p. 120, l. 27.

(3) Ὑποκάτω traduit assez bien le latin *ad radices* : la même expression a été omise par le traducteur de la Vie de Paul de Thèbes, et dans un autre passage (p. 16, l. 20 Bidez), il l'a rendue maladroitement par πρὸς αὐτῇ τῇ ἀρχῇ τοῦ ὄρους.

Si ces deux passages, à peu près semblables de forme et de fond, avaient été traduits par le même écrivain, il ne les eût pas rendus, semble-t-il, d'une manière aussi inégale. La même comparaison pourrait être faite entre les trois biographies tout entières ; elle aboutirait au même résultat. Le traducteur de la Vie de Paul de Thèbes, qui suit le latin d'aussi près que possible, est loin de parvenir à cette perfection relative dont témoignent surtout les premiers paragraphes, traduits aussi littéralement, de la Vie grecque de S. Hilarion (1).

A cet argument, on pourrait objecter que la version de la Vie de Paul est peut-être un travail de début, et que son auteur avait acquis une connaissance plus approfondie du latin, lorsque quelques années plus tard il mit en grec les autres écrits hagiographiques de S. Jérôme. Aussi, la meilleure preuve que nous puissions apporter en faveur de la dualité, est-elle tirée du vocabulaire : les mêmes mots sont traduits différemment par P (= traduction grecque de la Vie de Paul) et M H. P emploie, par exemple, huit fois *τοιγαροῦν* pour rendre le latin *vero, ergo, igitur*, tandis que l'auteur de M H traduit ces termes par *οὔν, τοίνυν, ὁέ* et n'écrit *τοιγαροῦν* qu'une seule fois (H, p. 86, 7), comme équivalent d'*itaque*. — Dans un texte aussi court que P, la particule *τέ* ne se rencontre pas moins de dix-huit fois : seize fois elle est employée seule, avec le sens de *et*, et huit fois même, le passage correspondant du latin porte *et* ou *que*. M et H, dont l'étendue est sept ou huit fois plus considérable, ne font usage du même mot que quinze fois environ, et à part un seul cas (H, p. 99, 5), il est suivi de *τε*, pour signifier : *non seulement...*

(1) Voir cependant ci-dessous, Appendice I.

mais aussi. — P traduit *arridere* par *χαρμεντιζομαι* (p. 18, 18), H par *μειδιάω* (p. 94, 24), verbe dont il se sert encore trois fois pour rendre *subridere* et *ridere* (p. 96, 50 ; 115, 31 ; 152, 8). — L'expression *terram fodere* est traduite, dans P, par *τιν γιν ορύπτειν* (p. 28, 15), et un peu plus loin (p. 50, 10), on trouve de même : *ένος άνθρώπου τόπον κατώρυξαν* pour *unius hominis capucem locum foderunt* (cod. Veron. *effoderunt*). H emploie une fois *ορύπτω* dans le sens de *defodere*, *enfouir* (p. 98, 15), tandis qu'il traduit par *τιν γιν σκάπτειν* (p. 86, 19 et 121, 16) l'expression *humum* ou *terram fodere* qui se présente deux fois dans le texte latin. — P rend *manu verberare pectus* par *τη χειρι τὸ στῆθος πλάπτειν* (p. 26, 4), H traduit la même locution par *τὸ στῆθος . τύπτειν* (p. 86, 11), et trois fois encore il se sert du verbe *τύπτω* (p. 87, 27 ; 95, 2 ; 121, 51) pour exprimer les mots latins *verberare*, *tangere*, *tundere*. — P emploie quatre fois le verbe *ἐπειγομαι* (p. 24, 4 et 16 ; 26, 10 ; 28, 17) là où le latin porte *pergere* (dans le sens de *retourner*), *regredi* (deux fois) et *reverti*, et les verbes *παραγένομαι* et *ἐπανέρχομαι* ne se rencontrent qu'une seule fois (p. 10, 15 et 52, 6) pour rendre la même signification. M et H, au contraire, qui ont à exprimer si souvent l'action de retourner, ne se servent jamais du verbe *ἐπειγομαι*, mais écrivent sans cesse *υποστρέφω* et *ἐπανέρχομαι*, rarement *επιστρέφω* et *παραγένομαι*. — P ne fait pas usage d'un autre terme que *προστάτω* pour rendre le latin *jubere* (p. 4, 17), *præcipere* (p. 6, 4), *imperare* (p. 52, 4), tandis que H et M, dont le vocabulaire est plus varié, se servent le plus souvent du verbe *κελεύω*, parfois de *προστάτω*, *ἐπιτάτω*, *παραγγείλω*. — La locution *quid ageret et quo se verteret nesciebat*, se présente deux fois à l'auteur de P, et celui-ci la traduit par *τί ἔδει.. διαπράττεσθαι* ; (p. 6, 11) et par *τί δέοι*

διαπράξασθαι ἐνθυμούμενος (p. 16, 16) : elle a été rencontrée deux fois aussi par l'auteur de M H, qui l'a rendue d'abord mot-à-mot : ἐδωσ/ξέραιεν τί ποιήσαι, πρὸ αὐτὸν πρέψει (H, p. 86, 1), ensuite librement : ἐσκέπτετο κατὰ τὴν διάνοιαν ὁ γέρον ποιούς τοιούτους ἀοικήτους τόπους ἐπιτρέποντας αὐτῷ ἡσυχάζειν εὐρεῖν δύνανται (H, p. 129, 28). — Enfin, dans P, *gaudere* est traduit par *χαίρομαι* (p. 14, 17), tandis que dans M H le même verbe est toujours employé à la voix active.

Nous concluons : les divergences qui existent entre M H et P au point de vue du vocabulaire, prouvent suffisamment que l'auteur de la Vie grecque de Paul de Thèbes est distinct du traducteur des Vies de Malchus et d'Hilarion (1).

3. Le « *De viris illustribus* ».

Nous ignorons si M. von Gebhardt a raison de retarder jusqu'au VII^e siècle l'apparition d'une version grecque du *De viris illustribus* (2). Mais, ce qui est absolument certain, c'est que l'auteur de cette version grecque ne peut pas être identifié avec le traducteur des Vies de Malchus et d'Hilarion, pas plus qu'avec celui de la Vie de Paul de

(1) Il n'y a pas lieu de songer non plus à quelque relation entre M H et le remaniement *b* de la traduction grecque de la Vie de Paul, publié par M. Bidez, *op. cit.*, p. 3-33. *b* diffère encore plus, si possible, de M H que la traduction primitive. « Celui qui fit l'édition (*b*) dont dérivent les vies écrites en copte et en syriaque, alla même très loin dans son travail d'adaptation, ou, si l'on veut, de vulgarisation à l'usage du public des monastères, morcelant les longues périodes en phrases courtes et faciles, multipliant le discours direct, évitant les mots pompeux et les pensées compliquées, écartant les tirades destinées à convaincre les incrédules, parce qu'elles étaient superflues pour ses lecteurs, enfin donnant à son récit par d'assez nombreux vulgarismes, la forme même d'une narration populaire. » (BIDEZ, *op. cit.*, p. XLV). A part la multiplication du discours direct, ces caractères sont tout l'opposé de ceux de M et H.

(2) Voir p. 266.

Thèbes. La preuve s'en trouve, ici encore, dans la manière très caractéristique dont cet auteur a rendu certains termes latins, traduits tout différemment par P, M et H. Voici quelques particularités de ce genre (1).

Le verbe *dare* se présente huit fois dans le *De viris* : six fois le traducteur l'a rendu par ἐπιδίδωμι, et ce terme est employé encore deux fois pour traduire *tradere* (p. 27, 4) et *porrigere* (p. 55, 29). Quant à δίδωμι, il ne se rencontre que deux fois, comme équivalent de *dare* (p. 25, 15) et de *reddere* (p. 51, 29). Au contraire, H, M et P, chez qui la même action est exprimée une cinquantaine de fois, écrivent presque toujours δίδωμι, jamais ἐπιδίδωμι. — L'idée de *fortune* qui revient quatre fois dans le *De viris*, exprimée par les termes *rem familiarem, substantium, opibus, patrimonia*, est rendue trois fois par le mot περιουσίαι (p. 35, 6 ; 42, 22 ; 47, 11), une fois par οὐσίαι (p. 14, 15). Si οὐσίαι est employé une fois aussi dans H (p. 85, 7), περιουσίαι ne s'y rencontre jamais et le traducteur ne se sert que d'un seul terme, τὰ ὑπέργματα (M p. 455, 22 et 459, 17 ; H p. 92, 16 et 21 ; 102, 21 ; 105, 29 ; 105, 1 ; 134, 25), pour traduire les expressions *res familiaris, possessiuacula, substantia, quae ipsorum essent, divitiarum*, qu'il trouve dans le texte latin. — L'action d'*exhorter* est exprimée cinq fois dans le *De viris*, et par trois mots différents : *hortari, cohortari* et *cohortatio, provocare*, que le grec traduit par προτρέπω ou προτρέπωμαι, et par προτροπή pour le substantif. Le vocabulaire de MH est, ici, beaucoup plus varié : συμβουλεύω est le terme que le traducteur utilise le plus fréquemment (sept fois, y compris le substantif συμβουλίαι et l'adjectif σύμβουλος), mais parfois aussi il

(1) Nous citons la traduction du *De viris* d'après l'édition de M. VON GEBHARDT, *op. cit.*

fait usage du verbe *παρκαλέω*, une fois seulement de *παραινέω* et de *πρσπρέπω* (II, p. 109, 26). — Huit fois sur treize, le traducteur du *De viris* rend d'une manière fort impropre, par *ἐπίστανμι*, les verbes qui ont le sens d'*aller* (*pergere*, *pervenire*, *peragrare*, *venire*) et, pour *adventum*, il écrit *ἐπιστανσίαν* (p. 54, 8). Dans les cinq cas restants, la version porte *καταλαβάνω* pour *pergere* (p. 9, 4), *ἔπειμι* pour *pergere* (p. 55, 15 et 55, 5), *περιέρχομαι* pour *pervenire* (p. 51, 24 et 59, 25). P, M et H s'expriment bien différemment : dans la très longue série d'exemples qu'ils fournissent, on ne rencontre aucun des termes précédents, à l'exception de *ἐπέστην* (II p. 89, 12) employé une seule fois dans le sens que lui donne souvent le Nouveau Testament : *adesse subito*, et d'*ἐπιστανσίαν* indiquant la *présence* (II p. 98, 15 et 113, 28). *Ἐρχομαι*, *ἀπέρχομαι*, *παραγένομαι*, *φθάνω*, voilà les mots que ces trois versions utilisent le plus fréquemment (1). — Les verbes *redire* et *reverti* se rencontrent neuf fois dans le *De viris* (*reverti* est employé huit fois) : invariablement, ils sont traduits par *ἀναξέβγγυμι*. P, M et H, qui ont à exprimer si souvent la même action, ne font jamais usage de ce terme bizarre (2). — Enfin, M. von Gebhardt a fait remarquer qu'une particularité curieuse de la traduction du *De viris*, c'est « le fréquent emploi de *ἴδιος* et de *οἰκεῖος* pour remplacer le pronom personnel » (3). Il serait plus exact de dire que l'auteur grec se sert presque constamment de l'un ou l'autre de ces deux adjectifs pour traduire *suus* : l'adjectif latin se rencontre, en effet, quarante-trois fois dans le *De viris*,

(1) Notons qu'ici encore P diffère de M H : *φθάνω* ne se rencontre que dans M H, tandis que l'expression *τῆν ὁδοπορίαν διακύνειν* est spéciale à P (p. 12, 4 Bidez = *ire velle* ; p. 14, 16 = *viator*).

(2) Voir plus haut, p. 290.

(3) *Op. cit.*, p. VIII, note 2.

et six fois seulement il est rendu par $\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$. Or, et ceci seul suffirait à démontrer notre opinion, P, M et H écrivent habituellement $\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$; ils n'emploient $\alpha\iota\kappa\epsilon\iota\tau\omicron\varsigma$ ou $\tau\omicron\iota\omicron\varsigma$ que rarement, et chaque fois qu'ils le font, c'est pour exprimer un degré de plus que le simple possessif.

Les résultats de l'étude qui précède peuvent se formuler en quelques mots :

1° Trois rédacteurs différents ont mis en grec les écrits hagiographiques de S. Jérôme et son traité des hommes illustres.

2° Les Vies de Malchus et d'Hilarion ont un traducteur commun, et il est certain que celui-ci a exécuté la version de la Vie d'Hilarion avant l'année 444.

La question posée tout-à-l'heure (1) est donc partiellement résolue : Sophronius n'est pas l'auteur de la série de traductions qui nous est parvenue, puisque celles-ci sont dues à trois écrivains différents. Peut-on, du moins, l'identifier avec l'un des traducteurs anonymes ?

Les renseignements que nous possédons sur Sophronius tiennent en quelques lignes. C'était, dit S. Jérôme, un homme très instruit qui, tout jeune, composa un ouvrage où étaient célébrées les louanges de Bethléhem, et peu avant 392, un livre remarquable sur la destruction du Serapeum. Le saint Docteur nous apprend que Sophronius mit en grec trois de ses écrits : l'épître à Eustochium sur la conservation de la virginité, la Vie d'Hilarion, et le Psautier avec les Prophètes qu'il avait traduits de l'hébreu. Ce qui caractérise, à ses yeux, les deux premières versions, c'est une grande élégance (2). Au sujet

(1) Page 265.

(2) *De viris illustribus*, C. CXXXIV. Voir ci-dessus, p. 263.

de la troisième, S. Jérôme s'est expliqué plus au long dans la préface, adressée à Sophronius, de la traduction qu'il fit du livre des Psaumes d'après le texte original (1). Ce travail fut exécuté à la demande pressante de Sophronius, qui, au cours d'une discussion théologique avec un Juif, en avait appelé au témoignage des Psaumes d'après la version des Septante et s'était attiré les railleries de son contradicteur, affirmant que les passages invoqués différaient dans la version et dans le texte hébreu. En retour, Sophronius promettait à S. Jérôme de mettre sa traduction en grec, et il tint parole, puisque son œuvre est citée au chapitre CXXXIV du *De viris illustribus* (2).

(1) Nous croyons utile de détacher de ce prologue les passages qui concernent Sophronius : *Eusebius Hieronymus Sophronio suo, salutem... Quia igitur nuper cum Hebraeo disputans, quaedam pro Domino Salvatore de Psalmis testimonia protulisti, volensque ille te illudere, per sermones pene singulos asserebat, non ita haberi in Hebraeo, ut tu de Septuaginta Interpretibus opponerebas, studiosissime postulasti ut post Aquilam et Symmachum et Theodotionem, novam editionem latino sermone transferrem. Aiebas enim te magis interpretum varietate turbari, et amore quo laboris, vel translatione, vel iudicio meo esse contentum. Unde impulsus a te, cui et quae possum debeo et quae non possum, rursus me obtractatorum iuribus tradidi, maluique te vires potius meas, quam voluntatem in amicitia quaerere... Quod opusculum meum, si in graecum (ut polliceris) transtuleris, ἀντιφρονέων τοῖς κατὰύροισιν, et imperitiæ meae doctissimos quoque viros testes facere volueris, dicam tibi illud Horatianum : In silvam ne ligna feras. Nisi quod hoc habeo solamen, si in labore communi intelligam, mihi et laudem et vituperationem tecum esse communem. Valere te in Domino Jesu cupio, et meminisse mei.* MIGNE, P. L., t. XXVIII, col. 1123-1128.

(2) Il est facile de déterminer, d'une manière approximative, la date à laquelle ont été composés les divers écrits de Sophronius, cités dans le *De viris*. Le *terminus ad quem* est 392, date de composition de ce dernier ouvrage. Le *terminus a quo* est 1) l'année 390 environ pour le *De subversione Serapis*, puisque c'est vers 390 qu'eut lieu la destruction du Serapeum d'Alexandrie (voir CH. DE SMEDT dans la *Revue des questions scientifiques*, t. I, 1877, p. 109 sqq.); 2) l'année 384 pour la version de la lettre à Eustochium; 3) l'année 390 environ pour la traduction de la Vie d'Hilarion; 4) l'année 390 encore, ou peu après, pour la traduction du Psautier et des Prophètes. Sur le *Laudes Bethlehem* par lequel a débuté Sophronius, on n'a aucune indication fournissant une date, et il faut se contenter de la note imprécise du *De viris* : *Sophronius adhuc puer Laudes Bethlehem composuit*. On remarquera

Les traits que nous venons d'indiquer ne sont pas de ceux qui permettent de trancher avec certitude une question aussi délicate que celle de l'identité d'auteur. Il faut convenir néanmoins qu'ils s'accordent assez bien avec le caractère de l'écrivain auquel nous devons la traduction des Vies de Malchus et d'Hilarion.

Et tout d'abord, quelques-uns des passages où ce rédacteur a ajouté au texte original, fournissent la preuve qu'il devait posséder une instruction assez avancée. Ainsi, il fait usage du mot propre, *σύμβεμα βερεδίων* (II, p. 100, 6), pour traduire le terme de droit *erectio*, qui désigne le diplôme impérial autorisant à se servir pour voyager, de la poste publique ; peut-être s'aidait-il, il est vrai, d'un glossaire (1). Il sait que Julien, qu'il qualifie d'apostat et d'athée, a succédé à l'empereur Constance (II, p. 124, 25). Sans aller jusqu'à prétendre qu'il était versé dans la connaissance du syriaque, on peut dire qu'il a employé un mot appartenant à cette langue, car le passage de S. Jérôme : *et voce syra barech, id est benedic, inclamantes*, est devenu en grec : *συριστι λέγοντες Βάρεχ, μαρί* (ⲁⲓⲃⲉⲛⲁⲓ) ὁ ἔστι μεθερμηνευόμενον· Εὐλόγει, κύριε (II, p. 114, 18). A propos du texte du Deutéronome, XXXIII, 9 « Qui dit à son père et à sa mère : Je ne vous connais point, et qui ne connaît point ses enfants et ses frères, a accompli le pacte et la volonté du Seigneur », il rappelle assez longuement l'histoire de sainte Thècle, abandonnant son fiancé et ses parents et souffrant le martyre pour pouvoir se consacrer au service de Dieu dans une parfaite virgi-

que dans l'énumération de ces deux séries d'ouvrages, travaux personnels et traductions, S. Jérôme a suivi l'ordre chronologique.

(1) Voir, en effet, GOETZ, *Corpus glossariorum*, t. III, 1892, p. 447, l. 3 et p. 480, l. 42.

nité (II, p. 107, 5-15) ; il cite même mot à mot un passage de ses Actes (1). Un autre texte hagiographique, la Vie de S. Antoine par Athanase, devait compter parmi ses lectures favorites, car il lui a emprunté plusieurs traits et en a reproduit presque textuellement certains passages (2). Enfin, lorsque S. Jérôme rapporte qu'Hilarion

(1) H, p. 107, 18 : ὡσπερ γὰρ καὶ τὴν ἀγίαν Θέκλαν ἡ μήτηρ παρεκάλει, λέγουσα· Ἐπιστράφητι πρὸς τὸν σὸν Θάμυρον καὶ ἀισχύθητι. Les Actes grecs publiés par Grabe, Tischendorf et Lipsius mettent ces paroles dans la bouche du fiancé Thamyris : Καὶ προσελθὼν Θάμυρις... εἶπεν· Θέκλα ἐμοὶ ἀνηστευθεῖσα, τί τοιαύτη κάθηται ; καὶ πῶόν σε πάθος κατέχει ἐκκληκτον ; ἐπιστράφητι πρὸς τὸν σὸν Θάμυρον καὶ ἀισχύθητι. Mais il est à noter que les Actes continuent comme suit : Ἐπι δὲ καὶ ἡ μήτηρ αὐτῆς τὰ αὐτὰ ἔλεγεν· Τέκνον κτλ. (LIPSIUS et BONNET, *Acta apostolorum apocrypha*, t. I, 1891, p. 242, l. 9-13).

(2) Comparer surtout les passages suivants : Vie d'Antoine, n° 15, l. 7-11 (MIGNE, *P. G.*, t. XXVI, col. 865) et H, p. 103, l. 8-10 ; *Ant.*, nos 29 et 30 (*ibid.*, col. 888-889) et H, p. 99, 16-26 ; *Ant.*, n° 50, l. 21 : ἔσπειρε, καὶ κατ' ἐναυτὸν τοῦτο ποιῶν, εἶχεν ἐκείθεν τὸν ἄρτον γαίρων, ὅτι μηδὲν διὰ τοῦτο γενήσεται ὀχληρός, καὶ ὅτι ἐν πᾶτιν ἑαυτὸν ἀβραῆ φυλάττει (*ibid.*, col. 916) et H, p. 134, 17 : Θέλων δὲ ἀβραῆ ἑαυτὸν πᾶσι φυλάσσειν καὶ μηδὲ ἄρτον παρὰ τινος δέχεσθαι βουλόμενος, ἔσπειρε κριθᾶς καὶ ἐκείθεν ποιῶν τὸν ἄρτον τὸν ἑαυτοῦ ἔχειεν ; *Ant.*, n° 50, l. 28 : Τὴν μὲν οὖν ἀρχὴν τὰ ἐν τῇ ἐρήμῳ θηρία προσφάσει τοῦ ὕδατος ἐργόμμενα πολλάκις ἐβλαπτον αὐτοῦ τὸν σπόρον καὶ τὴν γεωργίαν· αὐτὸς δὲ χαριέντως κρατήσας ἐν τῶν θηρίων, ἔλεγε τοῖς πᾶσι· Διὰ τί με βλάπτετε, μηδὲν ἐμοῦ βλάπτοντος ὑμᾶς ; Ἀπέλθετε, καὶ ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ Κυρίου μηκέτι ἐγγίσητε τοῖς ὕδασι. Καὶ ἐξ ἐκείνου λοιπόν, ὡσπερ φοβηθέντα τὴν παραγγελίαν, οὐκ ἔτι τῷ τόπῳ ἤγγισαν (*ibid.*, col. 916-917) et H, p. 121, l. 28 : Κατ' ἀρχᾶς προσφάσει τῶν ὑδάτων ἤρχοντο αἱ ἀγέλαι τῶν ἀνάγων καὶ ἠφάνιζον τὸν κῆπον καὶ τοὺς καμάτους αὐτοῦ κατήσθιον. Ἐν μιᾷ οὖν ἡμέρᾳ τὸν συνήθως τῆς ἀγέλης ἠγρούμενον κελεύσας στήναι, λαβὼν βράβρον ἠρέμα εἰς τὰς πλευράς αὐτοῦ ἔτυπε λέγων· Διατί με βλάπτετε, μηδὲν μου ἀδικούντος ὑμᾶς, καὶ λυμάνεσθε ἅ οὐκ ἐκάμειτε ; Καὶ παραγγείλας αὐτῷ τοῦ μηκέτι εἰσελθεῖν εἰς τὸν κῆπον ἀπέλυσεν αὐτόν. Ἀπ' ἐκείνης οὖν τῆς ἡμέρας τὴν παραγγελίαν τοῦ ἀγίου φυλάσσοντες ... ; *Ant.*, n° 81, l. 1 : ἔφθασε δὲ καὶ μέγρι βασιλέων ἡ περὶ Ἀντωνίου φήμη (*ibid.*, col. 956) et H, p. 99, l. 29 : ἕως τοῦ βασιλέως Κωνσταντίου ἡ περὶ αὐτοῦ σωτήριος ἀκοὴ ἔφθασε ; *Ant.*, n° 92, l. 6 (*ibid.*, col. 972) et H, p. 135, l. 13. D'autres rapprochements encore sont indiqués ci-dessous, Appendice I. Le cas de la Vie d'Hilarion, dont le traducteur est souvent plus près de la Vie d'Antoine que l'auteur lui-même, qui déjà l'avait imitée à maintes reprises, est tout-à-fait analogue à celui de la Vie de Paul de Thèbes, où l'un des remanieurs (b) paraît avoir emprunté également quelques expressions à l'écrit de S. Athanase, et il fait ressortir la fragilité de l'argumentation de M. Nau, qui voit dans ce fait la meilleure preuve de sa théorie (voir ci-dessus, p. 267, note 3). — P. 112, 16, H introduit une citation

imitait les moines d'Égypte en fabriquant des corbeilles de jonc, le traducteur ajoute qu'il tressait des cordes en feuilles de palmier (1), ce qui était, en effet, un des travaux les plus en honneur chez les moines égyptiens, et particulièrement dans les communautés pakhômiennes (2).

A côté de cette série de passages, qui peuvent nous donner quelque idée au sujet des connaissances générales du traducteur, il s'en rencontre d'autres, plus nombreux encore, où se manifeste, de sa part, un penchant marqué vers les études scripturaires. Non seulement il cite et explique avec complaisance le texte sacré, au point de transformer, de façon assez inopportune, le paragraphe 24 en une longue mosaïque d'extraits de la Bible, mais il réfute par deux fois les opinions de certains de ses commentateurs. Ainsi, au sujet de cette parole de Jésus dans l'évangile de saint Matthieu (XIX, 29) : « Quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme ou ses enfants ou ses champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle », le traducteur (II, p. 105, 25), fait la remarque suivante : « Ce passage ne concerne pas, comme paraissent l'expliquer quelques-uns, ceux qui au temps des persécutions, ont souffert le martyre pour le nom du Seigneur. Il n'est pas dit, en effet, que ceux-là seuls posséderont la vie éternelle, qui auront livré leur corps à la mort au

dont nous n'avons pu déterminer la source : γέγραπται γάρ· Τὴν ἐπιθυμίαν σου διὰ τῆς ὑπομονῆς νίκησον καὶ ἔσῃ τέλειος ἐν Χριστῷ.

(1) "Ἄμα δὲ καὶ κοφίνους ἀπὸ σχοινίων ἐνουφαίνων καὶ σειρὰς βαΐων ἔπλεκε, τοὺς ἐν Αἰγύπτῳ μοναχοὺς μιμούμενος (H, p. 86, 20). La recension *b* du début de la Vie grecque d'Hilarion, recension dont nous parlerons plus loin (Appendice I), a omis les mots : ἅμα δὲ καὶ κοφίνους ἀπὸ σχοινίων ἐνουφαίνων, mais elle porte également : καὶ σειρὰς βαΐων ἔπλεκε κτλ.

(2) D. BESSE, *Les moines d'Orient*, p. 364 sqq, 371 sq. ; LADEUZE, *Étude sur le cénobitisme pakhômien*, p. 294 sqq., 322.

temps de la persécution, mais que tout homme ayant renoncé au monde, à ses passions et à ses richesses à cause de mon nom, possédera la vie éternelle avec ceux qui ont été martyrisés pour mon nom » (1). Plus loin (II, p. 109, I), citant divers textes de l'Écriture pour prouver que la virginité est l'état le plus parfait, il s'exprime ainsi : « Quelques-uns, dans l'intention de faire glisser insensiblement ceux qui marchent dans la bonne voie, prétendent que l'apôtre saint Paul a permis le mariage à ceux qui le désirent. Je suis aussi de cet avis : l'apôtre engage plutôt à se marier et à ne pas se livrer à la débauche. A cause de l'excellence de la virginité, il aime que nous embrassions cet état et il dit : « Il est avantageux pour l'homme de ne pas toucher la femme ». Mais à cause de la débauche, il dit : « Que chaque homme ait son épouse et que chaque femme ait son mari » etc. » (2). Et la réponse ne se termine pas là ; elle prend encore toute une page.

Voici une troisième particularité, qui n'est pas la moins remarquable. Le paragraphe 24 (3), dont nous venons

(1) Οὗ γάρ, ὡς τινες ταῦτα ἐρμηνεύειν δοκοῦσιν, ὅτι περὶ τῶν ἐν καιρῷ διωγμῶν ὑπὲρ τοῦ ὀνόματος αὐτοῦ μαρτυρησάντων εἶπεν ταῦτα ὁ Κύριος· οὗ γάρ λέγει, ὅτι μόνοι οἱ ὑπὲρ τοῦ ὀνόματος αὐτοῦ ἐν καιρῷ διωγμῶν τὰ ἑαυτῶν σώματα εἰς θάνατον παραδεδωκότες ζωὴν αἰώνιον κληρονομήσουσιν, ἀλλὰ καὶ πάντες οἱ διὰ τὸ ὄνομά μου τῶ ἐν τῷ πονηρῷ κειμένῳ κόσμῳ καὶ πάσαις ταῖς ἐπιθυμίαις αὐτοῦ καὶ πᾶσι τοῖς ὑπάρχουσιν αὐτοῖς ἀποταξάμενοι ζωὴν αἰώνιον ὀφθαλμῶ μετὰ τῶν ὑπὲρ τοῦ ὀνόματος μου μαρτυρησάντων κληρονομήσουσι κτλ. **Le traducteur développe ensuite largement cette idée.**

(2) Ἄλλὰ φασί τινες, ὑπολιθῆσαι τοὺς καλῶς τρέχοντας βουλόμενοι, ἐπιτρέπειν τὸν ἀπόστολον τοὺς θέλοντας γαμεῖν· σύμφημι καὶ γὰρ τοῦτο εἰρησθαι ὑπὸ τοῦ ἀποστόλου· γαμεῖν μᾶλλον ἐπιτρέπει καὶ μὴ πορνεύειν· ὅτι γὰρ διὰ τὸ προλαμβάνειν τὰ τῆς παρθενείας προτερήματα ταύτῃ συνάπτειν ἡμᾶς βουλόμενος λέγει· καλὸν ἦν ἀνθρώπῳ γυναικὸς μὴ ἄπτεισθαι· διὰ δὲ τὰς πορνείας, φησὶν, ἕκαστος τὴν ἑαυτοῦ γυναῖκα ἔχεται καὶ ἕκαστη τὸν ἴδιον ἄνδρα· ὥστε διὰ τὴν τῆς πορνείας ἀκρασίαν τὸν γάμον μᾶλλον εἴρηκεν κτλ.

(3) Cette partie, qui se trouve aussi dans le *Parisinus* 1540, est incontestablement du même auteur que le reste de la traduction. Voir les analogies signalées plus haut, p. 284 sq.

d'analyser quelques passages, est formé presque tout entier d'un discours fort étendu, adressé par Hilarion à ses moines, et où il est question du renoncement au monde et, très largement, de la virginité. Cette digression rappelle, d'une manière assez frappante, un écrit de S. Jérôme relatif au même sujet, que nous savons avoir été traduit précisément par Sophronius : la lettre à la fille de sainte Paule, Eustochium, sur la conservation de la virginité (1). Ce n'est pas que l'auteur de la Vie grecque d'Hilarion ait reproduit servilement des passages entiers de cet opuscule. Il faut tenir compte, en effet, de la différence de situation des personnages auxquels s'adressent les deux écrivains : l'un écrit à une dame romaine pour lui signaler les nombreux écueils que rencontre une vierge dans la capitale de l'empire, l'autre parle à des moines qui vivent au milieu du désert. De plus, nous ne voudrions pas affirmer que ce dernier a eu sous les yeux le texte, grec ou latin, de la lettre à Eustochium, au moment où il mettait en grec la Vie d'Hilarion. Bien au contraire. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, dans certains passages, il s'en est rapproché suffisamment pour qu'il soit légitime de conclure qu'il en a eu connaissance et qu'il s'en est inspiré.

A première vue, les deux morceaux présentent plus d'une analogie en ce qui concerne les thèses particulières qui y sont énoncées. L'un et l'autre traitent, bien qu'en termes différents, de la supériorité de la virginité sur l'état du mariage (2), des tentatives du démon pour détourner l'homme de la pratique de la vertu (3), du renoncement au monde pour l'amour du Seigneur (4), de la récompense

(1) Migne, *P. L.*, t. XXII, col. 394-425.

(2) Lettre, nos 19-22 ; H, p. 109, 1-111, 5.

(3) Lettre, nos 3-4 ; H, p. 105, 2-27.

(4) Lettre, nos 39-40 ; H, p. 103, 12 108, 12.

promise à ceux qui gardent une parfaite chasteté (1). Un second trait qu'il n'est peut-être pas inutile de signaler, c'est que, des quelque soixante-dix passages de l'Écriture cités par le traducteur de la Vie d'Hilarion, une vingtaine se rencontrent déjà dans l'épître à Eustochium. Celle-ci fait également allusion à cette histoire de sainte Thècle (2) que nous avons vu rappelée avec complaisance par l'auteur grec (3). Enfin, il y a quelques endroits où se manifeste une assez grande ressemblance entre les deux écrits, au point de vue de la forme comme à celui du fond. Par exemple :

LETTRE A EUSTOCHIUM

P. L., t. XXII, col. 395 : Verum non sufficit tibi exire de terra tua, nisi obliviscaris populi tui, et domus patris tui, ut carne contempta, sponsi jungaris amplexibus. « Ne respexeris, inquit, retro : nec steteris in omni circa regione, sed in monte salvum te fac, ne forte comprehendaris » (*Gen. 19, 17*). Non expedit apprehenso aratro, respicere post tergum, nec de agro reverti domum.

Col. 395 : Stadium est haec vita mortalibus, hic contendimus, ut alibi coronemur. Nemo inter serpentes et scorpiones securus ingreditur.

VIE D'HILARION

P. 104, 21 : Χωρίζται γὰρ βουλόμενος ἡμᾶς τῆς ἐν τῷ κόσμῳ ματαίας ἀναστραφῆς Χριστός λέγει· Οὐδαίς ἐπιβαλὼν τὴν χεῖρα αὐτοῦ ἐπ' ἄροτρον καὶ στραφείς εἰς τὰ ὀπίσω εὐθετός ἐστιν εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ (*Joan., 9, 62*)· καὶ οὐδαίς στρατευόμενος ἐμπλέκεται ταῖς τοῦ βίου πραγματείαις, ἵνα τῷ στρατολογήσονται ἀρέσῃ, Παῦλος ὁ ἀπόστολος λέγει (2 *Tim., 2, 4*). Καὶ ὁ Κύριος λέγει· Ὁ ἐν τῷ ἀγρῷ ὄν μὴ στραφῆτω εἰς τὰ ὀπίσω, ὡσπερ ἡ γυνὴ τοῦ Ἀῶτ (*Matth., 24, 18*) (4).

P. 104, 5 : ἡ δὲ τῶν μοναχῶν πολιτεία καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἀγλοῦσα διὰ τὸν Χριστὸν μαρτυρεῖ, οὐ πρὸς αἶμα καὶ σάρκα παρατασσομένη, ἀλλὰ πρὸς τὰς

(1) Lettre, nos 40 fin et 41 ; II, p. 110, 20-113, 7.

(2) N° 41 : *Tunc Thecla in tuos laeta volabit amplexus* (*P. L., t. XXII, col. 424*).

(3) Voir plus haut, p. 296 sq.

(4) Notons cependant qu'un passage analogue se rencontre aussi dans la Vie d'Antoine, n° 20, l. 3-9 (*P. G., t. XXVI, col. 872*). Les termes dont se sert notre traducteur ne permettent pas de déterminer s'il a emprunté à la lettre de S. Jérôme ou à l'écrit d'Athanase.

« Et inebriatus est, inquit Dominus, gladius meus in caelo » (*Isai. 34, 5*) et tu pacem arbitraris in terra, quae tribulos generat, et spinas, quam serpens comedit? « Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principatus et potestates huius mundi et rectores harum tenebrarum, adversus spiritualia nequitiae in caelestibus » (*Ephes. 6, 12*).

Col. 405 : « Mortificate ergo, inquit Apostolus, membra vestra quae sunt super terram » (*Coloss. 3, 5*) Unde et ipse postea confidenter aiebat : « Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus » (*Galat. 2, 20*).

Col. 407 : « De virginibus, inquit Apostolus, praeceptum Domini non habeo » (*1 Cor., 7, 25*). Cur? Quia et ipse ut esset virgo, non fuit imperii, sed propriae voluntatis. Neque enim audiendi sunt, qui eum uxorem habuisse confingunt, cum de continentia disserens et suadens perpetuam castitatem, intulerit : « Volo autem omnes esse sicut meipsum » (*1 Cor., 7, 8*).... Quare ergo non habet Domini de virginitate praeceptum? Quia majoris est mercedis, quod non cogitur, et offertur. Quia, si fuisset virginitas imperata, nuptiae videbantur ablatae, et durissimum erat contra naturam cogere, angelorumque vitam ab hominibus extorquere, et id quodam modo damnare, quod conditum est.

Col. 408 : Aliis verbis idipsum Apostolus loquitur : « Existimo hoc

ἀρχάς, πρὸς τὰς ἐξουσίας, πρὸς τοὺς κοσμοκράτορας τοῦ σκότους, πρὸς τὰ πνευματικὰ τῆς πονηρίας (*Ephes., 6, 12*), ἕως ἐσχάτης ἀναπνοῆς τὴν πάλτην ἔχουσα, καὶ ἀθλεί καὶ νικᾷ καὶ στεφανούται. τὴν πανοπλίαν τοῦ Θεοῦ ἔχουσα.

P. 108, 5 : Τοῦτων (Ἰωάννου τοῦ εὐαγγελιστοῦ καὶ Παύλου τοῦ ἀποστόλου) οὖν τὴν πολιτείαν μιμήσασθαι ὀφείλομεν, τῶν νεκρωσάντων ἑαυτοὺς τῷ κόσμῳ καὶ τῷ Κυρίῳ ζώντων· Ἰῶ γάρ, φησὶν, οὐκέτι τῷ κόσμῳ, ἀλλὰ τῷ Χριστῷ, καὶ ἐν ἐμοὶ ζῆ Χριστός, Παῦλος λέγει.

P. 110, 5 : ἐπειδὴ γὰρ ἐντολὴν Θεοῦ οὐκ εἶχεν (ὁ ἀπόστολος), ὡς φάσκει, ταύτην (τὴν παρθεναίαν) κηρύσσειν τοῖς ἀνθρώποις, διὰ τὸ ἀνέφικτον καὶ ὑψηλὸν ταύτης ἀξίωμα (ἀγγέλων γὰρ τῶν λειτουργούντων τῷ Κυρίῳ τοῦτο κλέος ἴδιον), ἀγαθοῦ καὶ ἀφθόνου δεσπότου χάριν κηρύσσειν τὸ κορυφαϊότατον καὶ ἀειθαλὲς τῆς ἀδιαπνεύστου παρθεναίας ἄνθος, στέφανον ἀμαρτάντινον τῆ τοῦ Χριστοῦ χάριτι πλερόμενον ὑποδείκνυσιν ἡμῖν, ἵνα ὁ ἐφιέμενος αὐτῆς ἀγωνισάμενος ἐγκρατῆς γένηται. Διὰ τοῦτο γνώμην δίδωσιν ἡμῖν, ἐπειδὴ ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ διὰ τοῦ Εὐαγγελίου αὐτὸς ἡμᾶς ἐγέννησε καὶ θέλει πάντας ἡμᾶς εἶναι ὡς καὶ ἑαυτὸν.

P. 109, 23 : Καλὸν μὲν γὰρ εἶπεν τὸν γάμον ὁ ἀπόστολος, οὐκ ἐπέτρεψεν

bonum esse propter instantem necessitatem, quoniam bonum est homini sic esse » (1 Cor., 7, 26). Quae est ista necessitas, quae aufert gaudia nuptiarum? « Tempus brevium est: Reliquum est, ut et qui habent uxores, sic sint quasi non habeant » (1 Cor., 7, 19).

Col. 424: « Regnum coelorum vim patitur, et violenti rapiunt illud » (Matth., 11, 12). Nisi vim feceris, coelorum regna non capies. Nisi pulsaveris importune, panem non accipies sacramenti. An non tibi videtur violentia, cum caro cupit esse quod Deus est: et illuc unde angeli corruerunt, angelos iudicatura descendit? Egredere quaeso paulisper de carcere, et praesentis laboris ante oculos tuos tibi pinge mercedem, quam nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit (Cor., 2, 9).

δὲ γαμῆν· καὶ τὸ μὴ γαμῆν ὁμοίως συμβουλεύει, οὐκ ἐπιτάσσει δὲ τοῖς μὴ θέλουσιν, ἀλλὰ τοῖς βουλομένοις ὡς ἀγαθὸν ὑποδείκνυσι, προτρεπόμενος ὅτι διὰ τὴν ταχυστάτην τοῦ κόσμου τούτου πάροδον καλὸν ἀνθρώπων μὴ ἄπτεσθαι γυναικός· καὶ οὐ τοῦτο μόνον, ἀλλὰ καὶ οἱ ἔχοντες γυναῖκας ἵνα ὡς μὴ ἔχοντες ὦσι.

P. 111, 4: οἱ δὲ καταξιωθέντες τῆς ἀναστάσεως υἱοὶ γενέσθαι οὔτε γαμοῦσιν, οὔτε γαμίζονται, ἀλλ' ὡς ἄγγελοι εἶσιν ἐν τῷ οὐρανῷ (Luc., 20, 35-36)· ἐὰν γὰρ ἐν τῷ κόσμῳ τούτῳ ὄντες ἐν σαρκί, ὁ μέλλουσιν οἱ ἄγγελοι ἐν τῇ ἀναστάσει γίνεσθαι, οὗτοι διὰ τῆς σωφροσύνης τὴν φύσιν νικήσαντες τῆς σαρκὸς καὶ βιασάμενοι, προλαβόντες ἤρπασαν. Βιαστῶν ἐστὶν ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν καὶ αὐτοὶ ἀρπάζουσιν αὐτὴν (Matth., 11, 12)· ὑπερφορησάντες γὰρ τῆς ματαίας καὶ προσκαίρου ἡδονῆς εὐηρέστησαν τῷ Κυρίῳ. Ὅθεν οὐ μόνον τὸν τῆς παρθενείας μισθὸν παρά τοῦ σωτῆρος λαμβάνουσιν, ἀλλὰ καὶ τῇ τοῦ πνεύματος πτωχεῖα μακαριζόμενοι, ἃ ἠτοίμασεν ὁ Θεὸς ἀγαθὰ τοῖς ἀγαπῶσιν αὐτόν (Cor., 2, 9) κληρονομήσουσι.

Les rapprochements que nous venons de faire entre la lettre à Eustochium et la traduction de la Vie d'Hilarion établissent, avec une assez grande probabilité, que la célèbre épître de S. Jérôme a été entre les mains du rédacteur grec. Puisque nous savons que Sophronius a débuté, en tant que traducteur, par la version de la lettre à Eustochium (1), n'est-il pas très vraisemblable que le traducteur de la biographie, qui utilise le même écrit, n'est autre que l'ami de S. Jérôme? Cette présomption est con-

(1) Voir ci-de. sus, p. 263.

firmée par les ressemblances que présente la physionomie des deux écrivains : si Sophronius nous est dépeint par S. Jérôme comme un homme instruit et spécialement versé dans la science des Écritures, la Vie grecque d'Hilarion témoigne d'une connaissance de la Bible et d'une érudition que personne ne songerait à exiger d'un simple traducteur.

Le résultat auquel on vient de parvenir, n'atteint pas les limites de la certitude, mais seulement celles de la probabilité. D'autre part, il donne prise à deux objections, auxquelles il faut que nous nous arrêtions un instant.

Si Sophronius, dira-t-on, était vraiment l'auteur des Vies grecques d'Hilarion et de Malchus qui nous sont parvenues, pourquoi S. Jérôme eût-il omis, dans la nomenclature du *De viris*, la seconde de ces deux traductions ? La réponse est aisée : la version de la Vie de Malchus aura été exécutée postérieurement au catalogue dressé par S. Jérôme. En tenant compte de ce fait que Sophronius a écrit, de 590 à 392, un ouvrage sur la destruction du Serapeum et deux traductions, celle de la Vie d'Hilarion et celle du Psautier⁽¹⁾, on conçoit sans peine qu'il ait cru devoir ajourner à l'une des années suivantes la traduction d'un écrit beaucoup moins important.

Voici la seconde objection. L'un des caractères que S. Jérôme attribue à la traduction faite par Sophronius de la Vie d'Hilarion, c'est une très grande élégance : *Vitam Hilarionis monachi... in graecum sermonem elegantissime transtulit*. Avant d'entreprendre une étude attentive de la question d'auteur, ce trait m'avait inspiré, je l'avoue, des doutes assez sérieux au sujet des droits que

(1) Voir ci-dessus, p. 295, note 2.

pouvait revendiquer Sophronius sur nos deux traductions. Celles-ci, en effet, sont déparées, comme on l'a vu précédemment, par de nombreux défauts et, en fait d'élégance, elles ne présentent rien de spécialement remarquable. Tout bien considéré, il n'y a pas là, cependant, de motif suffisant pour refuser à Sophronius la paternité de la version grecque des Vies de Malchus et d'Hilarion. Outre que le terme *elegantissime* est assez peu précis et qu'il ne désigne peut-être, dans l'esprit de S. Jérôme, que l'opposé de la servilité, c'est-à-dire l'aisance avec laquelle le traducteur s'est comporté vis-à-vis de l'original, il faut convenir que le saint Docteur ne pouvait que difficilement se dispenser d'adresser au moins une épithète flatteuse au Grec qui dérogeait aux traditions littéraires de ses compatriotes en traduisant dans leur langue quelques-uns des écrits de son illustre ami. On se rappellera enfin que si les deux versions en cause présentent de multiples défauts, le début de la Vie grecque d'Hilarion, qui n'est pas sans élégance, promettait davantage (1).

Nous terminerons cette étude en émettant une conjecture au sujet de la patrie du traducteur. Celui-ci paraît mieux au courant de l'histoire et de la géographie de l'Égypte que des autres régions où s'est déroulé quelque épisode de la Vie d'Hilarion. On a constaté plus haut (2) qu'un détail relatif au travail des moines égyptiens a été ajouté par lui et se trouve être parfaitement exact. Ce n'est pas le seul passage de ce genre. Alors que les localités d'autres pays que l'Égypte, citées par S. Jérôme sans indication de la région où elles sont situées, ont été mentionnées telles quelles ou même passées sous silence par

(1) Voir cependant ci-dessous, Appendice I.

(2) Page 298.

le traducteur (1), les noms de certaines villes égyptiennes sont accompagnés d'un renseignement qui en fixe la position. Ainsi, dans H, p. 98, 7, *perrexit Memphim* est rendu par ἐπορεύθη εἰς Μέμφιν, τῆς Αἰγύπτου πόλεως, et p. 120, 8 *Babylonem* par ἦλθε εἰς Βαβυλωνίαν, πόλεω τῆς Αἰγύπτου (2). L'auteur grec affirme aussi que le préfet (ἑπικρτορ) d'Égypte qui se fit complice des habitants de Gaza pour poursuivre Hilarion et son disciple Hésychius, était un adepte de l'arianisme (H, p. 124, 55-125, 1) (3). Ces quelques traits sont peut-être un indice que le traducteur des Vies de Malchus et d'Hilarion appartenait à l'Égypte, et ici encore, il est intéressant d'en rapprocher cette donnée du *De viris illustribus*, d'après laquelle Sophronius écrivit un ouvrage sur la destruction du Serapeum d'Alexandrie. L'ami de S. Jérôme, auteur hypothétique des deux versions, était-il Égyptien ? Les problèmes relatifs à l'héritage littéraire de Sophronius sont encore entourés d'une trop profonde obscurité pour qu'on puisse faire autre chose que poser la question.

(1) Voir H, p. 89, 26 ; 92, 15 ; 119, 28 ; 125, 29 ; 128, 14 ; 131, 31 ; 133, 5.

(2) Il serait intéressant d'étudier la forme des noms géographiques qui se rencontrent en assez grand nombre dans la Vie d'Hilarion. Le traducteur a-t-il reproduit l'orthographe du manuscrit latin qu'il avait entre les mains, ou bien l'a-t-il parfois modifiée d'après sa fantaisie ou ses connaissances personnelles ? C'est ce qu'on ne pourra déterminer, encore une fois, qu'à l'aide d'une édition critique des textes grec et latin. Voir, en attendant, les remarques du P. De Buck dans les *Acta Sanctorum*, Octobris t. IX, nos 26, 29, 31, 33, 42 du *Commentarius praevius*, et p. 15, note f, p. 49, note o, p. 59, note u.

(3) Peut-être y a-t-il quelque rapport entre cette indication et l'histoire de l'arien Balaeius que raconte S. Athanase dans la Vie d'Antoine (*P. G.*, t. XXVI, col. 964). Voir *Acta SS.*, Januarii t. II, 2^e éd., p. 503, notes d et e.

APPENDICES.

I. LES PREMIERS PARAGRAPHS DE LA TRADUCTION GRECQUE DE LA VIE D'HILARION.

Nous croyons avoir établi avec certitude que les traductions grecques des Vies de Malchus et d'Hilarion remontent à un seul et même auteur, dont la principale caractéristique est d'avoir traité l'original latin avec une excessive liberté, exception faite cependant du début de la Vie d'Hilarion, où le texte grec (que nous appellerons *a*) suit de très près le texte latin. Ce respect du traducteur pour son modèle, se manifestant dans les cinq premiers paragraphes de l'opuscule, contraste singulièrement avec les écarts considérables dont nous avons étudié quelques spécimens. A titre d'exemple, nous citerons le passage où le rédacteur grec abandonne visiblement le premier procédé pour suivre la méthode défectueuse qui sera la sienne jusqu'à la fin du récit :

Jerôme

H

N. 5 : Herbarum ergo succo et paucis caricis post triduum vel quadrimum deficientem animam sustentabat, orans frequenter et psallens, et rastro humum fodiens : ut jejuniorum laborem labor operis duplicaret. Simulque fiscellas junco texens, aemulabatur Aegyptiorum monachorum disciplinam, et Apostoli sententiam, dicentis : *Qui autem non operatur, non manducet* : sic attenuatus, et in tantum exso corpore, ut ossibus vix haereret.

P. 86, 17 : Τοῦτο γὰρ βρωσάων καὶ ὀλίγους ἰσχυρότους μετὰ τρεῖς ἢ τέσσαρας ἡμέρας ἐκλείπουσαν τὴν ψυχὴν ἐβάσταζεν. εὐχόμενος συνεχῶς καὶ ψάλλον καὶ διεξέλλε τὴν γῆν σκάπτων, ἵνα τῶν νεστεῶν τὴν κάραν ὁ τοῦ ἐργου κόπος διπλασιάσῃ. ἄμα δὲ καὶ κοφίους ἀπὸ σχολίου ἐνοράων καὶ σειρὰς βάλων ἐπέλεγε, τοὺς ἐν Αἰγύπτῳ μοναχοὺς μιμούμενος. Εἰς τοσοῦτον οὖν τῆς ὑπερβολῆς τῶν νεστεῶν ἐαυτὸν κατέπειξεν, ὥς μόλις τὰ ὀστέα αὐτοῦ ὑπὸ τῆς τοῦ σώματος ἐπιφανεῖας συγκαροτεῖσθαι.

Comment expliquer ce brusque changement d'allures ? Deux hypothèses se présentaient à l'esprit : ou bien deux rédacteurs avaient mis successivement la main à la traduction de la Vie d'Hilarion, et le premier avait cessé brusquement son travail — mené avec le souci d'être fidèle à l'original — au milieu de la phrase que nous venons de citer, ou bien il y avait un traducteur unique qui s'était affranchi de toutes les lois d'une traduction exacte, après avoir éprouvé les difficultés qu'offrait semblable entreprise. Tout considéré, nous penchions vers la seconde alternative, lorsque l'examen du manuscrit grec 1540 de la bibliothèque nationale de Paris vint changer complètement l'aspect de la question. Ce manuscrit (1), qui appartient au XI^e siècle, renferme un texte de la version grecque qui n'apporterait à l'édition de M. Papadopoulos-Kerameus que le contingent de variantes habituel, si le début n'en différait considérablement, au point de constituer des cinq premiers paragraphes (2) une recension tout-à-fait distincte (nous l'appellerons *b*). Chose vraiment remarquable, les deux textes s'écartent l'un de l'autre jusqu'à l'endroit précis où commence la traduction libre, c'est-à-dire jusqu'aux mots soulignés dans notre citation : καὶ σειρὰς βίων ἔπλεξε, τοὺς ἐν Ἀγγύπτῳ μοναχοὺς μιμνόμενος. Εἰς τοσοῦτον οὖν τῆς ὑπερβολῆς τῶν νεστειῶν ἑαυτὸν κατέτηξεν καὶ (II, p. 86, l. 21), et à partir de ce passage jusqu'à la fin du récit, à part des variantes insignifiantes, ils coïncident complètement. Si *a* est une traduction littérale du latin, *b* en est une version libre, caractérisée par des remaniements et des additions qui le rendent plus long que *a*.

(1) Voir *Catal. cod. hag. graec. bibl. nat. Parisiensis*, p. 240.

(2) Bien entendu, ce sectionnement en paragraphes est tout artificiel : c'est celui qui a été adopté par Migne pour le texte latin et par M. Papadopoulos-Kerameus pour le texte grec.

En y regardant de près, il est facile de se convaincre que *b* présente, d'une manière indéniable, les mêmes traits que la Vie grecque de Malchus et la seconde partie de la Vie d'Hilarion : même liberté vis-à-vis de l'original, mêmes lacunes dans la connaissance du latin, même style, mêmes locutions. Voici quelques expressions communes à ces divers textes, qui démontreront que le début de la Vie d'Hilarion du manuscrit de Paris remonte au même auteur que le restant de la traduction : 516, 4 τῆς αἰώνιου σωτηρίας ; M, p. 449, ὁ σωτηρίαν αἰώνιον — 516, 4, 9 et 29 τῇ τοῦ Κυρίου χάριτι : même expression dans H, 94, 5 ; 95, 19 ; 107, 27 ; 110, 10 ; 111, 21 ; 110, 17 ; 113, 9 ; 124, 21 ; 134, 8 — 517, 14 ἡ πᾶσα σπουδή : fréquent dans M et H, voir ci-dessus p. 285 — 517, 17 τῆς ἐνθέου πολιτείας : locution identique dans M et H, voir ci-dessus p. 284 — 517, 27 διὰ τὸν τῆς φιλαδελφίας θεσμὸν : M, 449, 9 διὰ τὸν τῆς φιλαδελφίας θεσμὸν — 518, 1 τὸν μονήρι βίον : M, 455, 14 τοῦ μονήρους βίου — 518, 5 πλουσίως ἐν πᾶσι : M, 444, 5 πλουσίως ἐν πᾶσιν — 518, 7 πολλοὶ ὑπὸ διαφορῶν ἀσθενειῶν καὶ ὑπὸ πολλῶν πνευμάτων ἀκαθάρτων ὀγκλύμενοι : H, 117, 20 πολλοὶ... ποικίλαις νόσοις ἀσθενοῦντες καὶ ὑπὸ πνευμάτων ἀκαθάρτων ὀγκλύμενοι : l'expression ἀκάθαρτα πνεύματα se rencontre encore dans H, 126, 17 ; 127, 20 ; 132, 24 ; 135, 2 et 6, etc. — 518, 12 τοῖς πόνοις τῆς ἀσκήσεως καὶ πάσαις ταῖς τῆς θεοσεβείας ἀρεταῖς μέχρι τέλους ἐγκαρτέρησον : M, 455, 16 τῇ τοιαύτῃ ἀρετῇ ἀνεπιλήπτως ἐγκαρτερήσαντός μου ; H, 105, 11 ἐγκαρτερεῖν τοῖς πόνοις τῆς ἀσκήσεως — 518, 18 ἀπολυθεὶς δὲ παρ' αὐτοῦ ὁ ὄσιος Ἰλαρίων ἐπανήλθεν εἰς τὴν ἰδίαν πατρίδα αὐτοῦ· πρὸ δὲ τῆς ἐπανόδου αὐτοῦ... : M, 448, 14 ἀπέλυσεν ἡμᾶς ἀπελθεῖν εἰς τὰ ἴδια μετ'εἰρήνης. Πρὸ δὲ τῆς ἐπανόδου ἡμῶν... ; H, 101, 24 ἀπέλυσεν αὐτὸν καὶ ἐπανήλθε — 519, 20 πρὸς πάσας τὰς μεθοδείας τοῦ διαβόλου : expression fréquente dans M et H, voir ci-dessus, p. 285 sq. — 519, 25 ὁ μισόκαλος διάβολος καὶ

φθονερός : M, 459, 4 τὸν βιάσκαλον καὶ μισόκαλον διάβολον ; H, 124, 22 εἰς φθόνον καὶ μῖσος (1) — 518, 25 ἴνα μὴ ὑπόδικον τοῦ κρίματος Ἀνακίου καὶ Σαμφερίης ἑαυτὸν καταστήσῃ : H, 111, 27 ὑπόδικον ἑαυτὸν τοῦ κρίματος τοῦ ἀποστόλου καταστήσας — 517, 18 ὄργησε πρὸς αὐτὸν εἰς τὴν ἔρημον καὶ εὐρών αὐτὸν ἔμεινε πρὸς αὐτὸν : M, 455, 15 ἀπῆλθον ἐκεῖ καὶ προσελθὼν αὐτοῖς ἔμεινε παρ' αὐτοῖς ; H, 125, 29 ἀπῆλθεν εἰς Βρούγγιον... καὶ εὐρών ἐκεῖ ἀδελφοῦς γνωρίσους ἔμεινε παρ' αὐτοῖς. Nous avons noté encore une dizaine de rapprochements du même genre : ceux que nous venons d'indiquer ne laissent, croyons-nous, aucun doute sur l'identité d'auteur. *b* et la seconde partie de la version grecque de la Vie d'Hilarion forment un travail d'un seul jet, tandis que *a* est une pièce de rapport, conçue d'une tout autre manière et dont on voit aisément le point de suture avec le reste de l'opuscule. Le passage d'une partie à l'autre se fait d'une façon brusque, au milieu d'une phrase dont par là même la construction est devenue assez irrégulière (2). De plus, il est à remarquer que le traducteur de la Vie d'Hilarion, suivant une habitude qui lui est familière (3), rappelle dans la partie traduite librement certains faits énoncés dans les cinq premiers paragraphes : or, les termes dont il se sert à cet effet sont ceux de *b*, et non de *a* (4), preuve que la première partie de son travail était *b* et non pas *a*.

(1) Expression empruntée peut-être à la Vie d'Antoine (*P. G.*, t. XXVI, col. 845 : ὁ δὲ μισόκαλος καὶ φθονερός διάβολος οὐκ ἤνεργεν).

(2) Il faudrait en effet : ἴνα δὲ καὶ κοφίσους ἀπὸ σχολίων ἐνύφαινε καὶ σειρὰς βίων ἐπέλει. et non pas ... ἐνούφαινον ... C'est que ce mot termine brusquement la recension *a* (S. Jérôme : *lexens*).

(3) Voir plus haut, p. 254, note 2 et p. 281.

(4) Comparer H, p. 88, 12-13 au texte ci-dessous, p. 319, l. 16-17 et à H, p. 85, 26 ; H, p. 88, 20 au texte ci-dessous, p. 319, l. 22 et à H, p. 85, 29 ; H, p. 88, 21 au texte ci-dessous, p. 319, l. 31 — 320, l. 1 et à H, p. 86, 7-8 ; H, p. 88, 22 au texte ci-dessous, p. 320, l. 13 et à H, p. 86, 17 ; H, p. 89, 11-12 au texte ci-dessous, p. 319, l. 19-20 et à H, p. 85, 27-28.

Est-ce à dire que *a* est un travail postérieur, dû à quelque écrivain qui avait sous les yeux le texte latin et voulut en traduire les premiers paragraphes plus fidèlement que son devancier ? Cette solution paraît la plus naturelle, et pourtant un indice nous force à suspendre notre jugement sur ce point. Un examen attentif fait découvrir, en effet, quelques points de contact entre *a* et le reste de la Vie grecque d'Hilarion, jointe à la traduction de la *Vita Malchi*. Ainsi, d'un côté comme de l'autre, on trouve ἐπιχειρέω dans le sens d'*entreprendre* (1), ὑπόθεσις dans le sens de *matière* (2) ; d'un côté comme de l'autre, ἀναστρωσίς signifie *genre de vie* (3), ὑποβάλω *suggérer* (4), ὑποστήζω *soutenir* (5) ; ici comme là, circus est rendu par ἑπιπροδρομία (6), *delectare* par τέρπω (7), *mitti a* par ἀποστέλλεσθαι παρά (8). La locution ἀπέργουμι εἰς dont la répétition est si fréquente dans la traduction libre, se rencontre également dans *a* (9), alors que le latin porte *ingredi* ; il en est de même de l'expression ἐκεῖνοι οἱ τόποι pour le latin *loca* (10). Les mots ὁ τοῦ Χριστοῦ στρατιώτης (*tirunculus Christi*) qu'on lit au n° 5, sont employés aussi

(1) H, p. 83, 15, p. 87, 15, p. 98, 5 etc.

(2) H, p. 83, 7, p. 96, 30.

(3) H, p. 83, 6, p. 104, 22, p. 113, 6, p. 108, 25.

(4) H, p. 86, 8, p. 88, 21 ; M, p. 435, 19.

(5) H, p. 86, 18 ; M, p. 442, 15.

(6) H, p. 84, 19, p. 96, 15.

(7) H, p. 84, 20, p. 133, 25.

(8) H, p. 84, 13, p. 100, 10 et 15.

(9) H, p. 85, 14 (εἰς τὴν ἔρημον ἀπῆλθεν), p. 90, 18 (εἰς τὴν ἔρημον ἀπελθοῦσα), p. 114, 5 (ἀπερχομένου ἐπὶ τὴν ἔρημον), p. 120, 4, p. 123, 27 et 29 etc., etc. ; M, p. 435, 7 et 10, p. 437, 8.

(10) H, p. 85, 16 (ἐκεῖνων τῶν τόπων), p. 89, 23, p. 120, 11, p. 121, 6, p. 122, 12, p. 123, 1, p. 127, 31, p. 129, 1, 9 et 12, p. 130, 2 ; p. 135, 23 ; M, p. 437, 10, p. 445, 18. Comparer encore H, p. 83, 11 ἀναγνώσκειται (*legitur*) à 125, 5 ἀναγνώστας (*lectoribus*) ; 85, 11 ἀποφάστως à 105, 27 ἀπόφασιν ; 86, 18 ἐκλείπουσαν (*deficientem*) à 135, 8 ἐκλείπειν.

au n° 6, lequel provient certainement de la même plume que le reste de la traduction. Nous serions donc tenté de croire que *a* et *b* représentent deux éditions différentes faites par le même auteur, et cette hypothèse aurait l'avantage d'expliquer au mieux les rapports assez compliqués qui se remarquent entre *a*, *b*, et le latin. *a* et *b*, en effet, ne sont pas indépendants l'un de l'autre ; ils se rencontrent parfois dans le choix des termes et çà et là, dans des détails insignifiants, tels que le temps d'un verbe, ils s'écartent simultanément du latin (1). Chacun des deux rédacteurs, cependant, a connu le texte latin : si *a* est une traduction littérale, *b* dans quelques passages de peu d'importance, est plus voisin du latin que *a* (2). Ces deux faits sont assez difficiles à comprendre, si l'on adopte une autre hypothèse que celle de l'identité d'auteur. Au contraire, on conçoit fort bien que le rédacteur de *b*, reprenant son travail pour une raison quelconque, ait tenu compte de son premier essai, tout en travaillant principalement

(1) Voir, par exemple, H, p. 84, 27 : πῶς μὲν ἀδιαλείπτως ἦν ἐν τῇ προσευχῇ, et le texte *b* publié ci-dessous, p. 317, 25 : πῶς ἀδιαλείπτως μὲν προσηύχετο, pour le latin : *quam creber in oratione* — H, p. 85, 13 : Ἦν οὖν τότε πεντεκαίδεκαέτης, ὅτε γυμνός ... et *b*, p. 318, 26 : Ἦν δὲ τότε ὁ μακάριος ἑτῶν δεκαπέντε, ὅτε γυμνός ..., pour le latin : *Erat autem tunc annorum quindecim. Sic nudus ...* — H, p. 86, 11 : τὸ στῆθος ἀποῶ ... ἔτυπτεν et *b*, p. 320, 3 : τὸ στῆθος ἐποῶ ἔτυπτεν, pour le latin : *et pectus ... verberans* — H, p. 86, 13, les termes λακτιζειν, κριθαί, ἄχυρα, καῶμα, ψῶχος qu'emploie H, p. 86, 13-16, pour rendre les mots latins *calcitrare, hordeum, paleae, aestus* et *strigora*, se rencontrent également dans *b*, p. 320, 7-9.

(2) Ainsi, H, p. 84, 8 : ἀλλὰ γὰρ τῷ προτεθέντι λόγῳ ἀρχὴν ποιήσωμεν : *b*, p. 316, 30 : Τοῦτων τοίνυν τῶν κινῶν τὰς ὑλακτούσας κατὰ τοῦ ἁγίου γλώσσας κατατιγάζοντες ἐπὶ τὸ προκειμένον ἡμῶν προθύμως ἐπανερχόμεθα ; S. Jérôme : *Verum destinato operi imponam manum, et Scyllaeos canes obturata aure transibo* — H, p. 84, 18 ἐπίστευσε : *b*, p. 317, 9 : πιστεύων ; S. Jérôme : *credens* — H, p. 85, 8 διανείμας ; *b*, p. 318, 21 : ἐχαρίσατο ; S. Jérôme : *largitus est* — H, p. 85, 15 : σημείω ; *b*, p. 319, 2 : μιλιον ; S. Jérôme : *milliario* — H, p. 85, 25 : ἀπὸ δορᾶς ; *b*, p. 319, 17 : δερμάτινον ; S. Jérôme : *pelliceum* — H, p. 85, 27 : στρωμα ; *b*, p. 319, 17 : σάγον (*cod. σαγὴν*) ; S. Jérôme : *sagum* — H, p. 86, 11 : γρόνθοις ; *b*, p. 320, 3 : πυγμαίς ; S. Jérôme : *pugnīs*.

sur le texte latin. Nous n'insisterons pas pour le moment sur ces questions délicates : aussi bien, pour s'avancer sur ce terrain d'une manière assurée, il faudrait posséder tout d'abord une édition critique de la Vie grecque d'Hilarion et des recensions *a* et *b* (1). Notons seulement combien il devient facile d'expliquer ce fait assez étrange de l'existence de deux recensions différentes des premiers paragraphes de la Vie grecque, quand on admet que celle-ci a pour auteur l'ami de S. Jérôme, Sophronius. Il est à supposer que lorsque S. Jérôme reçut l'exemplaire de la version grecque exécutée par Sophronius, il ne trouva pas de son goût les remaniements, parfois bizarres, qu'avait subis son œuvre en passant du latin en grec. Dès le début, il dut être singulièrement étonné, par exemple, de voir l'historien Salluste transformé en bienheureux serviteur du Christ et en confident du biographe (p. 516, 6). Estimera-t-on chose invraisemblable qu'il ait écrit un mot de reproche à celui qui lui faisait commettre un pareil anachronisme, et que Sophronius, pour satisfaire l'illustre écrivain, ait refait de son mieux les premiers paragraphes de son travail, sans avoir le courage de poursuivre jusqu'au bout cette difficile et fastidieuse besogne ?

Enfin, il est intéressant de constater que Sozomène, dans son *Histoire ecclésiastique*, a utilisé la recension *b* (2). Voici les passages qui accusent cette dépendance ; on remarquera que Sozomène et *b* s'éloignent à la fois du texte latin et de *a* :

(1) A en juger par l'*incipit*, le manuscrit de Samos signalé par M. Papadopoulos-Kerameus (*op. cit.*, p. 82, note 1) renferme la recension *a*, tandis que le *Vaticanus* 1589 et le *Mosquensis* 387 ont le texte *b* (cfr. *Catal. cod. hag. graec. bibl. Vatic.*, p. 131 ; VLADIMIR, *Catal. des mss. de la bibl. synod. de Moscou*, t. I, p. 582).

(2) Voir plus haut, p. 271 sqq.

<i>Jérôme</i>	<i>a</i>	<i>b</i>	<i>Sozomène</i>
<i>N. 3</i> : Porro frequentiam eorum qui ad eum ob varias passiones aut impetus daemonum concurrebant, ultra non ferens : nec congruum esse ducens, pati in eremo populos civitatum...	<i>H. p. 84, 31</i> : Πάλιν οὖν τὴν πολυογγλίαν τῶν πρὸς αὐτὸν παραγενόμενων διὰ ποικίλα πάθη καὶ ὀργὰς δαιμόνων οὐ φέρων, οὐδὲ πρέπον ἐν τῇ ἐρημῶν λέγων δῆλους πόλεων ὑπομένειν ...	<i>P. 318, 7</i> : ἤρξαντο πολλοὶ ὑπὸ διαφόρων ἀσθενειῶν καὶ ὑπὸ πολλῶν πνευμάτων ἀκαθάρτων ὀγγύμενοι ἀκούοντες παραγίνεσθαι πρὸς αὐτόν. Ἐπεὶ οὖν οὐκ εἴων αὐτὸν κατὰ γνώμην ἤρεμεῖν ...	<i>III, 14</i> : οὐ γὰρ συνεχωρεῖτο κατὰ γνώμην ἤρεμεῖν, πολλῶν ὄντων ἐκάστοτε τῶν ὡς Ἀντώνιον ἐργόμενων.
<i>Ibid</i> : reversus est cum quibusdam monachis ad patriam.	<i>H. p. 85, 5</i> : μετὰ τινῶν μοναζόντων εἰς τὴν ἰδίαν πατρίδα ἐπέστρεψεν.	<i>P. 318, 18</i> : ἐπανῆλθεν εἰς τὴν ἰδίαν πατρίδα αὐτοῦ.	<i>Ibid.</i> : ἐπανῆλθεν εἰς τὴν πατρίδα.

D'autre part, nous avons cité déjà (1) les passages de l'*Histoire ecclésiastique* où Sozomène a fait un emprunt à la recension *a* : les passages parallèles de *b* étant tout différents, la dépendance de l'historien vis-à-vis de *a* ne saurait être mise en doute. Bien plus, la phrase suivante de l'*Histoire ecclésiastique* est une combinaison de *a* et de *b* :

<i>Jérôme</i>	<i>a</i>	<i>b</i>	<i>Sozomène</i>
<i>N. 3</i> : et parentibus jam defunctis, partem substantiae fratribus, partem pauperibus largitus est, nihil sibi omnino reservans.	<i>H. p. 85, 6</i> : καὶ τῶν γονέων αὐτοῦ τελευτήσαντων, μέρος μὲν τῆς οὐσίας τοῖς ἀδελφοῖς δίδωσιν, μέρος δὲ τοῖς πτωχοῖς διανείμας, οὐδὲν ἑαυτῷ τὸ σύνολον ὑπολεί-	<i>P. 318, 19</i> : ἐτελεύτησαν οἱ γονεῖς αὐτοῦ πάντα τὰ ὑπάρχοντα αὐτῶν αὐτῷ καταλείψαντες, ἅπερ λαβὼν ὁ ἄγιος Παρρίων τὰ μὲν ἀδελφοῖς ἐνομομένοις, τὰ δὲ πτωχοῖς ἐχαρίσα-	<i>III, 14</i> : Καταλαβὼν δὲ τελευτήσαντας τοὺς πατέρας, εἰς τοὺς ἀδελφούς καὶ τοὺς θεομένους τὴν οὐσίαν διένειμεν· οὐθὲν δὲ παντῶν πασικαταλιπῶν ἑαυτῷ.

(1) Pages 272-273.

πρόμενος.

το, μηδὲν ἀπ' αὐ-
τῶν ἐκστῆ κατὰ
λείψας.

Sozomène a-t-il connu les deux rédactions du début de la Vie grecque d'Hilarion, ou bien avait-il sous les yeux un texte déjà mêlé ? L'étude des différents manuscrits de la version grecque permettrait seule de répondre à cette question, en fixant d'une manière précise le texte primitif des recensions *a* et *b*. Sans doute nous expliquerait-elle aussi certaines particularités curieuses des différentes recensions dérivées. S'il est certain, en effet, que le début du texte représenté par le *Coislinianus* 110, de la rédaction de Métaphraste et du panégyrique d'Hilarion par Néophyte le Reclus dépend de *b*, on constate d'autre part que certaines expressions de ces diverses recensions s'accordent plutôt avec *a*, tel du moins que nous le fait connaître le texte imprimé.

Malgré l'incertitude qui règne sur ces problèmes par suite de l'insuffisance de nos renseignements au sujet de la tradition manuscrite, nous croyons utile de donner une édition provisoire de *b*, d'après le *Parisinus* grec 1540, du XI^e siècle. Chacun pourra ainsi s'assurer que *b* est sorti de la même plume que la traduction de la Vie de Malchus et la seconde partie de la Vie d'Hilarion. Le texte du manuscrit est reproduit fidèlement, sauf la ponctuation et les fautes d'orthographe et d'accentuation ; nous l'avons divisé en paragraphes correspondant à ceux de *a* et de la Vie latine.

88^r.

Βίος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰλαρίωνος¹.

I. Τοῦ μακαριωτάτου καὶ φίλου τοῦ Θεοῦ Ἰλαρίωνος τὴν πολιτείαν

¹ *cod.* Ἰλαρίωνος

ἀναγράφεσθαι μέλλων, ταῖς ἐκείνου πρεσβείαις τὸν Κύριον παρακαλῶ
 ὥστε διὰ τοῦ ἁγίου πνεύματος αὐτοῦ δοθῆναι μοι λόγον, ἵνα δυνηθῶ
 πρὸς ἀξίαν τὰς ἐκείνου ἀρετὰς διηγήσασθαι. καὶ κατὰ μίμησιν τοῦ
 ἁγίου βίου αὐτοῦ εὐθυνομένως τῇ τοῦ Κυρίου χάριτι τῆς αἰωνίου κατα-
 5 ξιωθῶ σωτηρίας. Τοσαύτη γὰρ ἐστὶν ἡ τοῦ ὁσίου ἐκείνου ἀνδρὸς πρὸς
 Κύριον παρρησία, καθὼς ὁ μακάριος δούλος τοῦ Χριστοῦ Κρίσπος ἡμῶν
 διηγήσατο, ὡς πάντα λόγον καὶ ἔπαινον ἀνθρώπων ταῖς τῶν πράξεων
 αὐτοῦ ἀρεταῖς καλύπτεσθαι. Ὅθεν εἰ καὶ μὴ πρὸς ἀξίαν ταύτας ἀνεγρα-
 ψάμεθα, ἀλλ' ὅμως ἐπὶ πέρας ἄγειν τὴν τοιαύτην ἡμῶν πρόθεσιν τῇ
 10 τοῦ Κυρίου χάριτι σπουδάζομεν, τὰς πνευματικὰς ἀριστείας τοῦ ὁσίου
 ἐκείνου ἀνδρὸς ἀποκαλύπτοντες. Εἰ γὰρ Ἀλέξανδρος ὁ τῶν Μακεδόνων
 βασιλεὺς, ὁ ἐν τῷ ἁγίῳ προφήτῃ Δαυὶδ πάντων μᾶλλον τῶν πρὸ αὐ-
 τοῦ βασιλέων ἕως ἄκρον² τῆς οἰκουμένης μεγαλυνθείς (1), ὅς, φασίν, ἐπὶ
 τὸν τάφον τοῦ Ἀγγιλλέως γενόμενος τὴν πολεμικὴν ἐκείνου ἀνδρείαν
 15 θουμαζῶν εἶπεν· Εὐτυχὴς εἰ παρὰ πάντας τοὺς ἥρωας ἀνδράς, ὦ
 νεώτερε, ὅτι τοιαύταις εὐφημίαις λόγων καὶ παρ' Ὀμήρου καὶ παρὰ
 πολλῶν σοφῶν ἡ πολεμικὴ σου ἀκαταμάχητος ἀνδρεία κηρύσσεται,
 πόσω | μᾶλλον ἡμῶν πρέπει τῆς ἀληθείας κήρυκας γενομένους τὴν Fol. 88
 μνήμην καὶ ἐπέραστον τοῦ θεοφιλοῦς τούτου ἀνδρὸς διηγήσασθαι πολι-
 20 τεῖαν, ἧς καὶ ὁ ἁγιώτατος Ἐπιφάνιος ἐπίσκοπος Κύπρου, ἰκανοῦ χρό-
 νου αὐτόπτης γενόμενος, πρὸς ὄνησιν τῶν μαθητῶν σφιδῶν πάσῃ
 τῇ οἰκουμένῃ ταύτην ἐκήρυξεν ἵνα καὶ ἡμεῖς παρὰ τῶν ἁγίων ἡμῶν
 τούτων πατέρων παραλαβόντες τοῖς βουλομένοις ἀφθόνως μεταδίδω-
 25 μεν³, τὰς τῶν βασκάνων καὶ ψευδοδέλφων γλώσσας πρὸς λοιδορίαν
 τοῦ μακαρίου Ἰλαρίωνος⁴ ὁξυνομένους δίκην ἀράχης διακόπτοντες.
 Οὗτοι γὰρ κατὰ τὴν τῶν Φαρισαίων ὑπόκρισιν ὑποβόως τὴν ἐν Χριστῷ
 ἐλευθερίαν αὐτοῦ κατασκοπήσαντες πρὸς οἰκείαν αἰσχρὴν γλῆυξιν
 αὐτὴν πολυτρόπως ἐτόλμησαν, ὧν τὴν ἀθάδαιαν οὔτε ὁ τοῦ ἁγίου
 Ἰωάννου τοῦ βαπτιστοῦ βίος, οὔτε ἡ τοῦ Κυρίου πλουσία χάρις παι-
 30 δεύει. Τούτων τοίνυν τῶν κυνῶν τὰς ὑλακτούσας κατὰ τοῦ ἁγίου
 γλώσσας κατασιγάζοντες, ἐπὶ τὸ προκειμένον ἡμῶν προθύμως ἐπα-
 νεργήμεθα, τὴν ἐνταῦθα πατρίδα καὶ τὸ γένος ἐκείνου τοῦ ἁγίου ἀνδρὸς
 παριστῶντες τῷ λόγῳ.

² cod. ἄκρων ³ cod. μεταδίδωμεν ⁴ cod. Ἰλαρίωνος

(1) Cfr. Daniel, VII, 6; VIII, 5-8, 21-22; XI, 3-4.

89r. II. Γλαρίων τοίνυν ὁ ἅγιος τῷ μὲν γένει ἦν Παλαιστίνος (1), ἀπὸ
 κώμης Θαβθαῖά³ κειμένης ἀπὸ πέντε μιλίων τῆς πόλεως Γάζης. Ήσαν⁶
 οὗ οἱ γονεῖς αὐτοῦ εἰδωλολάτραι· ῥόδον ὡς ἔπος εἶπεῖν ἐξ ἀκανθῶν
 ἀναφυεῖς, ἀπεστάλη δὲ παρὰ τῶν γονέων αὐτοῦ εἰς Ἀλεξάνδρειαν μαθεῖν
 γράμματα (2), κακεῖ διέτριβεν τῇ ἐκ φύσεως αὐτοῦ ἀγαθῇ προαιρέσει 5
 διαπρέπων ἐν πᾶσιν. Ὑπόσ τε τῶν ὁμηλικῶν τῆς τοιαύτης ἀρχῆς
 κάλλιπτος ἐγένετο, ἀγαπητικὸς πρὸς πάντας τοὺς ὁμόφρονας ὑπάρχων
 δυνατός τε ἦν ἐν συνέσει λόγων, ἀποτόμως τοὺς τῇ ἀληθείᾳ ἀνθιστα-
 μένους ἐλέγχων, καὶ τὸ πάντων μεῖζον, πιστεύων τελείως εἰς τὸν Κύ-
 ριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστόν, οὐχ ἱπποδρομικαῖς δὲ μανίαις, οὐδὲ ταῖς 10
 τῶν θηριαλώπων ἀίμοσφόροις θεωρίαις, οὐδὲ θεάτρων ἀίσχροις καὶ
 ἀκαθάρτοις θεάμασιν τὸ καθαρόν τῆς διανοίας αὐτοῦ μολύνας ποτε,
 ἀλλ' οὐδὲ ὄλιγος τῶν ἀθέσμων καὶ μυσαρῶν τούτων θεατῆς γενόμενος
 Ἦν δὲ αὐτοῦ ἡ πᾶσα σπουδὴ εἰς τὴν ἐκκλησίαν συναρᾶσθαι καὶ ἀκούειν
 ἐπιμελῶς τῶν θεοπνεύστων Γραφῶν. 15

III. Προκόπτων δὲ περὶ τὸν τῆς θεοσεβείας ζῆλον, καὶ ἑκάστην
 ἡμέραν ἤκουεν παρὰ πάντων περὶ τῆς ἐνθέου πολιτείας τοῦ μακαριω-
 τάτου Ἀντωνίου, καὶ ζέων τῷ πνεύματι, εὐθύς ὄρμησε πρὸς αὐτὸν εἰς
 τὴν ἔρημον, καὶ εὐρών αὐτόν, ἔμεινε πρὸς αὐτόν καὶ παρ' αὐτοῦ κατή-
 γθη, καὶ τὸ στήμα τοῦ μοναχοῦ ὁ ἅγιος Ἀντώνιος δέδωκεν αὐτῷ. 20
 Ἐμεινέ τε παρ' αὐτοῦ ὡσεὶ μῆνας δύο, καὶ κατανοήσας ἀκολούθως
 τὴν ἀκρίβειαν | τῆς πολιτείας⁷ αὐτοῦ καὶ τὸ σεμνὸν ἦθος αὐτοῦ καὶ τὸ
 ἐπιεικὲς καὶ πρᾶον τῆς καταστάσεως αὐτοῦ, καὶ πάσας τὰς ἐν Χριστῷ
 ἀρετὰς τοῦ ἁγίου γνησίως καταμαθὼν, καὶ τὴν τούτων μνήμην ἀκατά-
 ζοντι πόθῳ γυμνάζων παρ' ἑαυτοῦ. Ἡὼς ἀδιαλείπτως μὲν προστήχετο, 25
 σπουδαίως δὲ μετὰ ἐπιεικείας καὶ πολλῆς ἀγάπης ὑπεδέχετο τοὺς πα-
 ραγινομένους πρὸς αὐτόν ἀδελφοὺς διὰ τὸν τῆς φιλαδελφείας θεσμόν·
 φιλόξενος γὰρ ἦν καὶ παρακλητικὸς εἰς τὸ νοθεύεσθαι καὶ ἐπιστρέψαι
 πρὸς τὸν Κύριον τοὺς παραγινομένους πρὸς αὐτόν τῶν ἀπίστων καὶ εἰς

³ cod. οὐθαῖ ⁶ cod. εἶσαν ⁷ in fine pag. praeced. scriptum erat jam
 τῆς πολι...

(1) Cfr. *Vit. Antonii*, n. 1: Ἀντώνιος γένος μὲν ἦν Λιγύπτιος. *P. G.*, t. XXVI, col. 840.

(2) Cfr. *ibid.*, col. 841, l. 5.

τόν μονήρη βίον τοὺς βουλομένους προτρέψασθαι εὐμενῶς· τῆς γὰρ ἐγκρατείας αὐτοῦ τὴν τραχύτητα οὔτε μία ἀβήρωστία σώματος ἴσχυσεν λῦσαι ποτε. Εἰργάζετο δὲ ταῖς χερσὶ πάντοτε καὶ διεψάλλεν καὶ τῷχετο ἀδιαλείπτως (1), τύπος ἀγαθὸς πᾶσι τοῖς βουλομένοις ζηλοῦν αὐτοῦ τὴν πολιτείαν γενόμενος. Ἐπανθούσης γοῦν αὐτῷ πλουσίως ἐν πᾶσι τῆς τοῦ Χριστοῦ χάριτος καὶ τῆς ὁσίας πολιτείας πανταχοῦ διαβαινούσης, ἤρξαντο πολλοὶ ὑπὸ διαφόρων ἀσθενειῶν καὶ ὑπὸ πολλῶν πνευμάτων ἀκαθάρτων ὀγλοῦμενοι ἀκούοντες παραγένησθαι πρὸς αὐτόν. Ἐπεὶ οὖν οὐκ εἶὼν αὐτὸν κατὰ γνώμην ἤρεμεῖν, ἤβουλήθη εἰς τὴν ἐσώτερην ἔρημον ἑαυτὸν μεταθεῖναι (2). | Καλέσας οὖν τὸν ἄγιον Ἰλαρίωνα⁸ καὶ Fol. 90
ἐξεγείρων αὐτοῦ τὴν προθυμίαν λέγει αὐτῷ· ὦ στρατιώτης δόκιμος τοῦ Χριστοῦ, γενναίως τοῖς πόνοις τῆς ἀσκήσεως καὶ πάσαις ταῖς τῆς θεοσεβείας ἀρεταῖς μέχρι τέλους ἐγκαρτέρησον, ἵνα τοῖς ἀθλοῖς τῆς ἀρετῆς τὰ νικητήρια κατὰ τοῦ ἐγθροῦ ποιησάμενος, τὸν τῆς ἀφθαρσίας
15 στέφανον ἐν τῇ τοῦ Κυρίου παρῶντι ἀναθήσῃ, τῆς αὐτοῦ χάριτος συνεργούσης σοι ἐν πᾶσιν. Καὶ ταῦτα ἐπευξάμενος αὐτῷ ὁ ἄγιος Ἀντωνῖος ἐπέτρεψεν αὐτῷ μετὰ τινων ἀδελφῶν εἰς τὴν Παλαιστίνην ἀπελθεῖν. Ἀπολυθεὶς δὲ παρ' αὐτοῦ ὁ ὄσιος Ἰλαρίων ἐπανήλθεν εἰς τὴν ἰδίαν πατριδα αὐτοῦ. Πρὸ δὲ τῆς ἐπανόδου αὐτοῦ ἐτελεύτησαν οἱ γονεῖς
20 αὐτοῦ, πάντα τὰ ὑπάρχοντα αὐτῶν αὐτῷ καταλείψαντες, ἅπερ λαβὼν ὁ ἄγιος Ἰλαρίων τὰ μὲν ἀδελφοῖς ἐνδοσεμένοις, τὰ δὲ πτωχοῖς ἐχαρίσατο, μηδὲν ἀπ' αὐτῶν ἑαυτῷ καταλείψας ἢ νοσησιζάμενός τι τῶν τῷ Κυρίῳ προσενεχθέντων, ἵνα μὴ ὑπόδικον τοῦ κρίματος Ἀνανίου καὶ Σαμφείρης (3) ἑαυτὸν καταστήσῃ⁹. Ἦν γὰρ ἀκούσας διὰ τῶν εὐαγγελίων
25 τοῦ Κυρίου λέγοντος (4) ὅτι εἴ τις οὐκ ἀποτάσσεται πᾶσι τοῖς ὑπάρχουσιν αὐτῷ, οὐ δύναται μου εἶναι μαθητής (5). Ἦν δὲ τότε ὁ μακάριος ἐτῶν

⁸ *cod.* Ἰλαρίωνα ⁹ *cod.* καταστήσει

(1) Cfr. *ibid.*, col. 841-845: Εἰργάζετο γοῦν ταῖς χερσίν... Προσηύχετο δὲ συνεχῶς, μαθὼν ὅτι δεῖ κατ' ἰδίαν προσεύχασθαι ἀδιαλείπτως.

(2) Passage emprunte à la *Vita Antonii*, n. 49, *P. G.*, t. c., col. 913: Ὡς δὲ εἶδεν ἑαυτὸν ὀγλοῦμενον ὑπὸ πολλῶν καὶ μὴ ἀφιέμενον κατὰ γνώμην ἀναχωρεῖν, ὡς βούλεται... ὠρμησεν ἀνελθεῖν εἰς τὴν ἄνω Θηβαΐδα... Εἰ δὲ θέλεις ὄντως ἤρεμεῖν, ἀνελθε νῦν εἰς τὴν ἐνδοτέραν ἔρημον.

(3) Cfr. *Act.*, V, 1-11.

(4) Cfr. *Vit. Antonii*, n. 2 et 3, *P. G.*, t. c., col. 841-844.

(5) *Luc.*, XIV, 33.

10v. δεκαπέντε, | ὅτε γυμνὸς τῆς τῶν χρημάτων ἀπάτης διὰ τὴν πρὸς τὸν Χριστὸν ἀγάπην ἑαυτὸν κατέστησεν εἰς τὸ ἔβδομον οὖν μίλιον ἀπὸ τοῦ Μαΐουμᾶ τοῦ ἐμπορίου τῆς πόλεως Γάζης, ὡς διὰ τοῦ αἰγιαλοῦ ἀπέρχεται τις εἰς Αἴγυπτον. Παρ' αὐτῷ τῷ αἰγιαλῷ εὐρῶν σπήλαιον μικρόν, εἰσελθὼν ἔμεινε μόνος ἐν αὐτῷ. Ἦν δὲ τοῦτο πρότερον ληστῶν 5 οἰκητήριον, ἀΐμασιν ὄλον μεμολυσμένον τινὲς οὖν τῶν γνησίων φίλων αὐτοῦ ἔλεγον αὐτῷ διὰ τὴν τῶν ληστῶν ἐπιβουλήν ἀποστῆναι τοῦ τόπου ἐκείνου, εἰ βούλοιο. Εἶπεν δὲ πρὸς αὐτούς· Διὰ τὸ φεύγειν ἡμᾶς τὸν ἐξ ἁμαρτίας τῆς ψυχῆς χαλεπὸν θάνατον, τοῦ τοιούτου θανάτου ὅπως οὖν συμβαίνοντος ἡμῖν καταφρονεῖν ὀφείλομεν, κατὰ μηδὲνα 10 τρόπον τῆς ψυχῆς ἡμῶν ὑπὸ τοῦ τοιούτου θανάτου βλαπτομένης.

IV. Ἐθαύμαζον οὖν πάντες τὸ ἕνός τῆς ἡλικίας αὐτοῦ καὶ τὸ στεφάνον¹⁰ καὶ ἀνδρεῖον τῆς ἀκαταγωνίστου ψυχῆς αὐτοῦ, ὅτι πάντων τῶν μοιχητῶν καὶ ἐπωδύων¹¹ τούτων διὰ τὴν εἰς Θεὸν ἐλπίδα βραδύως ὑπερεφρόνει. Καὶ οὔτε ὡς παρὰ πλουσίων γονέων πολυτελῶς ἐν πάσῃ 15 ἀνέσει ἀνατραφεῖς καὶ μηδεμίᾳς κακουχίας πεῖραν ἔχων ποτε, τρίχινον μὲν εἶχεν τὸν χιτῶνα, ὀσφράτινον δὲ τὸν ἐπενδύτην καὶ σάγον¹² εὐτελεῆς καὶ πάνυ τραχύ¹³, ἄπερ αὐτῷ | ὁ μακάριος Ἀντώνιος ἐπανερχομένῳ ἐκ τῆς ἐρήμου ἔδωκεν. Ἀναμέσον οὖν τῆς θαλάσσης καὶ τῆς λίμνης ἐν ἐκείνῳ τῷ φοβερῷ καὶ δυσβάτῳ τόπῳ μόνος οἰκῶν καὶ πρὸς πάσας τὰς 20 μεθοδείας¹⁴ τοῦ διαβόλου κατὰ τὸ γεγραμμένον ἔχων τὴν πάλην, οὕτω καρτερικῶς ἠγωνίζετο ὁ ἀθλητὴς τοῦ Χριστοῦ ὡς δεκαπέντε μόνα σῦκα ἐσθίειν αὐτὸν τὴν ἡμέραν, καὶ τοῦτο μετὰ οὖσιν ἡλίσι. Ὁ οὖν μισόκαλος διάβολος καὶ φθονερός ὁ μεγαλαυχῶν αἰεὶ καὶ λέγων· εἰς τὸν οὐρανὸν ἀναβήσομαι καὶ ἐπάνω τῶν νεφελῶν τοῦ οὐρανοῦ θήσω τὸν 25 θρόνον μου καὶ ἔσομαι ὅμοιος τῷ ὑψίστῳ (1), θεωρῶν ἑαυτὸν ἠπτῶμενον ὑπὸ τοῦ ὀσίου τούτου παιδὸς καὶ ταῖς¹⁵ ἀδιαλείπτους αὐτοῦ νηστείας καὶ εὐχαῖς ἀσθενοῦντα παντελῶς καὶ καταπίπτοντα, πάσαις ταῖς προσβολαῖς αὐτοῦ ποικίλως αὐτῷ προσελθόντων, οὐκ ἴσχυσεν αὐτὸν οὐδαμῶς ἀπατῆσαι.

30

V. Βρύχων οὖν τοὺς ὀδόντας κατ' αὐτοῦ ἤρξατο τοῖς ἐπ' ὀμφαλοῦ

¹⁰ cod. στερόν¹¹ cod. ἐποδύων¹² cod. σαγίν¹³ cod. τραχύν¹⁴ cod. μεθοδείας¹⁵ cod. τὰς

(1) Is., XIV, 14.

γαστρός ὄπλοις αὐτοῦ (1) κεχρημένος ὑποβάλλειν λογισμούς βυπα-
 ρούς (2), ὧν ἄπειρος ἢ ἡλικία αὐτοῦ ἐτύγγαθεν. Θυμούμενος γοῦν
 καθ' ἑαυτὸν ἐπὶ τούτοις ὁ ἅγιος πυγμαῖς εὐτόνως τὸ στήθος ἑαυτοῦ
 5 ἐτυπεν, ἵνα τοὺς ἀτάκτους λογισμοὺς τῆς καρδίας αὐτοῦ ταῖς
 αἰκίαις τῶν πλήρων φυγαθεύσῃ. "Ἐλεγεν οὖν πρὸς τὸ ἑαυτοῦ σῶμα·
 Ἐγὼ σε ὡς κτήνος | θαμάσω, ἵνα μηκέτι σκιρτᾷς ἀτάκτως καθ'
 ἑαυτοῦ μηδὲ λακτιζῆς· σὺ ψωμίξω σε ἔτι κριθάς, ἀλλὰ ἄγρουα,
 καὶ δίψῃ σε καταργονήσω· κόποις σε μογθήροισι λοιπὸν κατακάμψω,
 10 καύσωνι καύματός¹⁶ σε διώξω καὶ κρυμῶ ψύγους σε πήξω. ἵνα τοῖς
 ἀναροῖς τούτοις ὀδυνώμενος βρωῶσιν μάλλον ἐπιθυμήσῃς καὶ μὴ ἀνει-
 μένον ἀίσχροῖς λογισμοῖς ὠδύνης. Μάλλον οὖν σκληροτέραις ἀγωγαῖς
 νηστεῶν ὑπεπέριξε τὸ σῶμα ἑαυτοῦ καὶ ἐδουλαγωγῆται (3), διὰ τριῶν ἡμε-
 ρῶν λοιπὸν ὀλίγας ἀγρίας βοτάνας καὶ ἐλάττω τῶν δεκαπέντε συκῶν
 15 ἠύχετο, καὶ εἰργάζετο σκάπτων τὴν γῆν ἐπιμελῶς καὶ σειρᾶς βαιῶν
 ἔπλεκε τοὺς ἐν Αἰγύπτῳ μοναχοὺς μιμούμενος, ἵνα τῷ πόνῳ τῶν νη-
 στεῶν καὶ τῷ ἀδιστατῶ πόνῳ καὶ μόγῳ τῶν σκληρῶν ἔργων καὶ ταῖς
 ἀμετεωρίστοις προσευχαῖς τᾶς τοῦ σώματος δυνάμεις νικήσας, νεκρὸν
 καὶ ἀκαταγώνιστον τῶν βυπαρῶν λογισμῶν τούτο καταστήσῃ¹⁷. Εἰς
 20 τοσοῦτον¹⁸ οὖν τῆ ὑπερβολῆ τῶν νηστεῶν ἑαυτὸν κατέτιξεν, ὡς μόλις
 τὰ ὅσα αὐτοῦ ὑπὸ τῆς τοῦ σώματος ἐπιφανείας συγκρατεῖσθαι.

II. LES DIVERSES RECENSIONS GRECQUES DE LA VIE D'HILARION.

L'importance qui a été donnée, dans l'étude précédente, à la version grecque de la Vie d'Hilarion, nous oblige à classer, au moins sommairement, les divers textes, pour la plupart inédits, où est exposée, d'une manière plus ou moins étendue, l'histoire du célèbre moine palestinien. Il est nécessaire de faire voir que tous dérivent de la Vie

¹⁶ *ex καμάτος corr. man. sec.* ¹⁷ *cod. καταστήσει* ¹⁸ *cod. τοσοῦτων.*

(1) *Job*, XL, 11.

(2) Cf. p. 319, l. 23 — p. 320, l. 1 avec la *Vita Antonii*, n. 5, *P. G.*, t. c., col. 845-849.

(3) *Vit. Antonii*, n. 7. *P. G.*, t. c., col. 852.

latine par l'intermédiaire de la traduction grecque examinée ci-dessus et que celle-ci est, par conséquent, la version primitive, et non pas quelque remaniement d'une recension plus ancienne.

On n'a signalé jusqu'ici, que nous sachions, aucune version copte ou syriaque de la Vie d'Hilarion. Toutes les rédactions conservées sont écrites en grec.

L'un des hagiographes qui reprirent en sous-œuvre la Vie de S. Hilarion, n'est autre que Syméon Métaphraste, ou du moins l'un des collaborateurs au recueil qui porte son nom (1). La recension de Métaphraste, sans différer de la Vie latine ni pour l'ordre des événements ni pour le fond, s'en écarte beaucoup plus, au point de vue de la forme, que la traduction H. Ce n'est guère qu'un résumé, où sont omis le prologue et un grand nombre des développements du texte latin et de la traduction H. L'auteur a ajouté, de-ci de-là, des réflexions de son propre crû. Comme on pouvait s'y attendre, c'est la recension H qui lui a fourni la matière de cet abrégé. Lorsque H s'écarte du texte latin, la rédaction métaphrastique s'en éloigne de la même manière (2), et notamment, elle reproduit les contresens de la première version. Un exemple suffira pour le but que nous nous proposons.

(1) Une traduction latine de la recension de Métaphraste a été publiée par LIPOMANI, *Tomus selectus vitarum sanctorum patrum*, Romae, 1558, fol. 360 sqq. Le texte grec, encore inédit, est représenté par des manuscrits très nombreux; les récentes recherches sur l'œuvre de Métaphraste ont établi avec certitude qu'il fait partie de la célèbre compilation. Voir A. EHRHARD, *Die Legendensammlung des Symeon Metaphrastes*, Festschrift des Deutschen Campo Santo in Rom, 1896, p. 53; [H. DELEHAYE], *Les ménologes grecs*, *ANAL. BOLLAND.*, t. XVI (1897), p. 319.

(2) Notons cependant qu'il y a parfois des divergences insignifiantes, où la recension de Métaphraste est plus près du texte de S. Jérôme que H. Peut-être faut-il les attribuer à l'auteur de la version latine, qui paraît avoir eu sous les yeux l'écrit de S. Jérôme en composant sa traduction? Voir *Acta SS.*, *Octobris t. IX*, p. 49, note q.

S. JÉRÔME

N. II: Mirabatur omnis civitas, et magnitudo signi Salonis quoque percrebuerat. Quod intelligens senex, in brevi lembo clam nocte fugit, et inventa post biduum oneraria navi, perrexit Cyprum. Cumque inter Maleam et Cytheram piratae derelicta classe in littore, quae non antennis, sed conto regitur, duobus haud parvis myoparonibus occurrissent, et demum inde fluctus occurrerent, remiges omnes qui in navicrant trepidare, flere, discurrere, praeparare contos, et quasi non sulliceret unus nuntius, certatim semi piratas adesse dicebant. Quos ille procul intuens subrisit. Et conservus ad discipulos dixit: Modicae, inquit, fidei, quare trepidatis? Numquid plures sunt hi quam Pharaonis exercitus? tamen omnes Deo volente submersi sunt. Loquebatur his, et nihilominus spumantibus rostris hostiles carinae imminebant, jactu tantum lapidis medio. Stetit ergo in prora navis, et porrecta contra venientes manu: lucusque, ait, venisse sufficiat.

H

P. III, 27: Τῆς δὲ παραδόξου ταύτης τοῦ κυρίου θανάτου ἡ ἑγγύς Σαλονίης καὶ ἐπέκεινα κηρυσσόμενης, ὁ ἄγιος ἀπαύρας ἐκείθεν διὰ τῆς νοκτὸς ἦλθεν εἰς Βρεβύλων, ἐμπόριον τῆς Δαλματίας, καὶ εὐρών ἐκεῖ πλοῖον εἰς Κύπρον πλέων ἐνέβη εἰς αὐτό. Πλεόντων δὲ αὐτῶν καὶ περὶ τὸν ἀνὰ πλοῖον τοῦ Μαλέου φασάντων, ὑψάλου καὶ στενοῦ τῆς τοῦ πλοῖου διαβάσεως οὕτως, μὴ θανάτου κώπαις χρίσασθαι, ἄρα καὶ ζῶντο κοντοῖς τὸ πλοῖον διωθόμενοι μετὰ πολλοῦ θέους τὸν τόπον διανήχθησαν πειραταὶ δὲ οὗτοι ἐκεῖ καὶ προσιδόντες αὐτοῖς ἐρχομένους ἐπήλθον αὐτοῖς· ἐγένετο δὲ θόρυβος ἐν τῷ πλοίῳ, καὶ κλαίοντες οἱ ναῦται ἤρξαντο κατὰ τὸ εἰωθὸς αὐτοῖς ἐτοιμάζειν ἑαυτοῖς πρὸς ἀντίστασιν τοῦτων. Κατὰ φόβοι δὲ γινόμενοι οἱ μάθηται αὐτοῦ, εἶπον τῷ μακαρίῳ περὶ αὐτῶν. Ἰδὼν δὲ αὐτοῖς ὁ ἄγιος ἐμειδίασε, καὶ στραφεὶς λέγει τοῖς ἑαυτοῦ μαθηταῖς· Τί θορυβεῖσθε, ὀλιγόπιστοι; μὴ περισσότεροι οὗτοι εἰσιν τῆς τοῦ Φαραῶ στρατῆς, οἵτινες τῆ τοῦ κυρίου θανάτου κατεποντίσθησαν. Λέγοντος δὲ αὐτοῦ ταῦτα, ἐκείνοι ἀπήνεῖ καὶ φρονώδει

MÉTAPHRASTE

Lipomani. l. VI. f. 367r: Deinde cum noctu illine solvisset, appellit Berbilimnon emporium Dalmatiae: ubi consequutus navigium, quod tendebat in Cyprum, ad eam navigavit.

Cum autem fuissent circa Maleam,

in qui erant in navigio senserunt piratarum adventum:

statimque timidi ad sanetum confugiunt. Statim enim prae se ferebat vel ex solo aspectu, qualem apud se celaret gratiam boni spiritus. Accurrunt ergo, et beatos illius pedes tangunt, quaerentes viam et rationem, per quam ipsi possent effugere periculum. Ille autem placide et hilariter subridens: Num hi sunt,

ὄρουσιν ἐγώρουσιν κατ' αὐ- inquit, plures exercitu
 τῶν λαβῶν δὲ ὁ ἄγιος Pharaonis, qui solo
 λήθων καὶ μέσσω τοῦ αὐ- divino nutu fuit obru-
 τῶν πλοίου καὶ τῶν πει- tus? Nondum desierat
 ρατῶν εἰς τὴν θάλασσαν loqui, et illi quidem
 ῥήμας ἐπετίμησεν αὐτοῖς caedem spirantes inva-
 λέγων· Ἰακινθόσθω ὄρουσιν serunt; hic autem lapi-
 μέγρι τοῦτου ἐλθόντας dem accepit e navigio,
 στῆναι. et jecit inter navem et
 praedones; et eis lapis
 existit instar muri et
 arcet illorum irruptio-
 nem.

La Vie grecque d'Hilarion, qui fait partie du recueil de Métaphraste, partagea la fortune du célèbre ménologe. Les exemplaires s'en multiplièrent au détriment de la traduction primitive, et le rédacteur auquel on doit une recension nouvelle de la biographie, l'eut seule à sa disposition. C'est un écrivain chypriote aussi fécond que peu connu jusqu'ici, Néophyte le Reclus (1154 — après 1214) (1). Parmi les écrits de tous genres qu'il nous a laissés, on compte une série de trente panégyriques, tous encore inédits et tous réunis en un manuscrit unique, le *Parisinus* grec 1189, de différentes mains du XIII^e et du XIV^e siècles (2). Cette collection, que personne n'a étudiée jusqu'ici, comprend quelques compositions oratoires qui sont peut-être originales, et un nombre plus considérable de pièces qu'il faut considérer comme des remaniements de Vies et de Passions plus anciennes. C'est à la seconde catégorie qu'appartient le discours intitulé : *Νεοφύτου πρε-*

1). Sur Néophyte le Reclus, voir A. EHRHARD, dans KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*², p. 286, et surtout L. PETIT, *Vie et ouvrages de Néophyte le Reclus*, ÉCHOS D'ORIENT, t. II (1899), p. 257-268, 372.

(2) *Catal. codd. hag. graec. bibl. nat. Parisiensis*, p. 86 sqq. L'authenticité de ces trente discours ne peut être mise en doute; voir L. PETIT, *art. cité*, p. 263.

σβυτέρου μοναχῶς καὶ ἐγκλείστου εἰς τὸν ὄσιον καὶ θεοφόρον πατέρα ἡρώων καὶ θαυματουργῶν Θεοδώρου ἐγκώμιον διὰ βραχέων καὶ ἐκ τῶν θαυμάτων αὐτοῦ συνοπτικῆ καὶ μερικῆ, ἐκλογῆ (ms. de Paris 1189, fol. 103-114). Comme le titre l'indique, on se trouve en présence d'un extrait, précédé d'un exorde et suivi d'une longue et pompeuse péroraison. Le parallèle suivant démontrera à l'évidence que Néophyte n'a eu sous les yeux que le texte de Métaphraste.

H

P. 96, 6: *Καίτοις δὲ*
 τις ὁδὸν ἀπὸ τοῦ Μωυ-
 ρά, πλεῖστον τοῦ μοναστη-
 ρίου τοῦ ἡρώων θαυμά-
 τῶν. Ἐξέλιπε παραλί-
 πον ἀπὸν οἰστρογῆται αὐ-
 τοῦ ἡρώων πρὸς αὐτόν,
 καὶ ἐπιθῆναι αὐτῷ τὰς
 χεῖρας καὶ προσεβόησεν
 εὐθέως ὁρῶν ἡρώων ὁ ἁ-
 θρωπος καὶ ἐπῆλθεν εἰς
 τὸ ἔργον αὐτοῦ.

MÉTAPHRASTE

Lipomanti, t. VI, f.
 361v: Talia expertus
 est miracula Latomus
 quoque, nomine Gaza-
 mus, qui cum prope
 sancti monasterium
 lapides excideret, fue-
 runt eius membra re-
 pente dissoluta. Deinde
 non suis pedibus, sed
 aliorum manibus due-
 tus ad magnum Hila-
 rionem, et illius man-
 uum impositione (o
 miraculum) sola cum
 precibus dignatus, sa-
 nus redditur, et ad
 domum propriam nul-
 lius auxilio indigens
 revertitur: et suam
 artem, sicut prius,
 exeret citra ullum
 impedimentum.

NÉOPHYTE

Cod. Paris. 1189, f.
 108v: Εἶτα καὶ τις λατό-
 μος Ζαμάης ὄψω καλοῦ-
 μενος ἐπι λοστομῶν, ἁ-
 θρώων (1) παρεῖθη (2) τὰ μέ-
 λη θαύματος θαυμάτῳ (3)
 ὅστις ὁ πρὸν ἰδίως ἀλλ'
 ἐτέρων χερσῶν ἄγεται πρὸς
 τὸν ὄσιον. καὶ χεῖρας αὐ-
 τῷ μετὰ εὐχῆς ἐπιθείς,
 ἐβόησεν τὸν παραιμέ-
 νον (4) εὐθὺς ἀπεδείκνυσεν
 καὶ εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ
 ἐλάδιζε μηδενὸς χροῖσων (5)
 βροθείας, καὶ τῆς τέχνης
 αὐτοῦ εἶχε τὸ εὐθθενῶς ὡς
 τὸ πρότερον.

Il nous reste à classer la recension également inédite.

(1) *Cod.* ἁθρώων.

(2) *Cod.* παρεῖθη.

(3) *Cod.* θαυμάτῳ.

(4) *Cod.* παραιμένον.

(5) *Cod.* χροῖσων.

que renferme le *Coislinianus* 110, du XI^e siècle, fol. 94-104^v (1). Elle commence par les mots : *Ἰακώβου τοῦ θαυμαστοῦ ὁ βίος ὑπόθεσις ἡμῶν ἀλλὰ βίου καὶ γρηγορίας ἐγγρηγορίου τύπος καὶ προτροπή καὶ διήγησις ἀναδεικνύται. Πατρὶς μὲν γὰρ τούτου ἦν τῷ μεγάλῳ καὶ θεοφόρῳ πατρὶ ἡ Παλαιστίνη, ἀπέχουσα Βάζης σταδίους πενήκοντα, δεόντων τεσσάρων κτλ.* Ce texte, dont l'auteur a gardé l'anonymat, est très voisin du remaniement de Méta-phraste, comme chacun pourra s'en convaincre par le rapprochement que voici :

H	MÉTAPHRASTE	<i>Coislinianus</i> 110
<p><i>P. 128, 6 : Τοῦ οὖν μακαριωτάτου Ἰακώβου ἐν τῇ Συκελίᾳ ὄντος, ὁ τοῦ Χριστοῦ δοῦλος Ἠσύχιος, ὁ μαθητὴς αὐτοῦ, περιήγεν εἰς πάντα τόπον ζητῶν αὐτόν, εἰδὼς ὅτι εἰς ἀνοπίπτους τόπους ἔθος ἔστι τῶν γέροντι κρύπτειν ἑαυτόν... Μετὰ οὖν τρία ἔτη ἤκουσέ τινος Ἰουδαίου ἐρητοῦ λέγοντος· Προφήτης μέγας τῶν χριστιανῶν ἐν τῇ Συκελίᾳ ἐφαίκε, πολλὰ καὶ μεγάλα θαυμάσια ποιῶν... Ἐλθὼν οὖν καὶ ἰδὼν τὸν μακάριον ἔπεσεν εἰς τοῦ πόδας αὐτοῦ, κατακλιθεὶς καὶ τοῖς ὀφθαλμοῖν βρέχων αὐτόν... Μετὰ δὲ τρεῖς ἡμέρας αὐτῶ καὶ τῷ Ταξάνῳ ὁμολήσαν ὁ γέροντος μόλις λέγων μακάρι δόνασθαι αὐτόν ἐν τοῖς τόποις ἐκεῖνοις διαίρειν, διὰ τὴν πολλὴν ὄχλησιν· ἀλλ' ἂν εἰς φησὶν, ἀπελθεῖν αὐτόν ἐκεῖθεν εἰς τὴν γῆν τῶν βασι-</i></p>	<p><i>Hilariani, l. VI, f. 367 : Discipulus autem eius Hesychius (jam enim nobis redeundum est ad ea, quae sequuntur in narratione, diu quidem quaesivit Hilari- Cum tres autem anni jam effluxissent, venit quidam mercator Judaeus, significans magnum Prophetam Christianorum venisse in Siciliam. Hesychius vero cum id accepit, recta venit in Siciliam, et sanctum illic invenit. Sed multitudo eorum, qui accedebant, rursus molestiam divinum atticiebat Hilari-</i></p>	<p><i>Fol. 102^v : Ὁ δὲ μαθητὴς Ἠσύχιος πόλιν πόνου εἰς τὴν ἑρευνοῦ αὐτοῦ καταβὰς καὶ μερὲν εὐρόν. μετὰ τρεῖς ἔτη Ἰουδαίος τις τῶν ἐρητῶν φησὶν· τινος τοῦ προφήτου μέγας τῶν χριστιανῶν ἐν Συκελίᾳ ἐφαίκε, παραφύεται ἐν τῷ τῇ καὶ μόλις ἀκουρίσκει τὸν ἄρτον. Ἐπεὶ δὲ πάλιν αὐτὸν προσεῖπον ὄχλησις ἐλθούσα [f. 103] αὐτόν.</i></p>

(1) Voir *Catal. cod. hag. groec. bibl. nat. Parisiensis*, p. 293.

βάρων, ὅπου οὐδέεις οὐτε
 εἶδεν αὐτόν, οὔτε ἤκουσε
 παρ' αὐτοῦ, καὶ λάθρῃ ἐξελ-
 θὼν ἐκείθεν ἤεν' αὐτῶν
 ἀπῆλθεν ἐπὶ τῆν Ἐπίδαυ-
 ρον, πόλιν τῆς Δαλματίας.

Fecit itaque sicut λάθρῃ μετὰ τῶν δύο μαθη-
 prius, et turbas fu- τῶν ἀποπλεῖ εἰς τὴν Ἐπί-
 giens, cum duobus dis- δαυρον τῆς Δαλματίας πύ-
 cipulis enavigavit in λιν.

Épidaurum Dalmatiae.

Nous ne pouvons dire, pour le moment, si le texte du *Coislinianus* est un simple dérivé de la recension de Métaphraste, ou s'il ne constitue pas plutôt un abrégé de H, dont dépendrait Métaphraste et par conséquent, Néophyte le Reclus. Le cas est trop compliqué pour que nous osions rien affirmer sur ce point. Tour à tour, en effet, le *Coislinianus* et Métaphraste se rapprochent davantage de la traduction H, sans jamais cesser, cependant, d'être très étroitement apparentés l'un à l'autre. Peut-être le texte du *Coislinianus* n'est-il que l'exemplaire écourté et défectueux d'un abrégé de H, abrégé qu'aurait retravaillé Métaphraste. Ici encore, une édition critique de la recension de Métaphraste et de celle représentée par le *Coislinianus*, aiderait sans doute à élucider ce problème. Pour nous, il suffit maintenant d'avoir montré que ces divers remaniements dérivent tous de la traduction grecque de la Vie d'Hilarion.

P. VAN DEN VEN.

DU VERBE PRÉPOSITIONNEL.

CHAPITRE II.

FONCTION GRAMMATICALE DU VERBE PRÉPOSITIONNEL.

Nous avons vu que dans le conglomérat dénommé verbe prépositionnel, la préposition a tantôt un sens de préposition, tantôt un sens adverbial ; nous avons même discuté l'antériorité respective de ces deux sens. Le sens prépositionnel a un rôle restreint, il rattache seulement au verbe un mot qui adhérerait au substantif, il n'a aucun développement sémantique, ni aucun usage grammatical particulier. Au contraire, avec la signification adverbiale le sens évolue, et la signification de la racine verbale est profondément modifiée. Il suffit de consulter le dictionnaire d'une langue quelconque possédant le verbe prépositionnel, on verra combien cette adjonction la multiplie ; les nuances sémantiques les plus délicates deviennent possibles ; le verbe avec telle préposition traduit une idée toute différente de celle qu'il représente avec telle autre ; la racine est identique, l'idée n'a plus rien de commun quelquefois. D'un coup, d'ailleurs, le vocabulaire se trouve décuplé ; la richesse du grec, du sanscrit, du latin, de l'allemand, du russe devient immense. Mais aussi pour

celui qui veut apprendre ces langues, la difficulté s'accroît avec cette souplesse même, on connaît tous les mots de la langue, mais on se trouve fort embarrassé en face d'un texte, le contexte peut seul diminuer cet embarras. *To under-stand*, je traduis : se tenir dessous. Erreur profonde ! le sens est : comprendre. *Über-setzen*, je traduis : placer sur. Erreur ! le sens est : traduire. *Interire*, aller parmi. Erreur ! cela signifie périr. *επι-βάλω*, jeter sur. Erreur ! c'est *ajouter*. *Do-dawac*, donner sur, devient aussi *ajouter*. A chaque instant, sans que les mots changent, le sens tourne, s'élève, s'abaisse. La mémoire du lexique est impuissante, l'exercice seul peut guider dans ce dédale. A ce point de vue, les langues plus frustes s'apprennent plus vite. Mais aussi quelle puissance d'analogie, de figuration, d'abstraction ! Quelle échappée sur l'infini des idées et de leurs expressions ! La langue rigide a pris toute l'élasticité de la pensée elle-même.

Nous venons de citer quelques exemples qui prouvent toute la force sémantique du verbe prépositionnel. Mais ce n'est pas de cette vertu que nous nous occupons dans le présent chapitre. La préposition, ou périverbe, ou préverbe, n'agit pas sur le verbe seulement pour modifier son sens lexicologique, elle agit d'abord, pour ainsi dire, sur elle-même pour transformer son sens propre en un sens grammatical. Avant de remplir une fonction lexicologique, c'est une fonction grammaticale qu'elle remplit.

Cette fonction grammaticale a trait à la catégorie du *temps*. Le temps est de deux sortes : *absolu* ou *relatif*.

Le temps *relatif* le mieux connu est celui qui se rapporte à la personne qui parle et au moment où elle parle, c'est le présent, le futur, le passé. Le temps peut être doublement relatif, c'est quand il se rapporte à la fois au

moment où l'on parle et à celui d'une autre action : « je sortais lorsque vous êtes entré » ; il s'agit de l'imparfait, du plus-que-parfait, du futur antérieur.

Le temps *absolu* est tout autre, il indique le degré d'accomplissement de l'action : je mange en ce moment, je commence à manger, je continue de manger, je cesse de manger, j'ai mangé complètement, je recommence à manger, je mange ordinairement, je suis capable de manger. Trois de ces degrés sont surtout pris en considération : l'aoriste ou momentané, le duratif et le parfait.

Ces deux sortes de temps ne sont pas sans corrélation entre elles. C'est d'ailleurs le temps absolu qui est à la base du temps relatif. Le parfait fait très souvent fonction de passé ; l'aoriste fait fonction de futur et le duratif fonction de présent.

Le temps absolu et le temps relatif s'expriment par différents moyens dont il n'y a pas lieu de s'occuper ici. Mais ces moyens peuvent être remplacés par l'emploi du verbe prépositionnel.

Ce verbe marque le degré d'accomplissement de l'action par ses diverses prépositions ; quelquefois même il peut marquer le temps relatif. Nous distinguerons ces deux cas.

a) *fonction de temps absolu.*

Ce sont les langues slaves qui sont le type de l'emploi du verbe prépositionnel en fonction de temps absolu, comme l'allemand moderne est le type de la distribution en préverbe et postverbe, en sens prépositionnel et sens adverbial. Cette fonction est tellement marquée que, comme nous le verrons un peu plus loin, le temps relatif est quelquefois exprimé ainsi. En russe, en polonais,

les temps absolus se croisent en tous sens avec les temps relatifs et prennent le nom d'*aspects*.

Voici le sens des diverses prépositions dans cette langue :

do, jusqu'à, exprime l'accomplissement de l'action jusqu'au bout : *czytat*, lire, *do-czytat*, lire jusqu'au bout ; *do-varit*, achever de cuire ; *do-viazanni*, entièrement attaché ; *do-garat*, brûler entièrement ; *do-dirat*, déchirer entièrement ; *do-jinat* achever de moissonner ; *do-kryvat*, couvrir entièrement.

Na, sur, exprime la grande quantité, l'action intensive : *jigat*, chauffer ; *na-jigat*, chauffer fortement ; *legat*, être couché ; *na-legat*, s'appuyer sur ; *na-kritchhat*, crier beaucoup ; *na-poit*, abreuver, saturer ; *na-nosit*, amonceler, au lieu de porter sur ; *na-taplirat*, chauffer beaucoup.

pod, dessous, exprime que l'action est faible ; *pod-mat-chirat*, mouiller un peu ; *pod-myrat*, laver un peu.

s indique que l'action est totalement remplie ; *dielat*, faire ; *s-dielat*, faire complètement.

En polonais, cette fonction est plus fréquente.

do : *dobic*, donner le coup de grâce ; *do-czytac*, lire jusqu'au bout.

na : *na-kupic*, acheter beaucoup ; *na-jesc-sie*, manger son saoul ; *na-pisat*, finir d'écrire.

pod : *pod-leciac*, voler un peu au-dessus de la terre ; *pod-sluchorac*, être aux écoutes.

z pour *s* : *robic*, faire ; *z-robic*, faire entièrement ;

nad marque l'excès : *nad-dac*, donner trop, ou l'événement imprévu ; *isc*, aller, *nad-cjsc*, survenir à l'improviste, ou le commencement de l'action *psuc*, gâter ; *nad-psuc*, gâter un peu.

o exprime l'accomplissement d'une action autour d'un objet : *o-golic*, raser autour.

od indique qu'on défait l'action : *od-kryc*, découvrir ; ou la réciprocité : *od-placic*, payer de retour, ou le renouvellement : *od-budovac*, démolir.

po indique que l'action s'exerce successivement sur plusieurs objets : *po-zamykac okna*, fermer les fenêtres, ou qu'elle dure peu de temps ; *po-czekac*, attendre un moment, ou qu'elle est entièrement accomplie ; *po-dziękowac*, remercier.

prze marque l'action de passer son temps à... *spac*, dormir, *prze-spac*, passer son temps à dormir ; de dépenser son argent à... *prze-grac*, perdre au jeu ; de changer de place ou de forme : *prze-kiszalcic*, transformer, et enfin la supériorité, l'excès : *prze-placic*, payer trop, ou l'omission : *prze-milczec*, passer sous silence.

przy, marque que l'action se fait en commun : *przy spiewivat*, accompagner en chantant, ou que l'action diminue : *przy-smic*, diminuer l'éclat.

u marque la diminution : *byc*, être, *u-byrat* diminuer ; *u-skodzic*, nuire un peu ; la capacité de faire l'action : *u-niesc*, pouvoir porter ; l'accomplissement : *u-topic*, noyer ; la satiété : *u-smiec sic*, rire aux éclats.

wy marque l'effet obtenu : *wy-prosic*, obtenir par la prière, ou l'action accomplie sur tous les objets : *wy-motowac*, massacrer tous ; la satiété : *wy-spac-sic*, dormir son saoul.

za marque 1° le commencement de l'action : *za-grac*, commencer à jouer ; 2° l'action d'enfermer de toute part : *za-malowac*, couvrir de peintures ; 3° l'effet obtenu par le verbe : *za-robic*, gagner par le travail.

Il en est de même dans les autres langues slaves et en lithuanien.

Mais les degrés de l'action qu'il faut surtout retenir et qui expriment vraiment les temps absolus sont :

za, qui marque le commencement ; *po*, l'accomplissement partiel ; *do*, l'achèvement ; *ot*, la cessation ; *pro*, la continuation ; *s*, *u*, *za*, *ni*, l'accomplissement et la simultanéité ; *vy*, *iz*, *ob*, *pri*, *pere*, la totalité.

za-govorit, commencer à parler ; *po-govorit*, parler un peu ; *do-govorit*, achever de parler ; *ot-govorit*, cesser de parler ; *pro-govorit*, parler tout le temps ; *s-dielat*, avoir fait ; *u-krast*, avoir volé ; *za-smeiat-sa*, avoir ri ; *pri-iest*, avoir tout mangé ; *pere-dielat*, avoir fait.

Nous verrons comment cet emploi a conduit à l'expression du temps relatif.

En outre, la préposition a une influence générale indépendante de l'emploi de telle ou telle préposition sur le temps objectif, dominant toute la conjugaison, c'est-à-dire, sur l'aspect. Nous ne pourrions exposer ici en détail les aspects du verbe en russe.

Les trois principaux aspects sont l'aspect imparfait, correspondant à l'aoriste, l'aspect itératif, correspondant au continu, et l'aspect parfait, correspondant au parfait. Hé bien ! l'addition d'une préposition a le résultat de convertir l'aspect imparfait en aspect parfait et l'aspect itératif en aspect imparfait ; quant à l'aspect parfait, il n'est pas transformé. Ainsi *dvigat*, mouvoir, est imparfait, tandis que *v-dvigat* est parfait ; *dvigivat* est duratif, tandis que *v-dvigivat* est imparfait.

En latin les degrés de l'action sont aussi exprimés au moyen des prépositions et dans une langue où tout autre mode de rendre le temps absolu a disparu sous l'action des temps relatifs ce moyen est précieux.

per signifie la perfection de l'action : *per-scriptus*, écrit entièrement ; *per-solvo*, délier entièrement, mettre sens dessus dessous ; *per-tero*, concasser.

pro indique l'abondance de l'action : *pro-fluo*, couler abondamment ; *pro-fugio*, se réfugier ; *pro-muntio*, prononcer à haute voix.

re marque la répétition de l'action : *red-co*, revenir ; *red-imo*, racheter.

sub indique la diminution de l'action : *sub-monstro*, faire entrevoir ; *sub-rideo*, sourire.

super marque une action plus forte : *super-fio*, être.

En grec *υπο* signifie : faire un peu l'action ; *υπο-γελαω*, sourire.

επι, l'action supplémentaire ; *επι-βαλλω*, ajouter ; la persistance ; *επι-ζωω*, survivre.

υπερ, l'action en excès ; *υπερ μαρανωω*, flétrir entièrement, ou la négation : *υπερ-τυχενωω*, ne pas obtenir.

εκ, entièrement ; *εξ-ολλυμι*, perdre entièrement.

κατα, l'accomplissement réussi ; *κατα-φαγωω*, dévorer entièrement ; *παρα*, l'action en excès : *παρα-τροφεω*, nourrir de surcroît ; *παρα-γρωμι*, abuser.

προς, l'addition d'action ; *προς-γραφωω*, ajouter en écrivant.

En français, l'une des langues romanes que nous prenons pour exemple, non-seulement les verbes prépositionnels latins ont été admis de toutes pièces, cas que nous n'avons pas à examiner, mais de nouveaux se sont formés avec des prépositions vivantes, en marquant le degré d'accomplissement de l'action.

en, a le sens inchoatif ; *en-dormir*, s'endormir, s'envoler, s'en aller, s'enraciner, s'enrichir, s'enrouer, s'entêter.

entre, marque le réciproque : s'entre-tuer, ou le demi accomplissement de l'action : entrouvrir.

par, indiquait en vieux français la perfection de l'action : *par-achever*.

sous, sou, marque la diminution : sou-rire.

sur, l'exagération : sur-chauffer.

En outre, les prépositions latines devenues préfixes *per, re, in, con*, impriment une signification du même ordre.

En allemand, on trouve dans cette fonction des prépositions cristallisées devenues préfixes et des prépositions vivantes. Parmi les premières, il faut signaler *ga*, analogue au *cum* latin, qui marque l'action en commun : *ga-timran*, construire ; *ga-niman*, concevoir ; *ga-haitan*, convoquer ; *er*, venant de *ur* ; *and, ant, emp, ent* marquant la réciprocity ou la continuité, analogue à $\alpha\alpha\tau$; *be* dérivé de *bei*, créant des verbes causatifs : *ver*, analogue au latin *per*, ayant un sens péjoratif ou intensif : *ver-brauchen*, mésuser ; *fr-essen*, manger beaucoup.

Les prépositions vivantes jouent dans ce sens un rôle aussi important.

durch signifie la perfection de l'action : *durch-streichen*, rayer entièrement.

über signifie l'action en excès : *über-fressen*, manger trop ; *über-füllen*, trop verser ; *über-treiben*, surmener.

um signifie le renversement de l'action : *um-bilden*, réformer ; *um-wandeln*, transformer.

unter indique la continuité : *unter-weisen*, instruire ; *unter-fangen*, entreprendre.

aus indique la perfection de l'action : *aus-kauen*, mâcher complètement ; *aus-schiessen*, emporter d'un coup de fusil ; *aus-saufen*, boire tout.

Il signifie aussi cesser l'action : *aus-herschen*, cesser de gouverner.

an a le sens inchoatif : *an-setzen*, mettre la main à la plume, à un instrument ; *an-sprechen*, adresser la parole ; *an-laufen*, prendre l'élan.

auf est inchoatif et marque aussi l'action subite : *aufstellen*, lever ; *auf-treten*, entrer en scène.

vor signifie : faire l'action rapidement : *vor-schiessen*, couler rapidement.

zu, marque l'addition : *zu-geben*, ajouter ; *zu-machen*, fermer (rapprocher la porte).

Il en est de même en anglais.

up signifie le commencement de l'action : *to break up*, se dissoudre ; *bring up*, faire avancer ; *button up*, boutonner.

on indique la continuation : *to carry on*, continuer.

off la cessation.

out la perfection de l'action.

about la continuation.

Dans les langues celtiques, les prépositions impriment au verbe l'expression du degré de l'action à peu près de la même manière ; mais c'est surtout par l'emploi de trois d'entre elles qui d'ailleurs ont perdu leur sens primitif que les degrés principaux sont marqués en vieil irlandais.

ro exprime une action entièrement accomplie et précède le verbe simple ; dans le verbe composé, il s'intercale entre la préposition et le verbe, et s'il y a deux prépositions, entre la première et la seconde ; *no* et *do* marquent l'action inachevée.

Le sanscrit suivait déjà le même système. Les distinctions qu'il faisait sont analogues à celles que nous venons de signaler dans les autres langues de la même famille.

Il est plus curieux de constater l'application du même système dans des langues anaryennes, par exemple, en hongrois.

ki correspond à *ex* des latins ; il signifie aussi la perfection, la cessation de l'action : *ki-arnyal-ni*, bien ombre,

achever d'ombrer ; *ki-allunü*, s'éteindre ; *ki-abrandunü*, déromper, quelquefois le commencement : *ki-csirazü*, commencer à germer, ou l'obtention par l'action exprimée par le verbe *ki-eskedebü*, obtenir par des supplications ; mais le sens principal est la perfection : *ki-gyogyitü*, guérir radicalement.

Cependant le sens reste bien plus souvent matériel et le degré de l'action n'est plus exprimé que par exception.

Comment le préverbe a-t-il passé de son sens matériel soit de préposition, soit d'adverbe, à cette signification du degré de l'action verbale ? Il faut qu'il y ait eu une transition. Nous l'avons déjà observée dans les verbes prépositionnels allemands ; *über*, par exemple, signifie *au-dessus* ; il tournera bientôt au sens de *davantage* : je suis bon *au-dessus* de lui, *davantage* que lui, et ensuite au sens de *trop*, lorsque *davantage* après un sens relatif prend un sens absolu ; de même *durch* signifie d'abord *au travers de*, *parmi*, puis, *au travers*, de *part en part* ; percer une planche de *part en part*, étudier une leçon de *part en part*, c'est-à-dire complètement, de là la perfection de l'action ; *unter* signifie *au-dessous*, et bientôt faire l'action *au-dessous* de l'action, la faire diminuée, insuffisante ; *aus* signifie *hors de*, faire l'action *hors de*, c'est en sortir, l'avoir terminée ; de même *um* signifie *autour* d'un objet, puis *autour de soi-même* ; de là, la transformation, le mouvement intérieur, le changement d'action et le contraire de l'action première ; *au* désigne le mouvement vers une chose ou une personne, aussi vers une action, le mouvement vers une action, c'est son commencement ; $\epsilon\pi\iota$ signifie *sur*, *sur un objet*, mais aussi *sur une action* ; une action *sur une autre* est une action ajoutée. $\pi\alpha\rho\alpha$ c'est à côté, faire une action à côté, la mal

faire, ou la faire à contretemps ; εξ c'est sortir de l'action, par conséquent, l'avoir finie.

La genèse est donc simple et claire, on n'applique plus la préposition à une personne ou à une chose, mais à une action. La préposition, ou plus exactement l'adverbe du verbe prépositionnel, finit par régir ce verbe.

Ainsi *ex* signifie : en dehors de tel objet ou de telle personne, ou tout simplement en dehors, suivant qu'on le considère comme une préposition ou comme un adverbe ; dans le premier cas il régit un substantif.

Mais il finit par régir le verbe lui-même, et alors il signifie : hors de telle action ; être hors de telle action, c'est-à-dire l'avoir finie.

De même, *über die erde leben*, signifie : vivre sur la terre, mais *über leben*, c'est vivre au-delà, survivre.

De même, *sub mensa monstro* signifie je montre sous la table ; mais *submonstro* signifie : je suis au dessous de l'action de montrer, je fais entrevoir seulement.

Cette remarque est essentielle ; il y a virement dans le complément ; le préverbe n'est plus un mot sans liaison, ni un mot qui gouverne un substantif, mais un *mot qui gouverne un verbe*.

b) *Expression du temps relatif.*

Le préverbe ne sert, en qualité d'auxiliaire, à marquer le temps relatif que dans les langues slaves, et là-même, c'est tout-à-fait à titre exceptionnel. On n'en peut citer qu'un seul cas.

Nous avons vu que l'introduction d'une préposition, par exemple, de *s*, convertit l'aspect imparfait en aspect parfait, par conséquent, désigne l'action complètement

accomplie. *S-dielat* signifie : faire complètement, mais si du verbe infini on passe au verbe fini, c'est-à-dire de l'infinitif ou du participe à l'indicatif, *s-dielaiò* signifiera : je fais entièrement ; cependant cela est impossible, l'action que je fais en ce moment ne peut être terminée ; une action terminée ou conçue comme telle, ne peut être située que dans le passé ou dans l'avenir. *S-dielaiò* signifiera donc : j'ai fait complètement ou je ferai complètement.

Mais il ne peut signifier le premier, car il faudrait alors la terminaison du passé *s-dielat* : au contraire, il pourra signifier le futur, car le futur n'a pas d'indice suffixal en russe et s'exprime périphrastiquement au moyen d'un auxiliaire ; *s-dielaiò* signifiera donc : je ferai, je ferai complètement.

e) *Expression de la voix.*

Dans des cas très rares, la préposition du verbe prépositionnel exprime la voix factitive.

Par exemple, en russe, *spat*, dormir, et *pro-spat*, faire dormir ; *plakat*, pleurer, et *vy-plakat*, obtenir par des pleurs.

Tel est le rôle grammatical de la préposition dans le verbe prépositionnel. On voit qu'il est considérable. Nous n'avons fait que l'esquisser.

CHAPITRE III.

FONCTION LEXICOLOGIQUE ET SÉMANTIQUE DU VERBE
PRÉPOSITIONNEL.

C'est cette fonction qui est la plus importante et qui mériterait une étude très détaillée : une grande partie de la sémantique repose sur le verbe prépositionnel. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour s'en convaincre. Chaque verbe simple est un tronc duquel montent dans tous les sens des verbes prépositionnels qui forment ses rameaux touffus et dans lesquels le sens primitif se différenciera jusqu'à parvenir au sens contraire.

Voici, par exemple, le verbe anglais *to get*, arriver, survenir. Il produit *to get away*, s'échapper ; *to get above*, s'élever ; *to get off*, descendre ; *to get on*, réussir ; *to get before*, dépasser ; *to get near*, s'approcher ; *to get between*, s'insinuer ; *to get into*, entrer ; *to get over*, franchir ; *to get up*, se lever ; *to get loose*, se relâcher ; *to get to*, aborder.

To give, donner, produire ; *to give back*, rendre ; *to give forth*, publier ; *to give out*, montrer ; *to give over*, abandonner ; *to give into*, adopter ; *to give off*, cesser ; *to give out*, publier.

to bear, porter, produit : *to bear with*, supporter ; *to bear away*, emporter ; *to bear up*, avoir du courage ; *to bear off*, pousser au large ; *to bear up*, arriver ; *to bear down*, arriver vent en arrière.

to blow, souffler, produit : *to blow out*, éteindre ; *to blow*

up, faire sauter, *to blow down*, renverser ; *to blow off*, emporter ; *to blow over*, dissiper.

to bring, apporter, produit ; *to bring up*, élever ; *to bring about*, parvenir ; *to bring upon*, attirer sur ; *to bring away*, emporter ; *to bring forth*, produire ; *to bring under*, soumettre ; *to bring over*, attirer ; *to bring up*, introduire ; *to bring down*, humilier.

to call, appeler, produit : *to call in*, faire entrer ; *to call off*, détourner ; *to call out*, faire sortir, appeler en duel ; *to call upon*, passer chez ; *to call upon*, s'en remettre à ; *to call for*, prendre en chemin ; *to call down*, faire descendre ; *to call up*, faire monter ; *to call over* ; faire un appel.

to help, aider, produit : *to help down*, aider à descendre, *to help up*, aider à monter ; *to help on*, faire avancer ; *to help out*, aider à se retirer ; *to help over*, aider à passer ; *to help to*, servir à.

Ce qui est très remarquable ici, c'est que la préposition seule suffit à exprimer un verbe sous-entendu. Nous reviendrons sur ce point.

to lay, placer ; *to lay down*, mettre bas ; *to lay by*, sevrer ; *to lay out*, dépenser ; *to lay in*, faire provision ; *to lay about*, frapper de tous côtés ; *to lay on*, battre.

to make, faire, produit des composés à sens plus dissidents : *to make up*, composer ; *to make off*, se sauver ; *to make out*, débrouiller ; *to make out*, rédiger ; *to make over*, donner par acte.

to hold, tenir, produit : *to hold up*, lever ; *to hold out*, résister ; *to hold forth*, prêcher.

to fall, tomber, produit : *to fall to*, commencer ; *to fall off*, diminuer ; *to fall on*, attaquer ; *to fall in with*, rencontrer.

to come, venir, produit : *to come in*, entrer ; *to come*

away, quitter ; *to come out*, sortir ; *to come off*, se retirer de ; *to come by*, obtenir ; *to come upon*, tomber sur ; *to come on*, avancer ; *to come short of*, manquer.

Nous avons donné cette nomenclature, parce que l'anglais met bien en relief cette riche dérivation du verbe prépositionnel. Si elle ne consistait qu'en addition d'adverbes de lieu, elle serait peu intéressante ; mais on voit combien le sens du verbe lui-même se trouve modifié, tantôt au figuré, tantôt au propre.

Il en est de même dans les autres langues, par exemple, en russe. Voici les dérivés de *nimat*, prendre : *v-nimat*, écouter ; *voz-d-imat*, exhausser ; *vos-pr-imat*, recevoir ; *vy-nimat*, tirer dehors ; *do-nimat*, des arrérages percevoir ; *za-nimat*, emprunter ; *iz-nimat*, tirer de ; *na-nimat*, louer ; *ob-nimat*, embrasser ; *ot-nimat*, ôter ; *pere-nimat*, intercepter ; *po-nimat*, comprendre ; *pro-imat*, attraper ; *pod-nimat*, soulever ; *pred-pri-nimat*, entreprendre ; *pri-nimat*, accepter ; *pro-nimat*, percer ; *raz-nimat*, séparer ; *s-nimat*, ôter d'en haut ; *n-nimat*, arrêter.

De même, en latin, on peut citer :

les prépositionnels de *ire*, aller :

ad-ire, rencontrer ; *per-ire*, aller parmi périr ; *sub-ire*, subir ; *ex-ire*, sortir ; *ab-ire*, s'en aller ; *red-ire*, revenir ; *in-ire*, entrer ; *co-ire*, s'unir ;

ceux de *legere*, cueillir :

intel-ligere, comprendre ; *e-ligere*, choisir ; *se-ligere*, séliger ; *col-ligere*, rassembler.

Cette fécondité est très riche et bien connue ; il est donc inutile d'insister.

Ce qui est utile, c'est de classer les transformations du sens dans les différentes catégories auxquelles elles appartiennent.

Nous avons déjà observé que le sens adverbial et local des divers périverbes a déjà subi des transformations qui lui ont donné un rôle prépositionnel ou qui lui ont fait exprimer les degrés d'accomplissement de l'action et par là le temps absolu et quelquefois même le temps relatif et même la voix. Ici, il s'agit de transformations du sens même de la racine verbale.

Ces transformations sont de quatre sortes : tantôt le sens exprimé par la préposition et imprimé par elle au verbe reste local et matériel ; seulement, il devient indirect (nous expliquerons cette expression) ; tantôt le sens reste matériel et local, mais il devient figuré ; tantôt il devient immatériel et exprime un acte invisible ; tantôt enfin, le verbe uni à la préposition a la force d'exprimer deux actions, l'une exprimée par la racine verbale, l'autre par la préposition elle-même.

1° *Déviatiou simple du sens.*

Les verbes prépositionnels allemands, tantôt séparables, tantôt inséparables, dans les exemples que nous avons déjà fournis, prouvent cette première transformation sémantique.

Par exemple, *durch* signifie prépositionnellement *par*, et le sens adverbial qui lui correspond exactement serait *au travers, çà et là* ; hé bien ! lorsqu'il est séparable, le sens en est tout autre, il signifie : *de part en part*, dans le sens de l'épaisseur, c'est-à-dire dans le sens intérieur et vertical, tandis que *durch* inséparable est dans le sens de la superficie et de l'horizontale.

De même *über* signifie prépositionnellement *sur* et ad-

verbialement *en dessus, en haut* ; inséparable, il signifiera : par dessus les limites, la rivière qui déborde, la mer qu'on franchit ; c'est la direction horizontale, tandis que séparable il aura le sens d'en haut ; c'est la direction verticale.

Cette sémantique est plus remarquable encore pour *um*. Il signifie directement, soit autour de soi, soit alentour, suivant qu'on le prend comme préposition ou comme adverbe ; mais, séparable, il signifie de haut en bas et de bas en haut, en tournant sur soi-même dans le sens vertical ; il signifie aussi horizontalement : faire des détours, mais encore plus : aller autour de.

De même, le préfixe adverbial *re*, en latin et en français, signifie directement *de nouveau*, mais indirectement *en arrière* : *redeo, recedo*, revenir, reculer.

Nach signifie : après, locativement, puis, temporairement, ensuite, une seconde fois : *nachdrucken*, réimprimer ; *nach-rechnen*, combiner une seconde fois ; *nachwachsen*, croître de nouveau.

2^o Sens passant de l'espace du temps.

Ici il y a peu de remarques à faire, car l'adverbe est à la fois local et temporel ; cependant son point de départ est local et lorsqu'il exprime le temps, il y a déjà une transformation du sens.

Une des prépositions qui subit le plus naturellement cette transformation, c'est *nach* ; il signifie *après* ; puis il signifie : *ensuite* ; il prend alors, comme nous l'avons déjà remarqué, le sens de une seconde fois : *nach-messen*, mesurer une seconde fois, c'est-à-dire, ensuite d'une

première action de mesurage : *nach-richten*, exécuter après la sentence (ici le sens est purement temporel ; *nach-holen*, aller chercher une seconde fois.

De même *vor* signifie devant, mais aussi avant : *vor-bedenken*, réfléchir d'avance, et non pas devant quelqu'un ; *vor-geben*, donner d'avance ; *vor-kommen*, venir avant quelqu'un.

De même, en latin, *pro* signifie devant, mais aussi auparavant : *pro-venire*, venir avant quelqu'un ; *pro-morior*, mourir le premier ; *præmonco*, avertir d'avance.

5^e Sens particularisé.

Le sens reste matériel, s'explique encore parfaitement, mais on ne l'eût pas deviné. C'est l'action restreinte réduite à une situation particulière, et d'abstraite et générale devenue particulière.

Par exemple, dans les dérivés du verbe russe *nimat*, dont nous avons donné la liste, on peut relever *ob-nimat*, embrasser ; *pod-nimat*, soulever ; *pro-nimat*, percer ; *u-nimat*, arrêter ; *raz-nimat*, séparer, qui sont diverses manières de prendre, mais qui ne se comprendront pas d'elles-mêmes, tandis que les verbes *iz-nimat*, tirer de ; *ot-nimat*, ôter ; *pere-nimat*, intercepter, ont conservé le sens propre. *Po-nimat*, entendre, ne pourrait se traduire non plus avec la simple connaissance d'*imat*.

De même, en latin, *concipere*, concevoir ; il n'a pas un sens figuré, car concevoir est bien prendre, mais prendre, recevoir d'une manière toute particulière ; il en est de même de *co-ire*, qui est bien aller avec, mais dans des circonstances spéciales.

En allemand, on peut citer *aus-kommen*, éclore, sens beaucoup plus restreint que celui de sortir de.

4° Sens figuré.

Ici nous nous avançons dans le sémantique. Le procédé est fréquent et c'est celui qui conduit peu à peu au sens immatériel.

En latin *perire*, *interficere*, *occidere* rentrent dans ce sens figuré. *Per-ire* signifie aller par, *occidere*, faire tomber ; de là le sens est loin de celui de périr, tuer, et cependant on y est conduit par une déviation d'idées qui n'aboutit cependant pas au-delà d'un sens matériel. En faisant tomber un ennemi dans la lutte, on le faisait souvent périr ; aller par, signifie faire le grand passage. Les mots allemands sont analogues : *untergehen*, aller au dessous, signifie périr ; *um-kommen*, venir autour, puis venir se renversant sur soi-même, devient mourir ; *unter bringen*, apporter dessous, reproduit l'image d'*interficere* et d'*occidere*.

De même, *um*, après bien des mutations de sens, signifie autrement ; *um-laden*, charger autrement ; on est passé à ce sens par celui de : en sens contraire, de nouveau.

über signifie plus qu'un autre, après avoir signifié au-dessus, mais ici le sens passe à l'immatériel ; *unterbrechen*, interrompre, suit la même marche.

5° Sens immatérialisé.

Il suffit d'appliquer aux opérations intellectuelles ou au monde idéal, ce qui s'appliquait aux choses visibles ou matérielles, sans autre changement.

Il y a plutôt là, application nouvelle que changement de sens ; aussi nous n'en parlons ici que pour ordre.

Par exemple, *unterwerfen*, jeter sous, jeter sous soi, signifie ensuite intellectuellement, soumettre ; *unterstützen*, appuyer avec le bras, devient : appuyer de son secours ; *vorbringen*, présenter des objets, devient : présenter des idées ; *vorgreifen*, enjamber, deviendra : anticiper ; *vorkommen*, comparaitre, deviendra : le développement du survenir.

6° Sens à la fois figuré et immatérialisé.

Ici le sens est infini ; c'est le summum de la sémantique. On peut assister aux sériations d'idées les plus curieuses.

Voici d'abord des exemples pris à l'allemand :

Unter-weisen, enseigner ; l'acte est intellectuel et son expression empruntée à l'acte matériel de *montrer*. Le tout réuni offre un sens différent de celui des composantes : enseigner.

Il en est de même de *unter-richten* qui a le même sens.

De même *unter-lassen*, omettre, bien différent de : laisser venir dessous ; *unter-halten*, entretenir, à côté de tenir dessous ; *unter-geben*, confier ; *unter-fangen*, entreprendre ; *unter-bleiben*, ne pas avoir lieu ; *unter-drücken*, supprimer ; *unter-nehmen*, entreprendre ; *unter-reden*, persuader ; *unter-sagen*, interdire ; *unter-stehen*, oser.

um-schaffen, transformer ; *um-schreiben*, transcrire ; *um-wandeln*, changer.

über-gehen, désertier ; *über-lassen*, abandonner ; *über-nehmen*, se charger de ; *über-schen*, ne pas s'apercevoir ; *über-setzen*, traduire ; *über-tragen*, endosser.

En russe :

v-nimat, écouter ; littér. prendre en soi ; *vos-pri-nimat*, percevoir ; *za-nimat*, emprunter ; *na-nimat*, louer ; *po-nimat*, comprendre.

Après *xodit*, aller ; *po-xodit*, ressembler ; *na-xodit*, trouver ; *sniz-xodit*, condescendre.

pre-zriet, mépriser ; *pro-zvolit*, permettre ; *za-byt*, oublier (*byt* = être) ; *do-stat*, procurer.

En latin.

intel-ligere, comprendre (au lieu de cueillir-entre), *insisto*, insister (s'appuyer sur) ; *in-spiro*, inspirer (souffler dans) ; *in-structus*, instruit (bien rangé) ; *inter-cedo*, intercéder (venir entre) ; *inter-dico*, interdire (dire entre deux personnes) ; *inter-venio*, intervenir (venir entre) ; *ob-tineo*, tenir matériellement, puis obtenir.

Il est inutile de multiplier les citations. En particulier, toutes les opérations de l'esprit s'expriment de cette manière.

7° Sens exprimant à la fois deux actions.

Ce processus, que nous avons déjà entrevu, est très curieux.

En anglais, *to help* signifie aider ; *to help up*, non pas aider en haut, mais aider à monter ; *to help down*, aider à descendre ; *to help out*, aider à sortir ; *to help over*, aider à passer ; *to help on*, aider à avancer. En réalité, la préposition fait ici fonction d'un second verbe ; elle n'indique pas le lieu où se fait l'action, mais celui vers lequel cette action se dirige : ainsi que son résultat. *La préposition est fonction du verbe.*

L'allemand donne des exemples analogues : *ein-reiben*,

faire entrer en frottant ; *ein-reden*, faire entrer (dans la volonté), en parlant ; *auf-klopfen*, ouvrir en frappant ; *auf-hacken*, ouvrir en becquettant ; *auf-knöpfen*, ouvrir avec le bouton ; *auf-hauen*, ouvrir en hachant ; *auf-brechen*, ouvrir en brisant ; *auf-drängen*, ouvrir en pressant ; *auf-drehen*, ouvrir en tournant ; *aus-sägen*, enlever en sciant ; *aus-schiessen*, enlever d'un coup de fusil.

L'allemand obient ainsi des expressions encore plus énergiques : en ajoutant le pronom réfléchi : *sich aus-bet-teln*, gagner sa vie à mendier, littéralement se tirer (*sich aus*) en mendiant.

De même, en latin :

ex-cudo, faire sortir en frappant ; *ex-oro*, faire sortir (obtenir) en priant ; *ex-pio*, faire sortir (obtenir) en sacrifiant.

De même, en russe.

vy-katchivat, faire sortir en roulant ; *vy-kachlivat*, faire sortir en crachant, expectorer ; *vy-kusivat*, faire sortir en mordant ; *vy-malivat*, obtenir en priant ; *vy-rebotat*, gagner par son travail.

C'est ici la préposition qui domine le verbe, plus encore qu'à l'ordinaire. Celui-ci, au point de vue sémantique, devient une sorte d'instrumental, le vrai verbe est la préposition dont le sens et le rôle grammatical monteront jusque-là.

8° Absorption du verbe simple par le verbe prépositionnel.

Nous avons assisté à l'influence de plus en plus grande que prend la préposition sur le verbe ; elle finit par le réduire au rôle de complément instrumental et devient verbe elle-même, au moins sémantiquement ; elle peut le

devenir lexicologiquement, en ce sens que le verbe simple va disparaître et que le verbe prépositionnel restera seul usité.

En Russe, la liste des verbes dont la forme simple n'existe plus et a disparu, quoique peu nombreuse, est instructive sous ce rapport. Voici les verbes prépositionnels dont les simples ont disparu.

o-pravdat, justifier (on ne dit pas : *pravdat*) ; *za-tieiat*, machiner ; *o-doliet*, surmonter ; *u-korenit*, enraciner ; *ù-dvorit*, établir ; *raz-orit*, détruire ; *ù-darit*, frapper ; *po-eto-rit*, répéter ; *is-trebit*, détruire ; *o-duchevit*, animer ; *nado-unit*, faire observer ; *pri-lojit*, ajouter ; *u-nitchijit*, humilier ; *vo-orujit*, armer ; *v-nùchit*, inspirer ; *v-rutchit*, remettre ; *is-tochtchit*, épuiser ; *pobiedit*, vaincre ; *pro-nzit*, percer ; *ob-idiet*, offenser ; *v-strictit*, rencontrer ; *vos-kresit*, ressusciter ; *po-sietit*, visiter ; *u-krotit*, apaiser ; *na-sytit*, rassasier ; *u-chibit*, offenser ; *za-mknut*, fermer ; *ob-ut*, chausser ; *ras-piat*, crucifier ; *na-tchat*, commencer ; *ot-niat*, ôter ; *s-tchest*, compter ; *za-priatch*, atteler, etc.

Il faut rattacher à cette catégorie celle des verbes français où le verbe simple n'existe pas non plus : *envenimer*, en l'absence du verbe *venimer*.

9° *Préposition inusitée en dehors du verbe prépositionnel.*

Si quelquefois le verbe n'est plus usité à l'état de verbe simple, quelquefois aussi la préposition ne l'est plus à l'état de préposition détachée, et par conséquent, l'union est plus intime, c'est le cas en français ; la préposition isolée étant connue seulement en latin, c'est ce qui a lieu pour les verbes prépositionnels commençant par *con* : *comprendre* ; le verbe *prendre* est usité, mais la préposition

con ne l'est pas. De même en allemand *ver* correspondant à *per* latin. Il en est de même de tous les préfixes de dérivation qui ont pour origine une préposition.

L'union entre les deux mots est encore plus intime et le sens séparé n'existe plus que pour l'étymologiste. C'est ce qui a lieu en français pour *concevoir* ; on ne trouve plus séparément ni *con* ni *cevoir* ; le mot est dérivé de toutes pièces de *con-cipere*.

Nous avons voulu dans ce chapitre tracer seulement les linéaments de la sémantique du verbe prépositionnel, de sa sémantique propre, car il va de soi, qu'il suit, en outre, les transformations de sens du verbe simple.

Cette sémantique suit une gradation. Nous pensons qu'elle a pour point de départ le périverbe aussi bien dans sa fonction prépositionnelle que dans sa fonction adverbiale, quoiqu'on soit à priori tenté de penser que c'est pour cette dernière seulement que le sens a pu évoluer. Il suffit, pour se convaincre du contraire, de constater qu'en allemand moderne c'est *über* inséparable qui est passé du sens de *par* à celui de *trop, plus que*, par un artifice, il est vrai, en sous-entendant *sich* dans le premier cas, un autre accusatif dans le second. Le point de départ est donc double, quoique celui de la fonction adverbiale soit plus fréquent.

Ces deux points de départ ainsi fixés, l'évolution sémantique commence. Le verbe prépositionnel indique d'abord le degré d'accomplissement de l'action et par là-même, le temps absolu, quelquefois le temps relatif et la voix. La transition est facile à apercevoir ; le périverbe ne se rapporte plus alors à l'objet, comme dans son rôle prépositionnel, ou au verbe avec dépendance envers celui-ci, comme dans son rôle adverbial, mais au verbe pour le

dominer à son tour : *über-füttern*, exagérer l'action de nourrir ; *durch-kochen*, achever de cuire. Ce même système est bientôt suivi, même quand il ne s'agit plus de marquer le temps absolu, mais lorsque le périverbe devient lui-même une sorte de verbe dominant le verbe lui-même : *ex-cudo*, faire sortir en frappant ; *ein-reiben*, faire entrer en frottant. Ce procédé, quoique ayant des effets sémantiques importants, est cependant au fond encore mécanique : le périverbe de mot régi devient mot régissant : *an-schlagen*, frapper contre quelqu'un, tandis que *an-schlagen*, commencer à frapper. De même *an-wachsen*, croître en s'attachant à, tandis que *an-wachsen*, commencer à croître ; on voit que les deux sens peuvent affecter le même verbe.

A partir de ce moment, le ressort mécanique ne fonctionne plus, mais seulement le ressort sémantique. Tout d'abord, le sens reste matériel, mais dévie ; par exemple, *um* ne signifie plus autour de, ni alentour, mais autour de soi-même avec rotation de haut en bas ; de même *über*, signifie par dessus, en passant d'un objet à un autre, puis le sens devient figuré, sans quitter la sphère des objets matériels ; il devient ensuite immatériel, puis l'immatérialisation et la figuration concourent. C'est le point culminant, contenant toute une riche gamme sémantique. Tel a été certainement à peu près le processus.

Il faut joindre à ces variations sémantiques infinies, imprimées par la préposition au verbe, celles que le verbe simple prend de lui-même, et les unes se multipliant par les autres, on arrive à une extrême richesse psychologique.

Il faut y ajouter encore les variations données par les préfixes verbaux de dérivation, soit qu'ils se composent

d'anciennes prépositions cristallisées, soit qu'ils aient une autre origine.

Il serait fort intéressant, tant au point de vue théorique qu'au point de vue pratique, d'éclairer ce dédale et de construire pour chaque langue des vocabulaires où sous chaque racine verbale se trouveraient ses divers dérivés prépositionnels, où l'on indiquerait sous chaque dérivé la transformation sémantique qu'il a fait subir au verbe. Ce serait un travail considérable, mais dont les résultats ne s'éloigneraient pas sensiblement, croyons-nous, de ceux que nous venons de constater, et pourraient se ranger sous les catégories ci-dessus établies. Nous avons voulu seulement étudier d'ensemble un phénomène qui ne l'avait pas été jusqu'à présent de cette manière et tracer les grandes lignes de l'organisation, des fonctions et des directions diverses du verbe prépositionnel.

RAOUL DE LA GRASSERIE.

Bouddhisme — Notes et Bibliographie.

Açvaghōṣa's Discourse on the Awakening of Faith in the Mahāyāna, translated for the first time from the Chinese version, by TEITARO SUZUKI. — Chicago, Open Court, 1900.

M. Teitaro Suzuki, moine du couvent de Kamakura, rencontra à Chicago, où il devait représenter sa secte au Congrès des Religions, le D^r Paul Carus. On connaît le zèle intelligent du directeur du *Monist* et sa prédilection pour le Bouddhisme. Le présent livre est le fruit de la collaboration du moine japonais et du philosophe occidental : nous ne doutons pas que M. T. S. ait trouvé dans son éditeur un maître d'anglais et de philosophie : « Le traducteur [d'Açvaghōṣa], lisons-nous dans la préface, doit être parfaitement instruit de la doctrine mahāyānique telle qu'elle est comprise en Orient ; mais il doit posséder aussi une connaissance adéquate de la philosophie et des modes de pensée propres à l'Occident ». Cette connaissance, M. P. Carus la possède à un haut degré.

« Il est relativement aisé . . . de faire des extraits des ouvrages philosophiques [bouddhiques écrits en chinois] » : je ne suis pas pleinement d'accord avec M. T. S. ; voyez par exemple le *Bouddhisme Japonais* de M. Fujishima, que de passages obscurs, combien de phrases déroutantes et mal liées ! ; mais M. T. S. a raison de dire : « Le système du Mahāyāna est si complexe (intricate), si abstrus et déconcertant (so perplexingly abstruse) que les savants non accoutumés à cette forme de pensée et d'expression sont grandement en peine d'y trouver leur chemin ». L'embarras

n'est pas moindre de ceux qui croient comprendre cette forme de pensée, élevés dans l'école la plus raffinée qui fut jamais, quand ils s'efforcent de se faire entendre : c'est par une figure de rhétorique audacieuse que la traduction du livre d'Açvaghôsa est « dédiée au public occidental par un bouddhiste du Japon ». Le public occidental n'y comprendra rien ; mais les « scholars » en tireront largement profit, et cela vaut mieux.

L'introduction paraît irréprochable. Tout ce qu'on peut demander à l'auteur, c'est de réunir et de discuter les témoignages contradictoires des traditions tibétaines et chinoises sur la date d'Açvaghôsa et ses relations soit avec Pārçva, soit avec Nāgārjuna : c'est ce qu'il a fait avec beaucoup de compétence et de réserve, renouvelant la question en ce qui regarde les sources chinoises.

La liste des œuvres d'Açvaghôsa, si on la compare à celle de Nanjio, s'est enrichie de deux n^{os} ; « un sūtra sur la théorie du non-moi, en réponse à un Nirgrantha », « un sūtra sur la transmigration dans les dix voies ». — On ne voit pas comment peut se justifier la traduction proposée pour le titre du Nanjio 1299. (Mahā - . . . - bhūmi-guhyā-mūla-çāstra ; peut-être faut-il proposer « gotra » pour « tsuū » ?) ; d'autre part, pour le 1182, la lecture « Sūtrālakāraçāstra » est certaine.

M. T. S. semble ignorer les renseignements de M. Fujishima, p. 61, sur la secte Ke-gon-shu, à laquelle appartiendraient outre notre livre, un Mahācintyaçāstra (?) et le Dacabhūmivibhāṣāçāstra (Nanjio 1180) de Nāgārjuna. — Toujours est-il que Beal et Wassilieff se sont mépris sur les tendances d'Açvaghôsa (1). — Le traducteur aurait pu mentionner la Vajrasūci, attribuée à notre auteur, les remarques de Burnouf (Intr. p. 215), le travail de Weber (Abhandlungen de l'Acad. de Berlin, 1859) et la liste des œuvres d'Açvaghôsa qui y figure (2).

(1) Wassilieff doute de l'authenticité de plusieurs livres : « D'ailleurs il est très douteux qu'Açvaghôsa connût le Mahāyāna, car vraisemblablement le Mahāyāna ne fit son apparition qu'avec Asaūga » (Tār. 312). Pauvre Asaūga ! quelle gloire et quelle responsabilité !

(2) Il est peut-être utile de reproduire cette liste que je n'ai pas trouvée ailleurs. Weber la donne d'après une communication de Schiefner. —

Le « discours d'Açvaghōṣa » comprend une introduction [but, prajoyana, et objet, abhidheya = I. Introductory, II. General statement]; et deux parties, l'exposé de la théorie [III. The explanation] et de la pratique [IV. The practice of faith]. Le chapitre V [Benefits derived therefrom] constitue la conclusion.

Combien ce livre est précieux, fortement conçu et sagement écrit, combien estimable est la traduction, on s'en rendra compte sans peine en lisant le chapitre IV, qui traite d'un sujet devenu familier aux orientalistes par le Bodhicaryāvatāra et le Çikṣāsamuccaya. C'est un magistral résumé de la carrière (caryā) du Bodhisattva. Le § 3 du chapitre III (Ways of practising the right path) est un exposé doctrinal de la pratique.

Beaucoup plus complexes les discussions sur la bhūtatahatā ou « suchness », qui remplissent la majeure partie du traité : elles sont très précieuses si on considère notre pénurie en renseignements exacts sur cette ontologie idéaliste (voyez cependant Wassilieff et Fujishima, p. 76 et suiv.) ; elles n'acquerront toute leur valeur que le jour où elles seront, pour l'essentiel, traduites en sanscrit et mises en rapport avec les sūtras dont elles dérivent.

Je n'essaierai pas de résumer ce système philosophique, beaucoup plus serré que la lecture de la Prajñā, du Saddharmapuṇḍarīka ou du Laṅkāvatāra ne permet de le soupçonner. Disons en un mot que la thèse est essentiellement celle des Vijñānavādins : le *sainkleṣa* (obscurcissement) et le *vjavadāna* (purification) de la pensée pure et vide. Le texte de M. Teitaro Suzuki doit être médité, cela va sans dire ; mais le lecteur est payé de ses peines.

(N'oublions pas que les Tibétains connaissent un Açvaghōṣa le jeune, Tār. p. 102) :

1. Çatapañcāṣṭika nāma stotra. — Tār. p. 91. 312, Tandjour, Bstodhsogs, I. (Feer, p. 357, n° 37) et Mdo I.

2. Gaṇṭhistotraḡāthā (Ghaṇṭi° ?)

3. Çrīmahākālatantrarudrakalpamahācmaçmanāmaṭīkā gurupañcāṣṭika (cf. Nanjio 1080 ?)

4. Saṁvṛtibodhicittabhāvanopadeçavarṇasauḡraha.

5. Paramārtha°.

6. Daçakucalakarmapañirdeca (Sic. — Cf. Nanjio 1379).

7. Çokavinodana aṣṭākṣaṇakatā (Sic).

8. Buddhaecaritamahākāvya (Tandjour, Mdo, XCIV. — Tār. p. 312).

Ajoutons quelques remarques de détail.

La plus importante vise « les cinq noms différents donnés au moi » (p. 76). Cette énumération nous est fournie par le *Laṅkāvatāra* p. 43 (Buddhist Text Soc.). Il faut effacer le point d'interrogation, de demie incréduité, qui suit le terme « *karmavijñāna* » ; « *pravyūttiv°* » est exact ; par « representation-consciousness », il faut entendre le « *khyātiv°* » ; la « particularisation-consciousness » est le « *vastuprativikalpav°* » ; la « succession-consciousness » s'appelle, je crois, de son vrai nom « *jātiv°* ».

Les 4 miroirs (pp. 69, 70) rappellent l'*ādarṣa[na]jñāna* de Fujishima p. 95, et le VII^{ème} chap. de la *Nāmasaṅgīti*.

pp. 49, 114. *samyaktvānyatarāṇi*, *mithyātvaniyata°*, *aniyata°*, *M. Vyūṭ* 95. cf. *aniyatagotra* ; *M. Vyūṭ*. 61 ((*ikṣās.* 8. s. *Laṅkāvat.* 68. *Bodhic.* p. I, s, III, 23 etc).

pp. 78 et suiv. A l'expression « perfuming » correspond le sanscrit « *vāsanā* ».

pp. 64. 94. « Bodhisattvas who have just entered their course », « novice Bodhisattvas » = *ādikarmikabodhisattva*.

56. M. Teitaro Suzuki traduit le mot nien (gnien), p. 153, par *smṛti* (= subjectivity, subjective state). Il est bien douteux que l'original ait porté *smṛti*. — Peut être *vāsanā* ; voyez p. 66 et la phrase connue : *anādir avicchinna pravāhā bhedavāsanā . . .* ; *wang-nien* = *mithyāvāsanā*, *nien-hsin* (sin) = nien.

p. 53. (61). La *bhūtatathatā* (*nirvāṇa*, *dharmakāya*, *paramārtha*, *tattva*) n'est pas distincte du *saṁsāra* ; voyez *Laṅkāv.* 48. s.

62. Le commentateur du *Bodhicaryāv.* (ad I, 1) propose notamment pour *Dharmakāya* l'explication : canon de la loi, ensemble des *sūtras*. — *Kāya* signifie en effet collection (*balakāya*). Par le fait, la loi et la *bhūtatathatā* sont connexes sinon identiques.

64. L'expression « Bodhisattvas of the *Dharmakāya* » est, du moins pour moi, nouvelle.

66 et suiv. Il est bien difficile de distinguer cette doctrine de la thèse védantique. La remarque, faite souvent, s'impose ici avec une nouvelle force. — Nous ne devinons pas les termes sanscrits qui correspondent à ces expressions « enlightenment *a priori*, *a posteriori* ». La conjecture *buddhi*, p. 152, paraît

- peu heureuse, — (tcheng-chiao = bodhi, Eitel, s. voc.), — peut-être, tout simplement, jñāna et ajñāna.
71. Les trois aspects du « non-enlightement » (ou sañkleṣa) sont, je crois, la connaissance (sañvitti), le sujet (grāhaka) et l'objet (grāhya) de la connaissance. — Voyez *Sarvadaruḥ.*, 1858, p. 16 in fine. — Je crois qu'il faut entendre dans le sens d'un procès purement idéaliste ce que M. T. Suzuki appelle « ignorant action », cette action consistant dans cette « ideation » inconsciente qu'il faut bien placer à l'origine (voyez, p. 76, Karmavijñāna).
- 72-73. L'énumération des six états de connaissance ou d'activité (sensation, memory, clinging, . . .) est nouvelle.
- p. 77. ad finem. Je lirais volontiers : sarvasattva-avidyāvāsanāva-çāt . . . ; mais voyez p. 78. 15.
78. l. 2. 4 disturbed = sañkliṣṭa, quieted = vyavadāta.
78. 6 through their succession-consciousness : vijñānapravāhava-çāt ? — Mais voyez ci-dessus p. 356, l. 8.
80. La définition des deux espèces de souillure (kleṣa, rañjana ?), fournie en note, est parfaite. Reste à déterminer la traduction sansrite. — La théorie des Bhūmis qui marquent le dégagement progressif des deux souillures, est aussi très intéressante : mais les termes techniques nous échappent.
- 84 et suiv. — Analyse très fine du grand problème métaphysique. L'avidyā étant posée — (comment ? n'attendons pas qu'Açva-ghoṣa nous l'explique) — quels rapports existent entre la Bhūtatathatā et l'Avidyā, entre l'intelligence active, c'est-à-dire, la pensée inconsciente ou « l'ideation » à son stage rudimentaire (karmavijñāna) et le monde extérieur créé par cette pensée ? Ces rapports expliquent le procès du sañsāra et de l'illumination, ils justifient les affirmations antithétiques de l'école : l'identité et la non identité de la Bhūtatathatā et du Sañsāra, des êtres quelconques et des Bouddhas.
90. La distinction du *hetu* et des *pratyayas* est précieuse. — Le rôle attribué aux Bouddhas, dont l'intervention est un des « pratyayas » du salut (cf. p. 127), s'accorde avec la mention, relevée par M. T. S., des doctrines de la Terre pure (Sukhāvātī). Il importe de signaler un grand nombre de notes ou de passages

intéressants. Citons notamment : tathāgata (54, 65), les deux espèces de « phala » (101), sāgrava, anāgrava (74, 88), cittotpāda (89, 91, 113, 127) les Bouddhas en tant que kalyāṇamitras, quelque fois parents, amis, quelquefois ennemis (92), sukhāvātī (50), samādhi (« mental equilibrium » ?, p. 135), dhāraṇī (p. 136, « any epigrammatic proposition which will serve as a key to the deep significance of the Doctrine » ; cf. Fujishima 59, 64 et la Vajramaṇḍadhāraṇī, etc.), citta, vijñāna (75), sarvākārajñatā (125), la perfection atteinte au bout de trois asaṅkhyeyakalpas (124), — même donnée dans Takakusu, I-tsing 197 ; la huitième bhūmi (120, note), — ākāṣa (107), aṅṣ et kṣaṅṣ (105).

Les index donnent une idée suffisante de la richesse du texte ; ils sont commodes et, peu s'en faut, complets.

L'exécution matérielle de l'ouvrage mérite des éloges presque sans réserve. On est d'autant plus surpris de cet avertissement : « C et Ç ont été employées *indiscriminately*. » Pourquoi ? Les brèves sont quelques fois marquées longues ; saṃvṛtṣiṣṭya est une lecture incorrecte (p. 38). Dans l'index, lisez aḥubhasaṃjñā, kṛtsnāyatana.

* * *

Si-do-in-dzou : Gestes de l'officiant dans les cérémonies mystiques des sectes Tendai et Shingon (Bouddhisme Japonais). D'après le commentaire de M. Horiou Toki supérieur du temple de Mitani-dji ; traduit du japonais sous sa direction par S. Kawamura ; avec introduction et annotations par L. DE MILLOUÉ, conservateur du Musée Guimet. — Bibliothèque d'Études du Musée Guimet, vol. VIII. p. XIX, 254.

Nous aimons à rendre hommage au zèle et à l'érudition avec lesquelles M. de Milloué a poursuivi la difficile publication de ce précieux volume, et arraché à la piété inquiète des prêtres japonais un commentaire très intéressant, contribution capitale à l'histoire de la liturgie bouddhique. Il n'entre pas dans notre pensée d'en esquisser la description : M. de Milloué la fournit en termes excellents ; et d'ailleurs, trop évidemment, l'heure n'est pas venue

où l'on pourra, sans excessive témérité, le comprendre dans toutes ses parties et l'expliquer.

Signalons seulement quelques rapprochements, évidents ou vraisemblables, entre cette liturgie japonaise et les données indiennes, ... et qu'on nous permette aussi quelques critiques (1).

p. IV, l. 5. « ... l'on n'a que des données fort incomplètes sur les sūtras tantriques, très rares dans nos bibliothèques, dont il n'a été traduit que quelques fragments ». Les tautras abondent dans nos bibliothèques, notamment dans celle de Paris ; les grands recueils tibétains en sont pleins.

p. VI, l. 4. On peut suggérer l'expression *krama* comme à peu près équivalente à « Dô » = « étage, classe, degré, chemin, rite » = chinois Tao (2). Le mot rite, — et c'est bien de rites qu'il s'agit ici, — est mieux traduit par *kriyā* ou par *vidhi* ; mais chacun des Dôs comporte plusieurs vidhis.

p. IX, l. 3. « ... contrairement à ce qui se passe dans les rites du *kālacakra* népalais et tibétain et dans ceux du tântrisme brâhmanique qui visent principalement à l'obtention d'avantages matériels et personnels, la magie du tântrisme japonais est d'une

(1) Le document original comprend 5 volumes ; les 4 premiers traitent in extenso de chacun des 4 rites ; le dernier est une sorte de table des matières : il est reproduit dans le présent livre. — L'éditeur ne nous dit pas si le commentaire fourni par M. Horiou Toki s'appuie sur les explications des 4 premiers volumes. On peut le supposer. — Mais pourquoi négliger les fragments exégétiques qui précèdent dans notre texte chacun des quatre Dôs ?

Dans le corps de l'ouvrage le nom chinois de la *mudrā* est reproduit d'après la photographie : d'où des lectures incorrectes dont M. Maurice Courant a rectifié quelques-unes. Un détail curieux : en tête de chacune de ces annotations figure un n° d'ordre ; il y a quatre séries 1-167, 1-136, 1-11, 1-74. L'éditeur a établi une numérotation continue en chiffres arabes : d'où une bizarre contradiction depuis le n° 168. — Le chiffre chinois devait être supprimé puisqu'on ne tenait pas compte de sa valeur ; — les quatre parties, les quatre rites sont indépendants.

Soyons indulgents aux fautes d'impression ; mais *vināyāka* pour *vināyaka* (pp. 10 et 222), *sabta* = *ṣabda* ? (70 et 221) sont regrettables ; *°vijāya* = *°vijaya* (p. XIV), *Māyāyana* = *Malāyāna*, etc.

(2) Le caractère correspondant se lit dans la reproduction photographique, assez mal formé, à droite de la *mudrā* dite n° 317.

nature remarquablement pure et élevée dans ses aspirations, marquée au coin de l'altruisme le plus absolu ». Dieu me garde de dire du mal du tantrisme japonais ! — Mais encore faut-il noter 1° que l'altruisme mystique est mental par définition. [M. Waddell fournit un spécimen des « horse-papers » que les Lamas abandonnent à l'ouragan pour venir en aide aux voyageurs : leur hospitalité n'est pas en général très appréciée], 2° que les tantras népalais pensent à la grande affaire qui est la « Buddhification ». Les Tibétains n'ont, je crois, rien inventé dans cet ordre d'idée, ni non plus les Japonais : du moins ça en a bien l'air.

p. XIII, n. 1. La hiérarchie des Dhyānibuddhas et de leurs Bodhisattvas, est une donnée bien connue du Bouddhisme indien ; de même la répartition des points cardinaux entre les Bouddhas.

p. XIV, l. 5... « Il paraît probable que ces Bodhisattvas féminins sont en réalité des Apsaras » : ce sont les quatre Bodhisattvas « de joie ou de musique, de guirlandes ou de fleurs, de chant et de danse, chargés de récréer les Bouddhas ». — (Voyez nos 256 et suiv.) Cp. peut-être les déesses dont parle Waddell, *Lamaïsm*, p. 366 dénommées gītā, puṣpa, etc.

l. 15. Acala peut sans doute être indentifié à Hayagrīva ; mais il ne semble pas que Waddell établisse cette équivalence (*Lamaïsm*, p. 364 ; voyez Grünwedel, *Mythologie* p. 165).

p. XVI, l. 11. Sur le mot samaya, voyez une autre transcription, Eitel, s. voc. ; — le mot signifie bien : école ; saṃvara (cf. « vœu fondamental ») a des emplois très analogues à celui que supposent les expressions « samaya de colère », etc. ; par exemple : ṛīca-krasaṃvara (Grünwedel, *Myth.* p. 107, fine).

p. XVIII, l. 15. L'école du Kālacakra n'est qu'une des branches du tantrisme.

page 1. Sur l'école Shin-gon-shū, voyez Fujishima, *Bouddh. japonais*, p. 96 ; sur l'école Ke-gon, *ibid.* p. 59-69 ; sur l'école Ten-dai, p. 69-81.

p. 2. notes 4 et 5. — Les termes « petit véhicule », « grand véhicule » proposés comme traductions des expressions « Kengniô » « Mikiô » doivent être compris dans un sens spécial, voyez Fujishima, p. 85 (avec les lectures Ken-kyo, Mitsou-kyo).

p. 3, l. 7 : Mystères du corps de la parole et de la pensée, Fujishima, pp. 96-97 ; Études et Mat. pp. 146 et suiv..

p. 3. l. 18 : « Les actes par lesquels le prêtre devient une incarnation de Bouddha consistent donc à accomplir ces trois mystères : mais nous ne nous occuperons ici que du troisième, celui des Sceaux ». L'expression : « devenir une incarnation de Bouddha », est inexacte ; Fujishima dit très bien (p. 97) : « la nature des mystères des êtres vivants n'est pas originellement différente de celle des mystères de Bouddha ». (Voyez d'ailleurs p. 91 du présent livre).

p. 7. l. 1. Taidzôkaï (plus haut, p. 2. 3 : Taïdzo-kaï) = monde de la forme (?) = garbhadhātu, c'est-à-dire les 5 premiers éléments, terre, eau, feu, air, éther, cf. Fujishima p. 94.

La trad. Kongokaï = Monde de la loi, est à écarter : car kongo = vajra et non pas = dharma. — Le vajradhātu est le sixième élément, connaissance, sagesse (Fujishima 94, 98) = prajñā. Mais il ne faut pas oublier que le vajradhātu = le garbhadhātu : la connaissance se divise en cinq sciences auxquelles correspondent les cinq éléments (Fujishima, p. 95).

Le Dharmadhātu est autre chose en apparence (cf. Fujishima p. 96) : à savoir la triple équivalence du corps, de la voix et de la pensée : mais cet aspect des choses est provisoire comme les deux autres, la vérité étant dans la synthèse.

N° 5. Cp. *Pañcakrama*, I, 10 : anena krodharūpeṣa ākṛṣyaivaiṇ vināyakān/kīlayed vidhivat sarvān....

N° 8. Le Fo-kiao-tse-tien (cité par Chavannes, *La première inscription chinoise de Bodh-Gayā*, p. 10) donne une explication très satisfaisante des termes *tch'an hoei* : « Le mot sanscrit est *tch'an-mo* (kṣamā) ; cela signifie : se repentir de ses fautes. Le sanscrit et le chinois sont mis en œuvre simultanément, et c'est pourquoi l'on dit *tch'an hoei* »

N° 9. Voyez Eitel, s. voc. trividhadvāra. — M. Chavannes me fait part de la référence : trad. d'I-tsing, p. 171, n. 2.

Nos 22-30. Ces neuf mudrās accompagnent et rendent féconds une série d'actes pieux qui nous sont familiers : les actes qui ouvrent la carrière du Bodhisattva et que le fidèle doit répéter tous les jours. On peut traduire, sans trop se hasarder : vandanā (22), pāpadeṣanā (23), ṣaraṇagamana (24), ātmabhāvaniryātanā (25), bodhicittotpāda (26), anumodanā (27), yācanā, adhyeṣaṇā (28, 29),

pariṇāmanā (30). Les termes chinois sont pour les n^{os} 27, 28 et 30 identiques à ceux qu'a expliqués M. Chavannes, respectivement n^{os} 3, 2 et 4 de l'article sur la première Inscription de Bodh-Gayā. L'équivalence sanscrite résulte dans certains cas non seulement du commentaire mais encore du sens immédiat des mots : soei-hi = anu-modanā.

Notons d'après une communication que veut bien me faire M. Ch. qu'au n^o 24, le mot *koei* est le terme qu'on emploie dans la formule des trois refuges ; pour le mot *yi*, voyez trad. d'I-tsing p. 104, n. 5 ; pour l'ensemble de l'expression, Eitel, s. voc. triṣaraṇa. — Ad n^o 26, nous avons bodhihṛdaya. — L'équivalent sanscrit de *Yang-pien* (procédé) est *upāya*, du moins dans l'expression *upāyakauṣalya* (Aṣṭvagoṣa, Teitaro Suzuki, p. 152).

N^o 42. La traduction *cakra* est justifiée par l'expression *kāya-cakra* (*Pañcakrama*, I, 37), mais nous avons *kāyamaṇḍala*, I, 69. Voyez *ibid.* (I, 19-22) les *maṇḍalas* des cinq éléments (voir infra, note ad 54) ; ceux-ci correspondent aux *skandhas*, aux *indriyas* et aux *jñānas* (I, 39-42 ; Fujishima 95 ; *Nāmasaṅgīti*). Voyez le *skandbanyāsa* I. 55 et suiv. : *rūpa* (terre) : *mūrdhani* ; *saṁjñā* (feu) : *mukhe* ; *vedanā* (eau) : *nābhau* ; *saṁskārāḥ* (vent) : *pādadvaye* ; *vijñāna* (*prabhāsvara* = espace) : *hṛdaye*. La concordance est loin d'être parfaite.

N^o 48. « Il a procédé en détail à la purification de cinq parties déterminées de son corps ; il lui reste encore à faire la même opération pour douze autres parties. » Cela n'est pas exact : les *mudrās* 43-47 purifient les éléments qui constituent le corps et non des parties déterminées : le nombril, la poitrine etc., points d'application des *mudrās* 43-47 sont repris dans l'énumération 48.

N^o 49. Faut-il entendre le *bīja* : A, symbole du vide (*Pañcakrama*, II, 42, *Lalitavistara* 145. 6 ; *Et. et Matériaux*, 90, n. 3 *Nāmasaṅgīti*, *Vajradhātumahāmaṇḍala*, stance 1) ? — Quant aux cinq rayons, qui constituent un arc en ciel (*çakracāpavat*) et correspondent aux cinq Bouddhas, nous les connaissons : voir not. *Pañcakr.* II, 16, V, 32.

N^{os} 54-59. C'est bien, et dans l'ordre, l'énumération des *maṇḍalas* du *Pañcakr.* I, 19-22.

N^o 60 Cp. *Pañcakr.* I, 72 et suiv. (il faut lire : *tanmadhye'dhi-*

patiṃ cinted ātmānam ca puraḥsthitam dvātrīnicallakṣaṇadharaṃ
vyañjanāḥtibhūṣitam.

N° 64. Cf. *Pañcakr.* I, 223 : kaṇṭhe caṅkhaṃ vicintya....

N° 65. Cf. *Pañcakr.* ibid. : padmam aṣṭadalaṃ-cinted..

N° 71. Charité de la destruction de la peur = abhayadāna.

La référence au *Lotus*, p. 402, est hors de place.

N° 75. Cf. *Pañcakr.* I 84-89 : vinyasya bṛdaye mantrī caḥibim-
bañ samujjvalam).... huṅkāraṃ pañcaraḥmikam. — Sin = citta
mais cf. n° 86.

N° 88. Nous avons Samantabhadra ; quant à *jou-yi-tchou*, c'est
peut-être simplement maṇi ; voyez Eitel, sub. voc. — (communiqué
par M. Chavannes).

N° 96, 241. Tao-tchhang = Bodhimaṇḍa (Chavannes).

N° 105 (cf. n° 36, 51, p. 137 *in fine*), note : « *Ra*, mot sanscrit,
qui signifie « chaleur, combustion », ce qui explique comment le
bouddhisme mystique a pu le prendre pour équivalent et symbole
d'Agni ou du feu ».

Si *ra* existe dans la langue, ce qui est au moins douteux, il a été
un bija avant d'être un mot. Voyez *Rāmāṭapanīya Up.* Weber,
pp. 290, 293, 318 : ra — vahni, agni, krodhinī, jyotis, tejas, anala.
Pañcarātra 2, 5, 47 = vahni ; rañ = tejas ; étym. de Randalā
(Cat. Aufrecht). Aux autres « consonnes liquides » correspondent
les autres éléments : y = vāyu, l = bhū, v = ambhas. Voyez
aussi les spéculations sur le rakāra dans les sources étudiées par
Aufrecht. — Que le Bouddhisme tantrique a adopté ces bijas, la
chose est prouvée par les lexiques cités dans *P. Wort.* — Voyez
les bijas, yañ, yā, ya, yāḥ, rañ etc., employés dans l'offrande de
l'univers (*Et. et Matériaux* pp. 224-225) ; le maṇḍala qui procède
de rañ est triangulaire : il est assez bizarre que nous ayons : lāñ
= bhū, m° = toya, y° = agni, bhāñ = cala ; peut-être le texte
est-il corrompu. Les yoginīs qui correspondent à ces bijas et à ces
éléments, peuvent être identifiées aux déesses Pāṇḍarā, Locanā,
Māmakī, et Tārā (*Pañcakr.* p. 25, l. 94) = feu, terre, eau et vent.

N° 125. tch'eng = siddha.

N° 159 = utsarjana ?

N° 195. Lisez « vainqueur des trois mondes ».

N° 202, 203. Ta-yu, Ta-lo. Le commentaire porte à faux. L' « a-

vidité » dont il s'agit est l'amour sexuel et tantrique ; le « grand bonheur » ne peut être que le « mahāsukha ». Voyez Couvreur, p. 257^b. — On peut proposer l'équivalent sanscrit : ārāgaṇa, anurāgaṇa. — A ces rites d'amour l'ascète procède « vajrasattvapade sthītaḥ ».

N° 231 cf. *Pañcakr.*, I, Comm. l. 6.

N° 244 cf. *ibid.* I, 24 : kūrṅāgāraṃ caturaçram, caturdvāram.

N° 260 et suiv. Cf. *Bodhicaryāḥ*. II.

N° 264. Les quatre nourritures, cf. *Dharmasamgraha*, § 70.

Page 137, homakarman, *Pañcakr.*, I 225, II 60. — Le Ms. Or. 144 de la collection de M. Bendall : *Homapañjika*, représente une tradition apparentée à celle du Si-do-in-dzou. (Comm. par M. B.)

N° 306. = karmanātha (*Pañcakr.* p. 23, 26). — « karmavajrasamādhistaḥ ».

Page 147. Sur les trois classes de Bouddha, de Vajra, de Padma, voyez Fujishima, p. 93.

N° 334. çāsanasya cirasthitiḥ.

N° 354. = vajrajāla.

* * *

Dictionnaire tibétain-latin-français, par les Missionnaires catholiques du Tibet. Hong-Kong, Imprimerie de la Société des Missions Étrangères, 1899, pp. XII-1087.

Les défauts, ou pour mieux dire les lacunes de ce Dictionnaire, sont trop visibles : les auteurs en sont à peine responsables, car la littérature tibétaine, si riche en œuvres d'un capital intérêt, nous demeure à peu près inconnue. Les travaux de Foucaux n'ont eu aucune influence sur le développement de la lexicographie : n'est-il pas manifeste que le seul texte du Lalitavistara pourrait nous munir d'un vocabulaire tibétain-sanscrit presque complet ? De même sont restées stériles les autres traductions. Les missionnaires du Tibet, et leurs collègues MM. Desgodins et Giraudeau qui ont coordonné les données accumulées par un long labeur anonyme, se sont placés à un point de vue pratique : les écritures bouddhiques les préoccupent moins que le tibétain usuel et vraiment vivant de la langue parlée et de la littérature profane. Ils n'en ont pas moins

tenu à honneur, non seulement de reprendre les résultats classés par leurs devanciers, mais encore de dépouiller plusieurs lexiques inutilisés jusqu'ici. La contribution qu'ils apportent à notre connaissance du panthéon bouddhique n'est pas négligeable ; plus important le travail qu'ils ont accompli pour le Folk-lore.

« Nous ne savons pas le sanscrit ; nous l'avouons humblement ». Le plus modeste « sanscritiste » aurait été un collaborateur précieux. Prouvons par quelques exemples la nécessité de la connaissance du sanscrit. Nous lisons s. voc. *skye-mched* : « animus et 5 sensus (??). Sed sic describuntur a Lex. 1° nam-[m]kha-mtha-yas... caeli, aeris immensitas, 2° ... entium immensitas, 3° ... vacui universalis immensitas, 4° hdu-çes-med-sre-gzugs-skye-mched : materiale chié-kié, i. e. chaos. — Mu-bzi : isti sunt 4 fines (c.-à-d. probablement : tels sont les 4 objets sur lesquels s'exercent l'âme et les cinq sens ». — Posons l'équivalence *skye-mched* = *āyatana*, et tout devient clair. La définition : « animus et 5 sensus » est excellente : *çakṣuḥ-çrotra-ghrāṇa-jihvā-kāya-mana-āyatanāni* (*Dharma-S.* XXIV) ; et l'énumération des quatre *āyatanas* est non moins classique : soit avec quelques variantes les *āyatanas* dont parle Wassilief, *Bouddh.* p. 240. Was-ilief fournit un moyen de contrôle : le n° 2 est certainement incorrect ; il faut lire *nam-çes* mtha-yas, ce qui donne : *vijñānānantyāyatanam āyatana* des *grünzenlosen Wissens*) ; le n° 4 paraît compromis sans espoir, mais les premiers mots nous donnent *sañjñā* (hdu-çes) et la négation *med* (keiue Vorstellung) nous fait retrouver le « *nevasaññānāsaññāyatanam* » dont parle Childers p. 265, en nous renvoyant au mot « *arūpabrahmaloko* » où nos quatre *āyatanas* sont énumérés dans l'ordre.

Nous lisons, p. 1014^a *in fine* cet épithète de Bouddha : « *pha-rol-phyin* bcu hchañ-ba » avec la traduction : « 10 alterius vitae aditus tenens, i. e. decies incarnatus et liberatus ». Le chiffre 10 mettra immédiatement l'indianiste sur la voie de la solution : et s'il a sous la main le dict. de Schmidt, il trouvera l'équivalence : *pha-rol-tu-phyin* = *pāramita* (sic). — De même les autres épithètes ; « qui fuit victor » = *bhagavat* ; *rañ-saïs-rgyas-pa* signifie, non pas « Per se Buddha, Bouddha par soi, par nature », mais bien « *Pratyekabuddha* ».

Sur la foi de Schlagintweit, les douze nidānas (p. 420) : « les douze preuves du système appelé petit véhicule » ; « Phyags-pi-thog-med = fundamentum systematis rnam-hbyor spyod-pa circa 150 post X^m, principe d'un système philosophique » Lisez : « hphags-pa thogs-med » et rnal-hbyor spyod-pa : Il s'agit d'Asaṅga et des Yogācāras. La date est fantaisiste.

Ces observations faites par acquit de conscience, (elles se ramènent toutes à ce principe que les termes techniques du bouddhisme tibétain sont inintelligibles sans le secours du sanscrit, et aboutissent à cette conclusion que le lexique de Schmidt est à certains égards supérieur à celui de Jäschke), il nous reste, tâche beaucoup plus agréable, à faire l'éloge du nouveau dictionnaire. Le lexique est largement enrichi ; les mots sont traduits avec précision ; les formes grammaticales sont clairement ordonnées, et pour ce qui regarde le Bouddhisme, l'analyse des composés est poussée si loin par le seul secours du tibétain que l'indianiste pourra aisément ou corriger ou compléter la traduction. Prenez par exemple l'admirable étude sur les prépositions sauscrites qui constitue le VII^me Appendice à la Grammaire de Foucaux (1858 ; bien supérieure à celle de Jäschke 1865-1883) ; et faites la contre épreuve au moyen du présent dictionnaire : vous serez surpris de voir combien le déchet est mince. Les mots, qui apparaissent comme figés dans leur adaptation étroite au but poursuivi par les traducteurs bouddhistes, reprennent dans ce Dictionnaire une existence propre ; et c'est de la plus haute importance.

Le présent livre n'est pas, au point de vue des orientalistes, le lexique définitif ; mais je ne doute pas qu'il soit, à meilleur titre que ses devanciers, désigné pour servir de base au travail qui s'impose désormais : le dépouillement des glossaires bilingues, la lecture de quelques textes tibétains à la lumière des originaux sanscrits et chinois ; — de telle sorte qu'on puisse arriver dans quelque cinquante ans à la constitution d'un thesaurus sanscrit-tibétain-chinois, qui permette enfin la lecture féconde et rapide du Tripitaka du Nord. Le dictionnaire des Missionnaires catholiques du Tibet ne sera, je crois, ni corrigé, ni refait avant que cette tâche soit achevée ou sérieusement amorcée.

Der Frühlingsmythus der Kesarsage, Ein Beitrag zur Kenntnis der vorbuddhistischen Religion Tibet's, par H. FRANKE, Missionnaire de la « Brüdergemeinde » à Khalatse (Ladak), Mémoires de la Société Finnoougrienne, XV, Helsingfors, 1900. — VI, 2, 34, 31.

Ce volume comprend le texte et la traduction d'une légende recueillie par l'auteur d'après une double tradition orale dans cette partie du Tibet qui jouit de la paix britannique. Cette légende est une des nombreuses histoires que le peuple raconte sur Késar, dans lequel l'auteur reconnaît avec ses sources anonymes une personnification du printemps. Késar est encore bien d'autres choses. Les éléments du récit sont surtout mythologiques : il fournit matière à de nombreuses et curieuses remarques sur le monde des dieux, le monde des eaux et le monde terrestre.

Rien de bouddhique assurément dans la trame du récit, rien même qui paraisse hindou ; encore que des affirmations de ce genre soient dangereuses. L'hostilité au bouddhisme est manifeste : Quand le Dieu va s'incarner, (ou plutôt prendre la forme humaine, car ces dieux boivent du thé et de la bière), son père lui recommande d'acquérir un cheval prompt à la fuite, une flèche qui revienne à l'arc, et un couteau contre les méchants et contre Bouddha. [D'autres passages relevés par M. F., p. 30, sont démonstratifs] — Ces instruments de prix, le Dieu en fait l'acquisition sans peine : il se laisse manger par un ogre et obtient aisément, hôte incommode dans l'estomac de « Za » (mangeur), tout ce qu'il lui faut : pour sa peine, il donne à l'ogre la lune et le soleil comme nourriture pendant un an. — Il serait long de raconter ses aventures jusqu'à l'époque de son mariage qui clôt le récit. Sa fiancée se nomme « hbru-gu-ma » ce qui veut dire « la petite semence ». Plusieurs fois l'amant se dérobe : ainsi fait le printemps tibétain, comme le remarque M. Franke.

Plusieurs noms sont d'aspect bouddhique : non seulement Cho-rol (chos srol ?) qui fait penser au Dharma et à Tārā, mais aussi Dongrub, le dieu incarné en Késar, qui rappelle siddhārtha (Grub-dou) ; mais ce sont là de très légères indications ; tandis que les éléments non-bouddhiques ou préboudhiques dominent et le récit

et les épisodes. — La rédaction actuelle cache, la chose est certaine, un folk-lore très archaïque, une religion naturaliste et primitive. L'influence exercée par ce milieu sur le Bouddhisme local peut être affirmée *a priori* : il y aurait d'ailleurs mauvaise grâce à contester à M. F., sinon l'absolue sécurité de ses observations sur ce point, du moins leur singulière utilité.

Le texte (pp. 1-22) constitue un des rares spécimens que nous possédions du dialecte du Ladak. On sait que les renseignements fournis par Jäschke ont été, en ce qui concerne cette langue, complétés par M. Franke lui-même dans sa *Ladakhi-Grammar*.

Suivent un index des noms propres (pp. 23-28) et un répertoire des mots et des formes rares (pp. 29-34). A propos du mot *gliñ*, l'auteur remarque « Signifie dans la langue contemporaine *continent*. Ce sens a dû se développer peu à peu... ; doit être traduit dans la légende de Késar par terre ». — La signification *continent* dérive manifestement de l'identification bien connue avec *dvīpa*. Les expressions *gliñ-yul-la*, *lha-yul-nas*, sont une preuve de l'influence indienne ; on les dirait traduites : *pṛthivīviṣaye*, *devaviṣayāt*. — Remarquons l'explication du terme *rgyal-lham* = roi des dieux ; M. F. veut que ce mot n'apparaisse régulièrement que dans un complexe où il est suivi de *Ke-sar* = roi des dieux ou Késar ; la syntaxe, en tout cas, est indépendante de la règle classique.

La traduction (pp. 1-18) serait plus intelligible si le texte allemand (il a été imprimé à Darjeeling !) était plus correct.

Suivent des extraits complémentaires, empruntés à d'autres sources orales et une série d'études (pp. 21-31) sur la Mythologie : le mythe du printemps, le mythe de l'automne, les périodes du monde, le schamanisme, la renaissance (transmigration), les rapports avec le folk-lore indo-européen, l'origine pré-bouddhique de la légende. — Nous en avons dit plus haut l'intérêt. — Je note p. 27 une référence à Nala et Damayantī : je ne demande pas mieux que de reconnaître en eux le printemps et la terre.

LES MYSTÈRES

DES

LETTRES GRECQUES

d'après un manuscrit copte-arabe

DE LA BIBLIOTHÈQUE BODLÉIENNE D'OXFORD.

(Fin.)

(-ⲟⲑ-) ⲡⲙⲉⲣϥⲧⲟⲟⲩ ⲡⲧⲟⲙⲟⲥ·

ⲟⲩⲁⲛⲟⲗⲉⲗⲓⲥ ϫⲉ ⲟⲩ ⲙⲟⲛⲟⲛ ⲡⲙⲧⲥⲧⲓⲣⲓⲟⲛ ⲙⲡⲉϫ̄ⲥ ⲛⲉⲧ-
ⲟⲩⲱⲛⲟ ⲙⲙⲟϥ ⲉⲃⲟⲗ ⲛⲥⲓ ⲡⲧⲧⲡⲟⲥ ⲙⲏ ⲛⲉⲥϫⲏⲙⲁ ⲡⲧⲉ ⲡⲓⲥⲣⲁⲓ
ⲛⲁⲓ ⲡⲧⲉ ⲡⲁⲗⲑⲁⲃⲏⲧⲁ· Ἀλλὰ ⲟⲛ ⲡⲣⲁⲛ ⲡⲧⲉⲩⲧⲓⲛϥⲁϫⲉ·
ⲡⲓⲣⲱⲃ ⲛⲟⲩⲱⲧ ⲛⲉⲧⲟⲩⲧⲁϥⲉⲟⲉⲓϥ ⲙⲙⲟϥ·

QUATRIÈME PARTIE.

On démontre que non seulement le mystère du Christ est figuré par la forme de ces lettres de l'alphabet, mais que la même chose est proclamée par le nom dont on les appelle.

ὀνημος τενος μη οτταζις ^(a) ενανοτε αψ (sic) τα-
 ροοτ ερατοτ ιτεφτςις ιηρωμε ηζωκραφος δε μη
 ηρεψτττιος ιτε ηοιστορια ιταττωηε· ζεκαε ρικωη
 ηημ· μη στλλι ηημ· η εηε ηημ ετὸ ηρτσον επιμοτ
 ηοτωτ· ειτε οτρρο· ειτε οταρχειερετε (sic) ειτε ηολιε·
 ειτε ζωηη ρηηζωηη· ειτε ηηε· ειτε ηκαρ· ειτε κε ρωβ
 ρολωε ετρεψτττιος εροψ· ατω ησεκω ερραι ητε ηη-
 υραφι ηηαι ατω ητοτεηε εροτη ηηττιος ηοικωη
 ηηεεραη ηη τεεμορφη ατω ηεε οτωηεε εβολ κਾਲωε·
 ηηηε ηαιη ρωηη ηρικωη ηη ημορφη ητεηεεραη
 ηηαιλφαιβητα ητεηκαατ ερραι κਾਲωε ηη ηετκεραη
 ετο ηρικωη ατω ηττιος ατω ηεεχημα ηηερεβηηε
 ηηεωηητ· ετε ηαιηε ιταττωηε εβολοηηη ηηοητε ρη

(a) Sic, pour τζζζ.

C'est une loi et une règle bonne, établie pour tout dessinateur ou tout peintre d'histoire (1), qu'il s'agisse d'une image, d'une statue, d'une représentation figurative quelconque, soit d'un roi, soit d'un grand prêtre, soit d'une ville, soit d'un être vivant d'entre les vivants, soit du ciel, soit de la terre, soit de tout autre objet, de faire figurer sur ce dessin et de tracer à la fois l'image et le nom qui désigne clairement l'objet représenté (2).

Il nous faut également proposer les images et les formes des lettres de l'alphabet en même temps que leurs noms, images (3) et types et figures des œuvres de la création pro-

(1) Litt. « la nature des dessinateurs et figurateurs des histoires. »

(2) Passage très embrouillé à raison de l'abus du pléonasmе et du synonyme. Litt. « qu'ils représentent sur lui et qu'ils placent sur ce tracé et qu'ils imitent, dans le type, l'image et son nom et sa forme afin qu'elle apparaisse clairement ».

(3) Grammaticalement cette locution εὐὸ ηττιος peut se rapporter soit aux noms des lettres, soit aux noms et aux caractères à la fois. L'auteur vise ici spécialement la confirmation de sa théorie par l'expli-

тезанмерас (-п-) ^(a) αὐω εἰρηνοῦσ' οὐκ εἰώσῃ εἰβολ ῥη
 οὐτεμн εсжосе нбї пмтєтнрїон мннотте нлосос нтау-
 жїсарз етѣ пенотъжаї' пенос іс неχс'.

αὐω ἀλφα μεν πετό нтпос мпенна мннотте пай
 етна етннѣ ρїхн ммоот' ешше третѣран ероу же
 сων' етмотте пепна нтеїре ρн таспе ннєтрос' н нтоу
 ежос ероу же маєї' теїре гар он етмотте енмоот
 ммос'.

παλιν он де он етмотте пѣнта' пай етζωκρaφeи
 нан ρм пєттпос ннотн мн нвакє' ешше етρεпѣран
 ероу же θам (-πα-) ^(b) нтеїре гар петотмотте нваρ
 ρн таспе етμμαѣ'.

(a) En tête de la page (v) $\overline{\pi}$ $\overline{\iota\epsilon}$ $\overline{\chi\varsigma}$ $\overline{\eta}$
 80 Jésus Christ 7

(b) En tête de la page (v) : $\overline{\theta}$ $\overline{\tau\epsilon}$ $\overline{\theta\varsigma}$ $\overline{\pi\alpha}$
 8 fils de Dieu 81.

duites par Dieu dans l'hexaéméron. Et, de nouveau, on y proclame hautement le mystère de Dieu le Verbe qui s'est incarné pour notre salut, N. S. Jésus-Christ.

L'*alpha*, figure de l'esprit de Dieu qui allait et venait au dessus de l'eau (1), ils devaient l'appeler *sòk*, nom qui désigne l'esprit dans la langue des Syriens : ou bien *mai*, car c'est ainsi qu'ils appellent l'eau.

De même, ils appellent *bèta* cette lettre qui donne le type de l'abîme et des ténèbres : il nous faut l'appeler *tham*, car c'est le nom de la terre, dans cette langue.

cation des noms. Il va reprendre sa thèse bien connue sur l'ignorance des Grecs et croit en trouver une nouvelle preuve dans les noms qu'ils ont donnés aux lettres.

(1) Voir plus haut. — L'auteur s'écarte, dans toute cette partie, du but de son traité, qui est de nous expliquer le mystère des lettres grecques. Dans la suite, il essaiera de montrer que les noms actuels des premières lettres de l'alphabet sémitique, tels qu'ils existent de fait, ne laissent pas que de renfermer quelque mystère élevé.

πγαμμα δε ρωωϋ οη ετεγμανε μιναρ εταυε ρη
 μμοοτ' υυυε οη εμοττε εροϋ γε αρς' ετε παι νε πκαρ'
 ηθε οη ηδελλα παι ετο ηεχημα ητηε ημνητε μι
 πκαρ πατηατ εροϋ' υυυε παη οη ετραη εροϋ γε σαμα'
 ητερε γαρ εμοττε ετηε μμοε ρη φαεπε ηοτωτ'
 ητενετροε' ει οη πετεοϋηταϋ μματ μιτηποε ηοτοειη
 ηεϋυυε ηε ετραη εροϋ γε ωρ' ταη γαρ τε θε ετοτ'τραη
 εροϋ ητοϋ ηοτοειη* ρη ταεπε ηενετροε'

ατω γεκαε ηηεηχω ηοτμνηυε ηυαγε' βωυη ρη
 οτ'ροηϋ ω ημακαρϋτ' ατω ηεηαηηε αν ηοτεραη
 ηοτωτ' ητε αλφαβητα ηε οϋηταϋ μματ μιρωβ' ετε ϋο
 παϋ ηρηωη' οττε ζητα^(a) παι ετο ητηποε ηηεεερεωμα'
 σεχωμμοε εροϋ αν γε εεερεωμα ρη τηεαεπε ηοτωτ'
 οτδε οη ρητα παι ετζωγραφι παη μιμμοοτ' εηατ'
 μι ραη ητε μμοοτ' ηρηηϋ ρη τηεαεπε ηοτωτ' ητερε

(a) Les lettres ζ, η, θ et ι sont inscrites en marge.

Le *gamma*, également, qui signifie la terre surgissant des eaux, il fallait l'appeler *ares* du nom de la terre. De même, le *delta* qui est la figure du ciel des cieux et de la terre invisible, il lui faut donner le nom de *sama* ; car c'est ainsi qu'on désigne le ciel dans cette langue propre aux Syriens. *Ei* qui est figuratif de la lumière, il fallait l'appeler *or* ; c'est le nom qu'on donne à la lumière dans la langue des Syriens.

Et pour que nous ne devions pas allonger le discours, considère attentivement, ô toi, l'amateur d'écriture, et tu ne trouveras pas une seule lettre de l'alphabet répondant (par son nom) à la chose dont elle est l'image : le *zêta*, qui est l'image du firmament, ils (les Grecs) ne l'appellent pas *stéréoma*, dans cette langue ; le *hêta*, qui nous figure les deux eaux, ne porte pas le nom des eaux dans

οη θητα μη ραν ιτε φιομ η ιτε ποριανος ηρητη
ιωτα οη μεν ραν ιτε ηβοτανι ηρητη· ατω αναξ
ραηλωσ εχοος· χε ποτα ποτα ιτε ησραι ηαι μιτατ
μματ μηρωβ ετουυοοη ηατ ηρηωη·

αηοη δε ηεταδερατογ ρη τμε· ροηε μεη εβωρη
ησραι σεστμανε ηαι ηβι ηεγ (sic) εχημα ηηηζωηη
ηταζυωηε· ρη κοοτε δε σεταυεοειη ηαι ρη οτωηο
εβωλ μιμηστηριον ητοιρονομια μηεχε·

ατω ρμ ηοτωυη μιηογτε ηηηαυορηηρ εηεση ητ
μανα ηηιοτδαη μεη ηρεθηοσ ριογσση· ατω ηηηα-
οτηηο ηη (-ηβ-) ρωβ εβωλ· χε ηηρη οη ιτε ηεσραη
μμη μμοογ ημηστηριον μηεχε ηετογστμανε μμογ·
ηαι ηταγ σωηη μιτηρη· ατω αυ†τηηοσ ετεσφια εηη-
ρητογ· ρητηη ηηχαρηκτηη ιτε ηεσραη·

cette langue ; de même le *thêta* ne donne pas le nom de la mer ou de l'océan, pas plus que *iota* ne répond au nom des plantes. En un mot, aucune de ces lettres ne répond (par son nom) à la chose dont elle est l'image.

Quant à nous, nous avons établi en vérité que quelques unes des lettres symbolisent par leur forme les œuvres créées ; d'autres nous annoncent manifestement le mystère de l'économie du Christ.

Par la volonté de Dieu, nous allons démolir la folle science (1) des juifs et des gentils en même temps ; nous allons montrer que les noms de leurs propres lettres symbolisent le mystère du Christ ; de Celui qui a créé l'univers et a manifesté par le caractère de ces lettres la sagesse qu'elles recèlent (2).

(1) Litt. « la folie ».

(2) Litt. « et a symbolisé la sagesse qui est en elles, par les caractères de ces lettres. »

σωτημ ἰρευτῆσῶ ἠτοικοῦμενι· εἰχωμμοσ τενοτ
 ενμμῳσταῳωτοσ (*sic*) ἠτεκκλῆσια ετοῳααβ· ετε κλῳ-
 μνε (*sic*) ἠε ἠμακαριοσ· μἠ Διονησιοσ ἠατεοφια ετοῳ·
 μἠ εἰερἠνιαιοσ ἠεπνεκοποσ ἠλοῳτονοῳ (*sic*)· μἠ εἠιφα-
 νιοσ ἠα τῳτιροσ· ἠαι ετεοοῳἠ ετασπε ἠηρεβραιοσ μἠ
 τασπε * ἠεπετροσ ρἠ οῳηοσ ἠακρἠβια· αῳω ἠαι μαῳ-
 αατ αἠ· ἀλλα ἠετοῳμοῳτε εροοῳ χε ἠεζαἠλοἠ μἠ
 ρερμἠνια ἠακῳλασ (*sic*)· μἠ εῳμαχοσ (*sic*)· μἠ θεοΔο-
 τἠανοσ (*sic*) ἠαι ἠταῳῳεἠοἠσε εματε ρἠ τῳἠωῳ ρἠ
 ἠχωωμε ἠηιοῳΔαἠ· ἠαι ἠταῳερἠεκεἠωἠοῳ ἠτασπε
 ἠηρελλἠηιοσ ετε ἠαι ἠε τἠητοῳεἠεἠηἠι (^(a)· αῳω ἠτοοῳ
 τἠροῳ ρἠ οῳσοἠ αῳῳεἠτοῳ εῳρερμεἠεῳτε ἠτεῳε μἠχοῳ-
 τῠεοοῳτε ἠεραἠ ἠτε αΔφαβἠητα· καῳα ἠῳῳποσ (-ἠῳ-)
 μἠκαἠοἠ εῳηἠακαααῳ εραἠ· ἠαι ἠῳαἠῳῳῳτ εροῳ

(a) τἠητοῳεἠεἠηἠι forme dérivée du grec ἰονίς ; voir plus loin p. 3a **
 ἠτασπε ἠοελλἠασ ετε τοῳεἠεἠηἠι Δε. Cf. Jo. XIX, 20 (Edition Wilkins).
 μἠετροεβρεοσ· μἠεῳωμεοσ· μἠετοῳεἠηἠι

Écoutez les docteurs de la terre entière, je veux dire les mystagogues de l'Église sainte : le bienheureux Clément ; Denys dont grande est la sagesse ; Irénée l'évêque de Lyon ; Epiphane de Chypre, connaissant en perfection la langue des hébreux et la langue des syriens et en outre ce qu'on appelle les hexaples, et les versions d'Aquila et de Symmachus et de Théodotion, ces hommes qui se sont beaucoup appliqués à la lecture des lettres (1) juives pour les traduire dans la langue des grecs, c'est-à-dire en langue ionique. Tous s'accordent pour interpréter de cette manière les 22 lettres de l'alphabet, suivant l'ordre symbolique (2) que nous allons décrire. En l'examinant, nous

(1) Litt. : « des paroles ».

(2) Litt. « la figure de la règle ».

την πασην ον οτω η εβολ μιμηστηριον ετηνη ητε
 π[ε]χ[ε] και ηταυχοου χε· ανορ πε αλφα· ανορ πε ω·
 ται τε τρομινετε κενραν καλφάβητα ητε προη-
 ραιος·

αλεφ ετε και πε ηψμαψ μη τειτε·

βεθ ετε και πε πιη·

γαμελ ετε και πε εγμερ εβολρη πετχοσε·

δαλεθ ετε και πε ετβινυωπε μιμωοντ·

ει ετε και πε πεφενρητε (sic)·

οταυ ετε και πε ημαειη·

ζαι ετε και πε πωηρ·

ηθ ετε και πε εγωηρ·

τηθ ετε και πε ππετρηνοτυ·

ιωδ ετε και πε ηχοειε κθε οη ηαω·

καφ ετε και (sic) πεκκλησιαστης·

λαμεθ ετε και πε πατμοτ·

retrouverons avec évidence le mystère caché du Christ qui a dit : Je suis l'*alpha*, je suis l'*oméga*.

Voici l'interprétation des noms de l'alphabet des hébreux (1).

Aleph signifie la convenance (2) et le fondement ; *beth*, la maison ; *gamel*, rempli de choses élevées ; *daleth*, l'existence de la création ; *ei*, celui qui est en elle (3) ; *waw*, le signe ; *zai*, la vie ; *eth*, vivant ; *teth*, le bien ; *iod*, le seigneur ou Jéhova (4) ; *kaph*, l'ecclésiaste ; *lameth*,

(1) Cette interprétation ne peut se justifier que pour un certain nombre de lettres.

(2) ψμαψ convenance, accord, peut être pour signifier la cohésion des parties.

(3) ηητε fém. ; grammaticalement le mot devrait se rapporter à σινυωπε existence.

(4) Copte ; ιαω, Jahvé ; arabe : *iod*, c'est le seigneur du tout.

μιμ ετε και νε εοραι εχωϋ ατω εβολ ριτοοτυ·
 ποτι ετε και νε πιϋα ενεϋ·
 ενμηχ ετε και νε μεταϋρο μι τβονθια·
 (-πχ-) εν ετε και νε πβαλ μι τμοτμε·
 φε ετε και νε προ φτυοτι ^(a) μιϋαϋε·
 σαδδα ετε και νε τμπτμε μι παγιασμοσ·
 κωφ ετε και νε πτωρεμ ετταϋρηϋ·
 ρις ετε και νε таπε ατω тархи·
 сен ετε και νε ετβινсотм нса нентолн·
 θαυ ετε και νε πχωκ εβολ ηсοτι τсэнтелια·
 τει дермина тар ηεσοφια ατω ετο ηυφнре ите
 тесми мпран мпота ποτα ηнесραι ет * ρен αλφавη-
 та· και ιτα ηесραι (sic) ηαρχαιοс ите ηρεβραιοс· мен
 ποτι ρωωη αηон ηεϋρηηтаиос· шопη ηρεϋшенϋсе
 шантоуваау και εοραι ρη οτηηстимеι ката πтѣнос

(a) φτυοτι ροш ηετυωη.

l'immortel ; *mim*, sur lui et par lui ; *noun*, l'éternel ;
sèmech, la force et le secours ; *en*, l'œil et la source ; *phé*,
 la bouche, l'image de la parole ; *sadda*, la vérité et la
 sainteté ; *koph*, la vocation assurée (1) ; *ris*, la tête et le
 commencement ; *sen*, l'obéissance aux commandements ;
thau, l'achèvement ou la consommation.

En effet, cette divine (2) et merveilleuse interprétation
 de l'énoncé des noms de chacune des lettres de l'alpha-
 beth, — que les maîtres (3) anciens des hébreux, et aussi
 nos maîtres à nous chrétiens, se sont évertués à nos pro-
 poser clairement, selon les figures (4) que nous en avons

(1) Peut être par allusion à II Petr. I, 10.

(2) Litt. « de la sagesse divine ».

(3) Nous traduisons d'après l'arabe. Le copte donne ηεсραι, les lettres (?).

(4) Litt. « la figure ».

ηνεντανεραισου ατω ανερμινεγε ποτα ποτα μ-
μοου· ατω πιυανροτιου μεν πετερητ ομοειματον (a)
ηε ποτψαλμος· οπως ρη οτωηρ εβολ ητενειμε
ημτστηριον ημμτστηριον ηπαραδοζον ετηνη ηρη-
του ετβε ηεχς ατω ηεψωηε ηηιοτδαη ηηη πιυηπε
ετοτμηψα(-ηε-)μμου·

εχωμμοσ οη ηηη τρηρμηνια ετηη πιυτοου ηστοι-
χιου ετηη ταρχη· ετε αλφα ηε· μη βητα· μη γαμμα·
μη δελτα· ατω εσωηυ εβολ ηπειρε χε ηψμα† ηη
τηκτε ατω ηηη· ατω οη χε ψμερ εβολρη ηετχοσε

(a) Pour *ὁμοειματόν*.

tracées et expliquées l'une après l'autre, — (cette inter-
prétation est telle que) si nous les rapprochons (ces lettres
et leurs dénominations) les unes des autres, comme dans
un rythme (1), alors manifestement nous connaissons (2) le
mystère du mystère étonnant qu'elles renferment relative-
ment au Christ, et les Juifs seront couverts de l'opprobre
qu'ils méritent.

Voici ce que nous dit l'interprétation, pour les quatre
premières lettres, *alpha, betha, gamma, delta* ; elle dit :
« la cohésion et le fondement » — « la maison » —
« rempli de choses élevées » ; ce par quoi il (3) entend :

(1) Litt. « si nous les adaptions les unes aux autres ensemble à la
manière d'un chant ».

Cet endroit est fort obscur et diffus. Voici, à notre sens, la pensée de
l'auteur : le symbolisme des lettres ne se révèle pas seulement dans
chacune d'elles prise séparément, mais il apparaît également si, tenant
compte de la signification des noms, on les distribue en groupes, comme
dans les compositions rythmées.

(2) Litt. : « afin que manifestement nous connaissons. L'arabe traduit :
« alors en vérité sera connu ». Tout ce passage paraît n'être que la
protase de ce qui va suivre : « Voici ce que nous dit de nouveau l'inter-
prétation » etc.

(3) Litt. « ce qui est ce qu'il dit ». L'auteur de cette explication n'est

ετε και νε ετεϋρωμμοϋ· κε τβινϋωνε νεχαϋ ητсente
 μινι· τοϋтестin ηκосμοс ηηϋϋ εϋμερ εβολη ηετχοσε·
 ете και νε ммтсϋтнpиon ηенотpанион етесμнρ εβολ
 ηρнтоϋ ηβι τβинϋωне мнρосмос * мен нестоиχιον·
 ми несpаг· ми неωпт ете ηρнтоϋ· και етотϋоон ηηροϋ
 еpраг ηρнте епυахе τβинсωпт мпкосмос·

ατω οη ρη τсϋηθεсic ете τβинкω еpраг κε ηнстои-
 χιον και ηте несpаг ϋки еpраг ηβι οτμαειη ете пе-
 тоϋμοϋте еpоϋ κε οταϋ· ατω ϋотωηρ μμοс και εβολ
 κε οταϋ μμине не ηεμмаειη και ϋϋω таχн ηпет-
 ннϋ меннса και· κε ηωηρ ηεтенρнтϋ· ατω ηετοηρ

l'existence, dit-il, du fondement de cette maison ou du monde entier rempli de choses élevées, à savoir les mystères célestes dont est remplie l'existence du monde, et les éléments, et les lettres et les créatures qui s'y trouvent (1), toutes choses qui sont en elle, c'est-à-dire, dans la création du monde.

Et de nouveau, dans l'énumération successive (2) des éléments de ces lettres, il se présente un signe qu'ils appellent *waw* ; il (5) nous manifeste de quelle nature est ce signe, disant aussitôt ce qui suit : « La vie qui est en lui » — « il est le vivant » — « il est le sei-

pas autrement désigné ici, non plus que dans les passages suivants. Nous croyons qu'il faut sousentendre le mystagogue mentionné précédemment.

(1) Litt. « qui se trouvent en eux » ; le pronom peut se rapporter soit aux éléments, soit aux lettres. L'auteur fait probablement allusion aux choses renfermées symboliquement dans les lettres. On constate que la répétition des incidentes rend ce passage à peine intelligible. L'auteur veut prouver par le rapprochement des lettres que leurs dénominations juxtaposées nous annoncent déjà les mystères élevés contenus dans l'œuvre de la création ou « le fondement de la maison remplie de choses élevées. »

(2) Litt. « dans la synthèse et la proposition ».

(3) Voir note (3) p. préc.

νε· αγω π̄ος̄ νε· αγω νεβλυσιαστικ (sic) νε· αγω
πατμου νε·

(-π̄ε-) αριεμε λοπον χε οραι ομ ησεμιον ^(a) παι εγ-
ταχρησ βαλωσ ησι ημαειν μπυστηριον μηεχ̄ε· του-
τεστιν χιεβ̄ω αγω ειμε ρη σταβρηβια ^(b) ετ̄ε ηεραι
ετοσμοσ τε ερογ̄ χε μαειν· χε ητογ̄ ηε ηχοειε αγω
ηψα ενεεγ̄ αγω ηεταχρο μι τ̄ονοια· αγω ηβαλ̄ ετε
ποσοει ηε· αγω ετταηρο· τουτεστιν χε ητογ̄ ηε ηλο-
σοσ· ητογ̄ ηε τμε αγω ηρασιασμοσ· αγω ητογ̄ ηε ητω-
ρεμ ετταχρησ· αγω ητογ̄ ηε ηραρεεγ̄· αγω ητογ̄ ηε
ταρχη αγω ταηε· αγω εγο ηψορη ρεν ηεντολι· ετε
ηαι ηε χε ητογ̄ ηε ηηομοθηε· αγω ητογ̄ ηε ηχωκ
εβ̄ολ̄·

(a) Pour *σημειον*; (b) pour *ἀκρίβεια*.

gneur » -- « il est l'ecclésiaste » — « il est l'immor-
tel ». (1)

Sache, du reste, que sur ce signe est manifestement
basé le symbole du mystère du Christ (2); en d'autres
termes, apprends et sache bien ceci, au sujet de cette
lettre appelée *signe* : « Il est le seigneur et l'éternel »
— « la force et le secours » -- « l'œil, qui est la lumière »
— « la bouche, ce qui veut dire qu'il est le verbe » --
« il est la vérité et la sainteté » — « il est la vocation
assurée » — « il est la sécurité » — « il est le commen-
cement et le chef » — « il est le premier dans les com-
mandements, c'est-à-dire le législateur » — « il est la
consommation. »

(1) D'après l'explication donnée plus haut, le *ωωω* est le signe par excel-
lence. Les lettres suivantes nous enseignent par leur nom quelle est la
nature de ce *signe*, quels sont les attributs du Christ.

(2) Il faut vraisemblablement entendre par là que ce *signe* par excel-
lence résume en quelque sorte *tout* le mystère du Christ, représenté par
les lettres suivantes dont le sens est : « le Seigneur et l'éternel » etc.

πρωεις οτ πετερωμοσ ανθρωραφει (sic) ατω
 ακτηνος και ενερχημα πνεσραι και ιτε αλφα-
 βητα· κε ετο νεμοτ ηνεωντ ετομ ηνεμοσ και ετηα-
 βωλ εβωλ ησετακο ατω ησεπαρατε ηδε ποτραιβες·

ατω και η προε μικρω εοραι ηκαι ητεμεμε (sic)
 ηα ηετοομε εροσ ματααυ σωματικος ρη ηερχη-
 μα μη ηεπροστωρια (πζ)· αλλα μεη εβηητη οη
 ω ηρωεις· ηηα ενερ ηετοη· ατω ερε ηωηρ ηρητη·
 σεω και εοραι ηεποτ ηηετη εροτη ετοικονομια·
 αη ταρ εβωλ ρηη ηεωηη η ρηη ηεστοιχιον μη ηε-
 ρηητε ηε ηωσ ω ηιωταη· η ητου αη ηε ηαφθαρηον·
 ετε και ηε ηεηατακο ητε τρωλει· ητεηωοσ ερου κε

Seigneur, que nous dis-tu en traçant et en nous don-
 nant comme symboles la figure de ces lettres de l'alpha-
 bet ? Qu'elles sont l'image des créatures de ce monde, de
 ces créatures qui seront un jour livrées à la dissolution
 pour périr et passer comme une ombre.

Mais, non content de nous proposer celles qui par leur
 forme et leur appellation représentent des choses corpo-
 relles, n'est-ce pas aussi toi même que tu nous révéles
 par elles, — à nous qui sommes entrés dans l'économie
 (du salut), — « o Seigneur », « l'éternel », « le vivant »,
 « en qui est la vie » ? (1) Quelle est la créature, quel
 est l'élément, quelle est la chose qui soit « le seigneur »,
 ô Juif ? Quel être matériel, destiné à périr, est « l'incor-

(1) Nous avons traduit un peu librement ce passage, dont voici le sens
 littéral : « Et comment tu ne nous les proposes pas ainsi jusqu'à ce qui
 leur convient seulement corporellement dans leur forme et leur appella-
 tion ; mais aussi au sujet de toi, de nouveau, o Seigneur, l'éternel, le vi-
 vant, en qui est la vie, elles nous sont maintenant proposées, à nous qui
 sommes entrés dans l'économie du salut ».

πωλερ αγω περτακο ετμοττε εροϋ χελνισιαστιε (sic)
 εβολ' αγω περτακο ετμοττε εροϋ χελνισιαστιε (sic)
 * η χε πατμοτ' η χε πιϋα ενερ' η χε πταχρο μι
 τβονθια' αϋ οι ιστοιχιον ιτε τεκτισε ω ποτταλ
 πετοτμοττε εροϋ χε τμιτμε μι πραγιασμοε' αρα
 εκναχοοε και ω ποτταλ' χε πμοου νε και ετνατακο'
 η πβαρ νε και ετναπαραγε η ετνε τε ται ετναβωλ
 εβολ' η ηβοτανι νε μι πιϋιη' και ετναδοτενε αγω
 ησεϋοοτε' η χε οτα εβολ ρη και νε πωλερ' αγω πιϋα
 ενερ' αγω πταχρο' αγω ετβονθια' αρα εκναχοοε και
 οι ω πταλανωροε' χε (π̄η) πβακε ητοφτροη¹⁾
 ετσαϋωι μινοτη' και ιτα ηνοττε ετρεϋοτωεϋ χε
 ιτοϋ νε τμε αγω πραγιασμοε' μι πταχρο μι πιϋα
 ενερ'

(a) Pour ζοφροε, sombre.

ruptible » dont nous puissions dire qu'il est « la vie et
 l'auteur de la vie » (1) ? Et quelle est, en outre, la créature
 périssable et vouée à la mort, qu'on puisse appeler « l'ec-
 clésiaste ou l'immortel, ou l'éternel, ou la force et le
 secours » ? O Juif, quel élément de la création est appelé
 « la vérité et la sainteté » ? Diras-tu, ô Juif, que c'est l'eau,
 qui doit périr, ou la terre, qui doit passer, ou le ciel, qui
 sera livré à la dissolution, ou les plantes et les arbres,
 qui disparaîtront et dessècheront ? En est-il une seule
 parmi ces choses qui soit « le vivant » et « l'éternel »
 et « la force et le secours » ? Diras-tu, ô misérable, que
 par « la vérité » et « la sainteté » et « la force » et « l'éter-
 nel », il faut entendre ces sombres ténèbres qui étaient
 au-dessus de l'abîme et que Dieu a dissipées ?

(1) Nouvelle allusion à l'interprétation des noms de l'alphabet.

ω τεκμηταθнт ετοϋ μιϋανη· μη αρα εκναχοοο και οη· γε ησιοϋ ητπε· και ετναρε εβολ ηθε ηρεντωθε· ατω ησε γε ηα ρη τεϋιτελια· γε ητοοϋ ηε ηππηνα· ηοϋ μη ηεκλησιαστικη (sic)· ατω τα ηε μητηρϋ· η γε ητοοϋ ηε ηωηρ· η ητοϋ εχοοο γε ητοοϋ οη ηε ηχοειο·
 μμοη ηηεσϋωηε * ω ηιοϋδαι· ηπειρε γαρ αν ηε και ηπειμενη· οϋδε ηεεχι αν εροτη ελαατ· οϋδε ηεετοομε αν ελαατ·

αλλα ηηοϋτε ηλογοο ηεηταϋρεαϋϋ ατω αϋρωτη ηηεησωμα εηεηραστοιχιον· εηε και ηε γε οηηηϋτοοϋ ηστοιχιον ηρηηϋ· ητοϋ ηεηεϋηροφηηερε ρη οϋ ρωη· ατω εϋωϋ εβολ ρη οϋεμη εεχοοε ερραι ρη ηεστοιχιον· γε ραηε ηε ρη θαη ηηεοηοειϋ ηεϋρωτη εηεησωμα εϋμηηοδα· και ηηαϋρηϋβηρ ϋωηε ρωωϋ

O qu'elle est grande ta folie et ton aberration ! Diras-tu des astres du ciel, qui tomberont comme des feuilles pour être anéantis, (diras-tu) qu'ils sont « le bien, l'ecclésiaste, le chef de l'univers », ou qu'ils sont « la vie » ou même qu'ils sont « le seigneur » ?

A Dieu ne plaise (1), ô Juif ! rien de semblable n'existe ni dans ces choses, ni dans ce qui leur appartient, ni dans ce qu'elles renferment (2).

Mais c'est Dieu le verbe incarné, qui s'est approprié (3) notre corps composé de quatre éléments ; c'est lui qui a prédit dans un mystère et a proclamé bien haut par les lettres (4) qu'à la fin des temps, il devait prendre notre

(1) Litt. « Que cela ne soit pas ; *absit* ».

(2) Litt. « ainsi ne sont pas ces choses, et elles ne reçoivent rien et ne renferment rien. »

(3) Litt. « adapté » ; allusion à Hébr. 5, *corpus autem aptasti mihi*.

(4) **στοιχιον** mot qui désigne à la fois les éléments de la création et les éléments de l'alphabet, comme nous l'avons noté plus haut. Ici l'auteur l'emploie pour désigner les caractères. Dans le passage suivant le sens précis du mot **στοιχιον** est plus difficile à définir.

ηθε ηνετοιχιον (πθ) και εβολρη φτοοτ ηστοιχιον·
 тоттестин εβολρη πανρ· μη πβαρ· μη πμοοτ· μη
 τεψτχη ηλοτικη·

ετθε και χηι ταρχη ρι αδαμ μεν ανωχ πετε ποφ
 ηε πμτστηριον μη ηεπροστωρια ετπρεηι και· ητοφ ηε
 ηποττε ηλογοσ· αφνααφ ερραι ατω αφονοτ ρη ηεσ-
 τοιχιον και ητεηεσραγ· εφσηρηπαμο μμοη ητοφ
 ηποττε ηλογοσ· εφναρσαρζ ρη ηεστοιχιον· ατω ηεφ-
 ψωπε ερραι ηρηηι· ανηη ηε εβολρη π̄ ηστοιχιον·

* †σοοτη γαρ χε σεο ηψηηρε ατω σεροσε εμματα
 ατω εφολκ ριτηη οτμνηψε ηβι ησοοτη ηηετηηωμ-
 μοοτ· ατω οτ μονηη χε σεο ηανηετοσ εηαι· ηβι ηετη
 ηητοηηεηε μματ· αλλα ριτηη (*sic*) ρη ηοοτε οη
 εηηεηετθε·

corps dans une unité ; celui qui s'est fait ami (*sic*), subsiste
 lui aussi, à l'instar de ces éléments (*sic*), en quatre élé-
 ments, c'est-à-dire l'air, la terre, l'eau et l'âme raisonnable.

Voilà pourquoi, dès le commencement, dès le temps
 d'Adam et d'Hénoch, celui à qui appartiennent en propre
 le mystère et les dénominations qui lui conviennent,
 Dieu le verbe, l'a proposé (le mystère) et les a comptées
 (les dénominations) dans ces éléments des lettres, nous
 montrant déjà, lui Dieu le verbe, qu'il allait s'incarner
 dans les éléments et habiter parmi nous qui sommes de
 quatre éléments.

Je sais qu'on s'étonne et qu'on se donne beaucoup de
 peine, et que la doctrine que nous enseignons en vexe (1)
 un grand nombre et qu'elle est rejetée non seulement par
 ceux qui n'ont pas de foi, mais aussi par d'autres qui
 croient.

(1) ολη, litt. « contracter, courber ».

οἴκῳτι μαρνεῖ τενοῦ εχῆ οἰαποδεξίε εσοῦτω
 προτο αῶ εσμερ νεοοῦ ρμ πῶαχε ετεννα†τωψ
 εροῦ: αῶ αψ τε †αποδεξίε ται εωτμ:

πμεροσοῦ γαρ ιστοίχιον πτε ἀλφάβητα παῖ πῶαν-
 μοῦτε εροῦ χε οἰαῦ ετε παῖ πε η (*sic*) ψατερρεμνηετε
 (ψ) ^(a) μμοῦ χε πμαειν' παῖ εἴβηνητῦ ἀτερμτσταεω-
 τιν ^(b) μμοῖ ρεν πεπτανπαρατε προτοῦ αῶ ἀπτατοοῦ
 αῶ παλιν σεαπαγκραζε μμοῖ εοτενοῦ παῖ εἴοῖλ καλως
 εαπαρχεῖ χῆνε ταρχῆ μιἀλφάβητα: παῖ ρηδῆ
 ἀπτατοῦ ραθῆ ποῦκροῦ:

ψχω γαρ μμοῖ σαπῶωι: μνεῦοῦτωψ ηῖ παθῆτ πποῦ-
 δαι χε ἀλεῦ: ἕθε: γαμῆλ: δαλεθ: εἰ: οῦ (*sic*): ετε παῖ

(a) En tête de la page (v): $\bar{\eta}$ $\bar{\iota}\epsilon$ $\bar{\iota}\epsilon$ $\bar{\omega}$:

90 Jésus-Christ ?

(b) A remarquer la forme memphétique ερμτσταεωειν et la forme hybride ερρεμνηετε; dans le reste du traité l'auteur suit généralement les règles du dialecte thébain pour l'emploi des verbes grecs.

Arrivons donc à une démonstration tout à fait déci-
 sive (1) et triomphante (2) par ce que nous allons établir.
 Écoutez cette démonstration.

Le sixième caractère de l'alphabet, que nous appelons *waw* et qu'on interprète signe, celui dont l'explication mystique nous a été donnée par tout ce que nous avons déjà exposé, on nous oblige à l'expliquer de nouveau clairement, en remontant au commencement de l'alphabet, comme nous l'avons déjà fait brièvement.

En effet, le juif impie proclame bien haut sans le vou-
 loir que (les lettres) *aleph, beth, gamel, dalet, ei, ou (sic)*,

(1) Litt. « pénétrante ».

(2) Litt. « une démonstration plein de gloire ». Cette démonstration se ramène à la preuve bien connue, tirée du *waw*.

цнре' немоуте енецран же мманотнл' ете пал не
пцагоугармеу же пноуте немман' тогтестин пен-
тасхноу нси тиароенос' нтоу не пноуте рн отме'

птеге тар ацгерминете (*sic*) пал нтсми тал * ато
атощ евол ммос нси пакривне нгерминетне' ма-
оаис тар пнетоугааб' петаттедистне' ацко едра
мпецетаттедистон етоугааб' итасне ммитревреос' ато
пал ацгару ине еволон нпозади птагхи баптисма рн
оидлпм' пентау герминете де ммоу' ете петатте-
дистон нозот не' мпенсощ итасне нөөдлас ете тогтеге-
ни де' мпозеракривне етеисми нте нсанас' нещше
тар пал ехос (-ѳв-) не же нтоу не пноуте ецнемман'
емма тар же цнемман' оерминна тар нпоз же нтоу'
тгерминна де он нил же пноуте' ное сцхедон ехос
етбе баотнл же ни мпозте' ато тамотнл ешат-

Vierge enfantera un fils et on l'appellera Emmanuel ; » ce
qu'on interprète Dieu avec nous. Cela veut dire : celui
qui est enfanté par la Vierge est Dieu en vérité.

C'est ainsi que le mot a été traduit et proclamé par des
interprètes autorisés. En effet, Mathieu, le bienheureux
évangéliste, écrivit son saint évangile en langue hébraïque.
Il l'écrivit pour ceux d'entre les Juifs qui reçurent le bap-
tême à Jérusalem. Ceux-ci traduisirent ensuite cet évangile
primitif (?) (1) en grec, ou en langue ionienne, mais ren-
dirent inexactement cette parole d'Isaïe. Il leur fallait
dire en effet : « il est Dieu avec nous » (2) ; car *emma* signi-
fie « qui est avec nous » ; *ou* signifie « lui » et *el* « Dieu ».
De même que *Bathouel* signifie « la maison de Dieu », et

(1) Litt. « celui-là qui est l'évangile *unique*. »

(2) Il ne fallait pas conserver le mot Emmanuel, mais traduire simple-
ment « Dieu avec nous. »

ϑερμινεθε μμοϋ же танастасис μпнотте· нтеιρε он
 μμανοτιηλ тоѳтестин же пнотте нмман·

επειδη он ϑη таспе ннєтрос ми нρεβραιос нцаѳ-
 ϑερμινεθε ηοѳ ѿ же нтоϋ пе·

αѳω οтнот ноφελια наτ * ϑετρωτε σεειρε μмос
 нтенκλнсiα нбi тѳiαφора нϑλεγic таг есхωμмос·
 же пнотте ϑη οѳтаѳρο пентасѳлоϋ нбi тиарѳенос·
 тбнѳоос гар же ѳнмман нбi пнотте поλλανic
 ѳαϑѳоос наг ϑη тѳαζic нтеиπροсєтχн·

нѳе он етеϑѳоос· же пма етере снаѳ н ѳомнѳ
 сѳωοτѳ нϑнтѳ ϑем паран· †ѳооп неммаѳ ϑη τεѳμнте·
 тбнѳоос ѳе же нтоϋ пе пнотте єϑнмман ѳοѳω-

que *Gamael* est interprété « l'anastase de Dieu », ainsi
Emmanuel veut dire « Dieu avec nous ».

En outre, dans la langue des syriens et des hébreux,
ou, ѿ (1) est interprété *lui*.

D'autre part, l'Eglise reçoit une confirmation inatten-
 due par la leçon différente de l'Écriture qui dit : « c'est
 le Dieu de force qu'enfanta la vierge (2) » ; car la men-
 tion « Dieu avec nous » se rencontre plus d'une fois
 dans la suite de ce discours (3).

C'est ainsi également qu'il dit : « l'endroit où deux ou
 trois personnes sont quelque part réunies en mon nom,
 j'y serai avec elles, dans leur milieu (4) ». La parole « il est

(1) C'-à-d. le *waw* hébreu en tant que caractéristique de la 3^e pers. masc.

(2) L'auteur paraît faire allusion à une variante qui aurait porté : c'est
 le Dieu de force qu'enfanta la vierge ; il y voit une nouvelle preuve en
 faveur de l'Eglise, étant donné que l'autre leçon « Dieu avec nous » se
 retrouve déjà en d'autres endroits de l'Écriture. Peut-être aussi fait-il
 allusion à Isaïe IX, 6 « *et vocabitur nomen ejus ... Deus, fortis.* »

(3) Notamment, Is. VIII, 8, 10. L'auteur fait également allusion aux
 passages de l'Évangile où le Christ a promis de demeurer avec ses disci-
 ples.

(4) Matth. XVIII, 20.

ηρ (sic) εβόλ· χε ψατειμε εροϋ ατω ηχουϋ εχμ πεχ̄ς
(-ψε-) πεντασχηου ησι τιαρθ̄⁽¹⁾· ετε ητοϋ ηε ηνοϋτε ρη
οϋμε·

ψωμμος οη εροϋ χε ημαειη· ετβε χε οϋϋηρε
τηρϋ ηε ρη τεροικονομια· ατω σαηϋωι ηητοϋ ητεφϋ·
ςιε ηεϋειρε ηε ηοϋμητ̄ερρε εεχοσε ρμ ηγενος ηεηρω-
με·

οϋμαειη γαρ ρωϋ ηε ηεηταϋϋωηε ρη μωϋςηε
εφιαϋ εηβατος εμμοϋ ρη οϋκωϋτ ατω ηεϋρωκρ αη
ηε· οϋμαειη οη ηε τερω ηεατε μηϋομηη ηϋηρηϋηημ
ετοϋααδ̄ ετηη τβαδ̄ηλωη * εταδερατοϋ ηρητε ατω
ηεϋρωκρ αη ηε· ατω ετβε ηαι οϋμαειη εϋοϋωτϋ ηε
ηεχ̄ς ετβε χε οϋκωϋτ ηηοϋτε ηε ατω μηεϋρωκρ ηη-

(1) Pour παροενοε.

Dieu avec nous » se manifeste comme désignant pour nous le Christ (1) enfanté par la vierge, lui qui est véritablement Dieu.

Il est en outre appelé le *signe*, parce que son économie n'est qu'un miracle par lequel il a renouvelé et élevé le genre humain au-dessus des lois de la nature (2).

C'est également un signe (3), ce qui arriva à Moïse, lorsqu'il vit le buisson ardent qui ne se consumait pas : c'est encore un signe que la fournaise ardente dans laquelle se trouvaient les trois saints jeunes hommes de Babylone, sans être atteints par le feu. Voilà pourquoi le Christ est un signe par excellence ; étant le feu divin,

(1) Litt. « manifeste qu'on la connaît et que nous la disons au sujet du Christ »

(2) Litt. « parce qu'un miracle entier est dans son économie et que, au-dessus des lois de la nature, il opérait une innovation élevée dans le genre humain. »

(3) Dans le sens scripturistique de « miracle ».

μιτρα η̄ρ̄ᾱλιον· ᾱτω̄ ο̄ν̄ χ̄ε̄ ᾱχεῑ εν̄ε̄σῑτ̄ ε̄β̄ολ̄ον̄ τ̄ῑε̄
 μ̄πε̄ρ̄ω̄ η̄σ̄ω̄ η̄μ̄ῑν̄τ̄ε̄· ᾱτω̄ ο̄ν̄ χ̄ε̄ ᾱχ̄ῑκᾱρ̄ζ̄ ᾱχ̄ῑ
 σ̄πε̄ρ̄μᾱ η̄ρ̄ω̄μ̄ε̄ ρ̄η̄ τ̄μῑτρᾱ η̄τ̄σε̄ε̄ρ̄ε̄ η̄ρ̄ω̄μ̄ε̄ μ̄ᾱλ̄λο̄ν̄
 Δ̄ε̄ τ̄μ̄ᾱᾱτ̄ η̄ν̄ε̄το̄η̄ρ̄ τ̄η̄ρο̄τ̄· ᾱτω̄ ο̄ν̄ χ̄ε̄ η̄τ̄ᾱτ̄χ̄η̄ο̄ς̄ ρ̄η̄
 τ̄μῑτρᾱ· ᾱχ̄ρ̄ᾱρ̄ε̄ρ̄ ε̄τε̄ψ̄μ̄ᾱᾱτ̄ ε̄σ̄ο̄ μ̄η̄ᾱρ̄ο̄ ^(a)· ᾱτω̄ ε̄τ̄ε̄
 η̄ᾱῑ ᾱψ̄τ̄ρ̄ᾱη̄ ε̄ρο̄ς̄ ρ̄ω̄ω̄ η̄β̄ῑ ε̄τ̄μ̄ε̄ω̄η̄ η̄ρ̄ᾱλλ̄ο̄ ε̄το̄τ̄ᾱᾱδ̄
 (ϰ̄ᾱ-) χ̄ε̄ ο̄τ̄μ̄ᾱε̄ῑη̄ ε̄τ̄ᾱν̄τ̄ε̄ῑλῑσῑ (*sic*) ε̄ρο̄ς̄·

ε̄ῑδ̄ο̄ν̄ῑτε̄ ο̄τ̄η̄ τ̄ε̄νο̄ς̄ η̄ε̄ῑτ̄ω̄τ̄η̄ρ̄η̄ῑτ̄ μ̄η̄ᾱρ̄ᾱδ̄ο̄ζ̄ο̄η̄ ο̄τ̄ω̄-
 η̄ρ̄ η̄ᾱη̄ ε̄β̄ο̄λ̄ κ̄ᾱλ̄ω̄ς̄ μ̄η̄ε̄ρ̄ᾱῑ η̄ᾱῑ ε̄τ̄ρ̄ε̄η̄ η̄ε̄σ̄το̄ῑχ̄η̄ο̄η̄
 η̄τ̄ε̄ η̄ε̄σ̄ρ̄ᾱῑ· η̄ᾱῑ ε̄το̄τ̄μ̄ο̄σ̄τ̄ε̄ ε̄ρο̄ς̄ χ̄ε̄ η̄μ̄ᾱε̄ῑη̄ η̄ᾱῑ ε̄τε̄ψ̄-
 μ̄ᾱη̄ε̄ μ̄η̄ε̄χ̄ε̄ ρ̄η̄ ο̄τ̄ω̄η̄ρ̄· ᾱτω̄ η̄ᾱῑ σ̄ε̄ᾱν̄τ̄ε̄ῑλε̄ῑ ε̄ρο̄ς̄ η̄β̄ῑ
 η̄ᾱο̄η̄τ̄· η̄ᾱῑ ε̄τε̄ψ̄ῡο̄ο̄η̄ η̄ᾱη̄ ο̄τ̄η̄ν̄ η̄β̄ῑ η̄ψ̄ᾱχ̄ε̄·

ᾱη̄ᾱτ̄κ̄η̄ γ̄ᾱρ̄ ε̄ρο̄η̄ ε̄τ̄ρ̄ε̄η̄ᾱρ̄χ̄ε̄ῑ η̄ᾱλ̄η̄ η̄η̄ ᾱλ̄φ̄ᾱ
 κ̄ᾱτ̄ᾱ τ̄ε̄τ̄ᾱσ̄π̄ε̄ μ̄μ̄η̄ μ̄μ̄ο̄ο̄τ̄·

(a) Pour παρθενος.

il laisse intacte sa mère selon la matière ; descendant du ciel, il ne quitte pas les cieux ; sans le concours de l'homme, il prend la chair dans sa mère qui est la fille des hommes ou plutôt la mère de tous les vivants ; enfanté par sa mère, il lui conserve sa virginité. Voilà pourquoi le saint vieillard Siméon, lui aussi, l'appela un signe de contradiction.

Voilà autant de preuves étonnantes qui mettent en évidence celle d'entre les lettres (1) qu'on appelle le *signe*, le symbole manifeste du Christ, nié par les impies que nous combattons.

Il nous faut, en effet, recommencer (la série des lettres), depuis *alpha*, d'après leur propre langue.

(1) Litt. « cette lettre des éléments des lettres ».

αλεφ * οπερ ρη τιμωτρος· μεν τιμωεβραιος· μη παραβος εψατρηρμινετε· μπαι ατω ησετραν εροϋ ρμ πιψτφισμα· χε αλεφ· ετε παι πε ουϋο α· ουκοτη ρη τεϋωμτε· ηασπε· παι αλεφ· πε ουϋο·

αναγκη· ερον· πε· λοισον· ετρενηω· οη· μηβατα (sic)· κατα· φακολοθια· ηοτωτ· τοττεστιν· ρομοιωσ· οη· ηραμμα· μη· ηδελτα· μεν· ει· ψατστμφωνει· ρωοτ· κατα· παι· ητειμενε·

ατω· τοτε· λοισον· (-ϋε-)· ηεισρα· μμαρσοοτ· ψαϋει· ετμητε· ετε· παι· πε· ετοσμοττε· εροϋ· χε· μαειν· ρμ· ημερσοοτ· γαρ· ηϋο· ηρομπε· ητε· ηειαιων· αϋερρωμε· ησι· ηεχς·

ειτε· εϋωπε· εβαητιλιτε· ω· παθητ· ηιοτϋαι· αξις· παι· χε· ετβε· οτ· αντραν· εαλφα· χε· αλεφ· ετε· παι· πε· οτ·

Aleph, en syriaque, en hébreu et en arabe, ils l'interprètent et le prononcent *aleph*, ce qui veut dire un millier $\bar{\alpha}$ (1) ; donc, dans ces trois langues, *aleph* représente un millier.

Il nous faut, en outre, mentionner dans l'ordre les lettres *bêta*, *gamma*, *delta* et *ei*, pour lesquelles existe la même concordance (2).

Vient ensuite cette lettre qui est la sixième et qu'on appelle *signe*. C'est, en effet, dans le sixième millier d'années de cet âge que le Christ s'est fait homme (3).

Si tu contredis, ô Juif impie, dis donc pourquoi tu as donné à *alpha* le nom de *aleph*, répondant à un millier ;

(1) Signe dont la valeur numérique est mille.

(2) Litt. « Il nous faut au reste redire *bêta* selon la suite véritable, c'est-à-dire de même aussi *gamma*, *delta* et *ei* s'accordant également selon ces choses de cette manière. »

(3) Le signe $\bar{\epsilon}$ équivaut à six.

ψο· καίτοι ρμ πεϋτῆνος μι πεϋσμοτ εϋεϋμανε και
 μιμοοτ μι πεπῆα κατὰ πητανϋρηχοοτ· αχιε και
 ω ηβλλε * χε ετβε οτ πεισρατ ετοτμοττε εροϋ χε η
 μαειν πεϋό αν πϋορη η πμερσνατ η μμερϋμομητ (sic)
 η μμερϋτοοτ η μερϋτοτ η μερσαϋϋ μι πετηνϋ
 τηροτ μενησα πμερσαϋϋ αλλα εϋνη εορατ ματααϋ
 μμερσοοτ·

наш ире де он мпозтраи егамма ммаеи рен
 несраг алла отмаеи магааϋ пента ттраи ероϋ ете
 петниϋ рити гамел· χε евμερ ебол ρη петхоос· тоут-
 ести пеиат (-ϋε-) шаже ероот мμϋστηριον итс нем-
 пите· ρ итоϋ петотмоτте ероϋ ритен δαλεθ χε ген-
 нсис· ете тβινϋωπε де ρωβ гар нм аϋϋωπε ебол
 ϋтоотϋ аτω еротн ероϋ аτω аχнтϋ мпе лааϋ
 шωпе·

or, dans son type et dans sa forme, il nous représente l'eau et l'esprit, comme nous l'avons déjà exposé. Dis, ô aveugle, pourquoi cette lettre appelée le *signe* n'est ni la première, ni la seconde, ni la troisième, ni la quatrième, ni la cinquième, ni la septième, ni aucune de celles qui suivent la septième, mais est placée précisément la sixième.

Comment, parmi ces lettres, n'ont-ils pas donné aussi bien à *gamma* le nom de *signe* et l'ont-ils appelé *gamel*, c'est-à-dire rempli de choses élevées (1), à savoir les mystères indicibles de choses célestes. ρ est appelé du nom de *daleth*, c'est-à-dire *génése* ou *devenir*. Car toutes choses sont (2) par lui et en lui ; et, sans lui, rien n'a été fait.

(1) Litt. « mais un signe seulement ils l'ont appelé, celui qui vient par *gamel* : rempli de choses élevées. »

(2) ἐγένετο.

αὐτῷ πενταψῶφει πτοϋ πε πμαειν ητε πει στοιχιον
 μπειραι παι ετε τσινάπο ^(a) τη ραθι ηνεοτοειϋ ητε
 ποτοειν μμε· παι ετεροτοειν ερωμε ημ ετηντ ἵκωσ-
 μοσ·

†ηαϋω δε οη μπε κε ρωβ̄ ετο ηνοσ· ηαϋ * ηρε πει
 †οτ ηραι ετραθι μπειραι παι· εϋαϋε ημαειν·
 εμεη ραι ηεηενοσ ^(b) ητατ αν· αλλα ηραι τηροτ
 ετηντ μεηησα πμαειν σεμερ ηεηενοσ·

ηη μεη γαρ ετραθι ημμαειν σεϋωμμοσ εροοτ
 η†ρε· ϋε σεητε μη ηηγ· μη ηϋωϋη ηηετηντ μηησα
 ηαι· ηατα ηεηηαηϋρηϋοοτ·

εϋωπε δε εϋαη†ραη επμερσοοτ ηραι ϋε πμα-

(a) Sic. Un petit espace sépare les mots τσινάπο τη et ραθι. Nous pensons qu'au lieu de σινάπο, qui ne donne aucun sens, il faut lire σιηϋπο, génération, naissance. Cf. Ps. 109, 3 : « *Ex utero ante luciferum genui te* ». L'arabe traduit : « indiquant une incarnation avant les siècles ».

(b) Pour αἰπεινός, élevé.

Et celui qui fut, est le *signe*, répondant au caractère de cette lettre (1), qui marque la génération, avant les temps, de la lumière véritable, celle qui illumine tout homme venant en ce monde.

Je vais exposer de nouveau cette chose importante, à savoir, de quelle manière les cinq lettres qui précèdent celle-ci, c'est-à-dire le *signe*, n'ont pas de nom élevé, tandis que celles qui suivent sont remplies de choses élevées.

En effet, celles qui précèdent, on les interprète le fondement et la maison, et ainsi de suite, conformément à ce que nous avons déjà dit.

L'appellation de *signe*, donnée à la sixième lettre, impli-

(1) Le *waw* appelé signe, symbole du Christ.

ειν ψατερψορη ταχην περτωμιαζε μηψωχη μοπα
 ποτα ηνερα ρη τεψρερμνια· τουτεστι ηωηρ (-ψ̄7-)
 πετοηρ· ηνεραηα (*sic*) ηουψ̄ ηδ̄· ηεβκλνειασθε· πατ-
 μοψ̄ μη ψωχη ηνετηνυ μεησα ηαι· βατα τδ̄αζ̄ιε
 ηνεηταηχοου σαθη μεη τεταβολοθια·

ει τε εκσοθη καλωρ ρη οηηετις ηνετηχωμμοου·
 ειεηαβ̄ηε οη ηηεμοτ ηουωτ· ετρεη ηερα ηαι ρη
 ηχωμε μμοψ̄ηε· ετ̄ε τβ̄ηηωηε ηηεστοιχιον ηη-
 κωμορ·

ρη ηεμα ταρ ετεηρ ηεστοιχιον ραθη ηημερσοου
 ετε ημαειη ηε· ψεμᾱ ηε ηουραη ηεπτωμιοη· ρη τβ̄η-
 ηεωητ ηηκωμορ ηηουτ̄ραη ελααυ ηεωητ χε ηαιη-
 τψ̄ ψαητεψωηε ηβ̄η ηουοειη· ται τε θε ετεηρ· χε

que déjà la louange de chacune des lettres suivantes dans son interprétation (1), à savoir : la vie, le vivant, le bien, le seigneur, l'ecclésiaste, l'immortel, d'après l'explication suivie que nous avons donnée plus haut.

Si tu tiens fidèlement ce que nous disons, tu trouveras de nouveau la figure vraie de ces lettres (2) dans le récit de Moïse sur l'origine des éléments du monde.

C'est dans cet endroit, en effet, que sont manifestées les lettres qui précèdent la sixième ou le *signe* représentant un nom de *louange* (3). Dans la création du monde, on n'appelle bonne aucune créature, jusqu'à l'existence

(1) Litt. « Que si l'on appelle la sixième lettre le *signe*, on a déjà fait aussitôt la louange du reste de chacune des lettres, dans son interprétation. » Voir ce que l'auteur dit plus loin du nom de *louange* attribué au *waw*.

(2) Comme on le voit par la suite, il s'agit ici des lettres qui précèdent le *waw*.

(3) Puisqu'il signifie le Christ.

αχνατ ηβι πνουτε ποτοειν χε πανοτϋ' νετοι τε ποτοειν ετμματ μη ηςραι ετο μμαειν πεχς πετοτστ-
 μανε μμοϋ' ατω επειδη μη λαατ ρεν πενταττωπε τιροτ ραθι μνοτοειν ετχωμμοσ εροϋ χε πανοτϋ' ηθε ηηςραι ετραθι μμμαειν' ατω ηαι ητεμινε' εξεστι εχοοσ χε τεκνισι (-ϣη-) τηρε μνωσμοσ εκνη ερεη ηεθοοτ μη οβηλανη μμητατηουτε' ραθι ηταποατ-
 μια " μηεχς' ρμ ητρεϋχισαρξ ηβι ηνουτε αϋχωη εβολ ητοηκοηομια τηρε'

ατω ηθε ητεκνισι τηρε' χε αταροσ ερατησ ρη

(a) Cf. fol. $\overline{\rho\alpha}$: ατερεηααποατμει μνωσμοσ. — L'arabe, dans tout ce passage s'écarte, sensiblement de notre texte : « Jusqu'à ce que se leva la lumière véritable ; et elle est le Christ et il a brillé pour nous dans la lumière de la foi. » Traduction de M. Forget.

de la lumière ; selon la formule (1) « et Dieu vit que la lumière était bonne ». En effet, cette lumière et cette lettre qui est le *signe* représentent le Christ (2). Et puisque, parmi toutes les choses qui furent avant la lumière, aucune n'est appelée bonne, non plus que les lettres qui précèdent le *signe* (3), et qu'il en est ainsi, il y a lieu de dire que la création du monde tout entière gisait dans le mal et l'erreur et l'athéïsme, avant que le Christ fût venu et que le Dieu incarné eût achevé l'économie tout entière du salut (4).

Et de même que la création entière fut terminée (5) en

(1) Litt. « conformément à ce qui est écrit. »

(2) D'après l'interprétation donnée plus haut, le mot *waw* signifie lumière.

(3) Litt. « à la manière des lettres qui sont avant le *signe* » lequel *signe* ou *waw* apparaît le premier comme un nom de *louange*, ainsi que l'auteur vient de le déclarer.

(4) Litt. « avant la venue du Christ, dans l'incarnation de Dieu achevant l'économie tout entière. »

(5) Litt. « constituée »

σοοτ κροοτ· η̄ξε ρωωϋ πε̄χ̄ς επσωητ η̄βρη αϋει
 ε̄μμητοτα η̄ατψαξε ερος· ρη σοοτ μμερος η̄ατ-
 πωρη· ετε ηαι νε η̄νοττε η̄λοτος· τεψ̄τηχη η̄λοτινη
 ατω η̄ηονρα· μη πεωμα η̄ταϋχιτϋ· εοτιταϋ * μματ
 η̄ϋτοοτ η̄στοιχιον· ϋτοοτ ταρ μη σνατ ψατερ σοοτ·
 ε̄θε ηαι ρω σε̄τραη εροϋ ρμ η̄μερσοοτ η̄εραι· ε̄θε
 ηαι ρω οη ρμ η̄μερσοοτ η̄ϋο η̄ρομπε η̄τε ηαι ᾱωη
 αϋχισαρϋ· ε̄θε ηαι οη σνατ η̄εραι ματαατ η̄ρεϋ̄εμνη·
 ε̄τηη τη̄ηε μ̄η̄σοοτ η̄ϋο· ετε ηαι νε ᾱλεφ μη ε̄ ατω
 ηαι ε̄το η̄τηπος μπε̄χ̄ς· ᾱλφα μεη πε̄το η̄ϋορη
 ε̄ηεστοιχιον τη̄ροτ· η̄τηπος μ̄η̄νοττε η̄λοτος· ταρηχη
 ε̄τηϋοοη ρᾱθη η̄ηεστοιχιον τη̄ροτ·

six jours, ainsi le Christ, dans la création nouvelle, est
 venu, selon une unité ineffable, en six parties non séparées
 à savoir, Dieu le Verbe, l'âme raisonnable et pensante, et
 le corps qu'il a assumé, composé de quatre éléments (1) ; en
 effet, quatre et deux font six. Voilà pourquoi on le désigne
 par la sixième lettre ; voilà pourquoi c'est au sixième
 millier d'années de cet âge, qu'il a pris la chair ; voilà
 pourquoi, également, dans le nombre six mille il y a deux
 voyelles seulement, *aleph* et *épisimon* (2), celles qui sont
 figuratives du Christ. *Alpha* est la première par rapport à
 toutes les lettres, la figure de Dieu le Verbe, le commen-
 cement existant avant tous les éléments (3).

(1) Plus haut, p. $\overline{\eta\eta}$ * l'auteur énumérait comme suit les éléments assu-
 més par le Verbe : l'air, la terre, l'eau et l'âme raisonnable.

(2) $\overline{\alpha}$ = 1000 ; $\overline{\epsilon}$ = 6.

(3) L'auteur fait de nouveau allusion au double sens du mot *στοιχιον*
 élément : l'*alpha* est le premier par rapport aux éléments (de l'alpha-
 bet) ; Dieu le Verbe existe avant tous les éléments (de la création). L'*alpha*
 représente donc le Christ, de même que le *waw*.

(Ϝ-) επειδη ρωωϋ εϋηϋ μενιςα ηεϋτοοϋ ηστοι-
 χιον εϋό ητυηος ητε των μϋϋϋηη' μενιςα ηεϋτοοϋ
 γαρ ηστοιχιον ητε ηενσωμα αςηωηε ηαϋ ηβι τεϋϋ-
 χη εβόλοιτμ ηηοϋτε· αϋω οη επραη ηαι αϋϋιτοϋ ηβι
 ηηοϋτε ηλοϋοο ρη οϋμητοτα ηαϋηαϋε εροο·

†ηαϋηηε δε οη ηςα κε ρωβ εταφορεη εροϋ ρητεη
 ηόλληη· ϋε ηαϋ ηρε ηεραη ηαι αμερεοοϋ ρμ ηαλ-
 φαβήτα ηενρεβραιον (*sic*) μη ηεϋ ροο· μη ηαραβοο·
 ηετοϋωηο εβόλ μματε αϋω εϋϋραη εροϋ ϋε ημαεηη
 ηαι ητεημεηε ηεσεραη μμοϋ αη ρμ ηεγαλφαβήτα
 ηωοϋ αμεητολληη·

ρομοιωο ηραη εητοομε ημηταϋτε ηεραη ηαι ηηαη-
 ϋαϋε εροοϋ ρη ταϋϋηη' ηεραη ετοϋμοϋτε εροϋ ϋε

Celui-là aussi (*l'épésimon*) vient après ces quatre élé-
 ments, en figure de notre âme. En effet, c'est après les
 quatre éléments de notre corps, que l'âme lui est arrivée
 par l'intervention de Dieu (1). Enfin, toutes ces choses,
 Dieu le Verbe les a assumées dans une unité ineffable.

Je demanderai donc de nouveau, à propos de ce caractè-
 re (2) écarté par les Grecs, comment cette lettre, la
 sixième dans l'alphabet des Hébreux, des Syriens et des
 Arabes, si clairement manifestée et appelée le *signe*, com-
 ment ils ne l'écrivent pas dans leur propre alphabet de
 la langue grecque.

De même, quant aux noms propres des quatorze lettres
 dont nous avons parlé au commencement (3), cette lettre

(1) Litt. « lui est devenue par Dieu ». — Quatre lettres séparent Ε de α.

(2) Litt. « du côté de cette autre chose. »

(3) Les quatorze premières lettres. Cette lettre dont ils tiennent compte dans la numération, ils l'omettent non seulement dans l'écriture alphabétique, mais aussi dans la série des noms propres des lettres.

πμαειη· ετε ημεροσοϋ ηε ρη τηπε· ενεηνε μμοϋ εροτη
 αν ω προελληνη ρη ηερσοαι προελληνηρον·

οϋ γαρ πετερνα†οσε μμοϋ ρη ταβολοϋ†ια μνεβαλ-
 φαβητα (-p̄-) ^(a) εκψανσοαι μηαι ητεμμεη· οτι γαρ χε
 ηερναχιτη ησοηε αν ηε ρη λααϋ· σερμιτρε ηαι μηαι
 ριτην ηστοιχιον εηαϋ ητε ζι μι ψι ηαι ητα τετηογα-
 ροϋ μνεχοοϋτησοϋε ηεραη προελληνηρον ητα ηηοϋ-
 τε †εμοτεροοϋ·

οτκοϋη εϋμееε ησι ηηοϋτε εοϋεηρ ηνερωβ̄ ηαι
 εβολ χε ητεηετηεϋσοη αν μη ηστοιχιον ητε ηεραη
 ηαι ετο ητϋηοε ηηεωητ τηροϋ αϋω ετο ητϋηοε μνεχ̄ε
 ηρεϋ (-p̄α-) ^(b) εωηη μμοοϋ·

ετβε ηαι ρω αϋρω ρηη ηεραη ηηεϋροε μη ηε εβοληη

(a) En tête de la page (r) :	\bar{p}	$\bar{i}\epsilon$	$\bar{\chi}\epsilon$	1
	100	Jésus	Christ	10
(b) En tête de la page (r) :	$\bar{i}\alpha$	$\bar{\nu}\epsilon$	$\bar{\theta}\epsilon$	$\bar{p}\alpha$
	11	Fils de	Dieu	101

appelée le *signe*, la sixième dans la numération, tu ne l'introduis pas, ô Grec, dans tes lettres grecques.

Et quel tort aurais-tu fais à la série de ton alphabet, si tu l'y avais inscrite ? Elle ne t'aurait causé aucun dommage ; témoin les deux lettres *ksi* et *psi* que vous (*sic*) avez ajoutées aux vingt deux lettres grecques que Dieu a tracées (1).

Dieu n'a-t-il donc pas voulu nous montrer également que nous sommes en désaccord avec les éléments de ces lettres qui sont la figure de toutes les créatures et la figure du Christ qui en est l'auteur ?

En effet, dans les lettres des Syriens et celles qui existaient

(1) Puisque les Grecs ont cru pouvoir ajouter deux lettres aux caractères primitifs, ils ne devaient pas craindre d'en allonger la série par le maintien du *ωωω*.

αβρααμ μιναραντηρ μιςραϊ· ετοτμοττε εροϋ κε
μαειν· ατω παϊ ητειμενε· νεϋό αν ηττοπος ηλαατ ρη
ησωντ· ετι δε οη κε σεστμφωνει μεη ηετροс ρη
ηραν μιμιηταϋτε ηεραϊ ησι ηρελλιη· ηατα θε ηταν-
χοοс·

сωтм ρη οτμε· ατω ηεκφотηη επешμα ετρη ηε (*sic*)
λεϋιс ηηροτ·

ηαλφавηηα ηατα ηετροс ηη ηρελλιη* εтстμφωνει
ηη ηετ еηηт·

ā αλεφ τοττεστηη αλφα· ē βεθ τοττεστη η βηηα·
ē γαμελ τοττεστηη γαμμα· δ δαλεθ τοττεστηη δελ-
τα· ē ει τοττεστηη ει· ē οτατ τοττεστηη ηιςραϊ παϊ
ηετοτμοττε εροϋ κε μαειη· ηηεϋηηατοϋ ησι ηρελ-
ληη· εтће κε ϋό ηαηηαοτε επεϋсс ηαι ετεϋό ηαϋ
ηттопос·

depuis Abraham, se trouve ce caractère appelé *signe*, ne répondant à aucune des créatures. Or les Grecs, comme nous l'avons dit, sont d'accord avec les Syriens, pour le nom de ces quatorze lettres (1).

Ecoute, en vérité, et fais attention à ce qui est dans tous les lexiques (2).

L'alphabet selon les Syriens et celui des Grecs correspondent l'un à l'autre.

Aleph équivaut à *alpha*. *Beth* équivaut à *bêta*. *Gamel* équivaut à *gamma*. *Daleth* équivaut à *delta*. *Ei* équivaut à *ei*. *Waw* équivaut à cette lettre qu'ils appellent *signe*, le Grec étant incapable de l'énoncer, parce qu'il ne croit pas au Christ dont elle est la figure. *Zai* équivaut à *zéta*. *Hèth*

(1) Ils sont d'accord, avec cette restriction qu'au nom propre du *waw* sémitique, les Grecs ont substitué le nom générique de *signe*, comme l'auteur s'évertue à le montrer dans le passage suivant.

(2) λειϋс.

ζαι τοῦτεςτιν ζητα· η̄θ τοῦτεςτιν ρη̄θα· τη̄θ τοῦτεςτιν θη̄τα· ιω̄δα τοῦτεςτιν ιω̄δα· καφ τοῦτεςτιν καππα· λαμεθ τοῦτεςτιν λαυλα· * μιμ τοῦτεςτιν με· νοτη τοῦτεςτιν νε·

πρω̄θ̄ ε̄φρη̄ ε̄φρᾱῑ ρῑτεκ̄ η̄ρελλ̄νη̄ η̄τ̄ῡβ̄β̄ιω̄ μ̄π̄ε̄ρ̄αῑ ε̄το̄ῡμο̄ῡτε̄ ε̄ρο̄ῡ χ̄ε̄ μᾱεῑν· ο̄τ̄ πε̄ π̄ρᾱν̄ μ̄πᾱγ̄ᾱτω̄ ο̄τ̄ ο̄τω̄ν̄ πε̄ π̄ρᾱν̄ μ̄π̄ε̄τ̄μᾱτ̄· τοῦτεςτιν ο̄τᾱτ̄· ο̄τᾱτ̄ τ̄αρ̄ πε̄ π̄μᾱεῑν·

ε̄τ̄η̄ε̄ η̄αῑ ρω̄ ε̄φ̄ο̄ μ̄με̄ρ̄σο̄ο̄τ̄ ρη̄ η̄ε̄ρ̄αῑ η̄ε̄ν̄ε̄τ̄ρο̄ς· μ̄η̄ η̄ρε̄β̄ρᾱιο̄ς· μ̄η̄ η̄ε̄βο̄λ̄ο̄μ̄ η̄ε̄ν̄ο̄ς η̄ε̄σ̄μᾱν̄λ̄ ρ̄ω̄ς χ̄ε̄ ε̄φ̄ε̄τ̄μᾱνε̄ η̄το̄ικ̄ο̄νο̄μ̄ιᾱ η̄ο̄τ̄χᾱῑ μ̄η̄νο̄ῡτε̄ π̄λο̄γ̄ο̄ς· ρη̄ η̄ε̄ρ̄αῑ Δ̄ε̄ η̄το̄ο̄τ̄ η̄η̄ρε̄λλ̄νη̄ ᾱτ̄η̄ω̄ν̄ῡ (sic) Δ̄ε̄ ε̄π̄με̄ρ̄μη̄τη̄ (-ρ̄η̄-) ρ̄η̄ π̄ρᾱνο̄η̄ η̄η̄ε̄τ̄ρ̄αῑ· ᾱτω̄ ο̄τ̄κε̄† χ̄η̄ η̄η̄ᾱτ̄

équivalent à *hètha*. *Tèth* équivalent à *thèta*. *Iôd* équivalent à *iôda* (sic). *Kaph* équivalent à *kappa*. *Lameth* équivalent à *laua*. *Mim* équivalent à *me*. *Noun* équivalent à *ne*.

Cette chose que les Grecs proposent à la place de cette lettre et qu'ils appellent *signe*, quel est donc son nom et quelle est la valeur (1) du nom de cette lettre, à savoir le *waw*? Car *waw* est le *signe*.

Elle est la sixième parmi les lettres des Syriens et des Hébreux et des descendants d'Ismaël, symbolisant l'économie du salut de Dieu le Verbe. Dans les lettres grecques, au contraire, ils l'ont transférée, de manière à en faire la quinzième dans la série des lettres, et, dès lors,

(1) Litt. « quelle partie est le nom de cette lettre ? »

L'auteur veut confondre définitivement les Grecs impies, en les harcelant de questions. Quel est le nom propre de cette lettre qu'ils appellent *signe*? Que la réalité correspond à ce *signe*? Pourquoi ont-ils essayé de donner le change, en la rejetant vers la fin de leur alphabet. c'est à-dire, en attribuant la valeur phonétique de *waw* à la quinzième lettre, la lettre ο? Pourquoi, enfin, en ont-ils altéré la prononciation, en changeant le nom de *waw* en *ou* (prononciation donnée par l'auteur pour la lettre ο)?

μποτμοττε εροϋ χε οτατ ηθε μπρεσεεπε πενκε αспе·
 αλλα ατμοττε εροϋ χε οτ' ετρελπιζε ρμ παι ατω
 ετχωμμοσ' χε πετερετμανε μμοϋ ηεφναϋωπε αν'
 ετε ται τοικονομια μπιοττε ηλοσοσ' αλλα ρη αταν
 ατω παρα ηετοϋωϋ α τσοφια μπιοττε αμαρτε ητετ-
 τισ' ψαητοτσοαι ητρε' [ηη]ετρομολογει μπενταϋ-
 ηωτ μιοττε μμοϋ (sic) ειψαχε ετοικονο*μια ηοτωτ'
 ρμ ηνεϋμοτη δε οη ηεραι ετηητ' μεννεα ημτε-
 τιριον παι ετοϋχαρκτηριζε μμοϋ'

εωτμ λοηοη χε ηαϋ ηρε εϋηητ ησι ποτϋαι ηθε
 ηοταηητοσ προϋεμϋη ειδωλοη' ατω σαϋωι μπε-

ils ne l'appellent plus *waw*, comme dans les autres langues, mais ils l'ont appelée *ou*, espérant par là et déclarant détruire ce qu'elle signifie (1), à savoir l'économie de Dieu le Verbe. Mais, de diverses manières et contre leur volonté, la sagesse de Dieu l'a emporté sur eux, si bien qu'ils en sont arrivés, dans leur écriture, à confesser ce qui était bien loin d'eux, à savoir l'économie par excellence, et cela, dans les huit lettres qui viennent après le mystère qu'elles caractérisent (2).

Écoutez du reste de quelle manière le Juif se dérobe (3) comme un incroyant idolâtre et, comment (néanmoins),

(1) Litt. « espérant par là et disant que ce qu'elle signifie ne sera pas.

(2) Litt. « Mais dans une variété et en dehors de leur volonté, la sagesse divine l'a emporté sur eux, jusqu'à ce qu'ils écrivent de telle manière qu'ils confessent ce qui est loin d'eux, je veux dire l'économie unique, dans les huit lettres aussi qui viennent après ce mystère qu'elles caractérisent. »

Ce sont les huit dernières lettres, figuratives du mystère du Christ.

(3) Litt. « s'encourt », pour échapper au mystère dont il est obligé cependant d'admettre le symbole dans la lettre *waw* et dans les autres lettres.

ϥοτωϥ εϥστμφωνει μι πρεσεενε πιασπε ρμπρεϥ-
μοτι κεραι ατω ρμ προϥβ μεν πεσμοτ μηεϥε πετοτ-
ετμανε μμοϥ :

ατω παι πεσοοτι μμοϥ αι πε' ηε ρω εσχεζωι
ιτατρωτ (-ρτ-) εβολ μπισραι ετοτμοτε εροϥ κε
ιμαειν' ιετροс ιτοοτ μεν προεβραιос' ηε ιταιχοос
ποτμνιϥε ισοп :

πυμοτι κεραι κραι ιτε αλφαβιτα περοελλι
εττραι εροοτ ιτρε' ετε παι πε κατα ιετροс

η ετε παι πε [ε|αμνιϥ ; ρ ετε παι πε ειπ ; ε ετε παι πε
φн ; τ ετε παι πε σαδди ; ϣ ετε παι πε ρωφ ; φ ετε παι
πε ριε ; ϥ ετε παι πε σεп ; ω ετε παι πε θατ :

τεποτ οи α προϥβ οτωηρ παι εβολ * κε οτι οτμς-
τιριον ρμ ιαλφαβιτα : πενα†τοοτϥ αι πε ισι

en dehors de sa volonté (1), il est d'accord avec les autres langues en ce qui concerne également les huit lettres, ainsi que l'objet et l'image du Christ qu'elles représentent (2).

Ils n'ont même pas su échapper à cette lettre appelée *signe*, les Syriens et les Hébreux, comme nous l'avons dit une multitude de fois.

Ces huit dernières lettres de l'alphabet grec s'appellent comme suit et sont celles-ci d'après les Syriens :

π, ce qui est *samech* ; ρ, ce qui est *en* ; ε, ce qui est *phè* ; τ, ce qui est *saddi* ; ϣ, ce qui est *koph* ; φ, ce qui est *rès* ; ϥ, ce qui est *sen* ; ω, ce qui est *than*.

A présent, il nous apparaît de nouveau qu'il y a un mystère dans l'alphabet ; (sinon) l'alphabet grec et hébreu.

(1) Litt. « au dessus de sa volonté » ; malgré lui, il est, non moins que les païens, obligé d'admettre les lettres symboliques du mystère chrétien (les huit dernières).

(2) Chose qu'ils sont obligés d'admettre par voie de conséquence.

αλφάβητα κρηλληνικον μη πα κρηβρικον· κατα κεντ-
ανιυερπικαατ ερραι· ετστμφωνει μη κητερητ ρη
κεχαρakter μη κραν·

εϋωπε δε εκδ κηπιστοσ ατω κηττωτ κρητ· ειε χοοσ
και κτωκ· κε ετβε οτ μαλλον κηραι κηκω μη κητε-
ρητ· τωττεστη κημερωμοτη (*sic*) κηραι ετο κηττωσ
κητοικονομια κηεχ· ατεκτωτ εροτη κηρακ· (-ρδ-)·
ετστμκνε ρη οττακρο κηπετεκηακποσ· κηκωσμοσ
ρη θακ κηκωτοεϋκ· ατω κητωκ κη κημαειν ετοσ· κηκητε-
κωωκ· κατα κηπροφητια κητμκων·

κητοσωκω δε κερωκβηκ κηκεσκηκδακον κηκρηλληκ·

comme nous venons de le montrer, ne se prêteraient pas à un accord réciproque en ce qui concerne les caractères et les noms (1).

Que si tu es incroyant et rebelle, dis donc pourquoi plutôt, ces lettres s'accordent ensemble ; en d'autres termes, pourquoi ces huit lettres (2) figuratives de l'économie du Christ sont placées à la fin, symbolisant avec certitude celui qui viendra dans le monde à la fin des temps. C'est lui qui est le signe de contradiction, selon la prophétie de Siméon.

Celui qui veut s'associer au scandale des Grecs, qu'il

1) Litt. « Maintenant de nouveau cette chose nous apparaît qu'un mystère est dans l'alphabet ; n'auraient pas contribué l'alphabet grec et l'hébreu, selon ce que nous avons exposé, pour s'accorder entre eux dans les caractères et les noms ». Arabe : « Il est évident que *s'il n'y avait pas pour l'économie du Messie*, un mystère contenu dans l'alphabet, ne s'aideraient pas mutuellement etc... » ce qui fait supposer une lacune dans la transcription du texte copte. L'auteur ne paraît pas s'inquiéter du désaccord des dernières lettres, à moins qu'on n'y voie une allusion dans le « signe de contradiction. »

(2) Le texte porte *la huitième lettre*. La suite indique qu'il faut lire *les huit lettres*, conformément à l'arabe.

ετ̄βε και μαρεψ̄ω εροι η̄ερμνια ετ̄βε η̄ιψ̄μοτι
 η̄εραῑ τ̄οτ̄εστι η̄ι ρ̄ω ετ̄μα τᾱδ̄ τ̄ φ̄ι χ̄ι ω̄ ᾱτω
 ρ̄οτα η̄ ετ̄ψ̄αῑβ̄ωλ̄ εροι η̄ερμνια η̄ιαῑ τεη̄αρομο-
 λογεῑ μμοο̄ τᾱχη * χ̄ε ρ̄ει σοφο̄ς η̄ε̄ ἀλλ̄α μ̄εν τ̄ομ
 μμοο̄ ε̄χε και η̄τ̄ρε̄ ᾱτω μ̄ιοτ̄ψ̄.μ̄τομ̄ ε̄τατε καῑ
 ᾱτω μ̄ιοτεμ̄ε ε̄ροο̄ η̄σι η̄σοφο̄ς η̄τατ̄ψ̄ωη̄ε̄ ε̄ψ̄αχε̄
 ε̄ναστρολογο̄ς ε̄τ̄χαρεμ̄ μ̄η η̄αστρονομο̄ς η̄τεοφ̄ια
 η̄αᾱς (*sic*)

τεοφ̄ια γ̄αρ μ̄ιοτ̄τε μ̄ηεσιω̄τ̄ ε̄ροτῑ ε̄η̄οιτ̄ η̄ιαῑτ̄-
 σοο̄τῑ η̄ε μᾱλιετᾱ ετ̄βε καῑ ε̄τεψ̄αχε̄ ε̄ροο̄τ̄ ετ̄βε
 η̄στοιχῑον̄ ε̄τ̄ρεη̄η̄εραῑ καῑ ε̄τοτ̄μοτ̄τε ε̄ροψ̄ χ̄ε
 μᾱειη̄ η̄εη̄εσιμ̄ωη̄ (*sic*)

ᾱνηατ̄ γ̄αρ̄ τενο̄τ̄ χ̄ε μ̄ηε η̄ρελλ̄η̄η̄ ρ̄ω (-ρ̄ε-) η̄ατ̄
 η̄ιαῑ ο̄τ̄δε μ̄ιοτ̄χῑη̄η̄ε μ̄μοψ̄ ρ̄ιτ̄μ̄ η̄ετε η̄οψ̄ μ̄εαο-

me donne l'explication de ces huit lettres, *pi, ro, summa, tau, u phi, chi, ô*. S'ils nous en donnent l'interprétation, nous leur accorderons aussitôt qu'ils sont des sages. Mais il ne leur est pas possible de nous dire des choses de ce genre ; ils ne sont pas capables de les proférer et ne les connaissent pas, ces sages d'autrefois, je veux dire les astrologues profanes et les astronomes de la sagesse antique (1).

Car la sagesse de Dieu n'est pas entrée dans le cœur de ces insensés, surtout au sujet de ce que nous avons dit de cet élément des lettres qu'ils appellent signe, *épi-simon*.

Tu as vu maintenant, en effet, que les Grecs ne le possèdent pas et ne le comptent pas dans l'ordre voulu (2).

(1) Si la lecture η̄αᾱε était correcte, il faudrait traduire la sagesse *d'opprobre* ; mais il est plus naturel de supposer que η̄αᾱε est écrit fortivement pour η̄ᾱε ancien. Arabe : « antique ».

(2) Litt. « ne le possèdent pas et ne le comptent pas par le degré qui lui appartient. »

μοσ· ετ̄βε παι σεχῑσο̄λ η̄σι νεστοῑχιον̄ τιρο̄τ̄ μεν̄ πε-
 ραῑ ροτᾱν̄ ε̄τῡσαν̄νωρ̄χ̄ῡ ε̄βο̄λ̄ μμο̄ο̄τ̄ σε̄χω̄μμο̄σ̄ ε̄ε̄ῑ
 χε̄ †ο̄τ̄ η̄ε̄· ᾱτω̄ ε̄ϋω̄πε̄ ε̄τ̄τε̄με̄σαῑ τᾱχη̄ ρᾱθ̄η̄ εν̄
 ζη̄τᾱ μ̄π̄μᾱειν̄ η̄σε̄με̄ω̄ν̄ ^(a)· κᾱτᾱ θε̄ ε̄το̄τ̄σο̄ο̄τη̄ η̄σῑ
 η̄ε̄τρο̄σ̄ ψ̄ακ̄τη̄ν̄ σᾱψ̄ῡ σο̄ο̄τ̄ η̄ε̄· ᾱτω̄ ψ̄ακ̄τη̄ η̄ε̄τ̄μ̄ω̄ν̄ ^(b)
 τιρο̄τ̄ ε̄το̄ η̄σο̄λ̄ η̄σᾱ η̄ε̄τε̄ρη̄τ̄·

ε̄ϋτ̄σᾱβο̄ μ̄π̄κο̄σμο̄σ̄ ρ̄ιτ̄μ̄ η̄ρο̄τ̄πο̄τῑκμᾱ ^(b) η̄σῑ η̄πο̄ο̄τ̄ε̄·
 χε̄ ε̄ρᾱφ̄η̄ η̄μ̄· μ̄η̄ η̄ῑστῑς̄ η̄ρο̄μ̄ε̄· μ̄η̄ η̄ῑβε̄ η̄μ̄ ε̄το̄η̄ρ̄·
 μ̄η̄ κ̄τη̄σῑς̄ η̄μ̄· ε̄τῑϋο̄ο̄η̄ ε̄ρο̄ο̄τ̄ ᾱη̄ η̄η̄ῑσαῑ μ̄π̄μᾱειν̄
 πᾱῑ η̄ε̄η̄ε̄σῑμ̄ω̄ν̄ η̄τε̄ η̄ε̄χ̄ε̄ ρ̄η̄ν̄ ρε̄ϋ̄χῑσο̄λ̄ η̄ε̄· ᾱτω̄
 ε̄ε̄σω̄ρ̄μ̄ ᾱτω̄ σε̄κ̄ω̄ρ̄ϋ̄· ο̄τ̄ τ̄αρ̄ η̄ε̄το̄τη̄ᾱε̄β̄λᾱπ̄τῑ μ̄μο̄ϋ̄
 η̄σῑ η̄ε̄σαῑ η̄τε̄ ᾱλ̄φᾱβ̄η̄τᾱ· ε̄ϋω̄πε̄ ε̄τῡσαν̄σε̄ραῑσο̄τ̄ ρ̄η̄
 η̄ε̄η̄ε̄νο̄το̄τ̄ (*sic*) μ̄βᾱθ̄μο̄σ̄ ε̄βο̄λ̄ρ̄ιτ̄μ̄ η̄πο̄ο̄τ̄ε̄·

(a) *Sic* pour *σημειον* signe.

(b) *Sic* pour *ὑπόδειγμα*.

C'est pourquoi tous leurs caractères et toutes leurs lettres sont mensongers, puisque, en procédant à leur distribution, ils disent que *ei* équivaut à cinq ; et, comme ils n'écrivent pas le *signe* symbolique immédiatement avant le zêta, conformément à la science des Syriens, tu trouves que six égale sept et que tous les signes l'un après l'autre sont menteurs (1).

Dieu, par ce signe, a appris au monde que toute écriture, et tout homme fidèle, et tout esprit vivant et toute créature, qui n'a pas les lettres de ce signe *episimon* du Christ, est menteur et est dans l'erreur et la vanité.

En effet, en quoi ces lettres de l'alphabet nuiront-elles, si on les écrit dans l'ordre qui vient par Dieu.

(1) Les Grecs ont conservé à l'*episimon* la valeur numérique de six ; en le retranchant de l'alphabet, ils ont fait en sorte que l'ordre des chiffres ne correspond plus à celui des lettres, la sixième lettre, *zêta*, ayant la valeur de sept, et ainsi de suite, pour le reste de la série,

ατω ηςραι ματααϗ αν ητε ημαειη ηαι ετο μμερ-
 σοοτ ρη τινε· αλλα οη μη κωφ κατα ητροσ ϗ ηε· μη
 ηςραι οη ητε ρ̄^α (-ρ̄ε-) ψομιτ ηστοιχιον ηε εϋϋηηε
 μμοοτ τριατικον· μιτῆνοσ ητραγια τριασ·

ατω ηαι ηϋηηε μηε ηηοττε σραισοτ ρηη ηεστοι-
 χιον ηαλφαβητα ηαι ετο ητροσ ηεησωητ μη τοινο-
 νομια ηοτῃαι μηηοττε ηλοσοσ· ϗοτωηρ εβολ μμοσ
 ϋε τετριασ ηομοοτσοιοσ οτ ατεοητε δε·

(a) Voir planche III et la note (1) ci-dessous.

Et non seulement cette lettre du *signe*, qui équivant au nombre six, mais aussi le *koph*, selon les Syriens, qui est le signe 90, et la lettre du nombre 900, sont trois caractères dont la valeur numérique est basée sur le nombre trois (1), en figure de la Trinité sainte.

Et celles-là, Dieu ne les a pas écrites parmi les caractères de l'alphabet qui sont figuratifs des créatures et de l'économie du salut de Dieu le Verbe, pour montrer que la Trinité consubstantielle (2) est incréée.

(1) Litt. « sont trois éléments comptés d'après le nombre trois » ; 6, 90 et 900 étant divisibles par trois. On sait que les signes authentiques des nombres 90 et 900 n'étaient ni le ϗ ni le ρ, mais des caractères spéciaux qui ressemblaient à ces lettres. Le nombre 90 était marqué par le *koppa*, répondant effectivement, en tant que signe alphabétique, au Q latin et au *koph* sémitique. Le nombre 900 était représenté sous des formes diverses rappelant la lettre ρ. Notre pl. III reproduit la page du Ms. où se rencontrent ces caractères (l. 21 et 22). N'ayant pas à notre disposition ces caractères spéciaux, nous avons conservé les signes ϗ et ρ employés dans les anciennes éditions coptes. Dans ces éditions, le ρ désignait donc à la fois le nombre 100 et 900 et le ϗ répondait à 90, valeur qu'il a conservée. Voir ce qu'écrivait déjà à ce sujet Peyron *Grammatica linguæ copticæ* 1841, p. 5. Stern, *Koptische Grammatik* 1880, se contente de donner les formes du signe 900 (p. 133). Steindorff, *Koptische Grammatik* 1894, ne mentionne aucun des deux signes.

(2) ὁμόουσιος

οτι μεν δε και πτεμινε' σωτη ρη οσφρηνη' πμαειν
 ραρ πεπεσιμων' και ετο μμερσοου εφταμειν πμερ-
 σοου ηνω προμνε " ειχωμμοσ επισραι πτμνε ετο
 πτηνος μπεχς' ρκη ραρ ερραι μενισωϋ ηβι οστοι-
 χος *(sic)* ηεραι πατροου ετε ζητα πε' και ετεσμανε
 πτεριτελια ται ετηαυωπε ρμ πμερσαυϋ ηεων' ετε
 ημερσαυϋ ηνω προμνε πε' οσατροου ραρ πε ατω
 πατσαχε ερος τε τεριτελια μικροσμοσ' ετβε περοου
 μη τετηου ετμματ μη λαατ σοοτη οσδε παττελοσ'
 ειμητε μμηοστε' ετβε και ηεραι μμερσαυϋ εφδ πα-
 ρροου'

(-ρ̄7-) ηεραι δε μμεριμμοτη εφτροου' εφεσμανε
 και μηαι' ρμ ημεριμμοτη τε ταπαστασις μπεχς'

Puisqu'il en est ainsi, écoutez attentivement.

Le signe *episimon*, qui est le sixième, figure le sixième millier d'années, je veux parler de la lettre qui est le symbole du Christ. Il est suivi d'une lettre non-voyelle, le zêta, représentant la consommation qui arrivera au septième âge ou septième millier d'années. Elle est une chose sans voix et indicible, la consommation du monde, puisque ce jour et cette heure, personne ne les connaît (1), pas même un ange, mais Dieu seul. Voilà pourquoi cette lettre septième n'est pas une voyelle (2).

La huitième lettre est une voyelle ; elle nous représente ceci : dans le huitième (âge) a lieu l'*anastase* du Christ (3) ;

(1) Litt. « au sujet de ce jour et de cette heure personne ne connaît ».

(2) Litt. « est sans voix ».

(3) Nous avons conservé le mot *anastase* **αναστασις** du texte copte. On ne peut pas supposer, en effet, que l'auteur ait voulu placer la résurrection du Christ au huitième âge. Il faut entendre ici par l'anastase du Christ soit la *reapparition* du Christ, soit, plutôt, la *résurrection* de ceux qui ressusciteront par le Christ. Le texte de l'épître aux Thessaloniens auquel il est fait allusion dans la suite, permet l'une et l'autre interprétation. (1 *Thess.* IV, 15.)

ετ̄ηε πᾱι εσ̄νᾱιωπε ρ̄η ο̄τ̄εμ̄η πᾱρ̄χᾱρ̄τε̄λ̄ος̄ μῑ ο̄τ̄-
σᾱλ̄ηιτ̄ζ̄ η̄τε̄ η̄ῑο̄τ̄τε̄·

ετ̄ηε πᾱι ρ̄ητᾱ η̄ μῑ ω̄ η̄ετο̄τ̄ω̄η̄ρ̄ η̄τᾱνᾱστᾱσῑς̄ ε̄β̄δ̄λ̄.
σε̄χ̄ω̄μ̄μο̄ς̄ ε̄ρο̄ο̄τ̄ ρ̄ιο̄τ̄σο̄η̄ χ̄ε̄ σε̄τ̄ο̄ρο̄ο̄τ̄·

ε̄ω̄ω̄πε̄ η̄ε̄κ̄χῑ ᾱη̄ η̄η̄ε̄τη̄χ̄ω̄μ̄μο̄ο̄τ̄· ᾱχῑς̄ ε̄ρο̄ῑ η̄το̄κ̄
χ̄ε̄ ετ̄ηε̄ ο̄τ̄ η̄ε̄πᾱτ̄ η̄ε̄ρᾱῑ η̄ρε̄ῡτ̄ο̄ρο̄ο̄τ̄ ε̄το̄ η̄ο̄ε̄ η̄ο̄τ̄ε̄ω̄-
η̄τ̄ (*sic*) ε̄η̄ε̄ρᾱῑ η̄ε̄η̄ε̄σῑμ̄ω̄η̄ η̄τε̄ η̄μᾱ^ρ ε̄η̄η̄· ε̄τε̄ ε̄ η̄ε̄ ρ̄ᾱ-
ο̄η̄ ε̄αρ̄ μ̄πᾱῑ ε̄ η̄ε̄ ε̄ῡτ̄ο̄ρο̄ο̄τ̄· ρ̄ητᾱ η̄ ο̄η̄ ο̄τ̄ρε̄ῡτ̄ο̄ρο̄ο̄τ̄
η̄ε̄· ε̄ῡμ̄ε̄η̄η̄σᾱ πᾱῑ ο̄η̄·

σᾱῡτ̄ ε̄αρ̄ η̄ε̄ρᾱῑ η̄ρε̄ῡτ̄ο̄ρο̄ο̄τ̄ η̄ε̄· σᾱῡτ̄ ο̄η̄ η̄ρο̄ω̄β̄
η̄τᾱτ̄ω̄ω̄πε̄ ρ̄η̄ τ̄ε̄μ̄η̄ μ̄η̄ο̄τ̄τε̄· ο̄τ̄ᾱε̄ η̄ε̄ᾱῑω̄τ̄ η̄ε̄ρᾱῑ
η̄ρε̄ῡτ̄ο̄ρο̄ο̄τ̄ η̄ε̄ε̄ η̄η̄ ᾱη̄ ε̄ρο̄ᾱῑ η̄ε̄ᾱ η̄ε̄τε̄ρη̄η̄τ̄· ᾱλλ̄ᾱ
ο̄τᾱ μ̄ε̄η̄ η̄ᾱν̄κ̄ε̄ν̄τη̄ μ̄η̄η̄ε̄ᾱ Δ̄ τ̄το̄ο̄τ̄· η̄ε̄ ο̄τᾱ μ̄η̄η̄ε̄ᾱ

celle-ci, en effet, aura lieu à la voix de l'archange et de la trompette divine.

C'est pourquoi le *hêta* et l'*oméga*, qui annoncent l'*anastase*, on les appelle l'un et l'autre des voyelles.

Si tu n'acceptes pas ce que j'avance, dis-moi toi-même pourquoi ces deux voyelles (1) servent comme de rempart à la lettre *episimon* du *signe*, à savoir ε ; car il est précédé de ε, une voyelle, et suivi de *hêta*, une autre voyelle.

Il y a sept lettres voyelles ; il y a également sept œuvres qui ont surgi à la voix de Dieu. Or ces sept voyelles ne se présentent pas à nous les unes après les autres ; mais l'une tu la trouves après quatre (2), une autre après trois,

(1) *Epsilon* et *hêta* : l'*episimon* est placé entre ces deux voyelles, comme entre deux remparts.

(2) Dans ce passage, comme dans plusieurs autres endroits, le nom de nombre est accompagné de son équivalent alphabétique Δ, Ε, Η, Α etc. Ça et là, on croit reconnaître dans l'emploi de ces signes une allusion à leur interprétation symbolique ; ailleurs, ils paraissent simplement employés par redondance.

ψομιτ̄ ε̄· κε οτα μιησα σιατ̄ ε̄· κε οτα μεησα (sic)
 οτα ᾱ· ετ̄βε παι μιαιειη μη πεψιηρε ετ̄ρη οτ̄εμη ιτε
 ιηοτ̄τε· (-ρη-) ιτατ̄ψωπε αι ριοτ̄εοη ησα ηετ̄ερητ̄·
 αλλα κατα οτ̄τ̄ιηωωηε ιτε ριοτ̄οεητ̄ μεη ρεη χρο-
 ηος· ηθε ρωδ̄τ̄ ιηεστοιχιον ηατοροοτ̄· ηαι ιταν-
 τ̄ρωρος εροοτ̄·

ηωρη ηρετ̄τ̄ροοτ̄ ηε ητ̄ηος ηαλφα· ετε ηαι ηε
 αδαμ· ηαι ετ̄εο ριτη αλφα· ηαι ιτατ̄ψωπε ρη ιβιχ
 μιηοτ̄τε μη πεψιηρε·

οτ̄η ψομιτ̄ δε ηεστοιχιον ηατοροοτ̄ μιησα αλφα·
 εορ̄αι οη ρμ ημερ̄ψομιτ̄ ηωο ηρομπε τοτ̄εστη ημερ̄*

une autre après deux, une autre après une (1) ; c'est ainsi que les signes et les miracles produits par la voix de Dieu n'arrivèrent pas en une fois les uns après les autres, mais d'après une succession de temps et d'époques. Il en est de même des lettres (2) sans voix auxquelles nous avons assigné une époque.

La première voyelle est la figure d'*alpha* ; elle représente Adam, dont le nom s'écrit par *alpha* et qui reçut l'existence par les mains de Dieu et par sa parole.

Trois lettres non-voyelles viennent après *alpha* ; de nouveau, dans le troisième millier d'années, c'est-à-dire,

(1) Pour le moment, l'auteur ne s'explique pas davantage à ce sujet ; il paraît vouloir montrer simplement que voyelles et consonnes ne se suivent pas dans un ordre déterminé ; de fait, α est séparé de ε par trois lettres ; ε de η, par une, ou par deux si l'on compte l'*épisimon* ; η de ι, par une seule ; ι de ο par cinq, ou par quatre si l'on supprime le ζ, conformément à la théorie de l'auteur ; ο de τ, par quatre ; τ de ω par trois, ou par deux si l'on écarte le ψ — Voir les explications données à la fin du traité.

(2) Litt. « les éléments » ετοιχιον ; nous croyons qu'il s'agit ici des lettres en tant qu'elles symbolisent les créatures produites à divers intervalles.

снѡт ншо ми снѡт нше ρме ми сенте промне· аѳ-
щопе ριτμ неρροот миноуте нѡи нпос нρωѡ преѳ-
ѳроут нте пкатаκλѳмос·

ατω παλι οη αϋϋνομος нѡи нпосуте нпωде ми
неѳщире·

ατω ριτεη σαϋϋ неραι натороот мениса ншомит
преѳѳроот теκσοоти митѳнос нтѳнпωρѳ неκлас·
птасщопе ριτμ неρроот миноуте ριτεη етѳнсмен
пнѳρтос· несшооп пе нирω (-ρѳ-) ме нѡи ѡтасне нѡт-
ωт· ατω таи аспωρѳ еденμннше насне·

мениса пмерѳомит де неραι преѳѳроот щажеи
нѡи несραι натороот нтпѳетиѳос нѳнта· еϋѳтено μп-

après deux mille deux cent quarante deux années (1),
arriva, à la voix de Dieu, le grand événement retentissant
du déluge.

Et de nouveau, Dieu promulgua la loi à Moïse et à ses
enfants.

Puis, par sept lettres non-voyelles, après ces trois
voyelles (2), nous connaissons la figure de la division des
langues qui se produisit par la voix de Dieu, lors de la
construction de la tour ; la langue unique des hommes
s'étant divisée en une multitude de langues (3).

Après la troisième voyelle, vient la lettre non-voyelle
de l'élément (4) *thêta* ; elle montre que, par l'intervention

(1) Conformément à la chronologie de *Septante*

(2) Nous ignorons quelles sont les sept consonnes visées par l'auteur. Plus loin, il affirme qu'*alpha* vient *après* trois consonnes. On se rappelle que, dans l'interprétation des lettres grecques, il a débuté par *delta* pour remonter jusqu'à *alpha*, en passant par *gamma* et *beta*. Cf. *Museon*. Vol. I, n° 2, p. 128 suiv. Le lien logique de tout cet exposé est difficile à saisir, bien que le sens littéral du texte soit généralement assez clair.

(3) Litt. « était aux hommes une langue unique et celle-là s'est divisée en une multitude de langues ».

(4) *ετιѳος* employé dans le sens de *στοιχιον*.

ρωβ̄ εβολ̄ χε εβολ̄οιτμ̄ ηνοττε ασυωπε ησι ετ̄βινη
 ηιυηρε μ̄π̄ηλ̄ εβολ̄ορεη̄ κημε ραθη̄ ετρεϋτ̄νομοσ
 ηατ̄ ατω̄ αϋνομοθη̄τῑ μμοοτ̄ ριτμ̄ ημ̄ητ̄ ηιυαχε
 ετρεη̄ ηειλαζ̄:

ατω̄ ιωτᾱ οτ̄στοιχος̄ ηρεϋτ̄οροοτ̄ ηε̄ ^ε ^ω εϋο ητ̄υ-
 ηοσ̄ ημ̄ητ̄ ηιυαχε̄ μ̄ηνομοσ̄ ηητ̄ γαρ̄ ηε̄ ιωτᾱ:

ηαῑ ηηρϋ̄ αϋωωπε̄ ρη̄ ηεϋτοοτ̄ ηιυο̄ ηρομ̄ηε̄ μ̄ηκοσ-
 μοσ̄ ρη̄ ηεροοτ̄ μ̄ηνοττε̄ αϋτ̄ μ̄ηητ̄ ηιυαχε̄ ετ̄μ-
 ηνομοσ̄:

ατω̄ ημερ̄ηατ̄ ηρωβ̄ ηε̄ ηεῑ εβολ̄ ηηεσοτ̄ ηιυηρε̄
 ηηατη̄:

(a) L'erreur déjà signalée pour les feuilletts $\bar{\epsilon}$ et $\bar{\lambda}\gamma$ se reproduit égale-
 ment ici, le *verso* de la page $\bar{\rho}\iota$ ayant été substitué au *recto*.

de Dieu, arriva la sortie de l'Égypte des enfants d'Israël, avant qu'il leur donnât la loi et qu'il légiférât pour eux, par les dix paroles inscrites dans les tables.

Iota est une voyelle ; il signifie les dix paroles de la loi ; car *iota* a la valeur de dix.

Tout cela arriva dans les quatre mille ans du monde, par la voix de Dieu qui a donné les dix paroles de la loi.

La deuxième chose est ce qui arriva sous Josué (1), fils de Nave.

(1) Litt. « est celle (venant) de Josué ». — Le Ms. ne mentionne pas explicitement le premier fait. Abstraction faite des points obscurs que nous signalons, il semble que l'exposé de l'auteur puisse se ramener à ce qui suit : la première voyelle α représente Adam ; puis viennent trois consonnes (β , τ , α) ; puis les lettres (ϵ , ξ , η) symboliques du déluge, de la promulgation de la loi, de la dispersion des langues ; puis le *thêta* représentant la sortie d'Égypte ; puis le *iota*, la quatrième voyelle, figure des dix paroles de la loi ; puis les consonnes séparant ι de σ , c'est à-dire κ , λ , μ , ν répondant à quatre faits (dont les 3 derniers seuls sont clairement désignés : Josué, Chanaan, les Juges) ; vient ensuite, la cinquième voyelle, σ , symbole de l'édification du temple ; puis quatre consonnes (π , ρ , ϵ , τ) figurant les quatre campements d'Israël ; ce qui nous mène au

ατω πμερζομντ нστιχос не етретнлτρονομει μι-
нар ηχанаан'

πμερζ̄ ηρωβ̄ не некритне'

πμερζ̄οτ̄ ταρ̄ ησ̄ο πρ̄ομπε̄ ε̄ αψ̄ωκρα (-ρ̄ι-) ^(a) φ̄ι
ατω αψωολο̄ ηαν̄ ησ̄ι π̄νοττε̄ ρ̄ιτη̄ τεψ̄σμη̄ μεη̄ μ̄μ̄η̄
μ̄μοϋ̄ μη̄ πεψ̄οτερ̄σαρ̄νε' π̄μερζ̄οτ̄ ε̄ π̄ρεψ̄τορ̄οοτ̄ πε
π̄ρ̄πε̄ η̄τᾱη̄κοτ̄η̄ η̄αϋ̄ ρ̄ιτη̄ σ̄ολ̄ομ̄ων' τοτε̄ η̄εψ̄ωᾱξε̄
η̄σ̄ι π̄νοττε̄ η̄ρη̄τη̄ ατω̄ η̄εψ̄ωτ̄μ̄ ε̄ροϋ̄ ρ̄ιτη̄ η̄επ̄ροφ̄-
η̄τη̄νε' ατω̄ η̄εψ̄ωᾱξε̄ πε̄ ρ̄μ̄ πεψ̄εοοτ̄ πᾱι ε̄νεψ̄ωλ̄η̄
ε̄ροοτ̄ η̄ρη̄τη̄'

η̄θε̄ οη̄ μεη̄η̄σᾱ ψ̄τοοτ̄ ζ̄ η̄στοιχ̄ιοῡ η̄ατορ̄οοτ̄' τοτ̄-
ε̄στιη̄ μ̄η̄σᾱ (*sic*) η̄ῑ η̄ῑ' μη̄ ρ̄ω̄ ρ̄' μη̄ σ̄μμᾱ ε̄' μη̄ τᾱτ̄

(a) En tête de la page (v) : ρ̄ι ρ̄ε ρ̄ε ρ̄α

Le troisième élément (1) est l'héritage de la terre de Chanaan.

La quatrième chose, ce sont les Juges.

En effet (*sic*), le cinquième millier d'années, Dieu l'a marqué et nous l'a signifié par sa voix et par lui-même et son commandement. La cinquième voyelle (2) est le temple bâti par Salomon. Alors Dieu y parla et ils l'entendirent par les prophètes, et ils célébrèrent la gloire par laquelle Il s'était révélé à eux.

De même, après quatre lettres non-voyelles, à savoir *pi*, *ro*, *summa*, *tau*, se présente la sixième lettre *u* ; c'est

commencement des soixante-dix semaines qui se termineront au Christ, figure de la sixième voyelle *σ*. Celle-ci est séparée par deux consonnes (*φ*, *χ*) de la septième voyelle, *ω* symbole de la consommation.

(1) *Sic* ; *στιχος* paraît être employé de nouveau comme synonyme de *στοιχιου*, élément ou lettre Il s'agit de l'élément en tant qu'il représente un fait.

(2) Litt. « la cinquième (*lettre*) donnant un son. »

τ̄ (-ριδ-) ⁽⁶⁾ ερηι ερραι ησι ημεροσσυ ηεραι ητε ρυ δ̄
 ητρε δε μινηα γτοου ητερεσιε ⁽⁷⁾ ηιηιηιηε μιηηδ̄ μι
 ηρηε ητα γωτγ ρμ ημεροσσυ ηροου ητε ηαι εωη
 ημεροσσυ ηηο ηρομνε ηεχ̄ς ηειηουτε ηηος ηροου
 αγω ηηαχε μιηουτε ηειωτ εαηηωηε ητεηε

ηητοου εαρ ητοηχιωη ηατοροου ηαι ετμηνεα
 ημεροτου ηεραι ηρεητοροου ετο ητυηος ητσηηωτ
 μιρηε δ̄ ⁸ ητοου ηρωδ̄ ηετογετμανε μμοου ε̄ τμηερο
 ηηρωου μιλαηος (sic) μιηηδ̄ ηηορηηη μιρηε ε̄ τεχ-
 μαλωεα μιλαος δ̄ τδ̄ ιαυωηη ητασηωηε μιηηδ̄

μηνεα ηαι ρη τεηηβε ηρεδ̄ωμας ητασηοδε ετβη-
 ητογ ησι δ̄ αηηηδ̄ χε ηηασηωηε ησι ηεσηωκ ηηα

	110	Jesus	Christ	11
a) En tête de la page (7)	16	ρε	σε	ρια
	12	Fils de	Dieu	111

b) eccete pour *ἀναζητῶν, αιτησιωνες*

ainsi que, — après les quatre campements des enfants d'Israël et la construction du temple — au sixième jour de cet âge, le sixième millier d'années, le Christ notre Dieu, la grande voix et la parole de Dieu le Père, devint semblable à nous.

En effet, les quatre lettres non-voyelles qui viennent après la cinquième voyelle, symbole de l'édification du temple, 1) signifient quatre choses, 2) le règne des rois du peuple d'Israël, la destruction du temple, 3) la servitude du peuple, 4) la dispersion d'Israël (1).

Après cela, (nous arrivons) dans les soixante-dix semaines qui, selon la parole de Daniël, se termineront

(1) Nous avons maintenant les chiffres à la place qu'ils occupent dans le Ms. : il est vraisemblable que, dans la pensée de l'auteur, ils devaient marquer les quatre événements mentionnés dans le texte et qu'une négligence du scribe les aura déplacés.

νεχ̄ε· μιτ̄ηνος· μιμεροοοτ̄ ηςραι ηρεϋτ̄ροοοτ̄ κατα
πεντανυρηχοοοτ̄·

μη δε ετο ησαρνικος· ατω εταπιλεσι οτ̄βε ηετην *
χωμμοοτ̄· εζοτωϋ ατω ηεζοτωϋ αν̄· τεηναριτυ εν-
ραη ηχωμμος· χε ετ̄βε οτ̄ αρα ηεαυϋ ηςραι ηρεϋ-
τ̄ροοοτ̄ ηςενη αν̄ εραη ρι οτ̄σοη ρμ ηαλφαβ̄ητα·
ετ̄ηητ̄ ηεα ηετερητ̄· αλλα οτα μεη μιησα υωμιτ̄
ηςραι ηατροοοτ̄ ετε ηυορη ηε δ̄· οτα δε μεη οτ̄ραη
ηοτωτ̄ ηατροοοτ̄ ε̄ ετε ημερσνατ̄ ηε· οτ̄ραη ηοτωτ̄
ριτοτωϋ ετε ημερ̄υωμιηηε ε̄ κε οτα δε ριτοτωϋ ηα-
τροοοτ̄· μεηησα ^(a) δελτα Δ· ομοιωε (sic) ημερ̄τοτ̄
μιησα υτοοοτ̄· ατω ημεροοοτ̄ ηςραι ηατροοοτ̄ ριτοτωϋ
ητοτ̄ ε̄· ημερσαυϋ δε ηαι ετο ητ̄ηηος ητετ̄ηηελια

(a) pour μεηεωε.

au Christ, figure de la sixième voyelle, conformément à ce que nous avons dit (1). Celui qui est charnel et qui contredit ce que nous avançons, bon gré malgré (2), nous le condamnerons en lui demandant pourquoi ces sept voyelles ne se présentent pas ensemble dans l'alphabet, les unes après les autres ; mais l'une vient après trois lettres non-voyelles, à savoir la première α, puis vient une lettre non voyelle ê, qui est la seconde ; la lettre voisine est la troisième ε ; une autre non-voyelle, suit immédiatement après, *delta* Δ ; puis vient la cinquième, après quatre lettres ; puis la sixième est une non voyelle, voisine de la cinquième ε ; la septième voyelle, celle qui

(1) La phrase est incomplète : en voici le sens littéral : « Après ces choses, dans les soixante-dix semaines au sujet desquelles a dit David, que sera leur consommation jusqu'au Christ, figure de cette sixième voyelle, conformément à ce que nous avons dit. » L'arabe traduit : « après cela suivent les soixante dix semaines » La consommation, l'auteur le déclare a la fin, répond à ω, la septième voyelle.

(2) Litt. « volens nolens ».

εϋνιητ̄ менка снат̄ нсгаі наторроот̄̄ етритеϋмнте̄
 ми нмерсоот̄ нсгаі преϋт̄роот̄̄ аτω нсгаі етмаат̄
 ето ммерсащϋ ете ω пе ω̄̄ енеиζη ρη снат̄ нт̄χісмос
 (sic) нкоти ρм нмерсоот̄̄ ншо̄ ε̄ промпе̄ мен нмер-
 сащϋ̄ аϋщопе нѣӣ птащоеиϋ̄ мпетатт̄ελιон̄ аτω̄
 мнса нсащϋ̄ еснащопе нантос нѣӣ тетителіа
 мпкосмос̄ еотееоот̄ мпейот̄̄ ми пщире̄ мен пейта
 етотаав̄̄ ща енеρ̄ ненеρ̄̄ ρамнн̄̄ телиот̄̄ граψа нме-
 рас сот̄̄ ιζ̄ мпащопе̄̄ ϋ̄ а̄р̄ϖ̄.

figure la consommation, arrive après deux consonnes qui la séparent de la sixième voyelle (1). Cette lettre est la septième, à savoir ω ; si elle est composée de deux éléments (2), c'est que, au sixième millier d'années et au septième, a eu lieu la prédication de l'Évangile et qu'à la suite de ce septième, arrivera la consommation du monde. A la gloire du Père et du Fils et du Saint Esprit.

J'ai fini d'écrire, le quatorzième jour du mois de Paschons, année 1109 (5).

A. HEBBELYNCK.

(1) Le ϕ et le ϋ, qui séparent τ de ω ; le ψ est écarté.

(2) ττχісмос (1); d'après l'arabe, il faut lire στοιχιου, élément. Il s'agit des deux demi cercles de la lettre ω.

(3) De l'ère des Martyrs, équivalant à l'année 1393 de l'ère chrétienne. Ici se termine notre texte copte. Les six derniers feuillets (en partie détériorés) du Ms. sont exclusivement arabes et n'appartiennent plus au livre de l'Apa Seba. On lit en effet, presque au début de cet appendice (après un hommage au Christ, suivi d'une doxologie) : « Est fini le livre qu'a composé le moine Apa Seba sur le mystère caché dans les lettres de l'Alphabet »... Dans ce qui suit, certaines idées nouvelles se font jour à côté d'explications déjà données. Notons spécialement : l'extension du symbolisme christologique à chacune des premières lettres de l'Alphabet ; les spéculations sur les trois phases religieuses de l'humanité : hanéfisme, judaïsme, christianisme ; l'adhésion à la doctrine monophysite dont on ne trouve pas de trace dans le traité copte-arabe ; les considérations sur la nature de l'Esprit de Dieu. D'après une traduction de M. Forget.)

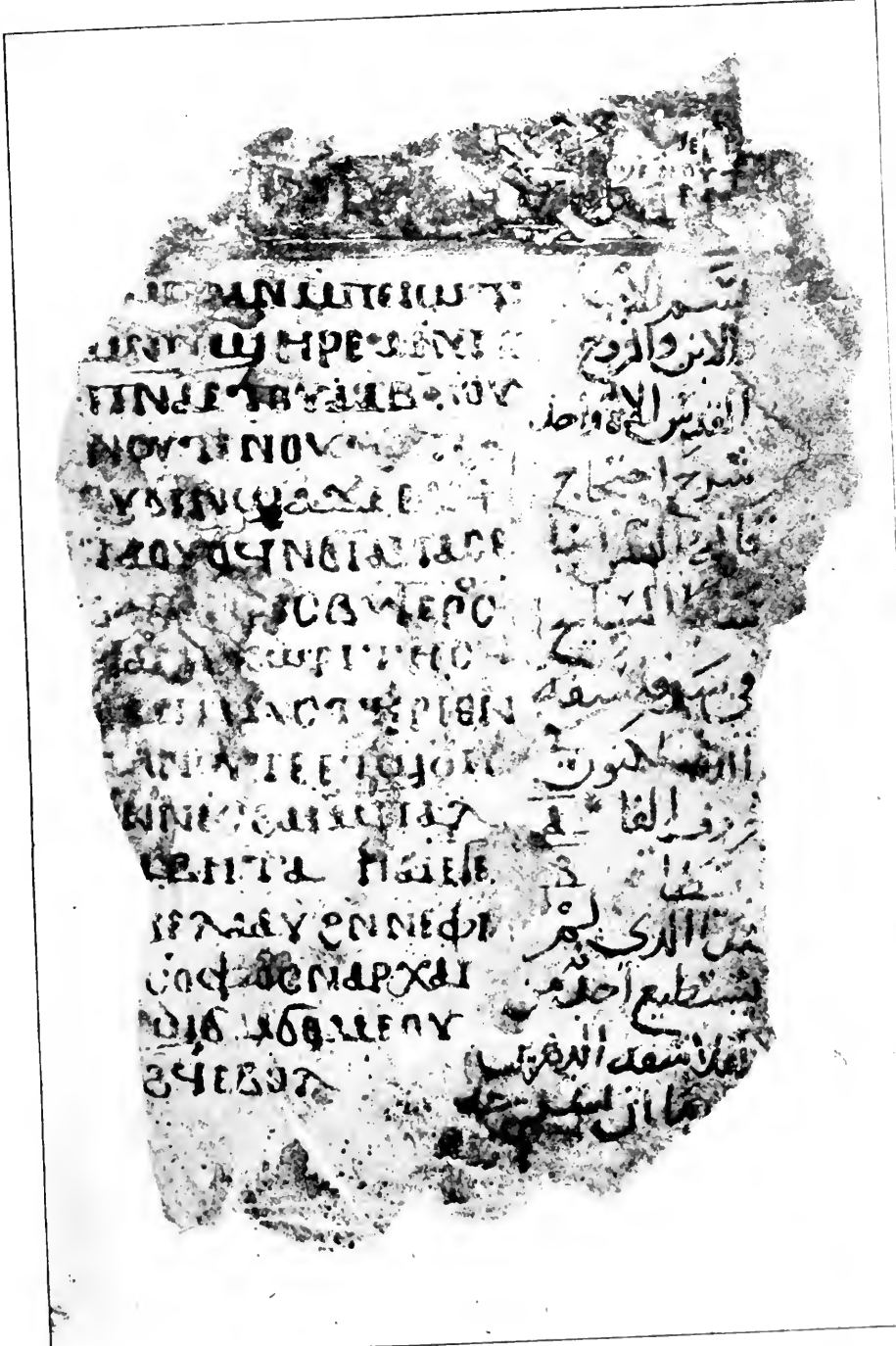
ERRATA.

Vol. I	page 14	ligne 25	au lieu de α	lire $\iota\alpha$
" I	" 15	" 3	" deux autres	" trois autres
" I	" 15	" 7	" $\bar{\epsilon}$ et $\bar{\lambda}\zeta$	" $\bar{\epsilon}$, $\bar{\lambda}\zeta$ et $\bar{\rho}\eta$.
" I	" 34	dern. ligne	" tau, khi.	" tau, phi, khi.
" I	" 109	notes du copte	" (b) (a) (b)	" (a) (b) (c)
" I	" 130	ligne 9	" $\kappa\alpha\tau\alpha$	" $\kappa\alpha\tau\alpha$
" I	" 133	" 10	" $\kappa\epsilon\chi\alpha\varsigma$	" $\kappa\epsilon\chi\alpha\varsigma$
" I	" 133	note (1)	" l'a	" la
" I	" 131	ligne 11	" $\kappa\epsilon\chi\alpha\varsigma$	" $\kappa\epsilon\chi\alpha\varsigma$
" I	" 135	" 1	" $\kappa\epsilon\ \rho\alpha\iota$	" $\kappa\epsilon\ \rho\alpha\iota$
" II	" 12	" 16	" Troisième tome.	Troisième partie.
" II	" 31	note (1)	au lieu de (<i>Muséon</i> 1900, p. 26)	lire (<i>Muséon</i> 1900 p. 128).
Vol. II	p. 31	note (1)	au lieu de voir aussi p. 125 suiv.,	lire voir aussi (<i>Muséon</i> 1901, p. 20 suiv.).
Vol. II	p. 398	note (2)	au lieu de $\lambda\epsilon\iota\zeta\epsilon$	lire $\lambda\epsilon\zeta\iota\epsilon$

Un certain nombre de traits surmontant les lettres coptes, se sont brisés pendant l'impression.

L'accentuation de quelques mots grecs devrait être corrigée comme suit :

Vol. I	page 25	note (2)	$\gamma\epsilon\nu\acute{o}\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma$
" II	" 107	note (2)	$\sigma\tau\omicron\iota\chi\epsilon\iota\acute{o}\nu$
" II	" 111	note (a)	$\phi\lambda\acute{\upsilon}\alpha\rho\omicron\varsigma$
" II	" 118	ligne 13	$\acute{\alpha}\pi\lambda\omicron\upsilon\acute{\nu}$
" II	" 120	note (1) l. 1	$\tau\acute{o}\nu$
" "	" "	"	l. 2 $\sigma\upsilon\nu\delta\epsilon\delta\epsilon\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\nu$
" "	" "	"	l. 4 $\theta\epsilon\iota\acute{\alpha}\nu$
" "	" "	"	l. 5 $\acute{\alpha}\gamma\gamma\epsilon\lambda\omicron\iota$
" "	" "	"	l. 6 $\pi\acute{\alpha}\sigma\alpha$



Manuscrit 393 du fonds Huntington de la Bibliothèque bodléienne d'Oxford
 PREMIER FEUILLET (Voir introduction p. ...)

Ⲭ ⲉⲛⲟⲩ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ

سَمِ ابْنِ



ⲉⲛⲟⲩ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	سَمِ ابْنِ
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	والابن والروح
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	القدس الاله
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	الواحد
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	شمس امتحاج
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	قاله القس
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	انا انا
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	الشاخ في
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	سرفلسفه
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	الملك
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	في حرف الغاء
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	وغيره
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	سما
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	منه
ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ ⲛⲓⲛⲁ	الدرين ان يشرحوه

Manuscript 393 du fonds Huntington de la Bibliothèque bodléienne d'Oxford

ΡΑΦΗΝΙΟΝ • ΜΗΝ ΠΙΣΤΙΣ	كل الكتب وامانة
ΝΡΩΝ ΕΙ ΜΗΝ ΒΕΝΙΜΕ	الناس وكل شمة
ΤΟΝΣ • ΜΗΝ ΚΤΗΣΙΣ ΝΙ	حيه من جميع
ΕΤΩΟΠΤΕΡΟΥΑΝ Ν	الخلقة الذين
ΝΙΣ ΖΑΙ ΠΙ ΜΑ ΕΙΝΤΩ	لا يقبوا احدا
ΝΕ ΠΕΣΙΩΝ Ν ΤΕ ΠΕ ΧΣ	الطامة التي للمسيح
ΖΕΝ ΡΕ ΧΣ ΕΒΟΖ ΝΕ	فهم كاد ثون
ΑΥΣ ΕΥΣΩΡ ΜΑΥΣ Ε	وصالون بطالون
ΚΩΡΥ • ΟΥΤΑΡ ΠΕΤΟΥ	وما اذا يضرا
ΝΑ ΕΒΛΑ ΠΤΙ ΜΟΥ	المقاويطا اذا
ΝΟΙΝ ΕΣ ΖΑΙΝ ΤΕ ΑΛΦΑ	ما يكتبوا
ΒΗΤΑ • ΕΩΑ ΠΤΕΥ	في درجاتهم
ΩΑΝ Σ ΖΑΙ ΣΟΥ Ζ Ν Ν Ε	من الله وليس
ΝΟΥ ΟΥ Μ Β Α Θ Ι Ο Σ Ε Β	هذا الحرف
ΖΙ Τ Μ Π Ν ΟΥ Τ Ε	الذي هو
ΑΥΣ ΠΙΣ ΖΑΙ ΜΑΥΣ	العلامة الذي
ΑΝ Ν Τ Ε Π Ι Μ Α Ε Ι Ν Τ Ω	هو السادس العدد
ΕΤΟΥ Μ Ε Σ Ο ΟΥ Ζ Ν Η	الرموز بالبراني وهو
Π Ε • Α Λ Λ Α Ο Ν Μ Η Κ	اي وهذا الحرف الذي هو
ΚΑΤΑ Ν ΟΥ Ρ Ο Σ Γ Π Ε	هذه القصة وهو تسع ميه
ΜΗΝ ΠΙΣ ΖΑΙ ΟΝ Ν Τ Ε	

TU-PI-LAK. ⁽¹⁾

III.

Les deux premières syllabes du mot *tupilak* (prononcez *toupilak*) ont déjà reçu une explication étymologique.

En toute brièveté je rappellerai seulement au souvenir du lecteur que le plus sage est de les dériver du verbe esquimau-alascien « *tuppi* » (revenir) opposé aux verbes groënlandais qui nous sont plus familiers : *tupipooq* et *tupinarpoq* qui signifient, comme nous le savons déjà, *étouffement*, et au propre et au figuré, comme par exemple : l'effroi que l'on sent à l'apparition d'une vision terrible et inattendue. Je crois en effet que ces derniers mots se sont peut-être formés plus tard d'après le premier : *tuppi* (revenir).

Il s'agit donc ici essentiellement de la troisième syllabe du mot, laquelle, je le crois, doit avoir une origine très intéressante et jusqu'ici inconnue. Quant à l'affixe « *lak* » remarquons qu'en Groënland il ne vaut plus que comme un signe ou une terminaison tout-à-fait grammaticale,

(1) Voir *Muséon*, t. XVII, p. 407 et t. XVIII p. 37.

c'est-à-dire comme la marque d'un substantif, synonyme aux terminaisons françaises : « tion », « isme », « ité », etc., soit que la dernière lettre de la syllabe finisse en « k » dur, soit en « k » doux, que nous représenterons par la lettre « q ».

Mais ce nivellement des deux lettres : « k » et « q » est-il bien conforme à la vérité ? Je crois que « lak » et « laq » ont, d'abord, en une signification toute différente. Cette question n'a jamais été discutée, et on n'y a pas fait la moindre allusion dans aucune des grammaires groënlandaises, ni dans celle de M. Kleinschmidt, en allemand, ni dans l'édition abrégée par M. Chr. Rasmussen, en danois. Je vais donc communiquer à ce sujet mes propres impressions, en tâchant de les vérifier de mon mieux.

D'abord il me semble que de toutes les terminaisons « lak » en « k » dur, on peut presque toujours dériver l'idée de *quelque chose* de mauvais, d'une anomalie ou d'une imperfection ; tandis que le laq (lak doux) ne présente jamais que le caractère grammatical suivant : la marque d'un substantif, étant pour ainsi dire d'une qualité plus neutre que « lak » (k dur). Aussi les mots en « laq » sont-ils en majorité, tandis que les « lak » se restreignent au petit nombre d'exemples que je vais citer.

(Il faut mentionner d'abord que « lak » et « laq » prennent aussi la forme « dlak » et « dluq », selon les circonstances).

LAK = DLAK EN « K » DUR.

1. *kulak* = laid, lourd, hideux.
2. *kilak* gale.

3. *aterdlak* habit de plongeur (soit une façon d'habit anormal).
4. *qajorddlak* fondrilles ou sédiment médiocre.
5. *kaijatlak* « eau de vie » (littéralement ce qui fait les gens chanceler par ivresse).
6. *magdlak* un filou.
7. *pûgdlak* poisson de l'espèce dont la bouche est trop petite.
8. *pupigdlak* rousseur.
9. *milakulak* lentille (litt. vilaine tâche).
10. *sêrdlak* égratignure.
11. *qanagdlak* algue, varech (espèce particulièrement anormale).
12. *tupilak* revenant ou monstre.
13. *sordlak* bulbe ou racine de plante — méprisé parce que l'âme d'un mort s'y cache.

Les exemples ci-dessus, sont, je ne le nierai point, un peu recherchés, car, je tiens à le dire, j'ai cherché minutieusement un peu partout les arguments de ma théorie, jamais, il est vrai, aux dépens de la vérité ou de ma conviction.

Quant aux mots en « lak » doux, voir : *Le dictionnaire groënlandais*.

Pour la terminaison lak = dlak, notre célèbre Kleinschmidt est évidemment anxieux. Dans les listes d'affixes de son Dictionnaire groënlandais, il dit seulement que c'est un « affixe » qui se trouve dans des mots tels que : « *iterdlak* » (creux anormal, qui se trouve parfois dans certains plateaux de montagnes), dans « *qanagdlak* = varech. » et, peut-être aussi dans le mot « *SORDLAK* ». Mais il ne formule pas l'explication de la syllabe « dlak » en elle-même.

Pour moi, je crois après des années d'études minutieuses pouvoir dire que l'affixe, considéré d'ordinaire comme adjectif, est un affixe substantif signifiant « racine de plante » et particulièrement un « bulbe ». Ceci se confirme suffisamment dans les noms de plantes susnommés : le « *qanagdlak* » et le « *sordlak* ».

Je suis arrivée à ce point de vue, en voyant par les glossaires et des descriptions ethnographiques que l'expression des Esquimaux d'Amérique pour les herbes et les racines (*lagat*) semble être tout à fait synonyme au « *lak* » ou « *dlak* » des Esquimaux de Groënland.

Je citerai comme argument : *Native Races*, p. 79 (d'après le journal de Sagoskin). « *Die Eskimoen auf Kadjak essen ihre Wurzeln (lagat) sowohl roh als gekocht* ».

C'est qu'en qualité de Groënlalais on comprend facilement a) que *lagat* doit être le pluriel d'un singulier *lagak* ; et b) que ces deux mots ne doivent pas être prononcés avec le « *g* » doux des Danois, mais avec le « *k* » dur comme *lagkak* et *lagkat*. Je suis persuadée que le « *lak* » groënl. et le *lagak kadjak* ne sont que des formes variées du même mot.

Par cette nouvelle explication du sens de l'affixe « *lak* » = *dlak*, le lecteur croira peut-être que je change d'avis, quant à ma première supposition qu'il signifie « laid », anormal ou même méchant. Il n'en est rien, au contraire : les deux expressions s'accordent. Je vais bientôt y revenir.

Plus loin, vers le sud jusqu'à l'île Kadjak et les autres Aléoutes on n'a jamais rien su de bien précis sur l'existence de la race esquimaude, quoique certains auteurs prétendent qu'elle provient de ces contrées méridionales. Il en est pourtant, nous le savons, qui ont là-dessus un

avis tout opposé. Quant à moi j'adopte la première supposition en raison de la ressemblance singulière des mœurs, des traditions et même de la langue.

Si ce peuple, qui reçut plus tard le nom d'Esquimaux d'une tribu de l'Amérique du Nord, est vraiment venu jusqu'à la région qu'il occupe aujourd'hui en suivant les côtes de l'Amérique et de l'Asie orientale, il va sans dire qu'il a pu laisser là-bas des traces de sa langue ou qu'il a pu adopter partiellement les langues des peuples parmi lesquels il a peut-être séjourné pendant des centaines d'années. On trouve par exemple les expressions kadjakiennes et groënlandaises pour *racine* et *bulbe* rendues d'une manière aussi approchée que possible chez un peuple de l'Asie méridionale, les Karines : *lok*, *lok-mai*, *lakul*.

C'est à cet accord remarquable des mots que je dois l'observation faite plus haut, que l'affixe groënlandais *lak* (comme du reste le mot entier *tupilaki*) devait avoir une origine très intéressante. Quant à moi qui suis absolument convaincue qu'un grand nombre des Esquimaux groënlandais sont venus de la mer du Sud je trouve l'accord tout naturel.

Revenons au sujet que nous avons quitté un instant et demandons-nous : Quel rapport y a-t-il entre un bulbe et « laideur » au figuré comme p. ex. un mauvais esprit ? Tout simplement celui-ci, qu'on se figurait que le bulbe contenait l'âme des morts, surtout celle des personnes méchantes ou des fainéants.

On retrouve encore cette même idée chez les peuples barbares. Et — chose remarquable — nous autres Danois disons d'un fainéant ou vaurien, qu'il est un « Rod » (*racine*) ou « Knold » (*bulbe*), et nous voyons la même chose dans notre nom vulgaire pour la dent-de-lion

(taraxacum) c'est-à-dire « Fandens Melkebotte » le « pot au lait du diable », le « sordlak » des Groënlandais.

L'origine du mot *sordlak* est obscure, à moins qu'on puisse le dériver du petit mot « so », = « qu'est-ce que c'est que cela ? » ici avec un peu d'ironie dans la question, comme par exemple : quel est ce bonhomme-là (dans le bulbe) ? : car, quoique le *sordlak* soit le nom commun pour la racine de toutes sortes de plantes, il est en même temps le nom propre de la dent-de-lion groënlandaise ou du « pot au lait du diable » des Danois. D'après cela il paraît que notre analyse est assez bien fondée.

Après être arrivée à la conviction que *lak* (= *dlak*) des Groënlandais avait dû signifier dans sa première acception « bulbe », et avoir été conservé au sens propre dans les noms des plantes *sordlak* et *qanagdlak* (1), je crois qu'il faut analyser et traduire le mot *tupilak*, non pas : le « mauvais esprit dont la seule vue effraie les hommes jusqu'à les faire étouffer » (2) ; mais d'après le verbe alascien *tuppi* (revenir). C'est donc le bulbe qui revient parce qu'il recèle un mauvais esprit ou l'âme d'un mort qui possède un corps humain.

Nous croyons avoir démontré que la syllabe groënlandaise *lak-dlak* peut exprimer les deux idées *bulbe*, *laideur* et même *méchanceté*. Et nulle part cette double signification n'est plus manifeste que dans le mot *Tupilak*.

Nous aurons l'occasion de poursuivre cette analyse.

Si quelque jour il était prouvé que mes théories n'ont pour base que des rencontres de hasard on ne pourrait

(1) *qanaglak* ou « racine montant de tente, » est une espèce d'algue mangeable qui consiste en de longues tiges que les indigènes comparent aux montants qui servent d'appui à leurs tentes.

(2) On ne peut pas rattacher le mot *tupilak* au verbe groënlandais *tuppipoq* (étouffer).

nier au moins que les apparences leur sont favorables. Et si je n'obtiens par cette recherche qu'un seul des buts de toutes mes études sur ces problèmes, c'est-à-dire de provoquer la discussion entre les Américanistes et les Orientalistes, il me semblerait avoir gagné un grand avantage. Dans ce cas, je me consolerais avec les paroles de Darwin : Les théories en elles-mêmes sont bonnes, car elles mènent aux faits.

S. RINK.

DIODORE DE TARSE

ET SON RÔLE DOCTRINAL ⁽¹⁾

C'est une figure intéressante que celle de Diodore de Tarse. Par le poste qu'il occupa dans la hiérarchie ecclésiastique, le rôle qu'il joua dans certaines circonstances, et notamment les influences doctrinales qu'il aurait exercées dans un certain milieu, l'évêque de Tarse occupe une place à part dans l'histoire de l'Église au IV^e siècle. Cependant cette figure est restée jusqu'à un certain point dans l'ombre, et toutes les recherches qu'on a faites à ce sujet ne semblent pas en avoir nettement fixé les traits. Ne l'aurait-on même pas quelque peu altérée ? C'est une question que l'on peut se poser dans l'état actuel de nos connaissances. Je voudrais étudier d'une manière sommaire la vie et les gestes de ce personnage célèbre. Diodore de Tarse appartient à la fois à l'*histoire* et à la *patrologie*, deux sciences qui ont leur place toute marquée dans notre *Revue*.

(1) I. SOURCES : P. G., t. XXXIII ; MAI, *Novæ Patrum Bibliotheca*, t. VI, 2, p. 240-258 ; PITRA, *Spicilegium solesmense*, t. I, p. 269-275 ; outre sources historiques citées au cours de cette étude ; — II. TRAVAUX : KHN, *Ueber Hesozia und Aλληγοζία*, dans la *Theol. Quartalschrift*, t. LXII, 1880, p. 531-582 ; BARDENHEWER, *Patrologie*, 1894, p. 299-301 ; BATHIFOL *Anc. litter. chrét.*, 1897, p. 293-295 ; — III. TRADUCTIONS. Fragments dogmatiques traduits en syriaque dans P. DE LAGARDE, *Analecta syriaca*, Leipzig et Londres, 1858, p. 91-100.

I.

On ne possède aucune donnée précise sur la date de la naissance de Diodore de Tarse, ni sur les vicissitudes de son enfance et de sa jeunesse. Il faut donc renoncer, du moins provisoirement, à éclairer son berceau et les premières années de sa vie, et se contenter de le saisir au moment où il entre sur la scène des événements. Nous savons pourtant qu'il était né à Antioche, ville qu'il illustrera plus tard par son enseignement, son action et ses luttes ; il appartenait à une famille très honorable et très considérée dans la ville. Doué de talents extraordinaires, qu'il favorisait du reste par une constante et infatigable application, il alla, vers le même temps que saint Basile (ca. 350), étudier à Athènes qui était alors, comme tout le monde le sait, le centre de la belle culture intellectuelle et le rendez-vous de tous les esprits distingués. Là, à l'aide d'un travail continuel, il acquit une assez vaste connaissance de toutes les sciences divines et humaines. Cependant cette formation purement scientifique ne suffisait pas à son âme. Son esprit, fortement pénétré des principes chrétiens, cherchait un genre de vie plus élevé et plus pur qui lui permit d'atteindre, autant qu'il le pourrait, à l'idéal de la perfection chrétienne qu'il entrevoyait déjà. C'est précisément ce qu'il s'efforça de réaliser. Nous savons par Socrate (1) et Sozomène (2) que,

(1) En nous parlant de saint Jean Chrysostôme, Socrate nous dit, comme nous le verrons plus loin, qu'il fut disciple de Diodore et qu'il se forma sous sa direction avec Théodore de Mopsueste et Maximus qui devint plus tard évêque de Séleucie en Isaurie : Τηνικαῦτα οὖν οὗτοι (saint Jean Chrysostôme, Théodore de Mopsueste et Maximus) σπουδᾶσι περὶ τὴν ἀρετὴν γενόμενοι, μαθητεύουσιν εἰς τὰ ἀσκητικὰ Διοδώρου καὶ Καρπερίου, οἵτινες τότε μὲν ἀσκητηρίῳ προέσταντο. (H. E., VI, 3).

(2) Sozomène raconte la même chose en substance : Ταύτης δὲ τῆς φιλο-

de retour dans son pays, de concert avec un certain Carterius archimandrite, il fut mis à la tête d'une communauté monastique (*ἀσκητήριον*) dans Antioche même ou dans ses environs.

Dans cette retraite Diodore ne resta pas inactif. Tout autour de lui on ne tarda pas à sentir son action salutaire. Son *ἀσκητήριον* devint le foyer de l'esprit nicéen et le centre de la résistance à l'arianisme dans la ville d'Antioche. C'est de ce milieu que vont partir tous les efforts pour arrêter les progrès de l'hérésie arienne vaincue à Nicée. Pour bien comprendre et suivre les phases de l'attitude de Diodore contre l'hérésie agressive il faut se rappeler quelle était à cette époque la situation d'Antioche au point de vue religieux ou plutôt théologique. Deux partis opposés, orthodoxes et ariens, nicéens et antinichéens, se faisaient dans la capitale de la Syrie une guerre acharnée. Les hérétiques, adversaires du consubstantialisme proclamé à Nicée, avaient une grande confiance parce qu'ils comptaient beaucoup sur les faveurs et la protection des empereurs Constance (557-561) et Valens (564-578). Diodore se posa en champion fidèle et énergique de l'orthodoxie nicéenne et fit une guerre sans trêve ni merci aux doctrines ariennes. Ce n'était pas du reste là sa première entrée en campagne. Déjà il s'était exercé à la lutte en défendant la bonne cause. Au temps de l'évêque arien Léonce († ca. 557), et encore plus pendant l'exil du patriarche Méléce (560-578), Diodore et son ami Flavien, qui succéda à Méléce en 581, défendirent l'orthodoxie des communautés chrétiennes de la métropole syrienne au milieu de toute sorte de dangers. Théodoret

σοφίας διδασκάλους ἔσχε (saint Jean Chrysostôme) τοὺς τότε προεστῶτας τῶν τῆδε περιφανῶν ἀσκητηρίων καρτέριον τε καὶ Διόδωρον τὸν ἡγησάμενον τῆς ἐν Ταρσῷ Ἐκκλησίας. (H. E., VIII, 2).

nous dit que, dans cette circonstance, Diodore et Flavien restèrent comme deux rocs immuables contre lesquels venaient se briser tous les flots de cette redoutable tempête (1). Le très sage et très fort Diodore, semblable à un fleuve grand et limpide, arrosait les siens et dissolvait les blasphèmes des adversaires ; il ne faisait aucun cas de la noblesse de sa condition, mais supportait toutes les épreuves pour la foi (2). Quant à Flavien, il oignait le grand Diodore comme un athlète (3).

Julien l'apostat, lors de son expédition contre les Perses, passa l'hiver à Antioche. Pendant ce temps il mit tout en œuvre pour donner une nouvelle vitalité au culte des divinités païennes, qui était en pleine décadence. Dans cette tentative il se heurta à l'opposition et à l'énergie de Diodore chez qui il rencontra un adversaire aussi habile que résolu. Dès ce moment Julien lui voua une haine implacable. A cette haine contre le lutteur nicéen il donna un libre cours dans une lettre, inspirée par la colère, adressée à un certain Photin, que nous a conservée Facundus évêque d'Hermiane dans son ouvrage intitulé : *Pro defensione trium capitulorum* (4). Diodore s'était servi

(1) Φλαβιάνος δὲ καὶ Διόδωρος, καθάπερ τινὲς προσβόλοι, τὰ προσβέλλοντα διέλυσον κύματα. (H. E., IV, 22).

(2) Διόδωρος μὲν ὁ σοφώτατος τε καὶ ἀνδρειότατος, οἷα τις ποταμὸς διεϊδής τε καὶ μέγας, τοῖς μὲν οἰκείοις τὴν ἀρδίαν προσέφερε, τὰς δὲ τῶν ἐναντίων βλασφημίας ἐπέκλυζε. (*Ibid.*)

(3) τὸν μέγαν Διόδωρον καθάπερ τινὰ πένταθλον ἤλειψεν ἀθλητήν. (*Ibid.*)

(4) Voici les principaux passages de cette lettre : « Tu quidem, o Photine, verisimilis videris, et proximus salvare, benefaciens nequaquam in utero inducere quem credidisti Deum. Diodorus autem Nazaraei magus, ejus pigmentalibus manganes acuens irrationabilitatem, acutus apparuit sophista religionis agrestis..... Quod si nobis opitulati fuerint dii et deæ, et musæ omnes, et fortuna ; ostendemus infirmum et corruptorem legum, et rationum, et mysteriorum paganorum, et deorum infernorum ; et illum novum ejus Deum Galilaeum, quem aeternum fabulose prædicat, indigna morte et sepultura, denudatum confictæ a Diodoro deitatis.....

des armes empruntées à la sagesse athénienne pour percer la langue de Julien.

En 572, Diodore, étant en fuite, séjourna quelque temps chez Méléce en Arménie : c'est là qu'il noua des relations avec saint Basile le Grand. Il nous reste des traces de cette liaison d'amitié. Une lettre de Basile (1) est adressée à Diodore pour lui rendre compte des écrits que ce dernier lui avait envoyés. D'après l'inscription de cette lettre, Diodore n'était alors que simple prêtre. Après son retour d'exil, Méléce, pour le récompenser de son zèle et de son courage à défendre en toutes circonstances la foi de Nicée, l'éleva à l'évêché de Tarse. Selon toutes les apparences et les inductions historiques, c'est en 578 que Diodore devint évêque de Tarse. Sa nouvelle charge lui imposait de nouveaux devoirs ; il n'y manqua pas ; c'est en cette qualité qu'il assista au deuxième concile œcuménique (Constantinople 581). Là il dut jouer un rôle assez important, car le décret de l'empereur Théodore, en date du 50 juillet 581, qui approuve le synode, fait mention de Pélage de Laodicée et de Diodore de Tarse, comme des juges et des arbitres de l'orthodoxie en Orient.

Iste enim malo communis utilitatis Athenas navigans, et philosophans imprudenter, musicorum participatus est rationem, et rhetoris confectionibus odibilem adarnavit linguam adversus coelestes deos, usque adeo ignorans inbibens, ut aiunt, degenerum et imperitorum ejus theologorum piscatorum errorem. Propter quod jam diu est quod ab ipsis punitur diis. Jam enim per multos annos in periculum conversus, et in corruptionem thoracis incidens, ad summum pervenit supplicium. Omne ejus corpus consumptum est : nam malae ejus conciderunt, rugae vero in altitudinem corporis descenderunt : quod non est philosophicae conversationis indicio, sicut videri vult a se deceptis, sed justitiae pro certo, decorumque poenae, qua perentitur competenti ratione. usque ad novissimum vitae suae finem asperam et amaram vitam vivens, et faciem pallore confectam. » (P. L., LXVII, 621).

(1) La 135^e (P. G., XXXIII, 572-573).

Les témoignages et les marques les plus flatteurs ne devaient pas faire défaut à Diodore. A son passage à Antioche, probablement en 586, il entendit son propre panégyrique de la bouche de son ancien disciple Jean Chrysostôme. Enfin après avoir rempli sa vie d'une féconde activité littéraire et joui de la plus grande autorité, ce qui en fit le chef de la « Nouvelle École d'Antioche » dont l'exégèse jeta un si vif éclat, il mourut avant 594. Il est impossible de préciser l'année et encore moins le jour de sa mort. Le berceau et le tombeau de cet homme sont enveloppés d'ombre. Une chose pourtant est à retenir comme couronnement de cette vie : c'est que Diodore restera à jamais célèbre pour avoir jeté les fondements de cette école d'Antioche dont sortirent deux hommes de premier ordre : Théodore de Mopsueste, exégète de grand mérite, quoique avec des tendances rationalistes, et Jean Chrysostôme, celui de tous les Pères grecs qui a su le mieux expliquer et interpréter la sainte Écriture. C'est là à coup sûr un titre de gloire que l'histoire, même au milieu des plus amères critiques, ne manquera jamais d'accorder à Diodore.

II.

L'œuvre littéraire de Diodore fut très vaste si l'on en juge par les indications éparses dans différents auteurs. Malheureusement de ces trésors littéraires il ne nous reste que quelques fragments. Dans certaines *Chaines* scripturaires on rencontre un bon nombre de scolies sous le nom de Diodore. Pour dresser un catalogue des écrits de l'illustre antiochien nous n'avons donc pas la ressource de recourir à ses œuvres elles-mêmes. Nous sommes réduits

à recueillir les indications de seconde main que nous ont laissées d'autres auteurs. C'est Suidas surtout qui va nous guider. En effet Suidas nous a conservé un catalogue assez étendu, quoique incomplet, des écrits de Diodore. Ce catalogue est emprunté à l'*Histoire ecclésiastique* de Théodore le Lecteur (1).

L'œuvre littéraire de Diodore se divise en deux parties :

1^o. — *Écrits dogmatiques, polémiques et apologétiques.*

Sous ce titre nous groupons :

1^o Un traité *sur le Destin* (Περὶ εἰμαρμένης) (2). Aristote avait composé un ouvrage portant le même titre. Les théories de certains philosophes grecs relatives aux grands problèmes de la Providence, de la liberté et du mal avaient eu un contre-coup un peu partout et notamment dans les contrées syriennes. On sentit le besoin de leur opposer une solide réfutation. C'est ce que fit Diodore. Photius (*Cod.* 225) (3) donne une analyse assez étendue de cet ouvrage. Cette analyse de Photius nous permet de nous faire une idée de l'érudition de l'évêque de Tarse. L'ouvrage embrassait huit Livres et cinquante-trois chapitres. Nous y reviendrons plus tard ;

2^o Suidas cite un traité *sur un seul Dieu en trois Person-*

(1) Cf. SUIDAS, *Lex.*, sub. v. *Diodore*, *Rec. Bernhardt*, I, 1. 1379.

(2) Certains auteurs donnent pour titre : κατὰ εἰμαρμένης. Ce titre doit être plus exact car l'ouvrage, d'après l'analyse que nous en donne Photius, était une longue réfutation du Destin. — Dans Suidas l'ouvrage porte pour titre : *Contre les astronomes, les astrologues et le Destin* (κατὰ ἀστρονόμων καὶ ἀστρολόγων καὶ εἰμαρμένης). Je ne sais pas si le titre de Suidas est exact. En tout cas Diodore dans cet ouvrage traitait d'une masse de choses comme nous aurons plus loin l'occasion de nous en convaincre : il y a bien des données astronomiques et astrologiques.

(3) P. G., CII, 829-877.

nes (Περὶ τοῦ εἰς Θεὸς ἐν Τριάδι) (1). Ce traité devait réfuter probablement des erreurs trinitaires ;

3° Suidas cite un autre traité *contre les Melchisedechiens* (Κατὰ Μελχισεδεκιστῶν) ;

4° Un traité *contre les Juifs* (Κατὰ Ἰουδαίων), également mentionné par Ebedjesu ;

5° Un traité *sur la résurrection des morts* (Περὶ νεκρῶν ἀναστάσεως) ;

6° Un traité *sur l'âme contre les différentes hérésies à son sujet* (Περὶ ψυχῆς κατὰ διαφόρων περὶ αὐτῆς ἀρεσεων) (2) ;

7° Un traité *sur la Providence* (Περὶ προνοίας) ;

8° Des *chapitres à Gratien* (Πρὸς Γρατιανὸν κεφάλαια). — Sujet inconnu ;

9° Un traité *contre Platon sur Dieu et les dieux* (Κατὰ Πλάτωνος περὶ Θεοῦ καὶ θεῶν). Il est visible que c'est cet ouvrage que vise d'une manière si acerbe et haineuse la lettre de Julien l'apostat rapportée plus haut ;

10° Un traité *sur la nature et la matière* (Περὶ φύσεως καὶ ὕλης). — C'est un ouvrage par demandes et réponses, dédié à un philosophe nommé Euphronius ;

11° Un traité *contre Aristote sur le corps céleste* (Κατὰ Ἀριστοτέλους περὶ σώματος οὐρανοῦ). — Il s'attache à démontrer que le ciel n'est pas un animal, visant sans doute certaines fausses conceptions de l'époque ;

12° Un traité *sur les sacrifices contre le païen Porphyre* ;

13° Photius (Cod. 85) lui attribue un traité *contre les Manichéens en vingt-cinq Livres* (5) ;

(1) Mentionné aussi par Ebedjesu. Ebedjesu [Ebed Jesu] est un écrivain syriaque. Il a dressé un catalogue qui nous a été conservé par J. S. ASSEMANI (*Bibl. orient.*, III, pars. I)

(2) « Probablement contre Origène ». (BATIFFOL, *Anc. Litt. chret.*, p. 291).

(3) Καὶ τὸν Διόδωρον, ἐν α' καὶ ε' βιβλίῳ τὸν κατὰ Μανιχαίων ἀγῶνα ἀγωνισάμενον, κ. τ. λ. (P. G., CII, 268).

14° Le même Photius (*Cod.* 102) signale aussi *Différents arguments sur le Saint-Esprit* (Περὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος διαφορὰ ἐπιχειρήματα) ;

15° Léonce de Byzance dans son ouvrage *Adversus Incorrupticolos et Nestorianos*, N° XLIII, emprunte plusieurs citations à un ouvrage *contre les Apollinaristes* (Κατὰ τὸν Ἀπολλινάριον) (1). Cet ouvrage est également mentionné par Ebedjesu. Il en existe plusieurs fragments en grec et en latin. C'est l'œuvre théologique par excellence de Diodore. L'apollinarisme avait fait trop de bruit pour ne pas éveiller l'attention et stimuler le zèle des défenseurs de l'orthodoxie ;

16° Suidas mentionne aussi une *Chronique* (Χρονικόν), dans laquelle Diodore s'attache à corriger l'erreur d'Eusèbe Pamphile sur les temps ;

17° Ebedjesu signale un écrit intitulé *Adversus contentiosum* et un autre intitulé *Politicorum* dont les sujets sont restés inconnus ;

18° Enfin Théodoret (2) fait écrire Diodore « contre Photin, Paul de Samosate, Sabellius et Marcel d'Ancyve ».

2°. — *Écrits exégétiques.*

Léonce de Byzance affirme que Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste combattirent contre les Ariens, Macédonius et Apollinaire, et firent des commentaires sur toute l'Écriture (5). Suidas répète la même chose en spé-

(1) P. G., LXXXVI, 1385-1388.

(2) *Haer. fab.* II, II. P. G., LXXXIII, 397.

(3) Περὶ δὲ τοὺς χρόνους ἐκεῖνους ἐγένετο δύο ἄνδρες μεγάλοι, Διόδωρος ὁ Ταρσοῦ ἐπίσκοπος, καὶ Θεόδωρος ὁ Μοψουεστίας· οἵτινες ἀντιγωνίσαντο πρὸς Ἀριανούς καὶ Μακεδόνην καὶ Ἀπολλινάριον, καὶ τὴν ἄλλην Γραφὴν διπεποιημάτισαν. (*De Sectis*, Act. IV, 3, P. G., LXXXVI, 1221).

éifiant davantage. D'après cet auteur, les commentaires exégétiques de Diodore portaient notamment sur la Genèse, l'Exode et la suite, les Psaumes, les quatre Livres des Rois, les Paralipomènes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques. — Pour le Nouveau Testament, il aurait commenté les quatre Évangiles, les Actes des Apôtres, l'Épître [laquelle ?] de Jean l'Évangéliste. A tous ces commentaires Suidas joint aussi un traité sur la *différence entre le sens spirituel et le sens allégorique* (Τίς διαφορά θεωρίας καὶ ἀλληγορίας). Ce sujet était très familier aux maîtres de l'école d'Antioche. Il s'agissait de prendre position entre deux tendances exégétiques contraires, et l'on sait quel fut le caractère de l'école d'Antioche en cette matière (1).

III.

Avant de chercher à savoir quelle fut au juste la doctrine du fondateur de la « seconde école d'Antioche », il est bon de se demander quelle fut sa méthode exégétique. Or il n'y a aucun doute à ce sujet : Diodore se pose en adversaire résolu de l'école d'Alexandrie et crée un mouvement tout contraire ; il prend tout à fait le contre-pied. L'école d'Alexandrie, inféodée à Origène, se perdait un peu trop, sinon exclusivement, dans les interprétations allégoriques. L'imagination jouait le principal rôle dans

(1) Les fragments exégétiques qui nous restent de Diodore sont insérés dans MIGNE, P. G., XXXIII. (Fragments recueillis par MAL, *Nova Patrum Bibl.*, t. VI, 2, p. 240-258). — Cf. PITRA, *Spicileg. solesm.*, I, p. 269. — Sur le traité Τίς διαφορά θεωρίας καὶ ἀλληγορίας, KUHN, professeur à l'Université de Wurzburg, a écrit un article dans la *Theol. quart.*, t. LXII (1880), p. 531-582. — Des fragments dogmatiques en syriaque ont été recueillis par P. de LAGARDE dans les *Analecta syriaca*, p. 91-100, Leipzig et Londres 1858.

son exégèse. Cette méthode était et sera toujours vicieuse, car elle substitue des vues subjectives à la réalité objective ; elle plie la Bible aux fantaisies de chaque individu, et remplace le texte par des conceptions dont rien ne garantit la justesse. A ce compte tout le monde peut être exégète et assez bon exégète. D'autre part cette méthode est on ne peut plus dangereuse car elle ouvre la porte à toutes les rêveries. Il pourra y avoir sur le même texte, sur le même passage, sur les mêmes mots, autant d'interprétations qu'il y a de manières de voir différentes. Or cette exégèse régnait presque exclusivement à l'époque de Diodore. Celui-ci en sentit à la fois le danger et l'arbitraire. Aussi à l'exégèse allégorico-mystique de l'école d'Alexandrie substitua-t-il une exégèse plus solide, plus rationnelle et plus naturelle : l'exégèse historico-grammaticale. On pourra critiquer Diodore sur d'autres points, comme on l'a fait en effet, et sans doute avec raison ; on ne pourra jamais lui refuser le mérite d'avoir inauguré l'exégèse vraiment scientifique, vraiment critique, à laquelle on revient aujourd'hui de toutes parts. Là est son principal titre de gloire. Si l'école d'Antioche surpassa celle d'Alexandrie, c'est grâce à son fondateur qui lui inculqua les vraies méthodes. C'est aux leçons de Diodore que Théodore de Mopsueste et Chrysostôme apprirent ces règles qu'ils appliqueront d'une manière si admirable à l'interprétation des saintes Écritures. Nous aurions pu certainement nous faire une idée bien plus nette de sa méthode exégétique si nous possédions son traité sur la *Différence entre la théorie et l'allégorie*. Malheureusement de ce traité il ne nous reste que le titre dans Suidas. Il est probable que l'évêque de Tarse posait dans cet écrit les principes fondamentaux de son exégèse.

Il n'est nullement téméraire, je pense, de hasarder une conjecture en s'appuyant sur le titre même de l'ouvrage. Tout porte à croire qu'il s'élevait contre l'interprétation purement allégorique (ἀλληγορία) des origénistes, laquelle ne tenait aucun compte du sens littéral, et qu'il préconisait en même temps une interprétation prophético-typique (θεωρία), laquelle suppose toujours le sens littéral et des bases historiques.

Une autre question préalable qu'il faut examiner c'est de savoir si Diodore est le premier auteur chrétien qui ait subi d'une façon appréciable l'influence d'Aristote. Ad. Harnack le prétend (1). — Il est certain que l'on rencontre dans les ouvrages de Diodore maintes spéculations cosmologiques d'origine aristotélicienne. A cet effet il est important de jeter un coup d'œil sur le résumé de son traité *contre le Destin* tel que nous le présente Photius (2). Dans les deux premiers livres de l'ouvrage, Diodore s'élève vivement contre ceux qui soutiennent que le monde n'a pas eu de commencement, et établit que toutes les choses de ce monde ont eu un commencement. Comment le prouve-t-il ? Par les changements qu'elles subissent. Nous rencontrons les idées et même la terminologie d'Aristote. Tous les hommes sans exception sont soumis à la corruption et à la génération (3). De même le monde a eu un commencement, parce que les éléments qui le composent, le feu, l'eau, la terre et l'air ont commencé ; la raison c'est qu'ils se corrompent et sont

(1) « Einfluss des Aristoteles zuerst dentlich bei Diodor von Tarsus... (DG., II, p. 116).

(2) *Suprà.*

(3) Ἐπεὶ τῶν κατὰ μέρος ἀνθρώπων ἕκαστος φθαρτός ἐστι καὶ γεννητός, δηλον ὡς καὶ ἡ τούτων φύσις εἰς τὴν ὁμοίαν ἄγεται, κ. τ. λ.

engendrés (1). Les éléments ont commencé parce qu'ils se soutiennent mutuellement, tandis que ce qui n'a pas commencé est immuable et n'a besoin de rien. Or les éléments ont besoin les uns des autres et pour se conserver et pour conserver les animaux qu'ils contiennent (2). Également les astres et les étoiles ne peuvent pas être éternels. Car quelle est l'origine des éléments ? Qui, leur créateur ? Se seraient-ils faits eux-mêmes ? Mais ce qui n'a pas de commencement est incapable de changement (3).

Dans le livre troisième il réfute ceux qui enseignent la forme sphérique du ciel ; il rapporte aussi les théories des astrologues sur le ciel et les astres. — Dans le livre quatrième il s'appuie pour repousser le Destin sur la différence entre l'univers habité et l'univers non habité, et sur les divers climats. Pourquoi, se demande-t-il, une partie de la terre est-elle inhabitable par suite de l'excès de froid et l'autre par suite de l'excès de chaleur ? (4). Mention des zodiaques et des volcans de la Sicile (Σικελίαις), de la Gaule (Γαλλίαις = Τελλίαις ?), et de la Lycie (Λυκίαις). Le livre cinquième est rempli de subtiles considérations sur la génération des hommes par leurs parents et sur les vicissitudes auxquelles est soumis tout ce qui est sur la terre, dans l'air et la mer. Le livre sixième développe un argument par lequel on réfute même aujour-

(1) Ὅτι δὲ ὁ κόσμος γενεαίος, ὁφίλον ἐξ ὧν καὶ τὰ ἐν αὐτῷ γενεαί, πῦρ καὶ ὕδωρ καὶ γῆ καὶ ἀήρ, καὶ γὰρ πάντα παρὰ τούτων καθ' ἑκάστην φθείρεται καὶ γίνεται.

(2) Ἐπιπέτα δὲ τὰ στοιχεῖα καὶ ἐξ ὧν ὁράται καθ' ἑκάστην ἀλλήλων δεόμενα, τὸ γὰρ ἀγνέμετον καὶ ἀρρεπτον καὶ ἀνευθεῖς. Δεῖται δὲ τὰ στοιχεῖα ἀλλήλων καὶ εἰς τὸ σώζεσθαι καὶ εἰς τὸ σώζειν τὰ ἐν αὐτοῖς ζῷα.

(3) Τίς δὲ ὁ τὰ στοιχεῖα δημιουργήσας ; ἢ ἕτερος μὲν οὐδεὶς, αὐτὰ δὲ ἑαυτα ; τὸ δὲ ἀγνέμετον οὕτε προτέρῃ αὐθαίρετον ἀν' ὑποσταίει.

(4) τῶν μὲν ἀόρατων εἶναι δι' ὑπερβολὴν ψύχρους, τῶν δὲ δι' ὑπερβολὴν καύματος, κ. τ. λ.

d'hui les partisans de la génération spontanée. Si le cours de la génération, dit-il, a produit de la terre les hommes et les bêtes, pourquoi présentement sans union ni aucun homme ni aucun animal n'est produit ? (1). Il est vrai que quelques animaux, par exemple les vers, sont produits ainsi même maintenant (2). — De plus, si les hommes ont été produits par l'influence des astres, pourquoi n'ont-ils pas été produits dès le début ? Le livre septième roule sur l'origine du mal. Si le monde, disaient les astrologues, n'est pas l'œuvre du Destin, d'où vient le mal moral ? Objection qu'on répétera toujours. La réponse de Diodore est la même que celle qu'on donne aujourd'hui. Certains maux, c'est nous qui nous les causons mutuellement : d'autres, nous les subissons involontairement (3), et cela parce que nous avons complètement vicié notre vie (4) : voilà pourquoi nous faisons ce que Dieu hait et a en horreur (5). Du reste, si Dieu nous force par le Destin à faire le mal, pourquoi nous punit-il ? (6). Ici distinction théologique, qu'on retrouve chez les scolastiques, entre la volonté *permissive* et la volonté *efficace* de Dieu pour le mal (7). Au livre huitième, distinction de deux ciels créés : l'un

(1) Εἰ τῆς γενέσεως ὁ δρόμος ἀπὸ γῆς τὸν ἀνθρώπου καὶ τὰ ἄλλα τῶν ζῴων ἀπετέλεσε, πῶς νοῦν χωρὶς γάρου οὔτε ἀνθρώπου οὔτε τὰ σαρρία εἶδη τῶν ζῴων οὐδαμῶς προήγιστα δεικνύται :

(2) Théorie d'Aristote reprise par saint Thomas.

(3) πάσχομεν ἄκοντες.

(4) Ἐθολώταμεν παντοδαπῆς κακίας θυέλλῃ τὸν βίον.

(5) πράττομεν ἃ μισεῖ καὶ ἀποτρέπει Θεός.

(6) Ἐἰ δὲ πράττειν τὰ ἄτοπα διὰ τῆς εἰμαρμένης ὁ Θεός ἡμᾶς κατανάγκηζει, πῶς ἄλλω κολάζει ὡς πταίσαντας :

(7) Ἐτερον δὲ ἐστὶν τὸ συγχωρεῖν χρᾶσθαι τῷ ἀπειθεύοντι καὶ αἰρεῖσθαι ἕκαστον ὃ βουλέται, καὶ τὸ καταναγκάζειν πράττειν τὰ ἄτοπα.

au-dessus du ciel visible, l'autre celui que nous voyons (1). Le ciel n'a pas une forme sphérique, mais celle d'une tente (2). Enfin l'ouvrage se termine par la réfutation de Bardesanes et de certains autres hérétiques qui déclaraient, à cause de l'étoile des mages, que la naissance de Jésus-Christ lui-même était un effet de cette génération universelle.

Par ce court et substantiel exposé, il est aisé de voir que Diodore était pénétré d'idées aristotéliennes.

Nous arrivons à l'examen même de sa doctrine. En général les historiens et les critiques ne sont guère tendres pour Diodore ; ils sont très portés à le charger et à le regarder presque comme le patriarche d'une foule d'erreurs postérieures. Il est vrai qu'il n'aurait posé que des prémisses dont d'autres auraient tiré les conséquences. Il n'y a aucun doute, assure-t-on, que la doctrine de Diodore ne cache le germe des erreurs que son disciple Théodore de Mopsueste développera plus tard et qui seront condamnées dans la suite par l'Église sous la forme du nestorianisme (3). Faut-il s'incliner devant ce jugement ? Il est difficile de se prononcer avec exactitude à la distance où nous sommes de Diodore, et quand il nous est impossible de nous former une opinion vraiment personnelle et critique par la lecture de ses écrits. Nous sommes dès

(1) δύο μὲν οὐρανοὶ ἓνα μὲν τοῦ ὀρωμένου ἀνώτερον θάτερον δὲ τὸν ὀρώμενον.

(2) σκητῆς καὶ καμάρας.

(3) « Es lässt sich auch nicht bezweifeln, dass Diodors Lehre die Keime jener Irrthümer in sich barg, welche sein Schüler Theodor weiter ausbildete und entwickelte, und welche bald nachher in der Form des Nestorianismus von der Kirche verworfen wurden ». (BARDENHEWER, *Patrologie*, p. 360).

lors dans la nécessité de le juger ou du moins de l'apprécier par ce que nous en disent les autres, c'est-à-dire d'asseoir nos conclusions sur des travaux de seconde main, ce qui en critique historique est toujours plus ou moins sujet à caution. En tout cas, notre devoir est de prêter une oreille impartiale à tous ces échos, et d'essayer de nous orienter au milieu de bruits parfois discordants.

Tout permet de supposer — disons-le préalablement — que Diodore fut dans une certaine mesure victime du sort auquel sont exposés presque tous les hommes qui ont un nom, et qui s'était déjà abattu sur Origène. Estimés et honorés pendant leur vie, ils sont assez vivement critiqués après leur mort, quand ils ont disparu de la scène où ils jetaient un certain éclat ; et dans cette critique, peut-être ne garde-t-on pas toujours le calme et la mesure ; peut-être tombe-t-on dans des exagérations soit en altérant soit en défigurant la pensée de l'homme qui est sur la sellette. Il est si difficile d'être bon critique. Quelque chose de semblable ne se serait-il pas produit à l'égard de Diodore ?

Un texte de Léonce de Byzance, dont nous avons déjà apporté le commencement, peut servir à nous mettre sur la voie. On verra quel fut le changement de front. Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste, nous dit Léonce, étaient très honorés durant leur vie, et moururent en emportant l'estime de tout le monde ; durant leur vie personne n'osait reprendre aucune de leurs paroles ; bien plus, plusieurs les louaient par leurs écrits ; ainsi firent Basile et Jean Chrysostôme. Mais, après l'apparition du nestorianisme, Cyrille (d'Alexandrie), qui auparavant les avait loués, fut obligé d'écrire contre eux ; la raison c'est que Nestorius s'appuyait sur leurs écrits pour soutenir

ses opinions. En effet, dans leurs commentaires sur la sainte Écriture, ils ne surent pas se renfermer dans de justes limites ; mais, voulant rapporter certaines expressions de l'Écriture à la divinité, d'autres à l'humanité, ils introduisirent, comme on le constata, dans le Christ deux hypostases et une certaine division. C'est pourquoi Cyrille fut forcé d'écrire contre eux, parce que Nestorius appuyait sur eux ses théories. Si pendant leur vie personne n'osa les contredire, c'est parce que la nécessité où l'on était de combattre des hérésies plus grandes faisait perdre de vue de pareilles doctrines (1).

Et maintenant entrons dans quelques détails.

Photius ne le ménage nullement ; il le juge très sévèrement en maint endroit de ses écrits. — Tout d'abord il lui reproche, au seul point de vue des idées et de la méthode, de manquer de logique, et de réfuter ses adversaires par des raisonnements qui n'ont aucune valeur. En même temps, dit-il, qu'il apporte d'assez bons arguments contre les défenseurs du Destin, il réfute aussi dans certains cas ses adversaires d'une façon insuffisante et négligée ; il lui arrive en effet quelquefois de se battre contre des apparences. Il suit de là que, assez souvent,

(1) ἐν τῇ ὄντας μεγάλῃ, ἀπέθανον· καὶ οὐδεὶς ἐν τῇ ζωῇ αὐτῶν ἐπελαχρέτο τῶν αὐτῶν· ἀλλ' ἐγκώμια ἔγραψαν εἰς αὐτοὺς πολλοὶ. καὶ Βασίλειος γὰρ αὐτοὺς ἐγκωμιάζει, καὶ Ἰωάννης ὁ Χρυσόστομος· Ὑπερον δὲ, κινουμένου τοῦ Νεστοριανοῦ δόγματος, ἠναγκάσθη Κύριλλος, ὁ πρῶτος αὐτοὺς ἐπαινωῶν, κατὰ τῶν συγγραμμάτων αὐτῶν γράψαι· ἐπειδὴ ἀπ' αὐτῶν ἰσχυρίζετο τὸ δόγμα αὐτοῦ ὁ Νεστόριος. Ὑπομνηματίσαντες γὰρ οὗτοι τὴν ἀγίαν Γραφήν, οὐκ ἔστησαν ἄχρι τοῦ δέοντος, ἀλλὰ βουληθέντες μερίσαι τὰς ἐν τῇ ἀγίᾳ Γραφῇ φωνάς, τὰς μὲν τῆ θεότητι, τὰς δὲ τῆ ἀνθρωπότητι, εὐρέθησαν δύο ὑποστάσεις τοῦ Χριστοῦ καὶ διαίρεσιν εἰσάγοντες. καὶ δι' αὐτὸ ἠναγκάσθη ὁ Κύριλλος κατ' αὐτῶν γράψαι, ἐπεὶ ἀπ' αὐτῶν ἰσχυρίζετο τὸ δόγμα αὐτοῦ ὁ Νεστόριος· διὰ τοῦτο δὲ ἐν τῇ ζωῇ αὐτῶν οὐδεὶς αὐτοῖς ἀντεῖπεν, ἐπειδὴ τὸ μάχεσθαι πρὸς τὰς μείζους αἱρέσεις, ἔσκεπε τὰ τοιαῦτα δόγματα. (*Ibid.*).

il combat non les adversaires qu'il a en vue, mais d'autres (1). Il est vrai qu'immédiatement après Photius atténue la sévérité de son jugement, en priant le juge impartial et bienveillant de ne pas trop faire attention à ses défauts, mais de considérer que quelquefois il s'acquitte de sa tâche avec éloge (2). — Le patriarche de Constantinople revient au même reproche : il accuse Diodore de réfuter ceux qui enseignent la sphéricité du ciel par des arguments qui n'ont pas de force démonstrative (3). Dans les chapitres vingt-cinquième et vingt-sixième de son ouvrage il apporte des raisons pieuses, mais qui n'ont pas une très grande force démonstrative (4). Dans le chapitre vingt-septième ni il n'expose exactement les opinions qu'il attribue aux astrologues, ni il n'emploie des arguments démonstratifs (5). Le chapitre trente-deuxième ne contient rien de vrai pour la réfutation des adversaires ni rien de vraisemblable ; mais autant Diodore est pieux, autant il est faible dans la réfutation de l'erreur (6). Même ses citations de l'Écri-

(1) τῶς δὲ ἐπιχειρήματι ἔστι μὲν οἷς ὀρθῶς τε καὶ εὐφροῦς ἐπιτίλλει, διαλέγων τοὺς τῆν εἰμαρμένην δοξάζοντας, ἔστι δὲ ὅπου πρὸς μόνον τὸ φαινόμενον τὸν ἀγῶνα φέρει, καὶ μηδὲ σαφῶς τὸ τῶν ἀναστίων ἐξακριβῶν δόγμα. Ὅθεν πολλῶν οὐκ ἐκείνοισι, πρὸς οὓς ὁ πόλεμος, ἀλλ' ἑτέροις μάλλον δόξειεν ἂν διατρέχουσι (Cod. CCXXIII, P. G., CH, 829).

(2) Πλὴν ὃ γε εὐφρόμων κριτὴν οὐχ ὑπὲρ ὧν οὐκ εὐστόχως ἀναγοῦ φέρεται μωμήσαστο ἄν ὑπὲρ ὧν δὲ σπουδάζει τῆν τῆς εἰμαρμένης πλάνην κατανεγκῶν, καὶ ὡς οὐκ ἐν ἀλλήροις κατ' αὐτῆς εὐδοκίμει, τὸν ἄνδρα τιμῆς καὶ χάριτος ἀξίον ἀνομολογεῖν ἔστι δίκαιος. (Ibid.).

(3) οὐ μὲντοι γε διὰ τῶν ἰσχνῶν ἐγρότων οἱ ἐλεγχοὶ πρόεσι. (Ibid., 837).

(4) Τὸ δὲ κα' καὶ ς' κεφάλαιον εὐσεβείας μὲν προβάλλεται λόγος, πρὸς ἐλεγχοὺς δὲ τῆς προκειμένης ὑποθέσεως τῆν ἰσχνὴν οὐ λίαν ἐπιδεικνυμένους. (Ibid.).

(5) Ἐν δὲ τῷ κζ' ῥήματι προθέμενος περὶ τοῦ οὐρανοῦ καὶ τῶν ἐν αὐτῷ ἀστέρων, ἃς λέγει τῶν ἀστρολόγων ὄντων εἶναι, οὕτε ταύτας ἀκισθῆλως προάγει, καὶ τὰς κατ' αὐτῶν ἐπιχειρήσεις οὕτε ἀποδεικτικὰς, ἀλλ' οὐδὲ διὰ τοῦ πιθανοῦ δεῖκνυσαι προσύσας. (Ibid.).

(6) Τὸ δὲ λζ' οὐδὲν τῶν ἀληθῶν πρὸς ἀνατροπήν, οὐδ' ὅσον εἰς τὸ φαινόμενον

ture sont défectueuses (1). Il est vrai qu'il a une élocution claire et distinguée (2).

Ce n'est là qu'un défaut qui ne tire pas à conséquence ; et si Diodore n'était repréhensible qu'au point de vue logique, sa réputation serait indemne. Mais une accusation plus grave pèse sur sa mémoire. On lui reproche d'avoir posé les bases de l'hérésie et préparé les voies au nestorianisme. On assure qu'en combattant les ariens et les apollinaristes il ne sut pas éviter le danger de réduire à une simple habitation l'union du Verbe avec la nature humaine (3) ; on ajoute qu'il admettait deux hypostases en Jésus-Christ (4). Consultons les témoignages anciens.

Photius ne paraît pas, de prime abord, être conséquent avec lui-même, ce qui diminue peut-être l'importance de son appréciation. D'un côté il déclare que Diodore dans ses *Différents arguments sur l'Esprit-saint* se montre déjà atteint de la maladie de Nestorius (5) ; de l'autre côté il nous apprend que dans son traité *contre ou sur le Destin*

ἀναγράφει· ἀλλ' ὅσον ὁρᾶται κἀνταῦθα τοὺς λογισμοὺς εὐσεβῶν ὁ ἀνὴρ, τοσοῦτον ἔχει τὸ ἄστονον, ὅσα γε πρὸς τὴν ἀνασκευὴν τῆς πλάνης. (*Ibid.*, 841).

(1) Ἐξ οὗ εὐσεβουonta μὲν τὸν ἄνδρα, οἷς κέχρηται, θεῖη ἂν τις, ἀκριβεῖς δὲ λογισμῶν τὴν τῶν Γραφικῶν μαρτυρίαν προτείνειν οὐκέτι ὁμοίως φήσειεν. (*Ibid.*, 872).

(2) Ἔστι δὲ τὴν φράσιν καθαρὸς τε καὶ εὐκρινὴς ὁ ἀνὴρ. (*Ibid.*, 877).

(3) « In dem Bestreben, den Arianern gegenüber die wahre Gottheit und den Apollinaristen gegenüber die vollkommene Menschheit Jesu Christ zur Anerkennung zu bringen, entging Diodor nicht der Gefahr, die Verbindung des Göttlichen und des Menschlichen zu einem blossen Innewohnen (ἐνοίκησις) des Logos in einem Menschen herabzudrücken ». (Bardenhewer, *op. cit.*, p. 300-301.

(4) « so steht doch fest, dass er eine doppelte hypostase in Christus lehrte ». (*Ibid.*).

(5) Ἐμπεριείχετο δὲ τῇ δέλτῳ καὶ Διοδώρου Ταρσοῦ « Περὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος διάφορα ἐπιχειρήματα », ἐν οἷς τὴν Νεστορίου νόσον αὐτὸς ἐπιδείκνυται προηρόωστικῶς. (*Cod.* CII, *Ibid.*, 372).

Diodore se montre très pieux et ne verse nullement dans l'opinion de l'impie Nestorius par rapport au Fils de Dieu (1). Il est vrai qu'il faudrait savoir à quelle époque précise il composa ces deux ouvrages ; car rien ne s'oppose à ce qu'il ait eu des idées successives. Au moment où il composa le *Περὶ* ou *Κατὰ ἐμφερμένους*, Diodore pouvait être parfaitement orthodoxe, tandis qu'il est possible que, au moment où il écrivit le *Περὶ ἁγίου Πνεύματος*, il fût imbu d'idées nestoriennes. En tout cas, nous devons enregistrer ce jugement de Photius.

Cyrille d'Alexandrie écrivit tout un ouvrage contre Théodore de Mopsueste et Diodore de Tarse. De cet ouvrage il ne nous reste que de courts fragments en latin (2). Or, voici les erreurs que Cyrille reproche à Diodore de Tarse : il l'accuse d'avoir enseigné qu'il y eut un temps où la chair de la sainte Vierge était comme celle des autres hommes, c'est-à-dire non sanctifiée, et non la chair du Verbe (3) ; il l'accuse d'admettre en Jésus-Christ deux fils, c'est-à-dire deux personnes (4) ; enfin il lui reproche d'avoir accusé Cyrille d'avoir admis en Notre Seigneur une dualité (5). — Le même Cyrille, dans sa lettre à

(1) Ἔστι μὲν οὖν ἐν τούτοις εὐσεβῶν ὁ ἀνὴρ, καὶ οὐδὲ περὶ τὴν ὁδὸν τοῦ Υἱοῦ τοῦ Θεοῦ, ἣν ἡ τοῦ Νεστορίου λύσσα διασπαράττει, σφαλλόμενος. (*Cod.* CCXXIII, *Ibid.*, 829).

(2) P. G., LXXVI, 1437-1450.

(3) Nemo vel tenuem concedit temporis fuisse articulum, quo illa communis coeterisque carnibus similis fuerit, ut a te dictum est, et non potius Verbi caro. (*Ibid.*... 1450).

(4) Tu ergo dum ejus tantummodo transmutationem admittis in carnem inanimam intellectuque carentem, unicum illum in duos dividis filios, veritatem hanc quod unus sit Filius impie respuens (*Ibid.*).

(5) Saepe jam diximus, quo tempore capitulorum omnium apologiam quodammodo fecimus, non propterea quod naturae ad adunationem accesserunt, idcirco dualitatem (in Christo) esse admittendam (*Ibid.*).

Acacius, évêque de Mélitène, accuse aussi gravement Théodore de Mopsueste et Diodore (1).

Quant à Léonce de Byzance, il déclare ouvertement que Diodore fut le chef et le père des maux et de l'impiété de Nestorius (2).

En face de toutes ces affirmations il est difficile d'admettre que Diodore de Tarse ait toujours formulé une doctrine orthodoxe. Consciemment ou non il posa des principes dont Nestorius ne manqua pas de se servir pour tirer les plus funestes conclusions. Mais quelle qu'ait été l'imprudence de Diodore, on serait injuste de le regarder comme hérétique et de suspecter la pureté de ses intentions (3). On est si exposé à se tromper et surtout dans des matières si obscures, que Diodore avec la meilleure volonté du monde et l'intention la plus pure a pu glisser dans l'erreur et poser de faux principes théologiques. L'historien a le devoir de mettre en lumière les défaillances doctrinales et en même temps de tenir compte des services rendus à la science et à l'orthodoxie par l'évêque de Tarse.

D'autre part Photius tombe dans l'excès et commet une erreur historique quand il affirme (4) que Diodore fut condamné comme hérétique par le cinquième concile œcuménique (Constantinople, 555). Le cinquième concile

(1) *Inspectis Theodori ac Diodori libris, quos scripserunt non de Incarnatione Unigeniti, sed magis contra Incarnationem, postui aliqua ex capitulis, et quo potui modo contradixi eis, declarans abominatione prorsus plenam esse sententiam ipsorum. (Epist., 40, Ibid., note 2).*

(2) τῶν κακῶν ἀρχὴ καὶ τῆς ἀσεβείας ἀρχηγέτης γενόμενος καὶ πατὴρ Διόδωρος, κ. τ. λ. (*Adv. Incorr. et Nestor.*, III, 9, P. G., LXXXVI, 1363).

(3) ein Ergebniss, welches freilich keine Berechtigung gibt ihn als formellen Häretiker zu bezeichnen. (BARDENHEWER, *Op. cit.*, p. 301)

(4) *Cod.* XVIII: τὰ περὶ Διοδώρου Ταρσοῦ καὶ Θεοδοῦρου τοῦ Μοψουεστίας, καὶ αὐτοὶ ὁμοίως ἀνεθεματίσθησαν. (*Ibid.*, 57).

n'eut guère à s'occuper de l'évêque de Tarse : il condamna uniquement les Trois-Chapitres, c'est-à-dire les écrits de Théodore de Mopsueste, les écrits de Théodoret de Cyr contre Cyrille et le concile d'Ephèse, et la lettre d'Ibas d'Édesse au persan Maris. Les Actes du Concile sont là pour en faire foi. Les condamnations les plus importantes se trouvent dans les quatre derniers canons (XI, XII, XIII, XIV). Or dans aucun de ces canons le nom de Diodore n'est prononcé. Le canon XI anathématise Arius, Eunomius, Macedonius, Apollinaire, Nestorius, Eutychès et Origène et d'autres impies (1). Le canon XII est uniquement dirigé contre Théodore de Mopsueste (2). Le canon XIII condamne Théodoret de Cyr (3). Enfin le canon XIV frappe d'anathème la lettre d'Ibas et ses défenseurs (4). Nulle part il n'est fait mention du nom de Diodore. Cela prouve qu'il faut toujours examiner avec la plus grande attention les affirmations de Photius. Sans doute le patriarche de Constantinople était une intelligence de premier ordre ; son érudition était très vaste. Malheureusement quelquefois il semble dominé par une certaine passion ou succomber à un certain parti pris.

Nous avons à peine effleuré la figure de Diodore de Tarse. Nous ne pouvons pas donner à notre sujet de plus longs développements parce que les documents

(1) Εἴ τις μὴ ἀναθεματίζει Ἄρειον, Εὐνόμιον, Μακεδόνην, Ἀπολιναρίου, Νεστορίου, Εὐτυχέα καὶ Ὀριγένην ὁ τοιοῦτος ἀνάθεμα ἔστω.

(2) Εἴ τις ἀντιποιεῖται Θεοδοῦρου τοῦ ἄσεβοῦς, τοῦ Μοψουεστίας ἀνάθεμα ἔστω.

(3) Εἴ τις ἀντιποιεῖται τῶν ἀσεβῶν συγγραμμάτων Θεοδοωρίτου ὁ τοιοῦτος ἀνάθεμα ἔστω.

(4) Εἴ τις ἀντιποιεῖται τῆς ἐπιστολῆς τῆς λεγομένης παρὰ Ἰβᾶ γεγράφουσι πρὸς Μάρην τὸν κέρσην ὁ τοιοῦτος ἀνάθεμα ἔστω.

historiques nous font défaut. Quelle conclusion générale tirer? — Diodore de Tarse fut un esprit hardi, un novateur en fait de méthodes, un remueur d'idées. Epris du désir de savoir et de connaître, il chercha avec une ardeur infatigable à résoudre les problèmes que se posait son esprit. Malheureusement, comme tous les esprits hardis et originaux, qui créent un mouvement et donnent une vigoureuse impulsion, il versa dans de déplorables excès qui l'ont déconsidéré devant la postérité. Le degré de son orthodoxie, que nous ne connaissons que par des rapports empruntés à autrui, est certainement très faible, même insuffisant dans les questions qu'on agitait alors. Est-ce à dire qu'il faille lui jeter trop facilement la pierre? L'histoire froide et impartiale doit faire la part des circonstances. Diodore voulut tracer un nouveau sillon dans le champ des recherches et des discussions doctrinales toujours délicates et passionnantes, et dans cette tentative il n'eut pas assez de discernement et de sens dogmatique pour éviter les dangers qui se dressaient sur son chemin. On devint dans la suite d'autant plus susceptible à son égard qu'il avait été le maître de Théodore de Mopsueste et que Nestorius ne se faisait pas scrupule de s'appuyer sur lui pour défendre sa conception christologique. Il est regrettable que son autre disciple, le grave saint Jean Chrysostôme, ne nous ait laissé aucun renseignement sur sa doctrine.

Paris.

V. ERMON.

TOBIE ET AKHIAKAR.

Pendant de longs siècles, le livre de Tobie fut considéré d'un accord unanime au sein du christianisme comme un livre strictement historique. Son historicité n'a commencé à y être mise en doute, puis niée qu'à partir du XVI^e siècle par le Protestantisme.

Depuis cette époque, quelques rares écrivains catholiques isolés, tels que Jahn et Meyers dans la première partie du XIX^e siècle et, en ces derniers temps, le professeur Scholz de Wuerzbourg, ont contesté, à leur tour, le caractère historique à ce livre.

Tout récemment, l'historicité du livre de Tobie a subi un nouvel assaut de la part d'un autre savant catholique, folkloriste distingué, à savoir de la part de M. Cosquin (1). Ce savant infère de la mention faite en quatre endroits différents du livre de Tobie de certains faits afférents à un personnage désigné sous le nom d'ACHACHAROS ou d'AKHIAKAR, (2) en transcription hébraïque, que le livre de Tobie a ses racines dans un roman très ancien, dont le

(1) Voir *Revue biblique*, pages 50-82 et pages 510-531, année 1899.

(2) C'est là un surnom, donné par Tobie à Anaël, son neveu, probablement à l'occasion des secours qu'il reçut de lui à l'époque de son indigence. Ce surnom peut s'énoncer aussi AKHIAKAR et il signifie alors « mon précieux parent. »

héros est un personnage du nom d'ΑΗΙΚΑΒ, qu'on identifie avec Achiacharos du livre de Tobie.

On prétend en outre retrouver dans ce livre d'autres données afférentes à la conduite indigne d'un fils adoptif d'Achiacharos à l'égard de ce dernier, qui ne seraient également que l'écho de certaines données concernant un tel personnage mis en scène dans le roman d'Abikar. On infère de là que tout le livre de Tobie n'est qu'un pur roman.

La perte du texte original du livre de Tobie, qui fut sans doute hébreu, ainsi que la défectuosité actuelle des diverses Versions de ce livre n'ont pas peu contribué à rendre son historicité suspecte. Une exégèse erronée, ayant sa source dans cette défectuosité, a donné naissance à une quantité d'interprétations impliquant des erreurs historiques flagrantes faussement imputées à l'auteur du livre.

Avant d'aborder l'examen du problème TOBIE et ΑΗΙΚΑΒ, passons sommairement en revue les principales objections historiques soulevées contre l'historicité du livre de Tobie, et montrons que les prétendues erreurs historiques qu'on lui impute tombent d'elles-mêmes devant la légitime exégèse de son contenu mise en regard des faits de l'histoire. (1)

I.

Commençons par examiner la prétendue erreur à la fois chronologique et historique imputée au passage, I, 21-22, texte grec, du livre de Tobie.

(1) Voir notre travail sur le *livre de Tobie* dans la REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES, livraison de Janvier 1895.

On prétend que, contrairement au contenu de ce passage, Sennachérib, de retour de sa désastreuse expédition de l'an 701 contre la Palestine, survécut à cette expédition, non pas cinquante cinq jours, comme le porte le passage, I, 21^a, mais onze ans, à savoir jusqu'au 20 tébet 681, c'est-à-dire jusqu'au commencement de Janvier 680.

Ce qui a fourni à certains interprètes l'occasion d'endorser au livre de Tobie cette grossière erreur, c'est la place actuellement occupée par ce passage dans les Versions. En vertu de la place qu'il y occupe, ce passage semble avoir une liaison intime avec le fait y mentionné immédiatement avant, à savoir avec le fait de la première persécution subie par Tobie de la part de Sennachérib, récemment retourné à Ninive de sa malheureuse expédition en Palestine de l'année 701.

Mais il est à remarquer que le passage en question, I, 21-22, — II, 1^a, est une sorte de petit bloc erratique, arraché à sa place originaire, qui est venu s'échouer à l'endroit qu'il occupe actuellement dans le livre. Sa place originaire était après le chapitre XIII, où il faisait suite au récit contenu dans les chapitres, I, 1-20 et II-XIII, c'est à dire au récit de toute une série d'événements postérieurs à la *première* persécution subie par Tobie en 701 de la part de Sennachérib.

Dans le passage, I, 21-22-II, 1^a, il s'agit donc d'une *seconde* persécution à laquelle Tobie fut en butte à la fin du règne de Sennachérib. (1) Exaspéré par les mauvaises nouvelles qui lui venaient de la Palestine, le monarque

(1) Cela résulte déjà du fait que, lors de la première persécution, Tobie s'enfuit avec sa femme et son fils (I, 20), par contre, lors de la seconde persécution, il s'enfuit tout seul, car, après qu'il eut été gracié par Assarhaddon, sa femme et son fils lui furent rendus, II, 1^a.

assyrien se vengea de ses déboires sur les Juifs captifs à Ninive qu'il fit massacrer, défendant en même temps d'ensevelir les cadavres de ses victimes. Tobie contrevint de rechef à cet arrêt du tyran en donnant secrètement la sépulture aux corps de ses compatriotes mis à mort. Le fait fut éventé comme jadis, et Tobie fut contraint de s'enfuir de sa maison et de se tenir caché pour échapper à la mort. Sa maison et ses autres biens furent mis sous séquestre et sa femme et son fils retenus comme otages. SARA, sa belle-fille, avait été sans doute mise préalablement en lieu sûr.

L'identité pour ainsi dire absolue de ces faits avec ceux de la première persécution subie par Tobie aura été cause que ce second récit, qui faisait suite au chapitre XIII, fut considéré comme un pur doublet du récit, I, 19-21, et le passage, I, 21^b-22, comme devant être transposé à la suite de ce récit. De là la suppression du commencement du récit de la seconde persécution et le déplacement du passage, I, 21^b-22, de sa place originale immédiatement après le chapitre XIII à la place indue qu'il occupe actuellement dans les Versions du livre de Tobie, où il bouleverse l'économie historique et chronologique du livre.

Une fois le passage en question rétabli à sa place originale, à savoir après le récit, supprimé après le chapitre XIII, de la *seconde* persécution subie par Tobie de la part de Sennachérib sur la fin de son règne, tout rentre dans l'ordre tant au point de vue chronologique qu'au point de vue historique, et il n'y a plus rien dans son contenu qui prête le flanc à quelque difficulté.

Il résulte alors de ce passage que Sennachérib fut assassiné par deux de ses fils cinquante-cinq jours,

suivant le texte grec, quarante-cinq jours, suivant la Vulgate, I, 24, après qu'il fit rechercher Tobie une seconde fois pour le mettre à mort. (1)

A ce tyran succéda sur le trône un autre de ses fils, ASARHADDON, désigné par le texte grec sous le nom de SACHERDON. Le crédit, dont jouissait auprès du nouveau monarque un neveu de Tobie, ANAËL de son nom de famille, doté par Tobie du surnom d'AKHIJAR ou de « parent précieux, » à cause des bons services reçus de la part de ce parent, eut pour résultat que l'intercession d'Anaël auprès du souverain en faveur de Tobie en obtint la grâce pleine et entière de son oncle fugitif. Celui-ci fut autorisé, ainsi qu'il est dit dans le passage, I, 25, (Vulgate) et II, 1^a, (T. G.), à rentrer dans sa maison et à y rejoindre sa femme et son fils, qui y avaient été sans doute retenus en guise d'otages dans l'espoir de parvenir à mettre la main sur le fugitif au cas où il se hasarderait à venir les voir furtivement.

De l'exposé qui précède il résulte que du moment qu'on replace le petit bloc erratique, I, 21^a-22, II, 1^a, à sa place originale l'objection, qu'on a prétendu en tirer contre la véracité historique du livre de Tobie, tombe d'elle-même.

Une autre objection soulevée contre l'historicité du livre de Tobie est basée sur le nom d'ENEMESSAR donné dans le passage, I, 15, (T. G.), au père de Sennachérib, alors que l'histoire atteste que le dernier était le fils et le successeur de SARGON. Aujourd'hui il est généralement

(1) La Vulgate omet toute la partie du récit concernant l'avènement d'Assarhaddon au trône d'Assyrie après la mort de Sennachérib ainsi que de l'élévation d'Achiacharos au rang de premier ministre de ce monarque et des services rendus par ce personnage à Tobie, son oncle, faits mentionnés par les textes grecs et l'Itala dans le passage, I. 21-22.

reconnu que le nom ENEMESSAR n'est qu'une transcription vicieuse du nom de SALMANASSAR, sous lequel la Vulgate désigne le père de Sennachérib. Or, tel fut effectivement le nom de règne pris d'abord par Sargon au moment de son avènement au trône et il était connu sous le nom de SALMANASSAR (V.) et pas sous le nom de Sargon, à Tyr, (1) c'est à dire dans le voisinage de la tribu de Nephtali, à laquelle appartenait Tobie. Dès lors, rien d'étonnant à ce que Tobie, qui n'a certes point ignoré la proclamation de Sargon comme roi d'Assyrie avant la prise de Samarie par qui il fut déporté à Ninive après la chute de cette ville, ait désigné ce monarque dans son « Journal » sous le nom de SALMANASSAR, son premier nom de règne, et pas sous celui de SARRU-KENU ou de SARGON, qu'il prit plus tard. Ainsi tombe l'objection précitée.

On objecte encore contre la véracité historique du livre de Tobie la mention qui y est faite de compatriotes de Tobie déportés en Médie. Or, c'est là, prétend-t-on, un flagrant anachronisme attendu que la Médie était encore indépendante de l'Assyrie à l'époque du commencement du règne de Sargon.

Cette difficulté est plus apparente que réelle. En effet, pour la résoudre il suffit de tenir compte du fait mentionné par M. Vigouroux, (2) à savoir que « les Mèdes avaient envahi les pays situés à l'ouest de Rhagae et s'y étaient solidement établis dans les temps qui précédèrent

(1) En effet, voici ce que nous lisons à la fin d'un extrait de Ménandre inséré par Flavius Josephé dans ses *Antiquités juives*, livre IX, chapitre XIV : *Et hæc quidem sunt quæ in Tyrionum Annalibus de SALMANASSARE, assyrio rege, scripta inveniuntur.* C'est SARGON qui est désigné ici sous le nom de Salmanassar. — Voir TIELE, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, page 260.

(2) *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, pages 168-169.

l'avènement de Téglathpalassar III, l'avant-dernier prédécesseur de Sargon. Ce voisinage inquiéta les Assyriens. Téglathpalassar porta ses armes dans la direction du Zagros dès la seconde année de son règne ; il parcourut victorieusement la Médie dans toute son étendue et ses succès furent tels qu'il n'eut pas besoin d'y recommencer ses expéditions pendant tout le reste de son règne. » Rien dans l'histoire d'Assyrie ne révèle que soit Salmanassar IV, son successeur, soit Sargon aient eu à s'occuper de la Médie avant 716, date de la première campagne de Sargon contre ce pays.

D'ailleurs, il importe de remarquer qu'il semble résulter du contexte du passage, I, 15-18, que Tobie entra en faveur auprès de Sargon dans les dernières années du règne de ce monarque et se rendait parfois en Médie déjà assujettie alors par Sargon à l'Assyrie. (1) Or, ce n'est certes pas une hypothèse improbable que de supposer que, après avoir conquis la Médie, Sargon ait, suivant la coutume des monarques assyriens, transplanté la population de certains cantons mèdes en Assyrie et l'y ait remplacée par des captifs juifs déportés antérieurement en Assyrie.

Il résulte de là qu'on ne saurait pas tirer légitimement un argument contre la véracité historique du livre de Tobie du fait de la mention de l'existence en Médie de captifs juifs relevant de l'Assyrie à l'époque en question.

En ce qui concerne l'intervention d'agents surnaturels dans le livre de Tobie, nous avons montré dans notre travail déjà cité sur LE LIVRE DE TOBIE qu'il n'y a lieu de

(1) Voir notre travail : *La dynastie Déjocide* dans le MUSEON de Louvain, Mars, 1899, page 8, et page 4 du tirage à part.

tenir compte de ce qu'on prétend déduire de là contre l'historicité du livre. (1)

II.

Abordons maintenant l'examen du problème *Tobie et ΑΗΗΚΑΡ*, ou, en d'autres termes, examinons si, en présence de ce que raconte le livre de Tobie concernant *ΑΧΙΑΧΑΡΟΣ* et du contenu du roman d'*ΑΗΗΚΑΡ*, on est autorisé à dire que les données concernant *Achiacharos* et d'autres données encore ont été empruntées à ce roman et que cela prouve que l'auteur du livre de *Tobie* a voulu nous donner dans ce livre non pas un récit historique, mais un pur roman. Dans le but de faciliter l'intelligence de ce qui suit nous mettons sous les yeux du lecteur les passages en question du livre de *Tobie*.

Codex sinaiticus.

I. 21 ... καὶ ἐβασίλευσεν
Σαρχεδονός υἱός αὐτοῦ
(Sennacherib) μετ' αὐτόν,
καὶ ἐτάξεν Ἀχιάχαρον τὸν
τοῦ ἀδελφοῦ μου υἱόν (c'est
le vieux Tobie qui parle)
ἐπὶ πᾶσαν τὴν ἐκλογιστίαν
τῆς βασιλείας αὐτοῦ, καὶ
αὐτὸς εἶπεν τὴν ἐξουσίαν
ἐπὶ πᾶσαν τὴν διοίκησιν.

22. Τότε ἠξίωσεν Ἀχιά-
χαρος περὶ ἐμοῦ, καὶ κα-
τέθληθον εἰς τὴν Νινευτή. Ἀ-

Codex vaticanus.

I. 21 ... καὶ ἐβασίλευ-
σεν Σαρχεδονός υἱός αὐ-
τοῦ ἀντ' αὐτοῦ, καὶ ἐτάξεν
Ἀχιάχαρον τὸν Ἀναήλ,
υἱὸν τοῦ ἀδελφοῦ μου, ἐπὶ
πᾶσαν τὴν ἐκλογιστίαν
τῆς βασιλείας αὐτοῦ, καὶ
ἐπὶ πᾶσαν τὴν διοίκησιν.

22. Καὶ ἠξίωσεν Ἀχιά-
χαρος περὶ ἐμοῦ, καὶ ἤλ-
θον εἰς τὴν Νινευθί. Ἀχιά-

Vetus Itala.

Et regnavit post eum
(Sennacherim) Archedo-
nassar filius ejus pro eo,
et constituit Achica-
rum, filium fratris mei
Annanihel, super om-
nem euram regni, et
ipse habebat potestatem
super omnem regionem.

Tum petiit Achicarus
regem pro me : erat e-
nim consobrinus meus ;

(1) Au sujet de l'identification du démon *ΑΣΜΟΔΕΕ* du livre de *Tobie* avec *ἌΕΣΗΜΟΔΑΕΥΑ* avestique, voir dans le *Dictionnaire apologétique* de l'abbé Jaughey l'article *AHRIMAN* de Mgr de Harlez, et aussi ce que dit à ce sujet M. Halevy dans la *Revue sémitique*, livraison de Janvier 1900, page 43.

χειλάρος γὰρ ἦν ὁ ἀρχιου-
νογός· καὶ ἐπὶ τοῦ δακτυ-
λίου καὶ διοικητῆς καὶ
ἐκλογιστῆς ἐπὶ Σενναχη-
ρειμ βασιλέως Ἀσσυρίων,
καὶ κατέστησεν αὐτὸν Σα-
χερδονός ἐκ δευτέρας· ἦν
δὲ ἐξαδελφός μου καὶ ἐκ
τῆς συγγενίας μου.

II, 10. (Après que le
vieux Tobie est devenu
aveugle).

Καὶ Ἀχειάκαρος ἔτρεφεν
με ἔτη δύο πρὸ τοῦ αὐτὸν
βαδίσαι εἰς τὴν Ἐλυμαί-
δα.

XI, 17. Ἐν τῇ ἡμέρᾳ
ταυτῇ ἐγένετο χαρὰ πᾶσιν
τοῖς Ἰουδαίοις τοῖς οὖσιν ἐν
Νινεῇ. Καὶ παρέγενοντο
Ἀχεικάρ καὶ Ναβὰδ οἱ
ἐξαδελφοὶ αὐτοῦ χαίροντες
πρὸς ἑαυτοὺς.

XIV, 10. Ἴδε, παιδίον,
ὅσα Ναδὰβ ἐποίησεν Ἀχει-
κάρῳ τῷ ἐκθρεψάντι αὐ-
τὸν, οὐχὶ ζῶν κατηνέχθη
εἰς τὴν γῆν, καὶ ἀπέδωκεν
ὁ Θεὸς τὴν ἀτιμίαν κατὰ
πρόσωπον αὐτοῦ· καὶ ἐξήλ-
θεν εἰς τὸ φῶς Ἀχεικάρος,
καὶ Ναδὰβ εἰσηλθεν εἰς τὸ
σκότος τοῦ αἰῶνος ἔτι ἐζή-
τησεν ἀποκτεῖναι Ἀχεικα-
ρον. Ἐν τῷ ποιῆσαι με
ἐλεημοσύνην ἐξῆλθεν ἐκ
τῆς παγίδος τοῦ θανάτου
ἣν ἔπηξεν αὐτῷ Ναδὰβ,
καὶ Ναδὰβ ἔπεσεν εἰς τὴν

χαρος δὲ ἦν ὁ οἰνογός,
καὶ ἐπὶ τοῦ δακτυλίου,
καὶ διοικητῆς, καὶ ἐκλογι-
στῆς, καὶ κατέστησεν αὐ-
τὸν Σαχερδονός ἐκ δευτέ-
ρας· ἦν δὲ ἐξαδελφός μου.

II, 10. Ἀχειάκαρος δὲ
ἔτρεφεν με ἕως οὗ ἐπο-
ρεύθην εἰς τὴν Ἐλυμαίδα.

XI, 17. Καὶ ἐγένετο χα-
ρὰ πᾶσι τοῖς ἐν Νινευῇ
ἀδελφοῖς αὐτοῦ. Καὶ πα-
ρεγένετο Ἀχειάκαρος καὶ
Ναββᾶς, οἱ ἐξαδελφοὶ αὐ-
τοῦ. Καὶ ἦλθη ὁ γάμος
ἑαυτοῦ μετ' εὐφροσύνης
ἡμέρας ἑπτα.

XIV, 10. Τέκνον, ἴδε
τὴν ἐποίησεν Ἀδάμ Ἀχει-
κάρῳ τῷ θρεψάντι αὐτὸν,
ὡς ἐκ τοῦ φωτός ἤγαγεν
αὐτὸν εἰς τὸ σκότος καὶ ὅσα
ἀνταπέδωκεν αὐτῷ· καὶ
Ἀχεικάρου μὲν ἔσωσεν,
ἐκείνῳ δὲ τὸ ἀνταπόδομα
ἀπεδόθη, καὶ αὐτὸς κατέ-
βη εἰς τὸ σκότος· Μανασ-
σῆς ἔποίησεν ἐλεημοσύ-
νην, καὶ ἐσώθη ἐκ παγίδος
θανάτου ἣς ἐπηξεν αὐτῷ·
Ἀδάμ δὲ ἐπέπεσε εἰς τὴν
παγίδα καὶ ἀπώλετο.

et descendi in Ninive in
domum meam, et reddi-
ta est mihi uxor mea
Anna et filius meus
Thobias.

Achicarus autem pas-
sebat me annis duobus
priusquam iret in Li-
maidam.

In illa die erat gau-
dium magnum omnibus
Judaeis qui erant in
Ninive. Et venit Achi-
carus et Nabal, avuncu-
lus illius, gaudentes ad
Thobin. Et consumma-
tae sunt nuptiae cum
gaudio septem diebus et
data sunt ei munera
multa.

Nunc ergo, fili, exi à
Ninive et noli manere
hic ; sed quaecumque
die sepelieris matrem
tuam circa me, eadem
die noli manere in fini-
bus ejus : video enim
quòd multa iniquitas est
in illa et fictio multa
perficitur, et non con-
funduntur. Ecce filius
Nabad quid fecit Achi-
caro qui eum nutritiv,
quem vivum deduxit in
terram deorsum, sed
reddidit Deus malitiam

παρίδα τοῦ θανάτου καὶ ἀπολεσεν αὐτον.

Καὶ νῦν, παῖδιά, ἴδετε τὴ ποιεῖ ἐλεημοσύνη, καὶ τὴ ποιεῖ ἀδικία, ὅτι ἀποκτείνει.

illius ante faciem ipsius : et Achicar exiit ad lucem, Nabad autem intravit in tenebras aeternas, quia quaesivit Nabad Achicarum occidere.

Après qu'il a été établi plus haut que les objections faites contre l'historicité du livre de Tobie ne tiennent pas debout, nous aurions le droit d'opposer à l'objection déduite des passages allégués une fin de non-recevoir, une sorte de question préalable. Nous pourrions prétendre que les données concernant Achiacharos contenues dans le livre de Tobie sont strictement historiques à l'égal des autres et que c'est l'auteur du roman d'Ahikar qui a tablé sur ces données et sur d'autres encore du même livre et qu'il en a tiré les matériaux avec lesquels il a construit son roman. Cependant, afin de convaincre le lecteur du bien-fondé de cette dernière assertion étayons-la de quelques preuves.

Voici notre raisonnement. Du fait, que dans le cours presque tout entier du livre Tobie parle constamment à la première personne, (1) il résulte que c'est Tobie lui-même qui raconte sa propre histoire, que c'est lui, par conséquent, qui est l'auteur de la majeure partie du livre qui porte son nom. En ce cas, eu égard aux données du livre, ce récit date, quant à sa première partie, de la fin du VIII^e siècle, et, quant à sa partie finale, du commencement du VI^e siècle avant notre ère.

(1) Nous inférons cela des passages, I, 21-22 (Codex sinaïticus), qui doit être transposé après le chapitre XIII, et XI. 17 (ibidem), qui est à transposer après le passage, I. 21 22, car le fait y mentionné est certainement postérieur à celui dont il s'agit dans celui-là.

En effet, une fois qu'il est établi que les données principales du livre sont strictement historiques, — et la chose est établie, — la susdite déduction en ce qui concerne la date du récit devient incontestable.

Oserait-on prétendre que la composition du roman d'Ahikar est antérieure aux dates précitées ? Sans doute, non ! En ce cas, ne s'ensuit-il pas, d'une part, que les faits concernant le personnage Achiacharos, relatés dans le livre de Tobie ont le même caractère historique que le reste du livre, et, d'autre part, que l'auteur postérieur du roman d'Ahikar a puisé dans ce livre les données fondamentales de son roman ?

Ou bien, osera-t-on prétendre que les données du livre de Tobie concernant Achiacharos ne cadrent pas avec le reste de ce livre ? Cette dernière assertion est manifestement fausse. En effet, ces données s'harmonisent parfaitement avec le reste du contenu du livre, chacune d'elles, mise à sa due place, y apparaît comme réclamée par le contexte. On peut dire que quelques unes d'entre elles sont indispensables pour pouvoir rendre compte d'autres faits, et des plus importants, consignés dans le livre. Telles sont les données suivantes, à savoir, d'abord celle-ci, II, 10, qu'Achiacharos, neveu de Tobie, secourut son oncle dans son état d'indigence auquel l'avait réduit la première persécution à laquelle il fut en butte de la part de Sennachérib en 701, puis cette autre, I, 22, à savoir qu'Achiacharos, devenu le vizir du roi Asarhaddon, fils et successeur de Sennachérib, obtint de son royal maître la grâce de Tobie, qui avait été en butte à une nouvelle persécution de la part de Sennachérib moins de deux mois avant la fin tragique de son persécuteur.

Remarquons, en ce qui concerne la première donnée,

que le texte du Codex sinaïticus porte ceci : *Et Achiacharos me nourrit deux ans avant qu'il s'en alla dans l'Élymaïde*, (καὶ Ἀχιιάχαρος ἔτρεφεν με ἔτη δύο πρὸ τοῦ αὐτὸν βαδίσει εἰς τὴν Ἐλυμαίδα). Dans ce départ d'Achiacharos pour l'Élymaïde (1) il faut voir, nous semble-t-il, la fuite de ce personnage hors de l'empire d'Assyrie, sans doute parce qu'il avait appris qu'on l'avait dénoncé à Sennachérib comme ayant procuré à Tobie, son oncle, que le tyran recherchait en vain, une sûre cachette.

Il n'est plus fait mention d'Achiacharos qu'après la mort de Sennachérib et l'avènement d'Asarhaddon, son fils et son successeur, et cela en qualité de premier ministre du dernier. Ce n'est pas, nous semble-t-il, une conjecture improbable que de croire que, quelque temps après sa fuite en Élymaïde, Achiacharos se transporta de là à la résidence inconnue d'Asarhaddon hors de Ninive, où celui-ci, déjà associé au trône dans les dernières années du règne de son père, veillait à la sûreté de l'empire avec une partie de l'armée assyrienne, probablement, à l'époque en question, dans le voisinage de l'Élymaïde, contre laquelle avait guerroyé son père en 695 sans parvenir à s'en rendre maître. Achiacharos parvint à attirer sur sa personne l'attention d'Asarhaddon et à gagner sa faveur à ce point que celui-ci le créa son premier ministre après son avènement au trône en 680.

De cette manière les deux susdits faits concernant Achiacharos, relatés l'un, chapitre II, 10, malgré qu'il soit le premier dans l'ordre chronologique, l'autre, chapitre I, 22, s'enchaînent naturellement l'un à l'autre.

(1) S. Jérôme ne reproduit pas ce passage dans la Vulgate, mais celui-ci se lit aussi dans le Codex Vaticanus ainsi que dans l'Itala, laquelle porte également : *priusquam IRET in Limaidam*.

Nous avons montré plus haut que le passage, I, 21-22, (Codex sinaïticus), se trouvait placé originairement après le chapitre XIII. Nous considérons également les passages, XI, 17-18, 20-21, comme transposés hors de leur place originale, car, à notre avis, ces passages doivent faire suite au passage, I, 21-22. En effet, voici ce que porte selon le texte grec le passage, I, 21^a. *Il ne se passa point cinquante jours jusqu'à ce que ses fils l'assassinèrent, à savoir Sennacherib, et ils s'enfuirent dans les monts Ararat. Et Sacherdon, son fils, régna à sa place et il confia à ACHIACHAROS ANIËL, fils de mon frère, la gestion des finances de l'empire et toute son administration. Et Achiacharos intercèda en ma faveur et je vins à Ninive.*

Ce qui suit, v. 21^b, semble représenter une autre leçon du texte original conçue dans les termes suivants et insérée dans sa Version par le traducteur grec à la suite de la première leçon : *Et Achiarus était échanson et il avait la garde du sceau royal, il était en outre administrateur de l'empire et préposé aux finances.*

Et Sacherdon l'établit second après lui, et il était le fils de mon frère.

Comme suite à ce qui est dit à la fin du v. 22, (Itala) à savoir, *et je vins à Ninive*, le récit poursuit alors en ces termes : *Quand je rentrai dans ma maison, Anna, ma femme, et Tobie, mon fils, me furent rendus.* (Vaticanus, II, 1.)

A ce passage fait bonne suite la fin du passage, XI, 17, dans le texte grec conçue en ces termes : *Et il y eut une grande joie parmi tous ses parents établis à Ninive*, et à ce dernier le passage, XI, 20-21, (Vulgate), dont voici la teneur : *et Achior [Achiacar] et Nabath, cousins de Tobie, vinrent pleins de joie chez Tobie le félicitant de tous les biens*

dont Dieu s'était plu de le gratifier. Et tous firent festin durant sept jours avec de grandes réjouissances.

A mon avis, les divers passages que nous venons de citer forment ensemble un petit bloc détaché de sa place originale après la fin du chapitre XIII et indûment disloqué et transposé aux endroits où nous trouvons les épaves.

En égard à ce qui a été dit plus haut concernant Achiacar, neveu de Tobie, ce personnage ne rentra à Ninive qu'après l'avènement au trône d'Asarhaddon, en 680, d'où il suit que le récit, XI, 20-21, et une partie du contenu des vv. 17 et 19 n'ont rien de commun avec l'évènement du retour de Tobie le jeune de son voyage en Médie auprès de ses parents à Ninive en 691, c'est-à-dire onze ans avant l'avènement d'Asarhaddon.

Quand on considère attentivement la teneur actuelle du chapitre XI, on constate aisément que, à partir des vv. 10-11, son texte a été bouleversé. Voici comment, suivant notre sentiment, le texte était agencé originairement. Ayant appris l'arrivée de son fils, *Tobie sortit de la porte de sa maison, mais il tomba à terre, et son fils, courant vers lui, saisit son père*, vv. 10-11, puis, après avoir rendu la vue à son père, vv. 15-15^a, *son fils entra plein de joie dans la maison et il raconta à son père les grandes choses qui lui étaient arrivées en Médie*, v. 15^b.

A ce dernier passage fait très naturellement suite le récit contenu dans les vv. 16-17, dans le v. 18 (Vulgate) et dans le v. 19 T. G., mais, ainsi qu'il a été dit plus haut, il faut détacher de ce récit la fin du v. 17, et le v. 18, qui figure d'une manière plus complète dans la Vulgate, v. 20. A ce récit ainsi reconstitué font bonne suite les chapitres XII-XIII.

Suivant notre sentiment déjà exprimé plus haut, après le chapitre XIII suivait dans le texte primitif le récit, maintenant disparu en partie, d'une seconde persécution à laquelle Tobie fut en butte de la part de Sennachérib quarante-cinq ou cinquante-cinq jours avant le trépas de ce dernier. De ce récit il n'a été conservé que quelques fragments, à savoir dans le passage, I, 21-22, — II, 1^a, et dans les passages allégués du chapitre XI, la fin du v. 17 et le v. 18.

Ce qu'un remanieur peu intelligent du livre de Tobie a supprimé, c'est le début du récit de cette seconde persécution, considéré par lui comme un doublet du récit de la première persécution, subie par Tobie, à cause de l'identité du fait qui la provoqua, à savoir la sépulture donnée clandestinement par Tobie à ses compatriotes mis à mort, dont Sennachérib avait défendu d'ensevelir les cadavres. Ce remanieur ne remarqua point que l'époque à laquelle nous transporte le passage, I, 21-22, — II, 1, rattaché par lui au récit de la première persécution, est postérieure d'une vingtaine d'années à celle-là, qui date de l'an 701.

III.

Dans les pages qui précèdent nous croyons avoir montré suffisamment la cohésion intime avec le reste du contenu du livre de Tobie des passages, II, 10, (Codex Sinaïticus), I, 21-22, et de certains fragments du chapitre XI. Dans ces passages il est fait mention du personnage ANAËL Achiacharos, que d'aucuns prétendent identifier avec AMKAR, le héros d'un roman qui porte son nom, et, dans les passages, XI, 20 et XIV, 10^b, d'un second

personnage, désigné dans le Codex Sinaiticus sous le nom de NABAD et de NADAB, et dans la Vulgate sous celui de NABATH, un neveu d'Achiacharos, devenu son fils adoptif. La dernière qualité est mentionnée par le Codex sinaiticus.

On ne viendra point prétendre, je suppose, que la mention du dernier personnage n'a pas de raison d'être, supposé le livre de Tobie un livre historique, surtout dans un discours tenu aux siens par Tobie peu de temps avant sa mort.

C'est là une assertion qui ne tient pas debout, d'abord eu égard aux liens de parenté qui liaient Achiacharos à Tobie ainsi qu'aux services qu'il rendit à ce dernier, puis, d'autre part, eu égard aux liens de parenté qui liaient Nadab à la fois à Achiacharos et à Tobie, dont le premier était l'arrière-neveu.

Et qu'on ne dise pas que le langage de Tobie dans le passage, XIV, 10, est trop laconique et trop obscur pour qu'il ait pu être compris par ceux à qui il s'adressait. Remarquons, en effet, que Tobie tint ce discours devant son fils et les membres les plus proches de sa parenté. Or, peut-on supposer raisonnablement que ceux-ci aient ignoré les événements importants de la vie d'un proche parent élevé à la plus haute dignité de l'empire et l'ancien bienfaiteur insigne du chef de la famille ? Tobie avait-il besoin pour se faire comprendre d'eux d'entrer dans les détails de l'acte d'ingratitude commis par Nadab envers Achiacharos, son père adoptif, ainsi que du châtiement que le premier encourut de ce chef ? Évidemment, non.

Peut-être prétendra-t-on soutenir que l'énoncé même du passage en question, en tant qu'inintelligible pour

nous, du moins en ce qui concerne le véritable caractère de l'évènement mentionné, révèle que l'auteur du livre de Tobie a pris ce fait dans un autre récit où il était raconté avec tous ses détails et qu'il plaça la mention de ce fait dans la bouche de Tobie sous sa forme raccourcie actuelle qui suffisait à son but, qui était d'inspirer à sa postérité l'horreur de l'ingratitude.

Le contexte de tout le livre de Tobie proteste contre cette supposition par le fait même qu'il désigne les deux personnages en question comme de proches parents de Tobie et mentionne leurs relations avec le dernier. Celui-ci, n'avait donc guère besoin d'aller chercher ailleurs que dans ses propres souvenirs le fait qu'il mentionne. Quant à l'absence de la mention des détails de ce fait, celle-ci s'explique aisément. En effet, il suffit de se rappeler que le livre de Tobie fut rédigé par les deux Tobie en guise d'un Journal familial. Or, de même que les auditeurs du discours de Tobie, les premiers lecteurs du livre de Tobie, contemporains de l'évènement, ou à peu près, comprenaient à demi-mot. Puis, ils donnèrent à leur postérité respective l'explication du fait.

D'ailleurs, il n'était que naturel et dans l'ordre que dans le dernier discours avant sa mort Tobie manifestât sa joie et fit mention de l'heureuse issue finale pour Achiacharos du complot trâmé contre lui par son ingrat neveu et fils adoptif Nadab. C'est là une nouvelle preuve de la cohésion intime de ce que relate le livre de Tobie concernant ces deux personnages avec le reste du livre.

Puis, l'historicité du récit, aussi en ce qui concerne ces derniers, se trouvant établie par là même, c'était, d'autre part, une chose manifestement en harmonie avec le caractère de tout le récit que Tobie mit cet évènement

familial devant les yeux de sa postérité en guise d'un préservatif contre le vice d'ingratitude, à savoir en leur montrant l'ingrat Nadab périssant dans le piège tendu par lui à Achiacharos, son insigne bienfaiteur.

Enfin le passage en question, tel que nous le lisons dans le Codex sinaïticus, est suffisamment clair, même pour nous, bien entendu au point de vue de son but parénetique, à savoir en tant qu'il nous montre l'ingratitude envers son bienfaiteur châtiée exemplairement dans la personne de l'ingrat Nadab.

Après ce qui a été établi dans les pages qui précèdent concernant ce que le livre de Tobie relate au sujet du personnage Achiacharos, nous nous croyons autorisé à dire que c'est sur ces données qu'a brodé l'auteur du roman d'Ahikar.

Plus tard, d'autres auront puisé dans ce roman la matière d'autres contes similaires.

Déjà en 1880, M. George Hoffmann exprimait au sujet de l'antériorité du livre de Tobie par rapport au roman d'Ahikar, dont il parait n'avoir connu qu'un fragment, et de la dépendance du second par rapport au premier le même sentiment que nous.

En 1890, dix ans après l'écrit de M. Hoffmann, dit M. Cosquin, (1) un prêtre catholique, M. G. Bickell, aujourd'hui professeur à l'université de Vienne, a posé la question sur son vrai terrain dans une lettre à l'ATHENÆUM de Londres. (2)

Après avoir indiqué les différents passages du LIVRE DE TOBIE, où il est fait mention d'Ahikar, il ajoute : « L'his-

(1) *Revue biblique*, pages 57-58 année 1899.

(2) Année 1890, II, page 170.

toire d'Achikar doit nécessairement avoir été connue de l'auteur de TOBIE. Quant à cette hypothèse qu'une main, qui n'aurait pas eu grand'chose à faire, aurait fabriqué cette histoire avec les quatre allusions à Achiacharos dans TOBIE, on ne peut s'y arrêter un seul instant. En effet, pas une seule mention de Tobie, lequel, d'après le livre biblique, était l'oncle d'Achiacharos, ne se rencontre dans tout le livre d'Achikar.

Il y a plus : Achikar est présenté (dans son histoire) comme un païen qui, dans la suite, acquiert une connaissance quelque peu incertaine du vrai Dieu. Le diapason religieux du livre est assez peu élevé, et peut-être même ne date-t-il que d'une époque postérieure à la rédaction primitive. »

Dans ces réflexions finales ajoute M. Cosquin, M. Bickell avait comme pressenti, — ce qu'il ne pouvait connaître à l'époque où il écrivait, — la vieille version arménienne avec son introduction *nettement polythéiste*, qui nous paraît refléter la forme primitive.

La conclusion de M. Bickell, c'est que « la provenance originelle du livre demeure un problème. »

M. Cosquin partage entièrement le sentiment de M. Bickell, à savoir que « l'histoire d'Achikar doit nécessairement avoir été connue de l'auteur de TOBIE, » et que, par conséquent, l'histoire du sage Ahikar est plus ancienne que le livre de Tobie.

« Si cette autorité est une fois bien établie, dit M. Cosquin, (1) il en résultera d'une façon certaine que des allusions ont été faites par l'auteur de TOBIE à un ouvrage que personne assurément ne peut considérer comme his-

(1) *Revue citée*, page 79 et suivante.

torique ; il en résultera qu'il a introduit dans son récit des personnages d'un conte oriental, et l'on sera forcément amené à se demander si le LIVRE DE TOBIE est réellement un ouvrage historique, ou s'il ne serait pas une longue parabole, remplie sans doute d'excellents enseignements, mais toute d'imagination. »

Examinons donc les prétendues preuves alléguées à l'appui de ce sentiment nouveau et de quel poids elles pèsent mises en regard des preuves que nous avons alléguées plus haut pour établir le caractère strictement historique du livre de Tobie.

IV.

Commençons par examiner la preuve déduite, en faveur de l'antériorité du roman d'Ahikar par rapport au livre de Tobie, du « diapason religieux peu élevé » de cette œuvre, voire de la physionomie polythéiste ou païenne sous laquelle y apparaît son héros, notamment dans la Version arménienne considérée comme la version primitive. Tout autre aurait été, prétend-t-on, l'accent de cette œuvre au point de vue religieux, si son auteur en avait puisé les éléments fondamentaux dans le livre de Tobie, dont le ton monothéiste est fortement tranché d'un bout à l'autre du livre.

Ce raisonnement, impressionnant à première vue, a le tort de reposer sur une équivoque créée par le fait qu'on néglige de tenir compte d'un passage digne de remarque, qui se lit au début même du livre de Tobie, à savoir du passage, I, 4-6, dont voici le teneur selon l'Itala :

Lorsque je demeurais encore dans mon pays, dans le pays d'Israël, lorsque j'étais encore jeune, — c'est Tobie qui

parle, — toute la Tribu de Nephtali, mon ancêtre, avait renoncé à la Maison sacrée de Jérusalem..... et toutes les tribus apostates offraient des sacrifices à Baal, au veau (d'or de Béthel et de Dan), ainsi que la maison de Nephtali, mon ancêtre ; moi seul, je me rendais à Jérusalem à l'occasion des fêtes, etc.

A la suite de cette citation, M. Halévy (1) s'exprime comme il suit : « Tout s'explique maintenant. Akhiakar appartenait aux Israélites schismatiques qui, ayant abandonné le culte de Jérusalem, étaient tombés dans l'idolâtrie depuis la scission de Jéroboam. Ayant été transportés en Assyrie, ils continuaient sans scrupule leur culte idolâtrique : Akhiakar ne faisait pas exception. » En effet, où trouve-t-on dans les quatre passages relatifs à Achichoras le moindre indice d'où on puisse inférer que ce personnage était animé, au point de vue religieux, d'autres sentiments que le reste de ses compatriotes apostats de la tribu de Nephtali ? N'est-il pas, au contraire, plutôt insinué au moyen de la mention faite dans le passage, I, 24, des hautes dignités auxquelles fut élevé Achicharos par le monarque assyrien Asarhaddon que, loin d'être un vrai monothéiste intransigeant, Achicharos ne se faisait aucun scrupule de prendre part, en sa qualité de premier ministre, aux actes d'idolâtrie pratiqués par son royal maître dans des circonstances solennelles ?

Loin donc d'infirmer notre thèse de l'antériorité du livre de Tobie, par rapport au roman d'Ahikar, la physionomie polythéiste, sous laquelle Ahikar y est représenté, la confirme en ce sens que c'est là encore une donnée

(1) Voir l'article : TOBIE ET AKHIAKAR dans la *Revue sémitique*, année 1900, livraison de Janvier, page 45.

clairement suggérée par le passage précité du livre de Tobie, auquel l'auteur de ce roman a emprunté également le personnage Sennachérib.

Remarquons ici que, si la dette de reconnaissance, contractée par Tobie envers Achiacharos depuis le commencement de ses épreuves ; le retint de stigmatiser nominativement ce sien neveu du chef de son infidélité envers le Dieu de ses ancêtres, il l'engloba, cependant, avec le reste de ses compatriotes apostats dans le blâme qu'il leur décoche dès les premières lignes de son Journal, puis, itérativement, dans le passage, I, 12.

Pour établir que l'auteur du roman d'Ahikar n'a pas emprunté les données principales de son récit au livre de Tobie, on allègue encore le fait de l'absence d'une mention quelconque du personnage Tobie dans cette œuvre, ce qui est, prétend-t-on, absolument inexplicable dans la supposition de la dépendance de cette œuvre du livre de Tobie.

Cet argument à *silentio* ne tient pas debout : voici pour quel motif. Nous avons montré tout à l'heure que l'auteur du roman d'Ahikar a emprunté son personnage principal au livre de Tobie et tel que ce personnage y est représenté, au moins implicitement, à savoir comme un polythéiste.

Or, supposé que l'auteur eut introduit également le personnage Tobie dans son récit, il l'eut sans doute mis en scène tel que le dépeint le livre de Tobie. Il eut créé ainsi un parallèle entre Ahikar, son héros principal, d'une part, et Tobie, d'autre part.

Or, en suite de ce parallèle, le premier se fut présenté au lecteur sous la physionomie d'un apostat, d'un renégat de la foi de ses ancêtres, c'est à dire sous la physionomie d'un personnage méprisable. C'est ce qu'a compris l'auteur du roman et c'est ce qu'il a eu soin d'éviter en passant

entièrement sous silence le pieux Tobie, l'oncle de son héros apostat Ahikar. Loin donc d'être une preuve en faveur de l'indépendance de cet auteur vis à vis du livre de Tobie, son silence à l'endroit du personnage principal de ce livre est plutôt une preuve nouvelle qu'il a connu parfaitement bien le contenu du livre de Tobie et qu'il en a utilisé les données d'une façon intelligente.

Au nombre des emprunts faits au livre de Tobie, par l'auteur du roman d'Ahikar il faut mettre également, outre ceux qu'il fit aux quatre passages connus, l'emprunt du personnage Sennachérib qui joue dans le livre de Tobie un grand rôle en qualité d'artisan principal des infortunes de Tobie.

En intervertissant l'ordre chronologique, à savoir en faisant d'Ahikar le premier ministre de Sennachérib au lieu d'Asarhaddon, son fils et successeur, contrairement à ce que porte le livre de Tobie conformément à la vérité historique, l'auteur du roman signifie clairement son intention de passer sous silence les relations qui existèrent, selon le livre de Tobie, entre Ahikar et Tobie, certes pour un bon motif, ainsi que nous l'avons déjà dit.

C'est donc intentionnellement et par calcul et pas par suite d'une grossière méprise chronologique que cet auteur a agi ainsi. Et qu'on ne nous objecte pas qu'il s'est trompé également en faisant de Sennachérib le fils d'Asarhaddon, car on peut, à bon droit, voir avec M. Halévy (1) dans le nom SACHERON une substitution inintelligente, de la part d'un copiste de ce nom, connu de lui par le livre de Tobie, au nom de SARGON ignoré de lui, que portait son texte.

(1) Voir *art. cité*, page 61.

Le dernier nom ne figure qu'une seule fois dans la Bible, à savoir dans le passage, Isaïe, XX, 4.

Tout en soutenant que le roman d'Ahikar repose, quant à ses données fondamentales, sur un fond historique et que son auteur a emprunté celles-ci au livre de Tobie, mais en les remaniant suivant les exigences de son œuvre, nous concédons à M. Cosquin que les ultérieures amplifications ajoutées aux susdites données ne contiennent pas un brin de vérité historique. Cependant, on n'a pas pour cela le droit d'étendre ce jugement à tout le contenu du roman d'Ahikar. Nous pensons avoir établi suffisamment le contraire.

V.

Pour M. Halévy comme pour M. Cosquin le livre de Tobie est une œuvre dépourvue de tout caractère historique, une œuvre de pure imagination, une simple parabole. (1) Suivant le même savant, (2) le livre de Tobie a emprunté au roman d'Ahikar les quatre passages dans lesquels il est fait mention d'Achiachoras. A son avis, le roman et le livre en question sont tous les deux les produits d'un seul et même auteur, d'un Juif syrien qui vivait dans la seconde moitié du deuxième siècle avant notre ère et qui écrivit le livre de Tobie tout entier en hébreu et le roman d'Ahikar, partie en hébreu, partie en araméen, à l'instar du livre de Daniël. (5) L'original du roman fut donc un original hébréo-araméen et nullement un original grec. (4)

(1) *Article cité*, page 55.

(2) *Ibidem*, page 47.

(3) *Ibidem*, pages 47, 49, 58, 61.

(4) *Ibidem*, page 50. * L'auteur de Tobie, a, dit-il page 49, tiré la sub-

L'auteur de ces deux œuvres était versé dans la connaissance des divines écritures. (1) De la date même assignée à la composition de ces deux écrits M. Halévy infère que Néhémie est une sorte de prototype d'Achiacharos, et Esther, la fille adoptive de Mardochée, des deux neveux adoptés successivement par Achiacharos, à savoir de NADAN, selon son nom civil, ou NABAL, c'est-à-dire le pervers, selon son nom hébreu, et de NADAB, le dévoué, avec cette différence qu'Esther fut reconnaissante tandis que Nabal paya les bienfaits de son père adoptif de la plus noire ingratitude.

Il paraîtra sans doute fort étrange à maint lecteur qu'un même auteur juif, sans doute monothéiste, ait composé deux ouvrages, dépendants l'un de l'autre, si foncièrement différents l'un de l'autre au point de vue religieux, à savoir l'un exclusivement et strictement monothéiste, l'autre fortement teinté de polythéisme ou tout au moins d'un indifférentisme religieux très prononcé.

En présence de l'antériorité supposée du roman d'Achikar par rapport au livre de Tobie, devient surtout incompréhensible le fait de l'introduction dans ce dernier d'un personnage tel qu'Achiacharos, c'est-à-dire d'un renégat de la foi de ses pères. Il en est tout autrement du moment qu'on considère ce qui y est dit d'Achiachoras comme des faits historiques et Achiachoras lui-même comme un personnage historique. Dès lors, ces faits ne présentent plus rien de choquant au milieu des autres faits histo-

stance de son récit d'une série abondante d'étymologies hébraïques, et comme ces paronomasies ne peuvent produire leur effet que sur des lecteurs hébreux, il faut admettre qu'il a rédigé ce livre en hébreu et qu'il était un Juif instruit de la Palestine. »

(1) *Ibidem*, page 61.

riques qui les encadrent eu égard à la manière dont ces faits y sont relatés. En effet, Achiacharos y apparaît sous la physionomie d'un proche parent de Tobie orné de l'auréole du plus pur amour familial, comme un généreux bienfaiteur, ce qui est manifestement en parfaite harmonie avec le ton parénétiqne du livre qui exalte constamment la bienfaisance et met en relief que Dieu finit toujours par la récompenser au moyen des plus insignes faveurs. Quant à la tare de polythéisme dont Achiacharos apparaît infecté dans le roman, elle n'y est pas signalée et elle pouvait être passée sous silence eu égard au fait du retour d'Achiacharos à la foi de ses pères. D'ailleurs, dans une œuvre d'un ton monothéiste aussi tranché que le livre de Tobie, la mention de cette tare eut détonné en regard de l'éloge de la bienfaisance du personnage et de la mention dans le dernier discours de Tobie du péril auquel elle l'avait fait échapper.

Mais, du moment qu'on rattache le livre de Tobie au roman d'Ahikar et qu'on l'en fait tributaire, cette tare se révèle d'elle-même dans le personnage et rend peut-on dire inexplicable la mise en scène d'un tel personnage dans le livre de Tobie avec la caractéristique élogieuse qui lui y est attribuée.

Suivant ce qui a été dit plus haut, M. Halévy admet qu'Achiacharos adopta successivement deux de ses neveux à savoir d'abord Nadan-Nabal, puis, après la fin tragique de celui-ci, Nadab, un autre de ses neveux. A notre avis, le livre de Tobie ne mentionne qu'un seul neveu adopté par Achiacharos, à savoir celui qui paya son bienfaiteur de la plus noire ingratitude, car il provoqua contre lui un arrêt de mort en le faisant passer aux yeux du monarque assyrien pour un traître. Quelque temps après, Achiacha-

ros, à l'intention duquel Tobie avait pratiqué l'aumône afin que Dieu fit éclater son innocence, fut reconnu innocent et tiré du trou où il avait été tenu caché ; par contre, son ingrat neveu passa, en punition de sa dénonciation calomnieuse, dans les ténèbres éternelles, dans le Shéol (Job. X ; 22, εἰς γῆν σκοτεινὴν αἰώνιον, LXX,) c'est-à-dire qu'il paya de la vie son forfait. (1)

Des deux passages, où, à côté d'Achiacharos, est mentionné un de ses neveux, il me semble résulter qu'il s'agit d'un seul et même personnage, dont les copistes ont altéré le nom dans les diverses Versions. Dans le passage, XI, 17, la Vulgate l'appelle uniformément NABATH, l'Itala NADAB et NABAL, le Codex Vaticanus NASBAS et le Codex sinaïticus NABAD.

Dans le passage, XIV, 10, omis dans la Vulgate, le Codex sinaïticus l'appelle NADAD, l'Itala NABAD, et le Codex Vaticanus ADAM ou AMAN.

En présence, d'une part, du contenu du dernier passage, qui nous montre le neveu ingrat d'Achiacharos périssant lui-même victime de son acte de noire ingratitude envers son insigne bienfaiteur, puis, en présence, d'autre part, des diverses dénominations, telles que NADAB et NABAD, (Sinaïticus,) NABATH, (Vulgate) NASBAS (Vaticanus) et NABAL, (Itala,) le dernier nom me paraît avoir pour lui le plus de chance d'être le véritable nom du personnage en question, nom ominieux fatal, à l'instar de celui du mari d'Abigaïl, le brutal NABAL, I Samuel, XXV.

Du fait que Tobie prononça le discours contenu dans le chapitre XIV peu de temps avant sa mort arrivée en

(1) Voir le texte du passage, XIV, 10, du Codex sinaïticus cité plus haut.

649 et que l'évènement mentionné, v. 10, est certainement postérieur à l'avènement d'Asarhaddon en 680, date vers laquelle Achiacharos avait adopté Nabal avec lequel il alla féliciter Tobie, (XI, 17,) amnistié par ce monarque, (I, 22,) puis, de cet autre fait, à savoir que Tobie semble alléguer l'évènement en question comme relativement récent, nous inférons que cet évènement ressortit au règne d'Ashourbanipal, (669-625.) On comprend ainsi aisément que la calomnie de Nabal ait trouvé d'abord de l'écho auprès de ce monarque qui ne connaissait pas si intimement Achiacharos que l'avait connu son père et prédécesseur.

De tout ce qui précède il résulte que les quatre passages afférents à Achiacharos s'harmonisent parfaitement avec les autres données du livre de Tobie et qu'ils n'impliquent rien de romanesque ou de non-historique. Ils nous donnent un aperçu sommaire complet de l'histoire d'Achiacharos, proche parent et insigne bienfaiteur du héros du livre de Tobie. On ne saurait pas en distraire ces passages sans y créer une véritable lacune, et, partant, cette partie du récit a les mêmes titres à l'historicité que le reste du livre.

Nous ne saurions donc admettre avec M. Halévy que le livre de Tobie est une œuvre artificielle construite sur la base de l'étymologie des noms propres qui y figurent, une œuvre de pure fiction, en un mot un simple roman.

Nous ne saurions admettre non plus que les quatre passages afférents à Achiacharos aient été empruntés par l'auteur du livre au roman d'Ahikar, ni que, par conséquent, le second, dont, selon M. Halévy, la date ne remonte pas plus haut que jusqu'à la seconde moitié du deuxième siècle avant notre ère, soit plus ancien en date que le premier.

Nous croyons avoir établi que le livre de Tobie est d'un bout à l'autre un récit historique strictement dit. Quiconque lui dénie ce caractère ne saurait à fortiori voir dans les œuvres historiques, que nous a léguées l'antiquité, que des récits romanesques du genre de la *Cyropédie* de Xénophon.

Considéré comme un récit strictement historique, le livre de Tobie, écrit en guise d'un journal familial, date en partie de la fin du VIII^e siècle. Cependant, il ne fut achevé, tel qu'il nous est parvenu, qu'après la chute de Ninive en 608, eu égard aux additions y faites successivement par Tobie le jeune, et, après la mort de celui-ci, par un de ses fils.

De ces dates, confrontées avec la date alléguée par M. Halévy comme date probable de la composition du roman d'Ahikar, il résulte que le livre de Tobie ne saurait pas avoir fait d'emprunts à celui-là, puis, ultérieurement, que les deux œuvres ne sauraient point être les produits d'un seul et même auteur. Dès lors, continue à demeurer debout notre sentiment, à savoir que c'est l'auteur du roman qui a puisé dans le livre de Tobie les éléments fondamentaux de son œuvre.

VI.

Maintenant il nous reste à examiner quel fut le lieu d'origine et le caractère primitif du roman d'Akhikar.

Dans une étude récente, (1) dont M. Halévy nous donne un résumé substantiel, (2) que nous reproduisons partiel-

(1) Ce travail a pour titre : *Un conte babylonien dans la littérature juive, le Roman d'Akhikhar*, Paris, 1899.

(2) *Art. cité*, pages 39 41.

lement, M. Théodore Reinach exprime son sentiment comme il suit : « L'histoire d'Akhiakar et de Nadab (ou Nadan) est un très vieux conte babylonien, postulat d'un mythe solaire..... Le soleil, chassé par la lune, plonge dans la nuit et réapparaît bientôt pour y plonger la lune à son tour : tel Akhiakar, enseveli vivant par Nadan, ressuscite vainqueur et lui inflige le supplice même auquel il vient d'échapper.

Quand le sens du divin et le goût des mythes physiques commencèrent à se perdre, la légende sacrée descendit sur la terre. Akhiakar ne fut plus qu'un lumineux ministre de Sennachérib, Nadan un intrigant ténébreux..... L'abîme de la nuit, où plongent successivement les deux astres rivaux, devient un prosaïque sépulchre ou une « fosse » creusée sous le palais d'Akhiakar. Tout le reste, — maximes de sagesse, devinettes, épreuves pratiques, — est accessoire, broderie, remplissage. Le défi d'énigmes, qui se trouve aussi ailleurs, a été utilisé de bonne heure dans l'histoire d'Akhiakar, et, dans la première version purement humaine de ce conte, il ne comportait qu'une seule épreuve, celle du château aérien. Les devinettes sont venues ensuite s'y greffer par surcroît. »

« Ainsi donc, suivant M. Reinach, vers le milieu du V^e siècle avant J.-Ch. il y eut, dit M. Halévy, à Borsippa de Babylonie deux écrits relatifs à Akhiakar : 1^o un conte d'origine mythique qui incarnait la révolution quotidienne du soleil et de la lune dans la rivalité de deux personnages haut placés, le sage et illustre Akhiakar et le méchant et ténébreux Nadan ; 2^o une stèle contenant des préceptes moraux attribués au même Akhiakar, représentant l'astre lumineux. Démocrite se les appropriés en mettant son nom en tête du recueil et ne fut démasqué

que par les Babyloniens hellénisants après les conquêtes d'Alexandre.

Ces deux opuscules furent ensuite réunis ensemble et augmentés de devinettes, d'épreuves pratiques, compilation qui contribua à faire considérer Akhiakar comme un devin hors ligne aux yeux des informateurs de Posidonius.

Cet archétype babylonien fut traduit en araméen par un *païen*, traduction qui servit à son tour de modèle aux versions grecque et syriaque et peut-être aussi judéo-araméenne ou hébraïque.

C'est que, selon M. Reinach, « à leur tour les Juifs firent connaissance avec ce livre populaire, (à preuve le livre de Tobie,) et peut-être le traduisirent-ils dans leur langue.

La seule mention de l'AKHIAKAR (dans le livre de Tobie) était primitivement contenue dans le passage, XIV, 10 : l'auteur y voyait un exemple célèbre destiné à illustrer la justice divine, qui fait tomber le crime dans les pièges et les abîmes qu'il a lui-même creusés. Plus tard, un remanieur du livre de Tobie, craignant que cette citation *ex abrupto* ne parût choquante, voulut, par un lien artificiel, rattacher Akhiakar à la famille de Tobie. Il sema dans le cours du récit diverses allusions à cette parenté : Akhiakar, fils d'Anaël et neveu de Tobie, est un prototype de Néhémie ; il est l'échanson et l'intendant du roi Asarhaddon, (I, 21-22 ;) après l'accident arrivé à Tobie, il pourvoit à l'entretien de son parent jusqu'à son propre départ pour l'Élymaïde (II, 10 ;) lors de la guérison du vieillard, il est invité avec son neveu Nadab au repas de noces de Tobie le fils, (II, 18.) Tous ces passages, par leur inutilité absolue, le dernier même par son ineptie, trahissent clairement leur caractère d'additions tardives. »

M. Halévy fait suivre les déclarations de M. Reinach de cette remarque : « Quant au livre de Tobie, on ne nous dit pas de quelle catégorie de mythe il est tiré ; on se contente de lui assigner une origine également babylonienne. » (1)

Après cela, le même savant se met à démolir la thèse de l'origine mythique et babylonienne du roman d'Ahiqar et du livre de Tobie. Nous renvoyons le lecteur à cette démonstration. (2)

Quant à nous, nous tenons à relever la dernière allégation de M. Reinach suivant laquelle les trois autres passages concernant Achiacharos, contenus dans le livre de Tobie, en dehors du passage, XIV, 10, seraient à considérer comme des additions tardives au livre. Cela résulte, d'après lui, de leur inutilité absolue, voire même de l'ineptie du passage, II, 18 (17.) La dernière assertion, alléguée en guise de preuve de la précédente allégation, est absolument dénuée de fondement. En effet, nous avons montré plus haut que la cohésion des passages en question avec le récit qui les encadre est tellement intime que le récit présenterait une lacune tangible si on les supprimait. La chose devient manifeste du moment qu'on assigne à ces passages, indûment transposés, leur place originaire.

Sans doute, M. Reinach aurait-il jugé tout autrement au sujet du dernier passage s'il l'avait considéré ainsi qu'il doit l'être, à savoir comme énonçant le fait de félicitations apportées par Achiacharos à Tobie, son oncle, récemment amnistié et rentré en possession de sa femme, de son fils et de ses biens, grâce à l'intercession du pre-

(1) *Art. cité*, page 41.

(2) *Art. cité*, pages 41 et suivantes.

mier en sa faveur auprès d'Asarhaddon, son royal maître.

Dans deux études consacrées au Roman d'Ahikar (1) M. Cosquin attribue à cette œuvre une origine folkloriste. Incertain est, selon lui, le lieu d'origine du conte primitif dont le roman d'Ahikar n'est qu'un dérivé : incertaine est également la date de l'écllosion de ce rejeton. Cependant, il croit que le livre de Tobie, apparenté à ce dernier, lui est postérieur en date, attendu qu'il lui a fait des emprunts. Le conte du *Mort reconnaissant* est, selon le même savant, parmi les multiples contes similaires rencontrés dans les contrées les plus diverses qui forment ensemble un seul et même bloc et dont fait partie le roman d'Ahikar, le conte le plus primitif.

M. Halévy s'est attaché à démolir également la thèse de M. Cosquin et à établir que ni le roman d'Ahikar, ni le livre de Tobie n'entrent dans l'engrenage folkloriste tel que M. Cosquin s'est efforcé de le constituer. Il considère ces deux écrits comme les produits d'un seul et même auteur, probablement d'un Juif syrien qui vécut dans la seconde moitié du deuxième siècle avant J.-C. Cependant, ce savant admet avec M. Cosquin que dans le livre de Tobie il est fait des allusions au roman d'Ahikar, d'où suit l'antériorité en fait de date du premier, laquelle ne saurait être, cependant, qu'insignifiante, attendu que, selon lui, les deux écrits sont les produits d'un seul et même auteur.

Nous avons déjà montré plus haut que c'est le roman d'Ahikar qui a fait des emprunts au Livre de Tobie et que, pour ce motif, il est à considérer comme postérieur en date par rapport à celui-là.

Il nous reste encore à exprimer notre sentiment con-

(1) Voir *Revue biblique*, vol. IX, pages 50-82, et pages 510-513.

cernant l'auteur du roman d'Ahikar ainsi que concernant la date à assigner à cette œuvre. Mais, avant d'aborder ces questions, il sera, croyons-nous, utile de mettre sous les yeux du lecteur un résumé succinct de cette œuvre.

Voici ce résumé emprunté à l'article de M. Halévy, (1) qui l'a emprunté lui-même à M. Reinach : « Akhiakar, vizir du roi d'Assyrie Sennachérib et réputé pour sa sagesse aussi bien que pour son immense fortune, n'a jamais pu avoir des fils (malgré ses soixante femmes.) Las d'importuner les dieux de ses prières, il finit par adopter son neveu NADAN. Il l'instruit dans sa science, le présente au roi comme son successeur et lui abandonne même la gestion de ses biens. Nadan en abuse avec tant de scandale, montre tant de folie et de dissipation que le vieillard est obligé de le chasser de chez lui. Là-dessus Nadan, pour se venger, recourt à un moyen qui n'a jamais cessé d'être à la mode. Il contrefait une correspondance censément échangée entre Akhiakar et deux rois rivaux de Sennachérib et s'arrange de manière qu'elle tombe entre les mains du roi. Les lettres portent le sceau d'Akhiakar, elles révèlent les plus noires trahisons. (2) Sennachérib, sans vouloir rien entendre, ordonne qu'on coupe le cou au vizir félon. Heureusement Akhiakar avait jadis sauvé la vie à l'officier chargé de cette pénible mission. Un bienfait n'est jamais perdu. A la place du vizir, l'officier fait décapiter un esclave criminel (3) et cache le vieillard dans un trou creusé sous

(1) *Art. cité*, pages 30-32.

(2) Les éléments fondamentaux de ce qui est relaté jusqu'ici concernant Akhiakar et Nadan, noms et faits, constituent des emprunts faits aux passages suivants, I, 24, II, 17 et XIV, 10, du livre de Tobie.

(3) De même Tobie fait des aumônes afin que Dieu sauve son ancien bienfaiteur (XIV, 10, Cod. Sin.)

son propre palais ; de là il a la mortification d'entendre Nadan, entré en possession de son héritage et de ses honneurs, faire nuit et jour bombance au-dessus de sa tête.

Cependant, le roi d'Égypte, ayant appris la mort du sage vizir de Sennachérib, adresse un cartel au roi d'Assur : si Sennachérib lui envoie un architecte capable de lui bâtir un château entre la terre et le ciel et en même temps de répondre à toutes ses questions, (1) à lui les tributs d'Égypte pendant trois ans ; sinon, il devra pendant le même laps de temps payer au Pharaon les tributs de l'Assyrie. Naturellement, Sennachérib, sot comme un roi d'opérette, et Nadan, aussi obtus qu'ingrat, ne voient goutte au problème proposé par le Pharaon.

Sennachérib se lamente, il déplore le supplice, peut-être immérité, qui l'a privé d'un conseiller aussi sage qu'Akhiakar. (2)

A ce moment, l'officier chargé des hautes œuvres rentre en scène ; il se jette aux pieds du roi et lui révèle l'existence et la retraite de l'ex-vizir. Akhiakar sort de la tombe, où il a été enseveli vivant, « avec des cheveux traînant jusqu'à terre et des ongles crochus comme les griffes d'un aigle. » (3) Le roi, bientôt persuadé de son innocence, le rétablit dans ses dignités (4) et l'envoie, sous un faux nom, comme ambassadeur en Égypte pour accomplir les épreuves et deviner les énigmes du Pharaon. Bien entendu, Akhiakar s'acquitte brillamment de sa mission et revient chargé des présents du Pharaon et des tributs de l'Égypte.

(1) Echo du récit de Flavius Josèphe, *premier* siècle de notre ère, dans ses *Antiquités juives*, VIII, 5.

(2) Écho du livre de Daniël, VI, 20.

(3) Écho du livre de Daniël, IV, 30.

(4) Écho du livre de Daniël, VI, 23, 28.

A son retour, il obtient de Sennachérib que son neveu Nadan soit livré à sa merci.

Il le met aux fers, l'enferme à son tour dans un sombre cachot et lui adresse un très long sermon de morale assaisonné d'effroyables menaces. (1) Mais le ciel lui épargne le désagrément de se souiller du sang de son neveu : en entendant ses reproches, le corps de Nadan se met à gonfler, gonfler comme une outre... et finit par crever.

A la différence de l'histoire de Tobie qui forme une masse compacte, malgré les prières et les sermons qui s'interposent dans un but parénétiqne, le récit d'Akhiakar présente un cadre plus élastique, surtout dans sa dernière partie, composée d'une foule d'épreuves pratiques, de proverbes et de devinettes qui peuvent subir des additions ou des suppressions, voire être partiellement détachés pour former une petite collection de maximes à part. La version éthiopienne, bien qu'elle émane d'un texte arabe qui contenait le récit tout entier, a pris le dernier parti et s'est bornée à reproduire les maximes seules. L'histoire fondamentale, à l'abri de pareilles mutilations, voit néanmoins disparaître dans la version indienne l'épisode relatif à la punition du traître, et, au moyen du facile changement de noms propres, la scène est transportée dans l'Inde.

Les vicissitudes de ce conte chez les Grecs sont des plus curieuses. La version grecque, du moins la seule qui nous soit parvenue, met l'aventure sur le compte d'Ésope. Depuis longtemps nos lecteurs ont reconnu, en effet,

(1) Ce sermon peut être considéré comme une imitation du dernier discours de Tobie et notamment comme une amplification du passage XIV, 10 (Cod. Sin.).

dans l'histoire d'Akhiakar et de Nadan un épisode célèbre et facile à détacher de l'amusant roman qui a figuré pendant plusieurs siècles en tête de toutes les éditions des *Fables ésopiques* et qu'a traduit le bonhomme La Fontaine. L'auteur alexandrin ou gréco-romain, quel qu'il soit, auquel nous devons le roman d'Ésope, s'accorde sur toutes les circonstances essentielles du récit avec les versions arabe, syriaque, arménienne, slave du conte d'Akhiakar ; même les préceptes moraux placés dans la bouche du héros et les énigmes proposées par le pharaon sont de part et d'autre à peu près identiques. Seuls les noms diffèrent : Akhiakar s'appelle Ésope, son fils adoptif Ennos, le roi de Babylone, (et non de Ninive,) Lykéros, le bourreau Hermippos, le roi d'Égypte Nectanébo. Telles sont, du moins, les formes données par le texte dit de Planude ; mais dans la version plus ancienne, publiée par Westermann, le roi de Babylone porte le nom purement grec de Lyeurgue et le fils adoptif d'Ésope le nom transparent d'Ainos, c'est-à-dire « fable » en grec, dont Ennos n'est qu'une corruption. Le rédacteur a même, par inadvertance, laissé subsister un passage qui prouve que, dans une des formes du roman, Lyeurgue était roi en Grèce et non à Babylone. »

Dans le résumé, que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, nous avons signalé certains points de contact entre le récit concernant Akhiakar et son ingrat neveu Nadan ou Nabal et certains faits relatés soit dans le livre de Daniël, soit dans les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe. D'autres ont relevé également des points de contact entre le contenu du roman et certains passages bibliques du Nouveau Testament, entre autres ceux relatifs au Mauvais serviteur et à l'Enfant prodigue, voire aussi ceux relatifs au traître Judas et à sa fin tragique.

M. Cosquin a essayé d'établir l'inexistence de ces points de contact : par contre, M. Halévy s'efforce de les démontrer, à l'exception, cependant, du récit concernant le traître Judas. De ces points de contact M. Halévy déduit que le divin Maître a emprunté le fond des deux susdites paraboles au roman d'Akhiakar, dont la composition remonte, selon lui, à environ un siècle et demi avant l'ère chrétienne.

Mais M. Halévy a compris que le caractère strictement historique de l'épisode biblique relatif au traître Judas et à sa fin tragique est trop bien établi pour qu'on puisse songer à faire passer les ressemblances entre cet épisode et celui de la fin tragique du traître Nadan dans le roman d'Akhiakar pour des emprunts faits par les écrivains du N. T. à ce roman, car c'est précisément le contraire qui résulte de ce fait. Dès lors aussi tombe d'elle-même la thèse de l'éclosion de cette œuvre à une époque antérieure à l'ère chrétienne, sa composition ne saurait être que postérieure à notre ère, et on est autorisé à considérer cette œuvre comme faisant partie du bloc des multiples élucubrations romanesques construites sur la base de quelques données bibliques qui vinrent au jour au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne.

M. Cosquin essaie également d'écarter le point de contact, cependant manifeste, entre le fait de devinettes proposées à résoudre à Sennachérib par le pharaon et le fait similaire mentionné comme ayant eu lieu également entre Salomon d'Israël et Hiram, roi de Tyr, par l'historien juif Flavius Josèphe sur la foi de Menandre, qui avait puisé son récit aux archives de Tyr. Il s'agit donc ici d'une donnée historique mentionnant un fait historique antérieur de plus de trois siècles au règne de Sen-

nachérib. Il suit de là que l'emprunt est ici du côté de l'auteur du roman d'Ahikar.

Ce qui corrobore notre assertion à cet égard, c'est que nous avons déjà constaté antérieurement des emprunts faits par cet auteur au livre de Tobie et au livre de Daniël ce qui fournit une présomption fondée en faveur du fait qu'il chercha également des éléments pour la construction de son roman dans une œuvre telle que les *Antiquités juives*, œuvre apparentée d'assez près aux écrits bibliques.

Le fait de l'emprunt de l'idée de pareils défis entre rois de la part de l'auteur du roman d'Ahikar au dit ouvrage renverse la thèse de M. Cosquin concernant la haute antiquité du roman. En effet, celui-ci ne peut avoir vu le jour au plus tôt qu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne attendu que Flavius Josèphe vécut jusqu'en l'an 95 de notre ère.

Ce n'est pas seulement aux écrits de l'Ancien Testament qu'a fait des emprunts l'auteur du roman, il en a fait également aux écrits du Nouveau Testament. Et d'abord, il a emprunté à la parabole évangélique du Mauvais serviteur les principaux traits de la caractéristique de son personnage Nadan à qui Akhiakar avait confié l'administration de sa fortune. A l'instar du Mauvais serviteur du récit évangélique, (Matth. XXIV, 48-51, Luc, XII, 45-46,) Nadan se met à battre serviteurs et servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, (Luc, V, 25,) avec des ivrognes, (Matth. V, 49.) Surpris en flagrant délit par son maître, le Mauvais serviteur reçoit, selon le récit évangélique, un double châtiment, l'un ici-bas, où il est déchiré de coups, l'autre dans l'au-delà, où il partage le sort des réprouvés dans le lieu où « il y aura pleurs et grincements de dents. » Il en va de même

avec Nadan, sauf quelques additions empruntées aux récits bibliques concernant le traître Judas au moyen desquelles le romancier a modifié quelque peu les données du précédent récit évangélique. Cependant, les traits principaux sont restés.

Ainsi Nadan est également châtié doublement, à savoir d'abord en cette vie, puis, aussi dans l'au-delà. D'abord, la gestion des biens d'Akhiakar lui est enlevée ; rentré ensuite en possession de ces biens au moyen d'un acte de lâche trahison, il est livré par Sennachérib à Akhiakar, dont l'innocence a été établie. Akhiakar surprend le traître au milieu des orgies nouvelles auxquelles il s'est livré croyant mort son père adoptif ; il le fait déchirer de coups et il en appelle finalement contre lui au jugement de Dieu. Au même moment, le coupable gonfle comme une outre et crève, manifestation évidente de la divine vindicte, qui l'envoie, ainsi marqué du sceau des réprouvés, dans l'au-delà pour y recevoir un châtiment éternel.

De telles ressemblances ne sauraient pas être taxées légitimement, ainsi que le fait M. Cosquin, de « ressemblances accidentelles et toutes de surface. »

Il faut en juger de même des points de contact que présente le dernier méfait de Nadan avec le fait de la trahison de Judas.

Pour perdre leur maître, les deux personnages ont recours à un acte de lâche trahison. L'un, Nadan, imprime sur des pièces fausses, destinées à perdre son insigne bienfaiteur, le propre sceau de ce dernier ; l'autre, Judas, imprime sur la face de son divin bienfaiteur le sceau d'un perfide baiser au moyen duquel il le fait reconnaître par ses ennemis qui veulent le faire périr.

Dans l'un et dans l'autre cas l'acte de trahison semble

avoir atteint son but. Akhiakar et Jésus sont condamnés à mort : au premier abord, l'un et l'autre semblent avoir disparu à tout jamais de la scène de ce monde. Mais l'un et l'autre y réapparaissent ensuite vivants et dans des conditions meilleures qu'auparavant. Quant aux deux traîtres, ils subissent un sort final, au fond identique. Judas se pend, tombe du gibet sur le sol, son corps crève et ses entrailles se répandent sur la terre, S. Matthieu, XXVII, 5, et Actes des Apôtres, I, 18.

Nous avons vu plus haut que Nadan périt également en crevant comme une outre.

On peut relever encore d'autres points de contact entre l'histoire des deux personnages en question. Ainsi à Judas le divin Maître avait commis l'administration des aumônes qui lui étaient faites tout comme Akhiakar avait confié à Nadan l'administration de ses biens.

L'un et l'autre abusèrent de la confiance de leur mandant. Judas encourut même de ce chef l'épithète infâmante de voleur, Évangile S. Jean, XII, 6.

Enfin, de même que Nadan pour se venger de son bienfaiteur qui l'avait, à bon droit, disqualifié en lui retirant la gestion de ses biens et en même temps pour rentrer dans la jouissance de ces biens, commit son acte de trahison, ainsi agit également Judas, déjà disqualifié, en vue d'un gain pécuniaire comme prix de sa trahison.

Nous nous croyons autorisé par ce qui précède à affirmer que l'auteur du roman d'Akhiakar a amalgamé ensemble les données de la parabole évangélique du Mauvais serviteur et les données bibliques concernant le traître Judas et que, au moyen de ces données, il a forgé la caractéristique de son personnage Nadan ainsi que de la fin tragique de ce dernier.

Ces récits respectifs présentent des points de contact si multiples et si intimes qu'on n'a guère le droit de les considérer, ainsi que le fait M. Cosquin, comme des « ressemblances accidentelles et tontes de surface. »

De ce qui a été établi jusqu'ici nous pouvons, nous paraît-il, tirer cette conclusion, à savoir que le roman d'Akhiakar n'a vu le jour que postérieurement au premier siècle de notre ère et qu'il est l'œuvre d'un Juif converti au christianisme. A l'instar des Apocryphes d'origine chrétienne, éclos à une époque postérieure au premier siècle, ce roman a des attaches bien marquées avec des écrits canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament : son auteur y a puisé les données fondamentales de son œuvre, mais, comme de juste, il les a accommodées au caractère propre de cette œuvre et au but qu'il avait en vue.

Supposé, ce qui nous semble très probable, que cette œuvre ait été composée dans un but de prosélytisme, à savoir dans le but d'attirer les Gentils au christianisme, on comprend très bien que son auteur Judéo-chrétien ait mis en évidence ce que le livre de Tobie a discrètement voilé, à savoir le fait du polythéisme de son héros. On comprend également qu'il nous le dépeint d'abord élevé au faite de la fortune et des honneurs, puis, tombé de là dans de suprêmes infortunes, implorant dans sa détresse, d'abord, mais en vain, le secours de ses dieux pour en sortir, et se mettant enfin à implorer le vrai Dieu, qui exauce sa prière et le tire du piège fatal dans lequel avait espéré le faire périr son ingrat neveu Nadan, qui périt lui-même victime de son acte de trahison.

Du moment qu'on se place au point de vue de la susdite hypothèse en ce qui concerne la personne et la qua-

lité de l'auteur du roman d'Abikar ainsi que de l'époque de la composition de cette œuvre, on comprend aisément les emprunts faits par cet auteur aux écrits bibliques et aux *Antiquités juives* de Flavius Josèphe, ouvrage apparenté de près à ces écrits.

On comprend également que, en sa qualité de Juif probablement converti récemment au christianisme, il n'était pas parvenu déjà à se dégager totalement des enseignements des Docteurs de son époque, notamment de celui-ci mentionné par le divin Maître dans l'Évangile selon S. Matthieu, V, 45, en ces termes : *Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. »* C'est là, en effet, la maxime qu'il fait mettre en pratique par Akiakar, le héros de son livre à l'égard du traître Nadan, son ingrat neveu, qu'il fait jeter en prison, puis flageller, et sur la tête duquel il invoque la vindicte divine jusqu'au moment où le coupable succombe sous ses yeux, sans avoir égard ni à l'aveu repentant que celui-ci fait de ses crimes, ni à ses appels désespérés à sa bonté, à sa pitié et au souvenir de la miséricorde de Dieu à l'égard du pécheur repentant.

Dès lors, le châtimeut infligé à Nadan par Akhiakar revêt manifestement le caractère d'une vengeance personnelle en opposition avec l'enseignement formel du divin Maître, qui proteste, vv. 44-45, contre la fausse maxime énoncée dans le passage précité de S. Matthieu en ces termes : *Mais moi je vous dis : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et pleuvoir sur les justes et les injustes. »*

La conduite du héros du roman à l'égard de son neveu coupable est exactement le contrepied de l'enseignement du divin Maître tel que nous venons de l'entendre énoncer et tel aussi qu'il résulte de la parabole de l'Enfant prodigue. En effet, ce dernier, aussitôt qu'il manifeste son repentir devant son père, est reçu en grâce par ce dernier : par contre, Akhiakar reste inexorable à l'égard de son neveu, son fils adoptif. D'où il résulte que l'auteur du roman ne fait point état de l'enseignement donné par cette parabole et que, par conséquent, celle-ci n'a rien à faire avec son œuvre, et que, bien moins encore, elle peut être considérée comme un emprunt fait à cette dernière.

*
* * *

Résumons maintenant en quelques mots ce que nous croyons avoir établi dans les pages qui précèdent.

Le livre de Tobie est un récit historique strictement dit, contemporain des événements y relatés et composé par des contemporains de ces événements. Ce journal de famille embrasse une période de temps d'environ un siècle et demi, car les premiers faits qu'il mentionne sont antérieurs de plusieurs années à l'an 721, date de la chute de Samarie et de la fin du royaume des dix tribus, et les derniers postérieurs à l'an 608, date de la chute de Ninive et de la fin de l'empire d'Assyrie.

Aucune des objections soulevées contre l'historicité du livre ne tient debout. De là il résulte déjà que ce qu'il relate au sujet d'Akhiakar et de son neveu est à considérer également comme strictement historique attendu que l'histoire du premier est indissolublement liée à celle de Tobie, voire à ce point que sa suppression créerait une

lacune réelle dans l'histoire du dernier. Il suit ultérieurement de là que les passages en question ne sauraient être des emprunts faits à une œuvre d'imagination telle que le roman d'Akhiakar, d'ailleurs postérieure de plus de six siècles à l'achèvement du livre de Tobie. C'est, au contraire, le romancier qui a pris dans ce livre les deux personnages principaux de son récit ainsi que les éléments fondamentaux de leur caractéristique.

Le même auteur a fait entrer dans la construction de son œuvre d'autres éléments encore empruntés les uns au livre de Daniel, d'autres aux écrits du N. T. voire même aux *Antiquités juives* de Flavius Josèphe.

Du fait de ces derniers emprunts il suit que cet auteur vivait sous l'ère chrétienne, postérieurement au premier siècle, qu'il était probablement un Juif récemment converti au christianisme qui écrivit son œuvre dans un but de prosélytisme parmi les païens, mais qui n'était pas encore parvenu à ce moment à s'élever à la hauteur de l'idéal de la pratique chrétienne de la vertu de charité tel que le divin Maître l'avait inculquée par son exemple et par sa doctrine, à preuve la vengeance personnelle et inexorable qu'il laisse tirer par le héros du récit de son coupable neveu.

Le roman d'Akhiakar peut donc être classé à bon droit parmi les multiples écrits d'origine judéo-chrétienne éclos depuis le premier siècle de notre ère au sein du Christianisme.

FL. DE MOOR.

COMPTE-RENDU.

Allgemeine Geschichte der Philosophie, mit besonderer Berücksichtigung der Religionen, von Dr PAUL DEUSSEN, Professor an der Universität Kiel. Erster Band. 1. Abtheilung. Allgemeine Einleitung und Philosophie des Veda bis auf die Upanishad's. 2. Abth. Die Philosophie der Upanishad's. 1899. 2 vol. in-8 de XVI-336 et XII-368 pp. Leipzig, Librairie de F. A. Brockhaus.

L'ouvrage que nous présentons ici à nos lecteurs est d'une réelle importance pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la pensée hindoue. Si le Dr Paul Deussen s'occupait uniquement de spéculations philosophiques, nous laisserions à d'autres le soin d'étudier ses livres : il est un disciple fervent de Schopenhauer, et nous sommes loin de partager cet enthousiasme. Mais le savant professeur de l'Université de Kiel, en se proposant d'écrire une histoire générale de la philosophie, a fait dans son plan une très large place à la philosophie hindoue : c'est à cause de cela que son ouvrage éveille notre intérêt, et qu'une recension de cette œuvre entre parfaitement dans le cadre de cette revue.

M. Paul Deussen estime que les anciens savaient mieux et pénétraient d'un regard plus perçant des idées mal élucidées, même de nos jours, et ce qu'il appelle « les abîmes de notre propre intérieur ». La raison en est, selon lui, qu'ils « habitaient plus près des dieux », comme dit Platon, et qu'ils n'étaient pas empêtrés dans le chaos des traditions. Nous ne sommes pas de l'avis du savant professeur : si certains philosophes primitifs avaient une puissance de pensée qui justifie jusqu'à un certain point le mot de Platon, leur science philosophique était très incomplète et beaucoup plus insuffisante que la nôtre. Et, en ce qui concerne la tradition, il faut ajouter qu'elle peut transmettre des vérités aussi bien que des erreurs : c'est grâce aux enseignements de nos devanciers que nous possédons un ensemble si merveilleux de vérités philosophiques acquises pour toujours. Dans tous les cas, si nous avons peu de lumières qui nous viennent de la pensée hindoue, nous devons toutefois l'interroger, ne serait-ce que pour connaître tout ce que peut rêver l'esprit humain livré à ses propres forces. Au surplus, M. P. Deussen, mieux que personne, nous retrace les évolutions de cette pensée, et nous sert de

guide dans le dédale des systèmes philosophico-religieux des Hindous. Notons bien que, avec beaucoup de raison, il examine en même temps et éclaire l'une par l'autre la religion et la philosophie : comment agir autrement, quand il s'agit de l'Inde ? Dans ce pays, où la notion de la divinité est presque toujours si confuse, la religion n'est-elle pas souvent un pur système philosophique ? Voyez plutôt le bouddhisme !

Dans tous les cas, ç'a été pour nous un vrai plaisir de lire les deux premières parties de cette histoire de la philosophie indienne. Pour nous la raconter savamment, il fallait un esprit apte aux grandes généralisations. Et pour nous en montrer l'enchaînement, il était nécessaire qu'il sût analyser la pensée dans ce qu'elle a de plus ténu. M. Paul Deussen possède ces qualités, et c'est pourquoi il a mis dans son livre tout l'ordre et toute la clarté possibles. Prenons un manuel d'indianisme, celui de M. Leopold von Schröder, par exemple. Nous y verrons sans doute que la philosophie hindoue est pleine d'incohérences, mais nous n'en connaissons pas la raison. M. P. Deussen nous donne, au contraire, l'enchaînement logique des systèmes, et la lecture de son livre nous laisse l'esprit satisfait. Nous ne prétendons pas, il est vrai, qu'il est toujours tombé juste, et que les choses se sont passées comme il le dit : mais il est vraisemblable qu'elles se sont passées ainsi. Quand il s'agit de l'Inde, c'est un résultat déjà très satisfaisant.

Au surplus, si quelqu'un nous objectait que certaines explications données par le savant professeur ont été trouvées par d'autres, il reste toujours qu'il a su les élucider et les coordonner dans un exposé à la fois très complet et très méthodique. Nous renvoyons particulièrement aux chapitres où il raconte l'histoire de Brahman et celle des idées eschatologiques dans l'Inde. C'est en étudiant celles-ci, dans leur évolution, que l'on peut se rendre compte du nirvâna bouddhique.

Cette première partie, consacrée à la philosophie indienne, comporte elle-même trois divisions, correspondant à trois périodes bien déterminées :

La période des hymnes, au moment où la pensée hindoue commençait à se produire sous une forme proprement religieuse, quand les Aryas habitaient encore le Penjab.

La période des Brahmanas, quand cette pensée se développait dans un sens philosophique et aboutissait aux doctrines expliquées dans les Upanishad's. Les Aryas étaient d'ores et déjà maîtres de la vallée du Gange.

Enfin, la période où ils avaient conquis l'Inde toute entière et possédaient une civilisation puissante. Alors les doctrines des Upanishad's s'épanouissent en systèmes philosophiques, soit orthodoxes, soit hétérodoxes, parmi lesquels il faut placer le bouddhisme.

Dans les deux volumes que nous avons sous la main, le Dr P. Deussen n'a étudié que les deux premières périodes. Nous attendons impatiemment la dernière partie de son œuvre, et nous lirons avec un intérêt tout particulier ce qu'il nous dira du bouddhisme et de l'originalité de cette prétendue religion.

A. LEPITRE.

ANNÉE 1901.

A. CARNOY. Le Latin d'Espagne d'après les inscriptions.	74, 129
R. DE LA GRASSERIE. Du verbe prépositionnel.	327
L. DE LA VALLÉE POUSSIN. Sarvadarçanasariḡraha.	52, 171
FL. DE MOOR. Tobie et Akliakar.	445
V. ERMONI. Diodore de Tarse et son rôle doctrinal.	422
A. HEBBELYNCK. Les Mystères des Lettres grecques	5, 369
S. RINK. Tu-pi-lak.	415
ETIENNE SOUBRE. La tribu des Şoleïb.	34
P. VAN DEN VEN. S. Jérôme et la Vie du moine Malchus le Captif.	208

MÉLANGES.

H. E. MEDLYCOTT. Le Premier Livre imprimé dans l'Inde.	117
L. V. P. Bouddhisme. — Notes et Bibliographie.	353

COMPTE-RENDU.

Dr PAUL DEUSSEN. Allgemeine Geschichte der Philosophie, mit besonderer Berücksichtigung der Religionen. — A. LÉPITRE.

CHRONIQUE.

I, 120.

ANNÉE 1901.

A. CARNOY. Le Latin d'Espagne d'après les inscriptions.	74, 129
R. DE LA GRASSERIE. Du verbe prépositionnel.	327
L. DE LA VALLÉE POUSSIN. Sarvadarçanasaiṅgraha.	52, 171
FL. DE MOOR. Tobie et Akhiakar.	445
V. ERMONI. Diodore de Tarse et son rôle doctrinal.	422
A. HEBBELYNCK. Les Mystères des Lettres grecques	5, 369
S. RINK. Tu-pi-lak.	415
ETIENNE SOUBRE. La tribu des Şoleib.	34
P. VAN DEN VEN. S. Jérôme et la Vie du moine Malchus le Captif.	208

MÉLANGES.

H. E. MEDLYCOTT. Le Premier Livre imprimé dans l'Inde.	117
L. V. P. Bouddhisme. — Notes et Bibliographie.	353

COMPTE-RENDU.

Dr PAUL DEUSSEN. Allgemeine Geschichte der Philosophie, mit besonderer Berücksichtigung der Religionen. — A. LÉPITRE.

CHRONIQUE.

I, 120.

LE MUSÉON

REVUE D'ÉTUDES ORIENTALES

FONDÉ EN 1881 PAR CH. DE HARLEZ

SUBVENTIONNÉ PAR LE GOUVERNEMENT ET PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

XXI

LOUVAIN

1902



LE MUSÉON

LE MUSÉON

ÉTUDES

PHILOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUSES

publie par PH. COLINET et L. DE LA VALLÉE POUSSIN

Fondé en 1881 par Ch. de HARLEZ.

NOUVELLE SÉRIE.

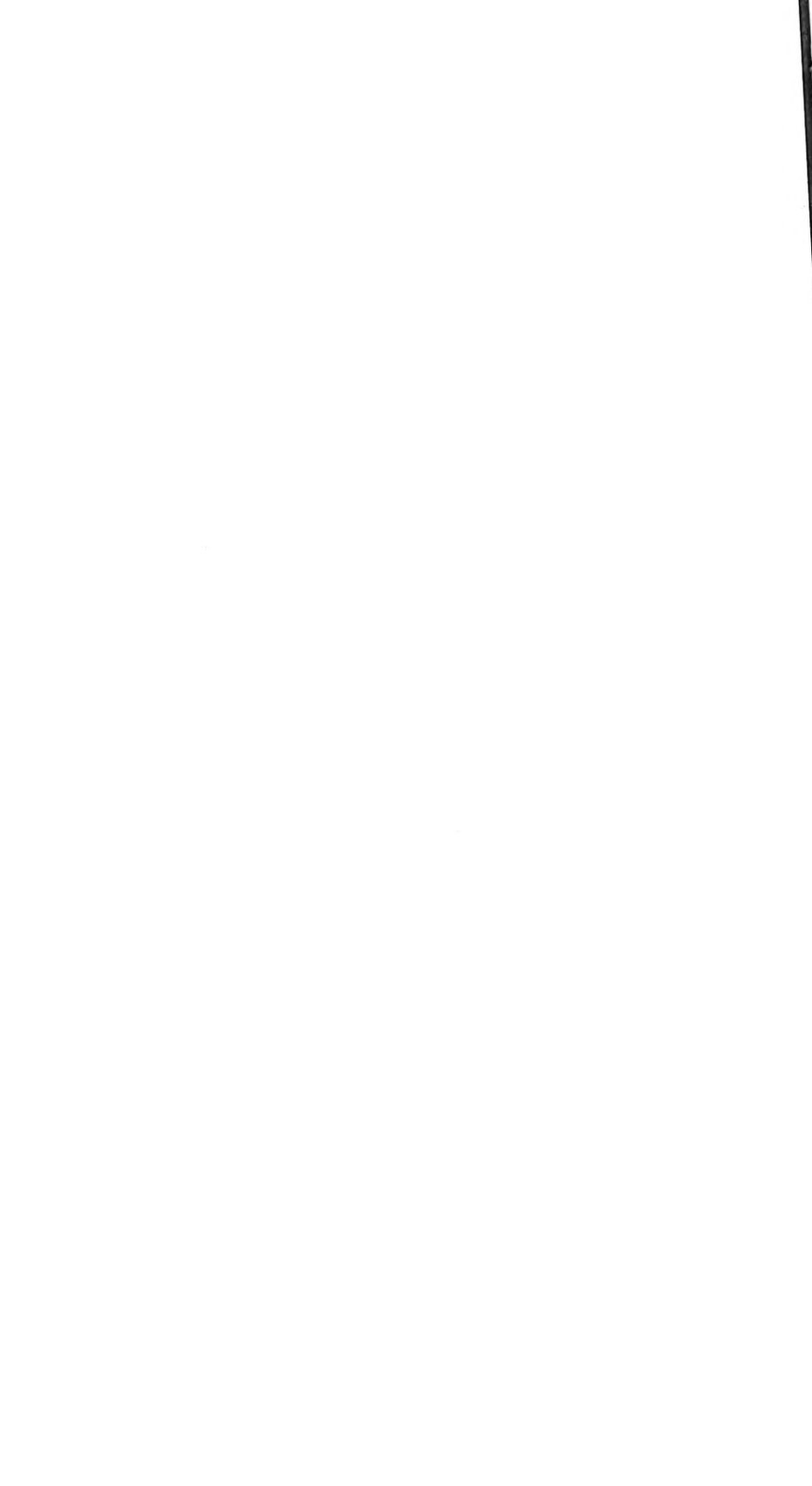
VOL. III.

LOUVAIN

J.-B. ISTAS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

90, rue de Bruxelles, 90

—
1902



LE LATIN D'ESPAGNE

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

ÉTUDE PHONÉTIQUE ET MORPHOLOGIQUE.

(Suite.)

§ 16. LA DIPHTONGUE *au*.

au > *ō*.

closa BAH. 34 p. 417 (fin du 2^e s. — Estrémadoure).

Orieses 5626 (= 2540) (Galice) = *Aurienses* ?

Oreceti ? 2723.

Olo 4070.

Olus 1450.

Clodius 50, 51 et passim. — On a aussi Κλωδιω sur une inscription grecque de Malaga.

Clodianus 1188. — Sur la même inscription, on lit *Claudiati*.

Loreius 5022, 309.

Loricus 1164 (Leç. douteuse). En Italie, on a beaucoup plus souvent les formes en *ō* (*Lorcia*, *Lorentia*, *Lorenia*, *Lorilana*) que celles en *au* (*Laura*, *Laurentinus*, *Laurianus*). *Lauricus* et *Laurus* y sont introuvables.

Polla 3447, 386 (*Polla Pollionis filia*). — *Polla* est la forme ordinaire en Italie.

Poli 4970. 400.

Torius 3270. — On a *Taurius* 34(8).

Plotus 194 (Olisipo) 6257. 147 (Emporiae) 3925 (Saguntum). Très ancien en Ombrie.

Inversément, on a *scauria*, *scaureis* (= σκωρία) 5181. Metal. Vipasc. (fin du 1^{er} s.).

au > ũ.

clusa 4550 (Barcino).

clusuris 3386 (Guadix. — Fin du 2^e s.).

Fusto BAH. 34. p. 57 (Complutum).

Murus 5891. La pierre portait peut-être une ligature unissant l'A et l'V.

Plutus 4367 Comparez *Plouti* 6257. 198.

Rucius 3654 (Lecture douteuse). — *Rōcius* est fréquent en Italie dès une époque ancienne. Je ne sais s'il y a un rapport entre ces noms et *raucus*. On lit *Roucius* CIL XII 3861 mais ce nom est peut-être tiré du gaulois *Rouca*.

Cludio 4206 (Tarraco).

Pullus 442, BAH. 36 p. 7.

Pullinus 2132, EE. 8. 108.

Pulia 2788. On trouve *Pulia* à Préneste (Conway. 307). Comparez *Pouli*. 4970. 401 (Tarraco) *Pullus* n'est apparemment pas le même nom que Paulus.

Turius, *Tureus* 744, 745, 788. — *Turius* se rencontre parfois en Italie. — Le nom lusitanien *Tureus* est peut-être d'origine différente. Je le rattacherai volontiers à la même racine que *Turais*, *Turaucicus*, noms barbares hispaniques. Il n'a pas de rapports avec *taurus*.

au > ou.

Poulli 4970. 407 (Tarraco).

Plouti 6257. 198.

au > ā.

exadi IHC. 380 (Asturies) (Anthol. du 8^e s.).

Agustas IHC. 2, 26, 29, 71, 91.

Ag[ustus] 4510 (Barcino — 1^e moitié du 2^e s.).

Austo (= Agosto) 5728 (= 2705) 3^e siècle (Astur. transmont.).

Tari 142. On lit *Tauro* sur la même inscription. Hübner pense qu'on pourrait lire [*Pul*]tari.

Cladio 4638 (a. 275). 432 (Leçon rejetée par Hübner).

Scarus 4970. 457. — *Scaurus* est un antique *cognomen* de la *gens Aemilia* — *Scarus* se lit dans CIL. 5. 1450.

Glacus 5038 (Italica).

Fasti 6257. 77 (Carthago nova).

Prasius 1643 (2^e siècle) (Leçon douteuse). — On lit *Prausia* en Campanie (Conway II p. 580). *Prosiu* est fréquent en Italie.

au > *ae*.

maesolium 214 (Olisipo).

mesoleus 4174 (Tarraco).

misolio 5144 (Faro).

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau précédent pour se rendre compte de la complication qui règne dans l'histoire de la diphtongue *au*. Ce problème n'a pas encore reçu de solution bien satisfaisante. J'ai tâché de me faire une opinion dans la question en me basant sur les longues listes d'exemples de M. Schuchardt (Vok. II 501, sqq.) et de M. Birt (Rhein. Mus. 52. Ergänzungsheft, 1-218).

1. — *a* pour *au*.

En Espagne, on le constate presque exclusivement dans les noms propres. L'exemple le plus fréquent est *Agustus* qui est d'ailleurs *gemeinromanisch*. On le rencontre le plus anciennement à Barcelone sur une inscription du second siècle. A l'époque visigothique, même dans la langue écrite, on ne se sert pour ainsi dire plus que d'*Agustus*. Sur les monnaies du temps, on trouve toujours *Cesaracosta*, *Cesaragosta*. Il n'y a pas à douter que, dès une époque fort ancienne, la diphtongue avait complètement disparu dans ce mot. On ne peut en dire autant de *Cladius*, *Glacus*, *Fastus*, *Scarus*, etc. qui se trouvent dans des colonies comme Italica, des ports fréquentés comme Carthagène et Tarragone. Deux exemples ont été trouvés en Lusitanie dont l'un sur une inscription milliaire. Tous ces noms propres qui ont de nombreux équivalents dans les différentes provinces peuvent être souvent des formes

importées ; ils ne prouvent pas que *a* par *au* ait été bien répandu dans le latin d'usage courant en Espagne.

exadi qu'on rencontre dans une anthologie du 8^e siècle est plus embarrassant. C'est peut-être une simple distraction du scribe. *audire* a conservé l'élément labial de la diphtongue dans toutes les langues romanes : esp. *oir*, portug. *ouvir*, it. *udire*, roum. *aúd*, prov. *auzir*, fr. *ouïr*, etc. Il est donc difficile d'admettre que la graphie *exadi* rende réellement une prononciation populaire. C'est d'autant moins probable que *exaudire* n'ayant laissé aucun dérivé roman n'était sans doute pas en usage dans l'idiome vulgaire. *exadi* peut se rattacher à la catégorie si nombreuse des méprises entre *a* et *au* des derniers temps de la période romaine. En effet, alors que, dans les premiers siècles *a* pour *au* ne se rencontre guère que dans les noms propres et seulement dans des conditions déterminées, les copistes du bas empire écrivent souvent *a* pour *au* et aussi *au* pour *a* dans toutes espèces de mots. (Schuchardt II 306, 318.) C'est là une particularité de l'orthographe du moyen latin, qui peut être due à diverses causes, par exemple, aux variations graphiques entre *Augustus* et *Agustus*, *agurium* et *augurium*, *ascultare* et *auscultare*, etc. Celles-ci auraient eu pour résultat d'amener dans l'orthographe, peut-être jusqu'à un certain point dans la prononciation, une grande incertitude quant à la répartition d'*a* et d'*au*. Du reste, souvent *a* pour *au* est dû simplement à des confusions de mots (*adire* et *audire*, *agere* et *augere*, *actor* et *auctor*, *astris* et *austis*) ou à la substitution d'un suffixe commun à une finale rare (*hydratis* pour *hydraulis*). Cela se rencontre tout spécialement pour *audire* dont *exaudire* est précisément un composé. On trouve dans Schuchardt *Vok. II 318* *audituros* = *addituros*, *audierant* =

adierant, audierunt = aderunt, auditu = aditu, aditi = auditi, adit = audit, adibum = audiebam.

Quant au processus général plus ancien auquel se rattachent *Agustus* et les autres noms propres des inscriptions ainsi que divers mots portugais et espagnols tels que port. *atuno* (Cornu, *Grund. Rom. Phil.* I p. 728) (= autumnus), esp. port. *agosto* (= augustus), port. *crasta* (= claustra), port. *uragem* (= auraticum), il n'a pas encore été bien élucidé. M. Meyer-Lübke I § 288 regarde *a* pour *au* comme une dissimilation de l'*au* atone devant *u, o*. M. Stolz p. 212 se refuse à accepter cette explication parce qu'on constate des formes telles que *lutiae, aspicio*, où *a* sort d'*au* sans qu'il y ait d'*u* dans la syllabe suivante. Cependant elle mérite plus de considération, car elle rend compte de tous les cas romans sauf de bien rares exceptions. Il est évident toutefois qu'elle est insuffisante à expliquer les nombreuses graphies des inscriptions où *a* pour *au* se rencontre aussi bien à la tonique qu'à l'atone.

Une révision des exemples recueillis par MM. Schuchardt et Birt m'a amené à la conclusion que tous les cas latins peuvent s'expliquer par la loi de M. Meyer-Lübke, à condition de l'élargir en disant que non seulement *au* atone mais aussi, au moins en certains dialectes du latin, *au* tonique perdit l'élément labial devant une syllabe contenant un *u* ou un *o*. On admettrait, en outre, que plus tard, *a* pour *au* aurait pu s'étendre accidentellement en dehors de son domaine primitif.

Je constate, en effet, que dans les inscriptions *a* n'est omis à l'atone que devant *o* et *u* : *Arunci, Arunceius, masoleus, Atroniüs, Saromatae, Agustus, agurium, ascultare, arora*. Il en est de même dans les mots romans

atuno, agosto, aguero, ascouter, Saône (= Sauconna), *Taormina* (1) (= Tauromenium).

La même loi est observée quand *au* est posttonique par suite d'une accentuation préromaine spéciale à certains noms de lieux : *Métaro* (Métaurum), *Pésaro* (Pisaurum), *Albénga* (= Albingaunum) et sur les monnaies gauloises : *Némasus* (= Némausus).

Il est vrai qu'on trouve *a* pour *au* dans *Gadentius, Laurentius, Pallina, Marinus, Fastinianus, Arelius, Platilla*, mais dans ces dérivés et ces diminutifs, il est toujours possible que la diphtongue ait été modifiée par influence du mot simple. Cette analogie est même évidente en ce qui concerne le *Namasates* des monnaies gauloises qui est sans nul doute tiré de *Námasus* (2).

Or, les simples *gaudium, laurus, Paullus, Maurus, Faustus, Plautus*, qui apparaissent souvent sous la

(1) Il est vrai que, d'après M. Levi (Bol. di Filol. class. 4. 18-19), on a eu : Ταυρομίνα > Tavormina > Taormina.

(2) Les seuls cas embarrassants à l'atone sont *Afidenus, Afidius, Afellius, axilia* attestés par plusieurs exemples et même par des transcriptions grecques (Αφείδιος). Comme *au* est devant *f*, je me demande si la réduction d'*au* à *a* n'a pas été favorisée par l'assimilation de la consonnante labiale *u* dans la spirante labiale *f*. Cette assimilation serait même fatale si, conformément à l'opinion de M. Birt (op. cit.), *au* se prononçait *av*. On peut douter qu'il en fût ainsi en latin, mais il est certain qu'en grec, l'élément labiale de la diphtongue *αυ* ne cessa de se rapprocher toujours de la spirante, puisqu'aujourd'hui en romain *αυ, ευ* se prononcent *af, ef*. Les débuts de cette évolution sont peut-être fort anciens (G. Meyer, *Griech. Gram.* § 121). Αφείδιος pourrait donc être dû à une particularité de la prononciation grecque et *Afidius, Afellius*, dont on trouve des exemples à Pompéi, seraient des grecismes.

Quant à *axilia* CIL. VII. 19716, on peut se demander si le groupe de consonnes a été sans influence sur la réduction de la diphtongue. Rien de plus commun que la simplification d'une diphtongue devant un groupe de consonnes. Cette réduction serait encore plus naturelle si *au* se prononçait *av*. Ce serait alors simplement la réduction d'un groupe triconsonnantique, ce qui se produit si souvent en latin.

forme : *gadium*, *larus*, etc. sont précisément tous thèmes en *o* et il en est ainsi de presque tous les exemples d'*a* pour *au* tonique : *Glacus*, *Cladius*, *Platus*, *Fastus*, *arum*, *thensarum*, *tarus*, *minotarus*, *mecattum* (= *me cautum*), etc. Il est remarquable que l'on ne trouve jamais dans les inscriptions *casa*, *pusa*, *culis*, *ladat*, *cladit*, *gadet*, *asat*, *paper*, *aris*, *nasea*, *fradem*, etc.

En dehors des thèmes en *o*, *a* pour *au* tonique ne se rencontre que devant *u* posttonique : *clasula*, *nacula* ou dans les dérivés de thèmes en *o* comme *cladicans*, *latiae*, cas d'ailleurs bien rares.

Il est vrai que dans les thèmes en *o*, la diphtongue se trouve souvent réduite, même devant les flexions en *i* et en *is*, mais cela tient simplement à un phénomène d'analogie des plus ordinaires.

On aura fait la proportion :

$$\frac{\text{Flaccus, carus}}{\text{Flacci cari}} = \frac{\text{Glacus, arum}}{\text{Glaci ari}}$$

Un procédé analogue a pu exister dans les verbes, où *adio*, *adiunt* auront produit *adis*, *adit*.

Il semble donc se dessiner assez clairement que *au* tonique comme *au* atone ne devient phonétiquement *a* que devant un *u* ou un *o*. Dans ce cas, il est naturel de se demander si les langues romanes qui témoignent universellement de l'existence de ce processus à l'atone ont conservé quelque trace du phénomène analogue à la tonique.

En général, elles n'en montrent aucun vestige, mais c'est une coïncidence digne d'attention que précisément les deux plus anciennes couches du latin, celles où le *k*, devant *e*, *i* n'a pas été assibilé, à savoir, le sarde et les

éléments romans de l'albanais observent dans le traitement d'*au* absolument la même loi que celle qui paraît avoir existé en latin vulgaire :

En albanais, on a *ar, gaszi, lar, pak* (de aurum, gaudium, laurum, paucum), tandis que *causa, laudem*, donnent *kafse, láft*. (G. Meyer, Grund. Rom. Ph. p. 811.)

En sarde, *au* accentué ou non devient *o* dans *gosare, oriya, orire, osare, cosa, foga*, mais devant *u*, on trouve *a* aussi bien à la tonique qu'à l'atone : *asculture, attunziu, atorgare, aïsta, pagu, laru, pasu, trau* (= *taru*) (Hofman. Logod. u Camped. Mundarten p. 24.)

Il est donc fort possible qu'en ce point comme en beaucoup d'autres, ces dialectes aient perpétué un état de chose ancien qui a péri dans les autres parlars romans sous des influences plus récentes, par exemple, celle de la langue écrite. L'illyrien et le sarde se rattachant plutôt au latin du sud de l'Italie, il est probable que c'est dans cette dernière région qu'il faut chercher le point de départ du phénomène en question (1).

Comme conclusion, on peut donc admettre que *au* devint régulièrement *a* en latin vulgaire, lorsqu'il était atone devant un *u* qu'en outre, dans certains dialectes

(1) Peut-être même aurait-on dans cette partie de l'Italie l'exemple d'un processus tout à fait analogue. Je veux parler de la chute de l'*l* vélaire (ou d'*u* issu de l'vélaire) devant une flexion en *u*, qui semble se constater sur la table de Bantia, (Conway. 28) où on lit le datif *altrei* à côté de l'ablatif *atrud* mais *atrud* n'est peut-être qu'une méprise accidentelle et M. Mohl y attache, je crois, trop d'importance en y voyant un phénomène de dissimilation (Chron. p. 277). — On pourrait trouver dans les parlars du Latium des évolutions fort semblables à la dissimilation d'*au* en *a* devant *u*, s'il faut en croire le même M. Mohl (Lexiq. p. 122) qui admet que *ei* se réduit régulièrement à *e* et non pas à *i* lorsque la syllabe suivante contient un *i* tonique (p. ex. le substrat roman *vecinus* de *veicinos*) — D'après cet auteur *ai* se changerait aussi en *a* devant *i* dans certains dialectes, d'où *Cacilia* CIL I. 833 sqq.

latins appartenant probablement au sud de l'Italie, *au* tonique subissait le même traitement. Si ce dernier phénomène n'a pas pris dans la Romania autant d'extension que le premier, s'il a même disparu complètement sauf en sarde et en albanais, cela peut tenir à diverses causes. Il est probable que la langue littéraire parvint plus facilement à rétablir la diphtongue à la tonique qu'à l'atone ; car, tandis que *au* atone avait complètement disparu, *au* tonique alternait encore avec *a* dans la déclinaison. Lorsque le paradigme fut unifié par analogie, ce fut parfois au profit de *a*, avons-nous vu, mais on comprend que, grâce à la pression de l'idiome officiel et de l'orthographe, ce fut beaucoup plus souvent au profit de *au*. On peut d'ailleurs supposer que *a* pour *au* tonique étant étranger aux dialectes du nord de l'Italie qui eurent la plus grande part d'influence sur le latin vulgaire, il n'eut jamais une très grande extension et ne passa pas dans le latin des provinces. Il est vrai que le grand nombre d'exemples qu'on peut recueillir de tous côtés jusqu'à une époque assez récente semblerait montrer que *a* pour *au* tonique fut très répandu dans le latin de tout l'empire ; mais ce dernier fait serait en évidente contradiction avec la disparition absolue du phénomène en roman. Il faut remarquer, d'ailleurs, que dans neuf de ces exemples sur dix, il s'agit de noms propres qui se seront figés sous cette forme en *a* et se seront perpétués et propagés ainsi à peu près de la même manière que *Clodius*, *Plotus*, etc. persistaient à une époque et dans des régions où *o* pour *au* ne paraît pas avoir été en usage.

Il est possible aussi que *a* pour *au* ait été une licence du langage familier et badin (1), étrangère aussi bien au

(1) La diphtongue *au*, semble-t-il, paraissait lourde aux Romains,

parler vraiment populaire qu'à la langue soignée. On comprendrait alors qu'il eut été fort répandu sans laisser de traces notables en roman.

Au reste, il partage cette anomalie avec le phénomène dit du bétacisme, par lequel *v* initial et postconsonantique se change en *b* dans un nombre considérable d'inscriptions et de manuscrits du bas empire. En roman le *v* du latin classique a été bien conservé sauf dans certains mots d'une catégorie tout à fait spéciale où il est échangé avec *b*, par suite de phénomènes d'assimilation et de dissimilation. Et de même *a* pour *au*, si répandu dans les documents latins n'a subsisté en roman que dans le cas particulier d'une diphtongue atone devant *u*. Il est donc admissible que, dans l'un et dans l'autre cas, on ait affaire à une extension dans le langage relâché des gens instruits, ou dans l'idiome des demi-lettrés, d'un phénomène qui s'était produit phonétiquement en certaines conditions déterminées ou dans quelques parlers de l'Italie.

On comprendrait du même coup comment il peut se faire qu'occasionnellement on rencontre *a* pour *au* en dehors des conditions normales surtout dans les manuscrits et les glossaires de la décadence. Il s'agirait là simplement d'une extension injustifiée et arbitraire de la prononciation *a* au delà de ses limites légitimes.

Quant à l'existence d'*a* pour *au* dans la péninsule hispanique, en particulier, nous pouvons être assurés :

1° Qu'il se trouve régulièrement à l'atone devant *u* d'après les nombreux exemples épigraphiques, d'*Agustus* et plusieurs formes romanes déjà citées ;

puisque Cicéron et d'autres auteurs affectent d'user de formes en *o* quand ils prennent le ton familier. On comprendrait donc que les formes en *a* aient été admises dans le langage de la conversation.

2° Qu'à la tonique *a* pour *au* fut apporté dans quelques noms propres, au moins dans les colonies romaines et les ports, d'après *Fastus*, *Scarus* et autres formes des inscriptions qui sont tous noms d'hommes en *us*.

3° Que même dans des noms communs, *a* pour *au* tonique devant *u* ne fut pas absolument inconnu, puisque le portugais conserve *aragem* de *araticum* dérivé d'*arum* pour *aurum* (cf. alban. *ar*) et *crasta* pour *claustra*, pluriel formé d'après le singulier *clastro* (1). Ce dernier mot montre l'existence de formes en *a* pour *au* dans le latin ecclésiastique.

2°. — *o* pour *au*.

La substitution d'*o* à *au* a été beaucoup mieux étudiée que le phénomène dont nous venons de parler.

au se réduit à *ō* tout d'abord en Ombrie où le fait est très ancien.

Les premiers exemples apparaissent à Rome de 150 à 100 et ils se multiplient vers l'an 50. Au premier siècle de notre ère, on en trouve à Pompéi (Hammer. Lokal Verb. früh. rom. Lautwandl. im alt. Ital. p. 17). Cicéron use de *plodo*, *pollulum*, *loreola*, *oricla*. Priscien (Lindsay 41) cite *plostrum*, *ostrum*, *cotes*. Festus mentionne *orum*, l'App. Probi blâme *oricla*.

Clodius, *Plotus*, *Pollus*, *Olus* sont fréquents sur les inscriptions du premier siècle. En somme donc il est certain qu'*ō* pour *au* s'entendait fréquemment en Italie à la fin de la république et au début de l'empire, surtout dans le langage familier et je ne vois pas de bonnes raisons pour restreindre ce processus à l'atone comme le

(1) M. Schuchardt II, 317 cite aussi d'après Roquefort, *clastro* comme signifiant *presbytère*, mais je ne sais trop en quel dialecte.

fait M. Mohl p. 160 sans motifs convaincants. On trouve, en effet, aussi souvent *o* pour *au* à la tonique qu'à l'atone.

Soit que *o* pour *au* comme *a* pour *au* n'ait jamais eu une grande extension dans l'ensemble du latin vulgaire, soit que la diphtongue ait été rétablie sous l'influence de la langue écrite, le fait est que *o* pour *au* est très rare dans les substrats romans. Il est certain que dans les provinces *o* pour *au* ne fut introduit que par exception.

En Espagne, on le trouve tout d'abord dans les noms propres. *Clodius* est même plus répandu que *Claudius*. On rencontre trois fois *Plotus* dans les ports de Lisbonne, Sagonte et Ampurias. En Lusitanie, on a encore deux fois *Loreus* et une fois *Polla*. En Bétique, on trouve *Loricus*, *Olus*, *Torius*. A Carthagène et à Cazlona, on remarque *Polla* et *Torius*. Ces noms propres qui sont localisés dans les ports et les régions les plus en rapport avec Rome ont évidemment été importés tel quels. Ils ne prouvent rien quant à la fréquence d'*o* pour *au* dans le latin vulgaire de l'Espagne.

Il pourrait en être autrement du doublet : *Aurienses* : *Orieses* désignant les habitants de la petite cité d'*Orense* en Galice, mais cet exemple est loin d'être sûr. On ne sait pas positivement à quelle localité se rapporte chacun de ces ethniques. D'ailleurs *Orieses* ne serait-il pas la forme primitive ? On trouve précisément en Galice une localité du nom d'*Aquae Originæ*, et il y a beaucoup de noms qui commencent par *or* dans la péninsule. On a, par exemple, *Oresis* 1044 chez les *Arvenses*, la ville d'*Orretum*, la peuplade des *Orretani*. Il n'est donc pas improbable que *Orieses* soit un nom d'origine indigène que les Romains auraient rattaché à *aurum* par *Volksetymologie* (1).

(1) Il est probable que l'hésitation entre *Orongis* et *Auringis* (MLI p. CVI) a son origine dans un phénomène analogue.

Quant à *Oreceti* 2723, ses rapports avec *aurum* sont encore plus problématiques.

Il n'y a pas à douter cependant que, dans une certaine mesure, *o* pour *au* n'ait existé dans la langue de l'Espagne au moins en Lusitanie. Dans cette province nous trouvons en effet au 1^{er} siècle un épel inverse : *sauria* qui nous montre que la romanisation du pays se fit à l'époque où *au* et *o* se disputaient le terrain. C'est un cas analogue au *cauda* de la langue classique (cf. fr. *queue* de *coda*. lithun. *kûdas* d'ind. eur. *kōdā*). L'esp. *hoto*, port. *ahouto* nous montrent que *au* pour *ō* existait encore en d'autres mots du latin de la péninsule car, tout en ayant un sens dérivé de *fotum*, ils remontent phonétiquement à *fautum*.

Au 2^e siècle, on a le participe *closus* dans une inscription dont la langue a un caractère familier.

L'existence d'*o* pour *au* en Lusitanie est encore affirmée par le portugais *orelha* qui remonte à *oricla*, car *auricula* eut donné *ourelha* comme on a *ourifes* (aurifex), *ousar* (ausare), *autorgar* (auctoricare), *owir* (audire). Les autres succédanés romans remontent à *auricula*. fr. *oreille* (et non *ourelle*) pr. *aurilho*, cat. *aurella*, sic. *aurikki*, etc. *Oricla* existait pourtant aussi en dehors de la Lusitanie, car il est blâmé dans l'App. Probi.

3. — ou pour au.

Nous avons sur deux vases espagnols les noms *Plouti* et *Pouli*, formes qui, je crois, n'ont été rencontrées nulle part ailleurs.

Ou à côté d'*au* se constate encore en latin dans le mot *raudus* : *roudus* : *rudus*. (Lindsay 249) et peut être

dans le nom propre *Roucius* CIL. XII. 5861, si ce nom se rapporte à *raucus*, mais il pourrait dériver aussi du nom gaulois *Rouca*.

A mon avis, on peut regarder *ou* et *au* comme des variantes dialectales et admettre avec M. Horton-Smith (1) que l'ind. eur. *ou* se change régulièrement en *au* devant voyelle (*lavo*, *avis*, *aveo*), comme devant consonne (*raucus*, *Fannus*), dans le latin des classes élevées au 5^e siècle avant notre ère, mais seulement au 2^e siècle dans la langue du peuple. Le maintien de l'ancienne diphtongue *ou* dans quelques parlars latins expliquerait donc aisément qu'à côté de certains mots en *au*, il existe des formes en *ou*.

Quant aux exemples espagnols *Poullus* et *Ploutus*, M. Horton-Smith ne les connaît pas et il ne mentionne ni *Paulus* ni *Plautus* comme dérivant de primitifs en *ou*. En ce qui concerne le premier, on peut partir de l'ind. eur. $\sqrt{pōu}$ qui se réduirait à *pō* dans le grec $\pi\omicron\lambda\lambda\omicron\varsigma$ et à *pou* dans lat. *poues* > *puer* (Conway 650) (2). L'état faible de cette racine serait *pou* d'où en latin *pau* dans *Paulus*, et en grec $\rho\omicron$ dans $\pi\alpha\rho\iota\varsigma$ > $\pi\alpha\iota\varsigma$. Une autre forme faible serait *pu* dans le sanscrit *putra* et dans l'osque : *puelo*, lat. *pullus*. *Poulus* serait donc une forme dialectale conservant l'état en *ōu* de $\sqrt{pōu}$. C'est peut-être l'ancêtre de *Paulus* qui, d'après la loi de M. Horton Smith, pourrait remonter aussi bien à *poulo-* qu'à *poulo-*.

Ploutus est plus obscur ; à ma connaissance, le vocalisme de *Plautus* n'a pas encore été bien expliqué.

(1) *The establishment and extension of the law of Thurneysen and Havel*. Cambridge. 1899.

(2) Dans l'App. Probi : *puella* non *poella*, nous apprend l'existence de formes en *ō* pour *puer* et ses dérivés.

4. — \bar{u} pour *au*.

On admet que \bar{u} est sorti d'*au* comme \bar{i} d'*ae* par une réduction de la diphtongue dans la syllabe suivant l'initiale accentuée du mot. On explique ainsi *claudio* : *includo*, *fraus* : *defrudo*. Mais *u* pour *au* se rencontre dans la syllabe initiale d'un grand nombre de formes épigraphiques. (Schuchardt II 504) telles que *futor*, *cusa*, *clutus*, *lurus*, et spécialement en Espagne : *Fustus*, *Murus*, *Plutus*, *cludere*. Dans le Trinummus on a *nugue* : *naugatorius*. On lit *sed frude* (= sine fraude) dans CIL. I. 198. Malgré cela, *u* pour *au* pourrait dépendre de l'accentuation. Il se serait étendu ultérieurement à la tonique. On aurait là une évolution tout à fait analogue à celle que M. Mohl. Chron. 161 admet pour l' \bar{u} issu d'*oe* atone, qui se substitua peu à peu à l'*oe* tonique.

Cette explication s'appliquerait fort bien à la forme *cludere* que nous avons deux fois en Espagne. L'*u* paraît, en effet, s'être étendu des composés *includo*, *recludo* au simple *claudio*. Toutefois dans beaucoup de ces mots *u* pour *au* est susceptible d'une autre interprétation. Il est intimement lié à l'existence de formes en *ou* à côté de celles en *au* dans plusieurs mots latins remontant à un primitif indo-européen en *ou*. La diphtongue *ou* devient, en effet, régulièrement \bar{u} dans le latin de la fin de la république.

Il s'agirait, par conséquent, d'examiner si beaucoup de ces mots en *au* qui ont des formes en *u* ne remonteraient pas à des racines en *ou*.

En ce qui concerne l'extension des phonèmes *ou* et \bar{u}

(1) Cf. l'ouvrage de M. Horton-Smith, cité ci-dessus.

pour *au* sur le sol hispanique, on doit admettre l'introduction dans la péninsule d'un certain nombre de formes dialectales ou archaïques de noms propres : *Ploutus*, *Poullus*, *Fustus*, *Plutus* sans parler de *Murus* et *Cludius* qui ne peuvent s'expliquer de la même façon que les précédents. Peut-être a-t-on mal lu l'inscription. La pierre pouvait en effet porter une ligature unissant l'*a* et l'*u* comme le suggère Hübner.

Il faut constater enfin la présence en Espagne du verbe *cludere*. Il se rencontre dans deux inscriptions l'une du 2^e siècle, l'autre du 1^{er}. Cette dernière est très soignée et munie d'*apices*, ce qui prouve que *cludere* était une prononciation reçue même jusqu'à un certain point dans la langue soignée. Ce verbe *cludere* est évidemment le substrat de l'italien *chiudere* que M. Meyer-Lübke I § 282 a tort de regarder comme un radical refait sur les formes faibles.

On ne trouve pas de trace de *cludere* en espagnol où *claudere* n'a d'ailleurs laissé aucun succédané. En ancien portugais, on a *chouver* qui remonte à *claudere*.

5. — *ae* pour *au*.

De toutes les déformations de la diphtongue *au*, celle-ci est assurément la plus étrange. On ne la rencontre que dans quelques mots où elle apparaît en revanche avec persistance (cf. Schuchardt. II. p. 521). Dans plusieurs de ces cas, je pense qu'il y a eu simplement contamination ou fausse étymologie. Ainsi, par exemple, *Aerelius*, *aereus* sont dus indubitablement à une contamination entre *aurum* et *aes*. Mais il est difficile de donner cette explication à la forme *maesoleum* attestée par de nombreux

exemples dont trois en Espagne : *maesolium*, *mesoleus*, *misolio* (1).

En effet, il n'est pas sérieux d'admettre un rapprochement avec *maestus*, et M. Stolz (p. 212) a raison de rejeter cette explication. *Mausoleum* était un mot étranger d'apparence assez singulière, et qui a subi toutes espèces de déformations dans la langue du peuple. En Afrique, par exemple, on lit *mosoleum* 5888, *musuleum* 10712, *moesoleum* 1525, 2841. M. Schuchardt cite *masoleum*, *mansoleum*, et de nombreuses formes de *musolu*, *muslie*.

Le mot *coemētērium*, de sens voisin, a subi aussi de nombreuses altérations dans la langue du peuple, et même dans le latin ecclésiastique *cymiterium*, *coemetrium*, *cimisterium*, *cementerium*, etc. ; cela généralement par *Volks-etymologie* (Mem. Soc. ling. VII. 156).

Dans *maesoleum* où l'on ne peut trouver aucune trace sérieuse de contamination populaire, on aurait peut-être une déformation analogue à celle qui s'est produite dans un autre mot grec *Aesculapius* de Ἀσκληπιός.

Mausoleum devait se réduire phonétiquement à *masoleum*, et il se pourrait donc aussi que *maesoleum* soit le résultat de quelque méprise commise ultérieurement par les demi-lettrés qui s'efforçaient de rétablir la diphtongue.

Modifications romanes d'au.

De toutes les altérations d'*au* observées dans les inscriptions d'Espagne, il n'y en a pas une seule qui puisse être considérée comme une évolution romane. La monophongaison d'*au* en *o* n'apparaît pas encore sur les textes épigraphiques. Elle était cependant accomplie aux débuts

(1) L'*i* rend le son fermé de l'*ë* libre en syllabe atone.

de la période arabe, car on lit déjà *fōz* (= *falze* > *fauce*) dans un document de l'an 804.

§ 17. — Assimilutions.

Dans une quarantaine de mots environ, on constate qu'une voyelle atone s'est assimilée au timbre d'une tonique voisine. Suivant la situation des voyelles par rapport à la tonique, ces exemples se subdivisent en diverses catégories.

Atone pénultième assimilée à la tonique précédente.

óptomo 4291.

Stéfenus IHC. 63.

Pílandes 2443. Deux raisons nous engagent à identifier ce nom avec *Pylades*. C'est que nous lisons *Pylades* sur l'inscription 2370 du même conventus (conv. *bracaraugustanus*) et que dans 2443, *Pílandes* est précisément accolé à *Orestes*.

Camalus. — Nom barbare des plus répandus en Espagne. C'est, on ne peut guère en douter, l'lypochoristique gaulois *Camulos* que M. Stokes assimile au vieil irlandais : *cumal* (esclave femelle) cf. sansc. *çamati* gr. *κάρμω*, Hübner dans ses MLI regarde *Camalus* comme une modification ibérique du nom celté *Camulos*. Cette modification pourrait bien être simplement l'assimilation de l'*u* à l'*a*. Toutefois cela n'est pas sûr, car le suffixe *-alus* est fréquent dans les noms celtibères (*Bovalus*, *Burralus*, *Vabalus*, *Visalus*, *Vendalus*, etc.).

Carbala MLI. 126 : *Carbula*.

Córdoba IHC. 363 Très fréquent sur les monnaies gothiques (España sagrada X. p. 132). Cette circonstance tend à prouver qu'il ne s'agit pas ici simplement d'une confusion orthographique accidentelle entre *ü* et *ō* mais plutôt d'une modification phonétique due probablement à l'influence de la tonique.

súbule 6353. Inscr. chrétienne.

Paradis 4970. 371. Le vase porte
PARADISE
MANC

Hübner pense qu'on peut interpréter soit *Paradises mancipium fecit*, soit *Par[is]dis Manliani*. Dans ce dernier cas l'*i* atone aurait été assimilé à l'*a* tonique.

terteo IHC. 304. *e* pour *i* + *cons* peut provenir ici de diverses causes, notamment d'un épel inverse. Cependant comme on a aussi en Espagne *Terteola* pour *Tertiola*, coïncidence curieuse, j'ai cru devoir citer ici *terteo*. Il n'est pas impossible, en effet, que l'*ẽ* ait exercé ici quelque influence.

incolomis (dans le dérivé *incolometate*) IHC. 5.

coiogi 2997.

Idovellecus, Indovellecus 6269. — *Endovellicus*, est la forme normale.

femena IHC. 84.

genetor ib. 76.

tegetur ib. 165.

credetur ib. 165.

Il va sans dire que les derniers de ces exemples peuvent être simplement des cas d'*e* pour *i* ou d'*o* pour *ũ* comme on en voit si souvent dans les inscriptions tardives. Il est cependant assez curieux que l'on ait généralement un *e* dans la syllabe tonique lorsque on trouve *e* pour *i* atone. L'assimilation devait d'ailleurs se produire plus souvent entre les voyelles *ũ* et *o*, *i* et *e* que parmi les autres, puisque ces sons étaient très voisins.

Atone finale assimilée à la tonique antécédente.

felex. IHC. 391, 295 (= *felix*). Cf. § 8.

eúndum BAH. 11. p. 171 (6^e s.). Il faut comparer cette forme avec
eorundum CIL. 3. 3551.

Beaucoup plus douteux et à peine dignes d'être cités sont : *milis* EE. 8. 15, *lebes* 5742, *unmoro* 3679.

Atone initiale assimilée à la tonique suivante.

enperio IHC. 24. (7^e s.), 432 (douteux).

Semperusa 1329 (Συμφέρουσα).

Lemnaeus 3597, 5970 (Λιμναῖος)

Secenus 5333. Comparez le nom italique *Sicaenus*.

Pilignus 3609 = *Paclignus*.

Sinicio 3338.

Susulla 2984.

furtuna BAH. 10. p. 400. Fréquent dans les documents espagnols jusqu'au 10^e siècle.

Vabalus 2700 désigne peut-être le même peuple que les *Bibali* de la Galice.

Tous ces exemples sont toutefois susceptibles d'autres explications.

Ce qui est plus remarquable, c'est l'assimilation de l'*i* prothétique à l'*e* tonique suivant dans

Estephani IHC. 175, 47,

expectara IHC. 10 (= *espectra* de *spectra*).

Partout ailleurs la voyelle prothétique est orthographiée *i* sur les inscriptions d'Espagne.

Il n'est donc pas impossible que l'*e* soit ici dû à l'influence de l'*e* tonique.

Intertonique assimilée à la tonique.

Dienensis } 3125 = *Dianensis*, *Uxamensis*.
Uxenensis }

Ubitilde IHC. 78 = *Ubatilde*.

Aeboso[ca] (1) 2527. vis-à-vis des *Aebisoci* 2477.

Iluturgi MLI. 119 vis-à-vis de *Iliturgi*.

internicivum 172 (= *internecivum*). — Susceptible de plusieurs interprétations.

presedente 5728. (3^e siècle)

Segedensis 988 (= *Segidensis*).

(1) Comparez aussi les deux formes *Arevaci* : *Aravaci* d'un même nom de peuple celtibère.

Avelensis 3050. Comparez la ville d'*Avila* mais aussi *Avelicum* 5350.

Les derniers de ces exemples exigent les remarques formulées déjà à propos de *credetur*, *tegetur*, *coiogi*.

— Ce ne sont pas seulement les toniques mais aussi les syllabes marquées de l'accent second qui peuvent exercer leur influence sur les atones. Les quelques cas d'assimilation à la contretonique et à la finale peuvent contribuer ainsi à établir l'existence du mouvement binaire dans la rythmique du discours latin.

Assimilation de l'atone posttonique à la finale.

optomo 4291. Voyez ci-dessus.

auncolo 6302.

parvolo 1088 (3^e siècle).

tomolo IHC. 165.

vernos ib. 115.

nomene ib. 136 (484) (Fort douteux).

Les raisons de croire à une assimilation dans la substitution de *olo* à *ñlo*, ont été exposées au § 10.

Intertonique assimilée à la contretonique.

Cáparénses 883 = *Caperenses*.

Albólensis 880. — Il s'agit d'une ville dont le nom varie entre *Albocela* et *Arbucala* (Polybe 3. 14. 1.) On a, semble-t-il, affaire au suffixe ibérique *-cala*, *-gala*, (cf. *Burdigala*). L'o d'*Albólensis* ne se justifie donc que par l'assimilation.

Terteola 5893. Cf. *terteo*, ci-dessus. — Exemple douteux.

pectenarius 5812 (a. 239). — Peut être influence de *pecten* ?

Belesarius IHC. 99 (a. 662).

Emeretenses BAH. 32. p. 131 (7^e s.).

Ces deux derniers sont trop tardifs pour offrir de l'intérêt.

Initiale assimilée à la contretonique.

Nascaniesi 6284. La forme ordinaire est *Nescaniensis*. (CIL. 2. p. 269, 704, 878).

Sabástianus IHC. 90.

— Dans tous ces exemples, c'est l'atone qui cède à la tonique mais n'arrive-t-il jamais que la tonique prenne le timbre de l'atone voisine ? A priori, on peut affirmer que cela doit être beaucoup plus rare et les faits confirment cette opinion. Cependant il est possible que l'on ait un cas d'assimilation de la tonique à l'atone précédente dans

$$\left. \begin{array}{l} \textit{Enobolico} \text{ 142.} \\ \textit{Endovolico} \text{ 6256.} \\ \textit{Endovollico} \text{ 6269 a.} \end{array} \right\} = \textit{Endovellico}.$$

Ce serait évident si on accentuait *Endovéllicus* à la romaine mais qui sait quelle était l'intonation de ce nom de divinité lusitanienne ? Ce même nom *Endovellicus* subit des assimilations en d'autres sens : *Endevellicus* et *Endovellecus*. (Voy. ci-dessus).

Il nous donne donc un aperçu des tendances assimilatrices qui sévissaient peut-être dans les idiomes barbares de l'Espagne.

Une circonstance qui démontre la vigueur de l'influence des toniques sur les atones dans le domaine des assimilations, c'est que si une voyelle épenthétique vient à se développer entre deux consonnes, elle prend généralement le timbre de la tonique ou contretonique adjacente. Le cas est évident pour *Célémentinus* 5350, *gimanásius* 6328, *expéctará* IHC. 10. Peut-être en est-il de même dans *cerevella* IHC. 66, si la leçon est bonne et si ce nom est bien le même que *Cervella*. L'e pour i dans *Estephanus*, *expectura* (voy. ci-dessus) est encore un cas analogue.

Cette règle a aussi été observée dans *Salamanca*, nom moderne de l'antique *Salmantica* et dans les quelques cas d'épenthèse de l'espagnol moderne : *guruppa*, *coronica*, *calavera*, *torozon*, *tara-gona*.

§ 18. — *Dissimilations.*

Les exemples en sont moins nombreux mais pas moins significatifs.

Ici encore c'est la tonique qui exerce l'action déterminante. Elle modifie le timbre de la voyelle adjacente homophone.

o ó > e — ó.

seróribus 515.

seróri 5342. — Tous deux près de Merida. — On y saisit sur le vif dès le latin vulgaire cette dissimilation conservée dans l'accusatif de l'ancien français *seror*, *sereur* au lieu de *soror*, *soureur*, ainsi que dans *serorge* (au lieu de *sororge*) de *serorium* pour *sororium*.

Sefronius IHC. 165, 166. — C'est absolument le même cas que *seror*. Je ne pense pas qu'on ait jamais signalé cet exemple.

Ce type de dissimilation de *o-ó* en *e-ó* n'est pas spécial à l'Espagne comme le prouve l'anc. fr. *seror*. Il faut le ranger avec les autres processus dissimilants du latin vulgaire comme *au-ú* > *a-ú*, *ei-í* > *e-í*, etc. Il est toutefois beaucoup moins répandu que ceux-ci et, sans doute, plus récent.

A considérer en particulier chacun des exemples de dissimilation et d'assimilation ci-dessus mentionnés, on en trouverait plus d'un qui serait susceptible d'une autre explication. On ne peut nier cependant que l'ensemble ne soit convaincant. On pourrait, il est vrai, se demander si, en plusieurs cas, l'assimilation ne serait pas purement graphique. Un lapicide hanté par la voyelle de la syllabe suivante l'aurait écrite trop tôt. Mais on doit bannir toute inquiétude à ce sujet car il serait vraiment curieux que ce soit toujours la tonique qui ait triomphé si le fait était dû au hasard.

Nous regarderons donc comme un point constaté que le latin d'Espagne était assez sérieusement travaillé par l'assimilation vocalique.

Cette circonstance à son importance.

En effet :

1° Elle nous permet de recourir occasionnellement à cette explication pour rendre compte des changements de timbre en divers domaines.

2° Elle est à rapprocher du fait que l'espagnol offre assez bien de cas d'assimilations et de dissimilations. On cite généralement *arambre* (aeramine), *bular* (belare), *piadat* (pictatem), *secrestan* (sacristanus), *irguir*, etc., etc. La dissimilation se montrerait dans *zabullir* (subbulire), *verir* (vivere), *decir* (dicere), *velondul* (voluntatem) etc., etc. A ces divers cas qu'on trouvera dans la grammaire de M. Meyer-Lübke I. § 559, j'ajouterai : *Tortosa = Dertosa*, *Tarazona = Turiasonem*, *Cartama = Cartima* (Mem. Acad. Ins. Bel. let. 1890 p. 222) et le portugais *falucha* de *foliascula* (Rev. lusitan. IV p. 267). En comparant toutes ces assimilations et dissimilations de l'espagnol moderne avec les formes des inscriptions et les variations de noms propres dans les langues indigènes constatées dans *Eudocellieus*, on serait tenté d'attribuer aux idiomes hispaniques une tendance particulière à l'assimilation vocalique qui remonterait jusqu'au latin vulgaire, peut-être même jusqu'aux dialectes préromains mais dans le domaine des accidents généraux, communs au phonétisme de presque toutes les langues, tels que le svarabhakti, l'assimilation, la contraction, etc., il convient d'être très prudent.

De fait, on rencontre beaucoup de cas d'assimilation et de dissimilation dans les autres provinces. C'est ce qui résulte de la considération des listes de M. Schuchardt, nécessairement fort incomplètes. On est donc en droit de se demander si une enquête sérieuse sur les inscriptions de l'Italie et des Gaules ne révélerait pas l'existence dans ces provinces d'un nombre d'assimilations encore supérieur à celui qu'on récolte en Espagne. L'espagnol n'est d'ailleurs pas la seule langue romane où des assimilations se soient produites. M. Meyer-Lübke I, § 550, 559 en cite de

nombreux exemples surtout dans certains dialectes italiens quelques-uns même comme *aramen* de *aeramen* sont presque *gemeinromanisch*.

§ 19. — Epenthèse.

SVARABIAKTI POSTTONIQUE.

Nous avons en Espagne *expectara* IHC. 10 (= spectra), qui est un cas des plus intéressants.

Cet exemple est précieux. Il vient s'ajouter à quelques autres cités par M. Schuchardt, Vok. II. p. 407 (*Mythirae, mitura, pateres, patiri*) pour affirmer un fait capital en latin vulgaire, dont l'existence est réclamée par plusieurs particularités de la phonétique romane, si bien que M. Meyer-Lübke avait même dû l'admettre en qualité d'hypothèse. Je veux parler du développement d'un élément sonore dans le groupe « muta cum liquida » posttonique, grâce auquel on rend compte de divers phénomènes, tels que le changement d'accent dans *tenebrae* > *tenēbrae* > *tinieblas*, le maintien d'*e* muet en français dans *père, terre*, etc., (Meyer-Lübke I, § 313) le traitement des voyelles dans *pierre, mère*, etc.

2. ANAPTYXE DANS LES MOTS GRECS.

Je citerai d'abord quelques noms grecs où s'est inséré un *i* entre les éléments des groupes *pn* et *mn*.

Daphini 4970. 161.

Daphine 5155. (2^d s.).

Dapinus BAH. 34. p. 519 (1^{er} siècle).

Daphinis 4558. (Barcino, Insc. vulg.).

Pyripinus 5129. (Barcino).

Hymineus 494 (Emerita).

L'élargissement de *mn, pn* en *min, pin* est une tendance de la phonétique osque. L'existence de *Daphinus* à Pompéï confirme cette opinion. La plupart des exemples de M. Schuchardt viennent d'Italie. Les noms propres *Hymineus, Daphinus* furent

transportés avec les colons dans diverses provinces. Telle est l'origine de ces noms propres espagnols qui appartenaient réellement à l'usage populaire comme le prouvent les exemples des inscriptions vulgaires 5155, 4558, 5199. Hübner. (Bullet. hispaniq. II p. 75) se refuse à voir dans *Dapinus* BAH. 34. p. 519, la forme élargie *Daphinus* parce que cette dernière serait trop ancienne pour paraître encore dans cette inscription. Et pourtant il s'agit d'un texte du 1^{er} siècle. Il conjecture que sur la pierre, P et H étaient réunis dans une ligature où disparaissait le premier jambage de l'H. Cette opinion ne peut se soutenir devant les formes plus récentes *Daphine*, *Daphini* où l'h est conservée. D'ailleurs il est certain que ces formes épenthétiques se maintinrent longtemps dans le peuple (Mohl. Lexiq. 5). On a la glose : *cicinus* : *ollor*. M. Mohl. Chron. p. 50 cite *himinis*. Les langues romanes nous montrent *dáfna* (laurier) en roumain. L'espagnol *cisne* qui ne peut descendre de *cicnus*, remonte très aisément à *cicinus*.

— On a d'autres cas d'épenthèse dans les mots empruntés au grec.

gimanasius 6328 (2^d ou 3^e siècle) est un exemple analogue à ceux de la série précédente. On trouve, en effet, dans Varron r. r. 1. 55. 4. K. et Catulle 63, 60 la forme *guminasium* qui est du même ordre que *hymineus*. Elle a disparu sous l'action de la langue classique devant *gymnasium*, calqué soigneusement sur le grec γυμνάσιον. Ce qui distingue le mot espagnol de cette antique forme *guminasium*, c'est surtout que la voyelle anaptyctique est un *a*, non un *i*. Deux hypothèses peuvent rendre compte de cette modification. Ou bien l'*i* a été assimilé à l'*a* tonique, ou bien nous avons affaire à une épenthèse postérieure dans le mot *gymnasium*, où la voyelle adventice aurait pris, suivant la règle établie dans le paragraphe précédent le timbre de la tonique adjacente. Cette dernière explication me paraît la plus vraisemblable. L'*i* pour *u* dénote en effet que *gimanasium* appartient à une couche plus récente que *guminasium*.

Agathocules 6107. (Tarragone. 1^{er} siècle) se rattache aussi à l'histoire de l'épenthèse dans les emprunts faits au grec par le latin à une époque ancienne. A l'époque où *poctum* devient *poculum*, les mots grecs reçoivent aussi la voyelle svarabhaktique.

Ἡρακλῆς depuis 217 est *Hercoles*, *Hercules* (CIL. I. 1503). Ἀσκληπιός passe de même à *Aesculapius*, Ἀλκμήνη est chez Plaute *Alcumena*. La forme *Agathocules* qui se trouve dans une inscription du 1^{er} siècle, renfermant d'autres archaïsmes, remonte à cette couche d'emprunts. La langue classique lui a préféré *Agathocles*. *Agathocules* est donc encore un exemple de la conservation dans le latin d'Espagne, de ces formes archaïques d'emprunts grecs qui cédèrent à l'époque classique devant des transcriptions plus rigoureuses mais plus pédantes.

Nous avons le cas inverse dans *Asclepio* 2411, forme savante qui lutta contre *Aesculapius*, comme *Agathocles* contre *Agathocules* mais qui fut vaincue.

5. CAS DIVERS D'ÉPENTHÈSE.

Cilaucus IHC. 198. On se demande si ce ne serait pas le nom *Glau-cus*. Hübner y voit un nom ibérique, ce qui est aussi probable.

Conicodius 6330. (Inscription grossière du 2^d ou du 3^e s.). Il est extrêmement douteux qu'il faille y chercher une corruption de *Concordius*.

Sicinanus 3876. Hübner corrige en *Signanus*, mais plusieurs *descriptores* ont *Sicinanus*. Dans le cas où *Sicinanus* serait la bonne leçon, il faudrait y comparer *maginam*, *priviginæ* cités par M. Schuchardt II, 410.

Celementinus 5350. (Inscription ancienne d'Augustobriga.) — Ce cas est plus sérieux. Il faut y comparer *Calaudianus*, *trichilino*, *chalamidem* (Schuchardt, II. p. 432).

La voyelle épenthétique a pris chaque fois le timbre de la voyelle suivante.

migeravit 5745 ne mérite aucune confiance. L'inscription est abominablement maltraitée. Hübner lit *miseravit*.

Cerevella IHC. 66. Ce nom paraît bien être un diminutif de *Cervus*, cognomen qui n'est pas inconnu en Espagne. La leçon n'est pas sûre. Hübner écrit *Cervella*, Fabretti a *Cerevella*.

Marite IHC. 175 L'inscription est détériorée. D'après M. Hübner,

on aurait ici le nom propre *Marte*. Il faudrait alors comparer *Marite* à *uberitas*, *liberitas*, καρπουλε, πορεζονε cités par M. Schuchardt. II 399.

— Quant aux deux formes suivantes, ce serait à tort qu'on en ferait des exemples de svarabhakti :

arbiterium. 4137 est une graphie assez fréquente pour *arbitrium* dont M. Georges, 61 cite une vingtaine d'exemples dans les juristes. Il y en a même un dans les glosses d'Isidore n° 123. Peut-être *arbiterium* a-t-il été refait sur *arbiter* d'après le modèle : *minister* : *ministerium*.

offeret IHC. 159, 160, 161, 162, 163, se trouve sur les petites couronnes d'or du trésor des rois visigoths, datant de 621 à 631. Au lieu d'y voir un élargissement phonétique d'*offert*, il vaut mieux y reconnaître une analogie aux 3^e personnes en *et* et en *it*. Les rares formes athématiques du latin (*fert*, *vult*, *est*) disparurent dans le latin tardif ou furent refaites sur les milliers de formes thématiques. C'est ainsi que l'on a *volt* > *völet* > ital. *vuole* *suffert* > *sofferet* > ital. *soffre*.

Remarques générales sur les cas de svarabhakti en Espagne.

Il y avait un intérêt tout particulier à s'enquérir de l'extension des phénomènes d'épenthèse sur le sol hispanique. En effet, Diez (Wörterb. Rom. Spr. Einleit. XVI) suivi par M. Schuchardt (Vokal. I. 86, II. 598 sqq.) et par M. Gerland (Die Basken und Iberer. Grund. Rom. Phil. I 315) signale comme étant une particularité de l'espagnol due à la phonétique ibérique l'insertion de voyelles devant *r*, *l*, *n*, *m* dans le groupe *muta cum liquida*. Le basque nous montre, de fait, un traitement de ce genre dans les emprunts au latin. Diez cite *apirilla* (= *april*) *guiristinoa* (*christianum*) *liburua* (*librum*) *khurutzea* (*crucem*) *porogonza* (*probantia*) etc., L'espagnol moderne fournit aussi quelque cas de svarabhakti : *coronica* (chro-

nica) *gurupa* (gruppa) *calavera* (calvaria) *torozon* (tortion) *taragona* (draco) *Salamanca* (Salmantica).

Si cette tendance remontait réellement à une influence des langues indigènes pré-latines, on pourrait s'attendre à ce que les inscriptions qui sont les plus anciens témoins de la langue espagnole en portassent quelques traces. Or, je ne crois pas qu'on puisse découvrir la moindre apparence sérieuse d'une particularité espagnole dans les quelques cas de svarabhakti ci-dessus énumérés. Il ne peut évidemment en être question à propos des mots grecs qui sont des formes archaïques ou dialectales venues d'Italie. En dehors de ceux-ci, on n'a guère que quelques noms propres, les uns peu sûrs (*Marite*, *Cerevella*, *Conico-dius*), d'autres offrant réellement une épenthèse mais dont les équivalents se trouvent en dehors de l'Espagne. En parcourant la liste de 34 pages, consacrée par M. Schuchardt aux phénomènes de cet ordre, (II. p. 399 à 433), on se convaincra aisément que tout autre province de l'empire contient autant de cas de svarabhakti que l'Espagne. L'Afrique notamment en contient beaucoup plus. La tendance à l'épenthèse est bien latine. Elle sévit très fortement pour la réduction du groupe *cl* à l'époque préclassique, elle travailla dans la langue du peuple durant tout à l'empire à faciliter l'articulation de certains groupes de consonnes.

Les dialectes osques paraissent avoir poussé les choses bien plus loin encore. Les rapports entre les populations du midi de l'Italie et les colonies grecques introduisirent dans l'osque beaucoup de mots grecs qui passèrent en latin par cet intermédiaire. Ils furent ainsi munis de la voyelle épenthétique. Comme presque tous les exemples de svarabhakti en Espagne sont des noms propres, il se

peut que quelques-uns étaient été importés des régions osques.

D'ailleurs si l'espagnol a un certain nombre de formes épenthétiques dans son vocabulaire, les autres langues romanes n'en manquent pas non plus. En français *hn*, *kn* germaniques passent régulièrement à *han*, *kan* : *hanap haranque*, *harousse* (= *hross*), *canife*. En italien, *sm* passe normalement à *sim* : *biasimo*, *Cosimo*, *ansima* et les dialectes romagnols poussent cette tendance très loin. D'autre part, plusieurs des cas qu'on cite pour l'espagnol ne sont guère persuasifs, par exemple *filibote* de *flyboat* (!)

Les exemples de svarabhakti dans les emprunts faits au latin par les dialectes cuskariens n'offrent pas non plus un intérêt bien particulier. Il faut, d'ailleurs, en retrancher les cas de prothèse devant *r* initiale (*erreina* de *regina*, *errenyu* de *regnum*. Sittl. Lok. Vers. 63) car c'est là tout simplement un procédé instinctif de cette langue pour éviter l'*r* initiale, qui est absolument inconnue dans les idiomes pyrénéens.

§ 20. — Prothèse.

La prothèse d'une voyelle devant le groupe initial *s* + consonne est suffisamment attestée sur les inscriptions d'Espagne. Voici les différentes formes qui s'y rapportent :

<i>Iscolasticus</i>		5129.
<i>Ispumosus</i>		5129.
<i>Ispiritum</i>	IHC.	2.
<i>Istor[i]na</i> ?	IHC	82.
<i>ispe</i>	"	362.
<i>expectara</i>	"	10 (= spectra).
<i>Istephani</i>	"	374.
<i>Estephani</i>	"	57.

E[stefani] „ 175.

CCTEΦANOY „ 178.

ste IHC. 361 (8^e siècle), IHC. 65.

Spanus 3262.

Spaniae 3420 (= IHC. 176.) vis-à-vis d'*Hispanus* sur la même inscription.

S'y rattachent aussi :

Isquilius 2236 (= Esquilius).

Ispana 2680.

Istoricus 1482.

Ces quelques formes suggèrent diverses réflexions quant à la date de la prothèse, le timbre de la voyelle adventice et les phénomènes de sandhi qui se rattachent à ce fait phonétique.

Date. On s'entend à placer l'apparition de l'*i* prothétique vers la fin du 2^e siècle. Il est difficile de préciser la date de son introduction en Espagne. Toutefois il existait apparemment au 3^e siècle car on en a plusieurs exemples antérieurs à l'époque chrétienne, contrairement à ce que pensait M. Sittl (Lok. Vers. p. 65).

Timbre de la voyelle prothétique. On remarquera que dans les exemples espagnols, la voyelle prothétique est toujours représentée par *i* sauf dans *expectara* et dans trois ou quatre cas d'*Estephanus*. Or dans tous ces cas, l'action de la touique *ë* qui suit immédiatement la voyelle adventice est indéniable. N'avons-nous pas vu que l'assimilation s'exerçait avec une énergie toute particulière sur les voyelles dégagées en latin vulgaire par svarabhakti ou prothèse.

Il me paraît donc raisonnable d'admettre que le timbre normal de la voyelle prothétique était *i*. Le témoignage de l'Espagne est confirmé, par celui des autres contrées. Parmi les exemples nombreux cités par M. Schuchardt (II, p. 338 sqq.), tous les plus anciens ont *i*. Les exemples en *e* ne sont jamais antérieurs au 5^e siècle et rares sont ceux plus anciens que le 7^e siècle. Encore parmi ceux-ci beaucoup ne sont-ils que d'évidentes confusions avec les composés du préfixe *ex* (comme p. ex. l'espagnol *expectara*).

Les inscriptions grecques ne connaissent pour la voyelle prothétique latine que les graphies *ι, ει* (*ἴσπής* = *spes*, *εἴσταβλάρης* = *stabularius*) qui sont en usage aussi dans certains mots grecs (*εἴσκοτινά, εἴστρατιώτης, ἴστρατιώτης*) (G. Meyer. p. 166). Or *ι* et *ει*

depuis le 1^{er} siècle avant J.-C., s'échangent régulièrement et valent tous deux *i* (non pas *ç* comme *ει* en grec ancien).

Phénomènes de sandhi en rapport avec la prothèse. Si nous examinons quelle est la finale des mots précédant la voyelle prothétique, nous remarquons que trois fois elle est consonantique :

insidies expectaraque.

commendavit ispiritum.

υἱὸς Ἑσπεράνου (1).

Quatre fois le mot où se trouve la prothèse commence la phrase ou est isolé.

Iscolasticus }
Ispumosus } sont isolés.

Istorna commence la phrase.

ispe est au début du vers.

Au contraire, quand un mot qui commence normalement par *i* perd cette voyelle, c'est après une finale vocalique.

Ainsi on lit :

magister militu(m) Spania

vis-à-vis de *semper Hispania* sur la même inscription. Il est vrai qu'on a trois exemples où l'*i* est tombé après consonne finale :

patris ste IHC. 361.

lapis ste IHC. 65.

f[ilius] Spanus CIL. 2. 3262.

mais il faut remarquer :

1^o Que dans *lapis ste*, *patris ste*, on a peut-être une haplographie.

2^o Que *Spanus* est un nom propre exposé à se figer dans l'orthographe sous une forme invariable.

3^o Que l'*s* finale et l'*s* initiale se réduisant en latin à une seule *s*, *lapis ste*, *Filius Spanus* se prononçaient sans difficulté comme s'il y avait *lapi ste*, *filiu Spanus*. (Comp. *caru suis* = *carus suis*. CIL. II, 1876).

D'après cela on induit avec vraisemblance que l'*i* prothétique

(1) On ne trouve la prothèse après voyelle que dans *SĪ ESTEPHANI, sancti Istephani*. Cela s'explique aisément. Le nom du saint est donné ici sous la forme qu'il revêt quand il est pris absolument. D'ailleurs le génitif précédent se terminant en *i*, il n'y avait pas de différence entre *sancti Istephani* et *sancti Istephani*.

paraît on disparaît dans un mot suivant la finale du vocable précédent. C'est une véritable loi de sandhi créant des doublets syntactiques en *is...* à côté d'autres en *s...*. Cette alternative est conservée en vieux français : *la spede* mais *lor espede*. L'espagnol et le français moderne ont unifié en étendant partout la prothèse,

Cette alternance *is : s* s'est en effet étendue à plusieurs mots où la syllabe initial *is, his* était primitive. Nous avons en Espagne : *Spania, ste, Spanus*. L'introduction de certains mots dans cette catégorie à laquelle ils n'appartiennent pas de droit se manifeste encore autrement. C'est ainsi que dans *Isquilius*, l'initiale *is* est devenue *is* parce que ce mot a été regardé comme étant de la même nature que *ispe, ispumosus*. Même dans la prononciation, l'initiale rare *es* a fait place à l'initiale *is*, devenue extrêmement commune. C'est évidemment une confusion du même genre qui a favorisé l'omission de l'*h* dans l'orthographe de *istoricus* 1482, *Ispana* 2680.

L'exemple *expectara* et un grand nombre de formes des autres provinces (Schuchardt II p 341 sqq.) montrent qu'il y eut aussi fusion entre la catégorie d'*s* impur et celle des composés dont le premier membre est la préposition *ex*. Cette circonstance a amené en italien la réduction du préfixe *ex* à une simple *s* (*sviluppo, strapontino*, etc.).

On trouve même en hispano-portugais la substitution de l'initiale *is + cons* à *as + cons* dans esp. *escuchar*, port. *escutar* de *ascultare* (= *auscultare*).

§ 21. — Contractions et syncopes.

Quand deux voyelles homophones se suivent ou ne sont séparées que par une *h*, la prononciation les confond en une voyelle longue. Ce phénomène s'est manifesté parfois dans l'orthographe.

Le cas le plus intéressant est *tum, sus* IHC. 142. (a. 630), ib. 76 (a. 573), ib. 96. Dans tous ces exemples le possessif est atone. Ces formes sont donc les substrats des possessifs espagnols *tu, su*. L'*u* espagnol suppose, en effet, un *ū* qui ne peut être que le résultat de la contraction de *tūus, sūus* en *tūs, sūs*.

perpetum 194, *ingenus* 3688, nous montrent la fusion de l'atone finale avec la posttonique homophone, fait assez fréquent dans

l'orthographe latine. M. Schuchardt cite *aeditus, conspicus, exigus, promiscus, mortus*. L'espagnol et le portugais ont conservé de nombreuses traces de la fusion de *ñus* et de *vus* en *us*. On a, par exemple, l'esp. *hueco* (*vocus* pour *vacuus*), le port. *fulo* de *fulvus*, etc. (cf. Parodi. Rom. 27 p. 240).

On trouve encore en Espagne les contractions beaucoup plus ordinaires :

corte = *cohorte* 3272, 4264, 4138, etc.

nil = *nihil* 1423, 1434, 3473, *mi* = *mihī* 5186.

dum = *duum* 2510, 1676.

Deux *i* se contractent souvent dans les flexions *-iī*, *-iīs* et aussi dans *pissimus* 3652, BAH. 35. p. 546. (1^{er} s.) et même au parfait des verbes en *-ire* :

obit 3566, 6109, 5238, BAH. 28 p. 524, IHC. 91, 150.

obisti 4510, *praeteristi* 4174. *posiit* (= *posiit* = *posivit*) 2698, 2601, 2712. Le parfait roman eu *i* sort de formes de ce genre.

Signalons enfin dans l'inscription officielle de Malaga 1964 (1^{er} s.) les contractions assez rares : *derunt, praessent, dictarit* (= *dicta erit*).

SYNCOPE. On trouve dans les inscriptions d'Espagne comme dans celles des autres provinces beaucoup de mots où l'*ū* a disparu dans les finales *-culus* et *-tulus*. Ce fait n'offrant rien de bien particulier, je me dispenserai de donner la liste des exemples où on le constate.

On a aussi *domnus* 6273 (1^{er} s.) 4442, EE. 8 260. 3, IHC. 76. (a. 573) *ib.* 116 (5^e ou 6^e s.), *ib.* 175. (a. 655) et même le dérivé étrange *Domnina* 1836. A l'époque chrétienne, la forme syncopée est fort en usage comme titre honorifique accolé au nom propre. Il en est de même chez Grégoire de Tours. (Bonnet, 146). C'est ainsi qu'on s'achemine vers le *dom* espagnol et le *dam* français de Dampierre, Dam[p]remy, etc.

L'*ē* est tombé devant *r* dans *vetranorum* 6283 (3^e s.), *Aprulla* 3782.

L'*i* a disparu dans *Prepostus* 4118 (3^e s.) (cf. port. *posto*, it. *posto*), dans *Restutus* 702, 5699, 5938 et *restiturus* 1964 (1^{er} s. offic.). Ce dernier cas est analogue à *mattutinus* > *mattinus* > fr. *matin*. Ce qui prouve que *Restutus* était bien la prononciation

populaire, c'est un hexamètre de Pompéi cité par M. Skutsch (ALLG. VIII. p. 368, 621) :

Restutus multas decepit s[a]epe puellas.

Hernius pour *Herennius* 3683, *Sevrus* pour *Severus* 5500, 6290 sont obscurs. Ce qu'il y a d'étrange ici c'est que la syllabe disparue était précisément accentuée.

Plus intéressant est *posiut* 6302, réduction de *posivit*, forme vulgaire très en usage dans les Asturies pour *posuit*. Un prétérit en *iut* comme *posiut* deviendrait régulièrement en espagnol un parfait en *ió*. On pourrait ainsi expliquer phonétiquement la 3^e personne *ió* sans recourir à une analogie qui aurait son point de départ dans la 1^{re} conjugaison (mató, llegó, llevó) où l'o sort d'*aut*, contraction normale d'*avit*, en vertu de la règle générale du latin vulgaire qui réduit partout *avi* à *au* (*flautat*, *auca*, etc.).

Quant à *vixt* EE. 8. 1., je le regarde comme une simple abréviation.

(A continuer.)

A. CARNOY.

Le Bouddhisme d'après les sources brahmaniques.

I. Sarvadarçanasamgraha (Suite).

Ārhatadarçana ¹⁷¹.

24. 18 Les [Jainas] Digambaras protestent contre cette doctrine des [moines] au vêtement non rattaché ¹⁷² ; ils combattent la thèse de la momentanéité et affirment une sorte de permanence ¹⁷³.

Si l'on n'admet, [disent-ils], une sorte de moi permanent, il est parfaitement oiseux de réaliser, même en vue d'un résultat mondain, les causes efficaces. Personne,

(171) Les premières pages de ce chapitre intéressent directement le Bouddhisme ; rappelons qu'il a été traduit par Cowell.

(172) Vivasana (*Advaitabr.* 106. 7 : muktavasanā), muktakaccha. — Voyez Childers, s. voc. kacchā (praçrit pour kakṣā, kakṣyā [kakṣa]) et P. W. ; Colebrooke I. 390 (cité par Cowell) ; Govindānanda 581 (P. W.) — Çaṁkara, 570. 6 : raktapaṭānām (bouddhistes)... visicām (jainas), et la trad. de Pathak (J. Bombay Br. 49. 237 : « sig vastrāṁ vigataṁ yebhyas te visico vivasanāḥ.. ») ; *Bhām.* 390. 3. — Cowell : « the Gymnosophists », — Glose de Hérychius : γέννοι γυμνοσοφισταί.

(173) Kathaṁ cit sthāyitvam āsthāya. Cowell : « maintaining continued existence to a certain extent ». — Cp. 34. 20 :... « bhinnābhinnāḥ kathaṁ cana ». — An. giri 564. 14-15 : syādasti = kathaṁ cid asti.

(173) Lire : ihalaukika, ou : tathā aihalaukika (Remarque de M. E. Leumann).

(174) Cowell : « But surely this can never be imagined as possible — that one should act.... » — Peut-être : « na hy etat (laukikaphalasādhanasampādanam) sarṁbhaviṣyati [yadi manyante :] anyañ..... iti.

certes, n'ira supposer que celui qui accomplit l'acte n'est pas celui qui goûte le fruit ¹⁷⁵. Par conséquent [comme les hommes constatent :] « c'est bien ce même moi, auteur antérieurement de l'acte, qui en goûte actuellement le fruit » : l'être permanent, qui persiste du temps passé au temps futur, se trouve établi par une preuve manifeste ; et la thèse de la momentanéité, à savoir que « la chose ne subsiste qu'une fraction infinitésimale de temps sans avoir de passé ni d'avenir », cette thèse, après examen, n'est pas digne d'être adoptée par les Jains.

Que si le Bouddhiste objecte :

25. 4

« Le flux (des kṣaṇas dans une série continue) est établi par des preuves : qui pense à le nier ? ¹⁷⁶ — et de

(175) Pour les Abhidhārmikas, les deux opinions (so karoti, so paṭisamvediyatīti ; añño karoti, añño paṭisamvediyatīti) sont pernicieuses. Elles constituent un des couples d'*antas* entre lesquels Bouddha, avant Nāgārjuna, a trouvé le chemin moyen. (*Samyutta N.* II. pp. 20, 76 ; *Kathāvatthup. a.* p. 28-31 ; *Visuddhim.* XVII (Warren, 169, 241) ; *Abhidharmak. v.* 355^b ; etc.) — A dire vrai, les bouddhistes se soucient peu d'éviter Charybde ou Scylla : ils tombent dans le gouffre du nihilisme ou se laissent dévorer par l'hérésie de la permanence et du pudgala, suivant qu'ils parlent philosophie ou bon sens. — Voyez la formule si fréquente : « Pūrṇena karmāṇi kṛtāny upacitāni, ko 'nyaḥ pratyanubhaviṣyati ? » (*Div.* 54. 3 ; *Bodhic. f.* 303. 23 ; Feer, *Avadānaçat.*, lieux communs bouddhiques, § 12) ; (*Īkṣās.* 316. 17 ; etc. — Opinion contraire : *Bodhic.* VIII. 98 : « anya eva mṛto yasmād anya eva prajāyate » IX. 73 : « hetumān phalayogī dṛçyate naiṣa saṁbhavaḥ » ; (*Īkṣās.* 358. 5. — *Milindu* 47. 13. — Voyez ci-dessous notes 186, 187.

(176) Atha manyethāḥ : pramāṇavattvād āyātaḥ pravāhaḥ kena vāryate ? iti nyāyena, yat sat..... — Cowell : « But the opponent can maintain : The unbroken stream (of momentary sensations) has been fairly proved by argument, so who can prevent it ? In this way, since our tenet, it follows that... »

Pravāha = saṁtāna = unbroken stream..... Voyez *Bodhic. f.* 255. 8 : « dīrghaç ciraakālāvasthitīḥ, saṁtānaḥ pravāhaḥ,.... » ; et 369. 3 : « pūrvā-parakṣaṇappravāhasya ca kalpanāsamāropitatvān nāsti saṁtatir vāstāvī ». — *Sāṁkhyapprav. bh.* 17. 26 : « pravāharūpeṇa anādīr yā viṣayavāsanaḥ ».

Le bouddhiste argumente : « Nous prouvons par un syllogisme régulier

la sorte, — la momentanéité étant d'ailleurs démontrée par notre syllogisme « yat sat tat kṣaṇikam », — on aura, parmi les [moments intellectuels] appartenant à une même série, un état de connaissance antécédent, « auteur de l'acte », et un état de connaissance subséquent qui est « le jouisseur du fruit ». — Et ne dites pas que ce système entraîne des conséquences absurdes, [que le fruit pourrait être goûté par n'importe qui, ou pourrait être quelconque] ; car l'effet est déterminé par la cause. Donnons des exemples : Quand on sème, dans un terrain préparé, des graines de manguier imprégnées d'une substance de saveur douce, [de lait par exemple], cette saveur se retrouve nécessairement dans la pousse, dans la tige, dans le tronc, dans les branches, dans les bourgeons, etc., et par leur intermédiaire médiatement dans le fruit ; — ou bien encore, quand on asperge de laque des graines de coton, la couleur rouge se retrouve nécessairement, par l'intermédiaire de la pousse, etc., dans les filaments cotonneux. [Un de nos auteurs] l'a dit :

« L'acte et l'impression [qu'il crée], déterminent le

la momentanéité (kṣaṇikatā) ; mais les « kṣaṇas » forment une série continue. « Cette série s'impose, car elle est prouvée [par la mémoire, etc.] : nous ne pensons pas à la nier » : ces deux points établis, le rapport de l'acte et du fruit est fixé ».

La phrase quasi-métrique : « pramāṇavattvād... vāryate », peut être appelée un *nyāya* ; et l'expression : « iti nyāyena » est justifiée.

Toutefois M. Leumann m'écrit : « With Cowell, you overlook the word *nyāyena* which always alludes to a simile. So the sentence means nothing than : « On the strength of the fact that nobody can resist to a flood a proofs (= to a flood that approaches on account of its being proved) ».

Le sens technique de « pravāha », si convenable à la présente discussion, rend douteuse cette exégèse, — quelque soit sa supériorité au point de vue de la syntaxe.

fruit dans la même série où l'impression a été placée : de même la couleur rouge dont la graine de coton fut imprégnée ¹⁷⁷.

« Quand la fleur du citronnier ou d'une autre plante est aspergée de laque ou d'une autre substance, une certaine virtualité s'y trouve ajoutée : ne le constatez-vous pas ? » ¹⁷⁸

(177) Cette stance est citée *Bodhic. t. IX. 73* (p. 306. ¹² = fol. 169b) : « yathā ca lākṣārasaparibhāvitaṃ mātuluṅgādibījam uptaṃ tatsaṃskāraparaṃparāpravṛttes tatpuṣpādiṣu raktatāṃ utpādayati : na ca tatra kaṣ cit pūrvāparakālayor eko 'nugāmī samasāci ;... tad uktam : *yasminn eva saṃtāne... karpāse raktatā yathā*, iti ; tasmād, yathā bijādiṣv ātmānam antareṇāpi pratiniyamena kāryaṃ tadutpattiḥ ca krameṇa bhavati, tathā prakṛte 'pi paralokagāminam ekaṃ vināpi kāryakāraṇabhāvasya niyāmakatvāt pratiniyatam eva phalam. Kleṣakarmābhisaṃskṛtasya saṃtānasyāvicchedena pravartanāt paraloke phalapratilambho 'bhidhiyata, iti na *akṛtābhyāgamo* na *kṛtavipraṇāṣo* bādhakah.

Cp. Anandagiri, p. 552, ¹ : « anādisaṃtatipatitam asaṃviditarūpaṃ jñānam eva vāsanā, tadvaçād anekavyavadhānenāpi nilādivāsitam eva jñānam utpadyate *kārpāsarakatavad*.... »

Voyez aussi *Atmatattvav.* 102. ¹³ : yathā kṣīrāvaṣekād amlatvaṃ pariḥṭya mādhyam upādāyānuvartamānāmālakī ; lākṣārasāvasekād vā...

(178) Lire : yal lākṣādy upasicyate. — Voyez pour cette stance et en général pour la doctrine de la vāsanā, *Çlokaṃvartika* pp. 262 et 267.

« Ce que dit [Kumārila] : « [seuls] des êtres qui durent [avasthita] peuvent être impressionnés [vāsyante] par des êtres qui durent » est inadmissible. Pour qu'il y ait durée, il faut que l'être garde la même essence dans le moment antérieur et dans le moment postérieur : sinon il n'y a pas durée (avasthitatva). Par conséquent il ne peut y avoir impression (vāsanā) d'un être dont l'essence est permanente, puisque cette essence demeure la même. Direz-vous : « un caractère nouveau, qu'on appelle impression, est produit dans l'être qui dure et seulement dans l'être qui dure », nous demandons : ce caractère (viçeṣa) est-il distinct de l'être ? dans ce cas, l'être demeure ce qu'il était ; — n'en est-il pas distinct ? dans ce cas, à la naissance de ce caractère, il faut que l'être, non distinct de ce caractère, naisse aussi : par conséquent il ne dure pas.

Dans le momentané (bhaṅgura), au contraire, l'impression est possible. [Kumārila, exposant la thèse adverse.] le dit :

« Dans l'hypothèse de la momentanéité, il y a vāsanā parce que le

25. 17 — [Nous répondons] : Vous vous accrochez à une poignée d'herbe ! ¹⁷⁹ [car, pour réfuter votre fameux syllogisme], soit le dilemme : La momentanéité du nuage ou de tout autre [objet] donné comme exemple est-elle prouvée par ce même argument [sattvāt], ou par un autre argument ? Vous ne voudrez pas de la première hypothèse : [car cela reviendrait à dire que] votre prétendue momentanéité n'est visible nulle part : l'exemple n'est pas établi, et votre raisonnement n'a même pas de point de départ ;

moment postérieur ressemble au moment antérieur et en est distinct. »

Dans l'hypothèse de la durée, il est impossible qu'un être, dont la nature reste identique dans le passé et dans l'avenir, prenne une nature nouvelle ; mais dans notre système, la *vāsanā* est justifiée, car le moment intellectuel subséquent est distinct du moment intellectuel antécédent, et lui ressemble : *de même que de la fleur du citronnier aspergée de laque* naît un fruit de même nature que l'on dit impressionné par cette [laque]. Par conséquent, du [moment] antécédent, engendrant le [moment] subséquent, on dit qu'il impressionne (*vāsayati*), et du moment subséquent, on dit qu'il est impressionné (*vāsyate*). — Mais ne dites pas que l'impression dépend d'une activité proprement dite (*vyāpāra*), de telle sorte qu'elle ne pourrait appartenir au momentané, car la relation d'impressionné à impressionnant (*vāsyavāsakayoḥ saṁbandha*) est une relation d'effet à cause. Il n'y a donc pas défaut de non-relation.

[Kumārila] répond : On ne peut attribuer au momentané la faculté d'engendrer, et encore moins d'engendrer son semblable.. »

— Réfutation, p. 267 : « Ce que disent [les bouddhistes] : « la fleur aspergée (avasikta) de laque produit un fruit de même nature » n'est pas démonstratif (ayukta), car certaines parties subtiles de la laque passent (saṁkrānti) de la fleur dans le fruit ; — mais il n'en est pas de même ici : aucune partie de la connaissance antécédente ne persiste (anu-vart) dans les connaissances subséquentes. [Kumārila] le dit :

Kusume bījapurāder yal lākṣādy upasicyate
tad rūpasyaiva saṁkrāntiḥ phale tasyety avāsanā

« Pour la laque dont on asperge la fleur du citronnier, il y a transmission dans le fruit de la substance même de la laque, et non pas impression ».

(179) Sur ce proverbe, cité Eggeling, *Cat. India Office* 660^a 1. voyez Col Jacob, *Laukikanyayāñjali*, p. 13 (Références à *Sarvadarç.* 142, 11 et *Naiṣkarmyasiddhi* I. 76.)

— si vous vous en tenez à la deuxième réponse, servez-vous donc pour établir la momentanéité universelle de l'argument que vous appliquerez au nuage ! votre raisonnement, « parce qu'il existe », est parfaitement oiseux ¹⁸⁰.

Vous définissez l'existence : « la capacité de produire un effet » ¹⁸¹ ; j'en conclus à l'existence des dents ¹⁸² d'un d'un serpent imaginaire, à l'existence du [mirage, etc.] ; car ces choses imaginaires produisent un effet. Aussi définissons-nous : « Existe, ce qui a origine, fin et durée ».

Vous répondez sans doute : « La [momentanéité] est 26. 2 établie par le fait que votre être permanent devra posséder des qualités contradictoires, à savoir la capacité et l'incapacité [de produire ses effets] » ¹⁸³. Mauvais argument, car nous sommes des « possibilistes », nous sommes partisans de la doctrine de la relativité : et cette contradiction [de la capacité et de l'incapacité] ne peut être établie [contre nous] ¹⁸⁴.

[Deuxième point] : ce que vous racontez [de la couleur rouge transmise dans] le coton [de la graine aux filaments] et tous vos autres exemples : vaines paroles. Vous ne justifiez pas [l'application que vous en faites] ; et, même dans les cas que vous présentez, nous n'admettons pas « la destruction sans reste » ¹⁸⁵.

D'ailleurs l'hypothèse d'une série continue existant indépendamment des membres qui la composent, ne peut

(180) Voyez 9. 9

(181) Voyez 12. 17.

(182) Cowell : "... even the *bite* of a snake imagined in the rope » ; — *dañça* = *Zahn (P. W.) ; mais voyez Apte, s. voc.

(183) Voyez note 34.

(184) Lire *anekāntatā°*. -- Cp. la doctrine du Saptabhaṅgīnaya, Sarvadarś. 41. 7 ; Ām̄kara, II. 2. 33 (535. 2), etc.

(185) Niranvayanāça, cp. *Ālokavārt.* 265 1 et ci-dessus note 178, in fine.

s'aventurer sur le chemin de la démonstration. Il est dit :

« Soient des individus de même espèce, successivement produits, [en contact comme les anneaux d'une chaîne,] C en contact avec B et D, D avec C et E, etc. : dans ces [individus réside] la série continue : il est déclaré qu'elle constitue une unité ». ¹⁸⁶

(186) D'après Cowell : « And again, your supposed continued series cannot be demonstrated without some subject to give it coherence, as had been said : « In individual things which are of the same class or successively produced or in mutual contact, there may be a continued series ; and this series is held to be one [throughout all »] ».

La discussion de Kumārila établit que *saṃtānin* = un membre de la série : la doctrine du *saṃtāna*, ou plus exactement du [kṣaṇika]jñānasam-tāna, dans ses rapports avec le dogme de la rétribution de l'acte, est étudiée *Ḫlokavārt.*, Chap. de l'Atmavāda, 33 et suiv (p. 696).

Les *jñānamātra-ātma-vādins* (d'après lesquels l'ātman n'est que la connaissance successive) ont beau admettre la renaissance [du vijñāna] (janmāntara) : la momentanéité des connaissances fait que l'agent est autre que le jouisseur du fruit ; l'inactivité (*niṣkriyatva*) et la non-diffusion (*avibhutva*) [du jñāna] font que le jñāna ne peut se réincarner (*dehāntarāçritiḥ*).

[Les bouddhistes répondent :] Le *saṃtāna* qui est auteur de l'acte n'est-il pas pour nous le même *saṃtāna* qui jouit du fruit ? [certes les vijñānas sont distincts], mais à la distinction des divers moments intellectuels [vijñāna-kṣaṇa] correspond dans votre système la distinction des divers états de votre [ātman] (*tvadavasthāntaraiḥ samaḥ*).

[Kumārila :] La qualité d'agent, quand il s'agit d'une action prolongée, peut difficilement être attribuée [à votre jñāna] : vos jñānas se comptent par milliers : cette action est comme l'œuvre collective d'une dynastie ! (*kulakalpopamam*) (a).

Si vous n'admettez pas l'existence d'un *saṃtāna* distinct [des *saṃtānins*], les membres de la série (*saṃtānins*) sont momentanés : il n'existe pas d'agent, auteur de l'acte (b).

(a) Comm. : *yad ekenārabdhaṃ putrapautrādibhiḥ samāpyate sa kulakalpa iti*.

(b) Comm. : « Pardon ! l'auteur de l'acte c'est le *saṃtāna*, qui est permanent ». L'auteur répond : « Si vous n'admettez pas... » Les bouddhistes en effet n'admettent pas l'existence d'un « *saṃtāna* » distinct des jñānas (*jñānātirikta*) : par conséquent [le *saṃtāna*] n'étant que « *saṃtānins* » (*saṃtānimātrīpātāt*), il existe pas d'agent.

[N'est-il pas évident qu'il y a contradiction dans les termes ?]

Le jouisseur du fruit étant absolument distinct [de l'agent], il y a « akr̥tāgama » (a) ; nous ne disons pas qu'il y ait « kṛtanāṣa », car aucun acte n'a été accompli par qui que ce soit.

[Donc] si le saṁtāna n'est pas autre chose [que les saṁtānins], dire « saṁtāna » ce n'est qu'une autre façon de dire les [saṁtānins] : et nous avons réfuté ce système ; — [mais si le saṁtāna est distinct des saṁtānins et permanent, n'affirmez-vous pas la momentanéité de tout ce qui existe ? Le saṁtāna est donc une irréalité (avastu = être de raison = prajñaptisat, par opposition à vastusat)], et le saṁtāna étant irréel (avastu) ne peut être agent.

Direz-vous que le saṁtāna [quoique distinct des saṁtānins] est momentané ? la même [objection demeure : tout acte est un acte collectif]. Direz-vous [qu'il existe réellement] et qu'il n'est pas momentané ? Vous renoncez au dogme [bouddhique de la momentanéité] — et ce saṁtāna sera un être différent [des jñānas : ce qui est directement contraire à la thèse des Yogācāras — Vijñānavādins].

Que si la saṁtati est à la fois une et non séparable des saṁtānins, il en résultera que la saṁtati est multiple ou que les saṁtānins sont uns ; — de même [quand nous avons discuté cette thèse que la connaissance n'est pas séparable de] l'objet et du sujet de la connaissance, [il nous est apparu que l'objet et le sujet de la connaissance, dans cette hypothèse, n'étaient pas distincts, étant respectivement identiques à la connaissance qui est une ; — ou bien que la connaissance elle-même était double, puisque non séparée de l'objet et du sujet de la connaissance qui sont distincts] (b).

Parconséquent si le saṁtāna est absolument distinct ou distinct en quelque façon que ce soit [des saṁtānins], ce saṁtāna c'est l'ātman des Vaiṣeṣikas et des Sāṁkhyas.....

La doctrine que Kumārila prête aux Bouddhistes : « Kartā ya eva saṁtāno nanu bhoktā sa eva naḥ », « ekā... saṁtatiḥ », est bien la doctrine de l'école : voyez *Bodhic.* IX. 73.

« saṁtānasyaikyam āçṛitya kartā bhokteti deçitam » = « [Bouddha]

(a) Voir ci-dessous note 187.

(b) Ekā cāvyaতিরিক্তা ca saṁtānibhyo 'tha saṁtatiḥ

bhedābhedau prasaktavyau grāhyagrahakayor yathā.

Comm. : yadi tu saṁtānibhir abhinnā ekā ca saṁtatiḥ, tato grāhyagrāhakayor jñānavyatireke yad uktam : « ekajñānād ananyatvād anayor apy abhedo, bhinnābhyām abhedād vā jñānasyāpi bheda » iti, tad evāpādayitavyam ity āha : ekā ceti.

Voyez cette discussion du grāhyagrāhaka, *Çlokaçart.* p. 303.

26. 9 Enfin notre objection d'*atiprasaṅga* demeure en dépit de la détermination de l'effet par la cause : car, [s'il faut

a enseigné : l'auteur de l'acte [est] le jouisseur du fruit, en raison de l'unité [apparente] du sañtāna ». — Prajñākaramati commente : « En raison de l'unité du sañtāna, c'est-à-dire de la série des moments [intellectuels] successifs qui se succèdent comme cause et effet, en raison de l'unité attribuée à des membres multiples par concession à l'opinion des hommes, il a été enseigné : « L'agent [est] le jouisseur = celui-là même qui est l'auteur de l'acte est celui qui jouit du fruit de cet acte » (a).

Au point de vue de la vérité vraie le sañtāna n'existe pas : « L'acte existe, Bhikṣus!, le fruit existe ; mais il n'existe pas d'agent (kāraṅka) qui abandonne ces skandhas pour prendre d'autres skandhas... » (b)

Mais si le sañtāna est irréel les sañtānins existent : « yady api na sañtāno nāma vastu, tathāpi sañtānino vastubhūtāḥ » (c).

Nous pouvons maintenant encadrer la citation du *Sarvadarś.* d'un commentaire plus autorisé ; nous reprenons, pour plus de clarté, la version proposée :

« L'hypothèse d'un sañtāna distinct des sañtānins n'est pas soutenable [car ce sañtāna sera, ou a-kṣaṇika, auquel cas il n'existe pas ; ou kṣaṇika, auquel cas il ne sert de rien pour l'explication du rapport de l'acte et du fruit (karmakriyāsaṁbandha)].

Et vous admettez vous-même que le sañtāna n'est pas distinct des sañtānins : un de nos (?) docteurs résume votre système :

(a) « sañtānasya, uttarottarakṣaṇaparāṁparālakṣaṇasya kāryakāra-pabhlāvena pravartamānasya, aikyam ācṛitya, anekṣv ekatvaṁ lokā-dhyavasāyavaçād āropitam eva nimittikṛtya, kartā bhokteti deçitam, ya eva karmaṇaḥ kartā sa eva tatphalasyopabhokteti.....

(b) *Bodhic.* 307, 7 ; *ibid.* l. 12 : sañtānavacanena idaṁpratyayatāmātra-syābhyupagamād, anyathā sañtāna eva na syāt.

Voyez les passages indiqués à l'index sous les mots : kartā svatantraḥ, kartṛtva, karmakartṛkriyābheda, kāraṅka, sañtāna.

Irréalité du sañtāna : voyez *Çikṣās.* 358. 19, 359. 14

avasthābhiç ca saṁbandhaḥ saṁvṛtyā caiva dṛçyate
āgamāc ca tadastitvaṁ yuktyāgamanivāritam ...

sañtānaḥ samudāyaç ca pañktisenādivan mṛṣā (= *Bodhic.* VIII. 100)

Comp. Warren, 238, 247 : « he sees that behind the action, there is no actor, and that, although actions bear their fruit, there is no one that experiences that fruit ».

Sañtāni = upacayo, *Dh. saṅgaṇi*, 643.

(c) *Nyāyabinduḥ.* 73. 7.

admettre votre doctrine de la série], l'intelligence de l'élève se souviendra des impressions ressenties par l'intelligence du maître ; l'élève goûtera le fruit des actes accomplis par le maître : d'où, par conclusion logique, destruction [pour l'agent] de l'œuvre accomplie, fécondité [pour celui qui goûtera le fruit] de l'œuvre inaccomplie ¹⁸⁷ ; — c'est ce qu'a dit Siddhasena : ¹⁸⁸

« Destruction de [l'œuvre] accomplie, jouissance de l'œuvre inaccomplie, délivrance [pour tous les êtres] de l'existence ¹⁸⁹, abolition de la mémoire : ces difficultés, notre adversaire les méprise ouvertement et il affirme le kṣaṇabhaṅga : c'est d'une témérité inouïe ! »

— Poursuivons : dans l'hypothèse de la momentanéité 26. 15 l'objet de la connaissance n'existe [plus] quand la connaissance a lieu, la connaissance n'existe pas [encore] quand existe l'objet de la connaissance : il ne peut donc

« Le saṁtāna existe dans [les saṁtānins, dans] les vyaktis ; et [bouddhistes] affirment qu'il est un ». [Or cette opinion n'est pas soutenable ; s'il est un, il est distinct des membres de la série : s'il n'existe pas indépendamment des membres de la série, il n'est pas un...] (a).

(187) Kṛtābhyāgama (*Sarvadarṣ.* 54, 8). Cp. *Ṣlokavārt* 691. Comm. 1. 11 : « kim idaṁ kṛtaṇāḅākṛtāgamāv iti ? kartuḥ kṛte karmaṇi nāḅo ; bhoktuḅ cākṛte karmaṇi āgama iti. » — La réponse des bouddhistes nous est connue notamment par *Bodhic.* 305, 3. 306, 18 (voir note 186) et *Madhyama-kāvṛtti*, chap. XVII (karmaphalaparīkṣā).

L'argument : ..Ṣiṣyabuddhiḥ.. = *Atmatattvav* 97. 6.

(188) Siddhasena-vākya-kāreṇa. Cowell : author of the Siddhasena-vākya. Il est difficile de donner une traduction certaine car la littérature relative à Siddhasena est encore inconnue en Europe (E. Leumann).

(189) Bhavamokṣa. — Cowell : the dissolution of all existence.

(a) Je crois que M. Garbe s'est mépris sur le sens de *Sāṁkhyas. vṛtti* ad I 28 ; il faut lire (p. 17. 4) saṁtānivyatiriktaḥ avec les Mss. A et C et non saṁtānī v° ; — et nous avons : [bandhaḥ], saṁtānasya cet yadi saṁtānivyatiriktaḥ siddhāntahāniḥ ; athāvyatiriktas, tathāpi tena kiṁ cid ādheyam : ādhānaṁ tv aḅakyaṁ kṣaṇikatvāt.

être question ni d'objet ni de connaissance ; d'où disparition de tout le train des choses humaines.

Supposera-t-on que [l'objet et la connaissance] sont simultanés ? ¹⁸⁹ ils ne pourront, telles les deux cornes [du bœuf], être en relation de cause à effet ; votre prétendu objet [simultané à la connaissance] ne pourra être la « cause objective » de la connaissance ¹⁹⁰.

Direz-vous [avec les Sautrāntikas] : « La [chose], bien que non simultanée [à la connaissance], est perçue en raison de la qualité qu'elle possède d'imprimer sa forme [à la connaissance] » ? — C'est également inadmissible ; car vous ne pourrez expliquer comment une connaissance momentanée sera le lieu où s'exerce la puissance [attribuée à l'objet] d'imprimer sa forme ¹⁹¹. — Reste d'ailleurs cette objection que les diverses manières d'être [de la connaissance] n'ont pas plus de raison d'être dans [votre] théorie du *nirākārajñāna* que dans la théorie [propre aux Vijñānavādins] ¹⁹² du *sākārajñāna*. [Nous observons] en effet

(190) Cowell lit *grāhyasya*, correction très vraisemblable : « consequently the *ālambana*, or the object 's data, would be abolished as one of the four concurrent causes ». Si le *grāhya* est simultané à la connaissance, il n'y aura pas en fait de *grāhya*, puisque le *grāhya* est par définition l'*ālambanapratyaya* (n. 123), et qu'étant simultané à la connaissance il ne peut en être le *pratyaya*.

Peut-être faut-il lire : *opratyaya*[*tv*]ānupapattē.

L'exemple : *savyetara*^o, cp. par exemple *Sāṃkhyas. v. I. 38*.

Le « *janyajanakayoḥ sahotpannatva* » est défendu *Abhidharmak. v. 242a* : discussion intéressante.

(191) *ākārārpakatāçrayatā* : la qualité d'être l'*āçraya* de la qualité d'imprimer sa forme. — Cowell : « the impossibility of explaining how a momentary perception can possess the power of impressing a form » : ceci cadre mieux avec la valeur du mot *āçraya* ; mais c'est le *jñāna* qui reçoit la forme et force nous est de traduire : *āçrayatā* = *viṣayatā*.

Sur cette doctrine des Sautrāntikas, voir notes 109 et suiv. La même argumentation *S. s. v. I. 28*.

(192) Le texte porte : « *tad apy apeçalam : kṣaṇikasya jñānasyākārār-*

[que] l'intellect, [d'abord] exempt de toute forme d'objet, est, du fait de la perception, intérieurement aperçu comme connaissance, rapportée à un sujet déterminé, d'une chose

pakatāçrayatāyā durvacastvena sākārajñānavāde pratyadeçena nirākārajñānavāde 'pi yogyatāvaçena pratikarmavyavasthāyāḥ sthitatvāt. tathā hi .. » Cowell : For if you maintain that the knowledge acquired by perception has a certain form impressed upon it, you are met by the impossibility... ; and if you say that it has no form impressed upon it, you are equally met by the fact that, if we are to avoid incongruity, there must be some definite condition to determine the perception and knowledge in each several case Thus... »

Cette version à l'avantage de respecter le texte ; la nôtre le violente et réclame des explications : celles que nous donnerons sont peut-être suffisantes.

Le sens des termes sākārajñānavāda, nirākārajñāna° est éclairé par les passages suivants.

« ke cid āhuḥ : na jñānadharmo nīlādīḥ, na cārthasya ; nirākārayoḥ saṁsṛṣṭayor ākāro niṣpadyate... (Çlokaçart. 280. 9).

« saṁsargadharmākāravādināḥ prāk saṁsargān nirākāro 'rtho jñānāḥ ca, tat kathāḥ tatsaṁsargād ākāro niṣpadyate, kathāntarāḥ ca tadvaicitryam ... » (282. 13).

« yad apy āhuḥ : nāyam ākāraḥ saṁsṛṣṭayor ubhayoḥ, sarvadaivārtho nirākāraḥ, jñānam eva sākāram (283. 6) (II).

« Sautrāntikās tu jñānavaicitryasiddhyartham artham api ... vicitrākāraḥ kalpayanti na nirākāram (283. 15) (I).

« svabhāvataḥ svaccham eva jñānāḥ samanantarapratyayākhyavāsānāsāṁsargād vicitrākāram upajjyate (284. 12) (II).

I. Les Sautrāntikas soutiennent que l'objet imprime sa forme à la connaissance par elle-même « non informée » ; c'est ainsi que s'explique aisément la variété (vaicitrya) de la connaissance. On peut les appeler « nirākārajñānavādinās » ; le jñāna, dans leur système, ne faisant que recevoir la forme de l'objet (pratibimbākrānta, viçayākāradhārin).

II. Les Vijñānavādins tiennent que la connaissance est informée par la vasaṇā ou trace laissée par la connaissance antérieure. Leur système est appelé « sākārajñānaya » *Tātp* t. 467. 7.

Le Jaina discute ici avec les Sautrāntikas, la chose n'est pas douteuse ; et nous supposons qu'il argumente : « De même que, d'après vous, la doctrine du sākārajñāna ne rend pas compte de la variété et de l' « occasionnalité » (kāḍācitkatva) de la connaissance (op. p. 19) ; de même, dans votre système, il n'est pas de raison suffisante des diverses modalités de la connaissance ». En d'autres termes : ni les Vijñānavādins n'expliquent le caractère objectif de la connaissance, ni les Sautrāntikas son caractère

[extérieure], cruche, etc. : son activité ne consiste pas [simplement] comme celle du miroir, à refléter l'objet ; — et si l'intellect a [seulement] pour nature de prendre la forme de l'objet ¹⁹³, dites un éternel adieu à ces expressions appliquées à l'objet : « proche, éloigné » et à toutes celles [qui entraînent un rapport subjectif]. — Ne dites pas : « Soit ; c'est d'accord avec nos principes » ; car ces expressions : « La montagne est plus loin, plus près, longue, grande » ont la vie dure. — Ne dites pas : « On s'exprime ainsi parce que la [montagne], qui impose sa forme à la connaissance, possède la qualité d'être plus éloignée, etc. » ; car nous n'observons rien d'analogue dans le miroir [où tous les objets, éloignés ou proches, sont reflétés dans un même plan] ¹⁹⁴.

27. 7 Autre objection. La connaissance engendrée par l'objet imite l'objet en tant qu'il est bleu : soit ; nous demandons si elle l'imite aussi en tant qu'il est inconscient ? Si oui, la connaissance est inconsciente comme est l'objet ; et voilà une fâcheuse difficulté : « tu veux grandir et ta racine est détruite ! » ¹⁹⁵

subjectif : « La connaissance, en effet, est aperçue intérieurement (anubhūyate) comme connaissance rapportée à un sujet déterminé... »

Il semble que les idées soient logiquement enchaînées. Nous traduisons comme si le texte portait : « durvacastvena ; sākārajñānavāda iva nirākāra^o.... sthītatvāc ca ». — ou « ... ; sākārajñānavādapratyādeṣena [ca], nir^o : « et en raison de [votre] réfutation du sākārajñānavāda, parce que dans le système du nirākārajñāna aussi se présente l'objection... »

(193) viṣayākāradhārin, cp. *Sāṃkhyas.* v. I. 89, cité note 115.

(194) Cowell : Nor may you say that « it is the object (which supplies the form) that really possesses these qualities of being further, etc., and they are applied by a fashion of speech to the perception [though not really belonging to it] » — because we do not find that it is the case in a mirror [*i. e.*, it does not become a *far* reflection because it represents a far object].

(195) Voyez Col. Jacob, *Laukikanyāyāñjali*, p. 35 : « *Wishing to*

Si vous nous répondez, pour éviter cette difficulté, que « la connaissance n'imité pas [l'objet] en tant qu'il est inconscient », comment l'[inconscience de l'objet] peut-elle être connue ? Appliquons la maxime : « Pour sauver l'un, perdre l'autre »¹⁹⁶.

Mais notre adversaire réplique : « Qu'est-ce que cela nous fait que l'inconscience [de l'objet] ne soit pas perçue ? » [Répondons :] Si l'inconscience [de l'objet] n'est pas perçue tandis que la couleur bleue est perçue, il s'ensuit ou que l'inconscience et la couleur bleue n'ont pas un commun réceptacle, ou que la question demeure indéterminée¹⁹⁷ ; on perçoit la couleur bleue, on ne perçoit pas l'inconscience : pourquoi l'inconscience serait-elle associée à la couleur bleue ? Vous ne voyez pas le triple monde quand vous voyez un poteau : voulez-vous que le triple monde constitue l'essence du poteau ?¹⁹⁸

Tous ces points de doctrine ont été développés par les docteurs Jainas, par Prabhācandra¹⁹⁹ notamment dans le

grow, you have destroyed your root. This is Prof. Cowell's rendering of the saying..... According to Tārānātha it means : Whilst seeking to obtain interest, the creditor loses [that and] the capital too ».

(196) *Ibid.*, p. 9 (Références à *Sarvadarṣ.* 118, 16 et à *Khaṇḍanakhaṇḍakhāḍya* : ekaṁ saṁ°). — Cowell corrige : tasyā (= jaḍatāyā) grahaṇam.

(197) Si la jaḍatā est supposée : « upalabdhilakṣaṇaprāpta », il y a bheda : si elle est supposée « adṛṣya », il y a anekāntatā.

(198) L'argument tiré de la « jaḍatā » de l'objet est développé *Tātp. t.* 463. 21 (Réfutation de la doctrine du « sārūpya », cp. *Nyāyabinduṭ.* 18 22) : kiṁ sarvātmanā sārūpyabhāvād viṣayabhāvaḥ ? āho katham cit sārūpyabhāvāt ? na tāvad arthasya jaḍātmano jñānena prakāṣātmanā sarvathā sārūpyaṁ, sārūpye jñānam api jaḍaṁ bhaved iti jñānatvahāniḥ ; ekadeṣena ca sārūpye « tat kva nāma nāsti ? » iti sarvaṁ jñānaṁ sarvaṁ vedayet.

(199) L'édition porte : Pratāpacandra ; la correction est de Pathak, J. Bombay, 49, 220. Prabhācandra est l'auteur du *Nyāyacandrodaya* (ibid. p. 232) — Voyez ibid. 49A, p. LXXXI.

Prameyakamalamārtaṇḍa et dans d'autres ouvrages : nous n'insisterons pas par souci de brièveté.

27. 19 Conclusion : les hommes qui désirent réaliser leurs fins doivent rejeter la doctrine des Saugatas et adopter celle des Jainas.

L. DE LA VALLÉE POUSSIN.

BASQUE ET GAULOIS.

Les ancêtres de la nation Basque s'étant trouvés de bonne heure en relation avec les Gaulois, ont naturellement fait des emprunts à la langue de ces derniers. On en retrouve aujourd'hui encore la preuve dans le vocabulaire Euskara. Il contient un nombre assez respectable d'éléments d'origine certainement celtique, sans en compter quelques uns dont la provenance reste obscure. Plusieurs, du reste, constituent de ces termes usuels qui passent moins aisément d'un idiôme à l'autre et leur présence en Basque prouve combien a été profonde sur cette langue l'influence Celtique. Parmi eux figurent notamment, comme on le verra tout à l'heure, non seulement divers noms de nombre et prépositions, ou mieux, postpositions, mais encore les mots servant à rendre l'idée du verbe être et celle du pronom relatif. Nous ne jugerions pas trop téméraire d'admettre qu'à l'origine, l'Euskara tout aussi bien que divers dialectes aujourd'hui encore en vigueur chez des populations plus ou moins sauvages, manquait de termes pour exprimer ces notions. On ne saurait guères douter d'ailleurs que jadis, avant qu'il n'ait pu s'imprégner d'éléments pris soit au Latin, soit aux dialectes Romains, le lexique Basque n'ait contenu une bien plus grande quantité d'éléments Celtiques et, à cet égard, peut-

être aurait-il mérité d'être regardé comme un dialecte Celtibère plutôt que purement Ibérien. Enfin nous verrons que le système de numération en vigueur chez les Populations Celtes s'est inspiré en quelque sorte, de celui de l'Euskara. Quoiqu'il en soit, donnons la liste des termes de ce dernier idiôme dont la provenance Gauloise semblerait difficilement contestable.

A

A, « vers, à ». Voy. AT.

AARI, A ; « Mouton ». Voy. AHARI, A.

ADAR, RA ; « Corne, branche d'arbre » ; Gaélique d'Écosse : *Adharc*, « Corne », d'où *Adarcach*, « Cornu » et *Adarcog* ; « Cornette, petite corne ». — Erse ou Irlandais, (Dialecte de Galway), *Ayarc*, « Corne », peut-être bien de la racine gauloise (*P*)ete ; « Étendre, s'étendre » conf. Latin *Patere* — Grec, περάννυρι, πέταω ; « déployer, étendre ».

La transition de l'idée de corne à celle de bois se conçoit facilement. Ne disons-nous pas les bois d'un cerf, pour « ses cornes, sa ramure » ?

En tout cas, le mot Basque n'offre qu'une ressemblance phonétique purement fortuite avec le terme signifiant « Jambe, pied » dans divers dialectes Berbers. Ex. Kabyle de Bougie, *At'ar* ; « Pied » — Néfoussa, *T'ar*, même sens — Chelh'a (du Maroc), *Adhar* : « Jambe, pied » — Harakta, *dhar*, « Pied » — Zenaga *Ad'ar*, même sens — Boti'oua, *idhar*, idem — Ahaggar, id. — Gouélaia, *Izar*, id. — Sergou *Atar*. Nous ne pensons pas non plus qu'il ait rien à faire avec le Gallois *Ede-ryn*, « Oiseau ».

ADARZU, A ; « Garni de mauvais nœuds », en parlant du

bois, littéralement « muni de cornes, de branches », du précédent et de la finale *zu* « garni de, muni de, doué de » ; Ex. *Indarzu*, « fort, doué de force » de *Indar, ra* : « Force ».

AHAL ; « Pouvoir, puissance » ; est visiblement pris pour un primitif *Al* (voy. plus loin), de même que *Ahari* « Mouton » pour *Ari* ; et *Ahaïde* « Parent » pour un archaïque *Aide*. En tout cas, *Ahal*, *Al* sont indubitablement apparentés au Gallois *Gallou*, *gallael*, « Pouvoir » et *Gall*, « force ». — Cornique, *Gallos*, « force, puissance » — Bas Breton, *Galloud* ; « Pouvoir, autorité, efficacité, privilège », *Gallout* (dial. Vanetais) « Pouvoir, avoir la faculté de » — Écossais, *galach* : « courage », Tout ceci nous ramène à une forme gauloise hypothétique *Galno*, « Possum », à rapprocher du Lithuanien, *Galėti*, *Galiėti* : « Pouvoir, avoir le moyen de » et Vieux Slavon, *golěmu* « grand » et, peut-être même du grec ἄποφωλός, « vain, sans effet, monstrueux ».

Le *g* initial sera tombé ici comme il l'a fait p. ex. dans *Ábar, ra* ; « Branche propre à faire du feu », du Béarnais *Gabarre*, « sorte de gros ajonc » = *Oporra*, « Coupe, écuelle », forme dialectique pour *Gophorra*.

Faisons observer que le *g* initial de ce mot a aussi disparu ou s'est transformé en *h* dans plusieurs dialectes Néo-celtiques. Citons p. ex. le Bas Breton *Hallout*, *hellout*, *allout*, *ellout* : « Posse » conf. le Cornique *May hallo* : « qu'il puisse » et *Hellyn*, « we may ». Mais il s'agit là d'un phénomène lequel visiblement n'offre pas un caractère primitif et n'a rien à faire avec celui qui s'est produit en Basque.

Le terme Euskarien ne présente d'ailleurs qu'une ressemblance purement fortuite avec le *Al* : « fortis.

strenuus » et, comme substantif, « Potestas, facultas » de l'Hébreu, d'où *Eloh* « Dieu », litt. « le fort, le puissant » et le pluriel révérentiel *Elohim*.

AHALGE, A ; « Honte », litt. « Sinè vi, Sinè robore » du précédent et de la postposition caritative *ge*.

AHALGE, TU ; « Devenir, devenu honteux » ; cf. le précédent et *Tu*, suffixe du participe passé.

AHALGEGABE, A ; « Impertinent », litt. « Sinè Vercundià » ; cf. le préc. et *gabe*, signe du caritif.

AHALGEGARBI, A ; « Honteux par sa faute » ; cf. *Ahalge* et *garri*, suffixe adjective.

AHALGEKOR, RA ; « Honteux, timide » ; cf. *Ahalge* et *kor*, suffixe adject.

AHALKE ; « Honte », forme Souletine pour *Ahalge*, voy. plus haut.

AHALKOR, RA ; « Honteux », forme Souletine abrégée pour *Ahalgekor*, voy. ce mot.

AKHER, RA ; « Bouc », sans aucun doute à rapprocher de l'Irlandais *Ag* et au pluriel *Aige*, d'où les composés *Agallaid* ; « cervus » — Eçossais *Oigh*, « Cerf », *Oighe*, « Biche » et *Agadh* « Bœuf » Gallois *Ewig*, « Cerva », d'un archaïque *agiko* — Cornique, *euhic*, pour *eugic*, « cerva » et *loch euhic*, « Hinnulus » d'une forme gauloise *Agos*, « Bouc ».

Le Basque a ajouté au radical gaulois, une finale intensive ou dérivative *er*, *er-ra* comme dans *Eder*, *ra*, « Beau », pris lui-même au Béarnais *bèt*, « Beau », du Latin *bellus*, du Roman *bel*, mais avec transformation normale du *l* final en *t*. L'Euskara a ici comme il arrive souvent adouci ce *t* en *d* et laissé tomber la labiale initiale.

C'est encore visiblement le même mot que nous

rencontrons dans le grec $\Lambda\gamma\varsigma$, $\alpha\lambda\gamma\omicron\varsigma$, « Chèvre » — Lithuanien *ožys* ; « Bouc » — Letton *ahsis*, même sens et *ozká*, « Chèvre » — Persan moderne, *Azarick* — idem — Zend *Aze* (d'après Anquetil) — Arménien, *Aidz*, *aic* — Sanskrit *Agâ*, *aja*, « Bouc » et *Ajá*, *ágâ*, Chèvre « litt. « l'animal agile, remuant », de la racine *Ag*, *movere*, *ire* » cf. Latin *Agro* ; grec $\Lambda\gamma\omega$.

Ce nom de la chèvre n'aurait-il point passé dans certains idiômes étrangers à la famille Indo-Européenne ? Tel pourrait bien être, par exemple, le cas pour le Kotte (dialecte de la Sibérie Orientale) *Ēg*, « chèvre », au pluriel *Ag*.

Pictet, de son côté, s'étayant sur l'autorité de Gésenius, compare au Sanskrit *Aga*, l'Hébreu *'Ez* ; « chèvre » — Syriaque *'Ezo* — Arabe *'Anz* et même le $\text{ʾ}A\zeta\alpha$ Phénicien auquel Étienne de Byzance attribue le sens de « chèvre » cf. encore le vieux Sémite *'Inzu* — Sumérien, *úz*, « capra ».

Ajoutons, toutefois, que ces derniers rapprochements pourraient donner lieu à certaines objections. La première serait que ces termes sémitiques semblent bien provenir d'une racine indigène et dont le sens serait notablement différent, à savoir *'Azâz*, « Valuit, robustus fuit ».

Tout bien considéré, on ne saurait, croyons-nous, songer à un rapprochement du terme Basque avec le gallois *Caer*, « Bouc », d'où *Caer-iwrch*, « Chevreuil », d'un gaulois *Ca(p)eros*, « Bouc ».

C'est bien évidemment ce dernier que nous retrouvons dans le Latin *Capere*, « Chevreuil » et *Capra* ; « Chèvre », *Capreolus*, « Chevreuil » — Etrusque ou Tyrrhénien $\chi\acute{\alpha}\pi\rho\alpha$; « Chèvre » d'après Hérychius.

M. Schrader en rapproche également le grec κάπρος, « sanglier », malgré un changement de sens assez marqué. Rattachez à la même souche le Live *Kabr*, même sens, d'où vraisemblablement, le Suomi ou Finlandais *Kauris*, « Bouc », aussi bien que le Vieux Norrain *Hafr*, « Bouc », lequel a, sans aucun doute, donné naissance au Lapon *Habrès* — l'Anglo-Saxon, *Haefer*, « Bouc ».

Dans tous ces termes, Pictet reconnaît, et son opinion, à cet égard, nous paraîtrait, pour le moins, assez plausible, la racine Sanskrite *Cap, camp*, « Ire, movere » ; primitivement *kap, kamp* et dont la gutturale primitive s'est conservée dans quelques dérivés du Sanskrit, tels p. ex. que *kampa, kampana*, « Tremblement, agitation ».

Elle reparaitrait, au dire du docte Gênois dans certains noms Indo-Européens du cheval et du singe ; cf. p. ex. le grec κββαλλης, sorte de cheval — Latin, *Caballus* — Polonais *kobyła* « Cavale, jument : » etc. et, peut-être même, jusque dans le Kawi, *Kapala* etc. Le Sanskrit *Kapi* « Singe », d'où les Grecs post-Alexandrins ont tiré leur κῆπος, (même sens), n'a pas une autre origine. Ainsi singes, chevaux, chevreaux et boucs auraient été désignés par nos premiers ancêtres comme animaux particulièrement mobiles et remuants.

Que dire maintenant d'un mot à peu près synonyme du précédent et que nous présente le lexique sémitique ? Citons, p. ex. l'Hébreu *'Apher, 'opher, 'áphrah* ; « chevreau, faon » — Arabe *Ghafr, Ghifr, Ghufr* (même sens).

A la vérité, comme le remarque Pictet, si pas de mal de noms d'animaux dans les dialectes des Sémites rappellent au point de vue phonétique, leurs synonymes Indo-Européens, ils se ramènent d'ordinaire à des raci-

nes absolument irréductibles les unes aux autres. Ainsi, les érudits dérivent d'ordinaire *'Apher*, *ghafir* soit de la racine sémitique *'Aphar* (Hébraïque) ; *Afirah* (Arabe), « Subalbus, subrubicundus fuit » soit de *ghafara*, « Villosus fuit ».

Peut-être sera-t-on tenté de se tirer d'affaire et d'expliquer cette sorte d'anomalie en admettant que ces vocables appartenant à un idiôme tout à fait primitif et aujourd'hui perdu et qu'ils sont beaucoup plus anciens que les racines dont on prétend les faire dériver. Du reste, nous allons rencontrer tout à l'heure d'autres formes sémitiques, nous rappelant encore davantage le Basque *alher*, *ra*. Par exemple, là où nous aurions peine à partager la façon de voir du savant Gènevois, c'est dans sa tentative de rapprochement entre le grec *κάπρος* « sanglier » et le latin *Aper* — Allemand *Eber* — Moyen-haut-Allemand *Eber* — Vieux-haut-Allemand *Ebur* — Anglo-Saxon, *Eofor*, d'où le nom de ville *Eoforwic* ; « ville du sanglier », aujourd'hui « York — gothique *Ibrus*, *Iburus*. En effet, le *k* ou *c* dur initial, ne tombe guère et sa disparition dans le cas présent serait malaisée à expliquer. De plus, le *b* médial de l'Allemand semblerait supposer un *bh* primordial, lequel n'aurait guère pu donner un *p* en latin. Admettons donc comme l'hypothèse la plus vraisemblable que le grec aurait appliqué purement et simplement au sanglier, le nom primitivement réservé au chevreau ou au bouc.

Quant au germanique *Eber*, *ibrus*, mieux vaudra le tenir pour apparenté au Vieux Slavon et Russe *Věpru*, « sanglier » — Polonais *wieprz* — Illyrien *vepar*, d'après Miklosich, de la racine *vap*, « semen spargere, procreare ».

Signalons la ressemblance de ces mots avec l'Arabe, *'Ifr*, « sanglier, verrat, » que l'on explique par la racine *'Afara*, « il s'est jeté, roulé dans la poussière » ou bien « subalbus fuit », peut-être de *'Afar*, « Pulvis ».

Ce qui au premier coup d'œil peut paraître étrange, c'est que le Bas-Breton *garr*, *gaour* ; « chèvre » — Cornique, *gauar* — gallois *gafr*, *gabr* ; « chevreau, chèvre » — Irlandais, *gabar*, du vieux gaulois *gabros* « chèvre » n'a rien à faire étymologiquement avec le Latin *Capra*. Ce terme qui se rencontre dans certains noms de localités tels que *Gabromagus*, litt. « Hirci campus » aujourd'hui *Crems* ou *Krems*, petite ville de la Basse-Autriche à environ 15 lieues O. de Vienne — *Gabrosenti* (en Brittonique) et Γαβροῦτζα ὄλι, etc. suppose d'après M. Ch. Whitley-Stokes une forme primitive *gam-ro*, dont le radical est *gam*. Du reste, le terme celtique n'offre qu'une ressemblance fortuite avec le grec Χίμαρος, « Bouc, chèvre né en hiver » ; γίμαρος ; « Chimère, chèvre née en hiver, » de γέμα, « Hiems, tempestas », ainsi qu'avec le Vieux-Norrain *gymr*, « Agneau ».

Nous avons cru d'abord à une parenté de *Akher*, *ra* avec un terme désignant un animal domestique du même genre dans les dialectes Berbers : Ex :

1° De la racine *KRR*, le Taïtoq et Ahaggar tirent *Ekrar*, « Bélier, mouton », au pluriel *Ekraren* — Serkou, *Akrar* ; « mouton » — Azguer, *Akerer*, idem, d'où *Akerer ajalbi* ; « mouton à laine » et *Akerer emmohar* ; « mouton Imoukhar » ou à poil. — Zouaoua, *Ikerri*, « mouton », au pluriel *Akraren* — Harakta et Aït-kalfoun, *Ikerri*, idem. — Ouarglais, *Ikerrouan*, « Oves ».

2° De la racine *SCRR*. — Béni-Ménacer et Rifféen, *Schérrî* « mouton » — Haraoua, *Ischerri* idem. Le *sch*

figure ici le son chuintant du *ch* Allemand dans *Ich*, « Je ».

3° De la racine GRR. — Zénaga, *Gérer*, mouton.

4° De la racine contractée KR ou KHR — Aouélimiden, *Akar*, « Ovis » — Chaouïa, *Iker*, idem — Halima *Tichéri*, « Béliet ».

5° De la racine K, KK, Kélouï, *Akka*, « mouton », au pluriel, *Ikiouan*, etc.

Toutefois, comme nous l'a fait observer le docte berbésant M. R. Basset, il faut tenir compte de la différence de sens nettement marquée puisqu'*Akher* ne signifie en Basque que bouc, tandis le *Akrar* du Sergou, *gerer* du Zénaga possédant pour seule valeur celle de « mouton, béliet ». D'ailleurs, la forme Kabyle la plus ancienne contient visiblement un *k* suivi de deux R. En Euskara, au contraire, le double R n'apparaît que devant l'article final, en vertu d'une loi phonétique bien connue. Quant à l'indéfinit, il ne possède qu'une seule gutturale liquide. Enfin, nous venons de le voir, le Basque s'explique bien plus facilement par un rapprochement avec l'Irlandais *Ag* que de toute autre façon.

Tout ceci nous amène à tenir l'affinité sur ce point entre le dialecte des Pyrénées et ceux de l'Atlas pour purement fortuite. Il nous paraîtrait également assez téméraire de supposer que le Zouaoua *Ighid* « chevreau » — Nouba *Éged*, « mouton » puisse rien avoir à démêler avec le Basque *Akher*, le vieux gaulois *Agos*, « Bouc ».

Que dire maintenant du Phénicien *Khar*, « Béliet », visiblement apparenté à l'Assyrien, *Kirou*, « Bouc, béliet, étalon mâle du menu bétail » ? Y faut-il recon-

naitre une forme adoucie de la racine Berbère *KRR*, comme dans l'Aouélimidden *Akar* ? Laissons aux sémitisants le soin de se prononcer.

En tout cas, malgré une ressemblance à peu près absolue de sens et de son, nous hésiterons beaucoup à soupçonner une parenté possible entre le terme Assyrien dont il vient d'être question et le Béarnais *Quirou*, « Bouc ». Ce dernier usité seulement, paraît-il, dans quelques localités, ne constituerait-il pas simplement un dérivé du gaulois *Kaeros*, *Kaperos* ? Il n'y aurait rien d'étonnant à retrouver dans plusieurs dialectes de notre pays, quelques termes d'origine Celtique non en usage dans le Français classique.

AKHETCH, A ; « verrat » est visiblement formé du précédent avec remplacement de la finale *r*, *ra* par *tch*, *tcha* qui semble avoir le plus souvent une valeur dérivative ou diminutive, Cf. *Ulitcha*, « Moucheron », de *Uli*, « mouche » — *Belatcha*, « Corneille », de *Bele*, « corbeau » — *Phagatcha*, « faine, fruit du hêtre », de *Phago*, « Hêtre ». *Aketcha* serait donc littéralement le petit bouc (Cf. le précédent), peut-être simplement parce qu'il est plus bas sur jambes, ou l'animal « semblable au bouc », celui qui dans l'espèce porcine joue le même rôle que le bouc dans l'espèce caprine.

AL, « Pouvoir », forme dialectale pour *Ahal*, voy. plus haut.

ALE, A ; « grain » paraît offrir une ressemblance toute spéciale avec l'Irlandais *Ail*, « esca », d'une forme gauloise restituée *Ali*, (même sens). M. Whitey-Stokes cite encore en vieux gaulois, le verbe restitué *Alô*, identique pour le sens au Latin *Alô*, « Je nourris » et qui se retrouve dans l'Irlandais *Alim*, « Nutrio. »

Cf. encore Irlandais *Altram* « nutritio » — Gothique, *Alja*, « s'élever, apparaître » ; *Ala*, « croître, se développer, » — Vieux norroin, *Ala*, « nourrir, entretenir. » — Grec ἄνυλτος, « Insatiable ».

A coup sûr, bien qu'on ait pu supposer une chute de la labiale initiale, *Ale* n'a certainement rien de commun, comme nous l'avions supposé d'abord, avec l'Espagnol et Portugais *Balu*, « Balle » — Italien *Palla*, *balla* dont l'origine doit être cherchée soit dans le Celtique, soit dans le Germanique ; conf. d'une part, Écossais *Balle*, (même sens) et, de l'autre, Allemand, *Ball*, « Balle ». — Vieux-haut-Allemand, *Palla*. — Vieux norroin, *Bæltr*, *bælr* — Suédois *bäll*. Il suffit de signaler une ressemblance purement fortuite avec le Zouaoua (dial. kabyle). *Alim*, paille.

ALHOR, RA ; « Champ, pièce de terre en labour », visiblement formé du précédent et de la finale dérivative *or*, *ra* Cf. *Chikor*, *ra* ; « Petit son », de *Chiki*, « Parvus » — *gophor*, *ra*, « gobelet », du Bas latin *Cupa*. Le mot Basque signifiera donc litt. « Endroit où il y a du grain, qui produit du grain. »

ANDERAUREN, A ; « femme de chambre » nous semble bien d'origine gauloise, au moins par son élément radical, *Andere* « demoiselle, maîtresse de maison » dont il va être question tout-à-l'heure.

Quant à la finale *uren*, *urren* ou *auren*, reconnaissons-y une altération de *Aurren* « Devant, en face » et, par extension, « Premier. » On la retrouve p. ex. dans certains mots tels que *Atzlodiurren*, *Beatzlodiurren* ; « Index », litt. « qui est devant le pouce, » opposé au pouce de *Atzlodi* ou *Beatzlodi*, « Pouce ». *Anderaurrena* se rendra donc littéralement par quelque chose comme

« contre-maitresse, » « celle qui se tient en présence de la maitresse de maison. »

ALTRA ; « nourricier », litt. « qui est ad escam, ad granum » ; cf. le précédent et *tra* final, « ad, pro ».

ANDERE, A ; « Demoiselle », paraît avoir eu pour sens primitif, celui de « dame » ; conf. *Andre* et la locution *Etchekandere* ou mieux *Etcheko-andere*, « Maitresse de maison », de *Etche*, « domus » et *ko*, signe du prolatif. Nous avons cru devoir retrouver dans ce mot, l'Espagnol *Randera*, « Dentellière ». Néanmoins, la chute du R initial semblerait un phénomène assez anormal ; et puis cette épithète de dentellière prise pour désigner une demoiselle, une dame *in genere* ne semblerait-elle pas, suivant l'expression vulgaire, un peu tirée par les cheveux ? Est-ce que toute personne appartenant au beau sexe, fait nécessairement de la dentelle ? Ce n'est l'occupation que d'un petit nombre.

Le Prince Louis-Lucien Bonaparte voulait faire venir ce mot du grec *ἄνθρωπος*, *ἀνδρῶς* ; « Homme ». Il faisait valoir à l'appui de son hypothèse, que les termes sont sujets à changer de genre en passant d'une langue à l'autre, à preuve p. ex. : le Latin *Jumentum* qui a donné notre mot « *Jument* ». — *Hase*, « Lièvre » en Allemand, d'où notre féminin *Hase*.

On aurait pu être tenté d'expliquer ici le changement par des raisons, en quelque sorte, juridiques. Chez les habitants des Pyrénées, en effet, le droit d'aînesse semble, de tout temps, s'être exercé de la façon la plus rigoureuse, mais sans distinction de sexe. Déjà Strabon fait allusion à cette pratique. En tout cas, le droit pour l'aînée des filles à la totalité de l'héritage de ses parents subsista dans le pays Basque Français jusqu'au temps

de Louis XIV. C'est ce monarque qui décida que dorénavant, l'aîné des garçons serait seul héritier. Une chanson du temps, sorte de complainte, déplore le sort fait aux ci-devant héritières.

En tout cas, un vestige de l'état de choses primitives s'est maintenu dans le vocabulaire Basque, où *Primu*, litt. « Premier », signifie « Héritier » et *Prima*, « Héritière ».

Ajoutons, pour être complet, que d'après la coutume immémoriale de ces régions, jamais un héritier et une héritière ne se devaient marier ensemble.

D'ailleurs, le régime successoral, n'était point absolument spécial au pays Basque. On le rencontrait également en vigueur, d'une façon plus ou moins complète dans diverses portions du midi de la France, et peut-être même dans la république d'Andorre. L'on peut affirmer qu'il constituait bien moins une affaire de race que le résultat de conditions économiques d'un caractère spécial. (1)

On observera, qu'aujourd'hui encore, la plupart des familles du pays Basque s'arrangent de façon à éluder le plus possible, les dispositions égalitaires du code civil. Chacun dans la famille s'y prête, les cadets tous les premiers.

Nous voyons que la femme, la jeune fille se trouvaient parfois en ce pays, appelées à jouer un rôle dévolu presque partout ailleurs au mâle et l'on peut se demander *à priori*, si cette circonstance n'aurait pas contribué à faire, pour ainsi dire, changer le sexe du terme de *Andere*.

(1) C. CORDIER, *De l'organisation de la famille chez les Basques* ; chap. 1^{er} ; p. 12, chap. II, p. 40 et chap. IV, p. 104 (Paris, 1869).

Néanmoins, une comparaison avec le Celtique suffira à nous démontrer combien de tels raisonnements pèchent par la base. On ne saurait guère douter de l'origine gauloise du mot Basque. Cf. en effet, Irlandais, *Ainder*, *aindear* ; « Jeune fille nubile, jeune femme. » — Gallois *anner*, « génisse » — Vieux Gallois, *Enderic*, « Jeune veau » — Bas Breton, (dial. de Léon), *Ounner* « génisse » ; (dial. Vannetais), *Anner*, *anuer*, *annoer* ; (dial. de Cornouailles), *Iner*, idem. M. Withley-Stokes se montre disposé à rapprocher de ces mots, le grec *Ἀνθηρός*, « florissant », de *Ἄθος*, « fleur » et *ἀθαρής*, idest *ἄφθορος ἐπὶ γυναικός*, d'après Hésychius.

Que du sens de génisse, les Celtes aient passé à celui de jeune fille ou de jeune femme, cela n'offre rien d'étrange. Rappelons-nous la double acception du Latin *Juvenus*, « Taurillon, jeune taureau, jeune homme » et *Juvenca*, « génisse ou jeune fille. » Cette confusion de terme, s'explique jusqu'à un certain point chez des populations pastorales. N'est-ce pas par une métaphore assez analogue que dans certains dialectes Turks, on désigne la vache d'un nom signifiant littéralement « Petite mère » ?

Le *e* final de *Andere* pourrait bien être purement euphonique. Ne l'est-il pas, p. ex. dans *Arbole*, « Arbre », de l'Espagnol *Arbol*.

C'est encore visiblement le même terme employé comme nom de femme sous la double forme *Andere* et *Anderesne*, dans les inscriptions Ibéro-latines d'Aquitaine que cite M. Luchaire, d'après Roschach. Le fait qu'il apparait dans des monuments sans aucun doute postérieurs à notre ère ne prouve rien contre son ori-

gine Gauloise. Le contact premier entre Celtes et Ibères remonte pour le moins au VI^e siècle avant notre ère, si tant est qu'il ne faille pas le tenir pour notablement plus ancien encore.

ANDEREDER, RA ; « Belette », d'après M. Van Eys, litt. « Jolie demoiselle », de *Andere* déjà vu et de *Eder, ra*, « Beau ». C'est à peu près l'équivalent de notre mot « Belette », c'est-à-dire « Petite belle », aussi bien que du Bas Breton *Kaerell*, ou (dial. Vannetais), *Karell*, « Belette », litt. « Petite jolie » de *Kaer*, « Beau, joli ». Ce même idiôme emploie encore pour désigner l'animal en question, l'adjectif *Buhan* ou *Buan*, lit. « vif, agile » et, poétiquement, la locution *Mac'harit koânt*, litt. « Marguerite gentille. » Ajoutons que le Portugais connaît ce carnassier sous le nom de *Doninha*, « Petite Dame » et l'Espagnol, pour celui de *Comadréja*, « Petite commère ». C'est visiblement l'élégance de son port, l'agilité de ses mouvements qui lui ont valu toutes ces dénominations. Ajoutons, par parenthèse, qu'en Bas-Breton encore, la fouine est appelée *Kaerell-Vraz*, litt. « Grande belette », de *Braz*, « magnus ». Nous avons ici une association de mots dans le goût du *magnus lepusculus* latin.

ANDERI, A. « dame, demoiselle », forme Bisayenne pour *Andere*, (cf. plus haut.)

ANDI, A : « Grand », n'a sans doute pas plus affaire avec notre mot « grand », ou le latin *grandis* que *Apho*, « crapaud » avec son synonyme français. La provenance gauloise de ce mot ne semble pas douteuse. Nous trouvons dans l'ancienne langue des Gaules, la préfixe *Ande*, *ando* dont le sens spécial a dû être celui de « contre, à l'opposite ».

Parfois, comme le remarque M. Holder, elle prenait une valeur intensive et correspondait assez exactement, par suite, à notre adjectif « Grand ». Aussi, M. d'Arbois de Jubainville n'hésite-t-il pas à rendre le nom propre *Audebrogius* par « Habitant d'un grand pays. » Cf. Gaulois *brög, brögi* ; « district, pays, région ». — Irlandais *Bruig* — Gallois et Bas-Breton, *Bro* — Cornique *brou* — Latin, *margo*, « Bord, limite, extrémité ». — Vieux Norrain *Mærk* — Moyen-Haut Allemand, *Marc* — Vieux Haut Allemand, *Marcha* ; « Limite, frontière » — Vieux saxon, *Marca* — Vieux français « marche, frontière, « Territoire » — Zend *Merezu* — Persan moderne *Merz*, d'où *Mirza* qui correspond à notre terme de « Marquis ». Remarquons que le Français a juste ici le même sens littéral que le mot Persan. Marquis ne veut dire, en définitive, autre chose que « Gardien de la frontière. »

Ajoutons, par parenthèse, qu'il a dû exister un Vieux Gaulois *Mrog*, comme l'établit le datif pluriel Irlandais *Mrogaib*, naturellement plus rapprochée des autres formes Indo-Européennes. Toutefois, celle en *b* initial n'en est évidemment pas moins ancienne non plus et peut-être se trouvait-elle employée concurremment avec la précédente. *Brogae galli, agrum vocant*, nous dit, en effet, le scholiaste de Juvénal.

Nous retrouverons encore la même dissyllabe employée en sens de grand, p. ex. dans le nom de divinité *Andarta*, litt. « grande Ourse ». Elle était adorée à Dié (département de la Drôme) ; voy. d'ailleurs *Artza*.

Serait-ce le vieux mot gaulois qui reparait en Anglo-Saxon, *Ante, anti, enta* au sens de « géant », d'où p. ex. *Enta geveorc*, « gigantum opus » ? De là, le nom d'*Antes* ou *Ἄντζι*, donné, d'après Jornandès, par les Germains

aux plus belliqueux d'entre les Slaves. La chose peut sembler tout au moins douteuse.

En tout cas, nous serions bien tentés de rendre les noms de divinités des inscriptions Aquitaniques *Andosus*, *Andosso* par « Très Grand », de *Andi* ou mieux, sous sa forme primordiale, *Ando* et de la finale *zu*, so marquant « abondance, supériorité. » Ex. *Odolzu*, « sanguin », de *Odol*, « sang » — *Aitaso*, « Grand père », de *Aita*, « Pater ». Dans cette hypothèse, le nom d'*Andossus* correspondrait on ne peut mieux au Français « Maxime ».

ANDI, TU ; « Grandir, i » ; Cf. le précédent.

ANDIRO, « grandement », de *Andi* déjà vu, et de *ro* final qui marque le plus souvent l'adverbe et parfois l'adjectif ; Ex : *Nazkagarri*, « Horrible » et *Nazkagarrirō*, « Horriblement » — *chikiro*, « Mouton », litt. « Le coupé, le diminué », de *chiki*, « Petit ».

ANDITASUN, A : « Grandeur », de *Andi* et *Tasun*, abréviation pour *Tarzun*, suffixe servant à former des noms abstraits : cf. *Asitasun* ; « Lenteur », de *Asti*, « Loisir » de même que *Behartarzun* « pauvreté, indigence » de *Behar* « Pauvre, nécessiteux. »

ANDIUSTE, A : « Orgueil », en dialecte Guipuskoan, litt. « Magna opinio », de *Andi*, déjà vu et *uste*, « croyance, opinion. »

ANDIZKIRO, « grandement » en dial. Guipuscoan, doublet de *Andiro* (Voy. plus haut).

ANGEREDER, RA ; « Belette », en dial. Labourdin, d'après M. Van Eys. C'est une altération de *Andereder*, *ra*, voy. plus haut.

ANNITZ, « Beaucoup », forme dialectale pour *Anitz* (voy. le suivant).

ANITZ ; « Beaucoup », litt. « Per magnum ». C'est une corruption pour *Anditz* ou mieux *Andiz*. La finale *z* qui marque ici le médiatif s'est, comme il arrive souvent, transformé en *tz* ; EX : *Laphitz*, « Pierre », du Latin *Lapis* — *Gorphitz*, Corps, de *Corpus*.

ANRE, A ; « demoiselle », forme dialectale contractée pour *Audere* (voy. plus haut).

ANTUSTE ; « Orgueil », forme dialectale pour *Andiuste* (voy. plus haut).

ANYEREDER, RA ; « Belette », forme dialectale pour *Andereder*, *ra* ; (voy. ce mot).

ANYEREYER, RA ; « Belette », forme dialectale pour *Andereyder*, *ra* ; (voy. plus haut).

ARGI, A ; « Lumière, jour » et, par extension, « Chandelle, éclairage », d'un vieil adjectif gaulois *argios*, « Blanchâtre, lumière », signalé par M. Holder, tiré lui-même d'une racine *Arg*, « briller ». De là, les noms propres *Argiotalos*, litt. « Au front brillant, au visage serein » et, par suite d'une interversion dans l'ordre des composants, le Piéte *Talorg* (pour un archaïque *Talarg*) et l'Irlandais *Talarg* qui ont le même sens.

Du reste, il devait exister également en vieux gaulois, un autre thème *Argo*, dérivé de la même racine et que nous retrouvons p. ex. dans *Argilla*, « Argille », litt. « Terre blanche » ou « brillante », aussi bien que dans le grec Ἄργος, « Blanc, brillant » ; d'où sans doute le nom de la ville d'Argos — Ἀργίσις, même sens — Ἀργίλλος ; « Argile », litt. « La blanche ». A cette forme *Argo* rattachons le radical dérivé *Argento* qui primitivement signifiait non pas « Argent », mais bien « Blanc, brillant » ; de là, les noms de villes *Argentonium*, « Argentan », (Orne) — *Argentolium*, « Argenteuil »,

dépt. de Seine-et-Oise — *Argentovaria* ou aujourd'hui « Arzenheim » — *Argentoratum* ; « Strassbourg », litt. « Palais blanc » ou « brillant » ; voy. Irlandais, *Rúth, raith*, « Forteresse royale, château-fort » ; pour *Argentomagus*, aujourd'hui Argenton-sur-Creuse, dans le département d'Indre et Loire. Peut-être faut-il le traduire plutôt par « Champ d'Argentus », nom d'homme signifiant « brillant » que par *Campus splendens*.

Du reste, ce dérivé *argent* n'est pas spécial aux langues celtiques et on a lieu de croire qu'il faisait partie du vocabulaire primitif de la famille Indo-Européenne. Citons p. ex. le grec ἄργυρος, ἀργυρεός ; « Brillant, de couleur blanche » et le Latin *argentum* qui, lui, se prend dans lesens d'Argent, litt. « Métal brillant », aussi bien que l'Osque *Aragetud*, sans doute pour *Aragentud*.

On peut se demander si les noms de l'argent dérivés dans les langues Néo-Celtiques de la même racine sont indigènes ou pris au Latin. Nous inclinerions d'autant plus pour la seconde hypothèse qu'en définitive, les mines d'argent semblent avoir de tout temps été rares dans les pays occupés par les tribus de race Celtique.

Au contraire, l'or était jadis commun dans les Gaules et cela n'empêche pas que le nom de ce métal tant en Breton *Aour* qu'en Gallois, *aror* ou en Irlandais *or* ne fût pris au Latin. C'est ce que paraît démontrer la présence du *r* dans ces termes tout comme dans *Aurum* lequel provient, comme l'on sait, d'un primitif *Ausum*.

Quoiqu'il en soit, nous avons pour « Argent », *Argat, arget* en Vieil-Irlandais ; *Ariant*, en Gallois ; *Arc'hânt* en Bas Breton, et *Arhant*, en Cornique.

Le Schypétar ou Albanais ἔργιεντι, « Argent » semble bien, lui-aussi, pris au Latin.

Dans quel rapport le terme *Argentum* se trouve-t-il au Sanskrit *Rajatam*, « Argent » — Zend *Erezatu* — Arménien *Artsath*. Les uns ont voulu qu'il y ait eu transmission du nom aussi bien que de la connaissance de ce métal, de l'Iran ou de l'Arménie en Occident. Un savant Allemand nous rappelle à ce propos que précisément les environs du Caucase ont été de tout temps riches en mines d'argent. Ce qui est certain, c'est qu'au temps de Marco-Polo, on en exploitait d'abondantes aux environs de Trapézunte. Au commencement de ce siècle encore, malgré l'imperfection des procédés d'extraction, on tirait chaque jour pour cinquante mille piastres du minéral en question, de la montagne dite *Gumish-dagh*, près la cité de *Gumish-khana* ou « ville de l'argent », au nord-ouest de Beiburt.

Ce qui en effet militerait en faveur de l'hypothèse d'un emprunt relativement récent, c'est qu'aucune trace de ce métal n'a été signalée dans les cités lacustres de la vallée du Pau que l'on regarde d'ordinaire comme ayant servi de demeures aux premiers Italiotes (1).

D'autres, au contraire, faisant valoir que la racine *rag* signifie simplement « régir, être roi, gouverner » traduisent le Sanskrit *Rajatam*, « Argent » par « Le métal royal » et proclament purement fortuite la ressemblance de ce mot avec le latin *Argentum*, l'Osque *Aragetud*.

Cela ne nous paraît guère soutenable. Une telle coïncidence, à la fois morphologique et sémantique si elle n'était due qu'au pur hasard, constituerait un fait bien étrange. Et puis que signifierait cette épithète

(1) M. Schræder, *Sprachvergleichniss und urgeschichte*, kap. V, p. 261 (Iéna, 1890).

de « Royal, princier » appliquée à la substance en question ? N'est-ce pas plutôt à l'or, considéré comme le roi des métaux qu'on devrait s'attendre à la voir appliquée ? Au contraire, ce qui frappe le plus dans l'argent, n'est-ce pas précisément, sa teinte claire ? Aussi, en Egyptien *hat*, en copte *Khat*, « Argent » a-t-il précisément le sens primordial de *Hell*, *weissgrau*, et cependant ces idiômes n'ont certainement pas sur le point en question, subi d'influence Indo-Européenne. Aussi, préférons-nous de beaucoup nous ranger à l'opinion émise par Pictet et voir dans *Ragata*, un thème augmenté du participe présent *Ragant*, « Brillant, blanchissant » et qui s'emploie comme épithète pour l'ivoire, l'or et même le sang, à cause de la couleur éclatante de ces substances.

(*A suivre.*)

C^{te} DE CHARENCEY.

MÉLANGES

F. Max Müller.

M. Cecil Bendall, dans l'*Athenæum* (3 nov. 1900), consacre au célèbre écrivain une remarquable notice dont voici les principaux passages : Friedrich Max Müller, naquit à Dessau le 6 déc. 1823. Son père était le poète Wilhelm Müller, dont Schubert a mis en musique plusieurs compositions ; son parrain était Carl Maria von Weber : aussi fut-il « destiné à devenir un musicien » ; mais Mendelssohn lui donna le conseil de s'en tenir au grec et au latin. Il étudia à Leipzig et à Berlin, où il prit ses degrés en 1843. Ses maîtres furent Fleischer pour l'arabe et le persan, Brockhaus et Bopp pour le sanscrit. En 1844 il publia une traduction du *Hitopadeça* « zum ersten Male in das Deutsch übersetzt » : c'étaient ses débuts ; l'année suivante, il suivait les cours de Burnouf qui lui conseilla de travailler à l'édition du *Rig-véda* avec le commentaire : ce devait être l'œuvre caractéristique de sa vie. En Angleterre où l'appelaient les Mss. de la Bodleyenne et de la « Compagnie des Indes Orientales », il trouva l'appui de Wilson, bibliothécaire de la Compagnie, et de Bunsen, son ami et dévoué protecteur. Installé à Oxford depuis 1848, il faisait paraître l'année suivante le 1^{er} volume du *Rig-Veda* (2^{me} édition 1890-2). De 1850 à 1858 il fut successivement nommé Deputy Taylorian Professor, Taylorian Professor, Curateur de la Bodleyenne et « Fellow of All Souls ». En 1860, il réclama en vain la chaire de Sanscrit... ; en 1868, il accepta la chaire de Philologie comparée récemment créée ; en 1872, il refusa la chaire de Sanscrit à Strasbourg, mais il y donna une série de conférences. En 1875, il aban-

donna la chaire de Philologie comparée et une partie de son traitement : M. Sayce fut son « député » (ou remplaçant). Vers la même époque, avec l'aide de l'Université et du gouvernement indien, il fonda la grande collection de traductions orientales « Les livres sacrés de l'Orient » collection dont il demeura l'éditeur, traduisant lui-même quelques volumes. Le choix des livres et des traducteurs a été judicieux, mais M. Müller pécha souvent contre ses devoirs d'éditeur en apportant peu de soin à la correction de l'anglais de ses collaborateurs étrangers.

C'est aussi de la même époque que datent ses premiers grands succès de conférencier à la « Royal Institution » et à la « Westminster Chapterhouse » (Hilbert Lectures 1878). Beaucoup de ses livres les plus populaires ne sont que des conférences réimprimées : La science du langage (1861-4), Introduction à la science de la religion (1873), Gifford Lectures (1888, 4 séries). Ses Essais populaires sont réunis dans les « Chips from a German Workshop » (1865-1875).

Outre son grand travail, l'édition du Rig, il a mérité la reconnaissance des spécialistes en fondant la série des « Anecdota Oxoniensia ». Son « Histoire de l'ancienne littérature sanscrite » (1859) conserva longtemps toute sa valeur. Il faut espérer que la collection des « Livres sacrés des Bouddhistes », que l'amitié du roi de Siam l'avait mis à même de publier, ne sera pas fâcheusement interrompue.

Faire justice à Max Müller comme spécialiste (scholar) n'est pas chose aisée : le génie de la manière du conférencier, la clarté de style de l'écrivain, lui ont conquis une armée d'admirateurs enthousiastes depuis 40 ans ; tandis que dans l'Inde son nom est de ceux qu'on invoque, et que dans ces derniers temps Max Müller a montré pour le caractère indien une sympathie et une intelligence dont beaucoup d'Anglo-indiens devraient s'inspirer.... D'autre part les sévères condamnations formulées par ses collègues et ses égaux demeurent difficiles à expliquer. Admit-on même que l'attitude de M. Müller vis-à-vis de ses confrères laissât quelque fois à désirer, les orientalistes au moins savent qu'on ne peut regarder les critiques d'hommes comme Böhrling ou Whitney (qui tous deux consacrèrent un mémoire à la réfutation détaillée

des opinions (statements) de M. Müller) comme des diatribes de rivaux désappointés.

Cette opposition fut provoquée sans aucun doute par le caractère conservateur de sa méthode scientifique : on s'en rend compte en observant son attitude vis-à-vis des contributions apportées à l'interprétation védique par l'école anthropologique. Le contraste est grand entre Max Müller et M. Oldenberg, son ami et collaborateur, qui a récemment caractérisé les informations dues à cette école comme « des découvertes de la plus haute importance ». — Dans le domaine de l'histoire de la pensée, la plupart des spécialistes croient que Max Müller a exagéré l'influence du langage. — Un de ses plus grands mérites était la clarté, la lucidité, le charme du style dont il savait revêtir sa pensée : il était assez artiste pour rendre intéressant un sujet ennuyeux ; beaucoup de ses détracteurs rendent ennuyeux des sujets intéressants.

Dans les derniers temps, il sacrifia trop de temps à la composition de livres purement populaires : par exemple, ses lectures de Cambridge, publiées en 1882-3 sous ce titre : « L'Inde, que peut-elle nous apprendre ? » Le style est « fascinant » et il s'y trouve pas mal de choses de nature à intéresser les indianistes, bien qu'une des thèses les plus importantes, celle de la « Renaissance de la littérature sanscrite au VI^e siècle » ait eu la destinée de beaucoup d'autres théories. — Eh bien, dans la réédition de 1892, Max Müller supprimait un des appendices vraiment précieux et contenant des extraits d'un texte inédit.

Nous avons parlé de son édition du Rig-veda avec le commentaire. Ceux-là seuls qui ont essayé d'établir un texte critique dans une branche inexplorée de la littérature, peuvent se rendre compte combien il était difficile d'éditer en 1848 Sāyana et les hymnes. P. Peterson, en 1892, trouva beaucoup à corriger, mais parfois les conjectures de M. Müller se trouvent confirmées par l'examen de nouveaux Mss. — Quant aux traductions, celles qu'a laissées Max Müller, déplorablement (disappointingly) peu nombreuses, sont éloquentes et soigneusement méditées ; mais les explications justificatives pèchent par cette « excessive prolixité » que condamnent les Hindous eux-mêmes.

Il était à la fois un « scholar » et un homme du monde ; il possédait une influence sociale considérable ; il s'en servit pour le progrès de la science, qu'il s'adressât « à des têtes couronnées ou à des mendiants. » — Deux de ses qualités d'homme privé doivent être signalées : hôte gracieux et « genial », correspondant clair et merveilleusement rapide. — Sa vie a été celle d'un homme qui trouvait le temps de tout faire.

COMPTE-RENDU

Syntax of Classical Greek, from Homer to Demosthenes. First Part : the syntax of the simple sentence, embracing the doctrine of moods and tenses, by BASIL LANNEAU GILDERSLEEVE, with the cooperation of CHARLES W. E. MILLER, of the Johns Hopkins University. In-12, 190 pp., 1 dol. 50.

Voici le plan de cet important ouvrage. Les règles sont formulées d'une manière brève et claire. Suivent des exemples nombreux tirés d'abord des orateurs attiques que l'auteur prend comme norme de l'usage littéraire ; puis — en remontant les siècles — des philosophes, des historiens et des poètes comiques, tragiques, lyriques et épiques. L'auteur n'a pas voulu nous donner une syntaxe historique ni même un recueil d'exemples destinés à montrer l'évolution historique de la syntaxe grecque. De fait cependant il fournit d'abondants matériaux qui pourraient être utilisés dans ce but. Plus d'une fois aussi il intercale un essai d'explication ou mentionne les explications historiques qui ont été mises en avant. Ce qu'il a voulu avant tout et ce qu'il nous donne réellement, c'est un exposé des faits exact, méthodique et lucide. L'utilité pratique de l'ouvrage est encore augmentée par la disposition typographique qui permet de se rendre compte, d'un coup d'œil, du contenu de chaque paragraphe.

En résumé la « *Syntax of Classical Greek* » est un excellent instrument pour l'étude approfondie des auteurs attiques, qui est la base indispensable de toute étude littéraire. M. Gildersleeve ne se trompe pas lorsqu'il dit dans sa préface : « Le professeur Miller, tout comme moi, est absolument convaincu que l'étude de la syntaxe est de la plus haute importance au point de vue de l'étude de la forme littéraire. Nous croyons l'un et l'autre qu'on trouvera instructive et surtout suggestive la disposition qui consiste à présenter les phénomènes syntactiques dans l'ordre des genres littéraires ».

C.

CHRONIQUE.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient. Tome I^{er},
n° 1. 1901.

Cette nouvelle et importante revue consacrée à l'étude philologique de l'Asie Orientale est publiée par les soins de l'École française d'Extrême-Orient, créée par le gouvernement français en 1895 sous le nom de « Mission archéologique permanente d'Indo-Chine » et rebaptisée en 1900 de son nom actuel.

Le premier numéro fait son apparition sous les auspices de MM. Barth, Bréal et Senart, qui l'introduisent dans le monde savant, chacun dans une lettre, où ils se présentent (comme dit M. Bréal) comme « parrains d'un enfant nouvellement venu au monde », et tracent les grandes lignes à suivre dans une revue qui semble appelée à un brillant avenir.

La Religion des Chams d'après les monuments, étude suivie d'un Inventaire sommaire des monuments chams de l'Annam, le seul article de fond de ce numéro, est dû à la plume de L. FINOT, directeur de la nouvelle École. — L'ancien royaume de Champa (Campā, Mahācampa), l'Annam actuel, qui existait au moins dès le II^e et III^e siècle de notre ère, possédait une religion laquelle était principalement une forme de l'hindouisme, l'adoration, exclusive ou combinée, des trois dieux de la *trimūrti*, Brahmā, Viṣṇu, Siva, et de leurs *saktis*, Umā et Lakṣmī. Le bouddhisme existait à côté ; les Chams étaient éclectiques et tolérants. M. L.-F. décrit beaucoup de monuments de ces cultes, en donnant des gravures de quelques-uns. Comme style c'est tout à fait indien.

L'inventaire porte 229 monuments différents, avec ou sans inscriptions.

— Bibliographie des livres et des périodiques et chronique très complètes. Aussi des documents officiels concernant la nouvelle école.

* * *

Bulletin de l'École française de l'Extrême-Orient. Tome I^{er}, n^o 2. 1901.

1^o *Étude sur les Tonkinois : l'habitation, la sculpture, l'incrustation*, par G. DUMOUTIER.

La vie troglodytique a laissé au Tonkin des traces curieuses. La case dite *Mu'ò'ng* nous a vraisemblablement conservé la tradition exacte des premières habitations construites avec les matériaux de la forêt, qui y ont succédé. L'architecture annamite est simplement l'architecture chinoise modifiée dans le sens de la décadence. Aux X^e et XI^e siècle l'influence des Chams se fit sentir dans les arts annamites. Les seuls matériaux employés dans la construction par les Annamites sont la terre cuite et le bois. L'Annamite est sculpteur de nature : on rencontre au Tonkin une proportion de sculpteurs plus considérable que dans n'importe quel pays d'Europe. La sculpture y est un art surtout hiératique.

2^o *Vieng-Chan*, par le Capitaine LUNET DE LAJONQUIÈRE.

Vieng-Chan était la capitale d'un royaume prospère (Lan-xang) dans la vallée du Mékong. Au XVII^e siècle les Hollandais y envoyèrent un ambassadeur Van Wusthoff, qui raconte les splendeurs de la capitale. Plus tard royaume et capitale furent détruits par les Siamois. Cette dernière vient de renaître comme par miracle : elle est devenue le siège du Résident supérieur du Laos. L'auteur décrit en détail ce qui reste de l'ancienne ville et de ses monuments, surtout les pagodes.

3^o *Croyances et Dictons populaires de la vallée du Nguon-Son*, par le R. P. CADIÈRE, missionnaire.

Le peuple dont il s'agit vit dans la province de Quang-binh (Annam). Ce premier article étudie les croyances sur le monde

surnaturel, qui — à part quelques idées assez confuses sur le Ciel. *Trò'i* — se réduit aux *Thâns*, génies bienfaisants, et aux *Mas*, démons malfaisants et très nombreux, (*Ma-rà*, génies dans les eaux ; *Ma-xó*, génies sur la terre ; *Ma-moi*, esprits des sauvages, etc.). Les *animaux* jouent un grand rôle surnaturel, surtout le tigre, qui est le roi des animaux (appelé *thây* « le maître », *mê* « son altesse, prince », *ngài* « Lui — par excellence » : même *trò'i* « Ciel »). Le P. C. nous donne plusieurs légendes curieuses sur ces animaux, dont quelques-uns mythiques.

— Dans la *Bibliographie*, l'auteur que nous venons de citer dit beaucoup de bien, à part certaines critiques de détail, du nouveau dictionnaire *Annamite-français*, de M. J. Bonet.

* * *

The American Journal of Philology Vol. XXI, n^o. 4. 1900.

1^o *The Athenian Democracy in the Light of Greek Literature*, by ABBY LEACH.

Basé surtout sur des citations d'Aristophane, Thucydide, Aristote, Démosthène. « La démocratie athénienne est peut-être le meilleur exemple que nous possédons d'une vraie démocratie, — gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple ».

2^o *The Ocean in Sanskrit Epic Poetry*, by WASHBURN HOPKINS.

Les deux épopées, le *Rāmāyaṇa* et le *Mahābhārata*, emploient presque les mêmes similes et figures en parlant de l'océan — figures tirées des naufrages, monstres marins (*makara*), eau salée, bateau de mer (*nāus*, *plava*) par opposition au bateau de fleuve (*nāukā*), marée sous l'influence de la lune, etc. « No copy of nature in any epic surpasses the splendid description of the flood of people whose uproar in R. II. 6, 27 G. 5, 27, is rendered in the magnificent verse *parvasū 'dirṇavegasya sāgarasye 'va niḥsvanaḥ* ».

3^o *The Greek in Cicero's Epistles*, by R. B. STEELE.

Cicéron cite, parmi les poètes, Homère, Hésiode, Pindare, Eschyle, Sophocle, Aristophane, Euripide, quelques autres moins connus ou anonymes ; parmi les prosateurs seulement trois : Platon, Thucydide, Epicure ; mais aussi beaucoup de proverbes,

et bon nombre de phrases composées par lui-même. En tout il emploie 324 substantifs, et 134 verbes grecs, dont plusieurs ne se trouvent pas ailleurs.

4° *On the Wedding Stanza, Rig-Veda X, 40. 10*, by MAURICE BLOOMFIELD.

Jivān rudanti : « there is no longer any doubt in my mind that the words must be rendered by 'they bewail the living one'. » Mais pourquoi plaint-t-on ainsi le mari pendant les noces ? Voilà la question à trancher.

5° *The MSS. of the Letters of Cicero to Atticus in the Vatican Library*, by S. B. PLATNER.

On décrit en détail 14 codices.

6° *Note on Acharnians 947*, by CAMPBELL BONNER.

Sens du mot *θερίδδεν*.

7° *The æ-a-v of 'are', 'father', 'rather'*, by GEORG HEMPL.

Notes : On Greek and Latin Negatives, by FRANK H. FOWLER.
hand, οὐ ; nihil, nīl.

On the Septuagint text of I Samuel 20. 3 etc., by J. W. RICE.

I Rois XX. 3 au lieu de *μή οὐ βούληται* à lire *μή λυπῆται*.

* * *

The American Journal of Philology. Vol. XXII, n° 1. 1901.

1° *A Further Collection of Latin Proverbs*, by M. C. SUTPHEN.
Suite des collections d'Otto (1890), Szelinski (1892), et de Weyman und Sonny. *Abire à cygnus*.

2° *A Study of the Leyden Ms. of Nonius Marcellus*, by W. M. LINDSAY.

3° *The 'IEPEIAI of Hellanicus and the burning of the Argive Heraeum*, by B. PERRIN.

4° *Mutare pulices*, by KIRBY F. SMITH.

Lucilius, Non. 351 M. La leçon *pulices* est correcte. Le proverbe équivaut à l'Anglais : « Out of the frying-pan into the fire ».

5° *The Parentage of Juvenal*, by FRANK I. MERCHANT.

Né à Aquin, de parents libres (non pas libertini) mais pauvres,

« a thorough Roman of humble birth but proud of his nationality ».

6° *An Epic Fragment from Oxyrhynchus*, by G. M. BOLLING.

M. B. essaie de reconstituer et traduire les 43 lignes hexamétriques mutilées du papyrus CCXIV, qui est probablement du III^e siècle. Le style rappelle Quintus ; le poème ne serait guère plus ancien que le papyrus lui-même.

7° *MS. Copies of printed German Bibles*, by W. KURRELMAYER.

Les deux Mss. ici décrits (à Wolfenbüttel et à Munich) furent achevés le premier en 1481 à Memmingen, l'autre en 1472-3.

Notes : Soph. Ajax 143, by H. N. SANDERS.

Est-ce que ἵππομαχνῆ (λειμῶνα) veut dire 'aux eaux folles' (mad rills) ? comme II. IV, 500 où on a voulu traduire ἵππων par 'eaux' ; (confusion de *ékwe* et *aga* (* *ákwa*).

Controverse entre MM. CLEMENT et ELMER sur les « Prohibitives in Latin ».

* * *

The American Journal of Philology. Vol. XXII. n° 2. 1901.

1° *Further Collection of Latin Proverbs*, by M. C. SUTPHEN.

Suite. *Daedalus à lutum*.

2° *Aristotle's De Anima*, by PAUL SHOREY.

Critique très élogieuse de G. Rodier « Aristote, Traité de l'Âme, traduit et annoté », Paris, 1900.

3° *Some irregular forms of the Elegiac Distich*, by K. F. SMITH.

4° *Indian Glosses in the Lexicon of Hesychius*, by L. G. GRAY and M. SCHUYLER.

17 mots sanscrits et pâlis cités par H. On essaie de reconstituer leurs formes primitives. [En passant relevons δωροφορικῆ (έσθηής) par rapport aux rois persans qui révèle peut-être un mot éranien perdu * *dāθrabāra*].

Recension très élogieuse du monumental *Thesaurus linguae Latinae auctoritate et consilio Academiarum quinque Germanicarum*, 1^{er} fascicule, par K. F. SMITH.

* * *

Revue de l'Histoire des Religions, tome XLIII. I. 1901.

1° *Islamisme et Parsisme*, par J. GOLDZIEHER.

Très intéressante étude où G. montre combien l'Islamisme doit au système mazdéen « sous les deux formes de l'emprunt et de la réaction », subissant ainsi « une influence déterminante sur sa formation et son caractère ». Parmi les éléments de cette influence, citons : la signification interne du Califat (tradition du royaume *bâghi* persan) ; valeur de la récitation des textes sacrés ; doctrine eschatologique de la balance (*mizân*) ; caractères formels des relations numériques ; les cinq *gâhs* (temps de prières) ; par contre, réaction contre l'estime des Persans pour le chien.

2° *Des Rapports historiques entre la Religion et la morale*, par GOBLET D'ALVIELLA.

3° *Le Zeus Stratiotes de Mithridate*, par FR. CUMONT.

Peut-être à l'origine une divinité locale de la vallée de l'Iris ; plus tard transformée par les colons grecs en un Zeus guerrier ; puis sous une maison royale d'origine éranienne assimilée avec Ahura-Mazda. M. C. a découvert récemment dans le Pont des inscriptions curieuses qui l'ont aidé à reconstituer la physionomie de ce dieu.

3° *La Situation actuelle de l'Enseignement de l'Histoire des Religions*, par J. RÉVILLE.

* * *

Revue de l'Histoire des Religions, t. XLIII, n° 2. 1901.

1° *Le Dieu du Sol dans l'ancienne Religion chinoise*, par ED. CHAVANNES.

Le dieu du sol était à l'origine une divinité essentiellement locale — un tel dieu pour chaque groupe de 25 familles. Ces dieux étaient fort nombreux. Dans le cours de l'histoire nous voyons ce dieu formant l'un des deux termes dans deux couples distincts, l'un plus ancien de l'autre, (a) le couple dieu du sol-dieu ancêtre, (b) ciel-dieu du sol.

2° *Coup d'œil sur l'histoire du Bouddhisme au Japon*, par J. TCHICADZUMI.

3° *L'État actuel du Bouddhisme japonais*, par R. FUJISHIMA.

Ces articles par deux savants japonais font suite l'un à l'autre. M. Tch. trace l'histoire du Bouddhisme dans sa patrie pendant les 1349 ans écoulés depuis son introduction en 552, en distinguant cinq périodes : (1) Enfance, 552-793, (2) Jeunesse, 798-1178, (3) Virilité, 1174-1331, (4) Maturité, 1332-1602, (5) Vieillesse, 1602-1867. Il estime que dès 1868 le Bouddhisme est entré dans une période de renaissance. Il nous invite à étudier le Bouddhisme non pas « comme une ancienne religion... mais comme une religion vivante ». M. F. (l'auteur du livre bien connu sur les sectes bouddhistes du Japon) nous assure au contraire que, à l'exception de sa secte (le Shin Shû), qui est florissante, « toutes les sectes tombent de jour en jour ».

4° *Le Folk-lore et la Science des Religions*, par L. MARILLIER.

M. M. trouve dans le Folk-lore, « le *missing link* qui nous permet de rattacher à leurs lointaines origines les grands systèmes religieux... des peuples de langue aryenne ou sémitique ».

Dans les Comptes-rendus, long examen par J. Reville des livres de M. Cumont sur le Mithriacisme.

* * *

Revue de l'Histoire des Religions, t. XLIII, n° 3. 1904.

1° *La fête de frapper les Anou*, par JEAN CAPART.

La représentation de cette fête, destinée à célébrer la victoire des Egyptiens sur les *Anou*, peuple primitif du pays, a été trouvée par M. C. sur le verso d'une palette découverte en 1898 par M. Quibell dans le temple de Hieraconpolis « incontestablement le plus ancien de ceux qui ont été conservés sur le sol de l'Égypte ». M. de Rongé a voulu identifier ces *Anou* avec les *Anamim* du Genèse, X.

2° *Sur la religion des Babyloniens 2000 ans avant J.-C.*, par TH. PINCHES.

L'assyriologue anglais essaie de reconstruire le système religieux de la Babylonie primitive d'après les nouvelles tablettes du temps

de la dynastie de Hammurabi dernièrement publiées. A cette époque reculée les B. possédaient une religion bien développée qui avait déjà subi beaucoup de changements.

3° *Le Panthéon de Goudea*, par IRA M. PRICE.

Vingt-cinq divinités se trouvent énumérées dans les documents de cette époque, dont 18 sur la statue B³. Les trois grandes divinités Anu, Bel, Ea sont la source et l'origine de tout ce panthéon.

4° *Sur le IX^e Mandala du Rig-véda*, par P. REGNAUD.

5° *Bouddhisme et Positivisme*, par V. HENRY.

Ni dans son principe, ni dans sa méthode, ni dans son ultime aboutissant, le bouddhisme ne ressemble à aucun des systèmes de positivisme de l'Occident, bien qu'il ait été incontestablement une tentative positiviste contre la métaphysique brâhmanique.

6° *Sur les Sâlagrâmas*, par G. OPPERT.

Ces pierres sacrées, adorées anciennement par les aborigènes de l'Inde, sont dans l'hindouisme des emblèmes de Viçnu.

7° *Le Bâ'isme en Perse*. par H. ARAKELIAN.

N'ajoute rien à ce que nous savons par les écrits d'E. G. Browne.

8° *La légende d'Alexandre-le-Grand chez les Arméniens*, par MINAS TCHERAZ.

L'auteur a recueilli la légende sur les lèvres et dans la presse ethnographique de ses compatriotes arméniens ; surtout d'un très vieux Arménien illettré à Constantinople et de M. Lalayan.

9° *Les sanctuaires de la région chananéenne qui furent fréquentés par les Israélites et les nations voisines*, par M. VERNES.

10° *Sur les variations de certains dogmes de l'Islamisme aux trois premiers siècles de l'hégire*, par CL. HUART.

La création, le ciel, l'enfer, « la balance » (mizan), le jugement dernier.

* * *

Revue de l'Histoire des Religions, t. XLIV, n° 1. 1901.

1° *De l'emploi de la méthode comparative dans l'étude des phénomènes religieux*, par GOBLET D'ALVIELLA.

L'emploi de la méthode comparative est universellement admis pour l'étude de l'évolution du droit, du langage, de l'art, de la

morale : pourquoi pas dans celle des phénomènes religieux ? Voilà la thèse de l'auteur.

2° *Du rôle social du sacrifice religieux*, par RAOUL DE LA GRASSERIE.

Les trois sens successifs du sacrifice ont été : 1° *alimentaire* pour les dieux ; 2° *social* et *cosmo-social* pour l'homme ; 3° *expiatoire* pour l'individu et le genre humain. Mais tous ces sacrifices étaient sanglants : le Christ a « aboli le sacrifice par le sacrifice même » : « le sacrifice expiatoire non sanglant continue à exister chez les catholiques à la fois comme expiation et comme communication divine ».

3° *Sur le culte des statues funéraires dans l'ancienne Egypte*, par G. FOUCART.

Dans ce premier article M. F. étudie l'inventaire du temple de Kahoun et la statue royale de Dathour.

4° *Les principes fondamentaux de l'enseignement de Jésus* : 1° partie, par C. PIEPENBRING.

Quelques phrases caractérisent suffisamment le point de vue de M. P. « [Jésus] a cru que l'avènement du royaume de Dieu était très proche... Pendant une partie de son ministère, il semble avoir espéré qu'il le verrait encore de son vivant (p. 76). « Il appert de ce qui précède que Jésus s'est cru le Messie » (p. 89). « Le récit du baptême et de la tentation montrent que sa messianité apparut à Jésus comme une révélation divine et qu'elle lui causa d'abord de grandes luttes intérieures » (p. 107).

5° *Les sacrifices d'animaux dans les anciennes Eglises chrétiennes*, par FR. CONYBEARE.

On trouve des traces de ces sacrifices parmi les premiers chrétiens. Un codex du VIII^e siècle à la bibliothèque Barberini, ancien *euchologion*, contient plusieurs prières pour ces sacrifices. Les Arméniens ont dans leurs anciens rituels plusieurs Canons réglant les sacrifices des brebis, des chèvres, des oiseaux. Ils avaient aussi un sacrifice de l'agneau pascal. Les Géorgiens conservent aussi des rites de sacrifice. S^t Boniface reprochait aux missionnaires celtes d'avoir laissé à leurs convertis leurs sacrifices d'animaux.

* * *

Revue de l'Histoire des Religions, t. XLIV, n° 2. 1901.

1° *Léon Marillier*, par J. REVILLE.

Nécrologe sympathique du jeune savant, mort à l'âge de 38 ans à la suite d'un sinistre maritime.

2° *L'évolutionisme et l'histoire des religions*, par PAUL ULTRAMARE.

3° *Note sur la méthode à suivre en mythologie grecque*, par J. TOUTAIN.

La science de la mythologie grecque n'est encore qu'à ses débuts ; elle doit se cantonner pour longtemps encore dans le domaine strictement *historique*.

4° *De la notion de la divinité contenue dans les mots Elohim, Eloah, El ; Iaheweh*, par E. MONTET.

Les trois premiers noms se rattachent à un *El* qui se retrouve partout dans la mythologie sémitique. Dans l'A. T. *Elohim* se rencontre (d'après Nestle) 2,570 fois, appliqué dans la plupart des cas au Dieu unique ; *Eloah*, 57 fois, à peu près exclusivement dans les écrits postérieurs ; *El*, pl. *Elim*, 235 fois. Ces dérivés de la racine אֱלִים expriment vraisemblablement l'idée de force, grandeur. Le tétragramme sacré יהוה ne saurait dériver du verbe יהיה. Tandis qu'*El* a été à l'origine un dieu naturiste, *Iaheweh* au contraire est un dieu moral.

5° *Les principes fondamentaux de l'enseignement de Jésus*, 2° partie, par C. PIEPENBRING.

Suite et fin. « Le Père céleste et ses enfants ».

6° *Les premiers témoignages de l'introduction du christianisme en Russie*, par G. BONET-MAURY.

Le christianisme byzantin a été porté aux Russes certainement un siècle avant Olga, — en 853 ou peut-être même dans la première moitié du IX^e siècle ; il est entré par quatre voies différentes ; la première église fut fondée à Kiev.

7° *Les nombres sacrés et les signes cruciformes dans la Moyenne-Amérique précolombienne*, par G. RAYNAUD.

Les nombres sacrés étaient 4, 7, 13, 9 ; dont 13 est le plus saint. La croix est le symbole des points cardinaux ; le *svastika* n'est qu'une croix inscrite dans le carré ou le cercle mais dessinée partiellement.

8° *Les confréries religieuses, la Mecque et le Panislamisme*, par SNOUCK HURGRONJE.

Étudie le grand mouvement panislamique actuel, dont le centre est à La Mecque, où l'on se sent complètement libre du contrôle européen. Le rôle des confréries n'y est pas particulièrement important.

— Petite note à relever dans la *Chronique* de ce numéro : M. Speyer, dans les *Mélanges* en l'honneur du professeur Boot, explique le jurement *edepol* comme déformation de (*m*)*edepol*, c'est-à-dire : « [ita]med Apollo[amet] », (cf. *mehercle*).

* * *

Revue de l'Histoire des Religions, t. XLIV, n° 3. 1901.

1° *Sur le culte des Statues funéraires dans l'ancienne Egypte II*, par G. FOUCART.

M. F. dans ce second article étudie les statues en bois dans les hypogées de Beni-Hasan. Il y a eu une évolution presque insensible dans les idées attachées aux statues funéraires : d'un culte primitif, où l'on entretenait de la façon la plus réaliste la vie du défunt dans un corps de bois, on a abouti à un culte à peu près purement révérentiel et bien près de nos conceptions modernes.

2° *Hagbard et Signe, une forme nordique du mythe de Jupiter et Danaë*, par LÉON PINEAU.

Étude qui nous semble en grande partie œuvre de pure fantaisie. Nous nous trouvons ici au milieu des mythes solaires si chers à feu Max Müller.

3° *Y a-t-il eu un Averroïsme populaire au XIII^e et XIV^e siècle?* par P. ALPHANDÉRY.

Examine l'ouvrage de P. Mandonnet, de Fribourg (Suisse) sur *Siger de Brabant et l'Averroïsme au XIII^e siècle* et l'*History of the Inquisition* de Lea. M. A. répond à sa question dans le sens négatif.

4° *Hermann l'Allemand*, par G. H. LUQUET.

M. L. croit avoir établi que cet Hermann (autrefois confondu avec Hermannus Contractus !) a vécu à Tolède 1240-1256, et y a traduit

des œuvres d'Averroès ; qu'il est mort en 1272 évêque d'Astorga.

5° *L'Histoire des Religions et les facultés de théologie*, par J. RÉVILLE.

Essai de réfutation de Harnack (*Die Aufgabe der theologischen Facultäten and die allgemeine Religionsgeschichte*).

* * *

— Le dernier tome des « Annales du Musée Guimet » est une étude de M. ALEXANDRE BÉNAZET, attaché au Musée d'Ethnographie, intitulée *Le Théâtre au Japon, ses rapports avec les Cultes locaux* (302 p., Paris, Leroux, 1901). La première moitié de cet intéressant ouvrage est historique : M. B. y traite en trois sections : 1° les *matzouri* et mystères, comparés avec les spectacles populaires et religieux des autres peuples ; 2° le drame sacré, son origine légendaire, son développement, les masques, la langue dramatique ; 3° le drame profane dès le XVII^e siècle jusqu'à nos jours.

Dans la seconde moitié, l'auteur nous décrit : 1° les procédés littéraires du théâtre japonais, et 2° la pratique du théâtre. Son livre est d'une lecture très agréable et son traitement du sujet est fort complet. Le volume a aussi l'avantage d'être orné de nombreuses belles illustrations dues à la plume d'artistes indigènes et dont les clichés ont été prêtés par M. Bing.

— Eu même temps nous recevons la 2^e édition du joli livre du R. P. CLAUDIUS FERRAND, de Tōkiō, *Fables et Légendes du Japon*, (155 p., Tōkiō, typ. Tsukiji Type Foundry, 1901), imprimé sur papier japonais avec nombreuses illustrations des artistes indigènes, dont quelques-unes en couleur. Bien que ce soit un livre populaire de vulgarisation, néanmoins cette collection de treize curieuses fables ou *folk-tales* du peuple japonais n'est pas sans intérêt scientifique. C'est une contribution de valeur au *folk-lore* de l'Extrême-Orient. Ce sont pour la plupart des légendes d'animaux réels ou fabuleux : on y voit surtout le rôle joué dans la superstition populaire par le blaireau.

* * *

— *De l'authenticité de la légende de S^t François dite des trois*

Compagnons, par PAUL SABATIER (43 p., Paris, extrait de la Revue Historique, 1901) : petite brochure en réponse à la critique du P. Van Ortrov, bollandiste.

— *Notice d'un Légendier français conservé à la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg*, par M. PAUL MEYER (49 p., Paris, Imp. Nat. 1900). Description du fort beau ms. : français 35 de la Bibl. Imp. contenant six recueils distincts des légendes des Saints.

— *Stockholms Stads privilegiebref 1423-1400* : Andra häftet (pp. 161-320, Stockholm, Wahlström et Widstrand) est la suite du premier volume des documents relatifs à l'histoire de la capitale suédoise publié par K. HILDEBRAND. Il contient le cartulaire de cette ville depuis 1614 jusqu'à 1660.

* * *

P. SUAU. — *L'Inde Tamoule*, Paris 1901.

Le P. P. Suau a réuni dans un beau volume illustré les impressions que lui a laissées son voyage dans le sud de l'Hindoustan. Signalons spécialement les chapitres sur l'*Inde religieuse* d'aujourd'hui, la *littérature et l'art tamoule*, les *castes* et particulièrement les *Brahmes*.

Eranica.

— Nous réservons au prochain numéro une notice plus détaillée de l'important ouvrage de M. NATHAN SÖDERBLOM, *La Vie future d'après le Mazdéisme à la lumière des croyances parallèles dans les autres religions : Étude d'Eschatologie comparée* (VIII + 448 p., Annales du Musée Guimet, Paris, Leroux, 1901.) Nous en donnons le titre en plein, car ce n'est pas une étude proprement dite de Mazdéisme, mais plutôt un traité d'Eschatologie comparée de toutes les religions, tant civilisées que non-civilisées. M. Söderblom y avait déjà prélué dans son mémoire *Les Fravashis* (1899) dont il résume la thèse dans la première section de son nouveau livre. Nous nous bornons pour le moment à indiquer le plan que M. S. s'y est tracé en décrivant l'évolution des idées sur la vie future.

Son étude est divisée en cinq chapitres, chacun ayant deux parties, dont la première dédiée aux croyances mazdéennes, tant avestiques, que postérieures, et la deuxième aux croyances des autres religions. Voici la série de ces chapitres : 1° croyance en la *continuation de la vie* ; 2° doctrine de la *rétribution* ; 3° *fin et renouvellement physique* du monde ; 4° eschatologie, i. e. fin et renouvellement tant *du monde* que de *l'humanité* au point de vue *moral* ; 5° vie éternelle obtenue par *l'union avec Dieu*. Ces cinq idées représentent selon M. S. des étapes d'une évolution religieuse et morale qui trouve son couronnement dans le christianisme.

— C'était une excellente idée de MM. EUGEN WILHELM de Jena et BOMONJI BYRAMJI PATEL de Bombay, de compiler (sur l'invitation du « Parsi Punchayet ») un *Catalogue of Books on Irânian Literature published in Europe and India* (61 + 64 p., Bombay, Education Society's Press, 1901.) Cette liste comprend non seulement les livres et les brochures, mais aussi les articles de revue, publiés jusqu'en 1898 sur les religions, les langues et les littératures, l'histoire et les antiquités des peuples éraniens. Dans la première partie nous trouvons les ouvrages écrits en langues européennes et qui ont paru en Europe et en Amérique : cette liste est due à M. Wilhelm. La deuxième partie, qui est de M. B. B. Patel, donne les ouvrages en Gujerati et aussi en Anglais, écrits par des savants parsis et publiés aux Indes. Bien que l'on note çà et là quelques omissions, on doit louer le caractère complet de ce catalogue extrêmement utile et clairement arrangé en quinze chapitres d'après les divers sujets. L'impression cependant pourrait être meilleure, et nous désirerions voir une nouvelle édition, de la première partie au moins, faite en Europe avec tous les ressources de la typographie européenne et surtout avec un index.

— Le *K. R. Cama Memorial Volume* (xxvi + 323 p., Bombay, Fort Printing Press, A. Y. 1270 = A. D. 1900) est, autant que nous savons, un livre unique. On connaît bien en Europe les *Festschriften* allemands en honneur des maîtres scientifiques, comme aussi les *Mélanges Ch. de Harlez* en Belgique. Mais voici la première occasion, croyons-nous, où des savants tant européens qu'indigènes s'associent à rendre honneur de la même façon à un maître parsi. M. Kharshedji Rustamji Cama, dont le beau portrait

orne ce volume, a été le grand réformateur social, religieux et pédagogique de son peuple. Il a surtout encouragé l'étude scientifique des langues et littératures avestiques et pehlevies par ses compatriotes, d'après les méthodes européennes qu'il a lui-même apprises en Europe sous Mohl, Oppert et Spiegel. Ainsi a-t-il été le père du mouvement littéraire actuel parmi les Zoroastriens de l'Inde. Ces mérites lui ont valu, à l'occasion du 70^e anniversaire de sa naissance, l'honneur de ce remarquable hommage. Six Eranistes européens ou américains, — MM. Wilhelm, de Jena, E. W. West, Williams Jackson, de New-York, L. H. Mills, d'Oxford, Casartelli, de Louvain, et Geldner, de Berlin, ont contribué des articles au recueil. MM. de Harlez et Menant avaient aussi promis leur coopération, mais la mort est venue les empêcher de tenir leur promesse. Tous les autres articles, et ils sont nombreux, sont écrits en anglais par des savants parisis ; plusieurs sont signés par le docte et sympathique « editor », M. J. J. Modi. Il serait trop long de donner la liste de ces nombreux mémoires : mais signalons comme le plus important la remarquable étude de E. W. West « On the transliteration of Pahlavi » (pp. 98-121), qui est le dernier mot sur ce sujet si difficile.

— Bien que daté de 1900, le nouveau volume du professeur L. H. MILLS, d'Oxford, intitulé *The Gâthas of Zarathustra (Zoroaster) in metre and rhythm* (xix + 196 p., Leipzig, Brockhaus) n'a fait son apparition que tout dernièrement. Le docte auteur donne de chaque gâtha deux traductions anglaises, la première « in metre and rhythm », la seconde mot-à-mot. Elles ne sont qu'une édition nouvelle des versions déjà parues dans son grand volume sur les Gâthas (1892-4). Quelqu'opinion que l'on puisse avoir sur l'interprétation de M. H. de ces morceaux difficiles, on ne saurait certes trouver dans sa version métrique aucun souffle de poésie. En effet, quoique le nombre des syllabes etc. soit exactement observé, la diction est à la fois très obscure et peu coulante. Ce n'est donc nullement une œuvre de vulgarisation.

L. C. C.

LA
VIE GRECQUE
DE
S. JEAN LE PSICHAÏTE
confesseur sous le règne de Léon l'Arménien (813-820).

Au tome VI de Mai des *Acta Sanctorum* (1), le P. Daniel Papebroch a consacré à S. Jean le Psichaïte un article très succinct, où il s'est borné à reproduire les notices, absolument dénuées d'intérêt, que fournissent sur ce personnage les ménées et les synaxaires de l'Église grecque. Il est aisé aujourd'hui de combler cette lacune, car une biographie complète a été signalée par Mgr Ehrhard (2) dans le *Baroccianus* 240 de la Bodléenne d'Oxford et le ms. grec 566 de la bibliothèque de Munich. Nous la publions ici.

C'est, sans nul doute, au rôle qu'il joua dans la querelle des Iconoclastes que Jean doit la bonne fortune d'avoir trouvé un biographe. Celui-ci ne nous a pas laissé son nom, pas plus qu'il ne mentionne les sources auxquelles il a puisé. Ce ne peut être qu'un moine du couvent que le saint dirigeait en qualité d'higoumène. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'invocation qui termine le mor-

(1) Page 100.

(2) Dans KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*², 1897, p. 197.

ceau (n° 13) : Σὺ μὲν, ὦ θεϊότατε πάτερ... μὴ ἐπιλάβῃ ὑπὲρ τῆς ποιμένης σου πρεσβεύειν πρὸς τὸν ἀπάντων δεσπότην· ἀλλ' ὡς ἔτι περιῶν ἐν τῷ βίῳ ταύτης ἐφρόντιζες, οὕτω καὶ μεταστὰς ἐκ τοῦ βίου ταύτην περιτείχισον κτλ. *Personne, auparavant, n'avait entrepris d'écrire la Vie du saint, car le dessein de l'auteur est de conserver à la postérité la mémoire d'un héros dont le souvenir s'était déjà perdu : ὡς ἂν μὴ ζημιώσω τοὺς ἔπειτα τὴν ὠφέλειαν παριδῶν ἀνιστόρητον πόλιν ἀρετῶν ἐπ' ὄρους κειμένην καὶ τῷ τῆς λήθης νέφει εἴσαιε καλυπτομένην* (n° 1). Le narrateur s'excuse de prendre la plume, malgré sa jeunesse : βραχύτερα δὲ τῆς ἡλικίας ἀπολογησάμενος (n° 1). Il n'est pas bien éloigné des événements qu'il raconte, puisque le manuscrit de Munich remonte au X^e siècle, si même pas au IX^e ; mais rien, dans son récit, ne permet d'affirmer qu'il ait connu personnellement le saint (1). D'autre part, son œuvre est postérieure au rétablissement du culte des images (842), car au sujet de la mort de Jean, on y lit la remarque suivante (n° 12) : καὶ γὰρ μέχρι τότε τὸ τῆς αἰρέσεως ἄγος κατεκράτει ; ce qui indique que la persécution avait pris fin au moment où écrivait l'auteur anonyme et ce que corrobore cet autre passage déjà cité, témoignant de l'oubli des contemporains à l'égard du saint confesseur.

La Vie de Jean le Psichaïte ne présente ni plus ni moins d'intérêt que la plupart des textes hagiographiques de l'époque des Iconoclastes. Bien que la logomachie s'y donne libre carrière et que l'auteur fasse preuve çà et là de cette crédulité qui est pour ainsi dire le caractère distinctifs des écrits de ce genre, on y trouve une description assez vivante de la persécution de Léon l'Arménien,

(1) A moins que l'on veuille considérer comme originale la leçon du manuscrit d'Oxford (n° 13) : ὡς ἔτι περιῶν ἐν τῷ βίῳ ἡμῶν ἐφρόντιζες, οὕτω καὶ μεταστὰς ἐκ τοῦ βίου ἡμᾶς περιτείχισε.

dont l'historien ne négligera pas de tenir compte, au même titre que des autres documents relatifs à la querelle des images. En outre, le rédacteur anonyme fournit quelques détails sur deux monastères peu connus de la capitale et met en lumière les principaux traits de l'existence d'un moine et confesseur du IX^e siècle dont on ne possédait jusqu'ici que le nom.

Voici, d'après sa biographie, le *curriculum vitae* de Jean le Psichaïte. Originaire du thème des Bucellaires en Asie Mineure, il quitta bientôt ce pays et s'établit avec sa famille dans la province de Nicomédie. Parvenu à l'âge adulte, il embrassa la vie monastique, ainsi que son père, le prêtre Léon, sa mère Chionie, ses frères Théodore et Philippe et sa sœur Euphrosyne. Après s'être placés pendant quelque temps sous la direction d'un moine nommé Antoine, Euphrosyne et Chionie entrèrent dans un couvent, tandis que Léon et ses fils se rendaient au célèbre monastère de la Source, à Constantinople, où ils reçurent l'habit monastique des mains de l'higoumène Georges. Ordonné diacre par le patriarche Tarasius (784-806), Jean fut appelé au poste d'économe du monastère, qu'il résigna sous le règne de l'impératrice Irène (780-790, 797-802), pour remplir la même fonction dans un autre couvent de la ville, fondé tout récemment par un patrice du nom de Michel (1). Lorsque son frère Théodore fut élevé à l'épiscopat, il lui succéda dans la charge d'higoumène du nouveau monastère ; c'est alors qu'il reconstruisit l'église et une partie des bâtiments incendiés par les Bulgares

(1) D'après le ménologe de Basile, *P. G.*, t. CXVII, col. 473, Jean aurait même pris l'habit monastique dans ce couvent. C'est évidemment une de ces nombreuses erreurs causées par la hâte des synaxaristes dans leur travail de compilation.

(juillet 813). Pendant la persécution de Léon l'Arménien (813-820), l'attachement du saint au culte des images lui valut plusieurs fois le supplice du fouet, la prison et l'exil (1). Après l'assassinat du souverain, Jean se fixa à Cherson, dans la Chersonèse Taurique ; il ne quitta cette ville que pour aller mourir à Constantinople, probablement sous le règne de l'empereur Michel le Bègue (820-829).

Un mot au sujet des monastères où s'écoula une partie de l'existence du saint. Le monastère de la Mère de Dieu de la Source, fondé probablement par l'empereur Justinien, était un des plus fameux de la capitale. Situé « tout près de la grande muraille terrestre, à 600 mètres environ de la porte de Sélymbria (Silivri-Kapou) » (2), il compte parmi les rares couvents de Constantinople dont on n'ait pas à déplorer la complète disparition. L'histoire de l'église qui en dépendait est mieux connue que celle du monastère lui-même ; à part les noms de quelques higoumènes et un petit nombre de détails d'assez peu d'intérêt, que l'on trouvera réunis dans une récente étude de S. Bénay (3), nous en sommes réduits à ignorer totalement le sort du couvent durant les dix premiers siècles qui suivirent sa fondation. Sur le monastère de la Mère de Dieu τῶν Ψυχῶν, dont Jean devint higoumène après son frère Théodore, les écrivains byzantins n'ont transmis, à notre connaissance, aucune indication. Il est à remarquer

(1) Cette partie de la biographie est à rapprocher des récits du même genre, qui se lisent dans les textes hagiographiques de l'époque des Iconoclastes. Voir, par exemple, la Vie de S. Macaire, higoumène du monastère τῆς Πέλεκητῆς en Bithynie (*Anal. Boll.*, t. XVI, p. 153 sqq.).

(2) S. BÉNAY, *Le Monastère de la Source à Constantinople*, ÉCHOS D'ORIENT, t. III (1900), p. 295. Voir le plan annexé à l'ouvrage de MORDTMANN, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892.

(3) *Loc. cit.*, pp. 223-228, 295-300.

que le nom de ce monastère est cité seulement dans le titre de la pièce : Βίος... τοῦ ὁσίου... Ἰωάννου, γενομένου ἡγουμένου μονῆς τῆς παναγίας δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου τῶν Ψυχῶν. Si les rares textes où il est fait mention du quartier τῶν Ψυχῶν, ne permettent pas d'en fixer la position exacte, il est hors de doute qu'il se trouvait en dehors de l'enceinte de la capitale (1).

Le manuscrit grec 366 de la bibliothèque de Munich et le *Baroccianus* 240 de la Bodléenne d'Oxford, d'après lesquels est publiée la Vie de Jean le Psichaïte, sont deux ménologes du mois de mai, étrangers à la compilation de Syméon Métaphraste (2). Le ms. de Munich (= M), dont on trouvera ailleurs la description détaillée (3), forme un volume in-quarto (0^m, 353 × 0^m, 240) de 245 feuillets, écrits à deux colonnes de 33 à 36 lignes. La Vie de Jean remplit les feuillets 214 à 224. L'écriture du manuscrit est d'une main du X^e siècle, mais qui pourrait appartenir aussi à la seconde moitié du IX^e (4). Une seconde main, qui doit être à peu près contemporaine de la première, a écrit dans la marge un certain nombre de gloses en onciales (5), destinées à expliquer les mots difficiles, et intro-

(1) Voir, en effet, *Theophanes continuatus*, éd. Bonn, p. 151; SYMEON MAGISTER, éd. Bonn, p. 649; le texte ci-dessous, p. 113, l. 1-2. Il faut noter cependant que le récit des chroniqueurs rapporté par DU CANGE, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680, l. II, ch. 16, n^o LXXVI et MORDTMANN, *op. cit.*, p. 68, place plutôt le quartier τῶν Ψυχῶν aux environs du Forum de Constantin.

(2) Cf. A. EHRHARD, *Forschungen zur Hagiographie der griechischen Kirche*, RÖMISCHE QUARTALSCHRIFT, t. XI (1897), pp. 123-127.

(3) HARDT, *Catal. codd. mss. graec. biblioth. reg. Bavaricae*, t. IV, pp. 76-87; EHRHARD, *loc. cit.*

(4) HARDT, *op. cit.*, p. 77, attribue le manuscrit au XI^e siècle, date qu'un examen attentif ne permet certainement pas d'accepter. M. REITZENSTEIN se prononce pour le X^e siècle (B. VIOLET, *Die Palestinianischen Märtyrer des Eusebius von Cäsarea*, 1895, p. 122). Enfin Mgr EHRHARD, *art. cité*, p. 123, incline à ramener le manuscrit à la fin du IX^e siècle.

(5) On trouvera ci-dessous, à la suite du texte grec, les gloses qui accompagnent la Vie de S. Jean.

duit, en caractères minuscules, un certain nombre de corrections. Enfin, à une date récente, un lecteur indiscret s'est permis de faire çà et là quelques retouches sans valeur.

Le *Baroccianus* 240 d'Oxford (= B), comprenant 268 feuillets (0^m, 59ḡ × 0^m, 50ḡ) à deux colonnes, a été exécuté par le moine Ignace, ainsi qu'il ressort de la souscription tracée en lettres rouges au fol. 268^v. Le manuscrit, qui date du XI^e siècle, est précédé d'une table des matières, écrite de première main, qui permet de constater la disparition des trois pièces suivantes : Βίος καὶ μερικὴ θτυμάτων διήγησις τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Θεράποντος ἐπισκόπου Κύπρου (27 Mai), Βίος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μάρκου μοναχοῦ τοῦ Μαρκοδιαδόχου (28 Mai), Ἐθλισις τῶν ἁγίων τοῦ Χριστοῦ μαρτύρων Ἀρχίππου μαθητοῦ τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Παύλου, Φιλιμόνος καὶ Ἀμφίας ἐν Κολα[σσαῖς] (30 Mai). La Vie de Jean se lit f. 258^v-264. L'analyse du contenu du volume a été faite, non sans inexactitudes, par Coxe, dans le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Bodléenne (1).

Les deux copies de la Vie de S. Jean le Psichaïte conservées dans le *Baroccianus* et le *Monacensis* diffèrent l'une de l'autre d'une manière très notable. Le texte M offre, notamment, un grand nombre de développements qui ne se retrouvent pas dans la recension B. Il semble bien qu'il faille mettre au compte de l'auteur de B la suppression de beaucoup de détails qui, malgré leur caractère souvent banal, ne sauraient être détachés de la biographie sans détruire l'harmonie de ses diverses parties. Nous avons donc reproduit le texte M et rejeté dans l'apparat critique les nombreuses variantes de la rédaction B, tout en négligeant les particularités bien connues de l'orthographe byzantine.

(1) *Catal. cod. manuscript. bibl. Bodleianae*, pars prima, col. 409-413.

Μηνὶ τῷ αὐτῷ κε' (1).

Βίος ἦτοι πολιτεία τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Ἰωάννου, γενομένου ἡγουμένου μονῆς τῆς παναγίας δεσποίνης ἡμῶν¹ Θεοτόκου τῶν
5 Ψιχᾶ². Εὐλόγησον, πάτερ³.

1. Νῆκαι μὲν καὶ τρόπαια πολέμων καὶ ἀριστεῶν ἀνδραγαθήματα
ταῖς¹ ποιητικαῖς τε καὶ λογογραφικαῖς ἐμφερόμενα ἱστορίαις, μικρὸν
σχεδὸν ἢ οὐδὲν πρὸς ζῆλον τῶν τοιούτων² τοὺς ἀκούοντας διανιστῶντα,
τὸ μὴ συναποβιῶναι τῷ χρόνῳ τὴν τῶν γεγενημένων πραγμάτων
10 ἐμφανίζουσιν ἐργασίαν· αἱ δὲ γε πράξεις τῶν εὐ βεβιωκότων ἀνδρῶν
σάλπιγγος γεγωνοτέραν διὰ τῆς γραφῆς ἀφιεῖται φωνήν, πρὸς τοὺς
ὁμοίους ἀγῶνας διεγείρουσι τοὺς ἐντυγχάνοντας³ καὶ πείθουσιν⁴ | περι- f. 214v.
φρονεῖν τῶν ὀρωμένων, τὴν εἰς τοὺς ἀοράτους καθοπλίζουσι πολεμίους
μάχην⁵. Ἐνευθεν οὖν ἐμοὶ τὸ τῆς ὑποθέσεως ταύτης ὑπέστη ἐγγχείρι-
μα, ὡς ἂν μὴ ζημιώσω τοὺς ἔπειτα⁶ τὴν ὠφέλειαν παριῶν ἀνιστόρη-
15 τον πόλιν ἀρετῶν ἐπ' ὄρους κειμένην καὶ τῷ τῆς λήθης νέφει εἴσαι
καλυπτομένην (2). Διδασκαλίας τοίνυν μεγίστης κανὼν ἐστὶν ὁ τῆς
τοῦ προκειμένου ἀνδρὸς ἀρετῆς ἔπαινος. Δεῖ οὖν καὶ λόγων ἐξαρκούν-
των συμμετρεῖσθαι τῷ πλήθει τῶν κατορθωμάτων, εἰ καὶ παρὰ τοῖς
20 ἀκούουσι δεύτερος ὁ ἡμέτερος λόγος σὺν τῷ βίῳ καὶ τῇ ἡλικίᾳ κριθεῖη
τοῦ ἐγκωμιαζομένου. Εἰ μὲν οὖν γυμνασίας ἕνεκα τῆς τῶν λόγων
ἐμαυτὸν καθῆκα⁷ εἰς τοὺς τοιούτους ἀγῶνας, ἔδει μοι τῆς ἀπολογίας

Tit. — ¹ (ἦτοι — δεσποίνης ἡμῶν) καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Ἰωάννου ἡγουμένου μονῆς τῆς ὑπεραγίας B. — ² Ψιχᾶ M, sed Ψιχᾶ in indice cod. praeftico. — ³ (Εὐλ. πάτ.) manu recenti M.

1. — ¹ litt. i manu 2^a in ras. litt. unius M. — ² τὸν τοιοῦτον M. — ³ εν... manu 1^a ? in ras. duar. litt. M. — ⁴ in πείθοντες corr. manu recenti M. — ⁵ (καθοπλίζουσι — μάχην) μάχην ἀναλαμβάνειν τούτους παρασκευάζουσιν B. — ⁶ μετέπειτα B. — ⁷ καθῆκον M.

(1) Le ménologe de Basile fixe également au 25 Mai la fête du saint. Dans les autres ménées et synaxaires cités par le P. PAPERROCH, *Act. SS.*, Mai t. VI, p. 100, la commémoration se fait le 7, le 23, le 24, le 26 et le 28 Mai. Cf. aussi MARTINOV, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, pp. 124, 137, 138, 139, 142.

(2) *Matth.*, V, 14.

τὸν καιρὸν⁸ ἀποκεκλειῖσθαι, σφοδρότερόν τε τῶν σκωπτόντων τὸν ψόγον γεγενῆσθαι. Ἐπεὶ δὲ οὐ τούτου χάριν, ἀλλ' οὐ προεθέμην τὴν τε ἀρετὴν αἰδοῦμενος τοῦ πατρικῶς⁹ παρακελευομένου καὶ χρωστικῶς ἀπαιτοῦντος τὸ τοιοῦτον, βραχέα μὲν τοῦ λόγου, βραχυτέρα δὲ τῆς ἡλικίας ἀπολογησάμενος (1), ἐπ' αὐτὴν βαδιοῦμαι τῆς ὑποθέσεως τὴν ἀρχήν. 5

Ἠγείσθω τοίνυν ἀρχὴ τοῦ λόγου καὶ πέρασ ὁ τοῦ Θεοῦ Λόγος χειραγωγῶν ἡμᾶς ἐπὶ τὴν ἀληθῆ τῶν πραγμάτων ἔρρεναν, καὶ τὸ σκῶλον¹⁰ τῆς ἀγνωσίας ἀποκαθαίρων ἄγοιτο διὰ λείας ἐπὶ τὴν τῶν αὐτοῦ θαυμασιῶν¹¹ ἐξήγησιν. Πατρίδος μὲν οὖν φύσιν καὶ θέσιν καὶ τὸ τῶν παιδίων¹¹ εὐήλατον, τὴν τε γειννάσιν τῆς θαλάττης¹² καὶ τὸ τοῖς αἰγιαλοῖς αὐτὴν 10 ἐπιτέρπεσθαι¹³, οἰκοδομῶν τε¹⁴ μεγέθη καὶ τόπων εὐφορίας καὶ ἀέρων εὐκρασίας¹⁵ τοῖς ἐξῶ καταλιπὼν ἐγκωμιάζειν καὶ ταῖς ἐπιδεικτικαῖς

f. 215. αὐτῶν¹⁶ χαίρειν¹⁷ εἰπὼν μεθόδοις, τὴν τοῦ ἀνδρὸς | ἀρετὴν εἰς μέσον προθεῖς, ὡς οἶόν τέ ἐστι τοῦ λόγου τῷ χρωματι ταύτην διαζωγραφήσας ἐναργῆ¹⁸ τὴν εἰκόνα τῶν πραγμάτων παραστήσω τοῖς φιλοθέοις. 15 Ἑλλήνων μὲν οὖν σοφισταὶ καὶ ξυγγραφεῖς οὐκ ἔχοντες ὅθεν ἐπαινεῖν τοὺς παρ' αὐτοῖς τιμωμένους, ὡς ὕλην ταῦτα τῷ λόγῳ εἰσφέροντες δι' αὐτῶν τοὺς ἐγκωμιαζομένους περικαλλύνειν πειρῶνται, ὅμοιόν τι ποιοῦντες τοῖς τὴν εὐπρέπειαν τοῦ φυσικοῦ μὴ κεκτημένοις κάλλους¹⁹, ταῖς ἐπεισάκτοις δὲ²⁰ τῶν χρωμάτων βαφαῖς φανταζομένοις τὸ τοιοῦτον 20 εἰσάγειν· ἡμῖν δὲ παρ' οἷς τὰ τῆς ψυχῆς ἀγαθὰ πλεονεκτοῦντα φαίνονται, καὶ γὰρ τοῦτο μέγιστόν ἐστιν ἐγκώμιον τὸ περιττεύειν τὴν ἀρετὴν τῶν ἐπαίνων²¹, οὐδεὶς τῶν χαμαὶ κειμένων πεποίηται λόγος, ἐκεῖνα δὲ μόνον ἐπαινεῖται καὶ θαυμάζεται ὧν τὸ κάλλος εἴσαι διαμένει. Ἄλλ' ἔνα μὴ ὁδῶ παραλιμπάνειν πατρίδα καὶ γένος καὶ ἀνατρο- 25 φὴν τοῦ δόσιου, διὰ βραχέων τούτων ἐπιμνησθεὶς ἐπ' αὐτὰ μεταβήσομαι τοῦ ἀνδρὸς τὰ ἐγκώμια.

2. Πατρίς τοίνυν τῷ θεσπεσίῳ τούτῳ ὑπῆρξεν ἡ πρὸς τῇ Γαλατίᾳ

— ⁸ (τῆς ἀπολ. τὸν καιρὸν) τὰ τῆς ἀπολογίας (ἀπολογίας *add. in marg.*) B. — ⁹ *om.* B. — ¹⁰ (τὸ σκῶλον — θαυμασιῶν) τὴν τοῦ ἐγκωμιασθησομένου τῶν θαυμάτων B. — ¹¹ πεδίων B. — ¹² θαλάσσης B. — ¹³ (καὶ τὸ τοῖς — ἐπιτέρπ.) *om.* B. — ¹⁴ τε // M (*fortasse e ras.*). — ¹⁵ εὐφρασίας M. — ¹⁶ αὐτὸν M. — ¹⁷ (αὐτ. χαίρ.) χαίρ. αὐτ. B. — ¹⁸ ἐν ἀρχῇ B. — ¹⁹ καὶ *add.* B. — ²⁰ *om.* B. — ²¹ (καὶ γὰρ τοῦτο — τῶν ἐπαίνων) *om.* B.

(1) Voir ci-dessus, p. 98.

κειμένη χώρα, ἣν δὴ Βουκελλαρίους¹ (1) ὀνομάζουσιν. Χωρίου δὲ οὐκ ἀσήμου ὦν, τοσοῦτον εὐσημότερον δι' ἑαυτοῦ τοῦτο πεποιήκεν ὡς τὰς παλαιάτας² οὐσας ἐν εὐδοξία πόλεις ὑπερβαλεῖν τῇ φήμῃ. Πατὴρ δὲ αὐτῷ γενναῖος καὶ ἱερεὺς γενναιοτέρους ἐκφυς βλαστούς³ μιμεῖται τὸν

5 Ἀβραάμ ὀλοκάρπωμα τούτους Θεῷ προσάγων, καὶ τὴν ἀναίμακτον⁴ ἐπιτελῶν θυσίαν τὰς ἐνάιμους προστίθησιν, οὐ διὰ ξίφους, ἀλλὰ νομοθεσία τῆς τῶν μελῶν νεκρώσεως⁴. Οὗτος γοῦν μετανάστης σὺν τοῖς τέκνοις γίνεται, δεῖν⁵ ἔνεκα τούτων⁶. τοῦ μὲν, τὴν τοῦ σώματος πορίζων διατροφὴν, καὶ γὰρ ἐκ τῶν οἰκείων πόνων ταύτην εἶχεν οἰκοδομῶν οἰκίας καὶ τεμένη μαρτύρων· ἐτέρου δὲ μείζονος, τῆς ψυχικῆς

10 εὐεξίας | ἐπιμελούμενος καὶ ἀρετῆς μάλλον φροντίζων ἢ ἐκείνου⁶. Καταχθεις οὖν⁷ ἐν τινι χωρίῳ τῆς Νικόμηδῆων ἐπαρχίας, κατώκει ἐν αὐτῷ τῶν ἐπιτηδείων ὄντι πλήρης τῶν ἐκεῖσε⁸. οὕτω δὲ συναύξων τῇ ἡλικίᾳ τῶν παιδῶν τὴν εὐσέβειαν διετέλει, μαθήμασι καὶ θείαις διδασκαλίαις παραθήγων καὶ⁹ γυμνάζων τῶν νέων τὸ φρόνημα. Ἦδη δὲ

15 προσηβασάντων τῶν παιδῶν¹⁰, καιρὸν αὐτοῖς ἔφησεν εἶναι τοῦ γάμου ὁ πατήρ, καὶ δὴ τούτῳ¹¹ ὑπουργεῖν τῆς θείας ἐντολῆς μὴ κωλυούσης. Οἱ δὲ¹² νέοι τὸν τοιοῦτον εἰς τέλος ἀποσεισάμενοι λόγον ἑτέραν, ἔφησαν, ὦ πάτερ, διδασκαλίαν¹³ ἡμῖν πρότεινε¹⁴, ἐπεὶ ταύτης οὐδὲ φιλήν τὴν ῥῆσιν αἰρούμεθα¹⁵. Λέων δὲ τὰ τοιαῦτα ἀκούσας, καὶ γὰρ τούτῳ τῷ ὀνόματι ὁ πατήρ τῶν κυριωτάτων ἐκέκλητο, προσκαλεσάμενος¹⁶ τοὺς

f. 215v.

2. — ¹ Βουκελαρίους M. — ² πάλαι B. — ³ ὅς add. B. — ⁴ (καὶ τὴν ἀναίμακτον — νεκρώσεως) om. B. — ⁵ δεῖν M. — ⁶ (δεῖν ἔνεκα τούτων — ἐκείνου) om. B. — ⁷ (καταχθεις οὖν) καὶ καταχθεις B. — ⁸ (τῶν ἐπιτηδείων — ἐκεῖσε) ὄντι πλήρει τῶν ἐκεῖ ἐπιτηδείων B. — ⁹ (παραθ. καὶ) om. B. — ¹⁰ (προσηβ. τῶν παιδ.) προσήβων τῶν παιδῶν γεγονότων B. — ¹¹ (δὴ τούτῳ) δεῖ τοῦτο M. — ¹² om. B. — ¹³ ὁδὸν B. — ¹⁴ προὔτεινε M. — ¹⁵ (ταύτης — αἰρούμεθα) τούτων οὐδ' ὅλως λόγον ποιούμεθα B. — ¹⁶ (Λέων — προσκαλεσάμενος) ὁ τοίνυν τούτων πατήρ Λέων, οὕτω γὰρ ἐκέκλητο, τὰ τοιαῦτα ἀκούσας προσκαλεῖται B.

(1) Le thème Βουκελλαρίων était une des circonscriptions militaires de l'empire byzantin. CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De thematibus Orientis*, éd. Bonn, p. 27-29, indique les limites de la province et cite les villes principales : Ancyre, Claudiopolis, Héraclée, Pruse et Tieum. Voir M. RAMSAY, *The historical geography of Asia Minor*, 1890, passim et H. GELZER, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, ABHANDL. DER PHIL.-HIST. CLASSE DER KÖNIGL. SÄCHS. GESELLSCH. DER WISSENSCH., t. XVIII, n° 5, 1899, passim et la carte.

ἑαυτοῦ παιῶδας Θεόδωρόν τε καὶ Ἰωάννην, Φίλιππόν τε¹⁷ καὶ Εὐφροσύ-
 νην σὺν τῇ μητρὶ Χιονίᾳ βουλὴν ἀρίστην προβάλλεται¹⁸ τοῦ τὸν μο-
 νήρη ἐπανήρησθαι¹⁹ βίον. Τοῦτο δὲ εὐρών²⁰ προπετηγῶς ἐν αὐτοῖς τὸ
 φρόνημα, θείας εἶναι κρίνας ψήφου τὸ τοιοῦτον ἐπισφραγίζει καὶ βε-
 βαῖτοι ὡς οὐκ ἄλλοθεν ἢ τῆς ἀνωτάτω ὄντως ῥοπῆς τεκμήριον· ἐνταῦθα 5
 θαυμάζειν ἔπεισιν τὴν αὐτῶν συμψυχίαν, πῶς ἐν διαφόροις ὄντες
 σώμασιν οὐ διέστησάν τῇ γνώμῃ. Τοῦτο ἔργον τοῦ κατοικιζήσαντος Θεοῦ
 μονοτρόπους ἐν οἴκῳ· τοῦτο σύμβολον πρῶτον τῆς περὶ τὸ θεῖον αὐτῶν
 ὁμοιοῦσας. Ἐνα μὲν γὰρ θαυμάζειν ἐστὶν ἴσως οὐ μέγα, ὅποταν εἰς πέ-
 ρας ἀγάγοι ὃν ἐπ' ἀγαθῷ προβεβούλευται σκοπόν· τὸ δὲ χορὸν τοσοῦ- 10
 τον παιῶν τε καὶ γονέων ἐπὶ ταῦτο τοῖς τῆς εὐσεβείας ἀγῶσι προσ-
 ὄραμειν ὑπερβαίνει παντὸς λόγου καὶ ἐγκωμίου τοὺς ὄρους²⁰. Κραταιω-
 θεΐσης²¹ δὲ τῆς τοιαύτης βουλῆς ἐν αὐτοῖς, μόνων δὲ τῶν ἀσκητικῶν
 f. 216. τύπων ἀγνωσομένων, θεόθεν αὐτοῖς πέμπεται Φίλιππος τις ἄλλος (1),
 εἰ μὴ τολμηρὸν εἰπεῖν· καὶ γὰρ οὐδὲ τολμηρὸν ἐμοὶ τοῦτο ἐννοοῦντι 15
 τῆς ἀρετῆς τοῦ ἀνδρός τὸ μέγεθος· Ἀντώνιος δὲ αὐτῷ τοῦνομα ἐτύγ-
 χανεν ὧν ὃς τὴν κοινωνίαν τῆς κλήσεως τοῦ μεγάλου Ἀντωνίου λαχῶν
 συνῆψε τῇ ὁμωνυμίᾳ τῆς συνωνυμίας²¹. Οὗτος οὖν παραδίδωσιν αὐτοῖς
 ἐν βραχεῖ καιρῷ²² πᾶσαν ἀκολουθίαν τε καὶ τάξιν τῆς τῶν μοναχῶν
 καταστάσεως. Οἱ δὲ τάχει φύσεως καὶ σπουδῇ τῆς²³ προαιρέσεως 20
 ἐπέτεινον μᾶλλον τὰ δοθέντα²⁴ ἢ παρελίμπανον.

3. Ὁ τοίνυν¹ πατὴρ τὸ ἀσθενὲς τῶν γυναικῶν σκοπήσας καὶ ὅτι
 οὐχ οἶαί τε ἦσαν² συνέπεσθαι ἀνδράσιν, οὐδὲ γὰρ θέμις τοῦτο, ἐν ἀ-
 σκητηρίῳ ταύτας παρακαταθέμενος σὺν ᾧ ἐκέκτητο χωρίῳ πρὸς τὸ
 Βυζάντιον σὺν³ τοῖς τρισὶ παισὶν ὤρμησεν⁴. Καὶ δὴ καταλαβὼν τὸν 25
 τόπον ἐν ᾧ τὸ σεπτὸν τέμενος τῆς παναχράντου δεσποίνης ἡμῶν Ἰδρυ-

— ¹⁷ om. B. — ¹⁸ (βουλ. ἀρ. προβάλλ.) καὶ βουλευέται βουλὴν ἀρίστην B. —
¹⁹ ἐπανήρασθαι M, ἐπαναλαβεῖν B. — ²⁰ (Τοῦτο δὲ εὐρών — ἐγκωμίου τοὺς ὄρους)
 om. B. — ²¹ (Κραταιωθεΐσης — τῆς συνωνυμίας) καὶ δὴ ταύτης τῆς γνώμης κρα-
 τυνθεΐσης ἐν αὐτοῖς καὶ τῶν ἀσκητικῶν τύπων παρὰ τούτοις ἀγνωσομένων, θεόθεν
 τοῖς θεοῖς τούτοις πέμπεται Φίλιππος τις ἄλλος, Ἀντώνιος ὄνομα τῷ ἀνδρὶ, ὃς εἰς
 ἄκρον ἀρετῆς ἐληλάκει B. — ²² (οὖν παραδίδωσιν — καιρῷ) τοίνυν ὁ Ἀντώνιος ἐν
 βραχεῖ καιρῷ παραδίδωσιν αὐτοῖς B. — ²³ om. B. — ²⁴ (μᾶλλ. τὰ δοθ.) τὰ δοθ.
 μᾶλλ. B

3. — ¹ (Ὁ τοίνυν) ἀλλ' ὁ B. — ² εἰσι B. — ³ ἄμα B. — ⁴ ὤχετο B.

(1) Cf. Act. Apost., VIII, 26-38.

ται, Πηγῆ⁵ ἀξίως ὀνομαζόμενον (1) διὰ τὸ τῆς χάριτος εὐροον⁶ καὶ πᾶσιν ὁμοίως εἰς ἀπόλαυσιν προκείμενον, μοναστῶν τε πλήθεσιν ἀρετῆ κομώντων ὄντι ἐμπλέω⁶, ξεναγεῖται ὑπὸ Γεωργίῳ τῷ τηρικαῦτα τὴν ἡγεμονίαν διέποντι τῆς μονῆς (2). Ἦν δὲ ὁ⁷ ἀνὴρ οὗτος τὰ τε ἄλλα 5 ἐπαινετός, τῷ μεγίστῳ δὲ⁸ τῆ κατὰ Θεὸν πολιτεία διαλάμπων· ὅστις Γεώργιος⁹ διὰ τὸ τῆς ἀρετῆς ἐξάκουστον πάσῃ μικροῦ δεῖν τῆ οἰκουμένην κατάδηλος ἦν¹⁰. Λαβόντες δὲ ὑπ' αὐτοῦ¹¹ τὸ πάλαι ποθούμενον αὐτοῖς ἅγιον σχῆμα¹², διετέλουν¹³ ἐν τούτῳ παροτρύνοντες ἀλλήλους καὶ¹⁴ πρὸς τοὺς πνευματικοὺς ἐπαλείφοντες¹⁵ ἀγῶνας· οὐ μόνον δὲ¹⁶ τὸ 10 μὴ κατόπιν ἔργεσθαι τῶν λοιπῶν ἔσπευδον, ἀλλὰ καὶ τὸ μὴ προβαίνειν αὐτοὺς ἐπιζήμιον ἡγοῦντο¹⁶. Μετ' οὐ πολὺ δὲ ὁ πατὴρ τὸν βίον ἀπολιπὼν¹⁷ προσετέθη¹⁸ τοῖς ἁγίοις πατράσιν, ἀξίαν κομισάμενος τῶν πόνων αὐτοῦ ἀμοιβὴν τὴν αἰώνιαν ἀπόλαυσιν¹⁸. Ὡσαύτως δὲ μικρὸν ὕστερον¹⁹ καὶ Φίλιππος ὁ νεώτερος τῶν παιδῶν, πλήρης | ὦν ἀρετῆς, μετέστη f. 216v. 15 πρὸς τὴν ἀμείνω μακαριότητα²⁰. Θεόδωρος δὲ καὶ Ἰωάννης ἄτε στέρησιν πατρικὴν τε καὶ ἀδελφικὴν ὑποστάντες, τό τε²¹ τοῦ βίου ἄπιστον διὰ τούτου καταμαθόντες, καὶ γὰρ τὰ οἰκεῖα²² πάθη βεβαιωτέραν ἡμῖν

— ⁵ Πηγῆ // M (v. *crus.* ?). — ⁶ (εὐροον — ἐμπλέω) ἀένναον καὶ πᾶσιν ὁμοίως εἰς ἀπόλαυσιν εἶναι μεταδοτικόν, ὅπερ δὴ μοναστῶν ἀρετῆ κομώντων ἐμπλεων ἦν B. — ⁷ (Ἦν δὲ ὁ) ὄς ἦν B. — ⁸ (τῷ μεγίστῳ δὲ) καὶ τῷ μεγίστῳ τῶν ὄλων B. — ⁹ Γεώργιος // M. — ¹⁰ (ὅστις Γεώργιος — κατάδηλος ἦν) καὶ τῷ τῆς ἀρετῆς περιόντι κατάδηλος σχεδὸν πάσῃ τῇ οἰκουμένην B. — ¹¹ (Λαβόντες δὲ ὑπ' αὐτοῦ) παρ' οὗ λαμβάνουσι οὗτος B. — ¹² τῶν μοναχῶν *add.* B. — ¹³ καὶ διατελοῦσιν B. — ¹⁴ *om.* B. — ¹⁵ *om.* B. — ¹⁶ (οὐ μόνον δὲ — ἡγοῦντο) *om.* B. — ¹⁷ ἀπολείπει B. — ¹⁸ (προσετέθη — ἀπόλαυσιν) *om.* B. — ¹⁹ (δὲ μικρὸν ὕστερον) μετ' αὐτὸν B. — ²⁰ (μετέστη — μακαριότητα) καὶ μετατίθενται ἄμφω πρὸς τὴν ἀγίῳ μακαριότητα, ἀξίας ἐκεῖ τῶν τε πόνων καὶ τῆς προθέσεως ἀποληφόμενοι τὰς ἀμοιβάς B. — ²¹ (τό τε) καὶ τὸ B. — ²² (καὶ γὰρ τὰ οἰκεῖα — ποιησάμενοι) *om.* B.

(1) Il s'agit du célèbre sanctuaire, encore existant, qui fut construit vers 560 par l'empereur Justinien en l'honneur de la Vierge de la Source (Θεοτόκος ἐν τῇ Πηγῇ). Sur l'histoire de cette église, à côté de laquelle s'éleva de bonne heure le monastère du même nom, voir S. BÉNAY, *art. cité*.

(2) Au sujet du monastère de la Source, voir plus haut, introduction. Les Actes du concile tenu à Nicée en 787 citent l'higoumène Georges parmi ceux qui firent profession de foi envers les images; LABBE et COSSART, *Concilia*, t. VII, p. 154 : Γεώργιος ὁ εὐλαβέστατος ἡγούμενος τῆς Πηγῆς ἐξεφώνησεν ὁμοίως. Ce personnage n'est pas mentionné dans la liste des higoumènes de la Source qu'a dressée le P. BÉNAY, *art. cité*, p. 295. Cf. E. MARIN, *Les Moines de Constantinople*, p. 348.

τὴν πείραν παρέχουσιν ἢ τὰ ἀλλότρια, τῶν παρόντων ἀλογήσαντες
καὶ πρὸς τὸ μέλλον τὴν ἅπασαν ὁρμήν ποιησάμενοι²² ἐπιπονωτέρους
τοὺς τῆς ἀσκήσεως διήγουν ἀγῶνας. Ὁρῶν γοῦν αὐτῶν²³ τὸ σπουδαῖον
καὶ στερέμνιον τῆς καρτερίας²⁴ ὁ προῤῥήθεις σεβάσμιος ἀνὴρ ἐκλιπαρῶν
ἀναλαβεῖν παρῆγει²⁵ τὴν τῆς σεπτῆς²⁶ ἱερωσύνης λειτουργίαν, καὶ 5
ὄη πείθει τοὺς²⁷ εὐπειθεῖς· οὐ γὰρ οἷόν τε ἦν ἀντιτείνειν ἐν τούτῳ τοὺς
ἐν ἅπασι πειθηνίους αὐτῷ τυγχάνοντας²⁸. Λαβῶν δὲ²⁹ αὐτοὺς ἄνεισι
πρὸς τὸν ἱεράρχην· Ταράσιος δὲ³⁰ ἦν ὁ θειότατος οὗτος (1) ὃς θεία
προγνώσει μυσταγωγούμενος τὰ τῆς ἱερωσύνης πρεσβεῖα Ἰωάννη
ἐγχειρίζειν ἐκέλευσεν. Τοῦ δὲ ποιμένος οὐχ οὕτως ἔχειν εἰπόντος, 10
ἀλλὰ τῷ μέτρῳ³¹ τῆς ἡλικίας ἀνάλογον καὶ τὴν λειτουργίαν διδόναι³²,
εἴξας ὁ ἀρχιερεὺς Θεοδώρῳ μὲν τὴν τοῦ πρεσβυτέρου χειροτονίαν,
Ἰωάννη δὲ τὴν τοῦ διακόνου δίδωσιν.

4. Μέχρι μὲν οὖν τούτου προβαίνων ὁ λόγος κοινῇ τοῦ γένους τὴν
μνήμην ἐποίησατο, θεόν ψιλὸν ἡμῖν¹ εἰς μέσον προθέντας τὸν ἄνδρα 15
εἰς αὐτὸν περιστῆσαι τὸν λόγον· τοῦτο² δὴ καὶ ποιήσω. Καὶ μὴ τις³
ταῖς καταστατικαῖς τῶν διηγήσεων ἀκολουθῶν⁴ κατασκευαῖς ἀνάρμοστα
τὰ λεγόμενα ἡγήτο⁵ εἶναι· οὐ γὰρ κατασκευάζειν ἡμῖν πρόκειται νῦν,
ἀλλὰ τὰ τῆς ἀληθείας ἀκριβῶς ἐξετάζειν, κρεῖττον ἡγουμένοις ἐν
συλλαβαῖς πταίειν ἢ τούτων διαμαρτάνειν³. Ἰωάννης τοίνυν⁶ κομιδῇ 20
νέος ὢν ἔτι ἐκ προσιμίων ἐδείκνυε τὴν ἐπανηθῶσαν ἐν⁷ αὐτῷ χάριν τῇ τε
τῆς ψυχῆς καταστάσει καὶ τῇ τοῦ σώματος εὐταξίᾳ· τεκμήριον⁸ γὰρ τῆς
f. 217. ἐνδοῦν διαθέσεως ἢ τῶν ἐκτὸς πολλακίς ἐμφαίνει σημεῖωσις⁸. | Τοιοῦτος
δὲ ὢν ἴσον ἑαυτὸν τοῖς πᾶσι παρεῖχεν, πρᾶον, συμπαθῆ, ὁμιλητικόν,
ἐπιχαρῆ, μέτριον· ταπεινώσεως⁹ δὲ ὑπερβολὴν οὐ κατέλιπε τοῖς μετ' 25
αὐτόν, πάντων ἑαυτὸν ἐλάττω ἡγούμενος καὶ πᾶσι τῶν πρωτείων

— ²³ (Ὁρῶν γοῦν αὐτῶν) ὢν B. — ²⁴ ὁρῶν *add.* B. — ²⁵ (ἀναλ. παρ) παρ.
ἀναλ. B. — ²⁶ *om.* B. — ²⁷ (πέθει τοὺς) πέθονται οἱ ὄντως B. — ²⁸ (οὐ γὰρ οἷόν
— τυγχάνοντας) *om.* B. — ²⁹ (Λαβῶν δὲ) καὶ λαβῶν B. — ³⁰ *om.* B. — ³¹ τὸ
μέτρον B. — ³² δέχεσθαι B.

4. — ¹ (ψιλὸν ἡμῖν) δὲ ἡμᾶς B. — ² δ B. — ³ (Καὶ μὴ τις — διαμαρτάνειν) *om.* B.
— ⁴ ἀκολλουθῶν M. — ⁵ ἡγήτο M. — ⁶ (Ἰωάννης τοίνυν) οὕτω τοίνυν Ἰωάννης B.
— ⁷ *om.* B. — ⁸ (τεκμήριον — σημεῖωσις) *om.* B. — ⁹ (ταπεινώσεως — παρα-
χωρῶν) ταπεινόν, πρὸς τούτοις B.

(1) Tarasius occupa le siège patriarcal de Constantinople du 25 Décembre
784 au 25 Février 806.

παραχωρῶν⁹. Μαθήμασι δὲ¹⁰ θείοις ἐπαγρυπνῶν οὐ διέλειπεν¹¹ ἡμέρας
 καὶ νυκτὸς μελετῶν ἐν νόμῳ Κυρίου, καὶ τὸν ἀτίμητον¹² ἐκ τῶν
 Γραφῶν ἀνιμῶμενος¹³ μαργαρίτην τὸν ἄστυλον δι' αὐτοῦ ὠνεῖται πλοῦ-
 5 τόν, οὐ δεόμενος τῆς τῶν ὀνομάτων καὶ ῥημάτων τάξεως καὶ διαλέκτων
 ἰδιώματα καὶ τὸ συλλαβαῖς ἐμφιλοχῶρεῖν, οὐδὲ τῆς Ὁμήρου φλυα-
 ρίας¹⁴ ἢ τῆς χρυσῆς αὐτοῦ σειρᾶς (1) ἢ τοῦ ζευγνύειν καὶ ἀποζευγνύειν
 ἄρματα. Τίς γὰρ ἐντεῦθεν ὄνησις¹⁵ τῆς τῶν μύθων καὶ πλασμάτων
 καὶ δαιμονίων σεβασμάτων εἰδήσεως προσγένηται τοῖς ἐν τούτοις
 φυσιομενοῖς ; Ῥητορικῆς δὲ οὐκ ἐδεήθη ψευδολογίας, οὐδὲ τὸ
 10 εἰς στοχασμοὺς ἀνάγειν τὰ μήτε συστῆναι δυνάμενα τῶν ζητη-
 μάτων, οὐδὲ δεινότητι καὶ ιδέαις καταποικίλλειν τὴν λέξιν, τὸ φυσι-
 κὸν δὲ τοῦ λόγου κάλλος φέρων τῇ ἀληθείᾳ τῶν πραγμάτων ἐκβάσει
 τὸ πείθειν ἔχειν ἢ τῷ πιθανῷ τῆς φράσεως¹². Φιλοσοφίαν δὲ¹⁶ τὴν
 ἀνωτάτω ἀσκῶν ὠμοιοῦτο Θεῷ κατὰ τὸ δυνατόν, ἐν μόνον¹⁷ συλλογι-
 15 ζόμενος τὸ τὸν Θεὸν ἀπάντων εἶναι ποιητὴν, τὸν ποιητὴν κριτὴν, τὸν
 Θεὸν πάντως κριτὴν εἶναι. Τὰς δὲ προτάσεις καὶ τοὺς συλλογισμοὺς
 καὶ τὰ σοφίσματα ὡς ἀρχαῶν ὄντα ὑφάσματα τοῖς ἐπὶ κοπρίας κειμέ-
 νοις παρῆκεν. Ἀστρονομίας δὲ καὶ γεωμετρίας καὶ ἀριθμητικῆς κατε-
 φρόνησεν ὡς ἀνυπάρκτων ὄντων. Πῶς γὰρ ἂν ὑποσταίη ἀκαριαία καὶ
 20 γραμματαὶ ἄρτιοί τε καὶ περισσάρτιοι καθ' ἑαυτὰ ἐν ὑποστάσει μὴ ὄντα ;
 Πῶς οὐαὶ καὶ Πλάτων ὁ τούτων ἐπιστήμων δι' αὐτῶν ἐπὶ τὰ νοητὰ
 ἀνάγεται, ὁ τοῖς ὄψεσιν ὁμοίως ἐν τῇ τῶν παθῶν | ἰλυσπώμενος ἰλύι f. 217v.
 καὶ ἀποπληθούσης γαστρὸς καὶ γνάθων ἀποφαινόμενος¹⁷ ; Τούτῳ μὲν
 οὖν τοῖς εὐσεβῶς μετέχειν βουλομένοις ὑπεχώρει, καὶ πάντα Θεοῦ
 25 ἐδίδασκεν¹⁸ εἶναι καὶ εἰς αὐτὸν τὴν εὐχαριστίαν ἀνατείνειν καὶ τῶν
 νοημάτων τὸ κάλλος τῇ τῶν ἔργων σπεύδειν ἐπιδεικνυσθαι τελειώσει¹⁹,
 τὰ τε ἀνόθευτα τῶν θεωρημάτων συλλέγειν²⁰ καὶ τὰ διεσθηρότα τῶν
 δογμάτων ἀποτρέπεται. Τοῖς δὲ γε ἀφορμὴν²¹ τύφου αὐτὰ ποιουμέ-

— ¹⁰ om. B. — ¹¹ διέλειπεν B. — ¹² (καὶ τὸν ἀτίμητον — τῆς φράσεως) om. B. —
¹³ ἀνιμῶμενος M. — ¹⁴ φλυ//αρίας (u manu 2a in ras.) M. — ¹⁵ ὄνησις ||| ||| ||| ||| ||| ||| ||| M. —
¹⁶ τὲ B. — ¹⁷ (ἐν μόνον — ἀποφαινόμενος) om. B. — ¹⁸ (Τούτῳ μὲν οὖν — ἐδίδασκεν) οὐ δὴ μόνου μετέχειν τοὺς εὐσεβεῖν βουλομένους ἐδίδασκε καὶ πάντα
 αὐτοῦ B. — ¹⁹ (καὶ τῶν νοημάτων — τελειώσει) om. B. — ²⁰ ἔσπευδε add. B. —
²¹ (Τοῖς δὲ γε ἀφορμὴν — καταπλουτίζεσθαι) om. B.

(1) Cf. HOMÈRE, *Iliade*, VIII, 19, et la note correspondante de W. LEAF, *The Iliad*, 2^e éd., t. I, p. 334.

νοῖς καὶ τῇ τῶν οὐρανίων κινήσει τὴν τῶν γινομένων ἐξάπτουσι πρό-
 νοιαν ἐπιτιμῶν ἀναγκαίως, διήγειρε λίαν ὀρθῶς συμβουλευέων λόγων
 μετριότητι τὴν εὐσέβειαν μετιέναι ἢ ποικίλην στωμυλία²² τοῦ ψεύδους
 καταπλουτίζεσθαι²¹. Αὐτὸς μὲν τούτων²³ οὐδενὸς ἐδεήθη, ἀμέσως δὲ
 γενόμενος²⁴ πρὸς τὰ θεῖα οὐκ ἀπέκαμεν μέχρις ἂν τὸ ὕψος τῆς ἀπαθείας 5
 ἔφθασεν²⁵. Τίς ἂν λόγος ἐξισχύσει ἐν γραφῇ παραδοῦναι τῶν ἀμέτρων
 ἀγώνων αὐτοῦ τὰ παλαιίσματα ; Τίς τῆς ἀγρυπνίας αὐτοῦ διηγήσαιο
 τὸ ὑπερόγκον²⁶ ; Ποία γλῶσσα παραστήσει τῶν πόνων αὐτοῦ τὸ μέγε-
 θος, οὐ μόνον τῶν ἐν ἐκκλησίαις καὶ εὐχαῖς ἐπιτελουμένων, ἀλλὰ καὶ
 τῶν ἐν ταῖς χρείαις τῆς μονῆς ἐπιτηδευσμένων ; Τίς γυμνότητι οὕτως 10
 ἐκαρτέρησε κρῦει καὶ θάλλει ταλαιπωρούμενος²⁷, τίς ἐλεημοσύνην καὶ
 συμπάθειαν οὕτως ἐκτέησατο, τίς σωφροσύνην καὶ καθαρότητα οὕτως
 ἠσπάσατο ὡς ἐντεῦθεν φοβερὸν²⁸ ὀφθῆναι τοῖς θαύμασιν καὶ ἀριδιήλως
 τούτους ἀποδιώκειν ; Ἐν τούτοις γοῦν αὐτοῦ διακαρτεροῦντος, ὁρῶν
 ὁ προεστὼς τὸ γενναῖον αὐτοῦ καὶ ἀκαταμάχητον τὴν τοῦ οἰκονόμου 15
 αὐτῷ ἐγγχειρίζεται²⁹ διακονίαν· ἔπειτα καὶ τῆς τοῦ πρεσβυτέρου ἀξιοῦται
 f. 218. πρεπόντως ἱερωσύνης³⁰. ἐν ταύτῃ δὲ καταστάς | ἐδείκνυε τὴν ἀξίαν
 ἀληθεύουσαν τῇ τοῦ φρονήματος παλαιότητι³¹. Ἐπεὶ δὲ³² οὐκ ἔδει³³
 ὑπὸ τῷ μοδίῳ κρύπτεσθαι τὸν λύχνον, ἀλλ' ἐν ὑψηλῷ τεθέντα πλείονας
 ἀυγάζειν τῇ ἑαυτοῦ λαμπρόνι (1) καὶ πρὸς ἑαυτὸν ἔλκειν τοὺς ἐν σκότῳ 20
 τῆς ἀπραξίας³⁴ τῶν καλῶν πλανωμένους³⁵, καὶ τοῦτο θεόθεν συνέβαινε³⁶.

5. Μιχαὴλ γὰρ τις τῶν ἐπιφανῶν τὴν ἀξίαν πατρίκιος τὸν μονήρη
 ἀσπασάμενος βίον¹, τὴν τε ἄπασαν αὐτοῦ ὕπαρξιν² εἰς κατασκευὴν
 μοναστηρίου προθέμενος, αἰτεῖται τοὺς τηνικαῦτα κρατοῦντας τῶν
 σκήπτρων, Εἰρήνην δὲ ἢ ἡ θειοτάτη δέσποινα (2), Θεόδωρον μὲν ἡγού- 25

— ²² στομυλία (υ *manu* 2^a *in ras.* un. vel *duar.* *lit.*) M. — ²³ (Αὐτὸς μὲν
 τούτων) τῶν μὲν οὖν ἐπὶ τῇ θύραθεν σοφία κομφῶν B. — ²⁴ γινόμενος B.
 — ²⁵ (τῆς ἀπαθ. ἔφθ.) ἔφθ. τῆς ἀπαθ. B. — ²⁶ (διηγήσ. τὸ ὑπερ.) διηγήσεται
 τὸ ὑπέρογκον B. — ²⁷ (κρῦει — ταλαιπωρούμενος) ἢ θάλλει τεταλαιπώρηκε B.
 — ²⁸ τοῦτον *add.* B. — ²⁹ ἐγγχειρίζει B. — ³⁰ (ἀξιοῦται — ἱερωσύνης) ἀξίας
 ἀξιώως ἀξιοῦται B. — ³¹ (ἐν ταύτῃ — παλαιότητι) *om.* B. — ³² (Ἐπεὶ δὲ) *manu*
 2^a *in marg.* M. — ³³ (οὐκ ἔδει) *manu* 2^a *in ras.* M. — ³⁴ ἀγνωσίας B. — ³⁵ (τῶν
 καλ. πλαν.) *om.* B. — ³⁶ ἐδίδοτο B.

5. — ¹ (ἀσπ. βίον) βίον ἀσπ. B. — ² (αὐτ. ὕπ.) ὕπ. αὐτ. B.

(1) *Matth.*, V, 15 ; *Marc.*, IV, 21 ; *Luc.*, VIII, 16 et XI, 33.

(2) L'impératrice Irène gouverna de 780 à 790 au nom de son fils mineur, Constantin VI ; plus tard, elle régna seule, de 797 à 802.

μενον Ἰωάννην τε³ οἰκονόμον τῆς ὑπ' αὐτοῦ καινουργηθείσης μονῆς. Καί δὴ τῆς αἰτήσεως μὴ διαμαρτῶν, λαμβάνει Θεόδωρον καὶ Ἰωάννην καὶ⁴ καθίστησιν αὐτούς⁵ ὡσπερ τινὰς πολιούχους ἐν τῇ μονῇ ἀντιμαχοῦντας τῶν ἐναντίων⁶ καὶ τὴν ποίμνην ἀλώβητον διατηροῦντας⁷.
 5 Ἰωάννης μὲν οὖν ὡς ἤδη ἀρχὴν ἐπιτιθέμενος⁸ τοῖς πόνοις αἰεὶ διετέλει ἐπιτείνων τοὺς ἀγῶνας, καὶ τοῦτο ἦν⁹ αὐτῷ τὸ σπουδαζόμενον ὁσημέραι αὔξησιν λαμβάνειν τοὺς κόπους αὐτοῦ. Καὶ ἀργίαν μὲν ἠγεῖτο τὸ μὴ προσθεῖναι τοῖς οὖσιν, παρανομίαν δὲ τὸ τῶν προσθεθέντων ἀφελεῖν⁹. Ἐνταῦθα ἄξιον αὐτοῦ καταπλαγῆναι τὸ ἀκαταγώνιστον, πῶς
 10 ἀμφοτέρων ἐχόμενος τῶν πραγμάτων οὐδετέρου ἀπελιμπάνετο, πῶς ὁμοίως ἑαυτὸν παρεῖχεν τοῖς τε πνευματικοῖς κανόσιν καὶ ταῖς κοσμικαῖς φροντίσιν. Τοῦτο δηλαδὴ τῆς τοῦ Θεοῦ δυνάμεως ἔργον, τῆς κρατυνούσης¹⁰ τὴν ἀνθρωπεῖαν ἀσθένειαν τὰ ὑπὲρ φύσιν ἐλέσθαι καὶ ἐλομένην εἰς πέρας ἄγειν· αὕτη καὶ τὸν γενναῖον τοῦτον ἀγωνιστὴν
 15 ἐνίσχυσεν ὑπερβῆναι τῆς τῶν βροτῶν δυνάμεως τὸ μέτρον¹⁰, ταύτην ὁδηγὸν ἀπλανῆ κτησάμενος οὐ προσέκοψεν¹¹ εἰς λίθον προσκόμματος τῶν | συνεχῶν ἐπιβουλῶν τοῦ ἐχθροῦ· καὶ τοῦτο εὐδῆλον ἐξ ὧν αὐτὸν f. 218v.
 τῶν τοιούτων ἀπείραστον διετήρει παγίδων¹¹. Χρεῖας γὰρ ποτε κατεπειγούσης αὐτὸν ἦς ἐφρόντιζε διακονίας, ἀναστάς ἀωρίας οὔσης νυκτερινῆς¹² ἔπρω τε ἐπιβάς εἶχετο τῆς ὁδοιπορίας τὸν συνήθη κανόνα διατελῶν. Σκοτίας δὲ οὔσης βαθείας, ἐκκλίνει τῆς εὐθείας καὶ πρὸς τὸ εὐώνυμον φέρεται. Εἶτα, ἱκανὸν διαστήσας τῆς λεωφόρου¹³ ὄρα κατενώπιον αὐτοῦ αὐγὴν τὰς ἡλιακὰς ὑπερβαίνουσαν ἀκτῖνας· καὶ τὸ μὲν φῶς ἦνωτο τῇ αἴγλῃ, διήρητο δὲ τρισὶ τοῖς προσώποις, καὶ ἦν τὸ
 25 θέαμα φοβερὸν. Ἐντρομος οὖν γενόμενος, ἐπὶ τὴν γῆν αὐτίκ' ἐκ τοῦ ἵππου¹⁴ ἤλατο¹⁵. Στάς δὲ καὶ τὸ πολὺ τῆς ἀγωνίας ὑποτεμὼν, πάλιν τῆς αὐτῆς ὑμολογίας εἶχετο· πέρας οὖν εἰληφείας καὶ ταύτης, ἀρχῆθεν ἐπανλαμβάνει τὸ ψαλτήριον ἡρέμα στιχολογεῖν¹⁶, τέως

—³ δὲ B. —⁴ (λαμβάνει — Ἰωάννην καὶ) om. B. —⁵ ὡς ἦρητο add. B. —⁶ (ἀντιμ. τῶν ἐναντ.) ἀντιπαρατασσομένους τοῖς ἐναντίοις B. —⁷ (καὶ τὴν ποίμνην — διατηροῦντας) om. B. —⁸ ἐπιθέμενος B. —⁹ (καὶ τοῦτο ἦν — ἀφελεῖν) om. B. —¹⁰ (τῆς κρατυνούσης — τὸ μέτρον) om. B. —¹¹ (οὐ προσέκοψεν — παγίδων) τῶν συνεχῶν ἐπιβουλῶν τοῦ ἐχθροῦ ἀπείραστος διετηρεῖτο B. —¹² (ἄωρ. οὔσ. νυκτ.) ἄωρὶ τῶν νυκτῶν B. —¹³ ex λαοφόρου ? manu 2^a corr. M. —¹⁴ tres prim. litt. manu recenti in ras. M. —¹⁵ (ἐπὶ τὴν γῆν — ἤλατο) αὐτίκα ἐκ τοῦ ἵππου ἐπὶ τὴν γῆν ἤλατο B. —¹⁶ στιχολογῶν B.

ἀτενωῶς ἔχων πρὸς τὴν παράδοξον λαμπηδόνα. Ἦδη δὲ τῆς νυκτός προκοπτούσης τῆς τε ἡμέρας διαφαινομένης, ἡ μὲν αἴγλη καταβραχῦ ἀπεκρύπτετο, ἡ δὲ θέσις τοῦ χωρίου ἐπιπλεῖον¹⁷ ἀπεκαλύπτετο· τέλος, ἀνίσχοντος τοῦ ἡλίου, ἀπογίνεται καὶ τοῦ ὀραθέντος ἡ ἀκτίς¹⁸. Μικρὸν δὲ ὑποβάς, ἔνθα ἡ ὄφθεισα ὄπτασία, ἐλθὼν εἶδεν τὸ¹⁹ ἐναντίον τῆ ἑλπίδι, τόπον κριμνώδη²⁰ καὶ χάος βαθύτατον ὅσον τοῖς ὄμμασι περιλαμβάνων κατοπτεῦειν ἰδύνατο. Ὑποτοπάτας δὲ θεῖαν εἶναι τὴν ἐπιφάνειαν καὶ εἰς φυλακὴν αὐτοῦ ἐληλυθέναι τὴν ἐπὶ τὸ πρόσω πορείαν κωλύουσαν, ἀξίας τὰς ἐπινικίους φωνὰς τῷ σεσωκότι Θεῷ ἀντιθέτου²¹. Τί τούτου παραδοξότερα²² ἢ κατὰ τὸν Ἰσραὴλ πεφωτισμένη νεφέλη, ὅτε πύρινος στύλος προπορευόμενος αὐτοῦ εἰς ὁδηγίαν (1) ; τοῦτο τοῖς εὐ²³ συγκρίνουσιν οὐκ ἔλαττον· τοῦτο τοῦ ἐν Θαβὼρ φωτός τοῖς μαθηταῖς ὀφθέντος (2) ἀπαύγασμα²³. τοῦτο τῆς ἐνιαίας αἴγλης τῆς ἁγίας Τριάδος τεκμήριον. | Τίς λαλήσει²⁴ τὰς δυναστείας σου, Κύριε, ἀκουστάς ποιήσει πάσας τὰς κινήσεις σου, τοῦ μὴ ἰδόντος σου εἰς σάλλον τὸν πόδα τῶν σῶν δικαίων (3), τοῦ ἐν ὅστουν ἐξ αὐτῶν συντριβῆναι μὴ συγχωροῦντος²⁴ (4) ; Ὅντως θαυμάσια τὰ ἔργα τοῦ Θεοῦ ἡμῶν (5) καὶ πάντα νοῦν ὑπερβαίνοντα²⁵. Οὕτω τοίνυν ποδηγούμενος τῆ συνεργίᾳ τοῦ παναγίου πνεύματος αὐτοῦ Ἰωάννης²⁶ τῶν ἐπηρεαζόντων ὤφθη ἀνώτερος, βέλη νηπίων ἡγούμενος τοὺς εἰσφερομένους αὐτῷ παρὰ τοῦ ἀντικειμένου πολέμου²⁷.

6. Ἐπεὶ δὲ Θεοῶρον προχειρίζεται ὁ κρατῶν εἰς ἐπίσκοπον, Ἰωάννης τὴν ἡγεμονίαν διαδέχεται, ὁ καὶ πρὸ¹ ταύτης τῶν αὐτῆς ἀντεγόμενος φροντίδων καὶ τάληθες εἰπεῖν τὸν ἡγεμόνα σὺν τοῖς προβάτοις ποιμαίνων¹. Ἐντεῦθεν ἀρχὴν ἄλλην καὶ ἄλλο σπούδασμα τίθησιν, διεγεί-

— ¹⁷ ἐπὶ πλέον B. — ¹⁸ ἡ τοῦ ὀραθέντος ἀκτίς B. — ¹⁹ τὸν B. — ²⁰ κριμνώδη M. — ²¹ ἐδίδου B. — ²² παραδοξότερον B. — ²³ (τοῦτο τοῖς εὐ — ἀπαύγασμα) om. B. — ²⁴ (Τίς λαλήσει — συγχωροῦντος) om. B. — ²⁵ (καὶ πάντα νοῦν ὑπερβ.) om. B. — ²⁶ (τῆ συνεργίᾳ — Ἰωάννης) Ἰωάννης τῆ συνεργίᾳ τοῦ ἁγίου πνεύματος B. — ²⁷ (βέλη — πολέμους) om. B.

6. — ¹ (ὁ καὶ πρὸ — ποιμαίνων) om. B.

(1) *Exod.*, XIII, 21-22.

(2) *Matth.*, XVII, 1 ; *Marc.*, IX, 1 ; *Luc.*, IX, 28.

(3) *Ps.*, CXX, 3.

(4) *IV Reg.*, XXIII, 18.

(5) *Apoc.*, XV, 3.

ρειν τόν τε σεβάσμιον ναόν και τὰ πεπτωκότα τῶν οἰκοδομιῶν². ἐν ἐρει-
 πίοις (1) γάρ τότε ὑπῆρχεν³, ὑπὸ βαρβαρικῆς ἐφόδου ἐμπερησιμένα⁴ (2).
 Ταῦτα τοίνυν εἰς τὸ μηδὲν χωρήσαντα οἰκείοις πόνοις ἀνίστησι, λαμ-
 προτέραν ποιησάμενος ἐπιμέλειαν τῆς προτέρας κατασκευῆς. Τούτων
 5 μὲν οὕτως αὐτῷ φροντιζομένων, ἐπιφύεται ἡμῖν μονιὸς ἄγριος ἀπὸ τῆς
 ἐρήμου τῶν ἑαυτοῦ παθῶν ἴκων, ὅς ἐν βορβόρῳ⁵ τῆς ἀσεβείας ἐγκα-
 λινδοόμενος· οὐ γὰρ ἐστὶν ἄξιος τῆ τοῦ Λέοντος τιμᾶσθαι προσηγο-
 ρία (3)· τιμὴ γ' ἂν μᾶλλον αὐτῷ τοῦτο εἴη τῆ συγκρίσει παραβαλλό-
 μενον τῶν ἀτοπημάτων· και γὰρ εἰ και ὄραστικώτατόν ἐστὶν ἐκεῖνο τὸ
 10 ζῶον, ὅμως φύσεως νόμοις ὑπέκει⁶, και τοῦτο αὐτῷ ὄρος⁷ σὺν ἀξιώ-
 ματι γίνεται τὸ μὴ βαινεῖν περαιτέρω τῆς φύσεως⁵. Οὗτος δὲ⁸ ὑπερ-
 βὰς τὰ μέτρα τῆς ἀταξίας τολμᾷ⁹ κατὰ τῆς εἰκόνας Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ
 ἡμῶν και τῶν ἁγίων αὐτοῦ¹⁰ διᾶραι βλασφήμους τὴν γλῶσσαν, ὁ τὸ
 15 κατ' εἰκόνα Θεοῦ εἰς ἔππειον μεταβαλὼν εἶδος και τοῖς κτήνεσιν ὁμοίως
 τροφῆς ἐμφορούμενος ἀλόγου¹¹ (4). Καὶ τὰ μὲν πρῶτα τὴν κακίαν | ἔνδον f. 219v.
 ὑποσμύχουσαν εἶχεν, τὴν ἐπικράτειαν, ὡς οἶμαι, τῆς ἀρχῆς πραγμα-
 τευόμενος¹². ἔπειτα εἰς τοῦμφανές ταύτην προαγαγὼν (5), μίξας

— ² οἰκοδομημάτων B. — ³ (ἐν ἐρ. γὰρ τότε ὑπ.) om. B. — ⁴ ὄντα add. B. —
⁵ (ὅς ἐν βορβόρῳ — φύσεως) ὁ τῷ ὄντι ἀνήμερος Λέων, ὁ τότε κριμασιν οἷς
 οἶδε Κύριος τῶν ἀρχικῶν ἐπιλαμβανόμενος σκήπτρων B. — ⁶ ὑπῆκει M. — ⁷ ὄρος
 M. — ⁸ (Οὗτος δὲ) δς B. — ⁹ φεῖ add. B. — ¹⁰ (ἁγίων αὐτοῦ) αὐτοῦ ἁγίων B. —
¹¹ (τὸ κατ' εἰκόνα — ἀλόγου) τοῖς κτήνεσιν ὁμοίως τὸ κατ' εἰκόνα Θεοῦ ἀτιμά-
 σας και ἀξίως τούτοις παραβληθεῖς B. — ¹² πρατευόμενος M.

(1) Le ms. M porte ἐριπίοις, forme qui se rencontre encore dans d'autres textes. Voir *Anal. Boll.*, t. XVI (1897), p. 160, note 1.

(2) L'an 813 en effet, au milieu du mois de juillet, Croum, roi des Bulgares, vint assiéger Constantinople et fit ensuite incendier par son armée un grand nombre des églises, des monastères et des palais situés hors de l'enceinte de la ville. Cf. SYMEON MAGISTER, *Annales*, éd. Bonn, p. 614, n° 9 et les autres chroniqueurs cités par E. DE MURALT, *Essai de chronographie byzantine*, t. I, p. 401.

(3) Les expressions dont se sert ici l'hagiographe pour désigner l'empereur iconoclaste Léon V l'Arménien (813-820) sont à rapprocher de celles qu'emploient souvent les écrivains byzantins au sujet de ce prince. Voir, par exemple, GEORGES LE MOINE, *Vitae recentiorum imperatorum*, éd. Bonn, p. 770, l. 2-4 ; *Acta S. Macarii, hegumeni monasterii Pelecetes*, ANAL. BOLL., t. XVI, p. 153, l. 13 ; *Acta SS. Davidis, Symeonis et Georgii*, *IBID.*, t. XVIII, p. 227, l. 3 ; *Vita S. Theodori Studitae*, P. G., t. XCIX, col. 275.

(4) Cf. *Daniel.*, IV, 29-30.

(5) Plus d'un historien byzantin a exprimé le même jugement sur Léon

βασιλείας σχῆμα τυραννίδος ὠμότητι κατάγει τὸν πρόεδρον ἀπὸ¹³ τοῦ θρόνου (1), τοὺς τε ἱερεῖς ὠμῶς ἀπελαύνει, μοναστήριά τε¹⁴ καὶ ἀσκητήρια ληΐζεται· καὶ οὐδὲ μέγχι τούτων ἔστησε τὴν ἀσεβειαν, ἀλλ' ἐρευνῶνται¹⁵ ὄρη καὶ σπήλαια, ἀγοραί τε καὶ πύλαι πόλεων στενοχωροῦνται¹⁶ στρατιωτῶν ἐνόπλων περιφέρουσαι πλήθη ὡς ἐχθροὺς δὴ 5 τινας¹⁷ θηρωμένων τοὺς τῆς εὐσεβείας ἀγωνιστάς (2). Οὐδὲ τοὺς¹⁸ ἐν παρατάξει μιμεισθαι εἴλετο ὁ τύραννος, οἱ ὅποταν λαμπρῶς κατακρατήσωσι τῆς μάχης ὑπενοιδόασι τοῖς ἡττηθεῖσι, τοὺς ἀνθρωπίλους αἰδοῦμενοι νόμους¹⁸.

7. Τούτου τοίνυν τὸ ἀπηνὲς ὁ αἰοῖδιμος οὗτος ἰδὼν σοφώτατα¹ 10 διανοεῖται δικαίᾳ κρίσει οἰκονομηῆσαι τὸ ποίμνιον, κρίνας τε ἄριστα ὡς οὐχ οἶόν τε ἔστιν ὁμοίως ἄπνοντας τὸ μαρτύριον εἰς πέρας ἄγειν, ἀφρονιάν² τῶν ἀναγκαίων παρασχῶν, εὐχαις τε καὶ διδασκαλίαις ἐπιστηριξάς τὴν ποίμνην πέμπει ὄπη³ Θεῷ φίλον εἶη πορευέσθαι. Τότε δὴ τινες τὸν τοῦ Ἰουδα ἀσπασάμενοι⁴ κληῖρον, τοῦ χοροῦ τῶν 15 ἁγίων ἑαυτοὺς ἀπορρήξαντες⁵ κατήγοροι ἀπαραίτητοι κατὰ τοῦ ἁγίου καθίστανται, διαβάλλουσι τε αὐτὸν πρὸς τὸν παρανόμως ἐπειλημμένον τοῦ θρόνου τῆς ἱερωσύνης⁶ (3) ὡς τῆς ἀληθείας ἀντιποιοῦμενος⁷ Ἰωάννης τὴν κοινωνίαν ὑμῶν ὡς μύσος⁸ ἀποβδελύττεται. Ὁ δὲ μὴ μελλήσας⁹ τῷ βασιλεῖ τάχιστα¹⁰ τὰ λεχθέντα καταμηνύει. Λαβῶν οὖν ἐξ 20

— ¹³ om. B. — ¹⁴ om. B. — ¹⁵ (καὶ οὐδὲ μέγχι — ἐρευνῶνται) ἐρευνᾶ B. — ¹⁶ πλῆθει add. B. — ¹⁷ (περιφέρουσαι — δὴ τινας) om. B. — ¹⁸ (Οὐδὲ τοὺς — νόμους) om. B.

7. — ¹ σοφόν τι B. — ² alt. *a monu recenti in ras. litt. un.* M. — ³ ὅποι B. — ⁴ σπασάμενοι M. — ⁵ (τοῦ χοροῦ — ἀπορρήξαντες) om. B. — ⁶ (ἐπειλημμένον — ἱερωσύνης) τοῦ τῆς ἐκκλησίας θρόνου ἐπειλημμένον B. — ⁷ φάσκοτες add. B. — ⁸ post prim. σ manus 2^a add. σ sup. lin. M. — ⁹ alt λ manu 2^a M. — ¹⁰ (τῷ βασ. τάχ.) τάχ. τῷ βασ. B.

l'Arménien : par exemple GEORGES LE MOINE, *Vitae recentiorum imperatorum*, éd. Bonn, p. 770. Cf. L. MAIMBOURG, *Histoire de l'hérésie des Iconoclastes*, 1679, t. II, p. 95 sqq.

(1) Le patriarche Nicéphore fut déposé en 815.

(2) Voir un tableau tout semblable de la persécution de Léon l'Arménien dans la Vie de S. Joannice par le moine Sabas, *Act. SS.*, Novembris t. II, pars I, p. 348 C.

(3) Ce patriarche intrus est Théodote Cassiteras (815-821). Cf. E. GEDRON, *Πατριαρχικοί πίνακες*, p. 272-273.

αὐτοῦ τοῦ πράττειν τὴν ἐξουσίαν καὶ συνεργὸν ἔχων τὴν ὑπάρχου (1)
 θρασύτητα, εἰς βῆμα ἀντι θρόνου καθέζεται καὶ τὸν ὄσιον συλληφθέντα
 εἰς τὸ δικαστήριον κελεύει εἰσάγεσθαι. Εἰσήγει¹¹ τοίνυν εἰς τὸ χριτήριον
 ὁ δίκαιος, μιερῶς καὶ ἄρχοντος προκαθημένων¹², ὡς Ἰησοῦς | Ἄννα f. 220.
 5 καὶ Πιλάτου τῶν ὁμοτρόπων¹³ (2). Καὶ¹⁴ λέγει, φησίν, τίνος χάριν τὸ
 βασιλικὸν δόγμα παριδῶν ὄρασμὸν ὑπενόεις, καταφρονήσας τοῦ μεγέ-
 θους¹⁵ τῆς ἐξουσίας αὐτοῦ¹⁶; Δόγμα μὲν, φησίν, παρ' ἡμῶν, ὁ ὄσιος,
 ἀσάλευτον ἐκεῖνό ἐστι τὸ παλαιότητι¹⁷ διαφέρον καὶ τῷ ὀρθῷ λόγῳ
 10 δίκαιον καλεῖν μᾶλλον ἢ ἀνόμημα. Τί οὖν ἀνομῆν σοι δοκοῦμεν ἡμεῖς,
 φησί, συνεχβᾶλλοντες ταῖς εἰκόσι τὴν τῶν εἰδώλων προσκύνησιν; Οὐ
 τὴν τῶν εἰδώλων, ἔφη ὁ δίκαιος, ἀλλὰ τὴν τοῦ Χριστοῦ. Πῶς;
 ἔφησαν¹⁸. Ὅτι¹⁹ ὁ τὸ εἶδωλον εἰσάγων καὶ οὗ ἐστὶν εἶδωλον²⁰ τὴν
 15 τιμὴν συνεισφέρει, οὕτω καὶ ὁ τὴν εἰκόνα τοῦ Χριστοῦ ἐξωθῶν συνα-
 πωθεῖται ταύτη²¹ τὸ σέβας αὐτοῦ. Ἀπορησάντων δὲ αὐτῶν²² πρὸς
 ταῦτα, καταπλαγέντων τε ἁμοῦ τὸ θαρσαλέον τῆς ὁμολογίας τοῦ
 ἀνδρός²³, ἐφ' ἑτερον ἐγκλήμα πειρῶνται τοῦτον ἐνάγειν²⁴, ἱεροσυλίαν

— ¹¹ εἰσεῖη M. — ¹² προκαθημένου M. — ¹³ (Εἰσήγει — ὁμοτρόπων) om. B. —
¹⁴ εἰσαχθέντος οὖν B. — ¹⁵ (καταφρ. τοῦ μεγ.) τοῦ μεγ. καταφρ. B. — ¹⁶ om. B.
 — ¹⁷ παλαιότητι // // // // // M. — ¹⁸ (Πῶς; ἔφ.) om. B. — ¹⁹ ἐπεὶ B. — ²⁰ (καὶ οὗ ἐστ.
 εἶδ.) om. B. — ²¹ πάντη B. — ²² (Ἀπορ. δὲ αὐτ.) ἀπορησάντες δὲ οὗτοι B. —
²³ (καταπλαγέντων — ἀνδρός) om. B. — ²⁴ (πειρ. τοῦτ. ἐνάγ.) τρέπονται B.

(1) Selon toute vraisemblance, le biographe a ici en vue le gouverneur de la ville, appelé généralement ἑπαρχος τῆς πόλεως, mais quelquefois aussi ὑπαρχος τῆς πόλεως ou simplement ὑπαρχος. Voir, en effet, CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De cerimoniis*, éd. Bonn, p. 6, l. 12, et la note correspondante de REISKE, *Commentarii*, éd. Bonn, p. 37-38; *Vita Theodori Studitiae*, P. G., t. XCIX, col. 283; SOPHOKLES, *Greek lexicon*, s. v. ὑπαρχος; SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'empire byzantin*, p. 510, où sont signalés deux sceaux d'ex-préfets de Constantinople, qui s'intitulent ἀπὸ ὑπάρχων. L'hypothèse est confirmée par la comparaison introduite quelques lignes plus loin entre l'ὑπαρχος et Ponce-Pilate, et par le rôle que joue ce personnage dans le procès de Jean. Le gouverneur de Constantinople était pourvu, en effet, d'attributions judiciaires très étendues. Cf. THÉOPHANE, *Chronographia*, éd. DE BOOR, t. I, p. 296, 28, p. 501, 13; *Theophanes continuatus*, éd. Bonn, p. 86 (ὑπαρχος), p. 470; GEORGES LE MOINE, éd. Bonn, p. 791 (ὑπαρχος). C'est ce qui explique que le patriarche n'ait pu se passer de sa complicité pour juger le saint higoumène.

(2) *Joann.*, XVIII, 13-24, 28-XIX, 16.

κατηγοροῦντες αὐτοῦ καὶ νοσηρισμὸν ἀργυρίου. Καὶ τούτου²⁵ δὲ ἐναργῶς ὑπὸ τῆς ἀληθείας ἐλεγχθέντος μὴ οὕτως ἔχειν, ἀπάτης προσωπεῖον πλασάμενοι²⁵ χρήματα ὑπισχνούντο δίδοναι καὶ κάκωσιν συγχωρεῖν τῶν διαβαλλόντων, μόνον²⁶ εἰ τῷ δόγματι τοῦ βασιλέως ὑποκύψας κοινωνὸς γένηται. τῆς ἀσεβείας αὐτῶν. Ὁ δὲ καταπαίζων²⁷ τῇ ἀνοίᾳ 5 αὐτῶν ἔφη· Τὰ μὲν χρήματα ἔστωσαν ὑπεκκαύματα τοῦ πυρὸς ὑμῶν, οὐ ἐξεκαύσατε τῇ ὕλῃ τῆς ἀπειθείας ὑμῶν· ἡ δὲ τῶν διαβαλλόντων ἀδικία παρ' ἐμοὶ συγκεχώρηται, παρὰ Θεῷ δὲ τετήρηται τῷ τῆς μετανοίας καιρῷ, εἰ δὲ μὴ ἔλοιτο τῷ τῆς κρίσεως. Ταύτην οὖν τὴν ἀπόκρισιν παρὰ τοῦ δικαίου λαβόντες²⁷, εἰς θυμὸν τὴν μακροθυμίαν 10 τρέψαντες²⁸ παραδιδόασιν αὐτὸν²⁹ ἀνδρὶ ἀνόμῳ καὶ ἀπηνεῖ, βαρβάρῳ καὶ τὴν προσηγορίαν καὶ τὴν γνώμην³⁰, ὃς ταῖς ἀπειλαῖς μὴ δυνάμενος αὐτὸν καταπληῆσαι ἐπ' αὐτὸ χωρεῖ τὸ εἶδος τῶν βασάνων³¹. Καὶ δὴ³² 15 γυμνώσας αὐτοῦ τὸ αἰδέσιμον³³ σῶμα ξέεσθαι³⁴ προσέταξε ταῖς μάστιξιν. Ὁ δὲ, ὡς ἐτέρου τεμνομένου ἢ ὡς αἰσθήσεως ἀμοιρῶν, γενναίως ὑπέφερεν τὰς ἐπαγομένας πληγὰς, μέχρις ἂν τοῦδαφος τῷ αἵματι³⁴ περιεβράνθη Ὅψὲ γοῦν³⁵ ποτε ὁ ἀνήμερος βαρβάρος ἀνεθῆναι αὐτὸν ἐκέλευσεν, ταύτην αὐτῷ φιλανθρωπίας ἀπόφασιν δοὺς ὅτι εἰ μὴ τῷ 20 προστάγματι τοῦ βασιλέως εἴξης³⁶, τῶν αὐτῶν πειραθήσῃ κατὰ ἐβδόμην ἡμερῶν περίοδον καὶ οὐ πρότερον ἀφεθήσῃ πρὶν ἂν τὸ δοκοῦν ἡμῶν ἀποπληρώσῃς. Χάριν εἶσομαί σοι, φησὶν ὁ γενναῖος, εἰ καθ' ἐκάστην με τῶν τοιούτων ἀξιώσῃς· τρυφή γάρ μοι τοῦτό ἐστιν, οὐ τιμωρία³⁵. Καταπλαγεῖς οὖν ὁ ἀπάνθρωπος τὴν ὑπεράνθρωπον τοῦ δικαίου ἔνστασιν ἐν τῷ δεσμωτηρίῳ αὐτὸν ἐκέλευσεν ἀσφαλῶς καθειρ- 25 χθῆναι³⁷. Τοιαῦτα τοῦ γενναίου τὰ παλαιήματα, τοῦτο τῶν πάλαι ἀθλησάντων οὐδὲν ἔλαττον τὸ μαρτύριον· εἰ γὰρ καὶ³⁸ ὁ χρόνος τῇ τάξει προτερεῖ, ἀλλ' ἡ τοῦ Θεοῦ χάρις παραπλησίως τὰς ἀμοιβὰς

— ²⁵ (καὶ τούτου — πλασάμενοι) ἀλλὰ καὶ οὕτως ἐλεγχθέντες B. — ²⁶ (καὶ κάκωσιν — μόνον) om. B. — ²⁷ (Ὁ δὲ καταπαίζων — λαβόντες) ὡς δὲ καταγελῶν ὁ ἅγιος ἦν αὐτῶν B, (λαβόντες) λαλόντες M. — ²⁸ (μακρ. τρέψ.) δοκοῦσαν μακροθυμίαν τρέπουσι καὶ B. — ²⁹ αὐτῷ M. — ³⁰ (βαρβάρῳ — γνώμην) om. B. — ³¹ (ἐπ' αὐτὸ — βασάνων) πρὸς βασάνους χωρεῖ B. — ³² om. B. — ³³ (αὐτ. τὸ αἰδέσ.) τὸ ἱερὸν αὐτοῦ B. — ³⁴ (ξέεσθαι — αἵματι) μάστιξιν ἀφειδῶς κατέκοπτεν· οὕτως δὲ τὰς πληγὰς ἔφερεν ὁ γενναῖος ὡς ἕτερον ὀρῶν πάσχοντα, μέχρις ἂν ἡ γῆ τῷ αἵματι πᾶσα B. — ³⁵ (Ὅψὲ γοῦν — τιμωρία) om. B. — ³⁶ ἤξης M. — ³⁷ (αὐτὸν — καθειρθῆναι) καθείρξεν αὐτόν B. — ³⁸ (εἰ γὰρ καὶ — μάρτυσιν) om. B.

διανέμει τοῖς μάρτυσιν³⁸, ἐπεὶ καὶ ἡ ὁμολογία κοινή· ὑπὲρ εὐσεβεῖας γάρ. Εἶτα διαδέχεται τὸ δεσμωτήριον ἐξορία, καὶ ἀπὸ ταύτης ἄλλη, καὶ πάλιν τὸ δικαστήριον αὐστηρότερον³⁹. Οὐκέτι γὰρ κριτῆς καὶ ὕπαρχος προκαθεζονται⁴⁰, ἀλλ' αὐτὸς ὁ ἀλιτήριος (1) βροντῶν ἀπὸ
 5 θώρακος, καὶ τῷ μεγέθει τῆς ἀξίας καὶ τῇ τῶν λόγων σφοδρότητι ἐδόκει⁴¹ καταπλήττειν τὸν ἀκατάπληκτον. Ὁ δὲ κώνωπος⁴² ἐπαίειν μᾶλλον ἤγειτο ἢ τῶν σοβαρωτέρων αὐτοῦ φωνῶν. Βρύξας οὖν ἐν θυμῷ βίαιον ὁ δράκων κελεύει τὸν ἅγιον γυμνωθέντα γενναιοτέρας τοὺς αἰκίζοντας ἐπιφέρειν πληγὰς. Ἐπὶ πολὺ οὖν τοῦ ὀσίου τεμνομέ-
 10 νου ταῖς μάστιξι, μόλις κόρον εἴληφε τῶν ἀποίων σαρκῶν ὁ αἰμοβόρος θῆρ· πάλιν δὲ κελεύει αὐτὸν ἐν ἀσφαλεστάτῃ | φρουρᾷ κατακλείεσθαι, f. 221.
 τῶν τε ἀναγκαίων προστάττει στερεῖσθαι ὡς ἂν ἀπὸ τούτων ἀγχόμενος τάχιον ἀπαυδήσῃ. Ἄλλ' εἰσπηδᾷ εἰς μέσον ὁ πρόδρομος τοῦ ἀντιχρίστου, ὁ τὴν Ἰαννοῦ ὑπερβὰς πλάνην ταῖς μαγικαῖς ἐπινοίαις (2), ὁ τῶν
 15 κυνῶν τὴν ἀναίδειαν ὑπερακοντίσας· πείθειν τε ἐπαγγέλλεται τοῖς ὁμοτρόποις τὸν ὄσιον, εἰ τούτου κατακρατήσειεν. Δὴ λαβῶν αὐτὸν ὁ γόης ἐν ὑψηλοτέρῳ δωματίῳ αὐτὸν καθείργουσι ἐν ᾧ τοῖς κάτω πῦρ ἐκαίετο ταῖς αὐτοῦ χρεῖαις ὑπηρετοῦν, οἴόμενος τῇ τε τῆς πείνης ἀνάγκῃ καὶ τῇ τοῦ καπνοῦ βία πρὸς ἑαυτὸν ἔλκειν τὸν ἅγιον· οὐ γὰρ
 20 ἦδει ὁ φιλόσαρκος ὅτι πρὸς ἄσαρκον αὐτῷ καὶ ἀναίμονα περιέστη τὰ τῆς μάχης, ἀλλὰ τοῖς καθ' ἑαυτοῦ συγκρίνων τὰ τοῦ δικαίου πειρᾶται διὰ τούτων αὐτὸν ὑπάγειν τῇ παρανομίᾳ, ὁ τῶν ὑέιων⁴³ χρεῶν ἀκόρεστος φάγος, ὁ ταῖς νυξὶ τὴν κοιλίαν ἐμπιπλῶν καὶ πρὸς ἡμέραν ἐγκρατῆς προερχόμενος, ὁ τῆς γαστρὸς ἀπαραίτητος οἰκέτης, ὁ πάντα δι'
 25 αὐτὴν ἐνεργῶν καὶ πράττων καὶ ἀλλοτρίαν δόξαν σφετεριζόμενος, ὁ τὴν ἀσέβειαν ἔνεκα ταύτης ἐλόμενος καὶ μηδὲν τιμιώτερον ταύτης

— ³⁹ (καὶ πάλιν — αὐστηρότερον) εἶτα πάλιν αὐστηρότερον δικαστήριον B. —

⁴⁰ προκαθεζεται M, τούτου *add.* B. — ⁴¹ (τῷ μεγέθει — ἐδόκει) οἴόμενος μάτην ὁ ἄνοσιος B. — ⁴² (Ὁ δὲ κώνωπος — ἡγούμενος) *om.* B. — ⁴³ ὑέων M.

(1) C'est-à-dire l'empereur lui-même, Léon l'Arménien.

(2) Il s'agit évidemment du fameux iconoclaste Jean Morocharzanos, surnommé Ἰαννής par les écrivains byzantins à cause de son goût pour la magie ; higoumène du monastère des SS. Serge et Bacchus, il fut créé patriarche (832-842) par l'empereur Théophile. Cf. E. ΓΕΩΡΓΙΟΥ, Πατριαρχικοί πίνακες, p. 274-277.

ἡγούμενος⁴². Ἐγνώ οὖν⁴⁴ διὰ τῆς πείρας ὁποίῳ⁴⁵ ἀδάμαντι προσέβαλεν⁴⁶, καὶ ἀμηχανήσας τοῖς κατ' αὐτοῦ⁴⁷ εἰς τὴν προτέραν αὐτὸν ἐξορίαν παραπέμπεται. Ἐνθα πάλιν πληγαὶ ἀφόρητοι καὶ βασανιστηρίων εἶδη πρὸς αὐτόν⁴⁸ ἐπενοεῖτο τοῖς παρανόμοις⁴⁹. Τίς ἂν λόγος⁵⁰ γραφῆ παραδοίῃ τῶν ἀμέτρων ἄλλων τοῦ δικαίου τὸ πλῆθος ; οὐδὲ γάρ 5 εἰ πᾶς ὁ βίος ἡμῶν εἰς τοῦτο ἡσυχολεῖτο, ἡδύνατο ἂν πρὸς ἀξίαν ἀφικέσθαι τῆς διηγήσεως. Ὅρω γοῦν ἑμαυτὸν εἰς πέλαιος ἀπείρων κατορθωμάτων νηχόμενον καὶ οὐκ σχεδὸν λεπτῆ τῆ τοῦ λόγου ἀδρανεῖα ὧδε κάκεισε περιφερόμενον, καὶ τοῦ τέλους τῆς ὑποθέσεως ἀπαγορεύειν μοι ἔπεισιν. Οἶδα δὲ σαφῶς ὡς χεῖρα προτεινας ὁ νῦν εὐφημούμενος 10 f. 221v. ἐπιλήψεται τῆς ἀπειρίας καὶ τοῦ προθύμου τῆς προαιρέσεως δραξάμενος πρὸς ἑαυτὸν ἄξει ἐπὶ χρηστὸν πέρας ἰθύνων τὸν λόγον⁵⁰.

8. Οὕτω τοίνυν¹ ἐγκατεροῦντος αὐτοῦ τῷ μαρτυρίῳ, ἐπῆλθεν ἡ θεία δίκη τὸν ἀλιτήριον, ἀξίαν αὐτῷ τῶν ἀνομηθέντων ἐπάξασα τὴν τιμωρίαν (1). Ἀδείας γοῦν ἐπειλημμένος ὁ ἄγιος καὶ τὰ καθ' ἑαυτὸν² εὐ διαθέμενος ἐπὶ Χερσῶνα τὴν πόλιν χωρεῖ τὴν παρακειμένην τῆ Βοσπόρου³ (2), καὶ ταύτην⁴ καταλαβὼν εἰς ἀνάψυξιν τῶν ὀχλούντων πάλιν τῶν ἀσκητικῶν εἴχετο πόνων, οὐκ ἐνδιδοῦς τῆ προθυμίᾳ, οὐδ' ὑφειμένος τῷ τόνῳ τοῦ σώματος⁵ οὐδὲ τοῦτο⁶ λογιζόμενος ὡς τοῖς ἄθλοις τοῦ μαρτυρίου τελειωθείς περιττὸς αὐτῷ ἂν γένοιτο⁷ ὁ τῆς 20 ἀσκήσεως ὁρόμος, ἀλλ' ὡς ἀρχὴν αἰεὶ προβαλλόμενος νεαρωτέρως τῶν πόνων ἐφῆπτετο, νηστείας⁸ καὶ δεήσεων ἐπαγρυπνῶν, παννυχί ὄρητος ἰστάμενος ἐν ἀέρι τὰς χεῖρας ἔχων· οὐ πρότερον δὲ αὐτὰς κατῆγεν, ἕως ἂν ὁ τοῦ συνήθους κανόνος ἐφίστατο καιρός⁸. Ἐν μιᾷ οὖν τῶν νυκτῶν εὐχομένου αὐτοῦ καὶ διηρμένας ἔχοντος τὰς χεῖρας, ὄρᾳ τις 25 τῶν σύνεγγυς κειμένων αὐτῷ λαμπάδα πυρὸς ἐξιούσκα ἀπὸ⁹ τοῦ στό-

— 44 (Ἐγνώ οὖν) ἀλλ' ἔγνων B. — 45 οἷω B. — 46 προσβάλλων ἦν, ἐφ' ὧ B. — 47 (τοῖς κατ' αὐτοῦ) om. B. — 48 (πρὸς αὐτόν) om. B. — 49 ἀσεβέσιν εἰς τιμωρίαν τοῦ ἱερέως καὶ μάρτυρος B. — 50 (Τίς ἂν λόγος — τὸν λόγον) om. B.

8. — 1 (Οὕτω τοίνυν) καὶ οὕτω B. — 2 κατ' αὐτόν B. — 3 (τὴν παρακ. τῆ Βοσπ.) om. B. — 4 (καὶ ταύτην) ἦν δὴ B. — 5 (οὐδ' ὑφ. τῷ τόνῳ τοῦ σώμ.) om. B. — 6 om. B. — 7 (ἂν γένοιτο) γένοιτο ἂν B. — 8 (νηστείας — καιρός) om. B. — 9 om. B.

(1) Léon l'Arménien périt de mort violente le 24 Décembre 820. Cf. E. DE MURALT, *Essai de chronographie byzantine*, t. I, p. 406.

(2) Cherson et Bosphore, villes de la Chersonèse Taurique ; cf. PAPERBENSER, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 3^e éd., 1884, s. vv.

ματος αὐτοῦ καὶ μέχρι τοῦ αἵθερος διικνουμένην¹⁰. Ἐμφοβος δὲ γενόμενος, πρηγῆς ἐπὶ τὴν γῆν κατεκλίθη, μηδὲν τότε τὸ σύμπαν φθεγγάμενος¹¹. ἔωθεν δὲ διηγεῖτο ταῦτα¹² τοῖς συνοῦσι μετ' εὐλαβείας. Ὅντως οὗτος ὁ θεῖος¹³ ἀνὴρ τὴν γεώδη φύσιν εἰς τὴν θεῖαν μετα-
 5 σκεύασας διὰ τῆς τῶν παθῶν νεκρώσεως πῦρ φλέγον ἀνεδείχθη, συγκαῖον δαιμόνων στίφη καὶ παθῶν ποικιλίαν¹⁴. Ἦδη δὲ εἰς πᾶσαν τὴν κατ' ἐκείνην¹⁵ περίχωρον τῆς αὐτοῦ φήκης διαδραμαούσης, πάντες συνέθεον πρὸς αὐτὸν κομίζοντες τοὺς ἀσθενούντας¹⁶ τοὺς τε ὑπὸ πνευμάτων ὀχλουμένους ἀκαθάρτων¹⁷. θεῖα δὲ χάριτι ἐνεργούμενος ὁ ἅγιος
 10 τῇ ἐπιθέσει τῶν χειρῶν αὐτοῦ ἅπαντας¹⁸ ὑγιεῖς οἴκαδε παρεπέμπετο. f. 222.

9. Ἄξιον δὲ ὀλίγα ἐκ πολλῶν εἰς μέσον προθεῖναι τῶν αὐτοῦ θαυματουργιῶν¹, ἵν' εὐπιστότερα γένηται τοῖς ἀκούουσι καὶ τὰ περὶ αὐτοῦ ἀδιορίστως λεγόμενα². Προσάγεται τοίνυν³ αὐτῷ γυναικὸν πεπληγμένην⁴ ὑπὸ δαίμονος ἔχον⁵ τὴν χεῖρα· ὁ δὲ μακάριος ἐπευξά-
 15 μενος καὶ τῆς τοῦ γυναικίου⁶ χειρὸς ἀφάμενος⁷ ὑγιῖ ταύτην ἀπεκατέστησε παρατυτικά⁸. Νεανίας⁹ δὲ τις ὑπὸ δαιμόνιων συνεργίας ἐξ ὀχλήματος κατὰ κρημονῦ¹⁰ ὡσθεὶς ἀλαλος ἔτι ἔμεινε καὶ τὸ σύμπαν τῷ σώματι ἀκίνητος· καὶ τούτῳ γοῦν ὁ ὁσιος χάριτι θεῖα τὴν ὑγείαν βραβεύσας λάλον καὶ σῶον⁹ τοῖς γονεῦσιν ἀπέδωκε. Τὴν δὲ Ἀναστασίου¹¹ τοῦ
 20 χαλκίως πῶς ἂν παραλίπομι θαυματουργίαν; Οὗτος γοῦν Ἀναστάσιος χαλεπῷ ἐντυχῶν δαίμονι, παραπλησίαν ἔχοντι τῇ τέχνῃ καὶ γενναίαν

— ¹⁰ (μέχρι τοῦ αἰθ. δικν.) δικν. μέχρι τοῦ αἰθ. B. — ¹¹ (Ἐμφοβος — φθεγγάμενος) om. B — ¹² (ἔωθ. δὲ διηγ. ταῦτα) ἔς ἔωθ. ταῦτα διηγ. B. — ¹³ (οὗτ. ὁ θ.) ὁ θ. οὗτ. B. — ¹⁴ (καὶ παθ. ποικ.) om B — ¹⁵ (τὴν κατ' ἐκείνην) ἐκείνην τὴν B. — ¹⁶ αὐτῶν add. B. — ¹⁷ (τοὺς τε ὑπὸ — ἀκαθάρτων) om. B — ¹⁸ (θεῖα δὲ — ἅπαντας) οὗς δὴ θεῖα χάριτι ὁ ἅγιος ἐνεργούμενος τῇ ἐπιθέσει μόνη τῶν ἑαυτοῦ χειρῶν B.

9. — ¹ (ἐκ πολλῶν — θαυματουργιῶν) εἰς μέσον τῶν αὐτοῦ προθεῖναι θαυμάτων B. — ² (ἵν' εὐπιστότερα — λεγόμενα) om. B. — ³ om. B. — ⁴ ἐκπεπληγμένην B. — ⁵ ο κα ω ? κοιν. B, ἔχων M. — ⁶ (ὁ δὲ μακάριος — γυναικίου) οὗ τῆς B — ⁷ ὁ μακάριος add. B. — ⁸ (ἀπεκατ. παρατυτ.) αὐτίκα ἀπέδειξε B. — ⁹ (Νεανίας — σῶον) καὶ νεανίαν δὲ τινα ἐξ ὀχλήματος συνεργία δαιμόνων κατακρημισθέντα καὶ ἀλαλον καὶ ἀκίνητον πάντη γενόμενον ὑγιᾶ διὰ προσευχῆς B. — ¹⁰ κρημονῦ M. — ¹¹ (Τὴν δὲ Ἀναστασίου — εἶχετο τέχνης) καὶ Ἀναστάσιόν τινα χαλκία ὑπὸ δαίμονος τὰς σάρκας αὐτοῦ ἐσθίνοντα καὶ τὰ τὴν βρώσιν καὶ πόσιν αὐτῷ κομίζοντα σκευὴ συνθλώοντα καὶ οὐδὲ τῆς νεομισμένης τροφῆς μεταλαμβάνοντα τοὺς τε ἐγγίζοντας ἀφειδῶς διασπαράττοντα τοῦ τοιοῦτου χαλεποῦ δαίμονος ἀπήλαξε καὶ τῆς χαλκευτικῆς ἀνενοχλήτως πεποίηκε τὸ ἀπὸ τοῦδε τέχνης ἔχεσθαι B.

τὴν ἀταξίαν οὐδὲ τῆς νενομισμένης τροφῆς ἐλευθερίως μετεῖχεν, σκευή
 συνθλῶν τὰ τὴν βρωσιν καὶ πόσιν κομίζοντα, τὰς τε οἰκείας σάρκας
 κατήσθιεν καὶ τοὺς ἐγγίζοντας ἀφειδῶς διεσπάραττεν. Κινεῖται τοίνυν
 ὑπὸ τῶν τούτου συγγενῶν εἰς τὴν αὐτοῦ ἄμυναν ὁ ἅγιος, καὶ δὴ
 παραγενόμενος ἐν ᾧ τόπῳ ἀλύσειν ἐδέδετο ἐπιρμένη βοῇ κύπτειν 5
 αὐτῷ προσέταττεν. Ὁ δὲ προβάτου δίκην τὸν ἀγέλα κλίνας κατασφρα-
 γίζεται τῇ χειρὶ τοῦ ὁσίου τὴν κεφαλὴν. Ἐπὶ πολὺ οὖν εὐξαμένου τοῦ
 ἁγίου, κεκυφὸς τοῦ πάσχοντος, λῦσαι τὰς ἀλύσεις τοῖς παρεστῶσιν
 ἐκέλευσεν. Οἱ δὲ τὴν τοῦ δαίμονος δεδιότες ἀπήνειαν καὶ ἔτι αὐτὸν ἐν
 αὐτῷ λογιζόμενοι ἐνεργεῖν παρητούντο τὴν τοῦ ἁγίου κέλευσιν. Ὁ δὲ 10
 μακάριος αὐτοὺς διεβεβαιούτο μηδὲν ἀηδὲς ὑπ' αὐτοῦ πάσχειν ὁ γὰρ
 ἐν αὐτῷ ἐνεργῶν ἀπελήλαται. Λυθεὶς τοιγαροῦν Ἀναστάσιος παρέιπετο
 τῷ ἁγίῳ μέχρι τοῦ δωματίου, ἐν ᾧ καὶ σὺν αὐτῷ διατρίψας χρόνον οὐ
 f. 222v. βραχὺν πάλιν τῆς χαλκευτικῆς ἀνενοχλήτως εἶχετο τέχνης¹¹. Ἄλλος
 δὲ τις¹² Ἰσίδωρος τούνομα, ἀλιεύς τὴν τέχνην, ἐναλίῳ ὑπὸ δαίμονος 15
 κατεχόμενος ὡς ἐδείκνυτο τοῖς σχήμασι. τοῖς ποσὶ τοῦ ἁγίου προσπε-
 σῶν βοήθειας δεόμενος αὐτίκα τῆς ἰάσεως¹² ἔτυχεν. Τίς δ' ἂν λόγος¹³
 ἐξείποι κατὰ μέρος τῶν ὁσήμεραι θεραπευομένων ὑπ' αὐτοῦ τὸ πλήθος ;
 Τοῦτο γοῦν ὑπεθέμην ἐν τοῖς φηάσασιν ὡς ἀπορεῖ ἀνθρωπεῖα φύσις τὰ
 κατ' αὐτὸν πρὸς ἀκρίβειαν γραφῇ παραδοῦναι· ἡμῖν δὲ συντομίας 20
 φροντίζουσι καὶ τὸ μὴ προσκορεῖς εἶναι ἐπιμελουμένοις καὶ ἂ δυνάμειος
 λέγειν ἔχομεν παρορᾶται¹³.

10. Οὕτω γοῦν σφύρεόντων τῶν παρακειμένων ἔθνῶν τῇ Βοσπόρῳ
 θύραθὲν τε τοῦ ἁγίου καθεζομένων, ζημίαν εἶναι¹ τὴν αὐτῶν συνδρομὴν
 ἡγεῖτο καὶ τοὺς αὐτῶν ἐπαίνοους ἐλάττωσιν τῆς ἑαυτοῦ ἀρετῆς ἐτίθετο. 25
 Προσκαλεσάμενος δὲ τινα τῶν αὐτοῦ μαθητῶν Παρθένιον τούνομα, τὴν
 ἐπὶ τὸ Βυζάντιον αὐτῷ βουλευέται συμπράττειν ἐπιστροφὴν. Τοῦ δὲ
 μὴ δυνατόν² φήσαντος εἶναι ἐαθῆναι ἡμᾶς ὑπὸ τοῦ πλήθους εἰς ἔργον
 τοῦτο προαγαγεῖν, παλινδρομεῖν, ὁ σοφώτατός φησιν, αὐτοῖς ὑποθώ-
 μεθα καὶ αὐτὸ τέλος ἡμῖν τοῦ σκοποῦ γένοιτο. Τούτῳ γοῦν τῷ τρόπῳ 30

— ¹² (Ἄλλος δὲ τις — τῆς ἰάσεως) καὶ ἄλλος πάλιν Ἰσίδωρος ὄνομα, τὴν τέχνην
 ἀλιεύς, δαίμονι κάτοχος εἰναλίῳ θεραπείας τῆς παρ' αὐτοῦ B. — ¹³ (Τίς δ' ἂν
 λόγος — παρορᾶται) om. B.

10. — ¹ ἰδίαν add. B. — ² (μὴ δυνατόν — Καταλαβῶν τοίνυν) πεισθέντος τῷ
 διδασκάλῳ καταλαμβάνει οὗτος ὁ τρισόσιος μετ' αὐτοῦ B.

φυγαγωγίῃσας τοὺς ἄνδρας, ἐξήκει τῆς πόλεως τὴν ἐπὶ τὸ Βυζάντιον πορείαν ποιούμενος· ἦν δὲ θεάσασθαι τότε κοινὸν ἅπασιν πένθος γινόμενον τὴν τοῦ ἁγίου ἐξέλευσιν τὸν αὐτῶν σωτῆρα ὀδυρομένων καὶ ὡς σὺν αὐτῷ τὴν τοῦ Θεοῦ ἐπικουρίαν συνεξίεναι λογιζομένων, πλὴν ἔδει τὴν
 5 τοῦ Θεοῦ κατακρατῆσαι βουλήν καὶ τὸν δίκαιον τῆ βασιλείῃ ἀποδοθῆναι. Καταλαβὼν τοίνυν² τὸ Βυζάντιον καὶ ἐν βραχεῖ τοὺς σεβασμίους προσκυνήσας ναοὺς τοῖς τε φίλοις ἀποδοὺς τὴν ὀφειλομένην ἀγάπην, πρὸς τὸ ὀρισθῆν³ καταγωγίον ἐχώρει. Ἐπειγομένου δὲ αὐτοῦ⁴, φησὶ πρὸς τὸν παρεπόμενον μαθητὴν· Ἰωάννης ἦδη τοῦ βίου μεθίσταται καὶ
 10 δεῖ τὰ | τῆς ἐξόδου προεுτρεπίζειν. Ὁ δὲ Παρθένιος προφητεῖαν ἠγόυ- f. 223
 μενος εἶναι⁵ τῆς ἑαυτοῦ τελευτῆς τὸν τοῦ ἁγίου λόγον ἔφη· Πάντως τὰ⁶ κατ' ἐμέ, πάτερ⁷; Ὁ δὲ μακάριος τρανοτέρως αὐτῷ ἔφη τὴν τοῦ τέλους ἑαυτοῦ ἐληλυθέναι ἡμέραν. Κατειληφότες οὖν τὸ ὄωματιον⁸ τῆς τε⁹ νόσου τῷ σώματι ἦδη ὀγλούσης¹⁰, προσκαλεσάμενος τοὺς
 15 μαθητὰς εἰς τὴν συνήθη διδασκαλίαν τρέπει τὸν λόγον.

11. Ἐγκαταρεῖτε, φησίν, ὦ τεκνία, τοῖς ὑπὲρ εὐσεβεῖς ἀγῶσι· τὴν πίστιν ἀσάλευτον μέγρι τέλους διατηρεῖτε, μὴ προτιμῶντες¹ τὴν τοῦ σώματος εὐεξίαν τῆς εἰς Χριστὸν ὁμολογίας· πάντα πάσχειν ἔτοιμοι ὑπὲρ αὐτῆς γίνεσθε. Τοῦτο πρῶτον ἔστω ὑμῶν τῶν κατορθωμάτων τὸ
 20 σπουδάσμα, τοῦτο ὑμῶν ἡ κεφαλὴ, ταύτης ὑγιαίνουσας ῥαδίως καὶ τὴν λοιπὴν ἀρετὴν μετελεύσεσθε. Ἐπειτα¹ ξένους ἑαυτοὺς ἠγεῖσθε² τοῦ κόσμου³ καὶ μηδὲν κοινόν⁴ ἔχειν πρὸς τὰ παρόντα λογίξεσθε, ἀλλ' ὡς πάροικοι ὄντες ἐν τῇ γῆ οὕτω διανοεῖσθε, εἰδότες ὅτι πατρὶς ἡμῶν ἔστι καὶ πόλις ἡ ἄνωθεν Ἱερουσαλήμ· πρὸς ταύτην ἐπέιγεσθε, ταύτην
 25 οἰκῆσαι σπουδάσατε. Μὴ ἡ τῶν παρόντων διατριβὴ τῆς αἰωνίου ὑμᾶς χωρίσει μακαριότητος· ἀδύνατον γὰρ τὸν πρὸς τὰ ἐνταῦθα κεχρηνῶτα ταύτην ἀπολαβεῖν, ὥσπερ οὖν ἀδύνατον κατοικῆσαι τινα πρὸς ἑτέραν πόλιν πρὶν ἂν τῆς ἑαυτοῦ ἀποξενωθῆ. Ἐπὶ τούτοις⁴ ἀγάπην πρὸς

— ³ οἰκῆιον B. — ⁴ (Ἐπειγ. δὲ αὐτ.) ἐπειγόμενος δὲ οὗτος B. — ⁵ (ἠγόυμ. εἶν.) εἶν. ἠγόυμ. B. — ⁶ τὸν B. — ⁷ ἀμελοῦντα δεῖ τὰ τοῦ θανάτου προεுτρεπίζειν καθότι τοῖς ἀμελῶς ζῶσιν φοβερὰ ἡ τούτου ἐπέλευσις *add.* B. — ⁸ (Κατειλ. οὖν τὸ ὄωμ.) *om.* B. — ⁹ γούν B. — ¹⁰ (σώμ. ἦδη ὀγλ.) τούτου σώματι παρενοχλούσης καὶ πρὸς τὸ θανεῖν ἐπειγούσης B.

11. — ¹ (μὴ προτιμῶντες — Ἐπειτα) *om.* B. — ² (ἑαυτ. ἠγ.) ἠγ. ἑαυτ. B. — ³ τούτου *add.* B. — ⁴ (καὶ μηδὲν κοινόν — Ἐπὶ τούτοις) *om.* B.

ἀλλήλους φυλάττετε, γινώσκοντες⁵ ὅτι σύνδεσμός ἐστι τῶν ἀρετῶν, κατὰ τὸν θεῖον ἀπόστολον (1): τοῦ οὖν συνδέσμου μὴ ὄντος, ἀνάγκη τὴν οἰκοδομὴν σαθρὰν εἶναι, οὐ μόνον δὲ σαθρὰν ἀλλὰ καὶ συμπεπτωκυῖαν· οἰκοδομαὶ εἰσιν αἱ ἀρεταί· εἴ τις γάρ, φησίν, οἰκοδομεῖ ἐπὶ τὸν θεμέλιον τοῦτον, σύνδεσμός ἐστὶν ἡ ἀγάπη συνδέουσα καὶ ἐνοποιούσα 5 αὐτὰς καὶ μὴ ἐῶσα διαλύεσθαι⁵. Τὴν σωφροσύνην ἀμείωτον διατηρεῖτε, δι' ἧς οἰκειούμεθα Θεῷ· ταύτην ἄσπιλον | εἰς τέλος διαφυλάξατε⁶· αὕτη ναοὺς Θεοῦ ὑμᾶς⁷ ἀπεργάζεται (2)· αὕτη παρῤῥησία⁸ ὑμῶν πρὸς αὐτόν· ταύτης μὴ οὔσης. ἀκάθαρτόν ἐστι τὸ λοιπὸν ἔργον κἂν ἐπαινούμενον εἴη. Εἰρήνην γὰρ διώκετε, φησίν, καὶ τὸν ἀγιασμόν, οὗ 10 χωρὶς οὐδεὶς ὄφεται τὸν Κύριον⁸ (3). Ἐλεημοσύνην πρὸς πένητας⁹, ταπεινώσιν, πραότιτα, ἐγκράτειαν, ἀγρυπνίαν ἐν ταῖς προσευχαῖς, ταῦτα μέχρι τέλους διαφυλάττετε, ἵνα τέλειοι γενόμενοι τέλειον τοῦ δρόμου τὸν στέφανον κομίσησθε.

12. Ἦδη δὲ τῆς νόσου ὑπερισχυσάσης, ἀσθενέστερος¹ ὁ λόγος 15 προήρχετο². Τέλος³, καὶ τὴν ἀμώμητον αὐτοῦ ψυχὴν⁴ ἐν ταῖς χερσὶ τοῦ Θεοῦ⁵ παρατίθησιν. Γίνεται δὴ τότε⁶ θέαμα ξένον καὶ παράδοξον. Γύναιον γὰρ ὑπὸ δαίμονος ὀχλούμενον εἰσπηδᾷ ἔνθα ὁ ἅγιος ἔκειτο, βραχίς τε συνταράσσει τοὺς πέριξ οἰοῦναι τὴν τοῦ ἁγίου κατασημαῖνον κοίμησιν· καὶ δὴ πάντες πρὸς τὴν φωνὴν συνέτρεχον. Καταδήλου δὲ 20 τούτου τοῖς πᾶσι γενομένου, συνδρομὴ μία τοῦ ἄστεος⁷ ἐπὶ τὸ αὐτὸ γίνεται⁸, ὡς πάντας τὸν φόβον ἀποθεμένους τοῦ βασιλέως (4) σπεύδειν ὅπως τῆς τοῦ σεβασμίου λειψάνου θέας ἀξιωθῶσι· καὶ γὰρ μέχρι τότε τὸ τῆς αἰρέσεως ἄγος κατεκράτει καὶ ὁ διωγμὸς ἦν κατὰ τῶν ἁγίων σφοδρότερος⁹. Τότε τοίνυν χάριτι θείᾳ, ἀπάντων ὁρώντων, τὸ μὲν 25

— ⁵ (γινώσκοντες — διαλύεσθαι) *om.* B. — ⁶ (ταύτην ἄσπιλον — διαφυλάξατε) *om.* B. — ⁷ *in* ἡμᾶς *corr.* B. — ⁸ (αὕτη παρῤῥησία — τὸν Κύριον) *om.* B. — ⁹ κτήσασθε *add.* B.

12. — ¹ καὶ *add.* B. — ² προσήρχετο M. — ³ εἶτα B. — ⁴ *manu recenti add. in marg.* M. — ⁵ (ἐν ταῖς χερσὶ τοῦ Θεοῦ) ταῖς τοῦ Θεοῦ χερσὶ B. — ⁶ (Γίνεται δὴ τότε) τότε δὴ τότε γίνεται B. — ⁷ ο *manu 1a ? in ras. litt. un.* M. — ⁸ (Καταδήλου — γίνεται) *om.* B. — ⁹ (καὶ ὁ διωγμὸς — σφοδρότερος) *om.* B.

(1) *Col.*, III, 14.

(2) Cf. *1 Cor.*, VI, 19.

(3) *Hébr.*, XII, 14.

(4) Probablement Michel le Bégué (820-829).

δαιμόνιον ἀπελύνεται.¹⁰ τοῦ γυναιίου. Ἐτέρᾳ δέ τις γυνή τυφλὸν ἐκ γενετῆς¹¹ ἔχουσα νήπιον θεόθεν ὀδηγουμένη εἰσῆει, βασιτάζουσα τοῦτο ἐν ἀγκάλαις, καὶ δὴ τοῦτο ῥίψασα¹² πρὸς τοῖς ποσὶ τοῦ ἁγίου, αὐτίκα τὸ νήπιον ἀνέβλεψε. Πάντων οὖν ἐξισταμένων ἐπὶ τοῖς παραδόξως
 5 ὑπὸ τοῦ ἁγίου ἐνεργουμένοις¹², μόλις οἱ παρόντες τῷ πλήθει στενοχωρούμενοι ἴσχυσαν παραδοῦναι τῇ γῆ¹³ τὸ τίμιον αὐτοῦ σῶμα, καὶ προσετέθη τοῖς ἱερεῦσιν ὡς¹⁴ ἱερεὺς, τοῖς μάρτυσιν ὡς¹⁵ μάρτυς, τοῖς ὁσίοις ὁ ὅσιος, ἄξια κομισάμενος τῶν ἀγῶνων αὐτοῦ τὰ γέρα, ἄξια τῶν πόνων τὰ θαύματα. | ἄξια τῶν στεφάνων τὰ βραβεῖα¹⁶. f. 224.

10 13. Σὺ μὲν¹, ὦ θεϊότατε πάτερ, οὐρανοῦς² περιπολεύων καὶ τοῦ ἀμηχάνου³ κάλλους τῆς ἁγίας Τριάδος τρανότερον σὺν ἀγγέλοις ἐπαπολαύων μὴ ἐπιλάβῃ ὑπὲρ τῆς ποιμένης σου πρεσβεύειν πρὸς τὸν ἀπάντων δεσπότην· ἀλλ'³ ὡς ἔτι περιῶν ἐν τῷ βίῳ ταύτης⁴ ἐφροντίζεις, οὕτω καὶ μεταστὰς ἐκ τοῦ βίου ταύτην περιτείχισον⁵. Μὴ θηριάλω-
 15 τον⁶ ἐκ ταύτης γένηται θρέμμα, μὴ λύκος ὄρον προβάτου περικείμενος εἰσδύς ἐν αὐτῇ διασπαράξῃ ταύτην, μὴ τὸ πονηρὸν ἐργαστήριον ὁ φθόνος ταύτην διαμερίσῃ. Στῆθι καὶ ἀντιμάχησον ὑπὲρ αὐτῆς, μνήσθητι τῶν πόνων ὧν ὑπὲρ αὐτῆς ἐκακοπάθησας, μνήσθητι τῆς διδασκαλίας ἧς κατέβαλλου πρὸς αὐτήν, μνήσθητι τῶν κοινῶν δεήσεων ὧν
 20 σὺν αὐτῇ ὑπὲρ ταύτης πρὸς Κύριον ἀνέπεμπες. Οἶδας τὴν τῶν ἀνθρώπων ἀσθένειαν, οἶδας τὴν τῶν παθῶν ἐπανάστασιν, οἶδας τοῦ ἐχθροῦ τὸν ἀκατάπαυστον πόλεμον· μὴ ἐάσῃς ἐπὶ πολὺ τοῦτω ἀντιμάχεσθαι, ἀλλ' αὐτὸς τὴν μάχην ἀναδεξάμενος πάταξον ἐν μυριάσι τὴν αὐτοῦ ὑπερήφανον δύναμιν⁶, ὅπως τοῦτον⁷ τῇ συμμαχίᾳ σου νικήσασα⁸ κατόπιν
 25 ἔλθοι⁹ τῶν σῶν κατορθωμάτων καὶ σὺν σοὶ τῆς αἰωνίου ἀπολαύσοιμεν μακαριότητος, χάριτι καὶ φιλανθρωπίᾳ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, μεθ' οὗ πρέπει τῷ Πατρὶ ἅμα τῷ ἁγίῳ Πνεύματι δόξα, τιμὴ, κράτος¹⁰ καὶ ἡ¹¹ προσκύνησις, νῦν καὶ αἰεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

— ¹⁰ (τὸ μὲν δαιμ. ἀπελ.) ἀπελ. τὸ δαιμ. B. — ¹¹ γεννητῆς BM. — ¹² (τοῦτο ῥίψασα — ἐνεργουμένοις) ῥίφεν πρὸς τῆς μητρὸς πρὸς τοῖς ποσὶ τοῦ ἁγίου τὸ νήπιον αὐτίκα ἀνέβλεψεν, ἐφ' ὧ B. — ¹³ (παραδ. τῇ γῆ) τῇ γῆ παραδ. B. — ¹⁴ ὁ B. — ¹⁵ ὁ B. — ¹⁶ (ἄξια τῶν πόνων — βραβεῖα) om B.

13. — ¹ (Σὺ μὲν) ἀλλὰ σὺ B. — ² τοὺς οὐρανοῦς B. — ³ (καὶ τοῦ ἀμηχάνου — ἀλλ') om. B. — ⁴ ἡμῶν B. — ⁵ (ταύτ. περιτείχι.) ἡμᾶς περιτείχιζε B. — ⁶ (Μὴ θηριάλωτον — δύναμιν) om. B. — ⁷ om B. — ⁸ τὸν ἐχθρὸν νικῆσάντες B. — ⁹ ἔλθοιμεν B. — ¹⁰ (τιμὴ, κράτος) κράτος τ μῆ B. — ¹¹ om. B.

GLOSES MARGINALES DU MS. M.

- 103, 8 σγεδόν : παραμικρόν
 10 εὔ : καλῶς
 11 γεγωνοτέραν : ἐκφωνοτέραν
 ἀφιεῖσαι : ἐκπέμπουσαι
 18 δεῖ : πρέπει
 21 ἔνεκα : χάριν
- 104, 7 σκῶλον : σκανδαλίζον
 14 ὡς οἶόν (1) τέ ἐστι : ὡς δυνατόν
 ὑπάρχει
 15 ἐναργῆ : λαμπράν
- 105, 8 δυεῖν ἔνεκα τούτοις : χάριν δύο
 τούτων
 10 τεμένη : ναούς
 15 παραθήγων : προσακονῶν
- 106, 5 τεκμήριον : στοχασμός ἢ σημεῖον
 6 ἔπεισιν : ἐπέρχεται
 23 οὐχ οἶαί : οὐ δυναταί
 συνέπεσθαι : συνακολουθεῖν
 θέμις : πρέπον ἢ δίκαιον
 26 τέμενος : ναόν
- 107, 4 διέποντι : διοικοῦντι ἢ διακρατοῦντι
 8 παροτρύνοντες : παροξύνοντες
 13 ἀμοιβήν : μεταλλαγῆν
 ὠσαύτως : ὁμοίως
- 108, 3 τὸ σπουδαῖον καὶ στερέμνιον :
 τὸ πυκνὸν καὶ στερέον
 24 ἴσον : ὅμοιον
- 109, 3 ὠνεῖται : ἀγοράζει
 7 ὄνησις : ὀφέλια ἢ ἀπόλαυσις
 19 ἀκαριαῖα : ὀλίγα καὶ λεπτά
 22 ὁ ... ἐν τῇ ... ἰλυσπώμενος
 ἰλύι : ὁ κυλιόμενος ἐν βορβόρῳ
- 110, 3 στωμιλία : πειθανολογία ἢ εὐτρα-
 πελία
 13 ἀριδήλωσ : φανερώσ
- 111, 4 ἀλώβητον : ἀβλαβῆ
 6 ὀσημέραι : καθ' ἡμέραν
 16 προσκόμματος : ζημία, σκάνδα-
 λον
 22 λεωφόρου : ὁδὸς δι' ἧς φέρεται
 πρὸς τὴν πόλιν ὁ λαός
- 113, 6 ἦκων : ἐρχόμενος
 ἐγκαλινδούμενος : κυλιόμενος
- 114, 3 λήζεται : αἰχμαλωτίζεται
 10 τὸ ἀπηνῆς : τὸ σκληρὸς καὶ
 μωρος
 19 μὴ μελλήσας : μὴ βραδύνας
- 116, 11 ἀπηνεῖ : σκληρῶ καὶ μωρῶ
 14 αἰδέσιμον : ἐντιμον
- 117, 4 ἀλιτήριος : ἄθεος ἀμαρτωλός
 10 ἀποίων : ἀνηθόνων, ἀνόστων
 13 ἀπαυδήση : ἀποφωνήση, ὁ γὰρ
 ἀποθανὼν οὐκ ἔχει φωνήν
 22 υεῖων : χοιρινῶν
 ἀκόμεστος : ἀχόρταστος
- 25 σφετεριζόμενος : ἰδιοποιούμενος
- 118, 8 νηχόμενον : κολυμβοῦντα ἢ πλέ-
 οντα
 σ χ ε δ ῖ α λεπτῆ : μικρὰ ναῦς
 ἀδρανεῖα : ἀσθενεῖα ἢ ἀδυναμία
 14 ἀλιτήριον : ἀμαρτωλὸν ἢ ἄθεον
 15 ἀδεῖας : ἀφοβίας
- 119, 2 πρηνῆς : ἐπὶ πρόσωπον
 8 συνέθεον : συνέτρεχον
 10 οἴκαθε : εἰς τὰς οἰκίας
- 120, 9 δεδιότες : φοβούμενοι
 ἀπήνειαν : μωρίαν
 18 τῶν ὀσημέραι : τῶν καθ' ἡ-
 μέραν
 21 προσκορεῖς : ἀηδεῖς ἢ ἀχαρεῖς.

(1) On a imprimé en caractères espacés le mot qui, dans le texte du manuscrit, est surmonté du signe de renvoi.

TABLE DES NOMS PROPRES.

-
- Ἀβραάμ 105, 5.
 Ἀναστάσιος ouvrier (χαλκικός) guéri par S. Jean 119, 19, 20 ; 120, 12.
 Ἄννα père de Caïphe 115, 4.
 Ἀντώνιος moine d'Asie Mineure 106, 16.
 Ἀντώνιος saint 106, 17.
 Βόσπορος (ή) ville de la Chersonèse Taurique 118, 17 ; 120, 23.
 Βουκελλάριοι thème d'Asie Mineure : χώρα ἦν Βουκελλαρίουσ ὀνομάζουσιν 105, 1.
 Βυζάντιον 106, 25 ; 120, 27 ; 121, 1, 6.
 Γαλατία 104, 28.
 Γεώργιος higoumène du monastère de la Source à Constantinople 107, 3, 6.
 Εἰρήνη impératrice 110, 25.
 Εὐφροσύνη sœur de S. Jean 106, 1.
 Θαβώρ 112, 12.
 Θεόδωρος frère de S. Jean, higoumène du monastère τῶν Ψυχᾶ à Constantinople, puis évêque 106, 1 ; 107, 15 ; 108, 12 ; 110, 25 ; 111, 2 ; 112, 22.
 Ἰαννής magicien de l'Ancien Testament 117, 14.
 Ἰερουσαλήμ (ή ἄνωθεν) 121, 24.
 Ἰησοῦς 115, 4.
 Ἰούδας 114, 15.
 Ἰσῶρος pêcheur guéri par S. Jean 120, 15.
 Ἰσραήλ 112, 10.
 Ἰωάννης le Psichaïte 103, 3 ; 106, 1 ; 107, 15 ; 108, 9, 13, 20 ; 111, 1, 2, 5 ; 112, 19, 22 ; 114, 18 ; 121, 9.
 Λέων empereur (Léon V l'Arménien) 113, 7.
 Λέων prêtre, père de S. Jean 105, 20.
 Μιχαήλ patrice, fondateur du monastère τῶν Ψυχᾶ à Constantinople 110, 22.
 Νικομηῆδοι : ἡ Νικομηδέων ἐπαρχία 105, 12.
 Ὅμηρος 109, 5.
 Παρθένιος moine, disciple de S. Jean 120, 26 ; 121, 10.
 Πηγὴ église et monastère de Constantinople 107, 1.
 Πίλατος 115, 5.
 Πλάτων philosophe 109, 21.
 Ταράσιος patriarche de Constantinople 108, 8.
 Φίλιππος apôtre 106, 14.
 Φίλιππος moine, frère de S. Jean 106, 1 ; 107, 14.
 Χερσών ville de la Chersonèse Taurique 118, 16.
 Χιονία mère de S. Jean 106, 2.
 Ψυχᾶ : μονή τῆσ παναγίας δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου τῶν Ψυχᾶ à Constantinople 103, 4.
-

BASQUE ET GAULOIS.

(Suite.)

ARGI, TU ; « Briller, é » ; cf. le précédent.

ARTZA ; « Ours » ; en Guipuscoan et en Labourdin, présente certaines difficultés d'interprétation. M. Van Eys se demande s'il ne conviendrait pas d'y voir le Latin *Ursa*. Nous croyons difficile de ne pas le tenir pour Celtique d'origine ; cf. Irlandais, *Art*, (même sens) — Gallois *Arth*, « Ours » et *Arthal*, « Murmurer, gronder à la façon des ours. » — Bas Breton, *Harzal*, « murmurer, japper, glapir », d'un Archaïque *Harza*. Ces formes néo-celtiques nous ramènent d'ailleurs à un ancien Gaulois *Artos*. Le Bas-Breton *Ourz*, le Cornique *Ors* constituent, de leur côté, des emprunts évidents au Latin *Ursus*. Par un phénomène phonétique qui se produit assez rarement, mais n'est pas, cependant, absolument sans exemple, le *t* primitif sera devenu *tz* en Basque. N'est-ce pas ce qui a lieu pour le Gaulois *Ratis*, « fougère », devenu *Iratze* (même sens) en Euskara ?

Malgré quelques anomalies au point de vue phonétique, M. Withley-Stokes n'hésite pas à rapprocher le terme Basque du Latin *Ursus*, — Grec ἄρκτος — Sanskrit *Rksha* — Ossète *Ars* — Arménien *Arji* — Schypé-tar ou Albanais *Ari*.

On n'est pas d'ailleurs trop d'accord sur la racine à assigner à ce mot. Boehtlingk et Roth le dérivent de *Riç*, « Ferire, laedere ». Kuhn, nous dit Pictet, partant du sens d' « Astre, constellation » qui appartient également à *Rksha* fait dériver ce nom de *Rsh*, *arsh* « Luce-re ». C'est là, du reste, un point sur lequel nous ne croyons pas avoir d'avis à donner.

Ajoutons que le nom de l'ours, en raison de la force et du caractère belliqueux de cet animal, a volontiers été employé métaphoriquement pour désigner soit des hommes, soit même des déités. Sans rappeler ici l'exemple de la déesse gauloise *Andarta*, litt. « Grande Ourse », de *Andi*, « Magna » et *Arta*, « Ursa », nous pouvons citer l'exemple du dieu *Artaios*, litt. « Ursinus » assimilé à Mercure et vraisemblablement aussi *Artogenos*, litt. « Ursi filius ». N'oublions pas non plus la déesse *Artio* (1). Enfin, en très Vieil Irlandais, *Art*, « Ours » était si bien devenu synonyme de « divinité » qu'on ne craignait pas de désigner ainsi N. S. Jésus-Christ lui-même.

Passons maintenant aux noms propres d'hommes et de femmes où ce substantif figure soit comme élément unique, soit comme composant. Les inscriptions de la Gaule nous donnent ceux de *Artos*, *Artios*, *Artius*. L'on trouvera en Gallois *Arthbiu*, litt. « Vif comme l'ours » ; *Arthmaël*, « Roi, prince des ours ».

(1) M. d'Arbois de Jubainville, *des gentilices en ius* dans la *Revue Celtique* ; T. X ; pp. 164 et 174.

C'est par un procédé analogue que le Latin a fait de *Ursula*, diminutif de *Ursa*, un nom de femme ; que les anciens Germains ont employé le substantif *Biorn*, « Ours » comme épithète de Thor, le dieu de la foudre.

Il ne sera pas inutile de faire observer qu'en ancien Gaulois, un autre terme désignant le même plantigrade, à savoir *Matus*, d'où l'Irlandais *Math*, a joui d'une fortune presque aussi brillante. L'on adorait dans notre pays, un dieu *Matunus*, litt. « Ursinus » qui laissa son nom à la cité d'*Andematunnum*, aujourd'hui Langres et qui ne constitue, sans doute, qu'une abréviation pour *Andematunnodunum*, litt. « Forteresse du Grand (Dieu) Matunus. » Mentionnons encore les noms propres *Matuos*, *Matua*, *Matucus*, *Matuco*, *Matuconius*, *Matucenus* et *Matugenos* litt. « Fils de l'ours » ainsi que *Matugenia*, « Ursi filia. »

Que l'on n'oublie pas, enfin, l'Irlandais *Mathghamuin* ou *Mathgambuin*, « Ourson », litt. « Veau de l'ours » d'où le nom de famille *Mac-mathghamna*, « Fils de l'ourson », qui est devenu *Mac-Mahon*.

Pour en revenir au Basque *Artza*, rappelons que M. Luchaire pense le retrouver dans le nom d'homme *Harsus* des inscriptions Aquitaines. Ne se rencontre-t-il pas dans des textes beaucoup plus récents. Ainsi, il est question, dans une charte de 1119, d'un certain *Harse*, « Ours », fils de Garcia belce, litt. « Le noir » ; cf. *Belza*, « Niger ». Un autre document en date de 1314, mentionne comme citoyen de Pampelune, *Arsa Miguel*. Enfin, l'on nous parle dans un troisième écrit du nommé *Wilhelmus Arz*. C'est, du reste, le seul où *Artz* apparaisse comme nom de famille. Dans les précédents, il joue visiblement le rôle de prénom.

BERO ; « Chaud » ; à rapprocher visiblement de l'Irlandais *berbaim*, *bervaim* ; « Je cuis, liquéfie, fais fondre. » — Gallois, *berwi*, « Bullire » — Bas Breton, *bero*, *berv*, *beru*, « Bouillant, bouilli à l'eau, un bouillon » ; *bervi*, *birvi*, *birfi*, *berfi*, *berudenn* ; « Un bouillon, temps d'ébullition » ; *Birvidik* ; « Ardent, pétulant, zélé. »

Le primitif se devait rencontrer sous une forme *Borv*, *borvon* en Gaulois, comme l'établirait la dédicace *Borvoni deo* de l'inscription conservée dans le salon de l'établissement thermal de Bourbonne-les-bains. M. Holder traduit ce mot par « Fervens, Bulliens » et regarde *Borvo* comme un surnom d'Apollon, vénéré en qualité de patron des sources Thermales. Son culte semble avoir été associé à celui d'une déesse appelée *Damona* et dont il serait difficile de déterminer les attributions.

La racine *Borv* apparaît dans les noms de plusieurs localités gauloises. Citons p. ex. *Borvocetum*, aujourd'hui *Burscheid*, près d'Aix-la-Chapelle — *Borvoialum*, actuellement « La Bourboule », localité du Puy-de-dôme, renommée pour ses eaux thermales — *Borvius*, à présent Entrains ou Antrain, dans le département d'Ile-et-Vilaine, sur les bords de la rivière de Coësnon, à 6 lieues sud d'Avranches.

Reconnaissons encore cette même racine *borv* dans le nom de la province de Bourbonnais d'où celui de la famille royale des Bourbons et vraisemblablement aussi dans l'Espagnol *borbolhar*, *borbotar*, « Bouilloner » et *Borbollante*, « Bouillonnant » — Portugais, *Borbulhar*, *berbulhar*, *borbotar*, « Jeter des bouillons », et *borbulhante* « qui jette des bouillons ». Il serait, en effet, malaisé de tirer ces termes du Latin *bullire*.

Du reste, le latin *fervere*, *fervidus* doit, sans aucun

doute, être tenu pour apparenté au Gaulois *berbaim*. Ce dernier, non plus que le Basque *bero* n'ont donc rien à faire avec le Latin *bullire*, litt. « Produire des bulles », de *bullā*, « bulle » et dont proviennent l'Espagnol *bul-lir* ; le Vieux Béarnais *Borir*, « bouillir » et *borent*, « Bouillant » ; le Béarnais moderne, *Bouri* (même sens).

Rien d'étonnant, d'ailleurs, à ce que le *v* médial du Celtique soit tombé en Basque. Un phénomène identique ne s'est-il point passé pour *Prootchū*, « Profit », de l'Espagnol *Provecho*, aussi bien que pour *Ohe*, « Lit », du latin *Fovea* et sans doute aussi *Bihotz*, « Cœur », litt. « Le Vivant » du Gaulois *Bivos*, « Vivus ». Effectivement, le *h* médial de ces derniers termes doit certainement être tenu pour adventice et d'introduction plus récente.

Nous ne parlons pas de la transformation du *o* primordial en *e* dans *Bero*. Cette mutation semble assez fréquente en Basque ; cf. *Mendi*, « Montagne », du Latin, *Mons*, *montem* — *Leku*, « lieu », de *locum* — *Gezur*, « Mensonge », du Français « Gosse » etc.

Phénomène bizarre, les termes Gaulois et Euskariens semblent sur ce point offrir avec les dialectes Sémitiques aussi bien que Chamitiques, une affinité que nous n'hésitons pas à attribuer au seul hasard. On a p. ex. en Hébreu, *Ba'ar*, « Arsit, exarsit » ; en Kopte, (dial. Thébain) *bôr* et avec redoublement, *Berber*, *brbr*, « Expellere, ebullire » ; (dialecte memphitique), *berber*, « Ebullire » ; *Berbôr*, *bôrber*, « Ejicere ».

BERO, TU ; « Bouillir, i ; faire bouillir » ; cf. le précédent.
BERRO, A ; « Cresson », d'après Larramendi. Il y a tout lieu de le regarder comme apparenté au thème du

vieux Gaulois *beruro*, « Cresson de fontaine ». — Irlandais *biror*, *bilor* — Cornique et Bas-Breton, *beter*.

Un doublet de cette forme, à savoir *berula* « Cresson » nous est indiqué comme Gaulois par Marcellus, *de medicam.* d'où le vieux Français *berte*.

Un second enfin nous serait fourni par l'Espagnol *berro*, « Cresson », visiblement pris au Basque ou tout au moins à un dialecte Ibérique, à rapprocher sans doute, du Gallois *berw*, (dial. septentrional) et *berwy*, (dial. du Sud).

La présence du double *r* dans l'Euskara et Espagnol *berro* présente quelque obscurité, au point de vue étymologique. Ne pourrait-on pas l'expliquer d'une façon satisfaisante, en admettant la chute du *u* dans le Gaulois *beruro* ? C'est ainsi que l'Espagnol *Guerilla* est devenu *Gerla* « Guerre » en Basque.

BESO, A ; « Bras », sans doute apparenté au Bas-Breton *Biz*, « doigt » — Cornique *bis*, *bys*, *bes* — Gallois *bys*, « même sens » — Irlandais, *Bissi* (idem, en composition), d'un thème Gaulois *bissi* à rapprocher du vieux-Norrain *Kvistr*, « Rejeton, branche » d'où *It-Kvistr*, litt. « Rejeton du pied » pour « doigt du pied ».

Toutefois une double objection pourra nous être opposée. La différence de sens est bien considérable entre ceux de « Doigt » et de « Bras ». Comment est-on passé de l'un à l'autre ? En outre, de quelle façon expliquer le *o* final de *Beso*, qui, sûrement, ne saurait provenir du Gaulois *Bissi*, *bissis* ? La réponse à cette dernière question s'appliquera à la précédente. Cette voyelle terminale de *Beso* nous fait tout l'effet de n'être autre chose que la désinence augmentative *on* du Néolatin, mais avec chute du *n* final comme dans *Gereño*,

« Étalon » de l'Espagnol *Garañon*, même sens — *Alo*, de l'Espagnol *Alon* — *Bekhokia*, « Audace », de l'Espagnol *becoquin*, « Bonnet ». Nous traduisons donc litt. le mot Basque par « Grand doigt », ce qui n'offre, comme toute, rien de bien étrange.

Au reste, il nous semblerait difficile de repousser toute idée d'affinité entre le Breton *biz* et le Kurde *Bâzou*, « Bras » — Persan, *bâsou*, « même sens ». Sans doute, l'on doit admettre que le Celtique a fait subir à ce mot, une déviation sémantique considérable puisque de la notion de « Bras », il en est arrivé à celle de « Doigt », mais des exemples de mutations semblables ne se rencontrent pas à chaque instant dans l'étude des langues ? Est-ce que le Français « Paume » a juste la même signification que le Latin *Palma* dont il dérive ? On ne niera pas, sans doute, l'étroite parenté du Basque *Zango*, « Jambe » avec le Landais *Chanque*, « Échasse » ?

Il serait curieux, en tout cas, de constater que le terme en question ne s'est plus conservé que dans deux des groupes les plus éloignés géographiquement, de la souche Indo-Européenne. Ce n'est pas la seule fois, à coup sûr, que ce phénomène se produit ; voyez p. ex. *Zakhurra*, « Chien ».

Enfin, l'on vient d'expliquer en vertu de quel procédé de dérivation, le Basque *beso* a fini par reprendre sa valeur primitive de « Bras » qu'il avait perdue en Gaulois.

- BESOGAIN, A** ; « Mouvement du bras par dessus l'épaule » ; litt. « Sommité du bras, au-dessus du bras » ; cf. *Beso* et *Gain* ; « Super, pars superior ».
- BESOPE, A** ; « Mouvement du bras par dessous l'épaule », litt. « Sub brachio » ; cf. *Pe*, « Sub ».

BESOS-BESO ; « Bras dessus bras dessous », litt. « Brachium par Brachium », la finale *z* marquant ici le médiatif comme dans *Mendiz mendiz* ; « de montagne en montagne », litt. « Mons per montem » — *Parrez par* ; « En position égale », litt. « Par per parem ». N'avons-nous pas des procédés de formation très analogues, p. ex. dans nos locutions *Dos-à-dos* — *Vis-à-vis* — *Terre-à-terre* — *Tête-à-tête*, etc. Il est bon d'observer d'ailleurs que l'Euskara ne forme guères de composés par simple redoublement, ainsi que le fait le Français p. ex. dans *Pousse-pousse*, *Coupe-coupe*, *Tam-tam*.

BIDAL, I ; « Trouver, é ; procurer, é », litt. « *Facere ad viam* » ; cf. *Bide* ; « Chemin. ».

BIDARO, A ; « Occasion, temps, moment favorable » Ex. *Bidaro onetan ibiltan niz aise, bena bidaro gaichtoetan nekez yalgiten niz etchetik* ; « Dans le temps favorable aux voyages, je marche facilement ; mais, quand le temps est mauvais, j'ai peine à sortir. » *Bidaro* se peut traduire littéralement par « *Opportunitas via* », de *Bide*, « Chemin, voie ». Voy. plus bas et *Aro*, « Saison, temps propice ».

BIDARRI, A ; « Pavé » ; litt. « Pierre de chemin », de *Bide* ; « Via » et *Harri*, « Petra », voy. ces mots.

M. Van Eys estime que, correctement, on aurait dû écrire *Harribide* et cite, à ce propos, l'Allemand *Steinweg*, qui signifie quelquefois pavé. Nous aurions peine à nous ranger à son avis. Le sens littéral et sans doute aussi le plus fréquent de *Steinweg* est celui de « Voie empierrée ». Ce n'est que par extension qu'il revêt celui de « Pavé ». Le Basque *Harribide* aurait lui aussi la valeur de « Chemin empierré » et nullement celui de « pavé ». Le composé *Bidarri* est parfaitement cor-

rect, tant au point de vue de la syntaxe qu'à celui du sens.

BIDE, A ; « Chemin, voie, passage », visiblement à rapprocher de l'Irlandais *bith* qui se rencontre dans des composés tels que *Fo-bith* ; « A cause de, parce que », litt. « Sur le chemin ». Ceci suppose une forme gauloise *Bêti-s* ; « Via, iter » dont la racine se retrouve dans le Latin archaïque *betere*, « Aller » et, sans doute aussi, dans la seconde partie du composé Grec (dialecte Dorien), Βουβήτης ; « Passage pour le bétail », de Βοῦς, « Bos ».

Le Basque *Bide* n'a visiblement rien à faire malgré une ressemblance phonétique et sémantique incontestable avec le Russe *Pyt*, « Chemin », non plus que le Zend *Petho* (même sens) ». Laissons également de côté, le Béarnais *bie*, « Chemin, voie », d'où le diminutif *Biot*, « Sentier, petit chemin », ce que dans la Loire-inférieure, on appelle une « Voyette », ainsi que le Vieux-Béarnais *Bia* du Latin *Via*, qui se retrouve sous une forme identique en Espagnol, Portugais et Italien. Du reste, le Latin *Via* est lui-même pour un archaïque *Veia*, *vehia* qui nous offre la même racine que *Vehere*, « Voiturier, transporter ». En effet, le chemin n'est-il pas la partie du sol spécialement consacrée aux transports ?

En tout cas, l'on ne saurait douter que ce mot *Bide* n'existât déjà sous une forme très peu différente dans l'Ancien Ibérien ; citons à preuve les noms des deux chaînes de montagnes, dont la première et la plus importante n'est autre que l'*Idubeda*, litt. « Chemin des bœufs », en Basque moderne *Idibidea*, de *Idi* « Bos » et *Bide*. Du pays des Cantabres, au Nord, elle con-

tinue vers le Midi jusqu'au pays des Celtibères en traversant la région occupée par les Pélandons.

Quant à la seconde, c'est l'*Orospeda*, litt. « Chemin, passage des veaux », en Basque d'aujourd'hui *Orox-bide* ; cf. *Orox*, « Vitulus ». Cette dernière conserve encore à présent, son nom antique. Elle forme comme un cercle enveloppant les sources du *Baetis* ou Guadalquivir, lequel, comme on sait, arrose l'Andalousie pour se jeter dans la Méditerranée.

L'on conçoit le nom de gros animaux donné à des éminences du sol. Une chaîne de montagne a fort bien pu être comparée à un troupeau de ruminants ; *Montes exultaverunt sicut arietes et colles sicut agni ovium* (1). Par exemple, ce qui s'expliquerait moins, ce serait l'épithète de « Chemin » appliqué à une chaîne montagneuse ; ce serait plutôt celle de « Barrière » qui lui semblerait mieux convenir. Nous pouvons donc être certains que dans les locutions *Idubeda*, *Orospeda*, le terme *Beda* ou *Peda*, « Chemin, passage » se trouve pris dans un sens métaphorique. Lorsque nous disons p. ex. « Un passage de ramiers, de palombes », ce terme signifie spécialement « la troupe qui passe » et non la direction par elle suivie.

Du reste, les termes *Idi*, *orox* semblent aussi bien d'origine Celtique que *Bide* lui-même. Rien d'étonnant à ce que les Romains, à leur arrivée en Espagne, aient trouvé la carte de ce pays, chargée de noms gaulois.

Nous donnerons plus loin d'autres exemples du même phénomène linguistique. Est-ce qu'à ce moment là, les conquérants venus de la Gaule ne s'étaient pas, depuis

(1) Voyez Psaume CXIII, verset 4.

un certain temps déjà, établis en vainqueurs dans une grande partie de la Péninsule ?

Ajoutons que *Bide*, « Chemin » n'a certainement rien de commun avec son homophone, marquant doute, interrogation, comme, par exemple, dans la locution *Ethorri bide da* ; « Il est peut-être venu », par opposition à *Ethorri da* ; « Il est venu ».

BIDEGABE, A ; « Tort, préjudice », litt. « Sinè vià » ou « ce qui en est dehors de la droite voie », cf. *Bide* et *Gabe*, « Sinè ».

BIHOTZ, A ; « Cœur », tout bien considéré, nous fait assez l'effet de n'être autre chose que le Gaulois *Bivos* ; « Vif, vivant » ; rapprochez-en le Latin *Vivus*, d'un archaïque *Givus* ; cf. le Grec Βίος, « Vie », lui-même pour un primitif ΓΓίός — Gothique, *Quius*, « Vivant ». — Anglais *Quick*, « Vif, prompt, animé » — Allemand, *Queck, keck* ; « Eveillé, doué de vie, ayant de la vivacité » — Moyen-haut-Allemand, *Quëc, këc*, même sens. — Vieux-haut-Allemand, *Quëc, quëkh, chëc* — Vieux-Slavon *Jivo* — Lithuanien, *Gywas*, « Vivant », d'une racine Indo-Européenne *Giv, giv*, d'où le Sanskrit *Djivami*, « Vivo ».

Ce passage du sens abstrait de « Vivant » à celui de « Cœur » nous semble assez dans le génie de la langue Basque. Est-ce que, comme nous nous sommes efforcés de l'établir dans un précédent travail, on n'a pas tout lieu de considérer le mot *Beharri*, « Oreille » comme une contraction de *Behagarri*, litt. « L'attentive, celle qui entend », de *bea* ou *beha*, « Audire » ?

Quant au *s* final devenant *tz*, nous savons que l'on a plus d'un exemple de ce phénomène phonétique ; voyez ce qui a été dit à propos d'*Anitz*.

Enfin si le *v* médial est devenu ici *h*, c'est exactement ce qui a eu lieu pour *Prootchu*, « Profit » de l'Espagnol *Provecho* ; *Ohe*, « Lit » du Latin *Fovea*.

Nous demandera-t-on maintenant pourquoi nous préférons pour *Bihotz* l'étymologie gauloise à la latine, pourquoi nous le faisons dériver plutôt de *Bivos* que de son synonyme *Vivus*. C'est qu'un dérivé de ce mot semble se retrouver dans le nom propre *Bihoxus* des inscriptions Aquitaniques que M. Luchaire tient pour synonyme du Latin *Cordatus* « Sensé, prudent, judicieux », de *Cor*, *cordis*. Cette circonstance semblerait de nature à faire remonter l'introduction du terme *Bihotz* en Basque et le remplacement du *v* médial par *h*, à une époque assez ancienne, sans doute antérieure à la conquête Romaine.

БИHOTZKA, TU ; « Chagriner se, chagriné, éprouver, é une vive contrariété », litt. « Per cordem *facere* », de *Bihotz* déjà vu et de la suffixe allative-instrumentale *ka*.

BIL, DU ; « Amadouer, é ; flatter, é », ne doit-il pas être rapproché de l'Irlandais *Bil*, « Bon, sûr, heureux, fort, bien portant », lequel devait exister en Gaulois sous une forme *bilos*, *bilis* « Bon, sûr, aimable » comme le prouvent les noms propres *Mandubilos* que l'on a rendu par « Celui qui réfléchit bien » (1) — *Bilicatus*, litt. « Bon combattant », etc.

Ce serait la variante *bili*, *bilis* qui aurait donné, par voie de redoublement, naissance au nom de ville *Bil-bilis* ; litt. « La très forte, la très sûre », située près de Calatayud, dans la province de Saragosse.

Peut-être enfin serait-ce le même radical *Bil* que

(1) M. d'Arbois de Jubainville, *Les noms Gaulois chez César et Hirtius*, pp. 128 et suiv.

nous retrouvons dans la seconde partie du nom du chef Celtibère *Intibilis*. Il est vrai que l'origine du dissyllabe initial *Inti* n'est pas très claire. Serait-ce une altération pour *Ande*, préfixe d'intensité (Voy. *Andi*) et qui en Irlandais, devient *Ind* ou *int*, lorsqu'il est infecté par le *s* qui suit ? Nous n'oserions trop le supposer. Dans cette hypothèse, le nom entier d'*Intibilis* serait tout Celtique et signifierait litt. « Grandement fort, le très sûr ».

Rappelons, en tout cas, que l'explication que l'on avait voulu en donner par le Basque actuel n'est point acceptable. Quelques uns prétendaient, en effet, y voir un composé pour *Mendi-bil*, litt. « Amas de montagnes ». Outre qu'on ne concevrait guères une telle dénomination affectée à un homme, observons que *Mendi* « Montagne » vient, sans conteste, du Latin *Mons, tis* et n'existait pas, à coup sûr, en vieil Ibérien. Même observation au sujet de *Bil*, synonyme d' « Amas, réunir, amasser » ce dernier paraît se devoir rattacher au Latin *Pila*. En Français du XIV^e siècle, on disait encore *belle pile* pour « Beaucoup ». Il n'a donc rien à faire avec son homophone au sens de « Bon, amadouer ».

En tout cas, le terme Gaulois ne saurait être rapproché du Latin *Bellus* « Joli », pour un primitif *Benlus* qui dérive lui-même d'une forme archaïque *benus, dvenus*, sorte de doublet de *Bonus, dvonus*.

Aurait-il, en revanche, quelque lien de parenté avec le grec φίλος, « Ami » — vieux Norrain, *Bileygr* — Allemand, *Billig*, « Juste, équitable, raisonnable » — Moyen et Haut-Allemand, *Billewit*, « Simple, innocent » ? M. Kluge attribuerait volontiers à tous ces termes Germaniques, une origine Celtique. Peut-être convient-

il également d'en rapprocher le Lithuanien *Gailūs*, « Compatissant, miséricordieux »,

C

CHUPI, A ; « Petit » en dial. Labourdin. M. Van Eys voit dans ce mot, une altération de *Chiki* ; « Petit » dérivé lui-même, vraisemblablement de l'Espagnol *Chiquin*. Voy. Béarnais, *Chic* ; « Petit ».

Nous préférierions, pour notre part, lui attribuer une origine Celtique ; Voy. *Ttipia* ; « Petit ».

CHIPITASUN, A ; « Petitesse », du précédent et de la finale substantive *Tasun* ; voy. *Anditasun*.

E

ELE, A ; « Gros bétail », en dial. Labourdin, d'après Larrainendi, nous semble, lui aussi, de provenance Celtique.

Sans doute, nous ne songerons pas à le rapprocher de l'Écossais *Allaid*, p. ex. dans *Ag-allaid*, « Chèvre » mais serait-ce téméraire de lui supposer une parenté avec le Gallois *Eilon*, « Cerf » et *Elain*, « Faon » ? Le même terme se retrouve, sans aucune doute, dans le Lithuanien *Élnis*, « Élan », le Vieux Slavon *Jéleni*, « Cerf ». Il devait faire partie du lexique Indo-Européen primitif, mais aura disparu du Vieux Germanique pour être remplacé par un synonyme dans lequel une gutturale ou spirante se trouve substituée à l'ancien *n* médial ; cf. Vieux-Haut-Allemand, *Ēlaho* — Moyen-Haut-Allemand, *Ēlch*, *ēlthe* — Allemand, *Elch* — Anglo-Saxon, *Eolh* — Vieux-Norrain *Elgr* — Anglais *Elk*, d'où le terme de *Alces* employé par César pour désigner le

grand cervidé de la forêt hercynienne. M. Kluge estime que le doublet de l'Allemand, *Elen*, *elend*, *elenthier* a pu être pris au Lithuanien. Son introduction relativement récente dans la langue, ne permet guères, en effet, de supposer qu'il y soit entré par l'intermédiaire du Celtique.

Phonétiquement, *Ele* constitue donc, comme on le verra plus loin, une sorte de doublet d'*Oreña*, « Cerf ». La chute du *n* final primitif dans le premier de ces deux mots est un phénomène très fréquent en Basque ; cf. par exemple, *Gereño*, « Étalon », de l'Espagnol *Garañon* — *Mazkaro* ; « Mouton ayant le museau bigarré », encore de l'Espagnol *Mascaron*, « Mascaron, masque grotesque » etc.

Signalons l'affinité que, jusqu'à nouvel ordre, nous devons tenir pour fortuite, du terme Basque avec certains correspondants dans les dialectes Sémitiques et Chamitiques. L'on a p. ex. en Assyrien *Aile*, « Bélier » — Kopte (dial. Baschmourique), *Ail*, « Bélier » ; (dial. Memphitique), *Oili* ; (dial. Thébain), *Oile*, *oeilé* idem et (dial. Memphitique), *eioul*, *eoul* ; « Cerf », (dial. Thébain *ieoul*, *eeieoul*, *eioul*, *ieoul*, *eei-eioul*, (même sens).

Ez ; « Non, ne pas » pourrait être regardé comme d'origine Latine aussi bien que d'origine Gauloise. Nous verrons tout à l'heure ce qui nous déciderait à préférer cette dernière. La particule souvent accolée en Gaulois avait le plus souvent une valeur privative ou négative ; Ex. : *Exomnus*, *exsomnus*, *exobnus*, *exsobnus*, au féminin *Exomna*, *exsomna*, *exomnia*, *exona* ; litt. « Sans peur, brave », parfois employé comme nom propre, de *obnus*, *obnos*, « Peur, crainte » — *Exacos*, *exacon* ou

Eks-âko-s, « Fade, sans saveur » de *Ako-s* ; « Aigre, piquant », cf. Latin *Acer*. Ce terme servait à désigner une plante dont Pline nous donne la forme latinisée *Exacum*, litt. « La fade ». Le vieux naturaliste nous la représente comme douée de vertus médicinales. C'était une espèce de *Centaurium*, connue aussi sous le nom de « Fiel de terre ».

En tout cas, cet *ex* ou *eks* de l'ancien Gaulois perd souvent sa gutturale dans les dialectes Néo-Celtiques ; cf. Vieil-Irlandais *Éss*, *ess*, *ass*, *as*, d'où le nom propre *Esomu(i)n*, *Essamin*, qui correspond parfaitement pour le sens au Gaulois *Exobnos*. Nous le retrouvons en Gallois sous les formes *Ehofyn*, « Intrépide », *Éhouyn*, *éhofn* et même, en dialecte du sud, *echon*. C'est le *Choffn* (même sens), du Moyen-Breton.

Cet *ex*, *eks* du Gaulois devient parfois *a* en Cornique. Le Bas-Breton le connaît sous la double forme *e* et *ez* ; cf. *Eaug*, « Roué, le chanvre ou le lin » litt. « Sans saveur, sans parfum », parce que les fibres de ces textiles sentent fort mauvais, quand on les fait macérer dans l'eau. Ce mot, aussi bien que *Eog*, « Mûri, le fruit ; amolli ; qui a perdu son piquant naturel », comme le fait observer M. E. Ernault, se rattache au Gaulois *Éxacon*, déjà étudié.

Maintenant, le Bas-Breton spécialement dans les dialectes de Trégor, Vannes et Cornouailles nous montrera *Ex*, *ez*, *es* jouant le rôle d'une particule aussi bien négative que privative, p. ex. dans *Ezvezeff* « Être absent », de *Bezeff*, « Adesse » — *Exparex* ; « Extraordinaire », de *Par*, « Pareil » où le son primitif du *ks* s'est conservé — *Espledet*, « Distract », de *Pled*, *plet*, « Attention ».

Avant de quitter le domaine Celtique, citons à titre de pure curiosité, le déchiffrement proposé par M. Monin, pour l'inscription tumulaire *Sdaib sda* trouvée en Touraine. Il propose de la rendre par le latin « *Malis malus* » ou « *Mauvais aux méchants* » (1). Nous y retrouverions le *s* initial, abréviation de *ex*, *eks* pris avec une valeur négative. D'autre part *da* « *Bonus* » serait pour le terme Gaulois *Dagos*, « *Bon* », d'où le Bas-Breton archaïque *Da*, « *Agréable, bon* ». C'est encore de là que vient notre locution *Oui-da* pour « *Oui bien* », équivalent parfait de l'Allemand *Ja wohl*. Toutefois, on s'expliquerait difficilement qu'à l'époque où l'inscription a dû être gravée, les vieilles formes Celtiques fussent déjà si altérées.

En tout cas, la particule *ex* reparait encore en Latin et quelquefois avec le même sens de négation, de cessation ; cf. p. ex. : *Exsanguis*, *exanimus*, *exarmatus*, *exhaeredo*, *excalceo*, *excludo*. Le plus souvent, toutefois, *e* ou *ex* préfixe possède dans cette langue, des valeurs notablement différentes, voy. p. ex. *Effugio*, « *Je m'enfuis* » pour *Ex-fugio* — *Egredior*, « *Je sors* » de *Gradior*, « *Marcher* » — *Emitto*, « *Je lance* » etc. Aussi devons-nous constater qu'au point de vue de la sémantique et sans doute aussi de l'étymologie, c'est du Gaulois plus que du Latin que se rapproche le terme Basque.

Ajoutons par parenthèse, qu'en général, lorsqu'un terme de cette dernière langue se peut expliquer à la fois par l'une ou l'autre des deux précédents idiômes, c'est l'étymologie Gauloise qui a le plus de chance d'être la vraie.

(1) M. Monin, *Monuments des anciens idiômes Gaulois* ; chap. IV, p. 99 (Paris 1861).

Il convient du reste de rapprocher sans hésiter de la préposition Celto-latine *ex*, l'Osque *Eh* — Grec, *ἐξ*, *ἐξ* — Lithuanien, *Isz* — Vieux-Slavon *Izu*. Sans doute, elle existait dans la langue Indo-Européenne primitive.

Que le *Ex* primordial soit devenu *Ez* en Basque, cela semble tout naturel. La gutturale forte n'est-elle pas sujette à y tomber devant une autre consonne ; ex. :

Izit, « Effrayer » de « Excitare » — *Frutu* de « Fructus »

— *Efetu* de « Effectus », effet. — *Eliza*, « Église »

de « Ecclesia » — *Onzione*, « Onction — *Errespetu*,

« Respect ».

EZ, A ; « Refus, négation, le non » ; Ex. *Eza edo baia behar dut* ; « Il me faut le oui ou le non », *id est* « que vous répondiez oui ou non ». Ce n'est autre chose que la particule précédente prise substantivement.

EZAPEN, A ; « Impossibilité », litt. « La partie négative, ce qui est nul ou négatif ». Cf. *Ez*, *a* binde vocal et *Pen* finale comme dans *Beherapen* ; « Période décroissante de la lune », de *Behere*, « Inférieur, en dessous » *Gorapen* ; « Période croissante de la lune », de *Gora* ; « En haut, en dessus » — *Hastepen*, « Commencement » de *Has*, *haste* « Incipere » etc., etc.

EZBAI, A ; « Doute, incertitude », litt. « Est-ce oui, est-ce non ? » de *Ezet* et de *Bai* particule affirmative.

EZDEUS, A ; « Vaurien » semble formé d'une façon assez singulière. Reconnaissons-y d'abord, la particule *ez* ; « Non, sans » déjà vue. Quant à la partie finale *Deus*, « Rien », le prince Louis-Lucien Bonaparte y reconnaissait le Latin *Deus*, « Dieu ». La locution *Deus ezta*, *deus ezda* ; « Il n'y a rien », correspondait littéralement à « Il n'y a pas même Dieu », lequel est partout. *Deus* a donc fini par prendre le sens d'une négation renforcée

comme notre mot « Rien », du Latin *Rem*, p. ex. dans « Il n'y a rien, je n'ai rien dit » ; comme « Goutte », du Latin *Gutta* dans « Je n'y vois goutte ».

Ezdeus constituerait donc un terme hybride puisqu'il se compose de deux éléments pris à des idiômes différents, à savoir au Gaulois et au Latin. N'est-ce pas ainsi que nous avons formé en Français « Théodicée » du Grec *Θεός* et du Latin *dicere* — « Pyroligneux », de *Πῦρ*, « Feu » et de « *lignum* » — « Décimètre », de *Decem* et du Grec *Μέτρον*, « Mesure » etc. » ?

Au point de vue sémantique, *Ezdeus* ne répondrait pas mal à notre expression vulgaire « Un rien du tout » pour « un drôle ».

EZDEUS, TU ; « Anéantir, i », litt. « *Facere ad nihilum* » cf. le préc.

EZDEUSKERI, A ; « Acte nuisible, chose faite de travers », litt. « Un rien, une inutilité » cf. *Ezdeus* et *Keri*, suffixe substantive.

EZEZTA, TU ; « Anéantir, i ; détruire, détruit » est d'une explication assez difficile. Nous avons d'abord cru y retrouver la particule négative redoublée, cette répétition n'ayant d'ailleurs qu'une valeur purement intensive. Au point de vue du sens, une pareille explication ne laisserait pas que de se heurter à certaines difficultés. Et puis que signifierait le *Ta* final ? Mieux vaut, croyons-nous, tenir le mot Basque pour formé de *Ez* « Non, sans » et de l'Espagnol *Estar*, du Latin *Stare* et rendre le tout litt. par « *Facere ut non sit, ut non stet* ».

EZIN, A ; « Impossibilité, impuissance » de *Ez*, « Non » et d'une finale substantive ou adjective *in* que nous retrouvons p. ex. dans *Chotin*, « Hoquet », de l'Espagnol *Chotar*, « Têter » — *Urdin*, « Gris » litt. « *Porcinus Colon* », de *Urde*, « *Porcus* ».

EZEN, DU ; « Devenir, devenu impuissant » ; cf. le préc.
 EZINBESTE, A ; « Impossibilité », forme de *Ezin* déjà vu et
 de *Beste*, « Autre », forme archaïque conservée en
 Guipuscoan, mais qui en Bas Navarrais, se trouve
 généralement remplacée par *Bertze*. Le terme en
 question, formant en quelque sorte redondance pour
 le sens nous paraît devoir se traduire litt. par *Aliud*
impossibile.

G

GAL, DU ; « Perdre, perdu ; de perdre » ; Ex. : *Ene molxa*
galdu dut ; « J'ai perdu ma bourse ». — *Bizioek galtzen*
dute gizona ; « Les vices perdent l'homme ». Ce mot
 nous fait tout l'effet d'être d'origine Gauloise. Cf. Bas
 Breton, *Koll*, « Padre » et (dial. Vannetaïn *Kollein* —
 Ecosais *Caill*. La gutturale forte initiale a parfaitement
 pu s'adoucir en *g* comme dans *Gaztiga*, « Châtier », de
Castigare — *Gela*, « Chambre » de *Cella*, « Office,
 cellier » — *Gorte*, « Cour », de l'Espagnol *Corte* etc.

Du reste, la différence de sens est trop considérable
 pour que nous songeions à rapprocher le mot Basque du
 Français *Galer*, « Égratigner », d'où, sans doute, l'An-
 glais *To gall*, « Excorier » et qui paraissent se ratta-
 cher à notre mot « Gale », dont l'origine reste si
 obscure.

On ne saurait davantage lui attribuer une parenté
 avec l'Espagnol *Calar*, « Percer, pénétrer, sonder,
 abaisser ». — Italien, *Calare*, « Baisser, descendre,
 diminuer », d'où le Français « Caler », synonyme
 de céder, p. ex. dans la locution « Caler doux ». Tous
 les mots dont il vient d'être question en dernier lieu se
 rattachent, sans aucun doute, au Latin *Chalare*, tiré

lui-même du Grec $\chi\alpha\lambda\tilde{\alpha}\nu$. Laissons de côté également le Vieux Provençal et Vieux Béarnais *Caler*, « Falloir, importer » — Béarnais, *Calle*, « Falloir ». — Vieux Français *Chaloir*, du Latin *Calere*, « Être chaud ».

Encore moins pourrait-il être ici question du Latin *Callere*, « Pouvoir, avoir, posséder » dont le double *l* ne se retrouve point en Basque.

GARAGAR, RA ; « Orge » nous avait, à première vue, fait l'effet de dériver de l'Espagnol *Gragea*, « Dragée » — Portugais, *Grangeia*. Au moins dans ces deux derniers mots, le *g* tient la place d'une dentale primitive ; cf. Vieux Provençal, *Dragea* — Italien *Tragea*. Ces termes, d'ailleurs, sont tirés du Bas-Latin *Dragata*, *tragemata*, dérivés eux-mêmes du Grec $\tau\rho\alpha\gamma\eta\mu\alpha\tau\alpha$, « Friandises », racine $\tau\rho\alpha\chi\epsilon\tilde{\iota}\nu$ ou $\tau\rho\acute{\alpha}\gamma\epsilon\iota\nu$, « Manger ».

M. Psichari a très heureusement expliqué la substitution de la gutturale douce à la forte dans *Dragea* par l'adoucissement normal en grec moderne des dentales muettes, lorsque le mot qui précède est terminé par un *n*. Précisément, ce phénomène a dû forcément se produire dans des locutions telles que la suivante $\Phi\acute{\epsilon}\rho\upsilon\sigma\iota\nu$ $\tau\rho\alpha\gamma\eta\mu\alpha\tau\alpha$, « On apporte le dessert ».

Sans doute, le grain d'orge dépouillé de son enveloppe a bien l'air d'une petite dragée et, d'autre part, l'intercalation d'un *a* entre le *g* initial et le *r* qui suit, se constate p. ex. dans *Garhiña*, « Cri de désespoir » à rapprocher du Français « Grogner » ; Espagnol *Gruñir* — Latin, *Grunnire* — *Garaila*, « Gravier » ; du Vieux-Français « Graille ». Quant à la finale *ar*, *ra*, on pourrait la considérer comme une simple dérivative comme dans *Othar*, *ra*, « Champs d'ajones », de *Othe*, « Ajonc » et rendre litt. le mot entier par « qui ressemble à la dragée ».

Néanmoins, outre qu'un telle dénomination aurait quelque chose de bien recherché, on s'expliquerait difficilement que le nom Basque d'un végétal aussi répandu que l'orge n'ait été emprunté qu'à une époque relativement moderne aux dialectes Néo-Latins. Enfin, comment admettre que le second *g* de *Grage* qui représente un son légèrement aspiré soit redevenu gutturale forte en Euskara ? L'inverse se concevrait plus aisément, à coup sûr.

Aussi, avons-nous jugé plus prudent de chercher l'origine de ce mot dans le domaine Celtique. D'abord, nous pensâmes la trouver dans l'Irlandais *Calg, colg* ; « Barbe de l'orge », mais toujours avec la même finale *ar, ra*. Alors, l'appellation donnée à ce végétal constituerait un véritable pléonasm et pourrait se rendre au pied de la lettre par « Qui a la barbe de l'orge ». De plus, on ne concevrait guères la voyelle intercalée entre le *l* et le *g* et qui aurait amené la transformation de la liquide dentale en *r*, car la diphtongue consonantique ne paraît rien offrir de contraire aux exigences de la phonétique Basque ; cf. *Galgarri*, « Pernicieux » — *Bilgi*, « Resserre, endroit où l'on ramasse les objets » — *Elgar*, « L'un et l'autre » — *Halga*, « Bruyère » — *Bilgora*, suif, etc., etc.

Mieux vaut en définitive, tenir le substantif *Gara-garra* pour formé de *Gari*, « Blé », terme de provenance Celtique ainsi que nous l'allons exposer tout à l'heure et d'une finale *gar* où nous verrons une abréviation de *Garratz* ; « Aigre, piquant ». Le sens du mot entier serait donc quelque chose comme « Blé piquant ». Impossible, on en conviendra, de désigner d'une façon plus exacte, la céréale en question, puisqu'elle se distingue précisément par des barbillons. Rappelons nous

qu'en Sanskrit, *Çituçâka* ou « Orge » signifie proprement « Épi acéré », pour opposition à *Çitasûka*, litt. « Épi blanc », c'est-à-dire « Blé, froment ».

Le *tz* final de *Garratz* serait tombé comme l'a fait la sifflante dans *Baberruma*, « Haricot », litt. « Fève inférieure », de *Baba*, « Faba » et *Errumes*, « Abject de peu de valeur ». Quant au *i* finale de *Gari*, il sera tombé, comme le font souvent les voyelles terminatives.

GARAGARILLA ; « Mois de juin », litt. « Mois de l'orge », de *Garagarra* déjà VII et *Ila* ou *Hila*, « mois, lune ».

GARAU, A ; « Grain » en Guipuscoan et Bas-Navarrais. Ce mot nous semble formé de *Gari*, « Blé », mais avec remplacement du *i* final par la désinence *au* laquelle indique « Généralisation, réunion » ; ex. : *Alzau, a* ; « Tas de foin, de fougère » de l'Espagnol *Alza*, « Hausse » litt. « Ce qui forme hauteur ». *Garau* se devrait donc rendre par « ensemble des objets qui ressemblent au froment », et, par suite, « Grain » en général. La provenance du mot serait donc encore Celtique ; Voy. le suivant.

GARI, A ; « Blé, froment » en dial. Guipuscoan est rapproché par Pictet de l'Irlandais *Gart* ou mieux *Gort* « Moisson encore sur pied » et par suite « Blé » — Gallois *Garth*, et, au pluriel *Girth*. — Bas-Breton, *Garz*, « Haie » et *Gorz*, dans *li-orz* ; « Courtil, jardin » d'une forme gauloise *Gortos* ; « Jardin, champ ».

On serait donc, par une transition facile à comprendre, passé de l'idée « d'Enclos, jardin » à celle de « Récolte, moisson », puis à celle de « Blé, grain récolté ». Quant au *i* final du Basque, il tiendrait la place d'une dentale primitive, comme dans *Zori* « Sort », synonyme de *Chorthe* plus spécialement employé en Basse Navarre, du Latin, *Sors*, *sortem*. D'ailleurs,

cette finale *i* possède par elle-même une valeur de participe passé ; cf. *Gazi*. « Salé » de *Gatz* « Sel ». *Gari*, tiré de *Gart*, *gort* voudrait donc dire, au pied de la lettre « Moissonné, ce qui a été moissonné ». N'est-ce pas, somme toute, à peu près le sens de notre mot « Blé, bled », de *Ablata* (sous-entendu *Messis*).

Par exemple, là où nous aurions peine à adopter la façon de voir du savant Gènevois, c'est dans l'explication qu'il donne du terme en question. Il la fait venir d'une racine *gr* « Deglutire », d'où le sanskrit *Gāritra* « Riz » — Kurde, *Garez*, « Millet » — Arménien, *Goreag*.

Pictet regarde, en quelque sorte, la racine *gṛ*, « Confici, coneoqui Stomacho » et, par extension « Senescere » comme un doublet de la précédente. C'est d'elle que dériveraient le Latin *Granum* — Irlandais *Grán* — Gallois *Grawn* — Cornique *Gronen* — Bas-Breton *Greunen* et Singulier Singularissime *Greun*, d'un Vieux Gaulois *Grānon*, « Blé », à rapprocher visiblement de l'Allemand, Vieux Norrain et Suédois. Moyen haut Allemand *Korn* — Vieux Haut Allemand *Chorn*, « Blé » — Gothique *Kúurn* — Anglais et Anglo-Saxon, *Corn* ; « Blé » — Hollandais, *Graan* (sans doute pris au Latin ou au Français) et *Koren*, « Blé, grain » — Vieux Slavon *Zrūno*, *zrino*, « Grain » — Russe, *Zerno* (même sens) — Polonais, *Ziarno*, idem — Tchèque, *Zrno* — Illyrien, *Zarno* — Lithuanien, *Žirnis*, « Pois » — Afghan, *Zarai*, *zarai* et peut-être même Grec *Γῶρις*, « Fleur de farine » Dans cette hypothèse, il y aurait entre le Latin *Granum* et le Basque *Gari*, une sorte de parenté, à la vérité des plus éloignées.

Que l'étymologie de *Garez*, *zrino* soit bien celle qui vient d'être dite, nous n'y contredirons pas, mais d'un

autre côté, la présence du *t* final dans les formes Irlandaise et Galloise *Gort*, *garth* ne se prête guères à une pareille dérivation. Si, comme nous l'admettons volontiers sur l'autorité de Pietet, le Basque *Gari* doit être rapproché de *Gort*, il ne saurait rien avoir à faire avec le Latin *Gramm*, l'Allemand *Korn*.

On doit, au contraire, le rapprocher du Latin *Hortus*, « Jardin » — Osque, *Hurtum* — Grec, *Χόρτος*; « Herbe », foin, gazon, herbe, pâture, fourrage, jardin potager, clos, haie d'une basse-cour — Allemand, *Garten* (d'où notre mot « Jardin », archaïque *Gardin*. — Moyen Haut Allemand, *Garte* — Vieux Haut Allemand *Garto* — Vieux Saxon, *Gardo* — Vieux Frison et Gothique, *Garda* — Gothique, *Gardso*, « Cour, maison, famille » — Vieux Norrain, *Gardr*, « Clos, enclos, haie, maison » — Suédois, *Gaord*, « Cour, maison, habitation », d'où le composé *Kirken-gaord*, « Cimetière », litt. « Cour de l'église ». Peut-être y a-t-il une parenté à établir entre tous ces mots et le Vieux Slavyon *Gradu*, « Ville, forteresse, enceinte » — Russe *Gorod*, « Ville » — Lithuanien, *Gárdas*, « Parc, enceinte ». En tout cas, M. Kluge regarde ces termes Letto-Slaves comme pouvant fort bien avoir été pris au Germanique. Il repousse d'autre part, l'opinion qui consisterait à chercher la racine de *Garten*, *garden* dans l'Allemand *Gürten*, « Environner, ceindre, sangler ». Effectivement, ce dernier terme est purement Germanique et, d'autre part, la comparaison avec le Grec *Χόρτος*; le Latin, *Hortus* visiblement apparenté au substantif Allemand *Garten* semble bien démontrer que ce dernier remonte à la période Indo-Européenne.

Pour se rendre compte d'ailleurs des diverses significations d' « Enclos, maison, famille, prairie » revêtus

par le Grec *Χόρτος* aussi bien que par le Vieux Norrain, *Gardr* ou le Gothique, *Gards*, il faut, comme le remarque M. Kluge nous reporter à cette époque antique où chaque division de la tribu détenait à titre éphémère d'abord, puis, plus tard en toute propriété, une portion du sol environnée de haies ou de barrières. Ce qui n'était pas clos n'appartenait à personne en particulier et restait le bien commun de tous les membres de la peuplade. Tout clos supposait par là-même une habitation et des champs cultivés ou des pâtures dont le public n'avait plus droit de jouir.

Ajoutons, en terminant, que *Gari* dans l'hypothèse par nous adoptée comme la plus probable, ne saurait non plus rien avoir malgré une ressemblance incontestable sous les deux rapports morphologique et sémantique avec l'Allemand *Gerste*, « Orge » — Moyen Haut Allemand, *Gërste* — Vieux Haut Allemand, *Gërsta* — Hollandais, *Gerst*. C'est, comme le fait observer M. Kluge, une dénomination spéciale dans le groupe Germanique aux seuls dialectes Allemands. Elle n'en doit pas moins être considérée comme primitive, puisqu'elle présente une parenté bien qu'éloignée avec le Latin *Hordeum* — Arménien, *Gari* — Géorgien, *Keri* — Ossète, *Chor* — Pehlevi, *Jurd-âk*, « Grain, blé » — Beloutchi, *Zurth-âni*, même sens.

Pictet croit devoir rapprocher tous ces mots du Persan *Ch'ur*, « nourriture » ; *Ch'urdan*, « Manger ». Voyez Zend *qërë*, *qar* « Edere », mais il en sépare nettement *Hordeum* auquel il assigne pour source le sanskrit *hṛdya* « Aimé, désiré, agréable » d'où au féminin *hṛdyâ*, sorte de plante médicinale, de la racine *hṛd*, « Cœur ». Dans cette hypothèse, toutefois, on aurait dû s'attendre plutôt à une forme Latine *Cordeum*. Mieux vaut donc

admettre comme le font aujourd'hui la plupart des étymologistes, la parenté de *Hordeum* et de *Gerste* dont la racine se retrouverait dans le sanskrit *Ghrs* ; « Etre raide, hérissé ». Cf. le Latin *horrere* pour un primitif *Horseve*. Cette épithète de « hérissé, épineux » ne convient-elle pas en effet d'une façon toute particulière à l'orge ?

En tout cas, il est plus que douteux qu'aucun des mots que nous venons d'étudier ait rien à faire avec le Grec $\kappa\epsilon\tau\eta\rho\acute{\iota}$, « Orge » et (dial. *Homérique*) $\kappa\epsilon\tau\tilde{\iota}$ où Pictet pense retrouver la racine sanskrite *Çri*, « Richesse, bonheur, beauté » appliquée comme épithète, ajoute cet auteur à divers végétaux, tels que le *Pinus longifolia* et le clou de girofle. Laissons-lui toute la responsabilité d'une pareille étymologie.

GARICHA ; « Verrue » en dialecte Biscayen, litt. « Petit grain », ce qui ressemble à un grain. Voy. le précédent et pour la finale *tch*, cf. *Akhetcha*, « Verrat ».

GARICHU, A ; Synonyme du précédent, de *Gari* et de *Chu*, suffixe dont *ch* ne semble être qu'une contraction.

GARIELA ; « Mois de juillet », litt. « Lune du blé, moment où on le fauche ». Cf. *Gari* et *ela* pour *Ila* ou *hila*, « Lune, mois ».

GARILLA ; Synonyme et doublet du précédent ; cf.

Go, particule répondant à nos prépositions « A, pour » et servant parfois à former le futur ; Ex. : *Izango dot* ; « Je serai » de *Izan* ; « Été, qui a été » et *dot*, « Habeo » Voy. *Ko*.

(A suivre.)

C^{te} DE CHARENCEY.

ZOROASTRIAN ELEMENTS

IN MUHAMMEDAN ESCHATOLOGY

The influence of Persia on her Arab conquerors was profound and lasting. In literature especially the current of Iranian thought is manifest, and theology most of all is imbued with Persian elements (Brockelmann, *Gesch. der arab. Lit.*, i. 71-72). Even before the defeat of Yezdegerd III, the last of the Sassanids, in 642, this innovation had begun, for Muḥammad himself had incorporated, whether consciously or not, certain features of Zoroastrianism, doubtless already current among the Arabians, into the teachings of Islām.

Traces of Persia are to be seen with special clearness in the Islamitic eschatology, a combination of Judaeo-Christian, pre-Muḥammedan, and Parsi elements (Rüling, *Beiträge zur Eschatologie des Islam*, Leipzig, 1895, 3, 63; Wolff, *Muhammedanische Eschatologie*, Leipzig, 1872, *Introd.* xi., 193 n.). Speculations on the future life play a most important part in Muḥammedan theology (1), so that there is scarcely a religious treatise in

(1) The chronological development of Muḥammedan eschatology is well sketched by Rüling, *op. cit.* The oldest Iranian documents may probably be referred to the seventh century B. C. The later Pahlavi texts, which contain chiefly old material amplified, extend from the sixth to the eleventh century A. D. (West, *Grundr. der iran. Phil.*, ii, 80).

Arabic which does not deal more or less fully with problems of this nature.

The Indo-Iranians, like the Assyro-Babylonians, the Hebrews, and the Egyptians, possessed a highly developed eschatology (Scherman, *Materialien zur indischen Visionsliteratur*, Leipzig, 1892, Jackson, *Iranische Religion*, chap. ix., in Geiger and Kuhn's *Grundriss der iran. Philologie*, ii.). The Iranians especially would naturally influence the faith of Muḥammad by their belief in the resurrection of the body, in the day of judgment, and in heaven and hell. It is here my aim to discuss as concisely as possible the principal traces of such Persian modifications in popular Muḥammedan eschatology. I shall begin in all cases with the Iranian belief, as being the earlier, and shall then proceed to the modified form as it appears in Islām.

According to the Parsi view as it is stated in the Pahlavi texts (1), which give more detailed information on the eschatology than the Avesta itself, the soul remains for three days after death near the body, in joy or in pain according to its deeds. At the dawning of the fourth day it departs on its journey to its future home. If it has been righteous, it enjoys the sweetest perfumes wafted « from the more southern side, from the direction of God ». Here a maiden of surpassing beauty meets it, and in

(1) The Iranian texts cited are the following : Avestan, Ys. = Yasna, Yt. = Yasht, Vd. = Vendidad, ed. Geldner, Stuttgart, 1886-1896, Aog. = Aogemadaécâ, ed. Geiger, Erlangen, 1878, frag. Tahm. = fragments Tahmuras, ed. Darmesteter, Le ZA. iii. 53-77 ; Pahlavi, AV. = Artâ-i Virâf, ed. Haug and West, Bombay and London, 1872, Bd. = Bûndahishn, Dd. = Dâtistân-i Dinik, Dk. = Dinkart, Mkh. = Dinâ-i Mainôg-i Khraç, Sd. = Saddar, Sg. = Shikand-Gûmânik Vijâr, Sls. = Shâyast lâ-Shâyast, all tr. West. SBE. v., xviii., xxiv., xxxvii., xlvii.

answer to its enquiries declares that she is the impersonation of its good deeds (Yt. xxii. 6-13, 19-36 ; AV. iv. 9-12, xvii. 2, Dd. viii. 4, xx. 2, xxiv. 2, 4, xxv. 2, 4, Mkh. ii. 114, 158).

The Avesta gives us a vivid picture of the good soul's journey to its heavenly life in the following words (Vd. xix. 28-34, cf. Yt. xxiv. 55-64, Aog. 5-18) : « After a man hath died, after a man hath passed away, afterward the wicked, malignant demons burst the bond (?) asunder. The dawn of the third night cometh, the morning shineth. Unto the mountains all glorious with Righteousness cometh the well armed Mithra. The sun riseth.

« The demon named Vizaresha, O Spitama Zarathushtra, draggeth bound the soul of wicked, demon-worshipping men of evil life. He goeth over the paths created by Time both for the wicked and for the good. At the Chinvat bridge created by Mazda he demandeth both of consciousness and soul the use of his possessions which he hath made in the material world.

« The fair, well-formed, sturdy, beautiful (maiden) cometh, beneficent (?) stout (?), keen-sighted (?) (1) endowed with (good) qualities, virtuous. She draggeth the evil soul of the wicked to darkness. She conveyeth the souls of the righteous beyond Hara Berezaiti. Beyond the Chinvat bridge she placeth them on the bridge (?) of the heavenly angels.

(1) Av. *spānavant* is, I think, to be connected with the root *spā*, cf. *spānah* « increase » *spāna* as the tenth name of Ormazd, Yt. x. 1, and *śvāntasya* RV. x. 61, 21 glossed by Śāyana as *pravṛddhasya śrāmtasya vā*. The second word, *nivavaiti*, should be compared with *nīv* or *nīv* « *sthāulyē* » of the Dhātup., and with Xenophon, Anab., iii. 2, 25, Μήδων δὲ καὶ Περσῶν καλαῖς καὶ μεγίσταις γυναιξὶ καὶ παρθένοις. The third word *pasvaiti* seems to be from the root *pas* « to see », Skt. (*s*)*pas*. The tradition renders « attended by her dogs, quick of insight, rich in children ».

« Up riseth Vohu Manah from his golden throne. Saith Vohu Manah : Whence art thou come, thou righteous one, from the corruptible world to the incorruptible world ?

« Well pleased the souls of the righteous pass before Ahura Mazda, before the Amshaspands, before the golden throne, before the House of Song, the abode of Ahura Mazda, the abode of the Amshaspands, the abode of the other righteous ones.

« When the righteous man hath been purified after death, the wicked, malignant demons fear the perfume even as a sheep hunted by a wolf feareth the wolf.

« The righteous dwell together ».

The fate of the evil soul is the precise reverse of that of the righteous one (Yt. xxii., AV. iv., xvii., Dd. xxv. 1-5, Mkh. ii. 114-144, 158-181, and see Jackson, *Biblical World*, viii. 149-163, Casartelli, *Philosophy of the Mazdayasnian Religion under the Sassanids*, tr. Firoz Jamaspji Dastur Jamasp Asa, Bombay, 1889, §§ 273-275, *Cama Memorial Volume*, Bombay, 1900, 74-78).

The account of the fortunes of the soul as taught in Islâm shows unmistakable evidences of Zoroastrian influence. The soul departs from the body at once, however, instead of remaining near it for three days, and journeys either to the presence of God or to hell. It then returns to the body. So quickly is this trip made, that the washers are still busy with the corpse (al-Ghazâli, *Perle préc.*, ed. L. Gautier, Genève, 1878, 9-17). The soul then seems to stay for a month near the building in which the man had lived, after which it remains a year near its grave, departing then to the place where spirits must remain until the Last Day (Wolff, 76-79). One must, however, bear in

mind that Muḥammedan accounts concerning the state of the soul from the time of death until the Resurrection are exceedingly unclear and contradictory (Rüling, 43-44).

The contrast between this vagueness and the exactness of Zoroastrianism is very marked.

The two faiths are very much alike in their belief that the soul shortly after death meets an incarnation of its deeds done in the body. The passage already quoted from the Vendidâd gives an idea of the Iranian concept of the embodiment of a righteous life. Contrast with this the horrible evil soul described by Arġâ-i Virâf, xvii. 12 « as a profligate woman, naked, decayed, gaping (?) (*vašâtak*) bandy-legged, lean-hipped, and unlimitedly spotted (?) (*akanârak-darîm*), so that spot was joined to spot, like the most hideous, noxious creature, most filthy and most stinking » whose greeting to the miserable soul is : « On account of thy will and actions I am hideous and vile, iniquitous and diseased, rotten and foul-smelling, unfortunate and distressed, as appears to thee » (AV. xvii. 15).

So too when the soul of the Muslim has returned to his grave, which « is made broad about him », « there cometh to him a man (1) with the fairest robes and sweetest perfumes and saith : I shall tell thee the glad tidings which thy Lord desireth to have told thee on this thy day which was promised thee. Then saith the man to him : Who art thou, God's benison upon thee ! I have seen no fairer man on earth than thou art. And he answereth : I am thy pious deeds. »

(1) It is worth noting that the Avestan *fravashi* is always feminine, and that three archangels, *Spenta Armaiti*, *Haurvatât*, and *Ameretât* are female. Muḥammedanism, on the contrary has only male angels.

But the Kâfir sees his wickedness appear before him in his narrowed tomb as a hideous man of evil odor (قبیح (جذاك الله ذرًا) (الوجه متن الريح) (Wolff, 64-65, de Vaux, *Fragments d'eschatologie musulmane*, CR. du III. Congrès sc. int. des Cath., II. Sect., 17, 18, 21). Al-Gazâli's *Perle précieuse*, 21-22, says that this incarnation of the evil soul is a dog or a pig.

The parallelism here noted seems to show clearly that the Muḥammedan idea is borrowed from Irân. Haug, *Artâ-i Virâf*, *Introd.*, 61-62 and n., has already observed this, but his view that « this beautiful maid [the incarnation of the soul of the righteous Mazdayasnian] has probably given origin to the Huris, or celestial virgins, of the Mohamedan paradise » is, in my judgment, incorrect, although she is, as he adds, « probably identical with the Fravashi » (cf. Casartelli, § 275, Hübschmann, *Jahrb. f. prot. Theol.*, v. 241-242, and see for Indian parallels Scherman, 120). The Zoroastrian fravashi is practically « nothing else but the good deeds of animate beings and good products and properties of the inanimate » (Madan, *Fravashis*, 14, see Casartelli, §§ 112-120, Söderblom, *Rev. de l'hist. des rel.*, xxxix, 229-260, 373-418, Jackson, *Iran. Relig.*, p. 643, read in proof), and her relations with the soul are pure. The Hûri has nothing to do with the Muslim's earthly career, and exists merely for his gratification after death.

It is possible also that we have in the two angels of the grave in the Muḥammedan system, Munkar and Nakir, a trace of the Iranian demon Vizaresha, « who struggles with the souls of men which have departed, those days and nights when they remain in the world ; he carries them on terror-stricken, and sits at the gate of hell »

(Bd. xxviii. 18, cf. Vd. xix. 29, and see the picture of Vizaresha in the Persian painting representing the last judgment given by M. D. Conway in the *Cosmopolitan*, May, 1888, p. 178). Munkar and Nakir, who are not personified in the Qu'rân, appear before the dead in his grave in terrifying aspect and question him concerning his belief or unbelief (Wolff, 65, 71-75). The analogue here suggested is not very strong, but should be cited for the sake of completeness.

Between the Muḥammedan and Iranian systems of religion a fundamental difference exists which causes a wide divergence of development. Zoroastrianism teaches that the soul goes to heaven, Hamêstagân (the abode of souls whose good and evil deeds exactly counterbalance), or hell, on the morning of the fourth day after death, and that they remain there until the Last Day. On that great day, according to the later Iranian scriptures, hell is purified when a stream of molten metal covers the earth, and the unhappy inhabitants of the inferno, excepting the actual creations of the Evil One, are joined to the company of the blessed. Then there will be a new heaven and a new earth.

Such teachings find no place in Islâm, for the rewards of heaven and the agonies of hell begin in reality only on the day of Resurrection (Rüling, 8-9, 27, 35).

This distinction between the two religions must be kept constantly in mind.

According to Zoroastrianism as well as Muḥammedanism the soul of each man must appear before a judge and be weighed in the balance after his life-book has been read, and then pass over the terrible bridge from which the wicked fall to hell. Here Islâm seems evidently

indebted to Irân. Some of these doctrines are common to the Iranian and Egyptian religions (J. J. Modi, *J. Bo. Br. RAS.*, xix. 365-374), while the bridge of judgment is found not only in Irân but in India, mediaeval Europe, and elsewhere (Scherman, 117-119, 102-110, Becker, *Contribution to the comparative study of the mediaeval visions of heaven and hell, with special reference to the Middle-English versions*, Johns Hopkins Diss., Baltimore, 1899, 18, 44, 76, 83, 90, 97). The recording angels are found also in Tâoism, see Kan Ying Phien, 2, tr. Legge, *SBE. XL.*, 235-236, Julien, *Livre des récompenses et des peines*, Paris, 1835, 10-16).

In the Parsi doctrine of the future life the soul, after meeting the incarnation of his earthly deeds, as has been described, proceeds to the place of judgment. This is the famous Chinvat bridge which stretches from the « Peak of Judgment » (*Çakât-î Dâitih*) in Airân-vêj to Alburz (Dd. xxi. 1-2). Here his judges have their station. They are Mithra, Sraosha, and Rashnu (Mkh. ii. 118, Dd. xiv. 3-4, Great Bd., tr. Darmesteter, *Le ZA.* ii. 321, Casartelli, §§ 103-108).

Their duties are clearly defined in the Pahlavi texts. Mithra acts as the keeper of the accounts which Vohu Manah prepares by recording thrice daily the deeds of the soul, and he may thus be compared with Thoth in the Egyptian eschatology. The Avesta has a few allusions to the final account, as Ys. xxxi. 14 :

م س ر ن م س ر ن م س ر ن م س ر ن م س ر ن
 م س ر ن م س ر ن م س ر ن م س ر ن م س ر ن
 م س ر ن م س ر ن م س ر ن م س ر ن م س ر ن م س ر ن

إِلَى كِتَابِهَا الْيَوْمَ لِجِزْوَانِ مَا كُنْتُمْ تَعْمَلُونَ هَذَا كِتَابُنَا يَنْطِقُ عَلَيْكُمْ بِالْحَقِّ
 أَنَا كُنَّا نَسْتَنْسِخُ مَا كُنْتُمْ تَعْمَلُونَ « and thou shalt see all people

kneeling. All people shall be called unto their book. That day ye shall be recompensed for what ye have done. This our book will speak truth concerning you. Verily we have transcribed what ye have done. » SŪR. LXXXIV.

فَأَمَّا مَنْ أُوْتِيَ كِتَابَهُ يَمِينَهُ فَسَوْفَ يُحَاسِبُ حِسَابًا يَسِيرًا وَيَنْقَلِبُ : 7-12
 إِلَى أَهْلِهِ مُسْرُورًا وَأَمَّا مَنْ أُوْتِيَ كِتَابَهُ وَرَاءَ ظَهْرِهِ فَسَوْفَ يَدْعُوا ثُبُورًا
 « and as for him whose

book shall be given him in his right hand, he shall have an easy account, and shall return to his people merrily ; and as for him whose book shall be given him behind his back, he shall invoke destruction, and be burned in hell, for verily he was merry with his people. » On these teachings the later popular writings enlarged, as was almost inevitable (Wolff, 56, 69-71, 139-141, 144-145, Perle préc., 87-88).

Rashnu the just (*Rašn-i rāst*) in the Zoroastrian teaching, like the Egyptian Anubis, holds the yellow golden scales (*tarâčûk-i zart-i zarîn*) in which the good deeds of the soul are weighed against his evil deeds. This golden balance is mentioned time and again in the Pahlavi texts, and it « renders no favor on any side, neither for the righteous nor yet for the wicked. neither for the lords nor yet the monarchs. As much as a hair's breadth it will not turn and has no partiality, and him who is a lord and a monarch it considers equally, in its decision, with him who is the least of mankind » (Mkh. ii. 120-122, cf. AV. v. 5, Dd. viii. 1, and consult Casartelli, § 277).

The duty of Sraosha here is to assist the righteous soul across the Chinvat bridge to Heaven (AV. iv. 6-7, v. 2, Mkh. ii. 124, Casartelli, § 105), and he is often aided in this by Atar (the Fire) and the Good Wind (*Vâi-i šapîr*, Great Bd., tr. Darmesteter, Le ZA. ii, 509-510).

The Chinvat bridge is mentioned repeatedly in the Iranian scriptures. Thus a Gâthâ passage says (Ys. xlvi. 11):

𐬌𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎
 𐬌𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎
 𐬌𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎
 𐬌𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎
 𐬌𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎𐬎

« The Karaps and Kavis did unite themselves with the powers to destroy man's life by evil deeds, whom their own soul and own religion is to make howl, when they are to come where the Chinvat bridge is, members for all eternity of the household of the Lie » (cf. also Ys. xix. 6, Li. 13, Vd. xviii. 6, AV. iv. 7, v. 1-4, Dd. xx. 3-4, Mkh. ii. 115-124, Sd. i. 4). The bridge is described most fully in Dd. xxi. 2-7 : « as it were that bridge is like a beam of many sides, of whose edges there are some which are broad, and there are some which are thin and sharp ; its broad edges are so large that its width is twenty-seven reeds, and its sharp sides are so contracted that in thinness it is just like the edge of a razor. And when the souls of the righteous and wicked arrive it turns to that side which is suitable to their necessities, through the great glory of the creator and the command of him who takes the just account. »

The balance and the bridge were borrowed from Parsiism by Islâm (Hübschmann, 242). The Qu'rân has references to the balance (Rüling, 20-21), as Sûr. vii. 7-8 : وَالْوَزْنَ يَوْمِئِذٍ الْحَقُّ فَمَنْ تَقَلَّتْ مُوَازِينُهُ فَأُولَئِكَ هُمُ الْمُخْلِفُونَ وَمَنْ خَفَّتْ مُوَازِينُهُ فَأُولَئِكَ الَّذِينَ خَسِرُوا أَنفُسَهُمْ بِمَا كَانُوا بِآيَاتِنَا يَظْلِمُونَ « and the balance on that day shall be true, and whosoever balance is heavy, they are happy, and whosoever balance is light, they are they who have destroyed themselves, because they abused our signs ». Sûr. xxi. 48 : وَنَضَعُ الْمَوَازِينَ الْقِسْطَ لِيَوْمِ الْقِيَامَةِ فَلَا تُظْلَمُ نَفْسٌ شَيْئًا وَإِنْ كَانَ مِثْقَالَ حَبَّةٍ مِنْ خَرْدَلٍ « and we shall set just balances for the day of resurrection, and no soul shall be defrauded in aught, even though it be the weight of a grain of mustard. »

On the day of resurrection the great balance, which is elaborately described in the Book of the Resurrection (Wolff, 146-147, cf. Perle préc. 58-59) is set up by Gabriel (Wolff, 154) and the simple confession of faith : لا اله الا الله , محمد رسول الله , written on a leaf as large as the head of an ant outweighs all the soul's sins of omission and commission.

According to other Muḥammedan accounts the good deeds are weighed in one scale of the balance against the evil deeds in the other, or else the life-books, or even the souls themselves are put in the balance (Rüling, 56, 58-59, Sell, Faith of Islam, 225-226. For Indian parallels see Jackson, Actes du X^{me} Congr. des Orient., ii. 65-74, for Egyptian, Modi, J. Bo. Br. RAS., xix. 371).

From the idea of the Chinvat bridge the Muḥammedan

theologians received the famous bridge aş-Şirât (Rüling, 65, Hübschmann, 242, Scherman, 105-106), although *صراط* in this sense is not found in the Qu'rân (Rüling, 27). This bridge aş-Şirât is « thinner than a hair, sharper than a sword, and darker than night » (Wolff, 147-148). The righteous pass over it swiftly as a lightning flash, but the less upright Muslims consume a longer period in proportion to their guilt, so that some take twenty-five thousand years to complete the journey (Wolff, 109, 114-115, 148-149, Perle préc., 45, 69-70, 72-75). Like Sraosha, who with Atar guides the soul of the pious Mazdayasnian across the Chinvat bridge, Gabriel keeps the Muslim from falling into the pit of hell into which the Kâfir is tumbled headlong (Wolff, 150, cf. also 154). According to other Muḥammedan writings the Prophet himself grasps the hands of his faithful and guides them over the awful bridge (Rüling, 64).

When the judgment is over and the bridge has been crossed the righteous soul proceeds joyfully to Heaven. According to the Zoroastrian system this « is the place of Aûharmazd, which they call 'endless light' » (Bd. i. 2, cf. frag. Tahm. xxxviii. in Darmesteter, *Le ZA.*, iii. 69-70 and the Avestan phrase *سپند گاه*). The portrayals of the abode of the blessed are not extensive in the Iranian scriptures as compared with accounts of the home of the lost (see Casartelli, §§ 281-288, and consult AV. vii.-xv., Mkh. vii. 15-17, Dd. xxvi.), and this is true of most vision-literature, for as Becker, *Medieval visions*, p. 54, rightly says : « The description of heaven did not allow as free play to the imaginative and inventive faculties as did that of hell ; nor did it serve the end in view as well. The fear of future punishment was ever more efficacious in res-

training from sin than was the hope of future bliss. » In the later period of the Iranian religion the heavens were four in number, Hûmat « good thought », situated in the star track (*star pâyak*), Hûxt « good word » in the moon track (*mâh pâyak*), Hûvaršt « good deed » lying in the sun track (*x^zaršêt pâyak*), and the highest heaven, Garôtmân, « abode of song », the dwelling-place of Ormazd himself (Yt. xxii. 15, AV. vii.-x., Mkh. vii. 8-12, cf. Bd. xii. 1. It may be noticed that Dk. ii. 74, 2 seems to teach a triple heaven, Casartelli, § 281). There is apparently an allusion to the four heavens in Vd. vii. 52 : « O Zarathushtra, both stars and moon and sun will greet him, and I, the creator Ahura Mazda shall greet him [the soul of the righteous man] ».

Muhammedan writers, on the contrary, never weary of describing the glories of heaven to which the faithful are to attain (Rüling, 52-54, 64-66, Wolff, 185-207). In one passage in the Qu'rân four gardens of Paradise are mentioned as follows (Sûr. lv. 46, 62). وَلَمِنَ خَافٍ مَقَامٍ رَبِّهِ
 وَجَنَّاتٍ..... وَمِنْ دُونِهِمَا جَنَّتَانِ « for him who feareth the judgment of his lord are two gardens, and beside them are two gardens » (cf. also Sûr. vi. 7).

They are, however, more usually seven in number (Wolff, 95, 186, 189-191, Perle préc., 55) and above them are the « veils of the Majesty » (سرادقات الجلال, Perle préc. 11), where God dwells. The seven heavens, like the seven earths, often mentioned in the Book of the Affairs of the Resurrection (Wolff, 9, 13, 91, 95), are doubtless borrowed from the seven *karšvars* of the Iranian geography (Spiegel, Eran. Alterthumsk., i. 189-190, Geiger, Ostiran. Kultur, 303-304, Casartelli, § 160).

According to Zoroastrians and Muḥammedans alike heaven is filled with material glory. Clad in the most costly apparel the righteous sit on their splendid seats (Aog. 17, AV. vii. 3, ix. 2, xii. 1, 9, 11, 16, xiii. 2, xiv. 4, 8-9, 12, 14, 17, 20, xv. 9-10, 16, Mkh. ii. 154, 156, as compared with the passages of the Qu'rân referred to by Rüling 35, and Wolff, 204, Perle préc. 88). — The sweetest of perfumes are wafted through paradise (Yt. xxii. 19-21, AV. iv. 17, Mkh. ii. 140-144 as compared with Wolff, 61-63, 200, Perle préc., 9, 56, Rüling, 54, de Vaux, 16). Well might Arṭâ-i Virâf say (AV. xv. 21-22, cf. Dd. xxvi) : « I also saw the pre-eminent world of the pious, which is the all-glorious light of space, much perfumed with sweet basil, all-bedecked, all-admired, and splendid, full of glory and every joy and every pleasure, with which no one is satiated », that blessed land where they feast on « butter made in mid-spring, and on water, wine, sugar, and honey » (Aog. 15-16, cf. Yt. xxii., 18).

Here in Garôtmân, in the Parsi teaching, the angels and archangels, « immortal and undistressed », dwell, each seated in order in the presence of God (Dd. lxxiv. 2, AV. xi. 1-4, Jackson, Arch. f. Religionswiss. i. 363-366, Grundr. d. Iran. Philol. ii. 635). Very similar is the picture presented by Muḥammedan accounts (Wolff, 13-15, Perle préc. 2-3) and the Qu'rân says (Sûr. xxi. 19-20):
 وَمِنْ عِنْدِهِ لَا يَسْتَكْبِرُونَ عَنْ عِبَادَتِهِ وَلَا يَسْتَكْبِرُونَ سَبْكَوْنَ اللَّيْلِ
 وَالنَّهَارَ لَا يَفْتُرُونَ « and they who are in his presence count not themselves too great for his service, nor do they grow weary ; night and day they praise him, relaxing not. »

The greatest happiness is the reward of the righteous.

Artâ-i Virâf tells how in his vision he saw the souls of the blessed gathered in the four heavens enjoying material splendor as the recompense for their purity on earth (AV. vii.-xv., see also Casartelli, § 288, Kaikhosroo Jâmâspji Jâmâsp Asânâ, Cama Memorial Volume, 129). He also says that adults are forty years of age, and children are fifteen, ideal ages to the Iranian mind.

The Muḥammedan descriptions of the joys which await the true believer are for more detailed than the Zoroastrian. The Qu'rân contains many allusions to heaven and descriptions of it, as Sûr. LXXviii. 51-55 : *إِنَّ لِلْمُتَّقِينَ مَفَارِجًا*
حَدَائِقَ وَأَعْنَابًا وَكَوَاعِبَ أَتْرَابًا وَكَأَسَاءَ دِهَاقًا لَا يَسْمَعُونَ فِيهَا لَغْوًا وَلَا كِدَابًا
 « lo, for the pious is a refuge, gardens and vineyards, and full-bosomed maids of their own age, and a full cup. There they hear neither foolish nor unbelieving words. »
 (Cf. also the long description Sûr. LXXvi. 11-22, and other passages referred to by Rüling, 55-57). According to later accounts the inhabitants of paradise are of the same age that they were at the time of their death (Perle préc. 57). The Book of the Affairs of the Resurrection (Wolff, 202-207) describes in full detail the appearance of those who dwell in heaven. All are dressed most magnificently, each man with seventy garments, each of which changes its color every hour. The robes of the Hûris are, of course, diaphanous. The inhabitants of the Muḥammedan heaven, unlike the Zoroastrians, eat and drink all manner of dainties, which they exhale in perfume like musk (Wolff, 205-207). The unbridled licenciousness which holds carnival in the Muslim's paradise (Wolff, 202-205) finds, most fortunately, no parallel in the purity of the righteous Mazdayasnians who have passed away, who, in our own

familiar phrase, « neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut Angeli Dei in cœlo » (cf. Bd. xxx. 26).

The wicked soul after its condemnation proceeds to Hell. According to one Zoroastrian account it must cross, just before reaching Hell, a great river, which « is the many tears which men shed from the eyes, as they make lamentation and weeping for the departed » (AV. xvi. 7). The difficulty of crossing this stream, « gloomy as dreadful hell », is in direct proportion to the tears shed by the relatives of the deceased (AV. xvi., Casartelli, § 290, and compare the punishment at the Chinvat bridge of one who mourns to excess, Dk. ix. 17, 4). Perhaps this river, apparently mentioned only by Artâ-i Virâf, caused suffering to pious souls as well, while they were on their way to Paradise, although nothing is said on this subject.

Muhammad according to later accounts disapproved of loud lamentation over the dead, although weeping in moderation was not absolutely prohibited (Wolff, 52-53). According to al-Ghazâli, however, tears shed beside a Muslim's grave distress him, and even prayers offered at his tomb may pain him, and are consequently forbidden (Perle préc. 26).

The Zoroastrian system has four hells to correspond with its four heavens. They are « Evil Thought » (*dušhûmatō*), « Evil Word » (*dušhûxtō*), « Evil Deed » (*dušhûvarštō*), and the « Darkest (Hell) » (*târiktûm*), where Ahriman dwells as a counterpart of Ormazd in Garôtmân (Yt. xxii. 33, Mkh. vii. 20-21, Casartelli, § 289). Other Pahlavi texts differ slightly, and we read of three hells only, « the ever-stationary of the wicked », « the worst existence », and « the home of the Lie », which forms « the populous abode of all darkness and all evil »

(Dd. xxxiii. 2-4). In Hell there is « darkness so gloomy that it is necessary to hold by the hand ; and such stench that everyone whose nose inhales that air, will struggle and stagger and fall ; and on account of such close confinement no one's existence is possible ; and everyone thinks thus : 'I am alone' ; and when three days and nights have elapsed, he says thus : 'The nine thousand years [before the resurrection and the purification of hell] are completed, and they will not release me ! » (AV. xviii. 7-11, cf. also Aog. xxviii., AV. Liv. 4-11, Bd. i. 3, xxviii. 47, Dd. xxvii., Mkh. vii. 50-51, Casartelli, § 297).

In the earlier period of Muḥammedanism only one hell seems to have been supposed to exist, and this was called by many names (Rüling, 27-28). In the Qu'rân hell is described as merciless and terrible, e. g. Sûr. Lxxiv. 28-29 : لَاذْتَبَقِي وَلَا تَدْرُ لَوَاحَةً لِّلْبَشَرِ : « it leaveth naught remaining, and letteth naught escape, consuming men », Sûr. Lxxxvii. 13 : تَمَّ لَا يَمُوتُ فِيهَا وَلَا يَحْيَا : « then he shall not die therein, neither shall he live. » Hell was later divided into seven parts to correspond to the seven heavens, and in each division a separate class of the damned was confined (Wolff, 159-160, Thousand Nights and a Night, 495, tr. Payne, v. 72, Rüling, 62). Darkness and stench are occasionally mentioned as hellish conditions, although they are far less important in the Muḥammedan than in the Zoroastrian system. Thus, on the day of resurrection the faces of the blessed are bright, white, and glowing, while the faces of the lost are black and dark (Wolff, 121, 167, Rüling, 15).

Those who have been guilty of sensuality and the far more heinous sin of wine-drinking exhale from their

mouths and sweat an odor so foul that « it torments the folk awaiting judgment, so that they cry to God for help against the stench » (Wolff, 175, Perle préc. 46, Rüling, 54).

The torments of hell are described at length both in the Zoroastrian and in the Muḥammedan eschatological treatises, but it is noteworthy that the same sins do not receive the same punishments in both systems. It seems probable, therefore, that the coincidences about to be stated are accidental rather than borrowed.

In the Iranian texts there is a curious lack of order in sins and their penalties, for the same sin may be punished in different parts of hell with various tortures, or the same torment may be inflicted for several different crimes (cf. Casartelli, § 295). It will suffice here to consider only those penalties of hell which seem sufficiently close to afford true parallels in both religions

According to the *Arṭâ-i Virâf Nâmak*, the most complete Iranian text on eschatology, the souls of tyrants and misers are flogged with darting serpents and trampled by demons (xxvii., xxxi.). In like manner in the Muḥammedan hell the lost soul (اعداء الله « foes of God ») is manacled with a Satan and is thrown on its face to the ground, where angels beat it with iron clubs (Wolff, 162, cf. the Persian painting reproduced by Conway in the *Cosmopolitan*, May, 1888, p. 178), while the same fate befalls those who have slumbered past the hour of prayer (de Vaux, 23-24).

The wicked soul according to both faiths is exposed to constant terror and pain from the attacks of loathsome creatures (*Av. xrafstra*), serpents, dogs, and the like. Such was the punishment in *Arṭâ-i Virâf*'s vision inflicted

on those guilty of unnatural sin (xix.), « defrauders of their God and religion » (lvi.), slanderers (LXvi.), unfaithful wives (Lxix.) and their seducers (Lxxi.), sorceresses (Lxxxix.), or profane (xc.), and for injury or neglect of the sacred elements fire and water (xxxvii.).

The Muḥammedan Book of the Affairs of the Resurrection tells us that « Hell has serpents as thick as the neck of Bactrian camels and scorpions as large as the mules of this world ». These reptiles seize upon and torment the lost trying to escape from hell-fire (Wolff, 155, 168, 176, Thousand Nights and a Night, 487, tr. Payne, v. 59-60, cf. Scherman, 43). There is, however, a vast variety of torture, as the Qu'rân says (Sûr. XLvi. 18, cf. vi. 152) :
 وَلِكُلِّ دَرَجَاتٍ مِمَّا عَمِلُوا وَلِيُؤْفِقَهُمْ أَعْمَالَهُمْ وَهُمْ لَا يُظْلَمُونَ « and for all are there gradations according to what they have wrought, and verily he [God] shall repay them their works, and they shall not lack justice. » In the Parsi vision women who have made excessive lamentation for the dead have their heads cut off in hell, while their tongues continue wailing (AV. LVii.). We may perhaps compare with this punishment the plight in which the sixth class of the damned, liars or impenitent, are to rise from their tombs at the Resurrection according to Muḥammedan belief. « They are awakened from their graves with their throats cut from their necks » (Wolff, 112. مقطوعة الحلقيم من الألفية).

In the Iranian account the wife who had scorned and insulted her husband « ever stretched out her tongue on her neck » (AV. xxvi.). A like punishment seems destined for slanderers who form the tenth class of the lost in the Muḥammedan system, for their tongues are said to come

out of their necks (Wolff, 109 *ألسنتهم من قفاهم*). Somewhat similar is the fate of theologians whose deeds are not in harmony with their words. They gnaw their own tongues which hang down over their breasts, while saliva dribbles from their mouths (Rüling, 54, cf. Wolff, 106).

Akin to this torture is the excision of the tongue. This in Iranian theology is the doom of the unjust judge, the unfaithful wife, or the sorceress, or of her whose « husband and master was much troubled by her tongue », as well as of « the souls of that wicked man and woman, who, among the living, spoke much falsehood and profanity, and deceived their own souls » (AV. LXXIX., LXXXI., LXXXII., XCVII.).

The Book of the Affairs of the Resurrection states that the seventh class of the lost, who refused to profess their belief (*يمنتعون من الشهادة*) and died impenitent, must arise tongueless with blood and matter flowing from their lips (Wolff, 112, Indian parallels given by Scherman, 41-42).

A punishment more horrible still is the extraction of the vitals, the fate according to Artâ-i Virâf of the woman who deals in poisons and opium (AV. LXXXIV.). In Muhammedanism the fourth class of the damned, who have been dishonest in trade and died impenitent, come forth at the Resurrection with entrails dragging on the ground and blood and fire pouring from their mouths (Wolff, 111).

One remarkable difference between the hells of the two religions is in the role played by fire. The hell of Islâm is essentially fire unquenchable, and its denizens are « fuel for hell » (Sûr. LXXII. 15, *وَأَمَّا الْقَاسِطُونَ فَكَانُوا لِجَهَنَّمَ حَطَبًا*, cf. Wolff, 154-158, Rüling, 29-50). In the Parsî inferno, on the contrary, fire is mentioned but seldom, and it is

a region of cold as well as of heat (AV. xviii. 3-4, lv, 1, Bd. xxviii. 47, Mkh. vii. 27-28. Cf. also the Indian Yama's hell, Scherman, 35). This is quite natural in view of the sanctity of fire in Irân. It is, nevertheless, occasionally employed in the Zoroastrian hell as a punishment. Thus, women who destroyed their unborn children or prepared food during periods of ceremonial uncleanness stand on molten brass in addition to other torments (AV. lxxv., lxxxvi.). The Qu'rân mentions molten brass as a torture of hell in Sûr. lv. 35 :

يُرْسَلُ عَلَيْكُمَا شَوْاظٌ مِّنْ نَّارٍ وَنُحَاسٌ فَلَا تَنْتَصِرَانِ

« there shall be sent on you flame from fire and molten brass, neither shall ye defend yourselves ». Again, in the Muḥammedan hell men are found wearing sandals of fire while their brains are boiling and their ears and teeth are burning coals and Kâfirs are robed in molten brass (Wolff, 156-157, 145. Cf. also the Indian Mahârâurava-hell, whose floor is brass glowing from the unquenchable fire beneath, Scherman, 35). Artâ-i Virâf saw a similar torment inflicted on a gallant of married women, who was thrust into a brazen caldron and cooked continually (AV. lx.), while in Muḥammedan belief wine-drinkers are confined in a fiery chest for a thousand years (Wolff, 176).

The lost souls have food and drink suitable to their lot. The Gâthâs allude to this more than once. Thus Ys. xxxi. 20 :

سٔرٔ سٔ سٔ سٔ سٔ سٔ
 سٔ سٔ سٔ سٔ سٔ
 سٔ سٔ سٔ سٔ سٔ

دوسو داندان گدو و داندان گدو و داندان گدو
 و داندان گدو و داندان گدو و داندان گدو

« whosoever comes over to the righteous,
 for him hereafter will be spared
 the long duration of misery and darkness,
 the evil food and woeful words —
 such is that life to which, O ye wicked,
 your conscience through your own deeds will lead you »
 (tr. Jackson, cf. also Ys. liii. 6, Yt. xxii. 56), or again
 Ys. xlix. 11 :

دوسو داندان گدو و داندان گدو و داندان گدو
 و داندان گدو و داندان گدو و داندان گدو

دوسو داندان گدو و داندان گدو و داندان گدو
 و داندان گدو و داندان گدو و داندان گدو
 و داندان گدو و داندان گدو و داندان گدو

« the souls do meet tyrants of evil deed and word and
 creed and mind, and wicked, with horrid food ; veritable
 members shall they be of the household of the Lie ».

In a similar vein the Pahlavi texts declare that the
 « food is brimstone, and of succulents, the lizard and
 other evil and wretchedness » (Bd. xxviii. 48, cf. Casar-
 telli, § 297). The Artâ-i Virâf Nâmak, like the Gâthic
 passage, Ys. xxxi. 20, repeatedly mentions the filth which
 the damned are forced to eat and drink. Muḥammedan
 eschatology describes the lost as drinking boiling water or
 the matter flowing from their wounds, and as eating the
 fruit of the hell-tree Zaqqûm, which burns the stomach

like boiling water or molten brass, and thorns which never satisfy the starving soul (see the passages referred to by Rüling, 30, Wolff, 170-171, 158).

The Iranians regarded hell simply as a means of purification. Eternal punishment is not a dogma of Zoroastrianism. It is true that the souls of the wicked « until the resurrection and future existence must be in hell, in much misery and punishment of various kinds » (Mkh. ii. 193), but they are destined to reach heaven at last. « When they have undergone their punishment at the renovation of the universe, they attain, by complete purification from every sin, unto the everlasting progress, happy progress, and perfect progress of the best and undisturbed existence » (Dd. xiv. 8, cf. Bd. xxx. 31-32, Dd. xxxii. 10-16, Dk. ix. 17, 6, Casartelli, §§ 311-314) (1). According to Muḥammedanism the torments of hell are eternal only for the Kâfirs or infidels. Muslims, even though they have fallen into hell on account of grievous sins are pardoned when the Prophet intercedes with God on their behalf, and they enter Paradise after a period of punishment, which must be at least a thousand years. They are not equal, however, to their co-religionists who have never fallen into condemnation, but bear written on their brows the words : « these are the freedmen of the Merciful, that were denizens of hell » (هُؤْلَاءِ الْجَهَنَّمِيِّينَ عِتْقَاءَ الرَّحْمَنِ), until Allâh in answer to their entreaties wipes the brand away (Wolff, 177-181, Perle préc. 78-79, 81-84, Rüling, 60-61).

(1) On the passage Mkh. xl. 31, « and the bridge and destruction and punishment of the wicked in hell are for ever and everlasting », see West's note ad loc., SBE, xxiv. 81, n. 4, Casartelli, § 301, Windischmann, Zor. Stud., 232.

The Mazdayasnians recognized a place intermediate between heaven and hell, called Hamēstagān (« the ever-stationary »). This is the home of souls whose good and evil deeds exactly counterbalance, and here they remain in the same position till the day of resurrection, suffering no pain except « cold or heat, from the revolution of the atmosphere » (Bd. vi., Mkh. vii. 18, xii. 14, Sls. vi. 2, cf. also Roth, ZDMG. xxxvii. 225-229, de Harlez, *ibid.*, xxxvi. 627-631, BB. ix. 294-299, IF. Anz. iii. 169-170, Casartelli, §§ 302-305). The later Pahlavi treatise of the Dāṭistān-i Dēnik assigns one part of Hamēstagān to souls whose good deeds slightly preponderate and another to those whose evil acts somewhat outweigh their righteous ones. It speaks therefore of « the ever-stationary of the righteous » (xxiv. 6) as well as of « the ever-stationary of the wicked » (xxxiii. 2).

Muḥammedanism also was confronted with this problem, although it concerns itself with Muslims alone. There seems to be an allusion to this in the Qu'ran, Sūr. vii. 44-45 (cf. Rüling, 57-58) where it is said of the

« companions of the elevation » (أَصْحَابُ الْأَعْرَافِ) وَيُنْتَهَمَا :

حِجَابٌ وَعَلَى الْأَعْرَافِ رِجَالٌ يَعْرِفُونَ كُلًّا بِسِيمَاهُمْ وَنَادُوا أَصْحَابَ الْجَنَّةِ
 أَنْ سَلَامٌ عَلَيْكُمْ لَمْ يَدْخُلُوهَا وَهُمْ يَطْمَعُونَ وَإِذَا صُرِفَتْ أَبْصَارُهُمْ

« and between them is a veil, and on the elevation are men recognizing all by their marks, and they cry out to the companions of the garden : Peace be unto you, but they do not enter in, although they desire it. And when their glances are turned toward the companions of the fire

they say : O Lord, assemble us not with the people of the unrighteous. » According to al-Gazali (Perle préc. 79-80) one whose sins exactly equal his virtues is bidden by God to borrow some small merit from a more fortunate soul that the scale may be depressed in his favor. The Book of the Affairs of the Resurrection has yet another solution, for it says that « the souls of the faithful over whom guilt and grievances depend float in the air, coming neither to paradise nor to heaven (لا تصل الى الجنة ولا الى السماء) till guilt and grievance be taken from them » (Wolff, 85).

The belief in the Day of Judgment is a marked tenet both of Zoroastrianism and Muhammedanism (Hübshmann, 225-258, Jackson, Bibl. World, viii. 155-163, Rüling, 9-27, 44-62). The oldest portions of the Avesta voice this conviction. Thus Ys. xl.iii. 5 (cf. also 7 and 9) :

دندون پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن
 پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن
 پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن
 پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن
 پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن

« then did I think thee holy, O Mazda Ahura, when first I saw thee at the birth of the world, when thou establishedst deeds and words with their recompense, evil for the evil, but good reward for the good, through thy virtue at creation's final change [at the Last Day]. »

This passage is echoed by Ys. xl. viii. 1 :

پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن
 پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن پوهن

«اذا جاء يوم الدين والذين آمنوا وعملوا الصالحات
 هم فيها هم مكرمون»

« if in time to come Righteousness shall conquer the Lie, when in immortality those things are to come to pass which were called false both by demons and men, then because of thy mercies [our] invocation shall increase for thee, O Lord. »

There are, however, radical differences in the conception of the last day in the two religions. The Masdayasians looked forward with hope and trust to the third millenium, when the Savior (Av. *saošyant*, Phl. *sôšyâns*), the third spiritual and miraculously begotten son of Zarathushtra, should appear. Gradually, in the conflict now going on between Ormazd and Ahriman, evil will have been subdued, so that, even when Ukhshat-nemah, the second millenial prophet, comes, « two-thirds in the land of Irân are righteous and one-third wicked » (Dk. vii. 9, 13). Then, when men shall have become so spiritualized in their preparation for the judgment that « for ten years before Sôshyâns comes they remain without food and do not die » (Bd. xxx. 3, cf. Dk. vii. 11, 4), the Savior will appear to wage the final battle against the powers of darkness as described in Yt. xix. 89-96 (tr. Jackson, *Bibl. World*, viii. 158-160).

The doctrine of Islâm concerning the signs preceding the last day is far different. Here all is horror and terror. None but God knows when the appointed day is to come,

سُبْحَانَ الَّذِي لَمْ يَكُنْ لَكُمْ حَافِظًا وَمَا يَدْرِي أَيُّ نَجْمٍ سَاقِطٌ لَكُمْ يَوْمَ الْقِيَامِ
 وَتَبَارَكَ الَّذِي لَهُ مُلْكُ السَّمَاوَاتِ وَالْأَرْضِ وَمَا يَسْتَوِي
 سُبْحَانَ الَّذِي فِي يَدَيْهِ حِمَارُ الْعَالَمِينَ وَالَّذِي اجْتَنَبَهُ النَّاسُ كِبَارًا
 سُبْحَانَ الَّذِي عِنْدَهُ عِلْمُ السَّاعَةِ وَالَّذِي ترْجِعُونَ

« and exalted is he

who hath the kingdom of heaven and earth and what is between them, and the knowledge of the hour, and before whom ye shall be assembled » (cf. Ruling, 12, 50). In sharp contrast to this view stands the definite time assigned to this great event by Zoroastrianism (Casartelli, §§ 506-508). The judgment is to be announced by a blast of Israfil's trumpet, or according to one passage in the Qu'rân, Sûr. xxxix. 68, by two blasts. Then distress will seize mankind, and the sun, moon, and stars as well. This is stated in the Qu'rân itself, Sûr. xxxix. 68 (cf. the other passages referred to by Ruling, 11-15) : وَنُفِخَ فِي الصُّورِ وَهَبَّتْ مِنْ فِي السَّمَوَاتِ وَمَنْ فِي الْأَرْضِ إِلَّا مَنْ شَاءَ اللَّهُ

« and a blast shall be blown on the trump, and whoso is in heaven or on earth shall faint, except those whom God shall desire (not to faint) ; then shall be blown a blast again, and behold, they shall arise and look up. » So great will be the terror that « no living creature will remain on the seven earths, or in the seven heavens, or on the Throne » (Perle préc. 54, cf. Wolff, 92-95).

With the coming of the Sôshyant in the Parsi system the second advent of Jesus to slay Antichrist (Ruling, 45-46, cf., however, 11), or the coming of the Mahdi, a descendent of the Prophet, who is to convert all Jews and Christians to Islâm (Darmesteter, *The Mahdi past and present*, New York, 1885) may be compared.

We must note, however, that the Mahdi is to come when the world is full of misery and sin and that he is to die forty days before the Resurrection (Ruling, 48-49),

which contrasts sharply with the Zoroastrian spirit. The ten years fasting described in the passage Bd. xxx. 5, quoted above, is possibly comparable to the forty years' abstinence from meat or drink to be undergone by souls after the second sounding of Israfil's trump (Wolff, 119).

On the Last Day the mountains will disappear and the most intense heat prevail. According to Bd. xxx. 18-20 the (evil ?) star Gôchihar will fall from heaven and distress the earth. Then the heat will melt the metal in the world and this fiery tide will sweep over the land to purify it and to cleanse the souls of all men from their sins (cf. also Dd. xxxvii. 109-110, Casartelli, § 511, Jackson, *Iranische Religion*, Chap. ix., in Geiger and Kuhn's *GPh.*, ii. 685-687, read in proof-sheets). After these events « this earth becomes an iceless, slopeless plain ; even the mountain [Chakâṭ-i Dâitîk], whose summit is the support of the Chînvar bridge, they keep down and it will not exist » (Bd. xxx. 33 cf. also Plutarch, *Ir. et Os.* 47). Muḥammedan eschatology likewise teaches that the mountains are to be levelled at that time. Thus in the

Qu'rân xx. 105-106 we read : وَيَا أَلْوَيْنَكَ عَنِ الْجِبَالِ فَقُلْ
يُنسِفها ربِّي نُسفاً فَيَذرها قاعاً صَفْصَفاً لا تَرى فيها عوجاً ولا أمثاً

« and they will ask thee concerning the mountains. Say : My Lord will crush them and leave them a desert plain ; thou wilt not see among them inequality or depression » (cf. also Rüfing, 13, 52, Wolff 97-98, Perle préc. 34, 38). Then, too, the sun will be brought within arm's length of the earth, so that its heat will be seventy times greater than usual (Perle préc. 48-49, Wolff, 125).

The firm belief of the Zoroastrians in the resurrection

of the body is too well known to require more than a mention. During the fifty-seven years of the rule of Sôshyans the resurrection of all mankind will take place, beginning with Gâyômarç and the primeval pair Mâshya and Mâshyôî. Then all the souls will gather together and « everyone sees his own good deeds and his own evil deeds ; and then, in that assembly, a wicked man becomes as conspicuous as a white sheep among those which are black » (Bd. xxx. 10). After this the righteous will depart to heaven (*gârôtman*), and the wicked will be tortured three days in hell. All souls must furthermore pass through the flood of molten metal already mentioned. This seems to be warm milk to the good, but it is molten metal indeed to the bad. After this ordeal, the souls of those whom sin had parted from each other are reunited for ever in heaven (Bd. xxx. 4-23, Dd. LXXV. 4).

In Muḥammedan belief, as noted above, no living creature survives the first blast of Israfil's trump. When God determines to make the final judgment, he restores to life Israfil, Gabriel, Michael, and Azrail, and other angels, together with Muḥammad himself. Allâh then causes water كَمِيَّ الرَّجَالِ to rain forty days. This revivifies all creatures and Israfil is commanded to blow a second time, to summon the souls to the final judgment. They appear joyous or sad according to their deeds done in the body, and according to the consequent pleasure or pain which they have experienced in their tombs. This is stated

in the Qu'rân also, e. g. Sûr. LXXX. 58-42 : وَجْهٌ يَوْمَئِذٍ

مُسْفِرٌ صَالِحَةٌ
مُسْفِرَةٌ مَسْتَبْشِرَةٌ وَوَجْهٌ يَوْمَئِذٍ عَلَيْهَا غَبْرَةٌ تَرَهَقَهَا قَتْرَةٌ أَوْلَادِكَ هُمْ

الكفرة الفجرة « on that day faces shall be bright, laughing,
 and joyous, and on that day there shall be faces with dust
 upon them, and dirt covering them ; these are they who
 are infidels and wicked », for Sûr. iv. 41 declares : يعرف
 العجرون بسيماتهم « the wicked shall be known by their signs »
 (cf. also Rüling, 14-16, 52-58, Wolff, 99-155, Perle préc.
 36-48). The judgment now follows according to the
 Muḥammedan system, whereas each Mazdayasnian is
 supposed to undergo a double examination, one soon
 after death, and the other at the final renovation of the
 universe.

After the final judgment there is to be a new earth. In
 the Zoroastrian system hell, after it has been purified, is
 brought back « for the enlargement of the world ; the
 renovation arises in the universe by his [Ahura Mazda's]
 will, and the world is immortal for ever and ever-lasting »
 (Bd. xxx. 52). The sun, moon, and stars still shine over
 this earthly paradise, although the world itself gives light
 and all creatures on it are radiant. A similar idea is found
 also in the Book of the Affairs of the Resurrection, where
 the seven heavens and the seven earths vanish at the Last
 Day and are transformed into gardens of paradise (Wolff,
 185-186).

Thus the faith of Iran left its impress on the religion
 which drove it from its home. Certain parallels which I
 have suggested here have analogues in Christianity as
 well. Some features of Islâm upon which I have touched
 are doubtless drawn jointly from Christianity and Zoroas-
 trianism. Others may well have been obtained directly
 from Persia. Nor is the influence of Zoroaster's faith on
 Muḥammedan belief yet dead, despite persecution and

exile. The Shia'h sect, predominant in Persia, and the mystic Sufis derive their origin in great part from the teaching of Zarathushtra's disciples, although the Sufis have mingled with their belief tenets of the Vedânta philosophy of India (Ethé, *Morgenl. Stud.*, 95-96, *Mystische Poesie ... der Perser*, 5, *G1Ph.* ii, 271-272, cf. Horn, *ibid.*, 554, Omar Khayyam, tr. Payne, notes, *passim*. Against this Brockelmann, *Gesch. der arab. Lit.* i. 197-198). The followers of the Prophet indeed quenched many a sacred fire burning in honor of Ahura Mazda, but in their creed they adopted, involuntarily, element after element of the lofty doctrines of the very Parsis whose bodies they had slain.

Since this article was written the able studies of Söderblom, *La Vie Future d'après le Mazdéisme*, Paris 1901, and of Böklen, *Verwandtschaft der jüdisch-christlichen mit der Parsischen Eschatologie*, Göttingen, 1902, have appeared. Söderblom intentionally omits references to Muḥammedanism (cf. p. 521, 152-153, 296). Böklen, on the other, hand, has frequent allusions, never however in detail, to Parsi parallels in Islâm (pp. 10, 15, 50-51, 58, 42-44, 56-58, 60-61, 68, 111, 115, 117, 144). In this admirable and sober monograph of Böklen's I am glad to note some supplementary parallels, overlooked by me, on pp. 41, 58-59, 127. Reference should also be made to Bousset, *Himmelsreise der Seele*, *Arch. f. Religionswiss.* iv., especially 155-169, and to Modi's important translation of the thirty-ninth chapter of the Great Iranian *Bûndahishn* (cf. West, *G1Ph.*, ii. 102), which treats « of the Chinvarhar [i. e., the Chinvat Bridge] and the souls of the departed », Bombay, 1902. Proof-sheet addition.]

Princeton University.

LOUIS H. GRAY.

LES TEMPLIERS DE L'ANCIEN MEXIQUE

ET LEUR ORIGINE EUROPÉENNE.

Les derniers des émigrants qui introduisirent dans l'ancien Mexique des notions du christianisme et des hommes Blancs, portaient le nom significatif de *Tecpan-tlaes* (Templiers), qui caractérise fort justement le régime théocratique sous lequel ils vivaient. Ils étaient divisés en trois classes : les *Nonohualcs*, les *Teotlixcs* et les *Tlacochcalcs*, qui prirent plus tard le nom de *Chalcs*, après leur établissement sur les rives et dans les environs du lac de Chalco, dans le haut Anahuac, où ils furent renforcés, en 1504, par l'arrivée de leurs congénères les *Poyauhtecs* et les *Panohuayantlaes* (1). Leur berceau était *Tlapallan Nonohualco* ou *Tlapallan Chicomoztoc*, dont le nom, dit Chimalpahin (2), leur historien national, s'est changé en celui de *Nonohualco Tzotzompa Quinehuayan*. Le *Codex Tellerianus* (3) et le *Codex Vaticanus n° 3738* (4) citent les Nonoalcs

(1) *Annales* de Domingo Francisco de San Anton Muñon CHIMALPAHIN Quauhtlehuanitzin, 6^e et 7^e relations (1258-1612), publ. et trad. par R. Siméon. Paris, 1889, gr. in-8, p. 48.

(2) Id., *ibid.* p. 29, 37.

(3) Dans le t. I des *Ant. of Mexico* de Kingsborough, facsim, part. III, pl. I ; Explic. en espagnol, t. V, p. 147.

(4) Dans le t. II de *Ant. of Mexico* de Kingsborough, facsim. pl. 91 ; Explic. en italien, t. V, p. 205, où il est dit que ces tribus émigrèrent en l'an II roseau, correspondant en partie à 1194 et à 1195.

parmi les tribus qui sortirent de Chicomoztoc et qui sont, avec eux, les Olmecs-Xicalancs, les Cuextecs, les Totonacs, les Couixes, les Michuacs, les Chichimecs. Le nom de cette localité signifie *Aux sept cavernes, grottes ou cryptes* (1). Il est appliqué tantôt au premier point de départ des émigrants ou bien à l'une de leurs stations (2), tantôt aux embarcations sur lesquelles ils avaient traversé l'Océan (3), ou aux cavernes, au nombre de sept (4), où les émigrants établissaient temporairement leurs oratoires (5). Les Chicomoztoc dont parle Chimalpahin étaient situées à l'est de l'Océan Atlantique, puisqu'il les identifie avec *Tlapallan*, qui signifie *Dans la mer de l'Est* (6). Il ne peut y avoir de doute sur leur situation orientale par rapport à l'Amérique, car après avoir quitté Tlapallan, traversé

(1) En nahuatl *chicome*, sept, *oztotl*, caverne, apocopé pour recevoir la suffixe *co* ou *c*, à ; en espagnol : *siete cuevas*.

(2) Explicat. du *Codex Tellerianus* et du *Codex Vaticanus*, n° 3738, dans le t. V de Kingsborough, p. 147, 205 ; — Motolinia, *Hist. de los Indios*, prol. p. 7, du t. I de *Coleccion de documentos para la historia de México*, édit. par J. G. Icazbalceta. Mexico, 1858, gr. in-8 ; — Fr. Lopez de Gomara, *Conquista de Méjico* dans *Historiadores primitivos de Indias*, édit., par E. de Vedia, Madrid, 1877, gr. in-8, p. 432 ; — D. Duran, *Hist. de las Indias*, Mexico, 1867, in-4, t. I, p. 9, 219-220 ; — J. de Acosta, *Hist. natural y moral de las Indias*, L. VII, ch. 2, p. 150 du t. II, Madrid 1792 pet. in-4 ; — G. de Mendieta, *Hist. ecclesiástica indiana*, édit. par J. G. Icazbalceta, Mexico, 1870, in-4, p. 145 ; — J. de Torquemada, *Monarchia indiana*, 2^e édit. 1723, in-4 ; L. I, ch. 11 ; L. II, ch. 2 ; L. III, ch. 18, p. 31, 79, 278 du t. I ; L. VI, ch. 19 et 41, p. 38, 77 du t. II.

(3) B. de Sahagun, *Hist. gén. des choses de la Nouvelle Espagne*, trad. par D. Jourdanet et R. Siméon, Paris 1880, gr. in-8, prol. du L. I, p. 9.

(4) Comme certaines églises réunies dans quelques villes des pays gaéliques. (*Hist. beati Reguli* dans *An Enquiry into the history of Scotland* de J. Pinkerton, nouv. édition, t. I. Edinburgh, 1814, in-8, p. 461 ; — E. W. Robertson, *Scotland under her early Kings*, Edinburgh, 1862, in-8, t. I, p. 337).

(5) Sahagun, L. X, ch. 27, p. 677.

(6) E. Beauvois, *La Tula primitive, berceau des Papas du Nouveau Monde*, dans *Le Muséon*, n° 2, avril, 1891, Louvain, in-8, p. 216-217.

la vaste mer et remonté une grande rivière [le Saint-Laurent ?], les Nonohualcs Tlaochcalcs retournèrent vers l'Est et eurent à passer de nouveau le grand Océan pour gagner une station transatlantique, d'où ils partirent pour le Mexique (1). On sait de plus, par une tradition des peuples mayas, que les Nonovalcs établis sur les rives de l'Océan furent dépouillés de leurs embarcations par les ancêtres des Cakchiquels qui émigraient en se dirigeant de l'Est vers l'Ouest (2), c'est-à-dire de l'Ancien vers le Nouveau Monde.

Le traducteur de Chimalpahin n'a pas essayé d'expliquer les noms de *Tzotzompa Quinehuayan*, apposés à celui de Nonohualco. Le premier, qu'il n'a pas fait figurer dans son *Dictionnaire de la langue Nahuatl*, est peut-être une transcription erronée de *tlatzompa*, à la fin, à l'extrémité (3), ou bien la première syllabe est une reduplication de la seconde, pour renforcer le sens du mot et lui donner la signification tautologique de *fin finale*. On est confirmé dans cette opinion par l'analyse de *Quinehuayan*, où l'on trouve le participe *quinehuac*, non atteint, avec la suffixe locative *yan*, le tout signifiant : *au pays non atteint*, inaccessible pour les descendants dégénérés des Nonohualcs. —

(1) Chimalpahin, 7^e relat. p. 38.

(2) *The Annals of the Cakchiquels*, texte et trad. par D. G. Brinton, Philadelphie. 1885, in-8, p. 82. — Il est dit également dans le *Livre de Chilan Balam de Mani (The Maya Chronicles)*, texte et trad. par D. G. Brinton, *ibid.*, 1882, in-8, p. 95), que les ancêtres des Mayas, partis de leur maison de Nonoval, se rendirent dans l'Ouest, en s'éloignant de Zuiva dans le pays de Tula (Tulapan). Un autre peuple de l'Amérique centrale, les Quichés se souvenaient aussi de l'origine estatlantique de leurs ancêtres, venus des Sept Grottes (*Vukub Pek*) de *Tulan Zuiva* ou *Tulan Civan*, comme nous l'avons plus amplement exposé dans *La Tula primitive*, p. 221-226.

(3) Rémi Siméon, *Dict. de la langue nahuatl*. Paris 1885, in-4, p. 669 ; — Mendieta, *Hist. eccl. indiana*, p. 309 ; — Torquemada, *Mon. ind.* L. XVI, ch. 27, p. 201 du t. III. — Cfr. l'expression *Ultima Thule*.

Il est plus difficile d'expliquer le nom de ceux-ci et celui de leur pays *Nonohualco*, qui s'écrit aussi *Onohualco* (1). Le Dr Brinton (2) dérivait ce dernier, de *onohua* (on est couché) et le rapprochait de *onohuayan* (lieu habité) (3). En y ajoutant la préfixe possessive *no* (mon, ma) et en substituant à *co* la suffixe *catl*, au pluriel *ca* (gens), on peut rendre *Nonohualcs* ou *Onohualcs* par *gens de ma résidence* ou *résidents*. Quant à *Tecpantlacs*, c'est la forme francisée, au pluriel, du nahua *Tecpantlaca*, composé de *tecpan* (pavillon de seigneur, palais, temple), qui vient lui-même de *tecuhtli* ou *tecujo* (4) seigneur, de *pantli* (5), pavillon, mur, et de *tlacatl*, personne, au pluriel *tlaca*. Il peut donc être rendu littéralement par : *Gens de la maison du seigneur*, ou *Gens du temple*. C'est dans cette dernière acception que doit être pris le nom des *Tecpantlacs* (6), puisque le *tecpan* où ils servaient était celui du dieu Tezcatlipoca ; et ce temple, ou du moins l'un de ceux qui étaient consacrés à ce dieu, portait le nom caractéristique de *Tlacochealco* (7)

(1) Sahagun (L. X, ch. 29, p. 678 de la trad.) entend par *Nonoalca* les riverains de la mer de l'Est, ou en d'autres termes les habitants du Yucatan, de Campêche et de Tabasco. contrées que Torquemada (L. III, ch. 7, p. 256 du t. I) nomme *Onohualco*.

(2) *Ancient nahuatl poetry*, texte et trad. Philadelphie 1887, in-8, p. 174.

(3) The derivation is probably from *onoc* to lie down, *onohua* to sleep, *onohuayan* a settled spot, an inhabited place ; the *co* is postposition (Brinton, *loc. cit.* p. 174 ; Cfr. *nonoyan*, place of residence, — *ibid.* p. 66).

(4) D'où le nahua *tecpilli*, fils (pilli) de seigneur (tecuhtli), ou noble.

(5) Ecrit aussi *pamilt* ou *panilt*, dont la double signification de *bannière* et *bâtiment* est on ne peut mieux rendue par le français *pavillon*.

(6) Chimalpahin, 7^e *Rel.* p. 25-26.

(7) Composé nahua de *tlacohtli* apocopé, trait, flèche, et de *calli* apocopé, maison, avec la suffixe locative *co* à. pour désigner le lieu (*Tlacochealco*) ; ou bien *catl*, au pluriel *ca*, pour désigner les personnes attachées à ce lieu (*Tlacochealca*) ; le tout signifiant dans le premier cas : *A la maison des traits* ou *des armes*, et dans le second : *Gens de la maison des armes*, en latin *milités*.

(A la maison des flèches ou arsenal). A la différence de *teopan* (de *teotl* dieu et *pantli*) qui signifie exclusivement *Maison de seigneur céleste*, *teopan* cumule le même sens (*Maison du dieu* Tezcatlipoca) avec celui de *Maison de seigneur terrestre* (le *Grand, Maître* des Templiers). Il rend donc avec une étonnante précision le nom de l'édifice particulier d'après lequel furent appelés les premiers Templiers. Selon une remarque de Jacques de Vitry (1), le berceau de leur ordre n'était pas le *Templum Domini* (ou basilique de Jérusalem) (2), mais bien le *Templum Militie* (ou partie du Palais royal de la ville Sainte). — Si l'on préférerait donner à *teopan* le sens de *palais*, on lui trouverait de nombreux parallèles dans les documents relatifs aux Templiers où *palatium* désigne tantôt la partie du *Palais Royal* de Jérusalem qu'occupaient les Templiers primitifs (3) et qui fut longtemps le chef-lieu de leur ordre ; tantôt, dans leurs principaux couvents, la grande salle de réception, servant de refectoire et flanquée de dortoirs pour les hôtes (4). De même *Tlacochealco*, d'où le nom d'une fraction des Tecpantlacs, correspond assez bien

(1) In templo Domini abbas et canonici regulares. Et sciendum est quod aliud est *Templum Domini*, aliud *Templum Militie* : isti clerici, illi milites. (*Historia Orientalis*, L. III, ch. 12, dans *Thesaurus novus anecdotorum* par E. Martenne et U. Durand, p. 278 du t. III, Paris 1717, in fol.)

(2) Muñoz Camargo (*Historia de Tlaxcala*, édit. par A. Chavero, Mexico 1892 pet. in-4, p. 159) appelle *templarios* les prêtres des temples mexicains.

(3) Quoniam juxta *Templum Domini* in *Palatio Regio* mansionem habent, *Fratres militie Templi* dicuntur. (Guillaume de Tyr, L. XII, ch. 7, cité par Maillard de Chambure, *Règle et statuts secrets des Templiers*, Paris, 1840, in-8, p. 502).

(4) In uno quidem *palatio*, sed melius dicitur *refectorio* (*Règle et statuts*, p. 510 du texte latin ; cfr. texte français, p. 219, 339, 342, 351, 352, 418, 430).

à *domus militie* Templi (1), et *Tlacochealca*, ou sous la forme francisée *Tlacochealcs*, est la traduction du latin *Milites Templi*, *Commilitones Christi*, ou *Fratres Militie Templi*, noms des Templiers de Syrie et d'Europe. Le titre de *Milites*, et son synonyme *equites* (chevaliers), n'étaient donnés qu'aux nobles de naissance, ou bien aux ex-sergents (*servientes*) annoblis pour leurs services (2) ; c'était la classe aristocratique de l'ordre, qui comprenait aussi des prêtres réguliers et séculiers, ainsi que des laïques, même mariés (3).

La même division tripartite fut conservée chez les Tecpantlacs ou Templiers du Mexique, qui comprenaient, comme nous l'avons vu : 1° les *Tlacochealcs* dont les plus simples même (*macehualtin*) étaient considérés comme supérieurs à tous les seigneurs et nobles, respectés à cause de leur dieu Tezcatlipoca et exempts de tout travail et tribut (4) ; 2° les *Teotlixcs* ou messagers de Dieu (5), cor-

(1) H. Prutz, *Entwicklung und Untergang des Tempelherren Ordens*, Berlin, 1888, gr. in-8, p. 261, 264, 265, 282, 286, 289, 290, 291, 297, 298, 299, 303, 304, 310, 311, 312, 311, 315, 326. — Maillard de Chambure, *Règle*, p. 333.

(2) Maillard de Chambure, *ibid.*, p. 247.

(3) Id., *ibid.*, p. 241, 528-9 ; — *Procès des Templiers*, édité par Michelet, Paris 1841, 1851, 2 vol. in-4 ; t. I, p. 591-2.

(4) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 26.

(5) Ce nom se décompose en *teotl* dieu (ou soleil), *ixtli* face et *catl*, au pluriel *ca* gens ; le tout peut être rendu par : *gens* qui sont à la face de dieu, ou par : *gens à face divine* ou à l'image de dieu (cfr. l'anglais *divine* ecclésiastique). — Mais comme l'ambassadeur, le messager est l'image de celui qu'il représente, *ixtli* signifie aussi envoyé, missionnaire, et *teotlixcatl* correspond exactement au grec ἄγγελος, messager, prêtre, et ἀποστολος, messenger. Aussi Torquemada (*Mon. ind.* L. X, ch. 16, p. 265 du t. II) traduit-il *teotlixcalé* par : *ojos del señor de la casa divina* et aussi par *imagen del dios*. — Ailleurs (L. III, ch. 10, p. 260 du t. I) il écrit : « Pretendian pasar adelante, ácia aquellas partes donde sale el sol, y llegar hasta *Teotlixco*. » On voit par le contexte que ce dernier nom est pris dans le sens de Orient, Levant, lieu du soleil.

respondant aux *chapelains* de l'ordre, (qui étaient attachés aux *Magistri* ou qui *desservaient* les églises), ainsi qu'aux *prêtres* séculiers, admis parmi les frères à titre permanent ou temporaire (1) ; 3° les *Nonohuales*, résidents ou conventuels, correspondant aux frères et affiliés, ecclésiastiques ou laïcs, que la *Règle des Templiers* et les autres documents appellent *Fratres residentes* ou *conventuales* (2), *Frères de couvent* ou *de métier* (3), *Hospites* ou *Mansionarii Templi* (4), *Frères casaliers* (5).

On voit par cette rapide énumération que les Templiers transmirent aux Tecpantlacs, non seulement leurs noms sous une forme nahua, mais encore leurs institutions. La date de leur arrivée en Amérique n'est pas bien fixée. Chimalpahin affirme d'un côté qu'ils traversèrent le grand Océan de l'Est (Atlantique) en l'année de *I tecpatl* (silex), c'est-à-dire en 1272 de notre ère, mais il avait dit, sous une date antérieure de 22 ans, que cet événement avait eu lieu à une date peu reculée, seulement 555 ans avant l'année 1629, ce qui nous reporterait à 1294 (6). Il serait assez tentant de donner la préférence à cette dernière alternative : elle nous aiderait à déterminer par quelle voie et à quelle occasion ils firent cette traversée. On lit en effet, dans les *Annales islandaises* (7), confirmées par

(1) Maillard de Chambure, p. 238, 445, 508, 511 ; — Prutz, *Entwicklung*, p. 275. cfr. p. 36-39 ; — Michelet, t. I, p. 612, 644.

(2) Michelet. *Procès*, t. I. p. 215.

(3) Maillard de Chambure, p. 350 ; — Prutz (p. 147, 185) cite, d'après le *Procès*, un certain nombre de frères ou de vassaux des Templiers qui exerçaient les métiers les plus divers, et qui nécessairement étaient sédentaires. — H. de Curzon (*La Règle du Temple*, p. XXII) énumère plus de vingt métiers exercés par des frères du Temple.

(4) Prutz, p. 298-9.

(5) Maillard de Chambure, p. 296.

(6) Chimalpahin, p. 37, 39.

(7) *Islandske Annaler indtil 1578*, édit. par le Dr Gustav Storm, Chris-

la *Saga de Laurent, évêque de Hóls* (1), que les fils de Helgé, Adalbrand et Thorvald, découvrirent le *Nýja Land* (la Terre Neuve) à l'est de l'Islande, et que la même année furent découvertes les *Dúneys* (Iles du Duvet) ; qu'en 1288 ou 1289, un certain Rolf ou Landa-Hrolf (Rollon des Pays ou le découvreur), comme il est appelé dans les Annales de Flatey, fut chargé par le roi de Norvège, Eirik Magnússon, d'explorer cette contrée ; qu'il se rendit en Islande en 1290 pour recruter des compagnons de voyage ; mais il mourut en 1295 (2) et l'on ignore les résultats de sa tentative.

On n'est pas mieux renseigné sur la situation précise du *Nýja Land* et des *Dúneys* ; mais à en juger par l'empressement que le roi de Norvège mit à s'enquérir de ces nouvelles terres, on doit croire qu'elles lui paraissaient être avantageuses et que ce n'était pas la partie orientale du Grœnland, située à la vérité à l'est de l'Islande, mais connue depuis fort longtemps sous le nom peu flatteur d'*Obygds* (Déserts) (3) par opposition à *Grœnland* (Pays vert) et décrite comme inhabitable et presque inabordable (4). Au lieu de chercher ce littoral inhospitalier, on le fuyait. Il est donc rationnel de localiser le *Nýja Land* sur le littoral de l'Amérique anglaise ou peut-être des

tiania, 1888, p. 142, 337, 383-5 ; — *Antiquitates Americanae*, édit. par C. Chr. Rafn pour la Société des Antiquaires du Nord, Copenhague, 1837-1845, in fol p. 263 ; cfr. p. 259-261, 459. — Cfr. P. A. Munch, *Det norske Folks Historie*, 4^e part. t. II, Christiania, 1859, in-8, p. 293-294.

(1) Dans *Biskupa sægur*, édit. par la Soc. de littérat. islandaise, t. II, Copenhague, 1857, in-8, p. 795.

(2) *Antiq. americanae*, p. 263 ; — *Flateyjarbók*, t. III, p. 562-3, Christiania, 1866, in-8 ; — *Isl. Annaler*, 1888, p. 384-5 ; — *Biskupa sægur*, t. II, p. 795.

(3) *Groenlands historiske Mindesmaerker*. T. III, p. 216, 222, 345, Copenhague, 1845, in-8.

(4) *Ibid.*, t. I, p. 140 ; t. II, p. 96-124 ; t. III, p. 224, 253.

États-Unis (1). Peu importe pour notre sujet : il nous suffit d'avoir rappelé que les Scandinaves connaissaient, vers la fin du XIII^e siècle, une Terre-Neuve transatlantique, pour que des Templiers aient pu s'y rendre en 1272 ou 1294, comme encore plus tard, en 1547, un navire du Groenland alla dans le Markland (2), que l'on peut soit identifier avec le Nýja Land, soit placer dans les mêmes parages.

Jusqu'au milieu du XIV^e siècle, l'Europe communiquait plus librement avec le Nouveau Monde qu'elle ne le fit ensuite pendant près de 150 ans, jusqu'aux découvertes des Espagnols : la voie des échelles nordatlantiques n'était

(1) Un grand érudit norvégien, le professeur Gustav Storm, qui ne s'exposera certes pas au reproche d'avoir, par chauvinisme scientifique, exalté les mérites des découvreurs scandinaves, veut absolument (dans *Historisk Tidsskrift*, 2^e série, t. VI, fasc. I, Christiania, 1887, in-8, p. 263-4) prendre à la lettre l'expression : *vestr undan Islandi* (à l'ouest de l'Islande) ; comme si les écrivains du moyen-âge se fussent piqués d'être parfaitement précis dans leurs indications géographiques. Ils s'exprimaient par à peu près. Plus il y a de vague dans leurs assertions, plus il est facile de les concilier. En voici un exemple topique : Tandis que, dans les Annales copiées ou compilées, par H. Høejer, mort en 1615, il est dit que « les fils de Helge cinglèrent vers les *Obygds* du Groenland. » (G. Storm, *Isl. Ann.* p. 70), sans ajouter toutefois que ce fût là le Nýja Land découvert par eux, selon d'autres documents, — un manuscrit du XVI^e siècle porte : « d'après des gens bien informés, c'est en cinglant vers le sud-ouest, à partir du mont de Krysuvik, que l'on se rend au Nyja Land. » (Cité par G. Storm. p. 264 de la notice sus-mentionnée). Or Krysuvik est à la pointe sud-ouest de l'Islande et, en se dirigeant de là vers le sud ouest, on arrive d'abord à la partie méridionale des *Obygds* du Groenland, ensuite à Terre-Neuve, enfin au Markland ou Nouvelle Ecosse. La question serait donc tranchée si l'on pouvait prouver que le passage précité provient d'un manuscrit du XIII^e siècle ou tout au moins du moyen-âge. Mais on ne sait malheureusement pas s'il est fondé sur le témoignage d'un navigateur ou si c'est une simple conjecture des commentateurs.

(2) Voy. les textes et le commentaire dans notre mém. sur *les Colonies européennes du Markland et de l'Escociland*, p. 16-23 (Extr. du *Compte rendu des travaux du congrès international des Américanistes*, 2^e session, Luxembourg 1877, t. I, Nancy, in-8).

pas encore oubliée (1), comme elle le fut plus tard pendant quatre ou cinq générations. C'est d'elle probablement que se servirent les Tecpantlacs, pour aller d'une rive à l'autre du grand Océan ; que ce fût sur leurs navires, car leur Ordre en possédait (2), ou plutôt sur des navires scandinaves, le document nahua ne l'explique pas ; il porte seulement que, après avoir quitté leur résidence (nonohualco) de l'Est (Tlapallan) (3), ils traversèrent sur des coquillages (4) la grande mer céleste (5), puis ils entrèrent dans un grand fleuve [le Saint-Laurent] (6) qu'ils

(1) Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, Ph. de Mézières apprit en Norvège l'existence de contrées situées au-delà de l'Islande et où certains jours étaient si courts que le soleil ne se montrait pas au-dessus de l'horizon. Elles étaient si éloignées que les collecteurs de tributs mettaient trois ans pour y aller et en revenir ; les deux tiers des vaisseaux étaient submergés pendant le trajet (N. Jorga, *Philippe de Mézières, 1327-1405*. Paris, 1896, in 8, p. 250). Les navigateurs septentrionaux ne connaissaient pas encore la boussole fréquemment employée dans le midi (Id. *ibid.* p. 249). — Ces notions s'appliquent bien au Groenland, mais non aux établissements des Tecpantlacs.

(2) *Règle des Templiers*, par Maillard de Chambure, § 61. p. 267.

(3) Chamalpahin, *Ann.* p. 37, 38.

(4) L'emploi de ce terme pour désigner un navire ne doit pas nous paraître trop étrange, à nous qui usons, dans le même sens, du mot *coque* d'un navire, dérivé du latin *concha*.

(5) Chimalpahin (p. 38) emploie la locution « *huey tcohuatl ylhui-caatoyatl* » (grande mer divine, cours d'eau céleste), termes correspondant à *teoatl ithuicaatl*, amplement expliqués par Sahagun (*Hist. gén.* L. XI, ch. 12, p. 403 du t. VII de Kingsborough ; 720 de la trad. franç.) — « La mar del cielo arriba » est précisément celle que Quetzalcoatl, parti de l'Amérique centrale, eut à traverser pour se rendre en Tlapallan (Tezozomoc, *Crónica mexicana*, ch. 105, p. 681 de l'Edit. d'Orozco y Berra, Mexico, 1887, in-4).

(6) C'est une simple supposition. Sur quoi est-elle fondée ? Sur ce que la traversée directe de l'Atlantique étant fort hasardeuse avec de petites embarcations du moyen-âge et avant la vulgarisation de la boussole, les navigateurs s'éloignaient le moins possible des côtes. On voit notamment par d'anciens routiers nordatlantiques, qu'en partant de la Norvège on passait en vue et au nord des Shetlands, au sud des Faerœs, puis de l'Islande, d'où l'on se dirigeait vers l'ouest, puis au sud-ouest pour doubler les promontoires méridionaux du Groenland, ou bien directement au sud

remontèrent ; après quoi ils retournèrent vers l'Est (1) pour adorer Tonatiuh [le Soleil] (2). C'est de cette circonstance que leur venait leur nom de Teotlixes. Ayant de nouveau traversé le grand Océan [Atlantique], ils allèrent visiter *Acihuahtl* (la Dame des eaux) (3), à *Michintla-*

ouest pour gagner ces promontoires et finalement le Nýja Land (*Groenlands hist. Mindesm.* t. III, p. 210-215, 490-492). — Cfr. *supra*, la note 1 de la p. 193). En suivant cet itinéraire, le premier et le plus grand des fleuves que l'on rencontrait était le Saint Laurent, dans le bassin duquel il y avait encore vers la fin du XIV^e siècle des Écotoilandais ou Écossais, civilisés à l'européenne et possédant des livres latins. (*Relat. des Zeno*, extraits traduits et commentés dans *les Colonies europ. du Markland* etc. p. 26, 37-40).

(1) De même, trois des anciens rois des Quichés et des Cakchiquels, qui étaient également venus de fort loin au delà de la mer de l'Est ou Atlantique, retournèrent dans l'Est pour se faire investir par Nacxit. (*La Tula primitive*, p. 221-226).

(2) C'était une des qualifications aussi bien du Christ que de diverses divinités païennes (voir nos mém. sur *les Pratiques et institutions religieuses d'origine chrétienne chez les Mexicains du moyen-âge*, p. 175-6, dans *Revue des questions scientifiques*, juillet-octobre, 1896, 2^e sér. t. X. Louvain, in-8 ; *Échos des croyances chrétiennes chez les Mexicains du moyen-âge*, p. 387, dans *Le Musée*, 4 décembre 1899, t. XVIII. Louvain, in-8). — En outre, on verra plus loin (p. 209-210) que le soleil ou ostensorir était un des insignes de Tezcatlipoca, le dieu particulier des Tecpantlacs, qui a beaucoup des attributs du vrai Dieu.

(3) M. R. Siméon (p. 38 des *Ann.* de Chilmalpahin) fait un seul mot d'*Acihuahtlmichintlaco*, ce qui n'est guère conforme au génie de la langue, puisque dans ce composé même *atl* perd sa désinence et devient le *a* initial. On doit donc le couper et regarder *Acihuahtl* comme un mot à part signifiant femme, dame (*cihuatl*) d'eau (*atl*). S'agirait-il là de la *hafgufa* des Islandais, de la *havfrue* des Danois, de la *mere-men* des Anglo-Saxons, de la *mermaid* des Anglais, de la *maigdean mara* ou *muirgeilt* des Gaëls, de la *morforwyn* des Gallois, de la *mor-chrék* des Armoricains ? sorte de sirène ou plutôt de phoque. — Nous sommes plutôt porté à rapprocher ce nom de la qualification de *Stella maris* donnée à la Ste Vierge dans les Litanies et dans un document émané d'un templier (Maria, Stella maris, perducat nos ad portum salutis, dans *Procès des Templiers*, t. I, p. 120) On conçoit que des marins catholiques aient eu dévotion particulière à Celle qui pouvait les conduire au port ; aussi ont-ils donné le nom de Notre-Dame à beaucoup d'églises ou simplement de localités situées près de la mer, comme c'est le cas notamment pour des montagnes de la Gaspésie au sud du fleuve Saint Laurent. Les Templiers qui avaient à traverser sans cesse la Méditerranée s'étaient mis

co (1) [golfe du Saint-Laurent]. Ils parcoururent la mer dans deux autres parages, abordèrent dans une île, puis voyagèrent par terre, en passant par des localités qu'il serait superflu d'énumérer, puisqu'il est impossible de les identifier avec des noms de la topographie actuelle ; au bout de trois ans de pérégrination par terre, ils se rendirent (2), comme avaient fait plusieurs autres bandes d'émigrants, à la célèbre Tullan, probablement parce qu'elle portait un nom analogue (3) sinon identique à celui de leur mère-patrie (Thulé), nom qui a été successivement appliqué à certaines des Iles Britanniques, à la Norvège et à l'Islande (4), et finalement à certaines loca-

sous la protection spéciale de la Sainte Vierge, appelée *chiés dela religion* ou chef de l'Ordre (*Ibid.* t. I. p. 141) lequel, est-il dit (*ibid.* t. I, p. 121, cfr. p. 167, 385), *in honore beatæ gloriosæ virginis Mariæ fuit facta et fundata*. — C'est devant ses autels que devaient se recueillir les postulants avant d'être admis à prononcer leurs vœux (*Ibid.*, t. I, p. 444, 475, 551) et après avoir été reçus (*Ibid.*, t. I, p. 384, 508, 536). — Les Templiers s'intitulaient *servos esclavos Dei et beatæ Mariæ* (*Ibid.*, t. I, p. 535, 558). Le plus grand autel de toutes leurs églises était dédié à Notre-Dame (*Ibid.*, t. I, p. 141). Leur dévotion à la Ste Vierge était si connue que la formule : « *Dedit Deo et Beatæ Mariæ et domui Militiæ Templi* », est couramment employée dans les donations en faveur des Templiers, tandis qu'elle est fort rare dans les actes relatifs aux chevaliers de St Jean de Jérusalem (voy. notamment *Cartulaire des Hospitaliers et des Templiers en Dauphiné*, édité par l'abbé C.-U.-J. Chevalier, Vienne 1875, in-8. *passim*). Il se pourrait donc que les Teepantlaes, après la traversée de l'Océan, fussent allés en pèlerinage à un sanctuaire de Notre-Dame de l'eau, élevé sur les rives du St Laurent par leurs prédécesseurs les Papas Gaëls.

(1) Composé du nahua *michin* poisson, et des suffixes *tla* abondance et *co* au lieu ; le tout signifiant : parages où abondent les poissons. Aucune dénomination ne pouvait mieux convenir aux célèbres pêcheries des parages de Terre-Neuve.

(2) Chimalpahin. 7^e *relat.*, p. 38-39.

(3) Porque venian de Tulla, poblaron luego à Tullan (Gomara, *Conquista de Méjico*, p. 431 du t. I des *Historiadores primitivos de Indias*, édit. par E. de Vedia, Madrid 1863, gr. in-8).

(4) Voy. nos mém. sur *les Migrations d'Europe en Amérique pendant le moyen-âge : les Gaëls*, dans *Mém. de la Soc. bourguignonne de géogr. et d'hist.* T. VII, p. 150-152, et *la Tula primitive*, p. 211-217.

lités du Nouveau Monde. C'est probablement l'une de ces dernières que Giraldus Cambrensis cite, vers l'an 1200, comme la plus éloignée des îles. Cette *Tyle*, comme il l'appelle, était inconnue de son temps ; on savait pourtant qu'elle différait tout à la fois de l'Islande et de *Tylis* dans l'Inde, où il y a des palmiers, de l'huile, des vignes (1).

Les Tecpantlaes avaient été précédés ou suivis de près au Mexique par divers peuples congénères : les Xochimiles, les Mizquics et les Chals. Leurs relations avec les uns et les autres sont de nature à jeter de la lumière sur notre sujet et ce n'est pas nous en écarter que d'entrer dans quelques détails à cet égard. Selon le P. D. Duran (2), la tribu des *Xochimilcs* et celle des *Chalcs* furent les deux premières qui partirent de Teoculuacan ou Aztlan-Chicomoztoc, la première station américaine des civilisateurs du Mexique. L'*Histoire iconophonique* porte (3) que la seconde, la troisième et la quatrième tribu d'émigrants furent les *Suchimilcs* [Xochimiles] avec leur dieu *Quelazcli* [Quilaztli] (4) qui était le cerf à deux têtes de Mixcoatl ; les *Atitlabacs* [Cuitlahuacs] (5), avec leur dieu *Amimitl*, qui

(1) *Topographia hibernica*, L. II, ch. 17, dans *Opera*, édités par James F. Dimock. T. V, Londres, 1867, in-8.

(2) *Hist. de las Indias*, t. I, p. 10-11. Il dit ailleurs (I, 115) que la tribu des Xochimiles fut la troisième à émigrer de Chicomoztoc. — Cfr. son abrégiateur, J. de Tobar, p. 18-19 de l'édit. de la *Crónica Mexicana* de Tezozomoc, Mexico, 1878, in-4

(3) p. 239.

(4) Voy. plus loin, p. 198, note 1.

(5) Le consciencieux érudit J.-G. Icazbalceta n'a pas vu qu'il fallait restituer (au moins en note) ce nom défiguré, comme tant d'autres, dans le mauvais manuscrit de l'*Hist. iconoph.* S'il s'était reporté à la *Monarchia indiana* (L. VI, ch. 29, p. 59, du t. II) de Torquemada, il y aurait lu que « les habitants de Cuitlahuac avaient pour dieu *Amimitl*, nom qui signifie : chose pour la pêche, ou chasse dans l'eau. » — Sahagun (*Hist. gén.* L. X, ch. 29, § 12, p. 677) dit que les *Michuacs* (possesseurs de poisson) avaient pour chef *Amimitl*, sans doute ainsi appelé d'après le dieu de la pêche.

était une baguette de Mixcoatl (1), qu'ils adoraient et en mémoire duquel ils la conservaient ; les Mizquics, qui adoraient *Quizalcoatl* [Quetzalcoatl] ; et les Chales avec leur dieu *Tezcatlipoca Napatecli* (2). D'après l'une des deux traditions ethnologiques rapportées par Torquemada (3), les Chales étaient la première des neuf tribus d'émigrants, les Xochimiles la cinquième, et les Mizquics la neuvième.

Les Xochimiles avaient de grandes affinités de langue et de costume avec les Toltecs (4) ; habiles comme eux dans les arts et surtout en architecture, en charpenterie et en mécanique (5), ils étaient si versés dans les sciences

(1) Ce n'est pas l'unique rapport que Mixcoatl ait eu avec les Cuitlahuacs : il leur avait fait prendre le cerf à deux têtes, en leur disant de l'adorer. (*Hist. iconoph.* p. 237). — *Atl* signifie eau et *mitl* (dont la syllabe a été redoublée) flèche. On peut donc rendre ce composé par baguette pour l'eau (ligne) ou javelot pour l'eau (harpon) *Iztac Mixcoatl* (le Mix ou Scot chef des Blancs. Voy. *Migrat. d'Europe en Amérique*, p. 138-9) était bien une sorte de civilisateur primitif qui avait fait connaître aux sauvages du Nouveau Monde le cerf à deux têtes ou monture avec son cavalier, un ustensile de pêche, la manière de tirer l'étincelle du silex. (*Historia de los Mexicanos por sus pinturas*, dans le t. III de la *Nueva coleccion de documentos para la historia de México*, édit. par J. G. Icazbalceta, Mexico, 1891, in-12 ou pet. in-4, p. 234, 237, 239). — Pour plus de brièveté, nous la citerons sous le titre d'*Histoire iconophonique*, c.-à-d. basée sur des images représentant des syllabes.

(2) On verra plus loin que Tezcatlipoca a beaucoup des attributs du Dieu des chrétiens ; pour le distinguer de son homonyme païen, on lui appliquait l'épithète de *Napatecuhtli* ou quatre fois Seigneur, parce qu'il pardonnait, qu'il répandait les bienfaits, qu'il était miséricordieux et qu'il exauçait les prières (Torquemada, *Mon. ind.*, L. VI, ch. 30, p. 59-60 du t. II. — Cfr. Sahagun, *Hist. gén.* L. I, ch. 20, p. 41-43) — C'est probablement le même qui était adoré à Tzacualtitan sous le nom de *Nauhyoteuhctli* ou Quatre fois seigneur (Chimalpahin 7^e *Rel.* p. 123). — A rapprocher de *Nauholin* ou *Naolin* (nauï ollin = quatre mouvements ou changements, c'est-à-dire quatre saisons formant l'année complète de 365 jours, par opposition à la période rituelle de 260 jours), noms du soleil, fêté comme créateur (Duran, t. II, p. 155-159 ; — Sahagun, *Hist. gén.* L. II, ch. 19 et append. ; L. III, ch. 2, p. 78, 194, 241).

(3) Torquemada, *Mon. ind.* L. II, ch. 1, p. 78 du t. I.

(4) Ixtlilxochitl, *Relacion del origen de los Xuchimilcas* dans le t. IX des *Ant. of Mexico* de Kingsborough, p. 458.

(5) Id. *ibid.*

occultes que leur nom, devenu synonyme de thaumaturge, fut en ce sens appliqué aux Espagnols (1). On peut donc croire qu'ils étaient de la race des Toltecs, puisque leurs frères les Mizquics, adorateurs de Quetzalcoatl (2), se vantaient également de l'être (3). Comme tels, les Xochimilcs étaient dépositaires de peintures relatives au retour et à la future domination des Blancs ; aussi furent-ils du nombre des peuples que Montezuma II fit interroger à ce sujet, et c'est un de leurs vieillards, Quilaztli (4) qui lui donna la réponse la plus pertinente, en lui montrant des images venant de ses ancêtres où étaient représentés des hommes blancs et barbus, montés sur des embarcations et des chevaux (5), le tout conforme aux traditions sur Quetzalcoatl et analogue aux croquis des navires espagnols de J. de Grijalva (6). — D'autre part, les habitants d'Ocuiluco, qui étaient non seulement voisins, mais encore parents des Xochimilcs (7), conservèrent jusque vers le milieu du XVI^e siècle un grand livre avec des caractères différant tout à la fois de ceux des Espagnols et des Mexicains, et qu'ils disaient leur avoir été laissé par le Papa (8), soit celui du IX^e siècle, soit celui du XIV^e (9).

Les Annales des Xochimilcs ne nous étant parvenues que dans un bref résumé donné par Ixtilxochitl, on ne

(1) G. de Mendicta, *Hist. ecl. ind.* L. III, ch. 18, p. 224 ; — Torquemada, *Mon. Ind.*, L. XV, ch. 16, p. 39 du t. III.

(2) *Hist. iconoph.*, p. 239.

(3) Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 85 ; II, p. 12 ; — Tezozomoc, *Cron. mex.*, ch. 12, p. 258 de l'édit. de 1878.

(4) Sur ce nom, voy. plus haut p. 197 et 198, note 1.

(5) D. Duran, t. II, p. 12-13 ; — Tezozomoc, ch. 109, p. 695-6.

(6) D. Duran, t. II, p. 5-11.

(7) Id., *ibid.* t. II, p. 10.

(8) Id. t. II, p. 76.

(9) *Les Papes du Nouveau Monde*, passim ; — *Les Voyages transatlantiques des Zeno*, dans le *Muséon*, t. IX, Louvain 1890, in-8, p. 467-9.

peut y suppléer que par des notices recueillies par-ci par-là. On sait que, lors de la soumission des Xochimiles aux Espagnols, en 1520, ils étaient établis dans cette ville depuis 218 ans (1), c'est-à-dire depuis l'année 1302, et comme leur migration avait duré 180 ans, elle devait avoir commencé en 1122. Par une coïncidence qui n'est sans doute pas fortuite, leur exode eut lieu dans l'année qui suivit celle du départ pour le Vinland (Etats-Unis) de l'évêque du Groenland, Eirik Upsé (2). Peut-être ce prélat ne trouva-t-il plus de chrétiens dans le Vinland, depuis longtemps évacué par les Scandinaves et, sur les indications des Gaëls restés dans la Grande Irlande, poussa-t-il jusqu'au Mexique avec une des tribus autrefois évangélisées par les Papes ; mais, que ce soit par ceux-ci ou par les Tecpantlacs que les Xochimiles aient été renseignés sur les Blancs, toujours est-il que, au temps de Cortés, ils avaient encore des notions positives sur des émigrants venus autrefois des pays transatlantiques (3).

Tel était aussi le cas pour les Chals, mêlés comme eux avec les Tecpantlacs, non pas seulement à partir de 1303, mais cinq ans auparavant, en 1299 (4) ; aussi furent-ils également consultés par ordre de Montezuma II, lors de l'enquête sur les Blancs (5). A la vérité, ils ne possédaient plus de peintures relatives à ces Hommes de l'Est (6), mais seulement un de ces bestiaires si répandus en Europe au moyen-âge, et où il y avait des images de

(1) Ixtlilxochitl, dans le t. IX des *Ant. of Mex.* de Kingsborough, p. 458.

(2) *Islandske Annaler*, édit. Storm, ann. 1121, p. 19, 59, 112, 252, 320, 473.

(3) *Les deux Quetzalcoatl espagnols*, p. 487-492.

(4) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 25, 44, 46-47.

(5) D. Duran, t. I, p. 11-12. — Tezozomoc, ch. 103, p. 692.

(6) Il y a dans cette assertion un indice de la véracité des écrivains qui

cyclopes et d'unipèdes conformément aux superstitions que les chrétiens avaient reçues des Anciens (1) et qu'ils transmirent aux habitants du Nouveau Monde (2). En revanche, comme on le verra à la fin de cette étude (3), les traditions sur les anciens et futurs dominateurs blancs étaient si vivaces chez eux qu'elles les portèrent à se soumettre de bon gré aux Espagnols. Leurs congénères les Cuitlahuacs (4) et les Mizquics se rappelaient parfaitement, en leur qualité de parents des anciens Toltecs, que leurs ancêtres avaient prédit le retour des fils de Quetzalcoatl dans le pays autrefois possédé par lui ; mais que ceux-ci auraient un costume différent de celui des Mexicains qui ne comprendraient pas leur langue. Leurs vieilles images n'étaient pas non plus semblables à celles que les peintres de Montezuma avaient tracées des compagnons de J. de Grijalva (5).

On voit par ce qui précède, que les Templiers n'étaient pas trop dépayés parmi les Xochimiles, les Mizquics, les Cuitlachuacs et les Chalcs, et ce n'est peut-être pas sans arrière pensée qu'ils allèrent précisément s'établir au mi-

ont rapporté le fait ou de la bonne foi des traditionnaires qui ont constaté l'ignorance des Chalcs. Si les uns ou les autres avaient voulu donner plus d'autorité à la tradition sur les Blancs précolombiens, il ne leur en eût guère coûté d'affirmer qu'elle était répandue chez les Chalcs comme chez les Xochimiles.

(1) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, L. XVI, ch. 8 ; cfr. note de M. Orozco y Berra, dans son édit. de Tezozomoc, p. 692-4.

(2) D. Duran, t. II, p. 11-12 ; — Tezozomoc, ch. 108, p. 692.

(3) p. 226-227.

(4) Un descendant d'Iztac Mixcoatl, Tzompanteuctli, seigneur de Ticic-Cuitlahuac, qui connaissait 616 prophéties, fut mis à mort en 1517 par ordre de Montezuma II, parce qu'il avait traité Huitzilopochtli de faux Dieu, et annoncé le règne prochain du vrai Dieu, le créateur de toute chose (D. Duran, t. I, p. 398, 514, 518 ; — *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 81-82).

(5) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 12 ; — Tezozomoc, *Crón. mex.*, ch. 107, p. 693-4.

lieu de populations qui avaient conservé tant de souvenirs des Blancs. Si à ce titre la prophétie de Quetzalcoatl leur fut appliquée, la croyance en la future domination des hommes de l'Est (1) ne fut sans doute pas étrangère à l'ascendant qu'ils prirent si rapidement dans leur nouvelle patrie.

Après s'être fusionnés en 1304 avec une de leurs fractions plus récemment immigrée (les *Poyauhtecs* ou *Gens de Panohuayan*) (2), les Nonohualcs, les Teotlixcs et les Tlacocheals se fixèrent définitivement sur les rives et dans le bassin du lac de Chalco, d'où ils prirent le nom de *Chalcs* (3), sous lequel ils furent confondus avec des peuplades qui les avaient précédés dans cette contrée : les *Acxotecs*, les *Mihuas*, les *Tlattecahuas*, les *Contecs*, enfin les *Tlayllotlas* et (4) les *Chimalpanecs* (5). Ces deux dernières tribus, issues des Toltecs, venaient de la Mixtèque et d'au delà, c'est-à-dire des contrées colonisées par les Papas vers le littoral de l'Océan Pacifique. Leurs membres s'entendaient particulièrement à peindre et à historier (6) ; de plus ils étaient savants et habiles en astrologie (7).

Grâce à leur supériorité intellectuelle, les nouveaux

(1) Ils étaient *hijos del sol*, tout à la fois comme hommes de l'Est, et comme adorateurs du soleil.

(2) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 48.

(3) Id. *ibid.*, p. 25.

(4) Id. *ibid.*, p. 27-28.

(5) Ixtlilxochitl, p. 350 du t. IX de Kingsborough ; p. 289 du t. I, de l'éd. d'A. Chavero.

(6) Ce n'est pas seulement chez les anciens Mexicains que l'histoire était peinte : en Europe, leurs contemporains, les nobles illettrés aimaient à la faire représenter dans des tapisseries, des enluminures, des peintures murales ou autres.

(7) Ixtlilxochitl, *Hist. Chichimeca*, ch. 12, p. 216 du t. IX de Kingsborough ; p. 69-70 du t. II, de l'éd. de A. Chavero.

venus, quoique faibles (1), prirent bientôt le dessus et exercèrent une sorte de suzeraineté sur les peuples voisins. Dès 1299 ils conquièrent Tenantzinco et Aotlan (2) ; en 1303, ils donnèrent l'investiture au roi de Xochimilco-Chimalhuacan (3) ; en 1305, au seigneur de Tepetlixpan-Xochimilco (4) ; en 1356, à celui d'Amaquemecan (5) ; en 1342, au roi de Tenanco (6) ; en 1386, ils soumièrent les Matlatzines (7). L'empire théocratique et militaire (8) des Chales, avant son affaiblissement en 1407 (9), étendait sa protection sur vingt-cinq seigneuries, notamment celles de Totomihuacan (occupée par des Cholultecs), de Huexotzinco (possédée par les Tlilhuihquitepecs), d'Itztocan, de Tezcucoc (colonisée par les Acoluas), de Xochimilco, de Totollapan, de Quauhnahuac, de Culhuacan, de Tullocan,

(1) Chimalpahin, *Ann.* 7^e relat. p. 28.

(2) Id. *ibid.* p. 44 = Sans doute Ayotlan au nord du lac de Chalco.

(3) Id. *ibid.*, p. 47.

(4) Id. *ibid.*, p. 48-54.

(5) Id. *ibid.*, p. 59.

(6) Id. *ibid.*, p. 62.

(7) Id. *ibid.*, p. 74.

(8) Dans certains de leurs Etats, le principal chef s'appelait *teohueteuctli* (seigneur qui possède Dieu) ; ailleurs, *atlauhatecatli teuctli* (seigneur qui garde l'engin à darder) ; d'autres dignitaires portaient les titres de *teomama* (porte-dieu), *tlatquic* (gouverneur), *tlacochquencatli* (homme des flèches et des harnais). Voy. Chimalpahin, *Relations*, passim. — En outre, chez les Tlalamanales Chales, comme on appelait au XVI^e siècle les descendants des Nonohuales, Teotlixes et Tlacocheales (Chimalpahin, 7^e Rel. p. 25), les trois premiers ministres se nommaient, l'un *Tetzauhquacwili*, le Révérend moine (Torquemada, L. VIII, ch. 5, p. 134 du t. II) ou tonsuré à l'imitation de Tezcatlipoca (Id. L. IX, ch. 30, p. 220 du t. II) ; — Sahagun, *Hist. gén.*, L. II, ch. 25 ; L. VI, ch. 39, p. 109, 459. Voy. *infra*, p. 208, n. 5) ; le second *Xochpoyo* (prédicateur, voy. plus loin, p. 204 n. 3) ; le troisième *cacçole* (mal-chaussé) ; cfr. chez nous moine *déchauux*). Sur ces dignitaires voy. Chimalpahin, 7^e Rel., p. 47, 155, 167, 181, 198, 202). *Cacçole* est formé de *cacçolli*, comme *cale* de *calli*, *mile* de *milli*. Dans ces mots le *e* final signifie possesseur de l'objet indiqué respectivement par le radical : *vieille chaussure, maison, champ*.

(9) Chimalpahin. *Ann.*, p. 79-84.

d'Azcaputzalco, de Tenanyocan, de Cuauhtitlan, de Teocalhuiacan, de Matlatzinco, de Mazahuacan, de Xiquipilco, enfin sur les Tlaxcaltecs et les Quauhquecholtecs (1). Ces localités et ces populations occupaient une bonne partie des États actuels de Mexico, Morelos, Puebla et Tlaxcala ; quoique leur étendue fût bien loin d'être comparable à celle de la confédération mexicaine, dans laquelle elles furent englobées plus tard, elles formaient pour le temps un ensemble assez imposant, de 100 à 150 kilom. de large. Si leur soumission (à l'influence religieuse, nous semble-t-il, plutôt qu'à un pouvoir militaire) n'avait pas été partout volontaire, elle le devint à la fin, puisqu'elles prirent la défense de leurs princes dépossédés par les Mexicains (2).

Les Chichimecs eux-mêmes, qui avaient fondé un vaste empire sur les ruines de celui des Toltecs, et qui néanmoins étaient encore à l'état sauvage, se civilisèrent un peu au contact des Tecpantlacs. Ceux-ci étaient à peine établis sur le plateau de l'Anahuac que le *Tecpoyo achcauhtli* (3) ou *Prédicateur en chef* du mont Xico (4), se mit en relations avec le prince Tlotzin, petit-fils du fondateur de l'empire. Il lui fit apprécier la bouillie de maïs (5), la cuisson des

(1) Chimalpahin, *Ann.*, p. 85-86. 98.

(2) Id. *ibid.*, p. 86-87.

(3) *Tecpuyull*, pregonero (héraut) selon Motolinia (*Dict.*) et Torquemada (*Mon. ind.* L. XI, ch. 25, p. 353 du t. II). A rapprocher de *tequipuyul*, gardien du temple de Tula (*Hist. iconophon*, p. 242 de l'in-8) et de *Xochpoyo* ou *Xochpoyon*, titre de dignitaires à Tlacochealco-Chalco Tlalmanalco (Chimalpahin, 7^e *Rel.* p. 47, 155, 167. 198, 202).

(4) C'est dans une grotte de cette colline que Huemac, le dernier roi de la Tula indépendante s'était réfugié et avait disparu.

(5) *Atolli*, amplement décrit par Sahagun (*Hist. gén.* L. X, ch. 26, p. 632 de la trad. — Cfr. Torquemada, *Mon. ind.* L. IX, ch. 9, p. 182 du t. II). — S'il était prouvé que le maïs fût originaire de l'Asie, d'où il aurait été importé en Italie, en 1202, on serait bien tenté d'attribuer sa transplantation en Amérique à des Templiers, qui avaient appris à le

aliments, les tissus, de sorte que plus tard celui-ci devenu roi (1), ordonna à ses sujets de cultiver le maïs et le coton (2) ; mais une partie d'entre eux aimèrent mieux s'enfuir dans les montagnes et Tlotzin lui-même, qui portait un nom de chef de Peaux-Rouges (*le Noble Faucon*), n'était, au dire du Tecpoyo, qu'imparfaitement converti (3). Toutefois, la semence répandue sur ce sol ingrat finit par prospérer et l'on peut en grande partie attribuer aux Chales la renaissance de la civilisation précortésienne qui excitait l'admiration des Espagnols. Il est probable que sans eux le plateau de l'Anahuac serait resté barbare, comparativement au Yucatan où l'avaient transportée les Toltecs fugitifs emmenés par Quetzalcoatl (4).

Les unions (5) entre Chichimecs et *Culuas* (Possesseurs de crosses ou de croix) (6) contribuèrent peut-être plus à civiliser les Chichimecs que ne firent les enseignements

connaître en Orient. Malheureusement pour cette hypothèse, Gomara (*Conq. de Méj.* p. 431 de l'édition Vedia), l'un des *Mémoriaux pour Juan Cano* (dans le t. III, in-8, 1891, de la *Nueva Coleccion* d'Icazbalceta, p. 269), et Sahagun (op. cit. L. X, ch. 29, § 1, p. 659 ; cfr. L. III, ch. 3, p. 208), disent que cette plante avait été introduite au Mexique, bien des siècles auparavant, par les Acoluas ou les Culuas ou les Toltecs de la suite de Quetzalcoatl. Voy. en outre Orozco y Berra, *Historia antigua y de la conquista de México*, t. I, 1880, in-8. p. 312-315.

(1) Selon Orozco y Berra (*Hist. Ant.*, t. III, p. 112-116), son règne dura de 1263 à 1298.

(2) Ixtlilxochitl, *Hist. chichimeca*, ch. 9, p. 213 de l'in-fol. ; p. 57-58 du t. I, in-8. — Le texte nahua de cette curieuse anecdote, accompagnant une scène illustrée de la *Mappe Tlotzin* (dans la *Revue Orientale et Américaine*, Paris, in-8, t. V, 1861, et dans *Anales del Museo Nacional de México*, t. III, 1886), a été traduit en français par Aubin (dans *Revue*, V, 371-377) et en espagnol (dans *Anales*, III, 310-312).

(3) Voy. les deux derniers documents cités dans la note précédente.

(4) Sahagun, *Hist. gén.*, L. III, ch. 13, p. 218-9 de la trad. ; — Torquemada, L. III, ch. 7, p. 256 du t. I ; L. VI, ch. 24, p. 52 du t. II.

(5) *Mémorial pour J. Cano*, dans *Nueva Coleccion*, t. III, p. 269 ; — Gomara, *Conq. de Méjico*, p. 431.

(6) Voy. pour la justification de cette traduction *Les Papes du Nouveau Monde*, p. 227-229.

du Teepoyo. Un descendant de Tlochtli à la quatrième génération, le célèbre Nezahualcoyotzin et son fils Nezahualpiltzintli (tous deux rois de la ville de Tezcuco, antérieurement placée sous la protection des Chales) (1) avaient hérité de tant de réminiscences des Blancs et de leurs tentatives d'évangélisation que l'on pourrait presque les regarder comme des crypto-chrétiens. Le premier, tout en pratiquant en public le mode d'idolâtrie propagé par les Tenuches de Mexico, ses alliés, professait en particulier d'autres doctrines : « Quoique quelques chefs et seigneurs, dit J.-B. de Pomar (l'historien de Tezcuco, petit-fils de Nezahualpiltzintli), adorassent les idoles et leur offrirent des sacrifices, ils doutaient cependant de leur divinité ; ils pensaient que c'était erreur de croire que des statues de bois et de pierres, faites de main d'homme, fussent des dieux (2). Nezahualcoyotzin surtout était fort perplexe en cherchant la lumière relativement au vrai Dieu et créateur de toutes choses, et comme notre Seigneur, dans ses secrets jugements, ne jugea pas à propos de l'éclairer, ce prince retourna à ce que ses ancêtres adoraient, comme en témoignent beaucoup de chants antiques dont on sait des fragments (3), car on y trouve beaucoup de noms et d'épithètes à la louange de Dieu : il y est dit qu'il y avait un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, qu'il maintenait tout ce qu'il avait fait et créé ; qu'il demeurait là où

(1) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 86.

(2) De même, G. de Mendieta dit à ce propos : « Asi se cuentan... de un Nezahualpiltzintli y de otro Nezahualcoyotzin, reyes de Tezcuco, el uno de los cuales no solo con el corazon dubdo ser dioses los que adoraban, mas aun lo decia á otros que no le cuadraban ni tenia para sí que aquellos eran dioses. » (*Hist. ecles. ind.* p. 181).

(3) Ce qu'il en reste a été publié, traduit et commenté en anglais par D. G. Brinton, sous le titre de *Ancient nahuatl poetry*, dans le t. VII (1887) de *The Library of aboriginal American literature*. Philadelphie, in-8.

il n'avait pas d'égal, en un lieu situé au-delà des neuf étages [du ciel] (1) ; qu'il ne s'était jamais montré sous forme humaine ou corporelle, ni sous une autre figure ; que les âmes des morts vertueux allaient demeurer près de lui ; que celles des méchants souffraient dans un autre lieu des peines terribles De quoi il ressort qu'ils étaient parvenus à la notion de l'immortalité de l'âme (2). »

Nezahualpiltzintli, qui n'était pas moins versé que son père dans les anciennes traditions, interpréta sans peine divers pronostics de la prochaine arrivée des Blancs (3) et les expliqua à son allié Montezuma II, qui avouait son ignorance en cette matière (4). Ainsi, malgré le soin (5) que les rois de Mexico avaient mis à faire détruire les souvenirs du passé, il s'en conservait assez, chez leurs sujets et leurs alliés les rois de Tezcuco, pour que les reminiscences du christianisme ne fussent pas totalement oblitérées et qu'il subsistât, sous forme de superstitions, un grand nombre de croyances et de pratiques dont la ressemblance avec les doctrines chrétiennes fut constatée à l'arrivée des Espagnols, au XVI^e siècle (6).

(1) Conformément aux croyances des Gaëls, des Gallois et des Scandinaves qui, en ce point, différaient totalement de celles des écrivains latins (*Traces d'influence européenne*, p. 520-521), il se représentait l'atmosphère comme composée de neuf couches, au dessus desquelles trônait le Dieu suprême et, pour imiter ces neuf zones, il construisit une tour à neuf étages qui fut appelée *Chililico* (lieu où est le *Chilitti*, en latin du moyen-âge *schilla*, *chilla*, cloche) et qui correspond à nos clochers. (*Traces d'infl. europ.*, p. 518, 520-522, 526-529).

(2) *Relación de Tezcuco* en tête du t. III de la *Nueva Coleccion* d'Icazbalceta, p. 24.

(3) *Les deux Quetzalcoatl espagnols*, p. 477-8, 584.

(4) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 514.

(5) Sahagun, *Hist. gén.*, l. X, ch. 29, § 12 p. 674 ; — *Concession de F. Cortés aux caciques d'Axapusco*, dans la 1^{re} *Coleccion* d'Icazbalceta, t. II, Mexico, 1866. in-4, p. 6.

(6) Voy. nos mém. sur les *Échos des croyances chrétiennes chez les Mexicains du moyen-âge* ; sur la *Contrefaçon du christianisme chez*

Les Teepantlaes (1), comme les Culuas (2), les Chales (3), les habitants de Mexico et de Tezcuco (4), adoraient Tezcatlipoca, une des figures les plus complexes du panthéon mexicain (5). S'il est vrai, suivant le proverbe, que l'on ne prête qu'aux riches, ce doit être surtout le cas pour Tezcatlipoca. Il passait en effet pour être « un dieu véritable et invisible qui pénétrait en tout lieu, au ciel, sur la terre et en enfer On était dans la croyance que lui seul s'occupait de régler le monde ; que de lui procédaient les prospérités et les richesses ; et que seul il les enlevait quand il en avait le caprice ». (6). Selon l'*Histoire iconophonique* (7), « Tezcatlipoca, connaissant toutes les pensées, présent partout, sondant les cœurs, était en conséquence nommé *Moyocoya*, c'est-à-dire le *Tout-Puissant* ou *Celui qui fait toute chose sans l'aide d'autrui* (8) ; en

les Mexicains du moyen-âge, dans *Le Muséon*, t. XVII, p. 122-144, 223-242, Louvain 1898, in-8) ; sur les *Pratiques et institutions relig. d'origine chrét. chez les Mexicains du moyen-âge*.

(1) Chimalpahin, 7^e Rel., p. 25-26, 28, 43, 58.

(2) *Mémoriaux pour J. Cano*, p. 266, 287.

(3) Qui le surnommaient *Napatecli*, quatre fois dieu (*Hist. iconoph.* p. 239. — Cfr. *supra*, p. 198, n. 2).

(4) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 106-7.

(5) Aussi les Mexicains se le représentaient-ils de plusieurs manières, notamment comme un bel adolescent à longue chevelure tombant sur les épaules, mais rasée sur les oreilles et formant queue ; de même les élèves de son monastère ou *Telpochcalli* avaient, à son imitation, les cheveux coupés sur le front jusqu'aux oreilles. (Torquemada, *Mon. ind.* L. IX, ch. 30, p. 220). Les longues chevelures de ces religieux s'appelaient *papa* (Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 110), sans doute en mémoire des Papas columbités, qui avaient obstinément conservé ce genre de tonsure. (Voy. nos mém. sur *les Premiers chrétiens des îles nordatlantiques*, p. 326-7 ; — *Migrat. d'Europe en Amér. : les Gaëls*, p. 159 ; — *La Tula primitive*, p. 208-210 ; — *les Papas du Nouv. Monde*, p. 175 ; — *les Blancs précolombiens* (dans *Revue des questions scientif.* 2^e sér. t. XVI, Louvain, 1899, in-8, p. 15)

(6) Sahagun, *Hist. gén.* L. I, ch. 3, p. 14, 15 de la trad.

(7) 2^e édit. p. 229. — Cfr. Sahagun, L. III, ch. 2, p. 207 de la trad.

(8) Cette dernière paraphrase rend mieux que *Todo Poderoso* le sens de *moyocoya*, substantif formé du verbe *yocoya* (créer) par l'addition de la préfixe *mo*.

cette qualité on ne savait le représenter autrement que comme l'air (1) ; c'est pourquoi on ne le nommait pas ordinairement de ce nom ». On voit par ces citations et par les suivantes que, en dépit des superfétations et des déformations que les disciples des Tecantlaes, ou même leurs successeurs devenus païens, firent subir aux conceptions de leurs ancêtres ou précepteurs chrétiens relativement à Tezcatlipoca, ce dieu conservait encore, au temps de la conquête espagnole, beaucoup des attributs de la première personne de la Trinité : « Les indigènes, dit Torquemada, le regardaient comme incréé et invisible et comme le principal de tous les dieux ; ils disaient de lui qu'il était l'âme du monde (2) Ils adoraient Tezcatlipoca ou Titlacahua et le reconnaissaient comme dieu ou comme l'image de la divinité dont ils ne savaient ni le principe, ni l'origine, ne le tenant pas pour un être mortel, mais pour l'immortel créateur de toutes les choses. Ce n'est pas avec le même respect qu'ils adoraient et regardaient un autre dieu nommé Huitzilopochtli (3), quoiqu'ils le tinssent pour le dieu des batailles et leur protecteur dans les guerres (4). »

Tezcatlipoca n'a pas seulement quelques-uns des attributs du vrai Dieu (5) ; certains points de son culte et

(1) Le point d'interrogation que met après *pintar* l'éditeur Icazbalceta, d'ordinaire si perspicace, montre qu'il n'a pas compris que *représenter* s'applique exclusivement au nom de *moyocoya*, mais non aux autres attributs si nombreux de Tezcatlipoca, qui figurent dans ses images sculptées et peintes ou dans leurs descriptions.

(2) *Monarchia indiana*, L. VI, ch. 20, p. 38 du t. II.

(3) Celui-ci, voyant un rival dans Tezcatlipoca, « chef suprême de la royauté, de la noblesse et de la seigneurie... et dieu souverain », l'appelait *jeune ennemi* (Glose marginale de la 7^e *Rel.* de Chimalpahin, p. 26).

(4) Torquemada. *Mon. ind.* L. X, ch. 16, p. 265 du t. II.

(5) Les invocations à Tezcatlipoca, que nous a conservées Sahagun (*Hist. gén.* L. VI, ch. 1-7, 9), offrent un singulier mélange d'effusions chrétiennes et d'idées païennes.

l'un de ses insignes ne ressemblent pas moins à ceux de l'église chrétienne. Sa statue tenait de la main droite un ustensile que le P. D. Duran (1) et A. de Herrera (2) comparent à un éventail, pourvu dans sa partie centrale d'un disque en or, très brillant, analogue à un miroir ; on l'appelait en effet *ytlachiyān* (3). D'un petit cercle concentrique tracé au milieu de ce prétendu miroir partent quatre traits dont l'ensemble forme une croix. Tout autour, des plumes figuraient les rayons du soleil (4), c'est-à-dire de l'ostensoir, qui en Europe, tendait à se substituer à l'ancienne monstrance dès la fin du XIII^e siècle (5). Cet ustensile nous paraît donc être une imitation plus ou moins fidèle de nos premiers ostensoirs ou soleils. C'est « pour accomplir des cérémonies religieuses devant ce soleil » que les Teotlixes ou messagers de Dieu, après s'être établis en Amérique, traversèrent l'Atlantique pour retourner vers l'Est (6). C'est sans doute ce *Porte-dieu* (7)

(1) *Hist. de las Indias*, t. II, p. 98-99. — Cfr. J. de Tobar, p. 104.

(2) *Dec. II*, L. III, ch. 15, p. 67.

(3) Composé du nahuatl *tlachia* voir, avec la préfixe *i* son et la suffixe *yan*, qui correspond à *oir* dans *miroir*, *ostensoir*, *dortoir*, *reposoir* ; le tout peut être exactement rendu par : son ustensile (miroir) ou son lieu (observatoire) pour voir. Le soleil en effet voit tout et c'est sa lumière qui nous fait voir.

(4) D. Duran, *Hist. de las Indias*, album, pl. 5 de la part. II.

(5) F. de Mély, dans *la Grande Encyclopédie*, t. XXV, p. 649-650. — Le Soleil est représenté d'une manière un peu différente sur la pl. 7, part. II, et pl. 2, part. III de l'Album du P. Duran : au milieu d'une étoile entourée de rayons on voit un demi cercle correspondant au croissant qui servait à supporter l'hostie. C'est la figure du *Nauhōlin* (voy. plus haut, p. 198, note 2), ou du soleil considéré comme créateur (Duran t. II, p. 155-159) dont la fête, célébrée à Mexico par les hommes de guerre, présentait de grandes analogies avec celle de la Grande Déesse des Totonaacs, compagne du soleil, médiatrice et mère du sauveur. (B de Las Casas, *Apolog. hist.* ch. 121 ; — Roman y Zamora, *Repúblicas de Indias*, nouv. édit. Madrid, 1897, in-18, t. I, p. 180-185. — Torquemada, L. VI, ch. 25, 48 ; L. IX, ch. 8, p. 52, 83, 181 du t. II ; L. XV, ch. 19, p. 134-5 du t. III).

(6) Chimalpahin. 7^e *Rel.*, p. 38.

(7) Un des noms français de l'ostensoir.

ou *Teomama*, comme on l'appelait en nahua, qui a donné son nom au dignitaire chargé de l'ostensoir dans les États des Tecpantlacs (1). C'est de l'ostensoir également que doivent venir deux des noms de la principale divinité des anciens Mexicains : *Tezcatlipoca* et *Tlatlahquitezcatl*. Le premier signifie : *miroir resplendissant* (2), ce qui malgré la différence des deux parties de ces composés est, paraît-il, aussi le sens du second (3). On ne peut désigner plus clairement le *soleil* (4) qui était tout à la fois un des noms du Christ et du *nauholin*, l'emblème des commandeurs du soleil, emblème qui était peint sur une bannière appendue à l'autel de leur temple, dans la caserne où ils enseignaient les exercices militaires à de jeunes nobles (5). Dans le temple de Tezcatlipoca, à Mexico, l'autel était de la même forme que les nôtres (6) ; le feu y était perpétuellement

(1) Id. *ibid.*, p. 43, 48, 53, 57. Ce fut en effet le *teomama* Quetzalcauhauhtli qui porta Tezcatlipoca dans la translation dont on parle plus loin, p. 213-214.

(2) « Espejo resplandeciente » selon Torquemada (L. VI, ch. 20 ; L. VIII, ch. 13 ; L. X, ch. 15, p. 38, 150, 262 du t. II. — *Tezcatl* miroir, et *poca* qui brille. « El espejo relumbrante que a de representar el sol », dit le P. Duran (t. I, p. 238).

(3) Tlatlahquitezcatl quiere decir espexo de respiandor encendido (Duran, t. II, p. 147).

(4) Tonatiuh quiere decir sol.... y Tonatiuh quiere decir el que va resplandeciendo. (Torquemada. L. VI, ch. 27, p. 55 du t. II). — *Tona* brillant et *tiuh* qui va. — Quand on sait que *Tonatiuh* était synonyme de *Tezcatlipoca*, et que ces deux noms désignaient le créateur, on comprend mieux le passage du P. D. Duran (t. II, p. 159) parlant de l'*ynvocacion al sol, al qual tenian por criador de las cosas y caussa dellas* ; et aussi ce que disaient les parents en conduisant leur enfant au *telpochcalli*, monastère de Tezcatlipoca (Duran, t. II, p. 108 ; — Torquemada, L. IX, ch. 30, p. 120 du t. II) : Nous l'amenons pour apprendre « à servir dans les combats les intérêts des dieux Tlaltecacatl et Tonatiuh, qui sont la terre et le soleil. C'est pour cela que nous offrons notre enfant au seigneur dieu tout puissant. *Yaotl*, autrement dit *Tittacauan* ou *Tezcatlipoca*. » (Sahagun, *Hist. gén.*, L. III, append. ch. 4, p. 226 de la trad. franç.)

(5) D. Duran, t. II, p. 155, 156 ; album, part. II, pl. 7.

(6) Id., t. II, 99.

allumé, comme la lumière qui, chez nous, brille devant le Saint-Sacrement (1) ; l'officiant de chaque *semaine* (ou pour mieux dire *cinquaine* de jours), vêtu d'une longue robe descendant jusqu'aux jarrets comme nos dalmatiques et, tenant d'une main l'encensoir, de l'autre une bourse pleine d'encens (2), procédait de la même manière que les prêtres catholiques, élevant et baissant successivement la main (3). La croix de Saint André qui figure sur l'encensoir de ce prêtre (4), les os disposés en sautoir sur le manteau de Tezcatlipoca, et les cinq flocons de coton, qui forment une croix de Saint André sur son bouclier (5), rappellent peut-être que ses adorateurs les Tecpantlaes étaient originaire de l'Ecosse vouée à Saint André (6).

La veille ou le premier jour du mois de *Toxcatl*, le cinquième mois de l'année mexicaine lequel, selon le P. Duran (7) commençait le 20 mai ; selon Torquemada (8) le 24 avril, on célébrait en l'honneur de Tezcatlipoca une des plus grandes fêtes, avec des réjouissances et des représentations qui, dit le premier de ces auteurs (9),

(1) D. Duran, t. II, p. 113.

(2) Id. t. II, p. 112. — Dans beaucoup de cas où l'imitation est évidente, les Mexicains ont plus ou moins modifié le prototype (Voy. les exemples cités dans *Traces d'influence européenne dans les langues, les sciences et l'industrie précolombiennes du Mexique et de l'Amérique centrale*, dans *Revue des questions scientifiques*, 2^e sér. t. XI, avril 1897, p. 522-3) ; aussi ont-ils fait de l'encensoir la navette ou vase à encens et l'ont-ils remplacé par une énorme pipe sur la panse de laquelle on voit, comme sur le manteau de Tezcatlipoca, une croix de Saint-André. (D. Duran, *Album*, part. II, pl. 6). — Un vase en deux pièces semblable à nos encensoirs a été trouvé à Yanguitlan (H. H. Bancroft, *The native races of the Pacific States*. New-York, 1875, in-8, t. IV, p. 423).

(3) Duran, t. II, p. 113 ; — Torquemada, L. X, ch. 14, p. 258 du t. II.

(4) D. Duran, *album*, pl. 6 de la part. II.

(5) Id. *ibid.*, pl. 5, de la part. II et *Hist. de las Indias*, t. II, p. 106.

(6) J. Pinkerton, *An Enquiry etc.*, t. I, p. 457-462, 498-500.

(7) *Hist. de las Indias*, t. II, p. 279.

(8) *Mon. ind.* L. X, ch. 14, p. 256 du t. II.

(9) D. Duran, t. II, p. 279.

« égalaient celles de la Fête-Dieu, qui presque toujours tombe à la même époque ». Elle correspondait d'ailleurs plutôt à nos Rogations : « Elle avait pour but de demander l'eau du ciel, de la même manière que le font nos rogations et nos litanies qui ont toujours lieu dans le mois de mai ; aussi la célébrait-on dans ce mois, en commençant le neuvième jour pour finir le dix-neuvième » (1). Ces cérémonies remontaient bien aux *Tecpantlacs*, qui les avaient eux-mêmes reçues tant des Papas columbites, leurs prédécesseurs, que des Templiers de Terre-Sainte, comme nous l'apprennent de curieuses anecdotes.

En 1552, les *Tlacocheales* de *Yacapichtlan* *Cohuatepec*, dont quelques uns avaient été maltraités et mutilés (la tête rasée, les mains coupées), se retirèrent à *Coyohuacan* avec le *Teomama* (Porte-Dieu) qui emportait *Tezcatlipoca* ; une sécheresse commença alors et, pendant quatre ans de suite, il ne plut pas dans le pays des Chales ; il ne tomba d'eau que sur les terres des *Tlacocheales*. Pour mettre fin à la famine qui avait duré tout ce temps, les Chales se décidèrent en 1556 à aller chercher *Tezcatlipoca*, qui fut tiré de son tabernacle et porté par le *Teomama* vers le mont *Xoyac*, du côté d'*Amaquemecan*, où les Chales s'empressèrent autour de lui et le placèrent dans un tabernacle. Ils se mirent alors sous la protection des gens

(1) D. Duran, t. II, p. 99, 101. — Cfr. J. de Tobar, p. 106. — Quoique les Rogations aient été instituées pour demander à Dieu de protéger les biens de la terre et de détourner les calamités de toute sorte, y compris la guerre et les ravages des animaux malfaisants, elles finirent par s'appliquer plutôt à la sécheresse, comme c'était le cas non seulement en Mexique, mais encore sous des climats plus humides, comme les environs de Trèves (Du Cange, *Gloss. med. latin.* édit. Favre, t. VII, p. 206) En Bourgogne, à Villy-le-Moutier près Beaune, on portait en procession la châsse de Saint Révérien pour obtenir, suivant les cas, soit le beau temps soit la pluie (Courtépée, *Descr. du duché de Bourgogne*, 2^e édit. Dijon, 1847, t. II, p. 407).

du Tecpan [Temple], les Tlacocheales. En allant recevoir la statue, le roi des Chichimecs d'Amequamecan lui remit le brillant bâton recourbé [la crosse] ; en retour, le dieu lui attribua la souveraineté d'Amequamecan qui fut partagée entre les Tlayllotlas et lui. Il reçut le titre de *Teohuateuctli* (seigneur théocratique ou spirituel) (1) qui était, d'ancienne date, usité à Tlacochealco où fut reporté Tezcatlipoca (2).

Une ou deux générations auparavant, les Templiers de Palestine avaient coutume de faire des processions de même genre et dans le même but, comme nous l'apprend le témoignage rendu dans le procès des Templiers par Antoine Syci, de Verceil, notaire apostolique et impérial, qui avait été leur clerc et leur greffier dans le dernier quart du XIII^e siècle (3). « J'ai vu plusieurs fois, dit-il, une croix de cuivre (4), qui était en apparence sans valeur, mais que l'on disait être celle du bassin dans lequel fut baigné le Christ. Les Templiers la conservaient dans leur trésor et, parfois quand la chaleur et la sécheresse étaient excessives, le peuple d'Ancon (5) les suppliait de la porter dans une procession du clergé. J'ai vu aussi parfois, dans cette cérémonie, le patriarche de Jérusalem [alors *in partibus*], accompagné d'un des chevaliers du Temple, qui portait cette croix avec la dévotion appropriée. A la suite de ces processions, grâce à la

(1) Sept ans après, en 1342, les Tlacocheales conférèrent le même titre à Cacamatl Totec, en lui donnant l'investiture de la seigneurie de Tenanco. (Chimalpahin, 7^e Rel., p. 62-63).

(2) Id., *ibid.*, p. 57-59.

(3) *Procès des Templiers*, t. I, p. 619, 642-3.

(4) Le texte porte *crucem cupitam*. Ce dernier mot n'ayant pas de sens, nous croyons qu'il faut le remplacer par *cupream*.

(5) Il ne s'agit certainement pas ici d'Ancone en Italie, mais bien de la ville d'Acco ou Aca, aujourd'hui Saint-Jean d'Acre, qui était le quartier général des ordres religieux et militaires.

clémence divine, l'eau du ciel arrosait la terre et tempérerait la chaleur de l'air (1). »

A défaut de cette croix miraculeuse, probablement restée en Orient, les Teepantlaes se servaient soit, comme à Xoyac, du Miroir resplendissant ou Ostensoir, l'emblème de Tezcatlipoca ; soit, comme les anciens Papas, d'un livre sacré. On sait en effet, par une des vies de Saint Columba, leur patron, que les moines d'Iona, l'une des Hébrides, à la suite d'une grande sécheresse, firent une procession à travers les champs, en agitant la tunique blanche du saint et en lisant des livres écrits de sa main (2). C'est dans le même but qu'ils placèrent, à trois reprises, sur l'autel, des livres écrits par le saint (3). Ces légendes nous expliquent un terme nahua, que n'a pu comprendre le traducteur de Chimalpahin. Cet annaliste parle, en quatre passages (4) de *tlacuiloquiauh*, mot composé de *tlacuilloli*, écriture, peinture, et de *quiauiltl*, pluie. Entre les deux sens du premier terme, le traducteur a choisi le moins rationnel et rendu le tout par : *pluie peinte* (5). Nous regardons comme plus plausible l'expression : *pluie d'écriture*, c'est-à-dire obtenue au moyen de livres et miraculeusement comme chez les Columbites des îles Britanniques. Si l'on n'avait pas toujours à sa disposition des manuscrits thaumaturgiques ou de saintes reliques, on se servait d'Évangiles, de missels, de rituels, de formules des litanies, pour les chants et les prières des Ro-

(1) *Procès des Templiers*, t. I, p. 646-7.

(2) Adamnan, *Vita Sti Columbae*, L. II, ch. 45, p. 188-9 du t. VI des *Historians of Scotland*, 1874. in-8.

(3) Id., *ibid.*, L. II, ch. 46, p. 89.

(4) 6^e *Relat.*, p. 7 ; — 7^e *Rel.*, p. 26, 28, 58.

(5) « Il faut sans douter entendre, dit-il, par *pluie peinte* cette ondée qui, en décomposant les rayons du soleil, produit l'arc en ciel », (note 2, p. 7 de la trad. des *Ann.* de Chimalpahin).

gations (1), de sorte que la locution nahua est parfaitement juste, les Mexicains ne manquant pas alors et ayant conservé jusqu'au XVI^e siècle d'antiques peintures de scènes bibliques (2).

C'est, paraît-il, à leur réputation de thaumaturges, fondée sur les invocations à Tezcatlipoca, que les Tecpantlacs, d'abord fort pauvres, durent leur influence spirituelle, et par suite leur puissance temporelle (3). Celle-ci dut s'affaiblir lorsque, en 1547, ils furent impuissants à conjurer la sécheresse par la *pluie d'écriture* (4), dont il ne fut pas question pendant la grande famine de 1450 à 1454 (5). C'est que dans l'intervalle, les mœurs et les croyances avaient notablement changé. Les Tenuches, qui erraient depuis longtemps sur le plateau de l'Anahuac, s'étant établis à Mexico, dans le premier quart du XIV^e siècle, avaient renié les traditions des Aztèques ou Blancs dont ils étaient issus (6), et substitué à la force morale et religieuse le régime du *maquauitl* (sabre). Pour terrifier leurs voisins, ils égorgèrent la fille du roi de Culhuacan, Achitometl II (1336-1347) (7), qu'ils avaient demandée pour reine et déesse (8). Leur exemple fut bientôt imité par les Culhuas eux-mêmes qui, pour la première fois en 1348, firent des sacrifices humains dans le temple de

(1) J. Brand, *Observations on the popular antiquities of Great Britain*. nouv. édit. par H. Ellis, Londres 1853, in-18, t. I, p. 199, 200, 203, 206-7.

(2) Voy. *Traces d'influence européenne*, p. 511-514.

(3) Chimalpahin, 7^e Rel., p. 28, 58-59.

(4) Id., 6^e Rel., p. 7.

(5) Id., 7^e Rel., p. 115-117.

(6) *La Contrefaçon du Christianisme chez les Mexicains du moyen-âge*, p. 230-242.

(7) Selon Chimalpahin, 7^e Rel., p. 59-63 ; — 1338-1348, selon les *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 52-53.

(8) Chimalpahin, 7^e Rel., p. 241-2.

Quauhtitlan (1), en donnant un caractère religieux à l'égorge-
ment des prisonniers de guerre. Les Chales ne purent se
soustraire à cette contagion de férocité, qu'ils aggravèrent
même en régularisant ces sacrifices humains. Par une
abominable entente avec les Tenuches de Mexico, ils firent
en 1524 (2), et recommencèrent, en 1568 (3) ou 1576 (4),
la *Guerre fleurie* (Xochiyaoyotl) dont le nom décevant dis-
simule le caractère inhumain : elle consistait à lutter, non
pour tuer les adversaires, mais pour faire des captifs.
Pour avoir été ménagés sur le champ du combat, ceux-ci
n'avaient pas un sort plus enviable que les morts : ils
étaient destinés à être mangés, après avoir été solennelle-
ment sacrifiés dans les temples (5). Il est possible, toute-
fois, que cette *Guerre fleurie* n'ait été à l'origine qu'un
simple tournoi, et que les Tenuches seuls aient sacrifié
les prisonniers faits par eux, car B. de las Casas affirme
que leur dieu Uchilobos [Huitzilopochtli] « fut le premier
à ordonner les sacrifices humains qui n'avaient encore
jamais eu lieu au Mexique » (6). C'était, en effet, selon
J.-B. de Pomar (7) une invention des Mexicains, introduite
à leur imitation dans tout le pays, au moins à Tezcuco, à
Tlacuba, à Chalco, à Huexotzinco et à Tlaxcala, contrées
qu'ils avaient soustraites à l'influence des Tecpantlacs. Le
premier sacrifice humain, qui fut parvenu à la connaissance

(1) *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 54.

(2) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 55.

(3) 8 ans avant 1376, est-il dit dans la 7^e *Rel.* de Chimalpahin, p. 71.

(4) C'est la date donnée par les *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 58.

(5) Muñoz Camargo. *Hist. de Tlaxcala*, p. 16.

(6) *Apolog. hist.*, ch. 122.

(7) *Relacion de Tezcuco*, p. 15-16, où l'on voit que c'est seulement
quatre vingts ans avant l'arrivée des Espagnols, c'est-à-dire vers 1439,
(après la destruction de la puissance des Tecpantlacs), que les sacrifices
devinrent des hécatombes.

de Torquemada (1), était celui de quatre Xochimilcs faits prisonniers par les Tenuches, un peu avant leur établissement à Mexico, c'est-à-dire dans le premier quart du XIV^e siècle. Muñoz Camargo n'est qu'un écho, lorsqu'il rapporte que ces rites sanguinaires avaient pris naissance dans la province de Chalco et que de là ils furent transplantés à Tlaxcala (2), la contrée où il se faisait le plus de sacrifices humains (3).

Comment les sujets, peut-être même les descendants ou les disciples des Tecpantlacs, en étaient-ils venus, une centaine d'années après l'arrivée de ceux-ci, à enfreindre la stricte prohibition des divers évangélistes précolombiens ? Au IX^e siècle, le Papa Quetzalcoatl avait mieux aimé s'exiler de Tula que de tolérer les sacrifices humains (4). Le Papa anonyme de la fin du XIV^e siècle les prohiba également ainsi que l'anthropophagie (5). Il n'est pas douteux que les Tecpantlacs, venus d'Europe, où le cannibalisme était en horreur, n'aient aboli les rites sanguinaires. Mais peu nombreux, isolés au milieu des barbares, perdant de leur puissance depuis qu'on ne les croyait plus capables d'obtenir de Tezcatlipoca la cessation de la sécheresse, affaiblis par leurs guerres avec les

(1) *Mon. indiana*, L. VII, ch. 17, p. 115 du t. II ; cfr. L. II, ch. 10, p. 91 du t. I ; — Voy. aussi Mendieta. *Hist. eccl. ind.*, p. 144.

(2) *Hist. de Tlaxcala*, p. 141-2, reproduite presque mot pour mot par A. de Herrera, *Déc. II*, L. VI, ch. 16, p. 162.

(3) Torquemada, *Mon. ind.*, L. X, ch. 31, p. 290 du t. II.

(4) A. de Tapia, *Relac.* p. 574 du t. II de la 1^{re} Col. d'Icazbalceta ; — Gomara, *Conq. de Méj.*, p. 327 de l'édition de Vedia ; — Las Casas, *Apol. hist.* ch. 122 ; — *Mémoriaux pour J. Cano*, p. 266, 288 ; — *Ann. de Cuauhtitlan* p. 17 ; — Mendieta, *Hist. eccl. ind.* p. 92 ; — Torquemada, *Mon. ind.*, L. VI, ch. 24, p. 50 du t. II.

(5) *Concession de F. Cortès aux caciques d'Azapusco*, dans la 1^{re} Col. d'Icazbalceta, t. II, p. 9-10. — Cfr. *Les Voyages transatlantiques des Zeno* dans *Le Muséon*, t. IX, 1890, p. 468.

Tepanecs d'Azcaputzalco et les Tenuchcs de Mexico, ils ne réussirent pas mieux que les Espagnols (1), plus forts et maitres incontestés, à empêcher les horribles sacrifices. On croirait même qu'ils y participèrent, si l'on voulait prendre à la lettre les assertions de leur historien national ou d'autres écrivains. Le P. Duran rapporte (2) que, dans leurs dernières guerres contre les Mexicains (3), les Chales les menacèrent de les sacrifier à leur Dieu Camaxtli, pour oindre son temple de leur sang et se repaître de leur chair. Mais il faut remarquer à ce propos que le dieu en question était celui d'une nation d'anthropophages, les Chichimecs (4), et que ces Chales portaient précisément le surnom de Chichimecs (5). Quatre ou cinq ans plus tard, en 1469, les trois seigneurs les plus puissants du pays de Chalco et de la ville d'Amquemecan qui sont appelés Chales, quoiqu'ils fussent tous de race chichimèque, pendirent des ambassadeurs, firent bouillir leur chair et en firent manger subrepticement à ceux qui les avait envoyés (6). Les Tecpantlacs, dont ils étaient deve-

(1) Despues que los Españoles anduvieron de guerra, y ya ganada México hasta pacificar la tierra, los Indios amigos de los Españoles muchas veces comian de los que mataban, porque no todas veces los Españoles se lo podian defender. (Motolinia, p. 24 du t. I de la 1^{re} Col. d'Icazbalceta. — Cfr. Bernal Diaz, ch. 175, p. 249. — Torquemada, L. XIV, ch. 26, p. 585 du t. II).

(2) *Hist. de las Indias*, t. II, p. 142. — Cfr. Tezozomoc (*Crón. mex.* ch. 23, p. 293 de l'in-4), qui ne parle pas de l'anthropophagie.

(3) Qui, selon Chimalpahin (p. 113-127), dura de 1446 à 1465, et selon les *Ann. de Cuauhtitlan*, de 1436 à 1462.

(4) Los Indios.... Chichimecas.... han tenido de costumbre comerse las carnes de los que mataban y beberles la sangre (Torquemada, L. XIV, ch. 26, p. 585 du t. II).

(5) D. Duran, t. II, p. 139. — La plupart de Teochichimecs, en effet, s'établirent dans le territoire de Chalco (Torquemada, L. III, ch. 10, p. 261 du t. II), où Chimalpahin (7^e *Rel.*) mentionne souvent des princes Chichimecs).

(6) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 131.

nus les maîtres, ne doivent pas être rendus responsables de cet acte de barbarie, mais on ne saurait les disculper de l'avoir, en quelque sorte, autorisée par des expressions métaphoriques et un langage mystique qui n'étaient pas de mise auprès des sauvages.

Les doctrines et les pratiques du catholicisme ne furent malheureusement pas toujours bien comprises des peuples grossiers auxquels ils les enseignaient. Les métaphores peuvent donner lieu à de singulières méprises quand des prédicateurs s'en servent devant des auditeurs incultes qui sont portés à tout prendre à la lettre. La *Regula pauperum commilitonum Christi Templique Salomonici*, pour dire qu'après avoir communié, aucun des chevaliers ne devait craindre d'aller au combat, se servait des termes : « *Divino cibo refecti ac satiati* » (1), que la paraphrase en vieux français rend par : « *repeus de la viande de Dieu et saoulez* » (2). Si l'on pouvait sans inconvénient s'exprimer aussi crûment devant les chrétiens de l'Ancien Monde, il n'était pas permis de le faire devant des amateurs de chair humaine. Comment en effet les Chichimecs ou nomades du Mexique auraient-ils pu comprendre le mystère de la Sainte-Cène, quand les Catholiques et les Protestants européens, instruits par les livres sacrés, les docteurs de l'Église et de savants théologiens, sont en désaccord sur la transsubstantiation ? Tout en adoptant le

(1) Edit. de Maillard de Chambure, p. 507 ; — éd. de H. de Curzon, p. 21-22.

(2) *Ibid.*, p. 208 ; — p. 21-22.

(3) Après les récoltes, en novembre, les Mexicains faisaient de petits pains ronds, avec de la graine de *cunila gallinacea* et de la farine de maïs, et ils disaient en chantant que « ces pains se changeaient au corps de Tezcatlipoca, leur dieu suprême » (Cantaban y decian que aquellos bollos se tornaban carne de Tezcatlipoca, que era el dios ó demonio que tenian por mayor). C'est avec ces pains que communiaient les enfants,

dogme dans l'espoir d'en tirer des avantages temporels (1), les Mexicains l'appliquaient d'une façon contraire à son esprit : outre l'hostie (2) qui est le corps de la divine victime propitiatoire, il leur fallait un représentant corporel de la divinité. A cet effet, ils choisissaient parmi les captifs quelque vaillant guerrier à qui l'on donnait le nom et le costume d'un dieu, pour remplacer le rôle de celui-ci pendant une année, au bout de laquelle on le sacrifiait en grande pompe (3) et sa chair était partagée entre les seigneurs qui la mangeaient comme une nourriture divine. L'immolation rituelle de cet ennemi (en latin *hostis*, d'où *hostie*) était une abominable contrefaçon de l'Eucharistie dégénérée de simple *théophagie* en *théandrophagie*, puis, sous l'influence des Tenuches de Mexico (4), en effroyable hécatombe de prisonniers, d'esclaves et même d'enfants, dont le sang servait à désaltérer le soleil, et les cadavres à pourvoir les boucheries de chair humaine (5).

A cet égard, les Tlaxcaltecs n'étaient pas moins fana-

tandis que les seigneurs, les marchands et les prêtres mangeaient la chair des victimes humaines (Motolinia. *Hist. de los Indios*, L. I, ch. 2, p. 23-24. — Cfr. *Pratiques et institutions relig.* p. 197). Tout en croyant à la transsubstantiation enseignée par les évangélistes, les Indiens pratiquaient la communion de la manière la plus inhumaine.

(1) Ils promettaient de donner des cœurs d'hommes et d'enfants à leurs dieux pour apaiser leur courroux ou pour en obtenir ce qu'ils désiraient (Muñoz Camargo, *Hist. de Tlaxcala*, p. 142; — Cfr. Herrera, *Dec.* II, L. VI, ch. 16, p. 162; — Torquemada, L. XV, ch. 49, p. 134 du t. III; — D. Duran, t. II, p. 157).

(2) Remplacée par le *tzoolli* arrosé du sang des victimes humaines, sorte de pain qu'ils regardaient comme les os et la chair de dieu et avec lequel ils communiaient (D. Duran, t. II, p. 86-96, 197; — *Codex Vaticanus* n° 3738, explic. dans le t. V de Kingsborough, p. 196. — Cfr. *Pratiques et institutions relig. d'origine chrétienne*, p. 193-4, 198-9).

(3) D. Duran, t. II, p. 101-2, 104, 157-8; L.-B. de Pomar, *Rel. de Tezcuco*, p. 21; — Torquemada, L. X, ch. 14, p. 259-261).

(4) Voy. *La Contrefaçon du christianisme chez les Mexicains du moyen-âge*, p. 211 2.

(5) Muñoz Camargo. *Hist. de Tlaxcala*, p. 141.

tiques que les Tenuches, et ce n'est pas le seul cas où ils refusèrent de se contenter des représentations symboliques : tandis que dans d'autres contrées du Mexique, une statue du dieu Huitzilopochtli, en pâte bénite, était percée et mise en pièces à coups de javelots (1), ils attachaient, en certaines fêtes, un captif à une croix et le tuaient à coups de flèches ; le lendemain, ils en torturaient un autre à coups de dards (2). Qui ne verrait là une cruelle imitation de certains mystères du moyen-âge (3) où l'on rappelait dans nos églises les diverses scènes de la Passion ?

On a vu que, à l'imitation de Tezcatlipoca, les religieux et les religieuses de son monastère (4), à Mexico, se rasaient les cheveux sur le front, d'oreille en oreille, mais les laissaient croître sur l'occiput et retomber en longue queue sur leurs épaules ; ceux du temple de Huitzilopochtli, au contraire, portaient la tonsure coronale comme nos moines, aussi bien à Mexico que dans le territoire de Chalco et de Huexotzinco (5) ; ainsi ces derniers étaient tonsurés à la romaine, ayant subi l'influence des Tecpantlacs ; tandis que les autres, issus des immigrants qui avaient été évangélisés par les Papas Gaëls, ne pouvaient se rattacher qu'aux traditions Columbites.

Il y eut dès l'origine antagonisme entre Huitzilopochtli,

(1) Sahagun, *Hist. gén.*, L. II, ch. 34 et L. III, ch. 1, § 2, p. 153, 203-4 de la trad. franç. ; — Torquemada, L. VI, ch. 38 ; L. X, ch. 27, p. 71-73 et 281-3 du t. II.

(2) Torquemada, L. X, ch. 31, p. 291 du t. II.

(3) La Passion est encore représentée de nos jours, notamment en Palestine et en Yucatan (J. L. Stephens, *Incidents of travel in Central America, Chiapas and Yucatan*, 12^e édit. New-York, 1846, in-8, t. II, p. 212-215), mais avec des mannequins, ou tout au plus des acteurs, et non avec des captifs voués à la mort.

(4) *Supra*, p. 208, note 5.

(5) D. Duran, *Hist. de las Indias*, T. II, p. 86 : Cfr. l'Album, part. II, pl. 2.

le dieu guerrier des Tenuches de Mexico, et Tezcatlipoca, le dieu des Chales, que les premiers qualifiaient de *jeune ennemi* (1) et à qui ils enlevèrent successivement les États où il était adoré. Ils assujettirent les Tepanecs d'Azcaputzalco en 1429 ; les Nochimiles en 1450 ; les Quauhquecholtecs, les Mizquics et les Cuiclahuacs en 1452 ; les Quauhnhuacs en 1459 ; les Chales de 1459 à 1465, après avoir exécuté tous les princes importants qu'ils remplacèrent par des gouverneurs pour la plupart étrangers ; les Mazahuacs en 1471 ; les habitants de Tullocan en 1474 ; les Matlatzines en 1477 ; les Xiquipiles en 1478 ; les Huexotzines en 1515 seulement (2), et comme il y avait déjà longtemps que les Aculuas de Tezcuco s'étaient ligués avec les Tenuches pour former la fédération des Culuas, il ne resta, parmi les anciens sujets des Chales, que les Tlaxcaltecs pour tenir tête aux vainqueurs ; encore ceux-ci ne les conservèrent-ils que par tolérance pour avoir des adversaires dans les *Guerres fleuries* et des victimes pour leurs horribles sacrifices (3). Quant aux Tecpantlaes

(1) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 26 note 2.

(2) Id., *ibid.*, p. 99, 100, 103, 105, 119-126, 132, 135, 137, 153. — Cfr. Mendieta, *Hist. eccl. ind.*, p. 148. — Le *Codex Tellerianus* (dans *Antiq. of Mex.* de Kingsb. t. V, p. 151) donne bien l'année 1465 comme date de l'asservissement des Chales, mais il ajoute à tort que l'immolation rituelle des prisonniers de guerre commença alors seulement : « Año de XII casas y de 1465, los Mexicanos.... se señorearon de la provincia [de Chalco], laquel quedo sujeta a los Mexicanos desde este año, Dizen todos los viejos que desde este año 1465, en que fue guerra entre los Mexicanos y Chalcos, usaron sacrificar hombres tomados en la guerra, porque hasta aqui no sacrificaron sino animales, y à los hombres los sacavan sangre de sus cuerpos. » L'interprète du *Codex* a l'air de dire, par cette dernière phrase, que l'on n'égorgeait pas les captifs, mais que l'on se bornait à leur tirer du sang pour en asperger les idoles ; mais il est contredit par nombre de textes jouissant d'une plus grande autorité. (Voy. *supra*, p. 217).

(3) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 239-240 ; t. II, p. 94-95 ; — Ixtlilxochitl, *Hist. Chichimeca*, eh. 41, p. 206-208 du t. I, in-8. — Cfr. pourtant D. Muñoz Camargo, *Hist. de Tlaxcala*, L. I, eh. 15, p. 123-4.

asservis, s'ils continuèrent comme de tout temps à travailler pour les temples, ce n'était plus pour leur *tecpan*, mais bien pour le *teocalli* de Huitzilopochtli (1), pour la construction duquel leurs ancêtres avaient refusé des pierres (2), d'où une longue guerre qui finit par leur assujettissement aux Tenuches.

L'influence exercée par eux n'avait donc pas été assez grande pour établir solidement dans le haut Anahuac la civilisation européenne et le christianisme, dont on retrouva pourtant bien des vestiges chez leurs descendants (3). Si la religion et la nationalité des Tecpantlacs n'ont pas déteint davantage et laissé de traces plus nombreuses chez les peuples au milieu desquels ils étaient établis, c'est évidemment qu'elles étaient trop différentes de celles des mères de leurs enfants et de leurs sujets ou alliés. La femme, qui est la gardienne du foyer et des traditions, finit bientôt par imposer sa langue, ses croyances et ses mœurs, non seulement à ceux qu'elle élève, mais encore à ceux qui l'entourent. Or chez les Templiers, ne formant qu'une infime minorité de la population, les frères laïcs, cultivateurs ou artisans, étaient les seuls qui pussent se marier. Ils n'avaient sans doute pas mené en Amérique de femmes européennes, et la postérité issue de leur union avec des indigènes ne pouvait leur ressembler de tous points. Il en fut chez eux, comme chez les Francs, les Burgondes, les Goths, les Langobards, qui, tout en étant la classe dominante, se laissèrent assimiler dans le cours de peu de siècles, par leurs propres sujets, Gallo-

(1) Bernal Diaz del Castillo, *Conquista de la Nueva-España*, ch. 86, 139, p. 81, 154 de l'édition de E. Vedia ; p. 221, 419 de la traduction du Dr Jourdanet ; — Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 79, 85, 90, 178, 180, 188, 197, 198.

(2) D. Duran, t. I, p. 134, 135 ; — Tezozomoc, ch. 21, p. 289 l'in-4.

(3) Voy. *supra*, p. 205-216.

Romains, Italiotes, Ibères, et qui, au bout de quelques générations, avaient oublié leurs idiomes et ne parlaient plus que des dialectes néo-latins. De même les Tlacochoales substituèrent le nahua à leur belle langue particulière (1). D'un autre côté, dès la quatrième génération qui suivit leur établissement dans le bassin du lac de Chalco, leur pouvoir essentiellement spirituel était en décadence ; en 1407, les chefs des Chales durent s'expatrier pour se soustraire à la tyrannie des Mexicains (2). Au temps de Cortès, il y avait plus d'un demi siècle que leurs successeurs étaient sous le joug, conservant néanmoins leur réputation de bravoure (3), se révoltant de temps à autre (4), faisant alliance avec les villes ennemies de Mexico : Tlaxcala (5) et Tlatelulco (6) ; plus tard avec les Espagnols dès leur arrivée dans l'Anahuac central. Ils les aidèrent puissamment dans la conquête du Mexique (7) ; aussi les terres dont ils avaient été dépossédés par les chefs de la confédération Culua leur furent-elles rendues par les maîtres de la Nouvelle Espagne (8).

En 1519, avant l'entrée de F. Cortès à Mexico, la plu-

(1) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 29-30.

(2) Id., *ibid.*, p. 131.

(3) Torquemada, L. II, ch. 47, p. 158 du t. II.

(4) Id. L. II, ch. 44, 50, p. 153, 163 du t. II. — Orozco y Berra fait remarquer qu'ils avaient été les constants ennemis des Mexicains (*Hist. ant.* T. III, p. 269). — De même, Bernal Diaz dit de leurs congénères, les Mizquics : « Estos, segun pareció. jamás estuvieron bien con Mejicanos, y los querian mal de corazon. » (*Conq. de Nueva España*, ch. 139, p. 153 de l'édit. de Vedia ; p. 418 de la trad.). — Quant aux Tlaxcaltecs, autrefois sujets des Chales, le nom des Mexicains leur était si odieux qu'ils ne contractèrent jamais d'alliances ou de mariages avec eux, bien qu'ils s'unissent avec toutes les autres populations (Muñoz Camargo, L. II, ch. 15, p. 124).

(5) Torquemada, L. II, ch. 70, p. 199 du t. I.

(6) Id., *ibid.*, L. II, ch. 58, p. 177 du t. I.

(7) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 194, 199.

(8) Id., *ibid.*, p. 196-199.

part des princes Chales allèrent le recevoir à Amaquemecan et lui souhaiter la bienvenue, en l'appelant leur dieu (*teotl*) (1) et, un peu avant le siège de Mexico (1521), ils lui amenèrent deux enfants de l'un de leurs seigneurs qui venait de mourir, en leur recommandant de se soumettre au grand chef des *Teules* (2), parce leurs aïeux avaient certainement prédit que le pays serait un jour gouverné par des hommes barbus venus de l'Est, et que tout indiquait qu'il s'agissait des Espagnols (3). Car il faut savoir que Tzumpantcutli, seigneur de Cuitlahuac-tizic, issu d'*Iztac-Mixcoatl* (le Blanc, chef des Mixs ou Ecosseis) (4), avait annoncé la venue des Blancs (5). Il fut mis à mort, en 1517, par ordre de Montezuma II, pour avoir dit que Huitzilopochtli n'était pas le vrai dieu, mais que le règne du Créateur approchait (6). Les Mizquics, congénères des Cuitlahuaes, conservèrent jusqu'au temps de Montezuma II une antique prophétie sur le retour de Quetzalcoatl : les anciens leur avaient appris que les fils de celui-ci devaient recouvrer le pays qui leur avait appartenu et les richesses qu'ils avaient cachées

(1) Id., *ibid.*, p. 188. — Teotl ou Teutl signifie tout à la fois *seigneur* et *soleil*. Dans cette dernière acception il est synonyme de *tonatiuh* (Torquemada, L. VI, ch. 27 et L. VIII, ch. 3, p. 56 et 175 du t. II), qui lui-même l'était de Tezcatlipoca, le miroir brillant (voy. *supra*, p. 195, 198 note 2, 208, 209).

(2) Seigneurs, du nahua *teuctli*, pluriel *teteuctin*, nom que les Indiens donnaient aux Espagnols.

(3) Porque ciertamente sus antepasados les habian dicho que habian de señorear aquellas tierras hombres que venian con barbas de hâcia donde sale el sol, y que por las cosas que han visto éramos nosotros (Bernal Diaz, *Conq. de Nueva España*, ch. 139, p. 154 de l'édit. de Vedia ; 421-2 de la trad. du D^r Jourdanet).

(4) Voy. *supra*, p. 198, n. 1.

(5) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 398 ; — *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 81.

(6) Voy. plus haut, p. 201, note 1.

dans les montagnes et les cavernes (1). Bien mieux les Xochimiles, alliés des Tecpantlaes, possédaient de vieilles images de chevaux avec leurs cavaliers, de barques que leurs voiles faisaient ressembler à des aigles, de grands navires montés par des Blancs barbus, armés d'épées, coiffés de cabassets, et vêtus à l'Européenne (2). — Enfin d'anciens protégés des Tecpantlaes, les Tlaxcaltecs se rappelaient encore au XVI^e siècle une prédiction de leurs ancêtres, d'après laquelle des hommes blancs et barbus, montés sur des hautes maisons flottantes, coiffés de heaumes, armés d'épées et d'arcs supérieurs à ceux des indigènes, devaient venir d'une lointaine contrée orientale pour subjuguier leur pays (3). Ces prophéties, ces réminiscences, ces images qui concernaient les *filz du soleil* en général, c'est-à-dire les hommes de l'Est, adorateurs du Saint-Sacrement, furent appliquées aux Espagnols. Aussi l'un des Conquistadores, Francisco de Aguilar qui, avec tant d'autres, place la même tradition dans la bouche de l'infortuné Montezuma (4), dit-il que « les Chales furent, dès l'origine, soumis au roi [Charles-Quint] et grands amis des Espagnols (5). »

Voilà donc un imposant ensemble de faits et de témoi-

(1) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 12. — Cfr. *supra*, p. 198-201.

(2) Voyez les sources traduites et commentées dans *les Deux Quetzalcoatl Espagnols*, p. 485-492.

(3) Muñoz Camarge, L. II, ch. 3, p. 184-185; — Herrera, déc. II, L. VI, ch. 3, p. 139; — Torquemada, L. IV, ch. 27, p. 145 du t. I; — B. Diaz del Castillo, ch. 78, p. 70.

(4) Motecuma..... dixo.... que de sus antepasados tenian y sabian, por lo que les avian dicho, que de donde salia el sol avia de venir una gente barvuda y armados. (*Relacion breve de la conquista de la Nueva España*, publiée dans *Anales del Museo nacional de México*. T. VII, fasc. 1, Mexico 1900, p. 12).

(5) Chalco fue..... desde el principio subjeta al rrey, y muy amigos de los Españoles. (Id. *ibid.*, p. 24. — Cfr. *ibid.*, p. 21 pour les Xochimiles et les Cuitlahuacs).

gnages, pour la plupart indépendants les uns des autres et qui, tirés des sources les plus diverses, concordent néanmoins pour démontrer que les Teepantlaes et leurs congénères ou anciens sujets : les Chales, les Xochimiles, les Mizquics, les Cuitlahuaes, les Tlaxcaltecs, contemporains de Cortés, avaient des notions du Christianisme et des Blancs de l'Est. Nous en concluons que leurs ancêtres, venus d'un pays estatlantique, étaient originaires de l'Europe ou qu'ils avaient été évangélisés par des membres de l'ordre militaire et religieux dont le nom était exactement rendu en nahua par celui de Teepantlaes. Lors même que quelques unes de ces traditions sembleraient suspectes, que certaines croyances et pratiques religieuses paraîtraient trop éloignées du catholicisme pour en être des imitations ou tout au moins d'odieuses contrefaçons ; lors même que l'on contesterait la valeur d'une partie des preuves et des arguments exposés plus haut, — il en resterait encore assez pour qu'il soit impossible d'infirmer nos conclusions, en expliquant autrement que nous ne l'avons fait les vestiges archéologiques, les croyances, les pratiques religieuses, les témoignages historiques et les réminiscences.

Voici en effet ce qui ressort des documents les plus dignes de foi que nous avons traduits et commentés : les Teepantlaes étaient originaires d'un pays lointain situé à l'est de l'Océan Atlantique (Voy. *supra*, p. 186-7, 194-7, 226-7), et qu'il faut chercher entre le Cap Nord et le Cap Bojador, car au sud de celui-ci l'Afrique était exclusivement habitée par des Nègres, et les réminiscences, comme les peintures conservées par les descendants, les alliés, les sujets, les protégés des Teepantlaes (Chales, Mizquics, Cuitlahuaes, Xochimiles, Tlaxcaltecs), avaient trait à des Blancs, barbus, armés et vêtus à l'euro péenne (*supra*,

p. 198-201, 207, 226-7). Comme le berceau commun de ces peuples et des autres immigrants qui les avaient précédés était Tullan-Tlapallan (la Thulé de la mer de l'Est par rapport au Mexique), et que ce nom s'applique aux îles et contrées peuplées de Gaëls (p. 186 note 6), on peut affirmer que les Tecpantlaes appartenaient à la famille de ceux-ci ; et en effet l'un des insignes de Tezcatlipoca, leur divinité particulière (p. 198, 208-215), était la croix *decussata* ou de Saint André, patron de l'Ecosse, et elle figurait sur le bouclier et le manteau du dieu, sur les encensoirs de ses prêtres (p. 212). Ce symbole du christianisme, conjointement avec le soleil ou Ostensoir que tenait l'idole de Tezcatlipoca (p. 210-212) ; avec ses principaux attributs (p. 208-209) qui sont ceux du vrai Dieu ; ainsi qu'avec certains détails de son culte : forme de ses autels, Rogations, encensoir, tabernacle, crosse, livres thaumaturgiques (p. 211-216), — ce symbole, disons-nous, est un sûr indice de l'origine chrétienne de diverses croyances professées par les Tecpantlaes et par le célèbre Nezahualcoyotl, roi de Tezcuco, issu d'un prince chichimec instruit par un missionnaire Chale (p. 204-207).

En tenant compte de tous ces faits, tirés par Chimalpahin et d'autres historiens, d'anciennes peintures et chroniques, dont ils ne comprenaient pas toujours la portée, puisqu'ils accolent au nom de Tezcatlipoca les qualifications de diable, de grand démon, sans se douter que c'était une contrefaçon du vrai Dieu, — on ne risque guère d'identifier les Tecpantlaes avec nos Templiers, d'autant plus que *tecpan*, la première partie du nom nahua, est la traduction exacte de *templum*, pris dans le sens de palais et non de basilique (p. 189) ; que la division tripartite des Tecpantlaes en Tlacocheales ou *milites*, en Teotlixes ou messagers de Dieu, en Nonohuales ou résidents, corres-

pond parfaitement à celle des Templiers en chevaliers, clercs et résidents ou conventuels (p. 188-191) ; que ceux-là comme ceux-ci vivaient sous un régime théocratique et militaire, ayant pour chefs, non seulement des Gardiens des flèches, des engins, des harnais, mais encore des Seigneurs ministres de Dieu, des Porte-Dieu, des Prêcheurs, des Révérends moines et des Déchaux (p. 205 n. 8). — Que l'on juge maintenant si ces nombreux traits de ressemblance entre les Tecpantlacs et les Templiers peuvent être expliqués autrement que par la communauté d'origine des deux ordres guerriers et religieux ?

A la vérité, nous ne connaissons pas de documents européens qui nous apprennent, comme fait Chimalpahin, d'où, quand et comment des Templiers passèrent d'Europe en Amérique, mais nous pouvons conjecturer qu'ils partirent des pays gaéliques pendant les troubles qui désolèrent ces contrées à la fin du XIII^e siècle. Mais, objectera-t-on, comment se fait-il qu'ils n'aient pas fait connaître à l'Europe l'existence d'un Nouveau Monde ? La réponse est facile si l'on se reporte au temps de leur migration et à politique de l'Ordre. Il aimait à s'envelopper de mystère : les chapitres n'étaient composés que de ceux que le Grand-Maitre jugeait à propos d'y appeler (1) et, sous peine d'être exclus de l'Ordre, ceux-ci ne devaient révéler à personne, pas même à leurs confrères, ce qui s'y était fait et dit (2). « Une obscurité profonde, mystérieuse même, comme tout ce qui touche les Templiers, entoure la disparition de leurs archives (3) ». D'après le témoignage de

(1) *Règle et statuts secrets des Templiers*, p. 223.

(2) *Ibid.*, p. 314, 390, 448.

(3) Delaville Le Roulx, *Documents concernant les Templiers extraits des archives de Malte*. Paris 1882, in-8, p. 1.

l'un d'eux, Frère Geraldus de Causso, chevalier, « les anciens de l'Ordre s'accordaient à dire qu'il n'avait pas gagné à admettre des lettrés dans son sein. » (1). Avec cette tendance générale à mettre la lumière sous le boisseau, les chefs et les autres membres dirigeants ne devaient pas engager les découvreurs à écrire des relations de voyages (2), et ils ne les auraient pas déposées dans leurs archives, qui sont d'ailleurs dispersées, sinon détruites en grande partie. « Le grand maître et les précepteurs provinciaux, disait encore Geraldus, ne souffraient pas que des frères eussent par écrit ou gardassent par devers eux, sans permission, la Règle de l'Ordre ou les règlements faits plus tard, non plus que d'autres écrits concernant la situation et les affaires (3) de l'Ordre. Le témoin jugeait que c'était un abus et que de là provenaient les soupçons contre les Templiers. Une fois ou deux, à sa connaissance, le Grand-Maitre avait, dans les pays d'Outre-Mer (4), ordonné à tous les frères possédant des livres relatifs à la Règle, aux statuts, aux affaires de l'Ordre de les lui apporter. Il en avait fait brûler quelques uns, à ce que le témoin avait ouï dire et croyait, rendu d'autres aux plus anciens membres ou gardé le reste pour lui. » Deux de ses prédécesseurs en avaient fait autant. (5)

(1) Erat vox communis in Ordine, inter antiquos Ordinis, quod ex quo litterati fuerant inter eos, Ordo non fecerat profectum suum. (*Procès des Templiers*, t. I, p. 389).

(2) Quoiqu'ils aient joué un très grand rôle dans les expéditions en Terre Sainte, on ne connaîtrait guère les Croisades, s'il fallait les étudier dans des mémoires des membres de l'Ordre. C'étaient des hommes d'action et non des gens de plume.

(3) Le texte porte *puncta*. Voy. ce mot § 8 dans le *Gloss.* de Ducange, édit. Favre, t. VI, p. 371. Cfr. *ibid.* *punctus*, § 3.

(4) Non pas l'Amérique, bien entendu, mais la Terre-Sainte et les îles du Levant.

(5) *Procès des Templiers*, T. I, p. 388-9.

Aussi les anciens manuscrits de la Règle sont-ils rarissimes (1) et n'est-il fait mention, dans aucun livre européen, des Templiers qui, après avoir traversé l'Océan Atlantique, revinrent au moins une fois en Europe pour adorer le soleil, c'est-à-dire le Saint-Sacrement auquel on avait naguère donné cette forme et qui devint l'un des attributs de Tezcatlipoca, la caricature du Dieu des Chrétiens. Si ces relations s'étaient renouvelées, il est à croire qu'elles ne seraient pas longtemps restées secrètes et que l'Amérique aurait été connue chez nous 200 ans avant Christophe Colomb ; mais elles durent naturellement cesser lors de la dissolution de l'Ordre, dont les membres furent soit brûlés ou incarcérés, soit réduits à quitter l'habit et à se faire manœuvres ou artisans (2). Une partie d'entre eux passèrent même chez les Sarrazins et s'efforcèrent de faire le plus de mal possible à leurs anciens coreligionnaires, surtout à leurs frères ennemis, les Hospitaliers (3).

Pourquoi alors les Tecpantlacs seraient-ils revenus en Europe ou y auraient-ils donné de leurs nouvelles, quand

(1) Il était défendu aux frères de posséder les statuts, de peur que les écuers ne les lussent et ne découvrirent les établissements de l'Ordre aux gens du siècle, ce qui lui eût été nuisible. (*Règle et statuts secrets*, p. 353. — Cfr. l'introd. de Maillard de Chambure, p. 50-51).

(2) Si qui ex Templariorum coetu manumissi aut per fugam abstracti evadere potuerunt, projecto religionis suae habitu, ministeriis plebeis ignoti aut artibus illiberabilibus se dederunt. (Ferretti Vicentini *Historia rerum Italica scriptores*, Milan, 1726, in-fol. t. IX, p. 10-17).

(3) [En 1312]..... . Aucuns Templiers eschapelèrent
qui vers Sarrazins se tornèrent,
et porchasèrent et porchasent
comment à nous damage facent,
especiaument l'Ospital.

(*Chronique rimée* attribuée à Geffroy de Paris, dans *Recueil des historiens des Gaules et de France*, t. XXII, 1865, p. 133).

les Templiers qui avaient, selon le témoignage d'un contemporain, échappé au bûcher ou à la geôle, « erraient dans le monde, après avoir dépouillé le froc. » (1). Leur situation au Mexique était meilleure qu'elle n'avait jamais été en Orient et en Europe, où l'Ordre n'avait pas réussi à se tailler une principauté autonome, comme firent les Hospitaliers dans l'île de Rhodes, les chevaliers Teutoniques dans la Prusse orientale et les Porte-Glaive en Livonie. Ce qu'il n'avait pu gagner ici, au temps de sa plus grande prospérité, par la force des armes, quelques-uns de ses membres l'avaient obtenu là-bas très facilement, grâce à leur supériorité intellectuelle et à leur réputation de thaumaturges. Ils avaient tout intérêt à ne pas attirer l'attention de compatriotes qui auraient pu les poursuivre, les asservir ou leur faire concurrence. N'ayant pas besoin, comme leurs malheureux frères restés en Europe, de se déguiser en manants et en vagabonds pour sauver leur vie, ou de se faire renégats pour recouvrer leur liberté, ils dominaient dans leurs États transatlantiques grâce à l'isolement qui fut d'abord leur sauvegarde, mais qui finit par être l'une des principales causes de leur décadence politique et religieuse. Ne pouvant s'appuyer, comme le firent plus tard les colons espagnols, portugais, français, anglais, sur les flottes et les troupes de la mère-patrie ; privés de l'afflux continu d'immigrants qui les eussent renforcés, ils furent bientôt hors d'état de résister aux entreprises belliqueuses des Tenuches de Mexico, des Tepanecs d'Azcaputzalco, des Acoluas de Tezcuco, et ils se laissèrent absorber par les barbares qui les entouraient ou

(1) *Caeteri fratres qui persequentium manus potuerunt effugere, relicto habitu, in orbe vagantur.* (*Chronicon* Francisci Pipini, chez Muratori, t. IX, p. 750).

par leurs nouveaux maîtres, au point de devenir presque méconnaissables ; si bien que jusqu'ici les Américanistes n'avaient ni soupçonné leur origine, ni compris leurs traditions et leurs superstitions. Les érudits qui s'en tiennent exclusivement aux inscriptions, aux parchemins dûment signés, parafés et munis de sceaux, aux médailles, aux monuments, aux objets d'antiquité, aux mémoires et aux histoires contemporaines des évènements, auront peine à croire qu'une bande de Templiers ait possédé au Mexique, pendant un siècle et demi, des États souverains et même suzerains de nombreuses principautés. Il leur est bien permis de laisser de côté une question si éloignée de leurs études, mais ceux qui disent avec le poète :

Humani nihil a me alienum puto

et qui voudront exprimer une opinion relativement aux Tecpantlacs, devront tenir compte des faits positifs relevés dans ce mémoire et, s'il y a lieu, discuter nos explications et nos arguments ; et aucun vrai savant ne rejettera dédaigneusement nos conclusions, sous l'unique prétexte qu'elles sont invraisemblables et qu'il était impossible à des Templiers de fonder un État durable en Amérique, à l'insu des Européens des XIV^e et XV^e siècles.

EUG. BEAUVOIS.

ROLE DES AUXILIAIRES

DANS LA LANGUE HIÉROGLYPHIQUE.

Dans la langue hiéroglyphique, il y a des verbes qui sont toujours *auxiliaires* ; mais il y en a d'autres qui ne remplissent ce rôle qu'accidentellement et que nous appelons, pour ce motif, *pseudo-auxiliaires*. — De plus, le rôle des auxiliaires n'est pas simplement morphologique : il ne se borne pas à la conjugaison ; il s'étend à la syntaxe : c'est ainsi que deux auxiliaires jouent un rôle purement *syntactique*.

Nous traiterons, dans une première section, des *auxiliaires proprement dits* ; dans une seconde section, des *pseudo-auxiliaires* ; dans une troisième, des *auxiliaires syntactiques*.

Nous croyons pourtant devoir exposer, dans une courte *introduction*, quelques notions préliminaires, qui doivent nous servir dans la suite de cette étude : nous exposerons le mécanisme général de la conjugaison hiéroglyphique (I) ; après quoi, nous esquisserons le tableau des auxiliaires dont nous aurons à parler, en déterminant autant que possible la signification étymologique de chacun d'eux (II).

INTRODUCTION

I. LA CONJUGAISON HIÉROGLYPHIQUE.

La conjugaison hiéroglyphique, peu compliquée, quoi qu'on ait pu dire (1), peut se diviser en deux parties : la conjugaison que nous appellerons *simple*, dans laquelle n'entrent pas les auxiliaires, et la conjugaison *composée*, caractérisée par la présence d'auxiliaires ou de particules précisant le sens de la racine verbale : nous traiterons la seconde en parlant des auxiliaires ; nous n'envisageons, pour le moment, que la conjugaison simple.

Or, il faut y distinguer deux temps : le premier, marquant d'une façon générale l'action présente ou l'action future ; le 2^d marquant le passé.

1^{er} temps simple.

Il est formé par la juxtaposition du sujet et de la racine verbale. Le sujet peut être :

a) un substantif ou un membre de phrase.

Il se place soit avant, soit après la racine verbale :

Djet Asar.... dit Osiris (2).

Rā sqadenut hi sutes šu (2).

Ra croise sur la région des nuages de Shu.

b) un pronom absolu qui se place devant la racine :
ānuχ reχ. Je sais.

(1) Cf. Brugsch. — *Grammaire hiéroglyphique* : conjugaison.

(2) Maspero. — *Conjugaison égyptienne*. 3.

entuk *reχ*. Tu sais.

c) un pronom suffixe placé après la racine : c'est la conjugaison proprement dite :

reχ-à. Je sais. *reχ-ek*. Tu sais.

Comme en copte, le sujet est parfois exprimé deux fois : par le pronom absolu, le substantif ou le membre de phrase et par le pronom suffixe :

ànuχ reχ à. Je sais.

Parfois, le substantif sujet est rappelé par un pronom absolu :

χer en χeta ntef ti iu nu.

Le misérable de Kḫeta, *lui*, nous fait aller...

(Inscription d'Ipsamboul).

Ce temps peut servir à exprimer le présent et le futur ; on le trouve même employé avec le sens du passé (1).

2^e temps simple.

Cependant, il y avait une forme destinée à marquer le passé ; c'est celle qu'on désigne sous le nom de 2^d temps simple. Il est formé par l'intercalation de *ân* ou *n*, entre le verbe et le sujet, quel qu'il soit :

Reχ ân Asar. Osiris a su.

Ari àu pai neb. A fait, mon seigneur (2).

Reχ n à. Je sais.

Tels sont les deux temps principaux : ce sont probablement aussi les temps primitifs ; plus tard, les Égyptiens voulurent s'exprimer d'une façon plus exacte et plus précise : ils employèrent à cet effet des formes plus amples : c'est la conjugaison que nous avons appelée *composée* ; c'est ici, comme nous l'avons dit plus haut, que les auxiliaires entrent en scène.

(1) Maspero. Op. c. 4.

(2) Id. ib.

II. LES VERBES AUXILIAIRES ET LEUR SIGNIFICATION ÉTYMOLOGIQUE.

Les verbes auxiliaires hiéroglyphiques sont :

1° les auxiliaires proprement dits : *âu*, *tu*, *un* :

2° les pseudo-auxiliaires : *hâ*, *mâk*, *çeper*, *âri*, *mâ*, *ta*.

3° les auxiliaires syntaxiques : *pu*, *âr*.

Les plus importants sont de loin *âu*, *tu*, *un*, *pu*, et *âr* et il est opportun de fixer tout d'abord leur signification propre.

Pour M. Maspero, *âu*, *pu*, *tu*, *un* ont une origine grammaticale et son avis est partagé, par M. Loret, du moins, en ce qui concerne *pu*, *tu*, *un*.

« *Au*, *tu*, *pu*, *ân*, ou plutôt son primitif, *nû*, écrit M. Maspero (1), forment un groupe spécial dont chaque terme a son analogue dans le groupe formé par le pronom personnel suffixe de la première personne du singulier *â*, je, et les articles *pa*, le, *ta*, la, *na* les.... »

« Mettant de côté la terminaison commune à tous les auxiliaires et la terminaison *a*, commune à tous les articles, on trouve à chaque degré de la série, identité de racine entre le verbe auxiliaire et le pronom ou l'article correspondant. « Dans le cas de *âu* être = *â* moi, il est facile d'expliquer cette identité. Afin d'exprimer l'idée abstraite ou générale d'être, on emploie la racine qui désigne le moi : comme pronom, *â* signifie je, moi ; comme verbe *âu*, marque le fait d'être moi... »

« Les auxiliaires *pu*, *tu*, *nu*, dit M. Loret (2), sont formés des lettres p, t, n, de même que l'article défini et le pronom adjectif démonstratif : l'article est *pa*, *ta*, *na* ;

(1) Maspero. Op. c. 16.

(2) Loret. *Manuel de la langue égyptienne*. § 116.

le pronom *pen*, *ten*, *nen* ; les trois verbes auxiliaires sont *pu*, *tu*, *un*.

A l'origine, la forme *pu* devait certainement n'être utilisée que pour le masculin, *tu* devait être réservé au féminin, et *nu* au pluriel. Mais ces valeurs spéciales disparurent de bonne heure et les trois formes finirent rapidement par être employées l'une pour l'autre. D'autre part, la forme *nu*, par suite d'une métathèse très fréquente en égyptien dans les racines bilitères, se changea en *un* ; *pu* se maintint dans son état primitif et *tu* produisit par métathèse, une forme *ut* que l'on rencontre aussi souvent que *tu*. »

Cette hypothèse est très séduisante et, tout d'abord, on est frappé par la ressemblance entre les diverses séries de formes signalées par ces auteurs. Mais comment admettre que des formes déterminées aient perdu, dans leur rôle d'auxiliaire, le sens précis de genre et de nombre qu'elles ont conservé dans les articles et les pronoms ?

Ne vaudrait-il pas mieux faire la supposition inverse et considérer *pu*, *tu*, *nu* comme ayant eu primitivement le sens de *être*, sens qui aurait été affecté plus tard à la détermination du masculin, du féminin et du pluriel ? Il est plus facile d'admettre qu'un sens indéfini ait été conservé que de recevoir l'hypothèse contraire. Toutefois, nous ne faisons qu'énoncer cette question sans avoir la prétention d'y répondre.

Pu, *tu*, *un* avaient-ils une signification différente ? Tous les égyptologues admettent que ces verbes signifient *être*. MM. Maspero (1) et Loret (2) pensent que primitivement, *pu* ne s'appliquait qu'au masculin, *tu*, qu'au féminin et

(1) Maspero. Op. c. 16.

(2) Loret. Op. c. 116.

nu ou *un*, qu'au pluriel. Brugsch (1) partage la même opinion, du moins pour *tu*, qui, dit-il, est le féminin de *pu* ; quant à *un*, il lui donne la signification plus spéciale de être, avec la nuance de paraître, se manifester (2).

De même, Brugsch a cherché à préciser le sens des autres auxiliaires : à *āu* il attribue le sens d'*être*, avec la nuance de se trouver, être dans l'état, à *ār*, celui de être par rapport à, ce qui explique très bien un emploi syntaxique très fréquent de cet auxiliaire (3).

Les autres racines employées comme auxiliaires ont un sens beaucoup moins difficile à préciser : on s'accorde à donner à *hā*, le sens de être debout (*stare*), à *māk*, celui de être présent, à *γeper*, celui de devenir, à *āri* celui de faire — *Mā* n'est, comme nous le verrons plus loin, que l'impératif de *ta*, donner. Après ces notions préliminaires, nous pouvons entrer dans notre sujet.

(1) Brugsch. *Gr. hiéroglyphique*. 125 et suivants.

(2) On pourrait peut-être le rapprocher de *ογεν* luire ?

(3) Voir section III, chapitre II, § 2.

SECTION I.

Les véritables auxiliaires.

CHAPITRE I. — L'AUXILIAIRE *âu*.

(Copte ω , σ , σ , de même signification).

Cette racine verbale est très répandue et offre des usages variés. Auxiliaire et exprimant l'état par excellence, [*âu* = le fait d'être (1)] on la trouve tantôt conjuguée, tantôt non conjuguée ; un emploi abusif lui fait même perdre à la longue sa qualité de verbe et nous la trouverons plusieurs fois jouant le rôle de conjonction.

L'auxiliaire *âu* s'emploie :

1° dans la formation des temps composés. § 1.

2° dans la formation d'impératifs et de participes. § 2.

3° dans les formes passives, négatives et interrogatives. § 3.

4° dans la formation de locutions impersonnelles et conjonctives. § 4.

§ 1. RÔLE DE *âu* DANS LA FORMATION DES TEMPS COMPOSÉS.

Dans les temps composés, *âu* est tantôt seul, tantôt accompagné d'une préposition. Il faut distinguer ces deux séries de temps composés.

(1) Maspero. Op. c. p. 16.

1. Temps composés avec l'auxiliaire *au* seul.

L'auxiliaire *au* peut se combiner avec les suffixes personnels et les racines verbales de trois manières différentes :

A. *au* invariable est joint au verbe conjugué, c'est-à-dire affecté des suffixes personnels.

B. *au* conjugué est joint au verbe conjugué.

C. *au* conjugué est joint au verbe non conjugué.

a) *au* invariable joint au verbe conjugué.

En prenant comme exemple la racine $re\chi$, savoir connaître, nous obtenons les paradigmes :

à *re* χ -*à* : (racine verbale au 1^{re} temps simple) : je sais.

à *re* χ -*na* (» » » 2^d » ») : je sus.

C'est l'idée de connaissance se rattachant à celle d'existence. Partant de cette donnée, M. Maspero (1) donne de ces formes l'analyse suivante :

à *re* χ -*a*, est le fait de savoir de moi : je sais.

à *re* χ -*na* est le fait que j'ai su. J'ai su.

Les formes en *au* impliquent souvent l'idée de simultanéité, de corrélation entre les diverses actions exprimées par la racine verbale si bien que, pour en rendre pleinement le sens, il faut alors les traduire par le participe, ou par l'indicatif précédé d'une conjonction de temps, ou d'une particule copulative, adversative etc.

à *ut' à honef m χ et seper r meh (t) amenti Kattesch* (2).

(1) Maspero. Op. c. 18.

(2) Inscription d'Ipsamboul-Guiegsu.

En copte, on a le même emploi de α (ϵ) formes dérivées de *au*.
 $\alpha\psi\omega\pi\iota\ \mu\mu\omega\iota\ \epsilon\iota\sigma\tau\iota\ \epsilon\pi\alpha\tau\ \epsilon\chi\epsilon\kappa\ \phi\iota\alpha\rho\omega\pi\iota\tau\epsilon\rho\iota\sigma\cdot$. Il advint à moi tandis que je me tenais sur le fleuve du Tigre. Daniel, Visions 14-3.

Cf. même texte : 8, 9-10.

En marchant, Sa Majesté, en barque, parvint au Nord-Ouest de Kattesch.

âu na reḫ ḫer ar au bu āi na šem r ta ānt (1). Les hommes vinrent, tandis que ne vinrent pas ceux qui étaient allés à la montagne.

âu ān reḫ-tu paif sḫeru. Mais, on ne connaissait pas son existence (2).

Cette signification s'est tellement accentuée dans le nouvel égyptien que, selon M. Erman (3) la forme du modèle *âu reḫ-ā* n'est plus un temps composé, mais le 1^{er} temps simple du verbe précédé d'une particule de liaison *âu* rarement employée auparavant. Nous croyons plutôt devoir nous ranger à l'explication que donne le même égyptologue, dans son ouvrage plus récent (4), à savoir que la particule *âu* est, en réalité, l'auxiliaire du premier temps simple, mais en tant qu'il implique, comme nous venons de le dire, l'idée de corrélation entre deux actions.

Cette explication rend bien compte des différents usages de cette forme en nouvel égyptien :

1. Le plus souvent, elle marque une simple corrélation.

āuf ḫer ḫed ḫer set *âu ānḫ f m tep n āaut neb n set* (5). Il envahit le pays et vécut des meilleurs animaux du pays.

2. Répétée, elle équivaut à quoique.... pourtant.

âu āart u rdjet nū āmmatu *âu bn tutu dut āqu* (6). Quoi-

(1) et (2) Orb. 11-8 et Orb. 145.

(3) Erman. *N. Aeg. Gramm.* § 196.

(4) Erman. *Aeg. Gramm.* (1894) § 220 et suivants. Il y constate simplement la combinaison de L'AUXILIAIRE *âu* avec la forme *reḫ-ā* sans proposer d'explication.

(5) Erman. *N. äg. gram.* § 196.

(6) " " § 200

qu'on m'eût dit : « qu'on donne, » on ne me donna *cependant* aucun moyen de me nourrir.

3. Si la forme *au reχ-à* suit une phrase négative à laquelle elle se rapporte, elle contient une idée adversative qu'on fait ressortir en la faisant précéder de *mais* :

Les hommes revinrent : *au bu āi šemt r ta āut pa āš* *au χedebu sen Bata* (1). Mais ceux qui étaient allés à la montagne des cèdres ne revinrent pas, *au contraire* (mais) Bata les avait tués.

4. Du reste, même en nouvel égyptien, les formes *au reχ-à* et *au reχ-n à* n'ont pas toujours ce sens copulatif et adversatif. On les trouve encore avec leur ancienne signification.

mā qdnu red *au ān un mdaf hri* (2). Comme quelqu'un qui n'a pas de chef.

B. *au* conjugué, joint au verbe conjugué.

L'auxiliaire *au* présente un paradigme complet, du moins au premier temps : selon M. Maspero, on ne le trouve jamais au 2^d temps, et M. Loret, d'accord avec lui sur ce point (3), affirme en outre qu'il ne prend pas la marque du passif *tu* (4). Voici pourtant un exemple qui infirme cette assertion prise dans son sens absolu :

āu-tu-f meh ām ef (5). On s'empara de lui.

Le suffixe *f* montre qu'on est ici en présence de l'auxi-

(1) Erman. *N. äg. gram.* § 199

(2) " " § 201

En néo égyptien, *au* est particulièrement fréquent devant les négations des verbes *ān*, *bu*, *bupui*, *ben*. Cf. Erman ib. 198 et plus loin

(3) Maspero. *Op. c.* p. 17 Loret. *Op. c.* n° 123. Cf. Brugsch.. *Gram. hierogl.* 128 et suivants.

(4) Maspero. *Op. c.* 77. Loret. *Op. c.* § 129.

(5) Maspero. *Op. c.* 17.

liaire *tu* caractéristique du passif, comme nous le verrons plus loin, et non pas du pronom impersonnel *tu*.

Conjugué au premier temps, *âu* se joint au verbe employé au premier *âu* au second temps : nous avons ainsi deux formes en *âu*, à sujet redoublé :

âu à reχ-â et *âu à reχ-n-â*.

Ces formes sont une sorte d'équation :

âu à, le fait d'être moi = *reχ-â*, le fait de connaître de moi (1). D'après M. Erman, elles impliquent une idée d'habitude, de coutume et il faudrait traduire rigoureusement :

âu à reχ-â. J'ai coutume de savoir (2).

Comme les éléments composants de cette locution ne nous permettent pas de rendre raison de cette signification, il faut croire que c'est l'usage qui l'a introduite (3).

Si plusieurs verbes ainsi combinés avec *âu* se suivent, *âu* se place seulement avant le premier (4). Les formes *âu à reχâ*, et *âuâ reχ-n-â* s'emploient :

1. Dans les narrations :

âuâ dàâ mu n âb. Je donnai de l'eau à celui qui avait soif.

2. Dans une proposition subordonnée jouant le rôle de complétive explicative :

sa set m nchbtj, âuf men-f ati n nehbtj (5).

Un homme, au cou duquel il y a une tumeur et qui a des douleurs aux deux articulations du cou.

(1) Maspero. Op. c. 17.

(2) Erman. *Aeg. gr.* § 224.

(3) Quand le sujet du verbe est un nom, il s'intercale entre l'auxiliaire et le verbe : dans ce cas, l'auxiliaire perd son suffixe : *âu NETER reχ-f*. Dieu sait. Cf. Introduction.

(4) Erman. *Aeg. gr.* § 224.

(5) Erman : *Aeg. gr.* § 224 et suivants.

C'est l'application du principe que nous avons émis plus haut : *áu* marque, ici encore, la corrélation avec ce qui précède ; d'où son emploi.

Dans sa grammaire du nouvel égyptien, M. Erman ne mentionne plus les formes *áu à reχ à* et *áu à reχ-nà*, que nous venons d'étudier. Pour nous, le fait de cette disparition s'explique par le rôle de plus en plus prépondérant de *áu* dans la conjugaison. Dès le principe, il ne se conjugait pas et précédait la racine conjuguée comme une particule invariable : *áu reχ à*, *áu reχ-ek* etc. Il reçoit les affixes personnels en même temps que le verbe attributif dans *áu à reχ à*, où les deux racines s'équivalent en tant que verbes. L'évolution est achevée dans *áu à reχ* où l'auxiliaire seul se conjugue, la racine *reχ* jouant le rôle de simple attribut. C'est la forme que nous devons maintenant étudier.

C. *áu* conjugué seul.

áu à reχ : est de moi le fait de connaître : Je sais (1).

L'école française, ainsi que Brugsch, renseignent cette forme comme appartenant à la langue hiéroglyphique, sans distinction d'époque ; mais M. Erman la regarde comme faisant seulement partie du système de conjugaison du nouvel égyptien, tout en reconnaissant d'ailleurs son existence dès le moyen empire (2).

Ce temps implique l'idée d'une action permanente. Cette notion fondamentale se retrouve d'une façon plus ou moins précise dans la plupart des cas où cette forme est employée :

(1) Maspero. Op. c. 18.

(2) Erman. Ib. 246. Note et *Neuäg. gr.* 223 et suivant.

1° elle marque une action habituelle :

áu paif per m kui, áust stertá. Sa maison était obscure et elle (sa femme) était couchée là (1).

De là, l'emploi de cette forme pour déterminer une qualité *permanente* d'un substantif : *ret auf met* (2). Un homme mort.

2° Elle exprime les circonstances accompagnant l'action principale ou les actions qui l'ont précédées : bref, tout ce qui forme le *cadre* de l'action principale.

áuf her šemt r merit áu hatef huāut (2).

Il alla vers le rivage, tandis que son cœur était plein de chagrin.

Renti utu na sru n nut šems (2), *áu meh m taiāat, áuá n̄xet rrau, áuá neḥems áuú her dut áutns nek* (3).

Les princes de la ville envoyèrent deux serviteurs : ils prirent cette ânesse : *j'ai été plus fort* qu'eux et *l'ai délivrée* (circonstances antérieures) je te la fais porter (action principale).

3° A la fin d'une narration ; elle exprime le terme de l'action, où *le repos* succède au mouvement.

áuf her qem paif sen áuf met áuf remi (4).

Il trouva son frère mort et se mit à pleurer.

áuḡ her ḫedebu taif ḫemt.... áuf ḫems m kasa (5).

Il tua sa femme et s'assit là étant triste.

4° On trouve cette même forme marquant le futur, mais rarement : *áu á šem-ná m dau*. J'irai demain (6).

Dans ce cas, elle exprime un ordre après une proposition temporelle :

(1) Erman. *Neuäg. gr.* § 224.

(2) " " 224 et 225.

(3) » » 225.

(4) et (5) » 227.

(6) " " 228.

unn pa uχa sper rek, àuk àz uā àrmāu (1).

Quand la lettre te parviendra, réunis-toi avec

Ce dernier emploi, comme du reste les trois précédents, s'explique encore par l'idée de corrélation, de simultanéité renfermée dans *àu* (2).

Le type *àuàreχ* n'a pas de correspondant où *àu* soit conjugué au 2^d temps simple : nous avons dit, en effet que cet auxiliaire ne reçoit pas la marque temporelle du passé.

II. *àu* dans les temps composés où entre une préposition.

Ces temps se composent de trois éléments : de l'auxiliaire *àu*, qui reçoit les suffixes personnels, de la préposition et de la racine verbale habituellement invariable.

En égyptien classique, un seul temps de cette formation est usité. C'est :

A. *àu à r reχ*, avec la signification du futur.

La préposition *r*, indique le mouvement, le transfert d'un point de l'espace à un autre, et, par suite, d'un moment à un autre moment : de là, la notion du futur qu'elle introduit dans la conjugaison composée. (3)

àu à r reχ = littéralement, je suis dirigé vers l'acte de connaître, d'où je connaîtrai.

On emploie ce temps :

1^o Dans les promesses et les menaces :

χer àu àuà r djet uf χer ben àuà r dut perf. (4).

(1) Erman. *Neuäg. gr.* § 228.

(2) Maspero fait remarquer (op. c. 19) que les formes *àuà reχ*, *àu reχ-à* et *anà reχ-à* peuvent en outre équivaloir au participe présent ou passé français suivant le contexte. — C'est à cause de l'idée de simultanéité de corrélation renfermée dans l'auxiliaire *àu*.

(3) Maspero. Op. c. 65.

(4) Erman. *Neuäg. gr.* 236.

Je ne le dirai à personne, je ne le laisserai pas sortir. S'ils laissent sortir les sortants,... *âuâ er çut tes à*... Je descendrai moi-même ... Stèle de Piançhi, ligne 24.

2° Dans les phrases relatives se rapportant au futur transformées en locutions substantives par la préposition de l'article *pa* :

Pa nti neb âu à r dut, âsui su nek (1).

Tout ce que je te ferai faire.

3° Il a un sens impératif après une proposition temporelle : *un ntaï sat spru rek, âuk r âri mân Pentahtçrt. Quand cet écrit te parvient, réunis-toi à Pentahtor* (2).

En nouvel égyptien, quand le sens du futur ressort suffisamment du contexte, on remplace habituellement la forme *âuâ r reç* par la forme *âuâ her reç* que nous allons étudier.

B. *âuâ her (hi) reç*.

Comme on peut le voir, cette forme est construite sur le même modèle que la précédente (cf A) la préposition seule a changé.

L'origine de *her* et de sa forme réduite *hi* n'est pas douteuse ; elle se rattache à la racine primitive *her* face, figure (5) *âuf çeperu hi ârt seçâu u heh âu u* = littéralement : il devint face à faire des écrits magiques.

La notion fondamentale qui est renfermée dans cette forme est celle d'action *inachevée*, qui commence, qui doit se faire.

(1) Erman. *Neuäg. gr.* 237.

(2) " " 238.

(3) Toutefois, il faut remarquer que *her* est déjà, dans la langue hiéroglyphique, une préposition qui équivaut à *sur, à*. La forme *âuâ her reç*, ayant une origine relativement récente, il est probable que les égyptiens, lors de la formation du temps, voyaient déjà dans *her* une préposition.

Cette forme est née, semble-t-il, au moyen empire (1).

Voici ses emplois :

1° Elle marque fréquemment le futur, comme nous le faisons remarquer tantôt : ce qui est d'ailleurs conforme à la notion fondamentale que l'analyse vient de nous faire découvrir.

Pa nti áuf her djet m pai ánu. Celui qui lira cela dans ce livre (2).

2° Elle marque le commencement de l'action et est ainsi le temps propre au récit historique, emploi qui s'explique encore par l'analyse.

áuf her nu çri par sba, áuf her ptera red n paif sen áa (3).

Il regarde sous la porte, il vit les pieds de son frère aîné.

3° Une circonstance qui, selon nous, est dépendante et devrait être exprimée par une proposition relative est souvent simplement rendue par *áu à her reç*, conformément au principe que nous avons appliqué plusieurs fois (idée de corrélation renfermée dans *áu áuf her then ta paut, áusen her šemt*).

Il rencontra les dieux qui s'en allaient (littéralement : ils s'en allaient (4)).

C. *áuá m reç*.

Ce temps composé est donné par Brugsch et M. Loret, comme appartenant à la langue de toutes les époques. M. Erman ne cite pas cette locution dans sa grammaire

(1) Erman. *Aeg. gr.* 246.

De Rougé. *Chrestomathie* § 300 note, prétend, il est vrai que *tu*, dans une locution *tuáherreç* se prête mieux au présent que *áu*, qui annoncerait mieux le passé. Il ne donne pas d'exemple à l'appui de son assertion.

(2) Erm. *Neuäg. gram.* 233. — (3) *Ib.* 231. — (4) *Ib.* 232.

de l'égyptien classique et la regarde à peine comme un temps dans le nouvel égyptien. Il cite ce seul exemple :

paia šrâu aúf m nāi r χala. Mon fils qui est en route pour la Syrie (1). Tout le monde s'accorde à donner à cette forme le sens du présent.

§ 2. RÔLE DE *áu* A L'IMPÉRATIF ET AU PARTICIPE.

A. Le rôle de *áu* à l'impératif est très restreint : nous avons simplement à mentionner l'usage de *áu* à *her reχ* et de *áu* à *r reχ*, plus rarement de *áu* à *reχ* pour exprimer un ordre après une proposition temporelle (2).

B. a) Les locutions *áu reχ á*, *áu á reχ á*, et *áu á reχ* peuvent marquer non seulement le présent ou le passé mais encore, toujours en vertu de l'idée de corrélation renfermée dans la racine *áu*.

1. Si le verbe conjugué avec *áu* est suivi d'un régime direct, *le participe présent* :

Bu pu tu qemtuf áu reχ ef ast neb ám : On ne le trouva pas, connaissant aucun endroit là (3).

2. Si le verbe n'est pas suivi d'un régime direct, *le participe passé* ou *le participe présent*.

χer ár zāt pā mādiu dūt azā-tu pa teb-ti ... aúf āfennu (4). Alors, le monarque et l'officier firent conduire le ciseleur ... les yeux bandés.

áu u u šem, áu u u smetiú, áu u udūt, mūt-tu (5).

Allant, jugeant, donnant la mort.

b) Le participe du verbe *áu* (*áu tu*) forme des expressions participiales par sa juxtaposition à un verbe ou un adjectif.

(1) Erm. *Neuäg. gr.* 234. Cf. Loret § 122.

(2) Cf. plus haut.

(3) Maspero. Op. c. 19. Cf. de Rougé. Op. c. 344.

(4) et (5) Ibid.

à tu hemse her nebe-tu-s(t) (Il la trouva) *étant assise à sa coiffure.*

La princesse était assise à la table du roi.

à tu nefer ma s(et) étant bon pour elle (1).

C. Ce même *à tu* combiné avec *her* et la racine verbale conjuguée, donne une expression *qu'on rend* également par le participe.

àtu her ta nef. Ayant été à mettre — littéralement : étant à poser lui (2).

Cette forme, signalée par J. de Rougé est singulière. Si l'on admet que *tu* a le sens de l'indéfini (on) la locution peut cependant se comprendre : *à tu* implique parfois l'idée de la conjonction de temps ; d'où *à tu her ta nef* devrait se traduire : quand on était à poser lui (3).

§ 3. *à tu* DANS LES FORMES PASSIVES, NÉGATIVES, INTERROGATIVES.

A. L'auxiliaire *à tu* est presque le seul qui soit employé dans les temps composés du passif (4).

La marque du passif se joint de préférence à la racine et parfois, mais plus rarement, à l'auxiliaire (5).

B. En vertu de l'idée de corrélation qu'il renferme, *à tu* entre dans la composition de différentes formes négatives. Il se place fréquemment *devant* les négations *à tu*, *bu*, *bupu(i)* et *ben* (6).

(1) J. de Rougé. Op. c. § 344.

(2) Ib. 346.

(3) Cf. plus haut § 2. — B. 3°.

(4) Maspero. Op. c. 77.

(5) M. Loret. (*gr. ég.* 57) prétend que la marque du passif ne se place jamais après l'auxiliaire. Maspero (77) donne un exemple qui contredit cette affirmation trop absolue : *àtuUF meh im ef*. On s'empara de lui. — La présence de l'affixe prouve bien que *tu* est ici un auxiliaire et non l'indéfini.

(6) J. de Rougé. Op. c. 387 et 388. Brugsch (*gr. hierogl.* § 218 R. b.) donne à la locution *àubu àr.* qui précède parfois le verbe fini, le sens de

àu àu sotemk ru à her djet (1). Sans que tu écoutes mes paroles. Littéralement : étant que tu n'as pas écouté, d'où sans que tu ... *àu àu pehus*. Il ne l'avait pas atteinte.

(Stèle de Pianchi, l. 81.)

C. La seule particule interrogative que l'on connaisse, écrit M. Loret, c'est *àu*, qui est toujours directement suivie de *àu* (2). Cette dernière affirmation, trop absolue est contredite en fait par de Rougé, par M. Erman, qui donnent des exemples où *àu* est employé seul comme particule interrogative (3).

Dans le récit de Saneha, on trouve, dans l'éloge du roi d'Égypte, la phrase suivante citée par de Rougé (§ 405).

àu tem-f'at bu nesfer en tes-t unen-ti s(t) her mu-f. Ne fait-il pas du bien à la contrée qui est dans ses eaux ? (Cf. Erman, aeg. gr. § 357).

àu est donc employé dans l'interrogation : il est tantôt isolé, tantôt, mais plus rarement, suivi des suffixes personnels. — Le groupe *àu àu* suivi ou non de suffixe, appelle, semble-t-il, une réponse négative et équivaut à *num*, latin (4).

àu àuk ti uà tà. Num manebis solus.

àu àu chem nek nuter Kaibi hera.

Est-ce que tu oublies l'ombre divin de mon visage.

Stèle de Pianchi, l. 67.

avant que. Il donne cet exemple : *àk àubu àr-fai er (χai) ta peš-t en àrp*. La perte, avant qu'il entre dans la mixture, c'est la moitié du vin.

(1) Loret. Op. c. p. 59.

(2) Loret. Op. c. p. 59.

(3) Erman. *Aeg. gr.* 357. J. de Rougé. Op. c. § 405.

(4) J. de Rougé. Op. c. 328. Cf. Erman. *Neuäg. gr.* 356.

On peut se demander comment était introduite l'interrogation dubitative ou l'interrogation attendant une réponse affirmative. M. Erman énumère différents mots qui introduisent ces sortes de question : *àχ-her àχ, nima*, qui ne sont pas à proprement parler des particules interrogatives. (*Erm. Neuäg. gr.* 353 et 354.)

L'exemple suivant est curieux : on y trouve *âu* dans son emploi interrogatif et dans son emploi négatif :

âu âu âu keb âb en hon-k em nen ârnek er â.

N'est donc pas apaisé ton cœur par les choses que tu as faites contre moi ?
Stèle de Piançi, l. 150).

§ 4. *âu* EMPLOYÉ AU MODE IMPERSONNEL.

1. Isolé, c'est-à-dire employé sans sujet, *âu* se place en tête d'une proposition incidente et signifie si, quand, lorsque (1) :

Per renk, âu ger-k m ru-k.

Que ton nom soit illustre, si ta bouche est muette.

âu-k di uâta auç ā a-k nu-it.

Tu restes seul, après que tu as abandonné ta ville.

âu ašu tu sa eu āntu ; âu uā ta-f ta çā.

Stèle de Piançi, 15.

S'il y a beaucoup (de monde) il leur donne la conséquence de gens annulés ; s'il y en a un seul, il prend personne nulle.

2. Précédé de *âu*, il forme un conditionnel qui appelle une réponse négative.

âu âuk âr nek er s, çem sa res.

Si tu te fait sur cela, est perdu le côté du midi.

Stèle de Piançi, l. 6. — Cf. l. 51 et 52.

âu âu honef t'au her ki mäten, âuf her sent nâ (2).

Si le roi passe par un autre chemin, il s'éloigne par crainte de nous.

3. *âu* combiné avec l'auxiliaire *âr* et une racine verbale, donne à celle-ci le sens d'un conditionnel respectueux (idée de corrélation).

(1) Loret. Op. c. n° 251. Cf. Brugsch. Op. c. 212.

(2) J. de Rougé. Op. c. 328.

à *ar-tu-k her k er* χons (1).

S'il pouvait se faire que tu places ta face vers Khons ...

4. Brugsch fait observer que *au* remplace parfois *ar* en tête d'une phrase pour signifier : *pour, afin que*. Il ne donne pas d'exemple et nous n'en avons rencontré nulle part. — Par contre, nous pouvons donner un exemple de *au* conjugué et suivi de *er*, ayant manifestement ce sens de *pour afin que* :

Sa en mut-f au f er hak em suh-t.

Distingué par sa mère *pour être* roi dans l'œuf.

Stèle de Pian χ i. 2.

Grammaticalement, cette forme est explicable par le sens corrélatif de *au* pour être.

Ce curieux emploi n'avait pas été mentionné, que nous sachions.

5. *au* placé entre deux membres de phrase n'a souvent d'autre signification que celle de la particule de coordination *et*. — Une trace de sa racine verbale subsiste néanmoins, en ce sens que son emploi comme conjonction ne s'étendit pas jusqu'à relier deux substantifs consécutifs. — Ainsi on dira : *Tahut hena Set*, Thot avec Set mais pas *Tahut au Set*, pour traduire Thot et Set (2).

C'est ainsi que, dans l'exemple suivant, il lie deux impératifs :

m ar nnuî au m ar bpagi (3).

Ne sois pas corrompu et ne sois pas négligent.

(1) Ib. 525.

(2) J. de Rongé § 286.

(3) Erman. *Neuäg. gr.* 361.

CHAPITRE II. — L'AUXILIAIRE *tu*.

L'auxiliaire *tu* (cette dernière forme est correcte mais rare (1)) ne se prête pas à des usages aussi variés que l'auxiliaire *âu* : il n'a pas, comme lui, de rôle syntaxique et il s'emploie seulement dans la conjugaison : il y forme, entre autres usages, des temps composés construits sur le modèle de ceux qu'*âu* aide à former, ce qui nous permettra d'être plus court dans l'exposé de cette partie : en outre, il entre dans la formation du subjonctif-impératif, du passif et du participe.

§ 4. *tu* AUXILIAIRE FORMATIF DES TEMPS COMPOSÉS.I. *Temps composés sans préposition.*

M. Loret mentionne les formes *tuâ reχ-a* et *tuâ reχ n â* (2). Elles sont logiquement possibles mais on peut se demander si elles ont été employées en réalité, M. Loret ne donnant pas d'exemple (3) ; d'ailleurs, on ne les trouve pas dans les grammaires de M. Erman : pour lui, il n'y a pas d'auxiliaire *tu* en égyptien classique : dans sa grammaire égyptienne, il donne seulement la forme *tuâ reχ* que nous allons étudier en détail et qui, comme on le voit dès à présent, a une composition identique à *âu â reχ*.

(1) J. de Rougé 277 de la chrest. 3^e fascicule.

(2) Loret. Op. c. § 122.

(3) Cf. Brugsch. Op. c. p. 49 qui mentionne seulement *tuâreχâ*.

Tu à reʒ. A ce propos, il est opportun de faire remarquer que, comme *à u*, *tu* présente un paradigme personnel complet mais qu'il ne se rencontre pas conjugué au 2^d temps, ni au passif (1).

En outre, constatons avec de Rougé (2) que la forme indéfinie *tutu* est très usitée dans ces temps composés comme à l'état isolé ; l'auxiliaire *tu* ne sert donc pas seulement de support aux pronoms personnels, mais encore au pronom vague *tu*, de même forme que lui ; ce qui est curieux, c'est que la forme impersonnelle ainsi formée peut remplacer toutes les personnes et non pas seulement la 3^e, comme on serait naturellement porté à le croire. (De même, en français, un interlocuteur me reprochant ma façon d'agir, je lui répondrai par exemple : *on* fait ce qu'*on* peut = je fais ce que *je* peux).

Voici un exemple de cette forme indéfinie entrant dans la composition du temps *tu à reʒ* :

tutu sebai nah̄ti t'ut-tu ret-u en kamu (3).

On apprend au nègre le langage des hommes d'Égypte.

Les emplois de ce temps diffèrent de ceux de *à u à reʒ* :

1. On le trouve dans la première partie d'une phrase temporelle :

tuà ai à u à ʒenti ta (4).

Quand je vins, je conduisis.

2. Dans les propositions relatives avec *nti* :

ta àst nti tuà àm (5).

L'endroit où je m'arrête.

(1) M. Maspero le regarde comme usité *au passif*, mais on le rencontre seulement, dit-il, à la forme indéfinie *tutu*. Cette forme ne nous semble pas être passive, attendu qu'elle ne présente pas d'affixe personnel.

(2) J. de Rougé. Op. c. 297.

(3) Ibid.

(4) et (5) Erman *Neuäg gramm.* 211-215.

II. Tu dans les temps composés avec préposition.

D'après MM. Brugsch et Loret (1) tu forme ici les mêmes temps que ceux que ces auteurs signalent pour *âu*, à savoir :

tuà her reχ ; tuà r reχ, tuà m reχ.

A. *Tuà her reχ.*

L'analyse de ce temps composé (je suis face à savoir) montre que, comme *âu à her reχ*, il peut marquer le présent ou le futur (2).

M. Erman détermine ainsi l'emploi de cette forme en nouvel Égyptien (3) :

1. Il exprime un état ou une action en train de s'accomplir — (emploi d'accord avec l'analyse que nous avons donnée).

tuà her djet m pa Ra. Je dis à Ra tous les matins (4).

2. Il s'emploie dans la première partie d'une phrase temporelle :

tuà her sper r pa u suten tauî kam, âuà her gem šems Piaai.

Quand j'arrivai au canton de Suten Tauî, je trouvai le serviteur Piaai (5).

3. Dans les phrases relatives avec :

pa nti neb tu-k her arf. Tout ce que tu fais (6).

En comparant ce divers usages avec ceux de *âuà her reχ*, on voit qu'ils ne sont pas identiques, comme on pourrait le croire : la forme en *âu* est employée dans le

(1) Loret. Op. c. — 122. Brugsch. Op. c. p. 49.

(2) M. Loret lui donne même le sens du passé (§ 122). Ce qui ne cadre pas bien avec l'analyse de la forme.

(3) Pour M. Erman, ce temps n'existe pas dans l'égyptien classique, il ne le cite pas dans sa grammaire égyptienne.

(4), (5) et (6) Erman. *Neuäg. gr.* 213-221.

récit historique tandis que celle en *tu* exprime un état ou une action *en train* de s'accomplir ; la forme en *âu* s'emploie de préférence dans les propositions principales, celle en *tu*, dans les subordonnées des phrases temporelles.

B. *Tuà r rex*.

Mentionné par M. Loret (1), ce temps n'est admis ni par M. Brugsch (2), ni par M. Erman, qui ne reconnaît que la forme *mtuà r rex* en nouvel égyptien (3). Cette dernière locution est évidemment un composé de *tuà r rex* : l'analyse montre qu'elle doit marquer le futur : en effet *r*, comme nous l'avons dit pour *âuà r rex*, marque la translation d'un lieu dans un autre et, par extention, d'un moment à un autre.

C. *Tuà m rex*.

Nous nous trouvons pour ce temps, en présence du même désaccord entre les grammairiens que pour *âu à m rex*. — MM. Brugsch et Loret en reconnaissent l'existence. M. Erman ne le cite pas dans ses grammaires. — D'où peut venir une telle divergence ? Peut-être les deux premiers égyptologues reconnaissent-ils ces formes comme grammaticalement possibles : ils ne citent pas d'exemple de leur emploi ; M. Erman, au contraire, se basant sur l'observation, ne nous donne que les formes qu'il a rencontrées. — Nous ne pouvons non plus fournir d'exemple de l'emploi des temps composés *tuà m rex* et *âuà m rex*. — Si nous parlons donc de ces formes probablement purement théoriques, c'est pour être complet et pour signaler le désaccord des grammairiens.

Remarque. Dans les temps composés avec préposition,

(1) Loret. Op. c. § 122.

(2) Brugsch. Op. c. page 49. — Il mentionne la combinaison *tuà r rex-â*.

(3) Erman. *Neuäg. gr.* 222.

le verbe principal est ordinairement dépourvu de suffixes pronominaux ; cependant, surtout quand il est précédé de l'auxiliaire *tu*, il peut être conjugué : c'est ainsi que nous trouvons dans le tableau des temps dressé par Brugsch, les formes *tuà r reχ à* et *tuà m reχ n f* (1).

§ 2. *tu* AFFIXE DU SUBJONCTIF.

Jusqu'ici, nous avons vu *tu* jouant un rôle morphologique, assez semblable à celui de *àu* ; nous abordons maintenant l'étude d'emplois qui lui sont propres.

Précédé de la particule *m*, l'auxiliaire *tu* ou sa forme renversée *ut*, conjugué au 1^{er} temps se place devant une racine verbale et est la caractéristique du subjonctif impératif. *em tu à reχ* : que je sache.

Hems henà taif hemit em-tu-f surà emtuf àm (2).

Il s'assit avec sa femme, pour qu'il bût et qu'il mangeât (3).

Pour expliquer cette forme, il faut attribuer à la particule *m* le sens de *dans*, avec mouvement. De là le sens de *vers*, qui, appliqué au domaine moral, donne l'idée de désir. *em tu à àm* : désir que je mange.

§ 3. *tu* INDICE DU PASSIF.

En règle générale, le verbe égyptien renferme en lui-même le sens passif, aussi bien que le sens actif : le contexte seul indique dans quelle acception il faut le prendre. Mais, si le contexte est insuffisant, un indice du passif devient indispensable : c'est l'auxiliaire *tu*, plus

(1) Brugsch. Op. c. p. 49. — Cf. Loret § 123 — 3°.

(2) Id. § 175.

(3) M. Erman. (*Neuäg. gr.* 217 h.) reconnaît aussi cette signification à *sutuàreχ*.

rarement sa forme renversée *ut* qui remplit ce rôle (1). Le procédé égyptien de la marque du passif est donc identique, sous ce rapport, au procédé français qui consiste aussi à employer l'auxiliaire être : toutefois, c'est la seule ressemblance : les temps de la voix passive, en égyptien, sont identiques à ceux de la voix active, à part l'insertion de *tu*.

L'indice du passif se place, au gré de l'écrivain :

a) *aux temps simples*, après la racine verbale, après la marque du passé ou après le suffixe, ce qui nous donne les formes :

reχ-tu-à, reχ-à-tu ; reχ n-tu à, reχ n à tu.

Ex. — *ammā santu en sen hà u nen.* — *ammā ser-tu en sen χera en apu.* Soit que soient réunis à eux ces chefs, soit que soit disposé par eux l'ordre de bataille comme un ancêtre (2).

b) *aux temps composés*, après la racine verbale ou derrière le sujet : *àu à tu ; àu à tu reχ.*

àu à her reχ-tu ; àu à tu her reχ.

Jamais l'indice du passif ne pourrait se placer après une préposition ou un autre auxiliaire, suivant M. Loret (3). Nous avons déjà signalé, en étudiant l'auxiliaire *àu*, un exemple qui montre la marque du passif après l'auxiliaire. Il en cite même un autre où la marque du passif se trouve à la fois après l'auxiliaire et après la racine (4).

A l'impératif prohibitif, la finale *tu* du passif s'intro-

(1) J. de Rougé. Op. c. 358, assimile *tu, ut* à ογτ. ηογτ. τ.

(2) Stèle de Pianχī Meriamen. Ligne II.

Autre exemple : TU à U TUF *ma neter àn neterhow.*

Il est glorifié comme dieu par les prophètes.

(Obélisque Barberin, cité par Champollion Gr. Eg. p. 431.

(3) Loret, p. 57.

(4) Maspero. Conjug. p. 77.

duit à l'aide de l'auxiliaire *ari* : *em tai àri tu se hū paif betau erf.*

Mot à mot : qu'il ne soit pas fait : élever sa faute contre lui (1).

§ 4. *tu* SUFFIXE FORMATIF DE PARTICIPES.

Comme suffixe au participe, *tu* s'est dédoublé en *ta* et *tu*, *t*.

A. *ta*. Pour M. Erman *ta* est le dernier vestige d'un système de flexion plus ancien et plus imparfait que celui que nous trouvons habituellement dans les textes. C'est ce qu'il a appelé le « pseudo-participe » ainsi nommé parce que les formes qui font partie de ce système de flexion sont regardées comme des participes alors qu'originellement, elles formaient une conjugaison (2). Voici le paradigme complet de cette flexion primitive, tel que le présente Erman dans sa grammaire égyptienne (3).

Sing. 1 com. *reχ-kuà* ou *reχ-ka* je sais. Plur. 1 com. *reχ uin*
 2 masc. *reχ-ta* ou *reχ-tu* tu sais 2 » *reχ-tiuni*
 fém. *reχ-ta* » »
 3 masc. *reχ* il sait 3 » *reχ*
 fém. *reχ t* *reχ-ta*

Cette hypothèse appuyée sur de nombreux exemples est très séduisante : cette conjugaison trop incomplète serait insensiblement tombée en désuétude et aurait été remplacée par celle que nous connaissons. Mais la forme en *ta*, *tu*, aurait continué à être employée en même temps que les formes de la conjugaison pronominales et aurait

(1) J. de Rougé. Op. c. 401.

(2) Erman : *eine neue art der Ägyptische conjugation* dans le 26^e vol. de la *Zeitschrift*, page 65.

(3) Erm. *Ag. gr.* 208.

donné le participe en *ta t*, si fréquent dans les textes.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons la forme ou ses congénères (de Rougé 338) employés comme suffixes de participes.

tā s'ajoute aux verbes transitifs et intransitifs pour former des participes présents : *mertā*, *ārx-ta* (1).

La forme en *t*, est employée comme impératif poli ou précatif :

ait em hotep muter āā : Viens en paix, grand dieu (2).

Cette seconde personne en *t* s'explique bien dans la théorie de M. Erman ; le pseudo-participe se termine en effet à la seconde personne.

De même, cette théorie du pseudo-participe rend encore compte de la combinaison qu'on trouve dans l'exemple suivant, donné par de Rougé :

mā sabitu nek sejet hotepu (3).

Puisses-tu traverser les champs de Hotepu.

Ici, les deux systèmes de conjugaison seraient employés en même temps : *sabitu* = pseudo-participe, 2^e personne du singulier et *nek* = l'indice de la conjugaison par les affixes personnels.

B. *tu, ut*. Ces suffixes s'ajoutent à la racine verbale transitive pour former un participe passif (4). *ta na tu a neferu k* = (*sum*) *celebrans ego dona tua*. — (de Rougé 341).

ut ou plutôt sa variante affaiblie *t*, se joint aux verbes intransitifs pour former un participe à sens neutre.

Dans ce cas, la dernière consonne de la racine est redoublée. *hes* plaire. *hess-it* ce qui plaît (5).

(1) Maspero. Op. c. 24. Erman. *Neuäg. gr.* § 258.

(2) de Rougé *Chrest.* 339.

(3) de Rougé *Chrest.* 341.

(4) Maspero 17. de Rougé § 341. Cf. Loret p. 56.

(5) Loret, p. 56.

Dans la stèle du roi de Piançzi Meriamen, nous trouvons un participe négatif, qui équivaut à un ablatif absolu (1).

à u çesef-tu šem à usen à àb eu Ptah. (Piançzi, l. 8).

Non intercepto itinere meo, offeram dona (deo) Ptah.

Cela tient à un usage de *tu* que nous signalions au début de notre étude : cette racine peut supporter les affixes personnels, mais elle a ceci de spécial : elle s'emploie absolument et peut remplacer toutes les personnes.



(1) de Rongé. *Chrest.* § 375.

CHAPITRE III. — L'AUXILIAIRE *un*.

Cette racine correspond au copte sahidique ⲟⲩⲏ ⲟⲩⲟⲏ être. — Très usitée isolément dans le sens d'être, exister (1), elle sert aussi, comme auxiliaire, à former les différentes locutions temporelles que nous avons rencontrées en étudiant *âu* et *tu*.

Comme ces deux auxiliaires, cette racine se conjugue à toutes les personnes du premier temps simple : mais elle en diffère en deux points : elle peut recevoir l'indice du 2^d temps simple et n'est pas employée au passif (2).

Passons rapidement en revue l'emploi de cet auxiliaire.

I. Il forme des temps composés sans préposition sur le modèle de ceux que nous avons vu précédemment.

un reχ-â, un-reχ n â. Je sais. Cf. : *âu reχ â*.

M. Erman fait remarquer que *un* prend la particule *ân*, qui met le sujet en relief, dans les seuls cas où ce sujet est un nom désignant un personnage royal (3). D'après cela, les formes où entrent *un* conjugué et le verbe conjugué présentent le modèle suivant :

un (ân) â reχ-â.

un (ân) â reχ-n-â.

Ces formes sont d'ailleurs rares :

un au honef *hab f nâ*. Sa majesté envoya moi.

(1) La stèle de Pianchi nous le montre dans cet emploi, conjugué avec *âu* :

âu un tar en ament Tafnext em : le prince de l'Occident Tafnext est dans. — De Rougé 288 in fine.

(2) J. de Rougé. Op. c. § 288 et Maspero. Op. c. 77.

(3) Erman. Ag. gr. 228.

La forme *un à reχ* est plus fréquente :

un àu seu-s-u aš *honef*. Elles invoquèrent sa Majesté (1).

II. Quant aux temps composés avec *un* et une préposition, en principe, *un* peut former les différents modèles que nous avons constatés en étudiant *àu* et *tu*. Mais en fait, *un seul* de ses temps, *un (ân) à her reχ* se rencontre dans les textes (2).

Voici l'emploi de cette forme :

1. Dans une narration, elle montre, comme *un à reχ*, d'ailleurs, une action ou un état comme la suite de ce qui précède.

Ex. : Différentes choses furent faites pour égayer le roi ...

un ân àb n honef keb et. Le cœur du roi fut égayé (3).

2. Quelquefois, on la trouve au commencement d'une nouvelle idée, pour la rattacher à la précédente.

un ân sen her rdat set her χut-sen un ân sen her jett set (4).

Ils se jetèrent sur leur ventre *et* ils lurent cela.

3. Au commencement du nouvel empire, cette forme est très fréquente et est employée ordinairement dans le récit (5).

(*A suivre.*)

A. COLINET.

(1) J. de Rougé. *Stèle de Pianχi*, l. 63.

(2) Erman. *Aeg. gr.* 251.

(3) et (4) Erman. *Aegr. gr.* 251.

(5) Cf. Erman. *Neuäg. gr.* 239 à 244.

Bouddhisme. Notes et Bibliographie.

1. A. FOUCHER. *Notes sur la géographie ancienne du Gandhāra* (Commentaire à un chapitre de Hiuen-tsang), Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient, 1901, pp. 322-369.

On appréciera dans ce beau mémoire, qu'illustrent des croquis et des plans très bien venus, les qualités maîtresses de M. Foucher : la clarté proche parente de l'élégance, la sobriété, le tact et la hardiesse heureusement combinés. Quiconque s'est intéressé aux problèmes de l'archéologie géographique de l'Inde nord-ouest connaît leur extrême difficulté et leur importance pour l'histoire de l'art et de la religion. C'est un des mérites de M. Foucher de ne pas être curieux hors de saison et d'apporter dans ces recherches délicates les habitudes d'esprit que les sanscritistes ont héritées des humanistes, nos maîtres. L'auteur sait à fond la « littérature » de son sujet, mais il ne nous en accable pas ; et le lourd fardeau des conjectures souvent pédantes ou fantaisistes n'alourdit pas son allure.

Très bonne étude et très instructive, très lisible ; et qui constitue comme on sait le troisième travail consacré par l'auteur à l'archéologie : L'art du Gandhāra (Revue de l'Hist. des Rel.) ; Étude sur l'Iconographie bouddhique de l'Inde (École des Hautes Études) ; sans parler du récit de voyage : Sur la frontière Indo-Afghane (Hachette) et de nombreux articles isolés. — Voyez un compte rendu de M. S. Lévi dans la Revue critique du 9 déc. 1901.

2. JAS. BURGESS, *Buddhist Art in India*, translated from the Handbuch of Prof. ALBERT GRÜNWEDEL, by Agnes Gibson, revised and enlarged by Jas. Burgess. — Royal 8 v°, pp. VIII, 229 — Relié 12/6. — Quaritch, Piccadilly. — 1902, février.

Je ne sais, n'ayant pas le livre en main, quelle est exacte-

ment l'importance des additions et des corrections de M. Burgess. Le nombre des illustrations est très sensiblement supérieur à celui de la 2^me édition du Manuel de Grünwedel, sur laquelle repose la traduction (154 au lieu de 102). On peut croire qu'elles sont meilleures, ou plutôt moins mauvaises, car l'exécution typographique était le côté faible du petit livre de M. G., livre à bon marché. (1.85 fr.).

D'un compte rendu très judicieux dans l'Athenaeum, nous citerons les lignes suivantes : « Qu'on puisse obtenir des résultats utiles par la seule étude des sources indiennes, c'est ce que prouve la monographie de M. Foucher sur l'Iconographie bouddhique. M. F. ne conteste pas l'importance des conclusions que Grünwedel et d'autres savants obtiennent par l'examen des monuments extra-hindous — ses propres recherches confirment dans une large mesure ces conclusions — ; mais il travaille d'après une méthode toute différente et sur des matériaux nouveaux. Il prend des miniatures du onzième siècle.. et d'après ces peintures, identifiées par des inscriptions de l'époque, il décrit les représentations du Bouddha et des Bodhisattvas.. en ayant parfois recours aux monuments sculptés.. M. Foucher ne suit pas aveuglément les conclusions de son confrère allemand : il a des choses une vue personnelle. Les deux essais sont indispensables à qui veut étudier l'ancien art bouddhique : les notes additionnelles de M. Burgess et son excellente bibliographie seront aussi très utiles. » — Pour ma part je ne vois pas qu'on puisse établir une distinction sévère entre le Bouddhisme indien et extra-indien. La distinction qui importe est surtout celle des Véhicules : l'Inde a créé, sinon toute la démonologie, du moins toute la théologie du Bouddhisme. Les figurations les plus tibétanisantes reposent sur des prototypes tantriques et hindous : c'est du moins plus que vraisemblable (Voyez Foucher, Iconographie, p. 185).

3. VINCENT A. SMITH, *Açoka the buddhist emperor of India*, Oxford, Clarendon Press, 1901 (dans la collection : Rulers of India) 204 p., 2 illustrations, index. — EDMUND HARDY, *KÖNIG AÇOKA, Indiens Kultur in der Blütezeit des Buddhismus*, Mainz, F. Kirchheim, 1902 (dans la collection : Weltgeschichte in Charakterbildern), une carte et 62 illustrations.

Je ne saurais dire trop de bien de ces deux livres. Le premier se recommande par sa grande limpidité ; le second par la puissance de synthèse qu'il accuse.

M. V. A. Smith consacre 87 pages à l'histoire d'Açoka et à la description de l'empire et du gouvernement, 27 pages à l'étude des monuments. Le reste du volume constitue un exposé des sources, exposé dégagé de toute vue personnelle : traduction des inscriptions (45 p.), la légende singhalaise, les légendes indiennes (37 p.). — Très commode pour la recherche, la traduction des Édits d'Açoka paraît faite avec le plus grand soin ; le chapitre archéologique est aussi bon qu'on pouvait l'attendre de l'auteur ; j'approuve fort la prudence avec laquelle la légende a été séparée de l'histoire. — Précision et limpidité, tels sont les mérites caractéristiques de cet ouvrage.

La monographie de M. E. Hardy est de plus grande allure ; éclairée par de multiples photographies des sculptures et des monuments de l'époque açokienne, elle nous donne une vue d'ensemble sur les temps anciens qui virent prospérer le Bouddhisme et régner un des princes les plus diligents et les plus extraordinaires de l'histoire. M. Hardy fait revivre tout ce peuple, roi, princes, épouses royales, moines, religieuses, missionnaires, employés et surintendants. Son livre n'est pas divisé en paragraphes cloisonnés, encore que les divisions en chapitres permettent, à peu près, de trouver ce qu'on cherche (l'index est très suffisant) ; il est écrit d'une plume alerte et légère, avec une sorte d'éloquence contenue.

La méthode, non point à la portée de tout le monde, n'est pas sans désavantage. Je me demande, et beaucoup de lecteurs auront je crois la même impression, s'il est possible que nous connaissions aussi bien l'empire des Mauryas. M. Hardy accorde peut-être, pour quelques détails, trop de créance aux chroniques singhalaises ; ce n'est pas ce que je lui reproche, — si je lui reproche quelque chose, — mais plutôt de dissimuler *un peu* combien tout ce monde nous demeure énigmatique et mystérieux.

En ce qui regarde le Bouddhisme d'Açoka et de ses inscriptions je crois que M. Senart a serré les choses de plus près, en les précisant moins, dans son bref article sur Açoka (*Revue des deux Mondes*, 1^{er} mars 1889).

Un avant-propos eut utilement été consacré à l'histoire des recherches auxquelles les Édits ont donné lieu. M. Hardy est trop sommaire là-dessus ; ces recherches sont cependant parmi les plus belles de la science contemporaine.

Je crois qu'une traduction française du livre de M. Hardy serait très utile.

4. S. LÉVI. *Quelques termes employés dans des Inscriptions des Kṣatrapas*, Journ. Asiatique 1902, 1. 95-125.

Açoka, on le sait, porte dans les inscriptions le nom de « Piyadasi cher aux devas ». Quelque temps même on put douter si l'Açoka des chroniques singhalaises était bien le Piyadasi des Édits. — M. S. Lévi, au cours d'un article d'ailleurs très intéressant pour l'histoire religieuse, ethnique et linguistique, établit que le mot Piyadasi (Priyadarçin) est seulement, tout comme le terme « cher aux devas », un titre royal, une expression pompeuse et populaire pour désigner Sa Majesté.

Les Kṣatrapas prenaient le titre *Bhadramukha* « à la face propice » ; les Çātakarnis celui de *Piyadasana* : « qui se montre aimable, qui a un aspect aimable ». M. S. Lévi conclut : « La formule des Inscriptions d'Açoka serait donc uniquement constituée de désignations générales empruntées au protocole, sans aucun mot qui se rapporte individuellement à l'auteur des inscriptions, et il n'y aurait pas plus lieu, en dépit de l'usage, de parler d'un roi Piyadasi que d'un roi Devānāmpriya ».

5. E. WASHBURN HOPKINS, *The Great Epic of India ; its character and origin*. — New York, C. Scribner's sons, 1901 ; fait partie de la série : Yale bicentennial publications.

Ce très beau livre, d'une méthode impeccable et d'une richesse vraiment surprenante, mérite tous les éloges. Nous ne nous en occupons ici que pour autant qu'il intéresse le Bouddhisme.

A ce point de vue il faut signaler en première ligne la magistrale étude consacrée à la métrique et à la langue du Mahābharata, et les nombreuses comparaisons, clairement indiquées par l'auteur, tant avec la métrique qu'avec la langue des stances bouddhiques (Dhammapada et gāthās du grand Véhicule). L'« hypermétrisme » des anuṣṭubhs et des triṣṭubhs donne lieu aux remarques les plus fécondes.

De nombreuses identifications avaient été faites entre les « common sayings » des deux Épiques et les stances du Dhammapada, M. Hopkins en ajoute plusieurs qui avaient échappé aux recherches. — Son catalogue alphabétique de « phrases parallèles », où se trouvent fondues des listes par lui construites antérieurement, est aussi précieux pour la connaissance de la vieille sagesse hindoue que pour l'histoire de l'épopée.

Les paragraphes consacrés à la philosophie épique présentent tous quelque intérêt pour le Bouddhisme ; et celui-là surtout qui traite des hérétiques et du système de Pañcaçikha. La doctrine résumée p. 148 (XII, 218. 33 et suiv.) est bien, comme le croit M. Hopkins, une doctrine bouddhique. Il est évidemment question du pratityasamutpāda. — Mais, et la chose vaut la peine d'être remarquée, le Mbh. s'écarte de l'explication de l'Āṅguttara (I p. 223) et du Çālistambasūtra. Pour les rédacteurs de ces deux textes, l'intelligence de l'être mourant ou plutôt son intelligence à l'état renaissant (pratisaṁdhivijñāna) est le germe (bīja) de l'être nouveau ; les actes (karman) sont le champ (kṣetra) ; la convoitise (tṛṣṇā) humecte (suehayati) le germe, que l'ignorance (avidyā) étire (avakirati : ce détail manque dans l'Āṅguttara). D'après le Mbh. l'acte est la semence, et l'ignorance le champ. — Nous connaissons trop mal la scolastique bouddhique pour tirer de ce fait quelque conclusion.

M. Hopkins rencontre l'argument que le P. Dahlmann a tiré de la mention dans les Jātakas des héros du Mbh. La stance III. 313. 117, traduite p. 91, est extraite d'un récit qui présente avec l'histoire de Bahubhaṅḍaka (Comm. du Dhp. 141) et de Devadhamma (Jātaka I, 1, 6 ; p. 126) la plus étroite analogie. Deux fils de roi, sont accompagnés dans leur exil par leur frère plus jeune qu'une marâtre a fait désigner comme héritier présomptif. L'aîné est le futur bouddha. Ses deux frères deviennent la proie d'un Yakṣa des eaux, dont ils n'ont pu résoudre les énigmes. Le Bodhisattva répond comme il sied aux questions du monstre, et obtient la délivrance d'un de ses frères : il choisit le plus jeune, non pas le cadet Étonnement du Yakṣa. — La même aventure arrive à Yudhisthira. — Notons que la stance dont M. Hopkins a signalé l'intérêt, est avec une curieuse variante (nāsau munir au lieu de

naiko ṛṣiḥ) citée par la Subhāṣitāvali (3437) qui l'attribue à Dignāga.

6. *Kaccāyana's Pāli Grammar* (Calcutta, 1901). — Le Professeur Satiṣ Candra Viḍyābhūṣan a publié pour la Mahābodhi-Society le texte de Kaccāyana, en caractères devanāgaris. Il y a joint une traduction anglaise. Dharmapāla a écrit une préface extraordinaire qui se termine par ces mots : « De la résurrection de la religion scientifique du Tathāgata dépend la renaissance de la gloire de l'Inde. Que cette résurrection soit proche, c'est ma prière de tous les jours ». — L'introduction de Satiṣ Candra est beaucoup plus estimable : l'auteur confesse ses obligations au « Professeur E. Senart de Paris dont j'ai fréquemment employé l'excellente édition ». L'éditeur hindou a eu tort de supprimer les variantes et les notes grammaticales de l'édition de M. Senart (Paris, 1871) ; sa traduction est faite avec beaucoup de soin. Le livre enfin se vend à des prix très doux ; — c'est bien le moins que la Mahābodhi-Society serve à quelque chose (1).

7. G. A. VAN DEN BERG VAN EYSINGA : *Indische invloeden op oude christelijke verhalen* (Thèse de doctorat de l'Université de Leyde) 1901, Brill ; VIII-135. CH. F. AIKEN : *The Dhamma of Gotama the Buddha and the Gospel of Jesus the Christ, A critical inquiry into alleged relations of Buddhism with primitive Christianity*, 1900, Boston, Marlier et C^{ie}, VIII-348.

Nous signalons ces deux ouvrages parce qu'ils indiquent le parti pris, infiniment louable et digne d'encouragement, d'étudier le Bouddhisme avant d'examiner ses rapports avec le Christianisme. M. van den Berg est un théologien de l'école protestante libérale ; M. Aiken est professeur d'apologétique à l'Université catholique de Washington.

J'aurais de nombreuses observations à présenter aux deux auteurs. M. van den Berg ne confond-il pas Eugène Burnouf et son neveu quand il appelle Émile « een grootmeester op Oriëntalistich gebied » ? ce serait impardonnable. Il ajoute « alsof hij geen grooten naam te verliezen had » ; et cette phrase ne me tire pas d'angoisse. — M. van den Berg attribue une origine indienne au

(1) Sur Kaccāyana voyez E. Hardy. *Nettipakaraṇa* (Pāli Text Soc.), Intr. XXXII-XXXIII.

miracle de Jésus marchant sur les eaux : les Israélites en effet traversèrent la Mer Rouge et le Jourdain à pied sec, les eaux s'étant retirées à droite et à gauche ; tandis que Dīpaṅkara et plusieurs bhikṣus marchent sur l'eau communément. Le rapprochement est curieux ; plusieurs autres présentent le même intérêt qui n'avaient pas encore été relevés.

Avec M. Aiken, avouons-le, nous sommes d'accord pour le fond. Il pense que « les livres démontrant l'influence du Bouddhisme sur les Évangiles ont ébranlé la foi de nombreux chrétiens ». Quoiqu'il en soit, son livre est utile. Rien de plus utile, en toutes choses, que d'enfoncer les portes ouvertes : Kumārila s'excuse de réfuter le Bouddhisme : « ... mais si nous ne le réfutions pas, il y aurait des gens pour croire que c'est par impuissance » (1).

Je ne relève qu'une erreur notable. M. Aiken, avec infiniment de raison, se refuse à voir dans Siméon le reflet du Ṛṣi Asita ; mais je ne puis le suivre quand il affirme : « Il est au moins aussi possible que l'histoire de Siméon ait fourni le patron de l'histoire indienne parallèle » (2). Le Buddhacarita n'est pas, comme le suppose M. Aiken, le plus ancien document pour la légende d'Asita ; le Lalitavistara, le Mahāvastu, le Suttanipāta sont antérieurs. — Tout le chapitre intitulé « Anachronisms » est construit sur un terrain bien mouvant ; je préfère beaucoup celui qui traite des ressemblances exagérées et imaginaires.

L'auteur s'occupe de l'histoire du Bouddhisme, depuis les Upaṇiṣads, et de sa dogmatique, pour laquelle il est peut-être trop sévère : mais je suis partial dans ce procès et veux seulement louer la sûreté de son information.

8. MM. Aiken et van den Berg se sont préoccupés des relations entre l'Orient et le monde méditerranéen vers les débuts de notre ère. C'est une vieille question : elle n'est pas mûre encore, et toutes les remarques sont précieuses. M. S. KENNEDY traite dans un long article du *Buddhist Gnosticism, the system of Basilides* (J. R. A. S. 1902, pp. 377-415). La lecture en est agréable et instructive.

(1) *Tantravārtika*, p. 115.

(2) Je dirais : « il est tout aussi impossible..... »

MÉLANGES.

Un manuscrit de l'ancienne version latine du Pasteur d'Herma.

Depuis la publication, en 1873, par M. Hilgenfeld (1), de la *versio vulgata* du Pasteur d'Herma, on a signalé, un peu partout, des exemplaires de ce traité célèbre. En 1877, MM. Harnack et O. von Gebhardt (2) en indiquaient seize, et depuis lors on en a retrouvé encore deux, l'un à la Bibliothèque Sainte-Genève à Paris (3), l'autre au musée Plantin-Moretus, à Auvers (4).

On possède donc, à l'heure actuelle, dix-huit manuscrits contenant la *versio vulgata* du Pasteur d'Herma. Ce chiffre semble même être en dessous de l'exacte vérité, puisque M. Harnack assure qu', outre les seize exemplaires mentionnés par M. von Gebhardt, ce dernier en a vu et collationné un certain nombre d'autres (5).

Nous venons de retrouver, à la Bibliothèque royale de Belgique, un nouveau manuscrit de la *versio vulgata* du Pasteur, et à l'exem-

(1) *Hermae Pastor*. Veterem Latinam interpretationem e codicibus edidit ADOLPHUS HILGENFELD. Lipsiae, 1873

(2) *Patrum apostolicorum opera*. Fasciculus III. *Hermae Pastor graece addita versione latina recentiore e codice palatino*, Lipsiae 1877, p. XIV-XIX. Cf. A. HARNACK, *Geschichte der altchristlichen Litteratur bis Eusebius*, Leipzig, 1893, t. I, p. 51; F. X. FUNK, *Patres apostolici*, 1901, t. II, p. CXLIV.

(3) *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1885, t. XLVI, p. 372.

(4) H. DELEHAYE S. I., *Un manuscrit de l'ancienne version latine du Pasteur d'Herma*, dans BULLETIN CRITIQUE, t. XV, 1894, p. 14-16.

(5) HARNACK, *Gesch. der altchrist. Litter.*, t. I, p. 51. Cf. A. EHRHARD, *Die altchristliche Litteratur und ihre Erforschung von 1884-1900*, Freiburg i. B., 1900, p. 104.

ple d'autres qui ont mis la main sur ce document, nous croyons utile de porter le fait à la connaissance des érudits.

Le volume en question est inventorié, à la Bibliothèque royale de Belgique, sous le n° 21205-9. Il comprend 167 feuillets en papier, plus deux de garde (0^m,215 × 0^m,135), à lignes pleines. L'écriture est du milieu du XV^e siècle. Ce manuscrit provient de la bibliothèque de l'abbaye bénédictine de Saint-Jacques, à Liège, provenance expressément attestée par les deux notes suivantes, qui se lisent f. 1^v : *Liber monasterii sancti Iacobi leodiensis*, et sur le feuillet de garde, à la fin : *Iste liber est ecclesie sancti iacobi in leodio*. On voit aussi, f. 2, les cotes *E. 91, B. 75*, que le manuscrit a successivement portées dans la bibliothèque de Saint-Jacques. C'est vraisemblablement dans ce monastère même que ce volume fut écrit, car on lit, f. 148 : *Istum librum fecit scribi nonnus Iudetus monachus huius loci. Orate pro eo*.

Jusqu'à ce jour ce manuscrit n'a guère attiré l'attention, sans doute parce qu'il fut acquis postérieurement à la publication du premier catalogue des manuscrits, qui s'arrêtait au n° 18000 de l'inventaire. Il a été signalé récemment par M. l'abbé S. Balau (1) et a été décrit en détail au tome II de notre *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique* (2). Nous pouvons donc nous dispenser d'une étude plus ample du contenu de ce volume et nous en tenir exclusivement à l'examen de la *versio vulgata* du Pasteur d'Hermas.

Celle-ci occupe, dans le volume de la Bibliothèque royale de Belgique, les ff. 74-125^v. Le titre en est énoncé comme suit : *Incipit prologus in libro qui dicitur liber pastoris nunciis penitencie* ; puis plus loin : *Incipit liber pastoris nunciis penitencie*.

Les quatre visions sont respectivement introduites par la formule : *Incipit prima.... secunda.... tercia. .. quarta visio*. Viennent ensuite les *Mandata* et les *Similitudines* avec le titre général : *Incipit prologus pastoris nunciis penitencie de XII mandatis cum*

(1) *La Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Jacques à Liège* dans COMPTE RENDU DES SÉANCES DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE, t. LXXI, 1902, pp. 7, 49.

(2) P. 24-26.

silitudinibus (sic) *pastoris nuncii penitencie*. Les douze *Mandata* ont chacun leur titre particulier : *Incipit primum... secundum... tertium* etc. *mandatum*. Pour les trois premiers, le scribe avait d'abord écrit *preceptum*, qu'il a biffé pour mettre à la suite le mot *mandatum*.

Voici le titre des *Similitudines* : *Incipiunt similitudines quas locutus est mecum*. Aucun titre particulier ne les sépare, la distinction est établie par des initiales en rouge.

Le point important à déterminer est de savoir à quel groupe de manuscrits se rattache le texte de Bruxelles. Pour cela, nous avons collationné le fragment de la *versio vulgata* que MM. Harnack et von Gebhardt ont publié dans leur édition (*Simil. IX, 30-33 ; Simil. X*). Les chiffres gras sont ceux des pages de leur livre, les autres ceux des lignes. Dans le manuscrit de Bruxelles, le passage collationné se trouve aux ff. 123^v-125^v.

P. **256**, 1. non necesse habuisset. — 2. turram. — 2. candidi iuvenes. — 10. posse eos veritati favent sic opes eorum. — 13. ex genere bono sunt. — 15. neque apti sunt. — 16. in ea structura. — P. **258**, 2. vos iudico ego. — 3. innocentes estis. — 3. bona est honorata. — 5. hoc sigillum. — 7. amaritudines in unumquemque fieri spiritum. — 8. dissipati fuerint. — 12. non creditur. P. **260**, 1. peccatum suum. — 4. etenim vero pax. — 7. vestimentum integrum novum iterum vis recipere. — 8. autem si scissura tibi reddat recipies nonne statim candescis. — 9. tibi integrum dedi. — 11. in usum. — 12. fecerat. — 13. si igitur. — P. **262**, 2. factum tuum a facie plane inquam. — 4. clemenciam eius inquit nolite calcare. — 5. tam paciens ad delicta. — 5. utilem esse vobis. — 10. vivere poteritis in malicia. — 11. vivit Deo hec omnia me dicente. — 18. et posse eos permanere. — P. **264**, 1. le titre manque. — 3. in domo. — 4. is pastor. — 9. in mandatis istis. — 10. mandata hec subiecta — 16. videtur tibi esse. 19. offenderam. — 20. neque facturum et ideo loquor tecum. — P. **266**, 3. bene de hiis. — P. **266**, 4. et ego inquam omni homini. — 5. eos omnes qui iam ante peccaverunt hec audiunt *corr.* audient. — 7. et consummare illud — 8. huius mandata faciunt. — 9. non servaut, fugant a se vitam et adversus illum nec mandata eius sequuntur morti. — 11. reus erit sanguinis. —

13. turbas virginum. — P. 268, 2. si autem. — 4. spero me dominum. — 8. et custodire. — 12. libenter hec verba. — 15. omnino iudica. — 19. bona opera utile est illis. — P. 270, 2. quisquis igitur. — 6. et fit reus. — 8. ne dum tardamini facere consummatur. — 12. dicens mihi remansurum. — 13. meam. Amen.

Si l'on compare le résultat de cette collation avec celle instituée par le R. P. Delehaye sur le manuscrit du musée Plantin-Moretus, on constate que, des soixante-six variantes qu'il a recueillies, cinquante-quatre se retrouvent dans le manuscrit de Bruxelles. Le R. P. Delehaye avait tiré de sa collation la conclusion que le manuscrit d'Anvers est apparenté étroitement aux manuscrits de Dresde A. 47 et de Vienne 1217.

La même conclusion s'impose donc en ce qui concerne l'exemplaire de la *versio vulgata* du Pasteur d'Herma conservé à la Bibliothèque royale de Belgique.

J. VAN DEN GHEYN, S. J.

REVUE DES PÉRIODIQUES.

Bulletin de l'École française de l'Extrême-Orient. Tome I^{er},
n° 4. 1901.

1° *Notes Ethnographiques sur diverses tribus du Sud-Est de l'Indo-Chine*, par A. LAVALLÉE.

Ces tribus sont les Bolovens, les Niaheuns, les Alaks, les Lavés, les Kasèngs, les Halangs, les Thés, les Djarais, les Bahnars, les Sédangs, les Radehs. M. L. décrit brièvement les usages, tant religieux que sociaux, de ces tribus, dont quelques-unes (p. e. les Bahnars) sont déjà connues en Europe par les écrits de missionnaires français. Conclusion de l'auteur : « Il ne semble pas que cette race, sauvage, indolente, superstitieuse, nullement progressive, soit jamais appelée à jouer un rôle important en Indo-Chine. Il semble même qu'elle restera toujours une force inutilisable pour l'action civilisatrice, à laquelle elle ne créera que des obstacles. » L'article est illustré de plusieurs gravures intéressantes, ainsi que d'une carte.

2° *Tableau des Souverains de Nan-Tchao*, par le R. P. M. TCHANG, S. J.

Le royaume de Nan-Tchao (dans le Yunnan), déjà étudié par Parker et autres sinologues, exista depuis 629 jusqu'en 1251, époque où il fut renversé par l'empire mongol.

3° *Notes sur la géographie ancienne du Gandhâra*, par A. FOUCHER.

Cet article est un commentaire du chapitre de Hiuen-Tsang, où il décrit son voyage à travers le Gandhâra, de la passe du Khaibar à l'Indus. H. T. a « clairement fixé pour son temps les

quatre grandes étapes de ce voyage : Puruṣapura, Puṣkarāvātī, Po-lou-cha, Udabhāṇḍa. » Ce sont, selon M. F., Peshawar, Char-sadda, Shâhbâz-Garhi, et Und (ou Ohind ; près de Lahore). Cet article est accompagné d'une carte et de diverses gravures.

The American Journal of Philology. Vol. XXII, n° 41. 901.

1° *Further Collection of Latin Proverbs*, by M. C. SUTPHEN.

Suite : *Pelias à Vulturius*. Le jeune auteur est malheureusement mort dans un accident de bateau pendant l'impression de son article.

2° *The Torch-race*, by J. R. S. STEBBETT.

Commentaire sur l'*Agamemnon* d'Eschyle, vv. 324-326. La *Λαμπάς* (course à flambeaux) avait lieu cinq fois par an. Elle se faisait en honneur de Prométhée, d'Hephaistos, d'Athéné, d'Artemis, de Pan.

3° *The Pomerium and Roma quadrata*, by S. B. PLATNER.

Le vrai *pomerium* de la cité palatine se trouvait à l'intérieur des lignes de fortification et indiquait les limites de la *Roma quadrata*.

4° *Etymologies*, by G. HEMPL.

Manu, mann, man, n'ont rien à faire avec $\sqrt{\text{man}}$ = penser. Ils sont phonétiquement identiques au lat. *manus*, cf. l'usage moderne en anglais et en allemand (« factory hands, » « alle Hände auf Deck »), le grec πολύχειρ, πολυχειρία, etc. Il faut rattacher au même mot : *mensch, minsk, minx* (angl.) ; *gaman, manag, many* ; *gamang, among* ; *mencyan, mingle, monger, mango* (lat.), etc.

5° *Zarathushtra and the Logos*, by L. H. MILLS.

Ce n'est pas Vohu Manah, mais bien Aša, qu'il faut rapprocher du Logos philonien.

— Dans les *Notes* : Μαμάτραι οἱ στρατηγοὶ παρ' Ἰνδοῖς. J. S. SPEYER y voit le sansc. *mahāmātrāḥ* = « a minister of high rank, » (cf. στρατηγός employé pour le lat. *praetor*).

CHRONIQUE.

— Notre éminent collaborateur, M. A. V. Williams Jackson, professeur à la Columbia University de New-York, vient de faire une visite dans l'Inde pour y étudier de près le parsisme actuel parmi les zoroastriens de Bombay et de ses environs. Dans le *Journal of the American Oriental Society* (t. xxii, p. 321-332), il publie quelques notes intéressantes sur ce qu'il a vu et appris, non seulement par rapport au mazdéisme, mais aussi concernant l'hindouisme. Dans une première note « Meeting with the Parsis » il décrit le rituel du *Yasna*, dans les cérémonies auxquelles il lui a été permis d'assister, par exemple dans celle du *navjot*, et dans l'inauguration des enfants à la religion. Parlant du *navjot* M. J. dit : « On m'en a expliqué chaque détail, jusqu'à la manière de traire la petite chèvre pour avoir la *gaṃ jīvyam*. Je n'oublierai pas facilement la scène où le prêtre se trouvait assis devant le feu, ni le parfum de l'encens, ni l'emploi des tasses sacrificielles en métal, qui donnèrent un son aigu quand on les frappa pendant la préparation du saint *haoma*. Les tons du *zōt* et du *raspī* qui chantaient retentissent encore dans mes oreilles ; et comme memento du rituel je possède encore deux des petites tiges de la plante desséchée de *haoma* et une petite bandelette de l'*urvara*, employée pour relier le *barəsmā*, ou *barsom*. » — Dans une autre note, M. J. décrit sa visite aux ruines de l'ancienne ville de Sanjan, où les premiers Mazdéens, expulsés de leur patrie par les Mahométans, se sont établis en 716 ou 775, et où ils ont pu vivre en paix sous le joug bénin des princes hindous jusqu'en 1315. On y voit encore les traces du premier *dokhma* établi dans l'Inde. — Les deux autres notes donnent la description détaillée d'un mariage brah-

mine, et une curieuse légende inédite sur Kālidāsa recueillie par J. à Ujjain.

— Dans un article « China, the Avars and the Franks, » publié dans l'*Asiatic Quarterly Review* (avril), M. E. H. Parker étudie la question si difficile de l'ethnographie des Geougen, Toba, Yüeh-pan, et autres nations de l'Asie Centrale. Il n'est pas impossible que Yüeh-pan ne représente philologiquement le nom des A-vars (E-vars), et il semble presque certain que le Fuh-lin des historiens chinois n'était autre chose que le nom Fer-reng, (c.-à-d. Frank = Européen, Romain, cf. Arabe, Afranj). S'il en est ainsi, la première connaissance des Européens aurait été apportée aux Chinois par l'intermédiaire des Avars ou des Turcs.

— Les anciens Grecs auraient sans doute dit que les naïades étaient les ennemies cruelles des philologues. Il y a à peine trois ans que l'illustre orientaliste de Vienne, G. Bühler, périt dans un accident de bateau sur un lac suisse. Dans notre dernier numéro, nous avons enregistré la mort tragique du folkloriste français L. Marillier, corédacteur de la *Revue de l'Histoire des Religions*, mort à la suite d'un sinistre maritime à Port-Béni, près de Tréguier ; et voici maintenant l'annonce de la mort du jeune philologue américain, Morris C. Sutphen, collaborateur à l'*American Journal of Philology*, noyé à la suite d'un semblable accident dans la Shrewsbury-river, New Jersey.

— D'après les données du dernier « Linguistic Survey of India » complété en 1901 par les soins du Gouvernement des Indes britanniques, la liste des dialectes connus de l'Inde ne comporte pas moins de 721 noms.

— On annonce la formation en Angleterre d'une nouvelle *société paléographique* qui continuera l'œuvre interrompue par la dissolution de l'ancienne société en 1895. La nouvelle société sera constituée sur la même base que l'autre et comprendra approximativement le même nombre de membres, mais elle portera une dénomination nouvelle et ses publications annuelles formeront une série bien distincte. On s'y attachera moins qu'auparavant aux manuscrits du *British Museum* et l'on donnera une plus grande place à ceux des autres bibliothèques de l'Angleterre et de l'étranger, ainsi qu'aux textes d'auteurs classiques, aux *papyri* et en général

à tous les écrits portant une indication de provenance. Dans les *fac-simile*, on profitera de tous les progrès qui ont été faits récemment dans la photo-gravure.

Il n'est pas douteux qu'avec un tel programme la nouvelle société n'obtienne dans le monde savant un succès encore plus éclatant que l'ancienne. Tous ceux qui voudraient en faire partie peuvent s'adresser à MM. Maunde Thompson, G. F. Warner et F. G. Kenyon au British Museum.

De nombreuses promesses d'adhésions ont déjà été reçues de la part de savants de tous pays, tels que le Rev. T. K. Abbott du *Trinity College* à Dublin, Prof. D^r Biagi, directeur de la Bibliothèque Mediceo-Laurentienne à Florence, le P. Ceriani, de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, M. L. Delisle, administrateur de la Bibliothèque Nationale de Paris, le P. F. Ehrle S. J., de la Bibliothèque du Vatican, M. Paul Meyer, directeur de l'École des Chartes à Paris, Prof. D. A. Willmanns, directeur général de la Bibliothèque Royale de Berlin, M. F. J. Jenkinson, de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge, et bien d'autres.

— A la réunion annuelle du « Palestine Exploration Fund » Sir Charles Wilson a rendu compte des nouvelles découvertes faites dans la partie basse de la Judée où l'on a trouvé l'emplacement de la vieille cité de Gath.

Des restes de poteries ont été mis à jour près du champ de bataille où David tua Goliath. On découvrit aussi dans ce district un monolithe qui formait évidemment un de ces « hauts lieux » dont on parle si souvent dans l'ancien testament, et des cavernes qui étaient habitées à une époque antérieure à l'an 1200 av. J.-C. par des populations pratiquant la crémation. Les poteries, d'origine pré-israélite, sont du même genre que celles recueillies dans la capitale des Hittis et que celles rencontrées par M. Flinders Petrie en Egypte. Elles indiquent une influence phénicienne ou mycénienne.

— Le 16 juin de cette année, la « Royal Geographical Society » de Londres a entendu le rapport de M. A. Stein sur ses découvertes archéologiques dans le sud du Turkestan chinois. A la suite d'une exploration systématique de la région de Khotan, il mit au jour des statues et des reliefs en stuc, des fresques et des tablettes de

bois peint, représentant des légendes bouddhiques, restes disparus depuis longtemps de cet art indien qui a trouvé une seconde patrie dans l'Asie centrale avant d'émigrer dans l'Extrême-Orient. En d'autres endroits, on a exhumé 200 documents sur bois, en écriture chinoise et des textes en kharoshti sur cuir. Chaque pièce était bien enveloppée et scellée. Détail curieux : un sceau des plus fréquents présentait la figure d'Athènes avec bouclier et égide. Sur un autre se trouvait une figurine nue d'un pur tracé classique, sans doute une image d'Eros. Nous apprenons ainsi que l'art classique pénétra jusqu'à mi-chemin entre l'Europe et Pékin. La colonisation du pays de Khotan par des populations du Pendjab, affirmée par Hieuen Tsiang est donc confirmée.

Un mahométan a avoué à M. Stein avoir fabriqué les documents en écriture inconnue, amenés du district de Khotan qui ont tant intrigué les orientalistes.

— Dans leur dernière réunion, les membres de la « Society for the Promotion of Hellenic Studies, a entendu deux intéressants rapports sur les récentes découvertes d'antiquités mycénienne en Crète. M. Evans a parlé du palais de Minos récemment déblayé à Knossos. On y a trouvé les restes d'un ingénieux système de distribution d'eau, de nombreuses fresques, des poteries, des sceaux gravés et surtout des plaques de porcelaine représentant une histoire très semblable à celle du bouclier d'Achille et, chose très curieuse, les rues d'une ville du 15^e siècle avant J.-C. avec des maisons à plusieurs étages dont les fenêtres étaient garnies de carreaux en parchemin huilé. Tout indique l'existence à cette époque d'une population dense parvenue à un haut degré de civilisation. Il faut mentionner aussi des figurines d'ivoire d'un travail extraordinairement délicat. M. Bosanquet, directeur de l'école anglaise d'Athènes a rendu compte ensuite de ses fouilles dans la Crète orientale où il a mis à jour plusieurs maisons dont l'une contenait jusqu'à quarante chambres. Dans une salle de bains souterraine, il a découvert une tablette portant une écriture linéaire analogue à celle de Knossos.

Eranica.

— L'événement le plus important dans le ressort des études éraniennes depuis notre dernière chronique a été le commencement de l'impression de son dictionnaire avestique (*Altiranisches Wörterbuch*) par C. BARTHOLOMÆ, dont la première feuille vient d'être distribuée à ses collègues dans les études éraniennes, (Strassburg, Karl J. Trübner). Il est évident, d'après ce spécimen, que le nouveau dictionnaire sera de la plus haute utilité et même absolument indispensable pour l'étude du Zend et du Vieux-Persan. La complétion et l'exactitude minutieuse aussi bien des détails lexicographiques que de l'impression ne laissent rien à désirer ; tandis que les citations de textes en font une espèce de concordance à l'Avesta et aux inscriptions achéménides. On doit féliciter le docte auteur de cette œuvre d'une importance capitale. On pourrait peut-être regretter qu'il n'ait pas voulu se servir des caractères avestiques, au moins pour les racines et les mots principaux.

— Une autre contribution de valeur à la lexicographie avestique est celle de M. SCHUYLER, intitulée *Index Verborum of the Fragments of the Avesta* (New-York, Columbia University Press, 1901, xiv + 106 p.). Travail consciencieux qui fait honneur au jeune auteur et à l'école philologique fondée par M. Williams Jackson. Ce livre forme le 4^e volume de la nouvelle série « Columbia University Indo-Iranian Series », éditée par M. Jackson lui-même, et dont le 2^e volume vient aussi de paraître : *Indo-Iranian Phonology, with special reference to the Middle and New Indo-Iranian languages* (xvii + 264), par notre collaborateur M. LOUIS H. GRAY, déjà si favorablement connu par ses diverses études dans les revues philologiques. Dans le présent volume M. G. étudie l'évolution phonologique des langues néo-indiennes et néo-éranienues qui se rattachent au Sanscrit, au Zend et au Vieux-Persan. Voici le résultat définitif de cette étude, ainsi formulé par le

savant auteur : « The phonological tendencies discernible as early as in the Old Indian and Iranian period have developed steadily, each on its own line, in the Middle and New dialects, and through regular divergency, no less than through similarity of evolution, the tie of Indo-Iranian unity is potent still » (p. xvi). M. G. nous a donné un livre de haute valeur, que le spécialiste aura souvent besoin de consulter.

On aura remarqué le grand intérêt qu'on prend depuis quelque temps à l'étude comparative de la philosophie religieuse du Mazdéisme, et surtout de son eschatologie, vis-à-vis des autres grandes religions orientales. On a beaucoup écrit sur l'influence exercée réciproquement de côté et d'autre. Nous avons déjà enregistré l'ouvrage important de Söderblom, *La Vie future d'après le Mazdéisme* ; il y a peu de temps, Erik Stave nous a donné son étude *Über den Einfluss des Parsismus auf das Judentum*, (Haarlem, 1898) (1) ; dans notre numéro actuel, M. Gray discute l'influence Mazdéenne sur l'eschatologie de l'Islam ; et voici que M. ERNST BÖKLEN nous donne une étude toute semblable, *Die Verwandtschaft der jüdisch-christlichen mit der Parsischen Eschatologie*, (Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1902, ii + 150 p.). L'auteur avoue très franchement ne pas être spécialiste ; c'est pourquoi, s'il n'ajoute rien de nouveau aux données déjà connues, il a néanmoins su réunir beaucoup de détails d'après les autorités les plus récentes, et il les discute avec beaucoup de bon sens et de justesse. C'est une étude très intéressante.

Les savants parsis de Bombay continuent à nous envoyer des publications très utiles pour les études. Sur les conseils de feu M. Darmesteter le « Victoria Jubilee Pahlavi Text Fund » avait déjà commencé en 1894 une série d'éditions, en facsimile photozincographié, de textes pehlevi, dont le premier volume était le *Nirangistan*, édité par le dastour (aujourd'hui grand-prêtre) Darāb Peshotan Sanjāna. Voici maintenant le second volume de la série : *Mādigān-i-Hazār Dādīstān*, d'après un ms. appartenant à la bibliothèque de la Zarthoshti Anjuman Atashbeharām, (xvi

(1) Le livre de Brodbeck, *Zoroaster : ein Beitrag zur vergleichenden Geschichte der Religionen*, (Leipzig, s. a.), n'a aucune valeur.

+ 110 + 17 p., grand in 4°, Poona, Government Photozincographic Department, 1901). Ce traité, qui résoud diverses questions légales, a été appelé par West « le code social des Parsis de l'époque sassanide ». C'est M. JIVANJI JAMSHEDJI MODI qui a très soigneusement édité ce texte important. — *Le Karnamak-i Artaxšir Pāpakān* est une histoire du roi Ardeshir, fondateur de la dynastie Sassanide, dont le D. Darāb avait déjà donné une édition, avec traduction, en 1896. Une nouvelle édition en vient d'être faite par EDALJI KERSASPJI ANTIA (Bombay, Fort Press, 1900) avec traductions en Anglais et Gujarati, et de nombreuses citations du *Shahnāme* pour élucider l'histoire. Ce livre, destiné aux étudiants parsis qui, d'après le nouveau règlement de l'Université de Bombay, peuvent présenter aux examens pour les grades leurs anciennes langues nationales le Zend et le Pehlevi, sera d'une incontestable utilité.

L. C. C.

BASQUE ET GAULOIS.

H

HABELA ; « Fronde » ; Ex. *Daidek hil zuen Goliath habelaz aurthiki zien harri batez* ; « David tua Goliath avec une pierre lancée par une fronde ».

Le *h* initial n'est, sans doute, pas plus primitif ici qu'il ne l'est p. ex. dans *Harma*, « Arme » — *Hagun*, « Écume ». C'est ce que prouve clairement, ce semble, la forme dialectale *Abela*, (même sens). Quant au *a* suivant l'aspiration, ne serait-il pas lui-même euphonique, ainsi que dans *Athamenda*, « Demander » ?

L'on se trouverait donc réduit pour la forme radicale, à un monosyllabe *Bal*, *bel* que nous regarderions volontiers comme d'origine Celtique. En effet, Pictet nous cite le substantif Irlandais *Ball* ; « Arme » en général, et aussi « Membre, Instrument ». Sans vouloir révoquer en doute, le moins du monde, la traduction du savant génevois, faisons observer que le dictionnaire d'O'reilly aussi bien que M. Withley-Stokes ne connaissent *Ball*, (au pluriel *Baill*) que dans le sens de « Membre ». Tout ce qu'on peut conclure de là, c'est que si la signification d' « Arme » assignée à ce terme est primitive, dès une époque relativement ancienne, elle a dû tendre à se modifier.

Il est bien plus probable, en effet, que le *Ballos*, Gaulois « Membre » d'après M. Whitley-Stokes ne constitue qu'un simple homophone du précédent, comme

synonyme d'arme. L'on conçoit d'ailleurs, assez facilement, la transition du sens d'Arme » à celle d' « instrument », puis, enfin, de « membre, organe. »

L'on a lieu de considérer comme apparenté au *Ballos* Gaulois, le Grec Φαλλός, φαλλός, dont le sens primitif a, sans doute, été celui de « dard », aussi bien que le *bille*, « Pénis » de l'Allemand moderne (dial. Hessois). Rapprochons-en encore le Sanskrit *Bhalla*, *bhalli*, « Espèce de flèche », peut-être bien de la racine *Bhal*, *bhall*, « Ferire, occidere ».

Pictet voulait encore rattacher à la même racine, l'Anglo-Saxon, *bolt*, *bolta*, « Pilum » — Vieux Norrain *bolte*, « Telum » et *Bolti*, « Clavns ferreus » dont il faut visiblement rapprocher l'Allemand *bolz*, *bolzen*, « Trait, flèche » — Moyen-Haut-Allemand *bolz* — Vieux-Haut-Allemand, *Polz*, *bolz* (même sens) — Anglais *bolt* — Hollandais, *bout*, « Boulon, cheville de fer, élanche » — Suédois, *Bult*, « Cheville, batte, boulon ». M. Kluge repousse, et avec toute raison, suivant nous, cette manière de voir. Il réclame pour tous ces termes une origine purement germanique. En effet, le Gallois *Bollt*, « Trait, pointe », le Polonais *belt*, « Javeline » ont, sans aucun doute, été empruntés soit à l'Anglais ou Anglo-Saxon, soit à l'Allemand. On pourrait, ajoute-t-il, supposer une forme pré-germanique *bhldós*, au sens de « Trait, broche. » En tout cas, on ne saurait guères ramener celle-ci au Moyen-haut-Allemand, *Bohn*, « Jeter, lancer, se servir de la fronde », ni y voir, comme l'ont voulu quelques-uns, une abréviation du Latin *Catapulta*.

Laissons de côté également, l'Allemand *Beil*, « Hache » qui, en Bavaois, se présente sous la forme *beichtl*. Cf. Moyen-Haut-Allemand *bil*, *bihel* — Vieux-Haut-Allemand, *bihal*, *bial* — Vieux-Norrain *bilda*, *bylda*, « Hache ».

Kluge regarde tous ces mots comme pouvant avoir une parenté avec le Latin *findo*, de la racine Indo-Européenne *Bhīd*, « fendre ». L'Irlandais *Búíil*, « Hache » serait-il emprunté au Germanique ?

Inutile également, malgré une incontestable ressemblance au double point de vue de la phonétique et de la sémantique de vouloir établir la communauté d'origine du Sanskrit *Abhala*, du Basque *Hàbela* avec l'Allemand *Pfeil*, « Flèche » — Moyen et Vieux-Haut-Allemand *Pfil*. Anglo-Saxon *Pil* — Hollandais *Pijl* — Anglais *Pile*, « Tête d'une flèche » Vieux-Norrain, *Pila*, « Flèche » — Suédois, *Pil*. Tous ces vocables proviennent incontestablement du Latin *Pilum*, *pila* qui avant de signifier « Javelot » avait d'abord possédé le sens de « Pilon » et, spécialement, de « Pilon de boulangerie ». Voilà pourquoi *Pilumnus* était le dieu protecteur des boulangers. Ce n'est, évidemment, que lorsque ce terme fut passé au sens d'arme de trait, de javelot, qu'on s'avisait de qualifier le peuple Romain de *Pilumnae poplae*, litt. « Peuple habitué à manier le javelot ».

L'on a supposé que l'emploi du *Pilum* comme arme de guerre a bien pu être emprunté par les enfants de Romulus aux Étrusques (1). En tout cas, *Pilum* est certainement pour un primitif *Piuslum*, de *Pinso*, « Piler », comme *Velum* d'un archaïque *Veslum* de la même racine *Ves*, « Habiller, vêtir » qui a donné *Vestis* (2).

Phénomène singulier, ce terme latin *Pilum* a fait tout

(1) M. O. S. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, Kap. X, p. 331.

(2) Ne pas confondre *velum* « un voile » avec son homophone *velum* « voile de navire » qui a une origine toute différente et provient de la racine *vec*, « voiturier, transporter », d'où *echo*, *vexillum*, etc.

à fait tomber en désuétude, l'ancien terme germanique désignant la flèche et que nous retrouvons p. ex. dans le Gothique *Arhwazna* — Vieux-Norrain *Ocr* — Anglo-Saxon *Earh*, *arewa*, peut-être à rapprocher du Latin *Arcus*.

Ne serait-ce pas encore le même substantif *Pilum* que nous retrouvons dans certains termes celtiques cités par Pictet, à savoir Gallois *Pilwrn*, « Javelot » et *Pilun*, « lance », peut-être même *Ffil*, « dard » ?

Nous ne savons trop à quoi rattacher d'autres noms Indo-Européens de la même arme, tels que le Sanskrit *Pilu*, « Flèche » — Persan, *Pilah*, *pīlak*, *bilak*, « Espèce de flèche » — Pictet pense y retrouver la racine *Pēl*, *pal*, *pall*, « Ire » — Grec *πάλω*, « lancer » et *πέλος*, « Jet » — Latin *Pello*. En tout cas, il a incontestablement tort d'en vouloir rapprocher le latin *Pilum*, auquel, nous venons de le voir, une toute autre provenance doit être assignée.

M. Whitley-Stokes sépare nettement d'ailleurs l'Irlandais *ball* au sens de « membre », de son homophone *ball* voulant dire « Tache, morceau, pièce », d'où *ballach* « articulatus ». Les termes en question, d'après lui, pourraient bien être apparentés aux formes Romanes *balla*, *balle*, « Balle » et *Ballo*, « Balle au jeu de paume ». Cf. Espagnol, Portugais et Vieux-Provençal *Bala*, « Balle » — Italien *Palla*, « Balle, boule » et *Balla*, « Ballot, boule ». Ce dernier pourrait bien être venu, en droite ligne, du Français. Au dire de M. Kluge, il pourrait bien en être de même pour l'Anglais *ball* et Moyen-Anglais *balle*, car la forme Anglo-Saxonne fait défaut.

Cela n'empêcherait pas, en tout cas, tous ces noms de la balle d'avoir une origine germanique, aussi bien que l'Irlandais *balla* — l'Écossais *ball* (même sens), cf. en effet, l'Allemand *Ball*, « Balle » et *Ballen*, « Ballot, rouleau »,

dont *Bolle* au sens de « Bol » — Moyen-Haut-Allemand *balle*.

Pour être complets, ajoutons avant de terminer que les substantifs dont nous venons de parler n'ont absolument rien à faire avec l'Espagnol et Portugais *bola*, « Boule » — dont l'Espagnol *bulia*, « Bulle » — Portugais, *Bulla* « Bulle pontificale » et *bulha*, « Bulle d'eau » ne constituent que des doublets. Tous ces termes, aussi bien que le Béarnais *Boure*, « boule » et *bolou*, « grosse boule au jeu de quilles » viennent du Latin *Bulla*, « Bulle » dont la racine se retrouve dans *bullire*, « Bouillir ».

Nous allons parler à l'instant de termes ethniques ou géographiques paraissant offrir la même racine que le Basque *Habela*.

HABELIAR, RA ; « Frondeur » n'est que le précédent avec la finale qualificative *liar*, comme dans *Gorteliar*, « Courtisan », de *Gorte*, « Cour ».

De ce qui vient d'être dit plus haut, on peut, sans trop de crainte de se tromper, conclure que la forme archaïque devait être simplement *Beliar*. Ceci ne nous ferait-il pas songer à la dénomination des Iles Baléares ? Leurs habitants qui s'appelaient, eux aussi, du même nom, passèrent dans toute l'antiquité, pour les gens les plus habiles à se servir de la fronde. Rien d'étonnant, par suite, à ce qu'on se soit servi simplement pour les désigner, du terme de « frondeurs ». Serait-ce donc la première fois qu'une nation aurait tiré son nom de ses armes de prédilection ? N'avons-nous pas vu p. ex. à l'instant, le peuple Romain qualifié de *Pilumnus*, litt. « Habitué à manier le javelot ». De même, le terme *Aino* dont les insulaires de l'île de Yéso se servent pour se désigner eux-mêmes, serait, dit-on, l'équivalent d' « Archer », du substantif indigène *Aï*

ou *aïgh*, « Areus ». Le Saxon n'était-il pas, dans toute la force du terme, « le guerrier qui combat avec le glaive », de *Sax* « Gladius » ? On sait d'autre part que les Algonquins et Chippeways ne connaissent guères les Blancs des États-Unis, ce qu'on appelle vulgairement les *Yankees*, que sous la dénomination de *Matchi Mokoman*, litt. « Grands Couteaux ». Il existe, dans le Nord de l'Amérique, une tribu indienne s'appelant eux-mêmes « Couteaux jaunes ». Enfin, nous ne rappellerons que pour mémoire, l'étymologie assez fantaisiste d'ailleurs proposée pour le nom des Sabins et Samnites. Quelques-uns ont voulu le dériver du Grec *Σζόνη*, « Épieu, échalan de vigne », sans doute, « les gens qui se servent du javelot, de l'épieu ». De même, le terme de « Pique » a été proposé comme origine de ceux de « Picard, Picardie », litt. « Pays des hommes habitués à manier la Pique », mais cela ne semble guères acceptable.

S'étonnera-t-on de voir ces insulaires affublés ainsi d'un nom d'origine Celtique ? Mais si l'on tient compte du grand nombre d'établissements formés par les Gaulois dans la péninsule Hispanique, la chose semblera facile à expliquer. Que savons-nous, en définitive, de l'ethnographie des îles Baléares ? Oserait-on affirmer que leurs habitants fussent de race Ibérique pure ! Ne formaient-ils pas un mélange d'Ibères et de Colons Gaulois ? D'ailleurs, en admettant même que le nom de *Baléares* ait constitué une sorte de sobriquet inventé par des étrangers, qu'est-ce qui empêcherait que le peuple de ces îles n'ait fini par l'adopter pour se désigner lui-même ? Ce ne serait pas, sans doute, la première fois qu'on aurait vu pareil phénomène se produire (1).

(1) *Bulletin des séances de la société philologique*, T. II, p. 67. (Paris 1898).

HANDI, A ; « Grand ». Voy. *Andia*.

HANDI, TU ; « Aggrandir, i », voy. le précédent.

HANITZ, « Beaucoup » n'est que le médiatif de *Handi* « Magnus », litt. « Per magnum », mais avec chute du *d* médial.

HARAN, A ; « Vallon » ne semblera pas, à coup sûr, devoir être dérivé de l'Hébreu הָר *Har*, « Montagne », si l'on se rappelle le Gallois *Aran*, « Montagne », cité par Pictet et dont le docte Génevois rapproche le Sanskrit *Aranya*, « Fôret, endroit éloigné » et *Arana*, « Étranger, éloigné ».

HARRI, A ; « Pierre, grêle, maladie de la pierre » ; Irlandais, *Carraic*, *Carraig*, *Carric*, « Pierre, rocher ». — Écossais, *Carraigh*, *Carragh* — Manx, *Carric* — Vieux-Gallois, *Carrec* — Gallois moderne, *Careg*, *Carreg*, *Carrek* (pluriel *Ceryg*) d'où l'Anglais *Crag*, « Roc, rocher, chignon du cou » — Vieux Breton, *Carrec*, « Sylva » — Bas-Breton, *Karrek*, « Écueil, rocher » ; pluriel, *Kerrek*. Tous ces termes sont ramenés par M. W. Stokes à un Gaulois hypothétique *Karsekki*, *Karseki*, peut-être dérivé lui-même d'un pré-Celtique *Karsegni*.

On peut se demander si tous ces mots ne seraient point, par hasard, apparentés au Vieux Gaulois *Karsâkos*, « Galeux, rogneux, d'où l'Irlandais *Carrach*, « Galeux, rogneux, farcineux » et *Carraige*, « Rogne, farcin ». Cf. le Vieux-Slavon *Srûchûkû*, « Rude, âpre » — Lithuanien, *Szurksztus*, même sens.

Ne convient-il pas d'en rapprocher également le Norvégien *herren*, « Raide, rude » et *harren*, « dur, impétueux, rude », ainsi que l'Allemand moderne *Hersch*, *harsh*, « dur, rude » ; Cf. Anglais, *Harsh*, « Apreté, âcreté, rudesse, sévérité, rigueur. » Ce terme, qui, du

reste, comme le remarque M. Kluge, ne se rencontre ni dans l'Anglo-Saxon ni dans le Vieil-Allemand, constitue visiblement un dérivé et doublet de l'Allemand *Hart*, « dur, rude » — Moyen-Haut-Allemand *hërt* — Vieux Allemand *Herti, harti*, — Anglo-Saxon *Heard* ; « dur, fort, brave » — Anglais, *hard*, « dur, fâcheux, triste, déplaisant », et *Hardly*, « difficilement, avec peine ». Rapprochez-en également le Gothique *Horredus*, « fort, force » et le Français « hardi », d'où à son tour, l'Anglais *hardy*, aussi bien que le Grec *κρατός*, « Fort, puissant », *καρτερός, κρατερός*, « Solide, constant, ferme, violent » et *κάρτα*, « Beaucoup, fortement ».

La gutturale forte du Celtique sera naturellement tombée en Basque, comme elle l'a fait p. ex. dans *Hobi*, « Tombe, fosse » du Béarnais *Cobe, quèbe*, « Caverne, grotte ».

HARRI, TU ; « Pétrifier, é ; intimider, é », litt. « Rendre pierre » ; cf. le précédent.

HARRIGARRI, A ; « Épouvantable, terrible », litt. « qui rend comme une pierre » ; cf. le précédent. Pour la finale adjective *Garri*, voyez *Maithagarri* ; « Aimable » de *Mai-tha*, « Aimer ».

HEL, DU ; « Arriver, é ; Atteindre, atteint, le but » ; Ex. : *Zure eta enea Semeak elgyarrekin heldu dire Montebideotik* ; « Votre fils et le mien arrivent ensemble de Montebideo » — *Nere bi anaiak Helduko dire daugin bazko eguneko Parisera*, « Mes deux frères arriveront ensemble à Paris, pour le jour de Pâques ». L'origine Celtique du terme Basque ne semble pas douteuse ; Cf. Vieux Breton, *Iëla*, « Aller ». — Bas Breton *Me a-i-el* ; « Ibo » — Cornique, *Yllyf* ; « Eam » ; *Ellen*, « Abirem » ; *elwify*, « Iero » ; *delwyfë* ; « Veniam » — Irlandais, *Ailim, Eilim*,

« Aller, se mouvoir » ; *Adella* ; « Transit » ; *di-ella* ; « deviat » ; *diall*, « deviatio » ; *do-m-ar-aill*, « Mihi venit » ; *do-da-aid-lea* ; « Visitat eam » ; *Fo-u-iud-lea*, « ut evagetur » ; *Sechm-alla*, « Omittit » ; *Sechm-o-ella*, « deficit » ; *do-e-cm-ella* ; « Colligit. »

Rapprochez de ces termes, l'Allemand *Eilen*, « se presser, se hâter, faire diligence » — Moyen et Vieux Haut Allemand *ilen* — Anglo-Saxon et Vieux Frison *Ile*, « Plante du pied » — Vieux Norrain *Il* et, au génitif, *iljar*, idem. C'est encore le même radical que M. W. Stokes croit retrouver dans le Grec Ἀλάομαι, ἐλθεῖν et ἐλαώ, « chasser, pousser », aussi bien, d'après Bugge que dans le Grec Ἄγγελος. Le Latin, à son tour, nous l'offrirait dans *Amb-ulare*, l'Ombrien dans *Amb-oltu*. On s'est demandé enfin s'il ne conviendrait pas de le chercher encore dans le Français « Aller » — Vieux Français *Aler*. Ajoutons toutefois que la parenté difficilement contestable de ce verbe de la langue d'oïl avec le Vieux Provençal *Anar*, « Aller » — Espagnol et Portugail *Andar* — Italien *Andare* détournerait d'adopter cette façon de voir. D'ailleurs, la comparaison avec le verbe « Arriver » nous prédisposerait à tenir pour conforme à la réalité des faits, cette vieille hypothèse en vertu de laquelle *Aler*, *anar* seraient considérés comme tirés d'un composé *Ad-nare*, litt. « Nager vers », tandis que dans « Arriver » se découvrirait une vieille forme du Bas Latin, *Adripare*, id est « Atteindre la rive ». On ne saurait méconnaître le pittoresque de la métaphore contenue dans ces deux expressions.

En tout cas, ce radical verbal apparaîtra de nouveau dans le nom d'un des animaux les plus agités et les plus rapides à la course, à savoir le cerf ; voy. *Oreña*.

Il n'est guères douteux que le *l* du Bas Breton *Iêla* — Allemand *Eilen* ne constitue un indice de dérivation. La racine du verbe en question se réduirait donc réellement simplement en un *i*, qui se retrouve en Indo-Européen aussi bien qu'en Sanskrit. De là encore les formes du Latin *I-re* — Grec ἴεσι — Vieux Slavon *Ii* — Lithuanien *Eiti*, « Aller ».

Ajoutons du reste que le verbe Basque n'a certainement rien à faire avec le Français « Hêler » mot d'origine incontestablement germanique et même vraisemblablement Anglaise ou Anglo-Saxonne ; Cf. Anglais, *To Hail* ; « Hêler, saluer, s'informer de la santé de ... ou comme l'on dit parfois en Patois Normand, « s'informer du portement », et *Health*, « Santé, vigueur, force » — Anglo-Saxon *Hael*, même sens et *Hâl*, « Fort, vigoureux », d'où l'Anglais *whote*, « Entier, intact, complet » — Allemand, Vieux et Moyen Haut Allemand, *Heil* ; « Sain, entier, prospère, santé, bonne chance, force » — Vieux Norrain *Heill*, « Sain, en bon état » — Gothique, *Hails*, même sens.

M. Kluge fait observer qu'à une époque ancienne, *Heil* et ses correspondants s'employaient comme formule de salut. Le Gothique *Hails* était, au besoin, l'équivalent du Grec $\chi\alpha\iota\tilde{\nu}\epsilon$. Ces termes germaniques se retrouvent d'ailleurs dans le Vieux Slavon, *cëlü* « Entier, complet » — Pruczi, *Kailüstikum*, « Intégrité, santé », de *Kailustas*, « Sanus » et, sans doute aussi l'Irlandais, *Cél*, « Augure », qui rappelle si étroitement pour le sens l'Anglo-Saxon *Hælsian*, « Augurari » — Vieux Haut Allemand, *heilison*, même sens. M. Kluge ne croit pas d'ailleurs à une parenté de ces termes dont la racine primitive devait être *kai* avec le Sanskrit *Kalya-s*, « Sain », *Kalyāṇas*, « Beau » — Grec $\kappa\alpha\lambda\acute{o}\varsigma$, $\kappa\alpha\lambda\lambda\acute{o}\varsigma$.

Ajoutons enfin que la ressemblance de *Hel* Basque avec le Magyar *Ir*, « Aller » — Turk-Osmanli, *Irmeq* — Mongol *Irékou* doit être tenue pour purement fortuite.

Salaberry se demande si l'interjection Basque *Hela* qui s'emploie dans les mêmes cas que le Français « Holà » ne viendrait pas, elle aussi, de notre verbe « Héler ». Cela ne nous paraît pas du tout certain, et l'on peut se demander si la particule Basque n'est pas tout bonnement prise au Français « héla » ou « hélas ».

HELBIDE, A, s'emploie dans des sens un peu différents, bien que dérivant néanmoins les uns des autres. Tantôt, nous fait observer Salaberry, le terme Basque signifiera « ce que l'on peut atteindre » de façon très diverse, soit p. ex. avec la main, soit avec le pied, soit même avec une pierre que l'on lance ou même avec le regard. Ex. : *Zure helbidean harzazu bethi zure chedea*, « Prenez toujours votre but à votre portée ». — *Bichtaren helbidean etchebat Khausitugabe igaraiten duzu hamar lekua bide Tokibetan* ; « Vous parcourez dix lieues sans rencontrer une maison à portée de la vue ».

Tantôt ce terme deviendra synonyme de *Helmen* (Voy. plus loin) et signifiera la distance que l'on peut franchir en un temps donné ; Ex. : *Gaur Bayonan etzaten ahal gira, yadanik helbidean gira* ; « Nous pouvons coucher ce soir à Bayonne, déjà nous sommes à la portée », id est « à la distance voulue ».

En tout cas, *Helbide* constitue un terme composé signifiant litt. « Chemin d'arrivée » ou « Pour arriver ». Les deux éléments qui le constituent sont l'un et l'autre de provenance Celtique ; Voy. *Bide*.

HELMEN, A ; « Portée, distance qui sépare du but à atteindre » ; synonyme de *Helbide* ; est formé de la racine

Het déjà vue et de *men* final et qui possède elle-même, le sens de « portée, distance » ; Cf. *Harmen* ; « Prise, portée » de *Har*, « Prendre ». Ex. : *Acheriak Khausitu Zien Mahaxa harmenetik Gorago* ; « Le renard trouva le raisin au-dessus de sa portée ». On trouve la même suffixe avec une légère variation de sens dans d'autres substantifs ; Ex. : *Ahamen*, « Bouche », litt. « Prise de la bouche », de *Aho*, « Bucca » — *Dolamen*, « Grand regret, repentir, douleur vive », de *Dolu*, « Deuil, repentir, regret ». — *Ingurumen*, « Alentour » de *Inguru*, « Cercle, conférence ». Serait-ce la finale *men* du Latin, p. ex. dans *Agmen*, *fulmen*, *semen*, *lumen* ? Cela nous semble peu probable.

I

IDI, A ; « Bœuf ». Visiblement d'origine Celtique ; cf. le Gallois *Eidiomn*, « Jeune taureau, taurillon », d'un primitif *Oidiomn* — Bas Breton *Éjenn*, « Bœuf » — Irlandais, *Aideach*, *aoideach*, « Vache laitière » et *Aolh*, « Mouton ». Ce mot, avec un sens plus ou moins précis, devait se retrouver dans l'Indo-Européen primitif, comme le prouve le Sanskrit *Ēḍa*, *ēḍaka*, *iḍikika*, sorte de mouton ou de chèvre sauvage et *Idā* « Vache nourricière » — Grec ἄττηγος, boue, d'après Arnobe, du Phrygien *Atagus*. On ne saurait même guères douter qu'il n'ait passé dans certains idiômes de souche étrangère ; cf. Suomi *Itikka*, « Chèvres, moutons, menu bétail en général ».

Tous ces termes sont ramenés par Pictet à la racine Sanskrite *iḍ*, *iḍa*, « libation fortifiante offerte aux dieux, vivification, force vitale » que nous retrouvons p. ex. dans *Aiḍa* « fortifiant, vivifiant » ; *Idavant*, « fortifié, restauré » aussi bien que dans le Gallois *Aid*, « Vie, principe vital » ;

eidiauw, « vivifier » ; *eidiauwg*, *eidiawl*, « vigoureux, animé » ; *Eidiogi*, « donner de la force, remplir de vigueur ».

Le mot en passant en Basque, aurait perdu la première voyelle de sa diphthongue initiale et *Idi* a tout l'air, effectivement, d'être pour une forme plus ancienne *Oidi* ou *Aidi*. C'est ainsi que l'on rencontre p. ex. les formes *Uskara*, « Basque » pour *Euskara* ; *Uski* ou *Euski*, « derrière, le ».

Dans bon nombre d'autres idiômes d'ailleurs et n'appartenant pas tous à la famille Indo-Européenne, le même terme semble reparaître, mais avec suppression de la ou des voyelles initiales ; Ex. : Anglo-Saxon *Tiċċen* ; « Chevrette » et, par adoucissement normal de la dentale en sifflante, Allemand *Ziege*, *Zicke* « Chèvre » — Moyen Haut Allemand *Zige* — Vieux Haut Allemand, *Ziga*, regardés par M. Kluge, comme d'origine Franke et *Zicchî*, *Zickin*, « Chevrette ». Rapprochons-en l'Arménien *Dig*, « Bouc », le Persan *Takat*, « mouton » et *Tekah*, « Bouc ». Si nous passons à d'autres souches linguistiques, nous pourrions citer le Géorgien *Thiki*, « Bouc » — Abkache, *Tig*, « Bélier » — Aware *Tuchi* — Andi *Tuka* — Dido et Ounso, *Zéki*, « Bouc » — Kazikumuk, *Tki*, « Agneau » et *Zuka*, « Chèvre » — Turk-Osmanli, *Tekié*, « Bouc » — Turk de Kazan, *Täkä* — Kirghize *Töke* — Bachkir, *Takka*, « mouton » — Mandjour *Tocho*, « Élan » — Tongouse, *Toko*, idem — Samoyède-Kamassine, *Tägo*, « Renne ». Pictet se demande si ces formes à dentale ou sifflante initiale ne se rattacheraient pas à une autre racine que *Idikka*, *êdaka*, à savoir à la racine de mouvement du Sanskrit, *Tak*, *tik*, « Ire, se movere ». Cf. Persan *Takidan*, « Courir çà et là » ; *Tak*, « Rapide » et *Tik*, « Cheval ». Rapprochez-en le Grec *Τίρω*, « Couler » — Lithuanien, *Tekėti*, « Couler, courir » — Vieux Slavon, *Teshci*, idem.

Toutefois l'opinion qui paraît se présenter le plus naturellement à l'esprit, c'est que tous ces noms du bouc, de la chèvre et du mouton qui se ressemblent tellement au point de vue phonétique ne peuvent guères manquer de dériver d'une seule et même racine. Jusqu'à nouvel ordre, admettons que c'est celle que nous rencontrons dans le Sanskrit *Aida*, *idavant* ; le Gallois *Aid*, etc. (1)

Ajoutons que sur ce point là encore, les dialectes sémitiques offrent avec ceux du groupe Indo-Européen, une de ces ressemblances qu'on ne sait trop, à priori, comment expliquer. Cf. Arabe *Daykas*, « Moutons », au sin-

(1) Un point qui mérite sans doute d'être signalé ici, c'est la ressemblance des termes que nous étudions ici avec leurs correspondants plus ou moins parfaits dans certains dialectes du Nouveau-Monde. Cela nous semble frappant surtout pour plusieurs noms d'animaux et nous y verrions un argument en faveur de l'hypothèse de relations ayant existé à une époque indéterminée entre les populations des deux continents. Ne convient-il pas p. ex. de rapprocher l'Algonkin *Atik*, « Renne » et le Sanskrit *Idikka*, « Chèvre sauvage » ou le Grec ἄττηγος, « Bouc », *Atc* en Samoyède Ostyak (dial. du Narym et Karassine), « renne », (dial. Ketsche), *Ati* ; (dial. de l'Ob) *Até* ?

Comparez encore le *Ta*, « Ruminant, gros quadrupède » du Dakotah ou Sioux, d'où *Ta tanka*, « Bison », litt. « grand ruminant » avec le *Tà*, « Renne » du Samoyède-Tawgy ; *Tia* du Samoyède Jénisséen ; *Thô* du Karassine (même sens).

Le *Wagosch* ou renard du Cri n'est pas sans rappeler un peu le *Wôkai*, (même sens) de l'Ostyake-surgute.

Nous ne mentionnerons ici que par mémoire l'affinité du *Yuc*, « Chèvre » Yucatéque avec le *Yukf*, « Cerf » de l'Aïno de Yéssô, celle du *Mazatl*, « Chevreuil » en Mexicain ; avec le *Maza*, « Chèvre » de l'Arabe.

Ne serait-il pas permis de chercher dans le *Cicib* (prononcez *Chichib*) de l'Algonkin, un redoublement du *Chipâ* (même sens) du Samoyède Ostyak, (dial. du Narym) ; *Sibâ* du Karassine ?

Ce n'est peut-être pas par suite d'un pur hasard que le Quichè du Guatemala *Kar*, « Poisson » rappelle si étroitement le Samoyède-Jénisséen (dial. Chantique), *Kare* ou *Kahre*, « Poisson ».

Peut-être jugera-t-on plusieurs de ces rapprochements réellement significatifs puisqu'en définitive, ils ne portent que sur une catégorie de mots assez restreinte.

gulier, *Dakikat* — Chaldéen, *dakar*, « Bélier » — Hébreu, *Zâkâr* — Arabe, *Dakar*, « mâle » en général.

D'autre part, M. Kluge semblerait assez disposé à voir dans l'Allemand *Giess*, « Chèvre » — Suédois *Get* — Hollandais, *Geit*, « Chèvre » — Anglais, *Goat*, autant de métathèses de *Ziege*, *Zige*, *Ziga*.

Cette façon de voir peut se soutenir sans doute, mais nous n'oserions la donner comme absolument incontestable.

L'on a vu plus haut, du reste, que ce terme *Idi* devait déjà exister en Vieil Ibérien, mais sous la forme *Idu* ; Cf. ce qui a été dit à *Bide*.

IDIKI, A ; « Morceau de bœuf ». C'est, en quelque sorte, l'équivalent du *Beef* Anglais, par opposition à *Ox*, lequel désigne l'animal sur pied. Il est formé de *Idi* déjà vu et de la finale partitive *ki*.

IDIZKO, A ; « Veau », sans doute litt. « ce qui est destiné à devenir bœuf », de *Idi*, « Bos » ; *ko*, signe de futur ; Voy. plus loin *z*, euphonique comme dans *Buruzkin*, « Entêté » lequel est formé lui-même de *Buru*, « Caput » et de la particule comitative *kin*.

ITHANDI, A ; Sorte de mesure agraire se rapprochant assez de l'arpent, puisqu'elle contient 27 ares 57 centiares et en vigueur spécialement à Baïgorry et à St Jean Pied de Port. Ce nom signifie litt. « Magnum satis ad bovem » ; Cf. *Andi* et *Idi*. C'est à peu près, en effet, ce qu'un bœuf peut labourer dans une journée. On voit ici comme pour *Helbide* que les deux éléments constitutants du substantif Basque sont l'un et l'autre empruntés au Gaulois.

ITHEGUN, A ; Synonyme du précédent, litt. « Journée de Bœuf » ; Cf. *Idi*, « Bos » et *Egun*, « Dies ».

ITHOHOIN, A ; « Constellation de la Grande Ourse », ne

saurait évidemment signifier, comme nous l'avions cru tout d'abord « Pied mouillé, pied noyé » de *Itho*, « Noyer, se noyer » et *Oin*, « pes ». On ne saurait guères, en effet, indiquer le motif d'une telle dénomination.

Au contraire, la légende nous rend parfaitement compte de l'étymologie de ce composé, lequel signifie litt. « Voleur de bœufs » ; Cf. *Idi*, mais avec transformation du *d* primitif en *th*, comme dans *Ithegun*, *ithandi* et *Ohoïn*, « fur ». Ce n'est autre chose que celle du Petit Poucet, telle qu'on la raconte dans le pays Basque. La voici :

« Un laboureur auquel des voleurs avaient enlevé une paire de bœufs envoie un garçon de ferme à la recherche de ces animaux. Le jeune homme tardant à revenir, une servante, accompagnée d'un petit chien, est expédiée à sa place. Mais ces nouveaux messagers ne se montrent pas plus exacts à retourner à la maison. Le volé se décide à continuer l'enquête en personne, mais ne parvient à rien découvrir. Dans son exaspération, il se met à tempêter et à jurer si fort que le Bon Dieu se décide à loger dans la Constellation de la Grande Ourse, toute la compagnie. La punition de cette dernière rappelle un peu celle du Juif-errant, puisqu'elle devra parcourir les solitudes célestes jusqu'à la fin du monde. Les bœufs se trouvent placés dans les deux premières étoiles du groupe stellaire. Quant aux voleurs, les deux suivantes leur servent de demeure. La servante loge dans la seconde étoile isolée. Elle a près d'elle son chien auquel un tout petit astre sert de niche. Enfin, le laboureur vient après tous les autres, dans la septième étoile. On ne nous dit pas ce qu'est devenu le garçon envoyé en premier lieu. Peut-être n'a-t-il pas été admis dans la Constellation » (1).

(1) M. J. Vinson, *Le petit poucet et la grande ourse* ; p. 241 et suivan-

ITZAIN, A ; « Bouvier », litt. « Boum Custos » ; cf. *Idi* et *Zain*, « Gardien ».

ITZAINGO, A ; « Métier de Bouvier », Cf. le précédent et *go* final pour *ko*, avec adoucissement de la gutturale forte après *n* et d'ailleurs employé ici comme causatif. Cf. *Burukoa*, « Bonnet », litt. « Quod pro capite », de *buru*, « Caput ». On remarquera que dans les deux exemples cités ici, l'emploi de l'article semble essentiel pour en préciser le sens du dérivé. *Buruko* ; *Itzaingo* signifierait simplement « Pour la Tête, pour le Bouvier ».

K

KO, A ; « pour, en faveur de » ; Ex. *Gizonarentako*, « En faveur de l'homme, pour l'homme ». — *Neretako*, « Pour moi » répond parfois à un simple génitif comme dans *Apeleko gorrea*, « Cour d'appel » ; *Etcheko yauna*, « Maître de maison » ; cf. *Etche*, « domus » et *Yauna*, « dominus ». — *Inchauspeko alaba dendari*, « Couturière du bourg d'Inchavspe » — *Nafarroako erregea*, « Roi de Navarre », litt. « Roi pour la Navarre ». Cette finale, d'ailleurs, précédant un article, peut servir à former des substantifs ; Voy. *Hartzekoa*, « Créance », de *Hartze*, « Prise, action de prendre », de *Har*, « Capere ». Voy. d'ailleurs ce qui a été dit à ce sujet à propos de *Itzaingoa*.

On l'emploie aussi, bien qu'assez rarement, comme marque adverbiale, ex. : *Asko*, « Assez », litt. « Pro saturatione », visiblement pour *Aseko*, de *Ase*, « Nourriture,

tes du T. VII de la *Revue de linguistique et de philologie comparée* ; (Paris, 1875.) Pour les versions de la même légende en vigueur dans diverses régions de l'Europe, voy. M. G. Paris, *Le petit poucet et la grande ourse* ; (Paris 1875.)

rassasiement » ; *Oraiko*, « Juste en ce moment », de *Orai*, « Actuellement, présentement ».

Parfois, elle joue un rôle péjoratif ou despectif, comme dans *Muthilko*, *Mithilko*, « petit garçon, enfant mâle », ce que nous appelons en Français « un moutard » de *Muthila*, « Puer, juvenis, famulus » — *Ohako*, « Grabat », de *Ohe*, « Lit ».

C'est cette même désinence, transformée en *Go*, qui sert souvent à former des futurs ; Ex. : *Izau*, « Été, ayant été » et *Izango naiz*, « Je serai », de *Naiz*, « Sum » ; litt. « Sum ad esse ». Il semble assez naturel, du reste, qu'on ait employé le signe du prolatif pour marquer le temps en question.

Reconnaissons dans le *ko* ou *go* Basque, la même particule du Celtique équivalant à notre préposition « Pour ». Ainsi, la locution irlandaise *Erin go braigh*, « Ireland for ever ».

La finale *Koz* qui correspond à notre conjonction « Parce que », Ex. : *Nizala*, « Que je suis » et *Nizalakoz*, « Parce que je suis » — *Deretzu*, « Vous les leur avez » et *Deretzulakoz*, « Parce que vous les leur avez » est sans doute formé de la syllabe prolative *ko* et du signe du médiatif *z*. Notre première pensée que cette particule *koz* pouvait bien être empruntée au Proto-Celtique *qos*, « Ad, usque » Cf. Irlandais *Cu* p. ex. dans les formes *Cucele*, *cucci*, *cuccu* — Gallois *bu*, dans *bwy gilydd* ainsi que le Vieux Slavon *Kü*, « A, vers » nous semble devoir être abandonnée. Ç'aurait été le seul exemple à nous connu d'un terme Celte pris par le Basque à un dialecte du groupe dit Gaëlic et par suite plus anciennement parlé dans nos régions, que le Gaulois, lequel était incontestablement du rameau dit *Kimrique*.

Inutile d'ajouter qu'aucun lien de parenté ne saurait être reconnu entre ce *go* signe du futur en Basque et la syllabe *ka*, *ga* ou *go* qui marque le même temps dans certains dialectes Canadiens ; Ex. : Chippeway *Ninondôm*, « J'entends » et *Nin ga nondôm* ou *Ningo nondôm*, « J'entendrai ».

LARRU, A ; « Peau, cuir », d'un vieux thème Gaulois *Létrö*, « Cuir », d'où Irlandais *Lethar*, (même sens) — Gallois *LLedr* — Breton *Lezr*, *lèr*. La forme Préceltique, comme le fait observer M. Holder, devait être *Pëlëtro* ou *Plëtro*, ce qui nous permet d'établir un rapprochement avec le Latin *Pellis*, « Peau » — Allemand *Fell* — Moyen-haut-Allemand, *Vël* — Vieux-haut-Allemand *Fel* — Vieux Norrain, *Fjall*, « Peau, cuir » — Hollandais *Vel*, « peau » Anglo-Saxon *Fëll* — Anglais *Fell* — Gothique *Fill*, p. ex. dans *Frâts-bill*, « Lèpre » et *Faura-filli*, « Préputium ». — Grec *πέλλα* « Peau, cuir », d'où *ἄπελλος*, « Plaie encrustée », litt. « Sine pelle » ; *Ἐρύζιπέλλος*, « Inflammation de la Peau », Eresypèle, feu de Saint Antoine » ; *Ἐπίπλοος*, « épiploon », pour *ἐπίπλοφος* — Lithuanien, *Plévé*, « Peau, épiploon » etc.

Les formes germaniques telles que Allemand, *Leder*, « Cuir » — Moyen-haut-Allemand, *Lëder* — Vieux-haut-Allemand, *Lëdar* — Anglo-Saxon, *Lëther* — Anglais, *Leather* — Vieux-Norrain, *Lethr* — Suédois, *Läder* — Hollandais, *Leer* sont incontestablement d'origine Celtique, comme le démontre clairement la chute de la labiale initiale.

Le Basque a transformé ici la dentale médiale en *r*, par assimilation avec le *r* qui suit, comme il l'a fait p. ex. dans *Harrapa*, du Français « Attraper ».

Ajoutons qu'aucune parenté ne saurait être reconnue

entre le substantif *Larru* et le Latin *Lorum*, « Courroie », d'où *Lorica*, « Cuirasse ».

LARRU, TU ; « Écorcher, é », litt. « *Facere pellem* ». Cf. le préc.

LUPE ; « Fosse, tombe », pour *Lurpe*. Voy. plus loin.

LUR, RA ; « Terre, sol » ; incontestablement d'origine gauloise ; cf. Irlandais *Lár*, « Sol, plancher » — Ecos-sais, *Lair*, idem — Gallois *Llawr*, « Sol, plancher, aire » — Vieux Cornique, *Lor*, « Pavé, sol » — Moyen-Cornique, *Ler*, *lear*, (même sens) — Vieux-Bas-Breton, *Laur*, « Sol », p. ex. dans le composé *Rac-laur*, « Prosaenium » — Bas-Breton, *Leur*, « Aire, surface unie, tablier d'un pont », d'où *Leuren* ou *Douar-leuren*, « Sous-sol » et *Leurger*, « Place d'un village, place publique ». Il n'est pas du tout certain que *Leur* au sens de « Cercueil, bière » soit au point de vue étymologique, le même mot. Nous doutons de la parenté des termes Basque et Celtiques, avec le Suédois *Ler*, *lera*, « Argile, glaise », bien qu'il y ait presque identité et pour la forme et pour le sens.

Par exemple, ce qui est indéniable, c'est leur affinité avec certains termes germaniques ; cf. Allemand *Flur*, « aire » — Moyen-haut-Allemand, *Vluer*, « Champ ense-mencé, sol, plafond » — Hollandais *Vloer*, « Seuil, vesti-bule, aire » — Anglo-Saxon *Flór*, « Aire, seuil, étage » — Anglais, *Floor*, « Vestibule, aire, parvis » — Vieux Norrain, *Flór* ; « Pavé, seuil d'un étable ».

La présence dans ces derniers termes d'une labiale ini-tiale certainement primitive, prouve bien qu'il ne saurait être question ici d'un emprunt fait par le Germanique au Gaulois. Peut-être est-ce bien l'inverse qu'il faudrait ad-mettre et nous aurions l'exemple, assez rare d'ailleurs, d'un vocable pris par les Celtes à leurs voisins de l'est.

Tous ces mots d'ailleurs dérivent incontestablement d'une racine Indo-Européenne *Plâ* « Large, élargir » jointe à une suffixe *ro*. Le même radical a donné encore

1° avec adjonction du *t*, Lithuanien *Plóti*, « Aplatir » — Letton, *Plát*, « Étendre sur » — Grec Πλάτος, « Large » et avec chute normale du *p* initial primitif ; Irlandais, *Láthar*, « Exposition, disposition », *Lathair*, « Extension » ; *Látrach*, « Situation, assiette ». Par exemple, il faudra laisser de côté le Latin *Latus*, « Large, étendu », sans doute d'un primitif *Stlatus*.

2° Avec le suffixe *no*.

Latin, *Planus* — Lithuanien, *Plonás*, « mince, menu, délié, fin » — Letton, *Plans*, « Aire » — Pruczi, *Plonis*, (même sens) — Vieux-Gaulois (*P*)*lânon*, « Plaine », d'où *Mediolanum* ou « Milan », litt. « Plaine du milieu, plaine centrale ». Voy. Irlandais, *Mide*, « Medium » — Latin, *Medius* — Allemand, *Mitte* — Sanskrit, *Mádhyá*.

3° Avec une gutturale finale.

Allemand, *Flach*, « Aplati » — Moyen-haut-Allemand, *Vlach* — Vieux-haut-Allemand, *Flah* — Hollandais, *Vlak* « plaine » — Grec, Πλάξ, « objet plat » et πλακοῦς, « gâteau », sans doute à cause de la forme aplatie qu'on leur donnait — Latin, *placenta* (même sens).

Le fait que les langues Germaniques et Celtiques qui donnent à cette racine *Plâ*, une désinence en *r* confirme bien l'opinion d'un emprunt fait par ces dernières aux précédentes. On ne s'étonnera pas non plus que le Basque ait passé du sens de « Sol, aire » à celui de « Terre » en général.

Le *r* se sera doublé ici comme il l'a fait p. ex. dans *Izarra*, « Etoile ». Voy. plus loin et *Arrano*, « Aigle », du Vieux Norrain *Orn*, même sens.

LURBERATU, A ; « Terre labourable », litt. « Terre amollie, rendue meuble », de *Lur*, déjà vu ; *bera*, « mou » et *Tu* finale habituelle du participe passé.

LURKA, TU ; « Terrer, é », de *Lur* et de la finale allative-instrumentale *ka*, litt. « *Facere per terram* ».

LURMIN, A ; « Terrain nouvellement dégagé de la neige qui le couvrait et où les bergers peuvent désormais faire paître leurs troupeaux », litt. « Terre moisie, moisissure de la Terre », de *Lur* et *min*, « Moisir, moisi ». En effet, la terre, lorsque la neige qui la couvrait, se trouve fondue, est humectée, au moins à la surface.

LURMIN, A ; « Epilepsie », litt. « Mal de terre, qui fait qu'on se roule à terre », de *Lur* et *min* pris au sens de « Mal, maladie ».

LURPE, A ; « Fosse, tombeau » ; Ex. *Hil lupera* ; *biziak, astra*, « Le mort à la fosse, les vivants à la saoulée », litt. « Sub terrâ », de *Lur* et de *pe* ou *be*, « Sous, dessous » ; Voy. *Lupe*.

LURPE, TU ; « Enterrer, é » ; Voy. le précédent.

LURSAGAR, RA ; « Pomme de terre ». Le Basque constitue la traduction exacte du Français ; cf. *Sagar, ra*, « Pomme ».

LURTUPIN, A ; « Pot de terre », en Guipuscoan et en Labourdin. Voy. *Lur*, « Terre » et *Duphina*, « Pot au feu ».

M

MOZKOR, RA ; « Ivrogne » nous avait tout d'abord fait l'effet d'être une sorte de terme hybride, tout à la fois, et de sobriquet, signifiant litt. « Qui aime le moût » ; Cf. Latin *Mustum*, « moût » — Espagnol, Portugais et Italien, *Mosto* — Béarnais, *Moust*, auxquels, sans doute, ont été

empruntés l'Allemand, Moyen et Vieux-haut-Allemand aussi bien que Hollandais *Most*, tout comme le Vieux Slavon *Mustu* — Russe *Mstó* — Polonais *Moszcz*, *muszcz* — Illyrien *Mas* — Schypétar ou Albanais, *Musht*.

Ajoutons, par parenthèse, que tous ces mots, au dire de plusieurs philologues, seraient dérivés du Latin *Mustus*, « Jeune, frais, nouveau ».

A cet élément radical s'ajoute la finale adjectivique *Kor*, laquelle marque la tendance, la disposition. Ex. : *Sinhetskor* ou *Sinexkor*, « Crédule », de *Sinhex*, « Trouver bon, penser que » — *Handikor*, « Sujet à grandir », de *Handi*, « Magnus ».

Toutefois, il faut bien reconnaître que ce qu'aime l'ivrogne, c'est bien moins le moût que le vin vieux. Aussi, avons-nous songé à nous tourner pour l'explication du mot Basque vers le Sémitique. Il existe bien tant en Hébreu qu'en Arabe, une racine *Sakara*, « Enivrer, s'enivrer », malheureusement, le participe régulier *Moskor* ne se trouve point, nous ont affirmé plusieurs doctes sémitisants, en usage, et ce serait de la dite forme participielle seule qu'aurait pu dériver le mot Basque.

En fin de compte, nous pensons que c'est encore du côté du Celtique qu'il convient de se tourner. Cf. Irlandais, *Mesc*, « Enivrant, ivre » et *Mesce*, « Ivresse » — Ecosseis, *Misgeor*, « Ivre » — Gallois, *Meddu*, « Ivre » et *Meddwod*, « Ebriété » — Bas-Breton, *Mezo*, *mezv*, « Ivre » et *Mezvier*, « Ivrogne ». Tout ceci suppose à côté du Gaulois *Medvos*, « Ebrius », d'autres formes encore telles que *Moskos*, « Enivrant, ivre » ; *Meskjá*, « Ivresse, ivrognerie, ébriété ». Ajoutons que ces mots sont visiblement apparentés au Grec Μέθυ, « Vin », μέθισκω « J'enivre » et μέθη, « Ivresse » — Irlandais, *Mid*, « Hydromel » — Gallois,

Medd, « même sens » — Vieux Cornique, *Med*, « Bière, boisson fermentée » — Bas-Breton, *Mez*, « hydromel » — Allemand, *Met* — Moyen-haut-Allemand, *Mët*, *mëte* — Vieux-haut-Allemand, *Mëtu* — Anglo-Saxon *Meodo* — Anglais, *Mead* — Vieux-Norrain, *Mjodr* — Suédois, *Mjöd* — Vieux-Slavon, *Medŭ*, « Miel, vin » — Polonais, *Mid* et *Miod-pity*, « Hydromel », litt. « Boisson de miel » — Lithuanien, *Midùs*, « même sens » et *Medùs*, « Miel » — Zend, *Madhu*, « Boisson douce, haôma » — Sanskrit, *Mádha*, « Douceur, boisson douce, hydromel » et, plus tard, « Miel ».

Tous ces mots paraissent provenir d'une racine Indo-Européenne *Mad*, « se réjouir », d'où encore le Sanskrit *Máda*, « Ivresse ».

L'Espagnol *Moscorra*, « Jeune prostituée » semble incontestablement emprunté au Basque *Mozkor*. Par une sorte d'euphémisme, le peuple Castillan aura traité d'ivrognesse, de personne adonnée à la boisson, la femme de mauvaise vie.

N

NAHAS ; « Ensemble » pour un primitif *Nas*, de même que *Ahal* pour *Al* et *Ahari*, « Mouton », pour *Aari* ou *Ahari*, du latin « Aries ». Cf. Irlandais *Nessa*, « Propior » et *Nessam*, « Proximus » — Ecosseis *Nas*, *nais*, « Assembler, rapprocher » — Gallois, *Nes*, *nès*, « Près, proche » ; *Nesach*, *nesaf*, *nessaf*, *nesefin*, « Plus proche » et *Nesan*, « Approcher » — Cornique, *Nes*, *nessa*, *neshevin*, « Proche, tout près, second » et *Nesse*, *nete*, « Approcher » — Bas-Breton, *Nes*, *nez*, « Proche », d'où le comparatif *Nesac'h* et le superlatif *Nesa*, aussi bien que le substantif *Neza*,

« Autrui, prochain » ; *Nezant*, « Contracter alliance, devenir proche » ; *Nesanded*, *nesandet*, « Alliance, parenté, généalogie » ; *Nesant* (archaïque), alliance ; *Nested*, « Parenté de famille ».

Tout cela nous ramène d'ailleurs à des formes gauloises, telles que *Nedsôs*, « Proche » ; *Nedsamos*, *nessamos*, « Très proche, le plus proche ». Elles se retrouvent d'ailleurs dans l'Ombrien *Nesimeï*, « Proximè » — Osque, *Nesimum*, « Proximum ». Cf. Sanskrit, *Náhus*, « Voisin » et *Náhuša*, « Voisinage ».

Ces termes n'ont, d'ailleurs, sans doute, rien à faire avec le Gaulois *Nashò*, « Je lie », pour un primitif *Nadhsko*, d'où l'Irlandais *Ro-nenasc*, « Je liai, j'attachai » ; *Fonascar*, « Il est lié, attaché » — Bas-Breton, *Naska*, « lier » ; *Di-naska*, « Déliaer » ; *Pen-naska*, « Lier la tête », de *Penn*, « Caput ». Cf. Sanskrit, *Náhyati*, « Lier, aggraffer, attacher ».

NAHAS, 1 ; « Mêler, é ; se mêler », litt. « *Facere simul* » ; Cf. le préc.

NAHASI, A ; « Tracassier, qui cherche à monter les gens, les uns contre les autres », litt. « Cherchant à mêler ». Cf. *Nahas*.

NAHASKERI, A ; « Brouille, tracasserie ». Cf. *Nahas* et *Keri*, suffixe substantive.

NAHASTEKA, TU ; « Mêler, é ; mélanger, é », de *Nahas*, déjà vu, *te* suffixe de généralisation et *ka* finale ablative-instrumentale, litt. « *Facere per mixtionem* ».

NAHASTEKA ; « En mélange ». Voy. le précédent.

NAS, « Ensemble ». Voy. *Nahas*.

NEKA, TU ; « Fatiguer, é ; se fatiguer ». Voy. *Neke*.

NEKAZALE, A ; « Homme de peine » ; du précédent et de la finale *zale*, suffixe indiquant accoutumance ; litt. « Qui a l'habitude de se fatiguer ».

NEKE, A ; « Difficulté, fatigue », visiblement d'origine Celtique ; Cf. Gallois, *Nych*, « Langueur, peine, souffrance » ; *Nychdod*, « Phthisie » et *Nychu*, « Languir, dépérir » — Bas-Breton, *Nec'h*, « Peine » et *Nechif*, « S'affliger ».

M. Whitley-Stokes ramène tous ces mots à une forme primitive avec une labiale initiale, laquelle reparait dans le Vieux-haut-Allemand *Fnehan*, « Respirer, souffler » et *Fnaskazzen*, « Haleter, souffler ». Peut-être même ces termes doivent-ils être rapprochés du Grec *πνίγος*, « Etouffement, suffocation », *πνίγειν*, « Serrer jusqu'à étouffer, étrangler ». En tout cas, on ne saurait guères leur supposer une parenté quelconque avec le Latin *Necare*, *nex*, allié lui-même au Grec *Νέκυς*, *νεκρός*, « Mortun ; cadavre » — Sanskrit, *Naç*, « Mourir » et *Naçayami'*, « Je tue, je fais mourir ». Rien effectivement n'autorise à croire que ces derniers aient jamais eu pour initiale, une labiale aujourd'hui disparue.

NEKEZ ; « Difficilement, péniblement ». Voy. le suivant.

NEKHETZ ; « Difficilement, avec fatigue ». Ce n'est que le médiatif de *Neke*. Le *z* marque de ce cas est devenu *tz* comme dans *Laphitz*, « Pierre », du Latin « *Lapis* » ; *Gorphitz*, « Corps », du Latin « *Corpus* ».

NEKHAI TZ ; « Mauvais temps, gros temps », litt. « Vent pénible, fatigant ». Cf. *Neke*, déjà vu et *Aize*, « Vent ». Ne serait-ce pas encore là un de ces termes pris au langage des gens de mer ? C'est, en effet, par les gros temps, que la manœuvre est surtout fatigante.

NEKIZERDI, A ; « Travail fatigant », litt. « Sueur de fatigue ». Voy. *Neke* et *Izerdi*, « Sudor ». Ce dernier mot signifie lui-même « Demi-cau, petite eau » de *Itz*, « Ros, aqua » et *Erdi*, « Moitié ».

ORENKUME, A ; « FAON », litt. « Enfant de cerf ». Cf. le suivant et *Hume*, « Infans, pucer ».

ORENNA ; « Cerf », prononcez comme s'il y avait en Français, *Oregna*, à rapprocher du Gallois *Eilon*, « Cerf » et *Elain*, « Faon, biche », d'où notre terme « Elan » pour désigner le *Cervus alces*, ainsi que l'Allemand *Elend*, *elendthier* (même sens). Faut-il en rapprocher encore le Bas-Breton *Quelin*, « Faon » (Voy. *Revue Celtique*, t. XIV, p. 507 ?) Voyez encore l'Arménien *Eln*, « Cerf » — Lithuanien *Elnis* — Vieux-Slavon *Jéleni* — Polonais *Jelen* — Russe *Olon* — Tchèque *Gelen*. Ce terme, comme l'a fait remarquer Pictet, a dû passer dans certains dialectes étrangers à la famille Indo-Européenne. De là, le Bou-ryète, idiôme de souche mongol parlé en Sibérie (dialecte Nischneudien), *OElækshenn* ; « Renne femelle » ; (dial. Tunkien) *ælækshin*, même sens ; (dial. Sélingien) *ælækçin* — Mandjour *Oron*, *irin*, « Cerf » — Tongouse, *Oron* ; « Renne domestique » et, d'après Spassky, *Irun*, « Renne sauvage ». Vraisemblablement, en dépit de l'aspiration, chuintante ou gutturale initiale, nous devons rattacher à la même souche, le Yourake (Samoyède d'Europe), *Hôrie*, *hôra*, « Renne entier » et *hôrannabt*, « Renne coupé » — Tawgy, *Huru*, « Renne entier » — Samoyède-Yenisséien, *Hulha*, *Hura*, même sens — Samoyède-Ostyak, *Horai-âti*, — Tschouktschi nomade (Sibérie Or^{le}), d'après Daukin, *Xoranna* ; d'après Reitsky, *Xoraan* ; d'après Romberg, *Horôn*.

On doit admettre dans le Basque *Orenna*, ce durcissement du *l* en *r* entre deux voyelles que nous constatons p. ex. dans *Zeru*, « Ciel » — *Soro*, « Sol » — *Hiri*, « Ville », du Vieil Ibérien *Hi*.

En tout cas, ces noms du cerf le désignent comme l'ani-

mal agile par excellence. En effet, ils dérivent de la racine que nous retrouvons p. ex. dans l'Irlandais *Ailim*, « Se mouvoir » — Allemand, *Eilen*, « Se hâter » — Grec *Ελάω*, « Chasser, poursuivre » ; Voy. ce qui a été dit à propos de *Hel*, *due*, « Arriver ».

Ajoutons, par parenthèse, que c'est bien de cette même racine, mais au moyen de suffixes différents, que proviennent les noms donnés à diverses espèces de cervidés ; Ex. Grec *Ἐλαφος*, « Cerf » — Irlandais *Eilich*, idem — Écos-sais, *Eilidh*, « Biche » — Gaulois, *Alce*, *alcis*, « Élan » — Vieux Germanique, *Alkis*, *algis*, m. s. et *Achlin*, (d'après Solin) — Vieux-haut-Allemand, *Ēlaho*, « Élan » — Moyen — haut — Allemand, *Ēlch*, *ēthe* — Anglo-Saxon, *Eoþ* — Anglais, *Elk* — Vieux Norrain *Elgr* — Suédois, *Elg* etc. Signalons enfin l'Irlandais *Arr*, « Cerf » auquel Pictet attribue une origine identique.

Nous ne signalerons qu'à titre de pure curiosité, la ressemblance de ces termes avec le Vieil Egyptien *Ar*, « GAZELLE » — Kopte, (dial. Baschmourique), *Ail*, « BÉLIER » ; (dial. Memphitique), *Oili*, « BÉLIER » et *Eioul*, *Eoul*, « Cerf » ; (dial. Thébain), *Oile*, *oile*, « BÉLIER » et *Iéoul*, *eiéoul*, *ieoul*, *ieieoul*, « Cerf » — Hébreu *Ail*, *ayyil*, « Cervus », *Ail*, « Aries » — Syriaque, *Ilo*, « Cerf » — Assyrien, *Ailu*, « BÉLIER » — Arabe, *Iyyal*, *ayyal*, « Cerf ».

Enfin, on ne saurait guères douter que ce ne soit le Basque *Orenna* qui a donné naissance au mot Français *Orignal*, désignant l'élan du Canada. On disait primitivement *Orignac* ou *Orenac*, ce qui constituait la forme active du nom Basque du cerf (*Orennak*). Ceci ne doit pas nous étonner. Comme le fait remarquer Lescarbot, il y avait nombre d'Euskariens parmi ceux de nos compatriotes qui faisaient la traite avec les sauvages de la Nouvelle France.

Ils firent entrer force termes de leur idiôme particulier dans l'espèce de *Lengua Franca* employée pour les transactions avec les Peaux-rouges (1). Celui d'*Orenac* ou d'*O-rignal* dut être d'autant plus volontiers admis en Français qu'en définitive, il n'existe point d'Elans dans notre pays et que les trafiquants ne sachant comment désigner ces pachydermes durent volontiers accepter, à cet effet, un terme étranger.

OROCII, A ; « Veau mâle ». V. le suivant.

OROX, A ; « Veau mâle » par opposition à *Aretche*, « Veau ou génisse », indifféremment. L'origine de ce mot reste enveloppée de certaines obscurités, cependant nous nous croyons devoir nous décider en faveur de la provenance Celtique.

Nous avons cru d'abord voir dans *Orox*, le Latin *Taurus*, l'Espagnol *Toro*, mais avec chute du *T* initial comme dans *Azkor, ra*, « Fruit du lin en gousse », de l'Espagnol, *Tasco*, « Déchet du lin ou du chanvre qu'on espade ». — *Azkon*, « Blaireau », du Latin *Taxo*, même sens. Au radical serait venu se joindre la finale *x* qui indique ressemblance, comparaison. Ex. *Gardox*, « Bogue de la châtaigne », litt. « Ce qui ressemble au chardon » — *Munhux*, « motte de terre », litt. « Ce qui ressemble à un mamelon de montagne, à une élévation », de *Munho*, « Mamelon de montagne ».

Toutefois, on peut opposer à cette explication une fin de non-recevoir assez fondée, ce semble. Le nom de la chaîne de l'*Orospeda*, voyez plus haut *Bide*, « Chemin » prouve clairement que ce terme *Orox*, *orotch* existait déjà

(1) Lescarbot *Histoire de la Nouvelle France*, livre III, chap. 7. Apud Picart, *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples*, t. VII, chapitre V, p. 346 (en note), Paris, 1808.

en ancien Ibérien, c'est-à-dire à une époque antérieure, suivant toute apparence, à celle des premières relations des Ibères avec les Romains.

Nous nous étions alors rabattus sur l'adjectif *Oro*, « Entier, tout », mais toujours suivi de la même suffixe *x*. Dans cette hypothèse, il faudrait traduire litt. *Orox* par « Ressemblant à l'animal entier, non coupé ». A cela, on ne manquera pas de répliquer que *Oro* paraît bien d'origine relativement récente puisqu'il ne faut vraisemblablement voir dans ce mot un doublet d'*Oso*, « Entier, le tout ». Ex. : *Osoa hobe da erdoa beno*, « Le tout vaut mieux que la moitié » — *Lehenago urthea Osoa ezzen sobera hementik Chinara helzeko*, « Autrefois une année entière n'était pas trop pour arriver d'ici en Chine ». Cet adjectif *Oso* lui-même est apparenté au verbe *Osa, tu*, « Coudre » et, primitivement « Châtrer », sens qui s'est conservé spécialement en dialecte Souletin. Une telle mutation sémantique s'explique vraisemblablement par cette considération que la castration entraîne comme conséquence, une couture des parties opérées. Tout ceci nous détourne d'identifier le *Orox* du Basque actuel à la portion initiale du nom de la chaîne de l'*Orospeda*.

Somme toute, à moins de considérer le terme en question comme indigène et par suite, insusceptible d'être ramené à une étymologie reconnaissable, le plus sûr sera encore d'y voir un dérivé du Gaulois *Uros* ou *Urus*, sorte de bœuf sauvage différent de l'aurochs et dont l'espèce a aujourd'hui disparu. Le *x* possédant la valeur ci-dessus indiquée, *Orox* se devrait littéralement traduire « ressemblant à l'*Urus*, sorte d'*Urus* ». Peut-être cette dénomination a-t-elle été motivée par quelque raison tirée de l'histoire naturelle dont il serait difficile actuellement de se

rendre compte. Sans doute, l'Urus habitant surtout les grandes forêts et particulièrement la forêt Hercynienne, devait être, dès une époque assez ancienne, devenu fort rare dans nos régions du midi, si tant est qu'on l'y rencontrât encore. Mais, enfin, ce gros ruminant était parfaitement connu des Gaulois comme le prouvent bon nombre de noms propres. Citons en particulier celui d'*Urogenortos*, litt. « Fort comme le fils de l'Urus ».

P

POTCHOR, RA ; « Pudenda muliebria » en dialecte Labourdin, présente certaines obscurités au point de vue étymologique. Nous nous étions d'abord demandé si ce mot ne constituait pas un dérivé de notre mot « Poche » — Béarnais *Poche* et (dialecte d'Orthez), *Potyje*, « Poche ». On sait que dans le dialecte du Berry, « Poche » se prend volontiers comme synonyme de « Sac », aussi bien que le terme « Pouché » du dialecte Normand.

Tous ces termes, d'ailleurs, semblent bien d'origine germanique ; Cf. Anglo-Saxon, *Pocca* — Vieux-Normain, *Poka* — Anglais, *Poke* et *Pouch* (ce dernier pouvant bien être pris au Franco-Normand) — Vieux-haut-Allemand, *Phunc* — Suédois *Pung*. Ce mot a passé avec sa nasale adventice jusque dans le Néo-Grec *Πούγγι*. Quant à la finale *or, ra* du substantif Basque, nous verrons plus loin comment il convient de l'expliquer.

En tout cas, la ressemblance étroite du vocable en question avec *Potzu, ak*, « Pudenda virilia » semble si prononcée qu'il devient difficile de ne pas leur attribuer à l'un et à l'autre, une seule et même provenance. Or nous verrons tout à l'heure qu'il y a lieu de regarder ce dernier

comme Celtique. Quant à la finale *r*, *ra*, elle a souvent une valeur soit dérivative, soit péjorative ; Ex. *Gophorra*, « Coupe » — *Chikor*, *ra*, « Petit son », de *Chiki*, « Parvus » — *Ezkerra*, « Gauche » par opposition à *Eskuina*, « Droite » etc. *Potchorra* signifierait donc litt. « Quod pudendis virilibus assimilatur, pudenda inferiora ». Quant au *ch* représentant un *tz* primitif, voy. *Mesperetchu*, « Mépris », du Béarnais *Mespretz* — Vieux Provençal *Menospretz* — *Latz* et *latch*, « Apre ».

Potzo, *Λ* ; « Chien ». Voy. Bas-Breton, *Puze*, « Chien courant ». Le mot remonte, sans doute, à la période Indo-Européenne, car on le retrouve dans le Vieux-Slavon *Pisu*, « Chien » — Russe, *Pesü* — Polonais, *Pics* — Illyrien, *Pas* — Tchèque, *Pes*. Il faut en rapprocher encore l'Allemand *Petse*, « Chienne » — Anglais *Bitch*, même sens — Anglo-Saxon *Bicce* — Vieux Norrain, *Bikka*, que M. Kluge regarderait comme pris au Slavon. Quant au Suomi *Puso*, c'est évidemment un emprunt fait au Germanique.

Le même auteur déclare douteuse la parenté à établir entre tous ces termes et le Français « Biche » — Vieux-Français, *Bisse*, que l'on a voulu également, mais avec plus de probabilité, dériver de « Bique ».

Potzu, *AK* ; « Pudenda virilia » ne se rattache visiblement pas, quoique pense M. Van Eys sur ce point, à *Poz*, « Joie, réjouir se ».

Nous avons pensé tout d'abord à y voir le Béarnais *Bousse*, « Bourse » — Vieux Béarnais, *Boussa*, même sens. Cf. également Vieux Provençal et Italien *Borsa* — Espagnol et Portugais *Bolsa*. On serait passé de l'idée de *Scortum*, de « Bourse des Testicules » à celle de *Pudenda* en général. Dans cette hypothèse, toutefois, le *u* final de *Potzu*, *potzuak* ne semblerait pas d'une explication aisée.

C'est ce qui nous décida, par la suite, à voir dans *Potzu*, le Vieux Provençal, *Boson*, « Bouchée, morceau » — Italien, *Boceone*, « Morceau, bouchée, pillule » — Vieux-Français, *Boucon*, « Bouchée, morceau, poison, appât empoisonné pour détruire les animaux nuisibles ». Tous ces termes dérivent d'ailleurs du Latin *Bucea*. Diez estime que l'on sera passé de l'idée de « Chose remplissant la bouche » à celle d'objet servant à clore une ouverture, en un mot à boucher.

Il ne faut pas, bien entendu, songer à rapprocher ces vocables du Français « Bouchon », au sens de corps servant à fermer une bouteille, une caraffe, du même mot indiquant un bouquet ou rameau de verdure formant enseigne d'un cabaret. Ce dernier est d'origine germanique et doit être, comme l'observe Littré, rapproché de l'Allemand *Busch*, « Buisson ».

En tout cas, l'on aurait assez bien compris ce nom de Bouchon ou *Boussou* appliqué au Pénis. Dans le langage populaire, ne l'appelle-t-on pas, parfois, une « Bonde » ? On s'expliquerait moins aisément son emploi pour désigner d'une façon générale les parties naturelles. Aussi le plus sage, croyons-nous, sera de chercher au mot en question, une provenance Gauloise. Cf. Vieil Irlandais, *Bolt* — Irlandais moderne, *Bod*, « Pénis » — Ecosseis, *Bodag*, « Meretrix, vacca taurum cupiens » ; *Bodagachd*, « Libido » ; *Bodair*, « Scorbator » et même *Bodach*, « Asellus ».

M. W. Stokes hésite entre deux formes gauloises, hypothétiques ayant pu donner naissance aux vocables néoceltiques en question. La première serait *Butto-s*, « Pénis », peut-être à rapprocher du Grec Βύττος = Γυναικός αἰδοῦτον d'après Hétychius.

Quant à la seconde, ç'aurait bien pu être quelque chose comme *Bozdo-s* et alors on pourrait la supposer apparentée au grec *Πόσθη* (der männliche glied) ou même à l'Anglo-Saxon *Peord*, « Vulva ».

S

Sai, a ; « Vautour », ne semble être autre chose que l'Irlandais *Seigh, saigh*, même sens, non indiqué, il est vrai, dans le *Wortschatz der Keltischen Spracheinheit*. Remarquons toutefois que l'Irlandais et le Basque sont les deux seuls idiômes qui donnent au terme en question, la valeur de « Vautour ». Partout ailleurs, ce terme incontestablement d'origine Indo-Européenne, s'applique à une autre sorte de rapaces ; Cf. Persan, *Shakrah*, « Faucon » ; *Shikarah*, « Oiseau dressé pour la chasse » ; *Shakardah*, « Prompt, agile, actif » ; *Shikardan*, « Chasser », litt. « Chasser au faucon » — Vieux-Slavon, *Sokolü*, « Faucon » — Polonais *Sokolh*, même sens — Lithuanien, *Sakalas*, tous substantifs visiblement apparentés au Sanskrit *Çakra*, « Fort » et comme lui dérivant, nous dit Pictet, de la racine *Çak*, « Valere ».

De la Langue de l'Iran, ce mot passa, dès l'époque des poètes du désert, en Arabe où *Saqr* désigne une sorte de faucon, à savoir le *folco sacer* des naturalistes. C'est, sans aucun doute, vers l'époque des croisades que ce terme si visiblement Indo-Européen fut pris par les chrétiens aux musulmans et remis en usage dans nos dialectes occidentaux. De là, l'Espagnol et Portugais *Sacre* ; le Français « Sacre, Sacret » ; le Bas-Latin *Sacer*, désignant le même volatile. C'est incontestablement en raison de l'adresse déployée par l'oiseau en question pour s'emparer de sa

proie que le terme Espagnol *Sacre* en est arrivé à signifier un voleur subtil et rusé.

Force est donc de rejeter l'explication proposée par Diez, qui voyait dans « *Sacre, Sacret* », désignant un rapace, une traduction par à peu près du grec Ἐπερξίς, « Epervier ». Il n'est pas douteux, en effet, que ce dernier terme ne dérive de l'adjectif Ἱερός, « Saint, sacré ». C'est que, spécialement en Egypte, cet oiseau était l'objet de la vénération populaire. On le regardait, notamment, comme l'emblème d'Osiris. Cette grande divinité apparaît parfois sur les monuments, affublée d'une tête d'épervier.

Nous ne sachions pas d'ailleurs que jamais le faucon ait joué un rôle aussi important, au point de vue de la symbolique.

Après tout, si *Sacer*, « Faucon » ne dérive pas directement de l'adjectif *Sacer*, « Saint, sacré », regardé comme d'origine Etrusque, cependant, au dire de Pictet, ils pourraient bien avoir une origine commune. Il conviendrait de la chercher dans la racine Sanscrite *Ḷak* « valere ». Le sens de ce « Fort, puissant » aurait conduit à celui de « Saint, sacré ». Toutefois, on pourrait se demander comment il se fait qu'ici le ç Sanskrit qui tient la place d'une gutturale primitive se trouve représenté en latin par un s.

Ce qui est incontestable en tout cas, c'est, comme le fait ressortir M. Schrader, que le Grec Ἱερός avait dû posséder à l'origine, tout comme le Sanskrit *Ishira* auquel il est apparenté, le sens de « Fort » et, par suite, « Vif, remuant ». Ainsi s'explique le Ἱεροι Ἰχθύες, litt. « Les poissons agiles, remuants », d'Homère.

Tout au plus serait-il permis de supposer que le souvenir du caractère hiératique assigné à l'épervier a pu porter

les érudits à faire entrer l'Arabe *Sqqr*, sous la forme *sacer* dans leur nomenclature ornithologique.

T

TRA, indique, nous dit Salaberry, « ce qui peut être renfermé dans un récipient quelconque », ex. *Unzitra bat artho atzo yin da Amerikatik Bayonarat*, « Il est arrivé hier, d'Amérique à Bayonne, plein un navire de maïs ». — *Bost orgatra*, « Cinq charretées », de *Orga*, « Charrette », — *Ahurtrabat*, « Une poignée », de *Ahur*, « Creux de la main », etc.

Cette finale *Tra*, aussi bien que la suffixe *ko*, *go* (Voy. plus haut), semble bien d'origine Celtique ; Cf. Irlandais *Tria*, « A travers, par » — Vieux Gallois, *Troi* — Gallois, *Trwy*, *Drwy* — Cornique, *Dre*, « Par » — Vieux-Breton, *Tre*, *dre*, *dri* — Bas-Breton, *Dre*. Ces mots auraient-ils quelque chose à démêler avec le Latin *Trans* ?

Z

ZAKHUR, RA ; « Chien ». La finale *ur*, *ra* est ici purement adventice comme dans *Gezur*, *ra*, « Mensonge », du Français « Gosse, une ». Pour le radical du mot, rapprochez-le de l'Irlandais *Sag*, *saigh*, *saghain*, « Chienne ». Encore un de ces mots qui n'ont, pour ainsi dire, laissé de représentants que dans les représentants les plus éloignés de la souche Indo-Européenne. Cf. effectivement le Persan, *Sag*, « Chien » — Kurde, *Suh*, même sens — Boukhare, *Sek*. Convient-il de rapprocher de ces termes, le Russe et Polonais *Suka*, « Chienne » ? Pictet regarde la chose, tout au moins, comme fort douteuse.

Bien qu'on ait parfois, sur l'autorité de Sénèque, admis l'origine Ibérienne, d'une partie, au moins, des habitants de la Corse, nous ne pensons pas néanmoins, qu'il y ait lieu d'établir une parenté entre le *Zakhur*, ra Basque et le *Gnaccaro*, « Chien » des insulaires, p. ex. dans l'imprécation *Che te manghianu i gnaccari* ; « Puissent les chiens te dévorer ». Ajoutons, par parenthèse, que ce dernier terme pourrait bien signifier littéralement « Celui qui mord, qui dévore ».

Sans vouloir nous lancer ici sur le terrain de la Philologie purement Néo-latine, signalons la parenté, au moins très probable, du *Gnaccaro* Corse avec le Béarnais *Gnaca*, « Mordre, manger » ; *Gnacouteya*, « Mordiller » ; *Gnacade*, *gnac*, *gnacot*, « Morsure ». Nous ne nous chargeons pas d'ailleurs de déterminer quelle est l'origine première de tous ces mots.

Il va sans dire que la ressemblance entre le Basque *Zakhurra* et le Géorgien *Dzaghri*, « Chien », doit, elle aussi, être considérée comme purement fortuite.

ZAKHUREME, A ; « Chienne », litt. « Chien femelle » ; Cf. le préc. et *Eme*, « Faemina ».

Voici un aperçu quelque peu incomplet encore, sans doute, des emprunts lexicographiques faits par l'idiôme des anciens Basques au Gaulois. Nous remettons à un mémoire ultérieur, l'étude de certains termes Euskariens dont l'origine nous semble moins claire et qui peuvent avoir été pris soit au Latin, soit au Celtique.

Un mot seulement, en terminant, sur certains caractères de la numération commune à l'Euskarien et aux dialectes Celtiques.

Ces derniers sont les seuls au sein de la famille Indo-Européenne qui fassent usage du comput vigésimal et le

docte M. Duvau voit là une preuve de l'influence exercée sur les Celtes par des populations aborigènes, peut-être de souche Euskarienne. Nous sommes d'autant plus disposés à nous ranger à cette manière de voir, qu'en définitive, certaines formes Celtiques, telles que l'Irlandais *Ceatrachad*, « Quarante », de *Ceithir*, « Quatuor ». — Le Bas-Breton *Tregoñt*, « Trente », certainement à rapprocher du Latin *Quadráginta*, *Triginta* attestent une lutte prolongée entre le vieux système Italo-Celte et celui par vingtaines. C'est ce dernier qui domine seul en Basque, du moins jusqu'à cent. On pourra juger de tout ceci par la liste suivante :

10. Irlandais, *Deig* — Gaëlic d'Écosse, *Deich* — Gallois, *Dég* — Bas-Breton, *Dek*, *dec* — Basque, *Hamar*.

20. Irl. *Fiche*, *fichid* — Gaël. *Fichead* — Gallois, *Uccin*, *uccint*, *ugain* — Bas-Breton, *Ugen*, *uigent*, *uigen* — Basque, *Ogei*, *ogoi* (d'origine sans doute soit gauloise, soit latine, voy. *Viginti*).

50. Irl. *Trochad* (cf. Latin *Triginta*) ou *Deig ar fichid*, litt. 10 au-dessus de 20 — Gaël. *Deich ar fichead* — Gallois, *Deg ar ugain* (10 sur 20) — Bas-Bret. *Tregânt* (voy. *Triginta*) — Basq. *Ogeitamar*, *hogeï eta hamar* ; litt. 20 et 10.

40. Irl. *Ceatrachad* (Lat. *Quadráginta*) ou *Dafichid*, litt. 2 fois 20 — Gaël. *Dafichead*, même sens — Gall. *Deugain*, idem — Bas-Bret. *Daou-ugent* — Basque *Birrogei*, litt. 2 fois 20 ; cf. *Bi*, « Deux ».

50. Irl. *Caoghadad* (cf. *Quinquagentu*) ou *Deich ar dafichid*, litt. 10 sur 2×20 ou 40 — Gaël. *Dafichead is deich* (40 et 10) — Gal. *Deg a deugain* (même sens) — Bas-Bret. *Hañter hañt*, litt. « Demi-cent » — Basq. *Birrogei ta hamar* (40 et 10).

60. Irl. *Trifichid*, litt. 3×20 — Gaël. *Trifichead* — Gal. *Trigain*, même sens — Bas-Bret. *Triugeñt* — Basq. *Hirurogei*, litt. 3×20 .

70. Irl. *Deich ar Trifichid* (10 sur 60) — Gaël. *Trifichead is deich* — Gal. *Deg a Trigain* — Bas-Bret. *Dek ha Triugeñt* — Basq. *Hirur ogei eta hamar*, litt. $3 \times 20 + 10$.

80. Irl. *Ceithre fichid*, litt. 4×20 — Gaël. *Ceithir fichead* — Gal. *Pedwar ugain* (*Pedwar*, 4) — Bas-Bret. *Pewar ugeñt* — Basq. *Lauragei*, de *Laur* « Quatuor ».

90. Irl. *Deich ar ceithre fichid*, litt. 10 sur 80 — Gaël. *Ceithir fichead is deich* — Gal. *Deg a Pedwar ugain* — Bas-Bret. *Dek ha Pewar ugeñt* — Basque *Laur ogei eta hamar*, litt. 80 et 10.

100. Irl. *Cet, cead* — Gaëlic *Cend* — Gal. *Cant* — Bas-Bret. *Cant* (Vieux-Gaulois *Knton*, d'après M. W. Stokes) — Basq. *Ehun*. Ce dernier mot, nous le verrons dans un prochain travail, nous semblerait plutôt dérivé du Gaulois ou même du Latin *Centum* que de l'Allemand *Hundert*, ainsi que l'a supposé M. Uhlenbeck.

Basques et Celtes ont-ils puisé à une source commune, depuis longtemps disparue, ce système vigésimal ? Y a-t-il eu emprunt direct par nos ancêtres à des populations dont la langue se rapprochait de l'Euskarien d'aujourd'hui. Nous n'oserions nous prononcer là-dessus. En tout cas, l'accord sur ce point entre des langues d'origine si différente ne nous paraît point attribuable au seul hasard. Un argument pourrait même être invoqué en faveur d'une origine Euskarienne de ce mode de comput. Le méthode vigésimale, là où elle est indigène, est presque toujours accompagnée d'une autre méthode par cinq. Ainsi le Mexicain dira d'une part *Chic nahui* pour 9, litt. « Quatre supérieur, quatre du second quint » et *Omepohualli*, litt. « 2 vingt » pour 40.

Au contraire, en Maya et en Quiché du Guatémala, le comput par vingtaines existe, mais non celui par quintes. Nous y verrions volontiers la preuve que les populations Centro-Américaines n'ont pas inventé le comput par vingt, mais qu'elles l'ont reçu de leurs voisins du Nord.

D'autre part, il ne serait pas impossible que le calcul par cinq n'ait existé chez les anciens Euskariens. Serait-il permis de citer à preuve, ce fait qu'aujourd'hui encore les noms d'unités supérieur à 5 se trouvent en Basque munis d'une finale *i* dont les précédents restent, sauf un, dépourvus. Ex. :

1 <i>Bat</i>	6 <i>Sei</i>
2 <i>Bi, bida, biga</i>	7 <i>Zaspi</i>
3 <i>Hiru</i>	8 <i>Zortzi</i>
4 <i>Lau</i>	9 <i>Bederatzi</i>
5 <i>Bost, bortz</i>	10 <i>Hamar.</i>

Nous ne nous étendrons pas d'ailleurs sur le point de savoir, si l'emploi de l'Anglais *Score*, 20 p. ex. dans *Four scores* 80, litt. 4×20 , aussi bien que le Français « Quatre-vingts, quatre-vingt-dix » n'accuserait pas une influence Celtique. En tout cas, on ne saurait nier l'affinité des formes du Vieux Français, telles que « Quinze vingts » par 300, « six vingt » pour 120 avec celles du Bas-Breton, *Daouzek ugeñt*, litt. 12×20 pour 240 ; *Unnek ugeñt*, litt. 11 fois 20 pour 220 etc.

L'examen de cette intéressante question nous entraînerait trop loin pour aujourd'hui.

C^{te} DE CHARENCEY.

ROLE DES AUXILIAIRES

DANS LA LANGUE HIÉROGLYPHIQUE.

(Suite).

SECTION II.

Les pseudo-auxiliaires.

Sous cette appellation nous rangeons les verbes *hā*, *ʒeper*, *māk* et *ār(i)* : en effet, ils servent plutôt à former des locutions spéciales, de véritables idiotismes que des temps proprement dits. Ils ont par eux-mêmes une valeur propre et signifient respectivement : *se tenir debout*, *devenir*, *être présent*, *faire* ; souvent même, il suffit de les traduire littéralement pour se rendre compte des idiotismes auxquels ils donnent lieu. Toutefois, ce sens concret s'est affaibli dans bien des cas, si bien qu'ils n'exercent plus alors d'autre influence que celle d'un auxiliaire. C'est ce que nous voudrions faire ressortir pour chacun de ces verbes.

CHAPITRE I. — *hā* : ÊTRE DEBOUT.

On trouve cette racine tantôt sous la forme *hā*, tantôt sous la forme *hān*, qui n'est que la première augmentée de l'indice du second temps simple. Au lieu de *hān*, on écrit dans la vieille langue *āhān* (1).

(1) Erman. *Aeg. gr.* 230.

Comme auxiliaire, *hā* est rarement employé et joue un rôle restreint. Brugsch, tout en reconnaissant son origine verbale, le considère comme une conjonction susceptible de recevoir les suffixes personnels (1).

C'est, nous semble-t-il, créer une complication inutile : après un long usage, *hā* fut parfois employé comme conjonction, mais, de même que *āu* usité comme copule ne perd pas sa nature verbale, ainsi *hā* laissa toujours subsister des traces de sa fonction antérieure.

Hā joue un rôle dans la conjugaison et dans la syntaxe.

§ 1. *Hā* DANS LA CONJUGAISON.

Comme les véritables auxiliaires, *hā* peut entrer dans la formation de temps composés : passons en revue ces différentes combinaisons.

A. *Hā* combiné avec la racine seule.

1. *Hā* non conjugué avec le verbe conjugué :

hā reꜥ-à. — *hā reꜥ-n-à*.

Hā rdā pa sar n Baꜥtau autu anef (2).

Le prince de Baꜥtau fait apporter ses tributs.

2. *Hā* conjugué joint au verbe conjugué.

Hā à reꜥ-à. — *Hā à reꜥ-n à*.

Hā à rda-na mur še-tu (3).

J'établis un intendant des réservoirs.

Comme *un*, *hā* auxiliaire reçoit la marque du passé et peut se conjuguer au 2^d temps simple :

Hā-n-ā dah-āu-kūā r ꜥā m Mennefer (4).

Je commandai le [navire] ꜥā m Mennefer.

Mot à mot : Je tins, je commandai le navire.

(1) Brugsch *Gr. égypt.* 213.

(2) Maspero. *Conjug* page 29.

(3) et (4) *Ibid.*

3. *Hā* conjugué joint au verbe non conjugué.

Si nous n'avons pas rencontré la combinaison *hā à reʒ*, on peut citer en revanche la locution *hā n à reʒ*, qu'on trouve dans l'exemple suivant :

Hān tu iui er tjet eu honef (1).

On vint à dire à sa majesté.

Employé à l'origine pour mettre le verbe en relief (je me trouve ... *adsto* ...) cet auxiliaire a déjà perdu sa force dans la langue vulgaire du moyen empire (2).

B. Quant aux temps composés avec préposition nous n'en connaissons pas qui soit construit avec *hā* sur les modèles vus précédemment. — De Rougé cite une locution *āu à hā her reʒ*, où nous trouvons :

1° le temps composé avec *āu* du modèle *āuā reʒ* ;

2° la préposition *her* ;

3° la racine verbale.

Ce n'est donc pas un véritable temps composé mais plutôt un de ces idiotismes dont nous parlions plus haut :

āuā hā her reʒ : mot à mot : il est debout à connaître : il se tient, il est occupé à connaître.

āuf hā her remit nef (3).

Il restait à pleurer.

Comme on le voit par l'analyse, cette forme marque la permanence, la continuité de l'action.

§ 2. RÔLE SYNTAXIQUE.

L'emploi syntaxique de *hā*, se dégage de la signification propre que nous lui avons assignée.

(1) J. de Rougé. *Chrestom.* III, 310-6.

(2) Erman. *Aeg. gr.* 230.

(3) De Rougé, op. c. 356.

Sous la forme *hān*, nous le trouvons en tête de la phrase sur laquelle il attire l'attention : il répond à *alors*, *voici que*, *voilà que*.

La stèle de Pianzi Meriamen offre de nombreux exemples de cet emploi.

hān hab eu honef em ha-u : (Il) se tint, (il) resta, (il) se mit à envoyer Sa Majesté aux commandants : *voici* qu'envoya Sa Majesté aux commandants (1).

Pour M. Maspero, cette forme *hān*, qui ne reçoit plus les suffixes pronominaux, est un compromis entre la nature verbale de *hā* et son emploi conjonctif (2). C'est en nouvel égyptien que cet usage est surtout répandu (3).

L'impératif, soit sous la forme de la racine verbale, soit sous celle du premier temps simple, peut être précédé de *hā*, qui paraît, dit de Rougé, n'avoir d'autre valeur que celle d'une interjection.

Hā tî er hat 'to. Reste là jusqu'au point du jour.

Hā tat nā pertu. Donne moi les semences (4).

Comme on le voit, *hā* est ici une simple particule qui n'influe pas sur la composition du temps et qui sert uniquement à renforcer l'impératif :

Voici que tu restes là jusqu'au point du jour : *reste donc* là jusqu'au point du jour !

CHAPITRE II. — *χeper* : DEVENIR, EXISTER.

Variante : (cf. de Rougé 289). C'est le copte ϣωπϣ , ϣεν . Comme les auxiliaires étudiés, il peut se conjuguer et

(1) Stèle de Pianzi Meriamen. Cf. l. 9, 14, 15, 18, 20, 23, 27, 28, 29.

(2) Maspero, op. c. 36.

(3) Erman. *Neuäg. gr.* 264.

(4) de Rougé, op. c. 316.

se combiner avec la racine verbale de façon à donner les modèles suivants :

A. 1. *zeper reza* — 2. *zeper à rez-â* — 5. *zeper à rez*.

B. De même que pour *hā*, nous constatons ici le singulier modèle à l'auxiliaire double :

âu à zeper her rez, exemple :

âuf zeper her ar retu eu mech (1).

Il devint à faire des hommes de cire.

C. De la notion fondamentale de devenir, dérive l'emploi de *zeper* en tête de la phrase, pour introduire le récit d'un fait : il répond alors à notre : il arriva que :

er zep̄er hā p̄i neter amu to mer em ha seu.

Il est arrivé l'accident d'un Nil trop faible aux habitants de l'Égypte.

Décret de Canopus, l. 8.

Ici, il est combiné avec *er* : on le trouve aussi précédé de *âu âu*, ce qui donne la triple combinaison *âu âu zeper* (2).

CHAPITRE III. — *Māk* : ÊTRE PRÉSENT.

Cet auxiliaire, d'ailleurs rare, est susceptible de se combiner avec les racines verbales comme *âu*, *tu*, *un*. Il donne sans doute un sens emphatique et l'on ne l'emploie que dans des cas bien déterminés.

Voici les combinaisons que nous pouvons citer :

A. Temps composés avec l'auxiliaire seul : *Māk-ua rez* : *Māk-ua rez-ten*. Je vous connais (5).

Mot à mot : Je suis présent à vous connaître.

(1) de Rougé, op. c. 300.

(2) Ibid. 289.

Cf. plus loin *ar* qui s'emploie aussi pour signifier il arriva, il y eut.

(3) Brugsch. op. c. 168.

B. Temps composés à l'aide de l'auxiliaire et d'une préposition : *māk ua her rex* :

Māk uá her sanʒ ran-k (1).

Je suis un tel qui fait vivre ton nom.

Māk-uá her ást á put nef (2).

Je suis présent pour exécuter toutes les commissions.

M. Erman considère *māk* comme une interjection : comme il reçoit les affixes, nous préférons le considérer comme un auxiliaire, tout en reconnaissant d'ailleurs qu'il a le sens d'une interjection : *Mākuá*, me voici ; je suis présent (cf. notre opinion sur *hān* page 34).

C. *Māk* devant un infinitif.

Brugsch et après lui de Rougé signalent l'emploi de *māk* devant les infinitifs exprimant l'action ou la manière de faire. « Il n'est pas rare, écrit de Rougé, de rencontrer un verbe à l'infinitif mis comme titre dans les tableaux ou au-dessus d'un acte représenté Le verbe principal prend souvent, dans ce cas, l'auxiliaire *māk* et forme une locution très fréquente dans la décoration des tableaux : Ex. *māk teref* danser, sauter (se trouve sur les tableaux représentant des exercices gymnastiques.

māk nef-t — action d'éventer (4).

Cet emploi s'explique facilement par la signification de *voici* que nous venons d'attribuer à *māk*.

D. D'autre part, placé en tête d'une phrase, *māk* remplace le verbe être *ūn* ou *áu* et a, comme ce dernier, une valeur conjonctive (5).

Māk a rā her tjet em áχut nte pet (6).

(1) Brugsch, op. c. 168.

(2) Erman. *Neuäg. gr.* 264.

(3) Ibid.

(4) J. de Rougé, op. c. 332. Cf. Brugsch, op. c. 168.

(5) et (6) de Rougé, *Chrest.* 191.

Cf. stèle de Pianxi l. 79.

Littéralement : étant Ra à dire à l'horizon du ciel :
Ra dit à l'horizon du ciel.

Le participe *māk tu* a le même emploi dans l'exemple suivant :

Māk-tu āk-tū em ḥurt šes-k rā (1).

Étant entré dans le ciel, tu suis le dieu Rā.

Cet emploi dérive de la signification primitive de *māk* : en effet, ces phrases peuvent se traduire mot à mot : est présent Rā pour dire Étant présent, entré dans le ciel = voici que Ra dit à l'horizon ; voici qu'entré dans le ciel, tu suis le dieu Rā.

C'est grâce à cette signification *de voici que*, qui lui est commune avec *hān*, que M. Erman, dans sa grammaire du nouvel égyptien ne distingue pas entre l'emploi de ces deux racines (2).

Chacune d'elles a pourtant ses usages propres : ainsi *hā* se met en tête des impératifs, *māk*, avant les infinitifs. D'ailleurs *māk* est plus rare que *hā*.

CHAPITRE IV. — *ār* : FAIRE.

Le verbe *ār* s'emploie aussi comme auxiliaire : construit avec une racine attributive, il ne lui donne pas une valeur causative, comme on serait tenté de le croire, mais il renforce simplement l'expression : souvent, il joue un rôle purement pléonastique.

A. L'auxiliaire *ār* entre dans la composition de temps composés avec l'auxiliaire seulement : c'est ainsi que nous avons une forme :

ār à reχ et *ār n à reχ* dans : *ār à šemt*. J'allai. (Sin. 19).
ār n à dz-ta. Je voyageai.

(1) de Rougé, *Chrest*, 191.

Cf stèle de Pianχi, l. 79.

(2) Erman. *Neuäg. gr.* 264.

B. Dans sa grammaire du nouvel égyptien, M. Erman mentionne comme fréquentes les formes composées de *âr*, *her* et une racine verbale.

âr pa Râ her dut. Puisse Râ donner (1).

as bu âruk her djet. Ne disais-tu pas (2).

Pour le sens, il n'y a pas de différence avec les formes sans préposition (3).

C. *âr* est aussi employé dans la formation de l'impératif sans qu'il paraisse en modifier le sens : tantôt, il reçoit les affixes tandis que la racine reste invariable ; tantôt, la racine se conjugue seule ; dans ce cas, observe M. Erman, la locution a plutôt le sens d'un optatif (4).

âsk hâ : Arrête-toi, fais que tu arrêtes (5).

ârt-t-sotem : Écoute (6).

âr maak : Vois (7).

âr pai a neb ân phusi n ua tjet (8).

Puisse mon maître apporter une matière de discours !

Depuis le nouvel empire, on emploie plus souvent *âmmâ*, impératif irrégulier de *r(dâ)* donner, au lieu de *âr* : *âmmâ mduf nâ* mot à mot : fais qu'il parle avec moi = puisse-t-il parler avec moi (9).

Pour défendre quelque chose, on fait précéder l'impératif positif formé avec *âr*, de la négation *m* (10). L'affixe peut s'ajouter, soit au verbe auxiliaire, soit au verbe attributif.

(1) (2) et (3) Erman. *Neuäg. gr.* 254.

(4) Erman. *äg. gr.* 182. *Neuäg. gr.* 267. — Cf. de Rougé, op. c. 316.

(5) Brugsch, op. c. 180.

(6) Ibid.

(7) Erman, *Aeg. gr.* 182.

(8) Erman. *Neuäg. gr.* 267.

(9) Ibid. *Aeg. gr.* 182-B.

(10) On employait aussi la négation *bu* avec *âr*. Cf. de Rougé :

-*âu bu âri*. Et qu'il ne fasse. On trouvait aussi *ben* :
ben âr..... er šep -u. Qu'il ne les reçoive pas. »

Em ari pere pa ma àu āk er kusi (1).

Ne exeas, leo ingressus est Æthiopiam.

Em ari k rekai-tu (2). Ne fais pas de querelles.

Le prohibitif de *ār(i)* employé absolument se forme à l'aide du même auxiliaire :

em ari ārt hru usefa-tu (5). Ne passe pas un jour oisif.

— Nous parlerons plus loin de l'expression *pu ār-n*.

CHAPITRE V. — DE QUELQUES RACINES VERBALES JOUANT UN RÔLE DANS LA CONJUGAISON.

Outre les véritables auxiliaires et les pseudo-auxiliaires il y a des racines qui jouent dans la conjugaison un rôle moins important, mais qui méritent pourtant d'être examinées. — Nous voulons parler de *mā*, *tā* et *ā* que nous allons étudier dans ce chapitre.

A. *Mā*, *mā*, *āmmā* (4).

Cette racine, que l'usage a transformée en une véritable conjonction (*utinam*) sert à former des *impératifs-optatifs* en se plaçant devant le verbe conjugué au 1^{er} temps.

Quant à l'origine de cet emploi, on doit remarquer que *mā* est l'impératif irrégulier du verbe *ta*, *rta* = donner (5). La forme *āmmā* n'était sans doute que l'impératif renforcé par *ār*, particule qui, nous l'avons vu, sert à former des impératifs :

āmmā signifie donc *donne*, *donne que* (6).

(1) (2) et (3) J. de Rougé, op. c. 399.

(4) Brugsch, op. c. 176

(5) Brugsch, op. c. 176. Cf. Erman. *Aeg. gr.* 256.

(6) Au lieu de *āumā*, on trouve aussi, dit Brugsch. (182) *ermā*, *āumā* ce qui confirme l'hypothèse que nous avons émise sur l'étymologie de *āmmā*.

On le trouve d'ailleurs dans cette signification dans l'exemple *ammā su nes*, donne le lui (1) où il y a un ordre donné à une personne déterminée.

Mais la signification fondamentale est déjà affaiblie de manière à ne plus exprimer qu'un désir général ne se rapportant plus à une personne déterminée dans :

ammā šem-f nef. Puisse-t-il aller (1).

Enfin, la signification verbale originelle allant toujours s'affaiblissant, on finit par ne plus voir en *ammā* que le préfixe formatif de l'impératif optatif : de là son sens conjonctif.

ammā ger nen hetera.

Donne à manger à nos chevaux.

(Erman. *Neuäg. gr.* 272).

B. *Ta*, donner. (Copte † — τσι.)

Isolé, ce verbe se conjugue avec tous les affixes et il sert ordinairement à exprimer le don ou l'offrande.

Précédé de la particule *m*, il introduit l'impératif prohibitif : *emta(i)* ou *em er ta* : ne donne pas :

mtai fit ḥati-k.

Ne laisse pas rebuter ton cœur.

(Pap. d'Orbigny VIII. 5).

M. Erman, dans sa grammaire du nouvel égyptien cite d'autres exemples de cet emploi (2).

C. Quelques autres racines telles que *nā* venir, *iu* aller, *kār* se préparer, *ša* commencer, modifient le verbe principal mais ce ne sont pas des auxiliaires : la traduction littérale rend parfaitement le sens des expressions dans lesquelles elles figurent.

(1) Erman. *Neuäg. gr.* 271.

(2) Erman. *Neuäg. gr.* § 278.

nā her āk. Il vint à entrer.

iū āk. Il allait entrer (1).

D. Avant de terminer ce chapitre, nous devons étudier le groupe *ā*, qui joue aussi un rôle dans la conjugaison. Cet *ā* est-il une racine verbale ?

De Rougé, qui est seul à mentionner un temps composé à *reχ ā* (2) ou à *a reχ*, rapproche ce groupe du copte α qui se trouve dans $\alpha \bar{\iota}\epsilon \sigma\omega\upsilon\pi\tau$; d'autre part, d'après Steindorff, cet α doit être rapproché de l'auxiliaire hiéroglyphique *ār* (3). Nous croyons qu'on peut concilier les deux opinions en disant que *ā* est une forme abrégée pour *ār*, l'*r* final tombant souvent en égyptien.

D'après de Rougé, on trouve cet *ā* surtout dans les propositions subordonnées.

āu na retu ā šemt er (*χas* ?) *her ait* (4).

Furent les hommes qui étaient partis vers les pays.

Ben ānuχ ā djet su (4). Ce n'est pas moi qui ai dit cela.

L'ellipse de la racine *tjet*, dire, est autorisée par l'usage : mais les affixes ne peuvent être supprimés sous peine d'obscurité ; aussi le groupe *ā* les supporte-t-il.

Pa ā nest. Ce qu'elle avait dit.

Comme on le voit par ces exemples, le groupe *ā* possède ici la valeur d'un auxiliaire relatif : nous verrons bientôt que *ār*, dont nous l'avons rapproché, a un emploi identique.

II. Le groupe *ā* se place encore devant certains verbes pour former l'impératif ; *ār* possède aussi cet emploi.

Voici, d'après M. Herman, les impératifs en *ā* initial :

(1) de Rougé. op. c. 356.

(2) de Rougé, op. c. 305.

(3) Steindorff : *Koptische Grammatik* *276 remarque.

(4) de Rougé, op. c. 305.

(5) De Rougé 305.

âar, fais — *âdjet*, dis — *âama*, vois — *âaun*, ouvre —
ââsem, va — *ââhab*, envoie (1).

SECTION III.

Les auxiliaires syntaxiques.

Toutes les racines précédentes jouaient un rôle morphologique c'est-à-dire entraient dans la conjugaison. Les auxiliaires *pu* et *âr*, qu'il nous reste à étudier ne sont pas usités dans la conjugaison : leur rôle est purement syntaxique.

CHAPITRE I. — L'AUXILIAIRE *pu*.

Il est exact de dire, avec M. Loret (2) que la forme *pu* ne reçoit pas les affixes personnels : son rôle est donc purement syntaxique.

Étudions ses divers emplois.

A. *Pu* répond au français *c'est*, *ce sont* et met en relief un mot ou un membre de phrase : la partie mise en évidence se place en tête de la phrase, quelle qu'elle soit (un mot ou un membre de phrase) et quelle que soit sa fonction (sujet ou attribut). *Pu* suit le premier mot de la phrase, même s'il sépare un article de son substantif (3).

C'est ainsi qu'on le trouve :

(1) Erman. *Neuäg. gr.* 265. Cf. de Rougé, op. c. 317. Brugsch, op. c. 184.

(2) Loret, op. c. 123.

(3) Loret, op. c. 248. Pour M. Erman, *pu* n'est même pas un verbe, mais un pronom démonstratif (ceci) auquel est apposé ce qui suit. Cf. 87 et 237 *äg. gr.* Nous hésitons à nous ranger à cet avis qui, du reste, n'est pas partagé par les autres égyptologues : nous croyons que *pu* est un auxiliaire avec le sens de *être*.

1. Après un substantif, un article ou un pronom.

Rā pu. C'est Rā (1).

Na pu n met u en nehit-f (2).

Ce sont les vaisseaux de son cœur.

Nen pu tjet ret (3).

Ce sont les paroles des hommes. — *Nuk up*. C'est moi (4).

Dans les exemples précédents, *pu* met le sujet en relief : voici des cas où c'est l'attribut qui est mis en évidence :

ā aχt pu āpt (5). C'est l'horizon Karuak.

Si l'on n'avait pas voulu accentuer à *aχt*, on aurait pu dire tout simplement : *āpt āaχt*. L'horizon est Karnak.

Le même cas de la mise en relief de l'attribut se présente dans l'exemple suivant :

Ne repoussez pas les chefs : *χas pu*. Cela est vil (6).

2. Après une négation.

ân pu se ârt ârt nk (7).

Il n'est pas de fils qui a fait ce que tu as fait.

bu pu ua djet (8).

Il n'est personne qui ait parlé avec moi.

Combiné avec la négation *bu*, *pu* prend parfois la forme *pui* et reçoit ainsi les affixes personnels ou le pronom impersonnel qui les remplace :

Au bu pui-st stâu er hā-t-ef (9).

Elle ne fit pas de lumière devant lui.

(1) Erman, *äg. gr.* 334.

(2) Loret, op. c. 248.

(3) Stèle de Pianχi, ligne 92.

(4) Loret, op. c. 248.

(5) Erman. *Ag. gr.* 335.

(6) Stèle de Pianχi, ligne 95.

(7) de Rougé, op. c. 371.

(8) Loret, op. c. 248.

(9) de Rougé, op. c. § 387.

Au bu pui-tu kras (1).

Et l'on n'y avait fait aucune violence.

5. Après le verbe *un* ou sa forme équivalente *nu* (2). — On trouve ainsi la locution *un pu*, qui signifie : *c'est qu'il existe, c'est qu'il y a* :

un npu ân úd-u ent Kati eu maf àbi (3).

C'est qu'il y a la graisse du cœur dans la moitié gauche.
ent pu mā ma sedjer-u (4).

C'est qu'il est comme s'il était mort.

4. Après un verbe employé à un temps simple.

Reš-f pu hat-f er (šemer u) (5).

C'est qu'il se réjouit quand il atteint les ennemis.

5. Immédiatement après une racine verbale affectée de l'indice *nu* du 2^d temps : il sépare ainsi la racine de l'indice *m* du passé. Il donne alors au verbe le sens d'un passé antérieur.

Ex. *ai pu eu ân suten utu en honef* (6).

Quand fut venu le scribe du roi ordonna sa Majesté.

B. L'auxiliaire *pu* peut enfin être suivi de l'auxiliaire *âr*, au 2^d temps simple et former ainsi l'expression très fréquente : *pu âru* qui semble jouer le même rôle que *pu* dans le cas précédent.

Cette locution peut s'analyser : *nā pu artn sen*. Mot-à-

(1) Ibid. Cette traduction est de Chabas. Comme *Kras* signifie également ensevelis, on pourrait aussi bien traduire *on n'y avait enseveli personne*, comme le propose de Rougé. Cette question d'herméneutique, qui doit être tranchée par le contexte, nous importe peu ici, l'exemple restant le même pour nous.

(2) Cf. Loret, op. c. 75 — 244 et 250.

Cf. le rôle de *âr* en tête de la principale.

(3) et (4) Loret, op. c. § 250.

(5) J. de Rougé, op. c. 295.

(6) Ibid. 312.

mot : Aller fut ce que firent eux — ou : Ce fut aller que firent eux (1).

(Mariette-Gebel Bakal, pl. 11, ligne 29).

Elle occupe la même place que *pu* dans la phrase.

Tous les grammairiens sont d'accord pour reconnaître qu'elle donne au verbe le sens d'un passé antérieur (2) — (Cf. A 5°). Dès lors, elle semble jouer un rôle tout-à-fait semblable à *pu* dans l'exemple que nous citions tantôt : *ai pu aru suten*.

Ex. *Sper pu ar-n ef er paif per, aüf her çedebu taif hent*.

Quand il arriva à sa maison, il tua sa femme (3).

Mais dès lors, pourquoi ces deux expressions qui ont un emploi identique ?

La locution *pu ar-n* est employée là où la présence des affixes personnels est nécessaire : *pu* ne pouvant se conjuguer, on lui adjoint un auxiliaire qui en est capable : *ar* (4).

La proposition temporelle où entre *pu ar n* se place avant la principale (5),

nā pu ar eu sen em çut her atur, kemseu hāu ken-u (6).

Quand ils furent venus en descendant sur le fleuve, ils trouvèrent des vaisseaux nombreux.

per pu ar en sen er seu, hān seu ar çai aāt am sen (7).

Lorsqu'ils furent sortis vers eux, voici qu'ils firent une grande défaite d'eux.

La stèle de Pianzi offre de nombreux exemples de

(1) Cf. Loret, op. c. § 249, et Maspero, op. c. p. 22.

(2) Erman. *Neuäg. gr.* 396. — Maspero, op. c. 22. Brugsch, op. c. 143. De Rougé, *Chrest. III*, § 326. Loret, op. c. § 249.

(3) Erman. *Neuäg. gr.* 205.

(4) de Rougé, op. c. 312.

(5) Erman. *Neuäg. gr.* 396.

(6) Stèle de Pianzi, ligne 16.

(7) Id., ligne 20.

l'emploi de cette locution (1). Elle montre même des cas où *pu ar n* est employé alors que le sujet est un substantif.

ai pu ar-n honef em ʒut er Uas, hetes nef hebi amen em hebi apt (2).

Quand Sa Majesté fut arrivée, elle accomplit la fête d'Amon dans la panégyrie d'Ap.

CHAPITRE II. — *ar* : ÊTRE.

Cet auxiliaire se présente aussi sous la forme abrégée *r* ; il peut recevoir les affixes personnels de la 3^e personne du singulier et du pluriel ; mais les formes *â(r) f* et *âru* (3) ainsi formées sont moins fréquentes que la forme impersonnelle *ar* et semblent d'ailleurs, la plupart du temps, jouer le rôle non d'un verbe à la troisième personne mais d'une simple particule.

Le verbe *ar* présente des usages multiples et variés. Nous le verrons modifiant soit un mot, soit une proposition (§ 1 et § 2).

Le mot qu'il modifie peut être un verbe, un adjectif, un pronom et, dans ces cas, il se place après le mot sur lequel il influe (§ 1 A) ; ou bien un substantif et alors, il se place avant lui (§ 1 B).

La proposition dont il fait partie est principale ou subordonnée circonstancielle (§ 2, A et B).

Celle-ci peut être une proposition conditionnelle ou temporelle (§ 2, B, I et II).

(1) Cf. Ibid. lignes 15, 17, 20, 89.

(2) de Rougé, op. c. 312.

Stèle de Piançhi, ligne 29, cf. lignes : 29-62-64, 76-78-99-107-109-155.

(3) Maspero, op. c. page 27.

§ 1. *âr* MODIFIANT UN MOT.

âr modifiant un mot se place tantôt après le mot qu'il met en relief (A) ; tantôt il se place avant le substantif, sur lequel il attire plus fortement l'attention.

A. *âr* après le mot qu'il modifie.

On le trouve :

1. Après la *racine verbale* d'un impératif optatif : Il sépare ainsi le verbe de son suffixe :

meh *âr ek*. Remplis (1).

Au premier abord, on pourrait croire que c'est *âr* qui reçoit les affixes : mais, en réalité, il ne fait ici l'office que d'une simple particule : on en trouve la preuve dans la forme *meh-ârf-ek* (2) dans laquelle *âr* supportant déjà le suffixe de la 3^e personne ne peut recevoir *ek* de la 2^{de}, qui doit donc se rapporter à la racine verbale *meh*.

Cette forme prouve encore qu'on ne voyait plus dans *âr f* un verbe à la 3^e personne mais une simple particule jouant un rôle impersonnel.

Ces formes d'impératif sont plus expressives que les simples (3).

djet-en thusi en is-t. « *šem er t er teb* » (4).

Dit Thot à Isis : « Vient à Edfou ».

2. Après une racine verbale ou un adjectif.

Ex. *iu ân r-ef seχ-ti peu*. Il vint ce paysan.

hdjen ref ta (5). Claire était la terre.

Comme on le voit par ces exemples, *âr* appelle l'attention sur le verbe ou l'adjectif.

(1) Brugsch, op. c. § 181.

(2) Erman *Ag. gr.* 348.

(3) Brugsch, op. c. § 181.

(4) *Ibid.*, in fine.

(5) Erman. *Aeg. gr.* § 349.

3. Après un pronom, comme dans l'expression :
djes k arf. C'est toi-même.

Comme plus haut (1) faisons remarquer que *arf* n'est plus qu'une particule.

4. A ces différents emplois, ajoutons le rôle que *ar* joue dans les phrases interrogatives : il met en relief le mot sur lequel porte l'interrogation.

Au ā uà tuà ref m tef (2).

Dois-je ravir ses biens.

B. *ar* devant un substantif ou un membre de phrase.

ar ne prend pas ici l'affixe *f* et il met en relief d'une façon plus énergique que dans les emplois précédents. Il équivaut à notre *pour ce qui est de, quant à, étant donné* (3).

ar sa āu met sen āmuf (4).

Étant donné un homme, il y a en lui douze vaisseaux.

ar net nebt m sš sotem set (5).

Quant à tout ce qui est écrit, entends-le.

La partie de la phrase mise en relief peut être :

a) le complément direct :

ar pa nti ā ar̄t ta āti adjet nā āuā r sotem f nesit (6).

Tout ce que me dira la Favorite, je l'écouterai.

b) le complément indirect :

ar pa nti āuf r djet mtai seba ar nef Dhusi ari (7) *χanti*.

A celui qui lira dans cette instruction ; qu'à celui-là Thot soit un fidèle compagnon.

c) le complément circonstanciel introduit par une préposition.

χer ar her terā n sqau āu paif sen her djet nef (8).

Alors, au temps du labourage son frère lui dit :

(1) Erman. *Ag. gr.* 318. — (2) Erman. *Ib.* § 357.

(3) Loret, *op. c.* 247-4° — (4) Loret, *Ibid.*

(5) Erman. *Aeg. gr.* § 347. — (6) *Ibid.* *Neuäg. gr.* § 336.

(7) (8) *Ibid.*

§ 2. *âr* DEVANT UNE PROPOSITION.

âr se place toujours en tête de la proposition, qu'elle soit principale ou subordonnée.

A. *En tête de la principale.*

âr a ici la signification générale de *il est, il y a*. Il s'emploie :

1. Pour commencer l'énonciation d'un fait :

âr t' at â ut hi âât âm u ânu. Tum pu, Su pu, Tefent pu (1).

Ils sont les grands chefs habitant Héliopolis : Tum, Su, Tefent.

Comme on peut le voir dans cet exemple, *âr* a pour corrélatif *pu*, dans le 2^d membre de phrase : il introduit ce que *pu* développe.

2^o *âr* introduit un récit, un conte et répond au français : *il y avait, il était*.

âr suten Râ sꝓneu su m haq m nuit resit (2).

Il y avait un roi Kasqueneu, lequel était souverain d'une ville du midi.

âr mentuf ꝓer-tu seu seu (3).

Il y avait une fois deux frères.

Dans ce cas, *âr* a un rôle semblable à celui de *ꝓeper* : celui-ci introduit l'action, *âr* introduit les personnages du récit.

B. *En tête d'une proposition subordonnée circonstancielle.*

âr peut introduire une proposition circonstancielle soit une proposition conditionnelle, soit une proposition temporelle. — Voyons le dans chacun de ces cas.

(1) de Rougé, § 285. — (2) Erman. *Neuäg. gr.* 337.

(3) Loret, op. c. 247-1.

I. *âr introduisant une phrase conditionnelle.*

La phrase conditionnelle peut être dépourvue de particule qui l'introduise ; mais elle peut aussi être précédée de *ma* ou de *âr*, ce qui est beaucoup plus fréquent.

C'est le temps en *reχ* à qui est employé dans les propositions conditionnelles introduites par *âr* (1).

âr gemk da âsu χam anuk (2).

Si tu trouves un sage, tes bras fléchissent (de respect).

La stèle de Piançi nous fournit plusieurs exemples de l'auxiliaire *âr* introduisant ainsi l'antécédent d'une phrase conditionnelle avec un temps simple :

âr djet-f sâs en meufi u teut hater-u eu ket nut, âχ hems teu er in meufu-f. — Si l'on dit (qu'il a) rassemblé des soldats, des cavaliers de quelque autre ville, oh ! restez jusqu'à ce que viennent ses soldats ! (3)

âr seše at âu un ua māk-teu em âp χeru.

S'il se passe un instant sans que vous m'ouvriez, vous serez juges des massacres (4).

Tout en reconnaissant avec M. Erman que l'usage du temps simple est la règle générale dans les phrases conditionnelles, nous pouvons citer, après M. Brugsch, une forme *âu reχ* à qui y serait usitée : *âr* s'intercalerait alors entre l'auxiliaire *âu* et la racine et donnerait le modèle *âu âr reχ-â*. Si je sais (5).

âu âr tu-k her k er χeusu.

Si tu tournais ta face vers Kheusu (6).

(Stèle de Beunès) I. 14.

(1) Erman. *Ag. gr.* 386 et suivants. — (2) Ibid. 389.

(3) Stèle de Piançi, l. 10. — (4) Ibid. l. 78, cf. 95.

(5) Brugsch, p. 64 n° 209. — (6) Erman. *Aeg. gr.* § 390.

Quand plusieurs phrases conditionnelles se suivent, *âr* se place devant la première, les autres n'ont pas de particule introductrice.

âr çak s her m ra ab f, gemmk set her pes det djet çerk Si tu recherches un homme qui souffre à l'estomac, et que tu trouves cela sur son dos dis

De ces exemples, nous pouvons conclure que *âr* a un rôle conditionnel bien caractérisé.

II. *En tête d'une proposition temporelle.*

On emploie volontiers l'auxiliaire *âr* au commencement d'une narration pour introduire une circonstance de temps. — Alors, il est parfois précédé de *çer* :

çer âr m khet ta kedj (1).

Or, quand la terre s'éclaire.

III. *âr en tête d'un complément circonstantiel.*

L'auxiliaire *âr* sert aussi à introduire un complément circonstantiel qui tient lieu d'une proposition conditionnelle ou temporelle comme dans les exemples suivants : *âr* se place en tête de ce complément :

çer âr her tera n sqau (2).

Or, étant venue l'époque du labourage.

âr, pa u ârit nef (3).

Or, étant donné tout ce qui a été commis.

C. *âr reliant deux propositions.*

Après avoir étudié *âr* modifiant un mot et modifiant une proposition, nous devons, avec MM. Maspero et

(1) Loret, op. c. 247.

(2) (3) Ibid.

de Rougé (1) signaler son emploi comme auxiliaire relatif, pour relier une subordonnée à sa principale.

Ta nef set ef Urt hā àru her suas honef.

Il mit sa fille aînée en tête de ceux qui étaient destinés à implorer Sa Majesté (2).

Comme l'usage simulacre de *àu*, cet emploi s'explique par l'omission, très fréquent en égyptien, du pronom relatif.

« A partir de l'époque ptolémaïque, écrit M. Maspero (3) la forme *âr* n'apparaît plus que sur les monuments qui affectent d'employer des tournures archaïques ou ne sont que la reproduction de textes anciens : pour obéir à une loi qui s'applique à tous les mots terminés en *r*, il perdit *r* final et devint *àu*. — Ainsi modifié il se confondit avec l'auxiliaire *àu*. »

Conclusion.

Nous sommes arrivés au terme de cette longue analyse, que nous avons tâché de rendre complète. — Nous allons en dégager quelques conclusions.

Considérant la langue égyptienne telle que nous la font connaître les textes dépouillés actuellement, nous avons étudié non seulement les racines verbales qui jouent un rôle dans la formation des temps, mais encore celles qui ont un emploi syntaxique. — Parmi ces dernières, il en est même dont on conteste la nature verbale, comme *hān*, *māk*, *pu* et *âr* : puisqu'elles sont susceptibles de recevoir un affixe pronominal, il est évident, comme nous l'avons

(1) de Rougé, op. c. 285. Maspero, op. c. p. 28.

(2) Maspero, op. c. p. 29.

fait remarquer, que nous sommes en présence de racines verbales primitives : l'usage a fait disparaître l'habitude de les conjuguer et a transformé certaines d'entre elles en conjonctions : *âu*, *hâu*, *māk* et *âr* sont dans ce cas.

C'est ainsi que nous avons été amenés à distinguer, à côté des auxiliaires véritables, qui jouent un rôle morphologique, (*âu*, *tu*, *un*) des racines qui ne sont auxiliaires qu'accidentellement (nous les avons appelées les pseudo-auxiliaires) et les auxiliaires syntaxiques *pu* et *âr*, auxquels il faut ajouter *âu* : celui-ci joue un rôle syntaxique important.

Au point de vue morphologique, les auxiliaires *âu*, *tu*, *un*, ainsi que les racines *hā* et *χeper* forment tous les mêmes temps construits sur les modèles *âu reχ à*, *âu à reχ à* et *âu à reχ*.

De même, ceux en *âu à her reχ* et *âu à r reχ* sont généralement usités pour tous ces auxiliaires. On trouve même l'auxiliaire *âu* conjugué avec *hā* ou *χeper* et relié à une racine verbale par la préposition *her*, ce qui donne une expression verbale ou si l'on veut, un temps *doublement* composé.

Au point de vue syntaxique, nous pouvons mettre en évidence quelques rôles caractéristiques.

Faisons d'abord ressortir la similitude de l'emploi conjonctif de *hān*, voilà que, et de *χeper* et *âr*, il arriva que.

Nous pouvons de même rapprocher :

1° *hān* et *māk*, avec un sens indicatif (voici que, voici) : le 1^{er} s'emploie en tête d'une phrase, le 2^d avant un infinitif.

2° *âr* et *χeper* introduisant tous deux le récit d'un conte ; mais *âr* met les personnages en évidence, *χeper*, l'action.

5° En tête d'une principale, *âr* introduit ce que *pu* développe dans le membre de phrase suivant.

4° Mais deux auxiliaires se recommandent avant tout à notre attention, en raison de leur emploi fréquent : ce sont les verbes *âu* et *tu*.

Chacun a un rôle qui lui est propre : le premier forme les impératifs, il est l'auxiliaire du verbe passif, tandis que le second est la caractéristique de la voix passive et du participe.

Mais ils ont un rôle morphologique commun : ils entrent dans les mêmes combinaisons temporelles.

Les formes en *âu* n'ont pas le même rôle que les formes en *tu* : nous allons rapprocher et opposer quelques uns de leurs usages caractéristiques.

a) Dans les phrases *temporelles*, *âu*, nous l'avons, vu se place toujours dans le 2^d membre, (proposition principale) ; *tu*, au contraire ne se rencontre que dans le 1^{er} membre (proposition subordonnée de temps). Plus rarement, c'est l'auxiliaire *un* qui se place dans cette proposition subordonnée.

b) L'auxiliaire *âu* tient souvent lieu du relatif, en *nti* ; l'auxiliaire *tu* se trouve au contraire dans les propositions relatives en *nti*.

c) La forme construite sur le modèle *au à reχ* exprime, en général, l'idée d'un état ou d'une action permanente : de là son emploi pour exprimer une qualité et les circonstances accompagnantes de l'action principale, le *cadre*, pour ainsi dire, dans laquelle elle s'est produite.

On peut conclure, d'après cela, que vis-à-vis des formes en *tu*, les temps en *âu* impliquent l'idée de simultanéité, de corrélation.

A. COLINET.

LE LATIN D'ESPAGNE

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

ÉTUDE PHONÉTIQUE ET MORPHOLOGIQUE.

(Suite).

DEUXIÈME PARTIE : LE CONSONANTISME

§ 1. *Les explosives sourdes intervocaliques.*

imudavit 462 (= *immutavit*) Insc. du 2^d s. à Emerita.

sagerdotes 742 (a. 219) à Norba. Le *g* est peut-être un *c* mal formé. On lit *sacerdotes* sur la même pierre.

Bead(us) 4972. 20.

Callimagi XV. 4151.

digas 1415. Cette leçon ne mérite pas confiance.

Lubianus 2914.

(*L*)*ovatus* 777. Je crois devoir identifier ces deux noms propres avec *Lupianus*, *Lupatus*, car les dérivés de *lupus* abondent dans les noms de personnes de l'Espagne (cf. *Lupianus* 6257. 107, 5189, *Lupatus*, 4969. 32, *Lupatius* 525, etc.). Le rapprochement avec les noms *Lubiamus* *Lubia*, rencontrés en Cisalpine, *Lobessa*, *Lovessus*, *Lobeton*, constatés en Espagne, est moins vraisemblable. On a donc ici deux exemples de la modification du *p* intervocalique en *b* et *v*.

Bado 3165. — *Bato* se rencontre en plusieurs provinces. On pourrait cependant aussi rapprocher *Bado* du nom hispanogaulois : *Badavis*, *Bedo*, ou du nom celtibère *Vadanus*.

Ambadus 5709, 2909, 2908 est une modification du nom *Ambatus*,

extrêmement répandu en Espagne qu'il faut sans doute identifier avec le celte : *Ambactos* (cf. Garofalo. *Revue celtique*. XXI. 2. p. 200 sqq.) signifiant esclave, messenger (embi + agô) cf. cymriq. *amaeth* « servus arans » (Fick. Wörterb. p. 34).

En outre, dans un grand nombre de noms de personnes et de lieux tirés des idiomes indigènes, on constate l'échange des sourdes et des sonores, sans qu'on puisse toujours dire lequel des deux sons est primitif.

<i>Puci</i>	423, 447	<i>Pugi</i>	2380
<i>Osicerdensis</i>	4267, 4241	<i>Osigerdenses</i>	4241
<i>Secovesos</i>	2871	<i>Segovetis</i> . gen.	2731
<i>Bactunia</i>	2788	<i>Bedoniensis</i>	6246
<i>Betouna</i>	2861	<i>Bedunus</i>	2507
<i>Ataccina</i>	462	<i>Adaegina</i>	605, 5298
<i>Apina</i>	772, 5315	<i>Abinus</i>	4972. 2.
<i>Apana</i>	BAH' 36, p. 9.	<i>Abana</i>	2527
		<i>Avana</i>	5812
<i>Doitena</i>	EE. 8. 117.	<i>Doidena</i>	EE. 172, 159
<i>Cloutius, Clutamus</i> , passim.		<i>Clodamenes</i>	561
<i>Bovecius</i>	5722, 5729.	<i>Bovegius</i> CIL III : 4227 (Nom d'un légionnaire espagnol)	
<i>Dobiter</i>	782.	<i>Doiderus</i>	5708, 5711, 5720
<i>Orecetus</i>	2723.	<i>Orgeteius</i> CIL III.5191 (légionnaire espagnol).	
<i>Pellicus</i>	3054, 3166	<i>Pelgus</i>	5662.

Le suffixe *-briga* qui termine beaucoup de noms de villes de l'Espagne apparaît assez fréquemment sous la forme *-brica*.

Il arrive aussi que la finale des patronymiques celtiques en *-genus* (*Retugenus, Cabruagenus*) soit orthographiée *-cenus* (*Madicenus*. 2711, 2863).

Un nombre considérable d'ethniques ou de noms de personnes se terminent en *icus, iquus, accus, ecus*. Dans quelques noms, ces suffixes ont la gutturale sonore. *Ceceaigis* 2597, *Bandiaepolcesego* 740, *Vagodomaego* 2636, *Boddegun* 6247, *Aulgigun* 6338 k. *Cel-*

igun 6298 (a. 152), *Calediga* 6299, *Caelioniga* 5736 (a. 205), *Avol-gigorum* 2633, *Veronigorum* 5714, (1^{er} s.), etc.

Il arrive enfin que dans les différents dérivés d'une même racine, celle-ci ait tantôt la sourde, tantôt la sonore. Qu'on compare : *Dracina* à *Draganum*, *Tarraco* à *Tarraga*, *Attacum* au nom de fleuve *Attagus*, etc. (cf. MLI. Intr. p. CVI, sqq.)

Comme on peut s'y attendre, à l'époque chrétienne, on trouve de nouveaux exemples de sonores pour sourdes intervocaliques. On n'a toutefois, par un hasard malheureux, que des formes très récentes.

<i>sacradum</i>	}	IHC. 272 (a. 931)
<i>salvadoris</i>		
<i>quader</i>	ib.	276.
<i>peccadore</i>	ib.	513.

On doit y joindre

pontivicatus IHC. 175 (a. 665) où l'on constate pour la spirante *f* un phénomène analogue.

L'explosive du groupe « muta cum liquida » subit le même traitement que l'explosive intervocalique.

lebra IHC. 336. (7^e siècle).

eglesia ib. 172. (a. 691).

A une époque plus ancienne, on a peut-être des cas analogues dans

Ablaidacoru 5731 cf. *Aplaidacoru* 2710.

Cabrilius 2682, si ce nom est pour *Caprilius* ; mais on trouve trois fois *Cabrilius* en Gaule et très souvent *Gabrillus*, *Gabrius* dérivés du celtique *gabros* (chèvre). Par contamination avec *capra*, *Caper*, les dérivés de *gabros* substituent souvent *c* à *g*. C'est évidemment ce qui s'est passé dans le nom bien celtique *Cabruagenus* qu'on trouve en Espagne dans la même région que *Cabrilius*. Il vaut donc mieux rattacher *Cabrilius* à *gabros* et regarder le *b* comme primitif.

Enfin il faut se garder d'admettre qu'une sonore soit sortie phonétiquement d'une sourde dans :

idem 2633 (a. 152) employé dans le sens d'*item*
quodannis 3664, 1174 (2^d s.) 4514 (fin du 2^d s.)

En effet, *idem* se retrouve avec le sens adverbial dans CIL. III. 1193 et encore ailleurs. L'inscription 2633 est ancienne, officielle et soignée. Il s'agit donc certainement ici d'un fait d'ordre morphologique, l'emploi du démonstratif neutre au lieu de l'adverbe. Cela est d'autant moins surprenant que la finale *-tem* est très rare tandis que *-dem* est fréquent dans les adverbes dont le sens est voisin d'*item* (ibidem, identidem, tandem).

quodannis est presque aussi fréquent sur les inscriptions que *quactannis* (cf. Georges, p. 587). Ce n'est qu'un exemple des variations entre *t* et *d* finals dans l'orthographe latine.

Avant d'utiliser les exemples ci-dessus énumérés en vue de fixer la date de la transformation des sourdes intervocaliques en sonores dans le latin d'Espagne, il faut en éliminer un grand nombre qui n'offrent pas les garanties suffisantes. Je veux parler, tout d'abord, de la plupart des noms barbares. Dans ceux-ci, en effet, il est très difficile de déterminer si c'est la sonore qui a succédé à la sourde ou si c'est l'inverse qui s'est produit. Dans certains cas même, on est certain que la sourde n'est pas primitive, par exemple, dans *-brica*, *-cenus*, suffixes celtiques remontant aux thèmes indo-européens *bhrgho-*, *geno-* et dans le nom grec *Aprocoma* EE VIII. 269 (= Απροκόμας). D'autres fois, les formes en *d*, *g*, *b* sont plus fréquentes que celles en *t*, *c*, *p*.

Quant aux suffixes *iqum*, *ico*, *aeco*, ils sont, il est vrai, plus fréquents que les finales *igo*, *aego*, mais cela ne prouve pas que celles-ci soient une corruption de ceux-là. Il y avait des variantes dialectales dans les parlers ibériques, comme nous l'apprennent les légendes des monnaies où les mêmes suffixes affectent, suivant les régions, des formes assez diverses. Si *-icus* est plus fréquent que *-egus*, cela peut tenir d'ailleurs simplement à ce que ces suffixes ont été souvent latinisés.

En somme, les sourdes et les sonores s'échangeaient souvent dans les noms barbares de l'Espagne, mais ce fait ne paraît pas soumis à une règle bien fixe et dans la question qui nous occupe, il vaut mieux en faire abstraction.

Si nous négligeons encore quelques leçons incertaines, quelques exemples susceptibles de diverses interprétations, il nous reste quelques cas dignes de considération, parmi lesquels *imudarit*, *Lovatus*, *Lubianus*, *Ambadus* sont les plus intéressants et les plus anciens. *imudarit* remonte au second siècle et se trouve dans une inscription renfermant plusieurs vulgarismes et constituant un bel échantillon de la langue populaire de l'empire. *imudarit* et *Lovatus* ont ceci de commun que la consonne altérée se trouve devant un *a* tonique, ce qui est précisément la position où les sourdes sont devenues le plus généralement sonores en roman (1).

Outre ces quelques cas anciens, on a des exemples de l'époque chrétienne *lebra*, *pontivicatus*, *eglesia*, apparaissant après un long intervalle de temps. Cette seconde catégorie de graphies nous permet de conclure avec certitude que le phénomène était accompli au septième siècle.

Les indications chronologiques qu'on peut tirer de la grammaire historique, lui assignent d'ailleurs une date au moins aussi ancienne. En effet, il a précédé en Espagne la chute des intertoniques, alors qu'il lui est postérieur en Gaule (2). Il est, de plus, antérieur à la monophthon-

(1) Dans *Ambada*, *sagerdotes*, *Bead[a]*, *Bado*, l'explosive se trouve précisément aussi dans le voisinage d'un *a*. Cette circonstance, peut-être fortuite, doit cependant être signalée puisque l'*a*, même antécédent, a eu son influence dans l'évolution des sourdes intervocaliques. Qu'on compare, par exemple, en italien *padre* à *pietra*.

(2) Les emprunts brittoniques au latin des Gaules ont encore la sourde,

gaison de *au* et des diphtongues résultant de la vocalisation de l'*l* et du *y*.

Mais ne doit-on pas récuser au contraire le témoignage d'*imudavit*, *Lovatus*, etc. qui tend à faire reculer jusqu'aux premiers siècles de l'empire l'altération des explosives intervocaliques ? Certes, on ne peut admettre que toutes les sourdes soient déjà devenues sonores à cette époque ancienne. Ce phénomène doit, en effet, être postérieur à l'assibilation de *t̄i* et à la chute de certaines sonores intervocaliques telles que le *g* et le *d* précédées d'*i* ou d'*e* et suivies d'*a* ou d'*o* (1). Mais ces derniers *processus* sont fort anciens et l'on ne saurait en fixer le *terminus a quo*. Il ne faut pas, d'ailleurs, dénier toute valeur à un témoignage aussi convaincant que celui d'*imudavit*. Il est possible d'admettre, je pense, que dès une époque assez reculée, les sourdes intervocaliques devinrent sonores sporadiquement et dans certaines conditions, par exemple à la protonique et dans le voisinage d'un *a*, comme semblent l'indiquer *imudavit*, *Lovatus* et d'autres graphies des inscriptions païennes. Ces modifications partielles ont pu être le point de départ du processus qui s'étendit ensuite peu à peu à toutes les explosives intervocaliques. Ce n'est pas seulement en Espagne que se rencontrent des graphies tendant à faire reculer assez loin les origines de ce phénomène (Cf. Seelmann p. 309).

REMARQUE. J'appelle l'attention sur les exemples *pontivicatus* et *eglesia*. Le premier est intéressant parce qu'il montre la fusion d'*f* intervocalique avec *v*, phénomène

ce qui montre que le phénomène n'était pas encore accompli au 5^e siècle. Ce n'est qu'au 7^e siècle, que l'on a de nombreux exemples de sonores (Schuchardt. I. p. 125 sqq.).

(1) Cf. *tibio* (tepidum), *real* (regale), *navcar* (navigare), vis-à-vis de *cargar* (carricare), *oido* (auditum).

dont les exemples se rencontrent difficilement, puisque l'*f* latine se trouve bien rarement entre voyelles. Dans les quelques mots espagnols et français où l'*f* était dans ces conditions, elle semble avoir réellement subi le même traitement que celui qu'on peut constater dans *pontivacatus* (1).

Quant à *eglesia*, il montre que l'Espagne comme la Gaule usait de la forme *eclesia* dont on a, d'ailleurs, plusieurs exemples en Espagne IHC. 107, 115, 124, 155, 169, 175, 184, 197, tandis qu'en Italie on usait de *ecclesia* d'où *chiesa*.

§ 2. — Chute de sonores intervocaliques.

A. CHUTE DU *g* INTERVOCALIQUE.

Le *g* a disparu dans *Austo* 5728 (5^e s.) qu'on trouve sur une inscription très vulgaire des Asturies. *Austus* pour *Augustus* est très ancien en latin. On en a déjà des exemples au second siècle, notamment dans les *papyrus* (cf. coll. de Berlin, n^o 741 etc.). La présence du *g* dans l'esp. *agosto* n'est nullement en désaccord avec l'existence d'*Austo* dans le latin de la péninsule. Le *g* a pu être rétabli par action savante. D'ailleurs, M. Meyer-Lübke (I § 445) regarde le *g* d'*agosto* comme s'étant développé postérieurement ainsi que cela s'est produit dans les dialectes de l'Italie méridionale où *tauru*, *lauru* sont devenus *taguru*, *laguru*.

Le *g* du suffixe local *-briga* est aussi tombé dans *Conimbriensis* IHC. 254, 261, comme dans la plupart des légendes des monnaies gothiques.

(1) Cf. a. fr. *deors* (deforis), *reüser* (refusare), *escroelle* (scrofella) où l'*f* est tombée comme le *v* dans *ouaille* (ovicula), *seü* (sabucu); esp. *Cristoval*, *Steban*, *Abrego* (Africus), *trebol* (trifolium < trifolium).

La chute du *g* entre certaines voyelles est donc un des plus anciens phénomènes du latin d'Espagne.

B) CHUTE DE *b* ET *v* INTERVOCALIQUES.

On constate tout d'abord dans des noms d'origine indigène la disparition de *b* et de *v* dans le voisinage d'un *o*.

<i>Aobriga</i>	BAH. 37. p. 267.	cf. <i>Abobrica</i> , <i>Avobriga</i>	4217
<i>Aobrigensis</i>	5616 (= 2477)		
<i>Aulgigun</i>	6338 k.	cf. <i>Avolgigorum</i>	2633
<i>Doidina</i>	EE. VIII. 159.	cf. <i>Dovide</i>	5714
<i>Doidena</i>	EE VIII. 172.	cf. <i>Dovidena</i>	5744
<i>Doitena</i>	BAH. 26. p. 47		
<i>Doiderus</i>	5720, 5708, 5711	cf. <i>Dobiter</i>	782
<i>Boeq[um]</i>	CIL. XV. 3152 a	cf. <i>Boveq[um]</i>	XV. 2928

v est aussi tombé entre *i* et *a* dans

Beatia IHC. 455 = *Vivatia*. 3251, 3252.

Le *v* latin a disparu devant *i* et *o* dans

Flainus IHC. 146 (3^e s.)

Flao 5620

vio 4051 (fin du 3^e siècle).

Il tombe devant un *u* dans :

aunculus 713, 827, 845, 4581, 5708, 5713, 5716, 5718, 5720 et très souvent dans la finale *vus* :

aus 5677 (insc. vulg.)

Flaus 950, 2774, 2847, 4332, 4970. 199, 5211, 5221, 5561, 5266 (2^d siècle), 5739 (1^{er} s.), 2852 (2^d ou 3^e).

Flaus se lit déjà dans CIL I. 277 (a. u. c. 570).

vius 3070 (3^e s.) 5780 (insc. barb. 1^{er} s.).

noum 4969. 3.

aestius 2310

Argius 3424 (2^d s.) cf. *Argivus* 3423, désignant le même personnage.

5941 (Epoq. d'Adrien).

Datius 830.

Lascius 2988.

Primitius 319, 544, 2325, 2766, 6338. n, 1198 (3^e s.).

Araus 502, vis-à-vis de *Civitas Aravorum* 429.

caus 5065. Exemple douteux.

dium 1963. Ins. off. de Malaga. 1^{er} s.

— On lit *rius* dans un document de l'an 780. (España sagrada XXXVII. 306).

Enfin on constate dans beaucoup d'inscriptions *uv* réduit à *u* dans *iuentus* 4756, 4757, 4816, 4853, 4788, 4826, 4834, 4870, 4886, (toutes ces inscriptions sont de l'an 238) — 4789 (a. 217) 4832 (a. 282), 4761 (a. 282), 4853, 6247.2, 4332, 6228, 3267 (a. 3), 45, 3280, BAH. 36, p. 44, 5828 (a. 4).

iuenis 5117 (époq. d'Auguste).

iuat 59 (assez récente).

v issu de *b* est tombé après *u* dans

Pulicius 6116 (= *Publicius*) Cf. Schuchardt. Vok. I. 123 : *Pulicius, repulica*.

La chute du *v* intervocalique s'est produite assez souvent à différentes époques du latin et généralement devant ou après un *o* ou un *u*. M. Schuchardt, Vok. II, p. 471 cite : *Noembris, faor, Maorte, -noīcia, Boianum, Belloace, boe, pao, Faonius, Aonius*. L'App. Probi (K. 199. 2) dit : « *pavor non paor* ».

Dans tous les noms barbares de l'Espagne où *v* a disparu, c'est dans ces conditions. Signalons seulement que les formes sans *v* pourraient parfois être primitives, le *v* n'ayant été ajouté que pour donner au mot une physionomie plus latine. Le fait est, par exemple, que la légende ibérique des monnaies d'*Alavona* est *alaun* MLI. 32.

On constate aussi en latin, bien que plus rarement, la chute du *v* en dehors du voisinage des voyelles *o* et *u* (Meyer. Lübke. I § 442, § 446) notamment entre voyelles semblables : *obliscor, dinus, latrina* (= *lavatrina* — cf. Stolz. p. 285) et entre *a* et *i* : *Ἰατρίος, Αἰθύρος* (Lindsay, p. 52), « *favilla non faila* » (App. Probi. K. 198. 8) sans parler

du substrat *amai* = *amavi*. En Espagne, nous constatons le fait dans *Flainus* pour *Flavinus*. Il suffit d'ajouter à cette forme, le suffixe patronymique : *-ici* pour arriver à *Lainez*, nom propre fréquent dans l'Espagne du moyen-âge (1).

La chute de *v* s'explique sans doute ici comme dans *Flao*, *vio* par analogie avec *Flaus*, *vius*, etc. Ceux-ci et les mots si nombreux où *-vus* s'est réduit à *-us* forment une catégorie spéciale dans l'histoire de la chute du *v* au sujet de laquelle je crois devoir formuler l'opinion que *-us* pour *-vus* n'est le plus souvent qu'un procédé orthographique, tout en pouvant en certains cas correspondre cependant à une prononciation populaire.

En effet, s'il me paraît que d'ordinaire ce n'est qu'une particularité d'orthographe, c'est qu'il est bien avéré que la répétition immédiate de deux *u*, comme celle de deux *i* déplaisait aux Romains. En effet, ce n'est qu'à partir de Quintilien que la graphie *-vus* entra en faveur. Jusque là, dans le but évident d'éviter la rencontre de deux *u*, on écrivait soit à la manière antique *divos*, *Flavos*, soit plus simplement *dius*, *Flaus*, et ce qui montre que ces deux graphies étaient bien équivalentes, c'est qu'on les trouve côte à côte dans les mêmes inscriptions, par exemple à Malaga au 1^{er} siècle, où on lit *dium* 1963. I. 50 à côté de *divom*, ib. II. 1. *Flavos* et *Flaus*, *vius* et *vivos* apparaissent simultanément dans les inscriptions soignées de la fin de la république et du premier siècle de l'empire, beaucoup plus souvent que *flavus*, *vivus*, etc. Dans ces mêmes inscriptions, on évite aussi bien de doubler l'*u* pour

(1) On constate encore la chute du *v* dans un nom propre de l'époque gothique : *Gudisalius* IHC. 260, p. 120, vis-à-vis de *Gudisalvi* IHC. 271. mais ici le phénomène s'est opéré après une *l*.

rendre *uv* que pour rendre *vu*, et cela, en écrivant *iuventus*, *iuenis*, *iuat*, etc. Il existait donc évidemment pour l'*u*, un usage analogue à celui auquel on se conformait pour l'*i*, quand on écrivait *icio*, *proicio*, *conicio*, etc. pour *ejicio*, etc. Les grammairiens affirment, d'ailleurs, expressément, qu'il n'y avait qu'une pure question de mode dans l'emploi de ces diverses orthographes. On s'en convainc aisément en lisant les textes de Velleius Longus, de Quintilien et de plusieurs autres auteurs, rassemblés par M. Brambach. (Neugest. latein. Orthog. p. 88).

Ce qui montre, au reste, que le *v* n'est pas tombé dans la finale *-vus*, c'est son maintien presque universel dans les langues romanes ; cf. esp. *huevo* (ovum), *cautivo* (captivum), *niervo* (nervum), franç. *vif*, *cerf*, *serf*, *chétif*, etc.

C'est donc à bon droit que d'une manière générale, on peut considérer la réduction de *vus* à *us* comme une simple question d'orthographe. Pourtant, ai-je dit, on ne peut nier qu'elle a pu correspondre quelquefois à un trait phonétique de la langue vulgaire.

C'est qu'en fait, il circula certainement dans le latin populaire des formes où le *v* était tombé devant *u*. Probus (Inst. Orat. 115. 17, sqq.) cite *oum* (= ovum) et dans l'*Appendix*, on peut lire : « flavus non flaus », « rivus non rius ». Cette dernière forme est réclamée précisément par les langues romanes (esp. *rio*, franç. *rieu*, etc.) qui exigent aussi *avunculus* pour *avunculus*. Dans les adjectifs en *-ivus*, le *v* a aussi régulièrement disparu (Meyer-Lübke. I. § 403. 2) et n'a reparu que sous l'action du féminin en *-iva* (Ullmann. Roman. Forsch. VII. 202). La chute de *v* devant *u*, après les voyelles ne serait d'ailleurs pas plus étonnante que la disparition de ce phonème dans la finale *-vus* après une consonne, comme on la constate dans plu-

sieurs mots, surtout dans les parlers hispaniques. Cf. port. *fulo* (= *fulus* = *fulvus*), *pô* (= *pulus* = *pulvus*), esp. *hueco* (= *vocus* = *vocuus* = *vacuus*), *yero* (= *erum* = *ervum*) (ALLG. Z. 76), sans parler de l'ital. *milano*, dérivé de *milus* pour *milvus* (Parodi. Romania. 27, p. 240).

En vieux latin aussi, il paraît bien que le *v* soit tombé devant *u*, car nous avons *deus* remontant à *deivos* et *Gnaeus* dont l'ancienne forme était *Gnaevos*. Déjà dans une inscription de l'époque de Plaute (CIL. I. 277), on trouve *Flaus*. Le fait se produit précisément au moment où l'ancienne terminaison *-os* commence à s'écrire *-us* dans les inscriptions, notamment dans le sénatus-consulte des Bacchanales (CIL. I. 196. a. 186). Il est donc vraisemblable que, quand *-os* devint *-us*, l'*u* consonant se fondit dans l'*u* voyelle suivant. On aurait donc dit : *Flaus*, *Flaum*, *Gnaeus*, *Gnacum* mais aux cas obliques : *Flavo*, *Gnaevi*, etc. (Lindsay. p. 52, 267). Ultérieurement, le paradigme se serait unifié. Généralement, le *v* se serait rétabli, parfois l'on aurait eu des doublets comme *divus* : *deus*, et pour certains mots dans la langue populaire, on aurait fait tomber le *v* à tous les cas. C'est ce que montrent précisément les graphies espagnoles : *Flao*, *vio*. Les diverses formes sans *v*, attestées par les langues romanes et les grammairiens, seraient simplement des restes sporadiques de cette ancienne évolution du latin. Il se pourrait donc aussi que parmi les nombreuses graphies en *-us* pour *-vus* recueillies dans les inscriptions, il y en ait quelques-unes qui se rapportent à ce phénomène.

A tout le moins, la graphie *aunculus* où le *v* est tombé dans le corps du mot, correspond à une prononciation populaire, comme le montrent le fr. *oncle*, roum. *unkhiu*. La présence de cette forme en Espagne est à noter. Elle

nous apprend, en effet, que *avunculus* faisait encore partie de la langue du peuple durant l'époque impériale et ne disparut qu'assez tard devant $\theta\epsilon\tilde{\iota}\omega\varsigma$, esp. port, *tio*.

GRAPHIE *u* POUR *uv*.

La chute du *v* après *u* dans *iuenis* (juvenis), *iuat* (juvat), etc. n'est en soi pas plus étonnante que la disparition de ce même son après *o* dans *Noembris*, *paor*, etc. Consentius K. V. 592 (4^e siècle) affirme d'ailleurs expressément l'effacement de l'*u* consonant après l'*u* voyelle dans l'articulation de certaines gens : « Nonne videtur per episynamephen barbarismum facere qui ut dicat : uvam passam, dicit : uam passam ». *ua* pour *uva* se serait même perpétué dans le français : *lucte* = *l' + u(v)etta*, s'il faut en croire M. Fass (Rom. Forsch. III. 494). Il n'est donc pas impossible que l'une ou l'autre des formes épigraphiques où *uv* est rendu par *u* corresponde à une prononciation populaire. Toutefois, ici encore, il me paraît évident que ce n'est là qu'un cas exceptionnel et que les graphies *iventus*, *iuat*, etc. qu'on lit si souvent dans les inscriptions d'Espagne n'ont rien à voir avec la phonétique. En effet, on rencontre cette orthographe dans des textes tout à fait soignés, côte à côte avec les graphies en *uo* pour *uv*, (cf. ci-dessus part. I, § 8) ce qui montre clairement que c'étaient là deux procédés du même ordre tendant simplement à éviter la rencontre des deux *u*. En ce qui concerne *iuenis*, *iventus*, en particulier, il faut noter que les langues romanes ont conservé le *v* (it. *giovane*, esp. *joven*, a. fr. *juefne*, etc.) (1)

(1) Cette opinion est conforme à celle de M. Lindsay (p. 267).

§ 3. *Le Bétacisme.*A. *b* ET *v* INTERVOCALIQUES.1. *Dans les inscriptions païennes.*

b pour *v* *Enobolico* 142 cf. *Endovellicus*, *Endovollicus*.
abia 923, 5015, 5862.

Abilius 3182. cf. *Avilius* et *Avila* (ville).

Abilicorum 2698

Abliquum 2817, 5783 } Ethnique dérivé d'*Avila*.

Talabarus 171. cf. *Talavus* 776, 2442, 5750.

Le suffixe *-avus* est fréquent dans les noms barbares.

Abienus 2633.

Abitus 1646.

Arabinus 4268

Arabus 3183 } cf. *Aravi*, peuplade lusitanienne.

Calabius 2869. On trouve *Calavius* en Italie.

Dobiter 782. cf. *Dovide* 5714, *Dovidena* 5744.

lebis BAH. 27 p. 505.

lebes 5742.

instaurabit 6338 n.

nobo BAH. 31, p. 45.

[*de*]*b*[*otus*] 4787 (a. 252).

vibi 5872.

fobea, *fobenses* CIL. XV, 2830.

v pour *b* *Otovesanus* 829. cf. *Otobesanus* 826.

Lovessus 2380, 2518, 2467 cf. *Lobessus* 79, 165, 346,
 381, 2518. EE. VIII, 11 (*Lobesa Lovesi filia*).

Avobrigenses 4247 cf. *Abobrica*, cité par Plin. 4, 20,
 112 (*Revista lusitana* I, 235).

Avana 5812 (a. 239). cf. *Abana* 2527, *Apana* BAH.
 36 p. 9.

Reurrinus 868, cf. *Reburrus*, nom très fréquent.

Navia 756, 2601, 2602, 5622 cf. *Nabia* 2378, 5623.

Vivenna 134. L'empereur Claude écrivait *Vivenna*, mais
 l'orthographe *Vibenna* est plus commune. Toute-

fois c'est un nom étrusque et Claude était étruscologue.

Vivienus 6257. 215, cf. *Vibienus* 4970.

Vivius 4970, 561, 1190. cf. *Vibius*, nom fréquent.

Vivbi 248. Le graveur a peut-être voulu se corriger.

Favius 2064. Leçon rejetée par Hübner.

Trevius 2805. Leçon douteuse.

Foevas 3186.

Onoravit 1088 (3^e siècle) pour *honorabit*.

2. A l'époque chrétienne.

v pour *b*. *Savinus* IHC. 139 (7^e *devitum* ib. 12 (a. 593).
ou 8^e s.).

avebitis ib. 375 (7^e ou *redivit* ib. 403.
8^e s.).

b pour *v* *fabillas*, *seba*, *redibilus* *nobare* ib. 23 a.
IHC. 385.

noba, *ornabit*, ib. 409 *octabo* ib. 369 (a. 562).
(a. 546).

requiebit ib. 22 a (*bis*). *sublibamen* ib. 96 (a. 708).

vibere ib. 169. *labacrum* ib. 12. (a. 593).

brebe ib. 132 (7^e ou 8^e s.) *deboret* ib. 386.

cibitate ib. 76 (a. 573). *obes*, *mellificabit* ib. 389.

captibi ib. 413.

Sans compter plusieurs autres finales de parfaits en *-bit* (142, 148, 386, 390, 398, 400).

La substitution de *v* à *b* prouve évidemment que *b* a pris un son spirant bilabial ou labio-dental. Celle de *b* à *v* montre que l'*u* consonant latin est devenu une véritable spirante. A la suite de ces deux évolutions indépendantes, ces deux sons ont fini par se confondre absolument si bien qu'ils ne se distinguent en rien dans les langues romanes. Il devenait dès lors indifférent de rendre ce son par *b* ou par *v*.

Les graphies *levens* (3^e s.), *debotus* (a. 252), *onoravit* (3^e s.), *Avana* (a. 259) permettent de faire remonter au moins jusqu'au 3^e siècle le passage de *b* à la spirante en Espagne. C'est précisément à cette époque que les exemples de ce fait commencent à abonder dans les autres provinces.

A l'époque chrétienne, les exemples se multiplient dans les inscriptions de l'Espagne. Il en est de même dans les manuscrits hispaniques du haut moyen âge, par exemple dans les lois visigothiques, les documents publiés dans l'*España Sagrada*, le lectionnaire de Tolède (1) etc.

B. *v* ET *b* INITIAUX OU POSTCONSONANTIQUES

b POUR *v*.

Minerbae 1279 Leçon suspecte, rejetée par Hübner.

albei 6085. Leçon traditionnelle, corrigée par Hübner mais peut-être à tort. Cf. App. Probi K. 198. 7 « *alveus non albeus* ».

Varbius 255. Peut-être *Varbius* représente-t-il l'étape intermédiaire entre le nom italique *Barbius* et le nom propre assez fréquent en Espagne *Varvius*. Il y aurait eu dissimilation, puis assimilation. Comparons à *Varvius* pour *Varbius* le sicilien *varva* = *barba*.

Carbilus 2787 } On ne trouve en Italie et en Gaule que *Carvi-*
Carbilus 2825 } *lius*.

L'inscription 2825 ne renfermant guère que des noms barbares, *Carbilus* est peut-être un nom indigène tiré du radical ibérique *carb-* qu'on trouve dans le nom de ville *Carbula*, dans *Carboniaca*, *Carbetana*, etc.

Corbelius 2740. Il n'est pas sûr que ce soit le même nom que *Corvilius*. Il y a un nom celte *Corbus* dont on tire de nombreux dérivés : *Corbilla*, *Corbilo*, *Corbeus* et même le nom de ville *Corbelium* en Gaule.

(1) Cf. *Anecdota maredsolanea*. I.

solberat IHC. 23 a (cf. suppl. p. 19) (a. 663).

Cette inscription se trouve dans un manuscrit bien postérieur.

CAABΩ 6259. β est simplement la transcription normale du *v* latin.

Balerio 2875. Leçon rejetée par Hübner bien qu'attestée par deux *descriptores*.

Baria 5912. Leçon douteuse. Est-ce *Varia* ?

Il existe une ville du nom de *Baria*, pas trop éloignée de Castulo, où cette inscription a été trouvée. On a en Gaule une localité du nom de *Bariacum*.

Bercius 1489. Leçon douteuse. On lit *Vercius* IX. 3252, *Virtia* VIII. 10884, *Vercina* IX. 1422, et ci et là *Verco*, *Ver-cillus*, *Vertia*, mais on a aussi *Bircius* X. 6710 et *Bercius* est conservé dans deux villages français : *Bercé* et *Berzat*.

Bocontius 6338 i. (= 5725). Les *Vocontii* sont une peuplade de la Narbonnaise. Dans cette région, aussi, on trouve ce nom avec *b* : *Boconius* XII. 1941.

Balienus 1619. Serait-ce un nom de la même famille que *Valianus* VIII. 995 ?

Baccei IHC. 123 (a. 642). Il s'agit évidemment des *Vaccaei* peuplade bien connue de l'Espagne centrale. On hésite de même entre *Bascones* et *Vascones* pour le nom d'une peuplade voisine.

Beatia IHC. 455 = *Vivatia*. Le nom apparaît souvent sous la forme *Beatia* dans les documents du 6^e et du 7^e siècle. Il en est sorti le nom moderne, *Baeza*.

Bolosea 881, 834, 440. Je ne crois pas que ce nom lusitanien ait rien de commun avec *Volusius* bien qu'on lise *Bolusius* XIV, 256.

bivit 5015 (= *vivit*). Inscription chrétienne. Cette forme abonde dans beaucoup de provinces. M. Brambach (Neugest. lat. Orth. p. 240) cite un texte de glossateur qui met en garde contre les confusions entre *vivere* et *bibere* : « bibo quoque propter discretionem a vita per *v*, a potu per *b* scribendum est. »

biator 5418. Leçon conjecturale.

Bokatus IHC. 397 (a. 691). Peut-être est-ce non pas *Vocatus* mais *Rogatus*.

v POUR b.

Alvanus 1026. « traditur errore Hispanis facili » dit Hübner qui corrige en *Albanus*.

Alvitus 563. Le nom le plus voisin que l'on trouve dans les indices du CIL, c'est *Albiccus* III, 519 qui se trouve assez souvent dans l'Illyricum. Il y a en Narbounaise, la tribu des *Albici*. *Alvitus* semble donc bien devoir être identifié avec *Albiccus*.

Arviter IHC. 385, 386. (dans une anthologie du 8^e siècle).

vis (= bis) IHC. 409 (a. 546).

Veronigorum 5714. On trouve les noms d'hommes *Vereus*, *Verotus* et la gens *Viromenicorum*, mais on est assez tenté de rapprocher les *Veronigi* des *Berones*, peuplade celtibère. L'hésitation entre *v* et *b* pourrait être attestée ici par une scolie de Perse. 5. 138. « Lingua gallica barones vel varones dicuntur servi militum. »

Varbius 255. Je n'ai pu trouver comme nom voisin
Varvius 3944, 4030 dans les autres provinces que *Barbius*. Il
3864, 4055 semble donc bien qu'ici l'on ait eu un *b*
changé en *v*.

Vabalus 2700. (Aux Asturies) Ce nom pourrait être le même que celui de la peuplade des *Bibali* en Galice (CIL II, p. 350).

Signalons enfin un certain nombre de noms indigènes assez obscurs où l'on semble hésiter à l'initiale entre *v* et *b* :

On a *v* dans :

Vaenica.
Vaelo, *Vailico*.
Vareilenses, *Vareilena*.
Vorus (cf. CIL. XII. 5686).
Vergium (orthog. de Pline).

Varo.

On a *b* dans :

Baenis.
Baelo, *Baela* (ville turdétaine).
Barca, *Barcino*.
Borensis, *Borus*.
Bergidum (orthog. de Ptolémée).
cf. celtiq. *berg*, *brig* (montagne).
Baro.

<i>Velluca</i> (Ptolem. VI. 55).	<i>Belluca</i> } sur les <i>rotuli</i> du
<i>Vellico, Velleia</i> .	<i>Bellia</i> } <i>Monte Testaccio</i> .
<i>Vedais</i> (BAH. 26. p. 61) Nom ibère.	<i>Bedaius</i> (divinité du Noricum).
<i>Veleia</i> } (Philipps Sitzungs- <i>Verarium</i> } ber. Akad. Wien. 70, p. 733).	<i>Belia, Belli.</i> <i>Berarium.</i>
<i>Velgana</i> .	<i>Belcilesis</i> .
<i>Vacisi, Vaccaci, Vaccus</i> .	<i>Bacasis</i> (ville d'Espagne), <i>Bac-</i> <i>cei</i> , etc.

Quand on a sous les yeux cette longue liste d'exemples, on fait immédiatement un rapprochement avec l'espagnol moderne et l'on se demande si la confusion entre *b* et *v*, qui est un trait si marquant des dialectes de l'Espagne, ne remonterait pas au latin vulgaire de cette province.

Cette opinion ne me paraît pas pouvoir résister à un examen attentif des exemples recueillis dans les inscriptions. En effet, ceux-ci se subdivisent en plusieurs catégories.

On a d'abord des cas très douteux qui ne peuvent entrer en ligne de compte. Tels sont CAABΩ, simple graphie approximative, *Minerbae*, *Alvanus*, *biator*, leçons des plus suspectes, *Vabalus* et *Veronigorum* dont les rapports avec *Bibalus* et *Berones* sont fort hypothétiques.

Ensuite, on trouve une série de noms propres tirés des idiomes indigènes. Or l'importance de ces exemples est très discutable. Il faut noter, en effet, que :

1° dans la majorité des cas, l'identification des noms en *b* et de ceux en *v* est problématique.

2° le *v* et le *b* de ces formes latinisées correspondent souvent à d'autres sons indigènes qu'on rendait approximativement tantôt d'une manière, tantôt de l'autre. C'est ainsi que sur les monnaies ibériques, on trouve *oclihqš*

= *Velienses* et que d'après l'interprétation de divers auteurs, *oaqitz* désignerait les *Vaccaei* ou *Baccaci*, *eoatia*, celle de *Vivatia* ou *Beatia*.

3° Les auteurs latins dépendent souvent de géographes grecs qui rendaient fréquemment le *w* et le *v* par β (cf. $\text{B}\acute{\alpha}\gamma\alpha$ pour *Vaga* de Numidie dans Plutarque). Il a pu se faire ainsi que des formes en *b* se soient introduites en latin.

4° Ces variations en *b* et *v* dans les noms propres se rencontrent un peu partout. Elles sont fréquentes en Gaule (Holder. *Alt. Spr.* I. p. 521). Il y en a aussi en Italie et en Illyrie. (On hésitait notamment entre *Vardaci* et *Bardaci* pour une peuplade illyrienne.)

En troisième lieu on rencontre, il est vrai, *b* pour *v* dans des mots latins, mais précisément dans des vocables qui offrent cette même particularité dans d'autres provinces :

albeius était répandu dans le latin vulgaire puisqu'on lit dans l'App. Probi : « *alveus non albeus* » Il a persisté dans certains dialectes italiens sous les formes : *albio*, *arbi*.

solbere se rencontre en divers endroits (CIL. V. 1597, 1598, 8254) (1).

Balerius se lit dans CIL. V. 1714 et fréquemment dans les CIL. IX, X, XIV.

Barius et *Bercius* se retrouvent dans des noms de villages français (voyez ci-dessous).

bivere est d'une fréquence extraordinaire dans les inscriptions et les manuscrits.

Si, malgré toutes les chances contraires, *Bokátus* et *biator* sont de bonnes leçons, on peut aussi rapprocher le premier du verbe sarde *bogare* (2), le second du toscan *biente*.

(1) La forme espagnole est d'ailleurs des plus récentes.

(2) *logare* remonte à *vocare* (= *vacare*) qui s'est conservé dans l'espä-

On trouve enfin *Varvius*, *Varbius* qui ont ceci de particulier qu'ils contiennent deux syllabes de suite commençant par *b*, ce qui était, d'ailleurs, aussi le cas pour *bivit*, *Vabalus*, *Beatia*, cités ci-dessus. Or, on constate que c'est surtout dans ces conditions que les exemples de *b* pour *v* initial se rencontrent dans les autres provinces.

En somme, il n'y a guère que les exemples *Alviti*us, *arviter* qui semblent spéciaux à l'Espagne, mais ils constituent un cas particulier dont je parlerai plus loin.

Il est donc bien évident que le bêtacisme des inscriptions hispaniques ne dénote nullement un trait caractéristique de la langue de cette région. Au contraire, il suffit de parcourir les *indices* du CIL pour s'assurer qu'en dehors de la Gaule (1), il n'y a pas de province où *b* pour *v* soit aussi peu répandu qu'en Espagne. On n'a donc aucune raison de faire remonter la confusion entre *b* et *v* du castillan récent jusqu'au latin vulgaire. On le peut d'autant moins, d'ailleurs, que les textes du haut moyen-âge en latin hispaniolisé ne renferment pas d'exemples de *b* initial pour *v* (Monaci. *Testi bassolatini*, p. 5 sqq.) et que M. Cuervo (Rev. Hispan. II. p. 5. sqq.) a démontré avec beaucoup de probabilité que dans le castillan du moyen-âge *b* et *v* étaient encore distincts.

Mais que penser de ces échanges entre *b* et *v* initiaux qui apparaissent si souvent dans les inscriptions vulgaires de la plupart des provinces au bas-empire ? La grande difficulté à laquelle on se heurte quand on veut expliquer

gnol : *hucco* = *vocus* pour *vacuus*. Evidemment ce n'est pas le même verbe que *vocare* (appeler) mais au point de vue phonétique, ils se confondaient.

(1) Le bêtacisme semble avoir été étranger à la Gaule. Dans les inscriptions, *b* pour *v* initial est très rare (Pirson p. 62) et on ne le rencontre ni dans Fredegar (O. Haag. Latein. Fredeg. p. 31) ni dans Grégoire de Tours.

les faits des inscriptions, c'est que dans les langues romanes, *b* et *v* initiaux sont restés bien distincts et n'ont été échangés qu'exceptionnellement. La plupart des auteurs ont négligé cette dernière circonstance et ont admis que *v* et *b* se confondirent en latin aussi bien à l'initiale qu'entre voyelles. Evidemment la situation qu'on constate dans les langues romanes donne à cette hypothèse un démenti absolu.

La question a été traitée dernièrement par M. Parodi (*b e v nel latino volgare. Rom. 1898. p. 170 sqq.*) dans un article très documenté, plein de matériaux utiles mais dont la conclusion ne me paraît pas satisfaisante, il admet l'existence dans le latin vulgaire d'une loi de sandhi, en vertu de laquelle on aurait eu à l'initiale *b* après une finale consonantique, *v* après un mot terminé en voyelle. Le besoin d'unifier et l'influence de la langue écrite auraient fait rétablir le *v* et le *b* dans leur situation primitive, sauf en quelques exceptions sporadiques. Cette hypothèse a, selon moi, le défaut d'étendre cette situation théorique indistinctement à tout le latin vulgaire, alors que l'Espagne et la Gaule n'ont presque pas d'exemples de *b* pour *v* et que l'Italie en offre beaucoup. Elle ne tient pas non plus un compte suffisant du nombre restreint de *b* pour *v* en roman, ce qui est en désaccord avec l'extension de ce phénomène sur toute l'étendue du latin vulgaire. L'influence de la langue officielle n'aurait certes pas suffi à rétablir la situation primitive si profondément et si généralement altérée. La théorie s'accorde d'ailleurs difficilement avec le maintien de la plupart des *v* après *l*, *r* dans l'intérieur du mot ; ne semble-t-il pas probable, en effet, que si la finale avait exercé une telle influence sur les *v* initiaux suivants, les *v* après consonne à l'intérieur du

mot, eussent *a fortiori* passé à *b* et se fussent maintenus comme tels puisque dans cette position, il n'y aurait pas eu d'alternance entre *v* et *b* comme à l'initiale.

Enfin, cette explication néglige absolument une circonstance qui me paraît s'imposer à l'attention de quiconque cherche à se rendre compte du phénomène qui nous occupe. C'est que les quelques mots où la répartition du *v* et du *b* a été modifiée sur une portion assez étendue de la Romania, se prêtaient tous à l'assimilation et à la dissimilation. Tels sont *valvassore* (it. barbassore), *vervactum* (esp. *barbecho*, sarde : *barvattu*), *verbascum* (esp. *barbasco*), *verba* (fr. *verve*), *verbena* (prov. *berbena*, fr. *verveine*), *vervece* (sarde : *barveghe*, fr. *brebis*), *volvere* (a. port. *bolver*), *barba* (sicil. *varva*), *volvicare* (port. *em-borcar*) (1).

Et, dans le latin vulgaire aussi, tout tend à prouver que c'est dans les mêmes conditions que le *b* a supplanté le *v*. La graphie la plus commune dans les inscriptions, c'est *bivît* = *vivît*, qui est précisément une des seules dont aient parlé les grammairiens. Consentius (Schuchardt Vok. III, p. 68) cite un cas de bêtaïsme qui est justement *bobis* = *vobis*. L'étrange graphie *berber* (= *verber*) du *Carmen Arvale* CIL. I. 28 qui se lit dans un texte très ancien mais transcrit au 5^e siècle de notre ère apparaît d'autant plus clairement comme due à l'assimilation qu'il règne dans tout ce *carmen* une tendance très accusée à l'allitération (*salî sta, fu fere, marmor, advocapit conctos*).

Il me semble dès lors tout indiqué de faire de ces mots qui se prêtent aux processus assimilants et dissimilants, le centre et le point de départ de ce qu'on a appelé le bêtaïsme en latin. En effet, comme c'est dans ces vocables

(1) Cf. Meyer-Lübke I, § 416, ainsi que les formes recueillies par M. Parodi dans l'article cité.

que *b* pour *v* est le mieux et le plus généralement attesté dans les sources du latin vulgaire, et comme dans les langues romanes, ce phénomène n'a de régularité et d'extension que pour les mots de cette espèce, il paraît bien que seule la substitution du *b* au *v* due à l'assimilation et la dissimilation ait été un trait du latin vulgaire général de l'empire. Les formes épigraphiques et les quelques mots romans (en général sporadiques et d'une origine obscure) qui ne rentrent pas dans cette catégorie peuvent s'expliquer aisément par une extension occasionnelle du phénomène dans la prononciation de certains individus. Comme on disait *bivit* pour *bibit*, on en vint assez naturellement à dire *bovis* pour *vobis*, *bivit* pour *vivit*, ce qui, avons-nous vu, est confirmé par les sources. On en arriva ainsi instinctivement à la sensation d'un balancement phonétique en vertu duquel *b* convenait à l'initiale, *v* à la médiale.

C'est ainsi que *b* pour *v* aura été accidentellement étendu à l'initiale de certains mots qui ne se prêtaient pas à la dissimilation. Comme les langues romanes ne portent guère de traces de ce *processus*, sauf en romagnol et dans quelques dialectes roumains, il faut croire que cette tendance ne se développa guère dans l'idiome populaire. Elle a existé sans doute dans quelques parties de l'Italie ou dans le parler de certains individus, par exemple, de demi-savants qui réagissaient contre l'usage de prononcer *v* pour *b* intervocalique. Il a pu y avoir ici une affaire de mode, quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé pour *a* au lieu d'*au* (I, § 16. 1).

Souvent aussi, je le crois, le bêtacisme n'exista que dans l'orthographe. Les graveurs sachant qu'il fallait fréquemment écrire *b* pour ce qu'on prononçait *v* à l'intérieur des

mots, auront poussé le zèle jusqu'à écrire *b* même à l'initiale. Le *b* avait en quelque sorte dans leur esprit deux valeurs : *b* et *v*. Cela est confirmé par le fait que souvent les inscriptions où *b* et *v* sont échangés à initiale sont aussi celles où *b* pour *v* médial est le plus fréquent, alors que phonétiquement ces deux phénomènes n'ont évidemment rien de commun. J'ai pu constater cette circonstance dans les textes de l'Espagne. Dans l'inscription 5015 où se trouve *bivit*, on lit aussi *abia*. L'inscription 409 contient *vis* pour *bis*, mais aussi *noba*, *ornabit* ; *arviter* se lit dans 585, 586, où se rencontrent aussi : *fabilla*, *s(a)eba*, *redibibus*, *deboret*, *-abit* pour *-avit*. De cette manière bien plus aisément que dans l'hypothèse de M. Parodi, on peut expliquer comment le bétacisme a laissé si peu de traces en roman, alors qu'il infeste tous les textes du moyen latin, car on le considère comme un phénomène anormal restreint à une catégorie de mots très spéciale et peu étendue, phénomène dont l'apparition en dehors de ces limites, quand elle n'est pas une simple question d'orthographe, n'a pu être que le résultat d'une extension accidentelle et passagère. Il se fait par une curieuse coïncidence que cette situation qui aurait existé dans le latin vulgaire est précisément la même que celle que M. Cuervo a trouvée dans l'espagnol du moyen-âge (Rev. hisp. II, 5 sqq.). D'après ce philologue, le *b* et le *v* étaient encore phonétiquement distincts et avaient la même distribution qu'en latin, sauf dans quelques mots où l'on constate justement que le *v* a fait place au *b* par dissimilation ou assimilation. C'est ainsi que sur le modèle de *bever*, *bovo*, *bavo*, etc., on a formé *bivar*, *bivir*, *boveda*, *bivora*, pour *vivar*, *vivir*, etc. On constate de même une certaine tendance à étendre de plus en plus le *b* à l'initiale même là

où le mot ne contenait pas de *v* médial, par le même instinct qui de *bivit* pour *bibit*, fit créer *bivit* pour *vivit* et de là *betranus* V. 1609, *bictoria* VIII. 902, *botum* V. 6262, etc. C'est bien là, en effet, la meilleure explication de *barrer*, *berça*, *berruga*, *bispera*, *boz*, *bossa*, qui sont toujours orthographiés avec *b* au moyen-âge, même chez le phonétiste Nebrija.

Cette coïncidence entre ces deux états de choses mérite d'attirer l'attention, car il est possible qu'il y ait un lien entre eux et, en tous cas, les faits de l'espagnol médiéval montrent que la situation que nous avons admise, par hypothèse, pour le latin vulgaire, s'est, en fait, déjà présentée dans certaines périodes de l'histoire des langues.

Remarquons que dans cette question, l'accord entre l'espagnol du moyen-âge et des inscriptions latines de ce pays en particulier est vraiment remarquable. Il va jusque dans les détails. C'est, en effet, une caractéristique de l'espagnol du moyen-âge vis-à-vis des autres langues romanes de rendre par *v*, non seulement le *b* latin intervocalique mais aussi le *b* qui suit *l* et *r*. On a par exemple : *yerva* = *herba*, *olvido* = *olbitum* pour *oblitum*, *alva* = *alba*, *escarvar* = *scarbare* pour germ. *schrapen*, etc.

Or, c'est précisément en Espagne que nous trouvons le plus d'exemples de *v* pour *b* après *r* et *l*. Nous avons deux fois *arviter* dans les Asturies, nous lisons à une époque plus ancienne *Alvitius* qui doit être *Albitius* sans parler de *Alvanus*, graphie suspecte et de *Varvius* pour *Varbius*, *Barbius*. Dans les autres provinces *rv*, *lv* pour *rb*, *lb* sont presque inconnus. On trouve bien plus souvent *lb*, *rb* pour *lv*, *rv*. Ne semble-t-il donc pas que ce soit dès le latin vulgaire que *b* devint spirant en Espagne après *l* et *r*, en même temps sans doute qu'entre voyelles ?

§ 4. Les groupes *tī* et *cī*.1. *tī* POUR *cī*.

- Albutius* 2509. (Leçon douteuse). — On ne connaît qu'*Albucius* et ses dérivés — On hésite de même entre *Abutius* et *Abucius*, *Minutius* et *Minucius*. (Bréal. Mém. Soc. Ling. VII, p. 152).
- Mutia* 3043. (Leç. douteuse). Il y eut toujours en latin hésitation entre *Mutius* et *Mucius*. Corssen (Aussp. lat. II, p. 153. 4), rapporte l'un à *mutus*, l'autre à *mucus*. Il y a aussi un nom celtique *Mutius* dérivé de *muto-* (voix).
- Alvitius* 563. On ne trouve que le nom *Albicius*, assez fréquent dans CIL. III. Les *Albici* sont aussi une peuplade de la Narbonnaise.
- [*St*]lattia 2307. Hübner a peut-être tort de conjecturer *Stlattia* = *Stlaccia* car le nom *Lattia* qu'on lit sur l'inscription a existé (Cocchia. Rev. filol. ed. istruz. classic. XII. 151 sqq.)
- Portianus* 2350. (Leçon douteuse).
- Portius* 2033 (Mauvais apographe). 3226 (un seul *descriptor*). Aurait-on intentionnellement cherché à dissimuler le rapport entre *Porcius* et *porcus* ?
- Actius* 3843, 871, est, je crois, différent d'*Accius*. On trouve encore ce nom dans CIL. V. 1054. Il faut aussi le rapprocher des noms bien connus : *Acte*, *Actus* dont on a des exemples en Espagne 1996, 3771, 3774, 6023.

2. *cī* POUR *tī*.

- Brucius* 4970. ⁹⁰ Il me paraît que ce nom doit être identifié non avec *Bruitius* mais avec le nom celtique : *Brucius* VII, 180 qui apparaît dans le nom de lieu assez commun *Bruciacum*. En Espagne, on trouve aussi le nom indigène : *Broccus*, *Broccina*.
- Cusuccia* 1235. Serait-ce le nom italien *Cossutia* ? J'en doute fort. Peut-être est-ce un nom barbare. Cf. *Cossouquum* 2847. On peut aussi y comparer *Cosacianus* V. 7343.

Breccius 1730. Ce nom est d'origine obscure. On le retrouve sans doute dans le nom de lieu *Brecciacum*, cité par M. Holder.

Cancies 513.

Cancio 2739. — Il existe un nom très fréquent *Cantius* qui a de nombreux dérivés. Toutefois *Cancius* a aussi existé. On a le diminutif *Canciola* et le nom de lieu *Canciacum* en France. En Espagne, on a aussi *Canceilus* 772, 5713.

Viriacius 601 (à Emerita) paraît apparenté à *Viriatius*, 684, 791, 2435, 2970, 5246, 5586, nom d'un célèbre général lusitanien. Cependant ce nom est peut-être formé du suffixe celtique *-acius* qu'on trouve dans *Ambacius*, *Veracius*, *Boduacius*, *Togiarius*. — Le simple *Virius* est fréquent en Espagne.

Ponceia 620. Ce nom lusitanien, analogue à ceux en *ea* pour *ia* dont j'ai parlé I § 5. B., semble bien être une forme altérée de *Pontius*. Notons, en effet, qu'on trouve *Poncicus* XII, 5853, 2713.

Teccius 4970, 508.

Tici BAH. 28 p. 350. (Setina Epaphroditus Tici serva). Il est vraisemblable que *Tici* est ici pour *Tettius*, car on trouve sur un vase de Carthagène (6257.71) le nom *Epaphroditus Tettius* qui semble bien désigner le même individu. On doit aussi comparer *Teccius*, *Ticius* à *Tecinius* V. 2210, *Ticidius* X, 4636. On lit aussi parfois *Ticciena*.

Lancius 573 (à Emerita). — Ce nom est rare, dit Hübner, mais défendable en Espagne où l'on trouve une ville du nom de *Lancia* (Asturies). Le mot *lancea* est d'origine hispanique. Le radical *lanc-* est fréquent dans les noms propres de l'Espagne. D'ailleurs, dans d'autres provinces on trouve aussi *Lancidius*. L'identification de *Lancius* au nom rare *Lantius* est donc plus que douteuse.

Terciae XV. 4376, (a. 179). — *Tercius* est aussi le plus ancien exemple de *ci* pour *ti* qu'on ait recueilli en Gaule CIL XII. 5347.

Marciae XV. 4431.

Suivent quelques leçons très suspectes, en général, rejetées par Hübner et que je donne à titre documentaire :

Porcione 1174 (2^d siècle). Leçon traditionnelle.

Gracianus 3216. id.

Nepociana 4242.

Terencius 318, 2843.

Vinitiana 494.

tribunitia 6206. (a. 98). Leçon traditionnelle, 1282. Leçon à rejeter.

Minutius 4391. Leçon à rejeter.

provintia 4269, 1193. Leçon sans valeur.

Sulpitia 2356, 3701. Leçon fort douteuses.

Nitias 2308. Leçon traditionnelle mal appuyée.

A l'époque chrétienne, les confusions se multiplient à partir du 7^e siècle).

gracia } IHC, 413 (6^e s.). (Anthologie du 8^e s.).
precium }

tercia } IHC, 362. (7^e s.). (Anth. du 8^e s.), 354 (8^e siècle).
marcias }

pociunda ib. 108. (6^e ou 7^e s.).

gsi POUR *ci*.

judigsium IHC. 108 (6^e, 7^e s.).

z POUR *ti*.

Belazani IHC. 284 : *Belatia*, ib. 513 (Inscr. très récentes).

si POUR *ti*.

Seksi 6259.23. Ce pourrait être le génitif de *Sextius*, mais cette leçon est plus que suspecte.

Marsianesses XV. 2612 (3^e s.) dérivé de *Marsianus* pour *Martianus* (BAH. 34 p. 493) cf. *marsas* VIII, 9751, *Marsalis* VIII, 9942. M. Ihm ALLG. X. 506 regarde, il est vrai, *Marsianus* comme un dérivé de *Marsus* mais cette opinion est insoutenable pour *marsas*, *marsalis* et aussi, je le crois, pour *Marsianesses*.

Segossoquum 5790. Il semble bien que cet ethnique ait d'étroits

rapports avec le nom de ville *Segontia* et le nom d'homme *Segontius* 818, 2946, 2949, 2956, 5808.

Cette liste d'exemples est longue. Mais, comme dans le paragraphe précédent, la valeur probante du matériel est fort infirmée par un examen un peu attentif. Comme on a pu le voir par les commentaires dont j'ai accompagné ces graphies, on a, somme toute, bien peu d'exemples sûrs. La plupart sont des leçons rejetées par Hübner et avec raison, car les auteurs de recueils d'inscriptions du seizième au dix-huitième siècle n'avaient pas notre souci de l'exactitude et les groupes *ci* et *ti* s'échangeaient d'autant plus facilement qu'ils se prononçaient de la même même façon dans le latin articulé à la moderne et que le *r* mal dessiné, se distinguait difficilement du *c*. Il est arrivé souvent que là où les recueils donnaient unanimement *ti*, Hübner, ayant retrouvé la pierre, a pu lire clairement *ci*. C'est le cas notamment pour l'inscription 2295 où on lit *solacium* bien que la tradition établisse *solatium*. Aussi, même quand Hübner accepte la leçon fautive, doit-on encore être défiant, car, en général, il trouve ces leçons dans de mauvaises copies dont les originaux ont disparu.

On peut d'ailleurs se demander ce que prouve l'échange de *ci* et *ti* dans les inscriptions latines. M. Mohl (Chron. p. 294. sqq.) pense qu'un tel fait ne peut s'expliquer qu'en supposant que *tī* et *cī* se sont assiblés en *ts* ou en *tš*. Cela ne me paraît pas justifié. En effet, dans la plupart des langues romanes, les succédané des *tī* et de *cī* sont encore distincts aujourd'hui. L'évolution de ces deux groupes a été bien séparée et tout indique que *cī* a été assiblé assez longtemps après *tī*. Les témoignages de l'époque latine nous mènent à une conclusion semblable. Aucun gram-

mairien ne parle de l'assibilation de *ci* et les inscriptions ne présentent jamais *s* pour *ci* (1) ; tandis que pour *ti*, on a de très anciens témoignages de grammairiens et d'assez nombreuses formes épigraphiques telles que *Terensus* VIII. 9927, *Marsas* VIII. 9751, *Marsalis* VIII. 9942.

Il me semble que l'on pourrait assez facilement expliquer comment *ci* et *ti* ont pu se confondre à un moment donné chez certains individus sans que ce fait ait laissé de traces notables dans les idiomes romans.

En effet, *ti* s'était assibilé de très bonne heure puisqu'on a déjà des preuves certaines de ce *processus* au 2^d siècle et que les grammairiens regardent la prononciation *tsy* comme courante et même comme recommandable (Seelmann p. 520). Or, si les gens cultivés finirent par accepter pleinement la sifflante, on peut dire *a priori* que ce ne fut pas sans quelque résistance. Il y eut évidemment une période de transition où, en certaines régions, le peuple disait toujours *tsy* tandis que les gens à moitié instruits s'efforçaient d'articuler *ty* comme les gens bien élevés. Ce *ty* ne leur étant pas familier, il serait assez naturel qu'ils l'aient mal prononcé.

Comme, d'autre part, la gutturale du groupe *ci* se rapprochant toujours du palais dur, n'était plus très éloignée de l'articulation du *t*, on comprend que ces gens aient confondu ce *ty* avec le groupe *ky* qui faisait partie de leur phonétique habituelle (2). Or les lapicides appartenant le

(1) *felissiosa*, cité par M. Seelmann est une leçon aujourd'hui rejetée.

(2) En admettant le passage de *-itia* à *-icia*, ce qu'aurait pu faciliter une confusion entre *-itia* et le suffixe *-icius*, *-icia*, *-icius*, on rendrait aussi aisément compte du français *-ece* (et non *-oise*) dans *percece*, *richece*, etc. Ainsi expliquerait-on aussi l'espagnol *-eza* au lieu d'*-eça*.

— La transcription *Αρονκίανου* dans une inscription de l'an 131 (Lindsay p. 88) ne peut aussi trouver de bonne explication que si on admet qu'on ait réellement prononcé *Arunkyanu*.

plus souvent à cette classe de demi-lettrés : rien d'étonnant à ce qu'ils aient parfois échangé les graphies *ti* et *ci*. Une leçon malheureusement trop peu sûre de l'inscription VIII. 1589 : [DEPO]SIKIO, trouvée en Afrique, tend à prouver que l'on affectait réellement de prononcer *ky* au lieu de la sifflante *ts*, qui était, on ne peut en douter, la prononciation du *tj* dans le latin d'Afrique de cette époque, car c'est précisément dans cette province qu'on lit les trois exemples d'*s* pour *tj* cités ci-dessus.

Ainsi s'explique aussi très bien que l'on ait plus souvent dans les inscriptions *ci* pour *ti* que le cas inverse (Seelmann. p. 525, Schuchardt, Vok. I. 154).

Ainsi s'explique enfin que la transformation accidentelle de *tj* en *cj* soit attestée par divers mots romans, notamment par le nom de plusieurs villages français : *Gressey* qui remonte à *Graciacum* pour *Gratiacum*, et par le mot *chevece* issu de *capicium* pour *capitium* (Schwan, Altfr. Gram. § 197).

Tous les exemples quelque peu spécieux de *ci* pour *ti* en Espagne se trouvent en Bétique, c'est-à-dire dans une province voisine de l'Afrique, où l'on trouve l'exemple *Marsianesses* tout à fait analogue à ceux récoltés dans cette dernière province ; si bien que l'on a toutes raisons de croire que les deux régions s'accordaient intimement en ce qui concerne le traitement de *cj* et de *tj*. La forme *Tercia* que nous y avons recueillie s'explique donc comme les exemples africains : *deposikio* et *definicio* (Rev. archéol. X. 518 a. 222). Comme le nom propre *Tertius* est précisément d'une fréquence absolument inaccoutumée en Afrique, il n'est pas impossible même que le nom *Tercia* eut désigné une personne d'origine africaine.

Remarquons d'ailleurs que, même sans ces circon-

stances spéciales au latin de l'époque impériale, la confusion entre les groupes *cĭ* et *tĭ*, avait bien des chances de se produire occasionnellement. En effet, c'est là un vice de prononciation qui se rencontre chez beaucoup d'individus et dans de nombreux parlers locaux de régions bien diverses. Par exemple, quand les gens de la Normandie et du Morvan prononcent *amitié*, *pitié*, *tiens*, on croit entendre *amikié*, *pikié*, *kiens* (Meyer-Lübke I § 509).

M. Schuchardt (Vok. I. 59) cite des formes analogues dans de nombreux idiomes (1).

Notons enfin que cette confusion entre *cĭ* et *tĭ*, rendue si aisée par des raisons générales, a été favorisée bien des fois, par des circonstances particulières. Ce sont par exemple les méprises entre suffixes et radicaux de forme et de sens voisins. Un cas bien connu de cette espèce, c'est la transformation de *Bonifatius* (bonum fatum) en *Bonifucius* (bonum facere). On trouve aussi dans certaines inscriptions *solatium*, évidemment par analogie à *solatus*, *solatio*. A côté des noms propres en *-acius*, *-eciūs*, *-iciūs*, *-uciūs*, existait une série de gentilices en *-atius*, *-ctius*, *-utius*, tirés des participes en *-atus*, *-itus*, *-utus*. Les formes hispaniques *Albutius*, *Mutius*, *Alvitiūs*, *Vinitiana*, etc., sont, sans doute, dues à des hésitations de cette nature. M. Bréal (Mém. Soc. Ling. VII. p. 152) signale de même les variantes *Abutius* et *Abucius*, *Minutius* et *Minucius*.

[*St*]lattia pour *Stlaccia*, *Teccius* pour *Tettius* appartiennent à la série de noms en *t* ou *c* redoublé devant *i* dont l'orthographe fut toujours hésitante. On trouve aussi bien *Attius* qu'*Accius*, *Stattius* que *Staccius*, etc. (cf. Cocchia Rev. di filol. ed istruz. class. XIII. p. 155).

(1) M. Mohl chron. p. 299 mentionne qu'en serbe *gy* et *dy* se prononcent de même.

Il résulte de ces diverses considérations, que l'hésitation orthographique entre *t̃i* et *c̃i* ne prouve nullement l'assibilation de ces deux phonèmes.

Celle-ci ne peut être établie sûrement que par l'emploi à une époque ancienne d'une sifflante pour rendre le son que l'on écrit normalement *ti* ou *ci*.

Le plus ancien exemple certain de cette sorte que nous ayons en Espagne est *Marsianesses* = *Martianenses* sur une étiquette du 5^e siècle. *Segossoquum* est peut-être plus ancien, mais il est obscur sous tous les rapports.

Pour *c̃i*, on n'a pas d'exemples avant le 6^e siècle époque où l'on trouve l'intéressante graphie *judigsium* qui constitue un témoignage précieux et presque unique en son genre.

La distance qui sépare *Marsianesses* de *judigsium* est tout à fait en rapport avec la chronologie de l'assibilation telle qu'on peut la déduire de l'examen des langues romanes et de l'espagnol en particulier. En effet, si aujourd'hui les succédanés de *t̃i* et *c̃i* se confondent dans la sifflante que les Espagnols rendent par *z* et par *c*, il semble qu'il n'en était pas encore ainsi au moyen-âge. M. Cuervo (*Antigua ortog. y. pron. castel. Rev. hisp. II. 5. sqq.*) croit pouvoir établir des règles fixes quant à la répartition de *ç* (phonème sourd) et de *z* (sifflante sonore) dans les œuvres de Nebrija et dans les textes exécutés par les scribes de la chancellerie d'Alphonse le Sage. Or, sauf quelques exceptions (suffixes *-eza*, *-azon* et quelques mots isolés), *t̃i* intervocalique serait toujours rendu par la sifflante sourde, tandis que *c̃i* dans cette position aboutirait régulièrement à une sonore.

Ce traitement est étrange puisqu'il est contraire à ce qui se passe dans les autres langues romanes et se trouve notamment être à l'opposé de ce qui s'est passé en fran-

çais où *ci* aboutit à une sourde et *ti* toujours à une sifflante sonore mouillée. Cependant si *ci* ne s'est assibilé que longtemps après *ti*, comme les inscriptions tendent à le prouver, tout peut s'expliquer. En effet, au moment où les sourdes intervocaliques devinrent sonores *ti* était déjà devenu une *affricata* dentale : *ts* ou *tsi*, et n'a pas été atteint par une loi ne concernant que les consonnes simples. *ci* au contraire, n'étant pas encore assibilé à ce moment et se trouvant encore au stade d'une explosive mouillée, est devenu normalement sonore et la sifflante qui s'en est dégagée ensuite a dû naturellement être sonore. Si en Gaule on a le phénomène inverse, c'est parce que, comme nous l'avons vu ci-dessus, les explosives et les spirantes intervocaliques y devinrent sonores plus tard qu'en Espagne : *ci* était alors déjà devenu l'affricata *ts*. Au contraire la sifflante issue de *ti* n'a pu résister à la loi générale parce qu'elle avait été réduite à *sy* depuis une époque ancienne, comme le prouvent de nombreuses formes épigraphiques. (Pirson. p. 71).

§ 5. Assibilation de c devant e et i.

quinigia IIC 31 (a. 662) = Κουινίγια.

quiricus IIC 85 = Κυρικύος.

S'il fallait en croire M. Mohl (Lexiq. Lat. Vulg. p. 87), la transcription du κ grec par *qu* dans ces mots serait un indice de l'assibilation du *c* latin devant *e*, *i*. Le *c* assibilé ne pouvait plus servir à transcrire le κ . On recourait donc au *q*. Mais je remarque que dans ces deux mots et dans tous ceux que cite M. Mohl (*iustquamus*, *quirillus*, *quirenarice*, *Coquitus*, *qunes*) le κ est devant *o*. Dès lors, il est certain que *qui* est simplement une façon de rendre le grec $\kappa\upsilon$. On sait qu'inversément on rendait en grec le *qui* latin par $\kappa\upsilon$, $\kappa\upsilon\iota$ (1). D'après M. Birt (Rhein Mus. 52. Ergänz-

(1) M. Lindsay p. 29, dit que l' υ s'énonçait *ui* en latin. On comprendrait

zungsheft. p. 176) *ui* serait une graphie fréquente à la basse époque pour rendre le son *u*. *qui* et *cy* étaient regardés comme si parfaitement équivalents que l'on trouve parfois *cy* pour *qui* latin (*Cyrinali*, *Tarcynius*, *Cyrinus*).

Circienses 954, 1471, 1479, 5354, 5523.

Cette graphie se rencontre assez souvent dans les inscriptions de tout l'empire, p. ex. dans CIL. I. 206, 64 à la fin de la république. Le suffixe *-iensis* s'est ici simplement substitué à *-ensis*, comme cela s'est produit souvent en latin vulgaire. C'est à tort donc que certains philologues ont vu dans cet *i* l'indice que le *c* était affecté d'un *Nachschiag* palatal (Cf. Schuchardt. Vok. I, p. 151).

Sciprianus IHC. 108 (7^e ou 8^e s.)

Cette graphie apparaît sur la même pierre que *judigsium*. Jamais un graveur n'eût été porté à préposer un *s* devant le *c* si celui-ci avait encore prononcé comme *k*. Si l'explosive avait fait place à une sifflante, au contraire, il était fort naturel qu'un graveur inattentif ait écrit l'*s* qu'il entendait dans la prononciation. La graphie pourrait même être intentionnelle : *sc* a pu être un premier essai de représentation du son sifflant, issu de l'explosive palatale, car nous retrouvons précisément ce même son rendu par *sc* dans un des plus anciens témoignages de l'assibilation en Gaule, dans la graphie MAVRI∞CIVS que M. Deloche (Rapp. Acad. insc. bel. lett. 1882) a lu sur un vase mérovingien de l'an 584.

scincerre IHC. 262 est une graphie tout à fait analogue à la précédente, mais moins intéressante parce qu'elle n'est pas datée.

mence IHC. 328 (a. 660) est un épel inverse d'autant plus curieux qu'on peut en quelque sorte deviner pourquoi le lapicide a commis la faute. Le groupe *ns* s'étant réduit dans le latin parlé à *s*, la prononciation *ns* ne pouvait exister qu'artificiellement, sous l'influence de l'orthographe. Il est tout à fait admissible qu'elle ait existé dans le latin des écoles au 7^e siècle. Dans ce cas, il devait arriver aisément qu'on confondît ce groupe insolite avec celui qui en était le plus proche dans la langue vivante : *nc* + *e*, *i*. Cela était d'autant plus naturel qu'entre *n* et *s* se glisse souvent un *t*

alors aisément *qui* pour *vu*. La prononciation *ui* pour rendre le son *ü* étranger à une langue, n'est pas plus extraordinaire que l'osque *yu* (= *u*) et l'anglais *iu* dans *music*.

dans la prononciation (1). *ns* et *nc* en venaient ainsi à se confondre absolument.

Obolconenge (= *Obulconensem*) IHC. 376 (6^e s.).

Si cette graphie n'est pas un simple lapsus, on pourrait l'expliquer comme il suit.

Les mots : *ungere*, *singillum*, *gengiva*, etc. deviennent en espagnol : *uncir*, *sencilla*, *encia*, etc. (cf. Gorra p. 60). Or ce phénomène d'assourdissement doit être ancien puisqu'il a précédé nécessairement la transformation de *g + e, i* en *y* (Cf. Mohl. Chron. p. 310). Ce qu'on écrivait *ng*, se prononçait donc souvent *nts* dans le latin hispanique de cette époque. Dès lors *ng* pourrait être un simple épel inverse qui aurait autant de raison d'être que *mence*, et qui établirait pour le 6^e siècle déjà l'assibilation de la gutturale devant *e, i*.

Quant aux cinq formes : *sussitabit* IHC. 95 (6^e s.), *vixcit* 839, *escimius* 2304, *Fesenia* 1426, *Prixsilla* IHC. 389, je crois devoir les rejeter en tant que preuves de l'assibilation de *c + e, i*.

vixcit semble n'être qu'une maladresse de lapicide. Les graveurs ont toujours été embarrassés par le son double de l'*x*. Ils étaient toujours tentés de tomber dans la redondance et la décomposition. On rencontre à chaque instant : *xs*, *cx*, *xx*, *es* au lieu d'un simple *x*. *Fesenia* est une leçon tout à fait douteuse.

D'ailleurs ces cinq formes ont ceci de commun qu'elles rendent *x* par *sc* ou réciproquement *sc* par *x*. Or il est probable que ce phénomène était distinct de l'assibilation du *c + e, i*. A une époque où les cas de sifflantes pour *e + e, i* manquent absolument, on constate déjà *ss* pour *sc*. M. Schuchardt I, p. 145 cite une longue liste de ces exemples dont plus d'un, il est vrai, est sujet à caution : *sesentis*, *crexes*, *requiesit*, *xirpus*, *scitam*, *esce*, *Roscia* (= *Ros-sia*) (2). Il s'agit simplement d'une métathèse entre *ks* et *sk*, comme il est certain qu'il s'en est produit souvent en latin vulgaire. C'est

(1) C'est ainsi, par exemple qu'en vieux français, l'*s* du nominatif devient *z* (c'est-à-dire *ts*) quand le mot se termine par *n*.

— C'est à cette raison aussi, je suppose, qu'on doit la graphie hispanique *Ilduarecentse* IHC. 231.

(2) M. G. Paris dans Rapp. Acad. Insc. bel. lett. p. 83 admet un traitement spécial pour *sc + e, i* tout en révoquant en doute plusieurs exemples de M. Schuchardt que j'ai omis ici.

ainsi que *axilla* devint *ascella* (Lindsay, p 102), 3369, et que *Priscilla* en est venu à s'orthographier *Prixsilla* dans une inscription espagnole. Le développement du groupe *sc* en roman trahit de fréquentes métathèses. En français *sc* devient régulièrement *cs* devant *o*, *u* et souvent devant *e*, *i* (Cf. Wallensköld dans *Mélang. Phil. Rom.* offerts à K. Wahlund. 1896) (1). En espagnol, la métathèse n'est pas constante, puisque *sc* aboutit généralement à *ts*, mais elle existe sporadiquement. L'ancien espag. *dejenjo*, par exemple, paraît bien remonter à *dexensus* pour *descensus*. Or, ce groupe *cs* perdit assez tôt son élément explosif. Il devint *s* devant consonne. Devant voyelle, il aboutit à *ss* en italien, à *s* mouillée dans les autres régions. Dès lors, il est aisé de comprendre comment *sc* fut très tôt remplacé par une sifflante (2).

Les quatre formes des inscriptions d'Espagne résument tous ces phénomènes : *vixcit* et *escimius* représentent la métathèse de *x* à *sc* ; *Prixsilla* montre le processus inverse. *Sussitabit*, aussi, mais en affirmant de plus la disparition de l'explosive au 6^e siècle.

Voici ce qu'on peut conclure des exemples énumérés ci-dessus quant à la date de l'assibilation de *c + e*, *i* en Espagne. La forme *Scipriannus* fixe le 6^e ou tout au plus tard le 7^e siècle comme *terminus ad quem* de l'assibilation de *c* devant *e*, *i* ; *mence* de la 2^{de} moitié du 7^e siècle renforce cette conclusion et *a fortiori*, *obolconenge*, du 6^e siècle.

Si l'on compare l'Espagne à la Gaule, on voit que dans cette dernière région, les témoignages écrits de l'assibilation de *c + e*, *i* ne paraissent qu'au 8^{me} siècle (Cf. G. Paris. *Annuaire de l'École des hautes études*, 1895), bien que le phénomène y soit, sans doute, plus ancien (3).

(1) Comptes-rendus dans *Romania* XXVI, 103 par M. G. Paris.

(2) Il est vrai que l'on n'a guère d'exemples d'*ss* pour *x* avant le 3^e ou 4^e siècle, mais il est certain que la gutturale avait disparu avant cette date et si l'on a plus souvent *ss* pour *x* issu de *sc* que pour *x* primitif, cela provient seulement du fait que dans le 1^{er} cas, il n'y avait pas d'orthographe traditionnelle.

(3) M. Max Bonnet cite un jeu de mots de Grégoire de Tours qui est assez suggestif : « *gazetum* : *acetum* ».

L'Italie présente d'assez nombreux exemples de $c + e, i$ rendus par une sifflante déjà bien avant le 7^e siècle.

D'après M. Cuervo (op. cit.) et M. Gorra (Ling. Let. spag. p. 57, sqq.) le succédané de $c + e, i$ intervocalique serait sonore en castillan comme celui de $c\grave{i}$. L'assibilation de $c\grave{i}$ et celle de $c + e, i$ seraient donc à peu près simultanées.

Il est curieux de constater que le premier exemple de l'emploi d'une sifflante pour rendre $c\grave{i}$ apparaît dans une inscription où l'on trouve précisément aussi un des premiers témoignages de l'assibilation de $c + e, i$. Ces deux phénomènes sembleraient donc avoir confondu leur destinée en Espagne comme en Italie (1).

(1) M. Mohl et quelques autres philologues reculent beaucoup plus haut l'altération du c devant e, i . Il est vrai que ce fait peut s'être produit dans l'idiome du bas peuple bien avant de s'être généralisé dans la langue courante un peu soignée. D'ailleurs, le signe c changeant de valeur en même temps que se modifiait le son qu'il représentait, les lapicides qui n'étaient pas dépourvus de toute notion orthographique, n'étaient guère exposés à écrire s pour c . De fait, les quelques graphies révélatrices de sifflement que nous avons pu recueillir sur les inscriptions tardives ne sont que de véritables accidents. Malgré tout cela, je crois qu'on ne doit pas et même qu'on ne peut pas reculer l'assibilation aussi loin que le fait M. Mohl.

1^o Fût-il prouvé que les palatalisations italiennes remontent directement à une altération des gutturales, opérée déjà dans les dialectes ombriens prélatins et que par conséquent le $c + e, i$ était palatalisé depuis une haute antiquité en Italie, cela n'obligerait nullement à reculer aussi loin, le \check{c} et le ts des provinces puisque le latin provincial remonte à un idiome relativement pur d'italismes.

2^o La sifflante peut avoir été importée bien après la colonisation. M. Mohl, lui-même, admet qu'elle n'arriva en Espagne que longtemps après la conquête. Dès lors, elle peut aussi bien avoir été importée au 4^e siècle que sous Auguste.

3^o La grande extension du phénomène d'assibilation sur le sol roman n'exige pas nécessairement qu'il remonte à la romanisation. D'autres faits aussi généraux, comme par exemple la diptongaison d' \check{o}, \check{e} ne se font certainement pas répandus avant la fin de l'empire.

4^o En tous cas, rien ne pourrait nous forcer à admettre l'existence de son sifflant moderne dès les débuts de la romanisation. Pour que $c + e, i$

§ 6. *Gutturale sonore pour gutturale sourde initiale.*

Le *c* latin est rendu par *g* dans quelques mots romans, surtout devant *r* et devant *a*. Nous avons des transformations analogues dans certaines formes épigraphiques.

On a par exemple :

Grassidianus 1030, qui nous fait songer au franç. : *gras* de *crasus* (cf. le wallon : *cras*).

Gloutius 2323 = *Cloutius*, nom celtique, des plus répandus en Espagne (1).

Gamili XV. 2776 } nous montrent *g* pour *c* latin devant *a*,
Gadius XV. 4429 ! comme l'italien *gabbia*, le hennuyer *gayole*
 pour *cavea*, *caveola*, l'ital. *gatto* de *cattus*, etc.

Quant à la transformation de *Callaccia* en *Gallaecia*, elle est évidemment intentionnelle, due au désir de rappeler l'origine celtique de plusieurs peuplades de cette région, par un rapprochement avec le mot *Gallus*.

— Notons, enfin, d'une manière générale, que rien n'est plus commun dans les inscriptions que C pour G et que le cas inverse peut donc aussi se présenter, sans qu'il faille nécessairement toujours y chercher une autre explication que la maladresse avec laquelle le lapicide a dessiné ses C ou ses G.

(A continuer).

A. CARNOY.

ait évolué dans presque toute la Romania vers le sifflement, il suffit de supposer que devant *e*, *i*, le *c* latin avait une propension à se palataliser, qu'il était par exemple un *k* antérieur analogue, peut-être, au *k* des dialectes néerlandais du Brabant dans *kees*, *ketel*, *kicken*, etc.

5° Malgré tous ses efforts, M. Mohl n'a pu découvrir une seule preuve convaincante de l'assibilation de *c* + *e*, *i*, à une époque ancienne. Il doit avouer lui-même que les inscriptions ne fournissent avant le 4^e siècle aucun autre indice de l'altération du *c* que la confusion entre *ci* et *ti*, laquelle, avons-nous vu, peut admettre bien d'autres interprétations. Quant aux mots obscurs : *sozzo*, *panza*, *lézard*, *scuiro*, ils sont loin d'avoir l'importance que M. Mohl leur attache.

(1) L'hésitation entre *c* et *g* initiaux s'est encore produite dans un autre mot celtique *kambos* = courbé (cf. *cambodunum*, *camboritum*, bret. *cam* (courbé) irland. *cam* (louche) d'une racine qui a donné le picard *cambe*, le français du S.-E. *šamb*, mais l'ital. *gamba*, le franç. *jambe*.)

Le Bouddhisme d'après les sources brahmaniques.

I. Sarvadarçanasamgraha (fin).

APPENDICE.

Pratītyasamutpāda.

Les informations de Mādhava sur le Pratītyasamutpāda (20. 21 — 22. 2) sont empruntées par l'intermédiaire de traités brahmaniques antérieurs, à un sūtra bouddhique, le Çālistambasūtra. Nous connaissons ce sūtra par la traduction tibétaine du Kandjour (Le D^r Stein a découvert récemment quelques feuilles qui appartiennent peut-être à une traduction différente ; voir la planche XVI de son « Exploration in Chinese Turkestan ») et par les fragments cités dans les commentaires sanscrits. Ce texte est trop intéressant, il appelle de trop nombreuses observations, pour qu'il ne soit pas utile de lui consacrer une étude spéciale et de le publier *in extenso*.

Arrêtons notre attention sur les points indispensables à l'intelligence du Sarvadarçana.

Définition du pratītyasamutpāda (Çālistambasūtra) : tatra pratītyasamutpādalakṣaṇaṁ saṁkṣepata uktāṁ bhagavatā : « idaṁpratyayatāphalam ; utpādād vā tathāgatānām anutpādād vā sthitaivaīṣā dharmāṇāṁ dharmatā iti yaiṣā dharmatā, dharmasthititā, dharmāpariṣāmatā, pratītyasamutpādānulomatā, tathatā, avitathatā, ananyatathatā, bhūtātā, satyatā, tattvam, aviparītātā, aviparyastātā iti ».

Le pratītyasamutpāda procède par rythme de *pratyayas* et rythme de *hetus* ; il est double, *bāhya* (processus du monde extérieur) et *ādhyātmika* (processus du moi, corps et intelligence).

I. Mādhava a eu tort de scinder la définition et d'en appliquer la première partie au *pratyaya*°, la seconde au *hetu-upanibandha*.

II. *Idampratyayatā[mātra]phalam*.

Mādhava comprend : *idam* (= *kāryam*) *hetusamavāyaphalam* : ceci (c.-à-d. l'effet) est le fruit du concours des causes.

Cette construction doit être écartée. *Idampratyaya* est un composé ; *anye* = *kāryād anye* ; *ye* pare *pratīyante*, *te* *pratyayāḥ* ; *pratyaya* = ce vers quoi va le *kārya* : comme cela résulte de l'expression : *tat pratīya* = *tat prāpya* ; *idampratyayatā* = le fait d'avoir cela pour cause. La glose de Mādhava ajoute : *mātra*, qui n'est pas représenté dans le tibétain, mais cp. *Bodhic.* 307. 9.

III. Le paragraphe sur la production du bourgeon constitue l'exposé du « *bāhyasya pratīyasamutpādasya pratyayopanibandha* ». Le *hetūpanibandha* réside dans la succession : semence, bourgeon, feuille, tige ... fleur, fruit.

IV. *Utpādād vā tatnāgatānām ...* Nous traduisons : qu'il y ait ou non apparition de *Tatnāgatas*, la nature des choses reste la même, c'est-à-dire leur nature d'effets et de causes.

Anulomatā = *imasyotpādād idam utpadyate* ; *pratīlomatā* = *imasya nirodbād idam nirudhyati*. (*Mahāvastu* II. 285. 7, etc.)

CORRECTIONS ET NOTES ADDITIONELLES.

Note 2. Au lieu de 4. 11 lire 4. 14.

Note 3. La stance est de Dharmakīrti (voir page 55, n. 1). — La leçon de Gough ou celle de la *Kandalī* sont seules admissibles.

Note 7. Dharmakīrti traite cette question dans le *Hetubinduprakaraṇa* (Mdo XCV fol. 357^a).

Note 11, ligne 15. « A ceux qui n'admettent comme *pramāṇa* que le seul *pratyakṣa* il faut demander : reconnaissez-vous comme *pramāṇa* le seul cas individuel de *pratyakṣa* dont vous avez actuellement conscience, ou tout *pratyakṣa* ? ... (lire *yatsvarūpam* ...).

Le *pratyakṣa atīta* est un *pratyakṣa-ābhāsa*.

Nous lisons p. 8, l. 17 : *paragatā vipratipattis ...*

Note 13. La stance est de Dharmakīrti, Pramānaviniṣcaya (Mdo XCV) fol. 260 b 1.

Page 8, l. 22, lire : prakrāntam et non parā°.

Note 17. Effacer la note jusque : ... ṣloka correct.

Note 20. Pour la définition de l'existence, Dharmakīrti, Pramāṇavārtika (XCV) fol. 223 a 1.

Note 25. Lire *Tātṭp.* 268. 3 — prasaṅgaviparyaya = prasaṅga inverse.

Note 29. Cette stance est citée *Abhidharmakośav.*, Ms. Burn. 471 a, avec la lecture : asatphalam.

Note 30. Peut-être : « Si vous dites que la nature propre de l'être consiste en ce qu'il ne produit l'effet ... ; nous répondons : qu'il prenne garde ... »

Note 37. Lire : sattā caktir ... Effacer la deuxième partie de la note.

Note 39. Lire : parakṛte nāpi ... Traduisons : L'être n'est pas immuable, car dans cette hypothèse, un autre, [l'upakāra], aurait beau agir [ou être modifié], l'être n'agirait pas ni ne serait modifié ; et si vous admettez qu'il est variable [tantôt samartha, tantôt asamartha] vous admettez la momentanéité ...

Note 42. Il faut, pensons nous, lire : prayojako, gaurava°.

Note 43. Le rapport du sāmānya avec les individus sera ou bien « kārtsnyena », tel le rapport du guṇa (qualité) avec les dravyas : tout le guṇa se trouvant dans chaque parcelle (bhūtakaṇa) — ou bien « avayavaṣaḥ », tel le rapport du cordon avec les perles : un fragment déterminé du cordon se trouvant dans chaque perle.

Note 47. A signaler aussi le 5^{me} chapitre du Pramāṇasamuccaya de Dignāga.

Note 48. Cp. *Tātṭp.* 300. 12, *Petavatthu*, II. 1 : saṁsāramocaka.

Note 54. Col. Jacob, *Handful* ..., p. 6 : the maxim of the semi-senile woman.

Note 55. Bhikṣupādaprasāraṇanyāya = the maxim of a beggar's obtaining a footing [in a patron's house] — Col. Jacob, p. 29.

Note 63. La double négation est inutile : « Le dṛṣṭa° n'est pas comme le svapna° : il est admissible ... »

- Note 74. Ces arguments des Vijñānavādins sont exposés par Dignāga dans *Alambanaparīkṣa* (Mdo XCV).
- Note 85. Voir Wassilieff p. 307 (327).
- Note 94. Comparer *Sāṅkhyakārikā* 64 : ... viçuddhain kevalam utpadyate jñānam.
La stance *Tātp.* 60. 27 = nirupadravabhūtārthasvabhāsyā viparyayaḥ | na bādho 'yatnavatve 'pi buddhes tatpakṣa-pātataḥ.
- Note 106. Voir Col. Jacob, p. 17 : « Some stupid person is supposed to argue that cowdung is identical with milk, because it comes from the cow ; hence (this maxim) is used to denote an utterly absurd argument or statement ».
- Note 107. Effacer la note.
- Note 112. Théorie opposée (*Ālokavārt.* 279. 3) : na cārthākāra evāyam jñānārūḍhaḥ pratīyate ; na hi so 'ntaḥpraveçāya paryāpto nārthahānaye.
- Note 119. Voir aussi *Tātp.* 145.
- Note 124. Voir *Tātp.* 463. 24, *Vivaraṇapr.* 188, *Nyāyab.* 103. 7.
- Note 126. Lire *Kalpataru* 278. 22.
- Note 134. duḥkhāyatana, voir Sarvadarç. s. 116. 1.
- Note 150. Ajouter *Tātp.* 464. 1.
- Note 155. Voir *Kandālī* 190. 25.
- Note 160. Un jeu de mots sur buddhi-bauddha, *Milinda* (Rhys Davids) I. 118.
- Note 172. *M. Vyut.* 232. 12 : baddhakakṣyaḥ — Hopkins, *Great Epic*, p. 88 sur digvāsas.
- Note 177. Même comparaison *Abhidh. k. v.* (Ms. Burn.) 482 b 9.
- Note 186. *in fine.* La stance *Āikṣās.* doit s'entendre : son existence (apparemment établie) par l'āgama est démentie par l'āgama et le raisonnement.
-

INDICES.

Les nos renvoient aux notes ou au texte auquel celles-ci se rapportent.

I.

AUTEURS, LIVRES, SECTES.

Abhidharmakośa 29 et 177 (Add.).	Bodhicittavivarāṇa 157.
Ālambanaparīkṣā 74 (Add.).	Bauddhas 163. 170.
Jinadatta 162.	Mādhyamikas 15. 51-68. 78.
Jainas 172.	170.
Jñānaçrī 36.	Yogācāras 15. 47. 69-95. 170.
Dharmakīrti 3. 7 (Add.) 11. 20	192.
(Add.) 72. 79. 85. 86. 91. 152.	Laṅkāvatāra 61. 157.
Dignāga 47 et 74 (Add.) 152.	Vātsīputras 148.
Nāgārjuna 77. 157.	Vijñānavādins.
Nyāyabindu, passim.	Vivekavilāsa 162.
Prabhācandra 199.	Vaibhāṣikas 15. 77. 148-156.
Pramāṇavārtikakārikā 3. 20	170.
(Add.) 85.	Çālistambasūtra App.
Pramāṇaviniçcaya 11. 13 (Add.)	Saraha 58.
79. 85. 86. 91.	Siddhasena 188.
Pramāṇasamuccaya 47 (Add.) 152.	Sautrāntikas 15. 77. 95-147. 170.
Prameyakamalamārtaṇḍa 99.	191.
Prāçastapāda 44.	Hetubinduprakaraṇa 7 (Add.).

II.

CITATIONS.

Les citations non métriques sont marquées d'un astérisque.

anyatra vartamānasya ... 45.	*asataḥ saḥ jāyate 59.
apratyakṣopalambhasya ... 72.	ākārasahitā buddhir ... 170.
arthān upārjya bahuḥ ... 160.	āçāmodakatīptā ye ... 87.
artha jñānāvito ... 169.	idaṁ vastu balāyātam ... 62.
arthena ghaṭayaty enām ... 112.	*idaṁpratyayatā ... 138.
*ardhajaratīyanyāya 54.	ekākīnī pratijñā hi ... 10.
avibhāgo hi buddhyātmā ... 86.	kalpanāpoḍham abhrāntam ...
avedyavedakākārā ... 91.	152.

- kāryakāraṇabhāvād vā ... 3.
 *kāçakuçāvalambananyāya ... 179.
 kuşume bījapurāder ... 178.
 kṛtapranāçākṛtakarmabhoga ... 188.
 kṛtīḥ kamaṇḍalur ... 170.
 kṣaṇikāḥ sarvasaṁskārāḥ ... 169.
 *gato 'stam arka ity ukte ... 16.
 gaṁbhīrottāubhedena ... 158.
 *gomayapāyasīyanyāya ... 106.
 grāhyaṁ vastu pramāṇam ... 154.
 jñānendriyāṇi pañcaiva ... 161.
 tathā kṛtavya vastheyam ... 91.
 *tathāgatānām utpādād anutpā-
 dād vā ... 138.
 tat syād ālayavijñānam ... 115.
 duḥkham āyatanam ... 164.
 duḥkhaṁ saṁsāriṇaḥ skandhāḥ...
 166.
 deçanā lokanāthānām ... 157.
 dve satye samupāçritya ... 63.
 na yāti na ca tatrāsīt ... 45.
 na sataḥ kāraṇāpekṣā ... 60.
 na san nāsan na sadasan ... 58.
 nānyo 'nubhāvyo buddhyāsti ...
 79.
 nāpy ekaiva vidhā ... 39.
 nirupadravabhūtārtha°94 (Add.)
 pañcendriyāṇi çabdādyā ... 167.
 parasparavirodhe hi ... 22.
 paricchēdāntarād yo 'yam ... 100.
 parivrāt kāmukaç çāpi ... 64.
 pratyakṣaṁ kalpanāpoḥham ...
 152.
 pratyakṣam anumānaṁ ca... 169.
 pramāṇyetaṣāmānyasthiter ...
 11.
 buddhyā vivicyamānānām ... 61.
 bauddhānāṁ sugato devo ... 163.
 *bhikṣupādaprasāraṇanyāya 55
 (Add.).
 yatṛāsau vartate bhāvaḥ ... 45.
 yat sat tat kṣaṇikaṁ yathā jala-
 dharaḥ ... 36. 179 (19. 34.
 36).
 yad antar jñeyatattvaṁ ... 101.
 *yad vedyate yena vedanena ...
 80.
 yasminn eva hi saṁtāne ... 177.
 rāgādijñānasāntāna° 170.
 rāgādīnāṁ gaṇo yasmāt ... 168.
 varṣūtāpābhyāṁ kiṁ vyomnaḥ...
 29.
 vişayatvavirodhas tu ... 109.
 vişayākāra evāsyā ... 112.
 vyāghātāvadhir āçaṅkā ... 6.
 ṣaṭkena yugapad yogāt ... 77.
 sajātīyāḥ kramotpannāḥ ... 186.
 sahopalambhaniyamād ... 85.

III.

- akṛtābhyāgama 177. 187.
 aṅgulyagra 78.
 acchamati 120.
 aṇu 76. 77.
 atadvyāvṛtti 47. 112.
 atiçaya 28. 31.
 advayalakṣaṇa 159.
 adeçanā 157.

- adhipatipratyaya 122.
 adhiṣṭhāna 53.
 adhyavasāya, °seya 50. 132. 150.
 153.
 adhyāsa 53.
 anartha-ja, °grāhin 153.
 anādivāsanā, °viparyayavāsanā-
 nirodha, °sāntati 84. 93. 94.
 177.
 anāsthā 147.
 anukūlavedanīyatva 56.
 anugatatva 42. 46. 56.
 anugāmin 177.
 auupalambha 7.
 anubhavajanman 153. 156.
 anumāna 154, °pramāṇatva 11-
 13.
 anumeyatā arthasya 108, 149.
 anulomatā pratītyasamutpāda-
 sya (App. *in fine*).
 anuvṛttatva 46.
 anekadeḥavṛttitva 46.
 anta 175 (°dṛṣṭi).
 anyathākhyātivāda 53.
 anyavyāvṛttirūpa 47.
 anyāpoha 47.
 anvaya 4.
 apoha 47. 112.
 abhiprāya 69. 157.
 abhedin (jñāna) 100.
 abhrānta 152.
 arthakriyā-kārin, °samartha 20.
 33. 50. 153. 181.
 arthakriyānirbhāsa 155.
 artha-prāpti, °pratīti 112. 155.
 156. °pratyakṣatā 72.
 arthasārūpya 112.
 avabhāsa 83.
 avayava, °in 43. 75.
 avasthitatva 178.
 avidyā 128.
 avinābbhāva 2. 3.
 avisamvāda 105. 153. 155.
 avyaktacintaka 160.
 asamvāda 153.
 ahaṁkāraśpada 115.
 ākāra 100, °arpakatā 109. 191 ;
 °ullekhin 115, °dhārin, °ādihā-
 yaka 193 ; sākārajñāna, rirā-
 kāra° 192, nīla°, jñāna°.
 āgama 186.
 ācāra 67.
 ātmoccheda 65.
 ādhyātmika pratītyasamutpāda
 143.
 āmrabīja 177.
 āyatana (dvādaḥa) 161. 167, °pūjā
 160, dharma° 167.
 āryasatya 135. 164.
 ālambana 122. 190.
 ālayavijñāna 114. 115. 118.
 āçāmodaka 87.
 idamitā 53. 99. 115.
 idampratyaya 138. App.
 indriya (et jñāna) 73, jñāna°,
 karma° 161. 167, °cintaka 160,
 °ja 154.
 uttāna 158.
 udaya, mahā° 94, vimalajñāna°
 145.
 upakāraka 31.
 upakleḥa 133.
 upadeḥabheda 147. 157.
 upaplava 94. 100, 153.

- upalambha 7. 72.
 ullekkin 115.
 ekadeçena saṁyoga 75.
 ekasaṁtati 114.
 aikyam anekeṣu 186.
 katham ca na 172.
 katham cid asti 172.
 kamaṇḍalu 170.
 kartar 176. 186.
 karmaphalasaṁbandha 175.
 kalpanā-jñāna 132. 151.
 kalpanāpoḍha 152.
 kādācitkatva 114.
 kāraṇatvena viṣayabhāva 74. 109.
 kārtsnyena 75. 77.
 kāryakāraṇabhāva 3. 173. 177.
 kāla 18.
 kālpanika 96.
 kurvadrūpa 32.
 kṛtavipraṇāça 177. 187.
 kṛtti 170.
 kṛtsnaikadeça ... 75.
 keça, keçoṇḍuka 90. 92.
 kramākrama 21. 33.
 kleça 133, °karman 177.
 kṣaṇa, °bhaiga 18. 37. 50. 56.
 163.
 kṣaṇikatva 19. 21. 36. 49. 109.
 kṣepa 24.
 gambhīra 158.
 grāhaka 85, 101, 186, 189 (grā-
 hya°).
 grāhya (et adhyavaseya) 50. 150,
 atīta, vartamānāvabhāsa, bhin-
 na, bhinnakāla 73. 109.
 guṇa 43.
 gomayapāyasīya 106.
 ghaṭayati 111-113.
 caturvidhā bhāvanā 17. 65, de-
 çanā 16.
 catuṣkotivinirmukta 58.
 candramasi (ekasmin ... dvitvā-
 vabhāsa) 83.
 citta, caitta 120. 127. 130.
 cidvyatirekin (viṣaya) 74.
 cīra (cīvara) 170.
 cetanasamāntāntara 114.
 jagadāndhya 70.
 jaḍatā 195-198.
 janyajanakabhāva 112.
 jñāna-svarupa 100, °pratibhāsa
 50, °prakāça 72, °saṁtāna 170,
 °udaya, tattva° 135. 145, °pra-
 tyakṣatā 72, °ākārasya āropa
 95, °ākārārpaṇa 109.
 jñeyarūpa 101.
 tadutpatti (hetu) 7. 80. 102.
 tattva 58. 62, °jñāna 135.
 tāttvika 63.
 tādātmya 8. 80.
 tīrthamūkara 48.
 taimirika 90. 92.
 darpanādivat 193.
 digdeçabheda 77.
 digvibhāga 77.
 dharmadharmatā, °sthititā ...
 141. App.
 dharmāyatana 167.
 duḥkha-bhāvanā 48. 131, °āya-
 tana, °sādhana 134. 166.
 dṛṣṭa 53.
 dṛṣṭārthavyavahāra 63.
 devatā 163.
 deçanā-bheda (upadeça°) 147. 157.

- niranvayanāḥa 185.
 nirāmbanavāda 79.
 nirodhasatyā 135.
 nirbhāsa 153. 155, vastu°.
 nirvikalpaka 151-153.
 nīla-dhī, °ākāra 85. 109. 112, °āb-
 hāsa 114. 123, anīlavayāvṛtti 47.
 nairātmyā 14.
 patita (saṁtati°).
 paramārthasat 20. 50.
 paripāka (vāsanā°) 114.
 paryanuyoga 66.
 pudgalavāda Intr. n. 2.
 puruṣa 160, °artha 14, °antara-
 vṛtti 11.
 pūrvāhnabhojana 170.
 pṛthak 50.
 pṛthivī 140, ... ākāḥa Intr. 2.
 prakṛṣṭamati 65.
 pratipattar 99.
 pratibhāsa 104. 153.
 pratiṣedhahetu 12.
 pratītyasamutpāda 137-143.
 pratyakṣa 7. 12. 132. 152. 154,
 °ābhāsa 11, °viṣaya 50.
 pratyaya, pravṛtti°, °vaicitrya
 114 ; prācīṇa, uttara 176.
 pratyayopanibandha, App.
 pradīpavat 78.
 prabodha 114. 124.
 pramadātana 64.
 pramānaphalavyavahāra 95. 112.
 pramāṇa 11. 63. 96. 112.
 pravāha 80. 94. 130. 176. (vij-
 ūāna°).
 pravṛtti-vijūāna, °pratyaya 114-
 115.
- prasaṅgānumāna, °viparyaya 25.
 26.
 preta 64.
 phala, pramāṇa° 95. 112.
 phalonmukha 32.
 bandhyāputravat 103.
 bahirvat 101.
 bāhya pratītyasamutpāda.
 bāhyārtha-anumeyatva, °praty-
 akṣatva 15, °vādin 69. 95.
 bahya-ḥūnyatā 15. 69. 79, °abhā-
 va 73-78.
 buddhi 88. 161, °bheda 15, °ākā-
 ra 170, °ātmā 86.
 bodharūpa 124.
 bauddha (buddhi) 160.
 bhavamokṣa 189.
 bhāga (vijūānasya) 100.
 bhāvanā, kṣaṇika° ... 14. 57. 65.
 bhikṣu 170.
 bhinnakāla (grāhya) 107. 109.
 bhūtakaṇa 43.
 bheda, deḥanā°, upadeḥa°, °vāsa-
 nā 84, °pratibhāsa 104, grāhy-
 agrāhaka°, nīlataddhiyoḥ, nī-
 lādigrāhya° 85. 99. 101. 192,
 °aparthana.
 bhautika 160.
 bhrāntatva 104.
 bhrānti-vijūāna 85. 88, °ākāra
 100.
 maṇiprabhā 156.
 manas 161.
 manomodaka 87.
 mahodaya 94.
 māna 112. 154.
 mānasa āyatana 167.

- mārḡasatya 14. 135. 145. 169.
 muktakaccha 172.
 mukti 48. 145. 169. 170.
 meya 112.
 maunḍya 170.
 yoga 66.
 yogijñāna 119.
 yogivyavahārasatya 64.
 rakta-paṭa, °ambara 170. 172.
 rūpaskandha 129.
 lākṣārāsa 178.
 līṅgāni (trīṇi) 3.
 lokavyavahārasatya 64.
 vastu 50.
 vastu-nirbhāsa 153, °sat 95.
 vāsanā 84. 93. 114. 118. 176,
 viṣaya°, karma°, °vaicitrya, vā-
 syavāsakayoḥ saṁbandha 178.
 vikalpa, sa°, nir° 132. 151, °vij-
 ñāna.
 vikāra, °kṛti 29.
 vicārāsahatva 62.
 vijñāna, ālaya°, pravṛtti°, °pra-
 vāha, °pratyaya, ṣaṭ 121,
 °skandha 130.
 vijñānamātravāda 69-95.
 vittisattā 113, saṁ°.
 viparyaya 26. 94.
 viparyāsa 86.
 vimalajñānodaya 94. 115.
 viruddhadharmādhyāsa 34.
 vivasana 172.
 viṣiṣṭāniṣedha 51.
 viṣaya-tva 74. 109, °janyatā 153.
 4.
 visic 172.
 vīrya 87.
 vedanā 80. 131.
 vaineya 147.
 vyatireka 4.
 vyavadāna 94.
 vyavasāya, °seya 132 (50. 150).
 vyavasthāpyavyavasthāpaka-
 bhāva 112.
 vyavahartar 89, °bhāra 63.
 vyāghāta 5. 10.
 vyoman 60.
 çakti 37. 178.
 çimṅapā 8.
 çūnyatā 15. 55. 61. 65. 159, sar-
 va°, bhāya°. saṁyagjñāna 155.
 saṁvāda, avi° 153. 5. 6.
 saṁvitti 112. 3.
 saṁvṛti 63.
 saṁsārin 166.
 saṁskāra 133.
 saṁkrānti 178.
 saṁkleça 94.
 saṁgha 170.
 saṁjñāskandha 132.
 satkāyadrṣṭi 168.
 sattāsāmānyayogitva 40.
 sattva 20. 35. 37. 40. 42. 181.
 satya, saṁvṛti°, paramārtha° 63.
 64 ; upadeçabheda.
 āryasatya 135.
 sadṛça 46.
 saṁtati, saṁtāna 50. 114. 170.
 176. 186, saṁtānin 186, eka°,
 °antara, sva°, anādi°, vijñāna°,
 cetana°, ālayavijñāna°. samanantarapratyaya 122. 4.
 samartha, arthakriyā° 23. 35.

- samudāya 135. 136.
 savikalpaka 132. 151.
 sahakārin 27. 30, °pratyaya 125.
 sahopalambha 85. 96.
 sāhvyavahārika 63.
 sāmagrī 35.
 sāmānya 40-47.
 sugata 163.
 sūtrānta 146.
 skandha 128. 166.
 sthāyitva 56. 173.
 svacchasaṁvitpravāha 94.
 svapnavyavahāra 63.
 svapratibhāsa 153. 156.
 svabhāva 59, (hetu) 3. 8. 11.
 svabhāvanutpatti 61.
 svarūpasattā 42.
 svalakṣaṇa 49. 50. 156.
 svavacanavyākṛta 11.
 svaviṣayasarvagata 44.
 svasaṁvedana, °saṁvitti 70. 78.
 112.
 svasaṁtāna 114.
 svasaṁbandhin 44.
 hetu 3, °pratyaya 122.
 hetūpanibandha (praṭītyasamut-
 pādasya) 141-3.
-

II. Sarvasiddhāntasaṅgraha.

Ce traité ne nous est connu que par un manuscrit en caractères télugus, actuellement déposé à la Bibliothèque de l'India Office. M. J. Eggeling l'a décrit et analysé p. 789 du Catalogue sous le n° 2442. Il le définit : « an elementary review of the philosophical systems, (wrongly) ascribed to Çaṅkarācārya. » Ces systèmes sont les suivants : 1, lokāyatikapakṣa (15 çlokas) ; 2, ārhatap. (16) ; 3, mādhyamikap. (17) ; 4, yogācāryap. (9) ¹ ; 5, sautrāntikap. (7) ; 6, vaibhāṣikap. (4) ² ; 7, bauddhap. (33) ; 8, vaiçeṣikap. (40) ; 9, nayyāyikap. (44) ¹ ; 10, prābhākarap. (13) ; 11, bhāṭṭap. (40) ; 12, Kapilavāsudevap. (40) ; 13, Patañjalip. (68) ; 14, Vedavyāsoktabhāratap. (61) ; 15, vedāntapakṣa (104).

Le Sarvasiddhānta est comme le Sarvadarçana, tout au moins pour ce qui concerne le Bouddhisme, un ouvrage de deuxième ou de troisième main. Il n'en contient pas moins des détails qui méritaient par leur précision d'être relevés.

Nous n'avons pas noté les modifications apportées aux lectures du Ms. en ce qui concerne l'anuvāra. Le Ms. donne sūhprataṁ (I. 1), pratikṣi-
paṁti, ālainbana, pañca skaiṁdhā bhavaṁti, etc. De même pour le visarga : bāhyas s°, uktaḥ s°. Nous avons signalé des particularités plus notables, fréquentes dans les Mss. du Sud : sainn nāsan (III. 7), kiṁin nu (VII. 26), anumīyyate (V. 2).

(1) Sic.

(2) M. Eggeling n'a pas distingué le chapitre des Vaibhāṣikas de celui des Bauddhas.

III.

bauddhāḥ kṣapaṇakācāryapraṇītam api sām̐pratam

1. pakṣaṁ pratikṣipanty eva lokāyatamataṁ yathā.
caturṇāṁ matabhedena bauddhaçāstraṁ caturvidham
2. adhikārānumāpyena tatra tatra pravartakam.
jñānam eva hi sabbuddhir na cāntaḥkaraṇaṁ matam,
3. jānāti budhyate ceti paryāyatvaprayogataḥ.
trayāṇāṁ api bauddhānāṁ buddhir asty avivādataḥ,
4. bāhyo 'rtho 'stī dvayor eva : vivādo yatra tadyathā :
pratyakṣasiddhabāhyārthabuddhiṁ vaibhāṣiko 'bravīt,
5. bud[d]dhyākārānumeyo 'rtho bāhyaḥ sautrāntikodītaḥ ;
buddhimātraṁ vadaty atra yogācāryo na cāparam ;
6. nāsti buddhir apīty āha vādī mādhyamikāḥ kila :

na san nāsan na sadasan na cobhābhyāṁ vilakṣaṇam,

7. catuṣkoṭivīnirmuktaṁ ta[t]tvaṁ mādhyamikā viduḥ.
yad asat kārakais tan na jāyate çaçaçrṅgavat ;
8. sataç cotpattir iṣṭā cej janitaṁ janayet paṭam ;
ekasya sadasadbhāvo natarām upapadyate ;
9. ekasya sadasadbhyāṁ hi vilakṣaṇyaṁ na yuktimat.
catuṣkoṭivīnirmuktaṁ çūnyaṁ tat[t]vam iti sthitam.
10. jātir jātīmato bhinnā na vety atra vicāryate,
bhinnā cet sāpi gr̥hyeta vyaktibhyo guṇavat pṛthak.
11. avicāritasam̐digdhā vyaktiḥ kiṁ pāramāṇukī ?
svarūpaṁ paramāṇūnāṁ vācyāṁ vaiçeṣikādibhiḥ :
12. saṭkoṇayugapadyoge paramāṇoṣ ṣaḍam̐çatā,
saṇṇāṁ samānadeçatve kiṁ na syād aṇumātrakam ?
13. brāhmaṇatvādijātīḥ kiṁ vedapāṭhena janyate,
saṁskārair vā, dvayenātha, kathitaṁ nopapadyate.

14. vedapāṭhena cet, kaç cit çūdro deçāntarañ gataḥ
samyakpaṭhitavedo hi brāhma[ṇa]tvam avāpnuyāt.
15. sarvasaṁskārayukto 'tra loke vipro na dṛçyate,
catvāriṁçat tu saṁskārā viprasya vihita yataḥ.
16. ekasaṁskārayukta[h] syād vipraḥ syād akhilo janaḥ.
jātivyaktyātmako 'rtho 'tra nāsty arthato nirūpite.
17. vijñānam api nāsty eva jñeyābhāve samarthite,
ato mādhyamiko vakti sarvañ çūnyañ vicārite.
iti mādhyamikapakṣaḥ.

IV

atra mādhyamikenoktañ çūnyatvañ çūnyavādinā

1. nirālanbanavāde tu yogācāryo nirasyati.
tvayokte sarvaçūnyatve pramāṇaṁ çūnyam eva te,
2. ato vādyadhikāras te na pareṇopapadyate.
svapakṣasthāpanaṁ tad yat parapakṣasya dūṣaṇam ?
3. kathaṁ karoty atra bhavañ viparitañ vaden na kim ?
avibhāgo hi bu[d]dhyātmā viparyāsitada[r]çanañ
4. grāhyagrāhakasaṁvittibhedavān iva lakṣyate ;
mānameyaphalādy uktañ jñāna[m] dṛṣṭyanusārataḥ,
5. adhikāriṣu jāteṣu ta[t]tvam ity upadekṣyati.
buddhisvarūpam ekaṁ hi vastv asti paramārthataḥ ;
6. pratibhāsasya nānātvān na caikatvañ vihanyate :
parivrāṭkāmukaçunām ekasyāñ pramadātanau
7. kuṇapaḥ kāmīnī bhakṣyam iti tisro vikalpanāḥ,
tathāpy ekaiva sā bālā ; buddhitattvañ tathaiva naḥ.
8. tadanyad yat tu jātyādi tan nirākriyatām tvayā :
kṣaṇikā buddhir evātha tridhā bhrāntiprakalpitā
9. svayaṁprakāçā tattvajñair mumukṣubhir upāsyate.
iti yogācāryapakṣaḥ.

V

vijñānamātram atroktam yogācāryeṇa dhīmatā.

1. jñānam jñeyam vinā nāsti, bāhyo 'rtho 'py asti tena naḥ ;
nīlapītādibhiḥ citrair buddhyākārair ihāntaraiḥ
2. sautrāntikamate [']nityo bāhyārthas tv anumīyate.
kṣīṇāni cakṣurādīni rūpādiṣv eva pañcasu,
3. na saṣṭham indriyam tasya grāhakaṁ vidyate bahiḥ.
yo 'ktā tenāpi bāhyo 'rtho vānimetyotam asad bhavet
4. ṣaḍaṁṣatvaṁ tvayāpādya paramāṇor nirākṛtam.
ākācadhātur asmābhiḥ paramāṇur itīritāḥ,
5. sa ca prajñaptimātraṁ syān na ca vastvantaraṁ matam.
sarve padārthā[ḥ] kṣaṇikā bu[d]dhyākāravijr[m]bhītāḥ,
6. idam ity eva ca bhrāntāḥ svākāranumitāḥ sadā.
viśayatvavirodhas tu kṣaṇikatve 'pi nāsti naḥ,
7. viśayatvaṁ hi hetutvaṁ jñānākārarpaṇakṣami.
iti sautrāntikamatam.

VI

sautrāntikād alpabhedo bhāvo vaibhāṣike mate,

1. pratyakṣa[tva]ṁ tu bāhyasya, kva cid evānumeyatā.
pūrvāparādibhāvena puñjibhūtāḥ sahasraṣaḥ
2. paramāṇava evātra bāhyārthād anavasthitāḥ.
dūrād eva vanam paçyan gatvā tasyāntikam punaḥ,
3. na vanam paçyati kvāpi vallīvṛkṣātīrekataḥ.
mahī ghaṭatvam āyāti, kapālatvaṁ tu te ghaṭāḥ,
4. kapālāni ca cūrṇatvaṁ, te punaḥ paramāṇutām.
[iti vaibhāṣikamatam]

VII

caturṇām api bauddhānām aikyam adhyātmanirṇaye,

1. vyāvahārikabhedena vivadanti parasparam.
buddhita[t]tve sthitā bauddhā, buddhivṛttir dvidhā matā,

2. jñānājñānātmikī ceti tatra jñānātmikī nijā.
mūlājñānanimittottha[ri] ka[lpa]ya[n]te na dhātujaṃ
3. prapañcajalāṃ akhilaṃ ṣarīrabhuvanātmakam.
pañca skandhā bhavanty atra, dvādaśāyatanāni ca,
4. sarveṣāṃ api bauddhānāṃ tathāṣṭādaśa dhātavaḥ.
jñānasaiṃskārasaiṃjñānāṃ vedanārūpayor api
5. samūha[h] skandhaṣabdārthaḥ, tattatsaṃtativācakaḥ.
jñānasaiṃtatiḥ evātra vijñānaskandha ucyate,
6. saiṃskāraskandha ity ukto vāsanānāṃ tu saṃtatiḥ,
sukhaduḥkḥātmakā buddhiḥ tathopekṣātmakā ca yā
7. vedanāskandha ity uktaḥ, saiṃjñāskandhas tu nāma yat,
rūpaskandho bhavaty atra mūrtabhūtasya saiṃhatiḥ.
8. rūpasyopacayaskandha[h] kumbhādir anukalpitaḥ.
pṛthivyā gandharūpādi, dravatvā[di] bhaved apāṃ,
9. uṣṇatvāni tejaso dhātor, vāyudhātos tu ṣṭatā ;
eṣāṃ caturṇāṃ dhātūnāṃ varṇagandharasaujasāṃ,
10. piṇḍā jātāḥ pṛthivyādyāḥ, paramāṇucayā amī.
ṣrotraṃ tvak cakṣuṣī jihvā ghrāṇāṃ pratyayapañcakam,
11. vākpāṇipādapāyavādi jñeyāṃ karaṇapañcakam,
sāṃudāyikacaitanyāṃ buddhiḥ syāt, karaṇāṃ manāḥ,
12. nāmajātiguṇadravyakriyāyogena pañcadhā.
liṅgadarṣanato jñānāṃ, liṅgi nityānumānadbhīḥ.
13. caturvidhāṃ yad ajñānāṃ pramāṇāt tan nivartate,
naṣṭe caturvidhājñāne mūlājñānāṃ nivartate ;
14. ṣuddhabu[d]dhyavaṣeṣo hi mokṣo buddhamunīritaḥ.
utpādasthitibhaṅgadoṣarahitāṃ sarvāgamonmīlanāṃ
grāhotsargaviyogayogajanitāṃ nābhāvabhāvātmikāṃ
tām antadvayavarjitāṃ nirupamām ākāṣavannirmalāṃ
15. prajñāpāramitāṃ janasya jananāṃ ṣṛṇvantu bu[d]dhy-
[arthinaḥ].

atistutīparair ukto yas tu vaiṣeṣikādibhīḥ

16. iṣvaro neṣyate 'smābhi[h], sa nirākriyate 'dhunā.
heyopādeyata[t]tvam ca mokṣopāyān ca vetti yaḥ
17. sa eva naḥ pramāṇān syān, na sarvajñas [t]vayeritaḥ.
dūraiṇ paṣyatu vā mā vā, ta[t]tvam iṣṭān prapaṣyatu :
18. pramāṇān dūradarṣi ced, vāyān ḡḡhrān upāsmahe ;
deṣe pipīlikādīnān saṅkhyājñāḥ kaṣ cid asti kim ?
19. sarvaka[r]ṭṭvam iṣasya kathān ? tan nopapadyate ;
yadi syāt sarvakartāsāv adharṇe 'pi pravartayet,
20. ayuktān kārayel lokān, kathān muktīn pravartayet ?
upekṣaiva hi sādhnān yuktā sādhanau *kriyāgamau*
21. kṣataksāravikṣepa[ṇān] sādhnān sādhuceṣṭitam !
iṣva[re]ṇaiva ṣāstrāṇi sarvāṇy api kṛtāni cet,
22. kathān pramāṇān tadvākyān pūrvāparaparāhatam ?
kārayed dharmāṣāstrān ced ekaṣāstrapravartakaḥ,
23. kathān prādeṣikasyāsya sarvakartṭvam ucyate ?
iṣaḥ prayojanākāṅkṣi ṣāntaḥ sṛjati vā na vā ;
24. kāṅkṣate ced, asaṇpūrṇo ; no cen, naiva pravartate ;
prava[rta]te kim iṣas te bhrāntavan niṣprayojane ?
25. bhāḡādīnān puriṣāder vartulīkaraṇena kim ?
kṛdārtheyān pravṛttiṣ cet, kṛdate kiṇ nu bālavat ?
26. ajasraṇ kṛdātas tasya du[h]kham eva bhavaty aram :
taptalohādītāpādyair iṣenālpasukhe[c]hunā
27. prāṇino narake kaṣṭe bata prāṇair viyojitāḥ ;
varapradānaṣaktiṣ ced, brahmahatyādīkāriṇe
28. svargaṇ dadyāt, svatantraḥ san, narakaṇ somayājine ;
karmānugūṇadātā ced, iṣaḥ syād akhilo janāḥ ;
29. dāne svatantraḥīnāḥ san sarveṣaḥ katham ucyate ?
evaṇ naiyāyikādyuktasarvajñeṣanirākriyā.
30. heyopādeyamātrajño ḡrāhyo buddhamunis tataḥ.
caityān vandeta cetyādya dharmā buddhāgamoditāḥ,
31. aṇuṣṭheyā na yāḡādya vedādyāgamacoditāḥ.
kriyāyān devatāyān ca yoge ṣūnyapade kramāt

52. vaibhāṣikādayo bauddhā[ḥ] st[h]itāḥ catvāra eva te.
iti bauddhapakṣaḥ.

III.

1. Kṣapaṇaka = Bettler, insbes. ein nackt einhergehender Jaina-Bettler (P. W.).
2. Comp. *Sarvad.* note 16. Ex conj. : adhikāry-anumāpyena = d'après les conclusions qui sont obtenues par les divers docteurs qualifiés. (cp. ci-dessous IV. 5)
Ms. : anumāpyeṇa.
3. Le manas n'est pas un sixième sens (cp. ci-dessous V. 3) — Comp. Dignāga cité *Tātṭp.* 97. 1 (na sukhādi prameyaṁ vā mano vāstīndriyāntaram) et Vinītadeva, comm. du Nyāyabindu (Mdo, Tandjour, CXI, fol. 7^a) : yid-kyi dbaṅ-po ni ma yin-no, yid-kyi miṅon-sum ni logs-cig-tu bstan-pai-phyir-ro = mana-indriyaṁ nāsti, mānasapratyakṣasya pṛthag uktatvāt.
- 5-6. Comp. *Sarvad.* note 15. — Le Ms. lit. : yogācārya (de même IV. 1, V. 1).
7. Voyez *Sarvad.* note 58. — Ms. na saṁn nāsan.
- 8-9. Voyez *Madhyamakavṛtti* I. 1 et *passim.* — Il ne peut y avoir production ni de ce qui n'est pas, asataḥ ; ni de ce qui est, satas (le paṭa ne cesserait pas de se reproduire, de naître de lui-même), ni de ce qui n'est pas et est en même temps (car une même chose ne peut pas à la fois être et ne pas être) ni de ce qui n'est ni sat, ni asat.
pata, neutre dans les Lexx.
10. jāti = sāmānya, comp. *Sarvad.* notes 40 et suiv.
11. Ms. vyaktibhyāṁ guṣṭhavat.
12. Ms. ṣaṭkoṅāyugapad (koṅa-ayugapad) ; mais voyez *Sarvad.* note 77.
13. Cette discussion des castes est appelée, semble-t-il, par le double sens du mot jāti. — Comp. *Vajrasūci* (Weber, Académie de Berlin, 1866) : notamment p. 236, § 12.
14. catvāriṁṣat. Autorités pour ce chiffre dans P. W. ; énumération, *Cat. Oxford* 30 B.

17. Mss. nāsty āvato nirūpīte. Cp. *Ṣlokavārt.* 334, comm. l. 8 : mādhyamikair uktam : arthābhāvād eva jñānam api nāstīti.

IV.

1. nirāmbanavādī ? — Le *Ṣlokavārt.* consacre un chapitre à ce *vāda*.
2. Objection longuement réfutée dans la *Vigrahavyāvartanī*, voir Muséon 1900, p. 225. — Comp. *Ṣlokavārt.* 249. 4 : sarvathā sadupāyānām vādamārgaḥ pravartate, adhikāro 'nupāyatvān na vāde ṣūnyavādinah.
3. Les Mādhyamikas se défendent d'avoir un système ; ils se contentent de prouver que tous les systèmes sont absurdes ; voir *Madh. vṛtti* (Bibl. Buddh.) 16. 4.
4. Comp. *Sarvad.* note 86.
5. Ms. aty upadekṣyati — En conformité avec les vues erronées des hommes, le jñāna est considéré comme māna, meya, phala = grāhaka, grāhya, saivitti. — Mais à ceux qui sont capables de comprendre, Bouddha enseigne que le sujet, l'objet et la pensée (saivitti = phala) sont identiques.
7. Comp. *Sarvad.* note 64.
8. Nous sommes d'accord avec vous, Mādhyamikas, pour écarter la jāti, etc.
9. Ms. bhrāntiprakalpatā. Le plus simple est de lire °kalpanaiḥ ; mais °kalpitā donne un sens suffisant. — svayaṁprakāṣā, cp. *Sarvad.* note 79. — buddhir ... upāsyate, voir *ibid.* note 160 et Addenda.

V.

1. Ms. vijñānamātramaitroktam.
2. Ms. anumīyyate.
3. Ms. dūpādiṣu. — Comp. III. 3.
4. Nous ne pouvons que reproduire les leçons du Ms. — Le télugu écrit souvent ye pour e initial, etc. ; une lecture uktas n'est pas impossible.
5. Ms. syāt na. D'après cette stance les Sautrāntikas tiennent

tout ce qui est « bāhya », les atomes compris, pour *sāṃvṛta* « n'existant pas réellement ». D'après 6, les choses sont produites par les images intellectuelles ; l'impression qu'elles sont là (*idam iti, idamitā*) est fautive : n'est-ce pas la thèse des *Yogācāras* ? (cf. VII. 3). Mais l'auteur poursuit : « on les connaît par *anumāna* ..., en vertu de la forme qu'elles donnent à la connaissance ».

7. Comp. *Sarvad.* note 109.

VI.

1. Ms. *vaibhāḍlike*. — Cp. *Sarvad.* note 149.

3. Ms. *gatyā* ; *y* et *v* se confondent aisément dans les groupes.

VII.

1. Voyez Pöhtlingk *s. voc.* *vaiyavahārika*.

3. Ms. *mūlajñāna*°, °*otthe, kayata*. — *mūlājñāna* = *avidyā* (cp. VII. 14),

4. Ms. *dvādaṣa*°.

5. Sur *saintati*, voyez *Sarvad.* note 186. — Sur les *skandhas*, *ibid.* note 128.

6. Ms. *vāsanānān* ttu.

10. Ms. *piḍā*.

11. Ms. *kāraṇapañcaka*. — Cp. *Sarvad.* note 161.

12. Ms. *sāmudayaka*°, *kāraṇam*.

13^a. Ms. *liṅgadarśanako*, *liṅgi*. — *liṅga* = *hetu*, *pakṣadharmā*.

13^b. Ms. *pramāṇād yan*. — Le quadruple *ajñāna* est peut-être le quadruple *viparyāsa*, voyez *Muséon*, 1900, p. 236 et J. P. T. S. 1886, p. 15 (tenir l'*anitya* pour *nitya*, le *duḥkha* pour *sukha*, l'*aṣuci* pour *ṣuci*, l'*anātmaka* pour *sātmaka*).

14^b. La délivrance consiste en ce qu'il ne reste plus que Cp. *Sarvad.* note 94, *Sāṃkhya kārīkū* 64.

15. Ms. (b) °*bhāvātmiyatām*, (d) *buddhyārthinaḥ*. —

A. *utpāda*, *sthiti*, *bhaṅga*, les trois caractères du *samskṛta* (*Abhidh. k* (Soc. As.) fol. 231, *Ang. n.* I p. 152, *Madh. vṛtti*)

B. née du yoga, c'est-à-dire du viyoga de tout grāha et de tout utsarga, cp. Hopkins, J. Am. Or. Soc. XXII, 338. —

C. antadvaya, les couples d'antas, c'est-à-dire l'uccheda et le çāçvata, sarvam asti — sarvañi nāsti, négation-affirmation. Comp. *Madh. vṛtti* (Bibl. Buddh.) p. 1, note 4. — A cette stance comparer l'introduction de la Prajñā en huit mille articles : ākaçam iva nirlepām ... et p. 272.

16-30. De cette réfutation du théisme on peut rapprocher les discussions *Bodhicaryāv.* IX 119-126 ; *Nyāyasūtras* et Comm. 4, 1, 21. — Dans Tandjour, Mdo 112, fol. 214, un petit traité *Içvarabhaṅgakārikā* de Saṅgharakṣita.

17-19^a. Comparer la citation de Pārthasārathimiçra ad *Çlokav.* p. 83 : kīṭasañkhyāparijnānañi tasya naḥ kvopayujyate ? dūrañi paçyatu mā vāsau ? tattvam iṣṭañi tu paçyati. (Voir J. R. A. S. 1902, p. 373). Les bouddhistes ne réclament pas pour leur maître l'omniscience que les déistes attribuent à leur içvara, mais seulement « la connaissance du bien et du mal » (heya, upādeya). Cp. VII. 30.

19^a. *deçe* donne-t-il un sens satisfaisant ?

19^b. Réfutation du sarvakartṛtva.

20^b. Ms. muktiḥ. On peut lire *muktaḥ*, mais c'est introduire un élément de discussion qui n'est pas en caue. Peut-être kārayan.

VII.

21. Ironique. — On peut traduire : « Il convient à un être bon (sādhau) de négliger les êtres bons ; c'est vraiment la conduite d'un être bon que de verser de l'acide sur les plaies des gens de bien ». — Que faire de *kriyāgamau* ? Les déistes disent qu'Içvara agit par pitié mais sans porter atteinte à la loi de rétribution : svakṛtābhyāgamālopena pravartamānasya... (*Tātp. t.* 419. 15 — Comp. *Sarvad.* note 187). — kṛpāçamau ?

22. Le premier pāda est incorrect.

23. Ms. kārayad ved prādiçikasya. — prādeçika, *Çikṣūs.* 125. 8, 183. 10.

24. Ms. içaḥ, °kārikṣī.

26. Ms. kiñ nnu.
 30. Ms. naiyāyaka°, grāhye.
 31. caityaṃ vandeta, exemple classique du culte bouddhique, voyez J. R. A. S. 1902, p. 373.
 32. La littérature tantrique connaît le kriyāyoga, le devatāyoga et plusieurs çūnyapadas superposés (de la Vallée Poussin, *Bouddhisme* p. 180). Mais sans doute ne faut-il pas chercher aussi loin l'explication de ce çloka. — st pour sth est caractéristique des Mss. du Sud.
-

COMPTES-RENDUS.

Eléments de Sanscrit classique par VICTOR HENRY, PARIS 1902, Leroux — XIII. 284 (fait partie de la *Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient*).

« Le *Manuel Sanscrit* de mon cher maître et ami Abel Bergaigne remonte à près de vingt ans déjà, mais n'a point vieilli. Ai-je besoin de dire qu'il n'entre nullement dans mes intentions de le remplacer ? ... Mais peut-être les débutants me sauront-ils gré de leur avoir ménagé en ces modestes pages, qui m'ont coûté un dur travail, une initiation plus aisée, quoique infiniment moins attrayante ... Parmi les exercices j'ai fait une très large part au thème ... à titre de récapitulation constante des règles de la grammaire. Je suis convaincu que, du moins pour la majorité des intelligences, et dans l'étude des langues à grammaire quelque peu compliquée, le thème est un auxiliaire indispensable de l'enseignement grammatical ... Dans les phrases détachées qui composent ces thèmes, ... j'ai dispersé, au hasard de la rencontre nombre d'informations sur les idées, les mœurs, la mythologie ... Si dans cette orientation d'ailleurs toute élémentaire, j'ai englobé quelques renseignements sur l'époque et les croyances védiques, je ne pense pas qu'aucun m'en veuille faire un reproche ... Mais, pour tout ce qui touche à la grammaire, mon livre est nettement, résolument et exclusivement sanscrit, et sanscrit classique. S'il ignore les prâcrits, si de parti pris il exclut le védique, à plus forte raison n'y rencontrera-t-on pas l'ombre d'une comparaison avec le latin, le grec ou tout autre des langues indo-européennes (1) ».

Le *Manuel* de Bergaigne est un livre admirable, de facture « pâṇinéenne », et d'un Pāṇini qui préfère au guṇa la théorie

(1) M. Henry devrait plus nettement justifier une décision qui semble, à première vue, inexplicable.

des racines polysyllabiques et de l'*ablaut*. Livre admirable qui a pour vertu d'écarter de prime abord les volontés indolentes, mais qui multiplie comme à plaisir les difficultés de l'initiation. Les *Eléments* de M. Henry permettent au travailleur de pénétrer plus aisément, et j'en suis persuadé, plus à fond, la structure grammaticale du sanscrit. Je suis triste de ne pas les avoir eus jadis sous la main, car ils peuvent, dans une notable mesure, tenir lieu de Withney doublé de Bühler.

M. V. Henry est un professeur habile et consciencieux ; il connaît, par une expérience déjà longue, les énigmes d'ordre secondaire qui troublent le sanscritisant à ses débuts. Nombreux sont les détails qui réclament une explication et qui rendent nécessaire en quelque sorte l'enseignement direct et oral. Je ne crois pas qu'un autre livre que le sien puisse aussi avantageusement remplacer le maître absent ; il me paraît presque indispensable aux autodidactes, qu'ils aspirent à l'Indianisme ou à la Grammaire comparée.

L'auteur ne s'étonnera pas si je regrette qu'il ait fait une place, si modeste soit-elle, au lexique et aux idées védiques : je n'y vois, vraiment, aucun avantage. Je ne comprends pas non plus pourquoi il a choisi comme morceaux de lecture quelques pages empruntées à la littérature dramatique et à l'*Upaniṣad* : mieux eût valu allonger les extraits du *Pañcatantra*. — C'est à mon avis une vieille erreur que de réunir dans les Anthologies des fragments disparates : pour le vocabulaire, le style, la syntaxe, la pensée, le débutant se condamne à un effort nouveau quant il passe du *Pañcatantra* aux drames ou aux *Darṣanas*. — On a toujours admis qu'une bonne éducation de sanscritiste supposait l'étude, dès le début, des stances raffinées et du drame : illusion nourrie par nos souvenirs d'humanistes et par la lointaine influence des *Paṇḍits* !

Ce que nous appelons de tous nos vœux c'est une collection d'anthologies, consacrées à chacune des disciplines de la littérature et qui présentent à l'étudiant avec une histoire de cette discipline des textes capitaux, le lexique et les annotations nécessaires : tel par exemple le Manuel védique de Bergaigne-Henry. Mais le Védisme par malheur est rebelle à ce mode d'exposé : pour avoir étudié neuf *maṇḍalas*, on ne comprendra pas le dixième ! ; et rien

n'a été fait d'analogie, ce me semble, pour le Tarka, pour le Vedānta, pour le Bouddhisme (1).

* * *

ARTHUR A. MACDONELL, *A Sanskrit Grammar for beginners*, Londres, Longmans, 1901 — Prix 8 sh. -- pages XX — 240, petit in-8°.

L'auteur, ainsi qu'il le rappelle dans la Préface (pages III-VI), a publié en 1886 un abrégé de la grammaire de Max Müller (1870). Comme M. V. Henry il apporte dans l'enseignement de rares qualités de méthode et de précision ; on connaît ses vastes travaux de lexicographe. Sa grammaire avait obtenu, voici quinze ans, la faveur des maîtres et des étudiants ; allégée de toutes les données védiques (groupées dans un appendice, p. 221-228), enrichie de paradigmes nouveaux (passif, parfait) et de paragraphes mi-lexicographiques, mi-syntactiques, sur les particules et les formes verbales de valeur purement formelle (§ 179), M. Macdonell nous la présente aujourd'hui comme complètement renouvelée : « It is practically a new book » — « Tout a été modifié excepté les paradigmes qu'on ne pouvait, sans désavantage, remplacer par d'autres... Une longue expérience de l'enseignement m'a mis à même de formuler les lois avec une plus grande exactitude et de les grouper en vue d'une plus grande clarté ; ... j'espère avoir aplani pour les débutants un chemin inutilement raboteux, tout en leur fournissant l'équipement grammatical nécessaire à la lecture et à l'intelligence de n'importe quel texte sanscrit ».

Non seulement le savant professeur d'Oxford est très complet pour ce qui regarde la grammaire, mais il a quatre pages sur les mètres du sanscrit classique (p. 217-220 — Appendice II) où le *çloka*, chose rare, est exactement défini dans sa forme commune et ses formes anormales (*vipulā*) ; il fournit une « brève histoire de la grammaire sanscrite » de Yāska à Wackernagel sans oublier Heinrich Roth (1668) et Paulin de St Barthélemy ; il traite de

(1) Quelques erreurs d'impression ou lettres brisées : p. 105, l. 5 en remontant, lire *prītipūrvam* ; 106, 4 *vāgjātam* ; 114, 8 en remontant, *kiṅkārātvam upā°* ; 161, 2 en remontant, *mācīram*.

l'accent dans le chapitre consacré au Veda, mais n'omet pas de le marquer dans tout le cours du volume.

Je louerai les habiletés typographiques, qui sollicitent et fixent l'attention de l'étudiant : les formes fortes, demi-fortes ou faibles, de la flexion nominale ou verbale sont isolées par des traits simples ou doubles ; çà et là une lettre grasse (ṣoḍaça, abobhiḥ) indique un phénomène de saṁdhi ou une irrégularité. Les tableaux sont nombreux et clairs.

Quelle part faut-il faire à la tradition indigène et à la grammaire comparée ?

L'auteur s'est décidé suivant les circonstances. Il appelle tatpuruṣa un tatpuruṣa, parasmaipada le moyen ; il enseigne — et combien il a raison ! — le guṇa, le saṁprasāraṇa, les dix classes de présents, etc. Mais je ne vois qu'il parle des racines « anīḥ » (1) — ni qu'il explique les termes techniques let, etc., même les plus usités. Il s'excuse de rester trop soumis à l'influence indigène : ce n'est pas moi qui lui en ferai un grief. D'autre part il constate que asmākam est un adjectif, non un génitif du pluriel (2) et fait çà et là des observations scientifiques ; mais sa règle, semble-t-il, est de ne rien dire qui ne soit directement utile à la connaissance pratique de langue : Trop de linguistique nuit (3). — Mais on ne peut en revanche trop insister sur l'économie syntactique de la phrase sanscrite, et notamment sur la valeur des « conjonctions et autres particules » (p. 143-153), si mal définies dans nos dictionnaires et auxquelles notre auteur consacre des pages très denses, très bien écrites ; son « esquisse de la syntaxe » (p. 165-196) est dans la même manière et constitue, non seulement un excellent chapitre de manuel, mais encore une contribution précieuse à cette discipline. C'est le mérite très appréciable de M. Macdonell de joindre à une précieuse dextérité dans l'exposé des formes flexionnelles, une féconde intelligence de l'organisme syntactique.

M. Macdonell se loue d'avoir eu pour collaborateurs dans la correction des épreuves, non seulement MM. Keith des Colleges

(1) Ce chapitre, si délicat, est d'ailleurs traité avec beaucoup d'habileté.

(2) Voyez aussi p. 88, n. 1.

(3) Et j'approuve des explications comme celle-ci « Après certains préfixes, datta est affaibli en t-ta (p. 131).

Trinity et Balliol, mais encore M. J. C. Pembrey, « lecteur oriental de la Clarendon Press » qui en 1847 travaillait déjà à la correction de la 2^{me} édition de la grammaire de Wilson. Ce détail nous paraît mériter d'être consigné ici.

L. V. P.

* * *

Le Nuage Messenger, poème hindou de Kālidāsa, traduction française par A. GUÉRINOT. — Paris, Leroux, 1902, Bibliothèque orientale elzévirienne, LXXV. — Tous les sanscritistes débutants éprouvent l'enthousiasme de Gœthe quand il découvrit Kālidāsa ; ils lisent de beaux çlokas ; ils savourent le Pañcatantra ; ils admirent cette admirable élégie, tendre et poétique, qui s'appelle le Nuage Messenger. Trop heureux jours : les indianistes n'ont plus le droit d'être des dilettantes ou des littérateurs ; l'épigraphie, la linguistique, le bouddhisme escorté du tibétain et du chinois, la philosophie les réclament ; il y a tant à faire ! Aussi c'est une bonne fortune quand l'occasion se présente de relire un joli poème : M. Guérinot nous l'offre ; profitons en. — Sa traduction, nourrie des commentaires, est exacte et élégante. Ce n'est pas sa faute si les mots français n'ont pas les mêmes « harmoniques » que les mots sanscrits, si la stance de Kālidāsa s'énervé en glissant dans une prose de « mleccha », si cette profusion d'images parallèles et subtiles perd sa naïveté première, sa gaucherie de bonne grâce pour devenir un peu pédante, un peu prétentieuse. — M. A. Guérinot est l'élève de M. Regnaud, un des hommes du monde qui connaisse le mieux la rhétorique et la poétique. Il a eu raison de consacrer quelques semaines, ainsi que jadis Bergaigne (Bhāminīvilāsa) à l'étude approfondie d'un des plus classiques parmi les textes sanscrits. C'est une bonne tradition que l'école de Bühler a d'ailleurs eu tort d'exagérer en la faussant. L'édition la plus commode du Meghadūta, avec le commentaire de Mallinātha, est celle de la Nirṇayasāgara Press, Bombay 1886.

* * *

M. V. C. SESHACHARRI publie chez G. A. Natesan, Madras (Harrasowitz, Leipzig) une édition populaire des *Upaniṣads*. Le

texte est accompagné d'une traduction du commentaire de Çankara. Le premier volume contient l'Iça, la Kena et la Mundaka, le second la Katha et la Praçna, le troisième et le quatrième la Chandogya (1899). Je n'ai pas vu les volumes publiés depuis. Le format est petit in 8° ; le brochage est, pour l'Inde, tout simplement admirable ; la traduction, sans prétendre à grande originalité, est mieux que bien ; le prix est modique.

* * *

L'*Indian Review* (Natesan, Madras) entre dans sa troisième année. Il semble qu'elle soit mieux rédigée que la plupart de ses sœurs ; elle se préoccupe moins de faire connaître l'Inde aux européens que de révéler l'Europe aux pandits : nos idées, nos inventions, nos faits-divers sont expliqués ou appréciés. On y parle du péché originel, du Comte Tolstoï, de Nietzsche (Thinker or Rhapsodist ?). Je remarque un article sur le journalisme indien au XIX^m^e siècle, un autre sur « l'amélioration des Vernaculars » (langues modernes).

* * *

Le Bulletin des *Religions des peuples classiques avant le christianisme*, que publie régulièrement depuis 1900 M. C. MICHEL dans la Revue d'histoire et de littérature religieuse, ajoute à la valeur de cette excellente publication. — L'abondance des matériaux littéraires, épigraphiques et figurés rend la tâche du travailleur presque décevante, surtout s'il est exempt du parti pris nécessaire à la construction des systèmes. Les substantielles chroniques de M. Michel, un des hommes les mieux renseignés de notre temps, donnent une idée que nous croyons juste de l'état de la science : il apprécie avec sûreté, avec indépendance, les livres et les synthèses ; il sait mettre au premier plan ce qui est important. Guide excellent pour les non-spécialistes, il fera souvent réfléchir avec profit les hommes du métier.

* * *

Die indische Logik. (Nachr. der K. Ges. zu Göttingen, 1901, IV,

p. 460-484). Sous ce titre M. JACOBI expose les théories et les systèmes indiens de logique. Je ne pense pas que ce sujet, si difficile mais en même temps très satisfaisant pour l'esprit — car on arrive à comprendre tout ou peu s'en faut — ait jamais été traité avec autant de clarté et de précision. Indispensable aux novices en « tarka » (logique), le succinct mémoire du savant professeur de Bonn paraît l'emporter de beaucoup sur les travaux analogues de Max Müller (*Journal de la Société Orientale allemande* VI, et les Six systèmes orthodoxes) et de Rājārām Bodas (*Bombay S. S. n° 55*) Il évite rigoureusement le domaine dangereux des équivalences et des comparaisons aristotéliennes ; il donne la clef des textes originaux ; il fournit de tous les termes techniques l'explication adéquate. M. H. Jacobi est comme on sait mathématicien.

La partie la plus neuve est le paragraphe consacré à la logique vaiçṣika et bouddhiste. M. Jacobi s'est occupé du Nyāyabindu de Dharmakīrti dans un compte rendu du livre de Sadajiro Sugiura (*Hindu Logic ... in China*) dans *Deutsche Lit.-Zeitung*, 1901, n° 42.

ANNÉE 1902.

EUG. BEAUVOIS. Les Templiers de l'ancien Mexique et leur origine européenne	185
A. CARNOY. Le Latin d'Espagne d'après les inscriptions . . .	5, 351
A. COLINET. Rôle des auxiliaires dans la langue hiéroglyphique.	235, 327
C ^o DE CHARENCEY. Basque et Gaulois	55, 126, 287
L. DE LA VALLÉE POUSSIN. Sarvadarecanasaingraha	40, 391
L. DE LA VALLÉE POUSSIN ET F. W. THOMAS. Sarvasiddhānta-saingraha	402
LOUIS H. GRAY. Zoroastrian elements in Muhammedan Eschatology	153
P. VAN DEN VEN. La vie grecque de S. Jean le Psichaïte	97

MÉLANGES.

* * * F. Max Müller	76
L. V. P. Bouddhisme. — Notes et Bibliographie	267
J. VAN DEN GHEYN. Un manuscrit de l'ancienne version latine du Pasteur d'Herma	274

COMPTES-RENDUS.

BASIL LANNEAU GILDERSLEEVE ET CHARLES W. E. MILLNER. Syntax of Classical Greek.	80
VICTOR HENRY. Eléments de sanscrit classique. — L. V. P. . . .	413
ARTHUR A. MACDONELL. A Sanskrit Grammar for beginners. — L. V. P.	415
A. GUÉRINOT. Le Nuage Messenger	417
V. C. SESHACHARRI. Upaniṣads.	417

REVUE DES PÉRIODIQUES.	278
--------------------------------	-----

CHRONIQUE.

I, 81 ; II-III, 280.



DS
1
M8
t.20-21

Le Museon

**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

